@

DESCRIPTION
GÉOGRAPHIQUE
HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE
POLITIQUE, ET PHYSIQUE
DE L'EMPIRE DE LA CHINE
ET
DE LA TARTARIE CHINOISE

Par le père J.B. DU HALDE,
de la Compagnie de Jésus

TOME QUATRIÈME
1735

à partir de :

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE, POLITIQUE, ET PHYSIQUE DE L'EMPIRE DE LA CHINE ET DE LA TARTARIE CHINOISE

par le père Jean-Baptiste Du HALDE, de la Compagnie de Jésus

A Paris, chez P. G. LEMERCIER, Imprimeur-libraire, rue saint Jacques, au livre d'Or. MDCCXXXV. Tome quatrième.

Mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

TABLE DES ARTICLES
contenus dans ce quatrième volume

Observations géographiques sur la Tartarie, tirées des Mémoires envoyés par les missionnaires qui en ont dressé la carte,

I. Des terres des Mantcheoux,

Premier gouvernement,

Deuxième gouvernement,

Troisième gouvernement,

II. Des terres des Mongols, ou Mongous,

Observations historiques sur la grande Tartarie, tirées des Mémoires du père Gerbillon,

Mémoires géographiques sur les terres occupées par les princes mongous, rangés sous quarante-neuf ki, ou étendards,

Remarques sur la langue des Tartares Mantcheoux,

[**Voyages en Tartarie du père Verbiest**]

Voyage du père Verbiest à la suite de l'empereur de la Chine dans la Tartarie orientale en l'année 1682,

Second Voyage du père Verbiest à la suite de l'empereur de la Chine dans la Tartarie occidentale en l'année 1683,

Voyages en Tartarie du père Gerbillon,

Premier voyage en l'année 1688.

Second voyage fait par ordre de l'empereur de la Chine en Tartarie par les pères Gerbillon & Pereira en l'année 1689,

Troisième voyage du père Gerbillon en Tartarie, fait à la suite de l'empereur de la Chine en l'année 1691,

Quatrième voyage du père Gerbillon en Tartarie, fait à la suite de l'empereur de la Chine en l'année 1692,

Cinquième voyage du père Gerbillon en Tartarie, fait à la suite de l'empereur de la Chine en l'année 1696,

Sixième voyage du père Gerbillon en Tartarie, fait à la suite de l'empereur de la Chine en l'année 1696,

Septième voyage du père Gerbillon à Ning hia, fait à la suite de l'empereur de la Chine en l'année 1697,

Huitième voyage du père Gerbillon en Tartarie en l'année 1698,

Observations géographiques sur le royaume de Corée, tirées des Mémoires du père Régis.

Histoire abrégée de la Corée.

Relation succinte du voyage du capitaine Beerings dans la Sibérie.

Observations géographiques & historiques sur la carte du Thibet, contenant les terres du Grand lama, & des pays voisins qui en dépendent, jusqu'à la source du Gange, tirées des Mémoires du père Régis.

Explication des mots chinois & tartares qui se trouvent dans ce quatrième volume. [1]

@

[1] [Non repris en mode texte : Catalogue d'une partie des latitudes observées et des longitudes qui résultent des mesures géométriques dont on s'est servi pour dresser la carte de la Chine faite par les missionnaires de la Compagnie de Jésus, suivant les ordres de l'empereur Cang-hi.
Le site du PôLiB contient ici (choisir 'pagination') le catalogue ci-dessus, de même d'ailleurs que l'ensemble du volume en mode image, et donc l'ensemble des cartes publiées, aisément consultables et téléchargeables (choisir 'index iconographique') : Carte en 12 feuilles de la Tartarie chinoise — Carte du royaume de Corée — Carte des pays traversés par le capitaine Beerings — Carte en 9 feuilles du Tibet.]

Observations géographiques sur la Tartarie,

tirées des Mémoires envoyés par les missionnaires qui en ont dressé la carte

@

p.001 L'empire de la Chine, outre les quinze provinces qui le composent, & dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage, renferme encore tous les pays qui sont au-delà de la grande muraille, & qui dépendent maintenant du gouvernement des Tartares Mantcheoux, dont l'ancien pays est proprement la Tartarie orientale. C'est là, où quelques-uns de nos écrivains ont placé les royaumes de Niu ché & de Niu lan, noms inconnus aux Tartares, qui en ont été les habitants, & qui ne sont en usage que chez quelques géographes chinois, qui n'en ont pu écrire que sur le rapport des gens du Leao tong ou Quan tong, peu disposés à donner p.002 des noms honorables à des voisins si fâcheux, & à louer un pays qu'ils ne pouvaient aimer.

Ces géographes mêmes n'en ont donné aucun détail, de sorte que des terres si vastes, & habitées par une nation, qui a même dominé à la Chine vers le treizième siècle, sous le nom de Kin tchao, ont été presque inconnues, même à Peking par les plus grands & les plus habiles des Chinois. Tel est ou leur mépris pour les étrangers, ou l'amour du repos domestique.

Aussi on peut dire avec vérité que la carte [1], qu'on donne de la Tartarie, même la plus voisine de la Chine, non seulement est nouvelle, mais encore la première qui ait paru, soit à la Chine, soit en Europe, où elle doit être encore mieux reçue par les géographes, qui n'ont pu jusques à présent peindre la plus grande partie de l'Asie, que sur des bruits incertains, & sur des mémoires tout à fait indignes de l'attention du public.

Mais pour ne pas donner dans l'inconvénient que nous venons de remarquer sur les noms, nous avons cru devoir mettre sur notre carte,

---

[1] [c.a. Consulter/télécharger les cartes du quatrième volume sur le site du PôLiB.]

ceux dont on se sert dans le pays. Ainsi les terres des Mantcheoux ont les noms Mantcheoux ; celles des Mongous, les noms mongous. De quelle utilité serait-il à un voyageur, qui parcourrait la Tartarie, de savoir, par exemple, que le fleuve Saghalien est appelé par les Chinois Hé long kiang, puisque ce n'est pas avec eux qu'il a à traiter, & que les Tartares dont il a besoin, n'ont peut-être jamais entendu ce nom chinois ?

Aussi l'empereur ordonna-t-il, dès qu'on commença à travailler à la carte, qu'on écrivît en tartare les noms tartares, & en chinois les noms chinois : parce qu'en effet on ne saurait écrire en chinois les noms tartares, non plus que les européens, sans les défigurer, jusqu'à les rendre souvent méconnaissables : les Chinois avec tant de caractères, ne peuvent exprimer tous les sons que les lettres tartares & européennes expriment sans peine : au lieu qu'en prenant les noms ainsi qu'ils sont prononcés par les nations différentes, on peut les écrire avec nos seules lettres, de telle sorte qu'ils seront entendus par quelque Chinois & quelque Tartare que ce soit.

Mais comme il y a parmi les Tartares deux langues comme générales, celle des Mantcheoux, & celle des Mongols ou Mongous ; de là vient qu'on ne trouvera écrits en caractères européens, que trois sortes de noms dans notre carte de Tartarie. Les noms chinois dans les villes, qu'ils ont possédées autrefois hors de la grande muraille, dans la province de Leao tong ou Quan tong, & qui la plupart n'ont pas été changés. Les noms mantcheoux pour tous les lieux de l'ancien pays de cette nation, & de quelques autres voisines peu considérables. Enfin les noms mongous, pour marquer les districts des princes mongous, qui obéissent a l'empereur, de qui ils reçoivent l'investiture, & certains avantages attachés au titre dont il les honore.

On voit par ce que nous venons de dire, qu'une partie de la Tartarie est gouvernée par ses princes, qui sont les maîtres de cette nation, & de leurs terres, quoiqu'ils relèvent de l'empereur : & que l'autre est immédiatement soumise à Sa Majesté, qui envoie des gouverneurs & des officiers, comme dans les autres provinces de l'empire.

Cette première partie comprend toutes les terres, ou, comme ont

parlé quelques-uns de nos écrivains, les royaumes des Tartares Mongous : quoique ces pays, tout vastes qu'ils sont, soient sans villes, sans forteresses, sans ponts, & même sans presqu'aucune commodité pour la vie civile.

I

DES TERRES DES MANTCHEOUX

@

p.003 Cette partie est divisée en trois grands gouvernements, dont on verra la grandeur par la carte même.

PREMIER GOUVERNEMENT

Le premier est celui de Chin yang, que les Mantcheoux appellent Mougden. Il renferme tout l'ancien Leao tong, & est terminé au midi par la grande muraille, qui commence à l'est de Pékin, par un grand boulevard bâti dans l'océan. Il est renfermé à l'est, au nord, & à l'ouest, par une palissade plus propre à marquer ses limites, & à arrêter les petits voleurs, qu'à en défendre l'entrée à une armée. Car elle n’est faire que de pieux de bois de sept à huit pieds de hauteur, sans être terrassée par derrière, sans être défendue par un fossé, ni par le moindre ouvrage de fortification, même à la chinoise. Les portes ne valent pas mieux, & ne sont gardées que par quelques soldats.

Les Chinois n'ont pas laissé dans leurs livres géographiques, de donner le nom de muraille à cette palissade ; & cette expression a donné lieu à la diversité des sentiments sur la situation de la province de Leao tong, placée dans nos cartes, tantôt en deçà, & tantôt en delà de la grande muraille, suivant le sens que chaque auteur a donné aux mots chinois.

L'avantage qu'en tirait le gouvernement sous les empereurs était considérable, eu égard à leurs vues politiques : car il n'était pas permis

aux sujets de la province de Leao tong de sortir de leur pays, ni d'entrer dans la Chine sans la permission des mandarins.

En deçà de cette palissade, étaient alors plusieurs places de guerre, fortifiées de leurs tours de briques & de leurs fossés, qui sont maintenant ou tout à fait détruites, ou à demi ruinées : elles sont effectivement inutiles sous le gouvernement des Mantcheoux, contre lesquels elles avaient été bâties par les princes de la famille précédente.

Chin yang ou Mougden est la capitale de tout le pays : les Tartares Mantcheoux ont pris soin de la faire bien rétablir, de l'orner de plusieurs édifices publics, & de la pourvoir de magasins d'armes, & de vivres. Ils la regardent comme la cour du royaume que forme leur nation, de sorte qu'après même leur entrée dans la Chine, ils y ont laissé les mêmes tribunaux souverains qui sont à Peking, excepté celui qu'on nomme Lij pou [1].

Ces tribunaux ne sont composés que de leurs Tartares : tous les actes s'y dressent en caractères, & en langage mantcheou. Ces tribunaux sont en effet souverains, non seulement dans toute la province de Leao tong mais encore dans toutes les terres des Tartares immédiatement soumis à l'empereur ; ils décident de toutes les affaires de ces peuples avec la même autorité & dans la même forme, que les souverains tribunaux de Peking, & ils jugent de tout ce qui leur est rapporté par les tribunaux inférieurs de la Chine.

A Mougden est aussi la demeure d'un général tartare, qui a dans la ville même ses lieutenants généraux, avec grand nombre de soldats de la même p.004 nation : c'est ce qui y a attiré un grand nombre de Chinois des autres provinces, qui s'y sont établis, & qui font presque tout le commerce de la Tartarie.

Non loin des portes de la ville, sont deux magnifiques sépultures des premiers empereurs de la famille régnante, qui prirent le titre

---

[1] Ce Tribunal est le premier des six tribunaux souverains. Il propose, il casse les officiers qui gouvernent le peuple, &c.

d'empereur, dès qu'ils commencèrent à dominer dans le Leao tong. L'une est du grand père de l'empereur, l'autre de son bisaïeul : toutes deux sont bâties suivant les règles & les desseins de l'architecture chinoise : mais ce qui n’est pas ailleurs, elles sont fermées d'une muraille épaisse, garnie de ses créneaux, & un peu moins haute que celle de la ville. Plusieurs mandarins mantcheoux de toute sorte de rang sont destinés à en avoir soin, & à faire dans le temps marqué certaines cérémonies, qu'ils pratiquent avec le même ordre, & les mêmes témoignages de respect, que si leurs maîtres vivaient encore.

Le trisaïeul de l'empereur est enterré à Inden. Ce lieu ressemble plutôt à un gros bourg, qu'à une ville, & la sépulture royale n’est que médiocrement bien bâtie ; c'est à Inden que les Mantcheoux commencèrent à établir le siège de leur empire sur les peuples chinois : les autres villes de cette province sont peu considérables, nullement peuplées, mal bâties, sans avoir d'autre défense qu'un mur, ou à demi ruiné, ou fait de terre battue, quoique quelques-unes comme Y tcheou, & King tcheou soient très bien situées, eu égard au commerce, & que leur terroir abonde même en coton.

La ville de Fong hoang tching est meilleure, beaucoup plus peuplée, & assez marchande, parce qu'elle est comme la porte du royaume de Corée : c'est par cette ville que les envoyés du roi, aussi bien que les marchands ses sujets doivent entrer dans l'empire, ce qui y attire grand nombre de Chinois, qui ont bâti dans le faubourg de bonnes maisons, & qui sont les correspondants des marchands de province.

La principale marchandise qui s'y débite est une espèce de papier fait de coton, il est fort & de durée, mais il n'est ni bien blanc, ni fort transparent : il s'en fait cependant un grand commerce à Peking, où l'on s'en sert pour faire les châssis des palais & des maisons tant soit peu considérables.

Un mandarin mantcheou gouverne la ville sous le nom Hotongta. Il a sous lui plusieurs mandarins de sa nation : les uns pour gouverner les soldats de la garnison, & les autres pour avoir soin des affaires dont les Coréens ont à traiter avec l'empereur, & les sujets de l'empire.

La montagne Fong hoang chan donne le nom à la ville, & quoiqu'elle soit la plus célèbre du pays, nous sommes obligés de dire qu'elle n'a rien de particulier, ni dans sa hauteur, ni dans sa figure, ni dans ce qu'elle produit. Les gens du pays ignorent entièrement ce qui lui a fait donner ce nom.

Il y a apparence que le fameux oiseau fong hoang des Chinois n'est pas moins fabuleux que le phœnix des Arabes, & pour le dire une fois pour toutes, on ne peut guère compter sur les noms chinois, car les plus magnifiques ont été souvent donnés à des villes très misérables, même par leur situation, & à des montagnes également stériles & affreuses.

Ces noms ont cependant donné occasion à plusieurs fables rapportées dans les géographies chinoises : les auteurs, n'étant la plupart que de simples particuliers, n'ont pu avoir des connaissances exactes que d'un petit nombre de lieux, & ils ont été obligés de s'en rapporter aux contes, & aux discours populaires, qui se débitaient sur les raretés & sur les merveilles de chaque pays.

Ces livres répandus ensuite par plusieurs éditions, ont rempli les Chinois p.005 de si fausses idées sur la géographie & sur l'histoire naturelle de leur empire, que si on les en croit, à peine y a-t-il un terroir de ville, qui ne fournisse quelque chose d'extraordinaire, & de précieux ; ainsi il n'est pas surprenant que nos auteurs, qui ont écrit, ou sur ce qu'ils entendaient dire à des gens d'ailleurs respectables, ou sur les traductions, des ouvrages chinois, aient fait la nature beaucoup plus merveilleuse dans la Chine, que nous ne l'avons trouvée dans nos courses géographiques. Pouvaient-ils faire autrement ? Doit-on sans preuve positive rejeter ce qui est communément reçu parmi les honnêtes gens ? Ils ont dit alors ce que nous serions nous-mêmes contraints de dire maintenant, si nous n'avions pas examiné les choses par nous-mêmes.

Ainsi sans réfuter leurs relations, nous nous contenterons de communiquer les remarques que nous avons faites sur les lieux, avec une égale indifférence, & pour la censure de tant de personnes, qui se font un mérite de ne rien croire ; & pour le goût bizarre des autres, qui

n'estiment ces sortes d'ouvrages qu'autant qu'ils y trouvent du merveilleux.

Suivant cette règle, nous ne dirons rien des montagnes voisines de Fong hoang, ni même des autres de cette province, parce qu'en effet elles n'ont rien de singulier, quoique nous n'ignorions pas ce qu'on en rapporte dans les lieux fort éloignés, & qu'on n'ose répéter dans le voisinage : la situation de toutes les montagnes tant soit peu célèbres est dans la carte, & un coup d'œil qu'on y jettera, les fera mieux connaître qu'un long discours.

Nous ne nous arrêterons pas non plus aux rivières de cette province, puisqu'elles n'ont rien qui les distingue de tant d'autres, dont nous donnons les noms dans chaque carte. Car le point de San tcha ho si fameux dans la province, n'est que le concours de trois rivières d'une largeur médiocre, qui après avoir arrosé le pays, se réunissent dans ce lieu, & sous ce nom commun se déchargent dans la mer, ce qui sans doute n'est pas une nouveauté.

Les terres de cette province, à parler en général, sont très bonnes : elles sont fertiles en froment, en millet, en légumes, en coton, & nourrissent de grands troupeaux de bœufs & de moutons, ce qu'on ne voit presque point dans les provinces de la Chine ; le riz y est rare, mais en récompense on y trouve une partie de nos fruits d'Europe, pommes, poires, noix, châtaignes, noisettes, qui croissent en abondance dans toutes les forêts.

Sa partie orientale, qui confine avec l'ancien pays des Mantcheoux, & avec le royaume de Corée, est fort déserte, & surtout fort marécageuse : ainsi on ne doit pas s'étonner de lire dans l'histoire chinoise que sous la famille Tang tchao, l'empereur fut obligé de faire une levée de vingt de nos grandes lieues, pour faire passer son armée dans la Corée, qu'il voulait contraindre à l'hommage que le roi lui refusait : car lorsqu'il a plu dans ces quartiers, ce qui y est fort fréquent, l'eau s'imbibe si généralement, & si avant dans la terre, que les penchants des collines sur lesquels on tâche de faire route, ne sont guère moins marécageux que le bas des plaines.

On voit encore dans plusieurs endroits de cette contrée, des ruines de bourgs & de villages détruits dans les guerres des Chinois avec les Coréens ; mais on n'y trouve nul monument de pierre, ni autre chose qui puisse servir ou de preuve, ou d'éclaircissement à cette partie de l'histoire.

DEUXIÈME GOUVERNEMENT

@

p.006 Le second grand gouvernement est celui de Kirin oula hotun : il comprend tout ce qui est enfermé entre la palissade orientale de la province de Leao tong qui lui reste à l'ouest, entre l'océan oriental qui le termine à l'est, entre le royaume de Corée qui est au sud, & le grand fleuve Saghalien oula, dont l'embouchure est un peu au-dessus du 53e parallèle, dont il est borné au septentrion : ainsi son étendue en latitude n'est pas moindre de 12 degrés. & en comprend presque 20 en longitude.

Ce pays n'est presque point habité, il n'y a que trois villes très mal bâties & entourées d'une muraille de terre ; la principale est située sur le fleuve Songari, qui dans cet endroit s'appelle Kirin oula, dont elle tire son nom, car cette dénomination *Kirin oula hotun* signifie *la ville du fleuve Kirin* : elle est la demeure du général d'armée mantcheou, qui a tous les droits de vice-roi, & qui commande à tous les mandarins, aussi bien qu'à toutes les troupes.

La seconde nommée Pedné, ou Pétouné est aussi sur le même fleuve Songari à 45 lieues de Kirin oula hotun, mais, presqu'à son nord-ouest : elle est beaucoup moins considérable, & n'est presqu'habitée que par des soldats tartares & des gens exilés, sous le commandement d'un lieutenant général.

La troisième ville, que la famille régnante regarde comme son ancienne patrie, est située sur la rivière Hourka pira, qui se décharge au nord dans la Songari oula : on l'appelle ordinairement Ningouta, quoiqu'elle dut être appelée Ningunta, car ces deux mots tartares signifiant sept chefs, expriment bien le commencement de leur

royaume, établi d'abord par les sept frères du trisaïeul de l'empereur, qui sut les réunir dans cet endroit avec toutes leurs familles, & se faire obéir de gré ou de force de tout le reste de sa nation, laquelle alors était répandue dans les déserts qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale, & se partageait en petits hameaux composés de gens de même famille.

Cette ville est aujourd'hui la résidence d'un lieutenant général mantcheou de qui dépendent toutes les terres des Mantcheoux anciens & nouveaux, qui sont aussi nommés Ilan hala tase, de même que tous les villages des Yupi tase & de quelques autres nations encore moins considérables, qu'on trouve en descendant vers l'embouchure du Saghalien oula, & le long des bords de la mer.

Comme c'est dans ces vastes régions que se trouve la plus précieuse des plantes, au sentiment des Chinois & des Tartares, & que ces Yupi tase sont obligés de payer un tribut de peaux de zibelines, le commerce de Ningouta est considérable, & y attire grand nombre de Chinois des provinces les plus éloignées : leurs maisons jointes à celles des soldats, font des faubourgs au moins quatre fois plus grands que la ville.

L'empereur a même pris soin de faire repeupler la campagne par les Tartares & par les Chinois, qui suivant les lois, doivent être condamnés à l'exil pour certains crimes : aussi trouvâmes-nous des villages, quoique nous fussions assez éloignés de Ningouta, où nous prîmes des rafraîchissements. Ils ont de quoi vivre, & ils recueillent surtout grande quantité de millet, & d'une espèce de grain que nous n'avons pas, nommé par les Chinois du pays mai se mi, comme s'il tenait le milieu entre le froment & le riz : mais quoiqu'il en soit du nom, il est bon à manger, & d'un grand usage dans ces pays froids : p.007 peut-être viendrait-il dans certains pays de l'Europe, où les autres blés ne sauraient croître.

L'avoine qu'on ne trouve presque point ailleurs, est ici en abondance, & sert à nourrir les chevaux, ce qui paraissait nouveau à nos compagnons tartares élevés à Peking où les chevaux sont nourris d'une espèce de fèves noires, dont le débit est grand dans toutes les

provinces boréales de l'empire. Le riz & le froment n'y sont pas communs, soit que la terre n'y soit pas propre, soit que ces nouveaux habitants trouvent mieux leur compte à avoir beaucoup de grains que d'en avoir moins, quoique d'une meilleure espèce.

Au reste il ne nous paraît pas aisé de dire pourquoi tant de pays, qui n'ont de hauteur que 43, 44, 45 degrés sont si différents des nôtres par rapport aux saisons, & aux productions de la nature, qu'on ne peut pas même les comparer à nos provinces les plus septentrionales : mais du moins il est aisé de juger que la qualité d'un pays dépend encore plus des terres qui abondent plus ou moins en esprits de nitre, que de leur situation par rapport au ciel.

Le froid commence dans ces quartiers plutôt qu'à Paris, bien qu'on ne se trouve à sa hauteur que près le cinquantième, on en sent déjà la violence au commencement de septembre ; le huitième de ce mois nous nous trouvâmes à Tondon premier village des Tartares Ke tching ta tse, & nous fûmes tous obligés de prendre des habits fourrés de peaux d'agneaux, que nous ne quittâmes plus. On commença même à craindre que le fleuve Saghalien oula, quoique très profond & très large, ne vînt à se glacer, & que la glace n'arrêtât nos barques : en effet, tous les matins les bords se trouvaient pris à une certaine distance, & les habitants assuraient que dans peu de jours la navigation deviendrait dangereuse par le choc des quartiers de glace que ce fleuve charrierait.

Ce froid est entretenu par les grandes forêts du pays, qui deviennent encore plus fréquentes & plus épaisses, à mesure qu'on avance vers les bords de la mer Orientale : nous fûmes neuf jours à en traverser une, & nous étions obligés de faire couper par les soldats mantcheoux un certain nombre d'arbres, afin d'avoir un espace assez vaste pour les observations des hauteurs méridiennes du soleil.

Quand on est sorti de ces bois, on ne laisse pas de trouver de temps en temps des vallées couvertes d'une belle herbe, & arrosées de ruisseaux d'une bonne eau, dont les bords sont semés de différentes espèces de fleurs, mais toutes très communes dans nos provinces, si

vous en exceptez les lys jaunes qui font d'une très belle couleur : nos Mantcheoux en faisaient beaucoup de cas.

Ces lys, quant à la figure & à la hauteur, ne sont point différents de nos lys blancs, mais ils sont d'une odeur beaucoup plus douce. Nous n'en fûmes pas surpris, puisque les roses, que nous trouvions dans ces vallées, n'avaient pas l'odeur des nôtres, & que nos tubéreuses transplantées à Peking y sont devenues moins odoriférantes : les plus beaux lys jaunes ne naissent pas loin de la palissade de Leao tong. Après en être sortis & avoir fait sept à huit de nos lieues, nous en trouvâmes en quantité, entre le quarante-un & le quarante-deuxième parallèle, dans une plaine, qui, sans être marécageuse, était un peu humide, & qui est restée inculte depuis l'entrée des Mantcheoux : elle est arrosée d'un côté d'une petite rivière, & bordée de l'autre d'une chaîne de petites collines.

Mais parmi les plantes de tous ces pays, la plus précieuse, comme aussi la plus utile, qui attire dans ces déserts un grand nombre d'herboristes, est la fameuse plante appelée par les Chinois gin seng, & par les Mantcheoux, orhota, c'est-à-dire, la première ou la reine des plantes : elle est également estimée des uns p.008 & des autres, à cause des bons effets qu'elle produit, soit dans les maladies considérables de plusieurs espèces, soit dans les épuisements de forces causés par des travaux excessifs de corps, ou d'esprit ; aussi a-t-elle fait de tout temps la principale richesse de la Tartarie orientale : car quoiqu'elle se trouve de même dans la partie septentrionale de la Corée, ce qu'il y en a se consume dans le royaume.

On peut juger de ce qu'elle coûtait autrefois, par ce qu'elle se vend encore aujourd'hui à Peking : l'once de bon gin seng coûte sept à huit onces d'argent, quoiqu'il y ait un perpétuel commerce entre les Tartares & les Chinois, qui se servent adroitement de ce flux & reflux continuel de mandarins & de soldats obligés d'aller & de revenir, suivant les diverses commissions qu'ils ont pour Peking, ou pour Kirin oula & Ningouta & qui passent ensuite dans les terres qui produisent le gin seng, ou en cachette, ou avec le consentement tacite des gouverneurs.

Mais l'année 1709 que nous fîmes la carte, l'empereur souhaitant que ses Mantcheoux profitassent de ce gain préférablement aux Chinois, avait donné ordre à dix mille de ses soldats, qui sont au-delà de la grande muraille, d'aller ramasser eux-mêmes tout ce qu'ils pourraient trouver de gin seng, à condition que chacun en donnerait à Sa Majesté deux onces du meilleur, & que le reste serait payé au poids d'argent fin. Par ce moyen on comptait que l'empereur en aurait cette année vingt mille livres chinoises, qui ne coûteraient guère que la quatrième partie de ce qu'elles valent ici.

Cette expédition nous fut utile, car les commandants mantcheoux, partagés en différents quartiers avec leurs gens, suivant l'ordre de l'empereur, qui avait porté jusque-là sa prévoyance, vinrent les uns après les autres nous offrir une partie de leurs provisions, & nous obligèrent à accepter au moins quelques bœufs pour notre nourriture.

Ces amitiés nous rendirent encore plus sensibles aux peines de ces bataillons d'herboristes : car ils fatiguent beaucoup en cette sorte d'expédition : dès qu'ils commencent leurs recherches, ils sont obligés de quitter leurs chevaux, & leurs équipages, ils ne portent ni tente, ni lit, ni d'autre provision, qu'un sac de millet rôti au four. Ils passent la nuit couchés à terre sous un arbre, ou dans quelques misérables cabanes faites à la hâte de branches d'arbres.

Les officiers campés à une certaine distance dans les lieux propres à faire paître les bêtes, font examiner leur diligence par des gens qu'ils envoient leur porter quelques pièces de bœuf, ou de gibier : ce qu'ils ont le plus à craindre, ce sont les bêtes sauvages, & surtout les tigres, contre lesquels ils doivent incessamment être en garde : si quelqu'un ne revient pas au signal qui rappelle toute la troupe, on le suppose ou dévoré par les bêtes, ou égaré par sa faute, & après l'avoir cherché un ou deux jours, on continue à faire une nouvelle répartition de quartiers, & à travailler avec la même ardeur à la découverte commencée.

Tant de peines & de périls sont comme inévitables, parce que cette plante ne croît que sur le penchant des montagnes couvertes de bois, sur le bord des rivières profondes, & autour des rochers escarpés. Si le

feu prend à la forêt, & en consume quelque partie, elle n'y paraît que trois ou quatre ans après l'incendie ; ce qui semblerait prouver qu'elle ne peut souffrir la chaleur : mais comme on n'en trouve point au-dessus de quarante-sept degrés de latitude, où le froid est encore plus sensible, on ne peut pas dire non plus qu'elle s'accommode des terres trop froides.

On la distingue aisément de toutes les herbes qui l'environnent, & souvent par un bouquet de fruit fort rond d'une p.009 couleur rouge porté sur une tige qui s'élève d'entre les branches. Telle était celle que nous examinâmes Hon tchun au quarante-deuxième degré, 55 minutes, vingt-six secondes, à deux lieues de la Corée : c'est le principal village des Tartares originairement Koel ka ta se, mais maintenant confondus avec les Mantcheoux, dont ils parlent la langue, & habitent le pays ; la plante qui était haute d'un pied & demi, n'avait qu'un nœud, d'où naissaient quatre branches, qui s'écartaient ensuite également l'une de l'autre, sans sortir sensiblement d'une même plante ; chaque plante avait cinq feuilles, & l'on prétend qu'il y a toujours ce nombre, à moins qu'il n'ait été diminué par quelque accident.

La racine seule sert dans l'usage de la médecine : elle a cela de particulier, qu'elle marque le nombre de ses années par les restes des tiges qu'elle a poussées, & qu'en faisant connaître son âge, elle fait croître son prix : car les plus grosses & les plus fermes sont les meilleures : mais tout ceci se comprendra encore mieux par sa figure qui a été dessinée [1] sur le lieu même par le père Jartoux.

Cette plante nous fut apportée avec trois autres par un des habitants de Hon tchun, qui était allé les chercher à cinq ou six lieues. C'est là toute l'étendue du pays de ces Koel ka ta se : ce pays est d'ailleurs assez agréable &, ce qui est rare parmi les Tartares, il est assez bien cultivé, soit que cela vienne de la nécessité où ils se trouvent à cause de leur éloignement des Mantcheoux : car les plus voisins sont à quarante lieues, & le chemin qui y conduit est très

[1] On la peut voir gravée dans le premier tome.

difficile ; soit qu'ils aient profité de l'exemple des Coréens, dont les collines coupées par étages, sont cultivées jusqu'au sommet avec un travail incroyable.

Ce fut un spectacle nouveau pour nous, qui avions traversé tant de forêts, & côtoyé tant de montagnes affreuses, de nous trouver sur le bord du fleuve nommé Tou men oula, qui d'un côté n'avait que des bois, & des bêtes sauvages, & qui nous offrait de l'autre tout ce que l'art & le travail produisent dans les royaumes les mieux cultivés. Nous y voyions des villes entourées de leurs murailles ; & en plaçant nos instruments sur des hauteurs voisines, nous déterminâmes géométriquement la situation des quatre qui ferment la Corée au septentrion ; mais comme les Coréens qui étaient au-delà du fleuve n'entendaient ni les Tartares, ni les Chinois qui étaient avec nous, nous ne pûmes savoir le nom de ces villes, que quand nous fûmes arrivés à Hon tchun où sont les interprètes, dont les Tartares se servent dans le commerce continuel, qu'ils ont avec les Coréens.

On a mis sur la carte les noms des villes, tels qu'ils se trouvent sur la carte de l'empereur, où ils sont en chinois, car ce royaume depuis un temps immémorial dépend de l'empire chinois, dont les Coréens ont pris les habits, qu'ils portent encore aujourd'hui, & dont le consentement est nécessaire pour que le prince héritier puisse prendre la qualité de roi.

Le Tou men oula, qui les divise des Tartares, se jette dans l'océan Oriental à dix lieues de Hon tchun. Comme ce point était important, nous fîmes tirer une base de quarante-trois lys chinois, jusqu'à une haute colline, qui est presqu'au bord de la mer, d'où l'on pouvait voir deux des villes, que nous avions déjà fixées par les observations précédentes, & d'où l'on distinguait l'embouchure du Tou men oula : ainsi on peut s'assurer d'avoir dans notre carte les limites justes du royaume de Corée, du côte de la Tartarie ; & si nous y fussions entrés, comme on le proposa à l'empereur, qui ne le jugea pas à propos, il n'y aurait plus rien à souhaiter sur la géographie.

Ce que nous avons ajouté sur l'orient & sur le dedans du royaume,

p.010 nous l'avons établi sur les mesures que l'empereur fit prendre l'année suivante par un de ses envoyés suivi d'un mandarin du Tribunal des mathématiques, qui prit hauteur dans la capitale nommée Chao sien, ou King ki tao & sur les cartes des Coréens, qui nous furent communiquées.

Ainsi nous ne saurions répondre de la justesse de la position des villes orientales, ni de plusieurs qui sont au midi : mais après tout la carte que nous en donnons, sera incomparablement meilleure, que celles qui ont paru jusques-ici, lesquelles n'ont été faites que sur des rapports incertains, ou sur des traductions de quelques géographes chinois, qui certainement n'ont pas même vu les limites du royaume : encore moins ont-ils pris l'instrument à la main pour en fixer quelques points, ce qui est cependant absolument nécessaire : car la géographie est une science laborieuse, les spéculations du cabinet ne suffisent point, & elle ne peut se perfectionner que par des ouvrages, & des observations pénibles, dont l'indolence des docteurs chinois ne s'accommode point. Ils appellent la Corée, Kaoli koue [1] : les Mantcheoux la nomment Solgon, Kouron. Le nom Tou men oula, qui est commun dans l'usage, est un nom mantcheou, qui répond à l'exposition chinoise Van li kiang, c'est-à-dire, fleuve de dix mille lys ou stades chinois, ce qui reviendrait à mille de nos lieues, ce qu'on démontre être faux par la carte même.

Sur le bord opposé aux Tartares, les Coréens avaient bâti une bonne muraille presque semblable à celle du nord de la Chine : elle est détruite entièrement vers Hon tchun, depuis que la Corée fut désolée par les Mantcheoux, dont elle fut la première conquête, mais elle subsiste encore presque entière en des endroits plus éloignés, vis-à-vis desquels nous passâmes.

Après le Tou men oula en avançant toujours dans l'ancien pays des Mantcheoux on trouve un fleuve nommé Suifond pira, dont nous prîmes aussi l'embouchure dans l'océan oriental ; il est fort célèbre parmi ces

---

[1] Koue en chinois & kouron en mantcheou signifient royaume.

Tartares, & ne mérite guère de l'être : on y voit des vestiges d'une ville appelée Fourdan hotun, qui peut-être passait alors parmi eux pour une bonne place ; elle était située dans un terrain plein, assez découvert, propre à la culture, & facile à être fortifié, mais ce devait être bien peu de chose, car l'enceinte en est très petite : elle ne consiste que dans une faible muraille de terre défendue d'un petit fossé : les autres rivières de ce pays sont beaucoup moins considérables que Suifond pira & de là vient apparemment l'estime que les anciens Mantcheoux en font encore.

La rivière d'Ousouri est sans comparaison plus belle par la netteté de ses eaux, & par la longueur de son cours : elle se jette dans le Saghalien, dont nous avons déjà parlé, mais elle appartient aux Tartares nommés par les Chinois Yu pi ta se, dont les villages occupent les bords. Elle reçoit grand nombre de ruisseaux, & quelques grandes rivières, que nous n'avons pas oublié.

Il faut qu'elle soit extraordinairement poissonneuse, puisqu'elle fournit des poissons à ses habitants, autant qu'il en faut pour se faire des habits de leurs peaux, & pour vivre de leur chair. Les Tartares savent passer ces peaux, les teindre en trois ou quatre couleurs, les couper proprement, & les coudre d'une manière si délicate, qu'on les croit d'abord cousues avec du fil de soie : ce n'est qu'en défaisant quelques coutures, qu'on s'aperçoit que ce filet n'est qu'une courroie très fine, coupée d'une peau encore plus mince.

La forme des habits est la même que celle des Mantcheoux, qui est aussi maintenant celle des Chinois de toutes les provinces. La seule différence qu'on y remarque, est que l'habit long de p.011 dessous est bordé ordinairement d'une bande de différente couleur verte, ou rouge, sur un fond blanc, ou gris. Les femmes ont au bas de leur longs manteaux de dessus, des deniers de cuivre, ou des petits grelots qui avertissent de leur arrivée. Leurs cheveux partagés en plusieurs tresses pendantes sur les épaules sont chargés de petits miroirs, d'anneaux, & d'autres bagatelles, qu'elles regardent comme autant de joyaux.

La manière de vivre de ces Tartares n'est pas moins incroyable. Ils

passent tout l'été à pêcher. Une partie du poisson est destinée à faire de l'huile pour la lampe : l'autre leur sert de nourriture journalière : enfin la troisième est séchée au soleil sans être salée, car ils n'ont point de sel, & fournit les provisions de l'hiver. Les hommes & les bêtes s'en nourrissent, pendant que les rivières sont gelées.

Nous remarquions pourtant beaucoup de force & de vigueur dans la plupart de ces pauvres gens : mais la chair des animaux à manger, qui sont très rares dans tout ce pays, est d'un goût qui n’est pas tolérable. Quoiqu'on nous en eût averti, nous avions peine à le croire. Nous fîmes chercher un petit cochon, c'est ce qu'ils estiment le plus, nous le fîmes apprêter à la manière ordinaire, mais dès que nous en eûmes goûté, nous fûmes obligés de le renvoyer : les valets mêmes, tout affamés qu'ils étaient de viande, parce qu'ils ne vivaient depuis longtemps que de poisson, n'en pouvaient souffrir le mauvais goût. Les chiens de ce pays tirent les traîneaux sur les rivières glacées, & sont fort estimés.

Nous rencontrâmes en retournant la dame d'Ousouri, qui venait de Peking, où son mari, le chef général de la nation, était mort : il y jouissait des honneurs & des prérogatives de garde du corps. Elle nous dit qu'elle avait cent chiens pour son traîneau. Un qui est fait à la route va devant, ceux qui sont attelés, le suivent sans se détourner, & s'arrêtent en certains endroits, où on les remplace par d'autres pris dans la troupe venue à vide. Elle nous protesta qu'elle avait fait souvent de suite cent lys chinois, c'est-à-dire, dix de nos grandes lieues.

Au lieu de nous apporter du thé, comme c’est la coutume parmi les Chinois, & les autres Tartares, ses domestiques nous apportèrent sur un bandege de rotin assez propre, de petits morceaux d'esturgeons : cette dame, qui savait le chinois, avait l'air & les manières bien différentes de ces Yu pi ta se qui, généralement parlant, paraissent être d'un génie paisible, mais pesant, sans politesse, sans teinture de lettres, & sans le moindre culte public de religion. Les idoles même de la Chine n'ont point encore pénétré jusques chez eux. Apparemment que les bonzes ne s'accommodent pas d'un pays si pauvre, & si

incommode, où l'on ne sème ni riz, ni froment, mais seulement un peu de tabac dans quelques arpents de terre qui sont près de chaque village, sur les bords de la rivière. Un bois épais & presque impénétrable couvre le reste des terres, & produit des nuées de cousins, & d'autres semblables insectes, qu'on ne dissipe qu'à force de fumée.

Nous avons en Europe presque tous les poissons qu'on prend dans ces rivières, mais nous n'avons pas cette quantité d'esturgeons, qui fait la principale pêche de cette nation. Si on l'en croît, l'esturgeon est le roi des poissons, il n'y a rien qui l'égale : ils en mangent certaines parties, sans même les montrer au feu, prétendant par ce moyen profiter de toutes les vertus qu'ils leur attribuent.

Après l'esturgeon ils estiment fort un poisson, que nous ne connaissons pas : il est en effet un des meilleurs qu'on puisse manger ; il a presque la longueur & la forme d'un petit thon, mais il est d'une plus belle couleur : sa chair est tout à p.012 fait rouge, c’est ce qui le distingue des autres ; il est rare, & nous n'en pûmes jamais voir qu'une ou deux fois.

Ces Yu pi ta se se servent ordinairement de dard pour prendre les grands poissons, & de filets pour prendre les autres. Leurs barques sont petites, & leurs esquifs ne sont faits que d'écorce d'arbre si bien cousue, que l'eau ne peut y entrer. Leur langue paraît mêlée partie de celle des Mantcheoux qui sont leurs voisins à l'ouest, & au sud, & partie de celle des Ke tcheng ta tse, qu'ils ont au nord, & à l'est : car les chefs des villages, qui sans doute n'étaient pas sortis loin de leur district, entendaient en gros ce que disaient les uns & les autres.

On ne doit pas donner à ces chefs le nom de mandarins, puisqu'ils n'en ont ni le pouvoir, ni les marques, & que d'ailleurs ils sont si peu considérables, que ce serait en donner de fausses idées à ceux qui ont vu le train du moindre mandarin de la Chine : aussi nous n'avons jamais entendu, ni Tartare, ni Chinois donner à ce pays le nom de royaume, dont quelques écrivains l'ont honoré.

Il faut dire la même chose du pays de Ke tcheng ta tse, quoiqu'il s'étende depuis Tondon, dont nous avons parlé, jusqu'à l'océan, suivant le cours de fleuve Saghalien oula : car dans un si long espace, qui est presque de cent cinquante lieues, on ne trouve que des villages médiocres, placés presque tous sur l'un & l'autre bord de ce grand fleuve.

Leur langue est différente de celle des Mantcheoux, qui la nomment fiatta : cette langue fiatta est aussi celle apparemment des Tartares, qui sont depuis l'embouchure du Saghalien oula, jusqu'au 55e parallèle, qui sert ici de limites septentrionales à la Tartarie orientale soumise à l'empereur. Ils ne se font point raser la tête suivant la coutume présente de l'empire : ils ont les cheveux attachés par un nœud d'une espèce de ruban, ou par une bourse derrière la tête. Ils nous parurent plus ingénieux que les Yu pi ta se : ils répondaient clairement aux questions que nous leurs faisions sur la géographie de leur pays, & ils étaient attentifs à nos opérations.

Comme nous leur eûmes témoigné que nous resterions volontiers parmi eux, pour leur enseigner la véritable doctrine, qui seule pouvait les rendre heureux : ils nous firent réponse qu'ils n'osaient pas espérer une telle grâce, mais que si quelqu'un de nous voulait bien venir les instruire, toute leur nation le regarderait comme un homme descendu du ciel.

Ils nous apprirent les premiers, ce que nous ne savions pas, qu'il y avait vis-à-vis l'embouchure du Saghalien oula une grande île habitée par des gens semblables à eux. Dans la suite l'empereur y a envoyé des Mantcheoux, qui y ont passé sur les barques de ces Ke tcheng ta tse lesquels demeurent au bord de la mer, & ont commercé avec les habitants de la partie occidentale de l'île.

Si ces messieurs avaient également mesuré en parcourant la partie australe, comme ils ont fait en allant vers l'orient, & revenant par le septentrion au lieu d'où ils étaient partis, on aurait une parfaite connaissance de cette île ; mais ils ne nous ont apporté ni les noms des villages, ni les mesures du côté du midi : ainsi nous n'avons tracé la partie australe que sur les rapports de quelques habitants, & sur ce

qu'au-delà du 51e on ne voit aucune terre ferme étendue le long de la côte, ce qui toutefois devrait être, si l'île était plus longue.

Elle est appelée diversement par les gens du continent, suivant les divers villages de l'île, où ils ont accoutumé d'aller, mais le nom général qui lui conviendrait, serait Saghalien anga hata, île de l'embouchure du fleuve Noir, puisque c'est par cette expression qu'ils p.013 s'accordent à la désigner. Le nom Huyé que quelques gens de Peking ont suggéré, est parfaitement inconnu & aux Tartares du continent, & aux habitants de l'île.

Les Mantcheoux qui y ont été envoyés, n'ont appris que les noms des villages par où ils ont passé, & le défaut de commodité les a obligés à revenir plus tôt qu'ils n'auraient souhaité. Ils disent que ces insulaires ne nourrissent ni chevaux, ni autres bêtes de charge, qu'ils ont cependant en plusieurs endroits une espèce de cerfs domestiques, qui tirent leurs traîneaux, & qui suivant la peinture qu'ils en ont fait, sont semblables à ceux dont on se sert dans la Norvège : ils n'ont point entendu parler de terre de Jesso : elle doit être en effet plus basse vers le sud de 5 à 6 degrés suivant nos cartes, & les cartes portugaises du Japon, d'où cette île n'est pas éloignée, ne passant apparemment pas au-delà du 45e degré de latitude : ce que nous laissons aux autres à déterminer au juste.

Mais ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est que rien n'est plus fabuleux que ce pays de Jesso, comme le nomment les géographes chinois, qu'ils font d'une très grande étendue, & qu'ils veulent être une partie de la Tartarie orientale, habitée par une nation belliqueuse & redoutable aux Japonais : car outre ce que nous avons déjà dit des bords de la mer, dont nous avons fixé plusieurs points, en déterminant l'embouchure de plusieurs rivières, les Mantcheoux Yu pi ta se & Ke tcheng ta tse dont les terres sont contigües, & qui battent continuellement la campagne pendant le temps de leur chasse des martres zibelines, dans toutes les terres qui sont à l'est & à l'ouest de leurs habitations, jusqu'auprès du 55e parallèle, pourraient-ils ne pas connaître des gens si terribles, dont le *corps est tout velu*, dont les

moustaches sont pendantes jusques sur la poitrine, & qui ont l'*épée attachée par la pointe derrière la tête* ; dont le pays, suivant ces géographes, devrait au moins commencer vers le 43e degré, c'est-à-dire, tout auprès de Hontchun, où nous n'avons trouvé qu'un petit nombre de Koel ka ta tse, confondus maintenant, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, avec les Mantcheoux, tant pour le langage que pour les manières.

C’est pourquoi, sans examiner davantage si les auteurs chinois ont entendu par Ye tze, ce que nous connaissons sous le nom de Jesso, il suffit de savoir que tout ce qu'ils ont dit de cette partie du continent & de ses habitants n'a rien de réel, & qu'on doit s'en tenir à ce que les relations du Japon nous ont appris de l'île de Jesso, qui en doit être assez voisine, & où se retirèrent même quelques chrétiens japonais, qui y furent assistés par l'illustre père Jérôme des Anges, qu'on fit mourir l'an 1623 à Yendo, à la tête d'une troupe de 50 martyrs.

Au-dessus du Saghalien oula occupé par les Ke tcheng ta tse, il n'y a certainement que quelques villages de cette nation, tout le reste du pays est désert, & n’est fréquenté que par les chasseurs de zibelines. Il est traversé par une chaîne de montagnes fameuse dans ces quartiers, qu'on nomme Hinkan alin. Il y a aussi quelques rivières assez belles. Touhourou pira se jette dans l'océan Oriental, venant d'une autre chaîne de montagnes placée au 55e degré, qui marque les points du partage des eaux. Ainsi Oudi pira va vers la mer du Nord, & appartient aux Moscovites, tandis que Silimphi pira vient au sud dans les terres de nos Tartares.

Ceux qu'on appelle Jlan hala, sont vrais Mantcheoux. Ce mot Jlan signifie trois, & Hala signifie surnom ou nom commun d'une famille : ce qui fait comprendre qu'ils sont composés de trois familles : réunies enfin ensemble, après la conquête du reste de la nation, d'où ils étaient fort éloignés, parce qu'ils s'étaient mêlés avec les Yu pi ta se.

p.014 L'empereur leur a donné des terres près de Ningouta le long de Hourha pira & du Songari oula, au bord desquels sont à présent presque tous leurs villages. Leurs femmes, leurs enfants, leurs

domestiques sont encore habillés la plupart comme les Yu pi ta se ; mais ce que n'ont pas ceux-ci, ils ont des chevaux & des bœufs, & font ordinairement une bonne récolte.

On trouve encore dans ces quartiers quelques vestiges de villes, Fenegué hotun était sur le Hourha pira, à cinq ou six lieues du Ningouta d'aujourd'hui, & n’est plus qu'un petit hameau. Odoli hotun était fort par son assiette. On n'y peut venir que par une langue de terre, qui fait comme une levée au milieu des eaux. On y voit encore de grands escaliers de pierre, & quelques autres restes d'un palais, ce que l'on ne voit nulle part ailleurs, non pas même à Ningouta.

C'est ce qui pourrait faire croire que tout ce qu'on trouve de monuments dans la Tartarie orientale, est l'ouvrage, non des Mantcheoux d'aujourd'hui ; mais des Mantcheoux du douzième siècle, qui sous le nom de Kin tchao étaient les maîtres du nord de la Chine, & avaient fait bâtir en divers endroits de leur pays, des places & des palais dont ils ne purent pas ensuite profiter, parce qu'ils furent coupés par les Tartares Mongous ou Mongols, & les Chinois joints ensemble ; de sorte que ce qui en resta dans cette horrible défaite, ne put se sauver que par l'occident de leur ancien pays, dans les lieux qu'occupent aujourd'hui les Tartares nommés Solon ta tse, qui se disent originairement Mantcheoux.

Suivant cette remarque, on doit penser que Poutai oula hotun est leur ouvrage, il n'en reste qu'une pyramide d'une hauteur médiocre & des ruines de murailles, hors desquelles sont les maisons qu'habitent aujourd'hui les Mantcheoux. Elle est à huit ou neuf lieues de Kirin oula hotun sur le Songari, qui s'appelle en cet endroit là Poutai oula, dont elle a tiré son nom, & peut être comptée la quatrième ville, ou plutôt la dernière, puisque dans tout ce gouvernement de Kirin oula, il n'y en a que quatre dont celle-ci est la moindre, parce qu'elle n'a pas une juridiction égale à celle des trois autres, mais d'ailleurs est plus agréable, parce qu'elle est située dans une plaine plus fertile & plus habitée.

Rien au reste n'est plus célèbre dans l'histoire des Mantcheoux que

le Songari oula, & la montagne d'où il sort, nommée en tartare Chanyen alin, & en chinois Tchang pé chan, la montagne toujours blanche : d'où ils prétendent tirer leur origine, qu'ils mêlent de plusieurs circonstances fabuleuses. Car tel a toujours été le génie des nations illustres, de trouver quelque chose de merveilleux dans leur premier commencement, & de se prétendre descendus d'aïeuls presqu'au-dessus de la condition humaine.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Mantcheoux n'ont dans tout ce qu'ils ont alors occupé de terres, aucune rivière qui puisse se comparer avec le Songari oula. Elle est partout vaste & profonde, partout navigable & féconde en poissons, nullement dangereuse, médiocrement rapide, même dans son confluent avec le Saghalien oula, ainsi que nous l'avons remarqué sur le lieu.

La montagne qui lui donne naissance est aussi la plus fameuse de toute cette Tartarie orientale ; elle s'élève de beaucoup au-dessus de toutes les autres & se fait voir de fort loin. La moitié de cette montagne est couverte de bois : l'autre est découverte & n’est que de tuf : ce qui la fait paraître blanchâtre en tout temps : ce n’est donc point la neige qui la rend blanche, comme l'ont imaginé les Chinois, car il n'y en a jamais, au moins en été.

Sur le sommet s'élèvent cinq rochers comme autant de troncs pyramidaux extraordinairement hauts, sur lesquels les vapeurs & les brouillards, qui sont perpétuels dans le pays, venant à se p.015 condenser, distillent ensuite une eau dont ils sont toujours humides. Ils enferment dans leur milieu un lac creusé fort profond d'où sort la belle fontaine qui forme le Songari. Les Mantcheoux pour rendre cette montagne plus merveilleuse, disent ordinairement qu'elle produit trois grands fleuves, Tou men oula que nous avons déjà décrit. Yalou oula, Cihou oula, lesquels après avoir côtoyé les limites de la Corée, se réunissent ensemble pour entrer dans la mer de ce royaume.

Mais cela même n’est pas exactement vrai, comme on verra par la carte, & on ne peut attribuer l'origine de tous ces fleuves au Tchang pe chan, qu'en comprenant aussi les montagnes voisines, qui de ce côté-là

séparent le royaume de Corée de l'ancien pays des Mantcheoux, lequel fait aujourd'hui partie du gouvernement de Kirin oula.

TROISIÈME GOUVERNEMENT

@

Le troisième gouvernement est celui de Tçitcicar ville nouvelle, bâtie par l'empereur, pour assurer ses frontières contre les Moscovites. Il est situé près le Nonni oula rivière considérable qui se jette dans le Songari. Elle est habitée par des Mantcheoux, Solons, & surtout par les anciens habitants du pays de Tçitcicar nommés Tagouri.

Cette nation assez peu nombreuse s'est soumise aux Mantcheoux dès le temps du père de l'empereur, dont elle implora la protection contre les Moscovites, qui, avec des barques armées passant du Saghalien oula dans le Songari oula, couraient toutes les rivières qui entrent dans l'un & dans l'autre, & se faisaient craindre de toutes les diverses nations tartares placées sur les bords.

Les Tagouris sont grands, robustes, accoutumés de tout temps à semer & à bâtir, quoiqu'ils fussent toujours entourés de Tartares qui ne s'appliquent point à l'agriculture, & qui n'ont point de maisons. La ville de Tçitcicar est entourée d'une palissade de gros pieux fort serrés & médiocrement hauts, mais assez bien terrassés en dedans.

Presque tous les soldats qui la gardent sont tartares, mais les marchands, les artisans, & les gens de service sont la plupart des Chinois, ou attirés par le commerce, ou exilés par la justice. Les maisons des uns & des autres sont hors du mur de bois qui ne renferme presque que les tribunaux & la maison du général tartare. Elles ne sont que de terre, rangées en rues, médiocrement larges, & toutes renfermées dans une seconde enceinte de terre.

Du général de Tçitcicar dépendent les nouvelles villes de Merguen hotun & de Saghalien oula hotun. Merguen est à plus de 40 lieues de Tçitcicar : elle est beaucoup moins peuplée, & n'a qu'une enceinte. Le pays de l'une & de l'autre n'est que médiocrement bon, car la terre est sablonneuse : mais celui de Saghalien oula hotun est fertile même en

froment. C’est une plaine le long de ce beau fleuve, où l'on a bâti plusieurs villages. La ville est près du bord austral, bâtie comme Tçitcicar, autant habitée & plus abondante en denrées.

Sur le bord septentrional, mais à 15 lys chinois plus haut, sont les restes d'une ancienne ville, nommée Aykom, bâtie par les premiers empereurs de la famille dernière Tai ming. Car par une vicissitude surprenante des choses humaines les Tartares occidentaux ou Mongoux ta tse, non seulement furent chassés par les Chinois dont ils avaient été les maîtres tant d'années, mais en furent encore attaqués dans leur propre pays avec tant de vigueur, qu'après s'être retirés bien avant, ils furent obligés à leur tour de faire des lignes, p.016 dont nous avons vu encore quelques restes, & bientôt après ne pouvant plus soutenir des ennemis acharnés à leur perte, ils se virent contraints de passer le Saghalien oula, & c'est pour les arrêter au-delà, que la ville de Aykom fut bâtie sous Yung lo.

Il paraît qu'elle se soutint assez longtemps, puisque ce ne fut que vingt ans après que les Tartares s'étant rétablis, & étant rentrés dans leur ancien pays, tentèrent de se venger des Chinois, par des irruptions subites sur leurs terres, & par la désolation des provinces boréales : s'ils furent défaits, ou plutôt accablés par l'armée comme infinie de l'empereur Suen ti, ils ne laissèrent pas de se maintenir dans leur pays ; les généraux chinois n'ayant pas su ou voulu profiter d'une si grande victoire, pour les obliger à repasser le Saghalien oula & y rebâtir Aykom.

Ce nom est connu également des Chinois & des Tartares : & plusieurs même à Peking le donnent à la nouvelle ville, quoiqu'elle ne soit pas bâtie dans le même lieu ; mais on doit l'appeler Saghalien oula hotun : c'est-à-dire, la ville du fleuve Noir, puisqu'on la nomme ainsi dans tous les actes publics, & dans les ordres qu'on expédie aux gouverneurs de ces quartiers.

De cette ville dépend en effet tout ce que les Mantcheoux. possèdent sur ce fleuve ; il n'y a qu'un nombre assez petit de villages, & une longue suite de déserts très vastes & pleins de bois, qui font un

pays bon pour la chasse des martres zibelines, dont les Moscovites de Niptchou se seraient enfin rendus les maîtres, si la ville de Yacsa, qu'ils avaient bâtie à quelques journées de l'ancien Aykom en remontant le Saghalien avait subsisté ; mais dans le traité de paix de 1689, il fut conclu qu'elle serait démolie, pour ôter par là tout ombrage & tout sujet de querelles aux chasseurs des Tartares de ce pays. Ils font bonne garde, ils ont des vedettes fort avancées, & un nombre de barques armées sur le Saghalien oula.

Dans ce fleuve entrent quelques rivières telles que Song pira Corfin pira, &c. qui sont considérables par la pêche des perles. Les pêcheurs n'y font pas beaucoup de façons. Comme l'eau dans ces petites rivières n'est pas grande, ils s'y jettent sans contrainte, & prenant au hasard tout ce qu'ils rencontrent d'huîtres, ils ressautent sur le rivage.

Ils disent qu'on n'en trouve point dans le fleuve même ; mais c'est apparemment qu'ils n'ont osé plonger dans une eau si profonde, comme nous l'avons appris de leurs mandarins. Ils en pèchent aussi dans d'autres petites rivières qui se jettent dans Nonni oula & dans Songari, telles que font Arom, Nemer, qu'on trouve sur le chemin de Tçitcicar à Merguen : mais dans toutes celles qui sont à l'ouest de Saghalien oula hotun, en remontant le fleuve vers les terres des Moscovites, ils assurent qu'ils n'ont jamais pu en trouver.

Les perles ont ainsi leurs limites, & ne se prodiguent point à toutes sortes d'eaux : elles sont fort louées par les Tartares, & ne seraient apparemment estimées que médiocrement par nos connaisseurs, à cause du défaut de couleur & de figure. L'empereur en a des chapelets, chacun au nombre de cent & davantage, d'assez grosses, & toutes semblables ; mais elles sont choisies entre mille : car tout ce qu'on en pêche depuis tant d'années, n'appartient qu'à lui.

Les peaux des zibelines de ce pays sont aussi fort estimées par les Tartares, sur tout parce qu'elles sont de durée & d'un bon usage : mais quelle peine ne coûtent-elles pas aux chasseurs les Solons ta tse ! Ils sont originairement Tartares orientaux : ils se disent descendus de ceux qui se sauvèrent de la défaite générale de leur nation l'an 1204 ainsi

que nous avons déjà remarqué. Ils sont encore plus robustes, plus adroits & plus braves que les habitants de ces p.017 quartiers. Leurs femmes montent à cheval, tirent de l'arc, & vont à la chasse des cerfs & d'autres bêtes fauves.

Un grand nombre de ces Tartares demeure à présent à Niergui : c’est un assez grand bourg peu éloigné de Tçitcicar & de Merghen. Nous les vîmes partir le premier d'octobre pour la chasse des martres zibelines, vêtus d'une robe courte & étroite de peau de loup, ils avaient une calotte de la même peau sur la tête, & l'arc sur le dos : ils menaient quelques chevaux chargés de sacs de millet, & de leurs longs manteaux de peau de renard ou de tigre, dont ils s'enveloppent pour se défendre du froid, surtout la nuit. Leurs chiens sont faits à la chasse, ils savent grimper, & connaissent les ruses des martres.

Ni la rigueur d'un hiver qui gèle les plus grandes rivières, ni la rencontre des tigres qu'il faut souvent combattre, ni la mort de leurs compagnons, ne les empêchent pas de retourner chaque année à une entreprise si pénible & si dangereuse qu'ils ne pourraient sans doute soutenir, si elle ne faisait toutes leurs richesses. Les plus belles peaux sont pour l'empereur, qui en donne un prix fixé pour un certain nombre. Les autres se vendent assez chèrement, même dans le pays, & ne se trouvent pas en grand nombre ; parce qu'elles sont d'abord achetées, partie par les mandarins des lieux, & partie par les marchands de Tçitcicar.

Les limites de ce gouvernement du côté de l'ouest & de la Tartarie des Moscovites sont deux rivières médiocres : l'une vient du sud, au-dessous du cinquantième, se jeter dans le Saghalien oula, presqu'au quatrième degré de longitude orientale, compté du méridien de Peking ; elle s'appelle Ergoné, & n’est distinguée que parce qu'elle sert de bornes à l'empire. De l'autre côté du fleuve, un peu nord-ouest de l'embouchure d'Ergoné vient aussi du nord la petite rivière Aigué Kerbetchi, dont le cours est encore moins long.

De là on compte encore cinquante lieues jusqu'à Niptchou la première ville des Moscovites, presque sous le méridien de Peking,

située aussi sur le bord boréal du même Saghalien oula, & ainsi appelée de la rivière Niptchou, qui dans cet endroit se jette dans le fleuve. Elle est bâtie, dit-on, à peu près comme Tçitcicar. Elle a sa garnison composée de soldats, la plupart Sibériens & Tartares dépendants, mais commandée par des officiers moscovites. Sa hauteur a été trouvée l'an 1689 par les pères Thomas & Gerbillon de 51 degrés & 45 minutes, & elle s'accorde fort bien avec celle que nous avons prise à Saghalien oula hotun, & à trente-une lieues de cette ville, en remontant le fleuve, jusques dans un lieu où sont les gardes tartares, nommé Ouloussou moudan.

Ce qui est au-delà de Niptchou, des terres des Moscovites, & du Saghalien oula, vers sa source, n'a été mis sur notre carte, que sur le rapport des Mongous, qui ne demeurent pas loin des limites & des autres Tartares lesquels ont été bien aises d'avoir une idée générale de la situation de leur pays, par rapport à celui qui est hors des bornes de l'empire. Ainsi pour avoir une connaissance certaine & exacte de ces vastes régions, il faut attendre que les Moscovites en aient donné des cartes dressées par des mathématiciens envoyés exprès pour en faire la géographie : car celles qui ont paru jusques ici, ne peuvent avoir été faites que sur des mémoires réglés par les jours de chemin, ou par l'estime, ou sur des relations incertaines, puisque dans la description des limites de cet empire & des pays voisins, on remarque partout des fautes considérables, & encore plus de confusion.

@

II

DES TERRES DES MONGOLS ou MONGOUS

@

p.018 Il faut parler maintenant de l'autre partie de la Tartarie orientale, laquelle, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, est gouvernée immédiatement par ses princes particuliers qui relèvent de l'empereur. Elle appartient toute aux Tartares Mongols ou Mongous, que les Chinois appellent Tsao ta tse, & n’est pas moins vaste que celle qui dépend des gouverneurs mantcheoux, puisqu'elle a plus de trois cents lieues en largeur de l'est à l'ouest, sur la longueur d'environ deux cents du nord au sud, qui n'est pas égale partout comme on le verra dans la carte.

Mais sous ce nom général de Mongous que de nations différentes ! Elles s'étendent jusqu'à la mer Caspienne ; tous ces peuples habitent sous des tentes, vivent de leurs troupeaux, vont d'un pâturage à un autre ; mettent leur habileté à savoir tirer de l'arc, à courir à cheval, & à donner la chasse aux bêtes fauves. Ils ont cependant leurs limites. Et s'il leur est permis d'errer dans cette étendue de terres déterminée par la coutume, ce serait faire un acte d'hostilité que de se placer au-delà.

Leurs terres, à parler en général, ne sont pas de nature à être cultivées. Il nous a paru que celles de Cortchin, Ohan, Naymann, que nous avons traversées deux fois dans notre retour de Pétouné & de Tçitcicar, sont les moins bonnes. Cortchin n'a que des plaines assez stériles ; faute de bois, ils se servent de fiente de cheval & de vache, qu'ils font sécher pour faire bouillir leurs marmites, & au défaut de fontaines ils creusent des puits.

Naymann, que quelques-unes de nos cartes françaises nomment royaume de Nagmans, & Ohan sont deux pays beaucoup plus petits & meilleurs que Cortchin, ils sont entremêlés de petites hauteurs qui nourrissent des arbrisseaux, fournissent du bois à brûler, & entretiennent une abondante chasse, surtout une multitude presque

incroyable de cailles qui volaient sans crainte, même entre les pieds de nos chevaux.

Ces trois pays & celui de Tourmedé, ou Tourbedé, qui les joint à l'est, sont à peu près semblables, c'est-à-dire, secs, sablonneux, nitreux, & fort froids : cependant ils ne laissent pas de fournir à l'entretien d'un bon nombre de princes tartares. La seule maison de Cortching avait, quand nous passâmes, 8 à 9 de ces princes, tous distingués par des titres de dignités autant différentes entre elles, que le sont nos rangs de ducs, de marquis, de comtes, &c. Le nombre n'en est pas fixé, puisqu'il dépend de la volonté de l'empereur, qui est à leur égard le grand Han [1] des Tartares, & qui élève les uns, ou abaisse les autres, suivant les informations qu'il fait faire de leur bonne ou mauvaise conduite.

Quand ils sont sans titre ou sans gouvernement de soldats, on les nomme Tai gui, ou, suivant la prononciation chinoise, Tai ki, ils ne laissent pas d'être respectés par les Tartares de leur pays, comme les maîtres, car ces Tartares sont en effet esclaves de leurs maisons.

Les terres de Cartching sont sans comparaison meilleures. Comme les princes qui y dominent à présent, sont originairement chinois, & qu'ils n'appartiennent à l'ancienne maison que par p.019 alliance, ils y ont attiré un grand nombre de leurs compatriotes, qui y ont bâti beaucoup de villages, & qui ont par leur travail amélioré les terres voisines, dont ils tirent de quoi vivre & de quoi faire le commerce avec les autres Tartares, en leur vendant une partie de leur moisson.

On y trouve des mines, surtout d'un bel étain, & de grandes forêts de haute futaie, qui fournissent une partie du bois à bâtir, dont on se sert à Peking. C'est par ce commerce que le trisaïeul de la famille présente s'enrichit, & qu'ayant par les richesses procuré à l'ancien maître de Cartching de grands avantages, il gagna tellement son amitié, qu'il obtint sa fille en mariage, & devint héritier de tout ce qu'il possédait. S'étant mis ensuite sur le pied de prince Tartare, il imita

---

[1] Nous écrivons Kan, mais les Tartares prononcent tous Han : ou plutôt ils tiennent comme le milieu entre la lettre K & la lettre H.

leurs manières, & peu à peu il gagna le reste des sujets, & se vit bientôt la maître de tout ce qu'avait possédé son beau-père.

Pour se le conserver, il s'attacha aux Mantcheoux, qui tentaient alors la conquête de la Chine, & les aida de ses biens & de ses troupes, ne doutant pas du succès dans la confusion où il savait qu'était l'empire chinois, par le soulèvement de deux fameux rebelles [1]. Sa récompense fut la possession pacifique de tout le Cartching une alliance de sa famille avec la nouvelle maison impériale Tsing tchao & la dignité de tsing vang, qui est le plus grand titre d'honneur qu'un empereur chinois puisse donner à un prince de sa dépendance, & qu'on a traduit dans les relations, par le nom de régulo du premier ordre.

Le Cartching n'a guère plus de 42 de nos grandes lieues, en le prenant nord & sud : mais il s'étend beaucoup plus de l'est à l'ouest, où sont en partie les lieux de chasse de l'empereur, & peu loin de là les belles maisons de plaisance, où ce grand prince passe ordinairement tout l'été : car les chaleurs sont dans tous ces quartiers là beaucoup plus tolérables qu'à Peking ; quoiqu'on ne compte jusqu'à Geho, où est bâtie la plus belle, qu'environ 40 lieues en passant par Kou pe keou, une des portes de la grande muraille, qui est presque au milieu du chemin qui y conduit.

Au-delà de cette porte, après qu'on a passé le pays de la chasse, en allant vers le nord, on trouve les terres des princes d'Onhiot [2] & de Parin qui sont alliés à la maison impériale depuis bien des années. Le pays de Parin est le plus étendu, & est assez semblable d'ailleurs à celui d'Onhiot, qui n'est que médiocrement bon. Il n'a aussi qu'un petit nombre de maisons bâties auprès du palais de la princesse fille de l'empereur, où logent les gens qui l'ont suivi. Nous en fûmes très bien reçus : & il est vrai que, même parmi les Tartares, les princes ont dans leur air & dans leurs manières, je ne sais quoi, qui les fait distinguer de leurs sujets.

---

[1] Ly & tchang.
[2] Quelques Tartares prononcent Onihol.

Ceux-ci ne sont traités, ni ici, ni ailleurs, d'une manière trop dure ; & s'ils ne se nommaient point esclaves en parlant à leurs maîtres, on ne croirait pas qu'ils le fussent, tant ils ont d'accès auprès d'eux, & de facilités à en être écoutés sur les moindres affaires. Mais cette espèce de familiarité ne diminue en rien leur respect : ils sont persuadés dès leur plus tendre enfance, qu'ils ne sont nés que pour servir, & leurs maîtres pour commander.

Parin & Onhiot ont aussi plusieurs princes : le gendre de l'empereur avait alors le titre de tsing vang, ou régulo du premier ordre, & un des princes d'Onhiot celui de kiun vang, ou régulo du second ordre. Sa mère avait bâti un petit palais près d'une petite rivière nommée Sirgha ou Sibe : pour lui, il campait ordinairement sur le bord, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre.

Mais parmi les nations Mongous ou Mongols dépendantes à présent de l'empereur, la plus nombreuse & la plus renommée est celle des Kalka : car elle p.020 occupe encore aujourd'hui plus de deux cents lieues de pays est-ouest, & les bords des plus belles rivières de cette Tartarie.

Celle de Kalka pira dont ils ont pris le nom, est maintenant presque la moins fréquentée. Ils la font sortir d'une fameuse montagne nommée Suelki, ou Siolki, éloignée de Parin de 84 lieues, & de Tçitcicar de 64. Ils prétendent qu'elle est aussi la source de plusieurs autres rivières ; mais il n'y en a aucune qui soit remarquable, ou par la longueur de son cours, ou par l'abondance de ses eaux.

Le Kalka pira entre dans un assez grand étang nommé Pouir, qu'il traverse, & court en sortant directement vers le nord, jusqu'à un lac encore plus grand appelé Coulon nor, dont nous allons parler. Ce qui mérite ici d'être observé, c'est qu'après la sortie de Pouir il change de nom & s'appelle Ourson, afin qu'on ne mette pas deux rivières où l'on n'en trouve qu'une : erreur fort commune même à Peking, où les Tartares, qui n'ont pas été sur les lieux, parlent peu exactement de ce quartier, apparemment à cause de ces changements de nom.

Les rivières de Kerlon, de Toula, de Touy, de Selingué, qui n'ont pas

une origine si célèbre parmi la nation, sont cependant bien plus habitées le long des bords : elles arrosent des campagnes plus vastes & plus fertiles en fourrages. Leurs eaux d'ailleurs plus nettes & plus saines, abondent encore en bons poissons, surtout en truites.

Le Kerlon vient de l'ouest à l'est, se jeter dans le grand lac de Coulon nor, dont les eaux se déchargent dans le grand fleuve Saghalien oula, par un canal d'une nouvelle rivière, qui quittant le nom de Kerlon sans reprendre celui de Kalka, ou d'Ourson, quoiqu'elle soit composée des eaux de ces deux rivières, est nommée Ergoné qui, comme nous l'avons dit, sert de ce côté là de limites à l'empire mantcheou.

Comme on a marqué sur la carte la position & l'étendue du lac Coulon nor, sans avoir égard aux géographies chinoises, aussi bien que le cours de ces rivières, avec la différence des noms par rapport au pays, nous n'en dirons rien davantage : une plus longue description ne ferait peut-être qu'embarrasser une chose très claire dans la carte.

Le Kerlon n'est pas profond, il est guéable presque partout, d'un fond de sable, d'une bonne eau, de la largeur de 60 pieds ordinaires ; ayant le long de ses bords les meilleurs pâturages de la Tartarie. On voit encore sur son bord septentrional les restes d'une grande ville, que nous n'avons pas oubliée dans la carte de l'empereur, où nous avons marqué ces sortes de villes, par des petits carrés sans couleur.

Ces villes ne sont point fort anciennes : car il paraît comme certain qu'elles ont été toutes bâties dans les terres des Mongols par les successeurs mongous, du fameux Coblai han ou Cobeli, comme prononcent les Tartares orientaux, ou Co pi li, suivant le nom donné à ce prince par les Chinois, qui se servent du P pour le B qu'ils n'ont pas.

Celui qui l'avait précédé nommé Mango han, ou Mangeou, dont il est fait mention dans la relation du cordelier Rubrequis à S. Louis en l'année 1253, n'était maître que du nord de la Chine, & demeurait presque toujours hors de la grande muraille, dans un lieu de Tartarie nommé Kara coran, ainsi que le rapporte ce religieux. Mais Coblai poussa ses conquêtes au sud l'an 1260, & après des guerres tantôt

continuées, tantôt suspendues durant l'espace de 19 ans, il demeura maître paisible de toute la Chine. Aussi dans les annales chinoises est-il censé le premier empereur de la famille impériale, & l'ancêtre des Mongous connus sous le nom d'Yuen tchao l'an 1279.

p.021 Ainsi il est très probable que ces villes n'ont été bâties qu'après le commencement du règne de Coblai ; c'est-à-dire, après l'an 1260, suivant le calcul chinois, qui est en ceci conforme au nôtre. Rubrequis parle de Kara coran comme d'un village, & on connaît d'ailleurs le génie de la nation, qui préfère l'usage des tentes aux commodités de quelque maison que ce soit.

Mais après avoir pris l'esprit chinois & s'être civilisés sous la domination de Coblai, prince aussi accompli que le sont les Chinois, on peut sans doute supposer que ne voulant pas paraître inférieurs à ceux qu'ils venaient de vaincre, ils commencèrent à bâtir dans leur Tartarie un assez bon nombre de villes, dont on voit encore les ruines en plus de vingt endroits différents, & peut-être encore en d'autres dont nous n'avons pas connaissance.

Les Mongous d'alors auront donc fait ce que font les Mantcheoux d'à présent, depuis l'heureux gouvernement de l'empereur Cang hi, par la magnificence duquel on a bâti des villes dans la Tartarie la plus éloignée, & de très belles maisons de plaisance dans la plus voisine, surtout à Geho & à Kara hotun dont le nom ressemble assez à Kara coran & signifie ville noire. Mais la situation est entièrement différente : ainsi l'époque des fondations de ces villes tartares doit être placée sur la fin du 13e siècle ; & comme par une révolution surprenante, les Chinois devinrent à leur tour victorieux sur la fin du siècle suivant, & qu'elles furent détruites ou abandonnées, il n'est pas surprenant, si dans une si petite durée elles n'ont pu élever des monuments magnifiques, capables d'éterniser leur mémoire.

La ville qui était sur le Kerlon était carrée, & avait de tour 20 lys chinois, ou deux de nos lieues. On en voit encore les fondements, de grands pans de muraille, & deux pyramides à demi ruinées. Son nom était Para hotun, c'est-à-dire, la ville du tigre ; parce qu'on prétend

qu'elle fut bâtie à l'occasion d'un cri de tigre, qu'on prit pour un bon augure.

Il y a non loin de là un lieu nommé Kara ousson, où est un petit lac d'eau, & une belle fontaine dans une plaine assez fertile, où l'on rencontre des troupeaux de chèvres sauvages, des mules sauvages, &c. Savoir si c'est là qu'était Kara coran, la cour de Mango han, ou même de Kajou sou [1] son prédécesseur, vers lequel fut envoyé le dominicain de Lonjumeau, avec des présents magnifiques par S. Louis l'an 1249, c'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer. Car d'un côté on ne voit pas qu'un si grand empereur de la Tartarie & de la Chine septentrionale, pût demeurer ailleurs que dans les pays qui sont au-dessous du fleuve Saghalien oula : tout ce qui est au-delà ne peut être habité que par des sauvages ; ce qui sans doute ne convient pas au maître de tant de nations, chargé du gouvernement du plus grand empire du monde, & à une cour pleine non seulement d'officiers capables d'expédier les affaires, mais encore, si l'on en croit la relation, d'ambassadeurs des pays les plus éloignés, & de prisonniers de presque toutes les nations du monde. Mais d'un autre côté la route de ces deux ambassades ne s'accorde pas avec la position des montagnes & de ces rivières, qui toutes, suivant les observations, font au-dessous du 50e degré de latitude, dans cette partie de la Tartarie.

Le Kerlon n'est, par exemple, qu'à 48 degrés & tant de minutes, & Kara ousson est à une hauteur encore moindre. Il serait plus facile de supposer que ces voyageurs, privés du secours des mathématiques & de la boussole dans une si longue route vers l'est, ont p.022 insensiblement décliné vers le sud, au lieu, comme ils le supposent, de s'être élevés si fort vers le nord, jusqu'au soixantième. La Tartarie d'ailleurs, soit au nord, soit en venant vers le sud, même vers le 41e où est Kara hotun, ne manque pas de bois à brûler, elle en manque seulement dans les plaines dont nous avons parlé qui sont situées au-dessous du 50e.

---

[1] Ce Kajou sou étant selon l'histoire chinoise, le tai tsou, ou aïeul du premier empereur des Yuen, doit être l'aïeul de Coblai, qu'elle nomme aussi Che tsou selon la coutume.

Cependant il est rapporté que dans la tente ou dans l'appartement même de l'empereur, il y avait un brasier entretenu du bois de quelques épines, de racine d'absinthe, & de fiente de bœufs. Après tout, quand on ne saurait dire précisément où était cette cour, & le village de Kara coran, la chose n'en serait pas moins certaine. Car si la géographie ancienne de nos Gaules souffre tant de difficultés, même avec le secours de tant de monuments anciens, & de tant de livres, on en doit encore trouver de plus grandes dans des pays comme ceux-ci, & surtout dans la Tartarie, qui étant un pays tout ouvert & sans défense, devient toujours la proie du plus fort.

C’est sur le chemin de Tchang kia keou vers le Kerlon, qu'on trouve une inscription singulière, & peut-être l'unique dans le pays des Mongous, à une lieue d'un endroit nommé Holoustai où est un petit lac. On y trouve de gros morceaux de marbre blanc enfoncés en terre. Sur le plus élevé sont quelques caractères chinois, qui marquent que sous Yong lo, l'armée chinoise commandée par l'empereur en personne, arriva jusques là le 14e mai [1] suivant notre calcul, d'où il paraît qu'il ne poussa pas les Mongous qu'il poursuivait, au-delà du Kerlon & qu'il se contenta de les tenir loin de la grande muraille, & des vrais limites de la Chine.

L'autre rivière appelée Toula va de l'est à l'ouest : elle est en bien des endroits plus grosse, plus rapide, plus profonde que le Kerlon ; elle est de plus bordée de bois & de très belles prairies. Les montagnes qui sont à son nord, ont leur sommet couvert de gros sapins, & font un assez bel effet à la vue. Les Mongous de cette Tartarie en parlent avec admiration.

La rivière de Toula se joint à une autre nommée Orgon ou Ourhon, qui vient du sud-ouest : après avoir coulé ensemble vers le nord, & s'être enflée de quelques autres, comme de Selingué pira, elle se jette enfin dans le plus grand des lacs de toute la Tartarie nommé Pai cal, qui appartient aux Moscovites. Le Selingué même n'appartient pas

---

[1] En réduisant les lunes chinoises à nos mois.

entièrement à nos Kalkas. Les Moscovites sont maîtres du bas de la rivière : ils ont bâti sur le bord opposé près des limites des deux empires, une petite place qu'ils nomment Selingeskoi, & en delà de celle-ci, la ville d'Ergouski, beaucoup plus peuplée, & autant marchande que le peut être une ville de Tartarie.

En allant de là jusqu'à Tobolsk, la capitale de la Sibérie & de la Tartarie septentrionale, on trouve de distance en distance des places & des villages, où l'on peut loger assez commodément, & ce n'est qu'en deçà du Selingué sur les terres de cet empire, qu'on est obligé d'habiter & de vivre à la manière tartare, presque jusques à l'entrée de la grande muraille.

Le Touy pira roule des eaux aussi claires & aussi saines que le Kerlon : il arrose des plaines aussi fertiles que celles qui sont autour de Toula, & après avoir coulé assez loin, il se perd dans la terre, près d'un petit lac sans en ressortir, & sans reparaître nulle part.

La nation des Kalkas a grand nombre de princes, & est comme divisée en cantons. Quelques-uns ont eu le nom de han, c'est-à-dire, d'empereur ; quoiqu'il soit certain qu'ils n'ont jamais été maîtres de toute la Tartarie, mais seulement des terres appartenantes à leur maison & à quelques autres tout à fait p.023 voisines & peu considérables.

Avant la guerre, qui s'alluma en l'année 1688 entre les Tartares Eluths & les Kalkas, ceux-ci avaient encore trois princes qui prenaient le nom de Han. L'un deux nommé Chasactou han était le plus avancé vers l'ouest : il fut pris & tué par les Eluths. Le second appelé Tousictou han prit la fuite, sans être suivi de la plupart de ces gens, qui se retirèrent dans les bois, que nous avons dit être au-delà de la rivière de Toula. Le troisième qui se nomme Tche tchin han accoutumé à camper près de Kerlon, se retira suivant la rivière jusqu'à Coulon nor, & était prêt à passer l'Ergoné, s'il se voyait forcé d'entrer dans les terres soumises aux Mantcheoux dont il implorait l'assistance.

Après la guerre & la mort du prince Caldan roi des Eluths, qui

prétendait que les Kalkas & leurs han avaient toujours relevé de sa famille, l'empereur se trouva le maître de ce qui restait de ces princes & des peuples de cette nation, massacrés en partie par ce cruel ennemi.

L'an 1691 Tche tchin han avec les princes kalkas de sa maison, qui avaient eu recours à Sa Majesté, l'avaient reconnu pour leur premier souverain à des conditions assez honorables, eu égard à l'état où ils se trouvaient réduits. Le han fut confirmé dans la dignité, à condition qu'elle ne passerait pas à son successeur, & qu'il se contenterait de celui de tsing vang, c'est-à-dire, régulo du premier ordre, ainsi que son oncle, qui dès le même jour fut revêtu de cette dignité par l'empereur, qui tenait les États de Kalka. Cinq autres furent faits pei le, c'est-à-dire, régulos du troisième ordre ; un autre fut fait cong, ce qui est à peu près la même chose que comte. Deux furent faits chassac, c'est-à-dire, chefs d'étendards ou de bannières.

Pour entendre ceci, il faut supposer que les Tartares, soit à Peking, soit ailleurs, Mantcheoux & Mongous, aussi bien que les Chinois, qui les ayant suivi des le commencement de la conquête de l'empire, sont, si l'on ose hasarder ce terme, tartarisés, se divisent en différents corps, & sont rangés sous des bannières.

Ceux de Peking, comme nous le dirons dans la suite, sont sous huit bannières, distinguées par des couleurs qu'ont déterminées les lois de la nouvelle monarchie. Les Mongous hors de la grande muraille étaient ces dernières années rangés sous 49 bannières, dont le dénombrement serait ici ennuyeux & inutile, puisqu'il n'est pas fixe, & qu'il croît à proportion du nombre des familles.

Les bannières des Mongous n'ont pas un nombre égal de *nurous*, c'est-à-dire, de compagnies. Chaque nurou cependant doit avoir cent cinquante familles. Ainsi pour ne pas chercher ailleurs un exemple qui fasse comprendre ce que nous disons : dans le partage qui fut fait conséquemment à la résolution de l'assemblée de 1692, le han, outre sa dignité, eut en propre le commandement de 27 nurous, ou compagnies réunies sous la première bannière des Kalkas. La seconde bannière avait 21 compagnies recevant les ordres d'un régulo du

premier ordre. La troisième n'en avait que 12. Pour ce qui est des autres bannières, quelques-unes en avaient plus, & quelques-autres moins.

Les restes de la maison & des sujets de Tonstou han sortis enfin de leurs bois, se soumirent à l'empereur : on les divisa en trois bannières, sous trois princes, dont l'un fut honoré du titre de pei le, c'est-à-dire, régulo du troisième ordre : l'autre de celui de cong, comte : & le troisième fut fait chassac, commandant une bannière.

Enfin le fils de Chasactou han tué par le Caldan, se vint aussi jeter entre les bras de l'empereur. Il n'était accompagné que de trois ou quatre des officiers de son père : les autres, à ce qu'on dit, étaient d'intelligence avec l'ennemi, & s'étaient retirés sur les terres des Eluths, p.024 mais la plupart furent massacrés ou faits esclaves. L'empereur le reçut avec une bonté digne d'un grand prince : quelques jours après il lui assigna des terres aux environs de Hou hou hotun petite ville hors la grande muraille, qui n'étant pas loin des portes nommées Cha hou keou & Tchang kia keou a assez de commerce, pour pouvoir fournir de quoi subsister à des Tartares. L'empereur, pour le dédommager entièrement, suivant les idées & le génie de la nation, lui fit part des troupeaux qu'il fait entretenir dans ces quartiers. Les troupeaux de l'empereur sont en assez grand nombre pour faire avouer aux plus grands princes mongous, que Sa Majesté les surpasse autant en cette sorte de richesses, qu'il est au-dessus d'eux par la dignité de grand han qu'ils reconnaissent en sa personne.

En effet les officiers des bergers nous dirent, qu'on comptait cent quatre-vingt-dix mille moutons, partagés en 225 troupeaux, & guère moins de bêtes à corne divisés en haires, dont chacune en a cent. Le nombre des haras & des étalons est encore plus grand : aussi l'empereur est-il puissant en cavalerie : car les Tartares ne savent ce que c’est qu'infanterie.

Outre ces terres destinées aux troupeaux & aux haras de l'empereur, il y en a une plus grande quantité le long de la grande muraille la plus voisine de Peking, qui appartiennent en propre à sa

maison, & qui lui sont échues dans le partage qui fut fait au temps de la conquête de l'empire. Ces terres sont entre les mains des fermiers, dont les uns paient en denrées, & les autres en argent. Cet argent se met dans les coffres du palais : car l'empereur vit de son domaine, & laisse l'argent qui provient des revenus de l'État, dans le trésor public de la cour souveraine des finances, nommée Hou pou : cette cour est chargée de payer les officiers qui le servent sur le pied de leurs mandarinats.

Ce grand nombre de troupeaux, de haras, de métairies fait presque plus d'impression sur l'esprit de la nation tartare, que toute la magnificence chinoise de la cour de Peking, & sert beaucoup à attacher à l'empereur tous les princes mongous.

Les Kalkas, qui se soumirent, profitèrent de sa libéralité dès la première année de leur soumission, & jouissant sous sa protection d'une profonde paix, ils se sont entièrement rétablis. L'empereur cependant n'a pas cru devoir laisser à ces princes, ni aux autres ses anciens vassaux, le pouvoir de faire mourir leurs sujets, ni même de les dépouiller de leurs biens.

Ces deux cas & de mort & de confiscation générale, sont réservés au Tribunal souverain que Sa Majesté a établi à Peking, appelé mongol chourgan, Tribunal des Mongous. Ce Tribunal après avoir examiné l'affaire, suivant les lois & les coutumes reçues parmi eux, en fait son rapport & en dit son sentiment, avec les mêmes formalités qu'observent les six grands tribunaux souverains sur les affaires de la Chine.

Les Kalkas ont parmi eux un de ces lamas qu'on appelle Houtouctou, qu'on regarde comme des Fo vivants, suivant l'expression chinoise Ho fo : il est d'ailleurs frère d'un des han dont nous avons parlé. Avant la guerre il avait construit une pagode magnifique, & à grands frais. Car il avait fait venir des ouvriers & des briques vernissées de jaune qu'on ne trouve qu'à Peking. Il fut détruit par le Caldan en l'année 1688. On en voit encore les ruines dans les plaines qui sont au bord de Toula. Ces Tartares sont persuadés, que c'est ce qui a attiré la ruine entière de l'armée, & de la maison de Caldan.

Ce prince lama, un des principaux auteurs de la guerre, loge maintenant dans des tentes. Il est dans la plus p.025 grande, assis sur une espèce d'autel. Grands & petits lui font les mêmes honneurs qu'ils ont coutume de faire à Fo même : il ne rend le salut à personne, de quelque rang qu'il soit, & quoique sujet aux misères des autres hommes, il ne laisse pas d'écouter sérieusement les flatteries extravagantes, & de recevoir les hommages de tant de gens qui le traitent de divinité. Les Tartares de cet empire, de quelque nation qu'ils soient, en sont infatués jusqu'à la folie. Si on les en croit, ce lama n'ignore rien : il dispose absolument des grâces & du pouvoir de Fo : il est déjà rené au moins quatorze fois, & renaîtra encore, quand il aura rempli son temps.

Il fut bien surpris quand, à l'occasion de notre carte, il vit des étrangers venus du grand Occident, qui, bien loin de l'honorer à la manière de tous ces peuples, osaient même en présence de plusieurs princes mongous, dont l'un était son neveu & gendre de l'empereur, lui reprocher une si folle idolâtrie, faire remarquer son ignorance dans les questions que la curiosité lui faisait faire sur l'Europe, & le menacer des jugements terribles de Dieu & d'une peine éternelle. Il écouta tout froidement, & continua de recevoir les adorations des seigneurs tartares qui étaient du voyage, comme s'il n'avait rien entendu, ou comme s'il n'était point coupable de l'aveuglement de ces adorateurs.

Quoiqu'il en soit, la prévention qu'ont les Mongous en sa faveur, attire une foule de peuples à Iben pira, où il demeure depuis environ 20 ans : on dirait que c'est une grande ville faite de tentes. Le fracas y est plus grand qu'en aucun endroit de cette Tartarie. Les Moscovites de Selinguesko qui ne sont pas loin, y font commerce. On y voit des bonzes de l'Indostan, du Pegou, du Thibet, de la Chine, des Tartares de nations les plus éloignées, des lamas en grand nombre & de tout rang. Car les lamas qui sont les religieux & les prêtres de la Tartarie, ont leurs différents degrés quoi qu'ils reconnaissent tous pour chef le Grand lama qui habite à l'ouest de la Chine sur la rivière de Lasa [1], qui est

[1] Les Chinois nomment aussi le pays Lasa, Lamatisan.

aussi le nom chinois du lieu de sa pagode, que les Tartares voisins appellent Barantola, donnant à tout ce pays le nom général de Thibet.

Ce grand pontife de la religion païenne dans cet orient, confère divers degrés de pouvoir & de dignité à ses lamas, dont le plus éminent est d'être houtouctou, ou Fo vivant. Le nombre de ces Grands parmi les lamas est assez petit, & le prince dont nous parlons, est sans doute le plus célèbre & le plus honoré, surtout des Kalkas, dont il est devenu l'oracle infaillible, depuis qu'il les a vengés des cruautés du Caldan, en engageant l'empereur de la Chine à prendre leur défense.

Les terres de ces Kalkas sont séparées au sud par de simples monceaux de sable vers le 44e degré du pays nommé Outchou Moutchin, qui a aussi un prince avec titre de tsing vang, c'est-à-dire, de régulo du premier ordre, & commande une des bannières, composées de vingt-quatre nurous ou compagnies. Ces Tartares ne sont pas moins entêtés du grand crédit du houtouktou lama. Le prince & son peuple qui ont leurs lamas particuliers, ne laissent pas de s'en tenir aux décisions de l'oracle de Iben.

Les lamas en Tartarie ne vivent pas en communauté [1], ils ont en certains quartiers des espèces de prébendes, qui consistent en des terres & des troupeaux de ceux dont ils prennent la place, & dont ordinairement ils ont été les disciples ou les compagnons. Ils prient cependant en commun.

Leur religion est la dominante, à la réserve du seul pays de Hami qui n'est pas infecté de leur idolâtrie. Heureux, s'il p.026 n'avait pas donné dans les erreurs de l'Alcoran : mais Hami est un si petit pays, que les lamas ont raison de se glorifier d'être les docteurs de la Tartarie, & de faire sonner bien haut leur pouvoir, qui en effet est assez grand pour mériter d'être ménagé par l'empereur même.

Le pays de Hami, & dans nos cartes, royaume de Hami, n'a que la ville de ce nom, petite, mais pleine de maisons, & un petit nombre de

---

[1] A la Chine on en voit quelques communautés.

villages marqués sur la carte. Quoiqu'il soit à quatre-vingt-dix lieues de la porte de la grande muraille nommée Kia yu keou, & que le terrain n'y manque pas, il n'en a pas plus d'étendue, parce que tout cet espace n’est qu'un terrain sec & sablonneux, le plus stérile qui soit dans toute la Tartarie.

C’est ce que les Chinois appellent ordinairement Chamo, quelquefois Kan hai, comme qui dirait mer de sable. Les Tartares le nomment Cobi. Il est toujours sans herbe & sans eau : il est très incommode aux voyageurs, & dangereux pour les chevaux, dont on perd presque toujours quelques-uns en passant ce désert : aussi les Tartares de ces quartiers se servent beaucoup plus de chameaux, parce que ces animaux peuvent se passer de boire cinq a six jours, & vivent de peu. Sans cela il leur serait difficile de voyager vers l'ouest.

Ce Cobi n’est pas renfermé tout entier dans cet intervalle de 90 lieues, il a diverses branches, qui comme autant de mauvaises veines répandues çà & là, partagent toutes ces terres en morceaux, les uns tout à fait secs & absolument inhabitables, les autres assez fertiles & suffisants à l'entretien de quelques Tartares. Le pays de Hami ne produit presque que des melons, mais d'un goût exquis, & ce qu'ils ont par-dessus les nôtres, c’est qu'ils conservent leur bonté, quand la saison en est passée : on en sert à l'empereur tout l'hiver.

Les peuples de Hami sont grands, robustes, bien vêtus, & logés proprement : ils se sont soumis à l'empereur régnant, ne pouvant souffrir le joug des Tartares Eluths qui sont à leur ouest, & qui prétendent avoir toujours été leurs maîtres : c’est ce qui donna occasion à la guerre, dont nous avons parlé, qui finit en 1690 par la défaite du Caldan prince des Eluths, & qui a recommencé ces dernières années avec le Sevang raptan (c'est ainsi qu'on le nomme à Peking), qui est de la même famille, & que presque tous les Eluths reconnaissent pour le maître de la nation, par le droit que lui donne sa naissance ; car il prétend n'être éloigné que de neuf générations du grand Tamerlan, qui porta ses armes vers l'occident, & descendre, si l'on veut remonter plus haut, des princes qui s'étant avancés vers l'orient, ont conquis la

Chine sur la fin du treizième siècle, & y ont régné sous le nom de Yuen tchao.

Mais quel qu'il soit par rapport à ses ancêtres, ce prince nommé par les siens Tcha har Arbtan han est le plus fier, le moins traitable, & le plus puissant des princes tartares voisins de l'empire : il est maître de Tourfan. C'est une ville assez bonne & fameuse dans la Tartarie occidentale ; elle n’est éloignée de Hami que de six à sept journées, si on ne craint pas de passer une branche du Cobi ; mais elle en est à dix journées, quand on va par les collines qui sont au nord de Hami & qui sont plus commodes pour les voyageurs. Il possède encore quelques autres places, dont on a fait une carte, partie sur ce que nous avons appris à Hami, partie sur le journal des envoyés de l'empereur à ce prince qui demeure fort loin sous des tentes, & partie sur les mémoires des généraux des armées impériales.

On remarquera dans cette carte que les villes ne sont point liées par des suites de villages, & qu'ainsi allant de l'une à l'autre, on ne trouve point de maison où l'on puisse se retirer chaque jour. Ce qui vient sans doute, & du génie des Tartares, qui la plupart aiment mieux p.027 une tente qu'une maison, & de la nature des terres qui étant entrecoupées par les branches du Cobi, ne sont habitables qu'en certains quartiers. Mais enfin c’est toujours un avantage de la Tartarie occidentale sur l'orientale, de trouver de temps en temps des villes, où il y ait de quoi se pourvoir & se reposer : au lieu qu'en venant vers l'orient, on n'en trouve aucune dans tout le pays des Mongous soumis à cet empire.

Ce genre de vie est d'autant plus surprenant, qu'il y a quelques-unes de ces nations qui habitent auprès de la grande muraille, & qui ne peuvent ignorer les grands avantages qu'on retire de la société & du concours des peuples. Les Mongous nommés Ortos ta tse sont renfermés dans un grand circuit que fait le Hoang ho ou fleuve Jaune, qui sortant de la Chine, non loin de la belle ville de Ning hia, y rentre ensuite en coulant vers Pao te tcheou : ainsi ils sont bornés au sud par la grande muraille, qui n’est là que de terre battue, aussi bien que dans tout le Chen si, & qui n’est haute que d'environ quinze pieds : ils ont

même eu au-delà de la grande muraille sur le Hoang ho une ville nommée Toto, qui était assez grande, comme il paraît par ce qui en reste de vestiges ; cependant ils n'en sont ni plus habiles, ni plus portés à bâtir.

Divisés en plusieurs petits princes sous six bannières, ils n'aiment à se distinguer les uns des autres, que par la grandeur & par le nombre de leurs tentes, & par la multitude de leurs troupeaux : ils bornent leur ambition à conserver le rang que leur ont laissé leurs ancêtres, & ne donnent du prix aux choses, qu'à proportion de leur utilité, sans se soucier de ce qui est beau & précieux.

Ils paraissent toutefois contents & sans inquiétude, d'un beau naturel, d'une humeur gaie, toujours disposés à rire, nullement rêveurs, jamais mélancoliques. Quel sujet en effet auraient-ils de l'être, n'ayant ordinairement ni voisins à ménager, ni ennemis à craindre, ni grands à contenter, sans affaire difficile, sans occupation gênante, ne se plaisant qu'à la chasse, à la pêche, & aux exercices du corps, auxquels ils sont fort adroits.

Mais on se tromperait, si de ce caractère commun à ces nations tartares, on concluait que les Mongous n'ont pas un esprit capable des affaires & des sciences. Ceux qui se rendirent enfin maîtres de la Chine l'an 1264 au sentiment même des Chinois, gouvernèrent avec une grande réputation d'habileté & de droiture ; & on voit encore en quelques endroits de la Chine, des monuments de pierre partagés en deux colonnes, avec des inscriptions écrites en caractères chinois, & mongous : ce qui paraît avoir été imité par les Mantcheoux, maîtres aujourd'hui de la Chine, puisque les actes des tribunaux de l'empire, & les inscriptions publiques, s'écrivent dans l'une & l'autre langue.

Les caractères mongous de ces monuments anciens, sont entièrement les mêmes que ceux des Mongous d'à présent, mais ils sont différents des mantcheoux, dont l'invention n'est pas plus ancienne que la famille régnante. Ils n'ont surtout aucun rapport avec les lettres chinoises, & ne sont pas plus difficiles à apprendre que les nôtres. On les écrit sur une espèce de tablettes avec une pointe de fer.

Ce qui fait que c'est une chose rare & précieuse parmi tous ces Mongous, d'avoir quelques livres faits à leur manière.

L'empereur, pour leur faire plaisir, en a fait traduire quelques-uns en leur langue, qu'on imprime à Peking sur du papier. Le calendrier du Tribunal des mathématiques qu'on leur distribue chaque année, gravé en caractères mongous, est maintenant un des livres les plus ordinaires qui se trouvent parmi eux.

Les lamas sont ceux qui en savent le plus, & qui pourraient instruire les autres : mais ils trouvent mieux leur p.028 compte à parcourir les tentes, & à y réciter certaines prières, pour lesquelles on leur donne un certain salaire, ou à exercer la médecine dont ils se piquent, qu'à faire les maîtres d'école. De sorte qu'on ne trouve que peu de Mongous qui sachent lire & écrire.

Parmi les lamas même, il n'y en a pas beaucoup qui entendent entièrement leurs prières, & les livres anciens de leur religion, parce que ceux-ci de sont écrits dans une ancienne langue qu'on ne parle plus, & que celles-là sont entremêlées de plusieurs termes, & de quelques phrases de ces écrits originaux. Ces prières récitées d'un ton grave & assez harmonieux, font presque tout leur culte religieux. On n'y voit ni victime, ni sacrifice. Les Mongous se mettent souvent à genoux devant eux, & tirent le bonnet pour recevoir l'absolution de leurs fautes, ne se levant point qu'ils n'aient reçu l'imposition des mains. Ils sont communément persuadés que les lamas peuvent faire tomber la grêle & la pluie, & des mandarins témoins oculaires nous ont raconté certains faits, qui ne prouvent que trop ce que nous avions entendu dire à Peking, que parmi les lamas la sorcellerie est en usage.

Les lamas mongous ne croient pas la métempsycose, au moins sur l'article du changement des hommes en bêtes ; aussi mangent-ils de la chair des animaux, dont ils nourrissent de grands troupeaux, & de ceux que leurs gens prennent à la chasse, ce qui arrive le plus souvent : car sans ce secours, leurs moutons ne suffiraient pas pour leur subsistance.

Il y a dans la Tartarie une infinité d'animaux à chasser : ceux même

qui sont communs dans l'Europe, sont là presque innombrables. Cette quantité surprenante de lièvres, de faisans, & de cerfs qu'on voit tous les hivers à Peking, dont non seulement les boutiques des vivandiers sont toujours pleines, mais dont on fait des monceaux dans plusieurs grandes rues, peut faire connaître la vérité de ce que j'avance, à tous ceux qui n'ont pas parcouru la Tartarie.

Les chèvres jaunes, nommées en chinois hoang yang, ne vont presque jamais dans les plaines qu'en troupes fort nombreuses. Leur poil est véritablement jaune, mais il n’est pas si lissé que celui des chèvres ordinaires, auxquelles celles-ci ressemblent d'ailleurs entièrement, par leur grandeur & leur figure. Leur défense est dans la légèreté de leur course. Je ne sais aucun animal qui les égale.

Les mules sauvages vont aussi par troupes, quoiqu'en petit nombre : nous les appelons ainsi, parce que c'est là le sens du nom chinois ye lo tse. Mais quand on considère exactement cet animal, on s'aperçoit qu'il est différent des mules domestiques, même dans la figure extérieure. La chair est aussi différente, car elle est d'un assez bon goût, & au sentiment de ces Tartares qui en mangent souvent, elle est aussi saine & aussi nourrissante que celle des sangliers, qui remplissent les bois & les vallées, qu'on trouve au-delà de Toula & dont on connaît les vestiges par de petites fosses qu'ils font pour chercher des racines : on n'a jamais pu, quelque soin qu'on ait pris, accoutumer ces mules à porter.

Les chameaux & les chevaux sauvages sont encore plus vers l'ouest : on en voit cependant quelquefois sur les terres des Kalkas qui sont les plus voisines de Hami. Les uns & les autres ont la même figure que les domestiques. Les chameaux sauvages vont d'une si grande vitesse, que les chasseurs, quelque bien montés qu'ils soient, ne les attrapent que rarement à la portée de la flèche. Les chevaux sauvages vont en grande troupe, & quand ils rencontrent des chevaux domestiques, ils les entraînent en les mettant au milieu d'eux, & les pressant de tous côtés.

Le han ta han est semblable à l'élan. p.029 L'empereur est allé

quelquefois à cette chasse que font ordinairement les Solons. Nous en avons vu de tués qui pesaient plus que le plus gros bœuf : on n'en trouve que dans peu de quartiers de la Tartarie, comme, par exemple, aux environs du mont Suelki : ce sont des terres boueuses, où ils se plaisent & où il est plus facile de les tuer, parce qu'étant naturellement pesants, ils ont plus de peine à se dépêtrer de la boue, pour pouvoir courir sur ceux qui leur tirent des flèches.

Le choulon ou chelason est un animal qui me paraît être une espèce de loup cervier. La peau du chelason est fort estimée à Peking, on en fait des tahou, c'est-à-dire, des surtouts dont on s'habille. Cet animal est de la grandeur d'un loup : son poil est grand, doux, & fourni, tirant sur le gris blanc. Il y en a en quantité, principalement vers les limites des Moscovites & sur leurs terres, dont les fourrures se vendent à cette cour.

Les lao hou ou tigres, qui infestent la Chine autant au moins que la Tartarie, sont les plus sauvages de tous ces animaux. Leur seul cri inspire une secrète horreur, quand on n'y est pas accoutumé. Ils sont d'ailleurs dans cet Orient d'une grandeur & d'une agilité, qui les rend encore plus redoutables. Leur peau est presque toujours d'un roux fauve, coupé de larges bandes noires. On en voit cependant dans le trésor des peaux du palais quelques-unes, dont les bandes noires & même grisâtres sont sur un fond assez blanc.

Hors de la cour, les grands mandarins de guerre se servent de ces peaux, auxquelles ils laissent la longueur de la queue & la largeur de la tête, pour parer les chaises ouvertes, sur lesquelles on les porte dans les cérémonies : & dans cette cour les princes en couvrent pendant l'hiver les carreaux pour s'asseoir, qu'on porte toujours après eux.

Tout fiers que sont ces animaux, s'ils se trouvent enfermés dans le cercle que l'empereur fait faire par ses chasseurs, qui poussent devant eux tout ce qui se trouve de bêtes fauves, ils ne laissent pas de paraître étonnés de se voir au milieu de tant de gens armés, & partagés en pelotons, ayant la lance arrêtée.

Au lieu que les cerfs vont & viennent repoussés d'un côté à l'autre, cherchant à s'échapper par le vide des intervalles, le tigre au contraire s'accroupit dans l'endroit où il se trouve à la première vue de ses ennemis, & souffre même assez longtemps, sans s'émouvoir, l'aboiement des chiens qu'on envoie sur lui, aussi bien que quelques coups de flèches émoussées : mais enfin excité, ou par un excès de colère, ou par la nécessité de se sauver, il s'élance avec une rapidité incroyable, qu'on prendrait pour un saut, & court droit sur le peloton de chasseurs qu'il a en vue : ceux-ci le reçoivent sur les pointes de leurs lances, qu'ils lui enfoncent dans le ventre au moment qu'ils se dressent pour retomber sur quelqu'un d'eux. Les choses sont au reste si bien disposées, & les gens de l'empereur tellement faits à cette sorte de chasse, que dans une longue suite d'années, il n'arrive presque point d'accident.

Les pao peuvent être appelés des léopards, à cause de leurs peaux blanchâtres, parsemées de petites taches rouges & noires : ils ont cependant la tête & les yeux du tigre, mais ils n'en ont ni la hauteur ni le cri.

Les cerfs qui se sont multipliés comme à l'infini dans les bois & les déserts de la Tartarie, sont différents les uns des autres, soit par la couleur de leur poil, soit par la grandeur & par la figure de leur bois, selon les différents quartiers de ces vastes pays. Il y en a aussi de semblables à ceux qui se trouvent dans les divers royaumes de l'Europe.

La chasse du cerf, appelée tchao lou ou chasse d'appel du cerf, est tout à fait divertissante. Le feu empereur y allait le matin avant le lever du soleil, p.030 accompagné seulement de gens choisis. Quelques Tartares prennent des testières de cerf tout à fait ressemblantes, & contrefont le cri dont ils appellent la biche. Des mâles & des plus grands la croyant déjà venue, ou en chemin, ne manquent pas ordinairement de s'approcher jusqu'à une certaine distance sur les avenues. Ils s'arrêtent là, comme pour examiner si la biche est arrivée à l'endroit où ils voient les têtes de cerf, & donnent de la tête à droit & à gauche avec

une espèce d'inquiétude. S'ils commencent même à labourer la terre avec leurs bois, c'est signe qu'ils s'approchent : en effet ils se jettent un moment après à travers les broussailles, dont les chasseurs sont presque couverts : mais ceux-ci leur épargnent une partie du chemin, en tirant sur eux leurs fusils dès qu'ils sont à portée.

On sera peut-être surpris de l'intrépidité des chevaux tartares à la rencontre de bêtes aussi terribles, que le sont ces grands tigres. Ce n'est pas que les chevaux tartares craignent moins la première vue des bêtes fauves, que ceux des autres nations ; mais ils s'y accoutument plus aisément, parce qu'ils sont plus souvent dans l'occasion, & leurs maîtres prennent soin de les former à cette sorte de chasse.

Les Mongous sont d'ailleurs habiles à exercer leurs chevaux : aussi en ont-ils une multitude de toute couleur, dont les noms pourraient faire une liste trois ou quatre fois plus grande que celle de nos écuyers. Ils savent les endurcir au froid & à la fatigue, de sorte qu'à Peking même, on les laisse tout le jour sans les faire paître jusqu'au soir. Ils ont une adresse particulière pour les prendre en courant, avec le nœud coulant d'une corde qu'ils leur jettent, pour les apprivoiser en très peu de temps, & pour les dresser à la Tartare. Ils connaissent leurs maladies, & se servent le plus souvent de remèdes, dont nos chevaux ne s'accommoderaient pas mieux que de leur manière de les nourrir. Cependant l'avantage est tout pour le cavalier, à qui il importe si fort d'avoir un cheval fort, robuste, capable de fatigues, & qui vive de peu.

On ne doute pas que ces qualités ne paraissent à bien des Européens, ainsi qu'à nos Mongous, préférables à la beauté & à la grandeur. On ne peut pas même dire que les chevaux de ces Tartares soient petits : ils sont plutôt médiocres, & dans ce nombre presque infini, on en trouve toujours quelques-uns aussi gros & aussi beaux qu'on en ait en Europe. Tels sont ceux qui sont pour la personne de l'empereur, des princes, & des Grands de l'empire. Car on se pique fort à Peking d'être bien monté, & on n'y épargne pas l'argent. Un beau cheval, & même une mule, se vend assez ordinairement cinq à six cents livres, & souvent davantage.

Les terres des Kalkas ne sont pas riches en peaux de zibelines, mais seulement en peaux de petit gris, de renard, & d'un animal aussi petit qu'une hermine, nommé tael pi dont on fait à Peking des teou pong, c'est-à-dire, des manteaux, pour se garantir du froid & de la neige.

Cet animal est une espèce de rat de terre, fort commun dans certains quartiers des Kalkas. Les tael pi se tiennent sous la terre, où ils creusent une suite d'autant de petites tanières qu'il y a de mâles dans leur troupe : un d'eux est toujours au dehors, qui fait le guet, mais qui fuit dès qu'il aperçoit quelqu'un, & se précipite en terre aussitôt qu'on s'approche de lui. Ils n'échappent pas pour cela aux chasseurs : car ils n'ont pas plutôt reconnu le lieu, qu'ils l'entourent, & qu'ils ouvrent la terre en un ou deux endroits. Ils y jettent, ou de la paille allumée, ou d'autres choses capables d'effrayer ces animaux, ce qui les obligeant à sortir de leurs trous, on en prend à la fois un très grand nombre ; c'est pourquoi ces peaux se vendent à vil prix p.031 & dans le pays, & à Peking.

Mais quoique les Mongous aient toutes sortes d'animaux, la fourrure ordinaire dont ils sont presque tous habillés, est celle de leurs moutons & de leurs agneaux. Ils mettent la laine en dedans, & la peau en dehors : ils savent assez bien la préparer, & la blanchir médiocrement. Ils savent aussi passer les peaux de cerfs, de daims, de chèvres sauvages, & d'autres semblables, dont les plus riches s'habillent en quelques quartiers au printemps, & dont plusieurs font des habits intérieurs.

Après tout quelque soin qu'ils prennent, on les sent dès qu'ils approchent, ce qui leur a apparemment attiré des Chinois le nom de Tsao ta tse. Leurs tentes même ont presque toujours une odeur de brebis, à laquelle on a de la peine à s'accommoder : ainsi le meilleur parti qu'on puisse prendre, quand on est tombé dans ce nouveau monde, où les peaux de bêtes servent d'habits, & les maisons sont portées sur des charrettes, c'est de faire renverser sa tente, & la faire ensuite redresser dans un lieu éloigné du premier de quelques pas, afin que l'air s'évapore insensiblement.

Ces tentes sont toutefois beaucoup plus incommodes que les tentes ordinaires des Mantcheoux qui ne sont que d'une toile simple ou en double, à peu près comme celles de nos troupes. Pour ce qui est de celles des Mongous, elles sont rondes & couvertes d'un gros feutre, gris ou blanc, soutenues en dedans de treillis de bois, attachés par un bout autour de deux demi-cycles de même matière, qu'on rejoint ensemble, & qui font la superficie d'un cône tronqué : car ils laissent en haut vers la pointe une ouverture ronde, qui donne sortie à la fumée d'un brasier placé au milieu : tandis que le feu dure, elles sont assez chaudes pour ne pas souffrir du froid, mais elles se refroidissent aussi aisément qu'elles s'échauffent, & si on n'y prend garde, on se trouve l'hiver gelé dans son lit.

Pour éviter cet inconvénient & quelques autres, ou du moins pour les diminuer, les Mongous ont soin que la porte des tentes soit très étroite ; c’est pourquoi ils la font si petite & si basse qu'on ne peut y entrer sans se courber. Mais comment emboîter tant de pièces mobiles si juste, qu'elles ferment l'entrée à tous les efforts de la bise ? C’est ce qui n’est pas facile dans un pays presque plein, où elle se fait sentir plus souvent & plus longtemps qu'ailleurs. Ces tentes sont encore presque moins tolérables l'été à cause de la chaleur, & surtout de l'humidité causée par les pluies qui pénètrent en dedans, & de la boue qui se fait au dehors.

Telle est toutefois la force de l'éducation & des préjugés de l'enfance, qu'elles paraissent généralement à toutes ces nations préférables aux maisons chinoises, à cause du seul plaisir qu'elles trouvent à changer de demeure, selon les différentes saisons. L'hiver, par exemple, dans des lieux bas, ou dans des coins de collines, ou à l'abri de quelque montagne : l'été sur le bord d'un lac, ou d'une mare d'eau, ou le long des ruisseaux & des rivières.

La pêche qu'ils font n'est pas fort considérable : les rivières du pays des Mongous ne sont nullement comparables à celles des Mantcheoux & des Yu pi ta se. S'ils prennent quelquefois des esturgeons, ainsi qu'ils l'assurent, dans le Toula, c'est que ces poissons montent jusque-là du

grand lac Paical, avec lequel cette rivière communique, & si l'on trouve dans Ourson quelques espèces de poissons des rivières plus orientales, comme est celui qu'on appelle tcha tchi y, c’est que Ourson se décharge dans le fleuve Saghalien oula dans lequel elle se jettent.

On voit cependant dans ce même quartier d'Ourson un animal amphibie nommé turbhighé d'une espèce qui approche de la loutre, mais la chair en est tendre, de bon goût, & guère moins p.032 délicate que celle du chevreuil. Je ne sache pas qu'il y en ait ailleurs que dans le voisinage des lacs Pouir & Coulon, qui sont joints par la rivière d'Ourson.

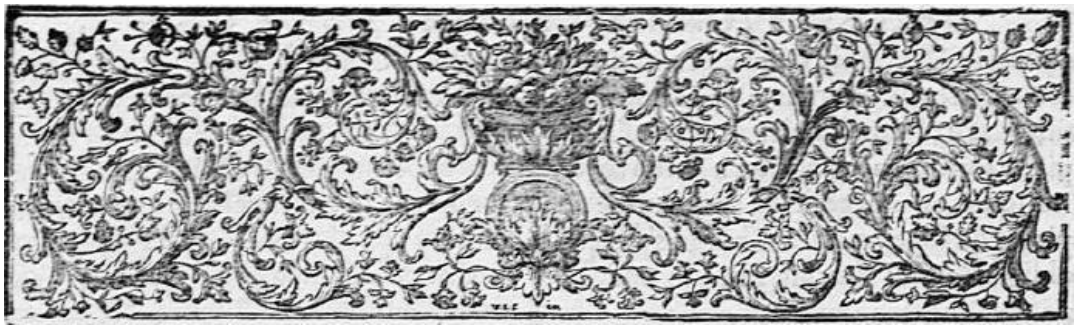
Pour ce qui est des plantes, nous avons déjà dit que les Tartares de ce pays ne cultivaient point les terres, de sorte que l'agriculture qui nous paraît avec raison si nécessaire, est négligée & même regardée comme inutile par tant de nations. Quand nous leur demandions pourquoi ils ne cultivaient pas au moins quelques petits jardins, pour y trouver des légumes, ils ne manquaient pas de nous répondre que les herbes sont pour les animaux, & la chair des animaux pour les hommes. Cette réponse leur paraissait apparemment sans réplique, & mettre tout le bon sens de leur côté.

L'éducation a aussi sa part dans ces sortes de jugements, comme il paraît par la diversité des sentiments qu'on remarque parmi les sages de différentes nations. Comme donc les Yu pi ta se qui négligent de nourrir des troupeaux, trouvent dans la pêche de beaux poissons de leur rivière, de quoi se vêtir, se nourrir, s'éclairer la nuit, &c. Les Mongous aussi, sans se soucier ni du labourage, ni du jardinage, se contentent de leurs troupeaux. Ils se font des habits de leur peau, des tentes de leur poil, & leur boisson du lait distillé par un alambic, qui ne les enivre pas moins que notre eau-de vie.

Il resterait à dire ce qu'il y a de singulier dans les plantes médicinales que produisent les terres des Mongous ; mais il faudrait pour cela avoir fait des recherches, que le travail de la géographie n'a pas permis de faire. Nous avons d'ailleurs remarqué que les lamas qui sont les principaux médecins, ne se servent que de simples les plus

ordinaires dans toute sorte de pays, & des drogues qui sont en usage dans la Chine. La seule qui soit singulière & qui est fort estimée, s'appelle à Peking Kalka se touen, que nous nommons la racine de Kalka. Elle est d'un goût aromatique, & les médecins de l'empereur l'emploient avec succès dans les faiblesses d'estomac, & pour guérir la dysenterie.

@



Observations historiques sur la grande Tartarie

tirées des Mémoires du père Gerbillon

@

p.033 Je comprends ici sous le nom de la grande Tartarie, toute cette partie de notre continent, laquelle se trouve entre la mer Orientale qui est au nord du Japon, la mer Glaciale, la Moscovie, la mer Caspienne, la Perse, le Mogol, le royaume d'Arracan proche de Bengale, celui d'Ava, l'empire de la Chine, & le royaume de Corée : de sorte que la grande Tartarie est bornée à l'occident par la Moscovie, la mer Caspienne, & un coin de la Perse : au sud par le même coin de la Perse, le Mogol, le royaume d'Arracan & d'Ava, la Chine, & la Corée : à l'Orient par la mer Orientale, & au nord par la mer Glaciale.

Toute cette vaste étendue de pays partagée autrefois entre une infinité de princes, est aujourd'hui presque toute réunie sous la domination de l'empereur de la Chine, où sous celle des czars de Moscovie. Il n'y a que le pays d'Yusbek, une partie de celui des Calmucs ou Calmaks, le Thibet, & quelques petits États qui sont dans les montagnes vers le royaume d'Ava, & à l'occident de la province de Se tchuen, qui ne soient point assujetties à l'un ou à l'autre de ces deux empires.

Les Moscovites se sont rendus maîtres de toute la partie septentrionale, jusques vers le 50e degré de latitude à l'occident du méridien de Peking, & jusques vers le 55e degré à l'orient du même méridien. Autrefois tous ces vastes pays étaient sous la domination des

empereurs tartares de la famille qu'on appelle à la Chine Yuen, dont la monarchie fut fondée par le fameux Zinghiskan, qui selon l'histoire de la Chine, réunit le premier sous sa domination tous les Tartares de ces vastes pays, qui étaient auparavant divisés en une infinité de hordes, qu'ils appelaient en leur langue ayman. Chaque ayman n'était qu'une famille, pour ainsi dire, dans laquelle étaient compris les esclaves, que chacun avait fait dans les guerres qu'ils avaient les uns contre les autres.

Il est vrai que plusieurs siècles auparavant, il y avait eu parmi les Tartares les plus voisins de la Chine quelques-unes de ces hordes, qui en ayant subjugué plusieurs autres, étaient devenues fort puissantes, & avaient même poussé leurs conquêtes jusqu'à la Chine, dont ils ont longtemps occupé la province de Chan si & une partie de celle de Chen si.

Dès le commencement de la monarchie des Han, c'est-à-dire, il y a plus de 1800 ans, l'un de ces princes tartares p.034 des plus voisins de la Chine s'était rendu redoutable aux Chinois : il faisait de continuelles irruptions sur les terres de l'empire, lorsqu'on manquait à lui envoyer les sommes d'argent & la quantité de pièces de soie, que les Chinois s'étaient obligés de lui fournir chaque année, pour n'en être point inquiétés. Ces princes ou rois tartares envoyaient même souvent demander en mariage des filles des empereurs chinois, & ils les demandaient avec beaucoup de hauteur, jusques à menacer de les venir chercher eux-mêmes les armes à la main, si on ne les leur accordait de bonne grâce.

On lit dans l'histoire qu'à la mort du fondateur de la monarchie des Han, le roi tartare eut l'audace de faire des propositions de mariage à l'impératrice qui était veuve, & qui gouvernait l'empire en qualité de régente. Une pareille proposition fut regardée des Chinois comme une insulte, mais ils dissimulèrent par politique, & même, de peur d'irriter ce prince, ils lui accordèrent une princesse du sang impérial.

L'histoire chinoise nomme ces rois tartares leurs voisins tchen yu ou tan yu, car ces deux noms se prononcent de la même manière : c'était proprement un nom de dignité, comme qui dirait souverain ou roi, & non pas un nom de pays, bien qu'il ait été donné par nos géographes à

cette partie de la Tartarie qui est à l'ouest ou au nord-ouest de la Chine, & qui est justement le lieu où régnaient ces princes tartares.

Ils ne furent pas longtemps redoutés des Chinois. L'empereur Vou ti de la même famille des Han, qui régnait environ 120 ans avant la naissance de J.-C. vainquit & défit tant de fois ces Tartares, & les repoussa si avant dans leurs déserts, qu'ils furent plus de 1.200 ans sans oser reparaître dans l'empire.

Ce ne fut qu'au commencement du dixième siècle, que les Tartares qui étaient au nord de la Chine, & que l'histoire chinoise appelle Si tan, se rendirent maîtres de la province de Leao tong, qu'ils rentrèrent dans les provinces septentrionales de la Chine, & en fondèrent la monarchie, que la même histoire appelle Tai leao, du nom de la province de Leao tong, qui leur avait donné entrée dans l'empire.

Cette monarchie dura environ 200 ans ; pendant ce temps-là ils subjuguèrent plusieurs autres hordes de Tartares, & une bonne partie des provinces septentrionales de la Chine ; ils obligèrent même des empereurs de leur payer un tribut considérable en argent & en pièces de soie, pour se rédimer de leurs courses & de leurs vexations.

La monarchie des Leao fut enfin détruite par les Tartares orientaux, c'est-à-dire, par ceux qui demeurent à l'orient du méridien de Peking, & au nord-est de la Chine ; ils étaient sujets des Leao ; mais un prince d'un ayman nommé Aghouta ayant reçu un sanglant affront du dernier empereur des Leao, prit les armes pour s'en venger, & s'étant mis à la tête de tous les ayman ses voisins, il conquit pas à pas le pays des Leao, s'empara de la monarchie, & fit leur empereur prisonnier.

Ce fut cet Aghouta qui fonda la monarchie des Kin, vers le commencement du douzième siècle, durant lequel ils possédèrent près de la moitié de la Chine, jusqu'au commencement du treizième, que Zinghiskan, le plus grand conquérant qui fut peut-être dans le monde, ayant déjà réuni tous les Tartares occidentaux sous sa domination, & poussé ses conquêtes jusqu'au delà de la Perse, vint attaquer les Tartares de Kin dans les provinces septentrionales & occidentales de la

Chine, où ils régnaient, les en chassa & s'en rendit le maître ; il ne vécut pas assez longtemps pour subjuguer tout l'empire de la Chine.

Ce fut son petit fils Houbilai que nos historiens appellent Coublai, & que p.035 l'histoire chinoise nomme Hou pi lié, qui à l'empire de toute la Tartarie orientale & occidentale que son grand-père Zinghiskan avait entièrement réunie sous sa domination, ajouta encore l'empire entier de la Chine qu'il acheva de conquérir ; & ce fut pour la première fois que ce fameux empire, qui depuis près de 4.000 ans avait été gouverné par des souverains du pays même, quoique de différentes familles, se vit entièrement soumis au joug des étrangers.

Mais cette monarchie était trop vaste pour subsister longtemps. La domination des Tartares ne dura guère que 100 ans, soit que les mœurs chinoises eussent amolli leur courage, soit que le gouvernement se fût affaibli par la nonchalance des derniers empereurs.

Vers le milieu du quatorzième siècle les Tartares furent chassés de la Chine par la fameux Hong vou fondateur de la dynastie Tai ming qui a été la dernière des Chinois, & ils furent poussés avec tant de vigueur par le quatrième fils de ce Hong vou nommé Yung lo, qu'ils furent obligés de se retirer jusques vers le cinquantième degré de latitude au-delà du désert, & d'abandonner tout le pays qui est immédiatement au-delà de la grande muraille. Ils avaient bâti une infinité de villes & de bourgades, qui furent toutes brûlées ou détruites par Yung lo. On voit encore les restes & les vestiges de quantité de ces villes.

Cet empereur les alla même chercher jusqu'à trois fois au-delà du désert, à plus de 200 lieues au nord de la grande muraille pour achever de les exterminer. Il ne put pourtant pas en venir à bout, & étant mort au retour de sa troisième expédition, ses successeurs laissèrent les Tartares en repos au-delà du désert, d'où ils se répandirent de côté & d'autre : les principaux princes du sang de Zinghiskan occupèrent chacun avec leurs gens un pays particulier, & formèrent des hordes différentes, qui toutes devinrent autant de petites souverainetés.

Mais pour parler de la grande Tartarie, dans l'état où elle se trouve à

présent, on peut la considérer comme partagée entre plusieurs diverses nations qui occupent chacune leur pays, & qui ont leurs coutumes, leur langue & leur religion différentes.

La première qui est devenue la plus considérable, parce qu'elle est aujourd'hui maîtresse de l'empire de la Chine, & que la plus grande partie des autres Tartares sont sous la domination, est celle des Mantcheoux, que les Moscovites appellent Bogdoyes, dont le chef est l'empereur qui règne aujourd'hui à la Chine.

Ils peuvent passer pour gentils, quoiqu'ils n'aient ni temples, ni idoles, & qu'ils n'adorent proprement, ainsi qu'ils s'expriment, que l'empereur du ciel auquel ils font des sacrifices : mais ils rendent à leurs ancêtres un culte mêlé de superstitions, & depuis qu'ils sont à la Chine, quelques-uns d'entre eux adorent l'idole Fo, & d'autres idoles révérées dans l'empire ; mais ils sont beaucoup plus attachés à leur ancienne religion, qu'ils regardent comme le fondement de leur empire & la source de leurs prospérités.

Leur pays est situé au nord de la province de Leao tong, la plus orientale de la Chine, & s'étend du midi au septentrion, depuis le 41e degré de latitude septentrionale, jusques vers le 53e degré : & de l'occident à l'orient environ depuis le 104e degré de longitude jusqu'à la mer Orientale. Il est borné au nord par la grande rivière que les Moscovites appellent Yamoüi ou Amour, les Chinois, Helong kiang, & les Mantcheoux Saghalien oula ; au midi par la province de Leao tong & la Corée ; à l'orient par la mer Orientale : & à l'occident par le pays des Mongous.

Ce pays est fort étendu de l'orient à l'occident, mais il n'a jamais été p.036 guère habité, & l’est aujourd'hui encore moins depuis que l'empereur a attiré à Peking une partie des peuples qui y demeuraient. Il y a pourtant des villes & des bourgades fermées de murailles. On y compte aussi plusieurs villages & hameaux, dont les habitants cultivent la terre.

Ses villes les plus considérables sont Oula aighou & Ningouta où

l'empereur entretient garnison. Il y a des gouverneurs & d'autres officiers de guerre & de justice : c'est là qu'on envoie les criminels en exil, & c’est le moyen dont on se sert pour repeupler le pays des Mantcheoux qui se sont rendus maîtres de la Chine.

L'air y est fort froid : le pays est rempli de montagnes & de forêts, & ne paraît guère différer du Canada, de la manière que s'en expliquent ceux qui en sont. J'ai entretenu tant de gens qui y ont demeuré la plus grande partie de leur vie, & qui y ont fait de fréquentes excursions : leur témoignage est d'ailleurs si conforme, que je ne puis raisonnablement douter de la vérité de ce qu'ils en rapportent.

Ces Tartares n'habitent guère que le long des rivières sur le bord desquelles ils bâtissent des cabanes, & passent leur vie à la chasse & à la pêche : l'une & l'autre y sont fort abondantes, aussi en tirent-ils toute leur subsistance, principalement ceux qui sont le plus à l'orient, dont les mœurs ont quelque chose de grossier & de sauvage.

Les Mantcheoux ne laissent pas de diviser ce pays en plusieurs provinces. La plus occidentale est celle de Solon, que les Moscovites appellent Dauvré, quoique Dauvré soit plutôt le nom de la nation que du pays. Cette province commence proprement à l'endroit où la rivière d'Ergoné se joint au fleuve de Saghalien oula, & s'étend en descendant vers l'orient le long de ce fleuve, plus de150 lieues jusques vers Ningouta.

Le gouverneur de cette province m'a dit qu'il n'y avait pas plus de dix mille familles dans toute la province. Ils sont grands chasseurs & fort adroits à tirer de l'arc, aussi paient-ils leur tribut à l'empereur en peaux de zibelines ; chaque chef de famille en paye une, deux, trois par année, selon qu'ils sont taxés, eu égard au nombre de gens capables de porter les armes & d'aller à la chasse.

Il n'y a dans tout le pays qu'une bourgade nommée Merghen ou Merghin, encore est-ce l'empereur qui l'a fait bâtir, & il y tient une petite garnison. Dans tout le reste ce ne sont que des cabanes que chacun se bâtir soi-même. Les Moscovites avaient élevé une forteresse

dans cette province, qu'ils avaient appelée Albazin, & que les Tartares nommaient Yacsa du nom d'une petite rivière où elle était bâtie, dans l'endroit par où cette rivière se décharge dans le fleuve Saghalien oula.

C'est cette forteresse qui a donné occasion à la guerre que les Moscovites ont fait à l'empereur de la Chine. Les Moscovites y tenaient une forte garnison, & empêchaient les Chinois d'aller à la chasse des martres zibelines dans tous les environs, où il y en a de fort belles & en quantité : mais enfin cette forteresse a été rasée, & le pays entièrement cédé à l'empereur de la Chine, par le traité de paix fait à Niptchou.

Depuis le lieu où était la forteresse d'Yacsa jusqu'à l'embouchure du fleuve Saghalien oula, dans la mer Orientale, il y a bien quatre cents lieues, ainsi que me l'a assuré le gouverneur général de tout ce pays-là, qui en a fait le chemin en barque, par ordre de l'empereur.

On compte 150 lieues depuis Yacsa jusqu'à Ningouta, de Ningouta on va jusques à une nation qui se sert de chiens pour voiturer les fardeaux, comme nous nous servons de chevaux & de bœufs, & que les Mantcheoux, dont le pays s'étend jusqu'aux terres de cette p.037 nation, n'appellent pas autrement que la nation qui se sert de chiens.

Cette nation s'étend le long du même fleuve environ 200 lieues, quoiqu'elle ne soit pas fort nombreuse, n'y ayant que çà & là de petits hameaux, situés d'ordinaire à l'embouchure de quelque petite rivière qui se jette dans le Saghalien oula.

Le reste de la rivière jusqu'à la mer, est occupé par une autre nation nommée Fiattou ou Fiatta qui a une langue toute différente : cette nation est fort farouche, & selon qu'on me l'a dépeinte, elle ressemble assez aux Iroquois. Les langues de ces deux nations différentes entre elles, sont aussi fort différentes de celle des Mantcheoux. Ils ne vivent que du poisson qu'ils pèchent en abondance, & ils se couvrent des peaux de ces poissons : ce qui leur a fait donner le nom de Yu pi, qui signifie en chinois peau de poisson : ils n'ont aucune idée de l'agriculture, ils se logent dans des huttes & des cabanes : ils n'ont ni roi, ni souverain. Chaque bourgade se choisit un chef, auquel elle obéit

à peu près comme font les sauvages en Canada. Ils ont de petites barques qu'ils font d'écorce d'arbres, ou bien de troncs d'arbres qu'ils creusent.

Ceux qui sont à l'embouchure de la rivière, voient de temps en temps des barques qui viennent des îles : il y en a une grande quantité vers cette embouchure, qui n'a pas plus de trois lieues de largeur : cette rivière est partout très profonde, & navigable, quand elle n'est pas glacée : de grands vaisseaux pourraient la remonter jusques à Niptchou c'est-à-dire, environ cinq cents lieues.

Je demandai au gouverneur de ce pays-là, s'il n'y avait point d'habitations vers la mer Orientale : il me répondit qu'il n'y avait vu que de grandes forêts, & que ceux qui habitent le long de la rivière, ne connaissaient point d'autre nation. Ainsi tout ce vaste pays qui est à l'orient de la rivière nommée Songari par les Tartares, & par les Moscovites Singale, n'est qu'un vaste désert plein de montagnes & de forêts.

Ceux qui habitent le long de la rivière de Songari, sont des Mantcheoux que les Moscovites appellent Doutchari. Ce sont eux qui tous les hivers vont chasser les zibelines dans ces vastes forêts, qu'on voit de côté & d'autre du Saghalien oula, & ils reviennent passer l'été dans leurs habitations, dont la plupart sont aux environs de Ningouta.

Au nord du Saghalien oula, à 100 lieues environ au-dessous d'Yacsa, se voit une rivière considérable que les Mantcheoux appellent Tchikiri, & les Moscovites Zia : cette rivière a bien demie lieue de largeur vers l'endroit où elle se jette dans le Saghalien oula : pour la remonter jusqu'à sa source, il faut, dit-on, deux mois, mais il ne faut pas 15 jours pour la descendre : elle a son cours fort rapide en descendant du nord-est au sud-ouest, & prend sa source dans cette chaîne de montagnes, qui a été déterminée pour servir de limites entre les terres appartenant à l'empereur de la Chine, & celles qui appartiennent aux czars de Moscovie.

Les Mantcheoux appellent les peuples qui habitent aux environs de

cette rivière Orotchon, d'un animal nommé Oron. C'est une espèce de petit cerf que les habitants apprivoisent, & dont ils se servent comme de bête de charge, soit pour tirer leurs traîneaux, soit pour porter leur bagage. J'en ai vu dans la ménagerie de l'empereur, aussi bien que des élans ou alées qui sont en quantité dans ce pays-là, & dans la province de Solon. C'est aux environs de la rivière de Tchikiri que sont les belles zibelines. On y trouve pareillement des hermines grises & des renards noirs. Les Moscovites en tiraient quantité de belles peaux, quand ils étaient maîtres d'Yacsa.

La seconde nation de la Tartarie, qui a toujours été la plus nombreuse & p.038 la plus étendue, est celle des Mongous qu'on appelle quelquefois à la Chine Si ta tse, c'est-à-dire, Tartares occidentaux, & par dérision Tsao ta tse, c'est-à-dire, Tartares puants, parce que ordinairement ils sont de mauvaise odeur.

Cette nation comprend les Kalmucs ou Eluths, les Kalkas & ceux qu'on appelle simplement Mongous, qui demeurent aux environs de la grande muraille. Leur pays s'étend de l'occident à l'orient, depuis la mer Caspienne jusqu'aux Tartares orientaux dont nous venons de parler, c'est-à-dire, jusqu'à 2 ou 3 degrés de longitude au-delà du méridien de Peking, & du midi au nord depuis la grande muraille de la Chine, jusque vers le 50e degré de latitude.

Ils parlent tous la même langue, qu'on appelle simplement langue mongole. A la vérité ils ont quelques dialectes différents, mais ils s'entendent tous fort bien, & qui sait la langue des uns, se fait entendre de tous les autres. Ils n'ont aussi tous qu'une même religion, qui est celle du Thibet, c'est-à-dire, qu'ils adorent l'idole Fo, qu'ils appellent en leur langue Foucheki : ils croient la transmigration des âmes, & ils ont pour les prêtres de leurs idoles appelés lamas une si profonde vénération, que non seulement ils leur obéissent aveuglément, mais encore qu'ils leur donnent ce qu'ils ont de meilleur.

La plupart de ces prêtres font fort ignorants : mais pour être estimés habiles parmi ces peuples, il suffit d'entendre un peu la langue du Thibet & d'en connaître les caractères, afin d'être en état de lire les

livres sacrés qui sont écrits en cette langue.

On ajoute que la plupart des lamas se plongent dans la débauche, surtout avec les femmes, dont ils abusent impunément. Néanmoins les princes du pays se laissent gouverner par leurs conseils, ils écoutent leurs avis avec respect, & l'honneur qu'ils leur rendent, va jusqu'à leur céder la première place dans les assemblées de cérémonie.

Tous les Mongous vivent aussi de la même manière, errant çà & là avec leurs troupeaux, & demeurant campés dans les lieux où ils sont commodément, & où ils trouvent le meilleur fourrage. En été ils se placent ordinairement dans des lieux découverts près de quelque rivière ou de quelque étang, & s'il n'y en a point, aux environs de quelque puits : en hiver ils cherchent les montagnes & les collines, ou du moins ils s'établissent derrière quelque hauteur, où ils soient à couvert du vent de nord, qui est en ce pays-là extrêmement froid : la neige supplée à l'eau qui leur manque.

Chaque souverain demeure dans son pays, sans qu'il soit permis ni à lui, ni à ses sujets d'aller dans les terres des autres : mais dans l'étendue des terres qui leur appartiennent, ils campent où ils veulent. Ils sont naturellement sales & malpropres dans leurs tentes, dans leurs habits, & dans toutes leurs manières qui sont tout à fait grossières & impolies. Ils vivent au milieu des ordures de leurs bestiaux, dont la fiente leur tient lieu de bois pour faire du feu : car il n'y en a point dans les lieux qu'ils habitent. Ils sont bons cavaliers, habiles chasseurs, adroits à tirer de l'arc à pied & à cheval : en général leur vie est très malheureuse.

Ennemis du travail, ils aiment mieux se contenter de la nourriture qu'ils tirent de leurs troupeaux, que de se donner la peine attachée à la culture de la terre, qui est assez bonne en plusieurs endroits. Durant l'été ils ne vivent que du laitage de leurs bestiaux, usant indifféremment de lait de vache, de cavale, de brebis, de chèvres, & de chameaux : leur boisson ordinaire est de l'eau cuite avec des feuilles de thé, mais du plus grossier & du plus vil qui soit dans toute la Chine. Ils y mêlent du beurre, de la crème, & du lait, plus ou moins, selon qu'ils

sont plus ou moins à leur aise.

Ils font aussi une espèce d'eau-de-vie p.039 avec du lait aigre, principalement de cavale, qu'ils font distiller après l'avoir fait fermenter. Les riches mêlent de la viande de mouton fermentée avec ce lait aigre, & ensuite ils le distillent : cette eau-de-vie est forte & nourrissante ; leurs délices est de s'enivrer de cette liqueur : ils prennent aussi beaucoup de tabac. Ils ont communément un bon naturel & de la droiture.

Quoique la polygamie ne soit plus défendue parmi eux, ils n'ont ordinairement qu'une femme. Ils brûlent les corps de leurs morts, & vont enterrer les cendres sur quelque hauteur : ils font un amas de pierres sur la fosse, & sur ces monceaux de pierres, ils plantent quantité de petits étendards.

Ils sont fort dévots dans leur fausse secte, & presque tous portent des chapelets au col, sur lesquels ils récitent leurs prières. S'ils avaient embrassé la vraie religion, je crois qu'ils feraient de fervents chrétiens : quoique pourtant, à dire vrai, ils sont tellement entêtés de leurs lamas & de leurs erreurs, qu'il y a peu d'apparence qu'on pût les convertir à la foi, à moins que Dieu ne fît un de ces miracles de la grâce, par lesquels sa main toute puissante sait changer les pierres en enfants d'Abraham.

Il n'y a guère de prince mongou qui n'ait quelque pagode dans ses États, quoiqu'il n'y ait pas une seule maison. J'ai vu le reste d'un de ces temples à plus de 250 lieues de Peking : les tuiles vernissées ou plutôt émaillées de couleur jaune, avaient été apportées de Peking, & des ouvriers venus exprès de la Chine avaient travaillé à sa construction. C'était un de ces fourbes de lamas, lequel se disait un Fo vivant, & se faisait adorer en cette qualité, qui l'avait fait bâtir dans les États du roi des Kalkas son frère.

Quoique les Tartares Mongous n'aient qu'une même langue, une même religion, & une même façon de vivre, on les peut diviser en trois sortes de peuples, savoir les Kalmucs, les Kalkas, & les Mongous.

Les Kalmucs qu'on appelle ici & chez eux-mêmes Eluths, occupent le

pays qui est entre la mer Caspienne & la montagne d'Altaï, de l'occident à l'orient : & du septentrion au midi, entre les Moscovites & les Tartares Yusbeks, qu'ils appellent Hassack pourouk, avec lesquels ils sont continuellement en guerre : ils se sont étendus jusqu'au Thibet, ainsi que je dirai plus bas.

Les Eluths sont à présent de trois sortes : quoiqu'ils soient tous originaires de la même famille, ce sont comme trois branches qui sont sorties du même tronc.

— La première sorte est de ceux qui sont maintenant les plus nombreux & les plus puissants : ils vont tous les ans camper durant l'hiver sur les bords de la mer Caspienne assez près d'Astracan, où ils font un grand commerce. Ce sont les plus occidentaux, & ils occupent les terres qui se trouvent entre la Moscovie, Samarcand, Kaskar, & autres pays des Tartares Yusbeks. Ils s'étendent à l'orient jusqu'à une grande chaîne de montagnes que je crois être la continuation du Caucase. Les Eluths sont aussi plus connus en Europe sous le nom de Kalmucs, qu'ils ne le sont en ce pays-ci, où on les appelle les Eluths Ayouki. Ils sont alliés des autres Eluths plus orientaux, & ils entretiennent entre eux quelque commerce.

— Les seconds Eluths que les Moscovites appellent aussi Kalmucs, sont ceux qui habitent depuis cette chaîne de montagnes, dont je viens de parler, jusques à une autre chaîne de hautes montagnes, dont la plus considérable s'appelle Altaï : c'est de cette montagne que sortent plusieurs grandes rivières, dont les principales font l'Oby & l'Irtis. Le roi des Eluths tenait ordinairement sa cour vers la source de cette dernière rivière : ces peuples étaient nombreux, puissants, & occupaient une vaste étendue de pays depuis les terres des Moscovites, jusqu'au pays des p.040 Tartares Yusbeks : mais ils s'affaiblirent & se ruinèrent eux-mêmes par leurs divisions & par leurs guerres intestines.

Cependant leur dernier roi nommé Caldan Pojoctou han, après avoir réuni sous sa domination tout ce qui restait de ce grand peuple, a

détruit de nos jours l'empire des Kalkas qui était puissant en Tartarie, & a même osé déclarer la guerre à l'empereur de la Chine. Il ne pensait à rien moins qu'à la conquête de cet empire, & peut-être aurait-il réussi dans son projet, si son neveu ne se fut pas séparé de lui avec plus de la moitié de ses gens, & s'il eut eu affaire à un prince moins vigilant & moins brave que n'était l'empereur Cang hi ; mais il a été entièrement défait lui & son armée, en sorte qu'il ne reste à présent des Eluths que le neveu de Caldan, qui s'étant retiré d'auprès de son oncle avec ceux de sa suite, & s'étant toujours maintenu en bonne intelligence avec l'empereur de la Chine, est présentement paisible possesseur de ses États, qui sont aux environs de la source de l'Irtis. Comme dans le journal qui suit, des voyages faits en Tartarie, on parle beaucoup des Eluths & du Caldan leur roi, il est à propos pour un plus grand éclaircissement d'entrer dans quelque détail de l'origine, & des dernières guerres de ces peuples.

Il n'y a guère plus de 80 ans que tous les Eluths de ce pays-là n'avaient qu'un chef ou roi appelé Otchirtou Tchetching han, dont il est fait mention dans plusieurs relations, & particulièrement dans celle du père avril. Le prince d'Ablay son frère s'étant révolté contre lui, fut défait dans un combat & obligé de se retirer bien loin vers la Sibérie. Il y avait sous ce roi plusieurs petits princes de sa maison qui s'appellent taikis, & que les Moscovites nomment taicha & taichi : chacun de ces taikis étant maître de ses gens, se gouvernait à sa fantaisie & ne rendait au roi leur souverain qu'une obéissance apparente, ne lui payant de tribut qu'autant qu'il le jugeait à propos.

L'un de ces taikis nommé Patorou hum était fort riche, & s'était acquis beaucoup de réputation parmi les siens, particulièrement dans la guerre du Thibet dont je parlerai plus bas ; il laissa en mourant plusieurs enfants : ce fut l'aîné appelé Ontchon qui lui succéda.

Dans le temps qu'il faisait la guerre aux Tartares Hassaks Pouroutes ou Yusbeks, il tomba malade de la petite vérole dans son camp, & comme, par une superstition aussi ridicule que barbare, les Mongous ont coutume d'abandonner ceux qui sont attaqués de ce mal, les gens

d'Ontchon se retirèrent sur-le-champ, & laissèrent le prince seul dans sa tente, sans qu'il restât un seul domestique pour le servir.

Les Tartares mahométans qui étaient postés vis-à-vis des Eluths, les ayant vus décamper, ne manquèrent pas de venir le lendemain dans le camp abandonné, & ayant trouvé le malade, ils en prirent tant de soin qu'ils le guérirent.

Comme ce prince ne jugea pas à propos de découvrir qui il était, on le garda comme un simple esclave pendant trois ans. Cependant Senghé second fils de Patorou hum taiki ne doutant point que son frère aîné ne fût mort, épousa sa femme, selon la coutume des Mongous qui est en cela semblable à celle des Juifs.

Au bout des trois ans Ontchon se fit connaître aux Tartares de Hassack pour ce qu'il était, & leur ayant promis avec serment que s'ils le renvoyaient en son pays, il ne leur ferait plus la guerre, il recouvra sa liberté, & on lui donna cent hommes pour lui servir d'escorte, jusques sur ses terres.

Ontchon étant arrivé sur la frontière de ses États, dépêcha un courrier à son frère Senghé pour l'informer de ses aventures & de son retour : celui-ci surpris d'une nouvelle si peu attendue, alla aussitôt chez la femme de son frère qui était p.041 devenue la sienne, pour savoir à quoi elle se déterminerait dans une pareille conjoncture. Cette femme qui avait agi de bonne foi, lui répondit qu'elle ne l'avait épousé, que dans la persuasion que son premier mari n'était plus en vie : mais que puisqu'il était vivant, elle ne pouvait se dispenser de se réunir avec lui.

Senghé également passionné pour la femme & pour les États de son frère, dont il était en possession, & qu'il voulait retenir, fit partir des gens de confiance comme pour aller au-devant du prince & lui faire honneur, mais en effet pour le surprendre & le massacrer lui & toute sa suite, selon les ordres secrets qu'il leur avait donnés : la chose ayant été exécutée, il fit publier qu'on avait défait un parti de Hassaks pouroutes sans parler de son frère.

Cependant ce crime ne fut pas longtemps sans être divulgué. Un de ses autres frères qui était de la même mère qu'Ontchon, & un de ses neveux, fils de ce même Ontchon, se liguèrent pour tirer vengeance du meurtrier du prince. Ils rassemblèrent les anciens domestiques de ce prince, & ils prirent si bien leurs mesures qu'ils tuèrent Senghé & remirent le fils d'Ontchon en possession des États de son père.

Caldan troisième fils du Patourou hum taiki & frère de Senghé de même lit, s'était fait lama dès sa jeunesse, & avait été élevé auprès du Grand lama, comme un de ses principaux disciples : il était venu ensuite s'établir à la cour de Otchirtou tche tchin han qui le considérait fort. Lorsqu'il apprit ces nouvelles il demanda permission au Grand lama du Thibet son maître de quitter l'habit & la profession de lama, pour venger la mort de son frère Senghé.

Cette permission lui fut accordée : & aussitôt il forma un corps d'armée des anciens domestiques de Senghé & des troupes que lui accorda Otchirtou, & avec ce secours il se saisit des meurtriers de son frère ; après les avoir fait mourir, il se rendit maître de tous les biens de ses frères & des États de Senghé. Il épousa la principale femme de ce prince, qui était fille d'Otchirtou roi des Eluths, & ses forces augmentant chaque jour, il se vit en état de disputer le royaume à son beau-père Otchirtou, auquel il était redevable de la fortune présente.

Une querelle que leurs gens eurent ensemble, fut le prétexte dont il se servit pour lui déclarer la guerre : il entra avec ses troupes dans le pays d'Otchirtou qui vint au-devant de son ennemi à la tête de ses gens ; la bataille se donna proche un grand lac nommé Kizalpou. Caldan remporta la victoire, fit son beau-père prisonnier, & le fit égorger pour s'assurer la conquête de ses États. Par là il devint le chef de tous les Eluths.

Le Grand lama récompensa ses cruautés & la perfidie dont il avait usé envers un roi son beau-père & son bienfaiteur, en lui donnant le nom de han, qui signifie roi ou empereur, & c’est de ce mot qu'on appelle les princes tartares kan, qui est le même, & qui s'écrit de la même manière en Tartare que han : sur quoi il est bon de remarquer

qu'en Europe on change H en K dans la plupart des mots, surtout lorsque la lettre est initiale, on dit donc ici han pour ce qu'on appelle kan en Europe : on nomme ici Hami une petite ville des Tartares Yusbeks, la plus voisine de la grande muraille, au lieu qu'en Europe on l'appelle Kami : on dit Houblai pour Coublai, Halhas pour Kalkas, & ainsi de plusieurs autres.

Depuis ce temps-là le Caldan jouit tranquillement de ses conquêtes : il n'eut de guerre qu'avec les Hassaks pouroutes ennemis irréconciliables des Eluths, jusqu'à l'année 1688 qu'il entra à main armée dans le pays des Kalkas : il trouva ces peuples affaiblis par leurs dissensions domestiques, il les défit dans une bataille, & profitant de la supériorité de p.042 ses armes, il ne cessa de les poursuivre qu'après leur entière défaite.

Si l'intérêt commun eut pu les réunir, les Eluths n'auraient jamais entrepris de les combattre. La première fois que j'allai du côté de la Moscovie pour y traiter de la paix, je vis les tristes restes de ces malheureux Kalkas, qui fuyaient de toutes parts pour se dérober à la fureur des Eluths.

Maintenant que le Caldan a été détruit à son tour par l'empereur de la Chine, il n'y a plus dans ces vastes contrées que 10 ou 12.000 familles d'Eluths, à la tête desquels est un neveu de Caldan, fils aîné de Singhé. Ce prince nommé Tse vang raptan se retira d'auprès de son oncle, dès le commencement de cette dernière guerre : voici le sujet de sa retraite & de son mécontentement.

Une princesse fille d'Otchirtou lui avait été promise en mariage : elle plut au Caldan, & il l'enleva. Non content d'avoir fait cette injustice à son neveu, il attenta encore sur sa vie, & il aposta des assassins, qui ayant ordre de le tuer, manquèrent leur coup, & lui crevèrent simplement un œil.

Ce prince vit paisiblement dans ses États, il commence à faire labourer la terre, & il y est forcé par la diminution de ses troupeaux, qui ne suffisent plus pour l'entretien de les peuples. Il est toujours en

guerre avec les Yuzbeks : le pays de Touroufan & d'Yarkian lui est soumis. Il y a peu d'années que la ville d'Yarkian voulut secouer le joug & se révolta contre lui : il l'assiégea aussitôt & s'en rendit le maître, & après l'avoir saccagée, il lui ôta tous les moyens de se soustraire désormais à son obéissance.

— La troisième espèce d'Eluths est de ceux qui occupent tout le pays qui est entre une des extrémités de la province de Chen si, une partie de la province de Se tchuen & le royaume de Thibet où le roi & le chef de ces Eluths nommé Dalai han fait sa résidence ordinaire ; ce sont ces Eluths, qui, aidés du secours des autres Eluths, & principalement de Patourou hum taiki, ont conquis dans ce siècle, le royaume de Thibet, & l'ont donné au Grand lama : car il n'y a pas plus de 60 ans que le Thibet qu'on appelle indifféremment Toubet, Thibet, & Tangout, était gouverné par un roi naturel du pays nommé Tsanpa han, que les Chinois appellent dans leur histoire Tsanpou.

Ce prince était autrefois très puissant, & il est probable que c'était le fameux Prêtre-Jean si célèbre dans l'histoire ; bien que le Grand lama, qu'on nomme ici dalai lama demeurât dès lors dans Poutala, que nos voyageurs ont appelé indifféremment Betala, Lassa, & Barantola, il n'était pourtant pas souverain temporel du pays : c'était Tsanpa qui régnait alors, & qui perdit la couronne de la manière que je vais raconter.

Les Mongous, qui révèrent le dalai lama comme une divinité sur terre, jugèrent que Tsanpa ne le traitait pas assez honorablement, & que c'était à eux à venger sa dignité du mépris qu'on en faisait : le roi de cette troisième espèce d'Eluths dont nous parlons, joignit à ses gens ceux que Patourou hum taiki lui amena ; il attaqua ensuite le roi de Thibet, le défit en bataille rangée, le fit prisonnier, & l'ayant fait mourir, il donna le royaume de Thibet au Grand lama. Il se tint même honoré de se dire son vassal, & pour lui assurer cette conquête, il fixa sa demeure auprès de Poutala : ce roi s'appelait Couchi han grand-père de celui qui règne aujourd'hui, qu'on appelle Dalai han.

Les autres princes de sa famille, qui s'étaient joints à lui dans cette guerre, s'en retournèrent en leur pays, qui est à l'orient du Thibet, & qui s'étend depuis le Thibet jusqu'auprès de la grande muraille de la Chine, vers l'endroit où est la ville de Si ning. Ces princes eluths sont connus à la Chine sous le p.043 nom de taikis de Coconor, du nom d'un grand lac qui est dans les terres qu'ils occupent. Ils sont au nombre de huit qui ont chacun leur pays, & leurs gens à part, indépendants les uns des autres : ils ne se liguent entre eux que pour leur conservation réciproque.

Ils étaient tous vassaux de Dalai han ou plutôt du Grand lama : mais l'empereur ayant détruit les Eluths du Caldan, fit inviter ces huit taikis de le venir trouver. Celui qui tenait parmi eux le premier rang, se rendit auprès de l'empereur, il en fut reçu favorablement, aussi se fit-il son vassal, & il reçut de Sa Majesté le titre & les sceaux de Tsin vang, c'est-à-dire, de régulo du premier ordre : quelques-autres des huit princes se contentèrent d'envoyer des députés à l'empereur, pour lui rendre leurs hommages.

L'empereur ne veut pas assujettir par la force des armes ce qui reste des princes de ces deux maisons des Eluths, il aime mieux les attirer par la douceur en les traitant bien, en leur envoyant souvent des présents qu'on appelle ici des récompenses, ce qui les engage à envoyer pareillement leurs présents, auxquels on donne le nom de tributs.

Il y a liberté entière à tous ces Eluths de venir commercer à la Chine, &, jusqu'à Peking même ; on n'exige d'eux aucun droit, on leur fournit même tout ce qui est nécessaire pour leur subsistance pendant 80 jours, qui est le temps qu'on leur accorde pour leur commerce ; ce temps expiré, s'ils veulent rester plus longtemps, à eux permis, mais on ne leur fournit plus rien.

On en use de même avec les Tartares mahométans qui trafiquent à la Chine ; on permet le commerce à tous ceux qui voyagent par terre, & qui viennent à la Chine par les provinces de l'occident ; la vue qu'on a, c'est d'engager peu à peu ces peuples à se soumettre à l'empereur,

par l'espérance d'un riche négoce, & par les avantages qu'ils peuvent tirer de sa protection. La faveur de l'empereur les assure contre les entreprises des princes voisins, qui n'oseraient inquiéter ceux que S. M. protège, de crainte d'attirer contre eux les armes victorieuses, qui depuis la défaite du Caldan, sont plus redoutées que jamais dans toute la Tartarie.

Il faut dire un mot du Thibet qui appartient au Grand lama : quoique le Dalai han demeure près de Poutala au cœur des États de Thibet, il ne se mêle en aucune sorte du gouvernement de ce royaume : il se contente de régner sur les Eluths qui errent çà & là selon leur coutume, dans les terres où il y a de meilleurs pâturages.

Pour ce qui est du Grand lama, comme les affaires temporelles ne sont point de son ressort, il établit un vice-régent qui gouverne en son nom & sous son autorité. Ce vice-régent, qu'on appelle tipa, porte l'habit des lamas quoiqu'il soit marié. L'empereur de la Chine durant la guerre qu'il faisait au Caldan, conféra au tipa la dignité de vang ou de régulo, pour l'attacher à ses intérêts. Il savait que le tipa & les lamas appuyaient secrètement le Caldan & étaient en état de traverser son entreprise. D'ailleurs s'ils se fussent joints aux Mongous, & qu'en même temps ils eussent fait un point de religion de faire la guerre à l'empereur, on aurait eu de la peine à soutenir le choc de tant d'ennemis.

A la vérité le tipa n'osa se déclarer ouvertement contre l'empereur de la Chine : mais il ne laissait pas de favoriser assez publiquement le Caldan. Aussi depuis la ruine de celui-ci, l'empereur n'a guère ménagé le tipa, ni même le Grand lama, il leur a fait parler en maître, en leur signifiant les satisfactions qu'il exigeait de ceux des lamas qui avaient pris ouvertement le parti du Caldan, & les menaçant d'envoyer son armée jusques à Poutala, s'ils n'exécutaient pas ponctuellement ce qu'il leur prescrivait.

p.044 Le tipa & les lamas ont tâché d'adoucir l'empereur ; néanmoins ils ne se sont pas pressés de lui remettre les gens qu'il demandait, & ils lui ont fait à diverses fois de très humbles remontrances, auxquelles

l'empereur ne s'est pas rendu.

Cependant il n’est pas croyable que S. M. entreprenne de porter la guerre dans le Thibet : la Chine en est trop éloignée, & les chemins sont trop difficiles pour y conduire une armée : d'ailleurs l'empereur aime à maintenir ses sujets en paix, & son génie ne le porte à la guerre, qu'autant qu'il y est forcé par l'intérêt de la gloire, ou par le bien de ses États.

Au reste Poutala est le nom de la montagne, sur laquelle on a bâti le palais, ou, si l'on veut, la pagode où réside le Grand lama. Au bas de la montagne on voit couler une assez grande rivière nommée Kaltjou mouren. Mouren signifie rivière en langue mongole. C’est, dit-on, un lieu qui a un très bel aspect. Au milieu de la montagne est la pagode qui a sept étages. Le Grand lama loge dans l'appartement le plus élevé.

A côté de la montagne sont les restes de la ville, ou Tsanpa tenait sa cour : elle a été entièrement détruite par Coucihan roi des Eluths. Tous les peuples du Thibet habitent dans de petites villes, dans des bourgades ou villages, & vivent de la culture de la terre.

J'ai appris d'un ancien président du Tribunal des rits de Peking, qui a été autrefois ambassadeur vers le Grand lama tout ce que je dis ici du Thibet, & ce qu'il m'a dit, s'accorde parfaitement avec ce que m'en ont rapporté plusieurs autres mandarins, qui y ont été envoyés plusieurs fois ces dernières années.

Ce président m'a assuré qu'il n'y avait pas plus de 400 lieues depuis Si ming jusqu'à Poutala, & qu'il avait fait le voyage en 46 jours durant l'hiver, ne faisant guère plus de 8 ou 9 lieues par jour : il m'a ajouté qu'il avait trouvé des habitations presque partout. Il employa 20 jours à aller jusqu'à un lieu nommé Tsing fou hai par les Chinois. C'est un lac ou plutôt ce sont trois lacs si près les uns des autres qu'il n'en font qu'un.

C'est là qu'est la source du fleuve Jaune appelé en chinois Hoang ho, qui dans cet endroit n'est qu'une petite rivière d'une eau fort claire. Elle prend d'abord son cours vers le sud, entre des montagnes dont elle

reçoit les eaux, & après s'être grossie de celles des ruisseaux, & des petites rivières qui coulent de tout le pays de Coconor, elle entre dans la Chine proche de Ho tcheou : c'est le nom d'une ville de la province de Chen si, sur les confins de la province de Se tchuen, situées au sud-ouest de Si ning.

Ce fleuve entre dans la Chine par un passage fort étroit que forment deux rochers énormes, tellement escarpés, qu'ils paraissent coupés à plomb exprès, pour donner passage à cette rivière : elle est déjà grosse en cet endroit, en même temps fort trouble, à cause des terres sablonneuses que ses eaux entraînent.

Aussi les Chinois disent-ils que leur fameux empereur nommé Yu, qui délivra la Chine de cette grande inondation si célèbre dans l'histoire, en réglant le cours des rivières, & en leur faisant un lit, fit couper ces deux rochers qui n'en faisaient qu'un, pour donner passage à ce fleuve. Au reste Ho tcheou ne serait éloigné de la source du Hoang ho que de dix journées, s'il coulait en droite ligne, & s'il ne faisait pas plusieurs détours.

Ce même mandarin m'a dit que dans le pays de Coconor il avait passé une rivière nommée Altang kol, c'est-à-dire en langue mongole, rivière d'or ; elle n'a guère plus de trois pieds de profondeur, & elle va se jeter dans les lacs de Tsing fou hai. Cette rivière a beaucoup d'or mêlé avec son sable. Les Tartares du pays s'occupent à en tirer pendant l'été. C'est un des principaux revenus des princes de Coconor : ils p.045 envoient leurs gens à cette riche pêche, qui est d'autant plus aisée, que les eaux de la rivière sont fort basses. Il y a tel pêcheur qui pendant quatre mois que dure la pêche, prend six, sept, huit, jusqu'à dix onces d'or, quelquefois davantage, selon qu'il a plus d'adresse ou plus de bonheur.

Cependant ces pêcheurs ne font autre chose que de prendre le sable au fond de la rivière : ils le lavent un peu, & retenant ce qui paraît de l'or, ils jettent le reste, & fondent l'or dans des creusets. Cet or passe pour être très bon, toutefois ils ne le vendent que six poids d'argent. Il y a de l'apparence qu'il vient des montagnes voisines, où cette petite

rivière prend sa source ; c'est ce qu'on pourrait découvrir aisément, si ces peuples avaient l'art de creuser des mines. Il y a aussi quantité d'or dans d'autres rivières qui coulent dans les États du Grand lama, & l'on en transporte beaucoup à la Chine.

Ce mandarin m'ajouta que depuis Si ning jusqu'aux frontières du royaume de Thibet, les terres vont toujours en s'élevant d'une manière sensible, & qu'ordinairement les montagnes qu'on grimpe en allant, lesquelles sont en grand nombre, ont beaucoup plus d'élévation sur le terrain qui est à l'orient du côté de la Chine, que sur celui qui est à l'occident du côté du Thibet.

A la vérité il faut que ces petites montagnes, où la petite rivière d'Altang kol prend sa source, soient extrêmement élevées au-dessus du niveau de la mer, puisque cette rivière qui est assez rapide va se jeter dans les lacs de Tsing fou hai & que le Fleuve Hoang ho qui sort de ces lacs, à environ cent lieues d'un cours fort rapide, jusqu'à son embouchure dans la mer Orientale de la Chine ; aussi ce pays est-il fort froid, eu égard à sa latitude : quand on commence à entrer dans le Thibet, le terrain va en baissant, & le climat y est aussi beaucoup plus tempéré.

Durant le voyage de ce mandarin, les gens du pays lui fournirent partout des chevaux pour lui & pour ses gens, des chameaux pour porter son bagage, & tout ce qui était nécessaire pour le nourrir lui & toute sa suite. C'est ainsi qu'ils en usent à l'égard des envoyés de l'empereur. Ils lui donnaient dix moutons & un bœuf pour cinq jours : aussi l'empereur défraye-t-il de même les envoyés du Grand lama & des princes de Coconor lorsqu'ils viennent à Peking.

La seconde espèce de Mongous sont les Kalkas : leurs États sont immédiatement à l'orient des Eluths : leur pays s'étend de l'orient à l'occident, depuis le mont Altaï jusqu'à la province de Solon, & du nord au sud depuis le 50e & le 51e degré, jusqu'à l'extrémité méridionale du grand désert appelé Chamo qui était censé être à eux, parce qu'en effet il y avait plusieurs de leurs gens qui y campaient particulièrement

durant l'hiver qu'ils ont moins besoin d'eau : elle est rare dans ce désert : on y trouve quelques puits qu'on a creusés exprès, mais d'ordinaire l'eau en est mauvaise.

Ce désert tourne autour de la Chine. Il est plus affreux & plus étendu du nord au sud vers l'occident, que vers l'orient. Je l'ai passé quatre fois presque toujours en des endroits différents, & j'en ai parcouru la plus grande partie. Il n'a guère plus de 100 lieues à son extrémité orientale, depuis les montagnes qui sont au-delà de la grande muraille ; je n'y comprends pas les montagnes qui sont immédiatement au nord de la grande muraille, qu'on ne peut pas regarder comme une partie du désert, bien qu'elles ne soient guère habitées, car le terroir en est bon, il est rempli de bons pâturages, de bois, de fontaines & de petites rivières qui fournissent de bonnes eaux & en abondance. Je n'y comprends pas non plus le pays qui est au-delà de la rivière de Kerlon où il y a pareillement de bons pâturages, & des eaux en assez grande abondance, quoiqu'il n'y ait, surtout p.046 à présent, que très peu d'habitants du côté de l'occident.

Le désert est beaucoup plus étendu du nord au sud, & a plus de 100 lieues de profondeur ; il est en quelques endroits dénué de toutes choses, sans arbres, sans pâturages, & sans eau, si l'on en excepte quelques étangs & quelques marais, où les pluies se ramassent, & d'assez méchants puits qui sont encore fort rares.

Les Kalkas étaient principalement établis le long des rivières de Selengué, d'Orkon ou Orhon de Toula & de Kerlon parce qu'en ces endroits là se trouvent d'excellents pâturages, & des eaux en abondance. C'est là que s'étaient retirés ces Kalkas, lorsqu'ils furent chassés de la Chine par Hong vou, fondateur de la dynastie de Tai ming : leurs princes descendent pareillement de Zinghiskan ou de ses frères.

Au commencement il n'y avait parmi eux qu'un prince qui portât le titre de roi ou de han, encore payait-il tribut, aussi bien que tous les autres Kalkas, à celui des princes mongous, qui descendait par la branche aînée de l'empereur Coublaï, petit fils Zinghiskan nommé

Tchahar han, dont je perlerai plus bas : mais ces Kalkas s'étant fort multipliés, & les princes descendants de ce Coublaï, qui ne portaient que le nom de taiki étant en grand nombre, ceux qui se trouvèrent les plus puissants, se rendirent peu a peu indépendants les uns des autres, & de leur roi même, auquel ils ne rendaient plus qu'un léger hommage.

On assure qu'avant leur destruction, qui est assez récente, il y avait environ six cent mille familles de ces Kalkas, qui étaient divisées en sept étendards, lesquels avaient chacun leur chef, & sous eux plusieurs centaines de taikis. Trois de ces sept chefs avaient obtenu du Grand lama le nom de han ; mais la plupart des taikis agissaient en souverains sur leurs terres, & ne rendaient aucune déférence à ces han, que celle de leur céder la première place dans les assemblées qu'ils tenaient entre eux, lorsqu'il survenait quelque différend, ou quelque affaire importante à traiter, se regardant comme membres d'une même nation confédérée, qui se devaient un secours réciproque les uns aux autres.

Cependant comme les princes qui étaient les plus puissants, opprimaient les plus faibles, la division se mettait souvent parmi eux, mais aussi ils se réconciliaient aisément par l'entremise de leurs lamas, auxquels ils se laissaient gouverner, & surtout par celle du lama de Thibet, pour qui ils avaient une déférence aveugle.

Le plus ancien de ces trois han s'appelait Tchasaktou : il occupait le pays qui est immédiatement à l'orient du mont Altaï, ses États n'étant séparés de ceux des Eluths que par cette fameuse montagne que les Mongous regardent comme la plus considérable de toute la Tartarie. Ils s'étendaient jusques vers les rivières de Selengué, d'Orhon & de Toula.

Le second de ces han, nommé Touchetou ou Touchektou han était le plus puissant de tous les princes kalkas. Son pays s'étendait le long de ces trois rivières, jusques vers le mont Kentey d'ou la rivière de Toula, & celle de Kerlon prennent leur source.

Le troisième nommé Tchetching han, était établi vers la source de la rivière de Kerlon : ses gens s'étendaient le long de cette rivière, jusqu'à son embouchure dans le lac Dalai ou Coulon, & encore au-delà,

jusqu'aux frontières de la province de Solon. Ces deux derniers princes n'ont porté le nom de han que depuis 40 ou 50 ans ; le premier le portait longtemps auparavant.

Comme on parle souvent dans les voyages suivants de guerres qu'ils ont eu, soit entre eux, soit avec le Caldan roi des Eluths, qui a le plus contribué à la ruine des Kalkas, on ne fera pas p.047 fâché de savoir ce qui y a donné lieu.

Avant ces guerres ces Kalkas étaient si puissants, qu'ils donnaient de l'inquiétude même à l'empereur de la Chine. Ils étaient très riches en troupeaux : leurs campagnes étaient couvertes de chevaux, & ils en vendaient environ cent mille tous les ans à Peking : quand on les achetait indifféremment & sans les examiner, ils ne coûtaient chacun que sept ou huit écus : mais quand on les voulait choisir, on avait un cheval de bonne taille pour quinze écus : au lieu que depuis leur destruction, durant le temps que l'empereur faisait la guerre au roi des Eluths, un cheval médiocre, pourvu qu'il fût un peu gras, valait jusqu'à quatre cents livres & d'avantage.

Voici donc ce qui a donné occasion à cette guerre. Un taiki ou prince kalka nommé Lopzang hum taiki, que j'ai vu depuis à l'assemblée des États de Tartarie, attaqua, je ne sais pour quelle raison, le premier de ces trois han, nommé Chasactou han, le battit, & le fît prisonnier, & après l'avoir fait mourir, s'empara de ses biens & d'une partie de ses gens : le reste prit la fuite avec les enfants de Chasactou han : ils se retirèrent auprès du second han Touchetou.

Celui-ci fit savoir incontinent ce qui venait d'arriver à tous les chefs des étendards & aux principaux taikis, les invitant de se joindre à lui pour faire la guerre à l'usurpateur des États de Chasactou. Ils s'assemblèrent aussitôt, & ayant joint l'usurpateur, ils le désirent, & se rendirent maîtres de sa personne, sans néanmoins tremper leurs mains dans son sang : ils se contentèrent de l'envoyer au Grand lama, pour en faire telle justice qu'il lui plairait : ils prièrent en même temps ce pontife de donner au fils aîné de Chasactou han la même dignité qu'avait son père.

Cette demande fut accordée, le fils fut rétabli dans les États du père, mais on ne lui restitua ni ses gens, ni ses troupeaux dont Touchetou han s'était saisi par les avis de son frère, qui gouvernait absolument ce prince. On avait pour lui toute la déférence imaginable, parce qu'il était lama, & qu'il passait pour un des Fo vivants qui sont en grand nombre dans la Tartarie, & qui imposent aussi facilement à ces Mongous grossiers & peu éclairés, que Mahomet imposa autrefois aux pâtres de l'Arabie, pour se les assujettir.

Ce lama, nommé Tsing chung tumba houtouctou, avait été huit ans disciple du Grand lama de Thibet ; pendant ce temps-là il avait appris la langue savante du Thibet, & il s'était rendu si habile à cette école qu'il voulut faire un schisme, en se faisant reconnaître des siens, comme indépendant de celui qui avait été son maître, & prétendant être avec autant de raison un Fo vivant que l'autre : il avait si bien trompé ces Kalkas, qu'il s'en faisait adorer comme une divinité : son frère même, quoique roi des Kalkas, allait régulièrement à certains jours lui rendre les mêmes adorations, qu'on a coutume de rendre aux idoles : il lui cédait le pas en toute occasion, & le laissait le maître absolu de son État. C’est proprement ce lama qui par son orgueil, & par sa mauvaise conduite, a été cause de la destruction de sa famille, & de l'empire des Kalkas.

Chasactou han voyant qu'on lui refusait de lui restituer ses biens, ainsi qu'il avait été arrêté à l'assemblée des États des Kalkas, envoya des ambassadeurs au Grand lama de Thibet pour s'en plaindre, & pour le prier d'interposer son autorité auprès de Touchetou han & du lama son frère, afin de lui faire rendre ses biens qu'ils avaient indignement usurpés. Le dalai lama dépêcha un de ses principaux lamas à Touchetou han & au lama son ancien disciple, pour terminer le différend ; cet envoyé s'étant laissé gagner aux présents qu'on lui fit, se contenta des belles promesses p.048 qu'on lui donna, sans en procurer l'exécution.

Chasactou han n'espérant plus de justice de ce côté là, envoya son second fils à l'empereur de la Chine, pour le supplier de prendre en

main ses intérêts, de lui faire restituer ses biens. Sur quoi il est à remarquer que tous les princes kalkas, pour avoir la liberté du commerce de la Chine, rendaient une espèce d'hommage à l'empereur : cet hommage consistait à lui envoyer un chameau, & neuf chevaux blancs, par forme de tribut : ils ne s'acquittaient pas fort régulièrement de ce devoir, & ils s'en dispensaient quand ils le jugeaient à propos.

L'empereur fît partir un ambassadeur vers dalai lama, pour l'engager à envoyer au temps qu'il lui marquait, une personne de considération dans le pays des Kalkas, & il promettait d'y envoyer en même temps un Grand de sa cour, afin de disposer ces princes à un accommodement, & de prévenir la guerre qui allait s'allumer.

Cependant Chasactou han mourut, son fils aîné qui s'était lié avec Caldan roi des Eluths, dont il était voisin, lui succéda, & fut fait han ; il pressa aussitôt la restitution de ses biens. Les envoyés de l'empereur de la Chine & du dalai lama s'étant rendus auprès de Touchetou han & du lama son frère, on convoqua une seconde fois les États des princes kalkas.

L'envoyé de l'empereur était le premier président du Tribunal des Mongous, qui est à peu près du même ordre que les six suprêmes tribunaux de Peking. Cet envoyé s'appelait Argni : j'ai appris de lui-même, & de plusieurs autres mandarins qui l'accompagnèrent dans le voyage, les particularités de cette négociation.

L'envoyé du dalai lama était un des plus considérables de sa cour, & dans l'assemblée personne ne lui disputa le pas, parce qu'il représentait la personne du dalai lama : il n'y eut que le frère de Touchetou han, qui étant aussi lama & se disant Fo vivant, prétendait être égal à ce pontife, & voulait être traité avec la même distinction.

Le roi des Eluths avait aussi ses envoyés qui assistèrent à ces États, pour y soutenir les intérêts de son ami & de son allié. Ceux-ci se récrièrent en vain contre la prétention du lama kalka, qu'ils regardaient comme un attentat énorme contre le respect dû à leur pontife commun,

qui devait présider à l'assemblée par son légat ; ce lama ne voulant point céder, les envoyés Eluths se retirèrent fort mécontents.

Enfin pour éviter une brouillerie plus grande que celle qu'on était venu terminer, l'envoyé du dalai lama fut obligé de consentir que le lama frère du roi des Kalkas fût assis vis-à-vis de lui : cette contestation une fois finie, les affaires furent bientôt réglées dans les États ; Touchetou han & le lama son frère promirent solennellement d'exécuter de bonne foi ce qu'on venait de régler : après quoi les États se séparèrent. Mais au lieu de tenir leur parole, ils continuèrent leurs délais ordinaires sous différents prétextes.

Cependant le roi des Eluths choqué du peu de considération qu'on avait eu pour ses envoyés, & de l'affront qu'on avait fait au dalai lama, en la personne de son légat, pressé d'ailleurs par Chasactou han de hâter la restitution de ses biens, dont on lui retenait toujours la meilleure partie, envoya un ambassadeur à Touchetou han & au lama son frère, pour l'exhorter à la restitution qu'ils avaient promis de faire, & surtout pour se plaindre de ce que ce lama kalka avait disputé le pas au légat du dalai lama qui avait été leur maître commun.

Le lama kalka ne put retenir sa colère, il chargea de fers l'ambassadeur, & renvoya quelques-uns de ses gens au roi des Eluths avec des lettres injurieuses, & menaçantes, à l'instant il se p.049 mit avec son frère à la tête d'un gros de troupes pour surprendre Chasactou han. Ce prince, qui ne s'attendait à rien moins, ne put échapper à la fureur de son ennemi : il tomba entre les mains du lama qui le fit noyer : il fit mourir pareillement un des plus considérables taikis dont il retenait les biens : ensuite il entra sur les terres du roi des Eluths, & surprit un des frères de ce prince : lui ayant fait trancher la tête, il la fit planter sur une pique, & l'exposa ainsi au milieu de la campagne ; en même temps il renvoya quelques-uns des domestiques de ce malheureux prince au roi des Eluths avec une lettre pleine d'invectives & de menaces.

Le roi des Eluths outré de dépit, dissimula son ressentiment, jusqu'à ce qu'il fût en état de le faire éclater. Cependant il assembla ses gens,

& sur la fin de l'hiver suivant, au commencement de l'année 1688, il s'approcha des terres de Touchetou han. Le lama qui s'y était attendu, demanda du secours à tous les autres princes kalkas, leur faisant entendre qu'il n'avait pris, & fait mourir Chasactou han que parce qu'il s'était ligué avec le roi des Eluths pour faire la guerre à tous les autres Kalkas. La plupart de ces princes se trouvèrent au rendez-vous sur la frontière des États de Touchetou han avec des troupes considérables.

Le roi des Eluths s'étant avancé, vit bien que ce serait une témérité d'en venir aux mains avec une armée beaucoup plus forte que la sienne, c’est pourquoi il ne songea qu'à se camper avantageusement, se flattant que la division se mettrait bientôt dans l'armée des Kalkas : c'est ce qui arriva, ainsi qu'il l'avait prévu. Le chef d'un des plus nombreux étendards décampa le premier pendant la nuit avec tous ses gens. Tchetching han suivit peu après son exemple, enfin tous les autres prirent le parti de la retraite, & laissèrent Touchetou han & le lama son frère avec les seules troupes de leur étendard.

Le roi des Eluths n'eut pas plutôt avis de ce qui se passait, que, sans perdre de temps, il vint fondre sur les troupes ennemies : ce fut moins une bataille qu'une déroute : car ils ne firent aucune résistance. Touchetou han avec sa famille, & le lama son frère avec ses disciples, eurent bien de la peine à échapper des mains du vainqueur : il leur fallut abandonner presque tout le bagage & la plus grande partie de leur armée & de leurs troupeaux.

Le roi d'Eluth fit passer au fil de l'épée tout ce qui tomba sous sa main de Kalkas de la famille de Touchetou han, il pénétra jusqu'à son camp, & jusqu'au lieu où le lama son frère avoir fixé sa demeure ; il brûla tout ce qu'il ne put emporter, & ruina de fond en comble deux beaux temples que le lama avait fait bâtir à grands frais. Ensuite il envoya battre la campagne par ses gens, & leur donna ordre de faire main basse sur tout ce qui se trouverait de Kalkas qui fuyaient de toutes parts.

Nous trouvâmes grand nombre de ces fuyards dans le désert de Chamo, lorsque nous le passâmes au premier voyage que je fis en

Tartarie en l'année 1688, & c'est ce qui nous empêcha d'achever ce voyage & d'aller jusqu'à Selengha qui en était le terme, parce qu'il fallait traverser le pays où le roi des Eluths était campé avec les troupes victorieuses.

Touchetou han & le lama son frère se retirèrent jusqu'a l'extrémité méridionale du désert, fort près des terres qui appartiennent à l'empereur de la Chine : ce fut de là qu'ils envoyèrent prier Sa Majesté de les prendre sous sa protection, & de les défendre d'un ennemi, dont ils exagéraient l'ambition & la cruauté.

L'empereur dépêcha un de ses officiers au roi d'Eluth pour savoir de lui le sujet de cette guerre. Ce prince répondit respectueusement à l'empereur, qu'il avait entrepris, & qu'il était p.050 résolu de continuer la guerre, pour venger la mort de son frère ; qu'il ne croyait pas qu'aucun prince voulût donner retraite à un aussi méchant homme qu'était le lama kalka ; que c'était lui qui était le principal auteur des cruautés qu'on avait exercées ; que par cette raison il était résolu de le poursuivre quelque part qu'il se retirât ; qu'au reste l'empereur était également intéressé à cette vengeance, puisqu'il avait hautement violé les promesses qu'il avait jurées aux ambassadeurs de Sa Majesté, pendant la tenue des États, & qu'il avait si peu déféré à sa médiation.

Le lama vit bien que s'il était abandonné de l'empereur, il ne pourrait manquer de tomber entre les mains de son ennemi, surtout le dalai lama lui étant tout à fait contraire : ainsi pour s'assurer une protection qui était son unique ressource, il offrit à l'empereur de se faire, à perpétuité son vassal, avec son frère, sa famille, & ses sujets, & d'engager même tous les autres Kalkas à suivre son exemple. Pendant que cette affaire se négociait, plusieurs des autres princes kalkas recherchèrent la protection de l'empereur aux mêmes conditions d'être ses vassaux. Ils furent reçus favorablement.

Ce fut cette même année qu'arriva la mort de Tchetching han : sa veuve supplia pareillement l'empereur de recevoir son fils au nombre de ses vassaux, & de lui donner lui-même l'investiture & le nom de han. On eut d'abord quelque peine à lui accorder ce nom, parce qu'on

prétendait qu'il n'y avait que l'empereur qui eût droit de le porter, & qu'il était incompatible avec la qualité de vassal. Cependant cette femme ambitieuse persistant à vouloir que son fils ne fût point privé d'une dignité, dont son mari était en possession, représenta qu'il ne devenait pas de pire condition qu'auparavant, parce qu'il se soumettait à l'empereur : on eut égard à cette raison, & on lui accorda le nom de han, à condition néanmoins que ce titre finirait avec lui, & qu'il ne passerait point aux descendants de son fils.

L'empereur fut quelque temps sans recevoir Touchetou han, & le lama son frère dans ses terres ; & sans paraître le protéger ouvertement, il se contenta d'abord d'exhorter plusieurs fois le roi des Eluths, à lui sacrifier ses ressentiments, & à ne pousser pas plus loin une vengeance qui devait être satisfaite, par l'état déplorable où il avait réduit ces malheureux princes, & leurs sujets.

Mais le roi d'Eluth ne voulut entendre à aucun accommodement : il répondit encore une fois, que l'empereur était lui-même intéressé à punir des perfides, qui avaient rompu sans raison un traité dont il était le garant, aussi bien que le dalai lama : il ajoutait néanmoins que si Sa Majesté voulait remettre le lama Kalka entre les mains du dalai lama leur commun maître, & le chef de leur religion, pour le juger, qu'en ce cas il promettait de mettre les armes bas, & de cesser toute hostilité.

L'empereur croyant qu'il était de sa grandeur de ne pas abandonner des princes dépouillés de leurs États, qui étaient venus chercher chez lui un asile ; d'ailleurs n'ayant plus rien à craindre de la part des Moscovites, avec lesquels il venait de conclure la paix à Niptchou, il prit les princes kalkas sous sa protection, & leur marqua un lieu dans ses terres de Tartarie, pour s'y établir & y vivre à leur manière : c'est ce qui donna occasion à la guerre qui s'alluma entre l'empereur & le roi des Eluths.

Celui-ci vers la fin de juillet de l'année 1690 vint à la tête de quelques troupes peu nombreuses, mais fort aguerries, jusques sur les frontières de l'empire : il tua ou fit esclaves tout ce qu'il trouva de Kalkas campés le long de la rivière de Kerlon, qu'il avait suivi pour la

commodité des fourrages ; & il alla chercher les meurtriers de son frère, jusques dans le lieu même où p.051 l'empereur leur avait donné une retraite.

Au premier bruit de la marche de ce prince, l'empereur rassembla toutes les troupes des Mongous qui lui furent assujettis dès le commencement de la monarchie, & qui s'étant campés presque immédiatement au dehors de la grande muraille, sont comme les gardes avancées de l'empire : il joignit à ces Mongous quelques soldats mantcheoux, qui servaient d'escorte au président du Tribunal de la milice, & à celui du Tribunal des Mongous, qu'il avait envoyés sur les frontières, pour observer les mouvements des Eluths.

Ces deux présidents songèrent à surprendre le roi d'Eluth dans son camp, & ils y réussirent : ils l'amusèrent sous prétexte d'un traité de paix, & lorsqu'il était moins que jamais sur la défiance, ils l'attaquèrent pendant la nuit, mais ils furent repoussés avec vigueur, & poursuivis jusques sur les terres de l'empire, où ils gagnèrent les montagnes qui les mirent en sûreté.

L'empereur ayant appris cette nouvelle, fit partir en diligence une grosse armée de Peking, pour aller à la rencontre des Eluths. Il avait dessein de la commander en personne, & il m'avait fait avertir de le suivre : mais sur les remontrances de son Conseil, & des Grands de l'empire, il changea de résolution ; il en donna le commandement à son frère aîné qu'il établit généralissime, & il le fit accompagner par l'aîné de ses enfants, avec les principaux de son Conseil.

L'armée marcha droit au roi d'Eluth, qui l'attendait de pied ferme environ à 80 lieues de Peking. Ce prince s'était campé avantageusement, & quoiqu'il manquât d'artillerie, dont l'armée impériale était bien fournie, & qu'il n'eût que très peu de troupes, il ne laissa pas avec des forces si inégales d'accepter le combat.

D'abord son avant-garde fut désolée par le canon ennemi : c'est ce qui l'obligea à changer de poste pour la mettre hors d'insulte : & comme il s'était placé derrière un grand marais, qui l'empêchait d'être

investi par l'armée de l'empereur, il se défendit avec une bravoure incroyable jusqu'à la nuit, où chacun se retira dans son camp. L'oncle maternel de l'empereur de la Chine, qui exerçait la charge de grand maître d'artillerie, fut tué d'un coup de mousquet sur la fin de la bataille, lorsqu'il donnait les ordres pour retirer le canon.

Les jours suivants se passèrent en négociations de part & d'autre : enfin on permit au roi des Eluths de se retirer avec les siens ; mais on lui fit jurer auparavant devant son Fo, qu'il ne reviendrait jamais sur les terres de l'empereur, ni de ses vassaux. Dans sa retraite, une partie de son armée périt de faim & de misère.

Cette disgrâce fut suivie d'une autre : son neveu Tse vang raptan qu'il avait laissé dans son pays pour le garder, l'abandonna, & se retira fort loin avec tous ceux qui voulurent le suivre. Ce fut un coup mortel pour le roi d'Eluth : il fut trois ou quatre ans à rétablir son armée, que les malheurs de cette campagne avaient extrêmement diminuée.

Cependant lorsque l'armée de l'empereur & les généraux qui la commandaient, furent de retour à Peking, on commença par instruire leur procès, quoiqu'ils eussent eu l'avantage du combat : c'est une loi parmi les Mantcheoux établie dès la fondation de la monarchie, qu'un général qui livre bataille, & ne remporte pas une victoire complète, est censé coupable, & doit être puni.

Si l'empereur avait laissé agir le Conseil suivant la rigueur des lois, son frère aurait été dépouillé de la dignité de vang [1], & les autres Grands de l'empire qui avaient été de son Conseil, auraient du moins perdu leurs charges. On avait même délibéré si on ne les renfermerait pas dans une étroite prison : mais l'empereur déclara que la faute étant légère, elle ne méritait qu'un léger châtiment.

Ainsi le régulo généralissime, & p.052 quelques autres officiers généraux, qui sont à peu près ce que nous appelons ducs, comtes, marquis, furent condamnés à perdre trois années du revenu de leur

[1] Prince régulo.

dignité, & les autres furent abaissés de cinq degrés.

L'empereur honora extraordinairement la mémoire de son oncle, qui avait été tué dans cette action. Il conserva à son fils aîné les charges & les dignités, entr'autres celle de chef d'un des étendards, jugeant qu'elles ne devaient pas sortir de la famille d'un homme, qui avait si généreusement sacrifié sa vie pour le bien de l'État.

Sa Majesté récompensa pareillement les parents de ceux qui étaient morts dans le combat, ou qui y avaient été blessés. Enfin tous ceux qui s'y étaient distingués, eurent des récompenses proportionnées à leur mérite. L'année suivante, S. M. alla tenir les États dans la Tartarie. Ce fut alors que tous les princes kalkas se firent ses vassaux d'un commun concert, & lui rendirent un hommage solennel.

Le roi des Eluths demeura jusques en l'année 1694 le pays qui appartenait autrefois à Chasactou han & à Touchetou han : après avoir rétabli son armée, il parcourut les bords du fleuve de Kerlon enlevant tout ce qu'il y trouvait de Kalkas, il s'avança même jusques sur les frontières du pays de Cortchin, d'où il envoya solliciter le principal prince de se joindre à lui contre les Mantcheoux.

> « N'est-il pas indigne, lui écrivait-il, que nous devenions les esclaves de ceux dont nous avons été les maîtres ; nous sommes Mongous, nous suivons une même loi ; nous devons donc unir nos forces pour reconquérir un empire, qui est l'héritage de nos ancêtres & le nôtre ; je veux bien partager la gloire & le fruit de mes conquêtes, avec ceux qui en auront partagé le péril ; mais aussi s'il arrive, ce que je ne puis me persuader, que quelques-uns des princes mongous soient assez lâches pour vouloir être toujours asservis aux Mantcheoux nos ennemis communs, qu'ils s'attendent à éprouver les premiers efforts de mes armes. Leur ruine entière sera le prélude de la conquête de la Chine.

Le roi de Cortchin donna en cette occasion une preuve de la fidélité qu'il avait jurée à l'empereur : il lui envoya la lettre du roi d'Eluth. Elle

donna quelques inquiétude au prince, car quoiqu'il sût bien que les Eluths étaient trop faibles pour oser l'attaquer, il craignait néanmoins la réunion des princes mongous capable de jeter la terreur dans l'empire : leur ancienne animosité contre les Mantcheoux, & la protection secrète que le dalai lama donnait au roi des Eluths, dont il souhaitait l'élévation, pouvaient facilement réunir tous ces Tartares dans un même dessein, de se délivrer de l'assujettissement où ils étaient.

Ce furent ces considérations qui déterminèrent l'empereur à faire un nouvel effort pour exterminer les Eluths, ou les contraindre par la force de ses armes à une paix durable & solide.

Ce fut dans cette vue qu'en 1696 il fit entrer trois armées dans la Tartarie, afin d'envelopper les Eluths de toutes parts. Il marcha lui-même en personne à la tête de la plus nombreuse, accompagné de plusieurs de ses enfants & des principaux princes de son sang. Une de ses armées remporta une victoire complète, tandis que celle de l'empereur jetait partout l'épouvante.

Enfin cette année-là & la suivante il acheva de détruire, de soumettre, ou de dissiper tous ces Tartares. La mort de leur roi qui arriva en 1697 lorsque l'empereur allait le chercher dans le fond de sa retraite, acheva de ruiner tout à fait cette nation : de sorte que ces restes infortunés d'Eluths furent obligés ou de venir implorer la clémence de l'empereur, ou de se retirer auprès de Tse vang raptan, le seul prince des Eluths qui restait.

p.053 Cette guerre ayant été ainsi terminée à la gloire de l'empereur, il est devenu le maître absolu de tout l'empire des Kalkas & des Eluths, & a étendu sa domination dans la Tartarie, jusques aux terres qu'occupent les Moscovites, qui ne sont la plupart que des forêts & des montagnes incultes & inhabitées.

J'ai dit jusqu'ici qu'il y avait principalement trois espèces de Mongous, dont le pays est joint à la grande muraille. Après avoir parlé de deux espèces, il reste à parler de la troisième. Presque tous les princes de ces Mongous sont de la race de Zinghiskan aussi bien que

les Kalkas : & le titre d'empereur des Mongous est demeuré au principal de tous les princes, qui s'appelait Tchahar han & qui descendait par la branche aînée de l'empereur Coublaï : les autres États mongous, les Eluths même lui payèrent tribut jusques vers le commencement du XVIe siècle, que le fondateur de la monarchie des Mantcheoux fut appelé par les sujets même de Tchahar han qui par ses débauches & sa cruauté, avait rendu sa domination odieuse & insupportable.

Le prince des Mongous devenu le vassal de l'empereur des Mantcheoux, fut obligé de quitter le nom de han pour prendre celui de Vang, que cet empereur lui donna. Ensuite ce même empereur s'étant rendu maître d'une partie de la province de Leao tong, voisine des plus puissants princes des Mongous, s'allia avec eux par les mariages de les enfants, & par ce moyen il assujettit une partie de ces princes : enfin il accrut tellement ses États, dont hérita son fils, grand-père de l'empereur qui règne aujourd'hui à la Chine, que celui-ci, soit par sa douceur, soit par la terreur de ses armes, a soumis tous les Mongous qui environnent la grande muraille.

Leur pays s'étend de l'orient à l'occident, depuis la province de Leao tong & le pays des Mantcheoux, jusques vers la ville de Ning hia, dans la province de Chen si, entre la grande muraille de la Chine, & le désert de Chamo. Ils sont divisés, en 49 étendards, qui ont chacun un de leurs princes pour chef.

Les Mantcheoux après avoir fait la conquête de la Chine, conférèrent aux plus puissants de ces princes des dignités de Vang, de pei lé, de pei zé, de cong, &c. Ils assignèrent un revenu fixe à chacun des chefs de ces étendards, ils réglèrent les limites de leurs terres, & ils établirent des lois, suivant lesquelles on les gouverne encore aujourd'hui.

Il y a un grand tribunal à Peking, où leurs affaires sont jugées en dernier ressort, & où l'on appelle des jugements rendus par leurs princes mêmes. Ils sont obligés de comparaître à ce tribunal, lorsqu'ils y sont cités, princes ou autres. On a mis les Kalkas sur le même pied, depuis qu'ils sont vassaux de l'empereur.

La troisième nation de la Tartarie est celle des Tartares mahométans, dont les plus considérables font les Yusbeks, qui sont plus connus en Europe qu'à la Chine même : ils s'étendent de l'occident à l'orient, depuis la Perse & la mer Caspienne, jusqu'aux pays des Eluths : & du côté le plus méridional, ils s'étendent jusques assez proche de la Chine : mais ceux-ci ont été assujettis la plupart par le dernier roi des Eluths, qui s'était rendu maître d'Yarkan, de Tourfan, & de Hami que nos géographes appellent Cami.

Après la défaite du roi des Eluths, ceux de Hami, qui sont les plus voisins de la Chine, se mirent sous la protection de l'empereur. Ceux de Tourfan & d'Yarkan voulaient les imiter, & cette cour était disposée à les recevoir : mais Tse vang raptan prévint l'exécution de leur dessein par sa présence, & il s'assura de leur fidélité. Ceux d'Yarkan s'étant ligués avec les princes yusbeks leurs voisins, étaient prêts à secouer sa domination : mais Raptan se rendit en diligence chez ces rebelles, & les força de rentrer sous son obéissance. Comme je n'ai pas voyagé moi-même dans ce pays là, je me p.054 contenterai de rapporter en peu de mots ce que j'en ai appris des seigneurs, que le prince de Hami envoya à l'empereur de la Chine.

Le premier de ces envoyés était un des fils du prince même de Hami : le second était un de ses officiers, qui avait souvent parcouru le pays qui est entre la province de Chen si & la mer Caspienne. Il me dit même qu'il avait été à Bochara, ou, comme ils disent dans le pays, Bobara. Il employa cinq mois à y aller depuis Hami : mais outre que sa marche fut lente, il s'arrêta en plusieurs endroits, & il fit un grand détour, prenant sa route par les terres des Eluths du prince Raptan, qui est beaucoup au nord-ouest de Hami, & de là par le Turquestan. Il me dit que ce chemin était sûr, qu'on n'avait point à craindre les voleurs, & qu'on y voyageait commodément. Il y a un chemin plus droit & plus court, mais moins sûr & plus difficile.

On va depuis la Chine à Hami environ en 20 jours ; il y a plus de 100 lieues de Hami à Tourfan, & on le fait en sept jours de caravane. Ce chemin est plein de rochers, & l'on n'y trouve presque ni eau, ni

fourrage. Il y a 23 journées de Tourfan jusqu'à Acsou, dix journées d'Acsou jusqu'à Yarcan : & de là jusqu'à Bochara, il n'y a guère plus d'un mois de chemin. On passe à Kaskar : le reste du chemin est occupé par des Tartares nommés Pouroutes & Hassaks : ce sont de grands voleurs, qui pillent indifféremment ceux qu'ils trouvent, fussent-ils même envoyés de quelque prince : ainsi cette route est dangereuse, à moins qu'on n'ait une bonne escorte. & par cette raison elle est peu fréquentée.

Le pays est fort chaud en été, il y croît quantité de bons fruits, surtout des melons & des raisins. Ces Tartares sont mahométans : autrefois ils faisaient un grand commerce à la Chine, & l'on y voyait venir toutes les années de nombreuses caravanes. La guerre a interrompu pendant quelques années ce commerce. Peut-être cette route se rétablira-t-elle peu à peu par la liberté & l'exemption des droits, que l'empereur a accordée à quiconque voudrait venir par terre commercer à la Chine. La langue de ces Tartares, qui est apparemment la même que celle des Yusbeks, est différente de la langue mongole : mais celle-ci est presqu'entendue par tout, à cause du grand commerce que ces peuples ont ensemble.

Il ne reste plus à parler que de la quatrième nation de cette partie de la Tartarie, qui est sous la domination des Moscovites. C’est la partie la plus vaste, puisqu'elle s'étend de l'occident à l'orient, depuis la Moscovie jusqu'à la mer Orientale : & du septentrion au midi, depuis la mer Glaciale jusqu'au 50e degré de latitude septentrionale vers la partie occidentale, & jusqu'au 55e degré vers la partie la plus orientale : mais on n'en peut dire autre chose, sinon que c'est un vaste désert ; si l' on en excepte quelques endroits de Sibérie, qui sont raisonnablement peuplés, le reste est presque entièrement dépourvu d'habitants.

Je n'ai parcouru qu'une partie des frontières de ces vastes pays : tout ce que je vais rapporter, je l'ai appris de plusieurs Moscovites, & de plusieurs Tartares qui y ont demeuré, & qui y ont fait divers

voyages : surtout d'un Moscovite qui s'était établi à Peking & qui y était petit mandarin.

Ce Moscovite avait été fait prisonnier par les Mantcheoux à la prise d'Yacsa, & n'ayant plus de quoi subsister dans sa patrie, il accepta volontiers les offres qu'on lui fit de demeurer à Pékin. Il a parcouru la meilleure partie de ces vastes contrées : & outre qu'il a fait deux ou trois fois le voyage de Tobolsk lieu de sa naissance à Moscou, il est allé de Tobolsk à Selengha, de là à Niptchou où il a demeuré un an, de Niptchou à Yacsa, où il a passé huit années, s'occupant tantôt à la chasse, tantôt à recueillir le tribut que les peuples payent chaque année au czar, p.055 & qui consiste dans ces belles & précieuses fourrures, qui sont le principal commerce des Moscovites. Voici donc en substance ce qu'il ma raconté : le récit qu'il m'a fait, m'a été confirmé par le témoignage de plusieurs autres personnes également instruites.

1° Cette nation n'est guère éloignée que de 300 lieues de Moscou. Le chemin se fait aisément sur un traîneau en vingt jours, lorsque la terre est couverte de neiges : mais il n'est presque point praticable en été, à cause des boues, des eaux, & des marais : aussi le commerce qui est fort grand, se fait-il toujours en hiver.

2° Tobolsk ou, comme parlent les Moscovites, Tobolskoi est une grande ville fort marchande : c'est la capitale de la Sibérie, & la grande étape de toutes les fourrures. La campagne aux environs produit toutes sortes de grains, de légumes, & de fruits. Elle est gouvernée par quatre officiers moscovites. Chacun d'eux a son département & sa juridiction réglée : ils changent tous les trois ans : tout ce que les Moscovites possèdent dans la Tartarie au-delà des fleuves Irtis & Oby, est du ressort de Tobolsk. Il y a dans cette ville une grosse garnison de Moscovites & de Sibériens, qui sont à la solde du czar.

La ville de Tobolsk est à peu près de la grandeur d'Orléans, elle est située sur une haute montagne, au pied de laquelle coule le grand fleuve Irtis, & la petite rivière de Tobolsk, dont la ville a tiré son nom, & qui se jette en cet endroit là dans l'Irtis. On compte environ cent lieues de Tobolsk, jusqu'à l'endroit où l'Irtis se jette dans l'Oby : mais il n'y en

a pas la moitié lorsqu'on va en droiture. L'Irtis a beaucoup de tours, & de détours, & il faut quinze ou vingt jours pour faire ces cent lieues, en remontant la rivière.

Ce sont les Sibériens, la plupart mahométans, qui habitent aux environs de Tobolsk, & entre les rivières d'Irtis & d'Oby. Ceux qui sont entre l'Oby & la Genissée se nomment par les Moscovites Ostiaki & Tongoussey. Les Ostiakis sont proches de l'Oby & sur la petite rivière de Kiet, & les Tongoussey sont aux environs de la Genissée.

3° Il faut beaucoup moins de temps pour aller de Selingha à Tobolsk que pour venir de Tobolsk à Selingué ou Selingha. Selingué est proprement une rivière, sur les bords de laquelle les Moscovites ont bâti une bourgade dans le pays des Kalkas, environ à 250 lieues au nord-ouest de la Chine, & ils ont donné à cette bourgade le nom de la rivière. C'est là que se devaient tenir les conférences de la paix en 1688 entre les plénipotentiaires de l'empereur de la Chine, & ceux du czar de Moscovie.

Le lac nommé Paikal en est éloigné au sud de quatre petites journées. C’est le plus grand lac de Tartarie, & un des plus grands qui soient dans le monde. On met trois jours à aller de Selingha a ce lac où la rivière se jette. On passe à une petite bourgade qui s'appelle Oudé, & qui est encore sur la rivière à une journée du lac : ensuite on passe ce lac en un jour, car dans cet endroit là il n'est pas fort large. Puis on entre dans une autre rivière nommée Angara qui sort du lac, & a un cours très rapide vers le nord.

Environ à dix lieues du lac, en descendant la rivière, on trouve une autre bourgade qu'on appelle Irkoutskije, du nom d'une petite rivière, qui se jette en cet endroit dans la rivière d'Angara. De là en dix ou douze jours on se rend à Genissea : c'est un village bâti par les Moscovites, sur une rivière de ce nom. On continue de descendre la rivière d'Angara, dont le cours, comme je l'ai déjà dit, est extrêmement rapide, & où il y a quantité de roches, entre lesquelles néanmoins les barques peuvent passer, pourvu qu'elles soient conduites par les gens du pays. Environ une demie lieue au sud de la ville de Genissea, p.056 la

rivière d'Angara se jette dans celle de Genissée : en cet endroit elle a bien une lieue de largeur.

Lorsqu'on est arrivé à la ville, on quitte cette grande rivière qui a toujours son cours vers le nord, jusqu'à ce qu'elle se décharge dans la mer Glaciale. On passe d'abord une montagne, & on fait environ huit ou dix lieues par terre, après quoi on se rembarque sur une petite rivière nommée Kijte qui est guéable & d'un cours assez tranquille, en sorte que les barques d'une médiocre grandeur peuvent descendre & monter cette rivière presque avec une égale facilité. Elles vont à la rame avec assez de vitesse, & on n'emploie guère que dix jours à aller jusqu'à une ville ou bourgade nommée Kietskoie du nom de la rivière.

De cette bourgade jusqu'à l'embouchure de la Kijte dans l'Oby il n'y a qu'une journée de chemin, on descend ensuite l'Oby jusques au lieu où l'Irtis vient s'y joindre, & on y emploie d'ordinaire quinze ou vingt jours, puis on remonte la rivière d'Irtis jusqu'à Tobolsk.

On ne peut faire commodément ce voyage que durant l'été, lorsque les rivières sont navigables, parce que le chemin de terre est plein de montagnes & de forêts, & qu'il est peu habité. Ce n'est presque que sur le bord des rivières qu'il y a des habitations. Depuis Kietskoie en descendant l'Oby, après sept ou huit jours de navigation, ou trouve la ville de Navim, & quand on navigue encore autant de jours, on trouve celle de Fourgoutte.

4° Le lac Paykal a près de 100 lieues de longueur du sud-ouest au nord-est, mais il n'en a guère plus de 10 de largeur : il est fort profond & fort poissonneux : des montagnes l'environnent presque de tous côtés, les terres qui sont au sud de ces montagnes, sont bonnes & capables de culture. Aussi sont-elles cultivées en plusieurs endroits par les Moscovites. Les gens du pays ne savent ce que c'est que de labourer les terres. Le froment & l'avoine y viennent fort bien.

Les peuples qui habitent aux environs de ce lac sont appelés Tongousse par les Moscovites, & Orotchon par les Tartares. Les Orotchon sont proprement sur les rivières qui coulent vers l'orient. Il y

a encore d'autres peuples que les Mongous appellent Bratte ; : ce sont des Mongous Kalkas qui habitent au nord de la rivière de Selingué.

Outre les Sibériens, on trouve vers le midi entre l'Irtis & l'Oby d'autres peuples qui s'appellent Vouhoulles : ils habitent aux environs de la rivière de Sociva, qui va se jeter dans la rivière de Tobolsk environ à huit journées au-dessus de la ville du même nom. Les Moscovites ont bâti vers la source de Sociva une petite bourgade nommée Pialing, à vingt journées de chemin de Tobolsk pour gouverner de là les Vouhoulles, & leur faire payer le tribut en fourrures.

Les bords de la rivière de Lena, qui est beaucoup à l'orient de la rivière Genissée, sont habités par un autre peuple que les Moscovites nomment Yako. Ils y ont aussi bâti une ville ou bourgade, qu'ils ont appelée Yacouskoie du nom de ces peuples : c’est de là qu'ils les gouvernent. La chasse & la pêche sont toute leur occupation. La langue de cette nation est différente de celle des peuples qui habitent aux environs de la Genissée, de l'Oby & de l'Irtis.

De Selingha on peut aller en vingt jours par terre à Niptchou dans un pays fort découvert. Il était habité par des Kalkas dans les lieux propres aux pâturages, & la plupart de ces Kalkas s'étaient soumis aux Moscovites. Mais comme ils étaient sujets à se révolter, & qu'ils pillaient même les caravanes des Moscovites, ceux-ci les ont presque entièrement exterminés.

Les lieux garnis de bois sont habités par des peuples que les Moscovites appellent Tangousse, & les Mantcheoux nomment Orotchon. Les Orotchon dont j'ai déjà p.057 parlé, s'occupent continuellement de la chasse & de la pêche. Ils chassent aux zibelines, aux hermines, aux renards noirs, & aux élans : & c'est de la chair de ces animaux qu'ils se nourrissent. Ceux qui sont établis aux environs de la rivière de Saghalien oula que les Moscovites appellent Szilka jusqu'au lieu où la rivière d'Ergon va s'y décharger, payent aussi tribut aux Moscovites. Ils se font des cabanes qu'ils couvrent de peaux d'élans & de rennes, que les Mantcheoux appellent Oron.

Cette rivière d'Ergon, qui a été déterminée par le traité de Niptchou, pour servir de bornes de ce côté-là entre l'empire de la Chine & celui de Moscovie, sort du lac de Dalai, & va se décharger dans le Saghalien oula, après environ cent lieues de cours : elle est partout navigable, & en quelques endroits on peut la passer à gué.

De l'embouchure de cette rivière en remontant jusqu'à Niptchou, il n'y a que huit ou dix journées de chemin : de là à Yacsa, on ne met que deux ou trois jours en descendant la rivière. Les Moscovites appellent la bourgade de Niptchou, Nerzinskoi. Elle s'est beaucoup augmentée depuis le traité de paix, qui y fut conclu en 1689, & par la quantité de Moscovites qui ont abandonné Yacsa pour venir s'y établir, & parce que c'est de là que partent les caravanes de Moscovites qui viennent à Peking.

Tout le pays qui est au nord de Saghalien oula, jusqu'à la mer Glaciale, entre le méridien de Peking & la mer Orientale, n’est qu'un désert entièrement inhabité. Les Moscovites nous dirent qu'ils avaient parcouru tout ce pays sans y trouver d'habitants, à la réserve d'un seul endroit, sur les bords d'une rivière nommée Oudi, où quelques chasseurs s'étaient établis, & où ils ont mis une colonie d'environ cent hommes, pour tirer le profit de la chasse de ces peuples : car on y trouve de très belles fourrures.

Les Moscovites nous ajoutèrent qu'ils avaient parcouru les côtes de la mer Glaciale & Orientale, que partout ils avaient trouvé la mer, excepté dans un endroit vers le nord-est, où il y a une chaîne de montagnes qui s'avancent fort avant dans la mer. Ils ne purent aller jusqu'à l'extrémité de ces montagnes qui sont inaccessibles.

Si notre continent tient à celui de l'Amérique, ce ne peut être que par cet endroit : mais qu'il y tienne ou non, il est certain qu'il n'en peut être guère éloigné : car s'il est vrai que notre continent s'étende de ce côté là six ou sept cents lieues au-delà du méridien de Peking, comme l'assurent ceux qui ont parcouru ce pays-là, & comme les deux cartes que les plénipotentiaires moscovites nous montrèrent, en font foi : & d'ailleurs si on fait réflexion combien il faut de degrés pour une aussi

grande étendue de pays, sur les parallèles qui sont entre le 70e & le 80e degré de latitude, qui est celle du coin de la Tartarie, on n'aura pas de peine à conclure le peu de distance qu'il doit y avoir entre les deux continents de ce côté là.

Quoiqu'il en soit, il est certain que cette Tartarie orientale n’est qu'un vaste désert, & que la partie septentrionale, qui est sous la domination des Moscovites n’est pas à beaucoup près si habitée que le Canada. Aussi les Moscovites n'en tirent-ils d'autre revenu que des fourrures, & des dents d'un certain poisson, qui sont plus belles, plus blanches, & plus précieuses que l'ivoire. Ils en font un grand commerce à Peking, mais il n'y a guère que des peuples comme les Moscovites, pauvres, endurcis au froid & à la fatigue, qui puissent se donner tant de peine avec si peu de profit.

La multitude des fourrures leur vient de Sibérie, du pays qui est aux environs de l'Irtis, de l'Oby, & de la Genissée, & non pas de ces vastes pays, qui sont à l'orient de la Genissée jusqu'à la p.058 mer, où il n'y a que très peu d'habitants qui sont fort pauvres, & qui mènent une vie misérable. Leur plus grand malheur est de n'avoir aucune connaissance du vrai Dieu : il paraît même qu'ils n'ont aucune religion.

Il est vraisemblable que les Mongous ont eu autrefois quelque connaissance du christianisme, & qu'il y a même eu parmi eux beaucoup de chrétiens du temps de Zinghiskan ennemi implacable de Mahomet & de ses successeurs. C'est sur quoi je me suis entretenu avec un prince mongou, frère d'un de ces régulos, dont les États sont assez près de la grande muraille : il sait très bien la langue des Mantcheoux que je parlais aussi, & comme il est plus instruit de l'histoire de ses ancêtres qu'aucun des autres Mongous que je connusse, je lui demandai depuis quand les Mongous avaient tant de vénération pour les lamas, surtout pour le Grand lama de Thibet, & depuis quand ces lamas avaient introduit chez les Mongous la religion de Fo.

Il me répondit que c'était depuis l'empereur Coublaï, qu'il me nomma Houbilai : qu'alors il vint des lamas dans le pays des Mongous,

qui y apportèrent leur religion : mais que ces lamas étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui, que c'étaient des hommes savants, d'une vie irréprochable, des saints qui faisaient grand nombre de prodiges. Il y a de l'apparence que ces hommes qu'il appelait lamas, étaient des religieux chrétiens qui vinrent de la Syrie & de l'Arménie, lesquels étaient alors sujets à cet empereur, & qui prêchèrent la religion chrétienne aux Mongous, de même qu'aux Chinois : mais que dans la suite la communication de ce pays avec la Chine & la Tartarie, ayant été rompue par le démembrement de ce grand empire, les bonzes de la Chine mêlèrent leurs superstitions aux coutumes des chrétiens, & que permettant la débauche & le libertinage aux Tartares, gens grossiers & charnels, ils introduisirent peu à peu la religion de Fo parmi les Mongous.

Cela est d'autant plus croyable, qu'on trouve chez ces lamas, beaucoup de cérémonies & d'usages semblables aux usages & aux cérémonies qui s'observent parmi les chrétiens. Ils ont l'eau bénite & le chant du chœur, ils prient pour les morts. Leur habillement est semblable à celui dont on peint les Apôtres ; ils portent la mitre & le chapeau comme les évêques, sans parler de leur Grand lama, qui est à peu près parmi eux, ce qu’est le souverain pontifie parmi les chrétiens.

Les Mongous sont bonnes gens, & fort dévots dans leur religion : mais ils sont tellement attachés à leurs lamas quoique fort ignorants, & la plupart d'une vie très déréglée, qu'il n'y a presque pas d'espérance de les convertir à la vraie foi. Au premier voyage que je fis en Tartarie, j'eus la pensée d'ouvrir une mission parmi ces peuples, & de consacrer le reste de mes jours à leur prêcher l'Évangile ; mais je trouvai dans leurs esprits & dans leurs cœurs si peu de disposition à recevoir la divine semence, que je ne crus pas qu'il fût de la prudence d'abandonner la Chine, où je voyais une moisson si abondante à recueillir.

Ce n'est pas que ces âmes étant rachetées du sang de J.-C. aussi bien que celles des peuples les plus polis, elles ne doivent également avoir part à la charité des hommes apostoliques : mais je suis persuadé

que le moyen le plus efficace d'étendre le christianisme dans ces contrées, c’est d'y envoyer de la Chine même des ouvriers évangéliques, lorsqu'il y en aura en assez grand nombre pour les partager avec les pays voisins. Il y a déjà quelques chrétiens dans la partie orientale, je veux dire, dans le pays des Mantcheoux, où ils sont allés de Peking, & nous espérons d'y établir bientôt des missionnaires.

En finissant ces remarques, il ne me p.059 reste plus qu'à dire un mot de la grande muraille, qui sépare la Chine de la Tartarie. Comme je l'ai parcouru presque toute entière, & que je l'ai passé presque par toutes les portes les plus fameuses, j'en puis parler avec connaissance. C'est à la vérité un des ouvrages le plus extraordinaire & le plus surprenant qui se soit jamais fait dans le monde : mais il faut avouer que ceux qui en ont parlé dans leurs relations, ont beaucoup exagéré, s'imaginant sans doute qu'elle était partout de même qu'ils l'avaient vue en quelques endroits les plus proches de Peking, ou en certains passages les plus importants. Dans ces endroits là elle est très forte, bien bâtie, fort haute, & fort massive, ainsi qu'on le pourra voir plus en détail dans le journal de mes voyages, où j'en ai fait une description exacte en chacun des endroits par où j'ai passé.

Généralement parlant, depuis la mer Orientale, où est la fameuse porte appelée Chang hai koen, jusques vers le commencement de la province de Chan si, elle est toute bâtie de pierres & de briques, avec des tours carrées & fortes, assez près les unes des autres pour se défendre ; & dans les passages les plus importants, il y a des forteresses très bien bâties. Cette étendue peut être d'environ deux cents lieues, sans y comprendre plusieurs pans de murailles assez longues, qui font des doubles & quelquefois des triples enceintes, pour fermer les passages les plus considérables.

Depuis le commencement de la province de Chan si jusqu'à l'autre extrémité, qui est à l'occident, cette muraille n'est plus que de terre, ou plutôt c'est une terrasse qui s'est démentie en bien des endroits, & que j'ai passé & repassé plusieurs fois à cheval. Il est vrai que de distance en distance on trouve des tours, qui en quelques endroits sont encore

de pierre ou de brique, mais la plupart ne sont que de terre. En récompense tout le long de cette muraille au-dedans de la Chine, il y a de quatre en quatre lieues des forteresses, où du temps de la dynastie Tai ming il y avait de grosses garnisons pour défendre le pays des incursions des Tartares.

A présent il y a à la vérité garnison dans chacune de ces forteresses : mais dans la plupart, ces garnisons sont fort petites, & toutes de soldats chinois : il n'y en a que quelques-unes des plus considérables, comme sont Fouen fou, Tai tong fou, Yu lin, Ning hia, Siang tcheou, Si ning, & So tcheou, où il y ait un corps nombreux de troupes : mais outre ces forteresses, les montagnes qui sont derrière cette muraille en dedans la Chine défendent assez le pays de l'invasion des Tartares. Ceux qui souhaitent un plus grand détail, le trouveront dans le journal des voyages ; ce qu'on a dit jusqu'ici, suffit pour donner une connaissance générale de la Tartarie, telle que le mérite un pays si vaste & si peu peuplé.

@

Mémoires géographiques

sur les terres occupées par les princes mongous,
rangés sous quarante-neuf ki ou étendards

@

p.060 Les Tartares Mongous n'habitent que sous des tentes : ils les transportent tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, selon la différence des saisons, & le besoin de leurs troupeaux : l'été sur le bord des rivières, & l'hiver au bas des montagnes.

Ainsi ils ne sont fixés en nul endroit des terres, dont par un droit héréditaire ils prétendent être souverains : maintenant ils relèvent de l'empereur de la Chine, qui les gratifie chaque année d'une certaine somme, mais beaucoup moindre que celle qu'il donne aux princes mantcheoux de Peking.

Cette vie errante que mènent les Mongous, n'a permis de désigner sur la carte le lieu de leurs habitations, que par les rivières, les lacs, les montagnes, près desquels il campent ordinairement en plus grand nombre. On voit dans quelques-uns de ces petits pays des vestiges de villes ruinées depuis plusieurs siècles : on en a marqué les noms sur la carte.

Ces pays sont bornés au midi par la grande muraille de la Chine. On trouve exactement marqué sur la carte, les quatre principales portes par où l'on entre dans la Tartarie : elles se nomment Hi fong keou, Kou

pe keou, Tchang kia keou, & Cha kou keou. Keou signifie en chinois, gorge de montagnes.

C'est en se plaçant à chacune de ces quatre portes qu'on peut trouver aisément sur la carte les terres des princes mongous partagés en 49 ki ou bannières.

I

En sortant de Hi fong keou & en allant au septentrion, on entre presque d'abord dans le pays de Cartchin, de Ohan, de Naymann, de Cortchin ; & à l'est de celui-ci, on trouve le pays de Toumet.

1° Le pays de Cartchin est divisé en deux districts, ou, comme on parle à Peking, en deux bannières ou étendards sous deux princes. Le point le plus remarquable marqué sur la carte est Tchahan Subarhan hotun. hotun en langue mantcheou signifie ville. Subarhan signifie pyramide à plusieurs étages : cette pyramide subsiste encore.

La latitude est de 41 degrés 33 minutes, & la longitude de 2 degrés 45 minutes est.

Le pays s'étend jusqu'à Hi fong keou, p.061 porte de la grande muraille dans la province de Pe tche li. Latit. 40 deg. 26 min. Longit. 1 deg. 55 min. est du méridien de Peking.

2° Le pays de Cortchin est divisé en dix étendards, en y comprenant les pays de Tourbedé & de Tchalei. La principale demeure des Tartares. Cortchin est le long de la rivière Koueiler. Latit. 46 deg. 17 min. Longit. 4 deg. 20 min. est.

Le pays s'étend jusqu'à la rivière Sira mouren. Latit. 43 deg. 37 min. Longit, 5 deg. 0 est.

Le point principal du Tourbedé est Haitahan pira. Pira signifie rivière. Latit. 47 deg. 15 min. Longit. 6 deg. 30 min. est.

Les Tartares Tchalei sont auprès du fleuve marqué sur la carte Nonni oula. Oula signifie fleuve. Latit. 46 deg. 30 min. Longit. 7 deg. 45 min. est.

Ainsi le Cortchin a nord & sud près de quatre degrés car il s'étend encore six lieues au nord de la rivière Haitahan. Il est moins large que long, n'ayant pas plus de 3 deg. 25 min. de l'est à l'ouest.

3° Le pays de Naymann ne fournit qu'à une bannière. il commence dès qu'on a passé au sud la rivière Sira mouren. La hauteur prise sur le lieu donne Latit. 43 deg. 37 min. Longit. 5 deg. 0 est.

Le principal point nord sur la carte est Topir tala. Latit. 43 deg. 15 min. Longit. 4 deg. 45 min. est.

4° Le pays de Ohan est principalement habité sur la rivière Narconi pira, où se jettent quelques ruisseaux, comme Chaca col ou Tchahan col. Le village se nomme aussi Chaca col cajan. Cajan en langue mantcheou signifie village. Latit. 42 deg. 15 min. Long. 4 deg. 0 est.

Les restes d'une ville nommée Orpan, ou Kurban subarhan hotun, sur la petite rivière Noutchoucou ou Nutchaka, sont au dessous du 41 deg. 15 min. Noutchoucou se jette dans la rivière Talin ho.

5° Le pays de Toumet divisé entre deux princes à bannière, est surtout habité au-delà de la rivière marquée sur la carte par Subarhan. Latit. 41 deg. 20 min. Longit. 3 deg. 30 min. est.

On voit les restes d'une ville qu'on nomme Modun hotun. Latit. 41 deg. 28 min. Longit. 3 deg. 40 min. est. Ce pays s'étend au sud jusqu'à la grande muraille, à l'est jusqu'à la palissade ou barrière de pieux qui enferme le Leao tong, au nord jusqu'à Halha ou Hara pactcham.

II

En sortant par la porte de Kou pe keou, on entre dans des terres qui ont été autrefois partie de Cortchin, & partie d'Onhiot. Ce sont maintenant des lieux où l'empereur prend le divertissement de la chasse. On y voit plusieurs belles maisons où il passe les chaleurs de l'été.

En allant ensuite vers le nord, on trouve les pays d'Onhiot, de Ketchicten, de Parin, de Charot, d'Outchoumoutchin, de Aroucortchin, & d'Abahanar.

1° Le pays d'Onhiot est divisé en deux étendards de princes tartares sur la rivière Inkin. Latit. 41 deg. 30 min. Longit. 2 deg. 0 est.

2° Le pays de Parin divisé en deux étendards, a ses principales habitations sur la rivière Hara mouren, qui se jette dans la rivière Sira mouren. La hauteur prise près l'habitation du régulo donne Latit. 42 deg. 36 min. Longit. 2 deg. 14 min. est.

3° Le pays de Ketchicten ou Kesicten est aussi divisé en deux étendards. La principale habitation est sur la petite rivière qui vient du sud-ouest se jeter dans le Sira mouren. p.062 Latit. 43 deg. 0 min. Longit. 1 deg. 10 min. est.

4° Le pays de Outchoumoutchin ou Outsimousin a deux étendards, surtout le long de Houlacor ou Houlgour pira. Latit. 44 deg. 45 min. Longit. 1 deg. 10 min. est.

5° Le pays de Charot est divisé en deux étendards de Tartares, qui habitent principalement vers l'endroit où la rivière Lohan pira se jette dans le Sira mouren. Latit. 43 deg. 30 min. Longit. 4 deg. 20 min. est.

6° Le pays d'Aroucortchin ne fournit qu'une bannière sur la rivière Aroucondoulen. Latit. 45 deg. 30 min. Longit. 3 deg. 50 min. est.

7° Le pays d'Abahanar divisé en deux étendards, & surtout habité aux environs du lac nommé Taal nor. Nor en langue mongou signifie lac. Latit. 43 deg. 30 min. Longit. 0 deg. 28 min. est.

III

En sortant de la porte de Tchang kia keou, à l'ouest de Kou pe keou, on entre dans des terres conquises par l'empereur, & qui relèvent immédiatement de lui. Ces terres de même que celles qui sont depuis Kou pe keou jusqu'à Hi fong keou le long de la grande muraille, sont occupées par les fermiers de l'empereur, des princes, & de plusieurs seigneurs tartares.

On y trouve aussi des Tartares Mongous de différents pays, ou qui

ont été faits prisonniers, ou qui se sont soumis volontairement. Ils sont distribués en trois étendards, que gouvernent des officiers choisis par l'empereur. Ainsi ils ne sont point compris dans les 49 ki ou bannières de Mongous, qui sont autant de princes ou de petits souverains.

En s'écartant de Tchang kia keou, & allant vers le nord, on trouve les pays des princes mongous, de Hoatchit, de Sonhiot, d'Abahai & de Touintchouse.

1° Le pays de Haotchit est divisé en deux étendards, près la rivière Tchikir ou Tchirin pira. Latit. 44 deg. 6 min. Longit. 0 45 min. 10 sec. est.

2° Le pays de Sonhiot est divisé en deux étendards : la principale habitation est près d'un lac, où la hauteur fut prise. Latit. 42 deg. 29 min. 7 secondes. Longit. 1 deg. 28 min. ouest.

3° Le pays d'Abahai est divisé en deux bannières de Tartares, qui campent aux bords de quelques lacs ou de quelques mares d'eau. Souretou houtchin est le plus méridional. Latit. 44 deg. Longit. 1 deg. 31 min. ouest.

4° Le pays de Touintchouse n'a qu'une bannière de Tartares vers la montagne Orgon alin. Alin en langue mantcheou signifie montagne. Latit. 41 deg. 41 min. Longit. 4 deg. 20 min. ouest.

IV

En sortant de la porte de Cha hou keou, on entre dans des terres qui appartiennent à l'empereur. La ville nommée sur la carte Houhou hotun ou Koukou hotun, est surtout remarquable. Sa latitude est de 40 deg. 49 min. & sa longitude de 4 deg. 48 min. ouest.

C’est là qu'habitent les Cousayng ou chefs de deux bannières de Tartares, qu'on nomme aussi Toumet. Ces Tartares viennent en partie de ceux qui furent faits autrefois prisonniers par les Mantcheoux, lorsque sortant du Leao tong ils firent irruption sur les terres des Mongous, & sont mêlés en partie de plusieurs autres Tartares venus

d'autres pays. C’est l'empereur qui nomme leurs chefs.

Après qu'on est sorti des terres dépendantes de Hou hou hotun, on entre dans les pays des princes mongous de Kalka targar, de Maomingan, d'Ourat, d'Ortos ou Ortous. p.063

1° Le pays de Kalka targar est arrosé de la petite rivière nommée Aipaha mouren. Il n'y a qu'une bannière. La principale demeure a de latit. 41 deg. 44 min. Longit. 5 deg. 55 min. ouest.

2° Le pays de Maomingan ne fournit aussi qu'une bannière. Latit. 41 deg. 15 min. Longit. 6 deg. 9 min. ouest.

3° Le pays d'Ourat divisé en trois étendards, est principalement habité le long de la rivière Condolen, par la hauteur qui y fut prise. Latit. 49 deg. 52 min. Longit. 6 deg. 30 min. ouest.

4° Le pays d'Ortos ou Ortous est au sud du fleuve Hoang ho qui l'enveloppe de trois côtés, & est borné par la partie de la grande muraille tirée du point de sortie de ce fleuve en Tartarie, au point de sa rentrée dans la Chine. Il est partagé entre six princes ou six étendards de Mongous. Le point principal du pays a de latit. 39 deg. 30 min. Longit. 7 deg. 30 min.

Les détours que fait le Hoang ho en s'avançant peu à peu vers le nord, ont été marqués sur différentes hauteurs prises en le suivant, au lieu marqué sur la carte Kouré modo qui a de latitude 41 deg. 4 min. 43 sec. Ces pays sont sans habitation & n'ont rien de considérable.

*

Des Tartares Kalkas

Outre ces 49 bannières ou étendards gouvernés par autant de princes mongous, il y a encore au nord & au nord-ouest de Peking plusieurs autres princes tartares distingués de ces Mongous par le nom commun de Kalkas.

Ce nom est pris de la rivière Kalka. On les nomme à Peking Kalka

tase, & Kalka Mongou. Ils s'étendent de l'est à l'ouest, jusqu'à 22 degrés mais ils ne s'élèvent du sud au nord que de 5 degrés & demi. Voici les lieux principaux qu'ils habitent le plus ordinairement.

Le long du Kalka pira. Latitude au-dessous de 48 deg. Longit. 1. 2. 3. 4 deg. est.

Auprès du Pouir nor. latit. 48 deg. Longit. 1 deg. 29 min.

Le long du Kerlon pira, entre le 48 & le 47 de latit. & les 4. 5. 6 deg. de longitude ouest.

Le long du Toula pira, au-dessus de 47 deg. de latit. & de longit. 9 & 10 deg. ouest.

Le long de Hara pira. Latit. 49 deg. 10 min. Longit. 10 deg. 15 min. ouest.

Le long de Selingué pira. Latit. 49 deg. 27 min. Longit. 12 deg. 26 min. ouest.

Le long d'Iben pira. Latit. 49 deg. 23 min. longit. 10 deg. 32 min. ouest.

Le long de Touy pira & Cara oujir. Latit. 46 deg. 29 min. 20 sec. Longit. 15 deg. 16 min. ouest.

Le long d'Irou pira. Latit. 46 deg. Long. 15 deg. 35 min. ouest.

Le long de Pataric pira. Latit. 46 deg. Longit. 16 deg. 32 min. ouest.

Le long de Tegouric pira. Latit. 45 deg. 23 min. 45 sec. Longit. 19 deg. 30 min. ouest.

La ville de Hami, où sont des mahométans qui occupent ce petit pays, & qui obéissent à l'empereur, comme les Kalka ta se leurs voisins. Latit. 42 deg. 53 min. Longit. 22 deg. 23 min.

*

Des Tartares Coconor ou Hohonor

p.064 A l'ouest sont les Tartares Coconor ta se, Coconor Mongous. Ce nom est pris d'un lac que les Mongous appellent Nor, & les Mantcheoux Omo. Les principaux seigneurs de ces Tartares habitent aux environs de ce lac, qui est un des plus grands de Tartarie, & que les géographes chinois nomment Si hai c'est-à-dire, la mer occidentale. Il a en effet plus de vingt grandes lieues de longueur, & plus de dix de largeur. Il est situé entre les parallèles. Latit. 37 & 36 deg. Long. 16 & 17 deg.

On a marqué sur la carte les montagnes, les rivières, & les lieux qu'habitent principalement ceux qui sont soumis à l'empereur. Les autres s'étendent plus à l'ouest en allant vers Lasa.

Tous ces princes se disent de la maison du principal prince des Tartares Eluths qui habite les bords de la rivière Ilin pira, & qui est connu à Peking sous le nom de Tse vang raptan ou Rabdan. Ainsi le nom de Coconor n’est proprement qu'un nom de pays occupé par une famille de princes eluths, & maintenant subdivisé en plusieurs branches. Les chefs ont été honorés par l'empereur des titres de tsing vang, de kun vang, de cong, de peylé : c'est-à-dire, de régulo, de prince, de duc, de comte, tels que les ont les princes mantcheoux de Peking.

@

Remarques

sur la langue des Tartares Mantcheoux

@

p.065 Depuis que la famille tartare maintenant régnante, occupe le trône de la Chine, on parle à la cour la langue des Tartares Mantcheoux, de même que la chinoise ; deux présidents, l'un tartare & l'autre chinois sont à la tête de chaque cour souveraine, & tous les actes publics émanés de ces premiers tribunaux, & du Conseil suprême de l'empereur, se dressent en l'une & l'autre langue.

Cependant cette langue, quoique sans comparaison plus aisée à apprendre que la langue chinoise, qui est la dominante dans tout l'empire, courrait risque d'être tout à fait abolie, sans les précautions que prirent les Tartares après la conquête de la Chine.

Jaloux de conserver leur langue qu'ils mettaient beaucoup au-dessus de celle des Chinois, ils virent bien qu'elle s'appauvrirait insensiblement, que même elle se perdrait tout à fait, plutôt par l'oubli des termes, que par le mélange de la langue chinoise avec la leur, car ces deux langues ne peuvent nullement s'allier ensemble. Les vieux Tartares mouraient peu à peu à la Chine, & leurs enfants apprenaient plus aisément la langue du pays conquis, que celle de leurs pères, parce que les mères & les domestiques étaient presque tous chinois.

Pour parer à cet inconvénient, sous le premier empereur Chun tchi qui ne régna que dix-sept ans, on commença à traduire les livres classiques de la Chine, & à faire des dictionnaires de mots, rangés selon l'ordre alphabétique : mais comme les explications & les caractères étaient en chinois, & que la langue chinoise ne pouvait rendre les sons ni les mots de la langue tartare, ce travail fut assez inutile.

C’est pour cette raison que l'empereur Cang hi dès le commencement de son règne, érigea un tribunal de tout ce qu'il y avait à Peking de plus habiles gens dans les deux langues tartare & chinoise.

Il fit travailler les uns à la version de l'histoire & des livres classiques qui n'étaient pas achevés ; les autres aux traductions des pièces d'éloquence ; & le plus grand nombre à composer un trésor de la langue tartare.

Cet ouvrage s'exécuta avec une diligence extraordinaire. S'il survenait quelque doute, on interrogeait les vieillards des huit bannières tartares : & s'il était nécessaire d'une plus grande recherche, on consultait ceux qui arrivaient nouvellement du fond de leur pays. On proposait des récompenses à ceux qui déterraient quelques vieux mots, quelques anciennes expressions propres à être placées dans le trésor. On affectait ensuite de s'en servir pour les apprendre à ceux qui les avaient oubliées, ou plutôt qui n'en avaient jamais eu connaissance.

Lorsque tous ces mots furent rassemblés, & qu'on crut qu'il n'y en manquait que très peu qui pourraient se mettre dans un supplément, on les distribua par classes.

La première classe parle du ciel ; la seconde du temps ; la troisième de la p.066 terre ; la quatrième de l'empereur, du gouvernement des mandarins, des cérémonies, des coutumes, de la musique, des livres, de la guerre, de la chasse, de l'homme, des terres, des soies, des toiles, des habits, des instruments, du travail, des ouvriers, des barques, du boire, du manger, des grains, des herbes, des oiseaux, des animaux domestiques & sauvages, des poissons, des vers, &c.

Chacune de ces classes est divisée en chapitres & en articles. Tous les mots ainsi rangés & écrits en lettres majuscules, on met sous chacun en plus petits caractères, la définition, l'explication, & l'usage du mot. Les explications sont nettes, élégantes, d'un style aisé, & c'est en les imitant qu'on apprend à bien écrire.

Comme ce livre est écrit en langue & en caractères tartares, il n'est d'aucune utilité pour les commençants, & ne peut servir qu'à ceux qui sachant déjà la langue, veulent s'y perfectionner, ou composer quelque ouvrage.

Le dessein principal a été d'avoir une espèce d'assortiment de toute

la langue, de sorte qu'elle ne puisse périr, tandis que le dictionnaire subsistera. On laisse aux descendants le soin d'y faire des additions, s'ils viennent à découvrir quelque chose nouvelle qui n'ait point de nom.

Ce qu'il y a de singulier dans la langue tartare, comparée avec la langue française, c’est que les Tartares ont des verbes différents autant de fois que les substantifs régis par le verbe, sont différents entre eux : par exemple, si l'on se sert du verbe faire, il faut le changer presque autant de fois que change le substantif qui suit ce verbe ; nous disons, faire une maison, faire un ouvrage, des vers ; faire un tableau, une statue ; faire un personnage, faire le modeste, faire croire, &c. Cela est commode & charge moins la mémoire, mais c'est ce que les Tartares ne peuvent souffrir. Si le même verbe leur échappe dans le discours familier, on le pardonne : mais on ne le passe jamais dans la composition, ni même dans les écritures ordinaires.

Le retour du même mot dans deux lignes voisines, ne leur est pas plus supportable : il forme par rapport à eux une monotonie qui leur choque l'oreille. C’est pour cette raison qu'ils se mettent à rire, lorsqu'on leur lit un de nos livres, parce qu'on entend très souvent, que, qu'ils, qu’eux, quand, quelquefois, &c. La fréquente répétition de ces pronoms leur déplaît infiniment. On a beau leur dire que c’est le génie de notre langue, ils ne peuvent s'y accoutumer. Les Tartares s'en passent & n'en ont nul besoin ; le seul arrangement des termes y supplée, sans qu'il y ait jamais ni obscurité, ni équivoque ; aussi n'ont-ils point de jeux de mots, ni de fades allusions.

Une autre singularité de la langue tartare, est la quantité de termes qu'elle a pour abréger. Elle n'a pas besoin de ces périphrases, ni de ces circonlocutions qui suspendent le discours & qui le glacent : des mots assez courts expriment nettement, ce que sans leur secours on ne pourrait dire que par un long circuit de paroles ; c'est ce qui se voit aisément, quand il s'agit de parler des animaux domestiques ou sauvages, volatiles ou aquatiques. Si l'on en veut faire une description exacte en notre langue, à combien de périphrases ne faut-il point avoir

recours par la disette des termes qui signifient ce qu'on veut exprimer ?

Il n'en est pas de même chez les Tartares, & un seul exemple le fera comprendre. Je choisis celui du chien, c'est celui de tous les animaux domestiques qui fournit le moins de termes dans leur langue, & ils en ont cependant beaucoup plus que nous. Outre les noms communs de grands & petits chiens, de mâtins, de lévriers, de barbets, &c., ils en ont qui marquent leur âge, leur poil, leurs qualités bonnes ou p.067 mauvaises. En voici des exemples.

Veut-on dire qu'un chien a le poil des oreilles & de la queue fort long & bien fourni ? Le mot tatha suffit ; qu'il a le museau long & gros, la queue de même, les oreilles grandes, les lèvres pendantes ? Le seul mot yolo dit tout cela. Que si ce chien s'accouple avec une chienne ordinaire, qui n'ait aucune de ces qualités, le petit qui en naîtra s'appelle peseri. Si quelque chien que ce soit, mâle ou femelle, a au-dessus des sourcils, deux flocons de poil blond ou jaune, on n'a qu'à dire tourbé. S'il est marqueté comme le léopard, c'est couri ; s'il n'a que le museau marqueté, & le reste d'une couleur uniforme, c'est palta ; s'il a le col tout blanc, c'est tchacou ; s'il a quelques poils au-dessus de la tête tombant en arrière, c'est kalia ; s'il a une prunelle de l'œil moitié blanche & moitié bleue, c'est tchikiri ; s'il a la taille basse, les jambes courtes, le corps épais, la tête levée, c'est capari, &c. Indagon est le nom générique du chien, nieguen celui de la femelle ; leurs petits s'appellent niaha jusqu'à l'âge de sept mois, & de là jusqu'à onze mois nouqueré. A 16 mois ils prennent le nom générique d'indagon. Il en est de même pour leurs bonnes & mauvaises qualités, un seul mot en explique deux ou trois.

On ne finirait point si l'on parlait des autres animaux ; des chevaux, par exemple : les Tartares, par une espèce de prédilection pour cet animal qui leur est si utile, ont multiplié les noms en sa faveur, & ils en ont vingt fois plus pour lui que pour le chien. Non seulement ils ont des noms propres pour ses différentes couleurs, son âge, ses qualités ; ils en ont encore pour les différents mouvements qu'il se donne : si étant attaché il ne peut demeurer en repos ; s'il se détache & court en toute

liberté ; s'il cherche compagnie ; s'il est épouvanté de la chute du cavalier, ou de la rencontre subite d'une bête sauvage ; s'il est monté, de combien de pas il marche, combien de secousses différentes il fait éprouver au cavalier. Pour tout cela & pour beaucoup d'autres choses, les Tartares ont des mots uniquement destinés à les exprimer.

Cette abondance est-elle bonne ? est-elle mauvaise ou inutile ? C'est ce qui n'est pas aisé de décider. Ce qu'il y a de certain, c'est que si elle charge la mémoire de ceux qui l'apprennent, surtout dans un âge avancé, elle leur fait beaucoup d'honneur dans la conversation, & est absolument nécessaire dans la composition.

Du reste on ne voit pas d'où ils ont pu tirer cette multitude étonnante de noms & de termes pour exprimer ce qu'ils veulent : ce ne peut être de leurs voisins : ils ont à l'occident les Tartares Mongous, & dans les deux langues il n'y a guère que sept à huit mots semblables ; on ne peut dire même à qui ils appartiennent originairement. A l'orient se trouvent quelques petites nations jusqu'à la mer qui vivent en sauvages, & dont ils n'entendent point la langue, non plus que de ceux qui sont au nord. Au midi ils ont les Coréens, dont la langue & les lettres, qui sont chinoises, ne ressemblent en rien à la langue & aux caractères des Tartares.

Quoiqu'ils n'aient qu'une sorte de caractères, ils les écrivent cependant de quatre façons. La première, est quand on écrit avec respect, c'est-à-dire, en caractères semblables à ceux qui se gravent sur la pierre & sur le bois, ce qui demande beaucoup de temps. Un écrivain ne fait pas plus de vingt ou vingt-cinq lignes en un jour, surtout lorsqu'elles doivent paraître devant l'empereur. Si un coup de pinceau d'une main trop pesante, forme le trait plus large ou plus grossier qu'il ne doit être ; si par le défaut du papier il n'est pas net ; si les mots sont pressés & inégaux ; si on en a oublié un seul : dans tous ces cas & dans d'autres semblables, il faut recommencer. Il n'est pas permis d'user de renvoi, p.068 ni de suppléer à la marge : ce serait manquer de respect au prince. Aussi ceux qui président à l'ouvrage, ne reçoivent point la feuille, où ils ont remarqué un seul de ces défauts. Il

n’est pas plus permis de commencer une ligne par un demi mot, qui n'aura pu être dans la ligne précédente : il faut tellement prendre ses précautions, & si bien mesurer son espace, que cet inconvénient n'arrive pas.

La seconde façon d'écrire est fort belle & peu différente de la première, & cependant donne beaucoup moins de peine. Il n’est pas nécessaire de former à traits doubles les finales de chaque mot, ni de retoucher ce qu'on a fait, ou parce que le trait est plus maigre dans un endroit que dans un autre, ou parce qu'il est un peu baveux.

La troisième façon d'écrire est plus différente de la seconde, que celle-ci ne l’est de la première, c’est l'écriture courante : elle va vite, & l'on a bientôt rempli la page & le revers. Comme le pinceau retient mieux la liqueur que nos plumes, on perd moins de temps à l'imbiber d'encre ; & quand on dicte à l'écrivain, on voit son pinceau courir sur le papier d'un mouvement très rapide, & sans qu'il s'arrête le moindre instant. C’est le caractère le plus d'usage pour écrire les registres des tribunaux, les procès, & les autres choses ordinaires. Ces trois manières d'écrire sont également lisibles, mais moins belles les unes que les autres.

La quatrième façon est la plus grossière de toutes, mais c’est aussi la plus abrégée & la plus commode pour ceux qui composent, ou qui font la minute ou l'extrait d'un livre. Pour mieux entendre ce que je dis, il faut savoir que dans l'écriture tartare, il y a toujours un maître trait qui tombe perpendiculairement de la tête du mot jusqu'à la fin, & qu'à gauche de ce trait, on ajoute comme les dents d'une scie qui sont les voyelles a e i o, distinguées l'une de l'autre par des points qui se mettent à la droite de cette perpendiculaire. Si l'on met un point à l'opposite d'une dent, c’est la voyelle e ; si on l'omet c'est la voyelle a ; si l'on met un point à gauche du mot près de la dent, ce point pour lors tient lieu de la lettre n & il faut lire ne ; s'il y avait un point opposé à droite, il faudrait lire na. De plus si à la droite du mot au lieu d'un point on voit un o, c’est signe que la voyelle est aspirée, & il faut lire ha he, en l'aspirant, comme il se pratique dans la langue espagnole.

Or un homme qui veut s'exprimer poliment en tartare, ne trouve pas d'abord le mot qu'il cherche : il rêve, il se frotte le front, il s'échauffe l'imagination, & quand une fois il s'est mis en humeur, il voudrait répandre sa pensée sur le papier sans presque l'écrire.

Il forme donc la tête du caractère, & tire la perpendiculaire jusqu'en bas : c'est beaucoup s'il met un ou deux points : il continue de même jusqu'à ce qu'il ait exprimé sa pensée ; si une autre pensée la suit de près, il ne se donne pas le temps de relire ; il continue ses lignes, jusqu'à ce qu'il arrive à une transition difficile. Alors il s'arrête tout court, il relit ses perpendiculaires, & y ajoute quelques traits dans les endroits, où un autre que lui ne pourrait deviner ce qu'il a écrit.

Si en relisant, il voit qu'il ait omis un mot, il l'ajoute à côté, en faisant un signe à l'endroit où il devait être placé ; s'il y en a un de trop, ou s'il est mal placé, il ne l'efface pas, il l'enveloppe d'un trait ovale. Enfin si on lui fait remarquer, ou s'il juge lui-même que le mot est bon, il ajoute à côté deux o o. Ce signe le fait revivre, & avertit le lecteur de cette résurrection.

Cette quatrième façon d'écrire ne laisse pas d'être lisible, quand on est au fait de la matière qui se traite, & qu'on a quelque habileté dans la langue. Celui qui tient le pinceau jette sur le papier ce qu'il pense, ou ce qu'on lui dicte, sans y chercher que la vérité & l'exactitude. Après p.069 quoi c'est à lui à travailler & à composer l'ouvrage.

Quoique pendant ce temps-là d'autres s'entretiennent ensemble, son travail n'en est point interrompu ; il n'entend même rien de ce qui se dit ; on est accoutumé des la jeunesse à cette application. Il compose donc tranquillement au milieu du bruit, & cherche des expressions dignes de la réputation qu'il s'est acquis. Ainsi il rêve, il cherche de nouveaux tours, il examine scrupuleusement les termes, l'expression, la brièveté, la netteté, l'ordre du discours jusqu'à ce qu'il soit content : car dans la langue tartare, comme dans les autres langues, il n'y a rien qu'on ne puisse dire d'un style poli, clair, & net.

Quoiqu'on se serve communément du pinceau pour écrire, il y a

cependant des Tartares qui emploient une espèce de plume faite de bambou, & taillée à peu près comme les plumes d'Europe. Mais parce que le papier de Chine est sans alun & fort mince, le pinceau chinois est plus commode que la plume.

Si cependant on veut écrire avec la plume, ou qu'on s'en serve pour peindre à la chinoise des fleurs, des arbres, des montagnes, &c. il faut auparavant passer par dessus le papier, de l'eau dans laquelle on ait fait dissoudre un peu d'alun, pour empêcher que l'encre ne pénètre. Les caractères tartares sont de telle nature, qu'étant renversés, on les lit également, c'est-à-dire, que si un Tartare vous présente un livre ouvert dans le sens ordinaire, & si vous le lisez lentement, lui qui ne voit les lettres qu'à rebours, lira plus vite que vous, & vous préviendra lorsque vous hésiterez. De là vient qu'on ne saurait écrire en Tartare, que ceux qui se trouvent dans la même salle, & dont la vue peut s'étendre jusques sur l'écriture, en quelque sens que ce soit, ne puissent lire ce que vous écrivez, surtout si ce sont de grandes lettres.

Il n'y a point de Tartare qui ne préfère sa langue naturelle à celles de toutes les autres nations, & qui ne la regarde comme la plus belle & la plus abondante qui soit au monde. C’est une prévention générale où sont tous les peuples : chacun pense bien de soi, de son pays, de sa langue, de son mérite ; & dans la persuasion où l'on est que les autres nations n'ont pas les mêmes avantages, on leur donne sans façon le nom de barbares. Le père Parrenin qui me fournit ces connaissances sur la langue tartare, eut bien de la peine à guérir le fils aîné de l'empereur de cette prévention, ainsi qu'on va le voir par l'entretien qu'il eut avec ce prince, dans un des voyages où il accompagnait l'empereur en Tartarie.

Ce prince qui avait alors 35 ans, s'était persuadé qu'on ne pouvait bien rendre le sens de sa langue naturelle, & encore moins la majesté de son style, en aucune de ces langues barbares, (ainsi appelait-il les langues d'Europe, faute de les connaître.) Il en voulut faire l'épreuve, & pour s'en convaincre, dit le père Parrenin, il me fit venir un jour dans sa tente.

— J'ai à écrire au père Suarez, me dit-il, pour lui recommander une affaire importante, mais comme il n'entend point le Tartare, je vous dicterai ce que j'ai à lui mander, & vous le traduirez en latin, qui est, comme vous me l'avez dit, une langue commune en Europe à tous les gens de lettres.

— Rien de plus aisé, lui répondis-je en prenant la plume,

car le papier était déjà préparé sur la table. Le prince commença d'abord par une longue période qu'il n'acheva pas tout à fait, & me dit de traduire. Je le priai de dire tout de suite ce qu'il voulait mander, après quoi je le mettrais en latin. Il le fit en souriant, comme s'il eut cru que je cherchais à éluder la difficulté.

La traduction fut bientôt faite. Je lui demandai quelle suscription il voulait p.070 que je misse à la lettre :

— Mettez celle-ci, me répondit-il, paroles du fils aîné de l'empereur à Sou lin (c'est le nom chinois du père Suarez).

Je le fis, & lui présentai la lettre, affectant de ne la pas relire.

— Que sais-je, me dit-il, ce que vous avez écrit ? Est-ce ma pensée ? Est-ce la vôtre ? N'avez-vous rien oublié, changé, ou ajouté ? N'est-ce pas quelque pièce que la mémoire vous a fournie ? Car j'ai remarqué qu'en écrivant, vous n'avez fait aucune rature, & que vous ne transcriviez pas comme nous faisons nous autres.

— Une si petite lettre, lui dis-je, ne demande pas qu'on se donne tant de peine, la première main suffit quand on sait la langue.

— Bon, me dit-il, vous voulez me prouver que vous savez le latin, & moi je veux m'assurer que votre traduction est fidèle. Dites-moi donc en chinois ce que je vous ai dicté en tartare, & que vous dites avoir mis en latin.

Je le fis aussitôt, & il en fut surpris.

— Cela n’est pas mal, ajouta-t-il, & si la réponse qui viendra, est conforme à ce que vous venez de dire, je serai détrompé, mais il faut que le Père me réponde en chinois ; car s'il répondait en langue européenne, vous pourriez me donner une réponse de votre façon.

Je l'assurai qu'il serait obéi, & que la réponse serait conforme à sa lettre.

— Je vous avoue, répliqua le prince, que je vous ai fait appeler plutôt dans le dessein d'éprouver ce que vous savez faire, que par le besoin que j'eusse d'écrire à Peking. Quand je considère vos livres d'Europe, je trouve que la couverture en est bien travaillée, & que les figures en sont bien gravées ; mais les caractères me déplaisent fort : ils sont petits, & en petit nombre, mal distingués les uns des autres, & font une espèce de chaîne, dont les anneaux sont un peu tortillés ; ou plutôt ils sont semblables aux vestiges, que les mouches laissent sur les tables de vernis couvertes de poussière. Comment peut-on avec cela exprimer tant de pensées & d'actions différentes, tant de choses mortes & vivantes ? Au contraire, nos caractères, & même ceux des Chinois, sont beaux, nets, bien distingués. Ils sont en grand nombre, & l'on peut choisir : ils se présentent bien au lecteur & réjouissent la vue. Enfin notre langue est ferme & majestueuse, les mots frappent agréablement l'oreille, au lieu que quand vous parlez les uns avec les autres, je n'entends qu'un gazouillement perpétuel, assez semblable au jargon de la province de Fo kien.

Ce prince ne trouve pas mauvais qu'on le contredise, chose assez rare parmi les personnes de son rang : ainsi je saisis l'occasion qu'il me présentait de défendre nos langues européennes. Je commençai cependant selon la coutume du pays, par avouer qu'il avait raison : ce mot plaît aux princes orientaux, ils le savourent avec plaisir, & les dispose à écouter les raisons par lesquelles on leur prouve

insensiblement qu'ils ont tort. Ces ménagements ne sont pas moins en usage dans les cours d'occident, car il me semble que partout c'est un mauvais métier que celui de disputer avec les princes.

J'accordai donc au prince que la langue tartare était assez majestueuse ; qu'elle était propre à décrire les hauts faits de guerre, à louer les Grands, à faire des pièces sérieuses, à composer l'histoire ; qu'elle ne manquait pas de termes & d'expressions pour toutes les choses dont leurs ancêtres avaient connaissance, mais aussi qu'on devait prendre garde de ne pas trop se prévenir en faveur de sa langue.

> — Vous préférez votre langue, lui dis-je, à celle des Chinois, & je crois que vous avez raison ; mais les Chinois de leur côté qui savent les deux langues n'en conviennent pas ; & effectivement on ne peut nier qu'il n'y ait des défauts dans la langue tartare.

Ces dernières paroles avancées par un p.071 étranger le surprirent ; mais sans lui donner le temps de m'interrompre, je lui fis un petit détail de ce que j'y avais remarqué de défectueux.

> — Vous convenez, lui dis-je, que les Chinois avec tant de milliers de caractères, ne peuvent exprimer les sons, les paroles, les termes de votre langue sans les défigurer, de manière qu'un mot tartare n'est plus reconnaissable ni intelligible, dès qu'il est écrit en chinois ; & de là vous concluez avec raison que vos lettres sont meilleures que les lettres chinoises, quoiqu'en plus petit nombre, parce qu'elles expriment fort bien les mots chinois. Mais la même raison devrait vous faire convenir que les caractères d'Europe valent mieux que les caractères tartares, quoiqu'en plus petit nombre, puisque par leur moyen nous pouvons exprimer aisément les mots tartares & chinois, & beaucoup d'autres encore que vous ne sauriez bien écrire.

Le raisonnement que vous faites, ajoutai-je, sur la beauté des caractères, prouve peu ou rien du tout. Ceux qui ont inventé les caractères européens, n'ont pas prétendu faire des peintures propres à réjouir la vue : ils ont voulu seulement faire des signes pour représenter leurs pensées, & exprimer tous les sons que la bouche peut former : & c'est le dessein qu'ont eu toutes les nations, lorsqu'elles ont inventé l'écriture. Or plus ces signes sont simples, & leur nombre petit, pourvu qu'il suffise, plus sont-ils admirables & aisés à apprendre. L'abondance en ce point est un défaut, & c'est par là que la langue chinoise est plus pauvre que la vôtre, & la vôtre l'est plus que les langues d'Europe.

— Je ne conviens pas, dit le prince, que nous ne puissions avec les caractères tartares écrire les mots des langues étrangères : n'écrivons-nous pas la langue des Mongous, la langue coréenne, la chinoise, celle du Thibet &c. ?

— Ce n'est pas assez, lui répondis-je, il faudrait écrire la nôtre. Essayez, par exemple, si vous pourrez écrire ces mots, prendre, platine, griffon, friand.

Il ne le put, parce que dans la langue tartare on ne peut joindre deux consonnes de suite : il faut placer entre deux une voyelle, & écrire : perendre, pelatine, gerifon, feriand.

Je lui fis remarquer que l'alphabet tartare, quoiqu'en beaucoup de choses semblable au nôtre, ne laissait pas d'être défectueux.

— Il vous manque, lui dis-je, deux lettres initiales, le B & le D ; vous ne pouvez commencer aucun mot par ces lettres, & vous leur substituez le P & le T ; par exemple, au lieu d'écrire Bestia, Deus, vous écrivez Pestia, Teus. De là vient qu'il y a une infinité de sons européens que vous ne pouvez écrire, quoique vous puissiez les prononcer ; d'où je conclus que notre alphabet l'emporte sur le vôtre.

D'ailleurs, poursuivis-je, vous prononcez & écrivez la voyelle e toujours ouverte : vous ne prononcez l'e muet qu'à la fin de quelques mots qui finissent par n, mais vous n'avez aucun signe qui le fasse connaître. Je sais que ces défauts se trouvent dans la langue chinoise, & que comme vous avez la lettre r qu'ils n'ont pas, votre langue est au-dessus de la leur, quand il s'agit d'exprimer les noms étrangers.

Le prince ne goûtait pas trop ce discours, il me dit cependant de continuer mes remarques ; je passai donc de l'alphabet à la langue tartare en général ; je dis qu'elle n'était pas commode pour le style concis & coupé, que plusieurs mots étaient trop longs, & que je croyais que c'était une des raisons qui la rendait inutile pour la poésie ; que je n'avais pas vu de docteurs tartares faire des vers, ni même traduire autrement qu'en prose les vers chinois.

— C'est sans doute, ajoutai-je, parce que la rime & la mesure si faciles en chinois, ne sont pas praticables dans votre langue. Vous faites souvent & bien des vers chinois, que vous écrivez sur les éventails, ou que vous p.072 donnez à vos amis. Oserais-je vous demander si vous en avez fait en tartare ?

— Je ne l'ai pas tenté, dit le prince, & je ne sache pas qu'on ait fait sur cela des règles : mais qui vous a dit qu'il y avait au monde des poètes & des vers ? Avouez que ce n'est qu'à la Chine que vous l'avez appris.

— Cela est si peu vrai, lui dis-je, que j'étais prévenu qu'on ne pourrait faire des vers dans une langue qui n'a que des monosyllabes : je me trompais, de même que vous vous trompez. Je vais vous réciter des vers en deux langues, & quoique vous ne puissiez en comprendre le sens, vous remarquerez aisément la mesure & la rime.

Cette expérience faite, j'ajoutai qu'il y avait peu de transitions dans la langue tartare ; qu'elles étaient très fines & difficiles à attraper ; que c'était l'écueil où échouaient les plus habiles gens ; qu'on en voyait

quelquefois demeurer assez longtemps le pinceau en l'air, pour passer d'une phrase à l'autre, & qu'après avoir rêvé, ils étaient obligés d'effacer ce qu'ils avaient écrit : que quand on leur en demandait la raison, ils n'en apportaient point d'autre que celle-ci : cela sonne mal, cela est dur, cela ne se peut dire, il faut une autre liaison, &c.

Le prince ne put nier que cet inconvénient ne se trouvât dans sa langue, mais il me dit que cette difficulté ne se rencontrait pas dans le discours, & qu'on parlait sans hésiter.

> — Il serait bien étrange, lui répliquai-je, qu'un homme, qui raconte un fait ou une histoire, après trois ou quatre périodes, s'arrêtât la bouche ouverte sans pouvoir continuer son discours : on le croirait frappé d'une apoplexie subite. Mais remarquez que ceux qui ne possèdent pas la langue dans sa perfection comme vous, trainent d'ordinaire les finales, & ajoutent le mot yala, qui ne signifie rien ; si dans un entretien ils ne répètent que deux ou trois fois ce mot inutile, ils croient qu'on doit leur en tenir compte. Je vois que ceux mêmes qui viennent récemment du fond de la Tartarie, l'emploient aussi fréquemment que les autres, ce qui prouve qu'en effet les transitions sont en petit nombre ; & parce que dans la composition un peu plus élégante, on n'ose risquer le mot yala, surtout depuis que l'empereur votre père l'a décrié en évitant de s'en servir, les auteurs se trouvent fort à l'étroit, quand il s'agit de passer d'une matière à l'autre.

Le prince me répliqua en souriant, que la partie n'était pas égale entre nous deux, parce que j'étais dans son pays, & que lui n'était jamais allé en Europe.

> — Si j'y avais fait un voyage, dit-il agréablement, j'en serais revenu chargé de tous les défauts de votre langue, & j'aurais de quoi vous confondre.
>
> — Vous n'auriez pas été aussi chargé que vous le pensez, lui répondis-je, on y a soin du langage, il n'est pas abandonné au

caprice du public : il y a, de même que pour les sciences & les beaux arts, une académie établie pour réformer & perfectionner la langue.

— Arrêtez-là, dit le prince, s'il y a des réformateurs pour votre langue, elle doit avoir des défauts, & beaucoup.

— Je me suis mal expliqué, lui dis-je, on ne l'a pas tant établie pour réformer notre langue, que pour la contenir dans ses limites : en cela elle ressemble à vos grands fleuves : quoiqu'ils roulent majestueusement leurs eaux, vous ne laissez pas de commettre des officiers pour y veiller, de peur qu'ils ne débordent, ou ne s'enflent par le mélange des eaux étrangères, & ne deviennent moins pures & moins utiles.

— Mais, poursuivit le prince, votre langue n'a-t-elle rien emprunté des autres ? Ne s'y est-il point introduit des termes & des expressions des royaumes voisins ? S'est-elle toujours conservée dans la pureté de son origine ?

Je lui répondis qu'au commencement, les différents royaumes d'Europe étant gouvernés par un même prince, le commerce réciproque des différentes nations p.073 avait introduit des mots communs, surtout dans les sciences & les arts, selon le langage des nations qui les avaient inventé les premières.

Ces paroles furent un sujet de triomphe pour le régulo : il s'écria qu'il avait l'avantage.

— Nous n'avons pris, dit-il, que fort peu de mots des Mongous, & encore moins des Chinois : & le peu que nous en avons pris, nous les avons dépaysés, en leur donnant une terminaison tartare. Mais vous autres, vous vous êtes enrichis des dépouilles de vos voisins. Vous avez bonne grâce après cela de venir chicaner la langue tartare sur des bagatelles.

Je ne m'étendrai pas, dit le père Parrenin, sur la manière dont il me fallut mettre ce prince au fait de la différence qu'il y a entre les langues vivantes & les langues mortes, car il n'avait jamais ouï parler de ces

dernières : il suffit de dire que notre dispute dura, jusqu'à ce qu'il eût reçu la réponse que lui fit le père Suarez. Il en fut content, & il commença à avoir meilleure opinion des langues d'Europe, c'est-à-dire, qu'il les plaça immédiatement au-dessus de la sienne, encore voulait-il mettre la chinoise entre deux ; mais je protestai fortement contre cette injustice, alléguant la multitude des équivoques qui se trouvent dans la langue chinoise.

> — Hé bien, je vous l'abandonne, dit-il en riant, les Chinois qui n'aiment pas à être contredits sur cet article, sauront bien se défendre.

Ainsi finit l'entretien que le père Parrenin eut avec le fils aîné de l'empereur sur la langue tartare, & il suffit, ce me semble, avec ce que j'ai dit auparavant, pour faire connaître le génie de cette langue.

@

VOYAGES

DU PÈRE VERBIEST

à la suite de l'empereur de la Chine dans la Tartarie orientale

Premier voyage en l'année 1682

@

p.074 L'empereur de la Chine fit un voyage dans la Tartarie orientale, au commencement de l'année 1682, après avoir apaisé par la mort de trois rois rebelles, une révolte qui s'était formée dans quelques provinces de l'empire. L'un de ces princes révoltés fut étranglé dans la province dont il s'était rendu le maître.

Le second ayant été conduit à Peking avec les principaux chefs de sa faction, fut mis en pièces à la vue de toute la cour ; les plus considérables d'entre les mandarins prêtant eux-mêmes la main à cette triste exécution, pour venger la mort de leurs parents, qu'il avait fait cruellement mourir.

Le troisième qui était le plus considérable, & comme le chef de la révolte, avait par une mort volontaire prévenu le supplice qu'il méritait, & avait ainsi terminé une guerre qui durait depuis sept ans.

La paix ayant été par là rétablie dans l'empire, & toutes les provinces jouissant paisiblement de leur ancienne liberté, l'empereur partit le 23 mars pour aller dans la province de Leao tong, pays de ses ancêtres, dans le dessein d'y visiter leurs sépulcres, & après les avoir honorés avec les cérémonies ordinaires, de poursuivre son chemin dans la Tartarie orientale. Ce voyage fut d'environ onze cent mille pas, depuis Peking, jusqu'au terme.

L'empereur menait avec lui son fils aîné, jeune prince, alors âgé de dix ans. Les trois premières reines furent du voyage qu'elles firent chacune sur un char doré ; les principaux régulos qui composent cet empire en furent aussi, avec tous les Grands de la cour, & les plus considérables mandarins de tous les ordres : ils avaient tous une fort grande suite & un nombreux équipage, ce qui faisait à l'empereur un cortège de plus de soixante-dix mille personnes.

p.075 Il voulut que je l'accompagnasse dans ce voyage, & que je fusse toujours auprès de sa personne, afin de faire en sa présence les

observations nécessaires pour connaître la disposition du ciel, l'élévation du pôle, la déclinaison de chaque pays, & pour mesurer par les instruments de mathématiques la hauteur des montagnes & la distance des lieux. Il était bien aise pareillement de s'instruire sur ce qui regarde les météores, & sur beaucoup d'autres matières de physique & de mathématique.

Ainsi il donna ordre à un officier, de faire porter sur des chevaux, les instruments dont j'aurais besoin, & il me recommanda au prince son oncle, qui est aussi son beau-père, & la seconde personne de l'État : on l'appelle d'un nom chinois, qui signifie associé à l'empire : il le chargea de me faire donner tout ce qui serait nécessaire pour le voyage ; ce que ce prince fit avec une bonté toute particulière, me faisant toujours loger dans sa tente, & manger à sa table.

L'empereur avait ordonné qu'on me donnât dix chevaux de son écurie, afin que j'en pusse changer aisément, & parmi ceux-là, il y en avait qu'il avait monté lui-même, ce qui est une fort grande distinction. Dans le voyage on marcha toujours vers l'orient d'été.

De Peking jusqu'à la province de Leao tong, le chemin, qui est d'environ de 300 milles, est assez uni ; dans la province même de Leao tong, il est de 400 milles mais beaucoup plus inégal à cause des montagnes : depuis la frontière de cette province jusqu'à quatre cents milles au-delà, il est fort difficile, étant coupé tantôt par des montagnes extrêmement escarpées, tantôt par des vallées d'une profondeur extraordinaire, & par des plaines désertes, où l'on fait deux ou trois jours de marche sans rien trouver. Les montagnes de ce pays sont couvertes du côté de l'orient de grands chênes & de vieilles forêts, qui n'ont point été coupées depuis plusieurs siècles.

Tout le pays qui est au-delà de la province de Leao tong est fort désert, on n'y voit de tous côtés que montagnes, que vallées, que cavernes de tigres, d'ours, & d'autres bêtes farouches : on n'y trouve presque point de maisons, mais seulement de méchantes chaumines sur le bord des fleuves & des torrents. Toutes les villes & les bourgades que j'ai vues dans le Leao tong, & qui sont en assez grand nombre,

sont entièrement ruinées. On n'y voit partout que de vieilles masures, avec des monceaux de pierre & de brique.

Dans l'enceinte de ces villes il y a quelques maisons bâties depuis peu, mais sans aucun ordre : les unes sont faites de terre, les autres des restes des anciens bâtiments, la plupart couvertes de paille, très peu de brique. Il ne reste pas maintenant le moindre vestige de quantité de bourgs & de villages qui subsistaient avant la guerre. Car le petit roi des Tartares qui commença à l'allumer, n'ayant d'abord qu'une fort petite armée, fit prendre les armes aux habitants de ces lieux-là ; & il les fit détruire ensuite, pour ôter aux soldats l'espérance de retourner jamais dans leur terre natale.

La capitale de Leao tong, qu'on nomme Chin yang, est une ville assez belle & assez entière : il y a même encore un reste d'un ancien palais. Elle est, autant que je l'ai pu remarquer par plusieurs observations, à 41 degrés 56 minutes, c'est-à-dire, deux degrés au-dessus de Peking quoique jusques à présent, & les Européens & les Chinois ne lui aient donné que 41 degrés. Il n'y a dans cette ville aucune déclinaison de l'aimant, comme je l'ai remarqué par plusieurs observations réitérées. La ville d'Oula, qui était presque le terme de notre voyage, est à 43 degrés environ 50 minutes. La boussole y décline du midi à l'occident, d'un degré 40 minutes.

p.076 Mais reprenons la suite de notre voyage. Depuis Peking jusqu'à cette extrémité de l'orient on fit un nouveau chemin, par lequel l'empereur pouvait marcher commodément à cheval, & les reines sur leurs chars. Ce chemin est large d'environ dix pieds, le plus droit, & le plus uni qu'on l'ait pu faire. Il s'étend jusqu'à près de 1100 milles. On avait fait des deux côtés une espèce de petite levée haute d'un pied, toujours égale & parfaitement parallèle l'une à l'autre.

Ce chemin était aussi net, surtout quand le temps était beau, que l'aire où les laboureurs battent le blé dans les campagnes, aussi y avait-il des gens qui n'étaient occupés qu'à le nettoyer. Les chrétiens n'ont pas tant de soin de balayer les rues & les places publiques où le Saint Sacrement doit passer dans les processions, que ces infidèles en

ont de nettoyer les chemins par où doivent passer leurs rois & leurs reines, toutes les fois qu'ils sortent de leur palais.

On fit pour le retour un chemin semblable au premier. On avait aplani les montagnes autant qu'on l'avait pu : on avait dressé des ponts sur les torrents, & pour les orner, on avait tendu des deux côtés une espèce de nattes, sur lesquelles étaient peintes diverses figures d'animaux, qui faisaient le même effet que les tapisseries qu'on tend dans les rues aux processions.

L'empereur ne suivait presque jamais ce chemin, chassant presque toujours : & lors même qu'il joignait les reines, il le côtoyait seulement, de peur que le grand nombre de chevaux qui étaient à sa suite ne le gâtassent : il marchait ordinairement à la tête de cette espèce d'armée.

Les reines le suivaient immédiatement sur leurs chars, avec leur train & leurs équipages. Elles laissaient néanmoins quelque intervalle entre lui & elles : ensuite marchaient les régulos, les Grands de la cour, & les mandarins, chacun selon son rang. Une infinité de valets, & d'autres gens à cheval faisaient l'arrière-garde.

Comme il n'y avait point de ville sur toute la route, qui pût ni loger une si grande multitude de gens, ni leur fournir des vivres, & que d'ailleurs on devait faire une grande partie du voyage par des lieux peu habités, on fut obligé de faire porter tout ce qui était nécessaire pour le voyage, & même des vivres pour plus de trois mois.

C'est pourquoi l'on envoyait devant, par les chemins qu'on avait fait à côte de celui de l'empereur, une infinité de chariots, de chameaux, de chevaux, & de mulets pour porter le bagage. Outre cela l'empereur, les régulos, & presque tous les Grands de la cour faisaient suivre un grand nombre de chevaux de main, pour en changer de temps en temps. Je ne compte point les troupeaux de bœufs, de moutons, & d'autre bétail qu'on était obligé de mener.

Quoique cette grande multitude d'hommes, de chevaux, & de troupeaux allât par un chemin assez éloigné de celui de l'empereur, elle excitait cependant une si horrible poussière, que nous marchions

enveloppés d'un nuage si épais, que nous avions de la peine à distinguer de 15 ou 20 pas ceux qui marchaient devant nous.

La marche était si bien réglée, que cette armée campait tous les soirs sur le bord de quelque fleuve ou de quelque torrent. C'est pourquoi on faisait partir de grand matin les tentes & le bagage nécessaire, & les maréchaux des logis étant arrivés les premiers, marquaient le lieu le plus propre pour la tente de l'empereur, pour celles des reines, des régulos, des Grands de la cour, & des mandarins, selon la dignité d'un chacun, & selon le rang qu'ils tiennent dans la milice chinoise, qui est divisée en huit ordres, ou en huit étendards.

Dans l'espace de trois mois nous fîmes environ 1.000 milles en avançant p.077 vers l'orient d'été, & autant au retour. Enfin nous arrivâmes à Chan hai, qui est un fort situé entre la mer méridionale & les montagnes du nord. C'est là où commence cette muraille célèbre qui sépare la province de Leao tong, de celle de Pe tche li, d'où elle s'étend fort loin du côté du nord, par dessus les plus hautes montagnes.

Quand nous fûmes entrés dans cette province, l'empereur, les régulos, & les Grands de la cour quittèrent le grand chemin dont nous avons parlé, pour prendre celui des montagnes du nord, qui s'étendent sans interruption vers l'orient d'été. On y passa quelques jours à la chasse, qui se fit de cette sorte.

L'empereur choisit trois mille hommes de ses gardes du corps, armés de flèches & de javelots. Il les dispersa de côté & d'autre, de sorte qu'ils occupaient un grand circuit autour des montagnes qu'ils environnaient de toutes parts. Ce qui faisait comme une espèce de cercle dont le diamètre était au moins de 3.000 pas. Ensuite venant à s'approcher d'un pas égal, sans quitter leur rang, quelque obstacle qu'ils trouvassent dans leur chemin, car l'empereur avait mêlé parmi eux des capitaines, & même des Grands de la cour pour y maintenir l'ordre, ils réduisaient ce grand cercle à un autre beaucoup moindre qui avait environ 300 pas de diamètre : ainsi toutes les bêtes qui avaient été enfermées dans le premier, se trouvaient prises dans celui-ci,

comme dans un filet, parce que chacun mettant pied à terre, ils se serraient si étroitement les uns contre les autres, qu'ils ne laissaient aucune issue par où elles pussent s'enfuir.

Alors on les poursuivait si vivement dans ce petit espace, que ces pauvres animaux épuisés à force de courir, venaient tomber aux pieds des chasseurs, & se laissaient prendre sans peine. Je vis prendre de cette manière deux ou trois cents lièvres en moins d'un jour, sans compter une infinité de loups & de renards. J'ai vu la même chose plusieurs fois dans la Tartarie qui est au-delà de la province de Leao tong, où je me souviens d'avoir vu entr'autres plus de mille cerfs enfermés dans ces sortes d'enceintes, qui venaient se jeter entre les mains des chasseurs, ne trouvant point de chemin pour se sauver. On tua aussi des ours, des sangliers, & plus de 60 tigres : mais pour ces sortes de chasses on s'y prend d'une autre manière, & l'on se sert d'autres armes.

L'empereur voulut que je me trouvasse à toutes ces différentes chasses, & il recommanda à son beau-père d'une manière fort obligeante d'avoir un soin particulier de moi, & de prendre garde que je ne fusse exposé à aucun danger dans la chasse des tigres, & des autres bêtes féroces. J'étais là le seul de tous les mandarins qui fut sans armes, & assez près de l'empereur. Quoique je me fusse un peu fait à la fatigue, depuis le temps que nous étions en voyage, je me trouvais si las tous les soirs en arrivant à ma tente, que je ne pouvais me soutenir, & je me serais dispensé plusieurs fois de suivre l'empereur, si mes amis ne m'avaient conseillé le contraire, & si je n'avais craint qu'il ne le trouvât mauvais, au cas qu'il s'en fût aperçu.

Après avoir fait environ 400 milles en chassant toujours de cette manière, nous arrivâmes enfin à Chin yang, ville capitale de la province, où nous demeurâmes quatre jours. Les habitants de Corée vinrent présenter à l'empereur un veau marin qu'ils avaient pris. L'empereur me le fit voir, & me demanda si dans nos livres d'Europe, il était parlé de ce poisson. Je lui dis que nous avions un livre dans notre bibliothèque de Peking, qui en expliquait la nature, & dans lequel il y en

avait même une figure : il me témoigna de l'empressement pour le voir, & dépêcha aussitôt à nos Pères de Peking un courrier, qui me l'apporta en peu de jours. L'empereur prit plaisir à voir que ce qui était p.078 marqué de ce poisson dans ce livre, était conforme à ce qu'il voyait : il le fit porter à Peking, pour y être conservé soigneusement.

Pendant le séjour que nous fîmes en cette ville, l'empereur alla visiter avec les reines les tombeaux de ses ancêtres, qui n'en font pas fort éloignés, d'où il les renvoya à Chin yang, pour continuer son voyage vers la Tartarie orientale.

Après plusieurs jours de marche & de chasse il arriva à Kirin, qui est : éloigné de Chin yang de 400 milles. Cette ville est bâtie le long du grand fleuve Songari, qui prend sa source au mont Chan pé, distant de là de 400 milles vers le midi. Cette montagne si fameuse dans l'orient pour avoir été l'ancienne demeure de nos Tartares, est, dit-on, toujours couverte de neiges, d'où elle a pris son nom : car Chan pé signifie montagne blanche.

D'abord que l'empereur l'aperçut, il descendit de cheval, il se mit à genoux sur le rivage, & s'inclina trois fois jusqu'à terre pour la saluer. Ensuite il se fit porter sur un trône éclatant d'or, & fit ainsi son entrée dans la ville. Tout le peuple accourut en foule au-devant de lui, en témoignant par ses larmes la joie qu'il avait de le voir.

Ce prince prit beaucoup de plaisir à ces témoignages d'affection, & pour donner des marques de sa bienveillance, il voulut bien se faire voir à tout le monde, & défendit à ses gardes d'empêcher le peuple de l'approcher, comme ils font à Peking.

On fait en cette ville des barques d'une manière particulière. Les habitants en tiennent toujours un grand nombre de prêtes pour repousser les Moscovites, qui viennent souvent sur cette rivière leur disputer la pêche des perles. L'empereur s'y reposa deux jours, après lesquels il descendit sur le fleuve avec quelques seigneurs, accompagné de plus de cent bateaux jusques à la ville d'Oula, qui est la plus belle de tout le pays, & qui était autrefois le siège de l'empire des Tartares.

Un peu au-dessous de cette ville, qui est à plus de 32 milles de Kirin, la rivière est pleine d'un certain poisson qui ressemble assez à la plie d'Europe : & c'était principalement pour y prendre le divertissement de la pêche que l'empereur était allé à Oula : mais les pluies survenant tout à coup, grossirent tellement la rivière, que tous les filets furent rompus & emportés par le débordement des eaux. L'empereur cependant demeura cinq ou six jours à Oula : mais voyant que les pluies ne discontinuaient point, il fut obligé de revenir à Kirin, sans avoir pris le plaisir de la pêche.

Comme nous remontions la rivière, la barque où j'étais avec le beau-père de l'empereur, fut tellement endommagée par l'agitation des vagues, que nous fûmes contraints de mettre pied à terre, & de monter sur une charrette tirée par un bœuf, qui nous rendit fort tard à Kirin, sans que la pluie eût discontinué durant tout le chemin.

Le soir comme on entretenait l'empereur de cette aventure, il dit en riant : le poisson s'est moqué de nous. Enfin après avoir séjourné deux jours à Kirin, les pluies commencèrent à diminuer, & nous reprîmes la route de Leao tong. Je ne puis exprimer les peines & les fatigues qu'il nous fallut essuyer durant tout le cours de ce voyage, marchant par des chemins que les eaux avaient gâtés, & rendu presque impraticables. Nous allions sans cesse par des montagnes ou par des vallées : & l'on ne pouvait passer qu'avec un extrême danger, les torrents & les rivières qui étaient grossies par des ravines qui y coulaient de toutes parts. Les ponts étaient ou renversés par la violence des courants, ou tout couverts par le débordement des eaux. Il s'était fait en plusieurs endroits de grands amas d'eau, & une fange dont il était presque impossible de se tirer. Les chevaux, les chameaux, & les autres bêtes de p.079 somme qui portaient le bagage, ne pouvaient avancer : ils demeuraient embourbés dans les marais, ou mouraient de langueur sur les chemins : les hommes n'étaient pas moins incommodés : & tout s'affaiblissait faute de vivres & de rafraîchissements nécessaires pour un si grand voyage. Quantité de cavaliers étaient obligés ou de traîner eux-mêmes à pied leurs chevaux qui n'en pouvaient plus, ou de

s'arrêter au milieu des campagnes pour leur faire prendre haleine.

Quoique les maréchaux des logis & les fourriers n'épargnassent ni les travailleurs, ni le bois, qu'on coupait de tous côtés, pour remplir de fascines ces mauvais passages, néanmoins après que les chevaux & les chariots, qui prenaient le devant dès le grand matin, étaient une fois passés, il était impossible de passer après eux. L'empereur même avec son fils, & tous les grands seigneurs de la cour, furent obligés plus d'une fois de traverser à pied les boues & les marécages, craignant de s'exposer à un plus grand danger, s'ils eussent voulu passer à cheval.

Quand il se rencontrait des ponts, ou de ces sortes de défilés, toute l'armée s'arrêtait, & dès que l'empereur était passé avec quelques-uns des plus considérables, le reste de la multitude venait en foule, & chacun voulant passer des premiers, plusieurs se renversaient dans l'eau : d'autres prenant des chemins de détour encore plus dangereux, tombaient dans des fondrières, & des bourbiers, dont ils ne pouvaient plus se retirer.

Enfin il y eut tant à souffrir sur tous les chemins de la Tartarie orientale, que les vieux officiers, qui suivaient la cour depuis plus de trente ans, disaient qu'ils n'avaient jamais tant souffert dans aucun voyage. Ce fut dans ces occasions que l'empereur me donna plus d'une fois des marques d'une bienveillance particulière.

Le premier jour que nous nous mîmes en chemin pour le retour, nous fûmes arrêtés sur le soir par un torrent si gros & si rapide, qu'il était impossible de le passer à gué.

L'empereur ayant trouvé par hasard une petite barque, qui ne pouvait tenir que quatre personnes au plus, passa le premier avec son fils, & quelques-uns des principaux régulos ensuite. Tous les autres princes, seigneurs, & mandarins, avec le reste de l'armée attendaient cependant sur le bord avec impatience le retour de la barque, pour se rendre au plus tôt de l'autre côté du torrent, parce que la nuit approchait, & que les tentes étaient déjà passées depuis longtemps. Mais l'empereur étant revenu à nous sur une petite barque toute

semblable à la première, demanda tout haut où j'étais, & son beau-père m'ayant présenté à lui,

— Qu'il monte, ajouta l'empereur, & qu'il passe avec nous.

Ainsi nous fûmes les seuls qui passâmes avec l'empereur, & tout le reste demeura sur le bord, où il fallut rester la nuit à découvert.

La même chose arriva le lendemain presque de la même manière. L'empereur se trouva sur le midi au bord d'un torrent aussi enflé & aussi rapide que le premier : il donna ordre qu'on se servît jusqu'au soir des barques pour passer les tentes, les ballots, & le reste du bagage : il voulut ensuite que je passasse seul avec lui, & avec peu de ses gens, ayant laissé de l'autre bord ce qu'il y avait de grands seigneurs, qui furent obligés d'y passer la nuit. Le beau-père de l'empereur même lui ayant demandé s'il ne passerait pas avec moi, puisque je logeais dans sa tente, & que je mangeais à sa table, ce prince lui répondit qu'il demeurât, & qu'il me ferait donner lui-même tout ce qui me serait nécessaire.

Lorsque nous fûmes passés, l'empereur s'assit sur le bord de l'eau, & me fit asseoir à son côté, avec les deux fils des deux régulos occidentaux, & le premier colao de Tartarie, qu'il distinguait dans toutes les occasions.

p.080 Comme la nuit était belle, & que le ciel était serein, il voulut que je lui nommasse en langage chinois & européen, les constellations qui paraissaient alors sur l'horizon, & il nommait lui-même le premier celles qu'il connaissait déjà. Ensuite dépliant une petite carte que je lui avais présentée quelques années auparavant, il se mit à chercher quelle heure il était de la nuit par l'étoile du méridien, se faisant un plaisir de montrer à tout le monde, ce qu'il avait d'habileté dans les sciences.

Ces marques de bienveillance, & d'autres semblables qu'il me donnait assez souvent, jusqu'à m'envoyer à manger de sa table, ces marques, dis-je, étaient si publiques & si extraordinaires, que deux oncles de l'empereur, qui portent le titre d'associés à l'empire, étant de

retour à Peking, disaient que quand l'empereur avait quelque chagrin, ou qu'il paraissait un peu triste, il reprenait sa gaieté ordinaire dès qu'il me voyait.

Je suis arrivé en parfaite santé à Peking le neuvième jour de juin fort tard, quoique plusieurs soient demeurés malades en chemin, ou soient revenus du voyage blessés & estropiés.

@

Second voyage du père Verbiest à la suite de l'empereur de la Chine dans la Tartarie occidentale l'an 1683

@

p.081 L'empereur de la Chine a fait cette année, qui est la trentième de son âge, un voyage dans la Tartarie occidentale, avec la reine son aïeule, qu'on appelle la reine mère. Il partit le sixième de juillet, accompagné de plus de soixante mille hommes, & de cent mille chevaux. Il voulut absolument que je le suivisse avec un des deux Pères qui sont à la cour de Peking, dont il me laissa le choix. Je pris le père Philippe Grimaldi, parce qu'il est le plus connu, & qu'il sait parfaitement bien les mathématiques.

Plusieurs raisons ont porté l'empereur à entreprendre ce voyage. La première était pour entretenir sa milice pendant la paix, aussi bien que pendant la guerre dans un continuel exercice : & c'est pour cette raison qu'après avoir établi une paix solide dans toutes les parties de ce vaste empire, il a rappelé de chaque province ses meilleures troupes à Peking, & qu'il a résolu dans son Conseil de faire tous les ans trois expéditions semblables en diverses saisons, pour leur apprendre, en poursuivant les cerfs, les sangliers, les ours, & les tigres, à vaincre les ennemis de l'empire : ou du moins pour empêcher que le luxe de la Chine, & un trop long repos n'amollissent leur courage, & ne les fassent dégénérer de leur première valeur.

En effet, ces sortes de chasses ont plus l'air d'une expédition militaire, que d'une partie de divertissement : car, comme je l'ai déjà remarqué, l'empereur menait à sa suite cent mille chevaux, & plus de soixante mille hommes, tous armés de flèches & de cimeterres, divisés par compagnies, & marchant en ordre de bataille après leurs enseignes, au bruit des tambours & des trompettes. Pendant leurs chasses ils investissaient les montagnes & les forêts entières, comme si p.082 c'eut été des villes qu'ils eussent voulu assiéger, suivant en cela la manière de chasser des Tartares orientaux, de laquelle j'ai parlé dans ma dernière lettre.

Cette armée avait son avant-garde, son arrière-garde, & son corps de bataille, son aile droite & son aile gauche, commandées par autant de chefs & de régulos. Il a fallu, durant plus de soixante-dix jours qu'elle a été en marche, conduire toutes les munitions de l'armée, sur des chariots, sur des chameaux, sur des chevaux, & sur des mulets, par des chemins très difficiles. Car dans toute la Tartarie occidentale (je l'appelle occidentale, non par rapport à la Chine, qui est à son égard vers l'occident, mais par rapport à la Tartarie orientale), on ne trouve que montagnes, que rochers, & que vallées. Il n'y a ni villes, ni bourgs, ni villages, ni même aucune maison.

Ses habitants logent sous des tentes dressées de tous côtés dans les campagnes. Ils sont la plupart pasteurs, & transportent leurs tentes d'une vallée à l'autre, selon que les pâturages sont meilleurs : là ils font paître des bœufs, des chevaux, & des chameaux : ils ne nourrissent point de pourceaux, ni de ces autres animaux qu'on nourrit ailleurs dans les villages, comme des poules & des oies : mais seulement de ceux qu'une terre inculte peut entretenir des herbes qu'elle produit d'elle-même : ils passent leur vie ou à la chasse, ou à ne rien faire : & comme ils ne sèment ni ne cultivent point la terre, aussi ils ne font aucune récolte : ils vivent de lait, de fromage, & de chair, & ont une espèce de vin assez semblable à notre eau-de-vie, dont ils font leurs délices, & dont ils s'enivrent souvent. Enfin ils ne songent depuis le matin jusqu'au soir qu'à boire & à manger, comme les bêtes qu'ils nourrissent.

Ils ne laissent pas d'avoir leurs prêtres, qu'ils appellent lamas pour lesquels ils ont une vénération singulière : en quoi ils diffèrent des Tartares orientaux, dont la plupart n'ont presque aucune apparence de religion. Au reste, les uns & les autres sont esclaves, & dépendent en tout des volontés de leurs maîtres, dont ils suivent aveuglément la religion & les mœurs : semblables encore en ce point à leurs troupeaux, qui vont où on les mène, & non pas où il faut aller.

Cette partie de la Tartarie est située au-delà de cette prodigieuse muraille de la Chine, environ mille lys chinois, c'est-à-dire, plus de trois

cents milles d'Europe, & s'étend de l'orient d'été vers le septentrion. L'empereur allait à cheval à la tête de son armée par ces lieux déserts, par des montagnes escarpées, & éloignées du grand chemin, exposé tout le jour aux ardeurs du soleil, à la pluie, & aux injures de l'air.

Plusieurs de ceux qui se sont trouvés aux dernières guerres, m'ont assuré qu'ils n'avaient pas tant souffert pendant ce temps-là, que pendant cette chasse ; de sorte que l'empereur, dont le principal but était de tenir ses troupes en haleine, a parfaitement réussi dans ce qu'il prétendait.

La seconde raison qu'il a eu d'entreprendre ce voyage, a été de contenir les Tartares occidentaux dans leur devoir, & de prévenir les pernicieux desseins, qu'ils pourraient former contre l'État.

C'est pour cela qu'il est entré dans leur pays avec une si grosse armée, & de si grands préparatifs de guerre, car il a fait conduire plusieurs pièces d'artillerie, pour en faire de temps en temps la décharge dans les vallées, & par le bruit & le feu qui sort de la gueule des dragons, qui leur servent d'ornement, jeter par tout l'épouvante sur la route.

Outre cet attirail, il a voulu encore être accompagné de toutes les marques de grandeur, qui l'environnent à la cour de Peking, de cette multitude de tambours, de trompettes, de timbales, & d'autres instruments de musique, qui p.083 forment des concerts pendant qu'il est à table, & au bruit desquels il entre dans son palais, & en sort. Il a fait marcher tout cela avec lui, pour étonner par cette pompe extérieure ces peuples barbares, & leur imprimer la crainte & le respect dûs à la majesté impériale.

Car l'empire de la Chine n'a point eu de tout temps d'ennemis plus à craindre que ces Tartares occidentaux, qui commençant depuis l'orient de la Chine, l'entourent d'une multitude presque infinie de peuples, & la tiennent comme assiégée du côté du septentrion & de l'occident. Et c’est pour se mettre à couvert de leurs incursions, qu'un ancien empereur chinois fit bâtir cette grande muraille, qui sépare la Chine de

leurs terres. Je l'ai passée quatre fois dans les provinces de Pe tche li & de Chan si, & l'ai considéré de fort près. Je puis dire sans exagération, que rien n'est comparable à cet ouvrage : tout ce que la renommée en publie parmi les Européens, est bien au-dessous de ce que j'en ai vu moi-même.

Deux choses me la font particulièrement admirer. La première est, que dans cette longue étendue de l'orient à l'occident, elle passe en plusieurs endroits, non seulement par de vastes campagnes, mais encore par dessus des montagnes très hautes, sur lesquelles elle s'élève peu à peu : elle est fortifiée par intervalles de grosses tours, qui ne sont éloignées les unes des autres que de deux traits d'arbalète.

A notre retour j'eus la curiosité d'en mesurer la hauteur en un endroit, par le moyen d'un instrument, & je trouvai qu'elle avait en ce lieu là 1037 pieds géométriques au-dessus de l'horizon : de sorte qu'on ne comprend pas, comment on a pu élever cet énorme boulevard jusqu'à la hauteur où nous le voyons, dans des lieux secs & pleins de montagnes, où l'on a été obligé d'apporter de fort loin avec des travaux incroyables l'eau, la brique, le ciment, & tous les matériaux nécessaires pour la construction d'un si grand ouvrage.

La seconde chose qui m'a surpris, est que cette muraille n’est pas continuée sur une même ligne, mais recourbée en divers lieux suivant la disposition des montagnes : de telle manière, qu'au lieu d'un mur, l'on peut dire qu'il y en a trois, qui entourent toute cette grande partie de la Chine.

Après tout, le monarque qui de nos jours a réuni les Chinois & les Tartares sous une même domination, a fait quelque chose de plus avantageux pour la sûreté de la Chine, que l'empereur chinois qui a bâti cette longue muraille : car après avoir réduit les Tartares occidentaux, partie par adresse, partie par la force de ses armes, il les a obligés d'aller demeurer à trois cents milles au-delà de la muraille de la Chine : & dans cet endroit il leur a distribué des terres & des pâturages ; pendant qu'il a donné leur pays, aux autres Tartares ses sujets, qui y ont à présent leurs habitations. Cependant ces Tartares

occidentaux sont si puissants, que s'ils agissaient de concert, ils pourraient encore se rendre maîtres de toute la Chine, & de la Tartarie orientale, de l'aveu même des Tartares orientaux.

J'ai dit que le monarque tartare qui a conquis la Chine usa d'adresse pour subjuguer les Tartares occidentaux : car un de ses premiers soins fut d'engager les lamas dans ses intérêts par ses libéralités royales, & par des démonstrations d'une affection singulière. Comme ces lamas ont un grand crédit sur tous ceux de leur nation : ils leur persuadèrent aisément de se soumettre à la domination d'un si grand prince, & c’est en considération de ce service rendu à l'État, que l'empereur regardait ces lamas d'un œil favorable, qu'il leur faisait des largesses, & qu'il s'en servait pour maintenir les Tartares dans l'obéissance : quoique dans le fond il n'eût que du p.084 mépris pour leurs personnes, & qu'il les regardât comme des gens grossiers, qui n'ont nulle teinture des sciences, ni des beaux arts. C'était par un ménagement de politique qu'il déguisait ainsi ses véritables sentiments, en leur donnant ces marques extérieures d'estime & de bienveillance.

Il a divisé cette vaste étendue de pays en 48 provinces qui lui font soumises & tributaires. De là vient que l'empereur qui règne dans la Chine, & dans l'une & l'autre Tartarie, peut avec justice être appelé le plus grand & le plus puissant monarque de l'Asie, ayant tant de vastes États sous lui, sans qu'ils soient coupés par les terres d'aucun prince étranger : & lui seul étant comme l'âme, qui donne le mouvement à tous les membres d'un si grand corps.

Depuis qu'il s’est chargé du gouvernement, il n'en a jamais confié le soin à aucun des colao, ni des Grands de sa cour : il n'a jamais même souffert que les eunuques du palais, ni aucun de ses pages ou des jeunes seigneurs, qui ont été élevés auprès de lui, disposassent de rien au-dedans de sa maison, & réglassent d'eux-mêmes aucune chose. Ce qui paraîtra bien extraordinaire, surtout si l'on examine de quelle manière ses prédécesseurs avaient accoutumé d'en user.

Il châtie avec une équité admirable les grands aussi bien que les petits : il les prive de leurs charges, & les fait descendre du rang qu'ils

tiennent, proportionnant toujours la peine à la grièveté de leur faute. Il prend lui-même connaissance des affaires qui se traitent au Conseil royal, & dans les autres tribunaux, jusqu'à se faire rendre un compte exact des jugements qu'on y a portés. En un mot il dispose & ordonne de tout par lui-même : & c’est à cause de l'autorité absolue qu'il s'est ainsi acquise, que les plus grands seigneurs de la cour, & les personnes les plus qualifiées de l'empire, même les princes du sang, ne paraissent jamais en sa présence qu'avec un profond respect.

Au reste les lamas ou prêtres tartares, dont nous avons parlé, ne sont pas seulement considérés du peuple, mais aussi des seigneurs & des principaux de leur nation, qui par des raisons politiques leur témoignent beaucoup d'amitié : c’est ce qui nous fait craindre que la religion chrétienne ne trouve pas une entrée si facile dans la Tartarie occidentale. Ils ont encore beaucoup de pouvoir sur l'esprit de la reine mère, qui est de leur pays, & qui a présentement 70 ans. Ils lui ont souvent dit que la secte, dont elle fait profession, n'avait point d'ennemis plus déclarés que nous : c’est une espèce de miracle, ou du moins une protection toute particulière de Dieu, que nonobstant son éloignement du christianisme, l'empereur qui a beaucoup d'égards & de respect pour elle, n'ait pas laissé jusques ici de nous combler d'honneurs & de grâces, & d'avoir beaucoup plus de considération pour nous que pour les lamas.

Durant le voyage, comme les princes & les premiers officiers de l'armée allaient souvent chez la reine pour lui faire leur cour, & que nous fûmes avertis d'y aller aussi, nous consultâmes auparavant une personne de la cour, qui nous aime & qui parle pour nous à l'empereur dans nos affaires. Ce seigneur étant entré dans la tente du prince, lui dit ce qui se passait, & sortant aussitôt :

> — L'empereur, nous dit-il, m'a fait entendre, qu'il n’est pas nécessaire que vous alliez chez la reine comme les autres ;

ce qui nous fit comprendre que cette princesse ne nous était pas favorable.

La troisième raison que l'empereur a eue de faire ce voyage, est sa santé : car il a reconnu par une assez longue expérience, que quand il est trop longtemps à Peking sans sortir, il ne manque guère d'être attaqué de diverses maladies, qu'il évite par le moyen de ces longues courses : tout le temps qu'elles durent, il ne voit point de femmes : & p.085 ce qui est bien plus surprenant, il n'en paraît aucune dans toute cette grande armée, excepté celles qui sont à la suite de la reine mère : encore est-ce une chose nouvelle qu'elle ait accompagné l'empereur cette année, cela ne s'étant jamais pratiqué qu'une seule fois, lorsqu'il mena les trois reines avec lui, jusqu'à la ville capitale de la province de leao tong, pour visiter les sépulcres de ses ancêtres.

L'empereur & la reine mère prétendaient encore par ce voyage, éviter les chaleurs excessives qu'on sent à Peking en été pendant les jours caniculaires. Car dans cet endroit de la Tartarie il règne au mois de juillet & d'août un vent si froid, principalement durant la nuit, qu'on est obligé de prendre de gros habits & des fourrures.

La raison qu'on peut apporter d'un froid si extraordinaire, est que cette région est fort élevée & pleine de montagnes. Il y en a une entr'autres, sur laquelle nous avons toujours monté durant cinq ou six jours de marche. L'empereur ayant voulu savoir de combien elle surpassait les campagnes de Peking éloignées de là d'environ trois cents milles : à notre retour après avoir mesuré la hauteur de plus de cent montagnes, qui sont sur la route, nous trouvâmes qu'elle avait trois mille pas géométriques d'élévation au-dessus de la mer la plus proche de Peking.

Le salpêtre, dont ces contrées sont pleines, peut encore contribuer à ce grand froid, qui est si violent, qu'en creusant la terre à trois ou quatre pieds de profondeur, on en tirait des mottes toutes gelées, & des morceaux de glace.

Plusieurs régulos de la Tartarie occidentale venaient de trois cents & même de cinq cents milles avec leurs enfants pour saluer l'empereur. Ces princes, qui ne savent la plupart que leur langue naturelle, fort différente de celle qu'on parle dans la Tartarie orientale, nous

marquaient des yeux & du geste une bonté toute particulière. Il s'en trouvait parmi eux, qui avaient fait le voyage de Peking pour voir la cour, & qui étaient venus dans notre église.

Un ou deux jours avant que d'arriver à la montagne, qui était le terme de notre voyage, nous rencontrâmes un régulo fort âgé, qui revenait de chez l'empereur : nous ayant aperçu, il s'arrêta avec toute sa suite, & fit demander par son interprète, lequel de nous s'appelait Nan hoai gin : un de nos valets ayant fait signe que c'était moi, ce prince m'aborda avec beaucoup de civilité, & me dit qu'il y avait longtemps qu'il savait mon nom, & qu'il désirait de me connaître : il parla au père Grimaldi avec les mêmes marques d'affection.

L'accueil favorable qu'il nous fit en cette rencontre, nous donne quelque lieu d'espérer que notre religion pourra trouver une entrée facile chez ces princes, particulièrement si on a soin de s'insinuer dans leur esprit par le moyen des mathématiques. Que si on a dessein de pénétrer quelque jour dans leur pays, le plus sûr pour plusieurs raisons que je n'ai pas le loisir d'expliquer ici, serait de commencer d'abord par les autres Tartares plus éloignés, qui ne sont pas soumis à cet empire ; de là on passerait à ceux-ci, en avançant peu à peu vers la Chine.

Durant tout le voyage l'empereur continua de nous donner des marques singulières de sa bienveillance, nous faisant des faveurs à la vue de son armée, qu'il ne faisait à personne.

Un jour qu'il nous rencontra dans une grande vallée, où nous mesurions la hauteur & la distance de quelques montagnes, il s'arrêta avec toute la cour, & nous appelant de fort loin, il nous demanda en langue chinoise :

— Hao mo, c'est-à-dire, vous portez-vous bien ?

Ensuite il nous fit plusieurs questions en langue tartare, sur la hauteur de ces montagnes, auxquelles je répondis aussi p.086 dans la même langue. Après cela se tournant vers les seigneurs qui l'environnaient, il leur parla de nous en des termes fort obligeants, comme je l'appris le soir même du prince son oncle, qui était alors à ses côtés.

Il nous témoigna encore son affection, faisant souvent porter des mets de sa table dans notre tente, voulant même en de certaines rencontres, que nous mangeassions dans la sienne : & toutes les fois qu'il nous faisait cet honneur, il avait égard à nos jours d'abstinence & de jeûne, nous envoyant seulement des mets dont nous pussions user.

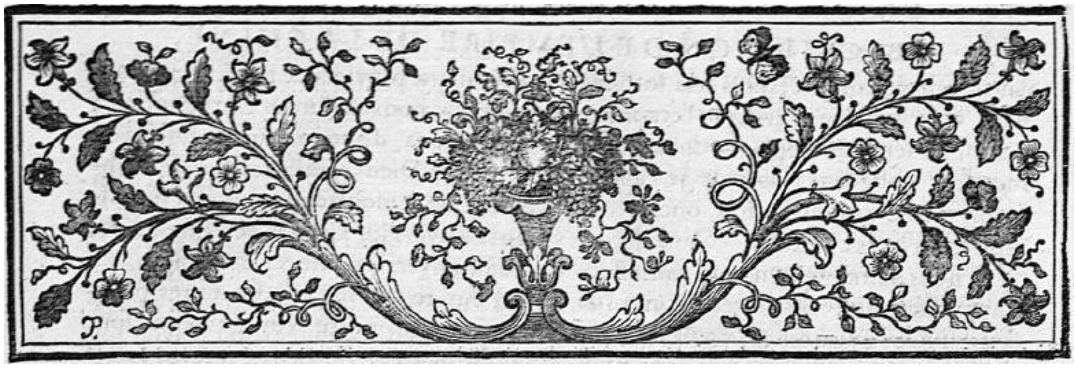
Le fils aîné de l'empereur à l'exemple de son père, nous marquait aussi beaucoup de bonté ; ayant été contraint de s'arrêter durant plus de dix jours, à cause d'une chute de cheval, dont il fut blessé à l'épaule droite, & une partie de l'armée dans laquelle nous étions, l'ayant attendu, pendant que l'empereur avec l'autre continuait sa chasse : il ne manqua pas durant ce temps-là de nous envoyer tous les jours, & même souvent deux fois le jour, des viandes de sa table.

Au reste nous regardons toutes ces faveurs de la maison royale, comme les effets d'une providence particulière, qui veille sur nous & sur le christianisme : nous avons d'autant plus de sujet d'en remercier Dieu, que l'affection de l'empereur ne se montre pas toujours si constante envers les Grands de l'empire, & même envers les princes du sang.

Pour ce qui regarde les autres particularités de notre voyage, elles sont semblables à ce qui arriva l'année passée au voyage de la Tartarie orientale, que j'ai décrit dans ma dernière lettre, c'est-à-dire, que nous nous sommes servis des chevaux de l'empereur, & de ses litières, que nous avons logé dans les tentes, & mangé à la table du prince son oncle, auquel il nous avait particulièrement recommandés.

Durant plus de 600 milles que nous avons fait en allant & en revenant, car nous ne sommes pas retournés par la même route, il a fait faire un grand chemin à travers les montagnes & les vallées pour la commodité de la reine mère, qui allait en chaise, il a fait encore jeter une infinité de ponts sur les torrents, couper des rochers, & des pointes de montagnes, avec des peines & des dépenses incroyables.

@



VOYAGES

EN TARTARIE

DU PÈRE GERBILLON,

missionnaire français,

de la compagnie de Jésus, à la Chine

Premier voyage en l'année 1688

@

p.087 Les Moscovites s'étant avancés peu à peu jusques aux frontières de la Chine, bâtirent un fort sur ce grand fleuve que les Tartares nomment Saghalien oula, & les Chinois Yalong kiang. Les Moscovites appelèrent ce fort Albazin, & les Tartares & les Chinois Yacsa, du nom d'une petite rivière, qui se jette en ce lieu là dans le grand fleuve. L'empereur de la Chine envoya des troupes qui prirent & rasèrent ce fort. Les Moscovites le rétablirent un an après : mais ils y furent assiégés une seconde fois : & voyant que cette guerre pourrait avoir de fâcheuses suites pour eux, ils prièrent l'empereur de la Chine de vouloir bien la terminer, & de marquer un lieu pour la conférence de la paix.

Ce prince reçut avec plaisir les propositions qu'ils lui firent, & leur promit d'envoyer quelques-uns de ses sujets vers la rivière de Selengué pour traiter avec eux. Ce fut au commencement de l'an 1688 qu'il confia cette négociation à deux grands seigneurs de sa cour. Le premier était le prince So san capitaine des gardes du corps & ministre d'État : le second Tong laoyé chef d'un étendard impérial, & oncle maternel de l'empereur. Il les fit accompagner par plusieurs mandarins de divers ordres : il nous fit l'honneur en même temps de nous nommer le père Thomas Pereira p.088 jésuite portugais, & moi pour être du voyage, afin que, si dans les conférences les Moscovites voulaient s'expliquer en latin, ou en quelque autre langue de l'Europe, nous pussions servir d'interprètes.

Comme l'empereur voulut donner quelque gratification aux principaux mandarins avant leur départ, on lui en présenta les noms le cinquième de mai. Voyant que nos noms n'étaient point sur la liste, il dit à ses officiers qu'on avait oublié les noms des Pères, & qu'il voulait qu'ils fussent traités comme les mandarins du second & du troisième ordre. Il nous fit donner le même jour plusieurs pièces de soie, il nous fit encore quelque temps après des présents, & ordonna que nous irions

de compagnie avec Tong laoyé son oncle, que nous mangerions à sa table, & que nous serions assis auprès de lui dans les conférences.

Les deux plénipotentiaires ayant eu leur audience de congé de l'empereur le 29 de mai 1688, ils partirent le lendemain matin.

Le vingt-neuf nous allâmes au palais pour prendre congé de l'empereur : les deux ambassadeurs, & les principaux mandarins qui étaient du voyage, eurent audience de Sa Majesté. Elle retint quelque temps en particulier Kiou kieou [1], So san & Ma laoyé. Elle rentra ensuite dans l'intérieur du palais, & leur envoya quelque temps après à chacun un cheval, & une épée avec le cordon jaune. Je vis donner un arc à chacun des deux ambassadeurs ; un arc & un quatrième cheval pour un autre mandarin, c'était pour Pa laoyé, président du Tribunal, lequel a vue sur les étrangers qui viennent à la Chine par terre : c'est un des quatre premiers envoyés qui avaient pris les devants. Il envoya encore deux vestes longues des plus riches brocards de la Chine, ornées de dragons en broderie & de boutons d'or, c'était pour So san laoyé & pour Kiou kieou.

Pour nous, nous ne vîmes point l'empereur, parce qu'il ne nous fit point appeler : nous parlâmes seulement à Tchao laoyé, lorsque l'empereur se fut retiré, & nous lui dîmes que nous venions prendre congé de Sa Majesté, & recevoir ses derniers ordres : il alla aussitôt en rendre compte à l'empereur, qui nous fit dire qu'il nous souhaitait un heureux voyage, & qu'il nous recommandait d'avoir soin de notre santé, & de ne pas prendre trop de fatigues. Il ajouta que Sa Majesté voulait encore nous faire quelque présent.

En effet, le même Tchao vint après dîner nous apporter à chacun une veste longue des plus beaux brocards de la Chine, avec les dragons, mais sans broderie. Il n'y a que l'empereur & les princes du sang qui puissent porter de cette sorte d'étoffe, à moins que Sa Majesté n'en fasse présent, & ce présent est regardé comme une faveur extraordinaire. Il nous donna aussi une veste courte de martre zibeline

---

[1] Kiou kieou signifie l'oncle maternel.

doublée de beau satin, l'une & l'autre veste avait des boutons d'or : c'étaient des habits de Sa Majesté même.

Le 30 nous partîmes à 5 heures du matin, & nous vînmes jusques devant la maison de So san laoyé, que nous trouvâmes sortant de chez lui, accompagné de grand nombre de mandarins, de ses parents, & de ses amis, qui venaient le conduire avec toute la suite, laquelle était très nombreuse. Après lui marchait un grand étendard de damas ou de brocard jaune, sur lequel paraissaient des dragons de l'empire peints en or, avec d'autres ornements. Il y avait aussi plusieurs autres petits étendards de la même manière, & grand nombre de cavaliers tous habillés de soie. Proche de la porte de la ville, par laquelle nous sortîmes, qui s'appelle Te tchin muen, nous trouvâmes Kiou kieou, qui était pareillement accompagné de plusieurs mandarins, de ses parents, & de ses amis, avec une suite de cavaliers, & des étendards p.089 semblables à ceux de So san laoyé.

A la sortie de la porte, nous trouvâmes toute la cavalerie qui était rangée en haie des deux côtés sous leurs étendards. Il y avait mille cavaliers & 60 ou 70 mandarins : huit petites pièces de canons de bronze, chacune portée sur un cheval, & l'affût sur un autre ; les deux ambassadeurs y rangèrent aussi leur cavalerie, tous les valets de la suite furent postés derrière, hors du grand chemin, que l'on laissa vide, pour donner passage au fils aîné de l'empereur, qui vint peu de temps après, & passa au milieu des deux rangs de cavaliers. Il était monté sur un petit cheval blanc, dont la selle était d'étoffe jaune ; les rênes de la bride étaient des cordons de soie jaune ; il n'était accompagné que de sept ou huit mandarins, qui sont des officiers des gardes du roi, & qui font l'office de gardes de la manche ; ce sont tous des mandarins considérables.

Un mandarin marchait devant le prince : c'était un jeune homme fort bien fait & de belle taille, il était vêtu fort simplement d'une veste longue de soie violette, que couvrait une autre veste plus courte de soie noire ; il portait au col une espèce de chapelet fort long, fait à peu près comme les nôtres : celui que portait le prince avait de gros grains de

corail à chaque dizain, à la place où nous mettons la croix étaient quatre cordons, un à chaque bout, & à chacun des deux côtés : il y a à ces cordons de petits grains, quelquefois des perles, ou du cristal, &c. Le gros de la suite du prince ne passa pas par le grand chemin, mais à coté derrière la cavalerie qui était rangée en haie, apparemment pour ne pas augmenter la poussière.

Le prince alla à près d'une lieue de Peking : il s'arrêta sous une tente qu'on lui avait dressée, mais qui n'avait rien de magnifique. Il était assis sur un coussin de simple soie, posé sur un tapis de laine. Les mandarins de sa suite étaient debout derrière lui. Quand les mandarins de l'ambassade & les chefs des étendards furent arrivés, nous approchâmes tous de sa tente, & nous nous rangeâmes des deux côtés. Kiou kieou à la gauche du prince, qui est la place la plus honorable, & immédiatement auprès de lui. So san se mit à la droite : tous s'assirent en même temps chacun sur son carreau, qu'ils placèrent eux-mêmes sur des tapis de laine préparés pour cela : ils se mirent à l'entrée de la tente du prince, qui était ouverte de tous côtés. Tous les mandarins de l'ambassade, au nombre d'environ 60 ou 70, se rangèrent aussi en deux files de chaque côté, & un peu derrière les ambassadeurs. Nous fûmes placés à la première file du côté de Kiou kieou, après 6 ou 7 des plus grands mandarins ; les simples cavaliers qui étaient au nombre de mille, ne quittèrent point leur étendard.

Quelque temps après qu'on se fut assis, on apporta le thé tartare : on en donna d'abord au prince : son thé était porté dans un grand vase d'or, & on le lui versa dans une coupe que l'on lui présenta à genoux : quand il eut bu, on en donna aux ambassadeurs, & ensuite à tous les autres, à chacun selon le rang où il était placé. Tous avant que de boire & après avoir bu, inclinèrent la tête par respect, après quoi le prince se leva, & nous nous prosternâmes tous neuf fois jusqu'à terre, le visage tourné du côté du palais, pour remercier l'empereur de l'honneur qu'il nous avait fait, d'envoyer son propre fils pour nous accompagner. Le prince dit quelques paroles aux ambassadeurs d'un air riant, & qui témoignait beaucoup de franchise. Les deux ambassadeurs

s'approchèrent de lui, & se mirent à genoux ; le prince leur prit la main, puis il monta à cheval & s'en retourna ; nous le suivîmes à pied jusqu'au grand chemin, où nous remontâmes à cheval & poursuivîmes notre route.

Nous allâmes toujours droit au nord p.090 jusqu'à une ville que l'on nomme Tcha ho qui est à cinquante lys de Peking ; nous passâmes un fort beau pont de marbre, avant que d'approcher des murailles de cette ville, & un autre tout semblable après les avoir passées. Chacun de ces ponts a de longueur 60 pas géométriques, & 6 ou 7 de largeur : les parapets & le pavé sont faits de grandes pierres de marbre brut. Un peu après avoir passé cette ville, nous allâmes au nord-nord-ouest environ 30 lys, ensuite nous reprîmes le nord que nous suivîmes encore pendant 10 ou 12 lys ; puis nous rabattîmes un peu à l'ouest pendant 8 ou 10 lys, jusqu'au camp que l'on avait placé au pied des montagnes, près d'un fort bâti dans une gorge de ces montagnes, pour en fermer le passage. Les murailles de ce fort s'étendent de côté & d'autre jusques sur les montagnes, qui d'ailleurs sont si escarpées, qu'elles paraissent inaccessibles.

Tous les mandarins des villes voisines vinrent rendre leurs respects aux ambassadeurs ; ils étaient revêtus de leurs habits de cérémonie, & ils se mirent à genoux sur le grand chemin, pour présenter leur papier de visite. Nous arrivâmes au camp à deux heures après midi. La tente de Kiou kieou était à la tête du camp : on l'avait entourée d'une espèce de petit mur d'un pied & demi de terre sèche. Nous eûmes chacun une tente le père Pereira & moi fort près de celle de Kiou kieou, où nous trouvâmes toutes nos hardes rangées.

Il fit grand chaud pendant tout le jour ; le pays que nous avons passé est fort beau & bien cultivé, jusqu'à 15 lys du lieu où nous campâmes : car alors la terre commence à être sablonneuse & remplie de pierres ; à mesure qu'on approche des montagnes, la terre devient plus ingrate ; les montagnes auprès desquelles nous campâmes, sont extrêmement escarpées, & si stériles, que l'on n'y voit pas un seul arbre : aussi les appelle-t-on en chinois, les pauvres montagnes, parce

qu'elles ne produisent rien d'utile ni d'agréable. Elles sont au nord un quart nord-ouest de Peking, elles s'enchaînent avec d'autres montagnes, qui s'étendent à l'est & à l'ouest de cette ville, laquelle en est environnée presque de toutes parts, excepté au sud & au sud-est ; depuis Peking nous côtoyâmes ces montagnes à la distance d'environ 3.500 pas géométriques du côté de l'ouest, & d'environ 6.000 pas à l'est, jusqu'à ce que nous commençâmes à nous en approcher peu à peu, lorsque nous tournâmes du côté de l'ouest.

Le lieu où nous campâmes s'appelle Nan keou, c'est-à-dire, la bouche ou l'entrée des murailles du côté du sud : nous fîmes ce jour-là en tout 95 lys.

Le 31 nous fîmes seulement 75 lys pour ne pas trop fatiguer l'équipage : car il fallait tenir un chemin plein de pierres & de cailloux, dans des gorges de montagnes qui ne sont presque que des rochers fort escarpés ; nous commençâmes par passer une forteresse qui ferme l'entrée des montagnes.

Les murailles de cette forteresse ont environ 35 pieds de hauteur, & 6 ou 7 de largeur. Elles sont construites de pierres de taille à la hauteur de quatre pieds, & ensuite de gros cailloux & de pierres de roche jusqu'aux créneaux qui sont de brique.

La muraille n'a cette hauteur & cette largeur que dans la gorge des montagnes : car lorsqu'elle va s'étendant de côté & d'autre jusques sur les rochers qui sont si escarpés, que des chèvres auraient peine à y grimper, elle n'est plus ni si haute, ni si large : aussi y est-elle entièrement inutile, & qui pourrait grimper sur le sommet de ces rochers, n'aurait guère de peine à la franchir.

Il y a partout des tours assez près l'une de l'autre de distance en distance, toutes de pierres, ou de briques, & de figure carrée ; au bas de la forteresse est un bourg assez gros nommé Nan keou tching.

Quand nous fûmes sortis de ce bourg, p.091 nous fîmes environ 50 lys, toujours entre deux montagnes escarpées, & dans un chemin que j'aurais cru impraticable, si je n'y avais vu passer tout notre monde :

nous tournions continuellement à travers ces rochers, pour suivre le grand chemin que l'on a ouvert, & pavé de grandes roches dans les endroits les plus difficiles.

Nous côtoyâmes à droit & à gauche une grande muraille garnie de tours, qui va de côté & d'autre le long de ces rochers escarpés ; il nous fallait monter, descendre, & tourner sans cesse : nous en passâmes 5 ou 6 différentes, car il y en a de distance en distance dans les gorges des montagnes ; & il y a de l'apparence que comme le passage est plus aisé dans ces défilés, ou plutôt que comme c’est l'unique passage qu'il y ait de ce côté là, on y a fait différentes enceintes, qui vont jusques sur les pointes de rochers inaccessibles : pour monter le long de ces murailles, on a pratiqué des escaliers de côté & d'autre, dans l'épaisseur même du mur.

Il y a plusieurs endroits où cette muraille est construite de bonnes pierres de taille, & où elle est fort épaisse & haute à proportion. A toutes les portes on trouve des bourgs semblables à celui qui est à la première entrée : un de ces bourgs pourrait passer pour une petite ville. La porte par laquelle on y entre, ressemble assez à un arc de triomphe. Elle est toute de marbre, & a environ 30 pieds d'épaisseur, avec des figures en demi-relief jusqu'à la voûte.

Tous ces bourgs qui sont ainsi placés dans le détroit de ces montagnes, sont autant de places d'armes & de forteresses propres à arrêter les Tartares occidentaux, qui voudraient pénétrer dans l'empire : outre qu'ils sont fermés de bonnes murailles garnies de tours à une certaine distance, il y a toujours à l'entrée & à la sortie deux ou trois portes, entre lesquelles se trouvent des places d'armes. Les battants de ces portes sont couverts de lames de fer, ou plutôt ils l'étaient autrefois : car à présent ils en sont à moitié dégarnis, & le bois en est presque pourri : de même les murailles en quelques endroits tombent en ruine, sans qu'on songe à les réparer. La plus grande partie néanmoins est dans son entier & ne se dément point.

Quand nous eûmes passé quatre ou cinq de ces bourgs & autant d'enceintes différentes, nous commençâmes à descendre dans une

plaine qui s'ouvre insensiblement, les montagnes s'écartant peu à peu les unes des autres. Alors nous découvrîmes une grande enceinte qui va joindre la grande muraille : toutes celles que je viens de décrire, ne sont à proprement parler, que des retranchements.

Cette grande enceinte s'étend à l'est & à l'ouest, le long des montagnes, sans aucune interruption ; car elle descend jusque dans des précipices, & monte jusque sur la cime de rochers inaccessibles : de sorte que l'on peut dire que cet ouvrage n’est pas de grande utilité pour la défense de l'empire, dont l'entrée est assez défendue de ce côté-là par ces chaînes de montagnes, à travers lesquelles on ne peut passer que par des défilés, où deux ou trois cents hommes arrêteraient la plus nombreuse armée, & lui empêcheraient le passage.

Quoique les montagnes qui sont des deux côtés de ces forteresses paraissent inabordables, & que les Chinois croyant qu'il est impossible de les passer, négligent quelquefois de les garder, cependant les Tartares Mantcheoux sont entrés une fois par les montagnes qui sont à l'orient de ces forteresses, ayant amusé les troupes chinoises qui étaient en grand nombre à la garde de ces forteresses, par lesquelles seules ils croyaient qu'il fût possible de passer.

Ces Tartares laissèrent leur bagage & leur camp, vis-à-vis de ces forteresses, faisant semblant de les vouloir traverser, & cependant ils se coulèrent une p.092 nuit à travers les montagnes voisines, & vinrent se saisir d'une ville, qui est immédiatement au-deçà de ces montagnes, nommée Tchang ping tcheou.

Ce qui m'a paru incompréhensible, c’est comment on a pu transporter des pierres & des briques, & bâtir sur ces pointes de rochers escarpés dans des endroits, où nos architectes les plus hardis n'entreprendraient pas d'élever le moindre bâtiment. Ces montagnes dans l'endroit où nous les passâmes, sont pleines de sources & de fontaines : j'admirai l'industrie laborieuse des Chinois, à ne pas perdre un pouce de terre qui puisse être cultivée.

Outre que ces gorges de montagnes sont pleines de noyers, &

d'autres arbres fruitiers, il y a encore des jardins remplis de toutes sortes de grains & de légumes semés dans tous les fonds, entre les pierres & les rochers, dans les lieux où il y a tant soit peu de terre, que l'eau des fontaines fertilise : ils ont coupé & disposé en amphithéâtre les montagnes, & quoiqu'elles soient extrêmement escarpées, elles ne laissent pas d'être ensemencées partout où il y a un peu de bonne terre : les arbres, qui sont dans les fonds, sont la plupart des noyers, on y trouve aussi quelques abricotiers, & quelques pruniers : mais ces montagnes sont toutes chauves sur leur sommet qui est de roche, & l'on n'y voit pas même un buisson : nous fûmes toujours rafraîchis par un petit vent de nord dans ce passage.

Après avoir marché environ 45 lys entre ces montagnes, comme nous descendions dans la plaine, nous trouvâmes une terre presque toute sablonneuse & stérile, & nous vînmes camper à 30 lys de la sortie des montagnes, sur le bord d'un ruisseau, au milieu de la vallée, qui a en cet endroit trois ou quatre lieues de largeur.

Sur notre route nous vîmes des deux côtés au pied des montagnes de petits forts & des tours : les uns sont de briques, les autres sont simplement de terre. Ces tours & ces fortins sont éloignés de 7 à 800 pas géométriques les uns des autres : on trouve aussi deux ou trois forts plus grands ; apparemment qu'ils ont été bâtis pour empêcher les Tartares de pénétrer facilement jusques à Peking au cas qu'ils eussent passé par surprise la première enceinte de la grande muraille.

Au reste ce pays a toujours été occupé par les Chinois, ainsi qu'on le voit par les lettres chinoises taillées dans la pierre, au-dessus des portes qui sont à l'entrée des plus grands forts, lesquels sont encore aujourd'hui peuplés de Chinois : pour ce qui est des petits forts & des tours, il n'y a personne qui les garde à présent. Tandis que nous fûmes dans les montagnes nous allâmes presque toujours au nord en tournoyant : mais après en être sortis, nous dirigeâmes notre course à l'ouest.

Sur le soir nous allâmes visiter So san laoyé dans sa tente : comme c’est le meilleur ami que nous ayons à la cour, il nous reçut avec

beaucoup d'honnêteté, & il s'entretint avec nous fort longtemps : il nous montra une lunette d'approche que l'empereur lui avait envoyée le jour précédent, en lui faisant dire que c'était une des cinq meilleures qu'il eut, & qu'il la lui prêtait pour le voyage, à condition qu'il la lui rendrait au retour.

Le premier jour de juin nous fîmes seulement 55 lys, toujours dans la même vallée & côtoyant les mêmes montagnes, à 4 ou 500 pas de distance du côté du nord, & environ à 2.000 du côté du sud : nous allâmes presque toujours droit à l'ouest, & nous ne commençâmes à prendre un peu du nord que vers les 15 derniers lys que nous passâmes dans deux petites villes, la première nommée Hoai lay, à 20 lys du lieu où nous avions campé ; & la seconde nommée Tou mou, à 30 lys de la première. Elles sont toutes deux environnées de murailles de briques, avec p.093 des tours de distance en distance : nous trouvâmes aussi d'autres petits forts & des tours éloignées à la même distance que le jour précédent. Ils sont à 4 ou 500 pas des montagnes, & il y en a de part & d'autre au nord & au sud : les forts ont été revêtus de briques : mais avec le temps la brique a été enlevée, & maintenant ils ne sont plus que de terre.

Il y a proche Hoai lay une petite rivière sur laquelle on trouve un fort beau pont de pierre, à plusieurs arcades : nous la passâmes pourtant à gué. Toute cette campagne est sèche & stérile, à la réserve de quelques pièces de terres qui sont autour de ces deux petites villes, & qui étant arrosées par de petits ruisseaux qu'on fait couler dans les champs, portent de fort beaux grains & des légumes en quantité : les montagnes sont toujours fort hautes, & tout à fait stériles de côté & d'autre ; nous eûmes tout le jour un grand vent d'est qui nous garantit de la chaleur.

Nous campâmes à 4 ou 5 lys au nord de Tou mou sur une petite hauteur : le camp s'étendait jusques auprès de cette ville, le long d'un petit ruisseau ; on nous dit qu'on ne faisait que de petites journées, pour ne pas ruiner d'abord l'équipage, & surtout les chevaux qui sont fort maigres, & qu'on nourrit assez mal. On se contente, quand on est

campé, de les envoyer dans des pâturages qui ne sont pas fort gras dans cette contrée.

Quelque petites que fussent les journées on ne laissait pas de se lever dès deux heures du matin, & de partir avant cinq heures. Tout ce pays a toujours été & est encore occupé par les Chinois, comme le prouvent les lettres chinoises taillées dans la pierre au-dessus des portes de ces deux villes ; nous eûmes un peu de pluie sur le soir, mais elle ne dura pas.

Le deuxième nous partîmes à cinq heures du matin, selon notre coutume, & nous fîmes ce jour-là 70 lys ; nous côtoyâmes toujours les montagnes qui sont au nord, nous passâmes par une ville nommée Pao ngan, qui est plus grande & plus peuplée que toutes celles par où nous avons passé depuis la sortie des montagnes.

Cette ville a deux enceintes de murailles toutes de brique : le terroir d'alentour est le meilleur & le plus gras que nous ayons trouvé dans toute cette vallée, les grains & les légumes y sont très beaux, quoique la terre soit un peu sèche. Les Chinois ont trouvé le secret d'arroser leurs champs, en y faisant couler par des canaux l'eau des fontaines qui sont aux environs ; ou des puits qu'ils ont creusés, ils tirent l'eau de ces puits à force de bras.

Nous passâmes par deux ou trois autres petits bourgs moins considérables. Un de ces bourgs est fort peuplé ; nous trouvâmes sur le chemin des forts & des tours à la même distance que les deux jours précédents, mais il n'y en a proprement que du côté du nord, & fort peu le long des montagnes qui sont au sud.

A dix lys de Pao ngan finit cette grande vallée, qui sur la fin va en s'étrécissant peu à peu : elle est toute environnée de montagnes de part & d'autre, & il n'y a qu'un passage de 3 ou 400 pas pour en sortir. Ce passage est tout marécageux, je ne sais si c'est pour cette raison qu'on nous fit tourner autour d'une montagne extrêmement haute, à laquelle aboutit la vallée dont je parle.

Cette vallée a environ 150 lys de longueur, & 18 ou 20 de largeur

dans les endroits où elle en a le plus : mais ordinairement elle n'en a pas plus de 10 & beaucoup moins au commencement & à la fin : il ne paraît aucun passage dans les montagnes qui l'environnent dans sa longueur : celui qui est du coté de Peking est fermé, comme je l'ai dit, par les forteresses & les pans de muraille : celui qui est au nord-ouest, lequel s'avance vers la Tartarie, est étroit & p.094 difficile : il serait aisé de le fermer en faisant une forteresse à la tête du passage. A la vérité il y en a une, mais elle n'est que de terre & à demi ruinée. On voit une pagode sur un rocher escarpé qui couronne cette haute montagne, par laquelle se termine toute la vallée. Je vis des murailles & des maisons sur la cime de ce rocher.

En tournant autour de cette montagne, nous trouvâmes un hameau habité par des Chinois, qui ont taillé les montagnes en amphithéâtres dans les endroits où il y a de la terre propre à être cultivée : après avoir passé ce hameau nous montâmes encore une colline, & ensuite nous descendîmes dans une petite vallée qui est derrière cette haute montagne, & qui n'est proprement qu'une gorge de montagnes : car elle n'a pas deux cents pas de largeur ; nous y trouvâmes deux belles fontaines, qui rendent cette petite langue de terre fertile, aussi est-elle pleine de saules & d'arbres fruitiers. J'y vis quantité d'abricotiers & de noyers.

Il y avait là un village bien peuplé, & dans les campagnes de beaux grains & des légumes en abondance ; nous passâmes au travers de ce village, & nous suivîmes la vallée, le long de laquelle il y a un ruisseau qui vient des montagnes placées au côté du sud ; nous tournâmes premièrement à l'ouest, & ensuite au sud-ouest, & presque jusques au sud. Nous vînmes camper dans une petite plaine, le long d'une petite rivière nommée Yang ho ; la plus grande partie de cette plaine est cultivée : & quoiqu'on ne voulût point faire de dégâts dans la campagne, le camp ne laissa pas de s'étendre fort loin ; il fit grand chaud tout ce jour-là & vers les trois heures après midi le temps se couvrit.

Lorsque nous fûmes arrivés au camp, une troupe de mandarins vinrent saluer les ambassadeurs : tous ceux des bourgs & des villes,

proche desquelles nous avons passé, ne manquèrent pas de venir sur le chemin au-devant sont d'eux, revêtus de leurs habits de cérémonie, se mettant à genoux quand ils passaient pour leur faire leurs compliments, & présenter leurs papiers de visite : c'est un papier en forme de livret appelé Cheou puen, que les petits mandarins ont coutume de présenter aux grands mandarins.

Le treizième nous fîmes 65 lys presque toujours au nord, jusques à Suen hoa fou, qui est éloigné un peu plus de 50 lys du lieu où nous avions campé ; nous passâmes d'abord dans un détroit de montagnes, en suivant la rivière de Yang ho : ce détroit est fort étroit & raboteux : il y a des endroits où il ne saurait passer huit ou dix hommes de front.

Après avoir passé au-delà de ces montagnes, nous marchâmes quelque temps sur des hauteurs & des collines qui sont en grand nombre, & dont une partie est cultivée, après quoi nous descendîmes dans une grande plaine, dont le terroir est excellent. Nous ne découvrions plus de si hautes, ni de si affreuses montagnes : ce n'était de côté & d'autre que des collines.

Au bout de cette plaine nous trouvâmes la ville de Suen hoa fou qui est assez grande & fort peuplée : il y a un double faubourg qui est fermé de murailles toutes de briques, & défendues par des tours assez près l'une de l'autre : nous passâmes au travers d'une rue aussi large que le sont plusieurs des grandes rues de Peking, & qui va d'un bout de la ville à l'autre : cette rue est pleine d'arcs de triomphe de bois qui ne sont pas éloignés de plus de 15 ou 20 pas les uns des autres : il y a trois portes à l'entrée & à la sortie de la ville, entre lesquelles sont des places d'armes. Les murailles ont plus de trente pieds de hauteur, & les battants des portes sont couverts de lames de fer armées de clous, dont la tête est grosse comme un œuf. Le faubourg, qui est au nord a une rue fort longue & fort large. Des arbres plantés en allées des deux côtés de la rue lui donnent un p.095 grand agrément : toute la campagne aux environs est cultivée, & le terroir en est bon : elle est peu éloignée de la petite rivière de Yang ho.

Après avoir passé la ville, nous tournâmes d'abord un peu à l'est,

puis au nord pour passer sur des collines qui conduisent dans une autre plaine, & lorsque nous fûmes sur ces collines, nous nous aperçûmes que les hautes montagnes que nous avions auparavant perdues de vue, continuaient au nord & au nord-est. Je vis des tours bâties sur les sommets de ces montagnes, mais je ne vis pas qu'il y eût des murailles entre ces tours : nous avons aussi trouvé sur le chemin des forts & des tours comme les jours précédents. Il y avait dans la plupart quatre ou cinq soldats de garde. Nous avons depuis reconnu en approchant de plus près, que c'était la grande muraille qui continuait le long de ces montagnes.

Nous campâmes sur les bords d'une petite rivière, que je crois toujours être le Yang ho : elle passe à 100 ou 150 pas des montagnes qui sont au sud-ouest, & à 2.000 pas de celles qui sont au nord : nous eûmes toute la matinée un vent de nord fort grand : le froid était si piquant, que je fus obligé de prendre deux casaques de drap pour m'en garantir : sur les dix heures il tomba quelques gouttes de pluie qui abattirent un peu le vent, après quoi le temps devint serein.

On envoya de Suen hoa fou des rafraîchissements aux ambassadeurs, & de la glace qui n'était pas trop de saison, vu le temps qu'il faisait. Suen hoa fou est & a toujours été peuplée de Chinois, comme il le paraît par les inscriptions gravées sur les arcs de triomphe, & par les autres bâtiments qui sont construits à la chinoise : elle est du ressort de la province de Pe tche li.

Le 4 nous fîmes 55lis au nord-nord-ouest, tout compensé : en partant de notre camp, nous vînmes droit au nord, prenant même un peu de l'est pour reprendre le grand chemin, qui était à 7 ou 800 pas du lieu où on avait dressé nos tentes : puis nous suivîmes ce grand chemin qui va au nord-ouest ¼ nord. Environ 30 lys ensuite il tourne au nord ¼ nord-ouest & au nord, en s'approchant toujours des montagnes qui sont du côté de l'est, jusqu'à une petite ville que l'on nomme Hia pou, laquelle est à demie lieue de la porte par où l'on sort de la Chine, pour entrer dans la véritable Tartarie : car quoique la grande muraille s'étende jusqu'à dix lieues de Peking, & qu'il y ait

plusieurs enceintes & plusieurs forteresses qui ferment les montagnes qu'on y trouve, ainsi que je l'ai dit, cependant tout le pays qui est depuis ces montagnes jusqu'à cette porte de la grande muraille, qu'on voit un peu au-delà de Hia pou, est encore de la Chine, & appartient à la province de Pe tche li.

Nous vîmes la grande muraille le long des montagnes qui sont au nord & à l'est, montant jusques sur la cime des plus hautes, & descendant ensuite dans les vallées avec des tours de distance en distance. Il est vrai que cette muraille est fort peu de chose en comparaison de celle qui ferme l'entrée des premières montagnes que nous avons passées : car celle-ci est un simple mur, qui a peu d'élévation & d'épaisseur : il tombe même en ruine en quelques endroits, sans qu'on se mette en peine de le relever, ni de rétablir les tours, dont une partie n’est plus que de terre.

Les forts & les tours continuent toujours dans la vallée le long du grand chemin, dans la même distance à peu près qu'auparavant : nous trouvions à chaque tour & à chaque fort quatre gardes avec un petit étendard : ils n'y étaient venus, selon les apparences, qu'à cause que nous y devions passer : car la plupart n'avaient pas la mine fort guerrière.

De Suen hoa fou à Hia pou on compte p.096 60 lys, ce n’est presque qu'une vallée : car à la sortie de Suen hoa fou on monte une colline, de laquelle on descend dans cette vallée, dont le terroir quoique sablonneux & un peu pierreux est presque tout cultivé : cette vallée n'a pas plus d'une lieue de largeur : elle est environnée de collines, & au-delà on voit de hautes montagnes, sur lesquelles s'étend la grande muraille : je ne la vis pas pour lors sur les montagnes qui sont au sud & au sud-ouest ; parce que nous en étions trop éloignés, & qu'elle m'était cachée par plusieurs rangs de collines.

Ce ne fut que quand nous approchâmes de Hia pou, où se termine la vallée, que je découvris que la grande muraille défendue de ses tours, s'étendait aussi à l'ouest, & de là au sud-ouest & au sud : mais elle n’est pas là plus considérable que celle de l'autre côté, de sorte qu'elle

ne peut servir qu'à empêcher les bêtes de Tartarie d'entrer à la Chine ; car pour les hommes s'ils avaient une fois grimpé sur ces montagnes, ils n'auraient guère de peine à la passer, ou la renverser : outre que n'y ayant point de remparts du côté de la Chine, de dessus lesquels on la puisse défendre, elle ne sert pas plus à fermer l'entrée de l'empire, qu'à empêcher d'en sortir.

Nous allâmes diner à Hia pou chez un riche marchand de là, qui avait préparé un festin à Kiou kieou dont il était connu. Hia pou est une petite ville au pied des montagnes, qui terminent l'empire de la Chine de ce côté là ; elle est environnée de murailles épaisses de briques, de trente-cinq à quarante pieds de hauteur ; elle a deux portes, entre lesquelles elle a une place d'armes ; elle est fort peuplée, & comme c’est une des portes de la Chine, on y fait un gros commerce. On me dit qu'une partie des caravanes de Mores qui viennent des Yusbeks & de la Perse, entraient par là, & que c'était là aussi que trafiquaient une partie des Tartares d'ouest : c’est pourquoi on y a établi une douane.

En sortant de cette ville, nous vînmes au nord, tirant un peu à l'est pour passer la grande muraille, par une porte qui est placée entre deux montagnes d'un roc escarpé. La muraille, qui occupe la gorge de ces deux montagnes, est fort élevée & fort épaisse. Il y a au milieu une grande porte, qu'on appelle Tchang kia keou, dont les battants qui la ferment sont couverts de lames de fer armées de gros clous. Nous trouvâmes à cette porte une garde nombreuse : c'est là proprement que nous entrâmes en Tartarie.

Nous vînmes camper à 12 ou 15 lys de la porte, en suivant une petite vallée, qui tourne entre deux chaînes de montagnes, la plupart de rochers escarpés, le long d'une petite rivière, qui n'est proprement qu'un ruisseau. Notre camp s'étendait dans cette vallée jusqu'à 5 ou 600 pas de la porte de la grande muraille. On nous apporta le soir quantité de rafraîchissements de Hia pou.

Il fit très grand froid la nuit & le matin, tandis qu'un petit vent de nord souffla. Le vent de sud causa l'après-diner une grande chaleur.

Le 5 nous fîmes 50 lys : la route fut au nord tant soit peu vers l'ouest tout compensé ; nous marchâmes toujours dans une vallée fort étroite ; nous fîmes d'abord environ 25 lys au nord-est ; là le grand chemin se coupe en deux, l'un à droite qui continue au nord-est, & l'autre à gauche, presque à angle droit qui va au nord-ouest. Nous prîmes celui-ci, qui est dans une petite vallée, & qui est peu battu.

Les montagnes ne sont plus là si hautes, & ressemblent presque à des collines. Cette vallée se termine aussi par une colline, sur laquelle nous campâmes auprès de plusieurs fontaines, dont l'eau est très bonne & très fraîche [1]. Nous ne trouvâmes sur toute notre route que quelques huttes de terre habitées encore par des Chinois, qui se sont établis en cet endroit, pour cultiver ce qu'il y p.097 a de bonne terre, avec quelques tentes de Tartares de l'ouest. Nous vîmes aussi quelques sépulcres de ces Tartares, qui consistent en de petits étendards de toile peinte, qu'ils plantent sur le lieu où il y a quelques-uns de leurs gens enterrés. Les montagnes n'y sont plus si sauvages, ni si remplies de roches, ce sont des pelouses, où il y a de bons pâturages pour les bestiaux : mais on n'y voit pas un seul arbre.

Il faisait si froid le matin, que nos ambassadeurs furent obligés de se vêtir d'une double fourrure ; mais sur les huit heures le soleil s'étant élevé, ils les quittèrent pour reprendre leurs habits d'été ; le vent était nord le matin, & vers le midi il devint sud, & dura ainsi tout le reste du jour.

Le 6 nous fîmes environ 50 lys, & vînmes camper dans une vallée nommée Nalinkeou ; nous grimpâmes d'abord, en allant droit au nord, une assez haute montagne qui est immédiatement au-dessus de la colline où nous avions campé ; cette montagne est rude à monter pour les chariots, parce qu'il y a des endroits roides & pierreux.

Lorsque nous fûmes sur le sommet, nous trouvâmes que le grand chemin se fourchait en trois autres chemins, nous prîmes celui qui est le plus à gauche & qui va au nord-ouest, un peu davantage vers

---

[1] Ce lieu s'appelle Halatsin.

l'ouest : nous marchâmes ensuite toujours sur des hauts & des bas, & nous descendîmes par une pente douce & presque insensible. Tout le pays que nous vîmes, paraît fort bon, & plein de beaux pâturages. Il y a de l'apparence que pour être fertile, il ne lui manquerait que d'être cultivé : on trouve dans les bas de petits ruisseaux qui arrosent les terres.

J'étais surpris qu'un si beau pays fût désert : nous ne vîmes qu'en un seul endroit trois ou quatre misérables tentes de Tartares Mongous, auprès desquelles paissait un troupeau de vaches. Il est vrai que durant tout le jour nous ne vîmes pas un seul arbre ; mais il est probable que si on y en plantait, ils y viendraient fort bien.

Lorsque nous arrivâmes vers la vallée où nous devions camper, un officier de l'empereur vint au devant de nos ambassadeurs, leur présenta quatre cents bœufs & plusieurs troupeaux de moutons, jusqu'au nombre de 6.000 que Sa Majesté avait donné ordre de nous fournir dans cette plaine, qui est destinée à nourrir ses troupeaux.

Nous campâmes le long du ruisseau qui passe au milieu de la vallée de Nalinkeou : cette vallée & toute les collines voisines sont remplies de bons pâturages. Le soir tous les mandarins s'assemblèrent à la tente d'un des ambassadeurs, & nous remerciâmes tous ensemble l'empereur de la provision qu'il nous avait envoyée, en baissant neuf fois la tête jusqu'à terre selon la coutume.

Il n'a pas fait aujourd'hui si froid le matin qu'hier : & l'après-midi, un bon vent du sud-ouest nous a garanti de la chaleur.

Le 7 nous fîmes 70 lys, mais la plus grande partie en tournant autour de différentes collines : nous allâmes d'abord au nord environ 10 ou 12 lys, ensuite un peu au nord-est, puis au nord-ouest : & enfin près de la moitié du chemin ou à l'ouest, ou à l'ouest-nord-ouest, quelquefois même nous prîmes un peu du sud. Nous allâmes presque toujours montant ou descendant de petites hauteurs, & nous ne vîmes pas un arbre dans le chemin, ni un morceau de terre cultivée : ce ne sont que des pelouses, ou des prairies pleines de bons pâturages.

Nous trouvâmes quelques tentes de Mongous, & nous en rencontrâmes plusieurs, qui menaient de petites charrettes à deux roues fort légères, mais aussi fort fragiles, il y en avait de traînées par des chevaux, & d'autres par des bœufs. Il n'y avait proche de ces tentes de Mongous que des vaches & des chevaux, & p.098 comme il n'y a point de bois dans le pays, ils ne brûlent que de la fiente de vaches ou de chevaux desséchée au soleil. Une partie des collines que nous passâmes étaient encore pleines de pierres assez grosses, qui sortaient à demi de terre : nous trouvâmes plusieurs chemins assez battus. Il y eut tout le jour une pluie froide, avec un vent de nord qui nous incommoda beaucoup : nous campâmes le long d'un ruisseau sur une petite hauteur, proche de trois ou quatre tentes de Mongous. On voyait dans la vallée, qui est au pied de cette colline, un assez grand nombre de ces tentes, qui faisaient une espèce de village ou de hameau. J'eus la curiosité d'en aller voir une, & d'y entrer pour mieux savoir comment elles sont construites.

C'est une espèce de cage faite de bâtons assez déliés, toute ronde, & grande de 13 ou 14 pieds de diamètre. Il y en a de plus grandes & de plus petites : mais la plupart de celles que j'ai vues sont de cette grandeur. Elles ont 8 ou 9 pieds de hauteur au milieu. Le toit de ces tentes commence environ à quatre pieds de terre, & se termine en pointe comme les toits d'une tour ronde ou d'un colombier ; ces tentes sont couvertes de différents morceaux d'étoffe, faite d'une laine foulée sans être tissue ; quand ils font du feu dans la tente, ils ôtent le morceau de cette étoffe, qui est au-dessus du lieu où le feu est allumé, ainsi que je le remarquai dans la tente où j'entrai, & où il y avait du feu. Je vis sur ce feu trois ou quatre morceaux de je ne sais quelle viande qui faisait horreur : il n'y avait pour tout meuble qu'un méchant lit de trois ou quatre planches, avec un morceau de cette même étoffe, dont ils couvrent leurs tentes, qui servait de matelas & de couverture ; un banc sur lequel il y avait deux femmes assises qui faisaient horreur, tant elles avaient le visage hideux, une méchante armoire, & quelque espèce d'écuelles de bois.

Ces Mongous ne vivent que de laitage & de la chair de leurs bestiaux, qu'ils mangent presque toute crue. L'argent n'a point de cours parmi eux, mais ils troquent leurs chevaux, leurs vaches & leurs moutons pour de la toile, & pour des étoffes d'une laine fort grossière, dont ils se servent pour couvrir leurs tentes & leurs lits. Les hommes & les femmes sont habillés comme les Tartares Mantcheoux, mais plus pauvrement, & moins proprement ; ils ne portent point de vestes courtes au-dessus de la longue veste : ils ne savent point cultiver la terre, aussi ne mangent-ils ni pain ni riz. On m'a assuré qu'ils ne vivaient pas longtemps, & qu'on voyait parmi eux peu de vieillards.

Leur vénération envers leurs lamas est au-dessus de toute expression. Ces lamas sont vêtus de rouge & de jaune : nous en avons rencontré plusieurs sur le chemin, depuis que nous avons passé la grande muraille : ce sont bien les plus difformes personnages qu'on puisse voir. Il y en a présentement un très grand nombre à Peking où ils viennent tous les jours en foule, parce qu'ils y sont bien traités de l'empereur. La politique porte ce prince à les ménager, à cause de l'ascendant qu'ils ont sur l'esprit des Tartares Mongous.

Quand ils sont à Peking, ils quittent aussitôt leurs haillons, & s'accoutument aisément à être bien vêtus & à faire bonne chère. On dit qu'ils achètent les plus belles femmes qu'ils trouvent, sous prétexte de les marier à leurs esclaves : ils les achètent jusqu'à deux cents & deux cent cinquante écus chacune. Sur le soir le temps redevint serein, mais il était fort froid.

Le 8 nous fîmes cent lys, toujours à l'ouest, prenant même quelquefois un peu de sud. Nos ambassadeurs firent une partie du chemin en chassant, croyant trouver du gibier : mais leur chasse ne fut pas heureuse, on ne vit que quelques lièvres qu'ils ne purent p.099 atteindre : nous marchâmes une partie du temps en montant & descendant de petites hauteurs : mais notre équipage marcha toujours dans une grande plaine fort unie, & pleine de bons pâturages ; nous passâmes plusieurs ruisseaux, & nous ne vîmes dans toute la plaine & sur toutes les collines d'alentour qu'un arbre. C'est le

seul que nous ayons vu depuis quatre jours.

Nous eûmes toujours un très beau chemin, d'une terre égale & unie, mais qui n'était cultivée que vers le lieu où nous campâmes le long d'un ruisseau, à une petite demie lieue d'un hameau, où des Chinois exilés de leur patrie se sont établis. Ils y ont bâti quelques chaumines de terre & de pierre, dans un lieu où il y avait anciennement une ville, ou du moins une grosse bourgade, dont il reste encore des ruines : nous y vîmes entr'autres choses plusieurs petites meules de pierre, semblables à celles dont les Chinois se servent pour moudre leur farine, & pour faire leur huile : & de plus une figure de lion de pierre taillée à la manière chinoise.

Les Chinois qui se sont établis dans cet endroit, cultivent quelques morceaux de terre aux environs ; ce qui fait voir que si on voulait cultiver les collines & les plaines de cette contrée, on le pourrait aisément, & il y a apparence qu'elles seraient très fertiles. On nous a dit que les grands froids empêcheraient les grains de mûrir : mais l'épreuve qu'en ont fait les Chinois, montre le contraire ; à la vérité ce climat est fort froid : quoique nous ne soyons pas encore au 42e degré de latitude, il a fait cette nuit une gelée blanche, dont toute la terre était couverte le matin.

Le reste du jour fut beau & l'air tempéré, un petit vent de nord modérait l'ardeur du soleil : nous avons vu encore plusieurs tentes de Mongous en différents endroits : 6 ou 7 dans un lieu, 8 ou 9 dans un autre.

Le 9 nous fîmes 90 lys presque toujours à l'ouest ; nous marchâmes d'abord le long du ruisseau auprès duquel nous avions campé, & suivant un grand chemin qui est fort battu, nous montâmes une petite montagne, & nous passâmes ensuite plusieurs collines, tantôt en montant, tantôt en descendant, quelquefois allant entre deux collines. Nous rencontrâmes sur la première colline 25 ou 30 petites charrettes, traînées chacune par un bœuf ; après avoir passé ces hauteurs nous traversâmes une plaine d'environ une lieue & demie de longueur, puis nous montâmes une autre colline, de laquelle nous descendîmes dans

une vaste plaine qui a pour le moins cinq ou six lieues de diamètre : elle est traversée de plusieurs petits ruisseaux, ou du moins d'un qui serpente beaucoup dans la plaine, car je ne sais, si ce n'est pas le même.

Vers le milieu de la plaine qui s'appelle Nalinkeou se voit une pagode que l'empereur de la Chine y a fait bâtir en faveur des Grands lamas, afin qu'ils puissent se reposer quand ils vont de leur pays à Peking. Cette pagode est petite, mais c'est une des plus jolies & des mieux ornées que j'aie vues : elle est toute lambrissée, dorée, peinte, & vernissée, ce qui la rend fort agréable. Il y a au-dessus du vestibule une chambre assez grande, qui est faite exprès pour loger les Grands lamas quand ils y viennent.

Quoique le bâtiment ne soit pas considérable, il a dû coûter cher, car il a fallu apporter les matériaux de bien loin : il y a à côté un méchant petit bâtiment où logent quatre ou cinq lamas. Nous allâmes nous reposer dans cette pagode trois ou quatre heures avec un des ambassadeurs, qui se divertit pendant ce temps-là à tirer des moineaux avec une sarbacane, il en tua environ quarante. Autour de la pagode sont plusieurs tentes de Mongous, aussi bien qu'en divers endroits de la plaine. On trouve aussi dans cette plaine quelques morceaux de terre cultivée par des Chinois qui y ont fixé leur p.100 demeure. Ils n'y sèment pas du blé, mais du mil.

Nous allâmes camper le soir à vingt lys à l'ouest de cette pagode ; il fit assez froid avant le lever du soleil, mais dès qu'il fut un peu haut, la chaleur se fit vivement sentir, n'y ayant presque point eu de vent, si ce n'est vers le soir qu'il fit un peu de vent sud-ouest. On ne voit pas un arbre dans toute cette plaine, ni sur les collines qui l'environnent de toutes parts, excepté vers le nord où il y a un assez grand espace de campagnes qui s'étendent à perte de vue.

Le 10 nous ne fîmes que 50 lys tout au plus, toujours à l'ouest, prenant tant soit peu du nord : nous marchâmes encore plus de 30 lys dans la plaine d'hier : ensuite nous passâmes quelques collines, & fîmes le reste du chemin en montant & descendant de petites hauteurs, ou

marchant dans des vallées assez étroites, dans la plupart desquelles nous trouvâmes de petits ruisseaux. Nous fûmes obligés de camper sur le dernier de ces ruisseaux, parce qu'on nous dit que nous ne trouverions de l'eau que fort loin de là. On appelle ce lieu Sannechan. Le pays où nous avons passé est désert, sans arbres, & sans aucune habitation ; le temps fut tempéré tout le jour : un bon vent d'ouest modérait la chaleur, mais il fut couvert depuis midi. Le soir tous les mandarins de la suite des ambassadeurs s'assemblèrent proche la tente de Kiou kieou, & tirèrent de l'arc en présence des ambassadeurs.

Le 11 nous ne fîmes que 40 lys, à cause de la pluie qui avait duré toute la nuit, & qui continua le matin jusqu'à neuf heures. Ce fut à cette heure-là que nous partîmes ; nous marchâmes toujours à l'ouest, prenant même quelquefois un peu du sud ; mais ce n'était ordinairement qu'en tournant autour de quelques montagnes. Le pays que nous traversâmes est fort inégal, plein de collines & de hauteurs : il y a même quelques montagnes assez élevées, mais nous les laissâmes à côté ; le grand chemin que nous suivîmes fut presque toujours dans des vallées ou de petites plaines ; nous ne vîmes ce jour-là ni arbre, ni maison, ni terre cultivée ; nous campâmes dans une petite plaine nommée Lotoheye, où il y a un ruisseau & de bons pâturages.

Vers les 3 à 4 heures il passa un grand orage un peu au nord de notre camp, dont nous ne fûmes pas incommodés : nous reçûmes seulement quelques grains d'une assez grosse grêle, mais nous entendîmes de grands coups de tonnerre pendant plus d'une heure : au reste nous eûmes assez beau temps pendant le chemin, sans pluie, & sans soleil, avec un vent d'ouest modéré.

Nos gens virent quelques chèvres jaunes : c'est un animal que nous n'avons pas en Europe, au moins je crois que ce que les Chinois appellent chèvres jaunes, a assez de rapport aux gazelles ; il y en a dans ce pays une grande quantité : elles vont par troupes de 1.000 & de 2.000 mais elles sont extrêmement sauvages ; car du plus loin qu'elles aperçoivent des hommes, elles fuient à toutes jambes ; on ne les prend qu'en faisant une grande enceinte pour les enfermer. Nos

ambassadeurs voulurent se donner le plaisir de cette chasse en chemin faisant ; mais ils n'y réussirent pas.

Le 12 nous fîmes 70 lys, dont plus de la moitié fut en tournoyant autour des montagnes, que nous trouvâmes à environ 30 lys du lieu où nous avions campé : nous suivîmes toujours un chemin assez frayé ; le peu de chemin que nous fîmes droit à la route, fut au nord-ouest ; & je n'estime pas que la route prise en droiture à ce rumb vaille plus de 40 lys. Le ruisseau sur lequel nous avions campé, coule aussi le long de ce chemin, & serpente perpétuellement dans les vallées qui sont entre ces montagnes ; au moins je crois que c'est le même, car je n'ai pu tout à fait m'en p.101 assurer : nous le passâmes plus de dix ou douze fois, parce qu'il coupait le grand chemin : ce ruisseau s'appelle Imatou : nous campâmes encore sur son rivage.

Dans les montagnes, entre lesquelles nous passâmes, dont une bonne partie est de roches escarpées, il y a assez bon nombre d'arbrisseaux ; nous en trouvâmes aussi quelques-uns dans les vallées, mais je n'en vis pas un seul d'une grandeur médiocre, ils étaient tous forts petits ; nous ne vîmes point de terres cultivées, mais beaucoup de petites prairies le long du ruisseau pleines d'excellents pâturages.

Le temps fut fort doux toute la matinée : lorsque nous entrâmes dans les dernières montagnes, nous y trouvâmes un vent de nord-ouest assez fort, & vers le midi, lorsque nous commencions à camper, nous eûmes quelques gouttes de pluie, ensuite il fit fort chaud, puis il s'éleva un assez grand vent d'ouest-nord-ouest qui tempéra la chaleur.

Le 13 nous fîmes 60 lys tout au plus, & nous campâmes dans une plaine nommée Horhohol ; la plus grande partie de notre route fut droit à l'ouest, mais nous prîmes assez longtemps un peu du sud en tournoyant dans les montagnes. Durant les dix ou 12 premiers lys que nous fîmes, nous prîmes aussi un peu du nord, de sorte que tout compensé, & déduisant tous les détours que nous prîmes, il ne faut compter que 50 lys à l'ouest ; nous suivîmes le ruisseau sur lequel nous avions campé jusqu'au bout de la plaine, le long de laquelle il s'étend. Cette plaine est environ de 25 lys, ensuite nous entrâmes dans les

montagnes, suivant toujours le grand chemin fort frayé.

Ces montagnes sont les plus agréables que nous ayons vues : il y a dessus & dans les vallées, qu'elles forment, quantité d'arbrisseaux, & d'arbres d'une médiocre grandeur ; mais il y manque de l'eau, & nous n'en trouvâmes point tout le temps que nous marchâmes ; nous y vîmes sur la fin plusieurs morceaux de terre cultivée ; nous trouvâmes, un peu avant que d'y entrer, une forteresse de terre, qui est à présent presque entièrement ruinée, aussi n'y avait-il personne qui y demeurât. Je remarquai seulement qu'aux environs il y avait quelques terres labourées.

Après avoir fait environ 25 ou 30 lys entre ces montagnes, nous entrâmes dans une autre plaine qui est assez agréable, & dans laquelle serpente un gros ruisseau, que je crois être celui-là même au bord duquel nous avions campé le jour précédent. Il coule toujours à l'ouest. Il y a dans cette plaine plusieurs arbres, quelques maisons de terre, où des Chinois esclaves des Tartares & envoyés pour peupler le pays, se sont établis & labourent les terres. Il y a aussi quelques tentes de Mongous & une méchante pagode de terre. Quelques endroits de cette plaine sont cultivés, d'autres fournissent de bons pâturages, d'autres sont secs & stériles. Notre camp s'étendait dans la plus grande partie de la plaine.

Le temps fut fort beau & fort doux tout le jour, quoique sur les quatre heures il fit grand vent & qu'il tombât quelques gouttes de pluie ; mais aussitôt le temps redevint serein. Ce fut le vent de sud-ouest qui régna presque tout le jour.

Le 14 nous fîmes 50 lys toujours à l'ouest, prenant tant soit peu du nord, & nous vînmes camper à dix lys de Quei hoa tchin ou Hou hou hotun en tartare. Nous marchâmes toujours dans une grande plaine large d'environ trois ou quatre lieues, & qui s'étend à perte de vue au sud-ouest & au sud. Elle a des montagnes assez hautes au nord & au nord-ouest, sur lesquelles il paraît des bois entiers : au sud-est & à l'est, elle n'a que des collines : cette plaine est cultivée en plusieurs endroits : & il y a çà & là des hameaux composés chacun de 7 ou 8

petites maisons de terre.

Après avoir fait environ 40 lys dans cette plaine, nous passâmes auprès d'une p.102 tour bâtie depuis 400 ans, à ce qu'on nous assura. Elle est encore assez entière, au toit près qui tombe en ruine : elle commence aussi un peu à se démentir par le bas. C'est un octogone régulier à huit étages, dont chacun a pour le moins onze pieds de hauteur. Le premier en a plus de quinze, sans compter le couronnement, de sorte que tout l'édifice est bien haut de cent pieds.

Cette tour est toute de brique aussi blanche que la pierre, & bien maçonnée : elle est embellie de divers ornements, qui sont aussi de maçonnerie de brique, & d'une sorte de plâtre appliqué sur la brique. C'est une architecture toute différente de la nôtre : mais quoiqu'elle soit un peu grossière, elle ne laisse pas d'avoir sa grâce, & de plaire à la vue. Le premier étage est rond, & fait en espèce de coupe ornée de feuillages ; les autres étages sont chacun à huit faces : il y a deux statues en demi bas-relief, de grandeur à peu près naturelle à chaque face ; mais elles sont mal faites. On monte par une échelle au premier étage, & c'est là que commence l'escalier.

Il y a eu apparemment une ville ou une grosse bourgade dans cet endroit : car il reste un grand enclos de murailles de terre, qui sont à la vérité plus qu'à demi éboulées : mais elles paraissent encore assez, pour faire juger que cette tour a été bâtie par les Tartares d'ouest, pendant qu'ils régnaient à la Chine sous la famille d'Yuen. Le même ruisseau sous lequel nous avions campé le jour précédent, traverse encore toute cette plaine, se grossissant insensiblement de plusieurs sources.

Il fit ce jour là fort froid le matin avant le lever du soleil, & depuis les huit heures jusques vers deux heures après midi, il fit fort chaud : car il n'y avait qu'un petit vent de sud ; vers les deux heures après midi, il s'éleva un vent de nord qui rafraîchit l'air, & le temps se couvrit un peu.

Je trouvai ce jour-là la hauteur méridienne du soleil dans notre

camp de 72 degrés 20 minutes à peu près.

Lorsque nous arrivâmes proche du lieu où nous devions camper, les mandarins de Quei hoa tchin ou Hou hou hotun vinrent au devant de nos ambassadeurs. Peu après arriva une troupe de lamas à cheval, la plupart vêtus d'étoffe de soie jaune, avec de grandes écharpes rouges qui leur enveloppaient le corps. Il y en avait parmi eux un jeune assez bien fait de visage, les joues fort potelées, & d'un teint si blanc & si délicat, que je doutai si ce n'était pas une femme. C'était le principal de la troupe, il était distingué par un chapeau de je ne sais quelle matière, qui était tout doré, & se terminait en pointe ; les bords en étaient fort larges. Un autre de ces lamas avait un chapeau doré, mais plus petit & tout plat par le haut.

Ces deux lamas ne descendirent pas de cheval comme les autres, lorsqu'ils approchèrent des ambassadeurs, qui firent dresser au plus tôt des tentes pour les recevoir. Lorsque les ambassadeurs mirent pied à terre, tous les lamas qui étaient au nombre de douze ou quinze, s'approchèrent d'eux, & leur chef qui était le jeune homme dont j'ai parlé, ayant aussi mis pied à terre, se mit à genoux pour demander si l'empereur était en bonne santé : ensuite il se leva, & tous s'allèrent asseoir ensemble sous leurs tentes.

On donna du thé tartare à tous ces lamas, & après un entretien assez court, leur chef se levant, prit congé des ambassadeurs, qui le conduisirent hors de la tente, & demeurèrent debout, jusqu'à ce qu'il fût monté à cheval : ce qu'il fit à trois pas d'eux, étant aidé de deux ou trois lamas qui le soutenaient comme par respect. Il reprit ensuite le chemin de Quei hoa tchin, suivi de la plus grande partie des lamas, qui étaient venus avec lui. Quelques-uns de ces lamas demeurèrent avec les p.103 ambassadeurs. Le 15 nous ne fîmes que 10 lys à l'ouest-nord-ouest, & nous campâmes auprès des murailles de Quei hoa tchin [1]. C'est une petite ville qu'on dit avoir été autrefois fort marchande, & d'un grand abord, pendant que les Tartares d'ouest étaient les maîtres

[1] Quei hoa tchin en chinois, & en la langue des Tartares d'ouest Houhou hotun.

de la Chine ; à présent c'est fort peu de chose : les murailles bâties de briques sont assez entières par dehors ; mais il n'y a plus de remparts au dedans ; il n'y a même rien de remarquable dans la ville, que les pagodes & les lamas. On en voit plusieurs bien bâties, plus belles & plus ornées que la plupart de celles que j'ai vues à la Chine. Presque toutes les autres maisons ne sont que des huttes de terres.

Les maisons des faubourgs sont un peu mieux bâties que celles de la ville, & il y a un peu plus de monde. Les Tartares d'ouest & les Chinois sont pêle-mêle dans ce quartier. L'empereur de la Chine y a ses officiers qui gouvernent en son nom. Tout ce qu'il y a de pays depuis la Chine jusques là, lui est soumis : mais il n'en est guère plus riche, car ce n'est qu'un désert, au moins par tout où nous avons passé, ainsi que je l'ai marqué en détail. On dit qu'il n'y a que deux bonnes journées : c'est-à-dire, environ dix-huit lieues d'ici, jusqu'à l'entrée de la province de Chan si, avec laquelle la ville de Quei hoa tchin fait son principal commerce, qui n'est pas considérable.

Nos ambassadeurs étant entrés dans la ville, allèrent droit à la principal pagode. Plusieurs lamas les vinrent recevoir, & les conduisirent au travers d'une cour carrée, assez grande, & bien carrelée, dans la pagode où était un de leurs chefs. C’est un de ceux que ces fourbes disent ne mourir jamais : ils assurent que lorsque son âme se sépare de son corps, elle rentre immédiatement dans celui d'un jeune enfant. Aussi appelle-t-on communément en chinois ces lamas, Ho fo, c'est-à-dire, Fo vivant.

On ne saurait croire la vénération que les Tartares ont pour ces imposteurs qu'ils adorent comme des dieux sur terre. Je fus témoin du respect que lui rendirent nos ambassadeurs & une partie de leur suite, particulièrement les Mongous.

Le prétendu ressuscité était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, ayant le visage fort long, & une physionomie assez plate : il était sur une estrade dans le fond de la pagode, assis sur deux grands coussins l'un de brocard, & l'autre de satin jaune. Un grand manteau des plus beaux damas de la Chine, de couleur jaune, lui couvrait le

corps depuis la tête jusqu'aux pieds, en sorte qu'on ne lui voyait que la tête qui était toute découverte, ses cheveux étaient frisés, son manteau était bordé d'une espèce de galon de soie de différentes couleurs, large de trois à quatre doigts, à peu près comme le sont nos chapes d'église, auxquelles le manteau de ce lama ne ressemblait pas mal.

Toute la civilité qu'il fit aux ambassadeurs, fut de se lever quand ils parurent dans la pagode : il demeura ainsi tout le temps qu'il reçut leurs respects, ou plutôt leurs adorations. Voici comme se passa cette cérémonie.

Les ambassadeurs jetèrent d'abord leurs bonnets à terre, à cinq ou six pas du lama, puis ils se prosternèrent trois fois, frappant la terre du front : après cette adoration ils allèrent l'un après l'autre se mettre à genoux à ses pieds. Le lama leur mit les mains sur la tête, & leur fit toucher son chapelet : après quoi les ambassadeurs se retirèrent, & l'adorèrent une seconde fois, comme ils avaient fait auparavant : puis ils allèrent s'asseoir sur des estrades préparées de côté & d'autre.

Le Dieu prétendu s'étant assis le premier, les ambassadeurs prirent leurs places, l'un à la droite & l'autre à la gauche ; p.104 quelques autres mandarins des plus considérables se placèrent après eux. Quand ils furent assis, les gens de leur suite vinrent pareillement à l'adoration, & reçurent l'imposition des mains & du chapelet, mais il n'y en eut pas beaucoup qui eurent cette dévotion.

Cependant on apporta du thé tartare dans de grands coquemars d'argent : il y en avait un particulier pour le prétendu immortel, porté par un lama qui lui en versa dans une coupe de porcelaine fine, qu'il prit lui-même de dessus un piédestal d'argent, où elle était posée proche de lui. Le mouvement qu'il se donna alors, lui fit découvrir son manteau, & je remarquai qu'il avait les bras nus jusqu'aux épaules, & qu'il n'avait point d'autre habillement sous son manteau que des écharpes rouges & jaunes, dont son corps était enveloppé : il fut toujours servi le premier.

Les ambassadeurs le saluèrent par une inclination de tête, & avant

que de boire le thé, & après l'avoir bu selon la coutume des Tartares ; il ne fit pas le moindre geste pour répondre à leur civilité ; peu après on apporta la collation : on servit premièrement une table devant cette idole vivante, on en mit ensuite une devant chacun des ambassadeurs & des mandarins qui les accompagnaient : on nous fit aussi le même honneur.

Il y avait sur ces tables des plats de quelques méchants fruits secs, & une espèce de gâteaux longs & déliés comme des brins de paille, faits avec de la farine & de l'huile, qui saisissaient l'odorat de fort loin. Après cette collation, à laquelle nous n'eûmes garde de toucher, mais dont nos Tartares & leurs gens s'accommodèrent fort bien, on rapporta une seconde fois du thé.

Peu après on rapporta les mêmes tables chargées de viandes & de riz : il y avait sur chaque table un grand plat plein de viande de bœuf & de mouton à demi cuite, une porcelaine de riz fort blanc & fort propre, une autre porcelaine pleine de bouillon ; du sel détrempé dans de l'eau & du vinaigre ; de semblables mets furent servis aux gens des ambassadeurs qui étaient assis derrière nous. Ce qui me surprit, ce fut de voir des mandarins illustres dévorer cette viande à demi cuite, froide, & si dure, qu'en ayant porté un morceau à la bouche pour en goûter, il me fallut la rejeter sur-le-champ.

Mais personne ne fit si bien son personnage que deux Tartares Kalkas qui étaient survenus pendant qu'on était à table : ayant fait l'adoration, & reçu l'imposition des mains de l'idole vivante, ils donnèrent sur un de ces plats de viande avec un appétit surprenant, & prenant chacun un morceau de viande d'une main, & leur couteau de l'autre, ils ne faisaient que couper de grosses tranches, particulièrement de graisse, les tremper dans l'eau salée, & les avaler.

Après qu'on eut desservi, on apporta encore du thé, puis on s'entretint quelque temps : l'idole vivante garda fort bien sa gravité. Je ne crois pas que pendant tout le temps que nous fûmes là, il dit plus de cinq ou six paroles, encore n'était-ce que tout bas, & pour répondre à quelques questions que lui firent les ambassadeurs : il ne laissa pas de

tourner les yeux de divers cotés, & de regarder attentivement tantôt l'un, tantôt l'autre, & même de sourire quelquefois.

C'était un autre lama lequel était assis près d'un des ambassadeurs, qui soutenait la conversation : apparemment que c'était le supérieur ; car tous les autres lamas qui servaient à table indifféremment avec les valets, prenaient ses ordres.

Après une courte conversation, les ambassadeurs se levèrent, & allèrent autour de la pagode, pour en examiner les peintures, qui sont fort grossières à la manière des Chinois. Cette pagode a environ quarante-cinq pieds en carré, & dans le milieu, il y a un carré oblong p.105 de 20 pieds, à peu près sur 12 ou 13 de largeur, dont le lambris est fort élevé. Cet endroit est bien éclairé.

Autour de ce carré oblong sont d'autres petits carrés, dont le lambris est fort bas & fort grossier. Il y a cinq rangs de colonnes, qui sont interrompus dans le carré oblong. Le lambris, les murailles, & les colonnes sont peintes simplement & sans dorure. Il n'y a aucune statue comme dans les autres pagodes : on y voit seulement des figures de divinités peintes sur les murailles.

Dans le fond de la pagode est un trône ou espèce d'autel, sur lequel est placée l'idole vivante, ayant au-dessus de sa tête un dais d'étoffe de soie jaune, & c'est là qu'il reçoit l'adoration du peuple : à ses côtés sont plusieurs lampes, nous n'en vîmes qu'une qui fût allumée.

Au sortir de la pagode nous montâmes en haut, & nous trouvâmes une méchante galerie qui tourne autour de ce carré oblong : on voit aussi des chambres autour de la galerie : dans une de ces chambres était un enfant de sept à huit ans, vêtu & assis comme l'idole vivante, il avait à ses cotés une lampe allumée : c'est apparemment cet enfant qu'on destine un jour à être le successeur de l'idole : car ces fourbes ont toujours quelqu'un prêt à être substitué en la place de l'autre, en cas qu'il vienne à mourir.

Ils repaissent l'esprit grossier des Tartares de cette extravagante opinion, que l'idole ressuscite, & reparaît dans le corps d'un jeune

homme, où son âme a passe. C'est ce qui leur inspire une si grande vénération pour leurs lamas, que non seulement ils obéissent aveuglément à tout ce qu'ils ordonnent, mais encore qu'ils leur donnent tout ce qu'ils ont de meilleur. C’est pour cela que quelques Mongous de la suite des ambassadeurs, rendirent à cet enfant les mêmes adorations qu'à l'autre lama. Je ne sais pas si les ambassadeurs l'adorèrent pareillement, car je n'entrai dans la chambre qu'après eux. Cet enfant ne fit pas le moindre mouvement, & ne dit pas un seul mot.

Sur le devant de la pagode, au-dessus du vestibule, on trouve une salle fort propre avec un trône à la façon des Tartares, auprès duquel il y avait une fort belle table d'un vernis très fin, semée de nacres de perles : sur cette table était une coupe posée sur un piédestal d'argent, avec un crachoir aussi d'argent : c'est la chambre du prétendu immortel. Nous trouvâmes aussi dans une autre petite chambre fort mal propre, un lama qui chantait ses prières, écrites sur des feuilles de gros papier noir.

Quand notre curiosité fut satisfaite, nos ambassadeurs prirent congé de ce fourbe, qui demeura assis, & ne leur fit pas la moindre civilité : après quoi ils allèrent dans une autre pagode visiter une autre idole vivante qui était venue au-devant d'eux le jour précédent ; pour ce qui est de nous, nous retournâmes dans notre camp.

Je trouvai la hauteur méridienne du soleil semblable à celle du jour d'auparavant, c'est-à-dire, de 72 degrés 20 minutes.

Le matin le temps fut serein & assez chaud, il se couvrit après midi, & il fit grand tonnerre avec un peu de pluie, & un grand vent du sud-est qui dura peu.

Le 16 nous séjournâmes au camp de Quei hoa tchin, où l'on acheva de faire les provisions nécessaires pour le reste du voyage : il fit chaud tout le matin, le temps se couvrit vers le midi : il fit un grand tonnerre, & il tomba une grosse pluie qui ne dura pas longtemps : ensuite je vis cinq vagabonds Indiens, qui entrèrent dans la tente du père Pereira : nous ne pûmes en tirer rien de raisonnable : ils se disaient de

l'Indoustan & gentils : ils étaient habillés, à peu près comme des ermites, avec un grand manteau de toile de couleur isabelle déjà vieille, & un capuchon qui s'élevait un peu au-dessus de leur tête.

Le 17 nous séjournâmes dans le même lieu, parce que les provisions n'étaient p.106 pas encore faites. On distribua de la part de l'empereur du millet à tous ceux qui sont du voyage : on prie aussi 400 cavaliers des Tartares d'ouest, pour venir avec nous jusques sur les frontières du royaume de Halha ou Kalka, où ils devaient camper par troupes. Je trouvai la hauteur méridienne prise avec toute l'exactitude dont je suis capable, de 72 degrés & près de 30 minutes, c'est-à-dire, entre 25 & 30.

Il fit fort chaud tout le matin ; à midi il s'éleva un vent du côté du sud-ouest, & sur les trois heures il en souffla un très violent de l'est, il fut mêlé de quelques coups de tonnerre ; le vent modéra la chaleur, & le ciel fut couvert de temps en temps.

L'un des chefs des ambassadeurs nous parlant des lamas, nous fit connaître le peu de cas qu'il faisait de ces fourbes ; il nous ajouta que s'il avait été à l'adoration de ce prétendu immortel, c'était uniquement par complaisance pour l'autre ambassadeur qui l'avait souhaité, apportant pour raison que son père avait adoré ce même lama dans un autre corps.

Il nous conta ensuite que celui des lamas qui était venu au devant d'eux le jour de leur arrivée, lui avait avoué ingénument qu'il ne savait pas comment il avait pu vivre dans un autre corps que celui qu'il a maintenant : qu'il n'en avait point d'autre preuve, que le témoignage des autres lamas qui l'en assuraient ; qu'au surplus il ne se souvenait de rien de ce qu'on disait qui lui était arrivé, pendant les autres vies dont on lui parlait.

Comme l'ambassadeur lui demanda de qui les lamas pouvaient savoir qu'il eut déjà vécu & ressuscité plusieurs fois, il répondit qu'ils le savaient du Grand lama, c'est-à-dire, de leur souverain pontife, qu'ils adorent comme une vraie divinité ; qu'aussitôt après la mort du lama, il leur avait dit que ce lama avait repris une nouvelle vie en un endroit de

la province de Chen si, & que son âme était passée dans le corps d'un enfant qu'il leur marquait, & en même temps il leur donna ordre de l'aller chercher, & de le mener dans leur pagode.

Le même ambassadeur nous ajouta que le grand-père de l'empereur régnant, voyant qu'après avoir conquis la province de Leao tong, les Tartares d'ouest refusaient de se soumettre à sa domination, & craignant qu'ils ne méditassent quelque projet contre l'empire, il envoya un ambassadeur avec des présents au Grand lama : que celui-ci reçut avec distinction l'ambassadeur, & qu'il reconnut pour empereur le maître qui l'avait envoyé ; qu'enfin depuis ce temps-là les Tartares d'ouest s'étaient mis au nombre des vassaux de l'empereur.

Un chrétien de cette bourgade de Quei hoa tchin nous a rapporté qu'il n'y avait aucun de ces lamas qui n'entretînt une ou deux femmes ; ils sont la plupart Chinois, au moins les plus considérables d'entr'eux ; ils font le meilleur trafic de tout le pays ; ils sont venus vendre des chevaux, des chameaux, & des brebis jusques dans notre camp ; j'en vis venir trois, qui firent présent de quatre chameaux & de trois chevaux au premier ambassadeur ; ces présents furent sans doute bien payés ; du moins leur fit-on beaucoup de caresses. Le premier de ces lamas fut placé près de l'ambassadeur sur le même tapis ; honneur qu'il ne ferait pas même aux plus grands mandarins.

Le 18 nous fîmes 60 lys au nord-nord-ouest, & nous allâmes camper dans une plaine nommée Kouendoulen le long d'un petit ruisseau, qui traverse la plaine. Nous marchâmes toujours dans les montagnes, nous souffrîmes beaucoup, surtout en descendant la première montagne qui est fort escarpée ; en montant, le chemin est plus tolérable, mais la descente est très roide, & il faut passer à travers les rochers, ou sur des morceaux de roche inégaux qui sortent à demi de terre : toutes les charrettes de p.107 l'équipage ne laissèrent pas d'y passer, mais plusieurs versèrent, & quelques-unes se rompirent.

Quand nous fûmes au bas de la montagne, nous marchâmes quelque temps dans une vallée où il y a de fort bonne eau, & où l'on voit quelques tentes de Mongous dispersées çà & là ; ensuite nous

fîmes le reste du chemin, ou entre des collines, ou en les montant & les descendant ; il y a quelques arbres & beaucoup de buissons : dans les premières montagnes qui sont les plus escarpées, les endroits qui ne sont pas de roche, étaient revêtus d'une agréable verdure ; mais toutes les collines qui suivent le pays que l'on découvre, sont fort inégales & stériles. Le commencement de la plaine de Kouendoulen où nous campâmes, est aussi fort sec ; mais aux environs du ruisseau il y a de bons pâturages. Nos gens firent un puits proche de ce ruisseau, d'où l'on tira de l'eau fort fraîche.

Le temps fut couvert depuis les sept heures jusqu'à dix, & il fit un peu de pluie : le reste de la journée il fit assez chaud : nous eûmes un peu de vent d'ouest vers les deux heures après midi, qui rendit la chaleur plus supportable.

Je fus surpris de voir que les chameaux de notre équipage se fussent si bien rétablis, pendant les trois jours que nous demeurâmes proche de Quei hoa tchin : il est vrai qu'on avait changé les plus maigres & ceux qui étaient blessés, avec d'autres que les Mongous nous amenèrent, moyennant quelque argent qu'on leur donna de retour.

Le 19 nous séjournâmes dans notre camp de Kouendoulen, pour attendre une partie du train qui n'avait pu arriver, à cause de la difficulté des chemins, & donner le loisir à ceux qui avaient perdu des chameaux, & des chevaux, de les envoyer chercher. L'un des ambassadeurs avoir perdu 35 chevaux pour sa part pendant une seule nuit, mais ils se retrouvèrent ; il n'en fut pas de même de quelques autres qui furent absolument perdus pour leurs maîtres.

Ce jour-là même on assembla tous les mandarins qui étaient du voyage, pour délibérer avec eux de quelle manière on devait marcher jusqu'au lieu où réside l'empereur qu'on appelle Halhahan, ou comme disent les Chinois & les Tartares orientaux Kalkahan. Il fut conclu qu'on se partagerait en trois bandes, qui prendraient chacune un chemin différent, pour marcher plus commodément, & trouver plus facilement des lieux propres à camper, où il y eut de l'eau & des pâturages

suffisamment pour tout le monde.

Il fit ce jour-là fort beau temps tout le matin, avec un vent de sud-ouest assez fort qui tempéra la chaleur ; vers le midi le temps se brouilla, & il fit à diverses reprises un peu de pluie jusqu'au soir.

Le 20 les ambassadeurs se dirent adieu pour un mois de temps, pendant lequel ils devaient marcher séparément par des chemins différents. Notre troupe qui suivait un des deux premiers ambassadeurs prit droit au nord : les deux autres prirent plus à l'est, chacun ayant ses guides. Ils furent obligés de se séparer ainsi, pour la commodité des eaux & des fourrages.

Nous fîmes ce jour-là 60 lys ; nous en fîmes d'abord vingt-cinq ou trente droit au nord, ensuite douze ou quinze au nord-nord-ouest, & puis le reste au nord, & nous tournâmes pendant cinq ou six lys au nord-nord-est, un peu avant que d'arriver au lieu où nous campâmes.

C'était dans une grande plaine à perte de vue ; on ne voyait de petites hauteurs qu'au nord-est ; un ruisseau coule dans cette plaine, dont l'eau est extrêmement fraîche, parce que la terre qui l'environne est fort nitreuse : le salpêtre paraît même au-dessus de la terre, qui est à moitié blanche & extrêmement salée : ce qui en rend les pâturages excellents pour les bestiaux ; aussi nos chameaux & nos chevaux les dévoraient-ils avec avidité.

p.108 Nous ne passâmes durant tout notre chemin que deux ou trois petites hauteurs, que l'on monte & descend insensiblement : tout le reste était de belles plaines toutes couvertes d'herbages, auxquelles il ne manquait qu'un peu de culture. Nous ne vîmes durant le chemin que deux ou trois tentes de Mongous placées dans une plaine, où il y a un ruisseau & de bons pâturages : nous n'aperçûmes ni arbre, ni buisson.

Nous fîmes lever plusieurs levreaux en chemin faisant, & les lévriers de notre ambassadeur en prirent deux proche du lieu où nous campâmes. Il y avait aussi sur le bord du ruisseau plusieurs oies sauvages, que les Chinois appellent hoang yia, c'est-à-dire, canard jaune, parce qu'ils ont une partie de leurs plumes jaunes ; nous en

avons souvent trouvé sur les bords des ruisseaux que nous avons passés : & les chasseurs des ambassadeurs en ont tué quelques-uns de temps en temps avec des fusils.

Il fit tout le jour un temps fort beau & fort doux, un grand vent de sud-ouest ayant tempéré l'ardeur du soleil, & élevé des nuages qui couvrirent le ciel presque depuis midi jusqu'au soir sans pluie ; il y eut quelques coups de tonnerre. La pluie commença à l'entrée de la nuit avec un grand vent de nord, & dura presque toute la nuit.

Le 21 nous fîmes 80 lys, environ 50 au nord, & 30 au nord-ouest ; le pays que nous traversâmes est toujours désert, sans arbres, sans habitations, sans culture ; la plupart des terres sont sèches & sablonneuses ; nous fîmes lever une grande quantité de lièvres : de plus de trente que nous vîmes, on n'en tua que quatre à coups de flèches ; les lévriers de Kiou kieou qui sont mauvais coureurs, ne purent attraper que ceux qui avaient été blessés ; nous vîmes aussi quantité de perdrix & de ces oies sauvages jaunes, qui sont sur les bords des ruisseaux.

Le pays est toujours un peu inégal, ayant çà & là de petites hauteurs, mais on ne voit plus de montagnes ; nous campâmes le long d'un ruisseau ; & à peine fûmes-nous arrivés, qu'un de ces petits rois qu'on appelle régulos, & qui se sont faits tributaires de l'empereur de la Chine, vint avec son fils rendre visite, & faire compliment à Kiou kieou ; il n'avait que dix ou douze personnes à sa suite : je n'en aperçus qu'un qui eut un peu bon air, & qui fut vêtu d'étoffe de soie ; tous les autres faisaient pitié. Le régulo descendit de cheval par respect, assez loin du lieu où était Kiou kieou, & y remonta de même : la visite fut assez courte, Kiou kieou ne le conduisit que jusqu'à la sortie de sa tente. Le régulo alla ensuite du côté de l'est, chercher So san laoyé à 30 ou 40 lys de nous.

Il fit un fort beau temps & fort doux tout le jour : les nuages dont le ciel était couvert le matin, se dissipèrent vers les huit à neuf heures, & un vent de nord-ouest fort frais régna tout le jour, qui empêcha la chaleur.

Le 22 nous séjournâmes pour attendre une partie de nos gens restés derrière pour faire chercher leurs chevaux, qui s'étaient perdus pendant la nuit.

Ce même prince mongou qui était venu voir Kiou kieou le jour précédent, revint encore ce jour-là le visiter dans sa tente, & lui apporta un présent de viande, de bœuf, de mouton, & de lait, le tout dans des sacs de peaux, qui n'étaient ni tannées, ni passées, mais seulement séchées au soleil. Rien de plus dégoûtant que cette viande qui faisait bondir le cœur, & qui était capable d'ôter l'appétit aux personnes les plus affamées.

Cependant on ne laissa pas de servir ce régal dès le soir, non pas, à la vérité, sur la table de Kiou kieou, mais à ses gens, qui, conjointement avec les Mongous, mangèrent fort gaiement cette viande à demi cuite, sans pain, sans riz, & sans sel. Peut-être était-elle salée. Le prince n'avait pas un plus grand équipage que le jour précédent, & il fut reçu de la même manière, sans grande cérémonie.

p.109 Je pris de là occasion de m'informer de la puissance & des richesses de ces petits rois. Kiou kieou me dit que celui-là, & la plupart de ceux qui sont tributaires de l'empereur de la Chine, pouvaient avoir environ deux ou trois mille sujets, répandus çà & là dans ces déserts, quatre ou cinq familles dans un endroit, & sept ou huit dans un autre, &c, que la richesse de l'un consistait en trois cents chevaux, des bœufs, des vaches, & des moutons à proportion, & surtout dans les cinq mille taëls que l'empereur lui donne tous les ans ; il m'ajouta que ces princes ne portaient le nom de régulo, que depuis qu'ils s'étaient faits vassaux de l'empereur, qui leur avait donné cette qualité ; qu'au reste ils s'étaient soumis à cette famille impériale des Tartares orientaux, avant qu'ils eussent conquis l'empire de la Chine, & lorsqu'ils étaient seulement maîtres de la province de Leao tong ; il nous dit de plus que ces Mongous s'étendaient le long de la grande muraille, depuis la province de Leao tong, jusqu'à celle de Chen si : ils ont au nord 1° les Kalkas, dont le souverain porte le titre d'empereur, & qui a sous lui plusieurs autres princes tartares, qui ne sont que de vrais pâtres ;

ensuite plus vers l'ouest, le royaume d'Eluth ; & au sud-ouest le Thibet.

Le temps fut couvert tout le jour ; il plut à diverses reprises depuis midi jusqu'au soir & une partie de la nuit ; le temps était si froid, que la plupart de nos gens étaient vêtus de leurs fourrures comme en hiver ; je crois que la raison pourquoi le froid est si grand, & que le pays est inculte dans toute cette Tartarie, c'est en partie parce que ces terres sont toutes pleines de nitre, de salpêtre, & de sable : c’est par la même raison qu'il fait si grand froid à Peking, qui ne passe guères 40 degrés d'élévation de pôle ; car on ne peut pas dire que cela vienne des neiges qui sont dans les montagnes, vu que dans cette Tartarie il ne paraît point de montagnes, ni de forêts au nord, d'où viennent ces vents froids & glaçants.

Le 23 nous fîmes environ 50 lys au nord-ouest : presque tout le chemin, quelquefois un peu plus vers le nord, toujours dans un pays inégal, & tout-à-fait inculte, plein de sable & de salpêtre, mais sans montagnes, si ce n'est proche de la vallée où nous campâmes, des deux côtés de laquelle il y en a quelques-unes, mais peu considérables. Cette vallée est arrosée d'un ruisseau, dont l'eau est fort claire & fort bonne à boire ; elle a aussi de très bons pâturages. Nous suivîmes toujours un chemin un peu frayé.

Un parent d'un de ces petits rois vint saluer Kiou kieou, qui ne lui fit pas d'autre compliment, que de lui envoyer dire qu'il remontât à cheval, lorsqu'il l'en vit descendre assez loin de lui, & de lui demander comment il portait, lorsqu'il se fut approché de sa personne, après quoi il le congédia. Nous trouvâmes sur le chemin des marchands mongous qui allaient vendre des chameaux & des chevaux à Quei hoa tchin ; nous fîmes encore lever ce jour-là beaucoup de lièvres, tant en sortant de notre camp le matin, qu'en approchant du lieu où nous campâmes à midi ; on en prit quelques-uns.

Il fit un temps fort beau & fort doux tout le jour, quoiqu'il tombât quelques gouttes de pluie depuis midi, & qu'il fît grand vent, mais cela ne dura pas, & ne fit que rafraîchir l'air, qui de froid qu'il avait été avant le lever du soleil, était devenu fort chaud, quand le soleil fut un peu plus haut.

Le 24 nous ne fîmes qu'environ 20 lys au nord, prenant même un peu de l'est, pour attendre encore des gens de la suite, qui ayant été obligés de s'arrêter pour rechercher leurs chevaux, n'avaient encore pu nous rejoindre : nous ne fîmes qu'achever de parcourir la plaine où nous avions campé, passer p.110 entre de petites montagnes fort pierreuses, & entre lesquelles il y a quelques buissons & quelques arbrisseaux, & entrer dans une autre plaine plus grande où nous vînmes camper sur les bords d'un ruisseau, que je crois être le même que celui du jour précédent : nous fîmes encore lever autour de ce ruisseau quantité de lièvres, de perdrix, & d'oies sauvages jaunes, & quelques canards. On y trouva aussi des œufs de faisans, dont on nous servit une omelette qui était fort délicate. Le terroir était plein de sable & de salpêtre, & peu propre à être cultivé, excepté aux environs du ruisseau où il y a de fort gras pâturages.

Il fit extrêmement froid toute la nuit & le matin avant le lever du soleil, quoiqu'il ne fît point de vent, & que le ciel fût fort pur & fort serein ; après le lever du soleil il s'éleva un grand vent de nord-ouest, qui fit que le temps fut tempéré.

Le 25 nous fîmes environ 50 lys au nord-ouest ; après avoir passé la plaine où nous avions campé, nous entrâmes dans un pays plus inégal que nous n'en avions trouvé ; ce n'était presque que des hauts & des bas ; une partie de ces collines étaient pleines de genêts, le reste était rempli de pierres & de morceaux de cailloux, & de rochers qui sortaient de terre, & qui rendaient le chemin difficile & désagréable : nous vîmes sur ces hauteurs quelques daims & quelque chèvres jaunes : nous campâmes dans une petite plaine qui est toute environnée de ces collines, au travers de laquelle il passe un petit ruisseau, dont l'eau n'est pas fort courante, mais qui ne laisse pas d'être bonne à boire, en la tirant d'un petit puits que l'on avait fait près du ruisseau, selon notre coutume, pour avoir l'eau plus nette & plus fraîche.

Nous prîmes en chemin un petit chevreau ou daim, qui était tellement endormi, qu'il ne s'éveilla pas au bruit que faisait notre cavalerie : de sorte qu'il fut presque foulé aux pieds des chevaux. Le

père Pereira, qui l'aperçut le premier, en ayant averti Kiou kieou, à côté de qui nous marchions, on fit mettre pied à terre à un valet qui le prit à la main avant qu'il s'éveillât ; après l'avoir considéré on le fit lâcher, parce qu'il était encore jeune ; dès qu'il fut libre, il se mit à courir avec une grande vitesse du côté où nous avions vu fuir sa mère ; nous vîmes aussi sur le chemin quelques lièvres & quelques perdrix, mais pas en si grande quantité que les jours précédents.

Le temps fut fort beau tout le jour avec un grand vent de nord-ouest, qui tempéra la chaleur.

Le 26 nous fîmes 80 lys au nord-nord-ouest : le pays que nous traversâmes était plus égal, & presque toujours plat : ce sont de grandes campagnes à perte de vue, mais également stériles & incultes, sans qu'il y paraisse un buisson ; ce sont presque tous sables, ou plutôt, c'est une terre sablonneuse, laquelle ne laisse pas de produire des herbes çà & là, mais qui ne peuvent servir de pâturages aux bestiaux ; aux endroits où l'herbe était grande & épaisse il y avait quantité de lièvres ; nous en fîmes partir plus de cinquante ; dans les lieux les plus découverts on trouvait des perdrix, nous en vîmes aussi partir quantité, particulièrement un peu avant que d'arriver au lieu où nous campâmes, qui fut le long d'un ruisseau, lequel traverse une grande plaine presque à perte de vue de tous côtés, si ce n'est un peu à l'ouest, où l'on découvre quelques montagnes, mais fort éloignées.

Toutes ces campagnes sont pleines de crottes de ces chèvres jaunes, & de daims ; nous vîmes cinq ou six de ces derniers. On nous dit qu'il y avait beaucoup de loups qui suivent ces troupeaux de chèvres jaunes : les charretiers de Kiou kieou, qui, ayant pris les devants, avaient campé dans la plaine, nous dirent qu'ils en avaient ouï hurler plusieurs pendant p.111 la nuit, & nous trouvâmes en chemin la dépouille de quelques-unes de ces chèvres jaunes, qui, apparemment, avaient été dévorées par les loups : je vis les cornes de deux, elles sont semblables à celles des gazelles.

Il n'y a pas une goutte d'eau dans tout le chemin, depuis le lieu d'où nous partîmes jusqu'à celui où nous campâmes. Il y avait proche du

ruisseau cinq ou six tentes de Tartares Kalkas [1], auxquels appartient le pays : il paraissait que plusieurs de ces Tartares avaient campé le long de ce ruisseau ; car la terre était pleine de fiente de leurs bestiaux, & de poil de chameaux. C'est proprement là que commence l'empire de Kalka, & que finit le pays des Mongous soumis à l'empereur de la Chine.

Le temps fut couvert presque tout le jour, fort doux, & sans vent jusqu'à midi : après midi il s'éleva un vent d'est, qui tourna ensuite au sud & de là à l'ouest, & qui amena un peu de pluie sur le soir.

Le 27 nous fîmes 80 lys, dont cinquante environ furent droit au nord & le reste au nord-nord-ouest : tout le pays que nous traversâmes n'est presque que sable mouvant, excepté dans de petites montagnes que nous passâmes après avoir fait environ 25 lys. Ces montagnes sont pleines de pierres & de roches un peu couvertes de terre ; elles ne sont ni hautes ni longues, ce ne sont la plupart que de petites élévations les unes sur les autres ; nous vîmes encore quantité de lièvres & de perdrix ; nous trouvâmes aussi, proche de la plaine où nous campâmes, une petite chèvre jaune, qui fut prise par un lévrier.

Nous fûmes obligés de camper sur des sables mouvants, parmi lesquels il ne laissait pas d'y avoir quelques herbes qui servirent de pâturage aux chevaux, mais il n'y avait ni ruisseau ni fontaine, de sorte qu'on fut contraint de faire creuser des puits dans le sable pour avoir de l'eau. On en creusa quantité, afin de pouvoir donner à boire aux bestiaux qui étaient en très grand nombre.

Il fit un temps fort beau tout le jour, le ciel fut un peu couvert pendant quelques heures, & il y eut toujours un vent de nord-nord-ouest qui rafraîchit l'air.

Le 28 nous fîmes 60 lys, dont la moitié fut au nord-ouest, & le reste à l'ouest ; tout le pays que nous trouvâmes était toujours également stérile & inculte : ce n'était que sable partout, mais non pas mouvant ; nous passâmes environ vers la moitié du chemin entre de petites

---

[1] Commencement de l'empire de Kalka.

montagnes par des sentiers difficiles ; ensuite nous entrâmes dans une plaine, qui n’est aussi que de sable, & nous vînmes camper au pied des hauteurs qui terminent cette plaine : il n'y avait point d'eau, & il fallut, comme le jour précédent, creuser des puits, dont l'eau se trouva bonne.

Nous rencontrâmes sur le chemin plusieurs troupes de Tartares Kalkas qui amenaient des chameaux, des chevaux, & des moutons pour les vendre ou les troquer : on troquait du thé & du tabac de la valeur d'environ quinze sols contre un mouton : nous vîmes quelques buissons entre les montagnes, mais il n'y avait pas un arbre dans toute la campagne.

Lorsque nous fûmes arrivés au camp, nous allâmes nous reposer sur une éminence voisine, en attendant que nos tentes fussent venues : je trouvai que ce qui paraissait être des morceaux de roches sur cette éminence, était une espèce de pierre de sable jaune & brillant comme de l'or ; je ne pus pas bien juger si c'était effectivement de l'or : mais je crois qu'il y en avait de mêlé, car il était extrêmement brillant. Il y avait aussi beaucoup de salpêtre.

Il fit extrêmement chaud tout le soir jusques vers les quatre heures, qu'il s'éleva un vent d'orage, lequel renversa une tente de Kiou kieou, qui lui servait de salle, & la mienne aussi deux fois de suite ; après quoi il y eut toujours un p.112 peu de vent jusqu'à la nuit.

Le 29 nous ne fîmes que 20 lys au nord-ouest tout compensé ; nous passâmes entre ces petites montagnes, au pied desquelles nous avions campé, où tout est plein de pierres de talc. Les vallées qui sont entre ces hauteurs sont toutes de sable mouvant, & ce passage est fort difficile, principalement pour les charrettes ; nous entrâmes ensuite dans une grande plaine, qui était toute d'un sable ferme, & où il ne laissait pas d'y avoir de l'herbe : nous campâmes vers le lieu de cette plaine où il y avait eu un camp de Tartares de Kalka, & où nous trouvâmes plusieurs puits tous faits.

Le temps fut variable tout le jour, tantôt couvert, tantôt serein. Il fit

de grands coups de vent, & il tomba quelques gouttes de pluie : ce fut le vent de nord qui régna presque tout le jour, & lorsqu'il cessait, il faisait grand chaud.

Le 30 nous fîmes 75 lys, dont les vingt premiers furent droit au nord, le reste au nord-nord-ouest, toujours dans des plaines, lesquelles ne sont séparées que par quelques hauteurs peu considérables ; ce n'est partout que sable ferme, & en quelques endroits mêlé d'un peu de terre. Le pays est toujours plus stérile & plus désert : car on ne trouve pas même de bons pâturages pour les bestiaux : nous ne vîmes qu'un seul arbre ; & à 40 lys environ d'où nous étions partis, nous trouvâmes quelques puits où il y avait un peu d'eau, & un peu d'herbe aux environs ; nous vîmes aussi dans ces campagnes plusieurs bandes de daims & de perdrix, surtout proche le lieu où nous campâmes, qui fut au pied de quelques hauteurs qui terminent la plaine, où nous trouvâmes un peu d'eau, mais qui n'était ni courante, ni suffisante pour notre monde, quand elle n'eût pas été pleine de limon ; de sorte qu'il fallut faire des puits comme les jours précédents, qui nous fournirent de l'eau suffisamment pour nous & pour les bestiaux, lesquels étaient en grand nombre : le seul Kiou kieou en avait plus de cinq cents ; savoir plus de 400 chevaux, & près de 120 chameaux.

Il fit tout le jour grand chaud, n'y ayant eu presque point de vent quoique le temps fût serein.

Nos gens virent une mule sauvage dans la plaine, au bout de laquelle nous campâmes : ils disent qu'il y en a plusieurs dans ce pays-là, & dans la Tartarie occidentale : Kiou kieou qui en a vu, nous dit qu'elles sont parfaitement semblables aux mules domestiques & de la même grandeur, mais d'une couleur jaunâtre : elles courent extrêmement vite : comme nous étions éloignés de la troupe le père Pereira & moi, nous ne la vîmes pas.

Le premier jour de juillet nous fîmes 65 lys au nord-ouest, toujours dans de grandes plaines, où l'on trouve çà & là de petites éminences : le pays toujours plus désert & plus stérile : ce n'est presque partout que sable brûlé, quelquefois ferme, & quelquefois mouvant, sans

arbres, sans eau, & sans pâturages.

Presque à la sortie de notre camp nous trouvâmes beaucoup de ces pierres de roche & de ce sable condensé plein de paillettes jaunes & brillantes comme de l'or. Nous vîmes quantité de daims dans ces plaines, & nos gens en tuèrent trois ; ils en auraient tué davantage, si l'on n'avait appréhendé de trop fatiguer les chevaux en courant : il y a aussi un grand nombre de perdrix, & nous en vîmes surtout de grosses compagnies entre des hauteurs, à la sortie desquelles nous campâmes dans une petite plaine qui n'est que sable, ce qui rendait la chaleur insupportable. Nous n'avions d'eau que celle que nous tirions des puits comme les jours précédents, & elle se trouva fort bonne. Comme il n'y avait point de pâturages, les bestiaux souffrirent beaucoup.

Il fit une grande chaleur tout le jour, car il ne faisait de vent que par p.113 intervalle. Le soir nous eûmes un grand orage, & un autre vers minuit avec pluie & tonnerre.

Le 2 nous fîmes 60 lys au nord-ouest : nous passâmes d'abord entre ces petites montagnes, au pied desquelles nous avions campé, où nous vîmes quelques arbres çà & là dans les vallons, quoique les montagnes soient toutes chauves, & pleines de pierres & de roches : ensuite nous entrâmes dans une autre plaine à perte de vue, qui est également déserte & stérile, toute de sable, partie mouvant & partie ferme.

On trouve seulement à l'entrée de cette plaine un petit espace rempli d'une espèce d'arbrisseaux, dont la feuille & les branches sont assez semblables à nos belvédères. Nous vîmes entre ces arbrisseaux quantité de traces de mules sauvages : nous vîmes aussi quelques daims & quelques perdrix durant le chemin, mais pas en si grand nombre que les autres jours : nous campâmes dans cette même plaine sur les sables, sans qu'il y eût de pâturages pour les bestiaux, qui furent obligés de se contenter de quelques feuilles de ces arbrisseaux ; on eut aussi bien de la peine à trouver de l'eau, & on en trouva peu.

Il fit beau temps tout le jour : un bon vent de nord-ouest tempéra la chaleur, qui, sans cela, aurait été insupportable parmi ces sables.

Le 3 nous fîmes quatre-vingts lys : environ quarante au nord-nord-ouest, & le reste au nord-ouest ; après avoir traversé le reste de la plaine où nous avions campé, qui était encore d'environ trente lys, nous passâmes de petites montagnes, au pied desquelles il y avait quelques puits tous faits, de l'eau, & de l'herbe ça & là. Il s'y trouva tant de perdrix, que je n'en ai jamais vu une si grande quantité ensemble : nous en vîmes partir des volées semblables à celles des étourneaux : nous traversâmes ensuite une autre plaine, qui a près de 50 lys de longueur, au bout de laquelle nous passâmes une petite hauteur, & nous vînmes camper dans un fond, qui n’est que sable comme tout le reste du chemin. Comme il n'y avait point d'herbe, il fallut que les bestiaux broutassent les feuilles des arbrisseaux dont je viens de parler. On creusa trois ou quatre pieds dans le sable, avant que de trouver de l'eau. Tout ce pays que nous avons traversé, est toujours plus désert & plus inculte ; ce ne sont que sables brûlés.

Il fit fort chaud tout le matin ; il s'éleva sur le midi un grand vent d'ouest-sud-ouest qui rafraîchit un peu l'air, mais qui n'empêcha pas qu'il ne fît fort chaud dans les tentes ; sur le soir le vent se tourna au nord, & fut fort violent presque toute la nuit.

Le 4 nous fîmes cinquante lys au nord-ouest, environ trente-cinq dans la même plaine, où nous avions campé, qui n’est pas égale, mais mêlée de petites hauteurs, le reste entre de petites montagnes, dans une vallée où il y a quelques arbrisseaux ; quoique ce ne fût partout que sables, tantôt mouvants, & tantôt fermes, le pays est également désert & inculte, sans pâturages & sans eau ; nous trouvâmes pourtant quelques petits puits tous faits, où il y avait de l'eau ; nous campâmes à la sortie de ces montagnes dans un lieu où il ne se trouva que de l'eau qui était saumache, aussi y avait-il beaucoup de salpêtre dans ce vallon. On en alla chercher à deux ou trois lys plus avant, où on en trouva de tolérable : nous vîmes encore en chemin quelques daims & quelques perdrix.

On nous dit qu'aux environs du lieu où nous étions, il y avait des Tartares de Kalka campés, & en effet il en vint quelques-uns avec des chameaux & des chevaux pour les vendre à nos gens.

Il fit un temps assez tempéré tout le jour, le ciel fut presque toujours couvert, & il régna un petit vent de nord qui était fort froid le matin.

Le 5 nous fîmes quarante-cinq lys p.114 au nord-ouest : un peu après être sortis de notre camp, nous trouvâmes quelques tentes de ces Tartares de Kalka répandus çà & là, & leurs troupeaux de vaches, de chevaux, de moutons, & de chameaux aux environs. Il ne se peut rien imaginer de plus misérable que leurs tentes beaucoup plus basses, plus petites, & plus pauvres que celles des Mongous qui sont proche de la Chine. Ils sont aussi plus malpropres & plus hideux dans leurs personnes, quoiqu'ils parlent la même langue : leurs enfants vont tous nus, & pour eux, ils n'ont que de méchantes vestes de toile doublée d'une fourrure de peau de mouton. Plusieurs n'ont pour habits que des peaux de mouton, qui ne sont ni passées ni corroyées, mais seulement séchées au soleil.

Nous marchâmes toujours dans une plaine un peu inégale, qui va tantôt en montant, & tantôt en descendant, mais d'une manière imperceptible : le pays est également désert & inculte, tout le terrain étant de sable. Nous campâmes dans cette plaine, au-delà d'une petite hauteur que nous descendîmes presque insensiblement : il y avait aux environs quelque peu de bonne herbe çà & là dans les sables, que nos chevaux mangèrent avec avidité, quoiqu'elle fût fort sèche : mais il y avait cinq ou six jours qu'ils n'avaient point trouvé de si bons fourrages, & n'avaient vécu que de feuilles d'arbrisseaux. Il n'y avait point d'eau dans ce lieu-là, & comme nous en avions été avertis, nous n'étions partis qu'à deux heures après midi, afin de faire boire les bestiaux auparavant & de faire manger tout l'équipage.

Il fit un temps fort beau & fort tempéré tout le jour : un grand vent de nord-ouest modéra la chaleur, qui se faisait sentir vivement dans les tentes.

Le 6 nous décampâmes vers les quatre heures du matin, & nous fîmes cinquante lys au nord-nord-ouest dans la même plaine que le jour d'auparavant, où le terrain est tout semblable. Nous vînmes

camper au-delà d'une petite colline dans un lieu où il y avait de l'eau ; nous y trouvâmes une partie de nos gens qui y étaient venus dès la veille, & qui nous avaient préparé des puits en quantité ; mais nous ne trouvâmes point de fourrages propres pour les bestiaux ; on ne put faire que de petites journées, parce que les chevaux étaient extrêmement fatigués ; il en mourut tous les jours quelques-uns de pure lassitude, ou plutôt de faim & de soif.

Il fit fort froid le matin, le temps étant couvert, & faisant un grand vent de nord-nord-ouest, qui sur les neuf à dix heures vint au nord-ouest, & dissipa tous les nuages, de sorte que le temps fut beau & tempéré tout le reste de la journée.

Le 7 nous fîmes soixante-dix lys : quarante au nord-ouest, & trente au nord-nord-ouest, le pays toujours inégal, & semblable à celui des jours précédents, tout de sable, inculte & stérile, sans arbres & sans pâturages. Nous trouvâmes seulement une petite fontaine, après avoir fait quarante lys : nous vînmes camper dans une vallée, qui est presque toute environnée de collines, & au-delà de laquelle on nous dit qu'il y avait un camp de Tartares de Kalka.

Il fit fort chaud depuis les huit heures jusques vers les onze heures, qu'il s'éleva un grand vent d'ouest-nord-ouest qui tempéra la chaleur. Le temps au reste fut serein. Nous vîmes encore une bande de daims & quelques lièvres. Le soir il fit un orage, & plut assez longtemps au commencement de la nuit. Plusieurs lamas, & autres Tartares du pays vinrent visiter Kiou kieou.

Le 8 nous fîmes quatre-vingt lys, environ la moitié au nord-nord-ouest, & le reste au nord dans un pays toujours de sable, également désert, inculte & inégal, sans arbres, sans pâturages. Nous campâmes au-delà de quelques petites montagnes, entre lesquelles nous tournoyâmes quatre à cinq lys à l'entrée p.115 d'une grande plaine, proche d'un lieu où il y avait 25 ou 30 tentes des Tartares du pays, toutes fort misérables ; nous en trouvâmes quelques-uns qui venaient camper dans ces montagnes, où ils commencèrent à dresser leurs tentes. Ils se réfugiaient du côté du nord, pour éviter le roi d'Eluth qui

était entré dans leur pays avec une grosse armée.

J'avais peine à comprendre comment ils pouvaient nourrir la quantité de chameaux, de chevaux, de vaches & de moutons qu'ils avaient, dans un pays où il ne paraissait aucun fourrage ; & comment ils pouvaient eux-mêmes demeurer au milieu de ces sables brûlants, sur lesquels leurs enfants, & une partie des femmes marchaient pieds nus. Les enfants avaient la peau à demi brûlée du soleil : néanmoins les hommes paraissaient vigoureux & dispos. Il en vint un grand nombre dans notre camp visiter Kiou kieou, & faire leur commerce : c'est-à-dire, troquer leurs bestiaux avec de la toile, du tabac, & du thé.

Quelques-unes des principales femmes de leur habitation vinrent présenter à Kiou kieou de leur thé, qui était dans des vases fort malpropres ; les hommes lui firent aussi présent de deux ou trois moutons, pour lesquels il leur fit donner du tabac, &c. Les femmes sont vêtues modestement : elles ont une robe qui leur prend depuis le col jusqu'aux pieds ; leur coiffure est ridicule, elle consiste dans un bonnet, à peu près semblable à celui des hommes. Quand on voit leur visage hideux, & les boucles de cheveux qu'elles laissent tomber sur leurs oreilles, on les prendrait pour de vraies mégères : la plupart de ces femmes vinrent dans notre camp faire leur petit commerce, troquant leurs bestiaux pour de la toile, du sel, du tabac, & du thé : nos gens changèrent la plupart de leurs chevaux & de leurs chameaux, qui étaient las & maigres, contre d'autres tous frais, en donnant quelque chose de retour à ces Tartares, qui ne veulent point prendre d'argent, mais seulement de la toile, &c.

Il fit tout le jour un temps fort serein, mais extrêmement chaud, car il ne fit de vent que par intervalle. Il y avait là une fontaine de bonne eau.

Le 9 nous séjournâmes dans notre camp pour attendre ceux qui étaient derrière, & marcher ensuite du côté par où venaient les deux autres troupes, afin de nous réunir & de délibérer sur ce que nous aurions à faire dans la conjoncture présente. Le roi d'Eluth, à ce que nous apprîmes, était entré dans le pays de Kalka avec lequel il était en

guerre ; & la terreur de ses armes avait mis tous les Tartares en fuite. Le Grand lama, frère de l'empereur de Kalka, s'était même sauvé jusques vers les frontières de la Chine.

Ces nouvelles nous furent confirmées l'après dinée par des gens de So san laoyé qu'il envoyait à Kiou kieou pour lui en donner avis, & pour le prier de l'attendre au lieu où il se trouverait, en cas qu'il y eût de l'eau & du fourrage suffisamment pour toute leur suite quand ils seraient réunis ; ou de le venir trouver, afin de délibérer tous ensemble sur ce qu'ils auraient à faire : il ajoutait qu'il avait dépêché un courrier à Peking pour informer l'empereur de ce qui se passait, & lui demander ses ordres. Comme il n'y avait ni assez d'eau, ni assez de fourrages au lieu où nous étions, & que nos guides nous assuraient que nous avions encore sept ou huit journées à faire avant que d'en trouver, Kiou kieou résolut d'aller trouver So san laoyé & lui renvoya ses gens sur-le-champ pour l'en avertir, & le prier de l'attendre.

Il fit fort chaud tout le jour, n'y ayant eu que fort peu de vent de nord-ouest ; il tomba pourtant quelques gouttes de pluie sur le soir, mais qui ne dura pas.

Le 10 nous retournâmes sur nos pas pour nous réunir ensemble ; nous ne partîmes qu'à une heure après midi, afin de faire boire tous les bestiaux, & de donner le temps à l'équipage de manger, p.116 parce qu'on avait résolu d'aller camper le soir dans un lieu où l'on savait qu'il n'y avait point d'eau. Nous fîmes donc 0 lys en retournant sur nos pas par le même chemin que nous avions tenus deux jours auparavant : nous fîmes 40 lys au sud-sud-est, & 10 droit au sud, & nous campâmes dans une des plaines où nous avions passé. Kiou kieou envoya un de ses gens, qui est Mongou, pour prendre langue, avec ordre d'aller chercher le président du Tribunal de Lympha yuen qui était allé devant nous, & de venir ensuite nous rejoindre sur le chemin : on lui donna pour guide un lama.

Il fit extrêmement chaud jusque vers les trois ou quatre heures que le temps se couvrit, & il fit fort doux tout le soir. Je vis sur le chemin un bœuf sauvage de Tartarie apprivoisé ; il n'est pas si haut, ni si gros que

les bœufs ordinaires ; il a les jambes fort courtes, le poil grand comme les chameaux, mais en plus grande quantité ; il était tout noir & avait une selle sur le dos, un homme le menait en laisse, & il marchait fort lentement & fort pesamment : il avait été donné en échange de deux chevaux.

Le 11 nous fîmes 60 lys : 30 droit au sud & 30 au sud-sud-est, toujours en retournant sur nos pas, & suivant le même chemin que nous avions fait, & nous vînmes camper proche d'une fontaine que nous avions trouvée en chemin. Nous rejoignîmes un détachement de nos gens qui étaient restés derrière, & qui ayant su notre contremarche nous attendirent là.

Il fit assez grand chaud tout le jour, quoique la plupart du temps le ciel fût couvert, & qu'il fît un vent de nord-est d'heure à autre.

Le 12 nous fîmes 100 lys, 60 à l'est & 40 au nord-est ; nous fûmes obligés de faire toute cette traite, quoique les chevaux & les chameaux fussent extrêmement fatigués, parce qu'il n'y avait point d'eau plus près sur la route que nous devions nécessairement tenir pour aller trouver So san laoyé.

Le pays que nous traversâmes était toujours semblable : si ce n'est qu'il y avait encore plus de sable mouvant ; le terrain toujours stérile & incapable de culture. On n'y découvre ni arbres, ni buissons : il ne laisse pas d'y avoir des daims, des lièvres, & des perdrix, mais peu en comparaison des autres lieux où nous avons passé ; nous campâmes dans un endroit où il n'y avait point du tout de fourrage ; on trouva quelques puits tous faits, & on en fit d'autres, dont l'eau était assez fraîche.

Il fit extrêmement chaud la plus grande partie du jour ; il fit peu de vent jusques vers les deux heures, qu'il s'éleva un vent variable ; il tomba quelques gouttes de pluie, mais qui ne dura pas.

Le 13 nous fîmes 45 lys à l'est, prenant quelquefois tant soit peu du sud : le pays toujours semblable. Nous vînmes camper dans une petite plaine toute environnée de hauteurs, où nous trouvâmes un camp de

Tartares de Kalka, qui étaient venus se réfugier là depuis quelques jours. C'était un prince de ce pays-là, frère de l'empereur même de Kalka, avec toute sa maison ; il y avait environ une trentaine de tentes assez pitoyables ; la sienne même n'était guère plus propre, mais seulement un peu plus grande : toutes les autres tentes étaient de ses gens, ou plutôt de ses esclaves ; il avait des troupeaux de moutons, de vaches, de chevaux, de chameaux en assez grande quantité.

Quoique tout son train fût de la dernière gueuserie, il fut néanmoins assez fier pour ne pas venir visiter en personne Kiou kieou, se contentant d'y envoyer un de ses gens, & de lui faire dire, que comme il était fils d'un empereur, il ne pouvait lui céder le pas, & qu'il était obligé de garder son rang. Kiou kieou ne laissa pas de l'aller voir dans sa tente & d'y faire un repas, qui fut apparemment p.117 fort mauvais & fort malpropre. Car après les Cafres du Cap de Bonne-Espérance, je n'ai point vu de nation plus sale que ces Tartares.

Ce prince avoua ingénument que l'irruption du roi d'Eluth sur les terres de Kalka l'avait obligé de s'enfuir avec tant de précipitation, & qu'il avait marché sept à huit jours de suite. Le soir je m'informai d'un de ces Tartares de Kalka, qui est au service d'un parent de Kiou kieou, comment ils vivaient dans un si mauvais pays. Il nous dit que durant tout l'été ils ne vivaient que du lait de leurs bestiaux, & de thé de la Chine : il ajouta qu'ils se nourrissaient de toute sorte de lait, aussi bien de cavales, & de chameaux, que de vaches & de brebis, que durant l'hiver, comme les bestiaux ne donnent pas de lait suffisamment, ils mangeaient de la chair à demi grillée sur du feu, qu'ils font des excréments séchés des mêmes bestiaux ; comme il fait extrêmement froid durant l'hiver, ils ne sortent point de leurs tentes, au milieu desquelles ils font toujours grand feu. Pour leurs bestiaux, ils les laissent paître à leur gré, & ils n'en prennent d'autre soin que celui d'aller tirer leur lait, ou d'en choisir quelques-uns pour les manger, quand ils en ont besoin.

Ces Tartares ne sont pas apparemment fort vaillants : car les caravanes des marchands mores qui viennent à la Chine, passant dans

leur pays, les pillent & les enlèvent impunément, pour les venir vendre eux & leurs bestiaux à Peking où ils font aussi trafic de cette sorte de marchandise. Ce Kalka même à qui je parlai avait été ainsi enlevé par les Mores, & vendu à Peking.

Le temps fut assez doux l'après-dinée, mais il fit fort chaud le matin ; nous eûmes quelques gouttes de pluie sur les trois heures.

Le 14 au matin le frère de l'empereur de Kalka envoya visiter Kiou kieou par un de ses parents, qui est aussi prince : il avait une veste de soie bordée de je ne sais quelle peau qui ne paraissait pas trop belle ; la veste était bien sale & fort antique : il portait un bonnet fourré de zibeline, qui était aussi déjà bien passé : son visage était rouge & son air décontenancé : il n'était accompagné que de quatre ou cinq de ses gens, qui étaient tous hideux & malpropres. Nous ne partîmes qu'à midi, afin de donner le loisir à nos gens de troquer leurs chevaux, & leurs chameaux les plus fatigués, avec d'autres tous frais de ces Tartares, qui ne veulent point recevoir d'argent, mais seulement, comme je l'ai dit, de la toile, du thé, du tabac, & du sel.

Nous ne fîmes que 28 lys au nord-est, & nous eûmes une grosse pluie sur le dos tout le chemin, qui est toujours semblable au précédent ; nous campâmes dans un lieu où il n'y avait point d'eau ; mais ou il y avait quelque peu de fourrages pour les bestiaux.

Il avait fait un très grand vent d'ouest tout le matin, & il plut presque toute l'après-midi.

Le 15 nous fîmes 38 lys, 20 droit à l'est, jusqu'à ce que nous rencontrâmes le chemin qu'avait fait une troupe de nos gens qui y avait passé. Nous suivîmes alors ce chemin, & fîmes environ dix lys au nord, & huit à l'est-nord-est, le pays toujours aussi mauvais & également désert & inculte. Nous campâmes dans une plaine au pied d'un rocher, où nous trouvâmes des puits tous faits, apparemment par cette troupe de nos gens qui y avait campé auparavant.

Il fit fort froid tout le matin, le temps se couvrit, & il fit un grand vent de nord sur les onze heures : il plut un peu le reste de la journée,

mais il fit toujours grand vent de nord-est.

Ce jour-là même le domestique que Kiou kieou avait envoyé, lorsque nous commençâmes à retourner sur nos pas, arriva en notre camp avec un Tartare du pays, qui lui avait servi de guide ; il apporta une lettre du président de p.118 Lim fa yuen, qu'il avait trouvé à une journée de ce même lieu, d'où nous avions retourné en arrière. Ce mandarin mandait à Kiou kieou, qu'il l'attendait dans un lieu où il y avait de l'eau, & du fourrage en abondance : qu'au reste cette guerre du roi d'Eluth avec celui de Kalka, n'avait rien de commun avec eux, qu'ils n'étaient ni les uns ni les autres ennemis de l'empereur de la Chine, & que cela ne devait pas les empêcher d'avancer, & de se rendre au plus tôt au lieu destiné pour les conférences de la paix : le domestique de Kiou kieou ajouta que So san laoyé avec sa suite, & Ma laoyé avec la sienne continuaient leur chemin, ce qui fit connaître à Kiou kieou que leur résolution de retourner sur leurs pas avait été un peu précipitée, & qu'il avait inutilement fatigué, & presque mis à bout son équipage.

Nous trouvâmes sur le chemin encore une troupe de Tartares de Kalka, qui s'enfuyaient avec toute leur famille.

Le 16 nous fîmes 46 lys au nord-nord-ouest, le pays toujours également mauvais. Nous trouvâmes en chemin plusieurs troupes de Tartares qui fuyaient avec leur famille & leurs troupeaux : ils étaient tellement effrayés de l'irruption du roi d'Eluth, qu'ils ne savaient ce qu'étaient devenus ni leur empereur, ni leur lama son frère ; ils disaient seulement qu'ils avaient pris tous deux la fuite.

Nous vînmes camper dans un lieu le plus incommode que nous ayons encore trouvé : car non seulement il n'y avait point de fourrages, mais encore on n'y trouva que de l'eau salée dans les puits que l'on fit, & tout le sable était plein de salpêtre.

Il fit fort chaud jusques vers les trois heures après midi, qu'il s'éleva un assez grand vent de nord-ouest, qui rendit la chaleur plus supportable le reste du jour.

Le 17 nous fîmes 50 lys, à peu près la moitié au nord, & la moitié au nord-nord-ouest, le pays toujours de même, tout de sable, stérile & brûlé, si ce n'est un peu vers le lieu où nous campâmes, où il y avait du fourrage, auquel les bestiaux n'auraient pas voulu toucher dans un autre pays : car ce n'était que de l'herbe à demi sèche, il n'y avait point d'eau, & comme nous en avions été avertis, on avait fait boire les bestiaux avant que de marcher ce jour-là.

Le 18 nous fîmes 78 lys, 30 au nord-nord-ouest, & le reste droit à l'est. Nous trouvâmes sur le chemin deux petits camps de Tartares, toujours également sales & hideux à voir : ils n'avaient que peu d'eau fort mauvaise, quoiqu'ils eussent creusé des puits très profonds : nous ne laissâmes pas d'en faire boire à une partie de nos chevaux.

Après avoir fait environ 50 lys, nous trouvâmes deux puits assez profonds au milieu d'une grande plaine : l'eau en était fraîche, mais trouble & blanchâtre, & je fus incommodé d'en avoir bu : ces puits étaient creusés dans un sable plein de mines de cuivre & d'étain : nous trouvâmes sur tout le chemin une très grande quantité de bestiaux morts, & surtout de chevaux : ils étaient apparemment morts de soif, n'y ayant point d'autre eau que celle qu'on tire des puits qu'il faut faire bien profonds, encore n'y trouve-t-on que peu d'eau.

Le pays ne m'avait pas encore paru si misérable & si stérile que ce jour-là, ce n'était partout que sables brûlés, qui échauffaient tellement l'air par la réverbération du soleil, que la chaleur était insupportable, quoiqu'il fît un grand vent tout le jour. Ce vent suivit le soleil depuis l'orient jusqu'au couchant, se rangeant toujours du côté que le soleil tournait : nous vînmes camper au pied d'une hauteur où nous trouvâmes de bonne eau, en creusant des puits de trois ou quatre pieds. Il y avait aussi dans le voisinage un camp de Tartares semblables aux autres, c'est-à-dire, très difformes.

p.119 Peu après que nous fûmes arrivés dans notre camp, un officier que Kiou kieou avait envoyé depuis sept ou huit jours à So san laoyé, pour le prier de l'attendre, retourna accompagné d'un autre officier & de plusieurs cavaliers que celui-ci envoyait à son tour au devant de

Kiou kieou, pour lui dire qu'il l'attendait ; qu'il avait déjà joint Ma laoyé & sa suite, & que le président du Lim fa yuen, nommé Pa laoyé, qui avait pris les devants, l'était aussi venu joindre, étant revenu sur ses pas environ dix ou douze lieues pour cet effet ; nous apprîmes en même temps que nous n'étions qu'à douze lieues du lieu où campait So san laoyé, que nous y trouverions du fourrage & de l'eau suffisamment pour tout notre monde, ce qui nous consola un peu, dans l'espérance de nous remettre de la fatigue extrême que notre équipage avait souffert dans ces horribles déserts.

Le 19 nous fîmes quatre-vingts lys, soixante au nord-est, & le reste au nord ; dans la première moitié du chemin, nous trouvâmes çà & là des endroits où il y avait d'assez bons fourrages, mais point d'eau, le terrain toujours de sable, & le pays toujours inégal. Après avoir fait près de soixante-dix lys, nous trouvâmes deux petites troupes de Tartares de Kalka fugitifs, campés dans une petite vallée, où ils avaient un puits dont l'eau était fort mauvaise : ce qui nous obligea d'avancer encore environ dix lys, où l'on nous assura qu'il y avait de l'eau suffisamment pour tout notre train ; nous ne découvrîmes cependant qu'un puits, mais il donna de l'eau en abondance : elle sentait un peu la fange, mais elle était fraîche ; le fourrage d'alentour avait été consommé par ces Tartares fugitifs, qui avaient campé dans le même lieu ; nous trouvâmes proche de ce puits une pauvre femme malade, dénuée de tout secours, & aux environs plusieurs bestiaux qui étaient morts.

Il fit assez frais tout le matin, le temps fut couvert jusqu'à midi : il tomba même quelques gouttes de pluie, & il fit tout le jour un grand vent d'ouest, qui n'empêcha pas qu'il ne fit fort chaud l'après-dinée.

Sur le soir il vint encore des gens de So san laoyé nous donner avis que le président du Lympha yuen avait envoyé un mandarin sur notre route pour reconnaître les chemins, & pour apprendre en quel état sont les affaires dans le lieu où résident l'empereur de Kalka, & le lama son frère : que ce mandarin avait été pris par des Tartares d'Eluth, & mené aussitôt à leur roi ; que le prince avait d'abord traité assez rudement le

mandarin, voulant l'obliger à ne lui parler qu'à genoux, mais que le mandarin avait refusé généreusement de le faire, disant qu'il n'était point son vassal, mais officier de l'empereur de la Chine ; que sur cette réponse on ne le pressa pas davantage.

Ils nous ajoutèrent que le roi d'Eluth lui avait demandé quel était le dessein qui l'avait amené avec toute cette soldatesque dans le pays, & s'il ne venait pas au secours des Kalkas ; que le mandarin lui avait répondu, qu'à son départ de Peking on n'avait nulle connaissance de la guerre qu'il faisait aux Kalkas & qu'on venait uniquement pour traiter de la paix avec les Moscovites, & non pas se mêler des affaires du roi de Kalka avec lequel on n'était point en liaison ; que le roi d'Eluth satisfait de cette réponse lui avait rendu la liberté, en lui faisant présent de deux cents moutons, de dix chevaux, & d'un chameau ; cette nouvelle causa beaucoup de joie à Kiou kieou, parce que cette guerre l'inquiétait, ne sachant s'il pouvait sûrement continuer son voyage. Ces gens nous apprirent aussi, qu'il était faux que les Moscovites se fussent unis avec le roi d'Eluth, contre celui de Kalka.

Le 20 nous fîmes trente lys au nord ; nous trouvâmes un peu plus de fourrage çà & là, mais à demi sec. So san laoyé, Ma laoyé, & Pa laoyé, accompagnés de p.120 toute leur suite, vinrent au-devant de Kiou kieou jusqu'à une bonne lieue de leur camp : après les civilités ordinaires, nous allâmes camper dans le même lieu, & So san laoyé traita Kiou kieou & ses officiers dans sa tente, avec beaucoup de délicatesse & de propreté : il nous fit l'honneur au père Pereira & à moi de nous distinguer des autres mandarins, en nous faisant servir une table particulière proche de celle des quatre ambassadeurs, sous la même tente. Le lieu où So san laoyé était campé s'appelle Naratte.

Le matin vers les quatre heures & demie nous eûmes une grosse pluie, & un grand vent de nord en partant de notre camp : le vent se tourna ensuite au nord-ouest, & dura tout le reste du jour, mais le temps fut toujours serein depuis les six heures du matin jusqu'au soir.

Le 21 nous séjournâmes dans notre camp, pour y attendre le retour du mandarin qu'on avait envoyé vers le roi d'Eluth, & la réponse de

l'empereur, auquel on avait fait savoir ce qui se passait. Il fit tout le jour un grand vent de nord-ouest ; du reste le temps fut serein ; Ma laoyé nous vint visiter dans la tente du père Pereira ; le soir nous allâmes rendre visite à So san laoyé qui nous reçut avec bonté ; il disputa plus de deux heures sur la religion avec le père Pereira. Lui & tous les autres mandarins firent paraître assez d'ignorance, & donnèrent à juger qu'uniquement occupés de leur fortune, ils ne pensaient guère qu'aux choses de la terre.

Le 22 au matin deux mandarins du palais envoyés par l'empereur arrivèrent au camp, & apportèrent une dépêche de Sa Majesté, qui ayant appris que la guerre était allumée entre les rois d'Eluth & de Kalka, ordonnait à ses ambassadeurs de revenir avec tout leur train sur les frontières de la Tartarie qui lui est soumise, en cas néanmoins qu'ils n'eussent pas encore passé les terres de Kalka, où sont les armées ; de plus il leur ordonnait d'envoyer une lettre aux ambassadeurs plénipotentiaires de Moscovie à Selengha pour les informer du sujet de leur retraite, ou pour les inviter à venir sur les frontières de son empire, ou à chercher quelqu'autre moyen de conférer ensemble sur la paix.

Suivant ces ordres, les quatre ambassadeurs après avoir tenu conseil avec les deux envoyés de Sa Majesté, résolurent de retourner incessamment jusqu'aux limites de la Tartarie dépendante de la Chine. Ils n'étaient pas fâchés de s'épargner la peine d'aller plus avant, dans un pays aussi détestable que celui-ci. Tous les chevaux de leur équipage étaient extrêmement fatigués, & l'on manquait des provisions nécessaires pour achever le voyage jusqu'auprès de Selengha, ainsi qu'il avait été ordonné quand nous partîmes de Peking : il n'y avait aucune espérance d'en pouvoir recouvrer dans un pays qui était abandonné de tous ses habitants : c’est cependant sur quoi on avait compté : car on ne doutait point qu'on ne trouvât toutes sortes de bestiaux à acheter ou à échanger chez les Kalkas : c’est pourquoi chacun s'était pourvu de toile, de thé, de tabac, & de pièces de soie, qui sont les marchandises que recherchent ces peuples : mais comme ils avaient tous pris la fuite, & que les Eluths pillaient & ravageaient

tout ce qui tombait sous leurs mains, on se voyait privé de ce secours, en sorte qu'on eût beaucoup souffert, s'il eût fallu continuer le voyage jusqu'au terme.

Nos ambassadeurs avant que de se mettre en route pour le retour, écrivirent une grande lettre aux ambassadeurs moscovites, qu'ils nous firent traduire en latin. Ils remontaient d'abord jusqu'à l'origine de la guerre qu'ils avaient ensemble, & ensuite ils entraient dans le détail des sujets qu'ils avaient de se plaindre : c'est à peu près ainsi qu'elle était conçue.

> Ceux qui habitent les confins des p.121 terres sujettes aux grands ducs de Moscovie, sont entrés dans les terres d'Yacsa & de Nipchou, qui appartiennent à l'empereur notre maître : ils y ont exercé plusieurs violences, pillant, volant, & maltraitant nos chasseurs : quand ils se furent emparés du pays de Hegunniouma & d'autres terres, on en écrivit de la Chine plusieurs lettres en Moscovie, auxquelles on ne daigna pas faire de réponse.
>
> L'empereur notre maître envoya en l'an 1686 quelques-uns de ses gens aux officiers moscovites, qui commandaient en ces quartiers-là, pour traiter amiablement avec eux de cette affaire. Mais un certain Alexis, gouverneur d'Yacsa, sans avoir égard aux principes de cette querelle, prit aussitôt les armes contre toute sorte de droit & de raison : c'est ce qui obligea un des généraux de l'empereur d'assiéger Yacsa : il s'en rendit maître.
>
> Mais Sa Majesté Impériale persuadée que les grands ducs de Moscovie n'approuveraient pas la conduite du gouverneur, défendit de tuer aucun Moscovite : bien plus, elle ordonna qu'on fournît à ceux de la garnison, qui voudraient retourner en leur pays, toutes les choses nécessaires pour les y conduire, & qu'on amenât à Peking ceux qui ne voudraient pas s'en retourner, leur promettant de les entretenir selon leur qualité : de sorte que de plus de mille soldats moscovites

qui s'étaient trouvés dans Yacsa, lorsqu'on le prit, il n'y en eut pas un auquel il fut fait le moindre mal : au contraire, on donna des chevaux à ceux qui n'en avaient point, & des mousquets à ceux qui étaient désarmés : on pourvut de vivres ceux qui en manquaient, & en les renvoyant, on leur dit que notre empereur ne se plaisait point à ces sortes de querelles, mais qu'il désirait que tous les peuples du monde pussent jouir d'une paix profonde, chacun sur ses propres terres. De sorte qu'Alexis même était surpris de la clémence de Sa Majesté impériale, & ne put retenir les larmes, en lui témoignant si reconnaissance.

Cependant il revint l'automne de la même année dans cette forteresse que nous avions ruinée : non content de la rétablir, il coupa le chemin à nos chasseurs, & leur enleva quantité de peaux dont ils étaient chargés ; il fit plus, il vint avec des gens de guerre dans le pays d'Houmari, & ayant dressé une embuscade à 40 de nos gens, qui avaient été envoyés pour visiter ces terres, il les attaqua, & enleva un nommé Kevoutey. C'est ce qui obligea les généraux de nos troupes, de retourner à Yacsa, & de l'assiéger une seconde fois, dans le seul dessein de se saisir de l'ingrat & perfide Alexis, pour le confondre & le punir.

Lorsqu'ils étaient sur le point de prendre la forteresse, qu'ils avaient réduite à la dernière extrémité, vous autres ambassadeurs plénipotentiaires, vous nous envoyâtes Nicéphore, accompagné de plusieurs autres de vos gens, pour nous avertir que vous veniez traiter de la paix. Sa Majesté impériale eut la bonté de ne pas permettre qu'on répandît le sang de vos soldats. Elle envoya aussitôt l'interprète même de Nicéphore, nommé Ivan, avec quelques autres de la suite, accompagnés de quelques-uns de ses officiers, qui avaient ordre de courir jour & nuit pour faire lever le siège d'Yacsa en attendant votre arrivée.

Vous nous avez depuis envoyé cette année un autre de vos officiers nommé Estienne, pour nous demander en quel lieu nous voulions nous assembler pour traiter de la paix. Notre empereur considérant que vous étiez venus de fort loin, & que vous aviez dû souffrir de grandes incommodités durant un si long & si pénible voyage, & louant d'ailleurs la pieuse intention des czars vos maîtres, comme étant conforme à la p.122 raison, nous a envoyé ordre d'aller directement jusqu'à la rivière qui coule le long des terres de Selengha, où vous êtes à présent ; elle nous a ordonné de faire tout ce qui dépendrait de nous pour seconder les favorables intentions de vos maîtres.

En conséquence de ces ordres, nous sommes venus jusques bien avant dans les terres de Kalka, où nous avons trouvé la guerre allumée entre le roi de ce pays & celui d'Eluth : & comme nous n'avions pas entrepris ce voyage en leur considération, mais seulement pour vous joindre, nous n'avons amené que peu de troupes, selon la prière que nous en a fait le sieur Estienne votre envoyé ; cependant si nous pénétrons plus avant avec le peu de monde qui nous accompagne, lorsque nous aurons gagné le lieu où les armées des Kalkas & des Eluths sont campées, l'un des deux partis pourrait se réfugier auprès de nous, & alors il ne nous serait pas aisé de déterminer ce que nous aurions à faire : & d'ailleurs comme nous n'avons aucun ordre de l'empereur notre maître, par rapport à ces démêlés des Kalkas & des Eluths, il ne serait pas à propos que nous y entrassions de notre propre mouvement ; c'est pourquoi nous avons pris le parti de retourner vers nos frontières, où nous nous arrêterons ; & cependant nous vous dépêchons cet exprès pour vous en donner avis, afin que si vous avez quelques propositions à nous faire, ou quelque résolution à prendre sur cette affaire, vous nous l'écriviez ; que si ce chemin qui est entre nous ne se peut faire pour le présent, faites nous

savoir, en quel temps, & en quel lieu nous pourrons nous assembler ; car nous attendons sur cela votre réponse.

Il ne nous reste plus qu'à vous informer d'un autre article, savoir, que quand nous envoyâmes l'interprète de Nicéphore & ses gens, conjointement avec nos officiers, pour faire lever le siège d'Yacsa, nos soldats en se retirant firent savoir au gouverneur de la place nommé Paydun, qu'ils abandonnaient le siège, parce que les grands ducs de Moscovie envoyaient des ambassadeurs pour traiter de la paix, & ils avertirent de ne point permettre qu'on cultivât les terres qui sont autour d'Yacsa, ni qu'on fît aucune insulte à nos chasseurs, ce que ledit gouverneur & ses gens promirent d'exécuter ponctuellement.

On a envoyé un de nos généraux avec des troupes, pour voir s'ils ont tenu leur parole, ou s'ils ont suivi l'exemple du perfide Alexis : que si ledit Paydun & les siens, qui ne sont pas gens d'une grande considération, ont manqué à leur parole, s'ils ont labouré & ensemencé les terres des environs d'Yacsa, sans doute que nos soldats couperont leurs grains, mais en cas que cela arrive, ne croyez pas que nous ayons changé de résolution sur la paix, ni que nous ayons envoyé des soldats pour vous combattre.

Voilà les raisons qui nous ont porté à vous écrire cette lettre, que nous vous envoyons par trois de nos officiers, accompagnés de quelques autres de nos gens.

La souscription de la lettre était en ces termes.

Les envoyés du très sage empereur, grands de son palais, Songotou son capitaine des gardes du corps, & conseiller d'État ; Tong que kang, cong [1] du premier ordre, chef d'un étendard impérial, & oncle de Sa Majesté impériale ; Arnhi, président du Tribunal des affaires étrangères ; Ma laoyé, grand enseigne d'un étendard impérial, & les autres, envoient

[1] Cong est la première dignité de l'empire après celle des régulos & revient à celle de nos ducs & pairs.

cette lettre aux ambassadeurs & grands plénipotentiaires de leurs Majestés les czars de Moscovie, Okolnitz lieutenant de Brunscoye, Théodore-Alexievicz Golovvin, & ses compagnons.

p.123 Nos ambassadeurs envoyèrent en même temps un mémoire à l'empereur, dans lequel ils lui rendaient compte de ce qu'ils avaient fait, & qu'en exécution de ses ordres, ils allaient retourner sur les limites de l'empire.

Le 23 l'un des mandarins du palais qui avait apporté les ordres de l'empereur, partit le matin en poste, pour porter à Sa Majesté le mémoire des ambassadeurs : le soir les trois mandarins députés aux ambassadeurs de Moscovie, partirent aussi accompagnés d'environ trente personnes, avec ordre de nous venir trouver au plus tard dans un mois, au lieu où nous devions les attendre.

Le même jour le mandarin qui avait été dépêché pour reconnaître le chemin, & qui avait été arrêté par les gens du roi d'Eluth, retourna dans notre camp, & rapporta que ce prince n'avait guère avec lui que quatre à cinq mille chevaux ; qu'il avait pillé le pays où le roi de Kalka tenait sa cour, & brûlé la pagode du Grand lama, toutes les tentes & les autres choses qu'il n'avait pu emporter ; que le reste de ses troupes étaient dispersées pour piller de tous côtés ; que le roi de Kalka & le lama son frère s'étaient sauvés au premier bruit de la venue du roi d'Eluth, & qu'on ne savait où ils s'étaient retirés l'un & l'autre.

Le 24 nous décampâmes pour retourner sur nos pas ; nous prîmes la route qu'avait tenu So san laoyé, comme étant la moins incommode & la plus courte des quatre qu'on avait prise en venant. Car il se trouva qu'il n'avait fait que cent dix lieues depuis Hou hou hotun, & qu'il n'avait jamais manqué d'eau en creusant des puits, & qu'il avait même trouvé plus de fourrage que les autres. Nous fîmes ce jour-là 60 lys au sud-sud-est. Le pays toujours de sable. Nous campâmes proche d'une fontaine qui avait de l'eau en abondance, mais assez mauvaise, de sorte que les ambassadeurs en envoyèrent chercher pour leurs tables assez loin de là, où l'on savait qu'il y en avait de meilleure.

Il fit fort chaud jusque vers les trois heures après midi, qu'il s'éleva un vent de nord-ouest médiocre.

Le 25 nous fîmes 77 lys, presque droit au sud, prenant tant soit peu de l'est. Le second des mandarins du palais, qui était venu apporter les ordres de l'empereur, partit dès le matin pour s'en retourner en poste. Le pays que nous traversâmes n'était que sable, mais assez égal ; nous trouvâmes des puits tout faits avec de l'eau fort fraîche, mais peu bonne.

Il fit extrêmement chaud tout le jour, n'y ayant eu que fort peu de vent.

Le 26 nous fîmes 57 lys au sud-sud-est ; le pays était semblable à celui que nous avions quitté, mais plus inégal ; car nous marchâmes presque toujours entre des hauts & des bas ; nous vîmes beaucoup d'ardoise, & de très beau marbre blanc qui sortait de terre : il y en avait même des morceaux détachés qui montraient assez qu'il devait y avoir de belles carrières de ce marbre ; l'on creusa des puits où il y avait d'assez bonne eau.

Il fit fort chaud tout le jour, & sur le soir un grand orage avec de la grêle, dont les grains étaient gros comme des œufs de pigeon, mais il en tomba peu, beaucoup de pluie, & grand vent qui changea du sud à l'orient, & de l'orient revint à l'occident.

Le 27 nous fîmes encore 60 lys au sud-sud-est, tenant toujours la route qu'avait pris So san laoyé en venant ; nous trouvâmes des carrières d'ardoise & de marbre blanc, & nous campâmes entre des hauteurs où il y avait des mares d'eau & des puits tout faits que l'on ne fit que nettoyer ; nous vîmes sur tout le chemin quantité de chevaux, & d'autres bestiaux qui étaient morts.

Il fit fort beau tout le jour, & le temps fut assez doux.

Le 28 nous fîmes 50 lys au sud ; p.124 nous nous arrêtâmes dans un lieu où il y avait de l'eau : ce que l'on connut à quelques anciens puits ; l'on en creusa de nouveaux ; on fît boire les bestiaux & manger l'équipage ; ensuite nous allâmes camper à 20 lys au-delà dans une

grande plaine où il y avait du fourrage passable, mais point d'eau. Le pays était aujourd'hui plus plat & plus égal que les deux jours précédents, mais semblable pour tout le reste.

Ce jour-là, peu de temps après être partis de notre camp, un mandarin que So san laoyé avait envoyé à l'empereur pour l'avertir de la guerre qui était entre les royaumes de Kalka & d'Eluth nous vint rejoindre, & apporta les ordres de Sa Majesté, sur lesquels les quatre ambassadeurs tinrent conseil, & résolurent de continuer leur route jusqu'aux confins de la Tartarie sujette à l'empereur, ne jugeant pas possible d'aller jusqu'au lieu où sont les ambassadeurs de Moscovie, vu l'état où était leur équipage, presque tous les chevaux étant extrêmement harassés.

Il fit fort chaud tout le jour, il n'y eut qu'un petit vent de nord-ouest, & le soleil fut fort ardent.

Le 29 nous fîmes 40 lys au sud-sud-est, presque toujours dans des sables mouvants où il y avait quelque fourrage : le pays fort plat & fort égal ; nous vînmes camper au-delà de quelques petites hauteurs qui sont pleines de ces grands buissons & de ces arbrisseaux, dont la feuille est assez semblable à celle de nos belvédères, mais plus dure, proche d'une fontaine qui coule le long de la plaine, autour de laquelle il y avait un peu de bon fourrage ; l'eau n'était pas fort bonne à boire ; ce jour-là je commençai à m'en trouver mal.

Le temps fut serein tout le jour, mais assez frais, l'air étant fort rafraîchi par un bon vent de nord-ouest.

Le 30 nous fîmes 20 lys au sud-sud-est, toujours dans une plaine, dans laquelle nous campâmes en un lieu où il y avait quelque fourrage, mais point d'eau. Je me trouvai toujours incommodé, avec un grand dégoût de toutes choses.

Il fit tout le jour un très grand chaud, n'y ayant presque point eu de vent, qu'un peu le soir.

Le 31 . nous fîmes 35 lys au sud dans la même plaine, qui est toute de sables mouvants, & nous vînmes camper à l'extrémité de cette

plaine, en un lieu où il y avait des puits tout faits & de l'eau suffisamment, mais méchante à boire : depuis les dix ou onze heures du matin jusqu'au soir il fit un vent d'ouest très violent, qui faisait voler jusque dans nos tentes des tourbillons de ces sables mouvants, au milieu desquels nous étions campés. Quelque effort que nous fissions pour les bien fermer, le sable pénétrait partout, & nous en étions tout couverts ; avec cela la chaleur était grande. Je me trouvai encore ce jour-là plus mal, & je continuai la diète que j'avais gardée les deux jours précédents.

Le premier jour d'août nous fîmes 30 lys au sud-est dans un pays plus inégal que les deux jours précédents : mais toujours de sables mouvants ; il fit fort chaud jusque vers les trois heures après midi que nous partîmes, & aussitôt il vint un grand orage qui nous mouilla, beaucoup pendant une bonne partie du chemin. L'orage commença au sud-est, & passa ensuite au sud & à l'ouest ; nous campâmes au pied de quelques hauteurs où il y avait des puits & de l'eau, mais assez mauvaise.

Il plut horriblement toute la nuit, avec un grand vent de nord la plupart du temps ; je pris ce jour-là un peu de cangis c'est-à-dire du riz cuit avec de l'eau, mais je me sentis plus incommode qu'auparavant, & il me prit un grand débordement de bile.

Le 2 nous séjournâmes dans le même lieu, & la pluie continua presque tout le jour par intervalle, venant toujours du nord. Je me trouvai un peu mieux, mais toujours incommodé de la bile ; p.125 tous les efforts que je faisais pour m'en délivrer étaient inutiles.

Le 3 nous fîmes 30 lys au sud-est ; nous trouvâmes presque sur tout le chemin du fourrage entre les sables : nous campâmes entre de petites hauteurs, où il y avait d'assez bonne eau & du fourrage en quantité. Sur le soir un taiki ou prince du sang des rois de Kalka vint visiter nos ambassadeurs, il n'était guère moins hideux que les autres Tartares de Kalka : mais il était vêtu un peu plus proprement, ayant une veste de soie bordée d'argent en quelques endroits, ce qui ne lui seyait pas trop bien : nos ambassadeurs le reçurent cependant avec

honneur, & lui firent un grand repas ; il leur fit présent de quelques bœufs & de quelques moutons ; & eux lui donnèrent quelques pièces de soie ; il avait douze ou quinze personnes à sa suite, dont trois ou quatre avaient des vestes de taffetas vert ; tous les autres étaient vêtus d'une simple toile fort grossière, doublée de peaux de moutons.

Il fit tout le jour assez froid, le temps ayant été couvert une bonne partie de la matinée, qu'il soufflait un grand vent de nord. Je me trouvai ce jour-là sur le soir plus incommodé que les jours d'auparavant.

Le 4 nous fîmes 40 lys au sud-sud-est, dans un pays à peu près semblable à celui des jours précédents, & nous campâmes au pied d'un tas de petites montagnes ou hauteurs, entre lesquelles il se trouva de bonne eau dans des puits déjà faits, & que l'on ne fit que raccommoder & nettoyer.

Il fit fort froid tout le jour, principalement le matin que le temps fut couvert ; le froid fut causé par un grand vent de nord, qui régna depuis le matin jusqu'au soir : je me trouvai un peu mieux ce jour-là, & je commençai à prendre un peu de nourriture.

Le 5 nous fîmes 45 lys au sud-sud-est à peu près, dans un pays presque semblable à celui du jour précédent, si ce n'est qu'il était considérablement plus élevé : car nous montâmes beaucoup & descendîmes peu : nos gens firent presque tout ce chemin en chassant des lièvres, dont cette campagne est pleine : nous en fîmes partir plus de 50 ou 60 & un seul lévrier, qui n'était pas trop bon, ne laissa pas d'en prendre cinq : on en tua quelques autres à coups de flèches : il y a aussi des perdrix, & il ne s'est presque passé aucun jour depuis que nous retournons en arrière, que nous n'en ayons vu plusieurs compagnies.

Nous vînmes camper dans un petit vallon, tout entouré de petites hauteurs ; aussi y avait-il une grande mare d'eau formée par les pluies, qui étaient tombées ces derniers jours : il y avait de plus une petite source, & il se trouva de bonne eau dans les puits que l'on fit aux environs.

Il fit assez froid le matin, ensuite l'air devint tempéré, dès que le soleil fut un peu haut : le vent de nord qui soufflait, modéra son ardeur.

Le 6 nous fîmes 50 lys à l'est-sud-est : la plupart du chemin fut de sables mouvants, parmi lesquels il y avait de méchantes herbes assez hautes, d'où nous fîmes partir grand nombre de lièvres ; de sorte que l'on alla une bonne partie du chemin en chassant ; nous campâmes dans un lieu où il ne se trouva que peu d'eau de puits, & assez mauvaise.

Vers les deux heures le même mandarin, qui avait apporté les ordres de Sa Majesté à nos ambassadeurs, & qui avait reporté leur mémoire, arriva en notre camp avec de nouveaux ordres, qui ne se divulguèrent pas. Nous sûmes seulement que Sa Majesté devait sortir de Peking le 11 de ce mois pour venir chasser en Tartarie, & qu'il devait sortir par une porte de la grande muraille appelée Kou pe keou, qui est à l'orient du lieu où nous allions camper le lendemain, & attendre la réponse des Moscovites : nous sûmes aussi qu'il p.126 avait envoyé le 4 un régulo avec des troupes à Hou hou hotun, pour s'approcher des frontières du royaume de Kalka, & un ou deux autres en d'autres endroits avec des troupes sur les mêmes frontières, afin de voir à quoi devait aboutir cette guerre, qui est entre le roi d'Eluth & celui de Kalka.

Il fit fort chaud tout le jour, surtout après midi, n'y ayant eu que fort peu de vent.

Le 7 nous fîmes 30 lys ; nous en fîmes d'abord cinq ou six au sud tout droit, ensuite nous vînmes le reste du temps environ au sud-est, & presque toujours dans des sables mouvants, beaucoup plus incommodes que ceux que nous avions trouvés jusque-là, parce que les chevaux y enfonçaient beaucoup : de sorte qu'ils fatiguèrent plus que si nous eussions fait une grande journée. Le temps fut assez doux le matin, mais après midi & le soir il fit très grand chaud.

Le Grand lama de Kalka frère du roi de ce pays envoya de ses gens en notre camp saluer nos ambassadeurs : il n'était qu'à 30 lys de nous avec environ mille hommes qui l'avaient suivi dans sa fuite, tant il avait peur des Tartares d'Eluth.

Le 8 nous fîmes 40 lys à l'est-sud-est : le pays toujours semblable, & en partie de sables mouvants, mais pas si difficiles que le jour précédent ; nos gens vinrent aussi toujours en chassant les lièvres, qui sont en grande quantité au milieu des herbes qui croissent dans ces sables.

Ou laoyé second président du Tribunal des affaires étrangères [1], qui était demeuré sur les frontières des Mongous soumis à l'empereur de la Chine avec les soldats Mongous, vint trois lieues au-devant de nos ambassadeurs avec un taiki ou parent d'un régulo mongou ; lorsque nous fûmes arrivés au lieu où nous devions camper, qui sert justement de limites aux Mongous, sujets de l'empereur, & au royaume de Kalka, il régala les ambassadeurs & presque toute leur suite à la manière tartare : il nous obligea d'être aussi du festin, & nous fit beaucoup d'honneur, nous plaçant auprès des ambassadeurs.

Ce festin consistait en deux plats de chair mal hachée & peu cuite, en un grand plat dans lequel il y avait presque un mouton entier, coupé en plusieurs pièces pour chacun des ambassadeurs, & pour les autres un plat à deux, la chair à demi cuite selon la coutume des Tartares : ce mouton fut servi aux ambassadeurs dans des plats de cuivre, aux autres dans de petites auges, assez semblables à celles où l'on donne à manger aux pourceaux en Europe : il y avait encore du riz, du lait aigre, & de méchant bouillon mêlé avec de la viande de mouton coupée par tranches, & du thé tartare en abondance.

C'est en quoi consista tout le festin, sur lequel les Tartares, & particulièrement les Mongous & tous les domestiques des mandarins, la plupart chinois, donnèrent avec grand appétit, sans rien laisser de ce qui fut servi : il n'y avait point d'autres tables que des nattes étendues sur le sable sous une tente : ces nattes servaient tout à la fois de nappe & de serviettes.

Le taiki fut des conviés, & fit parfaitement bien son devoir ; il fit servir de son thé qu'on avait apporté dans un grand broc de cuivre :

---

[1] Lympha yuen.

mais il était beaucoup moins bon que celui du second président : on donna aussi une sorte de vin qui devait être bien mauvais : à la réserve de quelques Mongous personne n'osa en goûter.

Après le repas les ambassadeurs dépêchèrent trois ou quatre Mongous pour aller au devant des mandarins, députés vers les Moscovites, afin de les ramener ici en diligence.

Le même jour je pris la hauteur méridienne des limites, que je trouvai de soixante-deux degrés cinquante-cinq p.127 minutes, ou de soixante-trois degrés : car je n'en pus juger qu'à ces cinq minutes près ; d'où il suit que la hauteur du pôle est de quarante-trois degrés douze minutes.

Il fit fort chaud tout le jour : vers le soir un petit vent d'ouest rafraîchit l'air. Ce jour-là même il passa ici un mandarin du palais que l'empereur envoyait au roi d'Eluth pour savoir quelles étaient ses prétentions dans cette guerre ; & cependant Sa Majesté avait ordonné à tous les régulos mongous ses sujets, depuis la province de Leao tong jusque vers la fin de la grande muraille, de se mettre sous les armes, d'assembler leurs gens, & de se camper chacun sur les frontières de ses terres : il a lui-même envoyé des régulos de sa suite avec des troupes camper au-delà des principaux détroits des montagnes, le long desquels règne la grande muraille, afin d'être en état de s'opposer aux entreprises du roi d'Eluth, en cas qu'il voulût s'avancer du côté de la Chine.

Le 9 nous séjournâmes dans notre camp ; je pris encore la hauteur méridienne du soleil, que je trouvai de soixante-deux degrés & quarante minutes à peu près, & par conséquent la hauteur du pôle est de quarante-deux degrés cinquante-une minutes Le temps fut couvert une partie de la matinée, & il fit assez frais tout le jour, le vent d'ouest ayant été assez fort, & sur le soir il fit une grosse pluie.

Le 10 nous séjournâmes encore : le temps fut couvert presque tout le jour avec un vent de nord-ouest assez violent : nous reçûmes ce jour-là des nouvelles de nos pères de Peking qui nous consolèrent.

Le 11 nous séjournâmes toujours dans le même camp. Les quatre ta

gin [1] envoyèrent le second président du Tribunal des étrangers faire compliment de leur part au Grand lama de Kalka, qui n'était qu'à six ou sept lieues de nous ; un de ces deux lamas de Hou hou hotun, que les Tartares d'ouest adorent comme un immortel, arriva en notre camp : il allait voir le Grand lama de Kalka, que tous les lamas des Mongous révèrent comme leur supérieur. Ils le croient le premier lama après celui de Thibet, qui est leur souverain pontife.

Aussitôt que ce prétendu immortel fut arrivé, nos ta gin ne manquèrent pas de lui aller rendre visite : comme nous ne les y accompagnâmes pas, je ne puis dire s'ils l'adorèrent, ainsi que je leur avais vu faire à Hou hou hotun, ni comment ils furent reçus.

Il fit tout le jour grand vent d'ouest, & le temps fut couvert par intervalle, mais il ne tomba que peu de pluie.

Le 12 au matin nos ta gin allèrent accompagner le lama qui partait pour se rendre au lieu où est le Grand lama des Kalkas ; quoique cette idole ne fût point sortie de sa tente, & ne les eût pas même envoyé visiter de sa part. Après son départ, ils allèrent à la chasse du lièvre avec trois ou quatre cents hommes de leur suite : nous les suivîmes, & nous eûmes le plaisir de voir prendre ou tuer cent cinquante-sept lièvres en moins de trois heures, dans trois enceintes qu'ils firent de leurs gens tous à pied, l'arc & la flèche en main. Il n'y avait que les ambassadeurs, & quelques-uns des principaux officiers qui étaient à cheval, & qui couraient çà & là dans l'enceinte, tirant leurs flèches sur les lièvres qui étaient enfermés.

On fit d'abord l'enceinte assez grande, les tireurs étant à quelques pas les uns des autres, ensuite tous s'avancèrent vers le centre, & on resserra l'enceinte peu à peu, pour ne laisser échapper aucun des lièvres qui y seraient enfermés ; derrière la première enceinte, marchaient les valets, les uns avec de gros bâtons, les autres avec des chiens, quelques-uns, mais peu, avec des fusils ou des mousquets ; cette chasse

---

[1] Ta gin signifie grand officier, ou envoyé de l'empereur. Ta signifie grand, & gin, homme.

se fit en des sables p.128 mouvants, où il y a de grosses touffes d'une plante, dont la figure & la feuille est assez semblable à nos belvédères, quoiqu'elles ne soient ni si belles, ni si agréables à la vue.

Cette chasse est assez divertissante. On voit ces pauvres bêtes courir çà & là autour de l'enceinte pour trouver une issue, & ensuite tenter de passer au travers, non seulement d'une grêle de flèches, qu'on leur tire dès qu'ils sont à portée, mais même au travers des jambes des hommes, de sorte qu'on en culbute quelquefois à coups de pieds ; on en voit d'autres qui traînent une flèche qu'ils ont piquée dans le corps, d'autres qui courent à trois pâtes, en ayant une de rompue.

Pendant que nous étions à cette chasse, le président du Tribunal des étrangers, qui était demeuré au camp, parce qu'il se trouvait incommodé depuis deux ou trois jours, envoya donner avis aux trois autres ta gin, qu'il venait de recevoir un ordre de l'empereur, qui l'obligeait incessamment de se rendre auprès de Sa Majesté, dans le lieu où il va chasser ; la chasse finit aussitôt, parce que les trois ta gin retournèrent au camp pour voir le président, & pour conférer avec lui avant son départ. Il partit sur le soir, quoiqu'il ne fût pas fort bien remis de son incommodité ; mais l'empereur est tellement redouté des mandarins, qu'il faut qu'ils soient bien malades, pour oser différer tant soit peu l'exécution de ses ordres.

Il fit tout le jour un assez grand vent d'ouest, de sorte que la chaleur fut médiocre.

Le 13 nous séjournâmes encore dans notre camp ; tout le jour fut extrêmement chaud, excepté vers le soir qu'il fit un peu de vent d'est. Presque tous les soldats & les officiers de la suite des ambassadeurs, achevèrent d'arriver ce jour-là, ils étaient demeurés derrière, & venaient par pelotons les uns après les autres, pour ne se point incommoder, & pour trouver plus commodément de l'eau.

Le 14 sur les trois heures après midi, nous décampâmes pour nous avancer du côté du sud-est, & nous approcher ainsi plus près du lieu où l'empereur venait chasser, en attendant la réponse des Moscovites, &

les ordres de Sa Majesté, parce que dans le lieu où nous étions, le fourrage manquait déjà aux bestiaux, & qu'il n'y avait point d'autre eau que celle des puits, que nos gens avaient été obligés de creuser.

Nous fîmes ce jour-là 15 lys seulement à l'est-sud-est, ce que nos gens firent toujours en chassant les lièvres, dont toutes ces campagnes sont pleines, aussi en tua-t-on beaucoup : c'étaient toujours des sables mouvants ; il y avait du fourrage passablement aux environs du lieu où nous campâmes, & de l'eau qui était assez bonne dans les puits que l'on fit.

Le temps fut assez tempéré tout le jour par un bon vent d'ouest.

Ce jour-là le dégoût me reprit plus fortement encore que jamais pour avoir pris d'un méchant bouillon contre mon gré, faute d'autre chose qui pût m'aider à avaler un peu de riz. La fièvre me prit même en chemin, me dura le reste du jour, & toute la nuit, mais l'accès ne fut pas considérable.

Le 15 nous fîmes 35 lys à l'est, toujours en chassant le lièvre dans les sables mouvants ; il y en avait une quantité prodigieuse ; nous vîmes aussi des perdrix & quelques daims ; nous campâmes dans la plaine en un lieu où il n'y avait point d'eau, aussi avait-on eu soin d'abreuver les bestiaux avant que de partir. Il y avait en récompense du fourrage assez bon & en quantité. J'eus encore la fièvre tout le jour, & je me trouvai plus mal que je n'avais été depuis le commencement du voyage. Sur le soir je pris un peu de thériaque avec du thé, dont je me trouvai bien.

Il fit tout le jour un temps assez p.129 tempéré, avec un grand vent de sud qui prenait un peu de l'ouest ; le ciel fut aussi un peu couvert la plus grande partie de la journée.

Le 16 nous fîmes 40 lys à l'est, toujours en chassant comme les jours précédents, mais il n'y eut qu'une partie du chemin de sables mouvants, le reste était de sables fermes, toujours sans découvrir ni arbre, ni buisson, mais quantité de lièvres & de perdrix, & quelques daims : nous vîmes aussi des vestiges de plusieurs troupeaux de

chèvres jaunes : ces derniers jours nous avons toujours marché dans une grande plaine, mais fort inégale, sans néanmoins apercevoir aucune montagne ou hauteur considérable de côté ni d'autre.

Je me trouvai le matin sans fièvre, & beaucoup mieux que le jour précédent. Je continuai à prendre un peu de thériaque avec du thé, ce qui acheva de me remettre ; ayant fait ensuite quatre lieues sans avoir rien pris autre chose, & pendant une très grande chaleur, je ne m'en sentis point incommodé.

Ce jour-là il vint à So san laoyé plusieurs chevaux chargés de rafraîchissements, & surtout de fruits de Peking : il nous fit goûter d'un melon d'eau, qui n'était que médiocrement bon, mais il y avait des pêches aussi belles & aussi grosses que les plus belles que nous ayons en France, & j'en mangeai une qui me parut d'un très bon goût, excepté qu'elle n'était pas tout à fait mûre.

Le 17 nos ta gin se séparèrent encore, & So san laoyé partit de grand matin avec Ma laoyé, pour faire en une journée ce que nous ne devions faire qu'en deux, & nous devancer d'un jour. Nous ne partîmes que sur le soir, & ne fîmes que 20 lys presque toujours au sud, prenant tant soit peu de l'est : tout le chemin se fit en chassant le lièvre dans les sables mouvants : nous campâmes en un lieu, proche duquel il se trouva deux petits puits, qui nous fournirent de fort bonne eau.

Il fit tout le jour très grand chaud, parce qu'il n'y eut pas de vent, & que le soleil fut toujours très ardent : le temps commença à se couvrir un peu à l'entrée de la nuit.

Je ne me trouvai pas si bien ce jour-là que le précédent : le dégoût que je sentais toujours, était accompagné d'une grande faiblesse d'estomac.

Le 18 nous décampâmes dès les quatre heures du matin, & nous fîmes ce jour-là 40 lys au sud-est ; le chemin semblable aux jours précédents, toujours sables mouvants & pleins de lièvres : nous vînmes camper au même lieu ou était encore So san laoyé qui n'en partit que l'après-midi.

Il fit tout le jour un temps fort frais, avec un vent de sud : il plut un peu l'après-midi à diverses reprises.

J'appris ce jour-là que le roi d'Eluth s'avançait avec son armée vers l'est, du côté de la province de Solon : il avait pris sa marche le long d'une petite rivière, qui n'est qu'à 10 ou 12 lieues de l'endroit d'où nous sommes retournés, & sur le bord de laquelle nos ambassadeurs avaient résolu d'aller camper, avant que nous eussions reçu les ordres de l'empereur. Je sus aussi que Sa Majesté avait envoyé beaucoup de troupes sur ces frontières& qu'un des plus puissants régulos, qui lui sont soumis, s'avançait de ce côté-là à la tête de dix mille chevaux, pour être en état de s'opposer au roi d'Eluth en cas qu'il voulût faire quelque entreprise sur les terres de l'empire.

Il y avait dans tous les environs de notre camp une très grande quantité de perdrix ; mais il faut remarquer que ces perdrix, qui se trouvent parmi les sables & dans ces déserts de Tartarie, quoiqu'assez semblables aux nôtres pour la grosseur & la figure, leur sont de beaucoup inférieures pour le goût, aussi nos gens en faisaient si peu de cas, qu'ils ne daignaient pas même les chasser.

Le 19 nous décampâmes sur les trois p.130 heures après midi, après avoir fait boire tous les bestiaux, parce que nous ne devions point trouver d'eau au lieu où nous allions camper : nous fîmes 40 lys à l'est toujours dans des sables mouvants, mais pleins de grandes herbes, parmi lesquelles il y avait une infinité de lièvres, aussi vint-on toujours en chassant. Un peu après être sortis de notre camp, nous vîmes passer devant nous des nuées de perdrix, plus nombreuses que ne sont les grandes bandes d'étourneaux en France. Il y en avait à milliers : elles allaient par volées de plusieurs centaines toutes du côté du sud, où apparemment elles allaient chercher quelque fontaine.

Le matin il plut à diverses reprises, & le temps fut presque tout le jour couvert, mais extrêmement chaud, & sans aucun vent. Je me trouvai ce jour-là encore plus mal qu'à l'ordinaire, mais le soir je fus considérablement soulagé. Le lieu où nous campâmes était plein de fourrage assez bon, quoiqu'il crût dans des sables mouvants.

Le 20 nous fîmes 80 lys, partie au sud-est & le reste au sud : nous nous arrêtâmes à mi-chemin, en un lieu où nous trouvâmes deux petits puits pleins d'eau fraîche ; nous avions dessein de ne pas aller plus loin ce jour-là ; mais la difficulté de pouvoir abreuver tous les bestiaux avec l'eau de ces deux petits puits, ou d'en faire de nouveaux, qu'il aurait fallu creuser bien avant en terre, le manque de fourrage, & surtout l'envie d'arriver au plus tôt au lieu où nous devions trouver de l'eau de source, & attendre la réponse des Moscovites, nous déterminèrent à faire encore autant de chemin que nous en avions déjà fait. Le matin nous marchâmes presque toujours dans des sables mouvants pleins de lièvres ; mais l'après-midi c'était presque tout sable ferme couvert d'herbes, qui pouvaient servir de fourrage ; il ne laissait pas d'y avoir quantité de lièvres parmi ces herbes ; nous vîmes encore le matin & le soir plusieurs grandes compagnies de perdrix.

Enfin nous vînmes camper près de cette source dont j'ai parlé : l'eau en était très fraîche & excellente à boire : c'est la plus claire & la meilleure que nous ayons trouvé durant tout ce voyage ; nous trouvâmes So san laoyé campé sur une éminence au-dessus de la source, avec toute sa suite. Pour nous, nous campâmes dans une petite vallée. Nous étions environnés de hauteurs de toutes parts excepté au nord-est, qui est une plaine à perte de vue. Il y avait dans cette vallée & sur une partie du penchant des collines qui l'environnent, des herbes fort hautes, où il se trouvait quantité de lièvres & de perdrix.

A notre arrivée un petit officier du Tribunal de Lympha yuen apporta des ordres de l'empereur à So san laoyé, pour le charger de disposer les postes sur tous les chemins de la Tartarie occidentale, afin que Sa Majesté pût envoyer promptement les ordres à tous les régulos & aux autres mandarins, qui sont sous les armes, & campés en différents endroits des frontières de l'empire, & recevoir pareillement de leurs nouvelles.

Il fit tout le jour une chaleur violente sans aucun vent : cependant je me trouvai bien mieux que je n'avais fait depuis trois semaines. Il fit de grands tonnerres & une grande pluie au commencement de la nuit.

Le 21 au matin nous vîmes venir en notre camp une infinité de perdrix, la plupart d'une espèce particulière, qui ne sont pas si délicates à manger que les ordinaires ; leur chair est plus noirâtre : les Chinois les appellent cha ki, c'est-à-dire poules de sable, apparemment parce qu'elles se plaisent dans les sables où il y a des herbes : il y en avait aussi de semblables aux nôtres, mais en moindre quantité, qui venaient par volées de plusieurs centaines pour boire à la source, auprès de laquelle nous étions campés : qui aurait eu de bons tireurs p.131 & de bons chiens, aurait fait belle chasse, mais nos gens n'avaient ni l'un, ni l'autre.

Nous séjournâmes, & il fit tout le jour assez frais, le temps ayant presque toujours été couvert avec un vent de nord-ouest médiocre : il plut aussi un peu à diverses reprises.

Le 22 nous séjournâmes encore : le temps fut assez frais tout le jour avec le même vent que le jour précédent : il arriva ce jour-là des députés de deux régulos de Peking qui sont campés à douze ou quinze lieues d'ici. Ils envoyaient complimenter nos deux premiers ta gin, qui étaient leurs alliés.

Ce jour-là étant allé voir le médecin que l'empereur a envoyé avec nous, pour prendre soin des malades, je lui dis l'état où j'étais, & je lui demandai une médecine pour purger la bile dont je me sentais accablé : il m'en ordonna quatre petites au lieu d'une bonne, & pour les préparer, il donna deux pincées de cinq ou six sortes de simples, racines, & poudres, pour en faire la décoction, & en prendre plein une petite tasse de porcelaine, c'est-à-dire, la valeur d'un petit verre le soir en me couchant, & autant le matin ; j'en pris le soir même, elle était assez amère, mais elle n'avait pas le même déboire que les médecines d'Europe : elle ne m'empêcha point de dormir.

Le 23 nous continuâmes à séjourner ; le temps fut tout le jour serein & assez frais, parce qu'il fit un bon vent de nord-ouest. Je pris encore le matin & le soir médecine, l'effet qu'elle produisit fut que j'eus plus de dégoût, que je me trouvai plus affaibli, & plus échauffé qu'auparavant.

Le 24 nous continuâmes à séjourner ; le temps fut semblable au jour précédent, excepté qu'il fit un peu plus chaud : je me sentis encore le matin assez mal, mais ensuite un peu soulagé.

Le 25 un des mandarins de Lympha yuen, qui était allé trouver l'empereur avec le président de ce Tribunal, retourna ici, & apporta des ordres de Sa Majesté, qui permettaient à tous les mandarins, cavaliers & autres de la suite des quatre ta gin de retourner à Peking, à la réserve des seuls ta gin à qui il était ordonné de demeurer au lieu où nous sommes, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu la réponse des Moscovites. Sa Majesté marquait expressément que nous demeurassions aussi pour traduire cette réponse. Ces ordres causèrent bien de la joie à tous ceux qui avaient permission de s'en retourner : car on était extrêmement fatigué, & presque tous les équipages étaient ruinés.

Il fit tout le jour assez frais, le temps ayant presque toujours été couvert avec un vent de sud-ouest. Je me sentis beaucoup mieux de la médecine que j'avais prise les jours d'auparavant.

Le 26 tous ceux de nos gens qui avaient permission de s'en retourner chez eux, décampèrent, & prirent le chemin de Peking : nous restâmes seuls avec Kiou kieou, So san laoyé, Ma laoyé & Ou laoyé.

Le temps fut couvert & pluvieux tout le jour : le vent fut de sud-ouest. Je me trouvai considérablement mieux.

Le 27. nous décampâmes pour nous avancer plus près des lieux où l'empereur chassait, & pour avoir plus commodément du fourrage. Nous fîmes 50 lys à l'est, & nous prîmes même sur la fin du chemin un peu du nord ; nous marchâmes toujours dans une grande plaine, un peu plus égale que les précédentes ; le terrain toujours de sable, mais ferme, porte beaucoup d'herbes, parmi lesquelles il y avait quantité de lièvres ; c’est pourquoi nos gens vinrent toujours en chassant ; nous fîmes aussi partir plusieurs perdrix. Nos deux premiers ambassadeurs avaient des oiseaux de proie, mais apparemment qu'ils ne volaient pas la perdrix, car on ne les lâcha que sur des alouettes, & d'autres petits animaux semblables.

p.132 Nous trouvâmes sur le chemin plusieurs petits camps de Mongous, & le taiki ou prince mongou qui était venu visiter nos ambassadeurs le jour qu'ils arrivèrent aux limites de l'empire : ils étaient campés sur la route que nous tenions. Le taiki nous donna à dîner dans son camp qui n'était pas fort grand, & aux environs duquel il y avait peu de troupeaux. Le repas consista en viandes demi cuites de mouton, & de chèvre jaune que je trouvai d'assez bon goût : il ne lui manquait que d'être plus cuite, & nous eussions souhaité un peu de riz : le thé tartare ne fut pas épargné.

Les viandes furent servies sous une petite tente qui nous mettait à l'abri du soleil, mais à plate terre, dans de méchants bassins de cuivre très malpropres : aussi le repas fut-il plus pour les valets, que pour les maîtres. La tente de ce taiki n'était pas non plus fort propre, & ne différait de celles des autres Mongous, qu'en ce qu'elle était un peu plus grande, & que cette étoffe grossière dont elle était couverte, n'était pas noircie de fumée, ni déchirée comme les autres. Il y avait devant la porte de sa tente pour toute garde une pique plantée, au haut de laquelle était une touffe de poil de vache noire : c'est à cette pique que s'attache l'étendard des gens que le taiki commande.

Nous campâmes dans un lieu où il n'y avait ni ruisseau, ni fontaine : mais on trouva aisément de l'eau en creusant des puits de deux pieds de profondeur ; l'eau n'en était pas fort froide, & elle avait un très mauvais goût ; nous trouvâmes aux environs de notre camp d'assez bon fourrage & en quantité.

Il fit extrêmement froid le matin jusque vers les sept heures : ensuite le temps fut serein & le soleil fort ardent, mais il ne laissa pas d'être assez frais à cause d'un assez grand vent de nord qui souffla tout le jour.

Le 28 nous séjournâmes dans notre camp, & nous vîmes le matin une quantité prodigieuse de ces perdrix, que les Chinois appellent cha ki : nous vîmes aussi des canards & des oies sauvages sur des mares d'eau, qui étaient aux environs de notre camp.

Le temps fut comme le jour précédent, excepté qu'il fut plus clair & plus chaud, n'y ayant eu qu'un petit vent d'est : le dégoût me reprit de nouveau.

Nos ta gin partirent le soir pour aller à la chasse des chèvres jaunes avec le taiki qui était campé assez près de nous. Celui-ci avait envoyé ses gens pour chercher où il y en avait, dans le dessein de les enfermer pendant la nuit dans une enceinte, afin que nos ta gin eussent le divertissement de les chasser durant le jour.

J'appris ce jour-là du second président de Lympha yuen, que tous les Tartares d'ouest qui s'appellent en leur langue, Mongous, d'où est sans doute venu le mot de Mogol, & qui sont sujets de l'empereur de la Chine, sont gouvernés par vingt-quatre régulos, lesquels occupent toute cette étendue de la Tartarie, qui tourne à l'entour de la grande muraille de la Chine, depuis la province de Leao tong jusque vers le milieu de la province de Chen si ; mais qui ne s'étendent pas fort loin au-delà de la grande muraille. Du côté de Hou hou hotun par où nous passâmes en revenant, il n'y a pas plus de cinquante ou soixante lieues depuis la dernière porte de la grande muraille, jusqu'aux frontières du royaume de Kalka, & depuis les limites par où nous sommes revenus, qui bornent aussi les mêmes terres de Kalka, il n'y a guère que cinquante ou soixante lieues jusqu'à la grande muraille en ligne droite, nord & sud.

Le même nous dit que tous ces Mongous sont divisés en quarante-neuf étendards, sous lesquels l'empereur les peut faire assembler quand il le juge à propos, comme il a fait à l'occasion de la guerre qui est entre les rois d'Eluth & de Kalka, qui ne lui sont point sujets ni l'un ni l'autre.

p.133 Enfin il nous ajouta que ce taiki que nous trouvâmes hier en chemin était campé là pur ordre de l'empereur, & qu'il commandait mille cavaliers campés par pelotons sur toute cette frontière, pour observer ce qui se passe, & être en état de s'assembler au premier ordre.

Le 29 nos gens retournèrent de la chasse vers midi, & rapportèrent plusieurs chèvres jaunes, & un loup qu'ils avaient tué dans la même

enceinte où ils avaient enfermé les chèvres jaunes. Ce loup était à peu près semblable à ceux que nous avons en France, si ce n'est que je lui trouvai le poil un peu moins grand, & tirant un peu plus sur le blanc : il avait la gueule fort affilée & presque semblable à celle d'un lévrier.

Quoiqu'il n'y ait ni bois ni buissons en ce pays, il ne laisse pas de s'y trouver des loups qui suivent ordinairement les troupeaux de chèvres jaunes dont ils se nourrissent ; j'ai vu plusieurs de ces chèvres jaunes, & je crois que c'est un animal particulier de ces contrées ; car ce n’est ni gazelle, ni daim, ni chevreuil ; les mâles ont des cornes qui n'ont guère plus d'un pied de longueur, & environ un pouce de diamètre à la racine ; ces cornes ont des nœuds de distance en distance.

Ces chèvres sont de la grosseur de nos daims, & ont le poil à peu près semblable, mais elles ont les jambes plus élevées & plus déliées : aussi courent-elles extrêmement vite & fort longtemps sans se lasser ; il n'y a ni chien, ni lévrier qui puisse les suivre : elles ressemblent assez par la tête à nos moutons ; la chair en est tendre, & d'assez bon goût ; mais les Tartares & les Chinois ne savent pas l'assaisonner. Ces animaux vont par grandes troupes ensemble dans ces plaines désertes, où il n'y a ni arbres ni buissons ; c'est là qu'elles se plaisent, car on n'en trouve point dans les bois ; elles ne courent jamais plusieurs de front, mais elles vont à la file & l'une après l'autre ; elles sont extrêmement timides, & dès qu'elles aperçoivent quelqu'un, elles courent sans cesse jusqu'à ce qu'elles l'aient perdu de vue : elles ne sautent point, mais elles courent toujours en droite ligne.

Il fit fort chaud ce jour-là jusque vers le soir que le temps se couvrit, & qu'il s'éleva un vent de sud. Je ne me trouvai pas bien tout le jour, étant toujours incommodé de l'estomac, & ayant toujours un grand dégoût.

Le 30 nous demeurâmes tout le jour dans le même camp ; le temps fut couvert & pluvieux le matin, & l'après midi il fit fort chaud : ce ne fut que vers le soir qu'il s'éleva un assez grand vent de sud-est.

Le 31 un courrier dépêché à l'empereur par le mandarin, que Sa

Majesté avait envoyé au roi d'Eluth, passa par notre camp. Il allait porter la nouvelle, que le roi d'Eluth avait été obligé de s'en retourner promptement dans son pays, sur ce qu'il avait appris que les mahométans tartares ses voisins, y avaient fait une irruption, & qu'ils y faisaient les mêmes dégâts qu'il était venu faire dans le royaume de Kalka : ce mandarin n'avait pu le voir, parce qu'il n'était arrivé qu'après son départ. Il ne put rien nous apprendre de ceux de nos gens, qu'on avait députés vers les plénipotentiaires de Moscovie.

Il fit assez chaud tout le matin, mais le temps fut couvert depuis midi avec un vent de sud-ouest, & nous eûmes de la pluie une partie de la soirée & de la nuit.

Le premier & le second jour de septembre le temps fut couvert & pluvieux tout le jour : nous ne sortîmes point de notre camp.

Le 3 So san laoyé donna un repas aux autres ta gin & à tous les mandarins & officiers qui étaient encore dans notre camp en petit nombre : il nous y invita aussi, & il voulut même manger lui p.134 seul avec nous à une même table : Kiou kieou, Ma laoyé & Ou laoyé furent servis à une autre table près de la sienne ; je n'avais point encore vu servir les viandes si bien ni si proprement préparées depuis que nous sommes en voyage. Ensuite ils allèrent à la chasse au lièvre, & ils en tuèrent quantité en très peu de temps : au retour So san laoyé nous en envoya quatre en présent : il nous a toujours traité durant le voyage avec une distinction particulière ; & en toute occasion il parlait de nous en des termes pleins d'estime, surtout en présence des plus considérables mandarins qui nous connaissaient moins ; ce qui nous attirait beaucoup d'honnêtetés de leur part.

Le temps fut serein tout le jour avec un vent d'est assez frais jusque vers le soir que nous eûmes un orage accompagné de tonnerre, d'un grand vent, & d'une grosse pluie.

Le 4 il passa en notre camp un officier du palais de l'empereur, qui allait en poste faire compliment de la part de Sa Majesté au Grand lama de Kalka. Il ramenait avec lui le lama qui était venu saluer Sa Majesté

de la part du Grand lama de Kalka. Ce lama député était un homme bien fait de corps & de visage, ayant le teint naturellement aussi blanc que les Européens, mais un peu hâlé du soleil : il avait aussi l'air plus dégagé, & paraissait avoir plus d'esprit qu'aucun autre Kalka que j'eusse vu : il était vêtu à leur mode d'une veste de soie rouge, mais déjà bien vieille & bien salie de graisse : aussi ces messieurs ne se servent-ils point d'autre serviette pour essuyer la graisse de leurs doigts & de leur bouche, que de leurs propres habits. Celui-ci ne fit pas de façon, après avoir humé un bouillon gras, de s'essuyer la bouche avec la manche de sa veste.

Il fit assez frais ce jour-là & le suivant, que régna un grand vent de sud-ouest.

Le 6 le temps se couvrit après midi, & redevint serein au coucher du soleil : la nuit fut fort froide.

Le 7 il vint un courrier de l'empereur, qui ordonnait à nos ta gin d'envoyer des chameaux chargés de riz au-devant des députés qui étaient allés porter leur lettre aux plénipotentiaires de Moscovie, afin qu'ils n'en manquassent pas sur la route. Ce courrier rapporta aussi que Sa Majesté était allée du côté de l'est pour la chasse du cerf à l'appeau, à laquelle elle prend un plaisir particulier.

Je vis tirer du sel par nos domestiques proche de nos tentes : ils ne firent que creuser environ un pied en terre, & ils trouvèrent une espèce de mine de sel mêlé avec du sable : pour le purifier ils mirent ce sel mêlé de sable dans un bassin, ils y jetèrent de l'eau, le sel fondit, & le sable demeura au fond : alors ils mirent cette eau dans un autre vase pour la cuire, ou la laisser dessécher par le soleil. Il y avait déjà plusieurs jours qu'on m'avait assuré qu'il y avait beaucoup de sel en manière de mine parmi les sables de ce pays, & que les Mongous le tiraient ainsi, ou plus aisément encore dans les marais d'eaux de pluie qui s'amassent dans les fonds, & qui étant desséchés par la chaleur du soleil, laissent une croûte de très pur & de très beau sel, quelquefois de l'épaisseur d'un ou de deux pieds environ, & qu'ils le coupent là par morceaux.

Deux ou trois Mongous conduisirent au camp un pauvre Chinois esclave d'un mandarin, qui étant demeuré derrière afin de ramener des chevaux lassés qui ne pouvaient presque plus se traîner, s'était égaré dans le pays de Kalka ; par bonheur il rencontra ces Mongous auxquels il se fit connaître comme il put : car il ne savait pas leur langue ; il y avait déjà trois jours que d'autres Mongous en avaient amené un autre qu'ils avaient retiré d'entre les mains d'un Tartare de Kalka ; celui-ci l'avait pareillement enlevé d'entre les mains d'un autre Tartare de Kalka lequel l'avait fait son esclave, l'ayant trouvé écarté du gros p.135 de nos gens, lorsqu'il allait chercher des chevaux perdus. Il lui avait pris tout ce qu'il avait, & même vingt taëls qui appartenaient à son maître, & il l'avait dépouillé de ses habits.

Peu de temps après un autre Tartare de Kalka enleva à celui-ci tout ce qu’il avait, tentes, troupeaux, habits, femme & enfants, & ce Chinois même, lequel ayant vu des Tartares Mongous qu'il reconnut à leur bonnet, semblable à celui qu'on porte à la Chine, les réclama, & leur fit entendre qui il était. Ils obligèrent ce Kalka de le leur mettre entre les mains, & de lui rendre l'argent qu'il lui avait pris, mais non pas ses habits qui étaient déjà dissipés.

Le temps fut serein tout le jour, mais fort frais, à cause d'un grand vent de sud-ouest.

Le 8 au matin il arriva un courrier dépêché par ceux de nos gens, qu'on avait envoyé porter la lettre aux plénipotentiaires de Moscovie à Selengha. Ce courrier était porteur d'une lettre, par laquelle ils donnaient avis à nos ta gin qu'ils étaient déjà proches des limites de cet empire, & qu'ils arriveraient ici au plus tôt, avec la réponse des plénipotentiaires de Moscovie, dont ils étaient chargés : on envoya aussitôt ce même courrier avec un petit officier du Tribunal de Lympha yuen à l'empereur, pour lui en donner avis, & recevoir ses ordres.

Le temps fut fort serein tout le jour, froid le matin avant le soleil levé, ensuite assez chaud vers le midi, & vers le soir assez frais, parce qu'il s'éleva sur les deux heures un vent d'ouest médiocre.

Le soir le mandarin que l'empereur avait envoyé faire compliment au Grand lama Kalka repassa en notre camp, retournant vers Sa Majesté ; il nous dit, qu'entre les autres discours que lui avait tenu ce lama, il lui avait parlé des religions de la Chine, approuvant surtout celle des bonzes qui adorent l'idole Fo ; qu'il lui avait aussi parlé de la religion chrétienne, sous le nom de religion des Européens, & de la loi du Dieu du ciel, qui est le nom ordinaire sous lequel elle est connue à la Chine ; mais qu'il en avait parlé avec mépris, disant que cette religion ne connaissait que le seigneur du ciel, & qu'elle ne reconnaissait point d'esprits ou d'êtres spirituels ; en quoi il montrait assez combien il était peu instruit de notre religion ; aussi le père Pereira ne manqua-t-il pas de relever son ignorance en présence de nos ta gin & des mandarins du palais. Ce mandarin avait eu ordre de l'empereur de faire les prosternements ou révérences accoutumées au lama, après qu'il lui aurait parlé.

Sur le soir trois des principaux officiers qui avaient été envoyés aux plénipotentiaires moscovites à Selengha pour leur porter la lettre de nos quatre ta gin, arrivèrent en notre camp, étant venus en poste d'environ quarante lieues d'ici, où ils avaient laissé le reste de nos gens ; ils apportèrent la réponse des plénipotentiaires moscovites : elle était écrite en moscovite, avec une traduction latine. On nous appela aussitôt pour l'interpréter, & pour la traduire en chinois, ce que nous fîmes pendant une partie de la nuit. Dès que la traduction fut finie, nous l'allâmes porter à nos ta gin, qui passèrent le reste de la nuit avec nous à traduire eux-mêmes cette lettre du chinois en tartare, pour l'envoyer en diligence à l'empereur.

Cette lettre était bien écrite & pleine de bon sens : il paraissait assez que celui qui l'avait faite était un homme habile & entendu dans les affaires : car répondant en un mot à toutes les plaintes qu'avaient fait les ta gin, il disait qu'il ne fallait pas s'amuser à des bagatelles, & renouveler les anciennes querelles, ou en susciter de nouvelles, mais traiter sérieusement de l'affaire essentielle, qui était de régler les limites des deux empires, & faire une paix & une alliance p.136 éternelle

entre les deux nations ; que lui de son côté était résolu, conformément aux ordres qu'il avait des czars ses maîtres, de ne rien omettre pour achever cette grande affaire, & procurer une bonne paix, & que puisqu'ils ne pouvaient s'assembler cette année pour en traiter dans des conférences réglées, il attendrait encore cet hiver sur les frontières des terres appartenantes à ses maîtres ; que cependant il les priait de lui faire savoir incessamment en quel lieu, & en quel temps ils pourraient s'assembler pour tenir ces conférences, & que pour savoir plus précisément leurs intentions & faire connaître les siennes, il leur enverrait au plus tôt des députés avec des lettres pour eux, & qu'il les priait de recevoir & de traiter ces députés avec honneur, comme des gens de sa compagnie, & de les dépêcher incessamment, leur faisant donner de bons guides jusque sur les frontières des terres sujettes à leur empire, comme aussi de leur fournir les vivres & les voitures nécessaires.

Les officiers qui apportèrent cette lettre, nous dirent que cet ambassadeur avait l'air d'un grand seigneur, qu'il les avait bien traités & avec distinction ; ils se plaignaient pourtant de certaines vérités qu'il leur avait dites, & raillaient avec nos ta gin de ces plénipotentiaires & de leur suite, traitant les Moscovites de petites gens, & peu instruits dans les mœurs polies, & honnêtes ; je ne doute point que les Moscovites de leur côté ne se soient divertis pareillement aux dépens des Chinois & des Tartares.

Il fit froid tout le jour, quoique le temps fût serein, parce qu'il y avait un grand vent de nord-ouest qui dura jusqu'au soir.

Le 10 les officiers qui étaient venus de Selengha le jour d'auparavant, quoique extrêmement fatigués, partirent en poste, pour aller eux-mêmes porter à l'empereur la réponse des Moscovites, & lui rendre compte de ce qui s'était passé dans cette entrevue.

Il fit encore plus froid que le jour précédent, car outre le même vent qui régna toujours, le temps fut couvert presque tout le jour, de sorte que tout le monde était vêtu de fourrures dans notre camp.

Le 11 nous décampâmes & fîmes 30 lys à l'est : nos gens vinrent toujours en chassant le lièvre : le pays toujours sable en partie mouvant, & en partie ferme mêlé d'un peu de terre : le terrain inégal, mais sans hauteur considérable ; il y avait du fourrage, mais les eaux étaient toujours mauvaises.

Le temps fut froid tout le jour, quoique fort serein : le vent semblable à celui du jour précédent.

Le 12 il passa le matin dans notre camp aux environs, une quantité incroyable de ces perdrix de sable, dont j'ai déjà parlé : elles passaient par bandes aussi nombreuses, que le sont les volées d'étourneaux en Europe.

Il fit grand froid le matin, mais comme il n'y eut point de vent tout le jour, le temps fut tempéré depuis huit à neuf heures jusqu'au soir : le ciel presque toujours couvert depuis midi.

Le courrier qu'on avait envoyé à l'empereur, pour lui donner avis du retour de ceux qui avaient été dépêchés vers les ambassadeurs de Moscovie, revint en notre camp, mais sans apporter aucun ordre de Sa Majesté. Nos ta gin furent à la chasse des chèvres jaunes, & en tuèrent plusieurs.

Le 13 le temps fut couvert presque tout le jour & assez tempéré, sans vent jusque vers le coucher du soleil, qu'il fit un petit orage mêlé de tonnerre, de vent & de pluie, mais peu considérable, ensuite le temps se découvrit, & il s'éleva un grand vent de sud-ouest, qui dura une partie de la nuit.

Le 14 au matin il fit fort froid avec une gelée blanche, le temps fut serein tout le jour & assez froid, d'un vent de p.137 sud-ouest, qui dura jusque vers le coucher du soleil.

Le 15 vers le soir un courrier de l'empereur arriva en notre camp, & nous apporta un ordre de Sa Majesté, de nous rendre incessamment auprès de lui, dans le lieu où il était encore à la chasse : l'ordre portait que So san laoyé vînt en poste ; apparemment que l'empereur qui aime & estime beaucoup ce seigneur, voulait lui donner en cela une marque

de considération & d'affection, parce que So san laoyé avait témoigné à cet officier de la chambre de l'empereur, qui avait passé & repassé en notre camp, allant & revenant de visiter le Grand lama de Kalka de la part de Sa Majesté, qu'il souhaiterait fort de voir appeler le cerf, n'ayant jamais vu cette chasse, à laquelle l'empereur prend tant de plaisir, qu'il y passe les jours entiers : en quoi cet adroit seigneur prétendait sans doute flatter la passion de Sa Majesté.

L'empereur laissait à Kiou kieou, Ma laoyé, & à nous la liberté de venir à notre loisir, & ordonnait à Ou laoyé de demeurer au lieu où nous étions, avec les autres officiers de son Tribunal, pour avoir la vue sur les Mongous qui sont campés sur les frontières, & tenir la main à ce que les ordres de la cour se portassent en diligence par tout ce pays-là.

Le même jour quelques-uns de ceux qui avaient été députés vers les ambassadeurs moscovites, & qui n'avaient pu suivre les premiers venus, arrivèrent en notre camp ; l'un des plus considérables & des plus intelligents d'entr'eux, proche parent de So san laoyé, me dit que le climat, où Selengha est situé, est fort doux, & à peu près aussi chaud que Peking ; que les terres y sont fort bonnes, & fort grasses ; qu'elles portent de beaux blés, & de bons fourrages ; que les eaux y sont bonnes ; qu'il y a beaucoup de montagnes, & des bois en quantité ; qu'il y a auprès de la ville une fort grande rivière, sur laquelle les Moscovites ont environ dix-huit à vingt barques ; que les maisons de Selengha sont toutes de bois, mais bien bâties : que les Moscovites les avaient bien traités. Il jugeait qu'il pouvait y avoir du lieu où nous étions campés, jusqu'à Selengha, environ 1500 ou 1590 lys, que depuis le lieu où ils s'étaient séparés de nous, lorsqu'on les envoya porter la lettre, jusqu'au lieu où le roi de Kalka tenait sa cour, il y avait 540 ou 550 lys ; qu'ils avaient presque toujours marché droit au nord jusque là, & depuis là même jusqu'à Selengha, si ce n’est qu'ils avaient souvent tournoyé à l'entour des montagnes.

Le temps fut fort serein tout le jour, & assez chaud, ayant fait peu de vent, quoiqu'il fît fort frais le matin.

Le 16 nous partîmes à la pointe du jour tous ensemble, & après avoir

marché quelque peu de temps de compagnie avec So san laoyé, il prit les devants avec les chevaux de poste qu'il avait pour lui & pour son équipage. Il en avait près de 25 ou 30. Nous fîmes ce jour-là cent lys droit à l'est, le pays toujours sables, la plupart fermes, mais stériles. Nous fîmes seulement partir quantité de perdrix & de lièvres, quelques cailles ; les faucons de Kiou kieou prirent quatre ou cinq de ces dernières.

Nous campâmes dans des sables mouvants, sur une petite hauteur, au bas de laquelle il y avait de l'eau courante, mais salée, & l'on n'en put trouver qui fût douce, quoiqu'on creusât des puits en plusieurs endroits ; aussi tous les lieux bas d'alentour, aussi bien que tout le pays que nous avions traversé ce jour-là même, étaient pleins de sel, & la surface des sables était toute blanche.

Il fit fort frais tout le jour, quoique le temps fût très serein, mais il s'éleva un vent d'est médiocre avec le soleil, qui tint toujours l'air frais.

Le 17 nous fîmes 80 lys, toujours droit à l'est, suivant la même plaine, qui était pourtant beaucoup plus inégale ; nous trouvâmes même plusieurs p.138 petites collines : nous campâmes proche d'une petite prairie pleine de bons fourrages, aux environs de laquelle il y avait plusieurs marais d'eau. Il y avait plus de trois mois que nous n'avions campé si agréablement, ni si commodément. L'eau était bonne, mais peu fraîche : nous fîmes encore partir sur le chemin quantité de perdrix de sables, & de lièvres ; on prit & on tua quelques-uns de ces derniers ; les faucons prirent aussi quelques cailles, qui sont toutes semblables à celles de France, & d'un goût aussi délicat.

Il fit assez frais tout le matin, mais l'après-midi il fit un peu plus chaud ; le vent d'est qui avait régné le matin, ayant presque entièrement cessé vers le midi, le temps se couvrit vers le soir.

Le 18 nous fîmes cent lys au sud-est ; le pays que nous traversâmes était un peu plus agréable que le précédent : il était semé de collines & de grandes mares d'eau, la plupart salée & remplie de salpêtre ; le terroir commençait aussi à être meilleur, le sable étant plus mêlé de

terre, & portant des herbes fort hautes en plusieurs endroits. Nous vîmes aussi plusieurs petits camps de Mongous, & nous trouvâmes sur le chemin quelques petits morceaux de terres cultivées, où ces Tartares avaient moissonné du millet ; nous ne vîmes plus tant de lièvres, mais toujours beaucoup de perdrix & de cailles dans les endroits où les herbes étaient hautes : nous aperçûmes deux arbres, ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps. Il ne se trouva pas d'eau qui fût bonne à boire dans le lieu où nous campâmes.

Le soir un thoriamba ou Grand du palais de l'empereur, qui est mongou de nation, mais établi à la cour de Peking, vint voir Kiou kieou, & l'invita à venir dîner le lendemain dans son camp, qui n'était qu'à douze ou quinze lys de là : il y était campé depuis près de deux mois, ayant été envoyé par l'empereur sur cette frontière, pour ne pas perdre de vue les Mongous de ce pays-là, que Sa Majesté avait fait mettre sous les armes, à l'occasion de la guerre qui est entre les rois d'Eluth & de Kalka.

Il plut tout le jour ; vers le coucher du soleil le temps se découvrit un peu.

Le 19 nous fîmes soixante lys au sud-est : nous vînmes dîner chez ce thoriamba : le repas fut à l'ordinaire des Tartares, peu magnifique ; il consistait en viande de mouton, & en une oie mal cuite : aussi y mangeai-je bien peu ; ce que j'y goûtai de plus passable, fut d'une sorte de légumes salés, & préparés avec de la moutarde ; l'on me dit que c'était de la feuille & de la racine de moutarde même ; & un bouillon fait avec du jus de mouton, que l'on ne servit qu'après le repas par manière de thé.

Le pays que nous traversâmes était encore meilleur que le jour précédent, le terrain plus mêlé de terre avec le sable, & le fourrage meilleur ; nous trouvâmes aussi plusieurs morceaux de terres cultivées, & nous vîmes çà & là de petits camps de Mongous.

Après avoir fait vingt-cinq ou trente lys, nous passâmes des montagnes qui s'étendent de part & d'autre au nord-est & au sud-

ouest, & qui vont apparemment se terminer du côté du sud-ouest aux montagnes, sur lesquels est bâtie la grande muraille. Ces montagnes sont en partie de sable, mêlé d'un peu de terre, & couvertes d'herbes, mais vers le sommet ce n’est que pierres & que roches.

Après les avoir passées, nous descendîmes dans une grande plaine assez unie, vers le milieu de laquelle nous campâmes près d'un petit camp de Mongous ; nous trouvâmes de bonne eau dans leurs puits ; il y avait aussi plusieurs mares d'eau dans cette plaine, & quantité de très bons fourrages.

Il fit un assez grand brouillard le matin jusque vers les huit à neuf heures ; ensuite le temps fut serein, sans vent, & assez chaud, jusque vers les deux heures p.139 après midi ; alors il s'éleva un assez grand vent d'ouest qui amena des nuages, & même un peu de pluie, mais qui ne dura pas, & le temps redevint serein comme auparavant.

Le 20 nous fîmes cent lys ; soixante au sud-est, & quarante à l'est-sud-est ; après avoir traversé le reste de la plaine qui a bien quatre-vingt lys pour le moins de diamètre, & qui est toute environnée de montagnes, excepté au nord, où elle s'étend à perte de vue, nous entrâmes dans des montagnes qui se touchent presque les unes les autres, n'y ayant que de petites vallées entre deux chaînes de ces montagnes, ou de petites plaines qui en sont toutes environnées ; ces montagnes ne sont ni grosses, ni hautes : ce ne sont presque que des hauteurs qui se terminent en pointe, liées les unes avec les autres ; elles sont toutes chauves vers la cime, mais couvertes de bons fourrages, & pleines de petits arbrisseaux depuis le milieu jusqu'au bas ; j'y vis quelques abricotiers sauvages, mais fort petits.

Les plaines & les vallées sont remplies de très bons fourrages, il y a aussi quantité de petits saules. Aussi l'empereur a-t-il pris pour lui ou donné aux princes & aux grands tartares ou tartarisés de sa cour, toutes les terres qui sont dans ce quartier-là, & toutes celles qui s'étendent fort loin vers l'orient, toujours dans ces montagnes. Ils y ont des esclaves chinois & des Mongous, qui sont ou leurs esclaves ou leurs vassaux, qui nourrissent leurs haras & leurs troupeaux, chacun dans le

terrain qui lui appartient.

Après avoir fait quarante lys dans ces montagnes, nous vînmes camper proche d'un petit camp de Mongous, qui appartiennent au frère aîné du roi, & nous vîmes un grand haras de chevaux & plusieurs troupeaux de bœufs, de vaches, & de moutons qui sont aussi à lui : l'empereur lui a donné ces terres qui sont fort bonnes, mais peu cultivées ; car il n'y a que quelques morceaux, où ces Tartares sèment du millet, à l'exemple des Chinois. Nous trouvâmes de très bonne eau à boire, dans les puits que ces Mongous avaient proche de leur camp.

Le temps fut fort froid le matin, la terre était couverte d'une gelée blanche : le reste du jour le temps fut serein & moins froid.

Le 21 nous fîmes soixante lys à l'est-sud-est, partie par des montagnes semblables à celles du jour précédent, & partie dans une grande plaine qui est toute environnée, vers le milieu de laquelle passe un ruisseau, qu'on dit être le bras d'une grosse rivière nommée Lan ho. La plaine est assez stérile jusqu'à ce ruisseau, ce n'est proprement qu'une pelouse ; mais au-delà en avançant au sud-est, le terroir est fort bon, surtout lorsqu'on approche des montagnes qui sont au-delà, on y trouve quantité d'excellents pâturages. Il y a aussi dans cette plaine plusieurs petits camps de Mongous.

Au nord-ouest de la plaine on voit deux tours bâties sur une hauteur. Nous vînmes camper au bout de la plaine & au pied des montagnes proche d'un camp de ces Mongous qui appartiennent à l'empereur, & qui ont soin des troupeaux, & des haras, qu'il fait nourrir en cet endroit.

Il fit fort froid le matin, & il tomba une grosse gelée blanche. Le temps fut serein le reste du jour & assez frais, parce qu'il soufflait un vent d'ouest.

Le soir on nous apporta un panier d'un petit fruit nommé oulana par ceux du pays : il est presque semblable à nos cerises aigres, à la réserve qu'il est un peu plus pâteux, & il aide admirablement bien à la digestion : Kiou kieou & Ma laoyé en avaient envoyé chercher exprès

pour le père Pereira qui se trouvait extrêmement incommodé, & dans un dégoût universel, de sorte qu'il ne pouvait prendre aucune nourriture : il lui semblait p.140 que ce fruit lui ferait du bien, comme il arriva en effet : car quoiqu'il fût déjà presque pourri, ou à demi séché, il ne laissa pas d'en manger avec appétit, & il s'en trouva beaucoup mieux ; le lendemain j'en mangeai aussi, il me fit du bien ; quand il est dans sa maturité, il a le goût fort agréable ; il croît sur de petites plantes dans les vallées, & au pied des montagnes de cet endroit de la Tartarie parmi de grandes herbes.

Le 22 nous fîmes 70 lys, huit au sud-est, & le reste en tournant autour de plusieurs montagnes ; depuis le sud-est jusqu'au nord-est, nous marchâmes toujours entre des montagnes qui sont fort agréables à la vue, aussi bien que les vallées, & les petites plaines qu'elles forment. On y voit partout des arbrisseaux, des arbres & des buissons, qui sont comme autant de petits bosquets : les vallons sont remplis de petits rosiers, de poiriers sauvages, & d'autres arbres : il y a grand nombre d'abricotiers sur le penchant des montagnes : des coudriers & des aulnes se trouvent particulièrement sur le bord des ruisseaux qui serpentent sous les arbres.

Le long de ces vallées nous trouvâmes trois ou quatre ruisseaux, dont l'un passait au milieu d'une plaine assez vaste, & au-delà de laquelle il y en a une autre moins grande, mais dont les pâturages sont excellents. Nous y vîmes quantité de bestiaux, de chèvres, de bœufs & de moutons, & des tentes de Mongous en plus grand nombre que j'en aie encore vu. On nous dit que tout ce pays, ces troupeaux, ces gens appartenaient à deux princes du sang ; il y avait dans cette espèce de camp des Chinois & des Chinoises esclaves de ces princes, qui sont chargés du soin de leurs troupeaux.

Nous campâmes un peu au-delà de cette dernière plaine proche d'un petit ruisseau, dont l'eau était fort claire & fort bonne, dans un vallon où il se trouvait çà & là des arbres, des buissons, & de bons fourrages. Ma laoyé avait fait pêcher dans un des ruisseaux que nous trouvâmes sur le chemin, & envoya de petits poissons au père Pereira, qui les mangea

avec appétit. Nous marchâmes toujours dans un chemin fort frayé.

Il fit fort chaud depuis le matin jusque vers deux heures après midi ; ensuite le temps fut couvert le reste du jour, & il tomba même un peu de pluie, mais qui ne fut pas de durée.

Le 23 nous fîmes 70 lys presque toujours à l'est ; nous prîmes cependant de temps en temps un peu du nord en tournant autour de quelques hauteurs ; le pays était à peu près semblable à celui du jour précédent, si ce n'est que nous ne trouvâmes point de camp, ni d'habitation de Mongous. Nous passâmes deux petites rivières à gué, l'eau en était belle & claire ; nous trouvâmes aussi plusieurs petits ruisseaux : ces rivières viennent, dit-on, du mont Petcha qui est au nord-est de ce pays : elles coulent au sud-ouest assez longtemps, & ensuite elles retournent à l'est, & se vont jeter dans la mer Orientale.

Nous suivîmes toujours le grand chemin, que l'empereur avec sa suite a fait en passant par ce pays, lorsqu'il est allé à la chasse du cerf, après avoir achevé celle des chèvres jaunes. Nous campâmes le long de la dernière de ces deux rivières dans un lieu fort agréable : nous avions pour point de vue des montagnes dans le lointain qui était au sud-est, au sud, & au sud-ouest, toutes chargées d'arbres, & une assez grande plaine peu égale, mais fort diversifiée d'arbrisseaux & de buissons. C'est au milieu de cette plaine que coule la rivière, de même qu'un gros ruisseau qui vient s'y jeter.

Il fit un temps fort tempéré tout le jour, le matin le temps fut serein avec un vent d'est qui se tourna au sud, & ensuite à l'ouest ; l'après-midi le temps fut couvert jusqu'au soir, & il y eut de la pluie & du tonnerre à diverses reprises.

p.141 Le 24 nous fîmes 50 lys à l'est-sud-est : la moitié du chemin fut de même que les deux jours précédents : après quoi nous descendîmes dans un détroit de montagnes ou nous fîmes les quinze derniers lys. Ce détroit est fort étroit, & le chemin fort difficile, particulièrement pour les bêtes de charge. Il y a un ruisseau qui coule dans le fond, dont l'eau est très claire & très bonne : des deux côtés ce sont des montagnes

assez hautes & fort roides, la plupart couvertes de bois de haute futaie : sur le sommet il y a quelques pins : sur le penchant ce sont des coudriers & d'autres arbrisseaux ; on en voit qui ne sont qu'à demi couvertes de bois d'aulnes dispersés çà & là, & d'autres qui ont de gros rochers sur leur sommet : ce qui fait un spectacle assez divertissant.

Ce détroit va un peu en tournant, tantôt vers le sud, & tantôt vers l'ouest : mais il court plus ordinairement à l'est-sud-est, & au sud-est. Nous campâmes dans ce détroit même, les uns sur le penchant d'une montagne, les autres dans la vallée qui commence un peu à s'élargir après quinze lys : la nuit nos gens furent à la chasse au cerf, ils en virent quelques-uns & tirèrent dessus, mais ils les manquèrent. On dit qu'il y en a quantité dans ces montagnes : nous suivîmes toujours le chemin que l'empereur avait fait en ce pays-là, où il n'avait passé que depuis un mois.

Il plut une partie de la nuit & le lendemain jusqu'à midi, après quoi le temps se découvrit, & fut assez tempéré jusqu'au coucher du soleil : la nuit fut fort froide.

Le 25 nous fîmes 40 lys à l'est sud-est, toujours dans le même détroit de montagnes qui va en s'élargissant peu à peu. Le ruisseau qui descend dans la vallée, se grossit insensiblement des eaux de plusieurs fontaines, & d'autres petits ruisseaux qui coulent des montagnes. Les chemins sont moins difficiles à mesure que la vallée s'élargit : tout y est plein d'excellents fourrages ; il y a quantité de rosiers sauvages & de ces petits arbrisseaux qui portent les oulanas ; ils n'ont pas plus d'un pied & demi de haut, & n'ont qu'une seule branche, mais toute pleine de fruits. Ceux que nous trouvâmes en chemin étaient dépouillés de leurs fruits, qui avaient été enlevés par les gens de la suite de l'empereur. Nous ouïmes en chemin des cris de cerfs, & nous en aperçûmes quelques-uns.

Un peu après avoir campé sur une des montagnes qui sont au nord, nous aperçûmes une bande de vraies perdrix, & une autre de faisans : nous campâmes encore dans une vallée de ce détroit, mais qui a près de demie lieue de largeur en cet endroit, & au milieu de laquelle un

gros ruisseau roule ses eaux avec rapidité. La vallée est remplie de bons fourrages. On trouve au pied des montagnes quantité d'oulaniers, & on nous en apporta plusieurs chargés de fruits. J'allai moi-même sur le soir me promener sur les petites hauteurs qui sont au pied des montagnes où il y avait quantité de ces oulanas ; mais la plus grande partie avait été flétrie ou brûlée par la gelée.

Il fit extrêmement froid la nuit & le matin, une grosse gelée avait glacé l'eau dormante dans la vallée : le reste du jour il fit un temps assez tempéré ; il plut au commencement de la nuit.

Le 26 nous fîmes 50 lys : trente à l'est-sud-est, & vingt à l'est, en marchant toujours dans la même vallée ; le pays était encore plus agréable que les jours précédents ; la vallée était plus large, & en quelques endroits elle était garnie d'une si grande quantité d'arbres, qu'on l'eût prise pour un verger. Les fourrages étaient bons, surtout dans les endroits lesquels n'avaient pas été foulés par la marche de l'empereur, qui a fait ce chemin au commencement de ce mois. Il se trouva au milieu des grandes herbes, qui sont le long de la rivière, une p.142 très grande quantité de faisans : nos ta gin avec leur suite, vinrent toujours en chassant, & en tuèrent quelques-uns : les faucons de Kiou kieou en prirent un grand nombre ; ils sont semblables à ceux de France & d'un goût aussi délicat.

Après avoir fait les trente lys, nous quittâmes cette vallée qui commence à s'étrécir, & nous prîmes au nord-est en montant une haute montagne toute couverte de bois, de chênes, de pins, d'aulnes, de coudriers, &c. Après avoir descendu cette montagne en tournant tantôt au nord & tantôt au nord-est, nous entrâmes dans une autre vallée à peu près semblable à la première, & nous fîmes environ quinze lys à l'est. Cette vallée abonde aussi en faisans.

Du sommet de la montagne que nous montâmes, on voit une forêt, ou un labyrinthe de pointes de montagnes sans nombre, qui sont semblables à celles dont j'ai parlé ci-devant ; nous campâmes dans un lieu fort agréable & rempli de fourrages, proche d'un gros ruisseau qui vient du sud, où aboutit une autre vallée.

Le temps fut tout le jour assez beau, & fort tempéré avec un vent de sud-ouest.

Le 27 nous fîmes à peu près 130 lys pour arriver au camp de l'empereur : nous marchâmes d'abord presque droit à l'est, & fîmes près de 80 lys à ce rumb, prenant tantôt un peu du nord, & tantôt un peu du sud, pour suivre la vallée qui tourne de temps en temps autour des montagnes ; elle n’est pas également large partout, mais ordinairement elle a près de deux lieues de largeur, & quelquefois davantage : elle est pour le moins aussi agréable que les autres, & les montagnes offrent encore un spectacle plus agréable à la vue, & plus diversifié de rochers, sur lesquels il y a çà & là de petits bosquets formés, tantôt par des pins, tantôt par des aulnes, des chênes, & d'autres arbres, dont quelques-unes de ces montagnes sont toutes couvertes. Toute la vallée est arrosée de gros ruisseaux qui viennent de ces montagnes, & qui forment une petite rivière ; il y a aussi beaucoup de faisans dans tous ces endroits ; & si l'empereur qui s'est réservé ce quartier de la Tartarie pour la chasse, permettait d'en cultiver les terres, elles seraient sans doute très fertiles.

Après avoir fait ces 80 lys à l'est, nous trouvâmes que la vallée s'élargissait considérablement, & qu'elle formait une plaine de plus d'une lieue de diamètre. Nous traversâmes cette plaine en tournant vers le nord-ouest, & nous passâmes la rivière ; nous vîmes sur ses bords quantité de grosses pièces de bois propres à bâtir, la plupart de sapin ; on les fait descendre sur cette rivière dans le temps qu'elle est le plus fournie d'eau jusque vers la mer du Japon ; puis on les transporte dans une autre rivière, & en les faisant flotter sur l'eau, on les conduit jusqu'à une journée de Peking. C'est ce qui fait que le bois à bâtir n'y est pas cher, quoiqu'il s'en fisse une grosse consommation, parce que les charpentes des maisons sont extrêmement fournies.

Outre la commodité qu'on a de faire flotter le bois jusqu'aux environs de Peking, il ne coûte aux marchands que la peine de le faire couper & rouler dans la rivière, qui est fort proche des montagnes, parce que l'empereur donne liberté entière à quiconque d'abattre de ce

bois.

Après avoir traversé cette plaine, nous suivîmes un grand chemin j qui menait droit au quartier général de l'armée impériale : nous fîmes bien vingt-cinq lys sur ce chemin, allant presque au nord-nord-est, nous trouvâmes beaucoup de monde qui allait & venait, & entr'autres, une partie de la fauconnerie de l'empereur, au nombre de vingt-cinq ou trente faucons : chaque faucon était gouverné par un officier particulier ; nous traversâmes le camp de p.143 l'armée impériale, qui occupait trois quarts de lieue dans l'étendue d'une vallée qu'on appelle Puto. Le gros de ce camp était de cavalerie, composée des détachements de toutes les brigades ou étendards.

A l'entrée du camp était une ligne de tentes qui occupaient toute la largeur de la vallée, & qui étaient tellement serrées, qu'elles formaient une espèce de muraille qui empêchait le passage : ce n'était qu'au milieu qu'il y avait une ouverture qui tenait lieu de porte, & qui était gardée par des soldats. Chaque brigade était campée l'une proche de l'autre, toutes sur une même ligne, formant chacune un grand carré, composé des tentes des soldats, placées de la manière que je viens de dire.

Au dedans de l'enclos étaient les tentes des officiers & de leurs domestiques, chacun selon son rang, dans un grand ordre avec leurs étendards. Chaque quartier avait une ou deux ouvertures qui lui servaient de portes. De l'autre côté de la vallée & aux environs du camp paissaient des bestiaux ; c'était là aussi qu'étaient les tentes des vivandiers, des bouchers, &c.

Au bout de cette longue file se trouvaient les tentes qui appartenaient aux grands de la cour, & aux officiers de la maison de l'empereur, lequel avait son quartier dans l'extrémité du camp au nord-nord-est ; la tente de son fils y était encore ; pour lui il avait décampé dès le matin de ce jour-là même ; il était allé dans une autre vallée plus commode pour la chasse du cerf, dont il fait ses délices ; il n'avait mené à sa suite qu'une partie de sa maison ; les Grands de sa cour l'avaient suivi à petit train, & avaient laissé le gros de leurs équipages au quartier général, de crainte qu'une suite plus nombreuse

n'épouvantât les cerfs.

Comme nous ne trouvâmes point Sa Majesté au quartier général, nous prîmes le chemin qu'il avait tenu, & nous fîmes encore pour le moins vingt-cinq lys, en tournant dans différents détroits de montagnes. Au pied d'une de ces montagnes, nous trouvâmes le camp impérial dans une espèce de cul-de-sac, formé par des montagnes semblables à celles dont j'ai parlé. Il pouvait bien y avoir mille ou douze cents tentes dans ce petit camp détaché, à la tête desquelles, dans le fond du cul-de-sac, étaient placées les tentes de Sa Majesté, qui étaient fermées de trois enceintes.

La première était composée des tentes de ses gardes, qui formaient une espèce de muraille ; la seconde enceinte était faite de petites cordes attachées à des piquets disposés en losange, à peu près comme des filets de pêcheurs : la troisième & la plus intérieure avait une tenture de grosse toile jaune.

Cette troisième enceinte avait la forme d'un carré, dont chaque côté était long d'environ 50 pieds géométriques, & haut de six à sept pieds ; elle n'avait qu'une seule porte à deux battants ; les deux autres enceintes avaient chacune trois portes, l'une au sud, la seconde à l'est, & la troisième à l'ouest.

Entre la première & la seconde enceinte, étaient placées les cuisines & les tentes des moindres officiers de Sa Majesté ; entre la seconde & la troisième, il n'y avait que les tentes des officiers plus immédiats, comme sont les officiers des gardes, & les gentilshommes de la chambre ; au milieu de la troisième enceinte était placée la tente qui sert de chambre à l'empereur ; elle était de la même forme que les autres tentes des Tartares, c'est-à-dire, toute ronde, & à peu près semblable à une grande cage de bois. Elle était couverte d'étoffes de la Chine assez grossières ; le dessus était revêtu d'une toile assez blanche, & on voyait sur le sommet une espèce de couronne en broderie d'or ; cette tente était un peu plus propre & plus grande que toutes les tentes ordinaires.

Il y avait encore plusieurs autres p.144 tentes, pour ceux de ses enfants qui l'accompagnaient en ce voyage. Toutes les portes des enceintes avaient leurs gardes, distinguées des deux côtés des enceintes qui forment le palais, & au-dessous du côté du nord, étaient placées les tentes des Grands de la cour & des officiers de la couronne, chacun selon son rang ; elles ne consistaient qu'en de petits pavillons, parce qu'ils avaient laissé leurs grandes tentes au quartier général.

Les deux princes du sang qui accompagnèrent Sa Majesté dans ce voyage, avaient leur quartier à part assez proche de celui de l'empereur : ils sont tous deux régulos du premier ordre : l'un est son frère aîné, & l'autre est de cette branche de la famille impériale qui régnerait présentement, si l'on avait eu égard au droit de la naissance.

Lorsque nous arrivâmes au camp, l'empereur n'était pas encore revenu des bois, où il était allé appeler le cerf dès le grand matin ; il se plaît tellement à cette chasse, qu'il y passe les journées entières, partant deux heures avant le jour, & ne revenant que deux heures après le soleil couché, & quelquefois plus tard : il se fait apporter à manger dans les bois, & on y dresse un lit pour y prendre un peu de repos vers le midi. Il y va ordinairement avec peu de suite, ne menant avec lui que les officiers de son palais, qui font les fonctions de gentilshommes de sa chambre, & quelques officiers de ses gardes.

Comme nos tentes n'étaient pas encore arrivées, nous allâmes descendre chez le père de Tchao laoyé, qui nous reçut avec civilité, & avec de grands témoignages d'affection ; il nous régala assez proprement pour un Tartare ; ensuite nous remontâmes à cheval pour aller attendre Sa Majesté sur le chemin, à son retour de la chasse : nous trouvâmes quantité de grands de la cour, qui l'attendaient aussi à cheval à la tête du camp. La plupart nous firent civilité, car il y en a peu qui ne nous connaissent, & qui ne sachent les bontés dont Sa Majesté nous honore.

Nous avançâmes plus loin pour joindre Kiou kieou & Ma laoyé, qui avaient pris les devants ; nous trouvâmes les deux princes du sang, qui étaient venus attendre Sa Majesté sur le chemin ; ils n'étaient

accompagnés que de quelques-uns de leurs premiers officiers, parce que les gardes postés à toutes les avenues, ne laissent passer personne du côté où est allé l'empereur. Nous nous arrêtâmes auprès de ces deux princes, & ayant mis pied à terre, nous eûmes l'honneur de les saluer ; ils nous reçurent avec bonté ; le frère aîné du roi, qu'on appelle le grand régulo, est un grand homme bien fait, affable, & populaire ; il s'entretint assez longtemps fort familièrement avec des officiers de la garde de l'empereur ; son vêtement était simple, de même que celui de l'autre prince qui s'appelle Hetouvan : tous deux étaient montés sur des chevaux de peu d'apparence, & dont les harnais étaient fort communs, de sorte que rien ne les distinguait à l'extérieur des autres mandarins.

A l'entrée de la nuit un des officiers de la suite de Sa Majesté, vint dire qu'on envoyât deux chameaux en diligence, pour rapporter les cerfs que l'empereur avait tués, ce qui nous fit croire que Sa Majesté revenait : c’est pourquoi nous nous avançâmes le père Pereira et moi, & nous joignîmes Kiou kieou & Ma laoyé, avec lesquels nous attendîmes sur le chemin, jusqu'à ce que Sa Majesté parût.

Aussitôt que nous l'aperçûmes, ou plutôt que nous ouïmes le bruit que faisaient les chevaux de sa suite, car la nuit était fort obscure, & il n'y avait point de lumière, nous mîmes pied à terre, & tenant chacun notre cheval par la bride, nous nous mîmes à genoux sur le bord du chemin ; lorsque Sa Majesté fut près de nous, il s'arrêta, & demanda qui nous étions : Kiou kieou p.145 nous nomma, après quoi Sa Majesté demanda si nous nous portions bien, & elle ajouta fort obligeamment que nous avions bien fatigué. Elle nous dit de remonter à cheval, & de la suivre, ce que nous fîmes ; il n'y avait pas plus de cent personnes à sa suite ; un de ses enfants de dix ou onze ans marchait immédiatement après lui, ayant un petit arc & un petit carquois plein de flèches ; l'empereur portait aussi lui-même son arc & son carquois à la ceinture.

Un peu après que nous fûmes remontés à cheval, il appela Tchao laoyé, & lui ordonna de nous dire de sa part qu'il avait appris des nouvelles du père Grimaldi ; qu'il n'avait pu prendre le chemin de

Perse, pour aller de là par terre en Moscovie : & qu'il avait pris la route de Portugal. En arrivant assez proche du camp, on vint avec des lanternes au-devant de Sa Majesté. Elle entra dans son camp, & se fit apporter à manger ; nous nous retirâmes dans la tente de Tchao laoyé, où nous passâmes la nuit, parce que nos tentes n'étaient pas arrivées.

Il fit un très beau temps tout le jour, & assez tempéré depuis les huit à neuf heures du matin : car auparavant il avait fait grand froid aussi bien que toute la nuit, & il avait gelé à glace.

Le 28 nous séjournâmes dans le même camp, où une partie de notre bagage arriva, le reste étant demeuré à dix lys du quartier général, avec le gros de l'équipage de Kiou kieou. L'empereur passa à son ordinaire tout le jour dans les bois, & ne revint que plus de deux heures après le coucher du soleil.

Il fit aussi très beau temps ce jour-là, excepté qu'il ne fit pas si froid la nuit & le matin.

Le 29 Sa Majesté étant partie à son ordinaire deux heures avant le lever du soleil, pour aller à la chasse, ordonna qu'on allât camper dans un autre détroit de montagnes appelées Sirga taié, lieu fort commode pour la chasse : nous fîmes pour nous y rendre cinquante lys, trente à l'est nord-est, & vingt au sud-sud-ouest ; & nous marchâmes dans des vallées semblables aux précédentes.

Après avoir fait les trente premiers lys, nous nous reposâmes près d'une très belle fontaine, qui, dès sa source, forme un assez gros ruisseau rempli de petits poissons. Un de nos gens en pêcha bien une vingtaine, avec une méchante ligne. En partant de là pour nous rendre au camp de l'empereur, nous rencontrâmes son fils aîné, qui allait dans les bois appeler le cerf : il n'avait que vingt-cinq ou trente personnes à sa suite ; il était campé peu loin de là, & la tente était presque toute semblable à celle de l'empereur ; mais elle n'était environnée que d'une enceinte de petites tentes.

Un peu après être arrivés au camp, nous demandâmes des nouvelles de la santé de Sa Majesté, & quelles étaient ses intentions

touchant ce que nous avions à faire. Sa Majesté nous fit dire, que n'ayant plus d'affaire pour le présent auprès de sa personne, & ayant déjà fait un si long voyage, il nous permettait de retourner à Peking ; mais que quand les plénipotentiaires de Moscovie seraient arrivés, il verrait quel parti il y aurait à prendre. Il nous fit faire ensuite plusieurs questions sur notre voyage, & le père Pereira lui ayant fait savoir, que des seize chevaux qu'il avait eu la bonté de nous faire fournir par le Tribunal du Ping pou, il en manquait sept, qui étaient morts ou perdus, il eut la bonté de répondre qu'il suffisait que nous rendissions au Ping pou ceux qui restaient, avec les chameaux qu'il nous avait fait fournir.

Ce jour-là nous dinâmes avec Kiou kieou dans la tente du frère du dernier régulo de Canton, qui fut étranglé par arrêt du Tribunal des régulos de Peking, pour cause de rébellion ; l'empereur convaincu qu'il n'avait eu aucune part à cette révolte, à eu toujours de la considération pour lui, il s'appelle Tchang gué fou. Ces deux derniers mots, p.146 Gué fou, marquent la dignité de ceux qui ont épousé des filles des empereurs de la Chine.

Ces régulos vont immédiatement après les princes du sang. Celui dont je parle, qui est fort vieux, est marié avec une des sœurs du père de l'empereur régnant ; sa table était très bien servie, & mieux qu'aucune table ordinaire que j'aie vue des autres Grands de la cour, soit tartares, soit chinois. J'appris ce jour-là même d'un des officiers qui avait été envoyé par nos ambassadeurs vers les plénipotentiaires de Moscovie, que Selengha était sur le bord d'une grande rivière, qui a quatre à cinq lys de largeur, & sur laquelle les Moscovites ont d'assez grandes barques : il me dit que cette ville n'était fermée que de grosses palissades ; qu'elle était composée de deux à trois cents maisons, toutes de bois ; que le pays était fort bon, & beaucoup plus tempéré que cette partie de la Tartarie ou nous étions, quoiqu'il soit plus vers le nord ; qu'il y avait plus de quinze cents lys du lieu où ils s'étaient séparés de nous, jusqu'à Selengha ; qu'ils avaient toujours marché vers le nord, prenant un peu de l'ouest ; que les Moscovites les avaient traités fort honorablement ; qu'ils avaient avancé encore plus de deux cents lys au-

delà de Selengha, pour aller gagner une petite forteresse, où étaient les plénipotentiaires ; que le chef de cette ambassade & ses deux collègues paraissaient gens de qualité, qu'ils leur avaient offert de beaux présents de peaux de zibelines, d'hermines, & d'autres choses de cette nature ; mais qu'ils n'avaient pas voulu les accepter, quoique les Moscovites les pressassent fort de ne les pas refuser ; qu'enfin on ne les avait retenus que trois jours, pour ne pas retarder leur départ contre leur gré.

Le temps fut couvert tout le jour de gros nuages, & il plut presque toujours, depuis midi jusqu'au soir ; il plut aussi une partie de la nuit, pendant laquelle il régna un vent de sud-ouest.

Le 30 nous partîmes du camp de l'empereur, après avoir été prendre congé des deux princes du sang. Le second de ces princes avait envoyé le matin un de ses officiers au père Pereira, pour lui demander des nouvelles de sa santé ; ils nous reçurent tous deux avec bonté, particulièrement Hetouvan, qui nous fit asseoir près de sa personne, & nous fit présenter du thé. Il se serait volontiers entretenu quelque temps avec nous, si nous ne nous en fussions excusés, sur ce que nous étions pressés de partir.

Nous allâmes aussi prendre congé de quelques autres Grands de la cour ; puis nous fîmes environ soixante-dix lys, quarante presque droit à l'ouest, & trente au sud-ouest ; nous vînmes camper à dix lys plus avant que le quartier général ; nous prîmes pour cela un chemin de traverse au milieu des montagnes, qui est beaucoup plus court que celui que nous avions suivi en venant.

Le temps fut couvert tout le matin jusqu'à midi ; il se découvrit ensuite, mais il fit un grand vent de sud-ouest qui dura jusqu'à la nuit.

Le premier jour d'octobre nous fîmes cent dix lys ; les trente premiers au sud, prenant tant soit peu de l'ouest, les vingt suivants au sud-sud-ouest, ensuite trente au sud-ouest, & là nous quittâmes le droit chemin pour nous rendre à une métairie de Kiou kieou, où il avait envoyé une partie des chevaux de nos domestiques dont nous avions besoin ; nous tournâmes donc droit à l'ouest, & nous fîmes environ dix

lys dans un petit vallon, qui est borné d'un côté par de hautes montagnes, & de l'autre par des collines semées d'oulanas.

Il y en a de différentes sortes ; ceux qui sont d'un rouge plus pâle sont les meilleurs, & ne diffèrent presque en rien pour le goût de nos cerises aigres ; il y en a d'autres qui sont extrêmement doux, d'autres plus aigres ; nous en cueillîmes, & en mangeâmes à discrétion ; ensuite p.147 nous trouvâmes une peuplade que nous laissâmes au nord, & nous fîmes dix lys au sud, montant & descendant une montagne, & différentes petites hauteurs, puis nous fîmes encore dix lys au sud-ouest, partie en tournant dans une vallée, partie en montant & descendant des hauteurs ; après quoi nous entrâmes dans une plaine toute cultivée qui appartient à Kiou kieou, aussi bien que les environs.

Au bout de cette plaine est une grande métairie bâtie de terre & de bois, & couverte de paille ; il y a un grand enclos de murailles de terre environnées de hautes palissades de bois de sapin, pour mettre la nuit les bestiaux à couvert des tigres, dont il y a grande quantité dans les bois qui sont sur les montagnes des environs.

Nous rencontrâmes sur tout le chemin de distance en distance différentes peuplades de Chinois esclaves des régulos, des princes, & d'autres Grands de la cour, à qui l'empereur a donné ces terres en partage ; elles sont la plupart bien cultivées, & très fertiles en millet & en séveroles, dont on nourrit les chevaux ; comme il fait extrêmement froid en ce pays pendant l'hiver, & que la terre est gelée pendant huit ou neuf mois, elle ne peut porter ni blé, ni riz ; on y sème & on moissonne le millet & les séveroles en trois ou quatre mois de l'été.

Les Chinois ont bâti des maisons de terre & de bois au pied des montagnes ; leur esclavage est bien plus tolérable que celui de Peking, où ils sont continuellement sous les yeux de leurs maîtres. Ici personne ne les inquiète ; ils n'ont que le soin de cultiver les terres qu'on leur confie, & de nourrir les bestiaux, c'est-à-dire, les chevaux, les bœufs, les moutons, les pourceaux, les oies, les canards, & les poules, afin d'en fournir à leurs maîtres, principalement lorsqu'ils viennent à la chasse avec l'empereur. Ils ont chacun leurs petits jardins où ils sèment

des herbages, & des légumes qui y croissent en abondance ; il y en a même qui produisent d'excellents melons d'eau.

La même rivière, qui se forme des ruisseaux dont j'ai parlé ci-devant, coule le long de la grande vallée dans laquelle est le grand chemin de Peking & se grossit des ruisseaux qui viennent des montagnes voisines ; cette vallée est ordinairement de la largeur d'environ trois lys, elle s'étrécit extrêmement en quelques endroits, où il n'y a que des passages fort étroits, environnés de part & d'autre de rochers fort escarpés, dont le sommet est couvert de grands pins, qui sont un agréable spectacle.

Je puis dire sans exagération, que je n'ai guère vu de plus beaux paysages ; la rivière était presque partout couverte de grosses pièces de bois de sapin que l'on laisse flotter, ou dont on fait de gros trains pour les conduire à Peking ; elle est presque partout très rapide, quoiqu'elle serpente de telle sorte que nous la passâmes six fois à gué en moins d'une demie lieue ; nous vîmes dans tous ces endroits grande quantité de faisans.

Le temps fut couvert presque tout le matin que dura un grand vent de sud-ouest ; l'après-midi il se découvrit, & le soir il fut fort serein & sans le moindre souffle de vent.

Le 2 nous fîmes 20 lys au sud-sud-est pour aller rejoindre le grand chemin que nous avions laissé le jour d'auparavant ; la vallée dans laquelle nous fîmes ces vingt lys est presque toute cultivée ; on y trouve d'espace en espace des métairies, & quantité de chevaux qui paissent. Nous y vîmes beaucoup de faisans ; les uns par bandes, les autres épars çà & là ; nous passâmes & repassâmes la rivière, & nous tournoyâmes quelque temps dans une vallée plus étroite ; après quoi nous entrâmes dans une plaine fort agréable, nommée Poro hotun, qui est toute bien cultivée, & semée de métairies, de hameaux, & de villages. Il y en a un entr'autres fort grand vers p.148 la fin de la plaine au sud, & l'on y compte quatre ou cinq pagodes ; les autres villages & hameaux ont au moins chacun la leur ; les maisons ne sont toutes que de bois, de roseaux, & de boue, & couvertes de paille ; mais les

pagodes sont ou tout, ou en partie de briques, & couvertes de tuiles, avec des enjolivements à la manière chinoise.

On sème dans cette plaine & dans les vallées, qui sont depuis là jusqu'à la grande muraille de la Chine, quantité de grains de Turquie, de millet, & d'autres petits grains ; nous vîmes du lin & du chanvre dans quelques endroits. Ces peuples font des espèces de petits gâteaux avec de la farine de blé d'Inde, dont ils se nourrissent. Ils en font de même un breuvage qu'ils appellent tchaomien, en délayant cette farine dans l'eau ; on use de ce breuvage particulièrement en été, parce qu'il est rafraîchissant. Les Grands mêmes de la cour en prennent lorsqu'ils sont en voyage, en y mêlant un peu de sucre ; l'eau devient par là beaucoup plus fraîche, & perd sa crudité.

Ce fut dans cette plaine de Poro hotun, que nous rejoignîmes le grand chemin, & nous fîmes encore quatre vingt lys, la plupart du temps au sud, & au sud-ouest, mais nous tournoyâmes beaucoup dans les montagnes ; après avoir passé cette plaine, nous entrâmes dans une vallée fort étroite, & environnée de part & d'autre de rochers escarpés qui forment des précipices ; ces rochers ne laissent pas de porter de grands sapins, & d'autres bois. La rivière nommée Tsou ho serpente entre les rochers de telle manière, que nous la traversâmes dix-huit fois à gué en moins de quarante lys ; malgré ses tours & détours, elle ne laisse pas d'être partout fort rapide.

L'empereur y a fait construire quelques méchants ponts de bois pour y passer avec sa suite, lorsque la rivière se trouve plus grosse & moins guéable, comme il arrive après des pluies considérables ; mais comme ces ponts sont peu solides, & que d'ailleurs ils embarrassent les pièces de bois qu'on fait flotter sur la rivière, ou bien ils se détruisent d'eux-mêmes, ou les marchands de bois les rompent, de sorte que dans tous ces passages nous n'en trouvâmes qu'un seul qui fût entier.

Nous trouvâmes aussi dans ces vallées étroites beaucoup de vignes sauvages, & quoique la plus grande partie eût été dépouillée par les passants, nous ne laissâmes pas de ramasser encore quelques grappes de raisin noir qui était mûr, mais un peu aigre ; nous nous en

contentâmes, faute de meilleurs fruits.

Après avoir passé la rivière nous entrâmes dans un assez grand village qui en est proche pour y attendre nos chevaux & notre bagage, qui avaient pris un autre chemin un peu plus long, afin d'éviter les fréquents passages de la rivière ; ils n'arrivèrent que fort tard ; nous nous logeâmes comme nous pûmes dans une méchante hôtellerie, où il ne se trouva ni pain, ni vin, ni viande.

Il fit tout le jour un temps fort beau & fort serein ; il fit froid la nuit & le matin, la terre était toute couverte de gelée blanche ; le reste du jour l'air fut assez tempéré ; après midi il y eut un grand vent de sud-ouest jusqu'au soir ; je crois que la route que nous avons faite depuis que nous sommes entrés à Poro hotun au sud-ouest, est de cinquante lys, en retranchant les détours que nous fûmes obligés de prendre.

Le 3 nous fîmes 90 lys, partie au sud-sud-ouest, partie au sud-ouest, & rabattant vingt lys à cause des détours que nous fûmes obligés de prendre dans les montagnes, j'estime que notre route fut de soixante-dix lys ; trente au sud-sud-ouest, & quarante au sud-ouest. Nous passâmes encore deux autres rivières, celle de Lan ho après trente lys de chemin, & trente lys après celle de Tao ho, toutes deux à gué. Elles vont se joindre du côté de l'orient à celle de I tsou bo.

p.149 La plupart des montagnes, entre lesquelles nous passâmes, ne sont, ni si hautes, ni si affreuses que celles des jours précédents, & sont moins couvertes de grands bois, particulièrement de pins ; nous en montâmes & descendîmes deux, l'une immédiatement après le passage à I tsou ho qui est fort haute, & l'autre beaucoup moins haute, à quatre-vingt lys de là, qu'on trouve après avoir passé un gros village nommé Gan kia ton ; nous avions dessein de passer la nuit dans ce village, mais toutes les maisons logeables étaient occupées par les gens qui ont soin des chevaux de l'empereur ; c'est ce qui nous obligea de passer encore cette petite montagne ; nous gagnâmes un petit hameau, & nous logeâmes dans une hôtellerie un peu plus spacieuse que la dernière, mais également misérable & destituée de toutes choses.

Les chemins qu'on a pratiqués dans ces montagnes sont assez commodes, parce qu'ils ont été faits par ordre de l'empereur, qui y passe & repasse tous les ans allant à la chasse ; de sorte que les chaises roulantes des femmes passent aisément lorsqu'il en mène à sa suite ; nous trouvâmes encore sur ce chemin de la vigne sauvage, dont nous cueillîmes quelques raisins, plusieurs faisans, & des poires sauvages, semblables à nos poires de bois, & de même goût.

Le temps ressembla à celui du jour précédent, & ce fut le même vent qui régna.

Le 4 nous fîmes 70 lys ; nous grimpâmes d'abord une montagne qui n’est pas fort élevée au-dessus de l'horizon du pays d'où nous venions, mais la descente est incomparablement plus longue, & le pays va toujours en baissant considérablement jusqu'à Kou pe keou, qui est une des portes de la grande muraille de la Chine ; de sorte que je ne doute pas que l'horizon de l'entrée de la Chine de ce côté-là ne soit pour le moins de sept à huit cents pas géométriques au-dessus de l'horizon de Gan kia ton, qui n'en est qu'à quatre-vingt lieues.

L'on avait déjà assuré que le mont Petcha, qui est à sept ou huit journées au nord de Sirgataye, où nous avons quitté l'empereur était élevé au-dessus de l'horizon de la Chine de neuf lys, ce qui me paraissait extraordinaire, vu que cette montagne n'est pas fort élevée au-dessus du pays d'alentour ; mais depuis que j'ai moi-même traversé une partie de ce pays, & que j'ai remarqué qu'il baisse continuellement du nord au sud, c'est-à-dire, de la Tartarie vers la Chine, ce que l'on juge par la rapidité dont coulent les rivières qui prennent leur source dans la montagne de Petcha ; depuis, dis-je, que j'ai vu cela de mes propres yeux, je n'ai pas de peine à croire que le mont Petcha, & toute la Tartarie occidentale, au moins celle que j'ai parcourue, ne soit beaucoup plus élevée que la Chine, & c’est sans doute une des raisons qui rend ce pays si froid, quoiqu'il soit dans une élévation de pôle fort tempérée ; car son climat est à la même hauteur que celui de France.

Ce qui peut y contribuer encore, c’est d'un côté la grande quantité de sel & de salpêtre mêlé avec le sable qui se trouve dans toutes les

terres du royaume de Kalka, & de Mongous soumis à l'empereur de la Chine ; & d'un autre côté la multitude prodigieuse de montagnes toutes couvertes de bois, & pleines de sources & de fontaines ; à quoi l'on peut ajouter cet espace immense de terres désertes & incultes, qui sont depuis la mer septentrionale jusqu'à la Chine. Cette vaste étendue de pays n'étant cultivée ni habitée que par quelques pauvres chasseurs & Tartares, qui errent çà & là.

Quoiqu'il en soit, il y a un mois entier qu'il n'a presque pas manqué un jour de geler la nuit & le matin, & souvent à glace, lorsque le ciel a été découvert, ainsi que je l'ai marqué dans ce journal, & encore aujourd'hui la nuit & le matin il a gelé si fort au lieu d'où p.150 nous sommes partis, que non seulement l'eau dormante était glacée d'un doigt d'épaisseur, mais encore que la boue était fortement prise.

Au contraire à Kou pé keou on nous a dit, que non seulement il n'était pas encore tombé de gelée blanche, mais même qu'ordinairement il n'en tombait jamais avant la mi-octobre ; cette différence si sensible dans des lieux si peu éloignés les uns des autres, ne peut venir que de ce que les horizons de ces lieux sont de différente élévation.

Nous marchâmes presque toujours dans des détroits de montagnes, ou dans des vallées étroites, qui ne laissent pas d'être cultivées partout où il y a un peu de terre découverte. On rencontre sur le chemin des hameaux & des maisons, lesquelles, pour la plupart, servent de cabarets ; les Chinois les y ont bâties, à cause du profit qu'ils en retirent pendant que l'empereur y est à la chasse dans ces montagnes ; car durant ce temps-là c’est un flux & reflux perpétuel de monde qui va & vient, ou de Peking au camp de l'empereur, ou de son camp à Peking.

Notre route ordinaire fut au sud-ouest, au sud, & au sud-sud-ouest ; mais comme nous tournoyâmes beaucoup à l'entour des montagnes qui sont en partie fort escarpées, mais moins couvertes de grands bois, lorsqu'on approche de la grande muraille, parce qu'on les a coupés, j'estime que notre route a été de cinquante lys au sud-ouest.

En approchant de Kou pe keou nous découvrîmes la grande muraille ; elle s'étend le long des montagnes à l'orient & à l'occident, à peu près de même que je l'ai remarqué à notre sortie de la Chine au commencement de ce voyage. La muraille s'élève jusque sur les pointes des rochers les plus escarpés, & est flanquée de tours carrées assez près les unes des autres, pour pouvoir se défendre mutuellement.

Cette muraille, ainsi que je l'ai vu dans quelques endroits, où il y a des brèches assez considérables, est faite de deux parois qui n'ont pas chacune plus d'un pied & demi d'épaisseur ; l'entre-deux est rempli de terre, qui s'élève jusqu'au parapet ; la muraille, de même que les tours, a quantité de créneaux ; elle est bâtie de gros quartiers de pierre jusqu'à six ou sept pieds de terre, en quelques endroits plus, en d'autres moins ; le reste est de brique ; le mortier qui en fait la liaison paraît fort bon ; elle n'a pas ordinairement plus de dix-huit, ou vingt à vingt-cinq pieds géométriques de hauteur, mais les tours n'en ont guères moins de quarante ; leur base peut être de douze à quinze pieds géométriques en carré, puis elles s'étrécissent insensiblement jusqu'au sommet.

On a pratiqué des degrés de pierre ou de brique dans le terre-plein, qui est entre les parapets pour monter & descendre plus facilement ; mais cette muraille, ainsi que je l'ai déjà observé, est de peu d'utilité sur ces montagnes inaccessibles.

D'ailleurs de ce côté-ci, il y a plus de soixante ou quatre-vingt lieues de détroits de montagnes du nord au sud, où se trouvent plusieurs passages si difficiles, que deux ou trois cents hommes peuvent en empêcher l'entrée aux armées les plus nombreuses ; aussi y a-t-il beaucoup moins de forts avancés, d'enceintes, & de forteresses que de l'autre côté, par où nous passâmes en entrant dans la Tartarie. Seulement avant la porte qui est à la sortie de ce détroit des montagnes, se trouvent quelques tours détachées & situées sur des hauteurs, à sept ou huit cents pas de la grande muraille.

Il y a de plus, deux ailes ou pans de muraille fortifiés de tours d'espace en espace ; mais ces deux pans de muraille & leurs tours

tombent en ruine en plusieurs endroits, sans qu'on se mette en peine d'en réparer les brèches. On s’est contenté de rétablir à neuf le pan de la p.151 grande muraille qui est dans la vallée, laquelle n'a pas plus de cent pas géométriques. Une petite rivière coule au pied, mais elle se passe à gué. Là même sont deux petites portes fort basses, l'une qui communique à une petite forteresse, qui est du côté de l'est attenant la grande muraille, à laquelle elle sert de défense ; l'autre porte communique au faubourg de Kou pe keou qui forme une espèce de forteresse ; elle est environnée de murailles & de tours comme l'autre, & a deux ou trois places d'armes, avec autant de portes à l'entrée & à la sortie.

Nous ne vîmes ni gardes, ni soldats à aucune de ces portes ; la plupart ne sont pas même en état d'être fermées, & paraissent ne l'avoir pas été depuis longtemps ; il est vrai que tout cela devient maintenant inutile ; il ne laisse pas d'y avoir encore plusieurs enceintes de muraille en quelques endroits ; & je remarquai que du coté de l'occident, il y en avait double rang sur deux différentes chaînes de montagnes, qui venaient se réunir fort près de la vallée par où nous rentrâmes dans la Chine.

Quoique Kou pé keou ne soit pas considérable, nous ne laissâmes pas d'y trouver d'assez bons fruits, de gros raisins violets, des pêches fort belles & des poires ; on y sème de bon blé dans les terres des environs ; enfin nous nous trouvions dans un pays tout différent, & l'on peut dire que nous passions d'une extrémité à l'autre.

Le temps fut serein & tempéré.

Le 5 nous fîmes cent lys, partie au sud-ouest, & partie à l'est-sud-sud-ouest. Nous marchâmes premièrement dans une vallée assez étroite, entre des montagnes moins hautes que les précédentes, & sur lesquelles il n'y avait point de bois. Après avoir fait environ vingt lys, la vallée s'élargit considérablement, & forme trois plaines l'une après l'autre.

La première va jusqu'à une forteresse nommée Che hia, dont les

murailles & les tours commencent à se démentir ; elles sont bâties de pierres de taille jusqu'à deux pieds hors de terre. Le reste qui a environ vingt pieds de hauteur est de brique. La seconde plaine a environ trente ou quarante lys de longueur, & la troisième va jusqu'à Mi yun hien : c'est une petite ville où nous nous arrêtâmes quelques heures pour faire repaître nos chevaux ; nous y louâmes une chaise, & des porteurs pour le père Pereira, qui était si incommodé, qu'il ne pouvait presque plus se remuer, ni supporter le cheval. Toutes ces plaines sont fort bien cultivées & pleines de villages, & de hameaux. Nous trouvâmes de bons fruits & de bons poissons à Mi yun hien.

Le temps fut tout le jour très tempéré ; il se brouilla un peu sur les 10 heures du matin, avec un grand vent de sud, mais il se découvrit sur le soir.

Le même jour nous partîmes à l'entrée de la nuit, pour nous avancer plus près de Peking afin d'y pouvoir arriver le lendemain de bonne heure, & nous fîmes cinquante lys, tantôt à l'ouest, tantôt au sud-sud-ouest, tantôt au sud-ouest. La pluie qui survint, nous empêcha de passer outre. La campagne s'élargissait beaucoup, & l'on ne voyait presque plus de montagnes du côté de l'est ; celles de l'ouest se reculaient considérablement ; tout était plein de villages & de hameaux, dont les maisons ne sont que de terre & de bois, & couvertes de paille.

Le 6 nous fîmes quatre-vingt-dix lys en partie au sud, & en partie au sud-sud-ouest, & au sud-ouest. J'estime la route au sud-sud-ouest de quatre-vingt-cinq lys ou environ. La campagne paraissait plus belle & plus remplie de hameaux, à mesure que nous approchions de Peking, où nous arrivâmes le père Pereira & moi, lui fort fatigué & bien faible, & moi en assez bonne santé ; je fis près de douze ou quinze lys dans la p.152 seule ville des Tartares avant que d'arriver en notre maison où nous fûmes reçus de nos Pères avec beaucoup de joie & de charité.

Le 15 l'empereur retourna à Peking ; nous allâmes le même jour au palais demander des nouvelles de sa santé. Il nous fit l'honneur de nous envoyer du thé, préparé a la manière tartare, comme il le boit lui-même. Kiou kieou envoya aussi le même jour demander des nouvelles

de la santé du père Pereira & de la mienne.

Le 4 de novembre l'empereur partit accompagné de toute sa cour, pour aller au tombeau de son aïeule, & lui rendre les devoirs, ce qu'il avait fait plusieurs fois en notre absence.

Le 11 l'empereur retourna à Peking. Vers ce temps-là je baptisai trois personnes, deux adultes, & un enfant.

Le 14 il acheva la cérémonie qui concernait son aïeule [1], c'est-à-dire, qu'il mit son nom & son éloge dans le lieu où se mettent les noms des empereurs, des princes & des mandarins, qui ont passé pour gens d'un mérite, & d'une vertu extraordinaire. L'empereur y alla lui-même rendre les devoirs accoutumés, c'est-à-dire, courber la tête jusqu'à terre, à tous les noms qui sont dans le temple, & particulièrement à celui de son aïeule.

Le 15 il y eut *pan tchao* en action de grâces, de ce que l'aïeule de l'empereur avait été placée dans la salle des héros : ce pan tchao consiste en une déclaration que fait l'empereur qu'il pardonne à tels & tels coupables, qu'il les délivre de prison, & qu'il fait telles & telles largesses à ses officiers.

Dans ce pan tchao l'empereur commanda qu'on fît donner des pièces de soie à tous les mandarins de la cour, aux tsong tou, c'est-à-dire, aux gouverneurs généraux, aux vice-rois, & aux officiers généraux de ses troupes qui sont dans les provinces ; il accorda un pardon général aux coupables dont les crimes ne sont pas atroces, & diminua le supplice de ceux-ci ; mais il excepta de cette grâce les mandarins ; ne voulant pas que dans l'administration de leurs charges, ils prissent occasion de faire des fautes & des injustices, dans l'espérance d'obtenir ce pardon, qui se donne en beaucoup d'occasions, comme quand il arrive quelque sècheresse extraordinaire, quand l'empereur ou sa mère sont dangereusement malades, quand il survient des tremblements de terres considérables.

---

[1] Cette cérémonie s'appelle Lou miao, c'est-à-dire, entrer dans le lieu où l'on doit demeurer.

Le 25 l'empereur alla demeurer pour quelques jours dans son parc, où il se divertit à la chasse ; il y fit venir trois des huit étendards qui composent toute la milice tartare, pour leur faire faire l'exercice. Ce parc est à un quart de lieue de Peking. Il est fermé de murailles, & a dix-huit lieues de circuit.

Le 9 nous allâmes dès le matin à notre sépulture, pour assister à la cérémonie que l'empereur avait ordonnée au Tribunal des rits de faire en son nom, en l'honneur du père Ferdinand Verbiest. C'est un honneur que l'empereur ne fait qu'à des gens d'un mérite fort extraordinaire. Voici comment la cérémonie se passa.

L'empereur avait ordonné quelque temps après l'enterrement du Père, que le Tribunal des rits délibérât sur les honneurs que l'on devait rendre à la mémoire d'un homme qui avait rendu des services importants à l'empire.

Dans le mémorial que le Tribunal présenta peu de jours après à Sa Majesté, il répondit que son sentiment était qu'on fît la cérémonie, qui ne se fait que pour des personnes d'un mérite rare, & qu'on fournît 750 taëls, qu'ils tireraient du trésor de Sa Majesté pour les frais de la sépulture & du tombeau qu'on lui dresserait ; que sur ce tombeau on graverait un éloge, composé par Sa Majesté.

L'empereur approuva la résolution p.153 du Tribunal, & ajouta plusieurs choses en l'honneur du Père ; après quoi l'argent fut délivré entre les mains du père Thomas Pereira, afin qu'il prît le soin de faire élever un mausolée au défunt.

Mais comme l'empereur nous envoya presque dans le même temps le père Pereira & moi en Tartarie, l'exécution de cette cérémonie fut différée jusqu'après notre retour ; tout ayant été disposé, le père Pereira fit avertir les officiers du Tribunal des rits, qu'ils pourraient la faire quand il leur plairait ; ils répondirent que nous n'avions qu'à marquer le jour. Ensuite les six grands officiers du Tribunal, trois tartares & trois chinois allèrent à la maison de plaisance de l'empereur, où il était pour lors, & lui demandèrent lequel d'entr'eux il lui plaisait de nommer pour représenter

sa personne en cette occasion, & faire *yu tsi* [1] de sa part.

L'empereur choisit le premier assesseur tartare, nommé Si laoyé, qui est la troisième personne du Tribunal, & ordonna qu'il fût accompagné de dix autres moindres officiers du même Tribunal ; ils partirent dès le matin au jour marqué.

Sept cavaliers marchaient à la tête de ces officiers, deux portaient des étendards, deux des écriteaux en lettres d'or, deux des massues, & le septième portait l'éloge que l'empereur avait fait du Père ; il était écrit sur un grand rouleau, enveloppé d'un morceau de soie jaune, & le tout attaché sur le dos du cavalier ; suivait Si laoyé accompagné de dix moindres officiers du Tribunal, tous à cheval.

Nous allâmes les recevoir à la porte du lieu où est notre sépulture ; & quand la dépêche de l'empereur passa devant nous, nous nous agenouillâmes par respect, & nous entrâmes après les mandarins, que nous conduisîmes à l'endroit où le Père est enterré.

On avait bâti immédiatement sur la fosse du Père un mausolée qui consistait en un carré oblong de maçonnerie de brique fort simple, d'environ huit pieds de long sur cinq de large, & quatre de haut, arrondi en voûte par dessus. Il y avait au-devant une grande pierre de marbre blanc, ornée de dragons taillés, en demi-relief sur le haut, avec une bordure tout autour de la pierre également travaillée ; le milieu était peint de noir, & on y devait écrire en tartare & en chinois l'éloge que l'empereur a fait du Père, avec une petite épitaphe latine ; cette pièce de marbre qui pouvait avoir neuf à dix pieds de long, trois ou quatre de large, & plus d'un d'épaisseur, était élevée perpendiculairement sur une tortue aussi de marbre blanc, qui lui sert de piédestal.

Au-devant de ce mausolée, on avait élevé une tente, sous laquelle il y avait trois tables, une de chaque côté, & une au milieu, toutes trois couvertes de tapis, & celles des côtés chargées de fruits. Sur celle du milieu il n'y avait que des fleurs. Le Tribunal des rits avait envoyé vingt

---

[1] C'est ainsi que s'appelle cette cérémonie faite au nom de l'empereur.

taëls, qui font plus de 120 livres, pour la dépense des fruits.

Si laoyé se mit à genoux, de même que tous les assistants, & y demeurèrent tout le temps qu'un des officiers du Tribunal lisait l'éloge, que l'empereur avait fait du Père, écrit en langue tartare sur du papier jaune. Cette lettre fut écoutée dans un grand silence.

Dès qu'elle fut finie, nous remerciâmes l'empereur par neuf prosternations. Après quoi Si laoyé s'en retourna avec tous les officiers de son Tribunal, sans vouloir accepter le dîner qu'on lui avait préparé. Les mandarins du Tribunal des mathématiques, & les principaux chrétiens qui avaient assisté à la cérémonie, restèrent, & furent traités avant que de s'en retourner chez eux.

Le même jour l'empereur étant revenu de sa maison de plaisance, nous allâmes au palais pour demander des nouvelles de sa santé, pour le p.154 remercier de l'honneur qu'il avait fait au père Verbiest ; comme il reposait quand nous arrivâmes, nous fûmes obligés d'y retourner le lendemain.

Le 21 l'empereur alla en cérémonie au temple du ciel, pour lui sacrifier, suivant la coutume, le jour du solstice.

Le 27 l'empereur partit avec la cour, pour aller à la chasse dans les montagnes qui sont proches de la grande muraille ; il n'y devait passer que dix ou douze jours à chasser, & de là se rendre au lieu de la sépulture de son aïeule, pour y faire la cérémonie de l'anniversaire de sa mort.

Le 18 l'empereur arriva à Peking ; on nous dit qu'il avait tué six tigres dans le temps de la chasse.

Le 20 qui était le dernier jour de l'année chinoise, l'empereur nous envoya à chacun un cerf, des faisans, & de très beaux poissons venus de Leao tong ; il a coutume de faire tous les ans un semblable présent au commencement de la nouvelle année chinoise. Quelques princes du sang & plusieurs mandarins nous avaient aussi envoyé les jours précédents de la venaison, des volailles, &c. Nous leur avions fait nos présents selon l'usage qui s'observe généralement dans tout l'empire,

où les parents & les amis ne manquent pas de se faire des présents les uns aux autres, & de se visiter au commencement de la nouvelle année.

Il y a deux sortes de visites, l'une entre les amis qui demeurent proches les uns des autres ; elle se fait le dernier jour de l'année après que le soleil est couché ; on s'assemble & on se rend mutuellement le salut en se prosternant jusqu'à terre, ce qui s'appelle *tsu sui*. L'autre visite se rend avec les mêmes cérémonies, ou le premier jour de l'année, ou les jours suivants ; plus tôt on s'acquitte de ce devoir, & plus on marque de respect & de considération pour les personnes auxquelles on le rend.

Au reste, ce dernier jour de l'année chinoise, la nuit suivante, & les dix-huit premiers jours de l'année sont comme le carnaval des Chinois, & le temps de leurs grandes fêtes de réjouissance ; on ne songe alors qu'à se divertir & à faire bonne chère ; les plus pauvres gens font les derniers efforts pour acheter, louer, ou du moins emprunter des habits neufs pour eux, pour leurs femmes, & leurs enfants, & pour avoir de quoi se régaler eux & leurs parents & amis, qui viennent les visiter en ce tems-là. Non seulement ils dépensent souvent tout ce qu'ils ont gagné pendant le cours de l'année, mais on m'a assuré qu'ils vendaient jusqu'à leurs propres enfants, & qu'ils s'engageaient eux-mêmes, pour avoir de quoi célébrer cette fête.

Le 21 premier jour de l'année chinoise, la vingt-huitième du règne de l'empereur Cang hi, se passa presque tout à recevoir, & à rendre les visites & les saluts accoutumés ; on commença par aller au palais dès le matin après que l'empereur fut revenu du tai miao ou salle de ses ancêtres, où il alla dès la pointe du jour, suivant la coutume ; il reçut assis sur son trône les respects & les hommages que les princes & les mandarins lui rendirent vêtus de leurs habits de cérémonie.

Il avait commencé lui-même à rendre ses respects à la reine mère, qui les reçoit assise sur son trône ; les plus grands mandarins suivent l'empereur lorsqu'il va faire cette cérémonie à l'appartement de la reine mère. Nous fîmes aussi le même salut à l'empereur, & le remerciâmes

du présent qu'il nous avait envoyé ; mais nous ne fîmes pas cette cérémonie en sa présence, ce fut seulement en présence d'un mandarin de sa chambre, qui ensuite nous fit donner du thé de la part de Sa Majesté.

Le 26 nous allâmes prendre congé de l'empereur qui devait partir le lendemain pour aller dans les provinces du sud. Sa Majesté nous fit demander les noms de ceux de nos Pères, qui demeuraient dans les lieux de son passage, & p.155 elle ajouta qu'elle les verrait volontiers, & même qu'elle visiterait leurs églises ; il recommanda en même temps à Tchao laoyé de ne pas oublier de porter quelque chose pour leur donner.

Nous voulûmes dès l'heure même remercier Sa Majesté de cette insigne bienveillance ; mais elle nous fit dire qu'il n'était pas à propos de faire les remercîments avant que d'avoir reçu le bienfait, & qu'il serait assez temps à son retour.

Le 27 Sa Majesté partit accompagné de peu de monde, tant pour aller plus vite, que pour ne pas fouler le peuple par une escorte nombreuse ; son fils aîné & son frère aîné l'accompagnèrent ; tous les autres princes demeurèrent à Peking.

Le 24 nous reçûmes une lettre du père Joseph Ocha espagnol, qui demeure à Tsi nan fou capitale de la province de Chan tong, par laquelle il nous priait de remercier l'empereur du favorable accueil qu'il lui avait fait en considération des Pères qui sont à la cour. Ce Père étant allé au-devant de Sa Majesté à une lieue de Tsi nan, l'empereur l'appela dès qu'il l'aperçut, & l'ayant fait avancer, il le prit par le bras gauche, le fit marcher près de sa personne, lui demanda son nom, & lui fit plusieurs questions ; ensuite Sa Majesté le mit entre les mains de deux des mandarins de la chambre, dont l'un est celui qui a soin de toutes nos affaires auprès de l'empereur.

Ces deux mandarins entretinrent familièrement le missionnaire jusqu'à l'entrée de la ville, après quoi ils lui dirent qu'ils iraient le voir dans son église après s'être un peu reposés ; ils y vinrent en effet ; ils

se prosternèrent dans l'église devant le grand autel, battant de la tête contre terre, ce qui est la plus grande marque de vénération qu'on donne à la Chine ; ils lui dirent que l'empereur qui les avait envoyés, leur avait ordonné d'en user ainsi ; après quoi ils donnèrent au Père vingt taëls de la part de Sa Majesté, & ne voulurent rien accepter des bagatelles que le missionnaire avait préparées pour offrir à l'empereur ; ils lui firent encore différentes questions sur le temps de son entrée à la Chine, sur son pays, s'il était venu à Peking, puis l'avertirent d'informer les Pères de la cour du bon accueil que Sa Majesté lui avait fait en leur considération.

Le premier jour de mars le père Vallat jésuite français, âgé de soixante-quinze ans, arriva dans notre maison de Peking après avoir visité les églises de la province de Pe tche li pendant quatre mois entiers de l'hiver ; il baptisa dans cette course apostolique près de sept cents personnes, la plupart adultes.

Le 20 nous reçûmes des lettres du père Prosper Intorcetta du 28 de février dernier, par lesquelles il nous donnait avis de l'honneur singulier que lui avait fait l'empereur ce jour-là même, lorsqu'il était allé au-devant de Sa Majesté environ à trois lieues de Hang tcheou. Ce Père marquait dans ses lettres, que s'étant mis dans une petite barque en un lieu par où la barque impériale devait passer, il s'agenouilla sur la proue au moment que l'empereur parut ; que Sa Majesté l'ayant aperçu, fît demander qui était dans cette petite barque, & que comme on lui eut répondu que c'était le Père européen qui demeurait dans l'église que les chrétiens ont à Hang tcheou, il ordonna qu'on fît approcher la barque du missionnaire & qu'on l'attachât à la sienne, qu'ensuite l'ayant fait venir en sa présence, il lui demanda son nom, son âge, combien il y avait qu'il demeurait à la Chine, s'il avait fait quelque voyage à la cour, s'il savait les lettres chinoises, en quel lieu il avait demeuré, depuis combien de temps il avait reçu des lettres des Pères de Peking, en quel lieu de la ville était son église, & enfin si le père Fontaney était à Nan king.

Le Père ayant satisfait à toutes ces p.156 demandes, il lui fit donner trois bassins remplis de fruits apportés de Peking, lui disant d'en manger, qu'ils étaient bons, & qu'on aurait de la peine à en trouver de semblables dans ces quartiers du sud. Ensuite le Père ayant demandé permission à l'empereur de l'aller attendre sur la porte de son église, par devant laquelle il devait passer, Sa Majesté lui répondit qu'il se pressât s'il voulait y arriver à temps, parce qu'il avait dessein de faire diligence ; le Père y arriva avant l'empereur, qui l'ayant remarqué à son passage, lui sourit, en lui faisant un signe de tête plein de bonté.

Le premier jour d'avril nous reçûmes une seconde lettre du père Intorcetta, qui nous faisait le détail des honneurs que Sa Majesté avait continué de lui faire pendant son séjour de Hang tcheou.

Premièrement, dit-il, il envoya Tchao laoyé avec deux autres mandarins de son palais à la maison du père missionnaire, avec ordre de faire l'adoration accoutumée dans l'église ; elle consiste à se mettre à genoux, & à baisser plusieurs fois la tête jusqu'à terre ; ce que firent ces trois officiers de l'empereur ; après cette cérémonie ils donnèrent au Père vingt taëls d'argent que l'empereur lui envoyait pour marque de sa bienveillance ; la longue conversation qu'ils eurent ensuite avec le Père, fut suivie de la collation, à la fin de laquelle il leur montra quelques curiosités qu'il avait préparées pour les offrir à Sa Majesté.

Secondement, il alla le même jour au palais, où il remercia l'empereur de l'honneur qu'il lui avait fait & lui présenta les curiosités ; l'empereur les ayant considérées, garda seulement une boule de cristal, disant qu'il l'acceptait uniquement pour épargner à ce bon vieillard le chagrin qu'il aurait, s'il ne recevait rien de lui.

Troisièmement, le jour que l'empereur partit de Hang tcheou, le Père songea à accompagner ce prince selon la coutume, & il mena avec lui le père Laurifice italien, qui ne faisait que d'arriver de Song kiang où il fait sa résidence, pour se trouver sur le chemin de Sa Majesté ; s'étant tenus tous deux devant la porte de l'église de Hang tcheou lorsque l'empereur passa, ce prince s'arrêta, & demanda qui était ce nouveau missionnaire, & d'où il était venu ; quand on l'eut satisfait sur

ces demandes, il poursuivit son chemin, & envoya dire incontinent après aux deux Pères de se rendre incessamment au lieu où il allait s'embarquer.

Ils obéirent & se rangèrent dans leur barque au lieu par où l'empereur devait passer ; ils furent d'abord aperçus de Tchao laoyé qui les cherchait des yeux, & qui en avertit l'empereur. Sa Majesté mit aussitôt la tête à une fenêtre, & leur fit signe de la main de s'approcher, ce qu'ils firent ; l'empereur entretint familièrement le père Laurifice, & lui fit donner vingt taëls ; ensuite ayant demandé au père Intorcetta jusqu'où il prétendait l'accompagner, & le Père ayant répondu qu'il avait résolu de suivre Sa Majesté jusqu'à Sou tcheou ;

> — Je ne veux point, dit l'empereur, que vous preniez cette peine ; à l'âge où vous êtes, il faut vous épargner une pareille fatigue, & ménager votre santé ;

il le renvoya comblé d'honneurs & de bienfaits à la vue d'un grand peuple qui était présent ; ce qui ne peut manquer de produire de bons effets par rapport à la religion.

Pour ce qui est du père Laurifice il suivit l'empereur, & ce prince lui dit qu'il devait vivre tranquille, & s'assurer que son repos ne serait pas troublé dans son église. Quand il se sépara de la barque impériale, Sa Majesté lui fit crier la même chose à haute voix, afin que tous les mandarins de la province qui étaient présents l'entendissent, & connussent que ce missionnaire était sous sa protection.

L'empereur en sortant de Han tcheou ordonna au tsong tou de la province d'aller reprendre le sceau impérial d'entre p.153 les mains du vice-roi de la même province, & de le déposséder sur-le-champ de sa charge ; le tsian kun & le vice-roi s'étaient accusés réciproquement l'un l'autre, & Sa Majesté avait envoyé deux mandarins de la cour pour les juger ; ces deux mandarins trouvèrent le vice-roi coupable, & le condamnèrent à être étranglé.

L'affaire fut renvoyée à trois des tribunaux souverains de Peking pour en délibérer ; ils confirmèrent la sentence des deux mandarins, &

changèrent seulement le genre de mort ; car ils condamnèrent le vice-roi à avoir la tête tranchée ; supplice qui est plus infamant à la Chine que d'être étranglé, parce que les Chinois souhaitent avec passion que leurs corps se conservent en entier après leur mort.

Le 7 nous allâmes au-devant de l'empereur qui revint ce jour-là à Peking. Nous nous avançâmes jusqu'au parc de Sa Majesté, où nous eûmes l'honneur de le saluer à son passage ; dès qu'il nous aperçut, il envoya vers nous Tchao laoyé qui était proche de sa personne. Nous dîmes à ce mandarin que nous étions venus pour nous informer de la santé de Sa Majesté, & en même temps pour la remercier des faveurs dont elle avait comblé les Pères qu'elle avait trouvé sur sa route.

Ce mandarin porta notre compliment à l'empereur, & revint nous dire de nous trouver le lendemain au palais à midi ; nous saluâmes plusieurs des Grands de la suite de Sa Majesté, qui étaient de notre connaissance plus particulière, entr'autres Kiou kieou, oncle maternel de l'empereur, & So san laoyé, grand oncle maternel du prince héritier. Tous deux nous témoignèrent qu'ils nous étaient fort obligés des présents que les pères Gabiani & de Fontaney leur avaient fait à Nan king de quelques curiosités d'Europe.

Le 8 nous nous rendîmes au palais à midi, & après avoir attendu fort longtemps dans un vestibule où l'empereur reçoit d'ordinaire les mémoriaux des tribunaux, on vint enfin recevoir nos remercîments des honneurs que Sa Majesté avait faits dans ce voyage à nos Pères, & aux Pères de Saint François, qui se sont présentés devant lui sur sa route.

Le 12 Tchao laoyé vint de la part de l'empereur en notre maison ; il apporta un verre objectif pour faire une lunette de soixante pieds de long, avec un oculaire proportionné que le père de Fontaney avait présenté à Sa Majesté à son passage à Nan king, & il nous chargea de faire faire les tubes, & tout ce qui était nécessaire pour monter cette lunette ; de plus il apporta un astrolabe d'une invention nouvelle, que le même père de Fontaney avait aussi offert à Sa Majesté ; cet astrolabe, qui est très simple, sert à trouver toutes les éclipses de lune & de soleil, l'année, le jour & le mois, d'une manière facile & en un

moment ; Sa Majesté nous fît dire de mettre par écrit la manière de s'en servir.

Tchao laoyé nous dit ensuite beaucoup de choses avantageuses du père de Fontaney, & nous témoigna que l'empereur avait grande idée de son habileté dans les mathématiques. Sa Majesté lui ayant fait demander si l'étoile de Canopus se pouvait voir à Nan king, le Père avait répondu ingénument qu'il ne le croyait pas ; cependant après quelques réflexions, & ayant fait le calcul, il trouva qu'elle y pouvait paraître sur l'horizon vers le mois de février, de mars, & d'avril, & il en fit aussitôt donner avis à l'empereur, lequel alla sur le soir à l'observatoire de Nan king pour observer cette étoile, & il la vit effectivement.

Le même Tchao laoyé nous conta diverses aventures qui étaient arrivées à l'empereur pendant son voyage, dont nous avions déjà ouï parler, & qui marquaient la plupart combien Sa Majesté s'était rendue populaire, & la joie que le peuple avait marquée de voir son souverain.

p.158 Il y eut entr'autres un bon vieillard de la province de Chan tong, qui voyage, ayant crié au milieu de la foule :

— Ou est l'empereur, que je le voie,

Sa Majesté s'arrêta, & fit avancer ce bon paysan, qui s'étant approché assez près du prince, lui demanda tout franchement :

— Est-ce vous qui êtes le seigneur empereur ?

& Sa Majesté ayant répondu que oui, le paysan après l'avoir un peu considéré, lui dit :

— Vous êtes encore jeune, j'en suis bien aise,

& ensuite ayant monté sur un méchant cheval qu'il avait, prit la bride du cheval de l'empereur, disant que puisqu'il n'avait rien à offrir à Sa Majesté, au moins il voulait mener son cheval par la bride.

L'empereur devant passer près d'un village qui est entre les montagnes de la province de Chan tong, les paysans n'ayant rien à lui offrir, allèrent à la chasse, & ayant tué un sanglier, ils le chargèrent sur

leurs épaules, puis s'approchant de Sa Majesté,

> — Nous avons su, lui dirent-ils naïvement, que notre souverain devait passer sur nos terres, & dans la disette où nous nous trouvons, nous sommes allés à la chasse, où nous avons été assez heureux que de tuer ce sanglier que nous vous présentons.

D'autres paysans lui apportaient de petits pains tout noirs, les uns dans un sac, les autres sur le pan de leur veste ; quelques-uns brûlaient des parfums devant son cheval ; tous s'empressaient à voir Sa Majesté, qui bien loin de les faire éloigner, ordonnait qu'on laissât approcher tout le monde. Ses questions roulaient ordinairement sur l'équité des mandarins ; il s'informait du peuple, si le mandarin qui les gouvernait, était juste & modéré, & s'il ne les opprimait pas par d'injustes vexations.

Cette affabilité de l'empereur à l'égard des peuples, l'indulgence qu'il eut de leur remettre une partie des tributs qu'ils devaient payer cette année-là ; enfin son attention à examiner les déportements des mandarins, lui ont gagné le cœur de ses sujets, & assuré à son nom l'immortalité dans l'esprit des Chinois, qui n'avaient jamais vu leur empereur se familiariser ainsi avec eux, & entrer avec tant de bonté dans leurs besoins.

Un prêtre des idoles s'étant présenté devant Sa Majesté, & ayant dit à haute voix qu'il était devin, & qu'il savait prédire les choses à venir, l'empereur l'arrêtant lui fit cette question :

> — Dis-moi pourquoi je suis venu faire ce voyage.

Le bonze répondit, que Sa Majesté était venu se promener ; sur quoi l'empereur, qui ne goûtait pas cette réponse, lui ajouta :

> — Tu te trompes, je suis venu visiter les provinces, pour voir comment elles sont gouvernées, & de quelle manière les mandarins traitent mon peuple.

Ensuite il fit signe à un de ses gens de se disposer à donner quelques coups de fouet à ce prétendu devin, puis il lui fit cette autre question :

— Est-ce aujourd'hui un jour heureux ou malheureux ?

le bonze répondit que c'était un jour heureux.

— Enfin, lui dit l'empereur, puisque tu sais prédire l'avenir, dis-moi ce que j'ai dessein de faire présentement ;

le bonze fut embarrassé, & après avoir hésité quelque temps, il répondit qu'il n'en savait rien ; sur quoi Sa Majesté fit signe à celui qui avait le fouet en main & le bras levé, de lui en donner quelques coups, ce qui s'exécuta à l'heure même, accompagnant ce châtiment de reproches, sur le métier infâme qu'il faisait de tromper un peuple trop crédule. Le Gan tcha sseë, ou grand juge criminel de la province le fit aussitôt saisir, & voulait le condamner à mort, pour avoir eu la hardiesse d'en imposer à l'empereur ; mais Sa Majesté lui accorda sa grâce, en disant, que ce châtiment qu'il venait de recevoir suffisait pour le rendre sage.

Dans les grandes villes le peuple venait en foule à la porte du palais, chacun voulait offrir quelque chose à l'empereur ; il n'y avait pas jusqu'aux plus p.159 pauvres qui présentaient les uns du riz, les autres des fruits, &c. & comme Sa Majesté ne voulait rien recevoir pour ne pas les obliger à faire des frais, ils se mettaient à pleurer, & le forçaient par leurs larmes à prendre des bagatelles, pour ne les point attrister ; ils s'en retournaient contents, n'eût-il pris que quelques grains de riz.

Le 22 nous accompagnâmes le convoi d'un régulo, qui nous avait témoigné beaucoup d'amitié pendant sa vie, & qui était mort depuis environ un mois ; on l'avait gardé pendant tout ce temps là dans sa maison, exposé dans une grande salle, où tous les autres régulos, princes, & grands de la cour avaient été le pleurer, selon la coutume qui s'observe dans tout l'empire. On le transportait ce jour-là avec une pompe funèbre fort magnifique dans sa maison de plaisance, qui est proche de cette ville, pour y être mis en dépôt environ deux mois,

jusqu'à ce qu'on le portât à sa sépulture. Le fils aîné de l'empereur fut envoyé par Sa Majesté, pour assister de sa part à cette cérémonie ; il était suivi & environné de tous les autres régulos & des princes du sang impérial ; un nombre prodigieux de mandarins fermait le convoi. Il y avait des chameaux chargés de tentes & de meubles de toutes sortes, des chevaux de main, les uns sellés magnifiquement, les autres portant des malles de velours garnies d'or ou de cuivre doré, & de pierreries ; les autres sans selle ; chaque cheval était conduit par un palefrenier vêtu de deuil ; il y avait aussi des joueurs d'instruments de guerre, des porteurs de lances & d'étendards, avec les dragons de l'empire en broderie d'or. Le corps du régulo était porté sous un dais, par un grand nombre de porteurs, tous vêtus de taffetas vert, tacheté de points blancs ; c'est ainsi que sont habillés les porteurs des régulos. Les enfants du quatrième régulo, accompagnés des plus proches parents, & environnés d'une grosse troupe de mandarins & d'officiers de leurs maisons, marchaient immédiatement devant le corps à pied, pleurant le long du chemin suivant la coutume ; les femmes, les filles, les belles-filles, & les autres proches parentes du régulo suivaient immédiatement le corps dans leurs chaises, pleurant aussi de même ; ensuite venait le fils aîné du roi avec les autres régulos, qui tous n'avaient point de houppe sur leur bonnet, ce qui est une marque de deuil ; le seul fils aîné de l'empereur avait son bonnet avec la houppe à l'ordinaire ; on jetait sur le chemin quantité de papier blanc, coupé en forme de monnaie ; c'est un usage introduit par les bonzes, qui persuadent au peuple que ce papier se convertit en argent, & que le défunt s'en sert pour ses besoins.

Lorsqu'on fut arrivé au lieu où le corps devait se mettre en dépôt, on le posa dans une espèce de salle faite de nattes suivant l'usage, & l'on rangea tout l'appareil ; le fils aîné du roi s'avança, suivi des autres régulos & des grands mandarins ; on pleura d'abord pendant un peu de temps, puis on fit les trois libations accoutumées, après quoi, les enfants du mort soutenus sous les deux bras par leurs officiers, comme s'ils n'avaient pas la force de se soutenir eux-mêmes, vinrent remercier le fils aîné de l'empereur, ou plutôt l'empereur en sa personne ; on les

conduisit ensuite jusqu'au bas d'une terrasse, sur laquelle était élevée cette salle de natte ; ils poussaient toujours des cris lugubres, pour montrer qu'ils étaient bons fils ; mais il y a d'ordinaire plus de cérémonie que de réalité dans ces marques extérieures de douleur.

Le 26 nous reçûmes des lettres des pères de Fontaney & Gabiani, qui nous faisaient pareillement le détail des honneurs que Sa Majesté impériale leur avait fait à Nan king & à Hang tcheou, jusqu'où ils allèrent la conduire ; elle envoya des Grands de sa cour se prosterner dans p.160 leurs églises ; elle leur fit présent d'argent & de fruits à diverses reprises, & elle accepta une partie des petites curiosités qu'ils lui offrirent. Lorsqu'ils étaient prêts de se retirer, il les fit entrer dans sa barque, & jusque dans son cabinet, où il les entretint familièrement pendant une demie heure, en présence des mandarins de la province, à qui il n'était pas même permis d'approcher de la barque impériale.

Ce fut pendant ce temps-là que vint un grand officier de guerre de la province de Hou quang. Sa Majesté le fit approcher, & lui donna en présence des Pères ses ordres pour bien gouverner & discipliner ses troupes ; ensuite après l'avoir congédié, Sa Majesté demanda aux Pères s'ils jugeaient qu'il eut parlé juste.

Le père de Fontaney rapporte une autre aventure dont il fut témoin, & où l'empereur fît paraître son discernement & sa pénétration. Un Chinois s'était jeté à corps perdu dans le canal, & s'avançant à la nage vers la barque impériale, avec un placet au cou qu'il voulait présenter à Sa Majesté, il se mit à crier de toutes ses forces, demandant justice à l'empereur contre un de ses ennemis, & exagérant en termes très vifs le tort qu'il lui avait fait. Enfin il conclut par dire que son ennemi était le premier homme du monde en fait de méchanceté.

L'empereur qui riait en lui-même de voir que la passion emportait ce malheureux jusqu'à lui fermer les yeux sur le danger auquel il s'exposait en présence de toute la cour, chargea un de ses gens de lui demander s'il ne connaissait pas aussi celui qui était le second du monde le plus méchant.

Le 27 nous nous rendîmes à la maison de plaisance de l'empereur, nommée Tchang tchun yuen, pour nous informer de sa santé ; Tchao laoyé nous insinua qu'il serait bon que nous nous offrissions de nous-mêmes, pour faire encore cette année le voyage de Tartarie, & terminer enfin le différend qui est entre cet empire & les Moscovites.

Aussitôt nous priâmes Tchao laoyé de vouloir bien dire à Sa Majesté, que comme nous ne nous sentions pas fort capables de lui rendre service en cette sorte d'affaire, nous n'avions osé jusqu'à présent lui demander les ordres ; mais qu'ayant appris que Sa Majesté renvoyait les mêmes ambassadeurs qu'elle avait dépêchés l'année précédente, nous les accompagnerions volontiers, si elle jugeait que notre service pût être de quelque utilité au bien de l'empire. Tchao laoyé porta cette parole à l'empereur, qui nous envoya ordre au père Pereira & à moi de faire une seconde fois ce voyage.

Le 23 de mai il arriva en cette cour un envoyé des plénipotentiaires de Moscovie, qui étaient à Selengha. La lettre qu'il apporta, était adressée aux ministres de l'empereur. Elle contenait en substance, que Sa Majesté nommât un lieu sur les frontières des deux empires, pour y tenir les conférences de la paix ; qu'elle y envoyât ses députés, & qu'elle fit savoir le temps auquel ils s'y rendraient, afin qu'eux de leur côté s'y rendirent pareillement, avec une suite égale à celle que mèneraient les députés de Sa Majesté chinoise. Il demandait aussi que les conférences de la paix se fissent selon l'usage accoutumé en semblable rencontre, & il finissait en priant que l'on fît au plus tôt une réponse positive.

Ce député était accompagné d'environ soixante-dix personnes. Dès qu'il eut délivré sa lettre, on envoya chercher les pères Thomas & Pereira pour la traduire ; il y en avait une copie en latin ; les Pères firent cette traduction en langue chinoise & tartare dans le Tribunal des colao, qui est dans l'intérieur du palais, & ils y employèrent toute la nuit. Avant qu'ils commençassent la traduction, l'empereur leur avait p.161 envoyé demander par Tchao laoyé quelle était la substance de cette lettre, les pères lui en avaient rendu compte sur-le-champ, en

présence du colao qui était là.

Le 24 l'empereur envoya ordre selon la coutume au Tribunal des mathématiques, de déterminer le jour du départ de ses envoyés, voulant qu'on choisît un des jours qui sont depuis le 21 de cette quatrième lune, jusqu'au 26, c'est-à-dire, depuis le 8 de juin jusqu'au 13. Le Tribunal fit déterminer le 13 de juin pour le jour du départ.

Le même jour sur le soir, on envoya encore appeler les Pères au Tribunal des colao, pour y traduire du chinois en latin, la réponse que les ministres de l'empereur devaient faire ce jour-là même aux plénipotentiaires de Moscovie. Le colao tartare fit & écrivit lui-même cette réponse en tartare, en présence des Pères. Les deux chefs de l'ambassade qui sont les mêmes que l'année passée, étaient aussi présents, & comme il survint quelque difficulté, dont il fallait demander l'éclaircissement à l'empereur, avant que de traduire la lettre, & qu'il était déjà fort tard, on remit au lendemain la traduction. So san laoyé avertit le père Pereira de ne pas oublier cette année de porter des instruments de mathématiques, propres à faire les observations des latitudes, longitudes, &c.

Le 25 les Pères retournèrent au palais, traduire la réponse que l'on avait fait à la lettre des plénipotentiaires moscovites ; cette réponse portait que Sa Majesté avait déterminé Niptchou qui est au nord-ouest d'Yacsa pour le lieu des conférences, & qu'il ferait partir ses députés le 13 juin pour s'y rendre en diligence ; qu'au reste, comme ils partaient avec intention de faire une paix sincère & durable, ils ne mèneraient avec eux qu'autant de monde précisément qu'il en serait nécessaire pour la sûreté de leurs personnes.

Le 5 l'envoyé moscovite vint en notre maison nous rendre visite, avec une partie de sa suite, après en avoir obtenu la permission de l'empereur ; il était conduit par un mandarin subalterne du Tribunal de Lympha yuen qui lui donna le pas partout. Cet envoyé était un homme bien fait de sa personne, & qui dans le peu de temps qu'il a été en cette cour, s'est fait la réputation d'un homme de tête ; il était vêtu assez simplement, aussi bien que ceux de sa suite. Nous l'allâmes recevoir à

la porte, & nous le conduisîmes à l'église, où il se prosterna diverses fois à la manière des Moscovites, avec beaucoup de modestie & de respect, pour honorer les images qui étaient sur nos autels ; ensuite nous le menâmes dans notre maison, où l'on lui fit voir ce qu'il y avait de curieux ; enfin on lui présenta la collation, & il en usa toujours avec nous civilement, & répondit avec beaucoup d'esprit & de jugement à toutes les questions que nous lui fîmes.

Il nous assura que l'empereur avait repris sur les Turcs toute la Hongrie ; que le roi de Pologne s'était rendu maître de Caminiek ; que les grands ducs de Moscovie avaient aussi pris quatre places, & que la Moldavie & la Valachie avaient secoué le joug de l'empire ottoman. Nous jugeâmes que cet envoyé était hollandais ou anglais ; car il n'avait rien de la prononciation moscovite, & il savait lire les lettres européennes, au moins lui vis-je lire très aisément des mots français. La plupart des gens de sa suite savaient la langue mongole, surtout, un de ses valets la parlait fort bien, & entendait quelques mots de latin. Lorsque nous le conduisions à la porte, il voulut faire un présent à notre église de deux ou trois peaux de zibeline, & d'environ vingt-cinq ou trente écus, mais nous nous excusâmes d'accepter ce présent.

Le père Pereira alla ensuite au p.162 palais, ainsi qu'il en avait eu ordre, pour rendre compte de ce qui s'était passé dans cette entrevue avec les Moscovites ; l'empereur témoigna être satisfait de la manière dont nous en avions usé, & permit que les pères Suarez & Bouvet allassent leur rendre la visite qu'ils nous avaient faite, si ces Pères le voulaient bien. Mais Sa Majesté dit positivement qu'il ne fallait pas que nous y allassions le père Pereira ni moi.

Le même jour après midi, l'empereur envoya Tchao laoyé chez nous ; il que fit différentes questions sur diverses choses d'Europe, & particulièrement sur les Hollandais ; il nous demanda ensuite de quoi particulièrement les Européens reprenaient les Chinois ; nous lui répondîmes qu'ils passaient en Europe pour des gens d'esprit, mais en même temps fort mous, & fort habiles à tromper dans le commerce ; puis ayant demandé quel sentiment nous avions des Mantcheoux, je

pris occasion de lui dire l'estime que j'avais ouï faire à la cour de France des grandes qualités de l'empereur, & de la sagesse avec laquelle il gouverne son empire, & surtout du soin qu'il a d'endurcir ses sujets à la fatigue, & de leur en donner l'exemple lui-même. Tchao laoyé parut prendre assez de plaisir à cet entretien, il reçut volontiers quelques petites peintures faites sur du talc, que le père Bouvet lui donna.

Le même jour sur le soir les pères Suarez & Bouvet allèrent au nom de nous tous rendre visite à l'envoyé, qui les reçut aussi avec toute sorte de civilité. Quand les Pères furent de retour, on lui envoya un présent de quelques pièces de soie, de vin, & de raisin : il refusa les pièces de soie, & il n'accepta le vin qu'avec peine ; il donna à chacun des deux valets qui le portaient, une peau de martre zibeline.

Le 8 les pères Pereira & Thomas furent appelés au Tribunal des colao, pour y traduire une lettre que les deux chefs de l'ambassade, destinés à aller traiter de la paix, avaient été obligés d'écrire aux plénipotentiaires de Moscovie, parce que cet envoyé qui était venu de leur part, avait déclaré qu'il ne pouvait s'en retourner sans porter une lettre de Peking pour ses maîtres ; cette lettre que les Pères traduisirent, ne portait autre chose, sinon, que Sa Majesté avait déterminé Niptchou pour y tenir les conférences de la paix, & qu'eux partiraient le 13 de ce mois, pour s'y rendre en diligence, ainsi que Sa Majesté leur en avait déjà fait donner avis, par la lettre que les ministres leur avaient écrite.

Le 10 nous allâmes au palais le père Pereira, le père Thomas, le père Bouvet, & moi, & nous fûmes admis à l'audience de l'empereur, dans le lieu le plus intérieur de son palais. Sa Majesté nous fit approcher de sa personne, & nous parla avec beaucoup de bonté, après quoi elle nous fit donner à dîner dans un salon voisin de sa chambre, & pendant notre repas, elle nous envoya faire plusieurs questions, particulièrement sur la grande sécheresse de cette année.

Le 11 on nous apporta de la part de l'empereur au père Pereira & à moi à chacun une selle, ou étaient brodés les dragons de l'empire ; l'après-dinée nous allâmes remercier Sa Majesté de cette faveur, &

nous lui expliquâmes les causes de la sécheresse & de la pluie, ainsi qu'elle nous l'avait ordonné le jour d'auparavant, à l'occasion de la grande sécheresse que la province de Peking & quelques autres souffrent cette année.

Le 12 nous prîmes congé de Sa Majesté, & nous reçûmes ses derniers ordres ; il nous fit dire, que comme il nous connaissait parfaitement, il n'avait rien à nous recommander, & qu'il ne doutait point que nous n'eussions la capacité & l'affection à son service nécessaires, pour aider ses ambassadeurs à terminer l'affaire importante dont ils étaient chargés.

@

Second voyage fait par ordre de l'empereur en Tartarie

par les pères Gerbillon et Pereira, missionnaires de la compagnie de Jésus, à la Chine

en l'année 1689

@

p.163 Le 13 de juin 1689 nous partîmes de Peking ; nous fîmes ce jour là 90 lys au nord-est, suivant le chemin de Mi yun hien. En sortant de la ville avec les ambassadeurs, nous trouvâmes toute la cavalerie qui devait les accompagner, rangée en haie des deux côtés du grand chemin avec leurs officiers à leur tête. On me dit qu'il y avait près de deux mille hommes. Les mandarins étaient choisis des huit étendards de la milice de Peking ; ils avaient chacun leur étendard de soie avec les armes de chaque étendard.

Le temps fut assez frais le matin, & il fut presque toujours couvert ; vers le midi il fit fort chaud, & il y eut ensuite un peu de pluie à diverses reprises, le soir le temps redevint serein.

Le 14 nous fîmes 90 lys au nord-est, à peu près quarante jusqu'à Mi yun hien, où nous allâmes, & cinquante au-delà, presque toujours environnés de montagnes qui vont s'approchant insensiblement du côté de l'est & de l'ouest ; nous campâmes en un lieu appelé Tiao yu tai, c'est-à-dire, lieu où l'on pêche du poisson. La terre commence à être pleine de pierres & de p.164 cailloux à mesure qu'on s'approche des montagnes, quoiqu'il y ait plusieurs endroits de fort bonne terre & fort bien cultivée.

Le temps fut inconstant ; le matin nous eûmes quelques gouttes de pluie ; après midi le temps fut serein & fort chaud sans aucun souffle de vent.

Le 15 nous fîmes 50 lys, encore à peu près au nord-est, & nous vînmes camper dans une petite plaine toute de sable & de petites roches au pied de la grande muraille. Après l'avoir passée le long d'une

petite rivière qui coule dans cette vallée, & qui passe au pied de la grande muraille, on trouve un bourg avec une méchante forteresse mal entretenue, sans presque de garnison, elle s'appelle Kou pe keou en chinois, & en tartare Moltojo tou ka. Nous marchâmes presque toujours dans les montagnes, il nous fallait continuellement monter & descendre ; mais ces montagnes n'étaient pas fort hautes ni fort rudes ; deux lieues avant que d'arriver à Kou pe keou nous marchâmes toujours à la vue de la grande muraille que nous avions découverte du côté de l'ouest dès le jour précédent.

Le temps fut couvert presque tout le jour, avec un vent de sud assez fort & très chaud.

Le 16 nous fîmes 80 lys presque toujours au nord, qui se réduisent à soixante à cause des détours ; nous tournoyâmes cependant de temps en temps dans les vallées, & nous vînmes camper dans un lieu nommé Lang chan, à quatre ou cinq lys au-delà de Nganiakiatun, qui est présentement un gros village ; nous marchâmes toujours entre de hautes montagnes fort escarpées, & nous trouvâmes souvent des passages très étroits ; nous traversâmes plusieurs fois la petite rivière de Lan ho, qui coule le long de ces vallées du nord-ouest au sud-est ; elle était fort basse à cause de la grande sécheresse ; nous campâmes sur ses bords.

Le temps fut fort inconstant tout le jour, presque toujours couvert de nuées, & menaçant de pluie, sans qu'il en tombât une goutte.

Le 17 nous fîmes 60 lys au nord, en tournoyant pourtant de temps en temps entre les montagnes ; nous passâmes plusieurs fois la rivière de Lan ho, & nous vînmes camper sur les bords en un lieu nommé Tsé tsiang yin, où la vallée est un peu plus large ; le pays est semblable à celui d'hier.

Le temps fut fort serein avec un vent de sud, qui n'empêcha pas qu'il ne fît fort chaud.

Le 18 nous fîmes 50 lys au nord, prenant de temps en temps un peu de l'ouest, nous passâmes & repassâmes encore plusieurs fois la rivière

de Lan ho & nous vînmes camper encore sur ses bords en un lieu nommé Eutchtao yng ; nous passâmes plusieurs détroits de montagnes, & de temps en temps des vallées qui s'élargissent, & qui sont cultivées avec des hameaux çà & là.

Le temps fut serein tout le matin avec un grand vent de nord fort froid ; l'après-dînée le ciel fut couvert, & il tomba même quelques gouttes de pluie, ensuite le temps redevint serein.

Le 19 nous fîmes 60 lys au nord, prenant quelquefois un peu de l'ouest ; nous passâmes & repassâmes encore plusieurs fois la petite rivière à Lan ho, & nous vînmes camper sur ses bords en une vallée nommée en chinois San ta oyng. Cette vallée est un peu plus large que la plupart des précédentes ; nous y trouvâmes d'excellents fourrages ; avant que d'y arriver nous passâmes une montagne, au nord de laquelle le pays est considérablement plus bas qu'au sud, à ce qu'il me parut ; cependant il faut qu'il remonte immédiatement après ; car la petite rivière de Lan ho, court là du nord au sud.

Il fit fort froid le matin avant le lever du soleil, & fort chaud ensuite ; le temps fut serein tout le jour.

Le 20 nous fîmes 50 lys au nord, p.165 toujours dans des montagnes semblables aux précédentes, si ce n’est que celles-ci sont chargées de pins, de même que celles d'hier, au lieu que les autres sont chargées de diverses sortes de bois, comme de chênes. &c. Les vallées que nous traversâmes sont toutes pleines de bons fourrages, arrosées de petits ruisseaux, & de la rivière de Lan ho, ou de celle de Courkir, qui coule aussi du nord vers le sud, & vers le sud-ouest. Cette rivière prend sa source au mont Petcha, & après avoir couru assez longtemps au sud-ouest & au sud, elle va se jeter dans le Lan ho, à l'entour de ces montagnes.

Nous campâmes sur les bords de la rivière de Courkir, qui est partout guéable aussi bien que celle de Lan ho, & nous la passâmes & repassâmes plusieurs fois en chemin faisant. Il y a quantité de cerfs, de chevreuils, de tigres. & d'autres semblables animaux de chasse dans

ces montagnes : nous vîmes plusieurs chevreuils, auxquels nos ambassadeurs donnèrent la chasse avec leurs gens, & ils en tuèrent deux ; on trouve aussi quantité de faisans & de cailles dans ces vallées.

Il fit si froid le matin avec un vent de nord si piquant, que plusieurs de nos gens prirent des fourrures & quoique j'eusse deux vestes de drap l'une sur l'autre par-dessus mon habit d'été, je ne laissais pas de ressentir un grand froid ; vers le midi il fit fort chaud, le vent de nord ayant fait place au vent de sud. Le temps fut toujours assez serein, quoique le soleil fût de temps en temps couvert de quelques nuages.

Nous campâmes sur les bords du Courkir, dans une vallée qui a environ trois quarts de lieue de largeur pleine de fourrages.

Le 21 nous fîmes encore 60 lys au nord, remontant presque toujours le long de la rivière de Courkir, sur les bords de laquelle nous campâmes encore en un lieu où le pays commence à être plus découvert, mais aussi plus stérile & moins agréable. Les montagnes que l'on voit à perte de vue au nord, au nord-ouest, & au nord-est, ne sont plus couvertes de bois, mais presque toutes chauves ; le fourrage n'est plus si bon ni si abondant ; nous campâmes à la source du Courkir ; cette rivière est fort poissonneuse, & nos gens y prirent quantité de poissons, mais qui n'étaient pas trop bons.

Il fit encore assez froid le matin, mais pas tant que le jour précédent, & un peu après le lever du soleil, il commença à faire chaud, le vent de sud régna tout le jour, & la chaleur fut grande.

Le 22 nous fîmes 60 lys au nord-nord-ouest, dans un pays tout à fait découvert & assez uni ; nous avions de petites montagnes ou collines à droite & à gauche aussi fort découvertes ; il n'y avait que quelques arbres çà & là. La campagne était la plupart pleine de bons fourrages ; elle était pourtant fort déserte ; nous vînmes camper sur les bords d'une petite rivière nommée Iskiar qui prend sa source au mont Petcha, & qui après avoir coulé quelque temps à l'ouest, & au sud-ouest, va se perdre dans la rivière de Lan ho, laquelle prend aussi sa source au mont Petcha, & qui après avoir coulé premièrement à l'ouest,

ensuite au sud-ouest, puis au sud, retourne enfin à l'est, & au sud-est, & va se jeter dans la mer Orientale, s'étant grossie de plusieurs autres petites rivières & ruisseaux ; nous trouvâmes proche de cette rivière une source dans la prairie, dont l'eau était excellente, & fort fraîche ; le lieu où nous campâmes s'appelle Tourghen Iskar.

Comme nous étions arrivés au camp de bonne heure, je pris la hauteur du soleil à midi, & je la trouvai de soixante-dix degrés trente minutes environ. Le soleil était de temps en temps couvert, c’est ce qui fît que je ne pus bien être assuré de cette hauteur.

Le temps fut assez incertain tout le p.166 jour, tantôt serein, tantôt couvert, avec un grand vent de sud.

Le 23 nous séjournâmes dans notre camp d'Iskar, pour attendre que tous les mandarins & les soldats de la suite qui n'avaient pu marcher tous ensemble, tant que nous étions dans les détroits des montagnes, fussent arrivés, afin de voir si rien ne manquait, & pour régler de quelle manière on marcherait le reste de notre route.

Ce jour-là le fils d'un des plus puissants régulos de ces Mongous, qui sont les vassaux de l'empereur de la Chine, vint rendre visite à nos ambassadeurs accompagné de trois taikis. Ce sont des princes, fils ou parents d'autres régulos. Les terres qui lui appartiennent sont assez proches du lieu où nous étions campés, & le lieu où il tient sa cour n'en est qu'à vingt ou trente lieues environ à l'orient. Comme c’est un des plus puissants régulos, on dit qu'il est aussi un peu plus civilisé que les autres Mongous de ces quartiers. Il demeure dans un lieu fixe où il y a des maisons bâties, ce qui est fort singulier parmi les Tartares.

Nos gens prirent une très grande quantité de poissons, petits & gros, la plupart dans cette petite rivière.

Le temps fut semblable à celui du jour d'auparavant.

Le 24 nous fîmes 70 lys au nord, & au nord-nord-ouest, dans un pays semblable au précédent, toujours assez découvert, ayant de temps en temps des collines, où il n'y a que quelques arbres & des buissons ; nous vînmes camper sur les bords d'une petite rivière qui

coule avec beaucoup de rapidité du nord vers le sud, prenant un peu de l'ouest ; nous trouvâmes en cet endroit de très bons fourrages & en quantité ; nous campâmes en un lieu nommé Oustoukouré.

Il plut ce jour-là après midi assez longtemps.

Le 25 nous fîmes 75 lys, tantôt au nord, tantôt à l'est, & le plus souvent au nord-est ; nous tournoyâmes ainsi pour éviter, autant qu'il se pouvait, les sables mouvants, dont le pays est plein. Ce sont les vents qui amassent ces sables en forme de collines, il faut à tous moments les monter & les descendre, ce qui rend les chemins extrêmement difficiles, surtout pour les chariots ; nous vînmes camper à l'entour d'un grand étang, qui a bien trois ou quatre lieues de tour.

Il faut que cet étang soit formé de plusieurs sources d'eau, car il ne tarit jamais, bien qu'il soit peu profond ; l'eau en est fort claire & bonne à boire, le fond est de vase ; il ne laisse pas d'y avoir du poisson qui est fort gras & de fort bon goût ; nos gens qui pêchèrent, en prirent quatre d'un coup de filet.

Il n'y a dans cet étang, ni joncs, ni roseaux, ni herbes ; nous y vîmes quantité d'oies sauvages, de canards, & de cygnes ; So san laoyé qui fit mettre sur l'eau une barque que le roi lui a donnée, laquelle se démonte & se porte sur un chameau, tua quatre ou cinq de ces cygnes, & quelques oies sauvages ; les uns & les autres n'avaient aucune plume à leurs ailes, par conséquent ne pouvaient voler. On dit que ces oiseaux mettent bas leurs plumes en cette saison.

A peine étions-nous campés sur les bords de cet étang, que le feu prit à des herbes sèches, dont la campagne était couverte ; comme il faisait un vent d'ouest extrêmement violent, le feu s'étendit en un moment dans toute la campagne, & obligea une partie de nos gens à décamper, & tous à prendre la résolution de ne plus camper dans un lieu plein de paille ainsi sèche.

Le temps fut extrêmement froid le matin, & obligea Kiou kieou à se vêtir d'une double fourrure, ensuite il fut assez tempéré quand le soleil fut un peu haut ; il fut presque toujours serein, quelquefois un peu

couvert, avec un très grand vent d'ouest.

Le 26 nous ne fîmes que 38 lys au p.167 nord, & souvent au nord-ouest pour éviter ces collines de sable qui se trouvent en ce pays ; nous ne pûmes faire que cette petite journée pour attendre les chariots de l'équipage, dont la plupart étaient demeurés derrière, parce qu'ils ne pouvaient avancer dans les sables ; nous campâmes dans une grande plaine toute environnée de ces collines de sable. Comme il n'y avait là ni rivière, ni étang, nous fûmes obligés de creuser des puits, dont l'eau était extrêmement fraîche. On trouva dans plusieurs de gros morceaux de glace, mais l'eau de la plupart avait un goût de vase ; il y avait pourtant à deux lys de notre camp une fontaine, dont l'eau était fort bonne & fort fraîche.

Le temps fut serein tout le jour avec un grand vent d'ouest, comme le jour précédent.

Le 27 nous fîmes 60 lys au nord, dans un pays plus découvert que les jours précédents ; nous passâmes encore beaucoup de sables mouvants, particulièrement douze ou quinze lys avant que d'arriver au lieu où nous campâmes ; ce fut dans une plaine, proche d'un étang d'eau douce, qui a bien trois lieues de tour ; cet étang se nomme en langue mongole Tahan Nor. A l'occident de l'étang se voit une petite montagne couverte de rochers, au devant de laquelle il y a une pagode tout ruinée, dont il ne reste que trois murailles qui ont des crevasses de toutes parts.

On voit au sud de cette pagode les restes d'une petite maison qui y a été bâtie, & au nord se trouve un antre, où l'on voit les restes d'une chapelle, sur les parois de laquelle il y a encore quelques figures d'idoles. Il y avait aussi dans cette espèce de chapelle deux vieux coffres rompus pleins de papiers écrits en langue mongole, & en deux autres langues que je ne connais pas. Je pris avec moi quelques-uns de ces papiers écrits en trois différentes sortes de caractères. Ce sont apparemment des prières tirées des livres sacrés des lamas ; ils étaient la plupart écrits sur des morceaux de papier fort longs & étroits.

Sur le devant de cet antre au dehors, il y a une grande pierre de marbre blanc, haute d'environ dix ou douze pieds, & large de quatre, avec des dragons en sculpture, qui font le commencement de la plaque de marbre, qui a environ un pied d'épaisseur ; il y a sur le devant de cette plaque beaucoup de lettres chinoises gravées, que l'on lit encore fort bien ; ces lettres font foi que c'est un Hio sseë [1] du Tribunal des colao, qui a bâti cette pagode en l'honneur de Fo, au temps du règne des Tartares Mongous, dans la Chine, lorsqu'ils possédaient paisiblement l'empire, & toute cette Tartarie ; il marque le nom de l'empereur qui régnait alors ; j'aurais bien voulu prendre une copie de cet écriteau, mais il ne me fut pas possible.

Après avoir visité les ruines de cette pagode, qui a vue sur une vaste plaine de quinze ou vingt lieues de tour, & toute environnée de collines, excepté du côté de l'occident, par où cette plaine communique avec une autre plaine, nous allâmes voir un grand lac, qui a environ quinze ou seize lieues de tour, lequel n'est éloigné de la pagode que d'environ demie lieue, & du lieu où nous étions campés d'environ une lieue ; ce lac s'appelle en langue mongole Taal Nor ; l'eau en est un peu salée ; on m'a assuré qu'il y avait quatre petites rivières qui venaient s'y perdre.

L'eau de ce lac est fort basse sur les bords du côté du sud, où nous fûmes, mais on dit qu'elle est fort profonde vers le milieu du lac ; il n'y paraît ni roseaux, ni joncs, ni herbes, le fond est de sable ; on y voyait quantité de cygnes, d'oies sauvages, de canards, & d'autres sortes d'oiseaux aquatiques ; ce lac est si poissonneux, qu'en trois coups d'un grand filet que l'empereur avait p.168 donné à nos ambassadeurs pour se divertir à la pêche, nous prîmes sans aucune exagération, plus de vingt mille poissons, tous de la même sorte, de toutes grandeurs au dessous d'un pied, car je n'en vis point qui passât cette grandeur.

Ce poisson a l'écaille de la carpe, mais il est beaucoup plus maigre ; quoiqu'il y eût plus de cinquante ou soixante personnes qui traînassent

---

[1] Hiosseë, ce sont ceux du Tribunal des colao, qui sont immédiatement au-dessous des colao.

le filet, ils avaient bien de la peine à l'amener sur le bord, qui devint tout noir de ces poissons ; les uns les piquaient avec une espèce de fourchette à plusieurs dents, faites exprès pour cela, la plupart les prenaient avec la main.

Il y avait encore un autre filet beaucoup moindre, appartenant à So san laoyé, avec lequel on en prit à proportion du grand. Je crois qu'en trois coups de ces deux filets, on prit au moins trente mille poissons. Il y en eut suffisamment pour contenter six ou sept mille personnes qui composaient la suite de nos ambassadeurs, & on ne cessa de pêcher que lorsqu'il n'y eut plus personne qui voulût ou qui pût s'en charger, quoiqu'une multitude prodigieuse de gens du camp fusse accourus, les uns avec des sacs, d'autres avec des charrettes, quelques-uns avec des chameaux, plusieurs avec des chevaux, pour en faire leur provision & la porter au camp.

Ce qu'il y a de surprenant, c’est que l'on ne pêcha pas à plus de deux pieds & demi d'eau de profondeur. Il n'y a nul doute que dans les lieux ou l'eau est profonde, on n'en trouve beaucoup davantage, & de très grand, car à mesure qu'on avança plus loin dans le lac, on y trouva le poisson plus gros & en plus grande quantité. Ils étaient tous d'une même espèce. J'en vis deux qui avaient sur les ouïes une espèce de loupe, semblable à un amas d'œufs de poisson ; il n'y eut personne qui n'avouât que jamais il n'avait entendu parler d'une pêche si prodigieuse.

Le temps fut froid le matin, & fort serein tout le jour presque sans vent.

Le 28 nous fîmes cinquante-trois lys droit au nord-est, prenant tant soit peu plus de l'est, toujours dans une plaine extrêmement unie, dont la terre est sablonneuse & assez sèche ; nous passâmes deux fois une petite rivière qui a son cours au nord-est, vers le sud-ouest, & qui va se décharger dans le lac de Taal Nor, à ce qu'on m'assura ; nous vînmes camper sur les bords d'une autre petite rivière nommée Courcouri, qui a son cours du nord vers le sud, & du nord-est vers le sud-ouest, en serpentant extrêmement dans la plaine ; cette rivière avait fort peu

d'eau, & était guéable partout ; l'eau en est claire & bonne à boire, son fond est de sable, elle coule entre de belles prairies pleines des meilleurs fourrages, de sorte que nos gens y campèrent commodément avec leur équipage ; elle prend sa source dans les montagnes qui sont au nord-est de la plaine.

En partant de notre camp le matin, tous les mandarins de la suite s'assemblèrent auprès des deux chefs, & tous ensemble nous remerciâmes l'empereur par neuf battements de tête selon la coutume, de la provision de bœufs, de moutons, de chevaux, de chameaux, de riz, &c. que Sa Majesté avait fait conduire jusqu'ici par deux mandarins, qui s'en retournèrent à Peking rendre compte de leur commission.

Ces deux mandarins avaient montré le jour précédent une partie de ces rafraîchissements à nos ambassadeurs ; nous vîmes deux cents bœufs, & trois mille moutons ; on me dit qu'on en conduisait par un autre chemin encore autant, avec trois mille chevaux, & mille chameaux chargés de riz, & qu'ils nous viendraient trouver à Niptchou ou sur la route, selon le besoin qu'on en pourrait avoir. Le lieu où nous campâmes s'appelle Oboulong.

Il fit un temps fort serein tout le jour p.169 & fort chaud, n'y ayant eu que très peu de vent d'ouest.

Le 29 nous fîmes soixante lys au nord-nord-est, partie dans la plaine où nous avions campé, ensuite nous passâmes trois petites collines de sables mouvants l'une après l'autre, entre lesquelles sont deux plaines, où il y a de bons fourrages, & quelques réservoirs d'eau, formés par des sources qui sortent de terre.

Apres avoir passé la troisième colline, nous entrâmes dans une plaine plus vaste & plus agréable que les deux précédentes ; elle est pleine de bons fourrages, & arrosée d'un ruisseau qui coule du sud au nord, & du sud-ouest au nord-est ; l'eau en est claire & fort saine ; il ne manque que du bois en cet endroit pour en rendre le séjour fort commode. Ce ruisseau s'appelle Tchikir ; nous campâmes sur ses bords, en un lieu nommé Tchikir sekien c'est-à-dire source de Tchikir.

Le temps fut chaud le matin, jusqu'à ce qu'il s'éleva un vent de sud-ouest qui le rafraîchit, & couvrit le ciel de nuages ; l'après-midi il y eut de la pluie avec du tonnerre, & un vent sud-ouest fort violent, la pluie le fit tomber sur le soir ; le temps redevint serein, mais la pluie recommença la nuit.

Le 30 nous séjournâmes dans notre camp de Tchikir sekien, à cause de la pluie qui tomba toute la matinée, après midi le temps redevint serein, mais la pluie & le tonnerre recommencèrent sur le soir avec un vent d'ouest & de nord-ouest.

Le premier de juillet nous fîmes 66 lys ; au commencement nous allâmes au nord-nord-est ; ensuite au nord-est puis au nord ; après 45 ou 50 lys, nous entrâmes dans des gorges de montagnes, qui sont plus hautes que les précédentes, & presque toutes chauves ; il y a seulement quelques arbres & quelques buissons çà & là ; au pied de ces montagnes nous passâmes & repassâmes plusieurs fois le Tchikir, qui serpente dans ces plaines ; son cours ne laisse pas d'être rapide ; ce qui fait voir que les terres vont en s'abaissant considérablement quand on avance du côté du nord ; depuis que nous fûmes entrés dans ces montagnes, nous ne fîmes que tournoyer depuis l'est-nord-est jusqu'au nord-ouest, ainsi j'estime que notre route n'a pas été de plus de cinquante-cinq lys au nord-nord-ouest.

Les plaines qui sont arrosées de la petite rivière de Tchikir, sont toujours pleines de bons fourrages. Nous campâmes dans une vallée qui s'appelle Hapcheli poulom, sur les bords du Tchikir, dont les eaux sont toujours fort basses, & qui ne peut passer en cet endroit là que pour un ruisseau.

Le temps fut fort froid tout le matin, presque toujours couvert, excepté vers le midi. Sur les trois heures nous eûmes de la pluie, ensuite le temps redevint serein.

Le 2 nous fîmes soixante-huit lys au nord, prenant quelquefois un peu de l'est ; & quelquefois un peu de l'ouest ; mais presque toujours droit au nord, & dans une grande plaine qui a plus de cinq ou six lieues

est-ouest, & qui s'étend à perte de vue nord & sud. La petite rivière Tchikir serpente dans cette plaine, mais son eau diminue beaucoup ; cette plaine était remplie de chèvres jaunes, nos gens en poursuivirent plusieurs, & en tuèrent quelques-unes ; nous vînmes camper sur les bords du Tchikir, dans un lieu où il était presque entièrement desséché.

Le temps fut fort froid avant le lever du soleil, & fort frais tout le jour ; vers le midi il fit un petit orage avec un grand vent de nord, & un peu de pluie qui abattit le vent ; ensuite le temps fut serein.

Le 3 nous fîmes soixante-dix lys ; quarante au nord dans une grande plaine, après quoi nous entrâmes dans des hauteurs de sables mouvants, & nous tournâmes presqu'à l'ouest, & nous p.170 vînmes toujours à ce rumb dans la plaine, laquelle est au-delà de ces sables, qui n'ont que trois ou quatre lys d'étendue en cet endroit ; nous campâmes dans cette plaine en un lieu appelé Charipourytun, & sur les bords du Tchikir qui a plus d'eau en cet endroit que dans le lieu où nous avions campé le jour précédent ; il y avait aux environs de notre camp du fourrage assez passable.

Nous trouvâmes sur les chemins quantité de chèvres jaunes, qui couraient avec une vitesse étonnante ; nos gens vinrent toujours en leur donnant la chasse, aussi bien qu'aux lièvres qu'ils trouvèrent dans les broussailles ; il y en a en quantité parmi ces hauts & ces bas de sables mouvants, dont je viens de parler, & dans de grandes herbes qui sont dans la plaine où nous campâmes ; aussi en prit-on plusieurs ; il y a aussi des perdrix de sable, & quelques perdrix véritables.

Le temps fut fort froid avant le lever du soleil, mais aussitôt que cet astre fut un peu élevé sur l'horizon, il fit une grande chaleur qui dura tout le jour, n'y ayant point eu de vent ; sur le soir le ciel se couvrit.

Le 4 nous fîmes soixante-trois lys au nord-nord-ouest, un peu plus vers l'ouest, presque toujours dans un pays plat & assez uni, en partie de sables mouvants, fort découvert & sans arbres, nous vînmes encore camper sur les bords du Tchikir, qui a là fort peu d'eau en une plaine appelée Ouneguet, c'est-à-dire, lieu où il y a du fourrage & de l'eau.

Il fit une grande pluie tout le matin jusque vers les deux heures après midi à diverses reprises, & tout le jour grand vent de nord jusque sur le soir, que le temps devint serein & presque sans vent.

Le 5 nous fîmes soixante-dix-neuf lys au nord, prenant quelquefois tant soit peu de l'ouest ; après avoir fait quelques lys dans la plaine où nous étions campés, nous passâmes une petite hauteur, ensuite nous entrâmes dans une grande plaine fort stérile, n'étant presque que de sable, mêlé d'un peu de mauvaise terre, aussi n'y avait-il dans toute cette plaine aucun fourrage, mais seulement quelques touffes d'une espèce de petites plantes, que les seuls chameaux peuvent manger ; nous campâmes sur une petite hauteur qui est un peu à l'ouest de cette plaine, proche d'une fontaine qui est dans un creux, sur le penchant de la hauteur. Ce lieu s'appelle en langue mongole Tezi poulac. L'eau de cette fontaine était fort bonne à boire.

Il fit fort froid le matin & tout le jour fort frais, quoique le temps fût serein, mais un grand vent de nord tempérait l'ardeur du soleil.

Le 6 nous fîmes soixante-neuf lys, encore presque droit au nord, prenant quelquefois un peu de l'est ; le pays que nous trouvâmes est aussi stérile, & aussi plat que celui du jour précédent. Nous trouvâmes en chemin faisant beaucoup de chèvres jaunes, de lièvres, auxquels on donna la chasse ; nous campâmes ensuite dans un lieu nommé Sour houtou poulac, où il y a une source d'eau bonne à boire, & un peu de fourrages aux environs. On me dit qu'il y avait un peu à l'est un petit étang d'eau, assez bonne pour abreuver les bestiaux.

Le matin le temps fut toujours couvert avec un peu de vent de nord fort froid, il fit aussi un peu de pluie ; après midi le temps fut fort serein & fort tranquille.

Le 7 nous fîmes quatre-vingt-six lys ; après avoir fait un peu de chemin au nord, nous entrâmes dans de petites montagnes, sur lesquelles nous fîmes environ vingt lys, après quoi nous continuâmes notre route au nord, presque toujours dans un pays uni, à la réserve de deux petites hauteurs, ensuite nous entrâmes encore dans un détroit

de collines, suivant un ruisseau qui était à sec presque partout ; puis détournant à l'ouest, nous vînmes camper sur le bord p.171 de ce ruisseau, en un lieu appelé en langue mongole Houlastaie, où il y avait de l'eau bonne à boire, & aux environs duquel il y avait du fourrage passable pour tous les bestiaux ; on trouva aussi du bois à brûler ; les bords du ruisseau étaient couverts d'arbres.

Le temps fut pluvieux presque tout le jour, & sur le soir il fit un gros orage, mêlé de tonnerre & de grêle, mais sans vent, ensuite de quoi le temps redevint serein.

Le 8 nous fîmes trente lys au nord, prenant quelquefois un peu de l'ouest dans un pays plus inégal que le jour précédent, mais toujours aussi stérile ; nous vînmes camper en un lieu nommé Tonnedadou Nohassukin, sur les bords d'un ruisseau qui s'appelle Oughestchin, & qui ne coule pas fort loin. Il y avait de l'eau suffisamment, du fourrage aux environs, & assez près une source d'eau très bonne à boire. Cet endroit est déjà au-delà des limites de cette partie de la Tartarie, qui est sujette à l'empereur ; il n’est pourtant pas encore proprement de l'empire de Kalka mais c’est comme un lieu neutre entre les deux empires, on appelle ces limites Carou.

Je pris hauteur méridienne du soleil que je trouvai de soixante-cinq degrés & demi, ou de soixante-six degrés ; car je ne pus pas bien reconnaître laquelle des deux était la plus juste, parce que le temps était couvert, & que le soleil ne se découvrait qu'un moment à différentes reprises, de sorte que je ne m'assure pas trop de la justesse de cette hauteur.

Le temps fut extrêmement pluvieux tout le jour, & accompagné d'un grand vent de nord, qui nous poussant la pluie au visage avec violence, nous incommoda beaucoup, & nous empêcha de faire une plus longue journée, il fit aussi de grands éclats de tonnerre.

Le 9 nous fîmes 41 lys au nord-nord-ouest dans un pays assez inégal au commencement, & ensuite plus uni ; comme il avait beaucoup plu les jours précédents, il y avait presque partout de bons fourrages ;

nous campâmes au-delà des limites véritables des deux empires proche d'une petite rivière nommée Tchono.

En y arrivant, un taiki ou prince du sang des rois de Kalka, vint au devant de nos ambassadeurs. Lorsqu'il fut proche de nous, on mit pied à terre de part & d'autre, & ce taiki s'étant avancé, se mit à genoux pour demander des nouvelles de la santé de l'empereur ; ensuite s'étant levé, il salua nos ambassadeurs en leur touchant les deux mains avec les siennes, après quoi il remonta à cheval, & s'en retourna.

Ce prince paraissait âgé, il était fort blanc de visage, mais du reste il avait la physionomie plate ; il avait peu de suite avec lui, excepté trois ou quatre personnes qui étaient ses enfants, ou ses proches parents, lesquels avaient chacun une veste de soie, aussi bien que lui ; tout le reste était misérablement vêtu, & faisait une pitoyable figure.

Sur le soir il envoya à nos ambassadeurs trois chevaux, trois chameaux, six bœufs, & cent cinquante moutons ; on accepta seulement les bœufs & les moutons qu'on paya au double en pièces de soie & de toile, en thé & en tabac, qui sont les seules choses que ces Tartares recherchent, ne sachant ce que c'est qu'argent ou que curiosités.

On nous dit que ce prince avait été obligé d'abandonner les terres qui sont plus au nord, par la crainte des Moscovites, avec lesquels les Tartares de Kalka ne sont plus en bonne intelligence ; & on ajouta qu'il avait également peur des Tartares, qui ravagèrent l'année passée le royaume de Kalka & contraignirent le roi de se retirer sur les terres de l'empereur de la Chine, où il est encore.

Ce taiki a, dit-on, environ mille hommes qui sont ses sujets, ou plutôt ses esclaves, lesquels étaient campés aux environs de notre camp ; ils sont p.172 extrêmement pauvres, & mènent une des plus misérables vies qu'on puisse imaginer ; pendant l'été ils vivent du laitage de leurs bestiaux, chameaux, chevaux, vaches, brebis, & chèvres ; ils y mêlent un peu de méchant thé qu'on leur apporte de la Chine, & que l'on échange avec leurs bestiaux.

Pendant l'hiver, que les bestiaux n'ont point de lait, ils ne vivent

presque que de ce méchant thé, dont ils prennent environ deux petites écuellées par jour, à quoi ils ajoutent un petit morceau de chair environ de la grosseur d'un œuf ; cette chair est d'ordinaire desséchée au soleil ou au feu ; toute sorte de chair leur est bonne de quelque animal que ce soit, sauvage ou domestique ; ils font aussi avec du lait aigre une espèce d'eau-de-vie qui est extrêmement forte, & de très mauvais goût, dont les princes tartares, & ceux qui sont les plus riches, & les plus considérables parmi eux, font leurs délices, s'enivrant perpétuellement.

Ils ont une veste longue, la plupart de toile, laquelle en hiver est fourrée de peaux de mouton, ou de quelque autre animal, & souvent ils ne sont couverts que d'une veste purement de peau, soit en été, soit en hiver ; avec cela ils mènent une vie extrêmement fainéante ; car toute l'année ils ne font rien que nourrir leurs troupeaux, dont ils ont fort peu de soin ; ils les laissent jour & nuit paître dans la campagne. En automne ils vont quelquefois à la chasse des chèvres jaunes dans les campagnes découvertes, ou d'autres animaux dans les bois ; tout le reste du temps ils le passent dans leurs misérables tentes, & vivent dans une continuelle oisiveté, sans jeu, sans livre, & sans autre occupation que celle de boire de leur eau-de-vie, quand ils en ont, & de dormir.

Le temps fut fort inconstant tout le jour ; tantôt il fut pluvieux, & tantôt serein ; nous sûmes que le tonnerre était tombé la veille en ce lieu là, il y avait tué un homme & deux bœufs.

Le 10 nous séjournâmes ; la plupart des officiers de la suite ayant prié les ambassadeurs de leur accorder ce jour-là pour se pourvoir de bœufs & de moutons, & pour changer ceux de leurs chameaux & de leurs chevaux qui étaient fatigués, avec d'autres plus frais, en vendant aux Tartares quelques pièces de soie, du thé, ou du tabac. Nos ambassadeurs résolurent aussi de laisser leurs chevaux & leurs chameaux, qui étaient le moins en état de servir pour s'engraisser en ce lieu-là, où il y a de bonne eau & de bons fourrages en quantité, afin qu'ils pussent être de meilleur service au retour.

Le temps fut presque tout le jour serein, avec un vent de sud, & de

sud-ouest qui se tint assez frais.

Le 11 nous fîmes 51 lys droit au nord dans un pays fort uni, & fort commode pour la marche ; il y a partout du fourrage, qui à la vérité n’est pas des meilleurs, à cause de la sécheresse qui a régné cette année dans cette partie de la Tartarie, de même que dans les provinces septentrionales de la Chine. Ce n'est que depuis le commencement de ce mois qu'il est tombé de la pluie, & que l'herbe a commencé à pousser.

Nous campâmes en un lieu nommé Tchortchi kebour où il y a un petit étang, que je crois n'être qu'un réservoir d'eau de pluie. Il y a aussi une espèce de fontaine, mais l'eau en est puante, & ne se peut boire crue, si elle n’est un peu rassise. On y ouvrit quelques puits, dont l'eau était fort bonne.

Ce jour-là je pris la hauteur méridienne du soleil étant arrivé au camp, je la trouvai de soixante-cinq degrés & quinze ou trente minutes ; car je la pris avec deux quarts de cercle ; avec le plus grand, je trouvai la hauteur de soixante-cinq degrés quinze minutes, il a un pied de rayon ; & avec le plus petit, je la trouvai de soixante-cinq degrés trente minutes.

p.173 Le temps fut fort serein & fort chaud tout le jour, n'y ayant eu qu'un très petit vent de sud-est.

Le 12 nous fîmes 78 lys droit au nord, dans un pays tout à fait découvert, partie uni & partie inégal ; la terre y est presque partout mêlée de sable ferme, qui rend le chemin aisé ; on ne laisse pas d'y trouver çà & là quelques endroits où il y a un peu de fourrage. Après avoir fait un peu plus de quarante lys, nous passâmes entre deux mares d'eau où l'on avait résolu de camper, mais l'eau se trouva si mauvaise, que nos ambassadeurs prirent sur-le-champ la résolution de continuer leur route, & nous vînmes camper en un lieu nommé Holostai poulac, sur de petites hauteurs, au bas desquelles il y a une fontaine de très bonne eau, très fraîche, & très abondante ; elle arrose une vallée qui est au pied de ces hauteurs, laquelle était pleine de fourrages, les

meilleurs que nous ayons encore trouvés.

Le temps fut encore fort chaud jusque vers deux heures après midi qu'il s'éleva un petit vent de sud ; sur le soir le ciel se couvrit de nuages.

Le 13 nous fîmes 33 lys au nord, dans un pays assez semblable à celui du jour précédent, toujours inégal & plein de petites hauteurs. Le terroir était meilleur, & il y avait presque partout du fourrage passable ; nous vînmes toujours en chassant ; nos ambassadeurs ayant fait étendre toute la cavalerie des huit étendards chacun en son rang, leurs officiers à la tête, formèrent un grand croissant, dans lequel on enferma peu à peu le gibier, jusqu'à ce qu'étant arrivé au lieu où l'on devait camper, on acheva de former l'enceinte, l'étrécissant peu à peu on fit le cercle entier, dans lequel se trouvèrent enfermés quantité de lièvres & de chèvres jaunes, outre ce qu'on en avait tué en chemin, lorsque ces animaux voulaient sortir de l'enceinte.

Quand l'enceinte fut tout à fait fermée, on mit pied à terre, & quelques cavaliers courant çà & là au dedans pour chasser le gibier, on le tuait à mesure qu'il voulait sortir ; il ne laissa pas de s'échapper quantité de chèvres jaunes au travers des flèches qu'on leur tirait sans cesse ; la plupart des grandes échappèrent ainsi à la course, en quoi elles excellent, n'y ayant point de chevaux qui puissent les suivre de près ; on en tua cinquante ou soixante, la plupart n'étaient que des chèvres de cette année ; on tua aussi deux jeunes loups, qui se trouvèrent enfermés avec les chèvres jaunes, à la suite desquelles il ne manque guère de s'en trouver.

Outre cela on tua quantité de lièvres & une petite mule sauvage, que les Mongous appellent en leur langue tchiktey ; elle était semblable à un poulain de mule qui n'a que quelques mois, les oreilles grandes, les jambes hautes, & le corps délié, la tête longue ; ces sortes de mules multiplient par elles-mêmes ; son poil était d'un gris cendré, ses ongles, ses pieds étaient tout d'une venue comme celles des mules, c'était une femelle, elle avait été tuée en voulant sortir de l'enceinte à la suite de sa mère, & de plusieurs autres mules sauvages qu'on avait

voulu enfermer au commencement, mais qui s'échappèrent toutes à la course, (car elles courent aussi vite que les chèvres jaunes) avant que l'enceinte fût serrée de près ; nos ambassadeurs firent distribuer toutes les chèvres jaunes aux soldats des huit étendards ; ensuite nous vînmes en notre camp, qui était placé proche une fontaine de très bonne eau, en un lieu nommé Houptou.

Le temps fut un peu couvert le matin, ensuite presque toujours serein, il eût été extrêmement chaud sans un vent de sud qui s'éleva vers le midi, & qui dura le reste du jour.

Le 14 nous fîmes 68 lys au nord, dans un pays tout semblable au jour précédent, inégal, & plein de hauts & de bas, & couvert partout de bons fourrages ; nous vîmes une quantité p.174 prodigieuse de chèvres jaunes ; il y en avait plusieurs milliers assemblés dans un fond ; nos gens ne leur donnèrent pas la chasse, parce qu'elles étaient trop éloignées, & que la journée était grande ; on aurait trop fatigué les chevaux ; nous vînmes camper en un lieu nommé Erdeni Tolohoei, où il y avait deux petits réservoirs d'eau qui étaient apparemment que de l'eau de pluie ramassée ; mais comme il avait beaucoup plu peu de jours auparavant, il y avait de l'eau plus que suffisamment pour abreuver les bestiaux de notre équipage ; on fit quelques puits au pied de la hauteur où nous étions campés, d'où l'on apporta de l'eau en notre camp pour notre usage.

En arrivant en ce lieu un taiki kalka qui demeurait assez loin vers l'est, vint rendre visite à nos ambassadeurs, auxquels il voulait faire présent de chevaux, de bœufs, de brebis, &c. mais nos ambassadeurs ne voulurent rien accepter. Ce taiki avait un peu meilleur air que les autres que nous avions vus auparavant ; il était vêtu de taffetas rouge, & ses gens avaient tous des vestes de couleur verte, les unes de soie, & les autres de toile.

Peu de temps après que nous fûmes arrivés au camp, quelques cavaliers apportèrent une petite mule sauvage ; elle était encore vivante, & n'avait été blessée qu'à un des pieds de devant ; comme j'eus le loisir de considérer cet animal à mon aise, je reconnus qu'il

était tel que je l'ai décrit ci-devant ; c'était encore une femelle à peu près de même poil que l'autre.

Le temps fut serein & fort chaud tout le jour, n'y ayant eu que très peu de vent de sud qui s'éleva vers le midi.

Le 15 nous fîmes 62 lys, la moitié environ au nord, & le reste au nord-nord-ouest, dans un pays à peu près semblable au précédent, toujours plein de chèvres jaunes ; nous en vîmes plusieurs milliers dans une plaine, au bout de laquelle il y a une grande mare d'eau. Nos ambassadeurs voulurent faire une enceinte pour les enfermer, mais elles s'échappèrent la plupart à la course, & l'on n'en tua que peu. Nous campâmes en un lieu nommé Kedou, ou Kondou, proche d'une mare d'eau, qu'on nous dit être de fontaine, mais elle n'était ni fraîche ni claire, elle n'avait pourtant aucun mauvais goût.

Le temps fut assez frais le matin, parce que le soleil fut en partie couvert & qu'il fit un bon vent de nord-ouest jusque sur les huit heures du matin ; ensuite il fit fort chaud jusque vers le soir que le soleil fut de nouveau couvert de nuées, avec un petit vent d'ouest ; il plut une bonne partie de la nuit.

Ce jour-là les ambassadeurs ayant déclaré qu'ils voulaient envoyer quelques officiers aux plénipotentiaires moscovites pour leur faire compliment, & les avertir de leur arrivée, presque tous les officiers vinrent demander avec instance d'être chargés de cette commission ; ils faisaient cette demande à genoux, quelques-uns même mirent le bonnet bas, & frappèrent de la tête contre terre, ce qui est la dernière humiliation parmi les Tartares ; ils prétendaient par-là s'attirer de la distinction, & se faire connaître plus particulièrement de l'empereur.

Le 16 nous fîmes 49 lys au nord, dans un pays à peu près semblable au précédent, toujours fort découvert & plein de bons fourrages, mais toujours sans arbres, sans buissons, & sans montagnes considérables ; nous trouvâmes à moitié chemin à peu près une petite mare d'eau, & nous vînmes camper au-delà de la rivière de Kerlon sur ses bords, dans un lieu plein d'excellents fourrages, qui avaient déjà plus d'un pied de

hauteur, sur les bords de la rivière.

Kerlon est une rivière médiocre ; elle prend sa source dans une montagne nommée Kentei, qui est à cent soixante-dix ou cent quatre-vingt lieues de l'endroit où nous la passâmes du côté de p.175 l'occident, & un peu au nord ; elle n'a pas plus de quinze pas géométriques de largeur, & trois pieds de profondeur dans l'endroit où nous la traversâmes ; elle a son cours de l'occident à l'orient, prenant tantôt un peu du sud, & tantôt un peu du nord ; nous passâmes à vingt-cinq ou trente lieues de l'endroit où elle va se jeter dans un grand lac appelé Coulon par les Tartares, & Dalai par les Moscovites ; son fond est de vase, elle est fort poissonneuse, & nos gens y prirent quantité de bons & de gros poissons, avec les filets que l'empereur a donné à nos ambassadeurs ; il y avait beaucoup de carpes de différentes grandeurs, mais surtout d'une espèce de poisson blanc, dont la chair est fort grasse & fort délicate.

Ce jour-là je pris la hauteur méridienne du soleil que je trouvai de soixante-trois degrés quinze minutes, au plus grand de mes deux quarts de cercle, & de soixante-trois degrés trente minutes au plus petit.

Le temps fut assez frais tout le jour, quoique fort serein, parce qu'il fit toujours un bon vent de nord qui tempéra la chaleur.

Le 17 nous fîmes 88 lys, presque toujours droit au nord, dans un pays au commencement assez inégal & plein de hauts & de bas ; ensuite plus uni dans de grandes plaines, passant néanmoins de temps en temps quelques petites hauteurs ; la fin était encore inégale, mais il y avait partout de bons fourrages déjà fort hauts.

Le terrain devient sensiblement meilleur & moins mêlé de sable, quoiqu'il n'y ait ni arbres, ni buissons ; sur la fin nous prîmes un peu de l'ouest, & au commencement nous avions pris un peu de l'est ; nous ne trouvâmes point d'eau jusqu'au lieu où nous campâmes, nommé Tchiraki, où il y avait une grande mare d'eau bonne pour les bestiaux ; on creusa des puits pour notre usage, & on en tira d'assez bonne eau &

bien fraîche, elle était seulement un peu douceâtre.

Le temps fut presque toujours fort serein, le soleil fut de temps en temps couvert de quelques petites nuées ; l'air fut assez tempéré, particulièrement après midi, le petit vent de nord qui avait commencé à souffler s'étant un peu fortifié.

Le 18 nous fîmes soixante-dix-sept lys toujours au nord, en prenant tant soit peu de l'est ; le pays est à peu près semblable à celui que nous tînmes le jour précédent, nous vîmes en chemin faisant deux petits lacs ou mares d'eau, dont le plus grand était du côté de l'est, au pied d'une petite chaîne de collines ; l'autre était sur notre route, & assez près du lieu où nous campâmes sur les bords d'un troisième lac, où il y avait des oiseaux de rivière, & auprès une source d'eau aussi fraîche, que si elle eut été à la glace, & d'ailleurs très nette, très bonne, & très claire.

En partant de notre camp, un taiki kalka accompagné de quatre ou cinq de ses frères vint saluer nos ambassadeurs, & leur offrit des chevaux, des chameaux, & des moutons, qui ne furent pas acceptés. Quand ils approchèrent de nos ambassadeurs, on mit pied à terre de part & d'autre ; ces cinq ou six princes se mirent d'abord à genoux, pour demander des nouvelles de la santé de l'empereur ; ensuite ils donnèrent les mains l'un après l'autre à nos ambassadeurs, & après un entretien assez court, on remonta à cheval ; lorsqu'ils eurent fait quelques pas, nos ambassadeurs les prièrent de ne pas prendre la peine de les conduire plus loin ; le soir il vint encore deux autres taikis saluer nos ambassadeurs ; la peur qu'ils ont des Moscovites les a obligés de se retirer au-delà du Kerlon.

Le temps fut fort frais le matin, jusqu'à ce que le soleil fût un peu haut, y ayant jusque-là un petit vent de nord, ensuite il fit fort chaud jusqu'après midi que le temps se couvrit ; sur le soir il p.176 y eut du tonnerre & un peu de pluie. Le lieu où nous campâmes s'appelle Houtoubaydou.

Le 19 nous fîmes quatre-vingt-douze lys presque toujours droit au

nord-nord-est, prenant quelquefois plus du nord, dans un pays toujours semblable au précédent, un peu moins inégal, partout plein de très bons fourrages ; après avoir fait environ 60 lys, nous trouvâmes un étang, sur lequel il paraissait des canards ; nous vîmes aussi certains animaux que les Mongous appellent tarbiki ; ils font des trous en terre dans lesquels ils se retirent ; ils ne vivent que d'herbes, & ne sortent point de leurs trous l'hiver, ils y vivent de l'herbe qu'ils y ont amassée pendant l'été ; leur poil est à peu près de la couleur de celui des loups, mais moins grand & plus doux ; ils sont au reste de la grosseur & de la figure des loutres. On dit que leur chair est fort délicate à manger ; nous trouvâmes aussi grande quantité de cailles, & les oiseaux de nos ambassadeurs en prirent plusieurs.

Le temps fut fort serein & fort frais, à cause d'un vent de nord-ouest assez fort, qui souffla tout le jour.

Nous vînmes camper en un lieu nommé Obodou Nor, proche d'un grand étang, & le long d'une grosse fontaine qui forme un petit ruisseau, lequel va se rendre dans cet étang ; l'eau de cette fontaine était excellente à boire & très fraîche, il vint encore deux taikis de Kalka saluer nos ambassadeurs ; ils demeurent au-delà du Kerlon.

Le 20 nous fîmes cinquante-cinq lys, environ la moitié au nord-nord-est, & le reste au nord, le pays semblable au jour précédent, toujours plein de bons fourrages ; nous vîmes plusieurs petits étangs ou mares d'eau sur le chemin, & un peu avant que d'arriver au lieu où nous campâmes qui s'appelle Olon Nor, & qui est proche d'un assez grand étang ; nous passâmes auprès d'une fontaine qui forme un petit ruisseau, & arrose une grande plaine ; nous commençâmes ce jour-là à trouver des moucherons sur le chemin ; comme les herbes sont hautes, elles sont toutes pleines de ces insectes, qui nous tourmentèrent cruellement, jusqu'à ce qu'il s'élevât un vent de sud qui fit peu à peu cesser la persécution.

Le temps fut assez chaud le matin, quoique le soleil fût de temps en temps couvert de nuées. Il plut une bonne partie de l'après-midi, ensuite le ciel redevint serein.

Le 21 nous fîmes soixante-onze lys au nord. Les 20 derniers furent au nord-nord-est ; le pays était plus inégal que les jours précédents, & le terrain meilleur, excepté en quelques endroits où la terre est mêlée de sable ; les fourrages partout en abondance & déjà fort crûs, mais pleins de moucherons, dont la persécution fut cruelle ; nous vîmes encore plusieurs petits étangs, entr'autres un assez grand à vingt lys du lieu où nous campâmes, sur lequel il y avait beaucoup de canards sauvages ; notre campement se fit sur des hauteurs, en un lieu nommé Houleotchi poulac sur les bords d'un petit ruisseau, dont l'eau était très fraîche & très bonne ; ce ruisseau coule entre de petites montagnes qui sont toutes pleines de bons fourrages, mais sans aucun arbre ni buisson.

Le matin il fit un brouillard fort épais & froid, que le soleil dissipa peu après son lever ; le reste de la journée il fit fort chaud, le soleil étant très ardent, il ne fit presque point de vent, & le ciel était très pur.

Le 22 nous fîmes soixante-quatorze lys droit au nord, dans un pays un peu plus inégal, excepté les vingt derniers lys que nous fîmes dans une grande & vaste plaine, qui était bornée au nord par des montagnes plus hautes que les précédentes ; cette plaine était remplie d'eau de pluie dans les endroits les plus bas ; nous passâmes aussi un assez gros ruisseau vers le milieu de notre chemin. Le terroir paraît toujours p.177 meilleur & rempli de bons fourrages ; nous jugeâmes tous que si l'on semait dans ces terres du blé, ou au moins des petits grains, ils y croîtraient fort bien.

Nous vînmes camper sur une hauteur, en détournant un peu à l'ouest, à un lys environ d'une petite rivière nommée Portchi, qui n'a pas plus de quinze ou vingt pas géométriques de largeur ; nous la trouvâmes tellement enflée par les pluies qui étaient tombées depuis peu en abondance, que faute de gué nous ne la pûmes passer, ni camper sur ses bords dans la plaine, parce qu'il y avait de l'eau en plusieurs endroits ; cette rivière prend sa source dans des montagnes, qui sont à l'est-sud-est du lieu où nous campâmes ; elle a un cours très rapide à l'ouest-nord-ouest, & va se jeter dans le grand fleuve de

Saghalien, lequel passe à Niptchou. L'eau de cette petite rivière est fort claire & bonne à boire, son fond est de sable, elle est bordée presque partout de grands saules, qui en rendent la vue fort agréable ; nous fûmes étrangement persécutés des moucherons, dont tout le pays était plein, nonobstant qu'il fit un grand vent d'est, qui tourna peu à peu au sud-est.

Il plut un peu le matin avant le jour, à la pluie succéda un grand vent d'est, qui rendait l'air si froid, qu'une partie de nos gens étant vêtus de fourrure, & quelques-uns de double fourrure, se plaignaient encore du froid, mais le soleil étant un peu haut, & le vent tourné au sud-est, il fit assez chaud tout le jour.

Sur le soir une partie de nos gens passa, ayant trouvé un endroit guéable.

Le 23 nous ne fîmes ce jour-là que huit lys, nous décampâmes de grand matin pour venir passer la rivière, mais l'ayant trouvée considérablement enflée depuis le soir d'auparavant, nous fûmes contraints d'aller chercher un autre gué que celui où une partie de nos gens avait passé. On en trouva un au sud. Les chameaux eussent pu passer sans mouiller presque leurs charges, si l'entrée & la sortie de ce gué n'eussent été extrêmement difficiles, parce qu'il fallait descendre & monter tout d'un coup dans une boue grasse, où plusieurs chameaux & chevaux demeuraient embourbés, sans s'en pouvoir tirer qu'après avoir été déchargés, & avec le secours de beaucoup de monde.

On ne laissa pas de faire passer la plus grande partie de ceux qui n'étaient chargés que de choses qu'on ne craignait pas qui fussent mouillées ; on se servit des deux barques que l'empereur a donné à nos ambassadeurs, pour passer le reste des charges qu'on ne voulait point exposer à l'eau. Les chevaux passèrent aussi la plupart sans nager, les brebis à la nage ; les gens de l'équipage & surtout les nouveaux Mantcheoux, c'est-à-dire, ceux des Tartares qui sont nés dans la véritable Tartarie, dont l'empereur régnant est originaire, fatiguèrent beaucoup ce jour-là ; car ils passèrent plusieurs heures dans la rivière, & nous ne campâmes qu'à une demie lieue au-delà

jusqu'où la rivière est débordée, & inonde cette vaste plaine à l'orient & à l'occident, beaucoup davantage au nord de la rivière qu'au sud ; il se noya deux personnes au passage de la rivière qui tombèrent de cheval, & qui ne savaient pas nager.

Il fit fort froid le matin, & tout le jour assez frais, le temps ayant presque toujours été couvert avec un vent de nord-nord-ouest, & de la pluie de temps en temps ; le ciel devint serein vers le coucher du soleil.

Le 24 nous fîmes 84 lys droit au nord, toujours dans la même plaine, qui est presque par tout fort unie & pleine de bons fourrages ; elle est arrosée de plusieurs sources & de petits ruisseaux ; il y a aussi quelques étangs ; on ne voyait que cailles & que trous de tarbikis ; ces animaux font leurs trous en terre dans un lieu un peu élevé, & où les herbes sont p.178 plus épaisses & plus hautes. Les Mongous se servent de leur peau pour en faire des bonnets, & des bordures à leurs vestes.

Je fis alors réflexion à une chose que je n'avais pas remarquée, quoique je l'eusse vue dès l'année précédente dans le pays des Mongous sujets de l'empereur, & cette année en plusieurs autres endroits ; c'est que les rats de ce pays font un assez gros amas d'herbes à l'entrée de leur trou, pour s'en nourrir durant l'hiver. On voyait dans toute la campagne une infinité de ces provisions de rats ; cet amas d'herbes que nous vîmes alors, était d'herbes fraîchement coupées.

Sur le chemin un officier de notre avant-garde que les Tartares appellent Capchan, amena à nos ambassadeurs une troupe de quatorze Tartares de Kalka qu'ils avaient trouvés en chemin ; ces Tartares étaient des coureurs qui venaient de piller sur les terres des Moscovites ; ils dirent qu'ils avaient tué un Tartare de Solon sujet des Moscovites, & enlevé quelques femmes & quelques enfants, qu'ils avaient ensuite abandonnés, se contentant d'emmener une douzaine de chevaux qu'ils avaient pris proche d'une peuplade des Moscovites ; ces gens vinrent avec nous jusqu'à notre camp, d'où on les renvoya avec un passeport de nos ambassadeurs.

Le temps fut serein tout le jour, & néanmoins fort frais, quoiqu'il fît un grand soleil ; mais un petit vent de nord qui souffla toujours, en modérait l'ardeur, & nous garantit de la persécution des moucherons, dont tout ce pays est rempli.

Nous vînmes camper au bord d'une petite rivière nommée Sundé, qui prend sa source aux montagnes qui sont à l'est & à l'est-sud-est de ce lieu, & a son cours à l'ouest & à l'ouest-nord-ouest pendant quelques journées de chemin, après quoi elle va se jeter dans le Saghalien ; le cours de cette petite rivière est fort rapide, quoiqu'elle fasse beaucoup de tours & de détours dans la plaine.

Le 25 nous fîmes 80 lys qui peuvent se réduire à soixante-dix ; les quarante premiers toujours au nord, & le reste en tournant dans des montagnes depuis le nord-est jusqu'au nord-ouest ; après avoir passé une petite hauteur ou colline, qui était un peu au nord du lieu où nous avions campé, nous passâmes encore une petite rivière nommée Tourghé pira, un peu plus grosse que la précédente ; aussi le passage en était-il plus difficile, parce qu'il se trouve beaucoup de boue grasse à l'entrée & à la sortie ; cette rivière a son cours de même que la précédente.

Peu après qu'on l'a traversée, la plaine va en s'étrécissant, & l'on entre dans les montagnes qui ne sont d'abord couvertes que d'herbes ; mais environ trente lys au-delà de la rivière, elles sont toutes remplies de bois ; on voit quelques pins sur leur cime, les autres arbres sont presque tous d'une même espèce ; je n'en ai point vu de semblables en Europe ; ils ne croissent que jusqu'à une médiocre hauteur, les Chinois les appellent hoa chu, ils ressemblent assez à notre bois de tremble, & ont comme lui l'écorce blanche, dont les Chinois se servent pour faire des gaines de couteaux, & d'autres ouvrages semblables.

Apres avoir fait cinquante lys depuis le lieu d'où nous avions décampé, nous traversâmes un petit bois fort épais, & dont le passage était difficile pour les bêtes de charge ; la sortie l'était encore plus, parce qu'on ne trouvait que des fondrières, dont les chevaux, & surtout les chameaux chargés, ne se pouvaient tirer qu'avec beaucoup de

peine ; plusieurs y demeurèrent embourbés, & il fallut les décharger, & les aider à sortir de la fange.

Ce bois n'a pas plus de demie lieue de largeur dans l'endroit où nous le passâmes ; nous continuâmes notre route entre les montagnes qui ne sont pas fort p.179 élevées, & dont les unes sont presque toutes chargées de bois, les autres en partie ; elles le sont moins, à mesure qu'on avance vers le nord. Les gorges de ces montagnes, & même les penchants sont remplis de sources & de petits ruisseaux ; il y a quantité de passages difficiles à cause des boues & des fondrières que ces eaux forment en plusieurs endroits.

Du reste on trouvait sur toute la route de bons fourrages, les herbes étaient hautes en plusieurs endroits de plus d'un pied & demi, & je crois que si on semait des grains dans ces terres, ils y croîtraient fort bien, car elles paraissent excellentes ; nous vînmes camper sur des collines qui sont découvertes en un lieu nommé Houlangheou, le long d'un ruisseau de ce nom, qui coule dans le fond de ces collines vers le nord, à huit ou dix lys au sud d'une petite rivière un peu plus grande que les deux précédentes ; nous devions aller camper au-delà de la rivière, mais on avait trouvé jusque-là tant de mauvais pas, & les bêtes de charge étaient si fatiguées, qu'on jugea à propos de ne pas s'avancer davantage.

Le temps fut tout le jour fort serein & fort chaud, n'ayant presque point fait de vent ; nous trouvâmes toujours beaucoup de moucherons jusqu'à ce bois que nous passâmes, mais au-delà il y en avait beaucoup moins, & ils ne nous incommodèrent pas beaucoup le reste du chemin.

Le 26 nous ne fîmes que 47 lys qu'on peut réduire à 40 parce que le chemin était très difficile & plein de fondrières & de boue grasse, outre que nous employâmes beaucoup de temps à passer deux rivières ; la première était peu large, peu profonde, & seulement à dix lys du lieu où nous avions campé, mais l'entrée & la sortie étaient pleines de fondrières, d'où les chevaux & les chameaux n'eussent pu se tirer, si nos ambassadeurs à force de faire couper de l'herbe qui était fort haute sur les bords de la rivière, & d'en mettre des fagots l'un sur l'autre à

l'entrée & à la sortie, n'eussent rendu le chemin praticable ; ils demeurèrent en personne sur le rivage plus de deux heures pour faire filer plus promptement & avec plus d'ordre le bagage.

Après le passage de cette rivière nous continuâmes notre route en suivant son cours, qui va avec beaucoup de rapidité au nord & au nord-nord-est se jeter dans la rivière nommée Ouen tou ; nous la passâmes au-dessus du lieu où l'autre rivière se jette à un gué où elle a plus de cent pas géométriques de largeur ; elle n'a pas cinq pieds d'eau de profondeur à ce gué, & les chevaux de taille médiocre pouvaient la passer sans nager ; mais ce gué est si peu large, & l'eau court avec tant de rapidité en cet endroit, qu'elle eût entraîné les chevaux & les chameaux chargés, si l'on n'eût pas pris les précautions.

Nos ambassadeurs se donnèrent toute sorte de soins pour faire passer tout avec ordre & en sûreté, mais dans la multitude on ne put empêcher qu'il n'y eût plusieurs chameaux & chevaux, chargés ou non chargés, & plusieurs hommes entraînés par le courant dans des lieux où l'eau est fort profonde ; comme il ne manquait pas de monde sur le rivage pour les secourir, on sauva la plupart des hommes en leur tendant des perches & les ramenant au rivage. A l'égard des chameaux & des chevaux qui venaient la plupart d'eux-mêmes proche du bord, on les faisait monter après les avoir déchargés ; avec tous ces soins, il ne laissa pas de se noyer quatre hommes, & environ trente chevaux, & sept ou huit chameaux que le courant de l'eau entraîna.

Le chemin qui est entre ces deux rivières est d'environ trente lys, en tournoyant entre des montagnes qui sont assez hautes & escarpées en plusieurs endroits, ce qui empêcha qu'on ne pût marcher sur ces hauteurs ; de sorte que p.180 l'on fut obligé de suivre les vallées qui étaient presque partout pleines de fange & de fondrières ; on eut surtout bien de la peine à passer un petit ruisseau qui était environ à mi-chemin ; enfin nous n'avions encore point fait de journée si dangereuse ni si pénible pour l'équipage.

Nous vînmes camper à 10 lys environ au-delà du passage de la rivière dans une prairie qui est sur les bords du côté du nord ; notre

route fut ce jour-là du nord au nord-ouest, de sorte que la prenant au nord-nord-ouest, il ne faut pas compter plus de 40 lys droit à ce rumb.

On nous dit que cette rivière était fort poissonneuse, & qu'elle abondait surtout en une espèce de gros poisson qui est d'un goût exquis. Les Moscovites viennent souvent à la pêche de ce poisson dans cette rivière, & amènent leurs bestiaux pour les engraisser dans les prairies qui sont sur son rivage, où les fourrages sont admirables.

Le temps fut couvert, & l'on fut menacé de pluie tout le jour, sans qu'il fît le moindre vent.

Les gens que nos ambassadeurs avaient envoyé faire compliment aux plénipotentiaires de Moscovie, avaient laissé sur ce chemin un papier attaché à une grande perche, qu'ils avaient élevée sur une hauteur avec un signal. Ils marquaient qu'ils avaient passé par cet endroit le vingt-quatre de ce mois ; qu'il y avait quantité de cerfs, de renards, de zibelines, & d'hermines ; mais la difficulté des chemins ôta l'envie à nos ambassadeurs de les faire chasser ; il y avait même bien de l'apparence que le fracas de notre avant-garde les avait mis en fuite.

Le 27 nous séjournâmes dans notre camp, pour donner le loisir de passer la rivière à ceux qui étaient demeurés en arrière. Un des députés que nos ambassadeurs avaient envoyé à Niptchou, pour y porter la nouvelle de notre arrivée, retourna au camp, & nous rapporta qu'étant arrivés le 25 proche de Niptchou, ils ne purent parler au gouverneur de la place que le 26 qu'ils furent reçus hors de sa maison, & traités avec toutes sortes de civilités ; que lorsqu'il demanda des nouvelles de la santé de nos ambassadeurs, il fit une profonde révérence, inclinant la tête jusqu'à terre ; qu'ensuite il dit à nos gens que les plénipotentiaires des grands ducs ses maîtres n'étaient pas encore arrivés à Niptchou ; qu'il leur avait envoyé un courrier pour les avertir de la venue de nos ambassadeurs, & qu'il espérait qu'ils ne tarderaient pas à se rendre ; nous sûmes aussi par le rapport de ce même député que Ma laoyé avec toute la soldatesque qu'il devait amener d'Aygou, & les barques chargées de provisions, étaient arrivées le 25 à la vue de Niptchou.

Nos ambassadeurs ayant su que le chemin qui nous restait à faire d'ici à Niptchou était plein de boue & de fondrières, firent partir sur-le-champ un détachement de cinq ou six cents hommes pour mettre ces chemins en état, en y jetant des herbes, & des branches d'arbres, afin que les animaux chargés y pussent passer sans enfoncer dans la boue.

Le temps fut pluvieux toute la nuit, & une grande partie du jour avec un vent de nord-est.

Le 28 nous fîmes seulement trente-six lys, tant à cause de la difficulté du chemin plein de boue & de fondrières, d'où les bêtes de charge n'eussent jamais pu se tirer, si l'on n'eût accommodé les endroits les plus difficiles avec des branches d'arbres, des feuillages, & des herbes. Nous marchâmes toujours dans des montagnes, ne faisant presque que monter & descendre, & la plupart du chemin dans de grands bois fort épais, & couvert de cette espèce d'arbres de hoa chu dont j'ai parlé ; il n'y a ni ronces, ni épines, ni petits arbres, de sorte qu'il serait aisé & agréable de marcher dans ce bois, s'il n'y avait point de boue. On y p.181 trouve partout des sources, & tout y est plein d'arbres fruitiers ; nous y cueillîmes quelques fraises semblables à celles d'Europe pour la figure & pour le goût.

Des gens de nos ambassadeurs qui avaient été à la chasse dans ces montagnes où ils avaient tué quelques cerfs, rapportèrent qu'ils avaient vu beaucoup de vestiges d'ours ; on dit aussi qu'il y avait dans ce bois quelques Tartares errants, presque tous sauvages. Notre route fut presque toujours au nord, quoique nous tournassions tantôt un peu vers l'est, & tantôt un peu vers l'ouest ; nous vînmes camper sur des hauteurs au-delà d'un gros ruisseau nommé Telengon.

Peu de temps après que nous fûmes arrivés en ce camp, les officiers que nos ambassadeurs avaient envoyés à Niptchou pour avertir les plénipotentiaires de Moscovie de leur arrivée, nous vinrent joindre ; ils se louèrent extrêmement de la civilité du gouverneur de Niptchou, & du bon traitement qu'il leur avait fait.

Le temps fut encore pluvieux tout le jour, quoiqu'il eût déjà plu

toute la nuit précédente.

Le 29 nous séjournâmes dans le camp de Telengon, en attendant qu'on eût accommodé les chemins, qui étaient aussi mauvais que les jours précédents, au rapport de ceux qu'on avait envoyé pour les visiter. Ce jour-là sur le soir un Moscovite, député du gouverneur de Niptchou vint faire compliment à nos ambassadeurs ; ce député était suivi de dix Moscovites, tous petites gens qui avaient l'air grossier & un peu barbares ; ils étaient vêtus d'un gros drap, à la réserve de leur chef qui était un peu plus propre ; son interprète était un Tartare d'Eluth peu intelligent, & qui perdit d'abord la tramontane, ne s'étant apparemment jamais vu en si belle compagnie.

Ce député fit son compliment debout, & se couvrit après avoir fait la révérence à la mode de son pays, & avoir demandé des nouvelles de la santé de nos ambassadeurs ; ensuite on le fit asseoir lui & sa suite ; on lui fit plusieurs questions ; il demanda en quel lieu nos ambassadeurs voulaient camper, afin qu'ils préparassent le camp, & il fit entendre que leurs plénipotentiaires ne tarderaient pas à arriver ; on leur fit ensuite boire du thé, après quoi on les congédia.

Le temps fut encore couvert & pluvieux la plus grande partie du jour ; sur le soir il commença à se tourner au beau.

Le 30 nous fîmes 42 lys, toujours dans les montagnes & dans les bois, tantôt au nord, tantôt au nord-nord-est & au nord-est, ainsi j'estime que notre route se peut réduire à trente lys au nord-nord-est ; nous passâmes plusieurs petits ruisseaux ; tous ces bois sont encore pleins de sources, de boue, & de fondrières ; mais comme on avait accommodé les chemins à loisir, & que nos ambassadeurs empêchèrent que les gens de cheval ne les rompissent, afin que les bêtes de charge y passassent plus facilement, on eut moins de peine que le jour précédent ; nous cueillîmes encore des fraises dans ces bois, qui sont tous remplis de fraisiers.

Ces bois sont en partie semblables au bois de frêne si ce n'est du frêne même, & en partie de sapins ; il y en a de fort beaux & en

quantité. Nous trouvâmes aussi sur notre chemin quelques maisons en deux ou trois endroits, si l'on peut donner ce nom à de méchantes huttes faites de troncs de sapins, couchés les uns sur les autres fort simplement & sans aucune charpente. Nous ne vîmes point de Moscovites dans ces maisons ; nos gens nous dirent, qu'aussitôt qu'ils avaient appris notre marche, ils s'étaient retirés à Niptchou ; dans l'un de ces petits hameaux il y avait une chapelle de bois, mais un peu plus proprement bâtie que les maisons ; p.182 on la reconnaissait par la croix qui était au-dessus.

Aux environs de ces maisons on trouve des terres cultivées ; nous y vîmes quantité de très beau seigle, & d'autres menus grains ; ils labourent les coteaux & font paître leurs bestiaux dans les prairies qui sont au bas de ces coteaux le long d'un ruisseau ; ils font pour cela de grands enclos dans les prairies, afin que les bestiaux ne gâtent point les terres cultivées ; on appelle cet endroit Ayergon ; nous campâmes au-delà du second hameau sur des collines, au bas desquelles coule un ruisseau qui est aussi nomme Ayergon, d'où ces hameaux ont pris le nom. Ce ruisseau tout petit qu'il est, ne laisse pas d'être poissonneux.

Le temps fut le matin serein & calme, mais il fit fort chaud le reste du jour. Je fis réflexion que quoique l'air fût serein le matin, on ne sentait pas ce froid piquant que nous avions toujours senti jusque-là sur la route toutes les fois que le ciel était découvert, il ne faisait même aucune fraîcheur.

Le 31 nous fîmes 44 lys, partie au nord-nord-est, partie au nord-est, & partie droit à l'est ; de sorte que réduisant le tout à l'est nord-est, je n'estime pas que la route ait valu plus de trente-six lys. Le pays était toujours plein de montagnes, mais un peu plus découvertes, au moins n'entrâmes-nous point dans les bois, mais nous traversâmes trois gros ruisseaux ; nous passâmes seulement un petit bosquet de pins qui est sur le bord du Saghalien, à une demie lieue de Niptchou ; ce fleuve n'a pas en cet endroit plus d'un lys de largeur. On dit qu'il est partout assez profond ; nous vîmes dans ce bouquet de bois des piles de bois de sapins que les Moscovites avaient faites pour les transporter à Niptchou sur la rivière.

Ma laoyé l'un des députés de l'empereur aux conférences de la paix, le tsian kun ou général des troupes de l'empereur à Aygou, & dans tout le pays qui est au nord d'Oula, deux Cou sai tchin, ou chefs des huit étendards de l'empire, & plusieurs autres mandarins considérables vinrent à plus d'une lieue au devant de nos ambassadeurs ; on mit là pied à terre, parce que les mandarins voulurent demander des nouvelles de la santé de l'empereur, ce qui ne se peut faire qu'à deux genoux.

Lorsque nous fûmes un peu plus avancés, nous trouvâmes sur le chemin une autre troupe des mandarins qui sont relégués à Oula, Aygou, Ningouta, & autres lieux semblables de la Tartarie orientale, lesquels étaient venus sur des barques en qualité de simples soldats, car c’est à cette malheureuse condition qu'ils sont réduits dans cet exil, où on les emploie aux plus pénibles fonctions ; on les envoie dans les forêts abattre du bois pour le service de l'empereur, & on leur fait tirer les barques ; ils avaient tous des habits lugubres & négligés, la plupart avaient la barbe blanche ou grise.

Nous arrivâmes enfin vis-à-vis de Niptchou ; nous trouvâmes toutes les barques sur lesquelles était venue la soldatesque & les vivres d'Oula rangées les unes auprès des autres le long du bord, du côté où nous devions camper ; les tentes des soldats & des officiers étaient aussi rangées par ordre, chacune selon son étendard, & placées sur le bord de la rivière ; chaque barque avait mis ses banderoles & son étendard par honneur pour les chefs de l'ambassade ; auprès des barques il y avait cent autres barques médiocrement grandes en forme de galère, elles vont à la voile & à la rame ; mais ordinairement on les fait tirer avec une corde par des gens qui marchent le long du bord.

On me dit qu'il y avait quinze cents soldats venus sur ces barques & qu'en comptant tout leur équipage, il pouvait bien y avoir trois mille hommes ; de sorte que cela, joint avec les quatorze cents soldats qui étaient venus avec nous par terre, sans y comprendre les p.183 mandarins, les gardes des deux chefs de l'ambassade, leur maison qui était fort nombreuse & la quantité prodigieuse de gens de service qui

composaient l'équipage, le tout pouvait bien monter à neuf ou dix mille hommes. Il y avait plus de trois à quatre mille chameaux, & pour le moins quinze mille chevaux ; le seul So san laoyé avait plus de trois cents chameaux, cinq cents chevaux, & cent domestiques pour le service de sa personne ; Kiou kieou n'avait guère moins de trois cents chevaux, & environ cent trente chameaux, & quatre-vingt domestiques ; les autres mandarins à proportion.

Nous sûmes que l'arrivée de nos barques & de la milice qu'elles portaient, avait un peu surpris le gouverneur de Niptchou parce qu'il n'avait pas été averti de leur arrivée ; il dit même aux officiers que les deux chefs de l'ambassade avaient envoyé d'abord pour faire compliment aux plénipotentiaires moscovites, qu'il avait lieu de se plaindre de la manière dont les gens qui étaient venus par eau en avaient usé ; ils se sont comportés, dit-il, comme s'ils venaient, non pour traiter de la paix mais pour faire la guerre, & ravager le pays ; ils se sont placés autour de la forteresse, & non seulement ils ne lui ont fait donner aucun avis de leur arrivée ni de leur dessein ; mais encore quand on leur a demandé quelle était leur intention, ils ont répondu qu'ils n'avaient pas de compte à rendre ; & qu'ils iraient où bon leur semblerait.

Il se plaignit de plus, que les gens qui menaient les chevaux de l'équipage de ces barques, avaient gâté leur moisson sur la route, qu'ils avaient pris des sujets des Moscovites, & les avaient voulu obliger à leur dire en quel endroit on pourrait trouver des Tartares de la province de Solon, qui se sont soumis aux Moscovites, & contre lesquels on sait que nos gens ont une forte passion de vengeance.

Le gouverneur se loua au contraire extrêmement de la civilité des chefs de l'ambassade, qui étaient venus par terre, & qui avaient eu la bonté de le faire avertir de leur arrivée, ainsi qu'il se pratique partout ; comme les deux chefs de l'ambassade trouvèrent que le procédé de leurs gens, qui étaient venus par eau, était expressément contraire aux intentions de Sa Majesté, & que d'ailleurs ils soupçonnèrent que cela pourrait bien avoir donné occasion aux plénipotentiaires de Moscovie de

s'éloigner de Niptchou ou du moins au cas qu'ils fussent en quelque lieu voisin de la forteresse, de cacher leur arrivée jusqu'à ce qu'ils fussent mieux informés de l'intention de nos gens, & du nombre de leurs troupes ; ils firent avertir les chefs de ceux qui étaient venus par eau, de se retirer plus loin de la forteresse, & de ne donner à l'avenir aucun sujet de plainte aux Moscovites, ce qui s'exécuta ponctuellement.

Comme on avait envoyé dès la veille un meretchaing ou maréchal de camp, avec d'autres officiers, pour marquer les logements dans la plaine, qui est sur le bord du fleuve de Saghalien, on travailla à s'y camper, chacun se rangeant sous l'étendard dont il était détaché, & chaque détachement formant une espèce de grand cercle, fait avec les tentes des soldats ; ces tentes n'étaient pas tout à fait rangées l'une contre l'autre, mais il y avait après chaque tente autant d'espace vide qu'en occupe une tente, afin de rendre le cercle plus étendu. Ces espaces vides étaient traversés par trois cercles, l'un à la hauteur des dessus des tentes, le second vers le milieu, & le troisième plus bas ; les cordes étaient toutes enfilées dans les tentes des soldats mêmes, afin que ni les bestiaux, ni même les hommes ne pussent entrer dans ce cercle sans permission. Il y avait seulement un assez grand espace vide qui servait de porte, placé vis-à-vis de la tente de l'officier qui p.184 commandait le détachement. Cette tente était placée au dedans du cercle, avec l'étendard au-devant, aussi bien que celle des autres officiers supérieurs.

Les moindres officiers & tous les autres mandarins qui étaient rangés sous l'étendard auquel appartient ce détachement, & qui n'étaient point officiers de guerre, étaient placés au dehors du cercle, mais tout auprès. Les chefs de notre ambassade étaient même placés chacun au milieu du cercle, formé par le détachement de l'étendard dont ils étaient, avec cette différence, qu'à la porte du cercle ils avaient quatre petites pièces de campagne, deux de chaque côté, deux étendards de brocard, avec les dragons dorés de l'empire, & six lances au-devant de leur tente. Toutes les nuits on montait la garde proche les étendards, & tous les jours proche la porte du cercle qu'ils appellent *quaran*.

Pour nous, en arrivant nous allâmes avec les chefs de l'ambassade, & les principaux officiers de leur suite, descendre proche la barque de Lang laoyé cousaitchin le plus considérable des chefs des troupes ; il s'était placé dans un lieu dont la vue était fort agréable, vis-à-vis la forteresse de Niptchou qui est admirablement bien située dans le fond d'une grande baie, que le confluent de deux rivières forme. L'une se nomme Niptchou, d'où la forteresse a pris son nom, & se jette dans le fleuve.

La forteresse a à l'orient des montagnes médiocrement hautes, mais au-delà de la portée du canon ; à l'occident, des collines fort agréables, diversifiées de bois & de terres cultivées ; au nord, une grande campagne qui paraît à perte de vue ; & au sud, elle a cette grande baie qui a près d'un quart de lieue de largeur.

Nous dinâmes sous un pavillon de verdure, que le mandarin avait fait dresser sur le bord de cette rivière, sa barque joignait le pavillon. Lui & les autres chefs des barques donnèrent plusieurs oiseaux de proie qu'ils avaient pris en chemin, aux deux chefs de l'ambassade, qui trouvèrent ce lieu si commode & si agréable, qu'ils résolurent sur-le-champ d'y venir tous les jours tenir leurs conférences ; en effet ils y demeurèrent ce jour-là jusqu'à la nuit ; pour nous, après avoir diné, nous revînmes en notre camp ; cependant le gouverneur de Nipchou envoya deux officiers complimenter nos ambassadeurs sur leur arrivée.

Comme ce jour-là était celui de la pleine lune, les timbales des barques sonnèrent sur le soir, & chacun mit un fanal au haut de son mât. Les Moscovites de la forteresse pour répondre au son des timbales chinoises, sonnèrent de leurs trompettes ; il y en avait trois ou quatre qui jouèrent fort agréablement à plusieurs reprises ; cela augmenta le soupçon que nous avions, que les plénipotentiaires n'étaient pas loin de Niptchou ; car il n'était pas vraisemblable qu'un homme comme le gouverneur particulier de Niptchou eût trois ou quatre bonnes trompettes à sa suite.

Le temps fut serein le matin, sur le soir il se couvrit, & menaça de pluie. Il y eut seulement du tonnerre ; il fit chaud tout le jour.

Le premier d'août nos ambassadeurs ayant résolu d'écrire une lettre aux plénipotentiaires de Moscovie, pour presser leur arrivée, ou du moins en savoir précisément le jour, nous envoyèrent inviter de venir traduire la lettre en latin, ce que nous fîmes. Elle ne contenait rien autre chose, sinon, qu'étant venus avec toute la diligence possible suivant leurs désirs, ils étaient surpris de n'apprendre aucune nouvelle certaine de leur arrivée ; que s'ils ne hâtaient leur marche, ils se verraient contraints de passer la rivière, pour aller camper dans un lieu plus étendu & plus commode que celui où ils étaient, où le fourrage était prêt de leur manquer ; ils ajoutaient qu'ils n'avaient pas voulu passer p.185 cette rivière, pour ne pas leur donner des soupçons peu favorables au dessein qu'ils avaient de conclure la paix. Cette lettre fut envoyée au gouverneur de Niptchou, en le priant de la faire tenir aux plénipotentiaires en toute diligence.

Ce jour-là le gouverneur de Niptchou envoya un présent de dix bœufs & de quinze moutons fort gras, il fit dire que ces dix bœufs venaient du czar leur maître, & qu'il offrait les quinze moutons en son nom. Nos ambassadeurs donnèrent à chacun des trois personnes qui offrirent ces présents, une pièce de satin, & ils donnèrent de la toile & du tabac aux bateliers qui les avaient amenés.

Il fit le matin un gros brouillard, qui étant en partie remonté, rendit le temps incertain tout le jour, & l'on fut souvent menacé de pluie, il ne plut pas pourtant, mais il fit l'après midi fort chaud.

Le 2 il arriva un envoyé des plénipotentiaires moscovites en notre camp, qui venait complimenter les chefs de l'ambassade ; c'était un jeune homme de vingt-trois ans assez bien fait, qui paraissait bien élevé & savoir son monde ; il était vêtu honnêtement, mais simplement, ayant seulement beaucoup de perles sur le devant de son bonnet ; nos ambassadeurs le firent asseoir assez proche d'eux ; il avait dix hommes à la suite & un interprète ; tous ces gens-là avaient l'air assez farouche, & paraissaient peu polis ; ils étaient vêtus de drap de diverses couleurs ; ils se tinrent toujours debout & découverts derrière l'envoyé par respect.

L'envoyé parla toujours assis & couvert d'une manière fort posée pour un jeune homme ; il ne s'échauffa point, quoiqu'on lui fît des demandes un peu embarrassantes sur la cause du retardement des plénipotentiaires, lesquels, selon ce qu'avaient dit ses gens à Peking, étaient partis de Selengha au commencement de février, pour se rendre à Niptchou. Ce jeune homme répartit à tout fort froidement, sans paraître embarrassé.

Ensuite il fit à son tour quelques questions à nos ambassadeurs ; il leur demanda en premier lieu, s'ils venaient pour faire la guerre, ne lui paraissant pas probable qu'on amenât un si grand nombre de soldats, & qu'on se comportât de la manière qu'avait fait la troupe qui était venue par eau, quand on venait avec une intention sincère de traiter de la paix ; il se plaignit en particulier que deux de leurs gens avaient été tués proche d'Yacsa dans le temps que nos barques y avaient passé, paraissant soupçonner que nos soldats avaient été les auteurs du meurtre, ce que nia fortement.

Il demanda ensuite pourquoi le dernier envoyé des plénipotentiaires des Moscovites à Peking n'était pas encore de retour, vu qu'il était parti avant nous ; on lui dit sur cet article qu'il était chargé de beaucoup de marchandises, qui venaient sur les charrettes que l'empereur lui avait fait fournir, & que par cette raison sa marche ne pouvait être que très lente. On le rassura aussi le mieux qu'on put sur le soupçon où il paraissait être, qu'on n'eût quelqu'autre intention que celle de traiter de la paix.

Il insista fort sur un autre article, savoir, que les conférences se tinssent avec un nombre de gens égal de part & d'autre, & il marqua en même temps que les plénipotentiaires des czars n'étaient accompagnés que de cinq cents hommes de guerre, & qu'ils ne s'étaient pas fait suivre d'un plus grand nombre, parce qu'ils ne venaient que pour traiter de la paix, & sans aucune intention de faire la guerre ; enfin on fît tout ce qu'on put pour le bien persuader que l'on ne songeait aussi de notre part qu'à conclure une paix ferme & solide. Il parut ajouter foi à ce qu'on lui disait, & p.186 fit espérer que les plénipotentiaires arriveraient

incessamment, ce qui réjouit un peu nos ambassadeurs, qui avaient paru chagrins des difficultés que cet envoyé avait faites.

On lui fit présenter du thé à la tartare, & l'on fit asseoir près de lui un jeune mandarin, à qui on fit aussi présenter du thé, apparemment afin que le jeune mandarin buvant le thé à genoux, & après s'être prosterné jusqu'à terre suivant la coutume des Tartares, l'envoyé moscovite en fît autant ; mais il se contenta de regarder froidement le mandarin faire la civilité devant, & après avoir bu ; pour lui, il but son thé sans faire le moindre geste ; ensuite on fit apporter du vin, il se leva alors, puis se découvrant, & faisant la révérence à nos ambassadeurs, il but à leur santé debout ; après quoi il se remit sur son siège, & but encore deux ou trois coups assis ; puis il se leva, & leur fit une seconde révérence tête nue pour les remercier.

Il se retira accompagné de deux mandarins, qui le reconduisirent jusqu'au bout de la rivière, où ils avaient été le prendre pour le mener à l'audience de nos ambassadeurs ; il témoigna en retournant à ces deux mandarins, qu'il avait beaucoup de joie des bonnes dispositions qu'il avait trouvées en nous.

Le temps fut pluvieux le matin, ensuite étant devenu assez serein, il fit chaud le reste du jour ; sur le soir le temps se couvrit derechef, & il y eut encore de la pluie.

Le 4 je pris la hauteur méridienne du soleil, que je trouvai de 55 degrés & 15 minutes, environ au plus grand quart de nonante & avec le demi cercle de monseigneur le duc du Maine ; comme cette hauteur fut prise avec plus de précaution, & que ces deux instruments se trouvèrent parfaitement conformes, je la crois assez juste ; cette hauteur donne 51 degrés 46 minutes pour hauteur du pôle.

Le temps fut serein & chaud tout le jour, y ayant seulement eu un petit vent de sud-est.

Le 5 le temps fut couvert tout le jour, & il plut presque continuellement depuis midi jusqu'au soir ; il n'y eut presque point de vent toute la nuit suivante.

Le 6 le temps fut encore couvert & pluvieux presque tout le jour, avec un petit vent de nord-ouest.

Le 7 il vint encore un envoyé du chef des plénipotentiaires de Moscovie, faire compliment de leur part à nos ambassadeurs ; on nous dit que c'était un secrétaire du chef de ces plénipotentiaires ; ce secrétaire dit positivement que son maître n'arriverait que dans neuf jours, quoiqu'il fût assez proche d'ici, parce qu'il avait été obligé de s'arrêter pour attendre son monde, qui n'avait pu marcher que lentement, à cause de la difficulté des chemins ; il demanda encore des nouvelles de l'envoyé des plénipotentiaires à Peking témoignant que son maître attendait son retour avec impatience.

Nos ambassadeurs offrirent d'envoyer de leur part un homme au-devant de lui, si le gouverneur de Niptchou voulait aussi y en envoyer un autre, & leur fournir des chevaux de poste pour presser son arrivée ; ils résolurent d'envoyer deux officiers au-devant du chef des plénipotentiaires moscovites pour lui faire compliment de leur part, & ils en firent donner avis au gouverneur de Niptchou.

Le temps fut couvert le matin, & sur les dix heures il devint serein, avec un assez grand vent de nord-ouest ; le temps fut assez tempéré tout le jour ; la rivière enfla considérablement.

Le 8 je pris encore la hauteur méridienne du soleil avec mes deux quarts de cercle, & le demi cercle de monseigneur le duc du Maine, ce que je fis à loisir & avec beaucoup de soin ; je la trouvai de cinquante-quatre degrés quinze minutes environ ; elle fut presque toute semblable dans tous les trois p.187 instruments à quelques minutes près ; & je suis fort sûr que le soleil était au vrai midi ; car je le vis passer deux fois rasant le filet de la lunette de son bord supérieur, sans monter ni descendre sensiblement ; cette hauteur méridienne donne pour la hauteur du pôle de Niptchou cinquante-un degrés quarante-neuf minutes.

Le temps fut serein & chaud tout le jour, presque sans vent.

Le 9 le temps fut encore chaud & en partie serein, & en partie

couvert ; il plut un peu à l'entrée de la nuit.

Le 10 un envoyé du plénipotentiaire de Moscovie apporta la réponse à la lettre que nos ambassadeurs lui avaient écrite ; cette réponse commençait par un compliment, sur l'inquiétude qu'ils avaient fait paraître dans leur lettre, de ce qu'il tardait tant à les joindre ; il s'excusait de ce retardement, sur ce que son envoyé à Peking avait fait entendre qu'ils n'arriveraient pas si tôt, & que la lettre qu'eux-mêmes lui avaient écrite de Peking marquait qu'ils arriveraient seulement au mois d'août ; que c’est ce qui l'avait engagé à se moins presser pour s'épargner la fatigue du voyage ; qu'au reste il allait hâter sa marche le plus qu'il pourrait pour les tirer d'inquiétude, & afin de pourvoir à ce que leurs chevaux & leurs autres bestiaux eussent des fourrages ; que cependant ils ne pouvaient ignorer que ce n'était point la coutume en aucun lieu du monde, que ceux qui entrent dans les terres d'autrui pour y venir traiter de la paix, s'avançassent jusque sous une forteresse, & qu'ainsi il les priait de s'éloigner un peu, & de lui céder le lieu où ils étaient campés, afin de s'y camper lui-même, puisqu'il était bien juste qu'il fût plus près de la forteresse qu'eux, ajoutant que s'ils voulaient s'éloigner un peu plus loin, ils ne manqueraient certainement point de fourrages. Il leur promettait ensuite qu'avec la grâce de Dieu, s'il n'intervenait aucun obstacle à ce qu'ils traitassent d'une paix éternelle dans des conférences réglées, il arriverait à Niptchou le vingt-unième août.

Nous traduisîmes fidèlement cette réponse, qui n'agréa pas fort à nos ambassadeurs ; ils délibérèrent aussitôt sur ce qu'ils avaient à faire, & résolurent d'envoyer quelques-uns de leurs gens au plénipotentiaire de Moscovie, pour le presser de venir au plus tôt traiter d'affaires, & lui faire bien connaître la sincérité de leurs intentions. Mais l'envoyé de ce plénipotentiaire tâcha d'éluder cette résolution, en les priant d'attendre encore quelques jours, afin qu'ils allassent ensemble.

Le temps fut fort froid tout le jour pour la saison, de sorte que la plupart des mandarins se vêtirent de leurs fourrures ; un vent de nord-ouest assez fort causa ce froid.

Le 11 le temps fut un peu plus tempéré & fort serein, presque sans vent ; le gouverneur de Niptchou envoya encore aux deux chefs de l'ambassade dix vaches.

Le 12 trois petits mandarins furent envoyés au plénipotentiaire moscovite ; ils allèrent sur de petites barques accompagnés de quelques soldats. Le gouverneur de Niptchou envoya encore à nos tagin des légumes, & un présent de plusieurs sortes de pâtisserie fort grossière & de farine noirâtre, avec de très méchant vin.

Le temps fut serein & fort tempéré presque tout le jour ; l'après-midi il y eut un petit orage qui ne fit que passer.

Le 13 le temps fut inconstant, tantôt serein, tantôt couvert ; il s'éleva le matin un grand brouillard.

Le 14 le matin, brouillard froid, le reste du jour fut serein & tempéré.

Le 15 le gouverneur de Niptchou envoya donner avis à nos ambassadeurs que les leurs arriveraient dans un ou deux jours, & qu'une partie de leurs gens & de leur équipage les avait devancés, & était à Niptchou.

p.188 Le temps fut fort serein & fort tempéré tout le jour ; il fit un peu chaud vers le midi.

Le 16 ces trois petits mandarins que nos ambassadeurs avaient envoyé au-devant du plénipotentiaire moscovite pour le complimenter sur son arrivée, retournèrent en notre camp fort satisfaits de la manière dont ils avaient été reçus ; ils rapportèrent seulement qu'il leur avait parlé d'éloigner un peu notre camp de la forteresse de Niptchou mais qu'ils avaient répondu, selon qu'ils en avaient ordre, que nous ne décamperions point, parce qu'il n'y avait point d'autre lieu propre à former leur camp ; que lorsqu'il serait arrivé, il pourrait lui-même faire visiter le terrain, & que si ces gens savaient quelque autre endroit commode, ils n'avaient qu'à nous le montrer, & que nous changerions aussitôt de camp, à quoi il ne répliqua rien. Il se plaignit seulement que ses interprètes mongous étaient fort peu intelligents, & il pria que pour

traiter d'affaires, on n'usât que de la langue latine.

Le même jour il vint un député de ce plénipotentiaire vers nos tagin, pour leur faire aussi compliment, & leur demander de quelle manière ils désiraient que se fît leur entrevue, & combien ils voulaient que chacun amenât de monde aux conférences ; à quoi nos tagin répondirent, qu'ils laissaient cela à sa liberté. Ce député parut se troubler dans son discours, & nos gens furent peu satisfaits de ses manières un peu brusques & sauvages ; ils résolurent même de faire avertir le plénipotentiaire moscovite, de ne leur envoyer plus à l'avenir de semblables gens.

Le temps fut toujours fort serein, froid le matin, & chaud vers le milieu du jour.

Le 17 le temps fut serein tout le jour, un peu froid le matin, ensuite tempéré ; nos tagin firent descendre plus bas celles de nos barques qui étaient au-dessus de Niptchou & proche desquelles aurait dû passer le plénipotentiaire avec toute sa suite.

Le 18 le plénipotentiaire moscovite arriva à Niptchou avec une partie de sa suite, ils venaient tous sur des jangades, sur quelques-unes desquelles il y avait des tentes ; aussitôt qu'il fut arrivé, il envoya en donner avis à nos ambassadeurs par un des gentilshommes de sa suite, & leur faire compliment de sa part. Le gentilhomme dit aussi, que les conférences ne pourraient commencer que dans deux ou trois jours, parce que tout leur monde n'était pas encore arrivé.

Nos tagin firent des plaintes du dernier député qu'on leur avait envoyé, & chargèrent ce gentilhomme d'avertir son maître, qu'à l'avenir il n'envoyât pas de ces sortes de gens qui ne feraient que brouiller les affaires ; ensuite ils envoyèrent eux-mêmes deux officiers de considération pour complimenter aussi le plénipotentiaire moscovite sur son arrivée ; nos gens furent extrêmement contents de la civilité avec laquelle il les reçut & leur parla.

Le temps fut couvert le matin, & il plut à diverses reprises ; vers le soir l'air redevint serein ; tout le jour fut assez tempéré.

Le 19 tout le jour se passa en allées & venues de la part de nos ambassadeurs & du plénipotentiaire de Moscovie pour déterminer le jour, le lieu, le temps, & la manière dont ils se pourraient assembler, & conférer ensemble de leurs affaires.

Le temps fut froid le matin, ensuite assez tempéré jusqu'après midi, qu'il s'éleva un grand vent de nord-est qui rendit l'air froid ; la nuit il tomba de la pluie en abondance.

Le 20 le jour se passa encore en allées & venues comme le précédent, pour traiter des préliminaires, & enfin on convint de part & d'autre que la première conférence se ferait le vingt-deux ; que nos ambassadeurs passeraient la rivière accompagnés de quarante des p.189 mandarins de leur suite, & de sept cent soixante soldats, dont cinq cents demeureraient avec leurs armes rangés en bataille sur le rivage, au lieu même où demeureraient nos barques ; que cet endroit serait aussi également distant du lieu des conférences & de la forteresse ; que les deux cents soixante autres soldats suivraient les ambassadeurs jusqu'au lieu des conférences, & qu'ils demeureraient debout derrière eux à une certaine distance ; que les Moscovites se rangeraient aussi en bataille devant la forteresse au nombre de cinq cents hommes, armés à égale distance, & que le plénipotentiaire moscovite serait suivi de quarante officiers de sa suite, & de deux cent soixante soldats, qui demeureraient aussi debout à égale distance que ceux de nos ambassadeurs ; que ces deux cent soixante soldats de part & d'autre ne porteraient point d'autres armes que l'épée, & qu'afin qu'il n'y eût point de supercherie, & qu'on ne portât point d'armes cachées, nos gens visiteraient les soldats moscovites, & les Moscovites visiteraient aussi nos soldats ; que nous poserions une garde de dix hommes du côté de nos barques, afin que tout fût égal ; que les ambassadeurs s'assembleraient chacun sous leurs tentes, lesquelles feraient mises l'une contre l'autre, comme si les deux n'en faisaient qu'une, & qu'ils seraient assis sous ces tentes vis-à-vis l'un de l'autre, sans aucune supériorité de part ni d'autre.

Nous n'aidâmes pas peu à rassurer l'esprit de quelques-uns de nos

ambassadeurs, qui traitant pour la première fois de ces sortes d'affaires, manquaient d'expérience, & avaient de la peine à se fier à la bonne foi des Moscovites, appréhendant toujours qu'on ne leur dressât quelque embûche. Nous leur expliquâmes ce que c'était que le droit des gens, & nous leur fîmes entendre que le plénipotentiaire n'avait fait de la difficulté au commencement, que parce qu'il avait lui-même peine à croire, qu'on vînt avec un aussi grand appareil de guerre, lorsqu'on n'avait d'autre intention que de traiter de la paix.

Le temps fut encore froid presque tout le jour, il plut même après midi, mais il ne tomba que quelques gouttes d'eau ; le vent ne fut pas si grand que le jour d'auparavant.

Le 21 des maréchaux de camp allèrent de la part de nos ambassadeurs visiter le terrain où se devaient tenir les conférences, & marquer les lieux de part & d'autre où chacun devait se placer, & où les soldats devaient être rangés ; on dressa aussi les tentes destinées aux ambassadeurs.

Le temps fut froid tout le jour, & il fit un très grand vent de nord-ouest, le ciel presque toujours couvert.

Le 22 dès la pointe du jour on fit passer huit cents soldats avec leurs officiers, dont trois cents devaient être rangés proche de la tente de nos ambassadeurs, & cinq cents devaient rester avec nos barques à égale distance du lieu des conférences & de la forteresse, suivant les conventions faites le jour précédent ; nous passâmes aussi avec les maréchaux de camp pour aller attendre nos ambassadeurs de l'autre côté ; lorsque tout était prêt, un incident qui survint, pensa tout gâter.

Le plénipotentiaire moscovite était seulement demeuré d'accord, que les cinq cents soldats débarqués demeureraient dans les barques mêmes, & ses gens lui ayant rapporté qu'ils étaient rangés sur le bord & plus avancés du côté du lieu où se devaient tenir les conférences, que l'on ne l'avait déterminé, il envoya demander la raison de ce changement ; nos ambassadeurs, qui n'avaient jamais fait de négociations de paix avec une autre nation, & qui n'avaient nulle

connaissance du droit des gens, ne se fiaient pas trop aux Moscovites ; ils craignaient qu'on ne leur tendît quelque piège, & ils voulaient mettre leurs personnes en sûreté, ne sachant p.190 pas que le caractère d'ambassadeur rend inviolable & sacrée la personne de celui qui en est revêtu, à ses plus grands ennemis même.

Ainsi ils nous firent prier d'aller trouver les plénipotentiaires moscovites, & d'obtenir d'eux la permission de laisser leurs soldats en bataille sur le rivage, ce que les plénipotentiaires moscovites nous accordèrent, après que nous leur eûmes représenté que nos ambassadeurs n'ayant aucune connaissance ni des coutumes des autres nations, ni du droit des gens, & n'ayant jamais fait aucun traité semblable à celui-ci, on devait se prêter à leur peu d'expérience, si on ne voulait s'exposer à rompre la négociation, avant même qu'elle fût commencée. Les plénipotentiaires moscovites voulurent cependant qu'on leur promît qu'il ne passerait pas davantage de soldats, & qu'on n'en mettrait point d'autres en bataille.

Avec tout cela nous eûmes bien de la peine à déterminer nos ambassadeurs à passer la rivière, à cause des défiances que leur inspirait particulièrement le général des troupes de l'empereur dans la Tartarie orientale, qui avait été souvent trompé, lorsqu'il avait eu affaire aux Moscovites ; mais nous leur apportâmes tant de raisons, qu'enfin ils se laissèrent persuadés, & se déterminèrent à passer la rivière, & à entrer en conférence.

Ils vinrent suivis des officiers de leur suite, tous revêtus de leurs habits de cérémonie, qui étaient des vestes de brocard d'or & de soie, où l'on voyait les dragons de l'empire ; ils avaient préparé leurs étendards & leurs lances ornées ; mais quand ils furent avertis de la pompe avec laquelle venaient les plénipotentiaires de Moscovie, ils prirent le parti de marcher simplement, & sans autre marque de leur dignité, qu'un grand parasol de soie qu'on portait devant chacun d'eux.

Les deux cent soixante soldats moscovites qui devaient être proche du lieu de la conférence, selon qu'on en était convenu, vinrent en bataille avec des tambours, des fifres, & des musettes, ayant leurs officiers à

leur tête ; le plénipotentiaire vint ensuite à cheval, suivi de ses gentilshommes & d'autres officiers. Il avait cinq trompettes & une timbale, & quatre ou cinq musettes, qui se mêlant au son des fifres & des tambours, faisaient une mélodie assez agréable ; ce plénipotentiaire avait pour collègue le gouverneur de Niptchou, & de toutes les terres des grands ducs qui sont de ce côté-ci, & un autre Moscovite officier de la chancellerie, qui avait aussi le titre de chancelier de l'ambassade.

Le chef de l'ambassade s'appelait Theodoro Alexievicz Golovvin, grand panetier des grands ducs, lieutenant général de Branxi, & fils du gouverneur général de la Sibérie Samoiede, & de tout le pays, qui depuis Tobolsk jusqu'à la mer Orientale, est soumis à la couronne de Moscovie ; il était superbement vêtu, ayant sur une veste de brocard d'or un manteau ou casaque aussi de brocard d'or, doublé de martre zibeline, la plus noire & la plus belle que j'aie vue, & qui vaudrait assurément plus de mille écus à Peking ; c'était un gros homme de taille un peu basse & fort replet, mais au reste de bonne mine, & qui savait tenir son rang sans affectation ; il avait fait préparer sa tente d'une manière fort propre ; elle était ornée de plusieurs tapis de Turquie, & il avait devant soi une table avec deux tapis de Perse, dont l'un était d'or & de soie ; sur cette table étaient ses papiers, son écritoire, & une horloge assez propre ; nos ambassadeurs étaient tout simplement & sans façon sous une tente de toile assis sur un grand banc, sans autre ornement que le coussin que les Tartares portent toujours avec eux, s'asseyant à terre à la façon des Orientaux.

Du côté des Moscovites il n'y avait que les trois, dont j'ai parlé, qui fussent p.191 assis ; les deux premiers dans des fauteuils, & le dernier sur un banc ; tous les autres étaient debout derrière leurs chefs. De notre côté, outre les sept tagin qui avaient tous le titre d'ambassadeur & voix délibérative dans les affaires, lesquels étaient assis vis-à-vis les plénipotentiaires moscovites, il n'y avait que le Père & moi qu'on fit asseoir à côté de nos ambassadeurs dans l'espace qui était entr'eux & les Moscovites ; quatre maréchaux de camp étaient aussi assis derrière les ambassadeurs ; tous les autres officiers & mandarins étaient debout.

Dès que tout le monde eut pris sa place, ce qui se fît avec toute sorte d'égalité, car on avait mis pied à terre de part & d'autre, on s'était assis, & on s'était salué en même temps ; les Moscovites exposèrent leur commission par la bouche d'un de leurs gentilshommes de l'ambassade, qui était polonais de nation, & qui avait étudié en philosophie & en théologie à Cracovie ; il s'expliquait aisément & assez clairement en latin. Après avoir exposé leurs commissions, ils prièrent nos ambassadeurs d'exposer la leur à leur tour, & de commencer à parler d'affaires ; ils s'en excusèrent, voulant obliger les Moscovites à s'expliquer les premiers.

Après bien des cérémonies qui se firent civilement de part & d'autre, pour se déférer l'avantage & l'honneur de parler le premier, enfin le plénipotentiaire de Moscovie demanda à nos tagin s'ils avaient plein pouvoir de traiter de la paix & des limites, & il offrit en même temps de montrer les siens, écrits dans des patentes en bonne forme ; nos tagin refusèrent de les voir, & s'en rapportèrent à leur parole. On convint que l'on ne parlerait point de tout le passé, ni des affaires de moindre conséquence, jusqu'à ce qu'on eût déterminé les bornes qu'on devait mettre entre les deux empires, ce qui était le seul point d'importance qu'on avait à traiter.

Saghalien oula ainsi appelé par les Tartares, c'est-à-dire, le fleuve Noir, & par les Moscovites Onon amour, est un fleuve qui prend sa source dans les montagnes qui sont entre Selengha & Niptchou, & qui a son cours de l'occident à l'orient, portant de grands bateaux dans l'espace de plus de cinq cents lieues jusqu'à la mer Orientale, où il va se décharger à la hauteur d'environ 53 ou 54 degrés après s'être grossi de plusieurs autres rivières ; on m'a assuré qu'il avait près de quatre ou cinq lieues de largeur vers son embouchure.

Le plénipotentiaire de Moscovie proposa que ce fleuve fît la séparation des deux empires, en sorte que tout ce qui serait au nord du fleuve, appartînt à la couronne de Moscovie ; tout ce qui est au sud du même fleuve appartînt à l'empire de la Chine ; nos ambassadeurs n'avaient garde de consentir à cette proposition, ayant des villes & des

terres assez peuplées qui sont au nord de ce fleuve, & surtout la chasse des zibelines étant dans les montagnes qui sont au-delà du fleuve.

C’est pourquoi ils firent une proposition exorbitante, & demandèrent beaucoup plus qu'ils ne prétendaient obtenir. Ils proposèrent donc que les Moscovites se retirassent jusqu'au-delà de Selengha, laissant cette place, celle de Niptchou, d'Yacsa, & toutes leurs dépendances à leur empire, auquel ils disaient qu'elles avaient autrefois toutes appartenu, ou payé le tribut, parce que du temps que les Tartares occidentaux au regard de la Chine, s'étaient rendus maîtres de cet empire, tous les autres Tartares qui habitent ce pays-là, leur payaient aussi le tribut ; mais les Moscovites ne manquèrent pas de réfuter les raisons qu'ils apportaient, pour prouver que ces terres leur appartenaient de droit plutôt qu'aux Moscovites.

Enfin comme il était presque nuit lorsque cette contestation s'éleva, & que l'un & l'autre parti se défendait de faire p.192 d'autres propositions, chacun voulant laisser faire les avances à son compétiteur, la première conférence finit, & après avoir conclu qu'on en commencerait une autre le lendemain, & qu'elle se ferait de la même manière que la première, les ambassadeurs se donnèrent mutuellement la main, se firent compliment, & se séparèrent fort contents les uns des autres.

Le temps fut fort serein & fort chaud tout le jour.

Le 23 le plénipotentiaire moscovite envoya demander des nouvelles de la santé de nos ambassadeurs, & les fit inviter de venir à la seconde conférence ; nous y allâmes aussitôt, & après que chacun eut pris sa place dans le même ordre que le jour précédent, on fut encore assez longtemps à se prier l'un l'autre de parler le premier, & de faire les propositions.

Les Moscovites dirent que puisque nos ambassadeurs redemandaient des terres qu'ils prétendaient leur appartenir, c'était à eux à marquer quelles étaient ces terres, qu'au reste leur première proposition n'était pas recevable.

Nos ambassadeurs assignèrent d'autres bornes, & se réduisirent à demander que les Moscovites ne passassent pas Niptchou, ajoutant qu'ils leur laissaient cette place, pour pouvoir de là venir trafiquer à la Chine.

Les Moscovites bien loin de consentir à une pareille proposition, répondirent en riant, qu'ils étaient fort obligés à nos ambassadeurs de ce qu'ils voulaient bien ne les pas chasser de cette place, & les y laisser dormir en repos ; ils leur dirent ensuite de faire quelqu'autre proposition plus raisonnable, & à laquelle ils pussent donner les mains ; mais nos ambassadeurs persistèrent dans leur demande, & les Moscovites s'étant obstinés de leur côté à ne rien offrir, la conférence se termina plus froidement que la précédente. Nos ambassadeurs piqués de la raillerie des Moscovites, envoyèrent chercher leurs tentes, comme ne voulant plus rentrer en conférence avec des gens dont ils se croyaient maltraités, & desquels ils espéraient peu de satisfaction.

Le temps fut pluvieux presque tout le jour.

Le 24 tout le jour se passa en délibération ; nous sûmes que nos ambassadeurs avaient fait la proposition d'abandonner Selengha & Niptchou aux Moscovites, & qu'ils s'étaient servis pour cela d'un interprète mongou, paraissant ne se pas fier entièrement à nous, peut-être parce que le plénipotentiaire de Moscovie nous marquait de la confiance, & qu'il avait peine à se servir d'un interprète mongou, quoiqu'il en eût deux avec lui, ou plutôt comme nos ambassadeurs entendaient & parlaient la plupart la langue mongole, ils aimaient bien mieux s'expliquer par eux-mêmes.

Ayant donc appris la proposition qu'ils avaient faite le jour précédent, nous leur rendîmes un peu d'espérance, en les assurant que nous ne doutions pas que les Moscovites ne cédassent Yacsa & une partie des terres qui sont entre cette place & celle de Niptchou ; cela leur fît recommencer leurs délibérations, & nous y ayant appelés, nous nous offrîmes à aller vers les plénipotentiaires moscovites, sous prétexte de nous éclaircir sur ce qui s'était dit la veille ; ils résolurent de nous y envoyer le lendemain, & de se déclarer absolument sur les

dernières bornes qu'ils voulaient mettre entre les deux empires, selon les ordres exprès qu'ils en avaient de l'empereur.

Il plut tout le jour & toute la nuit.

Le 25 au matin lorsque nos ambassadeurs étaient sur le point de nous envoyer à Niptchou, il arriva un député des Moscovites, qui venait demander à nos tagin qu'en cas qu'ils ne voulussent pas faire d'autres propositions, ils donnassent des lettres déclaratives de ce p.193 qui s'était passé dans les deux conférences, & des propositions qu'on y avait faites de part & d'autre, en offrant d'en donner aussi de leur part, afin que chacun en pût faire un fidèle rapport à son maître.

Nos ambassadeurs qui avaient eux-mêmes fait cette proposition sur la fin de la dernière conférence, répondirent que les Moscovites leur envoyassent premièrement ces lettres déclaratives, & qu'ensuite ils leur en enverraient de pareilles ; mais le député moscovite voulait qu'on fît encore une conférence, dans laquelle, si l'on ne convenait pas de part & d'autre, on se donnerait mutuellement ces lettres, auxquelles chacun mettrait publiquement son sceau, à quoi nos ambassadeurs refusèrent de consentir.

Peu après que ce député fut retourné, nous allâmes vers les plénipotentiaires moscovites comme de nous-mêmes, & sous prétexte de nous éclaircir de ce qui s'était passé dans la dernière conférence, où nous n'avions pas assisté. Les Moscovites, qui désiraient autant la paix que nous, témoignèrent être fort aises de notre arrivée ; nous leur déclarâmes d'abord que s'ils n'avaient envie de céder la forteresse d'Yacsa, avec le pays qui est aux environs, qu'il était inutile de se fatiguer davantage, parce que nous savions certainement que nos ambassadeurs avaient ordre exprès de ne faire aucun traité sans cette condition ; qu'au reste pour ce qui était du pays depuis Yacsa jusqu'à Niptchou & du côté du nord du fleuve Saghalien, nous ne savions pas précisément jusqu'où nos gens pourraient se retrancher, mais qu'ils pouvaient voir eux-mêmes en quel lieu entre ces deux places d'Yacsa & de Niptchou ils voudraient mettre les bornes des deux empires, & que nous ne doutions pas que nos ambassadeurs, par le désir qu'ils avaient

de la paix, ne fissent tout ce qu'ils pourraient de leur part pour y parvenir.

Le plénipotentiaire moscovite répondit, que puisque cela était ainsi, il priait nos ambassadeurs de lui faire savoir leur dernière résolution ; nous allâmes rapporter cette réponse.

Il plut encore tout le jour & toute la nuit suivante.

Le 16 un député des plénipotentiaires moscovites vint trouver nos ambassadeurs pour savoir leur dernière résolution ; on lui montra sur une grande carte qu'avait un de nos tagin les bornes qu'on prétendait mettre entre les deux empires ; ces bornes étaient d'un coté un ruisseau ou une petite rivière nommée Kerbetchi qui prend sa source proche d'une grande chaîne de montagnes qui s'étend depuis là jusqu'à la mer Orientale, & qui est au nord de Saghalien oula, dans lequel cette petite rivière vient se décharger à trente ou quarante lieues de Niptchou, & on assigna le sommet de ces montagnes pour bornes des deux empires ; en sorte que tout le pays qui s'étend du haut de ces montagnes vers le midi, appartiendrait à l'empire de la Chine ; & tout le pays qui s'étendait vers le nord de l'autre côté des mêmes montagnes, demeurerait aux Moscovites, aussi bien que celui qui s'étendait vers l'ouest, au-delà de cette même rivière de Kerbetchi.

De l'autre côté, c'est-à-dire, au midi du fleuve Saghalien oula, on assigna pour bornes la rivière d'Ergoné, qui prenant sa source d'un grand lac qui est au sud-est de Niptchou, à soixante-dix ou quatre-vingt lieues, vient aussi se dégorger dans le fleuve Saghalien oula ; nos ambassadeurs voulaient donc que tout le pays qui est à l'est & au sud de cette rivière d'Ergoné leur appartînt, & que ce qui est au-delà appartînt tellement aux Moscovites, qu'ils n'habitassent cependant que le pays qui est entre le fleuve Saghalien oula, & une chaîne de montagnes qui se trouve au sud de ce fleuve à peu de distance, & qu'ils n'avançassent pas plus avant dans les terres qui p.194 appartiennent aux Tartares de Kalka, dont la plupart se sont assujettis depuis peu à l'empereur de la Chine.

Peu de temps après le départ de cet envoyé moscovite, nous allâmes aussi vers les plénipotentiaires moscovites pour leur expliquer encore cette dernière résolution de nos ambassadeurs, & leur demander la leur. Il survint une difficulté touchant le pays de Kalka, où nos ambassadeurs prétendaient qu'on mettrait aussi des bornes, afin que les Moscovites ne pussent pas s'y étendre, parce que le roi de Kalka s'était tout récemment rendu tributaire de l'empire de la Chine. Les Moscovites, au contraire, qui prétendaient avoir été offensés par les Tartares de Kalka, ne voulaient point que nos gens se mêlassent de leurs affaires, ni qu'ils parlassent de mettre des bornes dans un pays qui ne leur appartenait pas ; ainsi ils répondirent, que quand il serait vrai que le roi de Kalka se fût soumis à l'empire de la Chine, il n'avait pu y soumettre son pays, dont le roi d'Eluth l'avait dépouillé depuis un an, & l'avait forcé de se retirer sur les terres de l'empereur de la Chine.

Nous revînmes donc vers nos ambassadeurs pour éclaircir cette difficulté ; ils consentirent aisément à ce que les Moscovites désiraient savoir, qu'on ne traiterait pas de cette affaire sur laquelle ils n'avaient aucune commission, mais ils ajoutèrent, que quand la paix du roi de Kalka serait terminée avec le roi d'Eluth, on verrait qu'elle résolution il y aurait à prendre.

Nous allâmes le même jour rapporter cette réponse aux Moscovites, qui nous proposèrent une autre difficulté :

> — Nous avons, dirent-ils, une peuplade au-delà de la rivière d'Ergoné qu'absolument nous ne voulons pas perdre ; vos ambassadeurs eux-mêmes n'ont demandé que Yacsa.

Cette réponse nous obligea de retourner encore vers nos ambassadeurs, afin de savoir leur sentiment, sans quoi nous ne pouvions tirer une réponse positive des plénipotentiaires moscovites.

Il plut ce jour-là presque tout le jour, & la rivière grossie de ces pluies, déborda & inonda presque tout notre camp.

Le 27 nos ambassadeurs ayant consenti que les Moscovites démolissent les maisons qu'ils avaient bâties à l'orient de la rivière

d'Ergoné, & qu'ils les transportassent au-delà à l'occident, nous allâmes dès le matin porter cette dernière résolution aux plénipotentiaires moscovites, & leur demander positivement la leur ; après que nous leur eûmes bien expliqué l'intention de nos ambassadeurs, ils nous répondirent qu'ils allaient aussi de leur côté marquer sur leur carte les bornes qu'ils prétendaient mettre entre les deux empires, & qu'au reste c'était leurs dernières résolutions, dont ils ne se départiraient jamais, & qu'ils ne céderaient pas un pouce de terre au-delà.

Après cet exorde, le chef des plénipotentiaires nous marqua ces bornes un peu au-delà d'Yacsa, en sorte que cette place & tout ce qui est à son occident leur demeurerait ; aussitôt que nous les eûmes entendus, nous nous levâmes pour nous retirer, en leur reprochant qu'ils avaient abusé de notre bonne foi, puisque leur ayant déclaré fort nettement, que s'ils n'étaient pas dans la résolution de céder Yacsa & les terres des environs, il n'était pas besoin de traiter davantage, ce qu'ils n'avaient pas laissé de faire ; & qu'ils avaient amusé nos ambassadeurs, en leur faisant espérer qu'ils leur céderaient cette place ; qu'il était maintenant difficile qu'on pût se fier à eux, ni continuer les négociations.

Nous revînmes incontinent porter cette réponse ; nos tagin l'ayant entendue, tinrent aussitôt conseil, où ils firent entrer tous les officiers de guerre, généraux & particuliers. Il fut résolu dans ce conseil général, que nous passerions tous la rivière, & que postant nos troupes de p.195 telle manière que la forteresse de Niptchou demeurât comme bloquée, on ramasserait tous les Tartares qui, mécontents de la rigueur avec laquelle les Moscovites les traitaient, cherchaient à secouer leur joug, & à passer dans le parti de l'empereur. On donna donc les ordres pour faire passer nos troupes cette nuit-là même de l'autre côté de la rivière, & on envoya en diligence cent hommes sur des barques vers Yacsa, afin que se joignant à quatre ou cinq cents hommes qu'on avait laissés près de cette place, ils coupassent toutes les moissons, & ne laissassent plus rien entrer dans la forteresse.

Les Moscovites s'étant aperçus que tout notre camp était en

mouvement, jugèrent bien qu'il n'y avait pas à espérer qu'on consentît à leur proposition ; c’est pourquoi ils envoyèrent leur interprète ce soir-là même, pour essayer de renouer la négociation, sous prétexte de venir faire des protestations, qu'ils avaient toujours une sincère intention de travailler à la paix, & de demander que l'on se donnât l'un & l'autre une déclaration par écrit & en bonne forme de ce qui s'était passe à leurs conférences. L'interprète fit entrevoir que l'intention de ses maîtres était de céder Yacsa ; mais il disait que parce que nous leur demandions trop, ils n'offraient rien.

Nos ambassadeurs répondirent que pour des déclarations ils ne s'en mettaient pas en peine ; & que comme ils avaient déclaré leur dernière volonté, ils n'avaient plus rien à ajouter ; qu'au reste, si les plénipotentiaires moscovites voulaient s'y rendre, ils avaient toujours la même inclination pour la paix ; mais qu'ils ne pouvaient pas attendre davantage, & qu'ainsi si l'on avait quelque réponse à leur donner, il fallait qu'elle vînt cette nuit-là même.

L'interprète pressa beaucoup qu'on nous renvoyât le lendemain vers les plénipotentiaires moscovites ; mais nos ambassadeurs répondirent qu'inutilement nous enverraient-ils, puisqu'ils n'avaient rien de nouveau à leur faire savoir ; sur quoi ce député promit qu'il reviendrait le lendemain apporter la dernière résolution de ses maîtres.

Après le départ de ce député nos ambassadeurs tinrent de nouveau conseil, & ils nous ordonnèrent d'y assister ; ils étaient demeurés d'accord de passer la rivière, & de dépêcher à Yacsa pour faire couper les grains, parce que les plénipotentiaires moscovites leur avaient ôté toute espérance de paix ; mais cet interprète étant venu ce soir-là déclarer que ses maîtres étaient encore prêts de rentrer en négociation, & nous ayant fait espérer qu'ils abandonneraient Yacsa, nos ambassadeurs étaient incertains du parti qu'ils devaient prendre, craignant d'un côté que ce changement des Moscovites ne fût une feinte pour gagner du temps, & prévenir nos desseins ; & d'un autre côté appréhendant que s'ils passaient la rivière, il ne se fît quelque acte d'hostilité qui achevât de ruiner toutes les espérances de la paix, &

qu'ensuite l'empereur ne trouvât mauvais qu'ils eussent rompu la négociation.

Dans cette irrésolution ils cherchaient à s'assurer de notre suffrage, tâchaient de nous faire entrer dans leur sentiment ; mais nous refusâmes de leur donner sur cela aucun conseil. Nous leur répondîmes que notre profession ne nous permettait pas de nous mêler de ces sortes d'affaires ; que d'ailleurs ils étaient en plus grand nombre, plus éclairés, & plus expérimentés que nous, & qu'il leur était aisé de se déterminer au parti le plus sage ; comme ils pressentirent que non seulement nous ne désespérions pas d'une prochaine paix ; mais même que nous penchions plus à croire qu'elle se ferait véritablement, ils envoyèrent un contre-ordre à ceux qu'ils avaient dépêchés pour couper les grains d'Yacsa ; mais il était trop tard, on ne put les atteindre ; ils continuèrent cependant toute la nuit p.196 à faire passer la rivière à nos troupes.

Le temps fut assez serein tout le jour.

Le 28 au matin les députés moscovites revinrent à nos ambassadeurs, & offrirent de la part de leurs plénipotentiaires de céder Yacsa à l'empire de la Chine, à condition pourtant qu'il serait rasé, & qu'on ne le rebâtirait plus ; ils furent pareillement d'accord que la rivière d'Ergoné servirait de bornes aux deux empires ; mais ils prétendaient que la peuplade qu'ils avaient à l'orient de cette rivière, leur demeurât ; en un mot ils consentaient presque à tout ce qu'il y avait de plus essentiel dans les propositions que nos ambassadeurs avaient faites avant de se séparer. Ils demandèrent ensuite avec instance qu'on nous envoyât vers leurs maîtres, pour mettre la dernière main à cet ouvrage, mais ils furent refusés.

Comme pendant cet entretien nos troupes commencèrent à paraître de l'autre coté de la rivière sur le haut des montagnes, au bas desquelles étaient placés le bourg & la forteresse de Niptchou, nos ambassadeurs avertirent les députés de la résolution qu'ils avaient prise de passer la rivière, non pas à dessein de faire aucun acte d'hostilité, mais seulement pour être plus commodément, puisqu'ils ne

pouvaient plus demeurer dans un camp inondé, & aux environs duquel il n'y avait plus de fourrages. Ils ajoutèrent que si les plénipotentiaires moscovites voulaient enfin consentir aux conditions qu'ils avaient proposées, & le leur faire savoir au plus tôt, qu'ils attendraient encore une heure ou deux sans passer la rivière, sinon qu'ils iraient de l'autre côté attendre la réponse proche de Niptchou.

Les députés moscovites s'en étant retournés, nous attendîmes leur retour près de deux heures ; mais comme personne ne paraissait, nos ambassadeurs s'embarquèrent & nous avec eux ; nous passâmes la rivière à trois lieues au-dessus de la forteresse, où nos troupes avaient presque toutes passé. On avait ordonné que le quartier général des troupes serait à l'endroit même du passage dans une petite vallée & sur le penchant des montagnes ; que les barques se rangeraient des deux côtés de la rivière, & que les soldats se camperaient sur ses bords auprès des barques ; la plupart du bagage demeura de l'autre côté avec une garde suffisante pour la défendre de toute insulte ; cependant on avait fait avancer toutes les troupes jusqu'à la ville de Niptchou, & on les avait placées par escadrons & par pelotons, en sorte qu'elles occupaient tout l'espace qui est entre les deux rivières de Saghalien oula, & de Niptchou, & qu'elles ôtaient aux Moscovites toute communication de ce côté-là.

Dès qu'ils s'aperçurent du passage de nos troupes, ils ramassèrent leur monde & leurs troupeaux aux environs de la forteresse, & ils placèrent des corps de garde avancés, pour observer le mouvement de nos soldats.

Aussitôt que nous fûmes passés de l'autre côté de la rivière, nous montâmes à cheval avec nos ambassadeurs, & nous avançâmes jusqu'au pied des montagnes, à un bon quart de lieue de la forteresse de Niptchou ; nous trouvâmes sur le chemin plusieurs escadrons de nos troupes en bataille, la cuirasse sur le dos.

A peine fûmes-nous parvenus à la vue de la forteresse de Niptchou, que nous aperçûmes les députés des plénipotentiaires moscovites, qui ne nous ayant plus trouvés dans notre premier camp où ils étaient allés

nous chercher, venaient droit à nous ; ils apportaient la résolution de nos plénipotentiaires, qui consentaient presque à tout ce que nos ambassadeurs avaient souhaité pour les bornes des deux empires ; il ne restait que quelques difficultés peu considérables, & les députés moscovites demandaient que pour les terminer, ils nous envoyassent vers leurs maîtres.

C'est à quoi nos ambassadeurs eurent p.197 beaucoup de peine à consentir ; ils ne pouvaient se fier à des gens dont ils croyaient avoir été trompés, & ils craignaient qu'on ne cherchât à les amuser, en traînant la négociation en longueur, pour avoir le loisir de se précautionner, ou même qu'on ne nous retînt dans la forteresse.

Ce ne fut donc qu'à force de prières qu'ils me laissèrent aller seul, sans autre suite que de quelques domestiques, & sans vouloir permettre que le père Pereira m'accompagnât. Je vis en entrant dans la bourgade que les Moscovites avaient placé dans la rue quinze pièces de campagne ; le calibre en était petit, mais elles étaient la plupart fort longues, & toutes de bronze, aussi bien qu'un mortier que je vis dans la rue. J'achevai là de convenir avec les plénipotentiaires des bornes qu'on poserait entre les deux empires, & des autres principales conditions de la paix ; de sorte que je la tins entièrement conclue ; je retournai porter cette agréable nouvelle à nos ambassadeurs, qui attendaient mon retour avec crainte & impatience ; tout le monde eut beaucoup de joie d'apprendre l'heureux succès de la négociation.

Ce même jour plusieurs troupes de Mongous ou de Tartares de Kalka qui s'étaient faits vassaux des Moscovites, dont ils étaient maltraités, envoyèrent des députés à nos ambassadeurs pour leur faire savoir qu'ils désiraient se soumettre à l'empereur de la Chine, & se retirer sur ses terres ; ils les priaient de les recevoir, & de les aider à passer la rivière ; ils étaient assemblés au nombre de plus de mille avec toutes leurs familles & leurs troupeaux, & les jours suivants leur nombre grossit considérablement.

Nos ambassadeurs ne voulurent rien leur promettre pour ne pas apporter d'obstacle à la paix ; mais ils leur firent espérer, que si les

Moscovites ne consentaient pas aux articles qu'ils avaient proposés, ils les recevraient avec joie dans leur parti.

Le temps fut serein tout le jour & assez chaud depuis midi jusqu'au soir ; nos ambassadeurs commencèrent à reconnaître la faute qu'ils avaient faite de ne nous pas donner assez de crédit dans le commencement de la négociation, & depuis ce jour-là ils nous honorèrent de toute leur confiance.

Le 29 les plénipotentiaires moscovites envoyèrent des députés à nos ambassadeurs pour leur faire plusieurs demandes, dont ils prétendaient faire autant d'articles de paix ; les plus considérables étaient :

Premièrement, que dans les lettres qu'on écrirait ci-après aux grands ducs leurs maîtres, on y mettrait leurs titres, ou tout au long, ou du moins en abrégé, & qu'on ne mettrait dans ces lettres aucuns termes qui marquassent de la supériorité ou de l'infériorité dans les empereurs de l'un & de l'autre empire.

2° Que si l'on s'envoyait mutuellement des ambassadeurs pour se faire part l'un à l'autre des principaux évènements des deux empires, ces ambassadeurs seraient traités avec toute sorte d'honneurs ; qu'on ne les obligerait à aucune bassesse ; qu'ils rendraient les lettres de leurs maîtres en main propre à l'empereur, vers lequel ils seraient envoyés ; & qu'ils auraient liberté entière dans les lieux où ils se trouveraient, & à la cour même.

3° Que le commerce serait libre des deux côtés, & que les sujets de l'un & de l'autre empire pourraient, avec la permission des gouverneurs, sous la juridiction desquels ils le trouveraient, aller librement où bon leur semblerait, & faire leur commerce des terres d'un empire dans celles de l'autre.

A la première & à la seconde demande nos ambassadeurs répondirent, que comme ils n'avaient point apporté d'instruction sur cela de leur maître, & que d'ailleurs comme on n'avait jamais p.198 envoyé d'ambassadeurs de la Chine en aucun autre royaume, ils ne pouvaient rien déterminer ; qu'il ne leur appartenait pas non plus de

régler le style des lettres de leur empereur, mais qu'ils pouvaient assurer en général que les sujets des grands ducs, & à plus forte raison les ambassadeurs, seraient toujours reçus avec distinction ; & ils accordèrent sans peine la troisième demande, mais ils faisaient difficulté de consentir qu'on la mît par écrit dans le traité de paix, disant, que comme c'était une affaire de peu de conséquence, il ne leur serait pas honorable de la mêler avec les règlements des limites, qui était proprement l'affaire qu'ils étaient venus traiter.

Enfin ces députés moscovites prièrent nos ambassadeurs de faire mettre par écrit les articles dont on était convenu, & de dresser le traité de paix, comme ils prétendaient qu'il devait être ; ils demandaient qu'en suite on le leur communiquât, afin qu'après l'avoir vu, ils pussent donner pareillement le leur, ce qu'on leur promit.

Le temps fut serein tout le jour & chaud l'après-midi, la nuit il fit du tonnerre & un orage.

Le 30 tout le jour fut employé à dresser la minute du traité de paix, & nous passâmes la nuit à le traduire en latin.

Le temps fut serein & tempéré tout le jour.

Le 31 nous portâmes cette traduction latine des articles de la paix aux plénipotentiaires, & après que nous la leur eûmes lue, ils en demandèrent copie, ce que nous leur accordâmes, & ils promirent d'y rendre incessamment leur réponse.

Le temps fut serein & tempéré tout le jour.

Le premier jour de septembre les plénipotentiaires moscovites envoyèrent demander à nos ambassadeurs l'explication d'un article, dans lequel on avait inséré quelque chose, dont on ne leur avait point parlé ; car on avait écrit que les limites des deux empires se fixeraient à une chaîne de montagnes qui s'étend depuis la source de la petite rivière de Kerbetchi au nord-est, jusqu'à la mer Orientale & Boréale, & qui finit par une langue de montagnes qui entre jusque dans la mer.

Cette chaîne de montagnes s'appelle Nossé ; sur quoi il est à remarquer, que les montagnes qui sont à la source du Kerbetchi,

forment deux chaînes de hautes roches, dont les unes s'étendent presque droit à l'est, & courent à peu près en ligne parallèle au fleuve Onon ou Saghalien oula, & c'était celles-là que les Moscovites prétendaient devoir faire les limites des deux empires.

L'autre chaîne s'étend au nord-est, & c'était celle où nos gens voulaient établir les bornes de leur empire. Or entre ces deux chaînes de montagnes, il y a une vaste étendue de pays, & plusieurs rivières, dont la principale est appelée Oudi sur les bords de laquelle les Moscovites ont plusieurs colonies ; c'est en ces endroits que se trouvent les plus précieuses zibelines, les renards noirs, & autres fourrures.

C'est aussi au bord de la mer qui est entre ces deux montagnes, qu'ils pêchent ces grands poissons, dont les dents sont plus belles & plus dures que l'ivoire, & dont les Tartares font un grand cas ; ils en forment des anneaux qu'ils mettent au pouce droit, pour ne se pas blesser en tirant de l'arc.

Nos ambassadeurs répondirent, qu'ils prétendaient que ce serait la chaîne de montagnes nommée Nossé, qui marquerait les bornes ; sur quoi les députés moscovites se retirèrent, nous disant, qu'ils ne croyaient pas que leurs plénipotentiaires y donnassent jamais leur consentement.

Le 2 les Moscovites n'envoyant point de nouvelles, nos ambassadeurs se trouvèrent embarrassés, & virent p.199 bien que pour vouloir plus qu'ils n'avaient ordre de demander, ils se mettaient en risque de rompre la négociation, & de ne rien conclure. Ils tinrent conseil, & nous y appelèrent.

Nous leur répondîmes nettement que sans nous mêler de cette affaire, & sans leur donner aucun avis, nous ne croyions pas que les Moscovites leur accordassent ce qu'ils avaient demandé, vu qu'on n'avait point du tout fait mention de ce Nossé, quand on était convenu des bornes des deux empires ; & nous ajoutâmes qu'ils ne savaient peut-être pas quelle étendue de pays il y avait jusqu'à cette montagne de Nossé ; ils furent fort surpris lorsque nous leur apprîmes qu'il y avait

plus de mille lieues en droiture depuis Peking jusqu'à ces montagnes de Nossé, ce qui est très vrai selon la carte des Moscovites que nous avions vue ; car ces montagnes y sont marquées dans le lieu où elles entrent dans la mer presqu'au 80e degré de latitude septentrionale.

Cela leur fit prendre le parti de nous demander si nous voulions bien aller vers ces plénipotentiaires, pour tâcher de renouer la négociation, & de faire en sorte que cette étendue de pays se partageât entre les deux couronnes ; ce qu'il y avait de désagréable, c'est qu'ils prétendaient qu'anciennement ces terres leur avaient toutes appartenues, & ils le disaient d'un ton à faire croire qu'ils en étaient persuadés.

Comme on était sur le point de nous faire partir, on vint avertir nos ambassadeurs, qu'il venait un cavalier moscovite accompagné de quelques Tartares, qui apportait un papier. Cela fit surseoir notre départ, jusqu'à ce qu'on eût vu de quoi il s'agissait.

Ce papier était une protestation fort bien faite & fort éloquente, que les plénipotentiaires faisaient à nos ambassadeurs de la sincérité avec laquelle ils avaient procédé dans cette négociation ; l'intention qu'ils avaient témoignée de conclure la paix, en cédant tout ce qu'ils pouvaient ; qu'au reste comme on leur demandait des pays auxquels on n'avait jamais marqué avoir de prétention dans toutes les lettres qu'on avait écrites à leur empereur ou à ses ministres de la part de l'empereur de la Chine, ils prenaient Dieu à témoin qu'ils n'avaient aucun pouvoir, non seulement de disposer, mais même de traiter de ces pays, qu'ainsi ils ne pouvaient en aucune manière écouter une pareille proposition ; mais que pour faire voir encore davantage la sincérité de leur inclination à la paix, ils étaient prêts de consentir qu'on laissât ces terres en neutralité pour en traiter dans la suite, quand on aurait pris sur cela les instructions & les ordres nécessaires ; que si nos ambassadeurs persistaient dans leur demande, ils protestaient à la face du ciel & de la terre, qu'ils ne seraient point responsables des maux que causerait une guerre à laquelle ils s'efforçaient de mettre fin, ni du sang qui s'y répandrait ; que de leur part ils étaient résolus à ne point attaquer nos gens, quand bien même la paix ne se conclurait pas ; mais qu'ils se

défendraient de leur mieux s'ils étaient attaqués, & qu'ils comptaient sur la protection de Dieu, qui connaissait la droiture de leurs intentions.

Cette protestation écrite en latin, & dont nous expliquâmes le sens, fit sur nos ambassadeurs tout l'effet que les Moscovites eussent pu désirer. Ils étaient déjà fort ébranlés, comme je l'ai fait remarquer ; ainsi ils répondirent avec douceur qu'ils avaient aussi bien que les Moscovites la plus forte inclination pour la paix, à laquelle ils voulaient apporter de leur part toutes les facilités imaginables ; mais que comme il se faisait tard, ils se réservaient à nous envoyer le lendemain pour faire savoir leurs intentions aux plénipotentiaires moscovites.

Le temps fut encore serein & tempéré tout le jour.

p.200 Le 3 nous allâmes porter cet article des limites modifié, de telle sorte que les plénipotentiaires moscovites en demeurèrent satisfaits ; on convint que l'article qui concerne la partie des terres qui est entre ces deux chaînes de montagnes demeurerait indécis, jusqu'à ce qu'on en eût informé les deux empereurs, & connu leur résolution.

En allant à la bourgade de Niptchou nous trouvâmes que les Moscovites l'avaient fortifiée, en l'environnant d'une espèce d'estacade formée des poutres dont ils avaient fait les jangades, sur lesquelles le train des plénipotentiaires était venu ; cette estacade était principalement faite pour empêcher les Tartares d'entrer à cheval dans la bourgade.

Le temps fut serein & tempéré tout le jour.

Le 4 les plénipotentiaires moscovites envoyèrent le projet des articles de paix, selon qu'ils l'avaient conçu ; on convint presque de tout ; nous en prîmes une copie que nous traduisîmes toute la nuit ; mais auparavant nous allâmes encore demander un éclaircissement sur quelques difficultés que nos ambassadeurs ne voulaient pas passer. La principale consistait en ce que les Moscovites voulaient qu'on écrivît dans le traité de paix, que la forteresse d'Yacsa ne serait jamais rebâtie, à quoi nos gens refusaient de consentir, quoiqu'ils n'eussent aucun dessein de la rétablir.

Le temps fut inconstant pendant tout le jour, & il plut un peu le soir.

Le 5 nous allâmes encore trouver les plénipotentiaires moscovites, pour leur porter le traité de paix, selon que nos ambassadeurs l'avaient projeté. Il y eut du débat sur quelques paroles que les Moscovites demandaient que l'on ajoutât, ou que l'on retranchât, sur quoi il fallut consulter de nouveau nos ambassadeurs ; comme il ne s'agissait que de quelques formalités & de choses de peu de conséquence, ils donnèrent les mains à tout, afin de finir, & de songer au retour, parce que la saison était déjà avancée.

Le temps fut serein tout le jour.

Le 6 nous achevâmes enfin de régler de part & d'autre la formule du traité de paix ; nous le dressâmes l'interprète des Moscovites & moi, selon la pensée de nos ambassadeurs, & nous convînmes de la manière dont il serait signé, scellé, & juré par les ambassadeurs des deux partis.

Le temps fut fort serein tout le jour.

Le 7 nous fûmes presque depuis le grand matin jusqu'au soir avec les plénipotentiaires moscovites, & leur interprète, pour écrire les deux exemplaires latins du traité de paix, parce qu'il fallut encore disputer le terrain, & passer une partie de la journée en allées & venues, pour convenir de quelques formalités, sur lesquelles les Moscovites formaient à tout propos des chicanes.

Enfin nous achevâmes de mettre au net ces deux exemplaires latins du traité de paix, conçus presque dans les mêmes termes ; toute la différence consistait, en ce que dans l'exemplaire que je dressai pour nos ambassadeurs, l'empereur de la Chine était nommé avant les grands ducs de Moscovie, & nos ambassadeurs avant leurs plénipotentiaires ; au lieu que dans l'exemplaire des Moscovites, ils avaient mis leurs grands ducs en premier lieu, & s'étaient mis eux-mêmes avant nos ambassadeurs.

Voici une traduction fidèle de l'exemplaire que nous fîmes de notre part, & que nos ambassadeurs donnèrent aux plénipotentiaires moscovites.

Par ordre du très grand empereur

@

p.201 Song hotou, capitaine des officiers de la garde du corps, conseiller d'État & Grand du palais.

Tong que kang, Grand du palais, cong du premier ordre, seigneur d'un des étendards de l'empire, & oncle de l'empereur.

Lang tan, seigneur d'un des étendards de l'empire.

Lang tartcha, seigneur d'un des étendards de l'empire.

Sapso, général des camps & armées de l'empereur sur le fleuve Saghalien oula, & gouverneur général des pays circonvoisins.

Ma la, grand enseigne d'un étendard de l'empire.

Wenta, second président du Tribunal des affaires étrangères & autres.

S'étant assemblés proche le bourg de Niptchou l'an vingt-huitième de Cang hi, durant la septième lune, avec les grands ambassadeurs plénipotentiaires, Theodore Alexienovicz Golovvin, Okolnitz, & lieutenant de Branki & ses compagnons, afin de réprimer l'insolence de certaines canailles, qui faisant des courses hors des limites de leurs terres pour y chasser, pillent, tuent, & excitent des troubles & des brouilleries, comme aussi pour déterminer clairement & distinctement des bornes entre les deux empires de la Chine & de la Moscovie, & enfin pour établir une paix & une intelligence éternelle ; nous sommes convenus par un accord mutuel des articles suivants.

1° La rivière nommée Kerbetchi, qui est la plus proche de la rivière Chorna, appelée en tartare Ourouon, & qui se décharge dans le fleuve Saghalien oula, servira de bornes aux deux empires, & cette longue chaîne de montagnes, qui est au-dessous de la source de ladite rivière de Kerbetchi, & qui s'étend jusqu'à la mer Orientale, servira aussi de bornes entre les deux empires ; en sorte que toutes les rivières, ruisseaux grands ou petits qui coulent de la partie méridionale de ces montagnes, & vont se jeter dans le fleuve de Saghalien oula, toutes les

terres & pays qui sont au sud du sommet desdites montagnes, appartiendront à l'empire de la Chine, & que toutes les terres, pays, rivières & ruisseaux qui sont de l'autre côté du sommet des autres montagnes s'étendant vers le nord, demeureront à l'empire de Moscovie, avec cette clause néanmoins que tout le pays qui est immédiatement entre ladite chaîne de montagnes & la rivière nommée Oudi, demeurera indécis, jusqu'à ce que les ambassadeurs des deux partis étant retournés dans leur pays, aient pris les informations & les connaissances nécessaires pour traiter de cet article, après quoi on décidera l'affaire, ou par des ambassadeurs, ou par lettres.

De plus, la rivière nommée Ergoné, qui se décharge aussi dans le fleuve Saghalien oula, servira de bornes entre les deux empires ; en sorte que toutes les terres & pays qui sont au sud de ladite rivière d'Ergoné appartiendront à l'empereur de la Chine ; & tout ce qui est au nord demeurera à l'empire de Moscovie. Toutes les maisons & habitations qui sont présentement au sud de ladite p.202 rivière d'Ergoné à l'embouchure de la rivière de Meritken, seront transportées de l'autre côté sur le bord septentrional de l'Ergoné.

2° La forteresse bâtie par les Moscovites dans le lieu nommé Yacsa sera entièrement démolie, & tous les sujets de l'empire de Moscovie qui demeurent dans ladite forteresse, seront ramenés avec tous leurs effets sur les terres appartenantes à la couronne de Moscovie.

Les chasseurs des deux empires ne pourront, pour quelque cause que ce soit, passer au-delà de ces bornes ainsi déterminées.

Que s'il arrive qu'une ou deux personnes de petite conséquence fassent quelques excursions au-delà des limites, soit pour chasser, soit pour voler ou piller, on les prendra aussitôt, & on les mènera aux gouverneurs & aux officiers établis sur les frontières des deux empires, & lesdits gouverneurs informés de la qualité du crime, les puniront comme ils le mériteront.

Que si des gens assemblés jusqu'au nombre de dix ou de quinze vont en armes chasser ou piller sur les terres qui sont au-delà de leurs

limites, ou s'ils tuent quelques sujets de l'autre couronne, on en informera les empereurs des deux empires, & tous ceux qui seront trouvés coupables de ce crime, seront punis de mort, & on ne suscitera point de guerre pour quelque excès que ce puisse être de personnes particulières, beaucoup moins agira-t-on par voie de fait en répandant du sang.

3° Tout ce qui s’est passé jusqu'à présent, de quelque nature qu'il puisse être, fera enseveli dans un éternel oubli.

4° Depuis le jour que cette paix éternelle entre les deux empires aura été jurée, on ne recevra plus aucun transfuge ou déserteur de part ni d'autre ; mais si quelque sujet d'un des deux empires s'enfuit dans les terres de l'autre, il fera aussitôt pris & renvoyé.

5° Tous les sujets de la couronne de Moscovie, qui sont présentement dans l'empire de la Chine, & tous ceux de la couronne de la Chine qui sont présentement dans l'empire de Moscovie, demeureront dans l'état où ils sont.

6° Ayant égard au présent traité de paix & d'union réciproque entre les deux couronnes, toutes sortes de personnes de quelque condition qu'elles puissent être, pourront aller & venir réciproquement, avec toute sorte de liberté, des terres sujettes à l'un des deux empires dans celles de l'autre, pourvu qu'ils aient des patentes par lesquelles il conste qu'ils viennent avec permission ; & il leur sera permis de vendre & d'acheter tout ce qu'ils jugeront à propos, & de faire un commerce réciproque.

Tous les différends survenus sur les frontières des deux couronnes étant ainsi terminés, & ayant établi une paix sincère, & une éternelle union entre les deux nations, il n'y aura plus aucun sujet de trouble, si l'on observe exactement les articles ci-dessus mentionnés du présent traité, qui seront mis par écrit.

Les grands ambassadeurs des deux couronnes se donneront réciproquement chacun deux exemplaires dudit traité, scellé de leur sceau ; & enfin ce présent traité, avec tous ses articles, sera gravé en

langue tartare, chinoise, moscovite, & latine, sur des pierres qui seront posées aux bornes établies entre les deux empires, pour y servir d'un monument éternel, de la bonne intelligence qui doit régner entr'eux.

L'exemplaire du traité fait par les Moscovites était le même en substance, seulement ils se nommaient les premiers, & détaillaient tous les titres des czars que je ne mets pas ici, parce que personne ne les ignore.

Aussitôt que nous eûmes achevé l'un & l'autre d'écrire les exemplaires de ce traité, qui devaient être signés, scellés, & échangés ce jour-là même, selon qu'on en était convenu, les p.203 ambassadeurs & plénipotentiaires moscovites se mirent en marche pour se rendre au lieu de l'assemblée, qui était une tente tendue proche de la bourgade de Niptchou.

Nos ambassadeurs vinrent à la tête de la plus grande partie de leur cavalerie, environnés de tous les officiers & mandarins de leur suite, tous revêtus de leurs habits de cérémonie ; c'étaient des vestes de brocard d'or & de soie, avec les dragons de l'empire ; ils étaient escortés par plus de quinze cents chevaux, ayant leurs étendards grands & petits déployés ; il n'y manquait que de bonnes trompettes & des timbales.

Les plénipotentiaires moscovites de leur part vinrent aussi précédés deux ou trois cents soldats d'infanterie, dont les tambours, fifres & hautbois, mêlés avec les trompettes, les timbales, & les musettes de la cavalerie faisaient un concert fort agréable, car ils s'accordaient parfaitement bien.

Les plénipotentiaires moscovites mirent les premiers pied à terre, & pour faire les honneurs de leur pays, ils vinrent quelques pas au-devant de nos ambassadeurs, & les invitèrent d'entrer les premiers, disant que la tente leur appartenait ; ils se placèrent vis-à-vis les uns des autres sur des bancs couverts de tapis de Turquie, ayant une table seulement entr'eux ; nous fûmes aussi assis sur un banc au haut bout de la table, tout le reste de la suite grands & petits demeurèrent debout.

Après s'être fait les civilités ordinaires, nous commençâmes à lire à haute voix le traité de paix dans les exemplaires mêmes qui devaient être signés & scellés. Je lus d'abord le nôtre à haute voix, & ensuite je le donnai à l'interprète des Moscovites, qui le lut encore une fois à haute voix, pendant que je lisais le sien tout bas, pour voir s'il était conforme aux articles dont nous étions convenus.

Après cette lecture, chacun de son côté signa & scella les deux exemplaires qu'il devait donner à l'autre partie, savoir, nos gens, un en tartare, & un en latin ; & les Moscovites, un en moscovite, & un autre en latin. Il n'y eut que les exemplaires latins qui furent tous deux scellés des sceaux de l'une & de l'autre nation ; après quoi les ambassadeurs s'étant levés tous ensemble, & tenant chacun les exemplaires du traité de paix, ils jurèrent au nom de leurs maîtres de l'observer fidèlement, prenant Dieu tout-puissant, seigneur absolu de toutes choses, à témoin de la sincérité de leur intention.

Nos ambassadeurs avaient eu ordre exprès de l'empereur de jurer la paix par le Dieu des chrétiens, croyant avec raison, que rien ne pouvait avoir plus de force sur l'esprit des Moscovites, pour leur faire observer inviolablement le traité de paix, que de savoir qu'elle avait été jurée au nom du vrai Dieu. Nos ambassadeurs avaient composé une formule de jurement que je rapporterai ici fidèlement traduite, pour mieux faire connaître leur génie. Voici comme il était conçu.

La guerre que se sont faits les habitants des frontières des deux empires de la Chine & de la Moscovie, & les combats que se sont donnés les deux partis avec effusion de sang, troublant la paix & le repos des peuples, étant entièrement contraires a la divine volonté du ciel, qui est amie de la tranquillité publique ; nous, grands ambassadeurs des deux empires, avons été envoyés pour déterminer les bornes des deux États, & établir une paix solide & éternelle entre les deux nations ; ce que nous avons heureusement exécuté dans les conférences que nous avons tenues la vingt-huitième année de Cang hi, pendant la septième lune, proche de la bourgade de Niptchou, ayant marqué très distinctement, & mis par écrit les noms des pays & des

lieux où se touchent les deux empires, établi des bornes à l'un & à l'autre, & réglé la p.204 manière dont on traitera à l'avenir les affaires qui pourraient survenir, & ayant réciproquement reçu l'un de l'autre un écrit authentique, dans lequel est contenu le traité de paix, & étant convenus de faire graver ledit traité avec tous les articles sur des pierres qui seront mises sur les lieux que nous avons marqués, pour être les bornes des deux empires, afin que tous ceux qui passeront par ces endroits, en puissent être pleinement informés, & que cette paix avec toutes ses conditions, soit inviolablement gardée à jamais.

Que si quelqu'un avait seulement la pensée ou le dessein secret de transgresser ces articles de paix, ou si manquant de parole & de foi, il venait à les violer par quelque intérêt particulier, ou formait le dessein d'exciter de nouveaux troubles, & de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes choses, qui connaît le fond des cœurs, de ne pas permettre que tels gens vivent jusqu'à un âge parfait, mais qu'il les punisse par une mort avancée.

Ils avaient dessein de lire cette formule de jurement à genoux devant une image du Dieu des chrétiens, & de l'adorer en se prosternant jusqu'à terre selon leur coutume, & ensuite de brûler ladite formule signée de leur main, & cachetée du sceau des troupes de l'empereur ; mais les Moscovites à qui nous proposâmes la chose de la part de nos ambassadeurs, craignant peut-être qu'il ne s'y glissât quelque superstition, ou du moins ne voulant pas s'astreindre à d'autres coutumes qu'aux leurs, dirent que chacun jurerait à sa manière. Cela fut cause que nos ambassadeurs laissant là leur formule, se contentèrent de faire le même jurement que les Moscovites.

La paix étant ainsi jurée, on fit les échanges ; le chef des Moscovites donna les deux exemplaires qu'il avait préparés au chef de nos ambassadeurs, & celui-ci lui donna en même temps les deux nôtres ; après quoi ils s'embrassèrent l'un l'autre au bruit des trompettes, des timbales, des hautbois, des tambours & des fifres.

Le chef des plénipotentiaires moscovites fit ensuite servir la collation à nos ambassadeurs ; elle consistait en deux sortes de confitures, l'une

d'écorce de limon, & l'autre d'une espèce de gelée ou cotignac avec du sucre fort blanc & fort fin, & deux ou trois sortes de vins ; on s'entretint ainsi jusqu'à une heure de nuit fermée, & on passa le temps à se faire des civilités réciproques sur l'amitié qu'ils venaient d'établir entre les deux Empires.

On convint que l'on ferait incessamment partir des gens de part & d'autre pour Yacsa, afin d'y publier la paix, & d'exécuter l'article par lequel il avait été conclu, que cette forteresse serait démolie, & que les habitants seraient transportés avec tous leurs effets jusque sur les terres des grands ducs de Moscovie ; qu'on en enverrait de même vers la peuplade bâtie à l'orient de la rivière d'Ergoné, pour en faire aussi démolir les maisons, & les transporter de l'autre côté de la rivière.

Le chef des plénipotentiaires fit élargir à notre prière deux Tartares de Solon, qui étaient depuis longtemps prisonniers dans la forteresse de Niptchou, & il pria nos ambassadeurs de vouloir bien demeurer encore quelques jours dans leur camp avant que de partir, afin qu'ils se pussent voir, s'entretenir, & goûter les fruits de l'amitié qu'ils venaient de contracter ; nos ambassadeurs lui accordèrent encore un jour, après quoi on se sépara, & chacun monta à cheval.

Les plénipotentiaires moscovites accompagnèrent nos ambassadeurs jusqu'à l'extrémité de la bourgade, & les firent ensuite reconduire aux flambeaux jusque sur le bord de la rivière, où nos barques nous attendaient. Après que nous eûmes passé la rivière, nous fûmes p.205 obligés d'attendre à l'autre bord assez longtemps, jusqu'à ce que tout le monde & une partie de nos chevaux fussent aussi passés ; ce qui ne se fit qu'avec bien du temps & beaucoup de peine, parce qu'il était nuit, & qu'il fallait faire passer les chevaux à la nage.

Enfin nous ne nous rendîmes à notre camp qui était à deux lieues au-dessus de Niptchou qu'après minuit, extrêmement lassés & fatigués, moi particulièrement qui n'avais rien pris de la journée, & qui depuis huit à dix jours n'avais pas eu le loisir de me reposer ni de manger qu'à la hâte, & comme à la dérobée, parce que nous étions occupés jour & nuit à aller & revenir, ou à traduire les papiers qui se faisaient de part &

d'autre, ou à traiter avec les ambassadeurs de l'un & de l'autre parti.

Mais il faut avouer que Dieu nous a protégés particulièrement dans cette occasion, & qu'il a tellement disposé les choses, que sans que nous soyons entrés dans une grande négociation qui eût été peu sortable à notre état, nous avons si bien ménagé cette affaire, & si bien renoué la négociation, presque entièrement rompue deux ou trois fois, qu'enfin cette paix s’est heureusement conclue, de manière qu'il n'y avait personne depuis les ambassadeurs jusqu'aux derniers soldats, qui ne publiât hautement que le succès nous en était dû, & que sans nous, jamais cette paix ne se serait faite.

En effet les esprits étaient si pleins de défiance les uns des autres, les génies, les mœurs, & les coutumes des deux nations si différentes, qu'ils eussent difficilement pu convenir ensemble, si à force de remontrances & de prières, nous ne les eussions rendus capables les uns & les autres de ne se point obstiner à ne rien céder. Aussi le chef des plénipotentiaires moscovites nous promit-il de rendre témoignage aux grands ducs ses maîtres, des bons offices que nous leur avions rendus, nous faisant espérer qu'en vue de ce service, il protégerait & favoriserait notre Compagnie dans son empire.

D'ailleurs les chefs de nos ambassadeurs nous ont rendu la même justice ; car ayant envoyé deux de leurs officiers à l'empereur, pour lui rendre compte de ce qui s'était passé dans le cours de cette négociation, ils leur ordonnèrent de dire à Sa Majesté, que sans nous une affaire si importante n'aurait jamais été terminée, & qu'ils nous étaient redevables du succès, louant le discernement de Sa Majesté d'avoir su si bien choisir son monde, & de leur avoir ordonné de nous croire & de se fier entièrement à nous.

Le temps fut inconstant, partie serein, partie couvert, & il plut même un peu.

Le 8 au matin le chef des plénipotentiaires moscovites envoya saluer nos ambassadeurs, & en même temps leur faire un présent d'une horloge sonnante, de trois montres, de deux vases de vermeil doré,

d'une lunette d'approche de quatre pieds environ, d'un miroir d'un peu plus d'un pied de haut, & de quelques fourrures. Le tout bien estimé, ne pouvait pas monter à plus de cinq ou six cents écus, encore avait-il tellement disposé les choses, que tout ce qu'il y avait de considérable était presque tout pour le premier des deux chefs de l'ambassade ; le second chef, oncle de l'empereur, qui avait un rang & un pouvoir égal à l'autre, en parut extrêmement offensé ; mais nous raccommodâmes la chose le mieux qu'il nous fût possible, en faisant en sorte que le tout fût présenté à nos ambassadeurs en commun ; ils acceptèrent le présent après quelques difficultés & ils résolurent entr'eux de ne s'en rien approprier, mais de l'offrir à l'empereur.

Le chef des plénipotentiaires nous fit aussi inviter à l'aller voir ; nous nous rendîmes chez lui vers le midi, il nous traita familièrement & avec beaucoup de civilité, il nous entretint des p.206 nouvelles qu'il savait d'Europe, & il nous réitéra qu'il agirait fortement auprès des grands ducs ses maîtres, afin qu'ils reconnussent dans la personne de nos Pères qui sont à Moscou les bons offices que nous avions rendus à sa nation, tant à la cour de Peking, que dans la présente négociation.

Pendant que nous étions avec eux, les envoyés de nos ambassadeurs vinrent aussi offrir des présents à ce chef des plénipotentiaires ; ils consistaient en une selle en broderie d'or avec les dragons de l'empire, en deux petites tasses d'or ciselé, & fort proprement travaillées, & en une très grande quantité des plus belles pièces de soie de la Chine, de satin, de damas, de brocard d'or & de soie ; de sorte que ce présent avait bien plus d'apparence, & était en effet plus riche que celui que les plénipotentiaires moscovites avaient envoyé. Il y avait aussi cent pièces de toile pour les valets de ce plénipotentiaire, & cent autres pièces pour ceux qui avaient servi d'interprètes en langue mongole, dix pièces de soie pour l'interprète latin, & pour un écrivain qui l'avait souvent accompagné ; après quoi nos gens allèrent encore porter des pièces de soie au gouverneur de Niptchou, & quelques-unes au chancelier de l'ambassade.

Lorsque nous fûmes sur le point de prendre congé des

plénipotentiaires, leur chef nous donna quelques peaux de zibelines & de xoulonnes, semblables à celles qu'il nous avait déjà envoyées auparavant avec quelques hermines, mais le tout était peu considérable. Les curiosités d'Europe que je lui avais données ne valaient guère moins que son présent ; nous embrassâmes le plénipotentiaire en nous séparant, ensuite nous allâmes voir le gouverneur de Niptchou, qui nous donna aussi à chacun deux assez belles zibelines, & le chancelier de l'ambassade nous obligea à toute force d'en recevoir chacun une.

Nous visitâmes aussi un colonel allemand, bon catholique, & fort ami de nos Pères ; il était malade, & il désirait fort se confesser ; mais comme nous n'entendions pas l'allemand, & qu'il ne savait aucune des langues que nous parlions, il fallut lui donner l'absolution comme à un homme, qui étant dans un pressant danger de mort, ne peut se confesser que par signe.

Le temps fut serein tout le jour.

Le 9 nous partîmes dès le matin pour reprendre la route de Peking ; comme nous retournâmes par le même chemin que nous étions venus, je ne parlerai que des choses dont je n'ai rien dit.

Lorsque nous fûmes arrivés à la première couchée, deux officiers moscovites vinrent sur le soir avec peu de suite complimenter nos ambassadeurs de la part des plénipotentiaires, & leur faire excuse sur ce qu'ils ne venaient pas plus de monde, & qu'ils n'allaient pas plus loin, n'osant s'engager dans le voisinage des Tartares de Kalka qui s'étaient révoltés.

Le temps fut couvert presque tout le jour & fort froid, il tomba même quelque peu de neige, mais l'air devint serein sur le soir.

Le 10 nous continuâmes notre route dans un chemin différent de celui par lequel nous étions venus, pour éviter les boues & les fondrières, dont les bois sont remplis ; nous fîmes un grand tour, prenant d'abord presqu'à l'ouest, puis suivant le cours de la rivière Saghalien oula & marchant au-dessus des montagnes qui en sont voisines, nous

continuâmes la même route le 11 jusqu'à ce que nous eûmes traversé la rivière d'Ouentou, que nous trouvâmes beaucoup plus basse que lorsque nous l'avions passée la première fois ; il ne laissa pas de se noyer trois ou quatre personnes au passage qui tombèrent de cheval, & qui furent entraînés par le courant de l'eau, qui est extrêmement rapide. Cette rivière d'Ouentou se va décharger dans le fleuve p.207 Saghalien oula, à trois ou quatre lys du lieu où nous la passâmes.

Le temps fut extrêmement froid le 10 au matin, & il gela à glace ; le 11, le temps fut froid seulement le matin, & ensuite tempéré.

Le 12 le temps fut serein avec un grand vent de midi, qui amena des nuées sur le soir.

Le 13 le temps fut couvert presque tout le jour, nous eûmes quelques gouttes de pluie, avec un vent de midi.

Le 14 il fit un brouillard très épais qui dura jusqu'à midi, & qui rendit l'air froid & humide, ensuite il devint serein & chaud pendant le reste du jour. Nos chevaux & tout l'équipage fatigua extrêmement ce jour-là ; les chemins étaient très mauvais, pleins de boue & de fondrières, d'où les bêtes de charge avaient peine à se tirer ; nous repassâmes aisément la rivière de Portchi, parce qu'elle était beaucoup moins profonde, que lorsque nous la passâmes en venant.

Le 15 le temps fut inconstant tout le jour, avec un grand vent de nord-ouest, & quelques gouttes de pluie.

Le 16 le temps fut toujours serein, avec un grand vent de nord fort froid.

Le 17 le temps fut serein tout le jour, le matin grand froid avec glace, ensuite quand le soleil fut un peu élevé sur l'horizon, le temps redevint tempéré.

Le 18 le temps fut serein & tempéré, mais avec un grand vent de sud qui amassa des nuées, & fit tomber la nuit suivante quelques gouttes de pluie.

Le 19 le temps fut couvert & tempéré tout le jour, presque calme

vers le midi ; le vent de midi se changea en vent de nord, & se fortifia jusqu'au soir, de telle sorte qu'à l'entrée de la nuit il devint violent.

Le 20 le temps fut serein tout le jour avec un grand vent, tantôt de nord-ouest, tantôt d'ouest.

Le 21 nous passâmes la rivière de Kerlon, un peu plus bas que nous ne l'avions passée ; comme elle était grossie des pluies, le gué était assez difficile, & à peine les chevaux les plus hauts la purent-ils passer sans nager, de sorte qu'il fallut qu'une partie de notre monde la traversât sur des chameaux.

Le temps fut assez serein tout le jour, mais il fit un grand vent d'ouest, qui se tourna sur le soir au nord-est.

Quatre taikis ou princes kalkas, parents de Tche Tching han vinrent au-devant de nos ambassadeurs, & les saluèrent de la part de leur empereur, qui s'était fait l'année précédente tributaire ou vassal de l'empereur de la Chine ; il s'était mis sous sa protection pour se défendre, & des Moscovites qui s'étaient emparés d'une partie de son pays, & du roi d'Eluth, qui avait chassé les deux autres empereurs de sa famille. Ces taikis donnèrent aussi au nom de l'oncle de leur empereur quatre cent quatre-vingt-dix moutons, & dix-neuf bœufs pour nos soldats, & offrirent à nos ambassadeurs des chevaux, mais ils les refusèrent, & ils se contentèrent d'accepter ce qui était pour les soldats, en leur rendant en échange la valeur de ces bœufs & de ces moutons en pièces de soie, de toile, en thé, &c.

Les taikis eurent bien de la joie d'apprendre que la paix était conclue avec les Moscovites, & que ceux-ci avaient donné toutes sortes de satisfaction à l'empereur ; ils espéraient d'obtenir par la médiation de Sa Majesté, un bon accommodement pour eux-mêmes avec les Moscovites.

Le 22 le temps fut en partie serein, & en partie couvert, avec un vent de nord-ouest très violent & très froid tout le jour ; nous vînmes toujours en chassant aux chèvres jaunes, qui sont en quantité dans ce pays ; nos gens en tuèrent plusieurs, & deux loups qui les suivaient.

Le 23 le temps fut fort froid le matin à cause d'un petit vent de

nord-ouest, mais le soleil ayant pris le dessus, il fut tempéré le reste du jour ; le vent devint p.208 ouest & fort médiocre, toujours serein. Il vint encore des taikis kalkas saluer nos ambassadeurs.

Le 24 le temps fut serein & tempéré tout le jour, il se couvrit seulement sur le soir ; plusieurs taikis on princes kalkas vinrent conduire nos ambassadeurs.

Le 25 le temps fut serein & tempéré tout le jour, & presque sans vent ; quelques heures après que nous fûmes campés, cet empereur de Kalka dont j'ai parlé, & qui se nomme Tche tching han, vint en personne accompagné de plusieurs taikis ou princes de sa maison, & suivi d'environ trente personnes, rendre visite à nos ambassadeurs ; comme ils avaient été avertis de son arrivée, ils s'étaient assemblés dans la tente de Kiou kieou pour l'y recevoir. Tous ses gens & même ses taikis mirent pied à terre en entrant dans le quaran, c'est-à-dire, dans le cercle des tentes, qui est formé par les soldats de chaque étendard ; pour lui il s'avança à cheval jusque vers le milieu de ce quaran, & mit ensuite pied à terre.

Nos ambassadeurs qui l'avaient envoyé recevoir dès l'entrée du quaran, allèrent en personne au-devant de lui, a l'endroit où il mit pied à terre. Ils le placèrent seul au haut bout de la tente, & eux se rangèrent tous d'un côté ; les taikis de cet empereur furent assis de l'autre côté, vis-à-vis de nos ambassadeurs ; nous étions aussi assis à côté d'eux, avec un assez bon nombre de mandarins de la suite de nos ambassadeurs.

Ce prétendu empereur était un jeune homme qui paraissait avoir un peu plus de vingt ans, passablement bien fait de visage pour un Tartare Kalka, dont la figure est communément très hideuse. Il était vêtu aussi bien que les taikis, d'une veste de brocard de soie & d'or de la Chine, bordée de peaux noires ; les bottes étaient de satin, il était couvert d'un bonnet de fourrure, d'une espèce de renard blanc un peu cendré. Il parla fort peu durant cette visite, & ne mangea presque rien de la collation qu'on lui servit, mais ses gens donnèrent dessus à merveille, & se gardèrent bien de rien laisser ; ils remplirent des restes une espèce

de grande bourse, qu'ils portent toujours pendue à leur ceinture.

Les officiers de ce han parlèrent avec nos ambassadeurs des affaires de leur empire, ils en déplorèrent le misérable état, & s'étendirent sur les malheurs des deux empereurs de cette famille, qui ont été chassés de leurs terres par le prince d'Eluth, & obligés de chercher un asile jusque sur les terres de l'empereur de la Chine, abandonnés presque de tous leurs sujets, après avoir perdu leurs troupeaux, qui sont toutes leurs richesses.

Les taikis qui étaient leurs vassaux se sont aussi débandés ; les uns se sont faits vassaux des Moscovites, les autres de l'empereur de la Chine, de sorte que ces deux empereurs dépouillés par un prince tartare, dont l'armée n'était que de sept à huit mille chevaux, à ce qu'on m'a assuré, ont été forcés pareillement de se faire tributaires de la Chine.

Le troisième qui était le père de celui qui vint visiter nos ambassadeurs, & qui tenait sa chétive cour à 70 ou 80 lieues au-dessus de l'endroit où nous avions passé la rivière de Kerlon, le long de cette rivière là même du côté de l'occident, n'eut pas plutôt appris la déroute des deux autres han de sa maison, qu'il s'enfuit vers l'orient, & se vint réfugier à une journée ou deux du chemin de l'endroit où nous étions campés ; il envoya en même temps de ses gens à l'empereur de la Chine, pour implorer sa protection, & se faire son vassal ; mais étant mort peu de temps après, son fils envoya aussitôt à Peking en donner avis à l'empereur, & demander l'investiture de la dignité d'empereur que son père avait.

Cette grâce lui fut accordée sans peine. p.209 Sa Majesté Chinoise envoya au mois de février dernier ce même Ou laoyé, second président du Tribunal des affaires étrangères, pour lui donner l'investiture ; au reste cet empereur est réduit à une telle indigence, que n'ayant que peu de chose à offrir à nos ambassadeurs, il n'eut pas honte de leur présenter à chacun un chameau, un cheval, & un bœuf, qu'ils ne voulurent pas accepter, & cinquante moutons pour les soldats, ce qui ne suffisait pas même pour un repas ; il pria nos ambassadeurs d'employer leur crédit auprès de l'empereur leur maître, & de l'engager à ménager

leur paix, tant avec les Moscovites, qu'avec le roi d'Eluth, afin qu'il pût un peu rétablir ses affaires, qui n'étaient pas en fort bon état.

Nos ambassadeurs lui promirent d'en parler à leur empereur ; mais ils l'exhortèrent ensuite lui & ses gens à établir quelque ordre parmi eux ; car il n'y a ni punition, ni récompense ; chacun vit à sa mode, sans vouloir s'assujettir à aucune loi ; les plus forts oppriment les plus faibles, tous volent impunément où ils peuvent, & ne gardent parole à personne ; il n’est pas possible, lui dirent-ils, que vous ne vous détruisiez les uns les autres, ou que vous ne soyez bientôt détruits par vos voisins, qui ne sont pas d'humeur à souffrir ces désordres.

En effet la plupart des taikis qui sont de la maison de ce prétendu empereur, & qui sont tous ses vassaux, se sont soustraits à son obéissance ; les uns se sont soumis aux Moscovites, & les autres se sont rendus indépendants ; il n'y en a guère qui ne soient plus riches que lui. La visite achevée, la tente de Kiou kieou demeura si infectée de la puanteur de ces Kalkas qui y avaient été assis quelque temps, que nos ambassadeurs furent obligés de s'en éloigner, & d'aller prendre le grand air.

Le 26 So san laoyé & Ou laoyé prirent la poste pour se rendre en diligence auprès de Sa Majesté, qui devait partir le 21 de ce mois, pour venir à la chasse du cerf dans les montagnes qui sont au-delà de la grande muraille, dans le lieu même où nous l'allâmes trouver l'année passée ; l'empereur avait ordonné avant notre départ, qu'en cas que l'affaire que nous allions traiter, réussît, ces deux ambassadeurs prissent la poste, lorsque nous arriverions proche des limites de l'empire.

Ce prince est sorti fort tard cette année pour la chasse contre sa coutume, à cause de la mort de l'impératrice, qui mourut d'une fausse couche le vingt-quatre d'août ; le deuil a duré vingt-sept jours selon l'usage. Cette princesse était fille du frère de Kiou kieou & cousine germaine de l'empereur qui l'aimait tendrement, elle ne fut déclarée impératrice qu'un peu avant la mort, quoiqu'auparavant elle en eût presque tous les honneurs, & qu'elle fût la première des trois reines.

Quelques-uns disent que l'empereur ne l'avait point voulu nommer impératrice, quoiqu'il eût souvent été sollicité d'en nommer une par son aïeule, quand elle vivait, & tout récemment cette année par tous les tribunaux souverains de Peking à l'occasion de la sécheresse, parce que Sa Majesté craignait que cette qualité ne la fît mourir, la regardant comme fatale à la personne qui en était revêtue ; car les deux précédentes impératrices qu'il avait aussi beaucoup aimées, étaient mortes en couche l'une après l'autre.

Cette impératrice était nièce de Kiou kieou comme je l'ai dit ; on lui cacha cette triste nouvelle jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Peking, ou au camp de l'empereur, vers lequel nous allions prendre notre route.

Tche tching han vint encore accompagner nos ambassadeurs à cheval pendant un peu de chemin, & peu après qu'il s'en fut retourné, nous nous séparâmes & demeurâmes avec Kiou kieou seul.

p.210 Quoique nous ayons toujours tenu le même chemin par lequel nous étions allés, nos équipages ont beaucoup plus souffert en retournant qu'en allant, parce qu'outre que les chameaux & les chevaux n'ayant point été nourris de bons pâturages, pendant que nous avons été proche de Niptchou, étaient extrêmement maigres & sans force, surtout les chameaux qui ne peuvent vivre dans un lieu où il n'y a point de salpêtre, qui les engraisse & leur donne de la force.

Depuis le passage de la petite rivière de Portchi, nous n'avons presque plus trouvé de bons pâturages, & beaucoup moins d'eau ; la plupart des mares d'eau que nous avions trouvées en allant, s'étaient séchées faute de pluie, les herbes étaient aussi toutes sèches, de sorte que l'on fut obligé de laisser en chemin une infinité de chameaux & de chevaux, parce qu'ils ne pouvaient plus marcher ; les Kalkas en ont aussi volé plusieurs ; ils étaient toutes les nuits aux aguets, pour se saisir de ceux qui s'égaraient du lieu où on les gardait ; c'est pourquoi nos ambassadeurs ont fait distribuer aux cavaliers & aux officiers, tous les chevaux que l'empereur avait envoyés, pour s'en servir en cas de besoin ; & tout ce qui restait de soie, de toile & de thé, &c. pour les changer avec les Tartares de ce pays, contre des chameaux & des

chevaux qu'ils amenaient tous les jours en grand nombre dans notre camp, à condition néanmoins que chacun rendrait à Peking les chevaux, chameaux, pièces de soie, toiles, en effets ou en argent, selon la coutume.

Vers le soir il fit du tonnerre & un peu de pluie, mais la nuit il plut beaucoup.

Le 27 le temps fut fort serein, & fort tempéré, un peu après midi il s'éleva un vent de nord qui rendit l'air un peu plus frais.

Nous rentrâmes ce jour-là dans les terres appartenantes à l'empire de la Chine, & nous passâmes ce qu'on appelle Carou, où nous reprîmes les gens, les chevaux, & les chameaux que nous y avions laissés. Nous les trouvâmes en très bon état ; ces terres étant très propres pour engraisser les bestiaux.

Un taiki de Kalka vint encore saluer Kiou kieou, il était accompagné de deux ou trois autres taikis Mongous, qui avaient ordre de l'empereur de convoyer avec leurs gens des vivres pour notre équipage. Il y avait un des taikis qui était guevou, c'est-à-dire, marié avec la fille d'un régulo de Peking ; c'était un homme fort bien fait, & fort bien vêtu ; un autre était le fils de Carchianivara, l'un des plus puissants de tous les régulos mongous sujets à l'empereur, & le plus voisin de Peking, car ses terres s'étendent jusqu'à Kou pe keou.

Le 28 le temps fut un peu froid le matin, une gelée blanche étant tombée sur la terre, quoique le vent qui était fort petit, vînt du côté du sud.

Sur le soir en arrivant au lieu où nous campâmes, il vint un lama saluer Kiou kieou ; il se disait envoyé d'un des premiers lamas qui a été le maître du Grand lama frère du principal de ces trois empereurs de Kalka, dont j'ai parlé plus haut dans le journal de l'année passée. Il venait complimenter de sa part Kiou kieou, & faire ses excuses de ce qu'il ne venait pas lui-même en personne, alléguant qu'il était fort cassé de vieillesse.

Ce lama député paraissait avoir un respect infini pour son maître,

mais il ne fut pas heureux ; car on ne lui fit pas les caresses auxquelles il s'attendait, & Kiou kieou ne voulut pas recevoir je ne sais quel petit paquet d'une certaine poudre, que je crus être de la cendre de quelque chose qui avait servi au Grand lama, ou peut-être même de ses excréments pulvérisés, dont les Mongous font si grand cas, qu'ils les portent pendus à leur col dans de petits sachets, comme des reliques fort précieuses & capables de les préserver de tous malheurs, & de les guérir de toutes sortes p.211 de maladies ; il portait cette poudre enfermée dans un petit paquet de papier fort blanc, lequel était proprement enveloppé dans une grande écharpe de taffetas blanc ; Kiou kieou lui dit, que ce n'était pas la coutume des Tartares Mantcheoux d'user de ces sortes de choses, & qu'ainsi il n'osait pas recevoir son présent.

Il congédia ensuite ce lama, sans lui faire aucune démonstration de courtoisie, & sans lui offrir même un verre d'eau. Ayant su depuis que ce lama désirait d'avoir un peu de riz, parce qu'étant cassé de vieillesse, il avait de la peine à manger de la viande, il lui en fit donner libéralement & en quantité.

Ce lama disait, que quoique son Grand lama eût été maître de Tchemitzun Tamba houtouktou, frère de Touchetou han, son disciple était devenu plus habile que lui, parce qu'il avait eu, disait-il, l'adresse de se faire respecter & adorer de plus de monde ; mais il ne remarquait pas que cette prétendue habileté n'était qu'un grand fond d'orgueil, qui avait enfin causé la ruine de sa famille, & la décadence de l'empire de Kalka.

Le 30 le temps fut presque tout le jour serein & tempéré, avec un grand vent le matin, il venait du nord-ouest ; il cessa au lever du soleil ; peu après il s'éleva du sud-est, & enfin après midi il se remit au nord-ouest, & continua fort violemment le reste du jour, sans cependant qu'il fît froid.

Le premier jour d'octobre le temps fut tout le jour fort serein & fort tempéré, & même chaud le milieu du jour, n'ayant fait que très peu de vent de nord qui changea au sud, & peu de temps après revint au nord.

Nous campâmes dans la plaine d'Ounéguet sur le bord du ruisseau ou petite rivière de Tchikir, au même endroit où nous avions campé le 4 de juillet en venant ; il fit toute la nuit un grand vent de sud-est, jusqu'à la pointe du jour qu'il cessa.

Le 2 le temps fut assez serein le matin, mais vers les sept à huit heures il s'éleva un grand vent d'ouest, qui augmenta encore après midi, & le ciel se couvrit & menaça de pluie, mais les nuées se dissipèrent le soir, quoique le vent durât presque toute la nuit. Nous campâmes encore ce jour-là sur le bord de Tchikir, qui avait de l'eau courante en cet endroit dans une grande plaine nommée Charipouritun.

Le 3 le temps fut serein tout le jour & un peu froid, un petit vent de nord s'étant élevé dès le matin, & s'étant ensuite augmenté & tourné au nord-ouest & de là à l'ouest, toujours fort grand, mais vers le coucher du soleil il s'abattit presque tout à fait ; nous trouvâmes sur le chemin plusieurs tentes de Mongous qui étaient venus là depuis notre passage pour y profiter des pâturages.

Le 4 le temps fut serein tout le jour & froid, ayant fait un grand vent de nord-ouest qui dura jusqu'à la nuit, & alors le froid devint fort piquant, & s'augmenta tellement cette nuit-là, que tout se gelait dans nos tentes ; nous campâmes dans les montagnes que nous avions passées le premier juillet.

Le 5 le temps fut serein tout le jour & fort froid, le vent de nord-Oued ayant toujours été fort grand, depuis que le soleil fut un peu haut ; auparavant le froid était si violent, que non seulement les ruisseaux & la terre étaient gelés, mais encore notre propre souffle se gelait en sortant de la bouche, & se prenait à la barbe, où plusieurs portaient de petits morceaux de glace qui s'y étaient amassés ; nous vînmes camper au-delà de la source du Tchikir dans une plaine, où il y avait une fontaine d'eau bonne à boire, une espèce de petit étang servit à abreuver les bestiaux ; assez proche on voyait entre des hauteurs quelques petits pins épars çà & là.

Le 6 il fit tout le jour un vent d'ouest extrêmement violent & assez

froid ; ce vent commença deux heures avant le p.212 jour & vint d'abord du sud, mais peu après il se tourna à l'ouest, nous quittâmes le chemin par où nous étions venus environ dix lys avant que de camper ; nous passâmes & repassâmes une petite rivière, sur les bords de laquelle nous avions campé le 28 de juin ; là nous laissâmes à l'ouest notre ancien chemin, tenant la route du mont Petcha ; depuis le lieu où nous avions campé le 28 Juin jusqu'au lieu où nous campâmes, nous fîmes seulement environ dix lys presque droit au sud, prenant tant soit peu de l'est ; le vent continua la nuit avec la même violence.

Le 7 il fit tout le jour un fort grand vent de nord-ouest & d'ouest fort froid ; le matin il neigea deux heures avant le jour ; le temps fut couvert presque tout le jour.

Nous fîmes 60 lys, quarante au sud-est, & vingt presque à l'est ; nous entrâmes dans les montagnes, dont la plupart sont découvertes & assez stériles ; quelques unes sont couvertes de bois, ce sont la plupart des pins. Les vallées & les gorges de ces montagnes sont pleines de bons pâturages, lesquels étaient encore verts, ce qui est une marque qu'il n'y a pas fait si froid que dans les lieux où nous avons passé depuis notre départ, où tous les pâturages étaient jaunis & desséchés par la gelée ; en effet nous vîmes qu'il n'avait pas neigé dans la plupart de ces gorges de montagnes où nous passâmes, ni même sur les montagnes voisines, jusque vers le lieu où nous campâmes, qui fut dans une vallée arrosée d'un ruisseau, à vingt lys de l'entrée de ces montagnes.

Quand nous fûmes arrivés au camp, il vint un courrier envoyé par So san laoyé, qui rendait compte à Kiou keou, de la manière qu'il avait été reçu de l'empereur, & de la satisfaction que Sa Majesté avait témoignée du succès de leur négociation ; le même So san laoyé nous écrivit aussi un billet par lequel il nous faisait savoir, qu'il avait fait connaître à l'empereur, combien nous avions contribué à faire conclure la paix aux conditions que Sa Majesté avait désirées, & il ajouta que Sa Majesté nous avait beaucoup loué.

Le 8 le temps fut encore serein tout le jour, avec un vent aussi

violent que les jours passés, venant toujours du côté de l'ouest & prenant un peu du sud.

Nous fîmes ce jour-là seulement 42 lys, à peu près entre l'est & le sud-est, toujours dans les montagnes, en suivant une vallée qui est arrosée d'un gros ruisseau dont l'eau est excellente à boire & fort claire. Les montagnes qui sont de part & d'autre de cette vallée sont la plupart assez escarpées, & en partie couvertes d'arbres, en partie de rochers. Cette vallée s'élargit en quelques endroits & forme des plaines assez agréables, dont le terroir paraît bon & propre à être cultivé ; il n'y en a cependant qu'une petite partie qui le soit. Il y a partout dans cette vallée de bons pâturages.

Sur la fin du chemin nous tournâmes tout court vers le sud ouest, & après avoir fait un ou deux lys à ce rumb, nous vînmes camper au-delà d'une petite rivière, dans laquelle nos gens pêchèrent une bonne quantité de petits poissons assez semblables à celui que nous appelons des vandoises ; cette rivière ne peut guère passer que pour un bon ruisseau, au moins en l'état que nous la vîmes ; car elle était fort basse & assez peu large ; elle a son cours du sud-ouest au nord-est, serpentant & tournoyant beaucoup, & coulant avec assez de rapidité.

Le 9 le teins menaça le matin de pluie ou de neige ; car le vent d'ouest qui avait continué d'être fort violent toute la nuit, s'étant abattu au lever du soleil, il s'éleva peu après un vent de sud assez grand, qui amena des nuages ; mais le vent de nord-ouest ayant recommencé peu après avec la même violence que les jours précédents, dissipa aussitôt toutes ces nuées, & augmenta le froid p.213 qui avait été assez modéré les deux jours précédents ; le vent dura tout le jour avec beaucoup de violence.

Nous fîmes 69 lys presque droit au sud, prenant cependant quelquefois un peu de l'est dans les détours des montagnes ; les trente premiers nous suivîmes une vallée semblable à peu près à celle du jour précédent, si ce n'est qu'elle était un peu plus agréable & plus cultivée en quelques endroits par les Mongous, qu'elle était arrosée d'un gros ruisseau, qu'elle était diversifiée d'arbres, & pleine de perdrix ; nous en

faisions partir à tous moments, aussi bien que des cailles & des faisans ; les oiseaux de proie de Kiou kieou en prirent quelques-uns.

Après avoir fait 50 lys environ, nous tournâmes un peu vers l'est, & nous suivîmes une autre vallée arrosée aussi d'un ruisseau, mais qui était à sec en plusieurs endroits ; nous vînmes camper proche d'un autre ruisseau où il y avait de fort bons fourrages aux environs des montagnes, semblables à peu près à celles du jour précédent.

Le 10 le temps fut serein tout le jour, avec un vent d'ouest & de nord-ouest assez violent ; nous fîmes 70 lys, quarante jusqu'au pied du mont Petcha, que les Mongous appellent en leur langue, Hamar tabahan, & le reste à passer ce lieu de Petcha, qui n'est pas une simple montagne, mais un amas de plusieurs montagnes, dont quelques-unes sont fort hautes & couvertes de pins, les autres sont en partie découvertes, & moins hautes.

Ce lieu est fameux parmi les Tartares qui le regardent comme un des plus élevés qui soit au monde, parce qu'il sort de là plusieurs rivières, qui ont leur cours du côté de l'orient & de l'occident, du nord & du midi ; c'est peut-être à cause de cette grande élévation qu'il y fait extrêmement froid. On dit qu'il y a de la glace en tout temps ; il y en avait de l'épaisseur d'un doigt, que nous vîmes dans trois petits réservoirs d'eau qui se trouvent dans un vallon entre deux des plus basses montagnes, & dans des ruisseaux qui coulent le long du penchant de la montagne du côté du nord.

La plupart des arbres de ces montagnes étaient morts & desséchés, tant les sapins que les autres sortes de bois, ce que les uns attribuent à la grande sécheresse qu'il a fait cette année dans tout le pays, d'autres au grand froid des années passées ; la montagne n'est point rude à monter du côté du nord par où nous la passâmes, mais elle l'est beaucoup du côté du sud par où nous la descendîmes ; l'empereur y a fait faire un grand chemin exprès pour les chaises roulantes des reines, qui l'y ont suivi quelquefois.

Après avoir descendu cette montagne nous vînmes camper à sept

ou huit lys du pied dans une gorge de montagnes proche d'un gros ruisseau, qui prend sa source au mont Petcha ; tout était plein là de faisans & de chevreuils.

J'estime que la route peut avoir environ 50 lys au sud-ouest, rabattant le reste à cause des détours que nous fîmes dans les montagnes & dans les vallées ; le froid ne fut pas fort grand, & l'après-midi le temps fut fort tempéré au lieu où nous campâmes.

Le 11 le temps fut serein, tempéré, & assez calme ; nous fîmes d'abord 60 lys suivant toujours la vallée où nous avions campé, & allant à peu près au sud-est. Cette vallée est toujours arrosée du même ruisseau qui le grossit de plusieurs autres ; les montagnes qui sont des deux côtés ne sont pas la plupart fort couvertes de bois ni extrêmement hautes, mais assez escarpées ; cette vallée était pleine de faisans, & les oiseaux de proie de Kiou kieou vinrent toujours leur donnant la chasse, & en prirent plusieurs ; il y avait aussi des lièvres en quelques endroits.

Nous passâmes proche de plusieurs sources d'eau chaude, fort célèbres parmi les Tartares, qui y viennent prendre les bains, & en boire lorsqu'ils ont p.214 quelque maladie ; nous mîmes pied à terre, & j'examinai ces sources qui sont en grand nombre au milieu de la vallée ; elles forment un assez gros ruisseau, je mis la main dans plusieurs, mais je fus obligé de la retirer bien vite, étant impossible de l'y laisser plus d'un instant sans se brûler.

Cette eau était extrêmement claire & nette, il y avait seulement quelques fosses creusées & couvertes de branches d'arbres pour y prendre les bains.

Lorsque nous eûmes fait 60 lys dans cette vallée, nous tournâmes à l'ouest, entrant dans un autre détroit de montagnes qui croise le premier ; comme nous y entrions, on apporta a Kiou kieou la nouvelle de la mort de l'impératrice sa nièce ; elle était morte le 24 d'août d'une fausse couche.

L'empereur qui fut fort touché de sa maladie la déclara impératrice

le jour de sa mort. Il y avait longtemps qu'elle en avait tous les honneurs, mais sans avoir d'autre titre que celui de reine, que portent également les trois premières femmes de l'empereur. Sa Majesté aimait fort cette princesse, mais il n'avait pas voulu jusque-là la déclarer impératrice, comme je l'ai déjà dit, quoiqu'il eût été plusieurs fois sollicité d'en nom mer une, les uns disaient que c'était par superstition qu'il ne la nommait pas, craignant que ce nom ne fût fatal à celle qui le porterait, parce qu'il lui en était déjà mort deux ; les autres s'imaginaient que c'était pour la mortifier, parce qu'il la connaissait un peu fière.

Quoiqu'il en soit, elle a eu à sa mort & après, non seulement les honneurs, mais encore le titre d'impératrice ; triste consolation pour des personnes qui n'ont aucune espérance après cette vie. L'empereur a aussi fait son père cong du premier ordre ; cette dignité est immédiatement après celle des princes du sang royal, entre lesquels il y en a même plusieurs qui n'ont que cette dignité, & plusieurs aussi qui ne l'ont pas, & qui voudraient bien l'avoir. Ils sont du sang royal, mais ils n'ont point encore mérité de porter le titre de prince, & de recevoir la pension qui est attachée à ce titre.

Aussitôt que Kiou kieou eut appris cette nouvelle que nous savions il y a un mois, il se mit à pleurer & à soupirer à haute voix, selon la coutume des Chinois & des Tartares, ensuite il continua sa route avec nous jusqu'à la première poste, qui n'était pas bien loin de l'entrée de cette vallée. Quand il y fut arrivé, il prit aussitôt la poste pour se rendre ce jour-là même auprès de Sa Majesté, que nous sûmes n'être qu'à soixante lys de nous ; pour nous autres nous campâmes proche de cette poste sur le bord d'un gros ruisseau de fort belle eau.

Nous fîmes ce jour-là en tout 60 lys au sud-est, & le reste à l'ouest.

Le 12 le temps fut serein & en partie couvert, avec un petit vent de sud ; le matin il fit froid, mais ensuite l'air fut assez tempéré.

Nous fîmes d'abord dix lys environ à l'ouest, jusqu'à une petite plaine où le fils aîné du roi était venu camper pour aller à l'appel du

cerf ; cette plaine est au pied d'une montagne, que les gens du pays appellent Tayn ; nous tournâmes ensuite droit au sud, & nous fîmes à ce rumb cinquante lys jusqu'au camp de l'empereur.

Sa Majesté qui avait reçu Kiou kieou le jour précédent, avec de grands témoignages de bonté, lui dit obligeamment, qu'il n'ignorait pas les fatigues que nous avions essuyées, & que nous avions beaucoup souffert dans ce voyage ; qu'il était fort satisfait du succès de la négociation ; & qu'il voulait même donner des marques de son contentement au passage des troupes ; en effet il avait ordonné qu'on distribuât à nos officiers & aux soldats des bœufs, des moutons, de la chair des cerfs qu'il avait p.215 tués à la chasse, du vin, du beurre & des chevaux pour tous ceux qui en manquaient ; ce qui fut exécuté ponctuellement.

L'empereur revenant le soir, les officiers des troupes de la suite de nos ambassadeurs, Kiou kieou à leur tête, se rangèrent avec nous sur le chemin où il devait passer. Sa Majesté ne pouvant distinguer les personnes, parce qu'il était nuit close, demanda qui nous étions. Kiou kieou ayant répondu au nom de tous, Sa Majesté demanda si tout le monde se portait bien ; après quoi nous allâmes le remercier, en faisant les neuf inclinations accoutumées vis-à-vis de la porte de sa tente ; il envoya plusieurs plats de sa table aux officiers & aux mandarins de l'ambassade.

Nous allâmes ensuite le père Pereira & moi en particulier demander des nouvelles de la santé de l'empereur, & recevoir ses ordres sur ce que nous avions à faire ; comme il était fort tard, & que Sa Majesté devait aller le lendemain avant le jour à l'appel du cerf, nous ne pûmes le voir, mais il fit dire publiquement qu'il se portait bien, qu'il savait que nous avions beaucoup souffert, & que c'était par nos soins & notre diligence que la négociation de la paix avait réussi ; qu'au reste nous allassions nous reposer à Peking, conjointement avec Kiou kieou, qui devait partir le jour suivant & prendre les devants, laissant le commandement des troupes au lieutenant général des armées de l'empereur.

Le 13 le temps fut serein & tempéré tout le jour.

Nous prîmes la route de Peking avec Kiou kieou ; nous fîmes environ 90 lys presque droit au sud, ensuite nous tournâmes toujours à l'ouest ; nous fîmes environ dix lys à cette route, & nous allâmes coucher dans un village qui appartient à un des régulos de Peking. Comme nous tînmes presque toujours le même chemin que nous avions fait l'année précédente, il serait inutile de répéter ce que j'en ai déjà dit, de même que de tout le reste de notre route jusqu'à Peking.

Le 14 le temps fut encore fort tempéré tout le jour, il fit seulement un peu froid le matin, & chaud sur le midi, l'air fut tranquile & serein jusqu'au soir qu'il se couvrit, mais la nuit tous ces nuages se dissipèrent & se changèrent en une gelée blanche.

Le 15 le temps fut encore serein, tempéré tout le jour, mais il y eut du vent de sud-ouest vers le midi proche de Ngan tsiang tun.

Au reste tout ce pays depuis le mort Petcha, n'a fait cette année presque aucune récolte, à cause de la sécheresse qui a été si grande, qu'elle a presque tari toutes les rivières. Il y a plus d'un an qu'il n'est pas tombé assez de pluie pour pénétrer jusqu'à deux pouces en terre.

Le 16 le temps fut serein tout le jour & assez tempéré, il fit un grand brouillard le matin ; nous passâmes la grande muraille, nous entrâmes dans la Chine par Kou pe keou ; nous vînmes coucher à une petite forteresse qui est à 40 lys de Che hia.

Le 17 le temps fut couvert une partie du jour, ensuite il redevint serein, & fut toujours tempéré.

Le 18 nous arrivâmes heureusement à Peking, le temps fut tempéré & serein tout le jour, avec assez peu de vent.

Le 21 enfin le temps se mit à la pluie, & il plut tout le jour.

Le 22 l'empereur revint à Peking ; nous allâmes le saluer au palais. Sa Majesté avait ordonné à un des eunuques de sa chambre de nous attendre avec Tchao laoyé, qui était fort incommodé, & de nous dire quand nous arriverions que Sa Majesté savait bien que nous avions

travaillé heureusement à la négociation de la paix, pour la faire conclure au gré de ses désirs, & qu'il voulait être informé par nous-mêmes p.216 des particularités, & des principales difficultés que nous y avions trouvées ; nous répondîmes que nous avions simplement suivi les ordres de Sa Majesté, & tâché de remplir notre devoir.

Ensuite on nous donna par son ordre du thé tartare, & il nous fit dire qu'il nous avait aussi destiné à chacun une portion de la chair des cerfs qu'il avait tués à la chasse ; sur quoi il faut remarquer que c'est la coutume des Tartares de sécher au soleil la viande de toutes sortes d'animaux, afin de la garantir de la pourriture, & c'est de cette sorte de viande principalement que parmi eux se nourrissent en campagne les gens du commun.

Le 24 l'empereur alla faire les oblations ordinaires qu'on fait aux morts, devant le corps de l'impératrice défunte qui était en dépôt dans une maison de plaisance hors de la ville.

Le 4 de novembre nous allâmes au palais, demander des nouvelles de la santé de l'empereur parce que nos Pères avaient remarqué qu'il avait perdu de son embonpoint, lorsqu'ils étaient allés peu de jours auparavant lui présenter un mémoire, sur l'éclipse de lune qui devait arriver ce mois-là. Sa Majesté reçut fort bien notre compliment, & nous fit entrer dans ce même salon, où nous avions déjà paru deux fois en sa présence ; là on vint nous dire de sa part, que s'il paraissait quelque changement sur son visage, il n'en fallait pas être surpris, qu'il y avait eu cette année une grande sécheresse, & que par conséquent le peuple devait beaucoup souffrir ; que la misère de son peuple ne pouvait pas manquer de lui causer du chagrin ; ensuite l'eunuque qui nous apporta cette réponse, dit que Sa Majesté avait appris que j'étais assez avancé dans la langue tartare, & il me demanda ce qui en était.

Je répondis qu'en effet j'avais commencé à l'apprendre, & comme on m'interrogea en détail, je fus obligé de répondre toujours en tartare, ce que l'on rapporta aussitôt à Sa Majesté, qui nous envoya sur-le-champ un bandege couvert de viandes de sa table ; ces viandes étaient dans des porcelaines très fines, jaunes en dehors, & blanches en

dedans. On me dit que Sa Majesté voulait que je le remerciasse en langue tartare, ce que je fis le moins mal qu'il me fut possible.

Après qu'on lui eut rendu ma réponse, il renvoya une troisième fois demander quelles sortes de livres j'avais lus, si je les entendais aisément, & si j'étais celui qui s'était offert d'aller à Oula, pour y apprendre plus facilement le tartare. Je répondis que si Sa Majesté jugeait à propos de m'y envoyer, j'étais prêt d'y aller, & en quelque lieu du monde qu'il lui plairait. Après que nous eûmes goûté de ce que l'empereur nous avait envoyé, on nous dit en nous congédiant que Sa Majesté nous enverrait incessamment de la chair de cerf, qu'il nous avait fait garder de sa chasse.

Le 17 nous allâmes au palais pour demander si Sa Majesté désirait que nous la suivissions, lorsqu'elle irait aux obsèques de l'impératrice. On nous fit répondre qu'il n'était pas nécessaire. Nous lui présentâmes quatre peaux de renard noir, que l'ambassadeur plénipotentiaire de Moscovie nous avoir données. Sa Majesté les reçut agréablement ; ce sont les plus précieuses & les plus chères fourrures qui se voient ici, & il n'est permis à personne d'en porter, à moins qu'elles n'aient été données par l'empereur. Sa Majesté nous fit présent en même temps de deux paniers remplis de viande de cerfs desséchée, qu'il avait tués dans sa dernière chasse.

Le 22 l'empereur suivi de toute sa cour, alla aux obsèques de l'impératrice, qui se firent au lieu qu'il a choisi pour sa sépulture, & où l'on a déjà enterré deux impératrices ses femmes, qui sont mortes l'une après l'autre, & ensuite sa grand-mère. Ce prince a témoigné p.217 une affliction extraordinaire de la mort de cette dernière impératrice ; il allait une ou deux fois pleurer auprès de son corps, & y demeurait plusieurs heures ; outre cela tous les Grands de la cour y allaient par son ordre tour à tour, & à toute heure.

Peu après la mort de cette princesse, il envoya à son père tout ce qu'elle avait de bijoux. Ayant su que quatre des gentilshommes de la chambre qui sont toujours en sa présence, étaient à manger ensemble & à se divertir, dans le temps qu'il était le plus affligé de la perte de

l'impératrice, il les fit châtier à la manière des Tartares, & non content de les chasser de sa présence, il punit encore leurs pères, en les privant de leurs charges, & en les obligeant à faire de grands frais pour nourrir à leurs dépens des eunuques. C'est une infamie, disait-il, que mes domestiques que je traite avec trop de bonté & d'honneur, fassent paraître si peu de sensibilité de mon affliction, & qu'ils se réjouissent, tandis que je suis accablé de douleur.

Le 11 décembre vers les cinq heures & demie du matin, on commença à apercevoir de dessus la tour de mathématiques de Peking une comète au sud-est. On ne vit qu'environ dix à douze pieds de sa queue, laquelle paraissait large d'environ un pied. Elle se terminait presque immédiatement au-dessus des trois étoiles, qui font un petit triangle isocèle, dans le repli de la queue de l'Hydre. Delà elle s'étendait vers le Centaure, & passait sur les deux étoiles de l'épaule droite ; comme le reste de la comète était encore caché dans les rayons du soleil, on ne put pas en voir la tête, ni juger de sa véritable grandeur.

Le 12 la comète parut encore, & l'on remarqua que son mouvement la portait vers le sud-ouest.

Le 15 j'allai l'observer sur l'une des tours de notre église vers les six heures, il paraissait comme dessus l'horizon environ deux brasses de sa queue, laquelle semblait avoir environ un pied de large.

Le 14 j'observai encore la comète, & je remarquai qu'elle s'avançait fort vite vers le sud-ouest, & s'éloignait notablement ; elle paraissait moins éclairée, & commençait à s'effacer ; on a mesuré son mouvement à l'observatoire de Peking. On a trouvé qu'elle avançait vers le sud-ouest d'un degré & demi environ en 24 heures.

Ce jour-là même l'empereur retourna à Peking après avoir chassé à l'oiseau en revenant des obsèques de l'impératrice ; nous allâmes au palais nous informer selon la coutume de sa santé ; il nous fit l'honneur de nous faire aussi demander comment nous nous portions, & il nous fit faire quelques questions touchant la comète, sur laquelle le Tribunal des mathématiques venait de donner un mémoire.

Le 15 la comète ne parut presque plus, à cause des vapeurs qui étaient à l'horizon, & parce qu'elle était déjà fort éloignée ; on l'observa encore quatre ou cinq jours à l'observatoire, d'où on ne distinguait qu'à peine la lueur de la queue, tant elle devenait faible. On n'a point vu sa tête qui était encore dans les rayons du soleil, lorsque sa queue a tout à fait disparu.

Le 31 l'empereur retourna ici de son parc, nommé en chinois Hai tseë, où il était allé depuis douze ou quinze jours prendre le divertissement de la chasse ; ce parc est plein de cerfs, de chevreuils, de lièvres, de faisans.

Le premier jour de l'année 1690 nous allâmes dès le matin au palais demander selon la coutume des nouvelles de la santé de l'empereur, qui nous fit donner du thé tartare, dont il use lui-même. Il nous fit faire diverses questions sur quelques remèdes, & entr'autres sur les cautères, s'informant comment on les appliquait en Europe, en quelle partie du corps, & pour quelle sorte de maladie.

p.218 Le 5 nous fûmes appelés au palais le père Pereira & moi de la part du Tribunal du grand-maître de la maison de l'empereur, qu'on nomme en tartare Poyamban, pour recevoir ce que Sa Majesté avait ordonné qu'on nous donnât en considération des quatre peaux de renard noir que nous lui avions offertes. Ce don de l'empereur fut de dix pièces de soie, satin & damas, que les officiers des magasins du palais nous mirent entre les mains. Nous allâmes aussitôt en remercier l'empereur avec les cérémonies accoutumées.

Le 10 un des gentilshommes de la chambre de l'empereur vint chez nous de la part de Sa Majesté, pour nous dire de nous rendre au palais le lendemain, afin de lui expliquer l'usage des instruments de mathématiques, que nos Pères lui ont donné en divers temps, ou qu'ils lui ont fait faire à l'imitation de ceux d'Europe. On nous ajouta que l'intention de Sa Majesté était que je parlasse en tartare, & que lorsque je ne pourrais pas bien m'expliquer en cette langue, le père Pereira parlerait en chinois. On nous permettait aussi d'amener un des trois autres Pères à notre choix.

Le 15 nous allâmes au palais les pères Pereira, Thomas, & moi, selon l'ordre que l'on nous en avait donné. Nous fûmes introduits dans l'un des appartements de l'empereur, nommé Yang sin tien, dans lequel travaillent une partie des plus habiles ouvriers, peintres, tourneurs, orfèvres, ouvriers en cuivre, &c. Là on nous fit voir les instruments de mathématiques, que Sa Majesté avait fait placer dans des boîtes ou layettes de carton assez propres, & faites exprès. Il n'y avait pas d'instruments fort considérables ; tout consistait en quelques compas de proportion, presque tous imparfaits, plusieurs compas ordinaires grands & petits de plusieurs sortes, quelques équerres & règles géométriques, un cercle divisé d'environ un demi pied de diamètre avec ses pinnules. Le tout fait assez grossièrement, & bien éloigné de la propreté, & de la justesse dont étaient faits les instruments que nous avons apportés, ainsi que les gens de l'empereur qui les avaient vus, quand nous arrivâmes, en convinrent eux-mêmes. Sa Majesté nous fit dire que nous examinassions bien tous les usages de ces instruments, afin de les lui expliquer clairement. Il ajouta que nous apportassions le lendemain matin les autres instruments que nous avions en notre maison, propres à mesurer les élévations & les distances des lieux, & à prendre les distances des étoiles.

Le 16 nous revînmes au même appartement, & l'on envoya chercher le père Suarez ; cet appartement consiste en un corps de logis à deux ailes. Le corps de logis qui est tourné droit au sud, est composé d'une salle avec deux grands cabinets, un de chaque côté ; sur le devant de la salle il y a une galerie d'environ quinze pieds de large, qui n'est soutenue que par de grosses colonnes de bois, avec une charpenterie peinte, & enrichie de sculpture & de dorure, mais sans plafond, pavée de grands carreaux de brique qu'on a soin de frotter & de rendre aussi clairs que le marbre. La salle n’est pas fort magnifique ; elle a une estrade au milieu élevée d'environ un pied de terre, sur laquelle il y a un tapis de pied, assez semblable à nos tapis de Turquie, mais fort commun, ce sont de grands dragons qu'on voit sur ce tapis. Le trône de l'empereur qui n'est proprement qu'une grande chaise à bras de bois doré, est au fond de cette estrade ; le lambris de la salle

est doré & peint, mais d'une manière assez commune ; au milieu du lambris est un dragon en sculpture, qui tient un globe pendu à sa gueule. Des deux côtés de la salle on voit de grandes chambres qui peuvent avoir chacune trente pieds en carré ; celle qui est à gauche en entrant était pleine d'ouvriers, p.219 c'est-à-dire, de peintres, de graveurs, de vernisseurs ; il y avait aussi beaucoup de livres dans des armoires fort simples.

L'autre chambre est celle où l'empereur s'arrête d'ordinaire, quand il vient dans cet appartement ; elle est pourtant extrêmement simple, sans peinture, sans dorure, & sans tapisserie ; il n'y a que du papier blanc collé sur les murailles ; sur le devant du côté du sud, il y a une estrade haute d'environ un pied & demi, qui va d'un bout de la chambre à l'autre ; cette estrade n’est couverte que de tapis de laine blanche fort commune. Au milieu il y a un matelas couvert de satin noir, sur lequel s'assied l'empereur, & une espèce de chevet pour s'appuyer. A côté on voit une petite table de la hauteur d'environ un pied d'un bois vernissé assez propre, sur laquelle est l'écritoire de sa Majesté avec quelques livres, une cassolette, & des pastilles en poudre sur un petit tabouret. Cette cassolette était faite d'un mélange de métaux estimés à la Chine, quoique ce ne soit la plupart que du cuivre ; mais cette espèce de cuivre est fort ancien & fort rare. Il y avait proche du lieu où Sa Majesté passait, quelques-uns des fruits de cire que nous lui présentâmes à notre arrivée à Peking.

Cette chambre était ornée d'une armoire pleine de livres chinois, & de plusieurs tables chargées de bijoux & de raretés, de toute sorte de petites coupes d'agate de diverses couleurs, de porphyre, & de semblables pierres précieuses, de petits ouvrages d'ambre, jusqu'à des noix percées à jour avec beaucoup d'adresse ; j'y vis aussi la plupart des cachets de Sa Majesté, qui sont dans un petit coffre de damas jaune fort propre ; il y en a de toutes les façons, & de toutes les grosseurs ; les uns d'agate, les autres de porphyre, quelques-uns de jaspe, quelques autres de cristal de roche : tous ne sont composés que de lettres, & sur la plupart, il n'y a que des caractères chinois. J'en vis

seulement un grand qui était dans les deux langues ; voici les mots qui étaient écrits en tartare, ontcho coro tche tchenneacou jabonny parpeii, c'est-à-dire, le joyau ou le sceau des actions grandes, étendues & sans bornes ; sur quelques-uns il y avait aussi une espèce de cartouche fermé par deux dragons, qui renfermaient la lettre du sceau.

Dans cette même salle on voyait un atelier d'ouvriers, qui ne sont occupés qu'à travailler en carton : ils sont ces sortes d'ouvrages avec une propreté qui surprend. Ce jour-là Sa Majesté nous envoya plusieurs mets de sa table, il nous fit ensuite appeler en sa présence dans l'appartement où nous le vîmes la première fois qu'il nous donna audience. Ce lieu s'appelle Kien tsing cong & est semblable à celui du Yang tsin tien mais la disposition en est néanmoins plus propre ; aussi est-ce celui où Sa Majesté fait son séjour ordinaire ; il était dans une chambre qui est à droite de la salle. Cette chambre est remplie de livres, placés & rangés dans des armoires, qui ne sont couvertes que d'un crêpe violet. L'empereur nous demanda en entrant si nous nous portions bien ; & après que nous l'eûmes remercié de cet honneur, en nous prosternant jusqu'à terre selon la coutume, il s'adressa à moi, & me demanda si j'avais beaucoup appris de tartare, & si j'entendais les livres écrits en cette langue ; je lui répondis en tartare même, que j'avais appris un peu de cette langue, & que j'entendais passablement les livres d'histoire, que j'avais lus ; Sa Majesté se tourna vers ses gens :

— Il parle bien, dit-elle, il a l'accent bon.

Ensuite il nous fit avancer proche de sa personne, & il commença par me demander l'explication d'un demi-cercle que monseigneur le duc du Maine eut la bonté de nous donner lorsque nous partîmes de France, & que je présentai ce jour-là à Sa Majesté. Je lui en expliquai les divers usages ; il voulut savoir p.220 jusqu'à la manière de diviser les degrés en minutes, & par les cercles concentriques & les transversales ; il admira & loua fort la justesse de cet instrument, & il témoigna vouloir connaître les lettres & les nombres européens, afin de pouvoir s'en servir lui-même. Après quoi il prit ses compas de proportion, dont il se

fit expliquer quelque chose, & après nous avoir entretenu près d'une heure, mesurant lui-même avec nous les distances de ces élévations, marchant & agissant aussi familièrement que pourrait faire un père avec ses enfants, il nous renvoya, en nous ordonnant de revenir le lendemain.

Le 17 Sa Majesté nous fit appeler de fort bonne heure au palais ; nous demeurâmes en sa présence plus de deux heures à lui expliquer différentes pratiques de géométrie ; il nous parla toujours avec beaucoup de bonté & de familiarité ; il se fit répéter l'usage de plusieurs instruments que le père Verbiest lui avait autrefois fait faire. Je lui parlai toujours en tartare, mais je ne voulus pas entreprendre de faire des explications de mathématiques ; je m'en excusai auprès de Sa Majesté, sur ce que je ne savais pas assez bien la langue, ni chinoise, ni tartare, pour pouvoir parler à propos, surtout en matière de sciences, ne sachant pas même les termes chinois ni tartares qui lui conviennent ; mais je lui dis que quand nous aurions bien appris le tartare, le père Bouvet & moi, nous pourrions lui faire des leçons de mathématiques ou de philosophie d'une manière fort claire & fort nette, parce que la langue tartare surpasse de beaucoup la langue chinoise, en ce que celle-ci n'a ni conjugaisons, ni déclinaisons, ni particules pour lier les discours, au lieu que dans celle-là elles sont fort communes.

L'empereur parut prendre plaisir à ce discours, & se tournant du côté de ceux qui l'environnaient :

> — Cela est vrai, leur dit-il, & ce défaut rend la langue chinoise beaucoup plus difficile que la tartare.

Comme nous étions sur le point de nous retirer, l'empereur ordonna à Tchao laoyé, qui était présent, de se faire expliquer clairement ce que nous avions à lui dire, parce qu'il avait souvent de la peine à entendre notre langage.

Le 18 nous retournâmes encore tous les quatre au palais, où l'on expliqua quelques pratiques de géométrie à Tchao laoyé. Sur le soir Sa Majesté nous envoya plusieurs mets de sa table, & entr'autres un fort

beau poisson venu de Leao tong de très excellent goût ; il était de la même espèce que ceux que nous pêchâmes dans la rivière de Kerlon lorsque nous allions à Niptchou ; comme Sa Majesté était fort occupée ce jour-là, elle nous renvoya de meilleure heure à la maison.

Le 19 étant allés comme les jours précédents au palais, Sa Majesté vint dans l'appartement d'Yang tsin tien, où nous étions ; il s'arrêta d'abord à faire glisser quelques-uns de ses gens sur la neige qu'on avait préparée exprès ; ensuite il alla à l'atelier des peintres, & enfin il vint dans la chambre où nous étions ; il fut avec nous assez longtemps, & se fit expliquer, comme auparavant, des pratiques de géométrie, & les usages d'un astrolabe que le père Verbiest lui avait fait faire ; il paraissait se faire un honneur auprès de nous, & auprès de ses gens même d'entendre ces sciences, & de comprendre ce qu'on lui expliquait.

Le 10 l'empereur vint encore à Yang tsin tien, & y demeura plus de trois heures avec nous, il nous avait envoyé des mets de sa table, entr'autres d'une espèce de crème aigre qui est fort estimée parmi les Tartares, & il eut la bonté de nous faire dire, que sachant qu'elle était de notre goût, il n'avait pas mangé celle qu'on lui avait servie, & qu'il nous l'avait réservée. Ce jour-là Sa Majesté nous témoigna encore plus de bonté, & se familiarisa davantage avec nous que les p.221 précédents. Il me fit beaucoup de questions, & me dit des choses fort obligeantes ; il parut surpris de ce qu'en si peu de temps j'étais si fort avancé dans la langue tartare, surtout demeurant dans une maison où il n'y a personne qui parle cette langue.

Sur ce que je lui dis que le dernier voyage en Tartarie m'avait beaucoup servi, il me répliqua, que quand il y aurait lieu d'en faire quelqu'autre, il se servirait de moi. Ensuite après avoir encore pris avec nous plusieurs distances & élévations, il me demanda quelles étaient les connaissances du père Bouvet ; je lui répondis qu'il avait fait les mêmes progrès que moi dans la langue tartare, & qu'il savait de même les mathématiques, & les autres sciences d'Europe.

Le 21 Sa Majesté fit seulement appeler les pères Thomas & Pereira,

lorsque nous sortions actuellement du palais, pour se faire répéter une explication, & il fit dire qu'il n'était pas nécessaire que le père Suarez revint davantage.

Le 22 les deux pères furent encore appelés comme le jour précédent, & l'empereur n'ayant pas pu bien entendre une pratique de géométrie qu'ils lui expliquèrent, il les renvoya de bonne heure. Peu après il nous envoya ordre de délibérer entre nous le père Bouvet & moi, lequel serait le plus à propos pour nous perfectionner au plus tôt dans la langue tartare, ou de venir tous les jours au Tribunal du Poyamban (c'est le Tribunal des grands maîtres, & maîtres d'hôtel du palais, où toutes les affaires se traitent en tartare), ou bien de voyager dans les pays des Mantcheoux. Je répondis, que nous n'avions pas à délibérer, puisque Sa Majesté était bien plus éclairée que nous, & qu'elle connaissait mieux le moyen d'apprendre plus facilement cette langue ; que d'ailleurs comme nous ne l'apprenions que pour lui complaire, il nous était indifférent de quelle manière nous l'apprissions, pourvu que Sa Majesté fût satisfaite ; qu'ainsi je la suppliais de nous marquer ses intentions, & que nous étions prêts de faire ce qu'il lui plairait.

L'empereur nous envoya dire au même moment, que la saison d'hiver n'étant pas propre à voyager, nous irions tous les jours au Tribunal de Poyamban où il y aurait des gens habiles avec qui nous pourrions nous exercer tant qu'il nous plairait ; que nous prendrions nos repas avec les chefs du Tribunal, & qu'après que le froid serait passé, il nous ferait faire un voyage dans la Tartarie orientale.

Le 23 nous allâmes le père Bouvet & moi au palais pour remercier l'empereur de cette faveur. Sa Majesté nous fit dire, qu'il serait temps de la remercier quand nous saurions parfaitement la langue tartare, & peu après il nous admit en sa présence & fit plusieurs questions particulièrement au père Bouvet, qu'il n'avait pas vu les jours précédents.

Le soir Tchao laoyé, qui dès la veille avait porté les ordres de l'empereur aux chefs du Tribunal de Poyamban, nous y conduisit lui-

même, & nous présenta aux grands-maîtres & au premier maître d'hôtel. Ces messieurs nous reçurent civilement, & nous marquèrent une chambre vis-à-vis de la salle où ils s'assemblent eux-mêmes pour y venir. Dès le lendemain un d'eux vint en personne donner les ordres pour la faire préparer.

Le 24 nous commençâmes à aller à ce Tribunal, où on nous donna deux petits mandarins tartares naturels, pour apprendre avec eux la langue, avec ordre de faire tout ce que nous souhaiterions. On en assigna encore un plus considérable, & fort habile dans les deux langues, pour venir une fois tous les jours nous expliquer les difficultés sur lesquelles les autres n'auraient pu nous satisfaire entièrement, & pour nous apprendre la finesse de la langue.

Il se trouva que l'un d'eux avait été p.222 mandarin de la douane à Ning po dans le temps que nous y arrivâmes. Il fut bien étonné de nous voir dans un état différent de celui où nous avions paru à son Tribunal ; mais comme il nous avait bien traités, il nous reconnut sans peine, & nous ne manquâmes pas aussi de le remercier du traitement favorable qu'il nous avait fait en ce temps-là sans nous connaître.

Le 27 l'empereur ayant envoyé des fruits & des confitures de sa table aux pères Pereira & Thomas, qui continuaient d'aller au palais pour faire des explications de mathématiques, il nous en envoya de même dans le Tribunal où nous étions, ce qui était une nouvelle preuve de la bonté singulière dont il nous honorait.

Le 29 l'empereur nous envoya encore des confitures sèches de sa table, que nous distribuâmes aux chefs du Tribunal. Peu de jours après Sa Majesté envoya aussi en notre maison des cerfs, des faisans, des poissons, des oranges pour le commencement de la nouvelle année, & nous allâmes la remercier.

Le neuvième premier jour de l'année chinoise nous allâmes rendre nos respects à l'empereur selon la coutume : nous trouvâmes les mandarins de tous les tribunaux, & les officiers des troupes assemblés dans la troisième cour en entrant du côté du midi, qui est la plus

grande de toutes, & nous fûmes présents aux trois génuflexions, accompagnées de neuf battements de tête, qu'ils firent tous ensemble, le visage tourné vers le dedans du palais ; cette cérémonie se fit avec beaucoup d'ordre. Chaque mandarin se rangea d'abord chacun selon sa dignité ; ils étaient au nombre de plusieurs mille, tous revêtus de leurs habits de cérémonie, qui ont assez bon air pendant l'hiver, à cause des riches fourrures dont ils sont couverts, & de leur brocard d'or & d'argent qui ne laisse pas de briller, quoique les fils d'or ne soient que de la soie, couverte d'une feuille d'or ou d'argent.

Tous ces mandarins étant ainsi debout rangés en ordre, un officier du Tribunal des cérémonies cria à haute voix :

— A genoux ;

à cette sommation ils se mirent à genoux tous ensemble ; ensuite il cria trois fois :

— Frappez de la tête contre terre,

ce qui fut incontinent exécuté ; tous frappaient en même temps de la tête à chaque fois qu'on le répétait ; après quoi le même dit :

— Levez-vous,

& tous s'étant levés debout, on répéta encore deux fois de suite la même cérémonie ; de sorte qu'il y eut trois génuflexions & neuf battements de tête ; respect qui ne se rend à la Chine qu'au seul empereur, & que tous depuis son propre frère aîné, jusqu'au moindre mandarin lui rendent exactement dans d'autres occasions ; les soldats & les ouvriers du palais qui ont reçu quelque gratification de Sa Majesté, demandent permission de le remercier, & font les neuf battements de tête à la porte du palais. Le peuple & les simples soldats ne sont presque jamais admis à faire cette cérémonie ; & on estime les gens bien honorés quand l'empereur reçoit d'eux cette sorte de respect ; mais surtout c'est une faveur singulière, quand Sa Majesté admet quelqu'un à la faire en sa présence ; ce qui ne se fait guère que la première fois qu'on a l'honneur de voir l'empereur, ou en quelque occasion considérable, & que par des personnes d'un rang distingué.

En effet, lorsque les mandarins vont de cinq en cinq jours au palais pour y rendre leurs respects à Sa Majesté, quoiqu'ils le fassent toujours en habits de cérémonie, & avec les mêmes formalités, l'empereur ne s'y trouve presque jamais en personne, & ils ne le font que devant son trône ; il n'y était pas même ce premier jour de l'année, lorsque nous vîmes tous les mandarins des tribunaux & des officiers de guerre s'acquitter de ce devoir.

Au reste cette cérémonie se fait avec p.223 beaucoup de précaution & d'exactitude ; car il y a là des censeurs qui examinent toutes choses, & c'est une faute qui ne demeure pas impunie, que de manquer de gravité dans cette occasion, ou de s'acquitter de ce devoir légèrement & par manière d'acquit.

Comme Sa Majesté était allée dès le matin, selon la coutume, honorer ses ancêtres dans le grand palais qui est destiné à cette cérémonie, une partie de l'équipage qui l'avait accompagné, était encore rangée dans cette troisième cour, & dans la quatrième. Dans la troisième il y avait quatre éléphants assez superbement enharnachés, & beaucoup plus magnifiquement que ne le sont ceux que nous avons vu à la cour du roi de Siam ; quoique ces éléphants ne fussent pas si beaux, ils étaient chargés de grosses chaînes d'argent, ou au moins de cuivre doré, ornées de quantité de pierreries, ils avaient les pieds bien enchaînés l'un à l'autre, de peur de quelque accident. Ils portaient chacun une espèce de trône, qui avait la forme d'une petite tour ; mais ces trônes n'étaient pas fort magnifiques. De plus il y avait encore quatre autres trônes, portés chacun par certain nombre d'hommes, & c'était sur l'un de ceux-ci que l'empereur avait été porté au palais de ses ancêtres.

En entrant dans la quatrième cour, nous y vîmes deux longues files d'étendards de différentes formes, & de diverses couleurs, de lances avec des touffes de ce poil rouge, que les Tartares mettent sur leur bonnet en été, & différentes autres marques de dignité qu'on porte devant l'empereur, quand il marche en cérémonie ; ces deux files s'étendaient jusqu'au bas du degré de la grande salle, dans laquelle

l'empereur donne quelquefois audience ; ces gens qui portaient ces marques de la dignité impériale, avaient aussi des habits de cérémonie, mais fort communs, & qui ne sont distingués que par leur couleur bigarrée.

Au-dedans de ces files, il y avait quelques-uns des chevaux de l'empereur, assez bien enharnachés, & conduits par des estafiers. Dans la salle les régulos, les princes du sang, & tous les Grands de l'empire étaient rangés chacun selon son rang, & y attendaient l'empereur pour lui rendre leurs respects.

Après avoir traversé cette cour, nous entrâmes dans la cinquième, au fond de laquelle il y a une grande plate-forme, environnée de trois rangs de balustrades de marbre blanc l'un sur l'autre. Sur cette plate-forme était autrefois une salle impériale, appelée la salle de la concorde ; c'était là qu'était le plus superbe trône de l'empereur, & où Sa Majesté recevait les respects des Grands & de tous les officiers de la cour. On y voit encore deux petits carrés de pierres rangés de distance en distance, qui déterminent jusqu'où les mandarins de chaque ordre doivent s'avancer. Cette salle fut brûlée il y a quelques années. Quoiqu'il y ait longtemps qu'on a assigné un million de taëls, c'est-à-dire, environ huit millions de livres (monnaie de France) pour la rétablir, on n'a pas encore commencé à le faire, parce qu'on n'a pu trouver des bois de la grosseur dont étaient les précédents, & il faut les faire venir de trois ou quatre cents lieues.

Sur quoi je remarquerai en passant que les Chinois sont tellement attachés à leurs anciens usages, que rien n'est capable de les faire changer. Ils ont, par exemple, de très beau marbre blanc qui ne leur vient que de douze ou quinze lieues de Peking ; ils en tirent même des masses d'une grandeur énorme, pour l'ornement de leurs sépulcres, & il y en a de très grandes & de très grosses colonnes dans quelques cours du palais, cependant ils ne se servent nullement de ces marbres pour bâtir leurs maisons, ni même pour le pavé des salles du palais ; ils y emploient de grands carreaux de brique, lesquels à la vérité sont si bien p.224 frottés & si luisants, que je les pris pour du marbre la

première fois que je les vis.

Toutes les colonnes des bâtiments du palais sont seulement de bois, sans être relevées par d'autres ornements que par le vernis ; ils ne font aussi des voûtes que sous les portes & sous les ponts ; toutes les murailles sont de briques ; les portes sont couvertes de vernis vert qui est fort agréable à la vue ; les toits sont pareillement de brique, qu'ils enduisent d'un vernis jaune ; les murailles en dehors sont crépies en couleur rouge, ou de brique polie & fort égale ; & en dedans elles sont simplement tapissées de papier blanc, que les Chinois savent coller avec beaucoup d'adresse.

Après avoir traversé cette cinquième cour, qui est extrêmement vaste, nous entrâmes dans la sixième, qui est celle des cuisines, où tous les hias ou gardes du corps & autres officiers de la maison de l'empereur, c'est-à-dire, ceux qui passent proprement pour ses domestiques, attendaient Sa Majesté, afin de l'accompagner lorsqu'elle irait recevoir les respects des princes & des Grands de l'empire ; nous demeurâmes à la porte de cette sixième cour, attendant que l'empereur eût donné son audience de cérémonie.

Lorsqu'il en sortit pour aller dans la salle de la quatrième, où étaient les régulos & les grands titulaires de l'empire, nous allâmes l'attendre dans la cinquième cour ; après les audiences finies, il retourna non pas par la porte du milieu par laquelle il était venu, mais par celle d'une des ailes, & passa fort proche du lieu où nous étions debout. Sa Majesté était vêtue d'une veste de zibeline fort noire, & avait un bonnet de cérémonie, qui n’est distingué des autres que par une espèce de pointe d'or, au haut de laquelle il y a une grosse perle en forme de poire, & au bas, d'autres perles toutes rondes. Tous les mandarins portent aussi au sommet de leurs bonnets de cérémonie, chacun une pierre précieuse. Les petits mandarins du neuf ou huitième rang, n'ont que des pointes d'or ; depuis le septième ordre jusqu'au quatrième, ce n’est que du cristal de roche taillé. Le quatrième a une pierre bleue, & depuis le troisième jusqu'au premier, elle est rouge toute taillée en facettes. Il n'y a que l'empereur & le prince héritier, qui portent une perle au sommet du bonnet.

Après que l'empereur fut rentré, nous le suivîmes jusqu'à la porte qui est au bout de la septième cour. Nous le fîmes avertir que nous étions venus pour lui rendre aussi nos respects ; cependant nous suivîmes un taiki ou prince mongou, petit-fils de l'aïeul de l'empereur, & déjà destiné pour être son gendre, qui était aussi venu là pour lui rendre ses hommages, ce qu'on lui fit faire au milieu de la cour, ayant le visage tourné du côté du nord, où était alors l'empereur. Sa Majesté envoya à ce prince un grand plat d'or, rempli de viandes de sa table ; il envoya aussi un autre plat tout semblable à deux de ses hias ou gardes, qu'il considère le plus. Ensuite l'ordre vint de nous mener à l'appartement d'Yang sin tien, ou nous avions coutume de nous rendre tous les jours.

De là nous allâmes à la porte des deux frères de l'empereur, qui sont les deux premiers régulos, à celle des enfants du quatrième régulo mort l'année dernière, à celle de So san laoyé, & des deux Kiou kieou pour les saluer ; car la coutume est de se présenter seulement à la porte. Il est rare qu'on se voie ce jour-là.

Le frère aîné & les trois régulos nous envoyèrent chacun un de leurs gentilshommes pour nous remercier, s'excusant sur la fatigue qu'ils avaient eu à essuyer tout le matin, soit en accompagnant l'empereur à la salle de ses ancêtres, soit en attendant fort longtemps dans le palais [1] ; l'officier que le frère p.225 aîné de l'empereur nous envoya, nous obligea d'entrer dans la salle où ce prince donne audience, & d'y prendre du thé ; de sorte que nous ne pûmes nous en défendre, comme nous avions fait chez les autres.

Le 13 nous fûmes appelés le père Bouvet & moi dans l'appartement d'Yang sin tien, pour y donner le modèle d'un des chandeliers, dont les chandelles se mouchent d'elles-mêmes. L'empereur qui vint nous y trouver, demanda en tartare comment allait notre étude de cette langue ; je lui répondis de même en tartare, que Sa Majesté nous ayant

---

[1] L'édifice pris en général s'appelle palais. Le lieu où se fait la cérémonie est une grande salle.

donné le moyen le plus propre pour la bien apprendre, nous tâchions d'en profiter.

Alors ce prince se tournant vers les gens qui l'environnaient :

> — Ils ont profité en effet, dit-il, leur langage est meilleur & plus intelligible.

Sur ce que j'ajoutai que la plus grande difficulté que nous avions, était de prendre le ton & l'accent tartare, parce que nous étions trop accoutumés à l'accent des langues européennes.

> — Vous avez raison, répondit l'empereur, l'accent sera difficile à changer ;

il nous demanda ensuite si nous croyons que la philosophie se pût mettre en tartare ; nous répondîmes que nous espérions y réussir quand nous saurions bien la langue ; que même nous en avions fait l'épreuve, & que nous avions bien fait entendre notre pensée à ceux qui nous enseignaient la langue.

L'empereur ayant connu par cet entretien, que nous en avions fait par écrit une ébauche, & que cet écrit était dans le Tribunal où nous étudions, il ordonna à un de ses eunuques de sa présence de l'aller chercher avec moi ; quand je l'eus apporté, il nous fit approcher près de sa personne, prit notre papier qui était sur la digestion, sur la sanguification, sur la nutrition, & sur la circulation du sang ; il n'était pas encore achevé, mais nous avions fait tracer des figures, pour rendre la matière plus intelligible. Il les considéra fort, surtout celles de l'estomac, du cœur, des viscères, des veines, & les compara avec celles d'un livre chinois qu'il se fit apporter, & qui traite de ces matières, & il y trouva beaucoup de rapport. Il lut ensuite notre écrit d'un bout à l'autre, & en loua la doctrine, qu'il dit être fort subtile ; après quoi il nous exhorta fort à ne rien omettre pour nous perfectionner dans la langue. Il répéta plusieurs fois que la philosophie était une chose extrêmement nécessaire, puis il continua ses explications de géométrie pratique avec le père Thomas.

Après plus de deux heures d'entretien, Tchao laoyé lui présenta de

ma part un compas d'environ quatre pouces de longueur, accompagné de trois ou quatre pièces qui se mettent à une des jambes, que Sa Majesté avait paru souhaiter. Il l'accepta, & m'en fit donner un fort grand fort bon, avec toutes ses pièces, & une mesure d'une brasse chinoise sur un cordon de soie, divisée en pouces & en lignes, le tout dans une boîte ou étui, revêtu de brocard & de taffetas jaune en dedans & en dehors.

Les jours suivants nous recommençâmes à aller au palais comme auparavant.

Le 17 Tchao laoyé & un eunuque de la présence, furent chargés par l'empereur de dire aux pères Pereira & Thomas, qui l'attendaient selon leur coutume dans l'appartement d'Yang sin tien, que nous devions être sur nos gardes en parlant de nos sciences, & de ce qui nous regardait, surtout avec les Chinois & les Mongous, qui ne nous voient pas volontiers dans ce pays-ci, parce qu'ils ont leurs bonzes & leurs lamas, auxquels ils sont très attachés ; que Sa Majesté nous connaissait parfaitement ; qu'elle se fiait tout à fait à nous, & nous traitait comme ses plus intimes domestiques ; qu'ayant fait examiner notre conduite, non seulement p.226 à la cour, où il avait fait exprès demeurer des gens dans notre maison pour nous y observer, mais encore dans les provinces, où il avait envoyé des personnes affidées exprès, pour s'informer de quelle manière nos Pères s'y comportaient, il n'avait pas trouvé la moindre chose à redire dans notre conduite ; que c'était pour cette raison qu'il nous traitait avec tant de familiarité, nous faisant venir tous les jours en sa présence ; que nonobstant cela, il nous fallait être très réservés au dehors ; qu'en sa présence il n'y avait nul danger que nous parlassions à cœur ouvert, puisqu'il nous connaissait à fond.

> — Il y a trois sortes de nations dans mon empire, ajouta-t-il, les Mantcheoux vous aiment & vous estiment aussi bien que moi, mais les Chinois & les Mongous ne sauraient vous souffrir. Vous savez ce qui arriva au père Adam sur la fin de ses jours, & au père Verbiest dans sa jeunesse ; il faut toujours craindre qu'il ne se trouve des imposteurs

semblables à Yang quang sien. Ainsi il est bon d'être sur ses gardes.

Enfin il nous fit dire de ne rien traduire de nos sciences dans le Tribunal où nous étions, mais seulement dans notre maison ; que cet avis qu'il nous faisait donner n'était qu'une précaution, & que nous ne devions pas craindre d'y avoir donné occasion par quelque faute, ou par quelque indiscrétion, puisqu'il était tout à fait content de nous.

Nous ne pûmes deviner quelle raison portait Sa Majesté à nous faire donner cet avis, car il vint incontinent après trouver les Pères avec un air aussi riant, & aussi ouvert que jamais, & demeura fort longtemps avec eux. Nous jugeâmes seulement que comme ce prince est grand politique, il ne souhaitait pas que nous nous fissions de fête de ce qu'il se familiarisait si fort avec nous, de peur que ses bontés ne donnassent lieu à quelques murmures contre sa personne, du moins qu'elles n'excitassent de la jalousie contre nous ; quoiqu'il en soit, les Pères le remercièrent de cet avis, comme d'un témoignage de bonté vraiment paternelle.

Le 21 il arriva en cette ville une caravane de Tartares Eluths & de Mores, qui sont voisins de ces Eluths, & qui venaient y trafiquer ; il y avait parmi eux deux Moscovites & un Lithuanien, qui nous vint voir deux fois ; il nous apprit qu'un envoyé des plénipotentiaires de Moscovie qui venait en cette cour, accompagné de cent hommes, par la route de Kalka, avait été massacré lui & les siens par les Tartares de Kalka qui les ayant séparés les uns des autres, sous prétexte de vouloir faire quelque trafic avec eux, les avaient ensuite tous mis à mort.

Le 26 l'empereur alla à sa maison de plaisance, & de là à son parc des cerfs, où il fit en présence des Grands de sa cour une bonne partie des pratiques de géométrie que nous lui avions apprises ; puis il nous envoya ordre de travailler à remettre quelque chose de la philosophie par écrit, & il nous insinua qu'il n'y avait qu'à achever ce que nous avions commencé, mais qu'il fallait que ce fût dans notre maison, & sans le communiquer à personne.

Le cinquième de mars l'empereur retourna à Peking.

Le 7 il envoya ordre de venir le lendemain, avec ce que nous avions écrit en tartare, & d'apporter aussi quelques propositions d'Euclide expliquées en tartare ; comme nous ne sûmes son intention que le soir, nous ne pûmes préparer que la première, & mettre au net ce que nous avions fait de la nutrition.

Le 8 étant allés le père Bouvet & moi avec les pères Pereira & Thomas dans l'appartement d'Yang sin tien. Sa Majesté y vint dès le matin, & demeura deux heures avec nous ; il lut ce que nous avions décrit en lettres tartares, & se fit expliquer la première p.227 proposition du premier livre d'Euclide ; après en avoir bien compris l'explication que nous lui fîmes, il l'écrivit lui-même de sa propre main, suivant ce que nous lui dictions, corrigeant seulement les termes & le langage ; il fit paraître beaucoup de satisfaction de notre travail, & nous dit qu'il fallait continuer à le faire chaque jour de la même sorte. Sa Majesté nous donna ce jour-là à chacun deux pièces de satin noir, & vingt-cinq taëls ; non pas, dit-il, qu'il prétendait par là récompenser la peine que nous prenions pour lui, mais parce qu'il avait remarqué que nous étions mal vêtus.

Le 9 nous fûmes appelés dans l'appartement de Kien tsin cong, où nous fîmes l'explication de la seconde proposition ; comme elle est un peu plus embarrassée & plus difficile que la première, Sa Majesté eut plus de peine à la comprendre ; il différa jusqu'au lendemain à la mettre au net, afin de se la faire répéter encore une fois.

Le 10 nous lui fîmes cette explication, & après la lui avoir bien fait comprendre, nous la lui dictâmes, & il l'écrivit de sa main, comme la première, corrigeant le langage, comme il avait déjà fait.

Tchao laoyé lui représenta que les six premiers livres d'Euclide traduits en chinois, avec l'explication de Clavius par le père Ricci, avaient aussi été depuis quelques années traduits en tartare par un homme habile que Sa Majesté avait nommé elle-même ; & qu'encore que cette traduction ne fût pas juste ni aisée à entendre, elle ne

laisserait pas de nous aider beaucoup à préparer les explications d'Euclide, & à les rendre plus intelligibles, surtout si on faisait venir le traducteur, pour nous aider & pour les écrire en tartare, ce qui épargnerait à Sa Majesté la peine de les écrire elle-même. L'empereur goûta fort cette proposition, & ordonna qu'on nous mît entre les mains la traduction tartare, & qu'on fît venir le traducteur.

Le 11 l'empereur ayant été fort satisfait de la clarté & de la netteté avec laquelle nous lui avions expliqué, & mis par écrit la troisième proposition, ordonna qu'outre le traducteur qui nous avait aidé le jour précédent, on fît encore venir tous les jours le plus habile des trois maîtres qu'on nous avait donné au Tribunal du Poyamban, afin de nous aider à préparer nos explications, & de continuer à nous exercer dans la langue, & il voulut qu'on nous mît dans une chambre particulière proche de cet appartement, où nous ne fussions interrompus de personne.

Les 12 & 13 nous continuâmes nos explications avec une égale satisfaction de Sa Majesté.

Le 14 l'empereur partit de Peking pour aller à la sépulture de son aïeule, & de là à des bains d'eau chaude qui en sont proche ; il ordonna en partant que nous continuassions notre travail dans l'appartement qu'il nous avait marqué, comme s'il était présent.

Le 22 l'empereur étant retourné à Peking, il vint dès le soir même à l'appartement de Yang sin tien où nous étions ; d'aussi loin qu'il nous aperçut, il nous demanda à haute voix si nous nous portions bien, ensuite étant entré dans la chambre, il proposa quelques doutes sur des opérations de nombre, & dit qu'il ne voulait pas ce jour-là entreprendre de voir ce que nous avions préparé des éléments de géométrie, parce qu'il était trop tard.

Le 23 l'empereur étant encore venu à l'appartement d'Yang sin tien, éprouva avec nous un cercle divisé d'un pied de diamètre, qu'il avait fait pendant son absence pour mesurer des hauteurs & des distances médiocres : ce cercle avait aussi un carré géométrique divisé en

dedans, afin de n'avoir pas besoin de recourir aux sinus pour résoudre les triangles. Il éprouva ensuite dans la cour de cet appartement un grand demi-cercle, que le feu père Verbiest avait p.228 autrefois fait faire, & que Sa Majesté avait fait raccommoder depuis peu & mettre sur un bon genou, fait à l'imitation de celui du demi-cercle que j'avais présenté à Sa Majesté, & il supputa sur-le-champ cette opération sur son Souan pan [1] si vite, que le père Thomas fut plus long que lui à le supputer par nos chiffres.

Le 24 l'empereur étant venu dès le matin dans l'appartement où nous étions, recommença à se faire expliquer les éléments d'Euclide, & ce jour-là nous lui expliquâmes quatre des propositions que nous avions préparées, qu'il témoigna entendre parfaitement bien. Comme il nous marqua l'empressement qu'il avait de savoir au plus tôt ce qu'il y avait de plus nécessaire dans les éléments, pour entendre la géométrie pratique, nous lui représentâmes que s'il voulait, nous choisirions seulement les propositions les plus nécessaires, & les plus utiles d'Euclide, & que sans nous attacher à suivre la manière de démontrer qui est dans la traduction chinoise, nous pourrions abréger considérablement cet ouvrage, & démontrer plus parfaitement les plus nécessaires & les plus belles. Sa Majesté agréa cette proposition, & nous résolûmes de suivre l'ordre des éléments de géométrie du père Pardies, tâchant de rendre ses démonstrations encore plus aisées à entendre.

Le 25 nous continuâmes à expliquer à l'empereur les propositions que nous avions préparées pendant son absence.

Le 26 nous commençâmes l'explication des éléments du père Pardies ; & comme ils commencent par des définitions, l'empereur s'appliqua fort à examiner si ces définitions étaient justes & en bon langage ; il corrigea quelques mots de sa main en lettres rouges, & dit

---

[1] Souan pan est un instrument fait de gros grains de chapelet enfilés dans une petite broche de bois, dans laquelle ces grains coulent aisément, & dont les Chinois se servent pour faire leurs comptes, à peu près comme nous faisons les nôtres avec des jetons, ce qu'ils font avec une promptitude admirable.

devant ses gens, qu'il ne fallait pas regarder ce livre comme un livre ordinaire, ni faire peu de cas de l'ouvrage auquel nous travaillions, que pour lui il l'estimait infiniment.

Le 27, Sa Majesté allant à une maison de plaisance qu'il a sur le lac, qui est proche de son palais, & qui s'appelle Yntai, passa par l'appartement d'Yang sin tien où il s'arrêta fort peu, il se contenta de considérer le bréviaire du père Thomas, qu'il trouva par hasard dans un coin, & il sortit aussitôt, ordonnant qu'on nous menât l'après-midi à sa maison de plaisance pour y faire notre explication, ce qui s'exécuta, quoiqu'il plût à verse tout le jour.

Après que nous eûmes achevé notre explication, & qu'il eut fait encore avec nous une épreuve de son petit cercle divisé, il ordonna à celui des eunuques qui sont en sa présence, & qui a le plus d'esprit & le plus de part dans ses bonnes grâces, de nous faire voir l'appartement qui est le plus propre & le plus agréable de toute cette maison de plaisance, ce que l'on nous dit être une faveur fort spéciale, parce que ce n’est pas la coutume de laisser entrer qui que ce soit dans ces lieux intérieurs, qui sont réservés à la personne seule de l'empereur.

Cet appartement est propre, mais sans avoir rien de grand ni de magnifique ; il y a de petites solitudes fort agréables, de petits bosquets d'une sorte de bambous fort propres, des bassins & des réservoirs d'eau vive, mais tous petits & revêtus seulement de pierres sans aucunes richesses : ce qui vient en partie de ce que les Chinois n'ont nulle idée de ce que nous appelons bâtiments & architecture, & en partie de ce que l'empereur affecte de faire voir, qu'il ne veut pas dissiper les finances de l'empire pour ses divertissements particuliers.

Sur quoi je ne puis m'empêcher de p.229 remarquer en passant, que soit naturel, soit affectation, l'empereur est extrêmement réservé par rapport à sa dépense particulière, & aux gratifications qu'il fait, quoiqu'il soit sans contredit le plus riche prince du monde ; mais il faut avouer qu'en ce qui concerne les dépenses publiques, & l'exécution de ce qu'il entreprend pour le bien de l'État, il n'épargne rien & ne plaint pas la dépense, quelque grande qu'elle soit ; il est aussi fort libéral à diminuer

les tributs du peuple, lorsqu'il s'en présente l'occasion, comme lorsqu'il va voyager dans quelques provinces, ou lorsqu'on a souffert de la disette des vivres.

Avant que de sortir d'auprès de l'empereur, il nous dit qu'il allait le lendemain à sa maison de plaisance de Tchang tchun yuen, qui est à deux lieues & demie de Peking du côté du couchant, & il ordonna que nous allassions le trouver là de deux jours l'un, pour continuer l'explication des éléments de géométrie ; il nous fit dire encore que ce jour-là même il avait eu intention de pêcher dans le lac, & de nous donner le poisson qu'il prendrait, mais que la pluie l'en avait empêché.

Le 28 l'empereur alla dès le matin à sa maison de plaisance.

Le 29 nous allâmes, selon l'ordre de Sa Majesté, à la maison de plaisance nommée Tchang tchun yuen, qui veut dire, jardin du printemps perpétuel, du printemps de longue durée.

Nous entrâmes d'abord jusque dans l'endroit le plus intérieur de cette maison, & peu après que nous fûmes arrivés, Sa Majesté nous envoya plusieurs mets de sa table, tous dans des porcelaines très fines & jaunes par dehors, telles qu'il n'y a que l'empereur qui puisse s'en servir. Ensuite il nous fit venir dans l'appartement où il était logé, qui est le plus gai & le plus agréable de toute cette maison, quoiqu'il ne soit ni riche ni magnifique. Il est situé entre deux grands bassins d'eau, l'un au midi, & l'autre au nord ; l'un & l'autre environnés presque de toutes parts de petites hauteurs faites à la main, avec la terre qu'on a tirée pour creuser les bassins ; toutes ces hauteurs sont plantées d'abricotiers, de pêchers, & d'autres arbres de cette nature ; ce qui rend cette vue assez divertissante, quand les arbres sont couverts de verdure.

Notre explication achevée, l'empereur nous fit conduire dans tout cet appartement. Il y a une petite galerie du côté du nord, immédiatement sur le bord du bassin d'eau qui est de ce côté-là, dont la vue est fort agréable ; on nous fit voir quelques autres chambres, dans lesquelles l'empereur couche l'hiver & l'été ; cela fut regardé

comme une faveur singulière ; ceux qui approchent de plus près de Sa Majesté ne vont jamais jusque-là : tout y était fort modeste, mais d'une propreté extrême à la manière des Chinois ; ils font consister la beauté de leurs maisons de plaisance & des jardins, dans une grande propreté, & dans certains morceaux de rocailles extraordinaires, tels qu'on en voit dans les déserts les plus sauvages ; mais surtout ils aiment à avoir plusieurs petits cabinets, & plusieurs petits parterres fermés par des haies de verdure qui forment de petites allées ; c'est là le génie de la nation.

Les gens riches parmi eux ne laissent pas de faire de la dépense en ces sortes de bagatelles ; ils achèteront bien plus cher un morceau de quelque vieille roche qui ait quelque chose de grotesque ou d'extraordinaire, comme, par exemple, si elle a plusieurs cavités, ou si elle est percée à jour, qu'ils ne feraient un bloc de jaspe, ou quelque belle statue de marbre. S'ils n'emploient point de marbre dans leurs bâtiments, ce n'est pas qu'ils en manquent ; les montagnes voisines de Peking sont pleines de très beau marbre blanc, qu'ils n'emploient guère que pour l'ornement de leurs sépulcres.

Le 31 nous allâmes encore faire p.230 notre explication à l'empereur à sa maison de plaisance de Tchang tchun yuen ; & après l'avoir faite, Sa Majesté nous fit l'honneur de nous envoyer plusieurs mets de sa table, qu'il nous fit manger dans son appartement même, & tout proche de la salle où il mangeait en même temps lui-même ; après quoi il voulut que je lui montrasse l'usage des logarithmes qu'il avait nouvellement fait transcrire en chiffres chinois ; il en croyait d'abord l'usage difficile & embarrassé, puis ayant compris sans peine comment se faisait la multiplication par le moyen de ces logarithmes, il témoigna de l'estime pour cette invention, & du plaisir d'en savoir l'usage.

Le premier jour d'avril nous allâmes comme les jours précédents faire notre explication de géométrie à l'empereur dans sa maison de plaisance. Il nous envoya selon sa coutume des mets de sa table, & nous fit manger dans son propre appartement ; de plus, il nous fit présent de différentes choses qui lui étaient venues tout récemment du

côté du sud, & nous traita avec sa bonté ordinaire ; je lui expliquai l'usage des logarithmes dans la division.

Le 5 étant allé faire notre explication de géométrie à l'empereur comme les jours précédents, & ayant commencé par expliquer différentes pratiques des logarithmes, Sa Majesté nous fit dire après le dîner, qu'il voulait nous faire goûter du vin qu'on lui avait envoyé des provinces méridionales ; il nous fit demander combien nous avions accoutumé d'en boire dans notre maison, & comment nous le buvions ; après quoi il nous fit donner une coupe d'un très beau cristal faite en forme de calice, & gravée de différentes figures avec la pointe du diamant ; il nous demanda à quoi cette coupe servait, & ayant été obligés de répondre que c'était à boire, il nous répondit en riant, que puisque cela était ainsi, il fallait que nous bussions chacun une des coupes pleines de vin ; nous nous en excusâmes, & nous en fûmes quittes pour boire chacun une de ces petites tasses, dont les Chinois se servent pour le vin, qui ne tiennent pas la moitié d'un de nos verres médiocres ; Sa Majesté nous fit l'honneur de nous donner de sa main cette petite tasse de vin qu'il avait auparavant fait remplir, & quand nous eûmes achevé de la boire, il nous demanda si nous en voulions encore, de quoi nous le remerciâmes, & ensuite nous commençâmes notre explication de géométrie.

Ce même jour-là, cinquième d'avril, nous eûmes avis par un exprès dépêché de Tsi nan fou, capitale de la province de Chan tong, que le gouverneur d'une petite ville de cette province avait suscité une persécution aux chrétiens de ce lieu-là, & que nonobstant la lettre que le père Pereira lui avait écrite pour le supplier de relâcher des chrétiens qu'il tenait en prison, & de ne les point traiter comme des sectateurs d'une fausse loi, puisque l'empereur avait déclaré par une dépêche publique, qu'on ne devait pas traiter ainsi la loi chrétienne ; ce gouverneur sans déférer à la prière du Père, ni respecter la dépêche de l'empereur enfermée dans la lettre, avait déchiré sur-le-champ la lettre, & fait donner vingt coups de fouet à celui qui l'avait apportée, quoiqu'il ne fût pas du ressort de son gouvernement, & autant à celui qui l'avait

introduit ; qu'ensuite il avait envoyé reprendre & mettre en prison ceux des chrétiens qu'il avait relâchés pour de l'argent, & qu'il avait fait citer à son Tribunal le père Vallat, pour le punir de ce qu'il avait prêché la loi chrétienne dans son district. On ajoutait qu'il avait protesté que, quand il devrait perdre son mandarinat, il voulait pousser le Père à bout.

Aussitôt que nous eûmes appris cette nouvelle, nous en fîmes part à Tchao laoyé, qui se chargea d'en avertir l'empereur, & de lui représenter que s'il n'avait la bonté de nous protéger & de faire p.231 quelque chose en faveur de notre religion, nos Pères & nos chrétiens seraient toujours exposés à de semblables insultes, parce que la défense d'embrasser la religion chrétienne dans la Chine subsistait encore, nonobstant la bienveillance dont l'empereur nous honorait.

Le 7 nous allâmes à la maison de plaisance de l'empereur pour faire notre explication accoutumée. Il nous reçut avec sa bonté ordinaire, & nous envoya à manger des mets de sa table comme les jours précédents. Tchao laoyé l'avertit de l'insulte qu'on avait faite aux chrétiens de Chan tong. Sa Majesté après avoir lu les lettres qu'on avait écrites à ce sujet, nous fit dire que nous ne fissions point de bruit de cette affaire, & qu'elle y mettrait ordre.

Tchao laoyé lui avait dit de notre part que nos Pères qui sont dans les provinces, étaient tous les jours exposés à de pareilles insultes, & que n'étant venus en ce pays-ci que pour y prêcher la religion du vrai Dieu, nous étions sensibles à ce qui la touchait, plus qu'à toute autre chose du monde.

Le 8 l'empereur envoya quérir les pères Pereira & Thomas, & il fit faire à celui-ci des calculs de mesurage ; pendant qu'il travaillait à part, Sa Majesté écrivit un billet en tartare qu'il voulut montrer au père Pereira, mais le Père lui ayant témoigné qu'il n'était pas assez exercé à la lecture de cette langue, l'empereur lui dit le contenu de sa lettre ; savoir, qu'il avait donné ses ordres sur l'affaire des chrétiens de Chan tong dont nous lui avions fait parler la veille ; après que les Pères l'eurent remercié de cette faveur, & qu'ils eurent achevé leur calcul & leur mesurage, il les congédia, en leur disant qu'il n'était pas nécessaire

de revenir le lendemain, parce qu'il devait aller le jour suivant à Peking.

Le 10 l'empereur revint à Peking, pour honorer, selon la coutume, les empereurs ses prédécesseurs ; après la cérémonie il dépêcha les affaires de ce jour-là, & vint dans l'appartement où nous étions. Il demeura plus de deux heures avec nous, tant à se faire expliquer les propositions de géométrie que nous lui avions préparées, qu'à faire faire des calculs de triangle par les tables des logarithmes, qu'on venait de mettre en chiffres chinois par son ordre ; il prit beaucoup de plaisir à voir l'avantage qu'il retirait de ce qu'il avait déjà appris des éléments de géométrie, pour lui faciliter l'intelligence des pratiques de géométrie, dont il avait demandé l'explication.

Le 12 nous commençâmes à aller comme auparavant à la maison de plaisance de l'empereur, nous lui fîmes notre explication accoutumée, & il nous traita avec sa bonté ordinaire, témoignant beaucoup d'impatience d'entendre au plus tôt ce qu'il y a de plus nécessaire & de plus utile dans les éléments de géométrie, & parlant déjà de nous faire mettre la philosophie en tartare.

Le 14 nous continuâmes à aller à la maison de plaisance de l'empereur, en qui nous trouvâmes plus d'ardeur que jamais pour apprendre les éléments de géométrie ; il nous dit d'abord qu'il avait lu l'explication que nous lui avions préparée, & pour nous montrer qu'il la comprenait, il nous fit en gros les démonstrations sur les figures que nous avions tracées, ensuite il relut devant nous notre explication, qu'il entendait effectivement fort bien, puis il nous fit beaucoup de questions sur notre voyage, & sur les lieux où nous avions passé en venant à la Chine.

Après s'être ainsi entretenu familièrement avec nous pendant assez de temps, il recommença à se faire expliquer les raisons d'une pratique de géométrie que le père Thomas lui avait enseignée, & sur la fin il fit faire encore un calcul de la mesure d'un monceau de grains, qu'il fit mesurer ensuite devant nous, pour voir si le calcul & la mesure prise sur le compas de proportion, donnaient en effet p.232 la même quantité qu'il s'en trouvait dans la mesure actuelle.

Ce jour-là avant que nous parussions en sa présence, il demanda à Tchao laoyé si nous n'avions point eu de nouvelles de l'affaire de Chan tong, & Tchao laoyé lui répondit qu'il ne le croyait pas, parce que nous ne lui en avions point parlé.

Peu de jours après nous sûmes que le vice-roi de la province avait fait relâcher tous les prisonniers chrétiens, & que le tchi hien n'avait pas fait fouetter comme on l'avait mandé, celui qui lui avait porté la lettre du père Pereira, mais qu'il l'avait seulement retenu environ quinze jours en prison, sous prétexte de s'informer si la lettre qu'il avait apportée n'était point supposée.

Le 22 un domestique du vice-roi de la province de Chan tong vint trouver le père Pereira de la part de son maître, pour lui demander ce qu'il désirait qu'on fît pour accommoder cette affaire.

Le 23 étant allés selon la coutume à la maison de plaisance de l'empereur, Sa Majesté sous prétexte de nous faire examiner un calcul qu'il avait fait, inséra dans le papier le mémorial secret que le vice-roi de Chan tong avait envoyé sur l'affaire des chrétiens. Il y avait ajouté la sentence, qui portait que l'accusateur serait puni comme calomniateur, ou comme un délateur malicieux. Comme nous vîmes qu'on ne punissait nullement le mandarin, nous témoignâmes que cela ne remédierait point au mal. Ensuite l'empereur nous ayant fait demander si nous étions contents, apparemment parce que nous n'avions pas eu d'empressement à le remercier de cette faveur, qu'il prétendait être fort grande, nous répondîmes hardiment que nous n'étions pas trop satisfaits, & que si Sa Majesté qui savait que l'établissement de notre religion était uniquement ce qui nous avait amené dans son empire, & ce qui nous retenait a sa cour, voulait bien faire quelque chose de plus, nous nous sentirions infiniment plus obligés à sa bonté, que de toutes les caresses des marques de bienveillance dont elle nous comblait chaque jour.

Cette réponse ne lui fut pas agréable ; il nous fit dire qu'il croyait en avoir assez fait pour notre honneur, auquel il ne voulait pas qu'on donnât la moindre atteinte ; qu'il favorisait nos compagnons qui sont

dans les provinces pour l'amour de nous, & des services que nous lui rendions ; mais qu'il ne prétendait point défendre & appuyer les chrétiens chinois, qui se prévalaient de notre crédit, & qui croyaient être en droit de faire tout ce qu'il leur plaisait.

Le 26 jour de la naissance de l'empereur, nous allâmes tous ensemble rendre nos respects à Sa Majesté, qui par une faveur particulière les reçut en sa présence ; il nous fit encore quelques questions de géométrie, & nous ordonna de revenir le lendemain faire notre explication ordinaire, après quoi il nous fit donner du thé tel qu'il le boit.

Le troisième jour de mai l'empereur revint à Peking & dès ce jour-là même il se rendit à l'appartement d'Yang sin tien pour y entendre notre explication des éléments d'Euclide ; nous continuâmes les jours suivants, & il y apportait beaucoup d'application. Il ne se passait presque point d'explication qu'il ne nous dît quelque chose d'obligeant sur les sciences d'Europe.

De crainte que nous ne fussions interrompus dans le lieu où l'on nous avait placés, & que la chaleur qui était grande ne nous incommodât, il nous fit mettre dans le lieu le plus frais & le plus intérieur de cet appartement, & l'on nous dit que c'était le lieu même où l'empereur se retirait quand il l'habitait, & que personne n'y était introduit, pas même pour le voir, sans un ordre exprès de Sa Majesté. L'empereur continua aussi de nous envoyer de temps en temps des p.233 mets de sa table, & souvent après avoir achevé nos explications, il nous faisait plusieurs questions sur les mœurs & les coutumes de l'Europe, & sur les qualités des pays qui y sont ; le tout avec une familiarité qui surprenait ceux de sa cour.

Le 25 une troupe de Moscovites, au nombre de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix arrivèrent en cette cour ; ils apportaient une lettre des ambassadeurs plénipotentiaires de Moscovie, avec lesquels nous avions conclu la paix entre les deux empires. Cette lettre marquait l'exactitude qu'on avait eue à exécuter le point le plus important de ce traité, qui était la démolition de la forteresse d'Yacsa ; que les ordres avaient

aussi été donnés de faire transporter la peuplade des Moscovites, qui était à l'est de la rivière d'Ergoné, aussitôt que l'hiver serait passé. On demandait ensuite que selon les articles du traité de paix, l'on renvoyât au gouverneur de Niptchou quelques troupes de Tartares de Kalka, qui s'étant faits tributaires de l'empire de Moscovie, étaient depuis peu passés sur les terres de la domination de l'empire de la Chine.

L'empereur venant ce jour-là entendre notre explication, nous mit lui-même entre les mains la version latine de cette lettre, & nous en demanda l'interprétation, que nous lui fîmes de vive voix, après quoi Sa Majesté nous témoigna qu'elle était contente des Moscovites. Elle nous ajouta que selon les apparences, ceux-ci ne venaient que pour trafiquer, & qu'ils avaient amené soixante charrettes chargées de pelleteries.

Le vingt-deuxième de juin l'empereur qui depuis le commencement du mois avait demeuré à Yntai, maison de plaisance située le long du lac dont j'ai parlé, alla en son autre maison de plaisance de Tchang tchun yuen, & nous ordonna de nous y rendre de deux jours l'un. Tout le temps qu'il fut à Yntai nous y allâmes tous les jours, & une fois Sa Majesté nous fit donner une grande quantité de poissons qu'il avait pêchés lui-même dans l'étang de son jardin, ce qui passa pour une faveur singulière.

Le vingt-quatre de juillet on apprit que le roi d'Eluth s'était avancé avec une armée de vingt ou trente mille hommes vers les États des Mongous, qui sont vassaux de cet empire ; l'empereur résolut sur-le-champ de renforcer les troupes qui sont dans ces quartiers-là, composées la plupart de Mongous, commandées par leurs régulos & leurs taikis ; l'empereur leur avait déjà ordonné de se tenir sous les armes, pour observer les mouvements des Eluths, qui sous prétexte d'en vouloir seulement aux Kalkas, ainsi qu'ils l'avaient protesté, pourraient bien piller aussi les Mongous sujets de cet empire, si on ne le mettait en état de leur faire tête ; & c'est pour cela que l'empereur y avait envoyé il y a deux mois un Grand de sa cour avec quelques troupes, pour traiter avec le roi d'Eluth, & terminer le différend qu'il

avait avec les Kalkas, qui se sont faits depuis peu vassaux de cet empire.

Le 25 l'empereur ayant fait publier la nuit précédente qu'il avait dessein d'envoyer un gros corps de troupes au devant des Eluths, & qu'il irait lui-même en personne de ce côté-là dans un mois, en chassant selon sa coutume, tous les régulos, les Grands de la cour, les mandarins d'armes, & même la plupart des mandarins tartares, ou chinois tartarisés, demandèrent avec empressement d'être envoyés à cette guerre. C'est ce qu'ils ont accoutumé de faire lorsqu'il y a quelque nécessité, & quoiqu'il y en ait peu qui fassent volontiers ces sortes de voyages, à cause de la fatigue & des dépenses qu'il leur faut faire pour leur équipage ; cependant l'usage & la crainte de perdre leurs charges, les obligent de s'offrir à l'empereur pour ces sortes d'expéditions.

Le 30 étant allés au palais, nous p.234 trouvâmes l'empereur de retour de sa maison de plaisance de Tchang tchun yuen. Il me fit dire que son intention était que nous le suivissions en Tartarie le père Pereira & moi, & que nous irions encore avec son oncle maternel, comme nous avions fait dans les deux voyages précédents. Il nous fit donner huit chevaux pour les domestiques qui devaient nous accompagner, & trois chameaux pour porter notre bagage.

Ce même jour l'empereur ayant appris que les soldats qui devaient partir pour aller contre les Tartares d'Eluth, ne trouvaient de chevaux à acheter qu'à un prix excessif, leur donna pouvoir de prendre tous ceux qui se trouveraient hors de la ville des Tartares, en payant vingt taëls pour les chevaux qui seraient gras, & douze pour ceux qui seraient maigres.

Cette permission donna lieu à de grands désordres, principalement dans la ville des Chinois ; on y enleva impunément, non seulement les chevaux qui se trouvaient dans les rues & dans les maisons des particuliers, soit mandarins, soit marchands, ou autres, mais encore les mules & les chameaux. On obligeait les personnes les plus graves, & les mandarins les plus considérables qui se trouvaient dans les rues, à mettre pied à terre ; on alla jusque dans la maison du premier colao

chinois, auquel on enleva tout ce qui se trouva de chevaux, de mules, & de chameaux ; on prit aussi delà occasion d'enlever beaucoup d'armes, de harnais, & d'autres choses qui étaient d'usage aux soldats.

Comme le désordre était fort grand, les principaux mandarins chinois, entr'autres le premier colao, représentèrent à l'empereur les suites dangereuses que pourrait avoir une semblable licence. L'empereur qui ne prétendait pas que ses ordres fussent exécutés de la sorte, commanda sur-le-champ qu'on restituât tout ce qui avait été pris, excepté les chevaux qu'il obligea de payer selon la taxe qu'il y avait mise ; il défendit pareillement qu'on passât outre, & il fit punir ceux qui avaient fait quelque violence ; ce qui apaisa incontinent le tumulte.

Le 31 l'empereur fit dire aux tribunaux, que dans la nécessité où il était de chevaux pour faire son voyage, ceux des mandarins qui n'allant pas à l'armée, lui fourniraient quelques chevaux, rendraient un grand service à l'État ; il fit aussi publier que tous ceux qui voudraient servir à l'armée à leurs frais, y seraient bien reçus, & qu'on aurait ensuite égard à leur mérite dans la distribution des charges.

Le second jour d'août l'empereur fit distribuer quatre à cinq cents mille taëls aux soldats qui devaient partir pour l'armée, mais on ne donna rien aux officiers.

Le 4 les princes du sang, les officiers de la couronne, & les chefs de tous les tribunaux suprêmes de l'empire, présentèrent à l'empereur une requête, pour le supplier de ne pas aller en personne à l'armée, & même de ne pas sortir de Peking dans les circonstances présentes ; ils apportaient pour raison, que son départ pourrait causer du trouble & de la frayeur parmi le peuple, surtout dans les provinces du sud, où l'on s'imaginerait que tout était perdu, si on savait que Sa Majesté était sortie de sa capitale.

L'empereur déféra à cette requête, & consentit à différer son départ de quelques jours. Il nomma son frère aîné pour généralissime de toute l'armée, & il accorda à son fils aîné âgé de dix-neuf ans, la grâce qu'il

avait demandée d'abord d'être de cette expédition.

Le 5 les troupes destinées pour composer l'armée de Tartarie, commencèrent à défiler, & continuèrent le 6 le 7 & le 8. Plusieurs régulos & princes du sang partirent avec les officiers & soldats de leurs maisons.

Le 9 le fils aîné & le frère aîné de p.235 l'empereur généralissime de l'armée, furent traités par Sa Majesté dans le palais, suivant la coutume des Tartares, qui est de régaler leurs proches, lorsqu'ils doivent faire quelque long voyage, & surtout lorsqu'ils vont à l'armée.

Le 10 le frère & le fils aîné de l'empereur partirent avec le reste des troupes, pour se trouver au rendez-vous de l'armée. Sa Majesté leur fit l'honneur de les accompagner avec le prince héritier de l'empire, & deux autres de ses enfants ; nous y allâmes aussi le père Pereira & moi, parce qu'on nous avait averti que nous devions le faire.

Nous vîmes ce jour-là toute la cour assemblée, qui était à la suite de l'empereur. Le cortège était fort nombreux, car il était composé de tous les régulos, des princes du sang, des Grands de l'empire, & des autres officiers de la maison de l'empereur ; mais quoique cette suite eût quelque chose de grand & de majestueux, cependant comme il n'y avait ni trompettes, ni timbales, ni aucune autre marque de magnificence, elle avait je ne sais quoi de triste & de lugubre.

Devant la personne de l'empereur marchaient huit ou dix chevaux de main enharnachés assez modestement, plusieurs des hias ou gardes du corps environnaient Sa Majesté & ses enfants ; marchaient ensuite une douzaine de domestiques qui suivaient partout immédiatement l'empereur ; puis venaient dix officiers, dont les fonctions sont semblables à celles de nos gardes de la manche ; ils portaient chacun sur l'épaule une grande lance ou pertuisane, dont le bois était vernissé de rouge, tacheté d'or ; proche du fer de la lance pendait une queue de tigre ; ils étaient suivis d'un escadron de hias ou gardes du corps, qui sont tous mandarins de différents ordres ; après quoi venaient les officiers de la couronne & les autres Grands de l'empire ; la marche

était terminée par une grosse troupe d'officiers de la maison de Sa Majesté, à la tête desquels marchaient deux grands étendards à fond de satin jaune, avec les dragons de l'empire peints dessus en or.

Toutes les rues par où devait passer l'empereur, étaient nettoyées & arrosées ; on en avait fait retirer tout le monde, & fermé toutes les portes, les boutiques, & les rues de traverse ; des fantassins rangés de côté & d'autre de ces rues, ayant chacun une épée au côté & un fouet à la main, faisaient retirer le peuple ; c’est ce qui se pratique toutes les fois que l'empereur ou le prince héritier passent dans les rues de Peking ; & bien plus encore, lorsque les reines ou quelques princesses y doivent passer ; car quoiqu'elles soient traînées dans des chaises fermées, on bouche encore toutes les rues de traverse avec des nattes.

Lorsque l'empereur fut arrivé hors du faubourg de la ville, il trouva les troupes rangées de côté & d'autre dans le grand chemin ; il en fit la revue accompagné seulement du prince héritier, & de deux ou trois autres personnes, tout le reste de la suite ayant fait halte, pour ne pas exciter trop de poussière dans le grand chemin. Quand l'empereur eut examiné les troupes, il s'arrêta un moment à parler à son frère, à son fils, & ensuite aux officiers généraux, qui avaient tous mis pied à terre, & qui lui parlèrent à genoux ; il n'y eut que son fils & son frère qui demeurent à cheval, après quoi il s'en revint au palais.

Le 12 on eut avis que le roi d'Eluth s'était mis en marche avec son armée pour se retirer sur ses terres ; Sa Majesté résolut aussitôt de partir le dix-huit de ce mois pour aller à la chasse dans les montagnes de Tartarie, qui sont au-delà de la grande muraille, où nous le trouvâmes les deux années dernières en retournant de notre voyage.

p.236 Le 13 l'empereur nous fit dire que sachant certainement que les Moscovites ne se joignaient point au roi d'Eluth pour faire la guerre aux Kalkas, ainsi que le bruit en avait couru, il était inutile que nous l'accompagnassions en Tartarie, où il allait simplement pour chasser.

Le 15 un député du roi d'Eluth arriva en cette cour ; c'était une personne considérable & du Conseil de ce prince ; il venait, disait-on,

rendre raison à l'empereur de ce que les soldats de son maître avaient battu un parti de ses sujets & fait plusieurs prisonniers ; il allégua pour excuse, que cet acte d'hostilité s'était fait à l'insu du roi d'Eluth ; qu'il les avait rendus aussitôt qu'il eut appris qu'on les demandait de la part de l'empereur ; d'autres disaient qu'il venait traiter d'un accommodement ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on eut beaucoup de joie à la cour de la venue de cet envoyé.

Le 17 l'empereur régala l'envoyé d'Eluth dans une salle du palais, où il donne audience aux ambassadeurs étrangers, & il voulut assister en personne au festin. On dit que cet officier mangea peu, & fut toujours fort grave. Il paraissait un homme de tête.

Ce même jour au soir un courrier rapporta que le roi d'Eluth ne se retirait pas dans son pays comme on l'avait cru, mais qu'il s'avançait vers l'orient, qu'il côtoyait toujours les limites de cet empire, & donnait la chasse aux Kalkas, dont la plupart s'étaient retirés de ce côté-là. Sa Majesté nous fit dire ce jour-là, que l'un de nous deux, ou le père Bouvet ou moi, nous n'avions qu'à continuer d'aller de trois jours l'un au palais pour y préparer des leçons de géométrie que nous lui expliquerions à son retour.

Le 18 dès la pointe du jour l'empereur partit pour aller à la chasse en Tartarie. Il ordonna avant son départ que l'on fît marcher le reste des soldats qui avaient eu ordre de partir le treize, & qui depuis avaient été arrêtés par un contre-ordre, sur l'avis qui était venu de la retraite du roi d'Eluth.

Le troisième de septembre nous observâmes une éclipse de soleil le père Bouvet & moi ; elle commença à six heures quarante-sept minutes, & environ quarante ou cinquante secondes, & finit à huit heures dix minutes & environ trente secondes ; elle fut d'environ trois doigts.

Le même jour l'impératrice douairière, accompagnée des reines femmes de l'empereur, alla au-devant de l'empereur, qui s'étant trouvé incommodé revenait à Peking. Nous partîmes aussi les pères Thomas,

Bouvet, & moi dans le dessein d'aller à sa rencontre ; mais nous trouvâmes en chemin le prince héritier que l'empereur avait renvoyé à Peking, pour dissiper les faux bruits qu'on aurait pu semer au sujet de sa maladie.

Nous revînmes avec ce prince, parce que la marche de l'empereur était très lente, & qu'il ne devait arriver que vers le 8 ou 9 du mois. Le prince héritier n'était accompagné que de dix ou douze officiers, de quelques eunuques, & d'une troupe de valets ; six gardes marchaient un peu derrière lui, portant chacun une lance, de laquelle pendait une queue de tigre. Lorsque nous commençâmes à entrer dans le faubourg, nous trouvâmes toutes les rues arrosées, les maisons & les boutiques fermées, pas une âme dans les rues par où le prince devait passer, excepté les soldats de Peking dont la charge est de garder les rues toutes les nuits, de les faire nettoyer, & de fermer les maisons par où l'empereur, le prince héritier de l'empire, & les femmes du palais doivent passer. Ils étaient rangés en haie, ayant, comme je l'ai déjà dit, l'épée au côté & un fouet à la main ; ce sont eux qui montent la garde tous les jours dans toutes les rues de Peking, pour empêcher le désordre.

p.237 Le 4 on publia ici que l'armée de l'empereur, commandée par son frère, avait remporté la victoire sur l'armée d'Eluth. Le mémorial que ce généralissime avait envoyé à Sa Majesté, portait, que le premier de septembre ayant su que l'armée d'Eluth était proche, il s'était mis en en chemin le lendemain dès la pointe du jour pour l'aller reconnaître, que vers le midi il commença à apercevoir l'armée ennemie, & qu'aussitôt ayant rangé toutes les troupes en bataille, il s'avança en bon ordre ; en sorte que vers les deux heures les deux armées se trouvèrent en présence.

L'armée d'Eluth s'était mis en bataille proche d'un ruisseau au pied d'une montagne, & s'était fait une espèce de retranchement de ses chameaux ; dans cette disposition, les Eluths attendirent nos gens, & acceptèrent la bataille. On fit d'abord plusieurs décharges de canon & de mousqueterie, ensuite la mêlée fut grande, & l'armée ennemie fut

défaite, avec une perte considérable de soldats. Les marécages leur facilitèrent la retraite, & ils retournèrent en bon ordre dans leur camp. Le généralissime ajoutait, qu'il ne savait pas encore si le roi d'Eluth avait péri dans ce combat, qu'il le ferait savoir dans la suite avec les autres particularités de la bataille, dont il ne mandait alors le succès qu'en gros, pour ne pas différer à instruire Sa Majesté de cette agréable nouvelle.

Le 8 ayant appris que l'empereur approchait de la ville, nous partîmes pour aller au-devant de Sa Majesté, nous nous avançâmes ce jour-là jusqu'à huit lieues de Peking, d'où étant partis vers les trois heures après minuit, à dessein de joindre l'empereur à quatre lieues du lieu où nous avions couché, nous apprîmes en chemin que Sa Majesté s'était embarquée la nuit même sur une petite barque, pour gagner un village qui est à cinq lieues de Peking, d'où il devait se rendre en chaise à la ville.

Nous prîmes aussitôt notre route vers le lieu où l'empereur devait quitter la rivière ; & y étant arrivés environ deux heures avant lui, nous l'attendîmes à l'endroit où il devait descendre, & nous nous rangeâmes proche des Grands de la cour qui y attendaient aussi Sa Majesté.

Aussitôt que la barque aborda, l'empereur qui nous aperçut, nous envoya un de ces jeunes hommes qui sont en sa présence, & qui font l'office de gentilshommes de la chambre, pour nous demander ce que nous souhaitions. Nous fîmes notre compliment sur la maladie de Sa Majesté, en marquant l'inquiétude que nous en avions eue, ce qui lui fut rapporté incontinent.

Nous avions su deux jours auparavant que Sa Majesté s'était informée des chefs de l'appartement d'Yang tsin tien, où Sa Majesté vient entendre nos explications, si nous avions témoigné de la sensibilité sur sa maladie, & si nous avions demandé souvent de ses nouvelles ; à quoi ces messieurs avaient répondu obligeamment, que nous étions venus exactement tous les jours, & que de plus nous avions envoyé trois ou quatre fois le jour de nos gens, pour nous informer de la santé de Sa Majesté.

Le 19 Sa Majesté se trouvant beaucoup mieux, nous fit l'honneur de nous appeler en sa présence, & son visage avait déjà presque repris sa première couleur, mais il était devenu fort maigre.

Le 24 l'empereur alla à sa maison de plaisance de Tchang tchun yuen, pour y reprendre des forces, & rétablir sa santé ; son fils aîné était retourné peu de jours auparavant de l'armée.

Le 28 ceux qui ont soin d'observer le ciel à la tour des mathématiques, découvrirent une nouvelle étoile dans le col du Sagittaire ; ils n'en avertirent que deux jours après, voulant auparavant s'en bien assurer.

Le 30 nous l'observâmes p.238 nous-mêmes ; elle paraissait fort distinctement, comme une étoile de la quatrième grandeur ; elle était semblable à celles que nous appelons fixes.

Le premier d'octobre nous observâmes encore la nouvelle étoile, mais nous ne pûmes prendre sa hauteur à cause des vapeurs qui en dérobaient presque la vue.

Le 4 nous observâmes la nouvelle étoile, & nous remarquâmes qu'elle diminuait considérablement à la vue.

Le 8 ayant su que le convoi des cendres de Kiou kieou, tué à la bataille donnée le premier septembre entre l'armée de l'empereur & celle du roi d'Eluth, n'était pas éloigné de la ville, & que Sa Majesté avait envoyé au-devant deux grands de l'empire, & de ses hias pour faire honneur au défunt, le père Pereira & moi qui avions des obligations particulières à ce seigneur, nous partîmes pour aller à sa rencontre, & nous le trouvâmes à sept lieues de Peking [1].

Ses cendres étaient enfermées dans un petit coffre, couvert du plus beau brocard d'or qui se fasse à la Chine. Ce coffre était placé dans une chaise fermée & toute couverte de satin noir ; elle était portée par huit

---

[1] Je dis les cendres ; car la coutume des Tartares est de brûler les corps & d'en conserver les os & les cendres ; quoiqu'il y ait à présent plusieurs Tartares qui ne les brûlent point, personne ne manque de le faire, lorsque ce sont des gens morts à la guerre ou en voyage hors de la Chine, & les Chinois mêmes en usent quelquefois ainsi.

hommes ; devant marchaient dix cavaliers, portant chacun une lance ornée de houppes rouges & d'une banderole de satin jaune, avec une bordure rouge ou étaient peints les dragons de l'empire. C'était la marque de la charge du chef d'un des huit étendards de l'empire ; ensuite venaient huit chevaux de main deux à deux proprement enharnachés ; ils étaient suivis d'un autre cheval seul avec une selle, dont il n'y a que l'empereur qui puisse se servir, & ceux à qui il en fait présent, & il n'en donne guère qu'à ses enfants ; je n'ai vu qu'un seul des plus grands seigneurs de l'empire, & des plus favorisés de l'empereur qui en eut. Les enfants & les neveux du défunt environnaient la chaise où étaient portées les cendres ; ils étaient à cheval & vêtus de deuil ; huit domestiques accompagnaient la chaise à pied ; à quelques pas de distance suivaient quelques-uns des plus proches parents, & les deux grands envoyés par l'empereur.

Lorsque nous arrivâmes assez proche nous mîmes pied à terre, & nous arrêtant au milieu du chemin, nous lui rendîmes les devoirs accoutumés, qui consistent à se prosterner quatre fois jusqu'à terre. Les enfants & les neveux du défunt mirent aussi pied à terre, & nous allâmes leur donner la main, qui est le salut ordinaire ; ensuite nous remontâmes tous à cheval, & nous nous joignîmes au convoi.

Lorsque nous fûmes arrivés à trois quarts de lieue du lieu où l'on devait camper, parut une grosse troupe de parents du défunt, tous vêtus de deuil. Les enfants & les neveux avec tous leurs domestiques, vêtus de deuil, mirent pied à terre, & commencèrent à pleurer autour de la chaise où étaient les cendres ; ils marchèrent ensuite à pied, toujours en pleurant jusqu'environ à un demi quart de lieue, que les deux grands envoyés de l'empereur les firent remonter à cheval. On continua la marche, durant laquelle plusieurs personnes de qualité, parents ou amis du défunt, vinrent par troupes lui rendre leurs devoirs.

Lorsqu'on fut arrivé à un quart de lieue de l'endroit où le convoi devait camper ce jour-là, le fils aîné de l'empereur, accompagné du quatrième fils de Sa Majesté, envoyés tous deux pour faire honneur au défunt, parurent avec une nombreuse suite de personnes de la

première distinction de la cour ; tout le monde mit pied à terre ; aussitôt p.239 que les enfants de l'empereur furent descendus de cheval on fit doubler le pas aux porteurs de la chaise jusqu'à ce que l'on fût arrivé proche des princes, devant lesquels on posa la chaise à terre ; ils pleurèrent là quelque temps, & toute leur suite, affectant de faire paraître beaucoup de tristesse ; après quoi ils remontèrent à cheval, & s'éloignant un peu du grand chemin, ils vinrent toujours suivant le convoi, jusqu'à ce qu'on fût arrivé au lieu où étaient dressées les tentes ; on rangea devant la tente du défunt les lances & les chevaux de main, & après avoir tiré le coffre où étaient les cendres, on le mit sur une estrade dans le milieu de la tente ; au-devant on plaça une petite table. Les deux princes arrivèrent aussitôt, & l'aîné entrant dans la tente, & se mettant à genoux devant le coffre où reposaient les cendres, il éleva trois fois une petite tasse de vin jusqu'au-dessus de sa tête, & versa ensuite le vin dans une grande tasse d'argent qui était sur la table, se prosternant chaque fois jusqu'à terre.

Cette cérémonie achevée, les princes sortirent, & après avoir reçu les remercîments accoutumés des enfants & des neveux du défunt, ils remontèrent à cheval & s'en retournèrent à Peking. Pour nous autres, nous nous retirâmes dans une méchante chaumine qui était proche, où nous passâmes la nuit.

Le 9, dès la pointe du jour le convoi partit ; comme on devait ce jour-là entrer dans la ville, une troupe de domestiques accompagna les cendres, pleurant & se relevant tour à tour ; tous les officiers de son étendard, & une grande quantité des seigneurs les plus qualifiés de la cour vinrent les uns après les autres rendre leurs devoirs à ce seigneur, qui était généralement estimé & aimé, & qui avait la réputation d'un homme droit & bienfaisant ; entr'autres un des plus considérables princes du sang régulo du second ordre & gendre du défunt, vint jusqu'à trois lieues de la ville, & après lui avoir rendu les honneurs accoutumés, l'accompagna jusqu'à la maison.

A mesure qu'on approchait de la ville le convoi grossissait par la multitude des gens de qualité qui se succédaient les uns aux autres.

Lorsqu'on entra dans la ville, un des domestiques du défunt lui offrit par trois fois une tasse de vin qu'il répandit à terre, se prosternant autant de fois, ce qu'il fit au moment que les cendres du défunt passaient sous les portes de la ville ; les rues où devait passer le convoi étaient nettoyées & bordées de soldatesque à pied, comme il se pratique quand l'empereur, le prince héritier, ou les princesses du palais marchent dans Peking.

Longtemps avant que d'arriver dans la maison du défunt, deux grosses troupes de domestiques, savoir, ceux de sa maison & ceux de son frère, tous vêtus de deuil, vinrent se joindre au convoi ; & d'aussi loin qu'ils le virent, ils se mirent à pleurer, & à jeter de grands cris, auxquels ceux qui accompagnaient les cendres, répondirent par des pleurs & des cris redoublés ; ce qui véritablement attendrissait les spectateurs, & tirait les larmes des yeux. En arrivant à l'hôtel du défunt, il se trouva encore beaucoup de personnes de qualité qui l'y attendaient.

Toute la superstition que je remarquai en cette occasion fut que l'on brûla du papier à chaque porte par où passaient les cendres ; on allumait ce papier lorsqu'elles étaient sur le point de passer dans toutes les cours de la maison. On avait dressé de grands pavillons de nattes, qui faisaient comme autant de grandes salles, selon la coutume du pays. Il y avait dans quelques-uns de ces pavillons quantité de lanternes & de tables, sur lesquelles on a coutume de poser des fruits & des odeurs que l'on offre au défunt ; on plaça le coffre qui renfermait les cendres, sous un dais de satin noir, enrichi de crépines & de passements d'or, p.240 fermé à côté par deux courtines.

Le fils aîné de l'empereur accompagné d'un de ses petits frères, que l'empereur avait établi fils adoptif de l'impératrice défunte, nièce de Kiou kieou, parce qu'elle n'avait point d'enfant mâle, ces deux princes, dis-je, se trouvèrent encore à la maison du défunt, & y firent les mêmes cérémonies qu'ils avaient faites le jour précédent dans la tente. Les enfants & les neveux de Kiou kieou remercièrent les princes à genoux, se prosternant jusqu'à terre après avoir ôté leur bonnet. Nous

prîmes ensuite congé des parents du défunt que nous connaissions, & nous retournâmes en notre maison.

Le 18 l'empereur envoya demander les propositions de géométrie que nous avions préparées. On lui en porta dix-huit qui étaient mises au net, & on lui dit de notre part qu'il y en avait encore environ autant de faites qui n'étaient point transcrites ; après les avoir examinées, il en parut content, & il dit qu'il les trouvait fort claires, & qu'il n'avait nulle peine à les comprendre.

Le 29 Sa Majesté recommença les explications de géométrie ; le père Bouvet fut appelé avec le père Antoine Thomas. Sa Majesté se fit expliquer quatre propositions, dont il témoigna être fort satisfait ; & il déclara que désormais il voulait continuer à entendre tous les jours nos explications comme il faisait avant son voyage.

Le 30 comme c'était mon jour d'aller au palais, je fus appelé avec le père Thomas dans la chambre de l'empereur ; nous fûmes près de deux heures avec lui. Il tournait lui même les feuillets, à mesure que je lui lisais l'explication tartare ; puis il se fit expliquer la manière de déterminer l'ombre d'un style.

Le premier jour de novembre ayant été appelés dans la chambre de l'empereur pour lui faire nos explications accoutumées, il nous fit asseoir proche de sa personne, sur la même estrade où il était assis lui-même, & nous traita avec beaucoup de bonté. Nous voulûmes nous excuser de cet honneur qu'il fait à peine à ses enfants, mais il nous le commanda absolument.

Le 3 après avoir fait à S. M. notre explication accoutumée, il nous envoya dire que comme nous venions tous les jours au palais pour son service, & que l'hiver approchait, il craignait que nous ne souffrissions du froid, & que pour prévenir cette incommodité, il voulait donner à chacun de nous une longue veste fourrée, de même qu'aux pères Gabiani & Suarez, qui demeurent en notre maison, & pour qui il avait de l'estime ; & afin que ces habits nous fussent propres, on nous obligea d'envoyer le lendemain un de nos habits, afin de les faire servir

de modèle à ceux que Sa Majesté voulait nous donner.

Le 9 l'empereur ayant déclaré qu'il voulait aller à la maison de son oncle maternel, qu'on devait porter à sa sépulture le lendemain, les Grands de l'empire & le frère même du défunt, firent des remontrances à Sa Majesté, pour la supplier de ne pas prendre cette peine, sur quoi l'empereur dit qu'il enverrait ses enfants à sa place.

Le 10 nous assistâmes à l'enterrement de Kiou kieou ; le convoi était fort nombreux ; le fils aîné de l'empereur, & deux autres de ses enfants, deux autres régulos, plusieurs princes du sang impérial, & la plupart des Grands de l'empire accompagnèrent les cendres de ce seigneur jusqu'à sa sépulture, qui est environ à une lieue & demie de la ville. Sa Majesté avait fait vaquer les tribunaux pour faire honneur au défunt, & afin que tous les Grands du palais & les autres officiers de sa maison qui ne seraient pas de garde, pussent assister à l'enterrement, les ministres d'État, les chefs des cours souveraines de Peking, les chefs des étendards, & les autres Grands de l'empire p.241 s'y trouvèrent la plupart. Le reste de la pompe funèbre était à peu près semblable à celle qui se fit à l'entrée de Peking, ainsi que je l'ai décrite.

Lorsque l'on fut arrivé à la sépulture, & qu'on eut placé l'urne sous le dais qu'on lui avait préparé, les enfants de l'empereur accompagnés des régulos & des autres Grands de l'empire, firent les cérémonies ordinaires devant le tombeau du père & de la mère de Kiou kieou, qui le sont également de l'empereur, & par conséquent aïeuls de Sa Majesté, après quoi chacun se retira.

Le 20 nous fûmes appelés au Tribunal des colao, pour traduire du tartare en latin une lettre qu'on envoyait au gouverneur de Niptchou. Cette lettre était écrite au nom du seigneur Song ho tou, qui était le chef des plénipotentiaires qui traitèrent de la paix avec les Moscovites. Il leur donnait avis des hostilités que le roi d'Eluth avait faites cette année sur les terres de cet empire, de la victoire qu'on avait remportée sur lui, & de sa prompte retraite, après avoir promis avec serment de ne plus faire d'actes d'hostilité ; la lettre ajoutait que comme on avait cependant ouï dire ici que le roi d'Eluth avait envoyé demander du

secours aux Moscovites, on se croyait obligé de les avertir de ne se pas laisser surprendre aux artifices de ce prince, pour n'être pas enveloppés dans sa ruine. On me mit une copie de cette lettre en tartare entre les mains, & l'ayant traduite en latin dans notre maison, je la portai le lendemain aux colao.

Le 25 l'empereur nous donna à chacun un habit complet, composé 1° d'une veste longue de satin violet doublée de peaux d'agneau, avec un tour de col & des parements de manches de zibelines. 2° D'une veste de dessus toute de zibelines, doublée de satin noir. Il y avait plus de cinquante peaux de zibelines à chacune de ces deux dernières vestes, qui pouvaient valoir deux cents écus, en comptant que chaque peau valait quatre écus, qui est à peu près le prix que les médiocres zibelines se vendent à Peking. 3° Un bonnet aussi de zibelines teintes en noir. Nous remerciâmes Sa Majesté avec les cérémonies accoutumées.

Le 28 Sa Majesté partit pour aller à sa maison de plaisance appelée Hai tseë, il y a beaucoup de daims, de cerfs, & d'autres bêtes fauves.

Le treizième de décembre Sa Majesté retourna à la ville, & recommença dès ce jour-là les explications de géométrie avec nous ; il nous fit asseoir à ses côtés sur la même estrade où il était assis, comme il avait commencé de faire depuis plus de six semaines.

Le 21 l'empereur nous fit dire qu'ayant dessein d'envoyer quelqu'un à Canton pour y acheter quelques instruments de mathématiques & d'autres curiosités d'Europe, il désirait que nous y envoyassions aussi quelques-uns de nos domestiques ; ou que si nous jugions plus à propos que quelqu'un de nous y allât en personne, nous délibérassions entre nous sur celui qu'il serait à propos d'y envoyer.

Le 22 nous répondîmes à Sa Majesté que nous étions prêts d'aller partout où il s'agirait de son service, & que nous le suppliions de choisir lui-même celui qu'elle jugerait le plus propre à faire le voyage. Sur cela l'empereur nomma le père Suarez, ajoutant qu'il ne pouvait éloigner le père Thomas, & le père Bouvet, ni moi, parce que nous étions

actuellement occupés près de sa personne. Il ordonna donc que ce Père, accompagné d'un petit mandarin de sa maison, fit le voyage avec les gens, & aux dépens du fils de son oncle maternel, qui ayant succédé à la charge de chef des étendards de l'empire qu'avait son père, envoyait chercher sa femme & le reste de sa maison qu'il avait laissée à Canton où il faisait la fonction de lieutenant-général des armées de l'empereur.

p.242 Le petit mandarin fut chargé d'acheter sous la direction du père Suarez, les instruments & diverses curiosités d'Europe, & cela dans un grand secret, l'empereur ne voulant point faire d'éclat pour un achat si peu considérable ; de plus, il fit dire au père Suarez que comme Sa Majesté attendait le retour du père Grimaldi, il eût à déclarer que le principal motif de son voyage à Canton était de ramener ce Père à la cour.

Le 25, le père Suarez prit congé de l'empereur :

> — Je n'ai rien à vous commander, lui dit ce prince, je connais votre zèle ; & je sais que vous êtes religieux ; c'est pourquoi je fuis sûr que vous vous comporterez toujours avec prudence & sagesse ;

il le chargea ensuite de lui acheter quelque bon fusil, & des instruments de mathématiques venus d'Europe.

Le second de janvier mil six cent quatre-vingt onze, l'empereur partit pour aller à la chasse dans les montagnes qui sont proches de la sépulture de son aïeule, où il devait se rendre le dix-neuf, pour y achever la cérémonie du deuil, qui finissait vers ce temps-là, car il y avait trois ans qu'elle était décédée. Sa Majesté termina à loisir avant que de partir, le procès qu'on avait intenté à ses deux frères & aux officiers généraux qui se sont trouvés à la bataille du mois de septembre contre les Eluths ; car c'est la coutume parmi les Tartares de faire le procès aux généraux d'armée qui n'ont point réussi dans la guerre. Quoique l'armée de l'empereur eût eu l'avantage, & que le roi d'Eluth eût pris la fuite, on ne laissa pas d'être mal content de ce qu'on

n'avait pas pris ou tué ce prince, & défait entièrement ses troupes.

A la vérité la chose était aisée à faire, vu l'inégalité des deux armées ; car celle de l'empereur était du moins quatre ou cinq fois plus nombreuse que celle du roi d'Eluth. On en rejetait la faute sur le frère aîné de l'empereur, qui était généralissime de l'armée ; mais on n'en devait pas être surpris, ce prince ne s'était jamais trouvé à aucune guerre, & il manquait d'expérience ; d'ailleurs il craignait de trop exposer les troupes de l'empereur, dont la déroute aurait pu avoir de fâcheuses suites ; c'est ce qui le porta à se retirer avec un peu de précipitation, lorsqu'il vit que les Eluths faisaient tête & se défendaient courageusement ; en sorte que si ceux-ci eussent su profiter de la conjoncture présente, l'armée de l'empereur aurait couru grand risque d'être défaite.

Quoiqu'il en soit, Sa Majesté, pour témoigner le peu de satisfaction qu'elle avait des officiers-généraux de l'armée, & principalement de son frère aîné, non seulement les laissa camper dans les montagnes de Tartarie près de trois mois après la retraite des Eluths, ne leur laissant que quatre ou cinq cents chevaux, & faisant revenir le reste de l'armée, mais encore lorsque son frère aîné retourna à Peking il ne lui permit d'entrer dans la ville, qu'après l'avoir fait interroger juridiquement sur sa conduite.

Le frère aîné de l'empereur répondit qu'il avait donné bataille à l'armée du roi d'Eluth, aussitôt qu'il l'avait rencontré, mais que l'armée ennemie s'étant portée dans un lieu avantageux, & ayant devant soi un marécage, il n'avait pas jugé à propos d'exposer l'armée impériale ; que cependant tout l'avantage du combat lui était demeuré, & qu'enfin le roi d'Eluth avait pris la fuite ; qu'au reste s'il y avait eu de sa faute, on ne devait s'en prendre qu'à lui, puisqu'il était généralissime, & que si on le jugeait coupable, il se soumettait au châtiment qu'il plairait à Sa Majesté de lui imposer.

Si les officiers généraux eussent pris le parti d'excuser, comme ils le pouvaient, leur généralissime, peut-être que l'affaire en serait demeurée là ; mais chacun voulant se justifier, trois ou p.243 quatre des

Grands de l'empire qui servaient de conseil au frère aîné de l'empereur, présentèrent une requête, où rejetant sur lui toute la faute, ils l'accusaient de lâcheté, & de s'être amusé à chasser, & à jouer des instruments, au lieu de veiller à la conduite de l'armée, sur quoi ils prenaient à témoin le fils aîné de l'empereur ; on l'interrogea à son tour, mais il répondit qu'il ne lui convenait pas d'être l'accusateur de son oncle, & qu'il n'avait rien à dire.

Le frère aîné de l'empereur se voyant accusé par les Grands de l'empire, se défendit le mieux qu'il put ; il fit voir qu'il n'était pas seul coupable, & que ceux dont on avait formé son Conseil, & qui se plaignaient de lui, auraient dû lui proposer de poursuivre les ennemis, s'ils jugeaient à propos de le faire ; que néanmoins personne ne lui avait rien représenté de semblable, & que du reste ils n'avaient pas fait paraître plus de bravoure que lui, puisque pas un d'eux n'avait reçu la moindre blessure.

Le Tribunal de Tçong gin fou, à qui il appartient de juger les affaires des régulos, des princes du sang, & des officiers de la couronne, & dont un des principaux régulos est le chef, voyant que les témoignages ne s'accordaient point, jugea que l'on enfermerait le généralissime dans le Tribunal de Tçong gin fou, & qu'on mettrait les Grands en prison, où l'on instruirait leur procès.

L'empereur, au lieu de déférer à cette sentence, répondit que la faute ne méritait pas une si rude punition, & il ordonna qu'après que le genéralissime & les autres officiers-généraux auraient achevé de donner leur réponse, on les laissât entrer dans la ville & aller chacun chez eux ; seulement le genéralissime s'étant présenté au palais, & ayant demandé permission de saluer l'empereur, Sa Majesté refusa de l'admettre en sa présence, & le renvoya dans son hôtel.

Les jours suivants le Tribunal examina cette affaire, & il décida que le généralissime serait privé de sa qualité de régulo, & que les quatre grands qui lui servaient de conseil, de même que les officiers-généraux perdraient leurs charges. L'empereur différa longtemps de répondre sur cette sentence, & cependant on fit mettre en prison tous les officiers

qui avaient eu soin de l'artillerie, parce que le jour de la bataille ils avaient abandonné la plus grosse pièce de canon, qui aurait pu être enclouée par les ennemis, si la pensée leur en fût venue.

Enfin Sa Majesté devant partir le deuzième janvier, elle termina la veille cette affaire ; ses deux frères & les autres Grands & officiers-généraux qui avaient des dignités titulaires de cong, qui ressemblent à celles de nos ducs & pairs, furent condamnés à perdre trois années de leurs revenus ; les deux régulos à perdre aussi trois compagnies de leurs gardes ; les autres Grands & officiers généraux qui n'avaient que de simples charges, furent abaissés de quatre degrés ce qui les fit descendre de deux ordres, en sorte que ceux qui étaient mandarins du premier ordre le devinrent du troisième. On leur laissa cependant leurs charges, ceux qui étaient du Conseil d'État de l'empire en furent tirés, & les officiers qui avaient abandonné le canon, furent condamnés chacun à cent coups de fouet, après quoi ils devaient être mis hors de prison.

Le plus considérable de ceux-ci a été longtemps un des principaux gentilshommes de la chambre de l'empereur, & était actuellement gouverneur de quelques-uns de ses enfants. On l'avait principalement chargé du soin de l'artillerie ; après avoir souffert le châtiment ordonné par l'arrêt, il ne laissa pas d'être remis auprès des enfants de l'empereur comme auparavant ; sur quoi il est à remarquer que parmi les Tartares, qui sont tous esclaves de leur p.244 empereur, ce n'est pas un déshonneur d'être châtié de la sorte par ordre de Sa Majesté. Il arrive quelquefois que les premiers mandarins reçoivent des soufflets, & des coups de pied & de fouet en présence de l'empereur, sans être dépouillés de leurs emplois. On ne sait ce que c'est parmi les Tartares de se reprocher ces sortes de châtiments, qu'ils oublient bientôt, pourvu qu'ils ne perdent pas leurs charges.

Le 22 l'empereur retourna avec l'impératrice douairière, & les reines qui étaient parties le quatorze pour l'aller trouver au lieu de la sépulture impériale, afin d'y assister aux cérémonies de la fin du deuil ; comme nous nous étions rendus tous au palais pour nous informer de la santé

de Sa Majesté, elle nous prévint, en nous envoyant un des eunuques de la chambre, & nous fit dire qu'elle voulait nous faire part de sa chasse ; & en effet le soir même on nous apporta de sa part douze faisans & six lièvres.

Le 23 nos explications de géométrie recommencèrent à l'ordinaire.

Le 24 notre explication achevée, l'empereur me demanda la hauteur du pôle de Niptchou & des autres principaux lieux de la Tartarie que j'avais parcourus dans mes deux voyages. Il me dit à cette occasion, qu'il avait envoyé cette année des gens du côté de l'orient vers l'embouchure du fleuve Saghalien oula, & qu'ils avaient rapporté qu'au-delà de cette embouchure, ils avaient trouvé la mer encore glacée au mois de juillet, & que le pays y était tout à fait désert.

Le 25 l'empereur nous envoya six cerfs, trente faisans, douze gros poissons, & douze queues de cerfs, qui est le grand régal des Tartares ; il a coutume depuis longtemps d'envoyer tous les ans à chacun de nous, un peu avant le commencement de la nouvelle année, un cerf, cinq faisans, deux poissons, & deux queues de cerfs ; cette année, quoique le père Suarez fût absent, il ne laissa pas d'envoyer sa part.

Le 26 nous allâmes tous au palais remercier l'empereur. Il nous fit montrer ce jour-là une partie de ses perles ; la plus belle avait sept fuen [1] de diamètre, & était presque toute ronde d'une assez belle eau. On nous dit qu'il y avait longtemps qu'elle était dans le trésor ; il y en avait une autre qui avait sept fuen & demi, mais elle était presque toute plate & peu unie d'un côté où elle avait une grande veine, outre que son eau était bien plus mate ; nous en vîmes encore une cinquantaine d'autres moins grosses, toutes d'une eau fort mate, en tirant sur la couleur d'étain poli. Il y en avait d'autres parfaitement rondes de trois ou quatre lignes de diamètre ; elles venaient de la Tartarie orientale, où on les pêche dans des rivières qui sont au sud du fleuve Saghalien oula & qui se jettent dans la mer Orientale au nord du Japon. Les Tartares ne savent pas les pêcher dans la mer, où il est vraisemblable qu'il y en

[1] Sept fuen chinois font huit lignes du pied de Paris.

a de plus grosses que dans ces rivières.

Après avoir vu ces perles nous fûmes appelés le père Thomas & moi pour faire l'explication de géométrie. Sa Majesté nous demanda d'abord si nous avions vu quelque part de plus grosses perles ; je lui parlai de celle dont Tavernier donne la figure dans sa relation de Perse, & qu'il dit avoir coûté au roi de Perse un million quatre cent mille livres ; l'empereur parut étonné que les perles fussent estimées si chères en ce pays-là.

Ensuite il nous parla d'un jeune Javan, que l'ambassadeur de Hollande qui vint ici il y a quatre ou cinq ans, donna au père Grimaldi, qui le lui demanda ; l'empereur avait paru souhaiter qu'il restât à Peking, parce qu'il jouait parfaitement bien de la harpe, & qu'il avait l'oreille si bonne, que dès qu'il avait entendu un air sur quelqu'autre instrument, il le jouait aussitôt sur sa p.245 harpe. Il y a deux ans que l'empereur l'avait mis parmi ses musiciens, pour apprendre les chansons chinoises & tartares, & pour enseigner de jeunes eunuques à jouer de la harpe ; comme cet enfant était d'un bon naturel, & d'ailleurs habile, il s'était fait aimer de tous ceux qui ont soin de la musique impériale, & ils en avaient dit beaucoup de bien à l'empereur, qui d'ailleurs faisait grand cas de son habileté à toucher de la harpe ; il l'avait cependant laissé chez nous sans lui rien donner jusqu'à présent ; mais étant tombé malade depuis près de quatre mois, Sa Majesté a envoyé tous ses médecins le visiter ; cependant les remèdes qu'ils lui ont donné, ne l'ont pas empêché de devenir hydropique. Comme il était désespéré des médecins, Sa Majesté nous témoigna le regret qu'elle avait de le perdre.

A l'occasion du malade, il nous demanda si nous avions le pouls semblable au leur, & si on le touchait en Europe comme à la Chine ; pour s'en mieux assurer, il voulut lui-même me tâter le pouls aux deux bras. & il me donna ensuite le sien à tâter ; après quoi nous fîmes notre explication de géométrie ; quand elle fut achevée, j'ouvris une carte de l'Asie, où je lui fis voir que la Tartarie y était inconnue & mal marquée ; je lui montrai les chemins que tenaient les Moscovites pour venir ici, &

à ce sujet je lui dis, que depuis peu quatre de nos Pères étaient venus à Moscou, dans le dessein de venir par terre à Peking mais que les Moscovites leur avaient refusé le passage, peut-être parce qu'alors ils étaient encore en guerre avec cet Empire, ce qui les avait obligé de prendre une autre route. Sa Majesté nous dit, que sans doute à présent que la paix était faite, ils les laisseraient passer ; je lui ajoutai que notre Père général nous avait écrit, qu'il désirait fort que ce chemin de terre fût ouvert, afin de pouvoir envoyer de nos Pères plus promptement, & sans courir les dangers de la mer. L'empereur qui m'écouta attentivement, parut approuver cette pensée.

Le 27, ayant achevé d'expliquer la géométrie pratique avec les démonstrations, l'empereur déclara qu'il voulait recommencer à lire les éléments de géométrie que nous lui avions expliqués en langue tartare ; & comme il les fait traduire en chinois, il dit qu'on lui apporterait tous les jours quelques propositions de la traduction, qu'il la reverrait avec nous & la corrigerait lui-même ; & qu'après avoir corrigé la version chinoise, il reverrait encore le texte tartare ; que cependant nous continuerions à venir tour à tour au palais le père Bouvet & moi.

Le 28 dernier jour de l'année chinoise, l'empereur qui avait entièrement quitté les restes du deuil qu'il avait gardé jusque-là, après avoir fait préparer des réjouissances pour le commencement de la nouvelle année, traita le soir les Grands de sa cour & leur donna la comédie, lorsqu'ils vinrent, suivant la coutume, lui faire les compliments de la fin de l'année, qu'ils appellent *tse mien*, c'est-à-dire, l'adieu de l'année ; ces compliments consistent en trois génuflexions & en neuf battements de tête ordinaires. Ce prince se souvint de nous en cette occasion, & nous envoya deux tables de douze plats de viandes, & vingt-deux plats de fruit. Quoique ces viandes & ces fruits soient ordinairement mal préparés, au moins selon le goût des Européens, on ne laisse pas d'en faire beaucoup de cas, parce que c’est un honneur singulier. L'empereur avait coutume d'appeler autrefois nos Pères à ces festins solennels, mais lui ayant fait représenter que la modestie de notre profession ne s'accorde pas avec ces assemblées de réjouissance,

il a pris l'habitude de nous envoyer en notre maison une part du festin, ce qu'il ne fait à personne ; nous reçûmes cette marque de la bienveillance impériale, avec les sentiments de p.246 respect, & les remercîments accoutumés.

Le 29 premier jour de l'année chinoise nous allâmes dès le matin au palais pour saluer l'empereur, qui entrait ce jour-là dans la trentième année de son règne ; on nous apporta de sa part du thé tartare, & il nous fit dire, que donnant encore ce jour-là un festin aux grands & aux principaux mandarins de sa cour, il nous enverrait encore trois tables semblables à celles du jour précédent, dont nous le remerciâmes selon la coutume.

Le 30 nous allâmes saluer les régulos de notre connaissance ; les trois fils d'un régulo qui mourut il y a deux ans, & qui était fort de nos amis, nous voulurent voir, & nous traitèrent avec beaucoup de bonté.

Le cinquième de février l'empereur partit d'ici pour aller à sa maison de plaisance de Tchang tchun yuen où il avait fait préparer les divertissements de la nouvelle année chinoise, qui consistent en comédies, petits jeux, & surtout en des illuminations d'une infinité de lanternes faites de corne, de papier, & de soie de diverses couleurs, & peintes avec des figures & des paysages. On y fait aussi des feux de joie. Sa Majesté ordonna en partant, que nous allassions de deux jours l'un la voir, comme nous avions fait l'été précédent.

Le septième nous allâmes dès le matin à la maison de plaisance de l'empereur, & après notre explication de mathématique, il nous envoya à manger de sa table ; il y avait entr'autres choses deux grands plats de poisson, dont l'un était une grande truite saumonée, & l'autre était un morceau d'un grand poisson qu'ils appellent Tching hoang yu, qui passe pour être le meilleur qui se mange à Peking. Ce poisson a en effet la chair fort délicate, vu sa grosseur, car il pèse plus de deux cents livres ; le morceau que l'empereur nous envoya était de douze à quinze livres.

Le 11 étant allés à la maison de plaisance de l'empereur, nous le trouvâmes en habit de cérémonie. Cet habit consistait en deux vestes,

sur lesquelles il y avait quantité de dragons en broderie d'or ; la veste longue était d'un fond jaune, tirant un peu sur la feuille morte ; celle de dessus était d'un fond de satin violet, l'une & l'autre doublée de peaux d'hermine blanche comme neige & fort fine ; ce prince nous envoya encore un régal d'excellent poisson. Il nous ordonna de venir tous le jour suivant à la cour, & il nous fit envoyer des chevaux de son écurie. En retournant nous trouvâmes en chemin le prince héritier, qui nous fit l'honneur de nous demander des nouvelles de notre santé ; il avait au col une espèce de chapelet de grosses perles, qui paraissaient la plupart fort rondes.

Le 12 nous allâmes à la maison de plaisance de l'empereur sur des chevaux de son écurie, qu'on nous avait amenés par son ordre. C'étaient de petits chevaux de la province de Se tchuen pleins de feu, & qui marchent fort vite sans fatiguer le cavalier. Parmi ces chevaux il y en avait un de la Corée qui était un peu plus haut que les autres, mais qui avait aussi beaucoup plus de feu & qui marchait bien plus vite.

Dès que nous fûmes arrivés, Sa Majesté nous fit conduire dans la salle où il loge ordinairement, & où nous lui avions fait nos explications l'été passé. On nous y fit asseoir sur des petits carreaux, & peu après on nous apporta une table chargée de viandes froides, de fruits, de confitures, & de pièces de pâtisserie. L'empereur ordonna qu'on nous servît deux de ces tables, mais les eunuques ne nous en servirent qu'une, & il nous dirent pour excuse, qu'en apportant la seconde, elle était tombée en chemin & s'était fracassée ; ils nous firent prier par un de leurs chefs, qui est fort de nos amis, de leur pardonner cette faute, & de ne pas leur en faire p.247 une affaire auprès de l'empereur, apparemment qu'ils avaient oublié de préparer cette table à temps. Après que nous eûmes goûté de ces mets, (car nous ne fîmes qu'y toucher,) nous en envoyâmes une partie aux chefs de l'appartement du palais où nous faisions nos explications, & on porta le reste à nos domestiques, qui étaient demeurés à la porte.

Peu de temps après que nous eûmes mangé, on vint mettre le couvert pour l'empereur, & pour douze ou quinze grands de la cour qu'il

régalait ce jour-là. Le couvert de l'empereur fut mis au milieu du fonds de la salle sur une grande table carrée vernissée de rouge, avec des dragons & d'autres petits ornements peints en or ; les Tartares ni les Chinois ne se servent ni de nappes, ni de serviettes ; on mit seulement à cette table un tour de satin jaune, avec des dragons & autres ornements en broderie d'or ; sur le devant pendaient deux autres morceaux de satin, dont le bout était enrichi d'orfèvrerie avec quelques pierres de couleur fort simple, & qui ne peuvent pas être mises au nombre des pierreries, car elles n'ont aucun éclat.

Aux deux côtés de la salle dans le même endroit où nous avions mangé, on rangea des tables sur lesquelles on mit le couvert pour les Grands ; ces tables n'étaient hautes que d'un pied ou environ ; car ils devaient être assis à terre sur de simples coussins. Les mets consistaient en des morceaux de différentes viandes froides, arrangées en espèce de pyramide, & en des gelées faites de racines ou de légumes mêlés avec de la farine ; les mets qui étaient sur la table de l'empereur étaient ornés de fleurs de différentes sortes (car on a soin d'en garder tout l'hiver pour l'empereur, & il y en a ordinairement dans de grands vases de porcelaine, ou dans des caisses de bois vernissées qui ornent sa chambre ; c'en est la plus belle décoration, car tout le reste y est d'une grande simplicité) ; dans un coin de la salle on avait fait un retranchement avec un paravent, & ce fut là que se mirent les musiciens & les joueurs d'instruments, qui sont bien éloignés de la perfection & de la délicatesse des nôtres, quoique les Chinois fassent un grand cas de la musique, & qu'ils aiment à toucher des instruments.

Nous vîmes aussi de jeunes eunuques âgés d'environ dix ou douze ans, habillés en comédiens, qui devaient faire divers tours de souplesse durant le festin, pour le divertissement des convives. J'en vis deux se renverser la tête en arrière, la faire toucher presqu'à leurs talons, se relever ensuite d'eux-mêmes sans avoir changé de place, & sans avoir remué ni pieds ni mains.

Sur le soir on nous mena sur un traîneau voir les feux d'artifice qui étaient préparés vis-à-vis de l'appartement des reines. Outre

l'empereur & ses enfants, il y eut encore une vingtaine des plus grands seigneurs de la cour qui assistèrent à ce spectacle, & ce fut proche d'eux que nous fûmes placés ; je ne vis rien en tous ces feux d'artifice qui fût extraordinaire, à la réserve de quelques lumières qui s'allument les unes les autres, & dont la clarté approche beaucoup de celle des plus éclatantes planètes, ce qui se fait avec du camphre ; du reste il n'y avait rien qui ne fût bien au-dessous de nos feux d'artifice ; ce n'étaient que pluie & jets de feu, & des fusées qui s'allumaient les unes les autres.

La première fusée partit immédiatement de devant l'empereur, & on dit qu'il y avait mis le feu. En s'allumant elle partit comme un trait, & alla allumer un des feux d'artifice qui en était éloigné d'environ trente ou quarante pas. De celui-là il sortit une autre fusée qui alla allumer un autre feu, & de celui-ci il en partit une troisième, & tous les feux qui étaient disposés en différents endroits, furent ainsi allumés p.248 les uns par les autres, sans que personne y touchât. Je remarquai encore que leurs fusées n'étaient pas attachées à des baguettes comme les nôtres ; ces feux durèrent environ trois quarts d'heure ou une heure au plus ; outre cela il y avait partout un grand nombre de lanternes allumées autour de tous les appartements, excepté de celui des femmes.

Le 20 nous allâmes à la maison de plaisance de l'empereur, & nous lui expliquâmes quelques difficultés, dont il voulut être éclairci sur des calculs, de même que les usages d'une règle & d'une sphère, que l'un des Grands de la cour lui avait donnée ; il nous fit dîner dans sa propre chambre, tandis qu'il dînait lui-même dans un appartement voisin, d'où il nous envoya des mets de sa table dans de la vaisselle d'or & d'argent ; après quoi il nous ordonna de mettre la philosophie en tartare, sans nous arrêter à la traduction chinoise de celle que le père Verbiest lui offrit un peu avant sa mort.

Il nous abandonna le choix de l'arrangement des matières, souhaitant que nous composassions cette philosophie suivant notre idée, ainsi que nous avions fait la géométrie & les éléments d'Euclide. Il

témoigna assez par là, combien il était content de notre ouvrage ; il ordonna de plus qu'outre les deux mandarins auxquels nous dictions, & les deux écrivains qui transcrivaient au net ce que nous avions dicté, l'on nous donnât encore deux autres écrivains pour travailler sous nous.

Ce même jour Sa Majesté ayant su que nous désirions faire l'anatomie d'un des tigres de ce pays-ci, qui sont plus grands, & fort différents de ceux que l'on voit en Europe, il nous en envoya un, & nous fit dire que leur coutume était d'enterrer les os & la tête de ces animaux ; il nous ajouta même, qu'en enterrant ces os, ils avaient soin de tourner la tête du côté du nord. On assure que ce n'est point par superstition qu'ils observent cet usage, mais par une espèce de crainte respectueuse qu'ils ont pour ces animaux, qui pendant leur vie se rendent redoutables, non seulement aux autres animaux, mais encore aux hommes mêmes.

En effet les Portugais de Macao ayant fait présent d'un lion à l'empereur, par le dernier ambassadeur portugais qui est venu en cette cour, & le lion étant mort peu de temps après qu'il fut à Peking, Sa Majesté le fît enterrer honorablement, & fît mettre un beau marbre sur son tombeau avec une épitaphe, comme on fait aux mandarins de considération.

On dit que le ventre de ces tigres est un excellent remède pour ceux qui ont du dégoût de toutes sortes de viandes, & on leur attribue beaucoup d'autres vertus. Les os qui sont aux jointures des genoux des jambes de devant, servent, dit-on, à fortifier ceux qui ont les jambes faibles ; les os de l'épine du dos sont aussi médicinaux, & les Tartares, de même que les Chinois, trouvent la chair de cet animal excellente au goût ; en effet plusieurs personnes vinrent nous demander les uns de la chair, les autres des os de ce tigre, avant même que nous eussions commencé à le disséquer. Ce que nous trouvâmes de particulier, c’est qu'il avait quantité de petits vers rougeâtres dans le gosier & dans l'estomac ; il avait pour le moins un doigt de graisse entre la peau & la chair.

Le 25 l'empereur retourna en son palais de Peking, après avoir passé trois ou quatre jours dans son parc des daims nommé Hai tseë.

Le 28 qui était le premier jour de la seconde lune chinoise, il y eut une éclipse de soleil de plus de quatre doigts. Comme j'étais au palais, je ne pus l'observer exactement, nous préparâmes les instruments nécessaires à l'empereur pour l'observer ; & il l'observa en effet avec les Grands de la cour, auxquels il voulut donner des preuves p.249 du fruit qu'il avait tiré de ses études.

Le Tribunal des mathématiques, après avoir observé cette éclipse, consulta le livre nommé Chen chou, où est marqué ce qu'il faut faire, ce qui doit arriver, & ce qui est à craindre par rapport aux éclipses, aux comètes, & aux autres phénomènes célestes, & il trouva dans le livre qu'en une pareille occasion il y avait un méchant homme sur le trône, & qu'il fallait l'en retirer pour y substituer un meilleur.

Le président tartare du Tribunal ne voulut pas qu'on insérât cette remarque dans le mémorial qui devait, selon la coutume, se présenter à l'empereur sur cette éclipse. Son lieutenant disputa longtemps avec lui, & prétendait au contraire qu'on devait y insérer ce qui était dans le livre ; que c’est l'ordre du Tribunal, & qu'en le suivant, on ne pouvait désapprouver leur conduite.

Le premier jour de mars l'empereur ayant su que nous commencions notre carême, & que nous ne mangions plus de viande, ordonna qu'on ne nous servît désormais que des viandes de carême & des fruits ; dès le jour même on nous apporta de dix ou douze sortes des meilleurs fruits qui soient à Peking, quoique ce ne soit pas la coutume au palais de servir des fruits à aucun de ceux qui ont bouche à cour.

Le 2 il partit d'ici un corps de huit ou dix mille cavaliers effectifs, qui faisait quarante ou cinquante mille hommes, en comptant les valets que les Tartares font servir de soldats au besoin ; ils ont soin d'instruire leurs gens à tirer de l'arc dès leur jeunesse, afin de leur pouvoir procurer des places de cavalier ou au moins de fantassin, en quoi ils trouvent leur compte, parce qu'ils profitent de la paye de leurs gens, & s'il y en a même quelques-uns qui fassent des actions de valeur, c'est le maître qui en reçoit la récompense.

Ces troupes étaient envoyées du côté de Koukou hotun, ville dans la Tartarie occidentale, pour observer de là les mouvements du roi d'Eluth qui faisait des courses de ce côté là, & qui pillait les Tartares de Kalka, & les Mongous sujets de cet empire.

Le 10 l'empereur nous fit dire que puisque nous prenions la peine d'aller tous les jours au palais, il n'était pas juste que nous entretinssions pour cela des chevaux à nos dépens, & que désormais il nous ferait envoyer des chevaux de son écurie, ce qui s'exécuta dès le lendemain matin qu'on commença à nous amener à chacun un de ces petits chevaux de la province de Se tchuen, qui marchent extrêmement vite, avec un homme à cheval, pour nous suivre, & ramener les chevaux à l'écurie de l'empereur, après que nous nous en serions servis.

Le 15 l'empereur apprit que la plupart des soldats de Peking étaient chargés de dettes, & que la meilleure partie de leur paye s'employait à payer les intérêts de l'argent qu'ils avaient emprunté. Il donna ordre qu'on examinât toutes les dettes des soldats, des gardes, & de la gendarmerie au nombre de 23 dans chaque niurou ou compagnie, & des simples cavaliers, en y comprenant les sergents ou maréchaux des logis. On trouva que les dettes montaient à plus de seize millions de livres. Sa Majesté ordonna que l'on payât de l'argent de son trésor toutes ces dettes, & qu'à l'avenir lorsque quelques soldats ou officiers auraient besoin d'argent pour de véritables besoins, on leur avançât autant qu'il serait jugé nécessaire, & que peu à peu on le reprendrait sur leur paye, en sorte qu'en dix ans ils pussent acquitter toute la dette qu'ils auraient faite.

Sa Majesté fit aussi payer une partie des dettes de ceux des officiers de sa maison, qui ont accoutumé de le suivre, quand il fait quelque voyage. Il y eut ordre de donner jusqu'à huit cents livres p.250 à chacun de ses hias & quatre cents aux autres petits officiers qui n'ont point de rang ; le tout ne monta pas à quatre cent mille livres, parce que les Grands qui firent la recherche de ces dettes, ne mirent sur le rôle que ceux qu'ils jugèrent n'être pas en état de les payer. Ils avaient d'abord

marqué indifféremment toutes les dettes, mais la friponnerie de quelques-uns qui en feignirent de fausses, en fit même retrancher de véritables ; l'empereur voulut qu'on prît sur son trésor le fond destiné à payer ces dettes, disant qu'il n'était pas juste d'employer les deniers de l'empire à payer les dettes contractées au service de sa personne.

Le 29 les cavaliers qui n'avaient point eu de part à la distribution de l'empereur, parce qu'étant esclaves, ils ne pouvaient contracter de dettes, s'assemblèrent au nombre de trois à quatre mille au palais, pour demander à Sa Majesté qu'elle leur fit aussi quelque distribution ; comme il ne se trouva personne qui voulût se charger de la requête qu'ils avaient préparée, ils demeurèrent longtemps dans la grande cour du palais, à genoux, la tête découverte en posture de suppliants ; ensuite ayant su que l'empereur était allé se promener au jardin qui est derrière son palais, tous ensemble ils environnèrent ce jardin, & se mirent à demander à haute voix que l'on leur donnât quelque récompense, puisqu'ils étaient aussi bien soldats que les autres. L'empereur fit semblant de ne les point entendre ; sur quoi quelques-uns des plus hardis passèrent la première porte du jardin malgré les gardes qui s'opposaient à leur passage. L'empereur ayant été averti de leur insolence, fit saisir les huit plus avancés, qui étaient comme les chefs, & surtout celui qui était chargé de la requête, & ayant ordonné qu'on chassât les autres à coups de fouet & de bâton, toute cette multitude fut incontinent dissipée. L'empereur envoya les huit soldats qu'il avait fait prendre, au Tribunal des crimes, avec ordre qu'on leur fît incessamment leur procès.

Le 30 les principaux officiers de la milice présentèrent une requête à l'empereur, pour lui demander pardon de ce qu'ils n'avaient pas su prévenir le dessein de leurs esclaves, se soumettant à tel châtiment qu'il plairait à Sa Majesté d'ordonner pour cette faute ; & le même jour dès le matin, le chef de ces esclaves, c'est-à-dire, celui qui se trouva chargé de la requête, fut condamné à avoir la tête coupée, ses sept compagnons étaient aussi condamnés au même châtiment, mais l'empereur restreignit la sentence au seul chef & son maître qui était un

hia de Sa Majesté, fut envoyé en exil à Aygou en Tartarie ; les sept autres furent seulement condamnés à porter la cangue pendant trois mois à une des portes de la ville, & à cent coups de fouet chacun.

Le 31 l'empereur partit de son palais, pour aller passer le printemps en sa maison de plaisance de Tchang tchun yuen, & ordonna que nous y allassions de quatre en quatre jours, & que cependant nous continuassions d'aller au palais tous les jours comme auparavant, pour y travailler à mettre notre philosophie en Tartare, & à lui préparer des explications.

Le onzième avril l'empereur commença à se faire expliquer la première leçon de philosophie. C'était une espèce de petite préface, dans laquelle nous faisions voir quelle est la fin de cette science ; pourquoi on la divise en logique, physique, & morale, & ce qu'elle traite dans chacune. L'empereur témoigna être fort content de ce commencement, & nous exhorta à ne nous point presser, voulant que nous fissions les choses à loisir, & dit qu'il ne se mettait point en peine que cet ouvrage durât longtemps, pourvu qu'il fût bien fait & bien clair. Sa Majesté affecta, ce semble, de nous montrer ce p.251 jour-là un air plus gai qu'à l'ordinaire.

Le 20 L'empereur revint à Peking, afin de faire le lendemain la cérémonie de la création des docteurs, dont l'examen s'était fait il y avait déjà quelques mois ; peu de temps après qu'il fut entré au palais, il nous fit venir en sa présence, & nous fit asseoir à ses côtés sur la même estrade où il était assis ; il nous montra un calcul qu'il avait fait de l'espace contenu dans une lunule. Ensuite se tournant tout-à-coup de mon côté, il me dit de le suivre dans le voyage qu'il devait faire le mois suivant en Tartarie, afin de l'aider dans les mesures de géométrie qu'il voulait faire ; & comme je le remerciai de l'honneur qu'il me faisait en descendant de dessus l'estrade où j'étais, & touchant du front jusqu'à terre, suivant la coutume, il parut fort content de la joie que je témoignais avoir de l'accompagner dans ce voyage.

Le 21 dès le matin l'empereur fit publiquement la cérémonie de nommer les docteurs qui avaient été trouvés dignes de ce rang, & le

même jour il retourna à sa maison de plaisance.

Le troisième de mai l'empereur me fit savoir que pour le voyage que je devais faire avec lui, il me ferait fournir toutes choses du dedans de sa maison, chevaux, tentes, chameaux, pour porter mon bagage.

Le 7 Sa Majesté revint à Peking pour se disposer au voyage.

@

Troisième voyage du père Gerbillon en Tartarie,

fait à la suite de l'empereur de la Chine

en l'année 1691

@

p.252 Le neuvième de mai avant la pointe du jour, l'empereur suivi de la plus grande partie de sa cour, partit de Peking pour aller tenir les États de la Tartarie ; outre les officiers & les troupes de sa maison, & la plupart des Grands de l'empire, les principaux princes du sang, les régulos, les ducs, &c. partirent en même temps avec beaucoup de troupes, & prirent une autre route pour se rendre au lieu de l'assemblée. J'allai attendre l'empereur dans une des cours du palais, avec le père Bouvet ; aussitôt qu'il nous aperçut, il nous envoya demander où était le père Pereira, & il m'ordonna de marcher avec les gens de sa maison, qui le suivent immédiatement.

A la sortie de la ville nous trouvâmes les trompettes, les hautbois, les tambours, & tous ceux qui portent les marques de la dignité impériale, rangés en haie des deux côtés du grand chemin, & un peu au-delà les troupes de la maison de Sa Majesté. L'empereur alla dîner à un village, qui est à deux lieues de Peking nommé Ouang king ; il me fit l'honneur de m'envoyer un plat de viande de sa table avec du riz, de la crème, & du thé tartare de sa bouche, & il ordonna que je mangeasse avec les premiers officiers de ses gardes, voulant qu'on me fît asseoir immédiatement au dessous de ceux du premier rang, & à la tête de ceux du second rang.

Ce jour-là nous fîmes 80 lys, & nous vînmes p.253 coucher à un bourg Nieou lang chan, où nous arrivâmes vers le midi. L'empereur donna ordre que j'eusse l'entrée libre dans le lieu où il logerait, & que pendant tout le jour je demeurasse proche de son appartement. Peu après qu'il fut arrivé, il m'envoya faire plusieurs questions touchant les livres de mathématique que j'avais apportés, & qu'il voulut voir ; il me fit dire qu'il voulait revoir pendant ce voyage la géométrie pratique, que nous

lui expliquâmes l'année passée, & à laquelle, disait-il, il ne s'était pas assez appliqué, parce qu'il avait alors trop d'affaires sur les bras au sujet des Eluths. Il envoya sur-le-champ un des eunuques de sa chambre à Peking pour lui apporter cette géométrie pratique, que nous lui avions mis en Tartare, avec les éléments de géométrie.

Le soir l'empereur m'envoya encore à manger de sa table de la même manière qu'il avait fait le matin, & après le souper il me fit appeler en sa présence, où m'ayant fait asseoir auprès de lui comme il faisait à Peking il me fit plusieurs questions sur la géométrie, & il expliqua devant moi plusieurs propositions qu'il avait déjà vues, pour s'en rafraîchir la mémoire.

Le 10 nous partîmes à la petite pointe du jour. L'empereur alla dîner à un village nomme No chan à vingt lys du lieu où il avait couché ; outre ce qu'il avait assigné pour ma nourriture, il m'envoya encore à manger de sa table, de la même manière que le jour précédent. Il avait ordonné la veille qu'un de ses hias qui est turc d'origine, quoiqu'il soit né à Peking & qu'il a fait capitaine des Moscovites qui sont à son service, me suivît par tout où j'irais, & qu'il tâchât d'apprendre quelques mots de la langue latine, & surtout à lire les caractères de cette langue. Ce hia sait en partie la langue des Moscovites, & a été des deux voyages que nous avons faits pour traiter de la paix entre les deux empires.

Ce jour-là l'empereur sortant après dîner, & passant proche de nous, demanda à ce hia ce qu'il avait déjà appris, & voulut voir l'alphabet que je lui avais écrit. Nous fîmes ce jour-là 60 lys, & nous allâmes coucher à Mi yun bien. Dès que nous y fûmes arrivés, Sa Majesté m'envoya faire plusieurs questions sur les étoiles, & principalement sur le mouvement de l'étoile polaire vers le pôle. Je lui fis voir les cartes du père Pardies, sur lesquelles j'avais fait mettre les noms des constellations & des étoiles en chinois.

Sur le soir après m'avoir encore envoyé à manger de sa table, il me fit venir en sa présence, & revit avec moi plus de dix propositions de trigonométrie, dont je lui expliquai les démonstrations qu'il entendit

bien ; je fus une bonne heure avec lui, toujours assis à son côté. Incontinent après que je l'eus quitté, il m'envoya une demie porcelaine de vin de sa bouche, ordonnant qu'on me le fît boire entièrement, ce que je ne fis pourtant pas ; & le lendemain il m'envoya demander si je m'étais ressenti du vin qu'il m'avait fait boire la veille.

Le 11 nous partîmes à la pointe du jour, comme les précédents, nous dînâmes à un village nommé Chin choan à trente lys de Mi yun, & nous couchâmes dans un bourg nommé Che hia, nous fîmes en tout 60 lys. Un peu après que nous fûmes arrivés, l'empereur m'envoya demander de combien la hauteur du pôle était plus grande qu'à Peking & quel changement il y avait à faire dans le calcul de l'ombre méridienne ; ensuite il sortit de sa chambre, & vint dans la cour tirer sur des moineaux & sur des pigeons, avec une arbalète & une sarbacane. J'étais dans cette cour où je lui vis prendre ce divertissement ; il tira trois pigeons de suite avec l'arbalète ; il me demanda si je savais tirer de l'arc, & lui ayant répondu que non, & que nous p.254 n'apprenions point en Europe de cet exercice :

— Il est vrai, dit-il, ils ne se servent que d'armes à feu ;

il rentra ensuite dans sa chambre, & alla reposer, comme il a accoutumé de faire tous les jours sur le midi durant les chaleurs.

Le 12 étant parti à la pointe du jour, l'empereur vint dîner à un village nommé Laoquatien à trente lys de Che hia, ensuite nous couchâmes à Kou pe keou, où est une des portes de la grande muraille ; nous fîmes ce jour-là 60 lys en tout. Une demie lieue avant que d'y arriver, nous trouvâmes toute la soldatesque chinoise, qui compose la garnison de la forteresse, & qui défend le passage de ce détroit, rangée en bataille sur le bord du grand chemin ; elle consistait en sept ou huit cents fantassins, & environ cinquante chevaux, L'empereur s'arrêta d'abord pour les voir, ensuite il monta sur une éminence & mit pied à terre pour leur voir faire l'exercice ; j'étais à huit ou dix pas derrière l'empereur, pendant que cette milice fit l'exercice ; elle était d'abord rangée sur huit lignes, entre lesquelles était un espace vide de cinq ou six pas, il n'y avait qu'un soldat de file à chaque ligne ;

il parut cinquante ou soixante affûts de petits canons ; comme ces affûts n'étaient que de petites charrettes couvertes, je ne vis pas s'il y avait des canons ; ces charrettes n'étaient pas traînées par des chevaux, mais poussées par des hommes à force de bras. Il y avait sur les deux ailes de l'infanterie, quelque peu de cavalerie, ils firent différents mouvements, & tirèrent plusieurs fois ; le signal du commandement était de tirer un ou deux coups de mousquet de dessus une éminence voisine, auxquels on répondait premièrement du milieu du bataillon, & ensuite on entendait le bruit de leurs instruments, qui ne consistaient qu'en des cornets, dont le son est fort sourd, & quelques bassins de cuivre sur lesquels on frappe, & en d'autres instruments à peu près semblables.

Les mouvements que je leur vis faire n'avaient rien qui approchât de ceux de notre milice, & certainement s'ils n'ont pas d'autre moyen de se mettre en bataille & de faire l'exercice, un bataillon de huit cents hommes de cette infanterie ne soutiendrait pas les efforts d'un simple escadron de cent chevaux.

Cependant les spectateurs admiraient cette milice ; des gens de la première considération, auprès desquels je me trouvai, me demandèrent sérieusement ce que j'en pensais, & si la nôtre lui était comparable. L'empereur même envoya au commandant un de ses habits ordinaires, & lui fit donner un cheval, pour le récompenser d'avoir si bien discipliné les soldats.

L'empereur ayant reçu ce jour-là un courrier du président du Tribunal des Mongous par lequel il faisait savoir que plusieurs des chefs des Mongous qui devaient assister aux États, n'étaient pas encore arrivés, & que l'herbe ne commençant qu'à pousser, il n'y avait que très peu de fourrages, Sa Majesté résolut de séjourner le lendemain à Kou pe keou. Peu après que nous fûmes arrivés au logement de l'empereur, Sa Majesté m'envoya faire plusieurs questions sur la manière de prendre la hauteur du pôle par les étoiles, & sur la déclinaison de l'aimant.

Le 13 nous séjournâmes à Kou pe keou, je pris la hauteur

méridienne du soleil, avec le demi cercle de monseigneur le duc du Maine, dont j'ai fait présent à l'empereur, qui en fait très grand cas, & qui le fait porter sur le dos d'un cavalier ; il lui a donné un double étui, de manière qu'il ne peut courir aucun risque de se gâter par le transport, & il lui a fait faire deux sortes de pieds nouveaux, qui portent l'un & l'autre un genou. Je trouvai la hauteur du bord supérieur du soleil de soixante-huit degrés six minutes, & le soir après avoir fait mon explication de géométrie à l'empereur, je lui présentai p.255 l'observation que j'avais faite avec le calcul de la hauteur du pôle, résultante de cette observation & celui de l'ombre méridienne. Sa Majesté m'en témoigna beaucoup de satisfaction, & m'ordonna de les conserver soigneusement ; il loua beaucoup ce jour-là la géométrie pratique démontrée, que nous avons composée pour lui en tartare. Il m'envoya, selon sa coutume, le matin & le soir des mets de sa table ; & ayant su que je voulais écrire à nos Pères de Peking il me fit dire de lui donner ma lettre, & qu'il la mettrait dans son paquet.

Le 14 nous partîmes avec l'empereur une heure avant le jour, nous dînâmes à une maison qui est sur le chemin ; Sa Majesté devant & après le dîner fit lutter en sa présence un Kalka & un Mongou l'un après l'autre contre un de ses Ha ha chous, qui passe pour le meilleur lutteur de la cour, quoiqu'il soit d'une taille fort petite, & qu'il n'ait pas plus de vingt-quatre ans. Le premier terrassa deux fois ce Ha ha chou en fort peu de temps, ce que tous les spectateurs admirèrent. Le second, quoique beaucoup plus puissant de corps, plus robuste en apparence, ne put renverser le Ha ha chou ni en être renversé ; de sorte qu'après avoir été assez longtemps aux prises, l'empereur les fit cesser.

Pour lutter plus facilement, les Tartares mettent bas leur casaque, & en prennent une de grosse toile, ils se ceignent le plus étroitement qu'ils peuvent, ensuite ils se prennent l'un l'autre au-dessus de l'épaule, ou au haut de la poitrine, & tâchent par des espèces de croc-en-jambe de renverser leur homme. Celui qui a terrassé son adversaire, va aussitôt se mettre à genoux devant l'empereur, & lui faire hommage de sa victoire, en se prosternant jusqu'à terre. Ce jour-

là nous couchâmes dans un village nommé Ngan kiatun à quatre-vingts lys de Kou pe keou.

Le soir l'empereur après m'avoir appelé en sa présence, me demanda si les rois d'Europe faisaient des voyages, s'ils allaient à la chasse, & comment ; après cela il fit dire qu'on avertît les Grands de la cour de se préparer à tirer au blanc, tant avec des fusils qu'avec des flèches, & il me dit de le suivre, afin d'être témoin de cet exercice. Il tira trente coups à soixante ou soixante-dix pas de distance, toujours à balle seule, & il donna plusieurs fois dans le blanc, qui était un morceau de planche grand comme la main ; je l'y vis donner trois fois de suite, il chargeait souvent lui-même son fusil ; son troisième fils en deux coups qu'il tira donna aussi une fois dans le but ; pas un des Grands n'y donnèrent, il est vrai qu'il n'y en eut que cinq ou six qui tirèrent, & seulement deux ou trois fois chacun.

Après avoir tiré du fusil, Sa Majesté tira de l'arbalète avec un capitaine de ses gardes, qui passe pour être habile arbalétrier. Il l'est pourtant moins que l'empereur. Sa Majesté tira de deux sortes d'arbalètes, l'une avec des flèches, & l'autre avec des balles de terre cuite, & toujours avec beaucoup d'adresse.

Ensuite il tira de l'arc, & fit venir cinq des plus habiles tireurs d'arc de sa cour ; l'un d'eux était ce même Kalka qu'il avait fait lutter deux jours auparavant, & qui était le plus habile de tous ; il ne manqua presque jamais de donner dans le but, l'empereur y donna aussi plusieurs fois, & se distingua fort par son adresse ; tous les gens de la cour étaient présents. Ce prince par une faveur spéciale, avait ordonné que je fusse près de sa personne. Quand on eut cessé de tirer de l'arc, l'empereur fit encore lutter ce Kalka, qui terrassa son homme en assez peu de temps, & se fit admirer de tout le monde par sa souplesse & par sa force.

Le 15 nous ne partîmes que sur les sept heures du matin ; nous fîmes cinquante lys, & nous campâmes dans une plaine appelée Pornaye. Comme l'empereur vint en chassant, nous p.256 montâmes & descendîmes cinq ou six montagnes fort roides, fort pierreuses, &

remplies de broussailles. Les chevaux tartares se tirent aisément de ces chemins, ce que les nôtres auraient de la peine à faire. L'empereur en chemin faisant, ordonna de faire deux enceintes ; dans l'une on enferma quelques cerfs ; dans l'autre des chèvres de montagnes ; l'empereur en tua une de sa main, les autres furent tuées par ses hias ; on mit par terre sept de ces animaux, tant cerfs que chèvres. Je vis une de ces chèvres ; à la couleur près, qui est semblable au poil de chevreuil, elle a le corps, & particulièrement la tête, comme nos chèvres domestiques.

Le soir étant arrivés au camp, l'empereur demanda si j'avais vu la chasse, & ayant su que j'étais demeuré hors de l'enceinte, il donna ordre que le lendemain, quand il chasserait, j'entrasse dans l'enceinte, & que je le suivisse de près. Le soir m'ayant appelé, suivant la coutume, pour faire l'explication de géométrie dans sa propre tente, il me demanda si le cheval que je montais était bon ; les gens de l'écurie de Sa Majesté m'en donnèrent un autre le jour suivant, afin de laisser reposer celui que je montais, quoiqu'il ne parût nullement fatigué.

Comme nous campâmes en pleine campagne, l'empereur ordonna qu'on me dressât une petite tente à sept ou huit pas de la sienne ; elle était dans l'enceinte la plus intérieure, qui est fermée d'une double toile jaune d'environ sept pieds de hauteur, & qui peut avoir vingt ou vingt-cinq toises en carré. Dans cette enceinte, il n'y avait que la tente de l'empereur, celle de ses fils, & la mienne.

Le 16 nous partîmes vers les sept heures du matin comme le jour précédent. Sa Majesté étant sortie de sa tente, nous dit un peu avant que de partir de prendre les devants, & de l'aller attendre hors de son parc. Ce jour-là nous fîmes seulement quarante lys, & nous campâmes dans une vallée sur le bord d'une petite rivière. Un peu avant que d'arriver au camp, Sa Majesté fit faire halte à toute sa suite, & alla chasser au chevreuil. Il avait fait prendre les devants par des chasseurs, qui en trouvèrent un seul dans un endroit, & deux en un autre. Comme l'empereur me fit appeler, afin que je visse la chasse, & qu'il ordonna à Tchao laoyé de me mener toujours auprès de sa

personne, j'eus tout le plaisir de voir Sa Majesté faire cette chasse.

Il monta sur le haut d'une montagne, au penchant de laquelle le chevreuil était couché ; il fit mettre pied à terre à ses chasseurs, qui sont tous des Mantcheoux qu'on appelle nouveaux, parce qu'ils sont de ceux qui sont nés dans le vrai pays des Mantcheoux. L'empereur se sert d'eux pour ses gardes & pour ses chasseurs ; il les envoya les uns à droite, les autres à gauche, un à un, ordonnant au premier de chaque côté de marcher sur la ligne qu'il leur marqua, jusqu'à ce qu'ils fussent réunis dans l'endroit qui leur était ordonné ; ce qu'ils exécutèrent fort ponctuellement, sans que ni montée ni descente, quelque difficile qu'elle fût, leur fît perdre leurs rangs.

Quand l'enceinte fut formée avec une promptitude qui me surprit, l'empereur ordonna que l'on commençât à crier ; aussitôt tous les chasseurs poussèrent ensemble des cris, mais à peu près du même ton, & d'une voix médiocre, ce qui ressemblait assez à une espèce de bourdonnement ; on me dit que ces cris se faisaient pour étourdir le chevreuil, afin qu'entendant également du bruit de toutes parts, & ne sachant de quel côté s'enfuir, on le puisse tirer plus facilement. L'empereur entra dans cette enceinte, suivi seulement de deux ou trois personnes, & s'étant fait montrer le lieu où était le chevreuil, il le tira & le tua du second coup de fusil.

Après cette première enceinte, on p.257 en alla faire une seconde sur des penchants de montagnes. Comme ils n'étaient pas si rudes que les premiers, on demeura à cheval, & les deux chevreuils qui s'y trouvèrent enfermés, furent tous deux tués de la main de l'empereur en trois coups de flèche. Sa Majesté tira toutes les trois fois en courant à toute bride après ces chevreuils, qui fuyaient de toutes leurs forces. J'eus le plaisir de voir l'empereur courir hardiment bride abattue, aussi bien en montant qu'en descendant par des pentes fort roides, & tirer de l'arc avec une force, & une adresse extraordinaire.

Ensuite l'empereur fit étendre les chasseurs & tous les gens de sa suite sur deux ailes, & nous marchâmes dans cet ordre jusqu'à notre camp, faisant encore une espèce d'enceinte mouvante qui battait la

campagne. C'était pour chasser au lièvre que Sa Majesté fit ranger ainsi ses gens. En effet, il en tira plusieurs ; tout le monde avait soin de détourner les lièvres vers lui, & il n'était permis qu'à ses deux fils de tirer dans l'enceinte ; on pouvait seulement tirer au dehors, s'il arrivait que le gibier en sortît, ce que néanmoins chacun tâchait d'empêcher de son mieux, parce que si quelqu'un en laissait sortir par sa négligence, il était rigoureusement puni. Quand nous fûmes de retour au camp, l'empereur me fit demander ce que je pensais de cette manière de chasser, & si on chassait de même en Europe. Du compliment que je lui fis sur ce que j'avais vu de son adresse, tant à dresser & ordonner lui-même la chasse, qu'à tirer du fusil & de l'arc, à pied & à cheval, rien ne parut lui être plus agréable que ce que j'ajoutai que j'avais été surpris de lui voir lasser cinq ou six chevaux, & courir sans cesse sans marquer aucune lassitude ; que j'étais au comble de la joie de le voir si plein de force & de santé, pour la conservation de laquelle je prierais Dieu tous les jours de ma vie.

Ce même soir après un grand vent de sud, qui avait tout rempli de poussière, le temps se couvrit. L'empereur que la seule espérance de la pluie avait mis de belle humeur, sortit de sa tente ; & pour se divertir, il prit lui-même une grande perche, & commença à secouer la poussière attachée à la toile qui couvrait les tentes. Tous ses gens prirent aussi chacun une perche, & donnèrent sur les toiles. Comme j'étais présent, je fis aussi la même chose, pour n'être pas le seul à ne rien faire. L'empereur qui le remarqua, dit le soir à ses gens, que les Européens n'étaient pas glorieux, & il leur rapporta ce qu'il m'avait vu faire. On me dit aussi qu'il avait parlé de moi en des termes pleins d'une bonté, qui tenait de la tendresse.

Il me fit demander pourquoi il ne venait pas ici de bons fusils, puisqu'il y en avait de si excellents en Europe ; je répondis que les négociants n'apportaient d'ordinaire que des marchandises de cargaison, & que pour nous autres qui étions religieux, notre profession ne nous permettait pas de connaître, ni de porter des armes. Mais qu'il y avait de l'apparence que le père Grimaldi sachant le goût de Sa

Majesté, ne manquerait pas d'en apporter pour les lui offrir.

Ce soir-là & au commencement de la nuit il plut un peu.

Le 17 nous fîmes seulement quarante lys, & nous campâmes dans une vallée nommée Hou pe keou, sur les bords d'une petite rivière qu'on appelle Kakiry. L'empereur passa au-delà du lieu destiné au campement, pour aller à la chasse. Dans la première enceinte qu'il fit faire, on enferma un chevreuil, un renard, & quelques lièvres. Le chevreuil s'échappa ; Sa Majesté tua le renard en courant du premier coup de flèche qu'il tira sur lui, ensuite il monta jusque sur la cime d'une montagne fort haute & toute couverte de broussailles ; comme cette montagne était fort roide, nos p.258 chevaux suèrent beaucoup, & je fus surpris que l'on pût monter & descendre des montagnes si escarpées, surtout quand je vis les gens qui portent les ordres de l'empereur, courir en montant & en descendant presque comme s'ils eussent été en rase campagne.

Ce jour-là Sa Majesté s'arrêta sur une petite éminence, pour prendre une certaine boisson rafraîchissante nommée *tchao mien* ; elle est composée de farine faite d'une espèce de blé de Turquie, ou de millet mêlée avec du sucre & de l'eau, le tout bien battu. Quand Sa Majesté en eut bu, elle en fit donner à son fils, à ses deux gendres ; & à quelques-uns des Grands de sa cour & de ses officiers. Elle me fit aussi l'honneur de m'envoyer du thé tartare de sa bouche, & dans sa propre coupe, supposant que je n'étais pas habitué à l'autre boisson ; ce fut le premier eunuque de la chambre qui me l'apporta lui-même, en présence de Sa Majesté & de toute sa cour. J'observai que quand l'empereur prit cette boisson de tchao mien tout le monde se mit à genoux, & battit du front contre terre.

Le soir on amena dans le parc où l'empereur était campé plusieurs anciens officiers, qui ont été relégués en un village voisin du lieu où nous étions campés ; Sa Majesté leur fit faire l'exercice par gestes, car ils n'avaient point d'armes. Je ne vis rien en ces gens-là qui marquât une adresse extraordinaire, quoiqu'ils passent pour être habiles à manier les armes.

Le 18 nous ne fîmes que quarante lys ; nous campâmes en un lieu nommé Quatiym, sur le bord de la même rivière de Kakiry. L'empereur alla à la chasse comme à l'ordinaire. On avait enfermé dans une enceinte neuf ou dix grands cerfs, mais ils s'échappèrent tous ; l'on ne tua que quelques lièvres ; & on ne prit que quelques faisans avec l'épervier, comme on avait fait les jours précédents ; car il y a toujours quantité d'oiseaux de proie petits & grands, qui suivent l'empereur.

Le soir après être arrivés au camp, & avoir un peu reposé, Sa Majesté se divertit à tirer de l'arbalète & de l'arc. L'empereur en tire également bien de la main droite & de la main gauche, & à dire vrai, je n'ai vu aucun Grand de sa cour qui en tire mieux que lui.

Le 19 nous fîmes encore quarante lys dans une plaine qui s'appelle Cabaye, sur le bord d'une petite rivière nommée Chantou, le long de laquelle était autrefois bâtie la ville de Chantou, où les empereurs de la famille des Yuen tenaient leur cour durant l'été, on en voit encore les restes.

L'empereur vint toujours en chassant & fit plusieurs enceintes, dans l'une desquelles je lui vis tuer un grand sanglier, qui se voyant poursuivi & environné de chasseurs, se retira au milieu d'un fort, où il n'était pas aisé de l'approcher. L'empereur ne laissa pas de le tuer, & du second coup de flèche il le blessa à mort. Dans une autre enceinte on tua trois cerfs, j'en vis deux ou trois autres s'échapper au travers des montagnes, qui étaient trop escarpées pour pouvoir les poursuivre.

Proche du lieu où nous campâmes, se trouvent des eaux chaudes & médecinales. L'empereur y alla, & y demeura jusqu'au soir ; dès qu'il y fut arrivé, on m'appela de sa part, & m'ayant fait montrer la source, il me fit demander la raison physique de cette chaleur ; si nous avions de ces eaux-là en Europe, si nous en faisions cas, si nous en usions, & pour quelles sortes de maladies.

Ces eaux dans leur source sont claires ; mais elles ne me parurent pas si chaudes que celles qui sont au bas du mont Petcha un peu au nord-est de celles-ci, car dans celles-là à peine pourrait-on mettre la

main toute entière sans se brûler, au lieu que dans celles-ci on peut l'y tenir quelques moments sans trop sentir la chaleur.

p.259 Mais celles dont je parle ont cela de particulier, que tout proche il y a une autre source d'eau très fraîche. On a dirigé le cours de ces deux sources, de telle sorte qu'elles se joignent ensemble d'un côté ; & de l'autre côté on a laissé un filet d'eau chaude toute pure. Il y a là trois petites maisons de bois, que l'empereur y a fait construire, avec un bassin de bois dans chacune, afin de s'y pouvoir baigner commodément. Sa Majesté après avoir pris un peu de repos, se baigna, & nous ne revînmes au camp que vers le soleil couchant.

Le 20 nous séjournâmes au camp de Cabaye ; le matin l'empereur alla encore à la chasse, mais il ne fit qu'une enceinte, dans laquelle il tua un cerf, son fils un autre, & les autres chasseurs trois ou quatre ; après quoi nous retournâmes le soir au camp ; il tira de l'arc avec les deux enfants, l'un de ses gendres, & quelques-uns des officiers de la maison dans l'enceinte extérieure de son parc, en présence de toute sa cour. Son troisième fils qui a environ seize ans se distingua parmi les autres, car il donna plusieurs fois dans le blanc.

Après avoir tiré de l'arc quelque temps, il fit lutter plus de trente personnes l'une après l'autre ; & un contre un, ce qui dura presque jusqu'à la nuit. Le soir comme je sortis du parc intérieur de l'empereur, Sa Majesté aperçut de sa tente que je portais un paquet de livres, & le coussin qui me sert de siège ; il appela aussitôt Tchao laoyé & lui ordonna qu'à l'avenir il me fît porter mon siège & mes livres, par un des eunuques du palais.

Le 21 nous partîmes sur les sept heures du matin. Un moment avant que de partir, l'empereur me demanda en riant si j'étais fatigué du voyage. On alla sur tout le chemin en chassant des lièvres & des chevreuils, un peu avant que d'arriver au camp, on fit une enceinte à l'entour de deux ou trois montagnes fort hautes, & toutes chargées de bois & de broussailles si épaisses, qu'on ne pouvait les pénétrer, ce qui fut cause qu'on prit peu de gibier, quoiqu'on y eût enfermé une très grande quantité de cerfs, qui s'échappèrent presque tous à travers ces

broussailles ; il y avait aussi un tigre, dont j'entendis les hurlements d'assez près, mais on ne put découvrir où il était.

Comme le terrain était fort incommode, l'empereur ne voulut pas s'y arrêter. Quand nous arrivâmes au camp, les tentes n'étaient pas encore tendues, c'est pourquoi l'empereur se divertit à tirer du fusil au blanc ; & comme j'étais proche de lui, il me fit quelques questions sur les fusils d'Europe ; nous fîmes ce jour-là 40 lys, & nous campâmes dans un lieu nommé Halatsin.

Le 22 nous séjournâmes. L'empereur alla à la chasse qui fut ce jour-là bien plus grande que les précédents ; car Sa Majesté avait fait venir un grand nombre de Mongous des lieux voisins, lesquels étant accoutumés à cette sorte de chasse, savent très bien enfermer le gibier, & le détourner en quelque endroit qu'on le leur ordonne. Il y avait plus de deux mille chasseurs, sans compter la suite ; ces chasseurs étaient rangés sous divers étendards, deux bleus, un rouge, un blanc, & un jaune ; les deux bleus marchaient à la tête, l'un à droite, l'autre à gauche, & dirigeaient l'enceinte ; le rouge & le blanc marchaient sur les deux ailes dans un intervalle égal du commencement & du milieu, & le jaune marchait justement au milieu.

Cette enceinte enfermait des montagnes & des vallées pleines de grands bois que l'on traversait, & que l'on battait de telle sorte, que rien ne pouvait échapper sans être vu & poursuivi. Lorsque les deux étendards qui marchent à la tête sont arrivés, en s'éloignant toujours l'un de l'autre jusqu'au lieu qui leur a été marqué, ils commencent à se rapprocher, & marchent toujours jusqu'à ce qu'ils se touchent l'un l'autre ; p.260 alors l'enceinte est fermée de toutes parts, & ceux qui ont marché devant s'arrêtent, tournant visage à ceux qui sont derrière, lesquels s'avancent toujours peu à peu, jusqu'à ce que tous les chasseurs soient à la vue les uns des autres, & tellement serrés, que rien de ce qui est dans l'enceinte n'en puisse sortir.

Au commencement l'empereur était seul vers le milieu de l'enceinte, avec quelques-uns de ses plus proches officiers, dont les uns ne faisaient autre chose que de détourner le gibier pour le faire passer

devant lui, afin qu'il le tirât, les autres lui donnaient incessamment des flèches pour tirer, & les autres les ramassaient ; sur les deux ailes au-dedans de l'enceinte étaient les deux fils de l'empereur, assistés chacun de trois ou quatre de leurs officiers ; il n'était permis à nul autre d'entrer dans l'enceinte, s'il n'était expressément appelé par l'empereur ; personne aussi n'osait tirer sur les bêtes, tandis qu'elles étaient dans l'enceinte, à moins que Sa Majesté ne l'ordonnât, ce qu'il faisait ordinairement, après avoir blessé la bête ; mais lorsque quelques bêtes s'étaient échappées de l'enceinte, alors les Grands & les autres officiers de la cour qui marchaient immédiatement après ceux qui formaient l'enceinte, avaient la permission de les poursuivre & de tirer sur elles.

Je vis tirer ce jour-là à l'empereur un très grand nombre de chevreuils & de cerfs, qui allaient par troupes dans ces montagnes ; on en tua en tout trente ou quarante pour le moins. La plupart furent tués ou blessés par ses deux fils ; on ne fit pourtant que deux enceintes qui durèrent cinq ou six heures. Dans la première on avait enfermé un tigre, l'empereur tira sur lui deux coups d'une grande arquebuse, & un coup de fusil, mais comme il tira de fort loin. & que le tigre était dans un fort de broussailles, il ne lui fit pas assez de mal pour l'arrêter, quoiqu'apparemment il le blessât ; car à chaque fois qu'il tira, il fit déloger le tigre du lieu où il était ; enfin à la troisième fois il le fit fuir à toutes jambes, vers le haut de la montagne où le bois était le plus épais. Ce tigre était fort grand & fort haut ; je le vis plusieurs fois à mon aise, parce que j'étais fort proche de l'empereur lorsqu'il le tira, & je lui présentai même la mèche allumée pour mettre le feu à son arquebuse.

Comme ces animaux sont extrêmement féroces, l'empereur ne voulut pas qu'on l'approchât de trop près, appréhendant que quelqu'un de ses gens n'en fût blessé ; car pour sa personne il n'y a rien à craindre dans ces occasions. Il est alors environné d'une cinquantaine de chasseurs à pied, tous armés de demies-piques qu'ils savent manier avec adresse, & dont ils ne manqueraient pas de percer le tigre, s'il avançait du côté de l'empereur. Je remarquai en cette occasion la bonté

du cœur de ce prince ; car dès qu'il vît fuir le tigre du côté opposé à celui où il était, il cria qu'on le laissât fuir, & que chacun se détournât pour n'être point blessé ; il dépêcha en même temps un de ses gens, pour savoir si personne ne l'avait été ; on lui rapporta qu'un des chasseurs Mongous avait été renversé lui & son cheval d'un coup de pâte que le tigre lui avait donné, le trouvant à sa rencontre lorsqu'il fuyait, mais qu'il n'en avait pas été blessé, parce que comme il y avait beaucoup de monde qui criait après le tigre pour l'étourdir, il ne s'était point arrêté, & avait toujours continué de fuir.

Après la première enceinte finie, pendant que l'on mettait la seconde en ordre, l'empereur s'arrêta sur une éminence ou il mit pied à terre, & prit du thé tartare ; il en fit donner à ses enfants, & à quelques-uns des officiers & des Grands qui étaient autour de sa personne ; il me fit aussi l'honneur de se souvenir de moi, & il m'envoya sa p.261 propre tasse pleine d'excellent thé tartare, tel qu'il en avait bu lui-même ; elle me fut encore apportée par le premier eunuque de sa chambre, & en présence de tout le monde.

Le soir étant retourné au camp, l'empereur me demanda ce que je pensais de cette chasse, & si on en faisait de semblables en Europe ; il me dit ensuite en riant, qu'il fallait que je prisse un arc & des flèches à ma ceinture, & qu'il avait remarqué que j'étais assez bon cavalier. Le soir à souper il m'envoya trois plats de sa table ; dans l'un était de la chair de sanglier, dans l'autre une perdrix & des cailles ; le troisième plat était de pâtisserie la plus fine qui se fasse pour lui.

Durant la chasse de ce jour-là, outre plusieurs faisans, perdrix, & cailles que l'on prit avec l'oiseau, on prit deux autres oiseaux d'une espèce particulière, & que je n'ai vu nulle part ailleurs. Les Chinois l'appellent *ho ki*, qui signifie poule de feu, peut-être parce qu'autour des deux yeux, cet oiseau a une ovale de petites plumes d'une couleur de feu très vive ; tout le reste du corps est de couleur de cendre ; il est un peu plus gros qu'un faisan, & a le corps & la tête assez semblable aux poules d'Inde ; il ne peut voler ni haut ni loin, de sorte qu'un cavalier l'attrape aisément à la course.

Le 23 nous partîmes à l'ordinaire vers les sept heures & demie du matin, & nous fîmes environ quarante lys ; nous campâmes dans une vallée nommée Hamar tabahan Nianga, c'est-à-dire, le détroit de la montagne de Hamar sur les bords de la petite rivière de Hakir. On fit presque tout le chemin en chassant ; car on fit ranger les chasseurs comme le jour précédent sur une grande ligne, qui occupait plus d'une demie lieue d'étendue sous les mêmes étendards, & dans la même disposition. On traversa dans cet ordre des montagnes, des vallées, des bois, & des campagnes, donnant la chasse à tout ce qui se rencontrait. On tua encore un assez grand nombre de cerfs & de chevreuils, & surtout un léopard qui se trouva dans un fort de broussailles, d'où on eut bien de la peine à le faire sortir ; car il fallut que les piqueurs de l'empereur battissent ce fort avec leur demie pique, allant toujours à pied immédiatement devant la personne de Sa Majesté, qui tirait incessamment des flèches au hasard, pour tâcher de le tirer du lieu où il était caché ; il sortit enfin, & ayant été vivement poursuivi, il fut enfermé dans un lieu découvert, où après que l'empereur lui eut lancé une flèche dans le corps, on lâcha les chiens sur lui qui l'achevèrent avec assez de peine ; car tout blessé & renversé qu'il était, il ne laissait pas de se défendre des griffes & des dents.

Le 24 nous fîmes bien 60 lys en chassant, mais le bagage qui vint par le droit chemin n'en fit pas plus de trente ; nous campâmes encore sur le bord de la rivière de Hakir en un détroit de montagnes nommé Harongha. On vint toujours en chassant comme le jour précédent, & nous ne faisions que monter & descendre ; nous passâmes entr'autres deux montagnes très hautes & très roides. On tua un très grand nombre de cerfs & de chevreuils, quoique les chasseurs ne fussent pas en si grand nombre.

Tous les Mongous que l'on avait fait venir les jours précédents, étaient retournés chez eux ; s'ils avaient été présents, je crois qu'on aurait tué près de cent, tant cerfs que chevreuils, car tout en était plein ; j'en vis tuer plusieurs par l'empereur ; j'en vis prendre d'autres par les chiens ; de sorte qu'il y eut tout le jour un grand fracas ; on prit

aussi beaucoup de faisans ; on en prit même quelques-uns à la main à force de les lasser, car cet oiseau ne peut pas voler loin, ni longtemps, & il est facile de le prendre quand il est un peu las.

p.262 Le 25 nous partîmes sur les huit heures du matin ; nous marchâmes presque toujours en chassant, & nous ne fîmes que quarante lys de droit chemin ; nous campâmes au-delà des montagnes en une grande plaine, qui n’est environnée que de collines. Cette plaine s'appelle Poutchoui pouhoutou, c'est-à-dire, plaine qui a les montagnes derrière soi. Après avoir fait environ quinze lys, nous montâmes & descendîmes une haute montagne toute couverte de sapins ; ensuite nous entrâmes dans un pays plus découvert, où les Mongous des lieux circonvoisins avaient préparé une enceinte, dans laquelle on avait enfermé une très grande quantité de cerfs & de chevreuils. L'empereur & ses deux fils en tuèrent plusieurs, & surtout l'empereur, qui était infatigable à courir après le gibier, & à tirer de l'arc ; il lassait chaque jour huit ou dix chevaux de main ; quinze le suivaient partout, afin qu'il en pût changer lorsqu'il le voudrait.

Le 26 nous fîmes seulement 20 lys presque droit au nord, nous vînmes encore toujours en chassant ; mais comme le pays était beaucoup plus découvert, & qu'il n'y avait que des petites collines couvertes de broussailles, il y avait aussi moins de bêtes fauves. On ne laissa pas de tuer encore une assez grande quantité de chevreuils & de lièvres, mais je ne vis point de cerfs. Nous campâmes sur le bord d'une rivière un peu plus considérable que les autres, qui s'appelle Konnor.

Cette plaine est remplie de sables au nord-est, & à l'est de la rivière ; à l'ouest, la plaine est une prairie, & a des collines qui l'environnent.

Il fit tout le jour si froid, que tous ceux qui avaient des fourrures les vêtirent. Ce froid était causé par un vent de nord fort violent ; après midi il tomba de la grêle & ensuite de la pluie, mais en assez petite quantité. Les jours précédents nous avions bien senti du froid dans les montagnes, mais ce froid ne durait ordinairement que le matin, & cessait lorsque le soleil était un peu haut. Hier depuis que nous eûmes

monté cette haute montagne, & aujourd'hui tout le jour, le froid a été bien plus considérable.

Après que nous fûmes arrivés au camp, l'empereur dépêcha So san laoyé vers les princes kalkas, pour les avertir de son arrivée au lieu de l'assemblée. Ce sont ces princes qui ayant été chassés de leurs États par le roi d'Eluth, & ne pouvant se réfugier que sur les terres de l'empereur, ont été obligés de se faire ses vassaux.

Entre ces princes il y en a trois qui portent le nom de han qui signifie en Tartare empereur. Le plus puissant de ces trois princes se nomme Touchetouhan ; il tenait sa cour à Kalka han, à trois cents lieues au nord-ouest de Peking ; son frère cadet est un lama, qui a occasionné la ruine de sa maison par son orgueil, car il voulait aller de pair avec le Grand lama de Thibet, & se faire reconnaître pour le grand patriarche des Tartares orientaux ; il s'appelle Tchempzun tamba houtouktou. Il demeurait à Thoula ; c'est le nom d'une rivière, sur le bord de laquelle il avait fait bâtir une fort belle pagode ; & là il se faisait adorer comme une divinité par tous les Tartares des environs, ainsi que je l'ai remarqué dans le journal de mon premier voyage en Tartarie.

Le second de ces princes qui porte le titre d'empereur, qui est pourtant le plus ancien, c'est-à-dire, celui qui a porté le premier des trois le nom de han, s'appelle Chasactou han ; il demeurait à l'ouest de tous les Kalkas.

Le troisième s'appelle Tche tchin han, que nous vîmes à notre retour de Niptchou, ainsi que je l'ai observé dans mon journal de ce voyage-là. Ces trois princes s'étaient faits vassaux de l'empereur de la Chine, afin d'en être protégés contre le roi d'Eluth qui voulait les détruire pour venger la mort d'un de ses frères p.263 que le lama Tamba houtouktou avait cruellement fait mourir.

L'empereur de la Chine a envoyé diverses fois au roi d'Eluth, des personnes propres à lui persuader de faire la paix avec ces princes de Kalka, mais il n'y a jamais voulu consentir, quoiqu'il ait souvent donné de bonnes paroles. Ce fut pour se saisir de ces princes kalkas qu'il vint

l'année passée à la tête d'une armée, jusque bien avant sur les terres que l'empereur de la Chine a en Tartarie, ce qui a donné occasion à la guerre qui se fit l'année dernière ; c'est aussi au sujet de la succession de ces princes kalkas que l'empereur vient tenir les États de la Tartarie, afin d'établir des lois, & de fixer le séjour de chacun de ces princes.

So san laoyé étant arrivé chez eux, leur intima les ordres de l'empereur, mais d'une manière douce & obligeante, selon les instructions que Sa Majesté lui avait données. Il leur dit entr'autres choses que comme ils n'étaient plus tous qu'une même maison, Sa Majesté avait désiré de se voir avec eux, & que n'ayant pas voulu leur donner la peine de venir à Peking, il était venu lui-même les trouver, nonobstant les incommodités du voyage dans cette saison de l'été. On dit qu'ils se mirent à genoux, & qu'ils écoutèrent dans cette posture les ordre de Sa Majesté, avec de grandes démonstrations de respect. Ensuite So san laoyé s'assit, & s'entretint quelque temps avec eux.

Le 27 nous fîmes environ cinquante lys au nord-ouest, marchant presque toujours dans un pays fort inégal & tout de sable ; ce n'était que petites hauteurs couvertes de broussailles, où il se trouvait quantité de lièvres. L'empereur fit ranger sa suite sur une grande ligne, qui occupait environ deux ou trois lys d'étendue ; on marcha en cet ordre pour battre les broussailles, & en faire sortir les lièvres qu'il tirait lui & ses deux enfants ; je lui en vis tuer plusieurs à coups de flèches en courant.

Après avoir passé ces collines & les hauteurs de sables, nous entrâmes dans une grande plaine nommée Tolo Nor, c'est-à-dire, les sept réservoirs d'eau, au milieu de laquelle nous campâmes. L'empereur vint lui-même choisir le lieu du campement, & il m'ordonna de marquer exactement les huit points cardinaux, savoir : le sud, le nord, l'est, l'ouest, le sud-est, le sud-ouest, le nord-est, & le nord-ouest ; je les fis tracer, après les avoir pris avec le demi cercle de monseigneur le duc du Maine, & ensuite le camp fut disposé de cette sorte.

Les tentes de l'empereur étaient placées au centre de tout le camp, son quartier était composé de quatre parcs ou enceintes ; la première

qui était extrêmement grande, était de tentes des soldats des gardes de l'empereur, jointes l'une à l'autre de telle sorte, qu'il n'y avait aucun vide, & qu'elles paraissaient comme une galerie de tentes.

La seconde était semblable à la première, mais beaucoup moindre.

La troisième était un rets ou filet de cordes jaunes entrelacées, en sorte qu'on ne pouvait les traverser ; ces enceintes avaient chacune trois portes, une au sud qui était la plus grande, & par laquelle l'empereur seul entrait & sortait avec sa suite ; les trois autres étaient l'une à l'orient, & l'autre à l'occident ; les portes des trois enceintes plus intérieures étaient occupées par des gardes de l'empereur ; deux ou trois officiers les commandaient.

La dernière & plus intérieure enceinte était de toile jaune, tendue sur des pieux & sur des cordes ; cette toile fait comme une muraille en dehors & en dedans ; c’est un carré long d'environ vingt-quatre ou vingt-cinq toises, sur dix-huit de largeur. Cette enceinte n'a qu'une seule porte qui est à deux battants de bois vernissé ; il y a nuit & jour deux hias qui tiennent chacun un battant p.264 de la porte, à une courroie de cuir, & qui ne laissent entrer personne que les domestiques qui approchent le plus près de la personne de l'empereur ; ils se donnent bien de garde d'introduire personne sans un ordre exprès de Sa Majesté. Au-dessus de cette porte était un pavillon de toile jaune, avec de la broderie plate de couleur noire, qui faisait un assez bel effet.

Entre les deux enceintes extérieures étaient placées les tentes des Grands de la cour, & de tous les officiers de la maison de l'empereur, en sorte néanmoins qu'il y avait une espace de 80 pas entre la seconde enceinte & les tentes des plus considérables de la cour, ce qui se fait par respect pour l'empereur.

Entre la seconde enceinte de toile jaune, que l'on appelle muraille de toile, & celle de rets, qu'ils appellent aussi muraille de rets, étaient placées les offices de la maison de l'empereur tout au tour, excepté au sud, qui est le devant où il n'y avait qu'une place.

Au milieu de l'enceinte de toile jaune était la tente de l'empereur,

qui est selon la mode des Tartares, de figure ronde, & à peu près de la forme d'un colombier, ainsi que je l'ai décrit dans le journal de mon premier voyage. L'empereur en a ordinairement deux pour sa personne ; elles sont placées l'une contre l'autre, & communiquent ensemble. L'une sert de chambre où l'empereur couche, & l'autre de salle, où Sa Majesté demeure le jour ; elles ont environ chacune trois toises de diamètre.

Les deux tentes qu'on avait dressées pour servir dans cette assemblée, étaient beaucoup plus grandes & plus hautes que les ordinaires. La plus grande qui servait de salle, avait bien cinq toises de diamètre, & l'autre quatre ; elles étaient ornées au dedans d'une tapisserie de soie bleue, à la hauteur de cinq pieds ; en dehors elles étaient couvertes d'un feutre bien épais, & par dessus d'une toile forte & assez fine ; au dessus de tout était encore un cylindre de toile ouvragé sur les bords & sur le haut d'une broderie plate de couleur noire ; cette toile était tendue fort roide ; elle ne touchait la tente que par le haut, & allait en s'éloignant peu à peu jusqu'au bord où elle était soutenue bien tendue par des pieux de bois faits au tour. & vernissés de rouge fort proprement. De plus, elle était attachée à des clous de fer plantés en terre avec de grandes courroies de laine tissue comme nos ceintures. Cette couverture de toile sert à défendre la tente de la pluie & de l'ardeur du soleil, dont elle brise les rayons.

Au fond de la seconde tente était le lit de l'empereur, dont les courtines & le tour étaient de brocard d'or tout semé de dragons ; les couvertures & les matelas étaient seulement de satin. Il y avait une couverture de peaux de renard, elle se met sur le matelas lorsqu'il fait froid, selon la coutume des Tartares.

Au fond de la plus grande tente qui était sur le devant, il y avait une petite estrade d'environ cinq pieds en carré, & haute d'un pied & demi, couverte d'un tapis de laine ; sur ce tapis était un paravent, où l'on voyait peint un grand dragon. C'est une pièce antique, & dont on fait beaucoup de cas, quoiqu'à mon sens la peinture soit assez commune ; ce paravent ôtait la vue de la porte de communication de la première

tente avec la seconde. Le parc de ces deux tentes était aussi couvert d'un feutre blanc fort propre, & sur le milieu d'une natte de Tong king fort fine.

Entre ces deux tentes il y avait une tenture de toile jaune qui séparait toute l'enceinte intérieure en deux ; dans la partie intérieure outre la grande tente de l'empereur, il y avait encore un grand pavillon de toile jaune assez fine ; il avait environ dix pieds de largeur sur sept de longueur fait en carré ; tous les rideaux p.265 étaient aussi de toile jaune, doublés de toile blanche ; au dehors il y avait sur la jaune une espèce de broderie noire, qui avait assez bonne grâce, & au haut des rideaux était un tour de taffetas jaune plié en nuages, qui faisait aussi un bel effet.

Sur le devant de cette partie antérieure de l'enceinte, aux deux coins étaient placées les deux tentes des deux fils de l'empereur, à peu près semblables à la sienne, excepté qu'elles étaient beaucoup plus petites ; sur le derrière de la tente de l'empereur au-delà de la séparation dont j'ai parlé, il y avait dans les deux coins deux tentes rondes ; on serre dans l'une les habits de l'empereur & dans l'autre est la sommellerie ou l'office, où l'on serre le vin, le thé, &c. puis plusieurs autres tentes pour les officiers qui sont immédiatement auprès de l'empereur ; l'on fit aussi dresser une petite tente pour moi, dans le fond de la partie antérieure, proche la tente de l'empereur ; je devais y demeurer pendant le jour.

Autour de la troisième enceinte à huit pas de distance, étaient placées les tentes de tous les Grands de la cour, chacun selon son rang, excepté du côté du sud, où il n'y avait qu'une plate-forme, sur laquelle se devaient ranger les trompettes, les tambours, & les autres joueurs d'instruments, les éléphants & toutes les marques de la dignité impériale que Sa Majesté avait fait venir, pour paraître avec éclat dans cette assemblée. Au-delà des tentes des Grands de sa cour, étaient celles des hias & de tous les officiers grands & petits de la maison de l'empereur, à trois cents pas de distance.

On marqua le camp des troupes de Peking en cette manière. On

laissa à chacun huit points cardinaux, que j'avais exactement déterminés avec le demi cercle, & un vide de cent pas, pour servir de portes au grand chemin du camp. Les huit entre-deux de ces portes furent occupés par les soldats des huit étendards ; il y avait en tout dix-sept quartiers, disposés à peu près de la même manière que le quartier de l'empereur, avec cette différence, qu'il n'y avait qu'une seule enceinte & deux portes, & que chaque enceinte était beaucoup moindre ; les tentes des soldats qui se joignaient l'une l'autre, & qui formaient une espèce de galerie, formaient l'enceinte, au dedans de laquelle étaient les tentes des officiers avec celles de leurs gens. Il y en avait plusieurs où se trouvaient des régulos & des princes du sang.

Voici l'ordre dans lequel tous ces quartiers furent disposés droit au sud du quartier de l'empereur ; à trois cents pas de la porte de l'enceinte de filets, était l'avant-garde de l'armée, divisée en deux camps, placés aux deux côtés de la porte du sud, à cent pas l'un de l'autre ; ensuite il y avait de chaque côté en tirant vers le nord, un camp de mousquetaires à cheval & de canonniers ; après quoi venaient cinq camps de cavaliers ; entre chaque camp était un espace vide d'environ cent pas, au nord on voyait de chaque côté un camp de mousquetaires & de canonniers, & entre ces deux derniers, c'est-à-dire, justement derrière le quartier de l'empereur, était le quartier de l'infanterie.

Le 28 dès le matin les soldats qui étaient venus par un autre chemin que celui que nous avions tenu, les régulos, & les princes du sang qui devaient se trouver à l'assemblée, arrivèrent au camp, & se placèrent chacun dans les logements qui leur avaient été destinés, suivant la distribution marquée ci-devant.

Le soir l'empereur alla visiter tous les quartiers l'un après l'autre ; les soldats étaient rangés en haie, chacun devant les portes de leur camp, sans autres armes que le sabre au côté, ayant leurs officiers à leur tête ; tous les étendards grands & petits étaient déployés ; leurs p.266 arcs, leurs carquois, & leurs mousquets étaient rangés devant eux.

Dans chacun des quatre camps de mousquetaires, il y avait huit petites pièces de campagne semblables à celles qui nous suivirent à

Niptchou ; deux autres pièces plus grosses très bien travaillées en dehors, & presque toutes dorées, avec deux petits mortiers. Il y avait en tout soixante-quatre petites pièces de campagne, huit médiocres fort belles, & huit mortiers. Les régulos & les princes du sang étaient chacun à la tête de son camp à pied ; les marques de leurs dignités étaient exposées devant leurs tentes.

Les régulos du premier ordre avaient chacun deux grands étendards de la couleur de l'étendard dont ils sont les chefs, & de plus deux hautes piques, avec une touffe de ces poils de vaches de Tartarie, dont les Tartares couvrent leurs bonnets, & une grande banderole qui était aussi de la couleur de leur étendard, & outre cela dix lances avec chacune une petite bannière ; sur toutes ces bannières, banderoles & étendards, les dragons de l'empire étaient peints en or avec des fleurs & des festons pareillement en or ; le fond était de satin, & tout cela avait bonne grâce.

Les régulos du second ordre n'ont point d'étendards, mais seulement les deux piques avec les banderoles, & huit lances, & ainsi des autres à proportion. L'empereur ne fit que visiter en passant tous ces camps ; il s'arrêta seulement pour voir faire l'exercice à l'infanterie, qu'il fit sortir de son camp, où elle était rangée sous les armes.

Cette infanterie consistait en sept ou huit cents soldats, dont les uns avaient un mousquet sur l'épaule, & un sabre au côté ; les autres étaient armés d'une espèce de pertuisane, qui n'est tranchante que d'un côté. Quelques autres, & en assez grand nombre, étaient armés d'un grand sabre que chacun d'eux tenait d'une main avec un bouclier de l'autre. Ces boucliers sont faits d'une espèce d'osier corroyé ; ces derniers sont destinés à faire les attaques ; l'empereur voulut voir comment ils s'y prenaient.

Aussitôt qu'ils se furent rangés en bataille, on leur fit faire trois ou quatre mouvements ; après quoi on donna le signal de l'assaut ; ils se mirent tous ensemble à courir l'épée à la main, se couvrant de leurs boucliers, & jetant de grands cris ; ils avancèrent si bien, qu'ils firent reculer les hias de l'empereur ; cependant je ne crois pas qu'ils fissent

grand peur à un corps de cavalerie aguerri, & il me semble qu'ils seraient bientôt rompus. Lorsqu'ils ne peuvent plus avancer, ils s'accroupissent à terre, & se couvrent le corps de leurs boucliers, qui peuvent les garantir des flèches, mais non pas des armes à feu.

L'empereur fit ensuite combattre quelques-uns de ses soldats deux à deux, les uns du sabre & à découvert, mais sans s'approcher de trop près ; les autres du sabre avec les boucliers, & les autres de la pertuisane ; enfin il voulut voir comment ces soldats armés de boucliers se couvraient contre les flèches, & s'ils pouvaient avancer jusqu'auprès de ceux qui les tirent, sans être auparavant blessés ; pour cela il fit prendre des flèches qui ne sont point armées de fer, mais seulement d'un morceau d'os presque arrondi par le bout, dont on se sert pour tirer les lièvres quand on ne veut pas les percer ; le soldat avança à la vérité jusqu'à deux fois à la portée de l'épée, proche de celui qui lui tirait des flèches, mais il ne put si bien se couvrir, qu'il ne fût touché au pied toutes les deux fois avant qu'il arrivât à la portée du sabre.

On me demanda bien des fois mon sentiment sur ces sortes d'exercices militaires. L'empereur même au retour demanda au jeune homme qui avait soin de me conduire, ce que j'en pensais, & si en Europe la milice était à peu près semblable.

p.267 L'empereur alla aussi voir ce jour-là le lieu où l'on devait ranger son armée en bataille, & il éprouva quelques-uns de ces chevaux, dont le pas était si grand & si vite, que d'autres bons chevaux avaient de la peine à les suivre au grand trot, & même au petit galop.

Le 29 jour que l'empereur avait marqué pour recevoir les hommages des Kalkas, dès le grand matin tous les mandarins & les officiers, tant ceux de guerre, que ceux de la maison de l'empereur, se vêtirent de leurs habits de cérémonie, & se rendirent chacun au lieu qui leur avait été assigné ; les soldats furent aussi rangés sous les armes, mais à pied avec tous leurs étendards, grands & petits dans la disposition suivante.

Au dehors des trois enceintes intérieures du quartier de l'empereur, à dix pas de la porte la plus extérieure, on avait tendu un grand

pavillon jaune d'environ quatre toises de largeur sur trois de longueur, & un autre plus petit derrière celui-ci ; tous deux de la même façon que celui qui était au devant de la tente de l'empereur ; sous le grand pavillon était une estrade haute d'environ deux pieds, couverte de deux tapis de feutre ; l'un de simple laine blanche, & l'autre à fond rouge avec des dragons jaunes. Au milieu de cette estrade, qui n'avait pas plus de cinq pieds en carré, était un coussin de satin jaune, avec une broderie plate de fleurs & de feuillages de différentes couleurs, & des dragons de l'empire en or, pour servir de siège à l'empereur ; la terre était couverte de feutre, & par-dessus de nattes fines du Tong king.

Aux deux côtés de ce pavillon un peu plus au sud, environ à dix pas de distance, il y avait deux autres grands pavillons de simple toile violette ; sur le devant, vis-à-vis du grand pavillon de l'empereur, il y en avait encore un autre petit fait de la même manière, sous lequel se trouvait une table chargée de vases & de coupes d'or ; au bas de cette table & tout autour on voyait quantité de vases & de porcelaines pleines de vin ; des deux côtés du pavillon de l'empereur on avait rangé une grande quantité de tables chargées de viandes ; tout l'espace qui se trouvait depuis l'enceinte des tentes de l'empereur, jusqu'au quartier de l'avant-garde qui avait bien trois cents pas, était occupé par les soldats qui étaient rangés en haie de côté & d'autre, tous armés de leur arc & de leurs carquois, avec leurs étendards déployés, & leurs officiers à leur tête, vêtus de leurs habits de cérémonie, qui ne diffèrent en rien de celui des autres mandarins.

Outre cela entre les rangs des soldats les trompettes, les hautbois, les tambours, & toutes les marques de la dignité impériale, qui consistent en plusieurs parasols, en lances de différentes sortes, &c. étaient portées par des hommes revêtus d'une grande robe de taffetas rouge semée de cercles, remplis de taches blanches. C’est l'habit de cérémonie de ces gens-là.

A la tête de toutes ces marques de la dignité impériale, on voyait quatre éléphants, deux de chaque côté, qu'on avait amenés exprès de Peking, & dont le harnais était superbe. On donne à ces éléphants le

nom de porteurs des pierreries de la couronne, mais à dire vrai, ils n'en portent jamais ni sur leur enharnachement, ni dans ces grands vases de cuivre doré, dont ils sont chargés. Il y avait aussi plusieurs chevaux de main de l'empereur rangés de part & d'autre, magnifiquement enharnachés.

Tout étant ainsi disposé, les Grands de la cour, les officiers de la maison de l'empereur & ceux des tribunaux qui étaient venus à la suite de Sa Majesté, étant placés chacun selon son rang & sans confusion, les régulos & les princes du sang impérial mantcheoux, de même que les régulos & princes p.268 mongous, vinrent se ranger à la gauche du lieu où l'empereur devait être assis. Il faut remarquer que la gauche est la place la plus honorable à la cour de Peking ; on laissa la droite pour placer les empereurs & les princes kalkas ; après quoi on conduisit à l'audience de l'empereur le Grand lama houtouktou, & son frère Touchetouhan le plus considérable des trois prétendus empereurs kalkas.

Ce lama était un gros homme de taille médiocre, qui avait, dit-on, plus de cinquante ans ; cependant il avait le teint fort vermeil & fort frais, il était gros & gras contre la coutume des gens de sa nation, car il est le seul Kalka en qui j'ai remarqué de l'embonpoint. Il était vêtu d'une grande robe de satin jaune, avec une bordure en bas de fourrure précieuse, haute d'environ quatre doigts, le collet était aussi de pareille fourrure ; par dessus il avait une grande écharpe de toile, de couleur de sang de bœuf qui était relevée par dessus l'épaule. Il avait la tête & la barbe toute rasée ; son bonnet était une espèce de mitre aussi de satin jaune, avec quatre coins retroussés de la plus fine & de la plus noire zibeline que j'aie vue. Il avait des bottes de satin rouge, dont le pied allait en pointe, avec un petit galon jaune sur les coutures des bottes. Il n'y eut que deux lamas qui le suivirent dans le parc intérieur des tentes de l'empereur ; il était conduit par le président du Tribunal des Mongous.

Après lui marchait son frère Touchetouhan, le plus considérable des princes kalkas ; il est d'une taille médiocre, maigre & décharné, la

barbe déjà grise, le visage long, & le menton en pointe, comme tous ceux de sa nation, c’est par là qu'on les distingue de tous les autres Tartares. J'ai pourtant vu des Eluths qui ont la même physionomie, & le visage tourné de la même manière. Au reste ce Touchetouhan avait la mine assez plate, & aussi dit-on, qu'il a peu d'esprit. C’est son frère le lama qui gouverne, sans qu'il ose y trouver à redire. Il était vêtu d'une grande veste de brocard de soie & d'or de la Chine, mais déjà fort sale, sa tête était couverte d'un bonnet de fourrure, mais beaucoup moins belle & moins précieuse que celle de son frère le lama. Il n'était suivi de pas un de ses domestiques ; il fut seulement conduit par un des premiers officiers des gardes de l'empereur, qui est mongou de nation.

L'empereur reçut ces deux princes dans le parc le plus intérieur, sous le grand pavillon qui était immédiatement devant sa tente. Sa Majesté se tint debout, & lorsqu'ils entrèrent, elle ne les laissa pas mettre à genoux ; elle les prit par la main, & les releva, lorsqu'ils étaient sur le point de s'agenouiller.

L'empereur était revêtu de ses habits de cérémonie, qui consistent en une veste longue de brocard à fond de satin jaune, toute chargée de dragons en broderie d'or, & de festons & de fleurs en broderie d'or & de soie ; par dessus était une veste à fond de satin violet, sur laquelle il y avait quatre grands cercles, chacun de près d'un pied & demi de diamètre, remplis de deux dragons en broderie d'or ; un de ces cercles était immédiatement sur l'estomac ; l'autre sur le milieu du dos, & les deux autres sur les deux manches. Comme il ne faisait pas trop chaud, cette veste intérieure était doublée d'une hermine très fine, de même que le bout des manches de la grande veste, dont le collet était d'une très belle zibeline ; son bonnet n'avait rien d'extraordinaire, excepté que le devant était orné d'une grosse perle fort belle. Il avait à son cou une espèce de chapelet fait de gros grains, de je ne sais quelle espèce d'agate mêlée de corail ; ses bottes étaient de simple satin noir. Les deux fils de l'empereur avaient à peu près les mêmes vêtements, & les régulos, soit de Peking, soit mongous, étaient aussi vêtus à peu près de même, p.269 mais un peu moins richement.

Cette première audience que l'empereur donna à ce prince lama & à son frère Touchetouhan dura environ une demie heure ; je remarquai que pendant ce temps-là on porta en cérémonie un petit coffre où il y avait un sceau, & un rouleau qui renfermait une espèce de lettres patentes. L'on me dit que c'était en faveur de Touchetouhan à qui l'empereur conservait le nom de han, qui signifie empereur, & lui en donnait le sceau & les lettres authentiques.

Après l'audience on conduisit ces deux princes proche du grand pavillon, que l'on avait préparé au-dehors du troisième parc pour l'empereur ; peu de temps après l'empereur sortit, accompagné seulement de ses domestiques & de quelques-uns de ses hias ; quoiqu'il n'y eût que les parcs qui environnaient ses tentes à traverser, pour aller au pavillon où il devait recevoir les hommages des princes kalkas il ne laissa pas de monter à cheval ; son cheval était enharnaché d'une selle à fond de satin jaune, avec des dragons en broderie d'or, & d'une manière de caparaçon de même ; le poitrail, la croupière étaient de larges bandes de soie tissue, avec des plaques qui paraissaient d'or émaillé, quoiqu'en effet ce ne fût que du fer sur lequel on avait appliqué fort proprement une feuille d'or, en quoi les ouvriers chinois sont fort habiles ; il y avait deux chevaux tous semblables préparés ; l'empereur monta sur l'un ; & l'autre fut mené en laisse devant l'empereur, comme pour servir de guide à celui sur lequel l'empereur était monté ; ses deux fils le suivirent à pied, vêtus aussi bien que lui de leurs habits de cérémonie.

L'empereur s'assit à la manière orientale sur les estrades préparées ; ses deux fils se mirent derrière lui, l'un à droite & l'autre à gauche sur un coussin étendu à terre ; tous les régulos de Peking, avec quelques-uns des Mongous & les autres princes du sang impérial étaient rangés en deux lignes à la gauche de l'empereur. Vis-à-vis d'eux à la droite étaient placés les trois princes tartares qui portent le nom d'empereur, & à leur tête le Grand lama frère du plus puissant de ces princes ; il tint toujours la première place, passant le premier, & recevant les honneurs avant les autres ; quoique les deux frères de l'empereur fussent présents à la cérémonie, ils n'avaient pas cependant

le premier rang parmi les régulos, c'était un autre régulo du premier ordre nommé Hetou van qui est fils du frère aîné du père de l'empereur ; après lui était placé le frère aîné du roi, ensuite le cadet, puis les autres régulos, chacun selon son rang. Ils étaient tous assis sur des coussins à plate terre, de même que les empereurs kalkas, derrière lesquels il y avait bien sept ou huit cents taikis, ou princes du sang des Kalkas, placés en quinze ou vingt rangs, & assis à terre ; les comtes & les Grands de l'empire étaient pareillement assis selon leur rang. Quand l'empereur arriva, ils se tinrent debout, & y demeurèrent jusqu'à ce que tous les princes kalkas eussent rendu leurs hommages à l'empereur, ce qui se fit en cette manière.

Aussitôt que l'empereur fut placé sur son siège, les officiers du Tribunal des Mongous allèrent prendre les taikis ou princes kalkas à la tête desquels était le fils de Chataktou han, & le Tche tchin han ; ils les conduisirent environ à trente pas de l'estrade de l'empereur. On ne les fit pas avancer vis-à-vis de Sa Majesté, mais ils demeurèrent un peu sur la droite ; lorsqu'ils furent tous rangés en ordre, un officier du Tribunal des cérémonies leur cria à haute voix en tartare :

— Mettez-vous à genoux,

ce qu'ils firent à l'instant, ensuite il cria :

— Battez de la tête contre terre,

(c'est la plus grande marque de vénération parmi les Chinois & les Tartares :) ils touchèrent aussitôt la terre du front, ce qu'ils firent trois fois p.270 de suite, l'officier de la cour criant à chaque fois la même chose ; après cette cérémonie, il leur cria :

— Levez-vous,

& un moment après :

— Mettez-vous à genoux ;

ils fléchirent encore les genoux, & battirent trois fois de la tête contre terre. Le salut qu'on rend a l'empereur consiste en trois génuflexions, & neuf prosternations, ce qui ne se fait à personne qu'à lui.

Tous les lamas furent dispensés de cette cérémonie, parce qu'ils n'ont pas coutume de l'observer à l'égard d'aucun séculier ; & l'empereur ayant vu quelques-uns d'eux parmi les taikis, qui rendaient leurs hommages comme les autres, parce qu'ils sont du sang des princes de Kalka, ordonna qu'on les fît sortir de là, & qu'on les plaçât à la tête de cinq ou six cents lamas de leur nation. Le Grand lama, & Touchetouhan, qui furent aussi dispensés de rendre cet hommage, demeurèrent debout tout le temps de la cérémonie, aussi bien que les princes & les Grands de l'empire.

C’est l'usage que quand quelqu'un rend cet hommage à l'empereur, tous ceux qui se trouvent présents, se tiennent debout & en silence tout le temps que dure la cérémonie, & si quelqu'un oubliait de se lever, on a soin de l'en avertir.

Quand ces princes kalkas eurent achevé de rendre leur hommage à l'empereur, ils furent conduits par les mêmes officiers du Tribunal des Mongous dans les places qui leur avaient été préparées, & où il y avait des tables couvertes de viandes. Il y en avait de même pour les régulos, pour les princes du sang impérial, pour les Grands & les titulaires de l'empire, qui avaient rang dans cette cérémonie ; cependant ils n'avaient pas chacun leur table ; il n'y avait que les deux fils de l'empereur, les régulos du premier ordre, le Grand lama, & les trois han kalkas, qui en eussent chacun une particulière ; tous les autres en avaient une à deux, à trois, ou à quatre ; mais il n'y avait guère moins de deux cents tables, toutes servies en vaisselle d'argent, qu'on avait apportée exprès de Peking.

Ces tables étaient chargées en pile ; on y voyait trois ou quatre étages l'un sur l'autre ; ceux de dessous étaient de pâtisseries, de confitures, & de fruits secs ; l'étage de dessus contenait de grands plats de viande de bœuf, de mouton, de venaison bouillie & rôtie, mais toute froide. Il y avait des plats où se trouvait presque un quartier de bœuf tout entier, d'autres où était tout le corps d'un mouton, dont on avait retranché la tête, les épaules, & les gigots ; tous ces mets étaient couverts d'une serviette blanche à chaque table.

Quand les Kalkas furent placés selon leur rang, l'empereur les fit asseoir, de même que les régulos, les princes du sang, les cong, & les Grands de l'empire. Tous remercièrent premièrement l'empereur de l'honneur qu'il leur faisait, & ils s'assirent sur leurs coussins étendus à terre. La plupart des taikis kalkas qui n'avaient pas de coussins, s'assirent à plate terre, après quoi l'empereur appela le fils de Chataktou han, Tche tchin han & environ une douzaine des premiers taikis, qu'il fit venir l'un après l'autre proche de son estrade ; il leur demanda leur nom, leur âge, & leur fit quelques autres petites questions semblables ; ils étaient à genoux sur une natte, & répondaient en cette posture ; après quoi l'empereur les renvoya à leur place.

Les deux premiers maîtres d'hôtel de l'empereur allèrent prendre sur le buffet préparé, les tables qui étaient destinées pour sa personne, ils les portèrent eux-mêmes aidés des autres maîtres d'hôtel, & suivis de tous les officiers qui ont soin de la table de Sa Majesté. Il y avait deux tables servies, en vaisselle d'or, & plusieurs autres plats couverts.

Après avoir posé les deux tables devant l'empereur sur l'estrade, & les avoir p.271 découvertes de même que les plats, ce qu'ils firent avec beaucoup de lenteur & de respect, les officiers du gobelet allèrent aussi prendre sur le buffet de grands vases d'or & d'argent pleins de thé tartare, & les apportèrent avec beaucoup de cérémonies ; à dix ou douze pas de l'empereur, ils se mirent à genoux, & ensuite le chef du gobelet prit la coupe de l'empereur, qui était d'une espèce d'agate, avec un couvercle d'or, & fit verser dedans du thé tartare par un autre officier du gobelet, l'un & l'autre étant toujours à genoux ; après avoir versé le thé, & avoir couvert la coupe, le chef du gobelet se leva, & élevant la coupe au-dessus de sa tête avec les deux mains, il vint en cette posture avec beaucoup de gravité jusqu'auprès de l'empereur ; alors fléchissant les genoux, il présenta la coupe à Sa Majesté, & en ôta le couvercle ; l'empereur prit sa coupe, & après avoir tant soit peu bu de thé, il la rendit ; on la reporta avec la même cérémonie.

Il est à remarquer que pendant que l'empereur boit, tous les assistants se mettent à genoux, & touchent la terre de la tête, ce qui se

pratique particulièrement dans les festins, & dans les lieux de cérémonie.

Après qu'on eut reporté la coupe de l'empereur, on versa du thé pour les fils de Sa Majesté, pour les régulos, pour les princes du sang, & pour les princes kalkas ; mais on eut grand soin d'en porter aux régulos de Peking en même temps qu'aux trois empereurs kalkas. Chacun avant que de boire, & après avoir bu, fléchit un genou en se prosternant jusqu'à terre. Comme les lamas ne boivent jamais que dans leurs coupes, on fut attentif à prendre celle du Grand lama kalka, qui était blanche comme de la fine porcelaine, avec un petit pied assez semblable à celui de nos verres.

Quand on eut achevé de boire le thé, ce qui dura longtemps, à cause de la multitude des taikis, & des lamas kalkas, on découvrit les tables, & on servit le vin avec les mêmes cérémonies qu'on avait fait le thé. On apporta premièrement un vase d'or, moins grand que celui dans lequel on avait apporté le thé, & on en versa pour l'empereur dans une petite tasse d'or, puis on apporta une espèce de cuvette d'or pleine de vin, & on le tirait avec une grande cuiller d'or, pour le verser dans de petites coupes. L'empereur donna de sa main le vin au Grand lama, puis aux trois empereurs kalkas, & ensuite à une vingtaine des principaux taikis. Lorsqu'ils étaient près de l'empereur, ils se mettaient à genoux pour recevoir la coupe de ses mains, & la tenant d'une main, ils frappaient de la tête contre terre ; ils en faisaient autant après avoir bu, & se retiraient en leurs places.

L'empereur ayant donné le vin de sa main aux plus considérables, les officiers du gobelet revêtus de leurs habits de cérémonies & conduits par les officiers du Tribunal des Mongous, en servirent à tous les taikis, lamas, &c. Comme il était près de midi, & que l'empereur m'avait ordonné de prendre la hauteur méridienne du soleil, afin de découvrir la hauteur du pôle de ce lieu là, je sortis doucement de l'assemblée, & j'allai faire mon observation.

Je trouvai ce jour-là 29 mai la hauteur apparente du soleil à midi de 69 degrés 50 minutes. Le temps était fort serein, & je vis le soleil

parcourir deux fois tout le filet de la lunette, sans monter ni baisser. Je retournai ensuite voir la cérémonie du banquet, & je trouvai qu'on n'avait pas encore achevé de servir le vin à tous les taikis kalkas.

Cependant on avait fait venir des danseurs de corde, qui firent plusieurs tours de souplesse sur un bambou dressé en manière de corde ; ce bambou était soutenu seulement par des hommes, & n'était élevé de terre que de cinq ou six p.272 pieds ; je ne vis rien d'extraordinaire, excepté l'un deux qui monta sur un bambou assez haut, & élevé perpendiculairement ; après être monté jusqu'au haut, avec beaucoup de souplesse, il fit plusieurs tours sur la pointe du bambou, se renversant le corps, & se retournant en mille façons ; ce qui me parut plus difficile, c’est que tenant la pointe du bambou d'une seule main, il éleva les pieds & tout le corps en l'air, & se tint ainsi perpendiculairement élevé sur la pointe du bambou pendant quelque temps.

Les danseurs de corde ayant fini leur rôle, on fit venir des marionnettes, qui jouèrent quelque temps, à peu près comme on les fait jouer en Europe. Les pauvres Kalkas qui n'avaient jamais rien vu de semblable, étaient tellement surpris, qu'ils ne songeaient pas la plupart à manger. Il n'y avait que le Grand lama qui gardait sa gravité, car non seulement il ne toucha pas aux viandes, mais même il s'attacha peu à regarder ces tours de souplesse, & comme s'il eût jugé que c'étaient-là des amusements indignes de sa profession, il demeura la plupart du temps les yeux baissés, avec un air fort sérieux.

On demeura ensuite assez de temps au lieu du banquet ; l'empereur ayant fait desservir les tables, & voyant qu'on ne mangeait plus, se leva & retourna dans sa tente ; tout le monde se leva en même temps que lui, & l'assemblée se dissipa ; les Kalkas furent reconduits en leur camp, par les officiers du Tribunal des Mongous.

Le 30 le Grand lama, les trois empereurs de Kalka, suivis des principaux taikis, furent appelés pour recevoir les récompenses que l'empereur leur voulait donner. On donna mille taëls en argent au Grand lama, & à chacun des trois empereurs quinze pièces de satin, de grands

vases d'argent pour mettre le thé, plusieurs paires d'habits complets à la mantcheou, & surtout des habits de cérémonie, tels que les portent les régulos & les princes du sang impérial. Il leur donna de plus de la toile pour leurs domestiques, du thé en très grande quantité, & des selles en broderie pour les chevaux. Sa Majesté créa aussi régulo du second ordre cinq des princes kalkas, les plus proches parents des trois empereurs, quelques-uns furent faits régulos du troisième ordre, quelques autres reçurent la dignité de cong qui revient à celle de nos ducs & pairs ; il y en eut en tout environ une trentaine qui furent constitués en dignité, & qui reçurent des gratifications de l'empereur, chacun selon son degré. Tous eurent aussi des habits de cérémonie faits à la mode des Mantcheoux ; ils les vêtirent sur-le-champ, & depuis ce moment ils ne parurent plus devant l'empereur que revêtus de ces habits-là.

Le Grand lama même avec toute sa fierté ne retint de son ancien habit que cette manière d'écharpe rouge, qu'il porte toujours, & ses bottes ; il parut vêtu d'une veste magnifique à fond de satin jaune, toute en broderie plate, sur laquelle éclataient partout les dragons d'or ; il se couvrit la tête d'un chapeau fait d'une très fine natte de bambou, qui avait été travaillée exprès pour lui ; car les lamas qui portent en hiver de bons bonnets fourrés de zibeline, portent en été des chapeaux, ou de paille, ou de ces fines nattes, pour se défendre de l'ardeur du soleil, en quoi ils sont plus raisonnables que les autres Tartares Mongous, qui portent leurs bonnets fourrés hiver & été.

Quand ils eurent remercié l'empereur des faveurs qu'il venait de leur accorder, par les neuf battements de tête, & les trois génuflexions accoutumées, on les fit entrer revêtus de leurs nouveaux habits, dans l'enclos intérieur des tentes de l'empereur, qui les y reçut sous le grand & magnifique pavillon, qui était p.273 immédiatement devant sa tente ; ils furent rangés de côté & d'autre. L'empereur qui était assis sur une estrade semblable à celle du jour précédent, leur fit dire de s'asseoir ; ils le firent après l'avoir remercié de cette nouvelle faveur, par un battement de tête ; ils se mirent donc les uns sur leurs coussins, & les autres sur la natte qui couvrait la terre.

Aussitôt on servit une collation magnifique à la manière chinoise, dans des porcelaines très fines, durant laquelle il y eut des concerts de voix & d'instruments ; car l'empereur avait mené sa musique, qui est toute composée d'eunuques ; on fit encore venir les danseurs de corde, qui firent de p.517 nouveaux tours de souplesse, sur une corde qu'on tendit exprès ; cette collation & ces jeux durèrent près de trois heures, pendant lesquelles l'empereur s'entretint familièrement avec ces princes, & particulièrement avec le Grand lama, qui était proche de sa personne.

Après que cette assemblée fut séparée, & que l'empereur eut un peu reposé, il alla suivi de toute sa cour visiter le lieu où les soldats devaient être le lendemain rangés en bataille ; toutes les troupes s'y trouvèrent avec leurs officiers à leur tête. L'empereur ordonna lui-même la manière dont ils devaient être rangés, puis il alla sur une hauteur qui était vis-à-vis de là, & il vit mettre les troupes en bataille. Il demeura jusqu'à la nuit sur cette éminence, où il fit placer un pavillon pour le lendemain.

Le 31 dès le grand matin, tous les soldats qui étaient dans le camp, armés de leurs casques & de leurs cuirasses, avec leurs officiers à leur tête, se rendirent au lieu marqué ; l'empereur après avoir mangé dans sa tente, se revêtit aussi de sa cuirasse & de son casque, accompagné de son fils aîné & de son troisième fils, qui n'était point armé, parce qu'il est trop jeune pour soutenir le poids d'une cuirasse tartare, qui est fort pesante.

Cette cuirasse est composée de deux pièces. L'une est une espèce de jupon, avec quoi ils ceignent le corps, & qui leur descend au-dessus du genou lorsqu'ils sont à pied, mais qui couvre toutes les jambes lorsqu'ils sont à cheval ; l'autre pièce est à peu près semblable aux cottes d'armes des anciens ; les manches en sont plus longues, & leur couvrent le bras presque jusqu'au poignet. L'une & l'autre de ces pièces en dehors est de satin, la plupart à fond violet, avec une broderie plate d'or, d'argent, & de soie de différentes couleurs ; outre plusieurs pièces de taffetas qui servent de doublure, elle est doublée de feuilles de fer

ou d'acier bien battu, & ordinairement fort luisantes, qui sont rangées comme des écailles sur le corps d'un poisson, & je crois même que c'est de là qu'ils ont pris l'idée de leurs cuirasses ; chaque pièce de fer a environ un pouce & demi de longueur, & un peu plus d'un pouce de largeur ; chacune des pièces est attachée au satin avec deux petits clous, dont la tête bien ronde & bien polie paraît en dehors, & est rivée en dedans. Il y en a qui mettent un autre taffetas en dedans qui couvre les pièces de fer, de sorte qu'elles ne paraissent ni en dehors, ni en dedans, mais la plupart n'en mettent point.

Ces cuirasses ont cela de commode, qu'étant ainsi composées de petites pièces rangées les unes sur les autres, elles ne contraignent point le corps qui peut se tourner, se remuer & s'agiter aisément ; mais aussi elles sont extrêmement pesantes ; elles sont à l'épreuve des flèches & des armes courtes, mais non pas des armes à feu, quoique les Grands n'épargnent rien pour les faire les meilleures, & de la plus dure résistance qu'il est possible, particulièrement l'empereur, qui a témoigné plus d'une fois qu'il souhaiterait fort avoir des cuirasses qui fussent à l'épreuve du mousquet.

Le casque n'est proprement qu'un p.274 pot, ou au moins ce n'est que le dessus d'un de nos casques ; il couvre amplement le dessus & le tour de la tête ; le visage, la gorge, & le cou demeurent à découvert ; on le fait de fer ou d'acier bien battu & luisant, avec des ornements de damasquinure pour les casques des officiers ; car les Chinois sont habiles à travailler les ouvrages de fer, & surtout à les damasquiner. Le casque est aussi bien que les nôtres surmonté d'une aigrette ; aux simples soldats c'est une touffe de ce même poil de vache de Tartarie teint en rouge, que les Tartares portent sur leurs bonnets d'été, & au haut de leurs étendards, de leurs lances, & au cou de leurs chevaux. Cette touffe est attachée au dessus d'une petite pyramide de fer damasquiné ou doré, & de forme carrée qui fait le couronnement. L'aigrette des mandarins est faite de six bandes de peau de zibeline doublées de brocard d'or, larges chacune d'environ un pouce, attachées au-dessous d'une pyramide d'or, d'argent, ou de fer doré. La zibeline est belle à proportion du rang des

mandarins qui la portent. Celle du casque de l'empereur & de son fils était noire & fort luisante ; ils attachent ce casque avec des cordons de soie par dessous le menton, afin qu'il ne tombe pas.

Au reste les cuirasses sont extrêmement brillantes, ainsi que l'on se le peut imaginer par la description que je viens d'en faire. Je remarquai seulement que la plupart des grands seigneurs n'avaient point de broderie qui parût sur leur cuirasse, dont le fond était d'un satin violet tout simple, semé d'une infinité de têtes de clous bien ronds & bien polis, & une plaque ronde d'acier poli, d'un peu plus d'un demi pied de diamètre. Cette pièce d'acier faite en bosse pourrait passer pour un vrai miroir ; ils en avaient une sur l'estomac, & l'autre au milieu du dos. La cuirasse même de l'empereur n'avait rien d'extraordinaire au dehors, & n'était que d'un brocard d'or à fond gris, partagé en fort petits carrés, & des raies blanches & noires, avec une doublure & une petite bordure de soie jaune. Au reste, quoique selon les apparences, il n'eût jamais paru publiquement revêtu de casque & de cuirasse que ce jour-là il ne semblait point gêné dans cet habillement, avec lequel il avait très bonne grâce, soit qu'il fût à pied, soit qu'il montât à cheval.

Tous les Grands, les officiers, & les simples cavaliers ont chacun une petite banderole de soie de la couleur de l'étendard, sous lequel ils sont enrôlés ; elle est attachée derrière leur casque & au dos de leur cuirasse ; sur cette banderole est marqué le nom de celui qui la porte, & de la compagnie dont il est ; si c'est un mandarin, on y voit sa qualité & sa charge ; c'est afin que chacun puisse être reconnu dans la mêlée.

L'empereur monta à cheval la cuirasse sur le dos, le casque en tête, le sabre au côté, (car les Tartares ne se servent que du sabre,) & armé de son arc & de ses flèches. L'étui dans lequel il met l'arc, & qui lui sert de gaine, ne couvre que la moitié de l'arc. Celui de l'empereur était de velours noir, orné par les bouts de quelques pierreries enchâssées dans de l'or ; le carquois était de même. Sa Majesté fut suivie de tous les hias & des officiers de sa maison, tous armés de la même manière ; il voulut que je le suivisse de près, afin de mieux voir la cérémonie. Il alla droit au lieu où l'on avait rangé les troupes en bataille.

Ces troupes étaient composées d'environ quatre mille cavaliers armés de flèches, d'environ deux mille mousquetaires à cheval, d'un bataillon de sept à huit cents fantassins, & de quatre ou cinq cents canonniers, sans y comprendre les officiers, & les domestiques de la suite de l'empereur, qui formaient un corps de sept ou huit cents chevaux, & la troupe des régulos de Peking, dont chacun menait un gros escadron de gens armés de pied en cap, p.275 ce qui faisait environ neuf à dix mille chevaux, & douze cents hommes d'infanterie. Les fantassins étaient tous vêtus de la même sorte, les uns armés de mousquets, les autres d'une espèce de pertuisane, les autres de longs sabres avec des boucliers ; c'était la même infanterie que nous avions vue en bataille à l'entrée de Kou pe keou.

Comme d'ailleurs tous les cavaliers étaient armés de casques & de cuirasses brillantes d'or & de soie, qu'ils étaient montés sur des chevaux, la plupart très bien enharnachés, les selles & les brides étant toutes neuves, & les chevaux ayant tous au cou & au poitrail une grosse houppe de ce poil de vache dont j'ai parlé, ce spectacle avait quelque chose de magnifique.

Toutes les troupes étaient rangées sur deux lignes, qui n'étaient qu'à vingt pas de distance l'une de l'autre, selon leur rang d'ancienneté ; les étendards déployés, grands & petits, tous éclatants d'or & de dragons d'argent, & à fond de satin de diverses couleurs. Chacune de ces lignes, qui n'était que d'une file fort serrée, occupait plus d'une lieue d'étendue ; le bataillon d'infanterie & l'artillerie était au milieu, & la cavalerie sur les ailes.

L'artillerie consistait en soixante-dix pièces de campagne de bronze, dont il y en avait huit plus grosses que les autres toutes dorées, avec des ouvrages relevés en bosse, & traînées sur des chariots peints en couleur rouge ; les autres plus petites étaient sur des affûts en forme de traîneaux avec des roulettes ; l'infanterie avait cinq ou six mortiers, quelques espèces de fauconneaux & d'arquebuses de fer.

L'empereur fit la revue de ces troupes en parcourant les files d'un bout à l'autre. Tous les officiers grands & petits étaient à la tête des

files, vis-à-vis de leurs étendards ; ils ne firent aucun salut quand l'empereur passa proche d'eux ; on n'entendit aussi ni trompettes, ni timbales. Lorsque l'empereur eut fait la revue de ses troupes, il alla se placer sur une petite éminence éloignée d'un quart de lieue, où l'on avait dressé de grands pavillons & quelques tentes. Les Kalkas s'étaient déjà rendus aux environs ; l'empereur les fit approcher aussitôt après son arrivée ; les hias se rangèrent sur les deux ailes du pavillon.

Cependant tous les régulos de Peking vinrent du camp en bon ordre, chacun à la tête de leurs gardes & des officiers de leurs maisons, tous magnifiquement armés & bien montés, avec grand nombre d'étendards, de banderoles, & de lances, qui sont les marques de leurs dignités ; ils défilèrent l'un après l'autre devant l'empereur, & se rangèrent par escadrons à la droite de Sa Majesté ; ensuite tonnèrent quatre trompettes fort sourdes, que les Tartares appellent *lapa* ; ce sont de grands tubes ronds de cuivre, longs de huit ou neuf pieds, qui se terminent tant soit peu en cône, comme nos trompettes. Les Tartares se servent de cet instrument pour donner le signal du combat ; quoique le bruit en soit sourd & désagréable, il se fait entendre de loin, mais un homme seul ne peut manier commodément ces trompettes, il faut qu'un autre les tienne élevées en l'air sur une espèce de fourche, tandis qu'on en sonne.

Dès que ces trompettes commencèrent à sonner, les troupes s'avancèrent, d'abord assez lentement & en bon ordre. L'infanterie marchait à pied, & les canonniers traînaient le canon avec leurs affûts. Quand les trompettes cessaient de sonner, les troupes faisaient halte, & elles ne se remettaient en marche que lorsqu'on recommençait à sonner, ce qui se fit par trois fois ; mais à la troisième fois qu'on sonna d'un ton plus fort, toutes les troupes commencèrent à courir droit à l'éminence où était l'empereur ; la cavalerie qui était aux deux ailes, s'étendit en croissant, comme pour p.276 envelopper l'armée ennemie, qu'on supposait être au lieu où nous nous trouvions ; l'infanterie courut à pied, droit à cette éminence, les premiers le sabre à la main couverts de leurs boucliers, & ceux qui suivaient avec d'autres armes ; au milieu

du bataillon d'infanterie on traînait l'artillerie, & sur les deux ailes de ce bataillon venaient les mousquetaires qui avaient mis pied à terre ; car quoiqu'ils marchent à cheval, ils combattent à pied ; ils s'avancèrent ainsi en bon ordre jusques auprès de l'empereur, où on leur fit faire halte.

Quand ils eurent fait trois ou quatre décharges de mousqueterie & de canon, la cavalerie s'arrêta, & lorsque chacun d'eux eut repris son rang qui avait été un peu troublé dans une marche si précipitée, ils demeurèrent quelque temps en présence ; cependant l'empereur qui avait mis pied à terre, montra familièrement sa cuirasse & ses autres armes aux princes kalkas, que cet attirail surprit extrêmement ; car ils n'avaient jamais rien vu de semblable ; ensuite il se disposa à tirer de l'arc en leur présence, & il fit venir ceux de ses officiers, qui étaient les plus habiles dans cette sorte d'exercice. Il prit d'abord un arc extrêmement fort qu'il donna à manier aux principaux princes kalkas & qu'aucun d'eux ne put bander entièrement. Ensuite il fit planter un but, & tout armé qu'il était, le casque en tête, & la cuirasse sur le dos, il tira dix ou douze flèches avec son fils aîné, & cinq ou six des meilleurs tireurs d'arc, il atteignit trois ou quatre fois au but qui était à la portée des arcs les plus forts. Sa Majesté tirait une flèche le premier, puis son fils aîné une autre, & chacun après tirait la sienne, après quoi l'empereur recommençait.

Ayant fait admirer son adresse & sa bonne grâce dans cet exercice, il quitta ses armes, & changea d'habit dans une tente préparée exprès. Son fils & tous les officiers de sa maison firent de même ; cependant les régulos s'en retournèrent au camp à la tête de leurs escadrons, & toutes les troupes se retirèrent en bon ordre. Il n'y eut que quelques canonniers & quelques officiers de l'artillerie qui restèrent avec une partie du canon, qu'ils firent avancer proche d'une butte qu'on avait dressée, afin d'y tirer au blanc. L'empereur vint s'asseoir sur l'estrade préparée sous son pavillon ; le Grand lama, & les trois empereurs kalkas, & les autres taikis s'assirent proche de Sa Majesté chacun selon son rang. Ceux auxquels l'empereur avait donné des habits à la

mantcheou en étaient revêtus. On servit aussitôt du thé, après quoi l'empereur fit tirer de l'arc aux meilleurs tireurs kalkas. Il y eut parmi eux quelques taikis qui se distinguèrent, & tous généralement firent paraître assez d'adresse. C’est un exercice auquel ils sont accoutumés dès leur enfance.

Après qu'environ une centaine de Kalkas eurent tiré de l'arc, on fit commencer des courses de chevaux qu'ils appellent Paohyaïe. Ils étaient montés par des danseurs de corde, qui courant à bride abattue, se renversaient sur le cheval, & jetaient tout le corps & les jambes tantôt à droite, tantôt à gauche, sans pourtant toucher la terre, ne se tenant qu'avec la main au crin des chevaux. Un homme à cheval courait devant eux comme pour les guider ; ils firent aussi plusieurs fois la culbute sur la selle du cheval, se renversant la tête en bas & les pieds en l'air, & courant quelque temps en cette posture, après quoi ils s'asseyaient à revers sur le cou au cheval, & faisaient divers autres tours très subtils, mais qui n'étaient pas sans danger ; en effet, il y en eut deux qui tombèrent, & l'un deux se blessa de telle sorte, qu'il fut hors d'état de poursuivre sa carrière.

Ce divertissement fini, on en commença un autre ; ce fut de faire lutter des Kalkas contre des Mantcheoux, des p.277 Mongous & des Chinois ; ils se mettaient tous en chemise, en caleçons, & en bottes, encore les Kalkas retroussaient-ils leurs méchants caleçons bien haut sur la cuisse, pour n'être pas embarrassés. Généralement parlant les Kalkas eurent l'avantage, car les meilleurs lutteurs se trouvèrent de leur côté ; il y en eut entr'autres trois ou quatre qui se distinguèrent par leur force & leur adresse. J'en vis deux ou trois qui élevés en l'air ne laissaient pas de se défendre, & renverser leur adversaire. Ils s'attirèrent l'admiration & les applaudissements de tous les spectateurs.

Ces divertissements se terminèrent par plusieurs décharges de canon tirés au but ; les canonniers y réussirent médiocrement ; on tira aussi quelques bombes, après quoi l'empereur monta à cheval & revint au camp, donnant ordre qu'on montrât de près l'artillerie aux Kalkas.

Quelque temps après que l'empereur fut de retour en son camp, les

princesses kalkas, c'est-à-dire, quelques-unes des femmes & filles de ces empereurs & taikis fugitifs, rendirent visite à l'empereur, qui les fit entrer dans l'enclos de ses tentes, & les reçut sous son grand pavillon, où il les régala d'une collation, & de concerts d'instruments & de voix ; on fit aussi jouer les marionnettes. On me dit que ces princesses étaient accompagnées d'une espèce de religieuses, c'est-à-dire, de filles qui ne se marient point, & qui sont sous la direction des lamas. Celles-ci étaient sous la direction du Grand lama ; la principale était la sœur de Touchetou han & du lama ; les Tartares ne parlent pas trop avantageusement de la vie qu'elles mènent avec le lama son frère, qu'elles suivent partout.

Le premier jour de juin l'empereur accompagné seulement de ses deux fils, de ses hias, des Grands de la cour, & des officiers de sa maison, alla au camp des Kalkas, qui était environ à deux lieues du sien ; il n'entra que dans la tente du Grand lama, qui lui offrit quelques bagatelles d'Europe, qu'il avait eu apparemment des Moscovites. L'empereur ne voulut pas que je le suivisse en cette visite ; il prétexta un calcul qu'il me donna à faire ; mais on ne me dissimula pas que la raison véritable était qu'il ne souhaitait pas que je visse la misère & la malpropreté de ces pauvres Kalkas ; j'en avais eu cependant assez de connaissance, lorsque je voyageais dans leur pays.

Le 2 au matin l'empereur fit recommencer la lutte, & proposa des prix aux vainqueurs. Tous les bons lutteurs s'y trouvèrent, de même que les régulos de Peking, & tous les Grands de la cour. Ce divertissement dura près de trois heures, pendant lesquelles il y eut plus de cent personnes qui luttèrent ; douze seulement remportèrent des prix ; ils eurent chacun une pièce de satin, & une médiocre somme d'argent.

L'après-midi l'empereur donna dans sa tente une audience particulière au Grand lama kalka, qui dura près de trois heures ; il accommoda dans cette audience les différends de plusieurs taikis Kalkas, qui s'étaient fait une espèce de guerre, & s'étaient enlevés les uns aux autres des esclaves & du bétail. Pour faire connaître à ses

nouveaux sujets l'avantage qu'ils avaient de s'être soumis à un si bon maître, il prit la peine de régler lui-même leurs contestations de concert avec le lama qui a toute autorité parmi eux.

Le 3 qui était le jour marqué pour le départ de l'empereur, il donna encore une longue audience particulière au Grand lama, dans laquelle il lui recommanda de maintenir la paix & la bonne intelligence entre les princes de sa maison, & de leur faire observer la justice & les règlements qui avaient été faits pour le bon ordre. Au sortir de l'audience, Sa Majesté donna à ce Grand lama deux de ses plus belles tentes, avec tous les meubles dont elles p.278 étaient ornées ; il lui donna de plus, un cheval avec le harnais de cérémonie, tel qu'il sert à lui seul, après quoi il monta à cheval, & décampa.

Les trois empereurs & tous les taikis Kalkas se trouvèrent rangés en haie à la sortie du camp, & lorsque Sa Majesté pa(ra, ils se mirent à genoux, & prirent congé de lui. L'empereur s'arrêta quelque temps & leur parla avec beaucoup de bonté ; une grande multitude de pauvres Kalkas réduits à la dernière misère, se présentèrent aussi à genoux sur le chemin, pour implorer le secours de l'empereur. Sa Majesté donna ordre qu'on s'informât de la qualité de chacun d'eux, & qu'on leur distribuât des aumônes à proportion de leurs besoins.

L'empereur avant que de partir, fit marcher un corps de troupes vers le lieu où le Grand lama tenait sa cour, avant qu'il en eût été chassé par le roi d'Eluth, parce qu'on avait appris que celui-ci y était campé avec ses troupes qui souffraient beaucoup faute de vivres. Il envoya en même temps des députés à ce prince, pour lui demander ce qu'il prétendait faire dans un pays qui ne lui appartenait pas, & s'il pensait sérieusement à tenir la parole qu'il avait donnée, de ne plus faire aucun acte d'hostilité contre les sujets de Sa Majesté, & en particulier contre les Kalkas qui venaient de se soumettre si authentiquement à sa domination. Il donna aussi ordre qu'en cas que le roi à d'Eluth marquât vouloir tenir sa parole, & s'en retourner en son pays pour y vivre paisiblement, on les traitât avec civilité ; sinon qu'on les chargeât lui & ses gens, si on jugeait le pouvoir faire avec avantage.

De plus, on envoya ordre à l'armée qui était partie de Peking dès le commencement du printemps, d'observer les mouvements du roi d'Eluth, & de demeurer campée sur les frontières du côté de Koukou hotun, jusqu'à ce que ce petit corps d'armée qu'on envoyât fût de retour, & qu'on sût au vrai le parti que le roi d'Eluth avait pris.

L'empereur fit aussi donner des terres aux environs de Koukou hotun au petit empereur Chasactou han ; c'est un enfant d'environ dix à onze ans, qui a fort bien fait son personnage dans l'assemblée, & qui n'a fait paraître aucun trait d'enfance, quoiqu'il se soit trouvé à toutes les cérémonies ; comme il n'avait pas encore été reconnu pour han, l'empereur le créa régulo du premier ordre ; ainsi il ne porte pas le nom de han, comme faisait son père.

Après que les princes kalkas eurent pris congé de l'empereur, nous marchâmes quinze ou vingt lys au sud-ouest, vers de petites hauteurs de sables mouvants pleines de broussailles, où il y avait une infinité de lièvres ; les troupes de la suite de l'empereur s'y étaient rendues dès le matin, & s'étaient rangées sur une grande ligne, pour battre toute la campagne, & faire sortir les lièvres. L'empereur en fit marcher une partie en croissant, & envoya ses deux fils sur les ailes ; il se tint au milieu, & fit le reste de la marche toujours en chassant le lièvre ; il en tua une très grande quantité aussi bien que ses enfants.

Sur le soir il me fit demander si je l'avais vu chasser ; je lui fis faire mon compliment sur le grand nombre de lièvres que je lui avais vu tuer de sa propre main ; il est vrai que je ne l'avais jamais vu tirer avec plus de succès. Nous campâmes sur le bord d'une petite rivière nommée Erton, dans une grande plaine qui est coupée par cette rivière.

Le 4 l'empereur ayant envoyé dès la pointe du jour toutes les troupes de sa suite, pour faire une enceinte dans des collines, où il y avait quantité de chèvres jaunes, partit vers les sept heures du matin, pour aller à cette chasse. Nous fîmes un grand tour, tandis que les bagages marchèrent par le droit p.279 chemin, qui était plus court de vingt ou trente lys. J'ai déjà remarqué ailleurs comment se fait cette sorte de chasse ; j'y ajouterai seulement que comme les chèvres

jaunes sont fort sauvages, il les faut environner de loin, car pour peu qu'elles aperçoivent quelqu'un, elles fuient à toutes jambes. C’est pour cela qu'il est très difficile de les environner dans une plaine ; d'ailleurs comme elles se retirent d'ordinaire par bandes entre des collines, c'est là qu'on va les chercher, & dès qu'on a reconnu le lieu où elles sont, on se retire promptement, & on va faire l'enceinte de fort loin.

Au commencement de l'enceinte les chasseurs s'éloignent de vingt ou trente pas les uns des autres, puis ils avancent lentement, & insensiblement ils s'approchent chassant les chèvres à grands cris du côté où l'on doit aller. L'enceinte que l'on avait faite ce jour-là, avait cinq ou six lieues de tour pour le moins, & embrassait quantité de collines toutes remplies de chèvres, & se terminait à une grande plaine où l'on devait conduire les troupeaux de chèvres qui y étaient enfermées ; il y avait des troupeaux de quatre ou cinq cents chèvres.

Dès que l'empereur fut arrivé proche de l'enceinte, qui était achevée il y avait déjà du temps, on commença à marcher fort doucement ; l'empereur envoya ses deux fils sur les ailes, & marcha au milieu au dedans de l'enceinte ; quand nous eûmes passé quelques-unes des hauteurs qui étaient dans l'enceinte, on commença à découvrir quelques bandes de ces chèvres ; comme le fils aîné de l'empereur courait à toute bride pour en tirer quelques-unes qui s'avançaient de son côté, son cheval mit le pied dans un trou & creva en tombant ; le prince ne fut point blessé, & n'eut que la main égratignée.

Pendant que l'enceinte se serrait, le ciel se couvrit, & il s'éleva un grand orage avec de la grêle, du tonnerre, & de la pluie, ce qui obligea les chasseurs de s'arrêter ; cependant ces pauvres chèvres allaient çà & là par bandes, courant de toutes leurs forces, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, cherchant par où s'échapper. Elles couraient toujours du côté où elles ne voyaient personne ; mais à peine étaient-elles arrivées au bout de l'enceinte, que voyant les issues fermées, elles retournaient sur leurs pas & allaient vers l'autre bout, d'où elles revenaient ensuite, & se lassaient en vain à courir.

Après que la pluie fut cessée, on continua la marche jusque dans la

plaine où on devait la finir. L'empereur & ses deux fils qui étaient dans l'enceinte avec quelques-uns de leurs gens, qui détournaient les chèvres de leur côté, en tuaient toujours quelques-unes en chemin faisant ; il s'en sauva plusieurs ; car elles ont cela de particulier, que lorsqu'elles sont effarées, elles passent à travers les jambes des chevaux, & quand elles sont en bande, si une est une fois sortie, toutes les autres de la même bande la suivent par le même endroit ; alors les gens qui ne fermaient pas l'enceinte couraient après celles qui en étaient sorties, & les tiraient à coups de flèches ; on lâcha aussi les lévriers de l'empereur, & il y en eut un grand nombre de tuées de cette sorte. Cependant comme l'empereur en vit échapper quelques bandes par la négligence de quelques-uns de ses hias qui devaient leur fermer le passage, il se mit en colère, & ordonna qu'on en saisît trois des plus coupables.

Quand on fut arrivé dans la plaine où l'enceinte finissait, on s'approcha insensiblement de telle sorte, que les chasseurs se touchaient l'un l'autre ; alors Sa Majesté fit mettre pied à terre à tout le monde, & lui demeurant avec ses enfants au milieu de l'enceinte, qui n'avait plus que trois ou quatre cents pas de diamètre, ils achevèrent de tirer tout ce qui restait de ces chèvres, elles étaient encore au nombre de cinquante ou p.280 soixante ; c'était une chose surprenante de voir la vitesse avec laquelle ces pauvres bêtes couraient toutes blessées qu'elles étaient, les unes ayant une jambe cassée, qu'elles portaient pendante, les autres dont les entrailles traînaient à terre, quelques autres qui portaient deux ou trois flèches dont elles avaient été frappées, jusqu'à ce que les forces leur manquant, elles tombaient mortes à terre. Je remarquai que ces chèvres ne jetaient pas le moindre cri, lorsqu'on les blessait à coups de flèches ; mais quand elles étaient prises par les chiens, qui ne cessaient de les mordre jusqu'à ce qu'ils les eussent étranglées, alors elles poussaient un cri assez semblable à celui de nos brebis, lorsque les bouchers les veulent égorger.

Après avoir achevé cette chasse, nous fîmes encore plus de vingt lys

de chemin dans une grande plaine, avant que d'arriver au lieu où on avait dressé le camp ; c'était à l'entrée du détroit des montagnes, en un lieu appelé en langue mongole, *source des eaux* ; nous fîmes onze ou douze lieues de marche ce jour-là, à cause du grand détour que la chasse nous obligea de prendre, les équipages en firent beaucoup moins.

Lorsqu'on fut arrivé au camp, l'empereur fit punir deux de ces hias qu'on avait saisi par son ordre, pour avoir laissé sortir les chèvres jaunes de l'enceinte par leur négligence ; on leur donna à chacun cent coups de fouet ; c’est une punition ordinaire aux Tartares, à laquelle il n'y a aucune infamie attachée ; l'empereur leur laissa leurs charges, & les exhorta à réparer leur faute par une plus grande application à leur devoir.

Pour le troisième, qui était plus coupable, parce qu'il avait quitté son poste pour courir après une de ces chèvres, & qu'il avait tiré dans l'enceinte même à la vue de l'empereur, il fut cassé de son emploi ; plusieurs autres avaient aussi tiré dans l'enceinte après les chèvres, mais sans quitter leur poste ; on avait ramassé leurs flèches, sur lesquelles étaient leurs noms, & l'on apporta toutes ces flèches à l'empereur, qui leur pardonna leur faute.

Le 5 nous rentrâmes dans les montagnes, où en chemin faisant on chassa dans diverses enceintes ; on tua plusieurs chevreuils & quelques cerfs ; on en aurait tué bien davantage, sans la rencontre qu'on fit d'un tigre ; l'empereur s'attacha à cette chasse, qui le divertit fort. Le tigre était couché sur le penchant d'une montagne fort escarpée dans des broussailles ; lorsqu'il entendit le bruit des chasseurs qui passèrent assez près de lui, il jeta des cris qui le firent connaître.

Aussitôt on vint avertir l'empereur qu'on avait découvert un tigre ; c’est un ordre donné pour toujours, que quand on découvre un de ces animaux, on poste des gens pour l'observer, tandis que d'autres vont en avertir l'empereur, qui abandonne ordinairement toute autre chasse pour celle-là. Sa Majesté vint aussitôt proche du lieu où était le tigre ; on chercha un poste commode d'où on pût le tirer sans danger ; car

cette chasse est périlleuse, & il faut prendre bien des précautions pour ne pas exposer les chasseurs à être mis en pièces par cet animal ; voici comme on s'y prend.

Quand on sait le lieu où il gîte, on examine par quel endroit il est probable qu'il se retirera lorsqu'on le fera lever, il ne descend presque jamais dans la vallée, mais il marche le long du penchant des montagnes. S'il y a un bois voisin il s'y retire ; il ne va jamais loin, tout au plus il traverse une montagne, & va se cacher de l'autre côté ; on poste des piqueurs avec des demies piques armées d'un fer fort large, dans les endroits où l'on croit qu'il prendra son chemin, & on les place par pelotons sur le sommet des montagnes ; on y pose aussi des gardes à cheval pour observer la remise. Tous ces gens ont ordre de p.281 faire de grands cris, lorsque le tigre s'avance de leur côté, afin de l'obliger à rebrousser chemin & à s'enfuir vers le lieu où l'empereur s'est placé, qui est ouvert de toutes parts.

Ce prince le place ordinairement sur le penchant opposé à celui où est le tigre, ayant la vallée entre deux, pourvu toutefois qu'il ne soit pas hors de la portée d'un bon mousquet. Il est environné de trente ou quarante de ces piqueurs, armés de hallebardes ou de demies piques, dont ils font une espèce de haie, posant un genou en terre, & présentant le bout de leurs demies piques du côté par où le tigre peut avancer ; ils tiennent la demie pique des deux mains, l'une vers le milieu, & l'autre assez proche du fer ; ils sont toujours en cet état pour recevoir le tigre en cas qu'il vienne fondre de ce côté-là ; car il prend quelquefois sa course avec tant de rapidité, qu'il ne donnerait pas le temps de s'opposer à ses efforts, si on n'était toujours sur ses gardes ; l'empereur est derrière les piqueurs, accompagné de quelques-uns de ses gardes & de ses domestiques, on lui tient des fusils & des arquebuses prêtes à tirer. Lorsque le tigre ne paraît pas, on tire des flèches au hasard vers l'endroit où l'on sait qu'il est, & on lâche des chiens pour le faire déloger. Voici comme l'empereur chassa celui dont il s'agit.

On le fit lever d'abord du lieu où il était, il grimpa la montagne, & s'alla placer de l'autre côté dans un bouquet de bois, qui était presque

sur l'extrémité de la montagne voisine ; comme il avait été bien observé, il fut aussitôt suivi, & l'empereur s'en étant approché à la portée du fusil, toujours environné de ses piqueurs, on tira quantité de flèches vers le lieu où on l'avait vu se coucher ; on lâcha de même plusieurs chiens qui le firent lever une seconde fois ; il ne fit que passer sur le penchant de la montagne opposée, où il se coucha encore dans des broussailles, d'où on eut assez de peine à le faire sortir ; il fallut pour cela faire avancer quelques-uns des cavaliers postés sur le sommet de cette montagne, afin qu'ils tirassent des flèches au hasard vers le lieu où il était, tandis que les piqueurs qui en étaient plus proche, faisaient rouler des pierres vers le même endroit, mais il en pensa coûter la vie à quelques-uns de ces cavaliers ; car le tigre le levant tout à coup, jeta un grand cri, & prit sa course droit aux cavaliers, qui n'eurent point d'autre parti à prendre, que de se sauver à toute bride vers le sommet de la montagne ; le tigre était déjà prêt d'atteindre l'un d'eux, qui s'était écarté des autres en fuyant, & on le crut perdu, lorsque les chiens qu'on avait lâchés en grand nombre après le tigre, & qui le suivaient de près, l'obligèrent à se tourner de leur côté. Ce mouvement donna le loisir au cavalier de gagner le sommet de la montagne, & de mettre sa vie en sûreté en se joignant aux autres.

Cependant le tigre retourna au petit pas vers le lieu où il était couché auparavant, & les chiens s'étant un peu rapprochés, & aboyant autour de lui, il donna le temps à l'empereur de lui tirer trois ou quatre coups, dont il fut blessé mais légèrement, car on le tira de fort loin ; il n'en marcha pas même plus vite, & il alla se coucher dans les broussailles où il était auparavant, & où on ne pouvait l'apercevoir. Il fallut recommencer à faire rouler des pierres vers cet endroit, & à tirer plusieurs coups au hasard. A force de rouler des pierres, & de tirer des coups de mousquets, le tigre se leva tout d'un coup, & prit brusquement la course vers le lieu où était l'empereur. Sa Majesté prit son arc & des flèches, dans le dessein de le tirer, s'il s'avançait de près ; mais étant arrivé au bas de la montagne, il tourna d'un autre côté, & alla se cacher dans le même bouquet de bois d'où il était sorti.

p.282 L'empereur traversa promptement cette vallée, & suivit le tigre de si près, que le voyant à découvert, il lui tira deux coups de fusil qui achevèrent de le tuer ; il était à peu près de la grandeur de celui que Sa Majesté nous donna l'hiver dernier pour en faire l'anatomie. Tous les Grands de la cour allèrent voir le tigre, & faire par là leur cour à l'empereur. Sa Majesté qui m'avait ordonné d'être toujours près de sa personne, me demanda en riant devant tout le monde, ce que je pensais de cette sorte de chasse.

Comme il se faisait tard, l'empereur fit abandonner l'enceinte, & ordonna que tout le monde retournât droit au camp par le chemin le plus commode, sans prendre garde à lui. Le camp était en un lieu nommé Tourbedé entre des montagnes, à cinquante lys du lieu d'où nous étions partis ; il plut médiocrement ce jour-là.

Le 6 nous fîmes 60 lys, marchant toujours dans une vallée fort étroite, ayant des deux côtés des montagnes fort escarpées ; de sorte qu'il ne fut pas possible de chasser ce jour-là durant la marche. Comme nous étions prêts d'arriver au camp, l'empereur s'arrêta proche d'un rocher escarpé de toutes parts, & fait en forme de tour ; il mit pied à terre, & ayant appelé les Grands de sa cour, avec les meilleurs tireurs d'arc, il fit tirer à chacun sa flèche vers la cime du rocher, pour voir si on aurait l'adresse d'y atteindre. Il n'y en eut que deux dont les flèches demeurèrent sur le rocher, ou retombèrent de l'autre côté ; l'empereur tira aussi cinq ou six flèches, jusqu'à ce qu'une passât au delà du rocher. Ensuite il m'ordonna de mesurer la hauteur du rocher avec les instruments qu'il avait apportés. Il prit un demi-cercle d'un demi-pied de rayon, qui n’est qu'à pinule pour observer à une station plus éloignée ; après avoir fait l'observation, il voulut que nous calculassions chacun à part la hauteur du rocher ; nous trouvâmes qu'il était de quatre cent trente ché ou pieds chinois.

Après cette première observation, il en voulut faire une autre de la hauteur du même rocher, en faisant les stations en un autre endroit plus éloigné ; nous fîmes chacun en particulier le calcul en présence de tous les Grands, qui ne pouvaient se lasser d'admirer que ces calculs

fussent si conformes, qu'il n'y eut pas un chiffre de différence ; car Sa Majesté pour les en convaincre, me fit lire mes deux calculs chiffre par chiffre, tandis qu'il montrait les siens à ces seigneurs, qui ne cessaient de se récrier sur leur justesse.

L'empereur mesura encore géométriquement une distance, après l'avoir calculée & en avoir dit le résultat publiquement, il la fit mesurer par une mesure actuelle, qui se trouva justement conforme au calcul ; il prit ensuite une pierre qu'il pesa avec une flèche toute simple, & après en avoir calculé le poids, il la fit peser dans une balance ; & comme elle se trouva aussi très conforme au calcul, les seigneurs de la cour redoublèrent leurs applaudissements, & dirent mille choses à l'avantage des sciences d'Europe ; l'empereur en parla lui-même d'une manière très obligeante pour nous.

Le 7 nous fîmes 60 lys, presque toujours dans une vallée assez large, & qui pouvait passer pour une plaine, où il y avait un bon nombre de hameaux & de métairies, & de terres labourées. L'empereur fit étendre tous les gens de sa suite dans la plaine, de telle sorte, qu'ils occupaient toute la vallée, jusqu'au pied des montagnes qui la fermaient de part & d'autre ; on marcha ainsi, battant toujours la campagne, qui était pleine de lièvres ; l'empereur en tua quantité.

Après avoir marché pendant quelque temps, il se détourna du grand chemin pour entrer dans des montagnes médiocrement hautes, & pleines de broussailles & de bois taillis. On y fit deux ou trois p.283 enceintes, dans lesquelles Sa Majesté tua quantité de cerfs & de chevreuils ; il est surprenant de voir avec quelle adresse ses gens détournaient le gibier pour le faire passer devant l'empereur ; car personne n'ose tirer sur une bête, tandis qu'elle est dans l'enceinte, ni la laisser sortir à l'endroit où il est placé ; c'est une faute punissable parmi les Tartares ; ils regardent la chasse comme une image de la guerre, & ils sont persuadés que celui qui ne sait pas bien garder son rang, & qui manque à son devoir à la chasse, y manquerait de même à la guerre.

C'est sur ce principe que l'empereur a souvent cassé des premiers

officiers de ses troupes, pour n'avoir pas su conduire & gouverner les chasseurs en faisant ces sortes d'enceintes. Je me souviens qu'au retour de notre voyage de Niptchou un officier de mérite & fort brave, qui avait fait les deux mêmes voyages que nous en qualité de lieutenant général des troupes de l'empereur, & qui était un des généraux de l'avant-garde (c'est une charge qui répond à celle de nos maréchaux de France), fut dépouillé de ses charges, pour n'avoir pas tenu une de ses enceintes en bon état, & ne l'avoir pas rétabli lorsque Sa Majesté lui envoya ordre de le faire.

Le temps fut fort serein tout le jour avec un grand vent de nord qui modéra la chaleur.

Ce jour-là l'empereur ayant été content de la chasse, fit distribuer le gibier qu'il avait tué lui & ses enfants, aux officiers & aux soldats qui avaient formé les enceintes. Le soir il donna la comédie aux seigneurs de la cour & à ses officiers domestiques, dans l'enceinte de sa tente ; pour cela il fit abattre une partie de cette espèce de muraille de toile, qui ferme l'enceinte où sont ses tentes. La comédie se représenta sous son pavillon, par une troupe d'eunuques comédiens qu'il avait menés avec lui.

Le 8 l'empereur qui avait envoyé des gens la nuit précédente pour chercher des tigres, ayant su qu'on en avait trouvé deux, partit de grand matin, & les alla chasser. Le premier était sur le penchant d'une montagne extrêmement escarpée. L'empereur monta sur le penchant de la montagne opposée, & après avoir posté les piqueurs & les autres chasseurs à l'ordinaire, on tira d'abord plusieurs coups d'arquebuse vers l'endroit où on l'avait remarqué ; ensuite on lâcha plusieurs chiens, & on fit rouler des pierres, ce qui l'obligea à la fin de sortir de son fort ; mais il n'avança que quelques pas, & se retira dans une caverne voisine ; les chiens & les coups d'arquebuses qu'on y tira, l'en firent sortir, & s'étant montré à découvert, l'empereur le tua d'un seul coup d'arquebuse.

Il alla ensuite chercher l'autre qui n'était pas fort éloigné ; la montagne, sur le penchant de laquelle il était, étant fort escarpée, on eut beaucoup de peine à le trouver ; il fallut prendre un grand détour

pour grimper la montagne ; d'ailleurs ni les chiens qu'on lâcha, ni les pierres qu'on fit rouler ne purent l'ébranler, ce qui fit croire qu'il s'était retiré quelqu'autre part, & qu'il avait dérobé sa marche à ceux qui l'observaient du haut de la montagne. Cependant l'empereur ayant donné ordre à tous les piqueurs de descendre la montagne en roulant des pierres, & fouillant dans les broussailles avec leurs demie-piques, lui-même étant descendu avec une partie de ses piqueurs, enfin le tigre sortit d'un petit fort de broussailles où il s'était caché ; comme il était à la portée du mousquet, l'empereur le tira & le blessa, ce qui ne l'empêcha pas de traverser le penchant de cette montagne, & de se retirer de l'autre côté ; il y fut vivement poursuivi. Le fils aîné de l'empereur qui arriva le premier, lui tira un second coup de mousquet, & les piqueurs s'étant approchés de lui, p.284 l'un d'eux l'acheva d'un coup de demie-pique qu'il lui enfonça dans l'œil, & lui fit entrer bien avant dans la tête ; c'était une tigresse à peu près de la même grandeur que le tigre que Sa Majesté venait de tuer de l'autre côté.

Cette chasse finie, l'empereur s'embarqua sur un petit canot, & ses deux fils chacun sur un autre, qu'on avait préparés sur la rivière. Le dessein de Sa Majesté était d'éviter la chaleur, qui eût été grande ce jour-là, si elle n'avait été tempérée par le vent de nord ; cependant il ne fit pas plus de quinze lys sur ce canot ; toute sa suite marchait sur les bords de la rivière, qui serpente le long de ces vallées, & dont le cours est fort rapide.

L'empereur ayant fait quinze lys sur cette rivière, remonta à cheval pour aller chasser un autre tigre, qu'on avait découvert près du lieu où nous devions camper ; comme il s'était caché dans un bouquet de bois fort épais, & attenant le grand chemin par où tout l'équipage avait passé, il y a de l'apparence qu'il s'était retiré ailleurs sans qu'on s'en fût aperçu ; car quelque soin qu'on prît de bien battre cet endroit, on ne vit aucun vestige du tigre. L'empereur fut donc obligé d'abandonner cette chasse, pour aller camper en une vallée nommée Ta hoam ki, sur le bord de la rivière qu'on appelle Tchikir. Nous fîmes ce jour-là 60 lys au sud, en prenant un peu de l'est.

Le 9 nous fîmes encore 60 lys à la même route. L'empereur les fit partie en barque, & partie à cheval, toujours en chassant ; mais le gibier commençait à être plus rare ; il tua pourtant encore quelques cerfs & quelques chevreuils.

Le soir l'empereur donna la comédie aux seigneurs de sa cour, de la même manière qu'il avait fait deux jours auparavant, & il voulut que j'y assistasse, afin de lui dire s'il y avait quelque rapport entre leur comédie & celle d'Europe, & il m'envoya faire sur cela plusieurs questions, durant la comédie même. Il y avait trois ou quatre bons acteurs ; les autres étaient médiocres.

Ces comédies sont mêlées de musique & de simples récits ; il y a du sérieux & du plaisant, mais le sérieux y domine. Au reste il s'en faut bien, qu'elles soient aussi vives & aussi propres à remuer les passions que les nôtres ; elles ne se bornent pas non plus à représenter une seule action, ni à ce qui se peut passer en une seule journée. Il y a des comédies qui représentent différentes actions, qui se seront passées dans l'espace de dix ans ; ils divisent leurs comédies en plusieurs parties, qu'ils représentent aussi en différents jours. C'est à peu près comme la vie de quelque personne illustre, divisée en plusieurs chapitres ; ils ne laissent pas d'y mêler de la fable. Les habillements des comédiens étaient à la mode des anciens Chinois ; ils ne dirent pas une seule parole libre, ni qui pût choquer la bienséance.

Le 10 nous fîmes 90 lys. L'empereur n'en fit que vingt à cheval, le reste il le fit par eau toujours sur de petites barques, mais un peu plus grandes & plus commodes que les canots du jour précédent. Après avoir fait les vingt premiers lys à cheval, il mangea en public sur le bord de la rivière, sous un petit pavillon qu'on avait dressé exprès, il envoya des plats de sa table aux seigneurs de la suite, & à quelques-uns de ses domestiques les plus considérables ; il me fit aussi l'honneur de m'en envoyer ; ensuite il s'embarqua sur la même rivière qui serpente toujours dans les montagnes. Il ne laissait pas de chasser de dessus sa barque, tirant aux oiseaux, il tua même quelques lièvres, que les gens de sa suite détournaient adroitement sur les bords de la rivière.

En arrivant proche de la forteresse de Kou pe keou, nous trouvâmes toute l'infanterie qui garde ce poste, rangée en haie avec les officiers à leur tête, mais p.285 les uns & les autres n'avaient d'autres armes que le sabre au côté. Quand nous passâmes dans le bourg de Kou pe keou, quoiqu'il y eût des soldats postés pour empêcher qui que ce soit de paraître, il y eut dans une rue étroite un homme qui ne laissa pas de sortir brusquement de sa maison, avec une requête à la main pour la présenter à l'empereur, & parce qu'un des officiers qui marchait devant, voulut le faire retirer, il eut la hardiesse de le renverser par terre, en faisant tomber son cheval. L'empereur qui le vit, le fit châtier sur-le-champ de son insolence, en lui faisant donner bon nombre de coups de fouet par trois ou quatre de ses gens, qui s'acquittèrent fort bien de ce devoir. Il fit aussi arrêter le soldat qui était en garde, & qui ne s'était pas opposé au passage de cet homme.

Le soir Sa Majesté ayant reçu des fruits nouveaux, qu'on lui avait envoyés de Peking par la poste, il me fit l'honneur de m'en envoyer par un des eunuques de sa chambre.

Le soir il y eut de la pluie & du tonnerre ; il avait fait grand chaud tout le jour.

Le 11 nous ne fîmes que 40 lys, & nous couchâmes à Che hia. L'empereur vint toujours par eau. L'après-midi il y eut une grande pluie avec du tonnerre. L'empereur dîna en public, comme il avait fait le jour précédent.

Le 23 nous fîmes 80 lys en accompagnant l'empereur le long de la rivière, qui fait de grands détours, car il n'y a que cinquante lys par le droit chemin de Che hia à Mi yun hien, où nous vînmes coucher.

Le temps fut tout le jour fort serein, & il fit grand chaud. L'empereur dîna encore ce jour-là en public, sur le bord de la rivière.

Le 13 nous fîmes encore 80 lys. L'empereur venant toujours par eau ; les officiers de Tong tcheou lui avaient amené de là des barques plus grandes & plus commodes. Deux de ces barques avaient une petite chambre couverte des deux côtés. Sa Majesté s'étant arrêtée pour

dîner sur le bord de la rivière, il me fit venir pour voir pêcher avec des éperviers. Il me fit aussi publiquement plusieurs questions sur les langues d'Europe, & particulièrement sur la langue latine, & ensuite il m'envoya des plats de sa table.

Pendant qu'il dînait, il remarqua quelques petits enfants de paysans à demi nus, qui le regardaient de loin ; il les fit approcher, & leur fit donner du pain, des viandes, & de la pâtisserie autant qu'ils en purent emporter. Ces enfants ayant aussitôt couru en leur maison, qui n'était pas éloignée, revinrent peu après avec chacun un panier, l'empereur leur fit encore remplir leurs paniers des viandes qu'on desservit de sa table. Nous vînmes coucher à un bourg qui n’est qu'à six lieues de Peking.

Il fit fort chaud tout le jour. La plupart des officiers de la maison de l'empereur qui ne l'avaient pas suivi dans le voyage, vinrent là le saluer.

Le 14 à une heure après minuit nous montâmes à cheval pour venir à Peking, & y arriver avant que la chaleur se fît sentir. Nous y arrivâmes en effet à cinq heures & demie, quoique nous nous fussions arrêtés près d'une heure dans un village à deux lieues de la ville, où l'empereur dîna, il me fit encore l'honneur de m'envoyer des plats de sa table. Le Hoang tai tseë ou le prince héritier, vint au-devant de Sa Majesté à une lieue hors de la ville ; il était vêtu de son habit de cérémonie, qui est semblable à celui de l'empereur ; mais il avait peu de suite. Sa Majesté en entrant au palais, alla droit à l'appartement de l'impératrice douairière pour la saluer.

Le 17 l'empereur ayant vu le père Antoine Thomas, qui avait été dangereusement malade un peu avant son départ, & le trouvant encore faible, il lui donna une livre de gin seng, qui lui p.286 avait fait du bien pendant sa maladie.

Le 19 l'empereur me fit dire qu'il désirait que je m'appliquasse à m'exercer dans les calculs de géométrie, afin qu'il pût ensuite s'y exercer avec moi. Le soir s'étant rendu dans l'appartement ou j'étais, il me parla d'une manière fort obligeante, en me demandant l'explication

des usages d'un thermomètre & d'un baromètre qui étaient là, & que le P. de Fontaney lui avait donné à Nan king.

Le 20 il donna encore au père Thomas de la confection de gin seng, qui est un remède excellent pour fortifier les personnes qui sont faibles.

Le 21 il me fit dire que je me préparasse à aller demeurer en sa maison de plaisance de Tchang tchun yuen avec lui, parce qu'il voulait s'y exercer dans les calculs de géométrie.

Le 23 il partit pour aller passer le reste de l'été en sa maison de plaisance.

Le 27 nous allâmes le père Thomas & moi pour y recommencer les explications ordinaires.

Quelques jours après il dit qu'il ne trouvait point de lieu pour me loger commodément, & qu'ainsi il se contenterait de me faire venir de temps en temps. Apparemment les médecins lui avaient représenté qu'il était dangereux pour sa santé de s'appliquer trop pendant les chaleurs de l'été.

Pendant tous les mois de juillet & d'août, nous avons continué d'aller de quatre en quatre jours à la maison de plaisance de l'empereur, où il n'a pas manqué de nous donner audience toutes les fois, jusque-là que ne pouvant s'appliquer à l'étude pendant les grandes chaleurs, il ne laissait pas de nous faire venir en sa présence, & il nous dit obligeamment qu'il voulait du moins nous voir.

Le quatorzième d'août nous allâmes offrir à l'empereur quelques instruments de mathématiques, que les pères de Fontaney & le Comte nous avaient envoyés. Il y avait un grand anneau astronomique, qui donne en même temps l'heure & la minute, la hauteur du soleil, & la déclinaison de l'aimant ; un demi-cercle d'environ un demi-pied de rayon avec sa boussole, très bien divisé. Ces instruments étaient de la main du sieur Buterfield. Outre cela il y avait un étui de mathématiques, qui contenait un compas de proportion, deux compas ordinaires, une équerre, un petit demi cercle, & un tire-ligne ; de plus, nous lui présentâmes une sphère, quelques diamants d'Alençon dans

une petite boîte d'émail assez propre, deux petites fioles de cristal taillées à facette, & garnies d'argent, l'une d'un cristal blanc fort fin, & l'autre d'un cristal bleu. Sa Majesté reçut tout cela de la meilleure grâce du monde ; nous passâmes plus d'une heure avec lui. Le discours étant tombé sur le Tribunal des mathématiques, Sa Majesté nous marqua un grand mépris pour ceux qui croyaient superstitieusement, qu'il y a des jours bons & mauvais, & des heures fortunées ; il nous dit nettement qu'il était très convaincu, non seulement que ces superstitions étaient fausses & vaines, mais encore qu'elles étaient préjudiciables au bien de l'État, lorsque ceux qui gouvernent, y ajoutent foi ; qu'il savait que cela avait coûté autrefois la vie à plusieurs innocents, dont il nomma quelques-uns, & entr'autres des chrétiens du Tribunal des mathématiques, auxquels on fit le procès en même temps qu'au père Adam, & qui furent condamnés à mort & exécutés, pour n'avoir pas, disait-on, choisi à propos l'heure de l'enterrement d'un fils de l'empereur, ce qui avait porté malheur à la maison impériale ;

> — Que le peuple, & même les Grands ajoutent foi à ces superstitions, dit-il, c'est une erreur qui n'a pas d'autres suites ; mais que le souverain d'un empire s'y laisse tromper, cela peut causer de terribles maux ;
>
> Je suis si persuadé de la fausseté p.287 de ces sortes de superstitions, ajouta-t-il, que je n'y ai pas le moindre égard ;

il plaisanta même sur ce que les Chinois disent, que toutes les constellations président à l'empire de la Chine, en sorte qu'elles ne se mêlent nullement des autres ; sur quoi Sa Majesté ajouta, qu'il avait quelquefois dit à certains Chinois, qui lui faisaient ces sortes de contes,

> — Du moins laissez quelques étoiles aux royaumes voisins pour avoir soin d'eux ;

enfin l'empereur nous parla encore ce jour-là avec plus de familiarité qu'à l'ordinaire.

Le 18 nous allâmes, selon la coutume, à la maison de plaisance de l'empereur pour y faire nos explications accoutumées. Avant que

d'entrer à l'audience, il me fit dire que les chaleurs n'étant plus si grandes, il avait résolu de se remettre à l'étude, & pour cela il voulait que dès le lendemain je demeurasse dans un appartement de sa maison pendant le jour, & que la nuit j'irais coucher chez un des lieutenants du gouverneur de Tchang tchun yuen. Il se trouva que c'était celui-là même qui était gouverneur à Ning po, lorsque nous y abordâmes ; il s'appelait Ly laoyé, fils de celui qui était alors vice-roi de Canton lorsque nous entrâmes à la Chine. Sa Majesté nomma de plus un eunuque du palais pour me servir, & m'accompagner en entrant & en sortant, afin que je le pusse faire librement, & à toute heure. Il en choisit un qu'il savait être chrétien, & il ordonna qu'on me soumît toutes les choses qui me seraient nécessaires, & que je demanderais. En donnant ces ordres, il dit cent choses obligeantes de moi, & se loua surtout de l'attachement que j'avais fait paraître à son service, en l'accompagnant dans le voyage du mois de mai précédent.

Le 19 je me rendis, selon l'ordre de l'empereur, à Tchang tchin yuen, où l'eunuque qui avait été nommé pour me servir, m'attendait ; il me conduisit dans un appartement commode, qui est au nord-est du parc. Sa Majesté envoya un des eunuques de sa chambre pour m'y recevoir & m'y placer, & il ordonna qu'on y tînt toute la journée du thé tout prêt & de la glace, afin que je pusse boire chaud ou froid comme il me plairait. Dès le soir il m'envoya des plats de sa table, & me fit appeler ensuite pour achever de revoir la géométrie pratique, que nous lui avions expliquée, & composée en tartare.

Le 21 Sa Majesté m'appela le matin & me retint auprès de lui plus de deux heures & demie, tant à faire des calculs & à revoir de la géométrie, qu'à éprouver l'anneau astronomique, que nous lui avions présenté quelques jours auparavant ; quoiqu'il suât à grosses gouttes, il ne cessa point d'en éprouver tous les usages, & il loua beaucoup la justesse de cet instrument, qu'il a placé dans sa chambre, aussi bien que le demi-cercle, que nous lui offrîmes en même temps.

Le 22 l'empereur nous apprit lui-même, qu'il était arrivé un envoyé moscovite sur les frontières de la Tartarie sujette à cet empire, qu'il

avait une suite de quarante personnes, & qu'environ quatre-vingt-dix marchands moscovites venaient en sa compagnie pour faire leur commerce ordinaire ; il ajouta, qu'il avait envoyé recevoir cet ambassadeur, & qu'il avait ordonné qu'on lui fournît toutes les choses nécessaires, comme voitures, vivres, &c. & qu'on le défrayât partout, avec les quarante personnes de sa suite ; que pour les marchands on les aidât autant qu'il se pourrait, mais sans les défrayer, ne voulant point s'engager à une pareille dépense pour les marchands moscovites, qui viendraient trafiquer en ce pays.

Il s'entretint ensuite fort longtemps avec nous de choses indifférentes ; il nous demanda combien il y avait de nos Pères à la Chine, & en quel lieu nous avions des églises ; il nous raconta de quelle manière il avait autrefois découvert les impostures d'Yang quang sien, comment il avait tout examiné par p.288 lui-même, quoiqu'il ne fût âgé que de quinze ans, parce qu'il ne savait à qui s'en fier, & qu'il ne nous connaissait pas encore ; enfin il marqua beaucoup d'impatience d'apprendre le retour du père Grimaldi.

Le sixième de septembre nos Pères qui étaient restés à Peking, ayant reçu une lettre du père Grimaldi, l'apportèrent à l'empereur avec la traduction en langue tartare. Il nous en témoigna une joie extraordinaire, & non content d'avoir lu la traduction, il me fit encore lire l'original qui était en portugais.

Ce Père mandait qu'après avoir essuyé bien des difficultés pour exécuter les ordres de l'empereur, & craignant les lenteurs du voyage par mer, il avait résolu de retourner par terre, & que pour cela il prenait sa route vers Moscou ; que cependant il envoyait par mer le P. Alexandre Ciceri, excellent mathématicien, qui était âgé de cinquante ans, avec deux autres compagnons. L'empereur nous dit aussitôt, qu'il fallait faire venir en diligence le P. Ciceri & ses compagnons ; que le père Suarez reviendrait avec eux, & qu'il ordonnerait au vice-roi de leur fournir tout ce qui serait nécessaire pour le voyage. Il nous recommanda ensuite de leur écrire ses intentions, & de lui apporter le lendemain nos lettres, parce qu'il les enverrait au vice-roi avec les

ordres par un courrier extraordinaire ; il nous demanda en même temps si nous avions reçu quelques autres nouvelles d'Europe, si la guerre continuait avec les Turcs, & quel en était le succès. Trois jours auparavant il m'avait fait dire que je me préparasse à aller avec lui en Tartarie, dans le voyage qu'il y voulait faire cet automne, pour y prendre le divertissement de la chasse.

Le 11 l'empereur retourna à Peking.

Le 14 à trois heures du matin l'empereur partit pour aller aux bains d'eau chaude, qui sont à six lieues de Peking, presque droit au nord. L'empereur s'arrêta dans un village à trois lieues de Peking pour y dîner, & il me fit l'honneur de m'envoyer des plats de sa table ; nous arrivâmes aux eaux sur les dix heures du matin. L'empereur logea dans une maison qu'il a fait faire exprès ; cette maison n'a que trois petits pavillons fort simples ; dans chacun de ces pavillons il y a des bains, outre deux grands bassins carrés qui sont dans la cour assez proprement bâtis ; l'eau qui est dans ces bassins, a quatre à cinq pieds de profondeur ; la chaleur en est modérée ; on m'a dit que ces bains étaient fort fréquentés.

Peu de temps après notre arrivée l'empereur mesura géométriquement la largeur de la cour, pour éprouver ses nouveaux instruments. Le soir il me fit revoir plusieurs calculs qu'il avait faits ; toute la suite de Sa Majesté campa au dehors de l'enclos de la maison où logeait l'empereur.

Le temps fut couvert tout le matin, & une partie de l'après-midi sans vent, & assez chaud pour la saison.

Le 15 nous séjournâmes aux bains, Sa Majesté durant le jour fit encore plusieurs mesurages de géométrie pour éprouver les instruments.

Le matin le temps fut couvert, & il plut une bonne partie de l'après-midi.

@

Quatrième voyage du père Gerbillon en Tartarie,

fait à la suite de l'empereur de la Chine

en l'année 1692

@

p.289 Le huitième de septembre nous partîmes de Peking, & après avoir fait soixante lys, nous arrivâmes aux bains de l'empereur.

Le 9 nous fîmes 70 lys, & nous allâmes coucher à Hochan.

Le 10 nous fîmes 90 lys.

Le 11 nous fîmes 70 lys, & nous allâmes à Kou pe keou. L'empereur prit trois perdrix de suite au vol de l'oiseau, & plusieurs cailles. La garnison de Kou pe keou, se mit sous les armes à son arrivée. L'empereur visita les maisons des soldats & celle du général, ou tsong ping, qui lui fit servir la collation. Sa Majesté fit distribuer des fruits aux grands de la cour & aux officiers de sa maison, il m'en envoya aussi, & le fils aîné de l'empereur me témoigna beaucoup de bonté.

Le 12 nous fîmes 70 lys ; nous campâmes à Ngan kia tun ; le soir l'empereur fit donner le divertissement de la lutte.

Le 13 nous fîmes 80 lys, & nous arrivâmes au quartier général, qui était proche d'un village, nommé Humki ym. L'empereur prit le divertissement de la pêche, jetant lui-même l'épervier avec beaucoup d'adresse.

Le 14 nous fîmes 70 lys ; il y eut ce jour-là une enceinte de chasse, où l'on tua sept cerfs, l'un desquels fut d'abord blessé par le cinquième fils de Sa Majesté d'un coup de fusil. L'empereur pêcha encore proche du lieu où nous campâmes ; il fit jeter un grand filet, mais p.290 il ne s'y trouva que peu de très petits poissons ; c'était un plaisir de voir les Mantcheoux se jeter dans la rivière, & y marcher sans peine, quoique l'eau fût très froide, pour aider à traîner le filet. Ils ne se ménageaient nullement, nonobstant la rigueur de la saison.

Le 15 nous fîmes 70 lys ; à moitié chemin on fit une enceinte, dans laquelle il se trouva grand nombre de cerfs & de chevreuils. Je vis l'empereur tirer & blesser à mort trois grands cerfs & deux lièvres ; il tira l'un avec tant de force, qu'il lui enfonça dans le ventre une flèche, dont le bout n'était que d'os, guère plus pointu que l'extrémité du doigt.

Nous campâmes près d'un village, qui est le dernier en allant vers le nord ; car tout le terrain qui est au nord de ce village est laissé en friche, afin que l'on n'en détourne pas le gibier, & il est défendu, sous des peines rigoureuses, d'y semer ou d'y chasser. Depuis ce village-là, en allant au nord, jusqu'au-delà des montagnes, tout ce grand espace de l'orient au couchant est réservé pour les plaisirs de l'empereur, qui vient y chasser tous les ans.

Depuis la porte de la grande muraille par où nous sortîmes, quoique le pays soit plein de montagnes & de forêts, il y a néanmoins beaucoup de vallées & de plaines, qui sont maintenant la plupart cultivées, & le terroir en est très fertile ; les grains y étaient très beaux, surtout le millet. L'empereur qui s'intéresse infiniment à la félicité de ses peuples, eut tant de joie de voir l'abondance des grains, qu'il en fit choisir, pour les envoyer par la poste à l'impératrice douairière, & aux reines.

Le 16 l'empereur partit avant le jour pour aller à la chasse du cerf ; je l'y suivis de la même manière que l'année précédente. Nous fîmes d'abord plus de vingt lys jusqu'au lieu où Sa Majesté avait fait préparer le dîner, & nous mangeâmes aussitôt que nous fûmes arrivés ; ensuite, après avoir encore marché environ dix lys, on commença à appeler le cerf. L'empereur s'étant un peu avancé dans les montagnes, en tira un qui pesait plus de cinq cents livres ; il ne tomba mort qu'au cinquième coup de fusil. Sa Majesté fit faire une enceinte par ses nouveaux Mantcheoux, auxquels il avait donné une veste courte de satin blanc, pour les distinguer des autres ; il ne s'y trouva que quelques chevreuils & quelques petits cerfs.

De là nous entrâmes dans une vallée assez large. L'empereur en fit occuper toute la largeur par les chasseurs & les gens de sa suite, qui se

mirent sur une ligne. Il marcha le long de la vallée, jetant l'oiseau après des cailles & des faisans, dont ces plaines sont remplies ; il en prit grand nombre, & tua quelques faisans en volant à coups de flèche.

Vers les deux heures, Sa Majesté mit pied à terre sur le bord d'une petite rivière qui arrose cette plaine, & fit préparer là le souper (car c’est la coutume des Tartares de souper de bonne heure) ; il se mit lui-même à couper & à préparer le foie du cerf qu'il avait tué. C'est le morceau qu'on regarde ici comme le plus délicat avec la croupe. Il était environné de trois de ses enfants, qui avaient amené la troupe de chasseurs, & deux de ses gendres, auxquels il prenait plaisir d'enseigner la manière de couper, de préparer, & de rôtir les foies de cerfs, selon la coutume des anciens Tartares, que ce prince infiniment politique, conserve le plus qu'il peut, pour tenir ses gens en haleine.

Après avoir coupé & préparé ces morceaux de foie pour être rôtis, il en fit la distribution à ses enfants, à ses gendres, & à quelques-uns de ses plus proches officiers ; il me fit aussi l'honneur de m'en donner de sa propre main ; chacun se mit à faire rôtir son morceau de viande, à l'exemple de l'empereur & des princes ses enfants, de la manière p.291 que je l'ai marqué dans mon journal de l'année précédente ; on soupa, & ensuite nous allâmes doucement au camp, en chassant aux faisans & aux cailles ; on en prit en quantité, & on tua plusieurs chevreuils qui se trouvèrent dans la vallée, j'en vis tuer un par Sa Majesté, qu'il renversa d'un seul coup de flèche.

Le 17 le temps fut pluvieux, ce qui empêcha l'empereur d'aller à la chasse du cerf. Il se contenta de parcourir avec ses chasseurs une vallée de près d'une lieue de longueur, pleine de faisans, de perdrix & de cailles ; il fit ranger ses chasseurs sur une ligne qui occupait la largeur de la vallée. Leur soin était de faire lever tout le gibier. L'empereur marchait au milieu, tantôt jetant l'oiseau sur les cailles, sur les perdrix, & sur les faisans, & tantôt les tirant à coups de flèche. Quelquefois il faisait mettre pied à terre à ceux qui étaient autour de lui, pour prendre les faisans & les perdrix, lorsqu'étant lasses de voler, elles ne faisaient plus que courir dans les herbes.

Au retour il distribua de sa main la plus grande partie du gibier aux princes mongous & kalkas qui étaient venus le saluer, aux grands de sa cour, & aux principaux officiers ; il me fit pareillement l'honneur de m'en donner en présence de tout le monde. Le mauvais temps obligea Sa Majesté de revenir de bonne heure, & de passer le reste de la journée dans son camp.

Le soir un courrier venu de Peking, apporta des lettres écrites en Tartare, de la part du mandarin envoyé à Canton, qui portaient que le père Grimaldi n'arriverait pas encore cette année, parce que n'ayant pu revenir par terre, il avait été obligé de retourner de Moscovie en Europe, pour y reprendre le chemin de la mer. Le soir l'empereur donna à sa cour le divertissement de la lutte.

Le 18 le temps ayant encore été couvert presque tout le jour, l'empereur ne chassa pas à l'appeau du cerf, mais il fit faire des enceintes, & on y tua grand nombre de cerfs & de chevreuils ; il chassa aussi dans les vallées aux faisans, aux perdrix, & aux cailles. Sa Majesté mangea selon sa coutume en pleine campagne, coupant & rôtissant lui-même de la viande ; tous les chasseurs firent de même à son exemple, & il me fit encore l'honneur de m'envoyer des plats de sa table.

Le 19 l'empereur partit à la pointe du jour pour la chasse du cerf ; mais avant que d'arriver au rendez-vous, il aperçut un tigre qui se retirait dans une gorge de montagnes propre à le chasser. Sa Majesté envoya en toute diligence appeler ses chasseurs, & il leur fit environner le lieu où l'on avait vu le tigre se retirer ; ce fut inutilement ; le tigre s'échappa sans être aperçu des sentinelles, & par sa fuite il fut cause que l'empereur ne put pas ce jour-là appeler le cerf ; mais il fit faire trois enceintes, dans lesquelles on tua trente ou quarante cerfs & chevreuils.

Le temps qui avait été assez serein la nuit, se couvrit dès le matin ; la pluie commença sur le midi, & dura jusqu'au soir ; elle n'empêcha pourtant pas que Sa Majesté ne mangeât, selon sa coutume, au milieu de la campagne, après avoir coupé, accommodé, & rôti sa viande à

loisir, comme si le temps eut été le plus beau du monde ; sa présence & son exemple obligèrent tout le monde à faire la même chose. L'empereur se fit un plaisir de voir, qu'à l'exemple de toute sa cour, j'allais prendre un morceau de viande du cerf, & que je le rôtissais moi-même, sans attendre sur cela ses ordres, il eut la bonté de m'envoyer une partie de la viande qu'il avait coupée, accommodée, & rôtie lui-même de sa main. Nous revînmes ensuite au camp bien mouillés, la pluie dura jusqu'à l'entrée de la nuit, qu'il s'éleva un vent de nord fort violent, qui refroidit extrêmement l'air.

Le 20 à la pointe du jour nous p.292 partîmes à la suite de l'empereur pour la chasse de l'appeau du cerf ; Sa Majesté sortant de sa tente m'aperçut, & voyant que je n'étais point vêtu de fourrure, elle me demanda si je n'en avais pas apporté ; je lui répondis que j'en avais, mais que le froid ne me paraissait pas encore assez piquant pour m'en servir. Sur quoi il dit à ses gens, que nous autres Européens nous avions du courage, & que nous étions faits à la fatigue ; quelques jours auparavant il avait fait mon éloge en présence de ses courtisans, sur ce que je n'épargnais pas ma peine, que je le suivais partout, & qu'on ne me trouvait jamais à la queue des voyageurs.

> — L'année passée, me dit-il une autre fois, j'appréhendais pour vous, mais à présent je vous regarde comme un des miens, & en quelque lieu que j'aille, je ne suis plus inquiet sur ce qui vous regarde.

Le cerf ne répondit point à l'appeau, ainsi il fallut se contenter de faire des enceintes ; on en fit trois, & l'on y tua encore assez bon nombre de cerfs & de chevreuils, avec cinq sangliers ; trois de ceux-ci furent tués par l'empereur, qui tua pareillement six cerfs. Ces enceintes finies, l'empereur mangea au milieu de la campagne selon sa coutume ; il me donna du foie de cerf, coupé & accommodé de sa main, & m'envoya un plat de sa table. Un régulo mongou, à qui appartient le pays voisin, nommé Onioth, vint ce jour-là se rendre auprès de l'empereur pour le suivre à la chasse. Son frère, avec qui, dès l'année passée, j'avais fait connaissance, y était venu quelques jours auparavant.

Le 21 l'empereur partit dès la pointe du jour pour l'appeau du cerf, mais il n'y en eut aucun qui approchât à la portée du fusil ; ils se contentaient de répondre de loin & faiblement, de sorte qu'il fallut encore faire des enceintes. L'empereur avait fait venir cinq cents Mongous du pays de Cortchin qui n'est pas fort éloigné du lieu où nous étions. Ils passent pour d'excellents chasseurs, & des plus habiles à faire ces sortes d'enceintes. Comme les Mongous font ces chasses à leurs dépens, & montés chacun sur leurs chevaux, l'empereur pour les fatiguer moins, les partagea en deux bandes, qui servaient tour à tour.

On fit ce jour-là deux doubles enceintes ; la première & la plus intérieure était composée de ces chasseurs mongous ; la seconde était composée des chasseurs de l'empereur, c'est-à-dire, des nouveaux Mantcheoux. Ceux-ci marchaient à cinquante ou soixante pas derrière les autres, & avaient ordre de tirer le gibier qui sortirait de la première enceinte, au-dedans de laquelle il y avait encore une bande de piqueurs, lesquels avec de grandes lances, ou des espèces de hallebardes, battaient les endroits les plus épais du bois ; les chasseurs mongous ne tiraient point ; leur unique soin était d'empêcher le gibier de sortir, & de le détourner du côté de l'empereur ou de ses enfants, qui marchaient chacun en différents endroits de l'enceinte, tantôt au-dehors, tantôt au-dedans, selon qu'il était plus aisé de tirer le gibier. Quelques-uns des officiers de la suite de l'empereur suivaient Sa Majesté dans l'enceinte, & couraient çà & là, pour faire passer, autant qu'il se pouvait, le gibier devant Sa Majesté, & pour achever de le tuer, lorsque l'empereur l'avait blessé ; car il n’est permis à personne qu'à l'empereur & à ses enfants de tirer dans l'enceinte, sans un ordre exprès de Sa Majesté, qu'elle ne donne que rarement.

On fit ce jour-là deux enceintes, & la chasse y fut la plus abondante que j'aie encore vu. On y tua quatre-vingt-deux grands cerfs & chevreuils. Il est difficile de voir une chasse plus agréable ; le lieu y était extrêmement propre ; l'enceinte se faisait au penchant d'une montagne toute couverte de bois jusque vers le pied, où il y avait un grand p.293 terrain assez égal, & plein seulement d'herbes & de petits

coudriers, qui n'empêchaient point les chevaux de courir. Au-delà de cet espace était une montagne escarpée, en sorte que si quelque cerf se trouvait blessé en sortant du bois & dans le terrain qui était au pied de la montagne, il ne pouvait grimper celle qui était au-delà, & il était obligé de courir le long de cet espace qui se trouvait entre les deux montagnes, & d'essuyer les traits des chasseurs de l'empereur qui le gardaient ; aussi il n'y eut presque aucun cerf ni chevreuil de ceux qui se trouvèrent dans l'enceinte, qui put échapper.

Comme on ne s'était pas attendu à une chasse si heureuse, les chameaux & les chevaux de charge qu'on avait amenés pour emporter le gibier, ne suffirent pas ; on fut obligé d'en envoyer chercher au camp. Les Grands de la suite de l'empereur en envoyèrent chacun un des leurs. Sa Majesté mangea, selon sa coutume, en pleine campagne, avec les mêmes cérémonies & les mêmes témoignages de bonté que les jours précédents, il fit aussi distribuer de sa chasse aux Mongous.

Le 23 on fit des enceintes semblables, mais la chasse fut moins abondante ; on n'y tua que cinquante, tant cerfs que chevreuils ; comme on retournait au camp, & que l'empereur revenait en chassant le long d'une grande vallée, il arriva que courant après un chevreuil, son cheval mit les pieds dans une fosse, tomba, & fit tomber l'empereur, qui ne fut pourtant pas blessé, il ne fit que changer de cheval, & il continua la chasse comme auparavant jusqu'à l'entrée du camp.

Le 24 on alla à la chasse à l'ordinaire, mais elle fut beaucoup moins heureuse, car on n'y tua que peu de gibier, aussi l'empereur revint-il au camp de bonne heure. Le soir il prit & donna le divertissement de la lutte devant la tente.

Le 25 on rapporta à l'empereur que la veille on avait entendu plusieurs cerfs aux environs d'un rocher, nommé Oulatai, lieu célèbre pour la chasse, parce que les environs sont pleins de petites montagnes, entrecoupées de vallées & de plaines, semées de bouquets de bois & de bocages très agréables à la vue, & si pleins de bêtes fauves, que depuis plus de douze ans, que l'empereur y vient chasser

tous les ans, il ne semble pas que le gibier y soit diminué. L'empereur partit une heure avant le jour pour s'y rendre ; il tua le matin deux grands cerfs à l'appeau, après quoi on fit deux enceintes, où l'on en tua encore une très grande quantité ; l'empereur y tua neuf cerfs de sa main, après quoi il mangea en pleine campagne, coupant & préparant le foie de cerf à son ordinaire.

A la fin du repas on lui vint dire, qu'on avait découvert un ours assez proche du camp, & que les Grands de sa cour en ayant été avertis, l'avaient fait environner dans le bois où il était, jusqu'à ce que Sa Majesté le vînt chasser. L'empereur monta aussitôt à cheval, & suivi de tous ses chasseurs, il se rendit au lieu où était l'ours ; il marcha toujours, faisant battre la campagne, & jetant l'oiseau sur des cailles & sur des faisans, dont le pays est plein ; il tua même un faisan en volant du premier coup de flèche qu'il tira. On arriva un peu avant le coucher du soleil au gîte de l'ours ; c'était un petit bouquet de bois fort épais, où cet animal était caché comme dans une espèce de fort. Sa Majesté en arrivant, fit battre le bois par des cavaliers ; ils avaient beau crier, frapper sur les branches, & faire claquer le fouet dont ils touchent leurs chevaux, l'ours tenait ferme dans son fort, & il n'en sortit qu'après plusieurs allées & venues dans le bois, & après avoir longtemps grogné ; enfin il descendit la montagne, & ayant enfilé un pays découvert & inégal, Sa Majesté le p.294 suivit avec ses chasseurs au trot du cheval, jusqu'à ce qu'il fût dans un lieu propre à être tiré à l'aise. Des chasseurs habiles se mirent aux deux côtés de l'ours, à quinze ou vingt pas de distance, & le conduisirent doucement jusque dans l'entre-deux des deux collines.

Comme cet animal est pesant, & qu'il ne peut courir ni vite ni longtemps, il s'arrêta sur le penchant de l'une de ces deux collines ; l'empereur de dessus le penchant de la colline opposée, le tira à plaisir, & d'un seul coup de flèche qu'il lui enfonça dans les flancs, il le blessa à mort ; dès que l'animal se sentit blessée, il jeta un grand cri, & tourna la tête avec rage sur la flèche qui lui était restée dans le ventre, faisant effort pour l'arracher, il la mit en pièces, & il fit encore quelques pas,

puis s'arrêta tout court ; alors l'empereur mettant pied à terre, prit lui-même une de ces demi-piques dont se servent les Mantcheoux contre les tigres, & prenant quatre de ses plus habiles chasseurs, armés de la même manière, il s'approcha de l'ours, & le perçant de sa demi-pique, il acheva de le tuer. Ce ne furent alors qu'applaudissements & cris de joie.

L'empereur s'étant fait amener un cheval, je me retirai un peu d'auprès de lui, pour lui laisser un espace libre, afin de monter à cheval, & après avoir fait un petit tour, je m'approchai de l'ours, afin de le considérer de près. Comme j'étais appliqué à examiner sa tête, que je tenais entre les mains, sans faire attention à ceux qui étaient à mes côtés, le premier eunuque de la chambre, qui se trouva à ma droite, me poussa doucement par le bras, pour m'avertir, que l'empereur était à ma gauche, & que j'étais presque appuyé contre lui, sans que je m'en aperçusse. Sa Majesté qui vit le signe que m'avait fait l'eunuque, & que m'étant aperçu de ma faute, je songeais à me retirer, dit à cet eunuque, de me laisser considérer à loisir, & à moi, de ne me pas retirer.

Cet animal était fort grand ; il avait cinq à six pieds depuis la tête jusqu'à la racine de la queue ; son corps était gros à proportion, le poil grand, noir, & luisant comme du geai ; ses oreilles & ses yeux extrêmement petits, le col aussi gros que le ventre. Ceux que j'ai vus en France n'étaient ni si grands, ni d'un poil si beau ; l'empereur avoua qu'il n'avait point encore fait de chasse plus agréable que celle-là. Nous ne retournâmes au camp qu'à l'entrée de la nuit. Comme c'était le quinze de la huitième lune des Chinois, jour de réjouissances & de festins parmi eux, où les amis ont coutume de se faire des présents de choses propres à manger, & surtout de gâteaux & de melons d'eau, l'empereur en fit distribuer à tous les Grands de sa cour, & à ses principaux officiers, puis il fit donner du vin & de l'eau-de-vie aux autres officiers de sa maison, grands & petits, à ses gardes, aux chasseurs, aux eunuques de sa suite, & à ses gendarmes.

Le 26 l'empereur alla à la chasse de l'appeau du cerf dès la pointe du jour ; à demi-lieue du camp nous aperçûmes trois grands cerfs qui passaient dans une petite plaine où nous marchions, assez peu éloignés

de nous ; l'empereur mit pied à terre, & fit appeler le cerf, le mâle répondit ; mais Sa Majesté s'étant avancée à petit bruit, ayant devant elle celui qui porte la tête du cerf, les trois cerfs s'étant apparemment aperçus du piège, prirent la fuite avant qu'on fût à portée de les tirer. Ce fut en vain que tout le reste de la matinée on fit appeler le cerf, aucun ne parut ; c'est pourquoi on fit deux enceintes comme les jours précédents ; on y tua plus de cinquante cerfs & quelques chevreuils, avec cinq sangliers. Un grand vent qui s'éleva, nous fit retourner de bonne heure au camp.

Le 27 on séjourna dans le camp, parce qu'il fit toute la journée un vent de nord-ouest très violent & très froid. p.295 L'empereur m'envoya l'après-dinée d'un sirop qu'il fait faire exprès pour lui, & il me le fit boire dans sa propre tasse. Sur le soir, trois de ses enfants, qu'il avait envoyés passer les chaleurs de l'été dans la Tartarie, pour y rétablir leur santé, arrivèrent au camp ; les quatre autres fils de l'empereur étaient allés au-devant d'eux avec tous les Grands de la cour, & Sa Majesté les vint recevoir à la porte de l'enceinte la plus intérieure de ses tentes. Il eut la joie de les voir tous en parfaite santé.

Le 28 l'empereur alla à la chasse dès la pointe du jour, il faisait si froid que nous étions presque tous vêtus de doubles fourrures, comme dans le plus grand hiver, & que l'haleine qui s'attachait à la barbe, se gelait dans l'instant. L'empereur ne laissa pas de poursuivre sa chasse ; il appela le cerf assez longtemps, plusieurs répondirent à l'appeau, mais aucun n'approcha jusqu'à la portée du fusil. Un des chasseurs qui accompagnaient l'empereur, s'étant avancé doucement vers un de ces cerfs qu'il découvrit de loin, le tira avec tant d'adresse, qu'il le tua à coups de flèche.

Comme le vent ne discontinuait point, on rappela la troupe des chasseurs, & l'on fit deux enceintes, l'une après l'autre, où il se trouva beaucoup de gibier ; on y tua quantité de cerfs ; l'empereur en tua dix de sa main, & un animal appelé *choulon*, de la grandeur des plus grands loups, & dont la peau est une des fourrures les plus estimées ; son poil est grand, doux, & ferme. Ces peaux se vendent à Peking

jusqu'à quinze & vingt écus la pièce. Après ces deux enceintes, le vent ne cessant point, on se rendit au camp de bonne heure. Les Moscovites appellent *liu*, l'animal que je viens de nommer choulon ; je crois que c’est un loup cervier.

Le 29 on séjourna au camp, mais l'empereur partit dès la pointe du jour pour aller à la chasse, vers un lieu fameux dans ces montagnes, par la multitude de grands cerfs qu'on y trouve, il s'appelle Oulastai ; nous y étions venus dès l'année passée ; on y avait tué une multitude prodigieuse de cerfs ; cette année on en tua encore davantage. La chasse commença par l'appeau, & l'empereur tua deux fort grands cerfs ; vers le midi il fit faire l'enceinte, dans laquelle on en tua plus de quatre-vingt-dix, avec huit ou dix chevreuils ; de sorte qu'on rapporta au camp cent-deux, tant cerfs, que chevreuils ; la plupart de ces cerfs étaient fort grands ; l'empereur en tua lui seul trente-six, & cela en fort peu de temps.

C'était un plaisir vraiment royal, de voir ces cerfs par troupes descendre de côté & d'autre dans une gorge, qui est entre deux montagnes fort roides, toutes couvertes de bois, & comme ils ne trouvaient point d'issue pour sortir, les uns tâchaient de regrimper ces montagnes, les autres s'élançaient à travers les chasseurs, qu'ils renversaient quelquefois de cheval ; cependant comme l'enceinte était double & fort pressée, il n'en pouvait presque échapper aucun. L'empereur avait donné permission à ses officiers & à ses chasseurs, de tirer tout ce qui se présenterait à eux.

Un des pages de la chambre était assez proche de l'empereur ; son cheval s'étant cabré, & l'ayant jeté par terre dans le moment qu'il tirait sur un cerf, il aurait tué un de ses compagnons, s'il ne se fût détourné promptement, mais malheureusement la flèche alla friser l'oreille de l'empereur ; le cheval prit la fuite, & comme il était de l'écurie de l'empereur, le page courut après, & prit cette occasion pour ne pas paraître devant Sa Majesté du reste de la journée ; il revint la nuit avec son cheval ; & s'étant fait lier les mains derrière le dos, comme un criminel, il alla se mettre à genoux à la porte de la tente de l'empereur,

pour s'abandonner à la discrétion de Sa Majesté, & marquer par cette contenance, qu'il se reconnaissait p.296 coupable & digne de mort ; l'empereur se contenta de lui envoyer faire une réprimande, avec ordre de lui dire, que quoiqu'il méritât la mort, il lui pardonnait, parce qu'il regardait cette faute comme une étourderie de jeune homme, à condition néanmoins, qu'à l'avenir il serait plus circonspect & plus attaché à son service.

Le 30 nous commençâmes à tourner du côté du sud-ouest ; jusques alors nous avions toujours marché au nord-ouest. Nous prîmes beaucoup de l'occident, & fort peu du midi ; le bagage ne fit que trente lys, mais nous en fîmes plus de soixante avec l'empereur, qui commença la chasse à l'ordinaire, en appelant le cerf, il en tua un, & en blessa un autre, ensuite il fit faire une enceinte un peu plus grande que les autres ; il s'y trouva encore plus de cerfs. On les voyait sortir par troupes du bois qui était sur le penchant de la montagne, & dans cette seule enceinte on en tua cent-cinquante-quatre, avec huit chevreuils. L'empereur en tua de sa main vingt-deux. Il prit ensuite le chemin du camp, le long d'une vallée assez large, qui est arrosée d'un gros ruisseau. Cette vallée était pleine de faisans & de cailles ; l'empereur en tua plusieurs en volant à coups de flèche. Toute la vallée était battue par un rang de chasseurs ; tantôt Sa Majesté lâchait l'oiseau, ou le faisait lâcher sur les cailles & sur les faisans, tantôt il tirait à coups de flèche ceux qui se présentaient à lui, tantôt il les faisait prendre à la main, lors qu'étant lassés de voler, ils ne faisaient plus que courir, & se cacher dans les herbes ; j'en pris moi-même un qui s'arrêta tout court devant mon cheval, ne pouvant plus ni voler ni courir.

Un peu après que nous fûmes arrivés au camp, le Grand lama de Kalka, avec son frère Touchetouhan, le premier prince des Kalkas, vinrent saluer l'empereur dans son camp. Sa Majesté leur avait dépêché trois jours auparavant un des principaux seigneurs de sa cour, pour les inviter de le venir voir. Lorsqu'ils furent proche du camp, l'empereur envoya plusieurs seigneurs au-devant d'eux, & quand ils y furent entrés, Sa Majesté les envoya recevoir par six de ses enfants à

l'entrée de son quartier. Je les vis tous sortir à pied de l'enceinte des tentes de l'empereur, lorsqu'ils allaient jusques à l'entrée du quartier impérial, pour complimenter ce lama & son frère.

Peu de temps après, ces deux princes furent conduits à l'audience. Ils étaient vêtus l'un & l'autre des habits de cérémonie que l'empereur leur donna l'année précédente ; mais ils avaient le bonnet à la mode de leur nation, ainsi que je l'ai décrit ailleurs ; comme Sa Majesté m'avait fait dire un peu avant qu'ils vinssent à l'audience, que je pouvais m'en retourner dans ma tente, je ne fus pas présent à cette audience ; je sais seulement que l'empereur les reçut dans sa grande tente, qui est comme sa chambre, qu'il leur fit servir à manger en sa présence, & en fit servir au-dehors aux principaux officiers de leur suite.

Le premier jour d'octobre on séjourna dans le camp, l'empereur y régala le lama, son frère Touchetouhan, leur sœur, avec quelques unes des femmes des principaux taikis kalkas ; ce fut dans l'enceinte des tentes de Sa Majesté que se fit ce régal. Les gens de leur suite furent servis au-dehors, & ils mangèrent avec les Grands de l'empire. Le banquet consistait en des tables chargées de grosses viandes bouillies & rôties toutes froides. Après le repas devait suivre le divertissement de la lutte ; mais la pluie l'empêcha, & chacun s'en retourna dans son quartier.

Le 2 l'empereur partit à l'ordinaire à la pointe du jour pour la chasse du cerf, il en tua plusieurs dans une enceinte qu'il fit faire. A son retour au camp il tira des faisans & des cailles en volant ; à l'entrée du camp le p.297 troisième des princes kalkas, qui portaient le nom d'empereur, nommé Chasaktouhan, vint saluer Sa Majesté, & se mit à genoux pour lui demander des nouvelles de sa santé. Il était accompagné de quelques lamas considérables, & de trois ou quatre de ses principaux officiers. Ce jeune prince qui n'a guère plus de douze ans, avait été chassé de son pays par le roi d'Eluth, lequel d'intelligence avec plusieurs de ses principaux sujets, fit son père prisonnier, & le tua ensuite. La plus grande partie des Kalkas de ce pays-là furent contraints de se soumettre au roi d'Eluth, les autres moururent la

plupart de misère, ou furent faits esclaves, de sorte qu'il ne reste à ce prince que très peu de sujets. Comme il a eu recours à la protection de l'empereur, & qu'il s'est mis au rang de ses vassaux, Sa Majesté lui a fait quitter le nom d'empereur, & lui a donné celui vang du premier ordre, que les Portugais appellent régulo ; elle lui a assigné des terres aux environs de Koukou hotun, & lui a donné de l'argent, des troupeaux, des pièces de soie & de toile, &c. Quand l'empereur l'eut aperçu, il s'arrêta, & lui fit quelques questions, avec de grandes démonstrations de bienveillance.

Le 3 on partit de bonne heure pour la chasse. A peine l'empereur eut-il commencé à appeler le cerf, qu'il fut averti qu'on avait découvert un ours dans une montagne voisine. Sa Majesté s'y rendit aussitôt, & ayant fait environner le bouquet de bois où était l'ours, sur le penchant d'une montagne fort roide, on battit le bois ; l'ours en sortit, & dans le temps qu'il grimpait sur le haut de la montagne où l'empereur l'attendait, Sa Majesté lui tira plusieurs coups de flèche qui le firent descendre, mais il n'alla pas loin, car il tomba mort de ses blessures sur le penchant de la même montagne. Il était à peu près de la même force & de la même grandeur que le précédent. Je remarquai seulement qu'il avait sous le ventre deux bandes de couleur minime, larges à peu près d'un bon doigt. Ces deux bandes venaient se terminer en angle entre les deux jambes de devant, & s'étendaient jusque vers le milieu du corps.

Cette chasse finie, l'empereur fit appeler le cerf ; plusieurs répondirent à l'appeau, mais aucun ne s'avança jusqu'à la portée du fusil, de sorte qu'il fallut se contenter de faire deux petites enceintes dans des lieux peu propres, aussi n'y trouva-t-on que peu de cerfs & de chevreuils, mais en récompense il parut un grand tigre dans la dernière. L'empereur le fit chasser à l'ordinaire, & l'ayant fait sortir de son fort, qui était entre deux montagnes, on le fit monter & descendre plusieurs fois, par le moyen des chiens qu'on avait lâché sur lui, & qui aboyaient sans cesse. Sa Majesté l'ayant blessé de deux coups de flèche, fit avancer les piqueurs, armés de leurs demi-piques ; le tigre alla fondre sur l'une de leurs troupes, où il fut percé de plusieurs coups.

Il tomba mort au pied de la montagne ; il était des plus longs que j'aie vus, & fort vieux au sentiment des connaisseurs. L'empereur content de sa chasse, & surtout des nouveaux Mantcheoux, qui avaient bien fait leur devoir, leur fit distribuer le soir la chair de l'ours qui était fort gras, & dont ils sont fort friands. Sa Majesté mangea en pleine campagne, & fit distribuer de la venaison à tous les chasseurs. Nous ne revînmes au camp que plus d'une demie heure après la nuit fermée.

Le 4 la chasse se fit à l'ordinaire ; l'empereur tua trois cerfs à l'appeau, & quelques autres dans une enceinte qu'il fit faire. Les princes ses enfants firent aussi deux autres enceintes, où on tua quelques cerfs, mais en moindre quantité, on n'en tua que cinquante-deux en tout. Sa Majesté revint au camp en tirant des faisans en volant, & nous n'y arrivâmes que fort tard.

Le 5 l'empereur partit dès la pointe p.298 du jour pour appeler le cerf. Il marcha jusque vers les deux heures après midi, toujours dans des montagnes extrêmement roides & couvertes de bois, nous ne fîmes que monter & descendre. Sa Majesté ne tua qu'un cerf à l'appeau ; il y en eut quelques autres qui répondirent, mais sans approcher ; on fit aussi sur le soir une enceinte ; comme c'était dans un pays découvert, il ne s'y trouva point de gibier ; nous fîmes pour le moins neuf ou dix lieues, le bagage n'en fit que cinq ou six au nord-ouest, & nous vînmes camper au-delà des hautes montagnes, dans un pays beaucoup plus découvert, quoique toujours inégal, & plein de hauteurs, mais presque sans bois.

Le 6 on séjourna au camp, où l'empereur donna un festin aux princes, aux lamas kalkas, & à toute la cour, dans la tente qui lui sert de chambre. Quand ces Kalkas se furent retirés, on prit le divertissement de la lutte, ensuite il alla vers le soir au camp des Kalkas, & fit l'honneur au Grand lama de le visiter dans sa tente ; il lui fit des présents, de même qu'à son frère, & il ne reçut d'eux que quatre ou cinq chevaux, quoiqu'ils lui en offrissent en grand nombre.

Le 7 on commença à prendre la route de Peking, mais lentement, & toujours en chassant. Le gros bagage reprit le grand chemin par lequel il était venu, & l'empereur avec une petite suite tourna vers l'occident,

pour continuer à chasser dans les montagnes qui sont de ce côté-là. Il commença par appeler le cerf, il en tua encore deux grands ; ensuite après avoir mangé en pleine campagne à son ordinaire, il fit une enceinte où l'on tua quelques cerfs & quelques chevreuils, mais peu en comparaison des autres jours.

Sur le soir, en revenant au camp, arriva le neuvième fils de l'empereur, qui était resté à Peking, incommodé d'une apostume derrière l'oreille. L'empereur l'avait envoyé chercher dès qu'il avait appris sa guérison, pour lui donner le divertissement de la chasse. Les pères Pereira & Lucci étaient à la suite de ce jeune prince, avec un chirurgien nouvellement venu de Macao, qui avait traité & guéri son apostume.

Le 8 l'empereur nous fit dire qu'il ne menait avec lui que peu de monde à la chasse de l'appel du cerf, que cependant, tandis que j'avais été seul, il m'avait toujours fait aller à sa suite, mais qu'à présent que nous étions plusieurs, il ne voulait pas nous séparer, & qu'ainsi nous n'avions qu'à accompagner ses enfants, qui mènent ordinairement le gros des chasseurs pour faire les enceintes. Suivant ces ordres, nous laissâmes partir Sa Majesté, & peu de temps après, nous marchâmes sur ses traces avec les sept princes. L'empereur n'ayant trouvé aucun cerf qui répondit à l'appeau, fit faire une enceinte dans un endroit célèbre pour la chasse ; & effectivement il s'y trouva une grande quantité de cerfs ; on en tua d'abord près de trente, mais comme il s'y rencontra six tigres dans un bois fort épais, & d'où il était difficile de les faire sortir, & encore plus de les y chasser, sans exposer les chasseurs à un grand péril, Sa Majesté aima mieux se priver de ce divertissement, que de risquer la vie d'aucun de ses sujets. Ainsi il fit rompre l'enceinte & cesser la chasse. Il prit la route du camp, en marchant doucement le long d'une grande vallée, où il tua deux faisans en volant à coups de flèche. On en prit plusieurs autres à la main & avec l'oiseau, aussi bien que des perdrix & des cailles.

Quand on fut arrivé au camp, il s'arrêta tandis qu'on dressait les tentes, & ayant mis pied à terre, il fit planter un but, & tira de l'arc avec

les meilleurs tireurs de sa suite. L'empereur & ses enfants firent admirer leur adresse. Quelques princes mongous se distinguèrent pareillement. Quand les tentes furent dressées, l'empereur mangea en son p.299 camp, & après avoir expédié quelques affaires, & dépêché ses courriers, il prit encore le divertissement de la lutte avec toute sa cour.

Le 9 l'empereur alla à son ordinaire à la chasse de l'appeau du cerf. Il m'ordonna de le suivre, mais il fit demeurer dans le camp les deux autres Pères nouvellement arrivés, afin de s'y reposer. Il ne tua qu'un cerf, parce que la chasse fut interrompue par la découverte d'un tigre, qui se fit chasser fort longtemps ; il allait & venait continuellement dans des montagnes difficiles à grimper & à descendre, ou bien il se cachait dans des forts de broussailles, où il n'était pas aisé de l'apercevoir. Enfin l'empereur envoya un de ses pages, à qui il donna son propre fusil, pour essayer de tirer ce tigre dans son fort, d'où on ne pouvait le faire sortir. Le page exécuta si bien sa commission, qu'après avoir tiré un coup à l'aventure dans le lieu où il jugeait que le tigre était caché, il le força de se mouvoir, & tirant aussitôt un second coup, il le tua tout roide. A l'instant il alla remercier l'empereur de l'honneur qu'il lui avait fait, en se prosternant neuf fois jusqu'à terre, selon la coutume.

On fit ensuite une enceinte, où l'on tua plusieurs cerfs, après quoi l'empereur revint au camp sans manger à la campagne, parce que le vent était fort violent, & qu'il y avait à craindre que si l'on faisait un grand feu, comme c'est l'ordinaire en ces sortes d'occasions, le feu ne prît aux herbes déjà sèches, & ne s'étendît ensuite jusque dans les bois ; en chemin faisant il tira encore quelques faisans en volant, & prit des cailles avec l'oiseau.

Le 10 l'empereur étant allé à son ordinaire dès la pointe du jour appeler le cerf, nous le suivîmes peu de temps après, avec les princes ses enfants, & la grosse troupe de chasseurs. Sa Majesté ayant passé toute la matinée à appeler le cerf, & n'en ayant tué qu'un seul, fit faire une enceinte assez vaste, où lui, ses enfants, & les chasseurs, tuèrent encore quantité de cerfs & quelques gazelles ; après quoi il mangea en pleine campagne avec ses enfants & toute sa suite, puis il revint au

camp, où le bagage s'était rendu. On fit encore une petite enceinte en chemin, & on y tua quelques cerfs.

Le 11 l'empereur chassa d'un côté avec les chasseurs tartares, & il donna ses chasseurs mongous à ses enfants, qui chassèrent d'un autre côté. Nous suivîmes ces jeunes princes, qui, dans deux enceintes que l'on fit le long du chemin, tuèrent dix-huit cerfs & quelques gazelles ; les autres chasseurs en tuèrent aussi plusieurs, il y eut en tout quarante cerfs de tués ; nous arrivâmes au camp avant l'empereur, qui ne tua qu'un cerf à l'appeau.

Le 12 l'on continua la chasse. L'empereur appela le cerf dès le matin, il en tua deux fort grands ; les princes ses enfants le suivirent peu après, & l'on fit une enceinte, dans laquelle il se trouva un ours à peu près de la grandeur des deux précédents ; il avait fait sa bauge dans d'épaisses broussailles, & quelque mouvement qu'on se donnât, on ne put jamais l'attirer dans un lieu découvert. On lâcha plusieurs chiens après lui ; l'un desquels s'étant approché de trop près, fut mis en pièces ; on eut beau faire du bruit & battre le bois, il ne faisait qu'aller de broussailles en broussailles, s'arrêtant toujours dans les plus épaisses. Enfin l'empereur le fit tirer par son neuvième fils, qui d'un coup de fusil le blessa, & le fit fuir dans un autre endroit, où il tomba, mort d'un second coup de flèche qu'on lui tira. On continua à chasser les cerfs qui étaient dans l'enceinte, & l'on y en tua quarante-neuf ; après quoi l'empereur prit son repas au milieu de la campagne, & revint au camp fort tard.

Le 13 l'empereur ayant appelé inutilement le cerf toute la matinée, fit p.300 faire une enceinte dans un lieu fameux, par la quantité de cerfs qui s'y trouvent ; on y en trouva en effet beaucoup, & nous en vîmes entr'autres sur la fin de l'enceinte un troupeau de quarante ou cinquante. On en tua cent-dix-huit, après quoi nous vînmes camper dans une vallée, attenant les bains d'eau chaude, où nous passâmes l'année dernière, lorsque l'empereur alla tenir les États de Tartarie. Sa Majesté y mangea & s'y baigna sur le soir ; Elle nous fit aussi plusieurs questions sur les bains, & nous dit qu'elle en avait vu plus de trente, en

différents lieux de ses terres, & un entr'autres qui est un peu plus de vingt lieues au couchant de celui-ci, où dans l'espace d'environ dix lys de tour, il y a deux cents sources ; la plupart jettent des eaux, dont la qualité & le goût n'ont rien qui se ressemble.

Le 14 la chasse se commença à l'ordinaire. L'empereur blessa un cerf à l'appeau, & ayant fait environner le lieu où il s'était sauvé, on aperçut dans l'enceinte deux grands tigres, couchés l'un auprès de l'autre, & qui paraissaient dormir ; l'empereur laissa le cerf blessé, & s'étant posté sur la pointe d'un rocher à l'opposite de ces tigres, dans une assez grande distance, il tira sur eux deux coups d'une grande arquebuse ; il en blessa un à une patte du second coup, & tous deux s'enfuirent de différents côtés ; l'empereur les fit suivre, avec ordre de remarquer le lieu où ils s'arrêteraient ; le premier fut tué par deux de ses enfants. Le huitième fils de l'empereur le blessa d'abord d'une balle qui lui entra dans le corps ; le second fils le perça d'une autre dans la tête, & le fit tomber presque mort ; les chiens se jetèrent aussitôt sur lui, mais lorsque nous nous en fûmes approchés, le tigre se leva à demi sur ses pieds, plein de rage & de furie, cherchant à dévorer ceux qui l'environnaient. L'empereur le fit aussitôt percer par ses piqueurs, qui lui enfoncèrent trois coups de lance ; avec cela ils eurent de la peine à l'arrêter. Cet animal fit des efforts étonnants, jusqu'à ce qu'il fût tout à fait mort.

Ensuite l'empereur alla chercher l'autre tigre qui s'était allé coucher dans des broussailles sur le penchant d'une montagne assez roide. Sa Majesté se posta vis-à vis sur une hauteur opposée, & à peu près à la portée du fusil. Il tira trois coups ; les deux premiers n'ébranlèrent point le tigre, qui se tenait toujours dans son fort, sans qu'on pût presque l'apercevoir ; mais le troisième coup lui ayant porté une balle dans le corps, au-dessus de l'épaule gauche, il se leva promptement & s'enfuit ; à peine eut-il fait vingt ou trente pas sur le penchant de la montagne, qu'il tomba roide mort, & roula de lui-même jusqu'au bas de la vallée, où l'empereur descendit à pied pour le voir ; nous y suivîmes Sa Majesté ; les chiens étaient acharnés sur lui, le mordant de toutes leurs forces ; ce qu'ils ne font jamais qu'après que la bête est morte ; car tant qu'elle vit,

ils se contentent d'aboyer après elle, sans l'approcher de trop près. Que si quelqu'un plus hardi que les autres s'en approche, le tigre ne manque pas de le dévorer ; c’est ce qui arriva à un chien, qui s'étant jeté sur ce dernier tigre pendant qu'il était couché, le tigre le prit avec une de ses griffes, le porta à sa gueule, & le tua d'un seul coup de dent. L'empereur après cette chasse, mangea en pleine campagne, & fit distribuer aux officiers de sa suite & à ses chasseurs la viande de quelques cerfs qu'on avait tués en chemin faisant.

Nous revînmes au camp à nuit close ; quelque temps après notre arrivée l'empereur sortit, pour montrer aux grands de sa cour les tigres qu'on venait de tuer ; ils étaient tous deux mâles, & des plus grands qui se voient. Quand on les examina de près, on trouva qu'ils étaient tous deux blessés en divers endroits, non seulement des coups de fusil qu'on leur avait tiré, mais encore p.301 de coups de dents & de griffes qu'ils s'étaient donnés l'un à l'autre en se battant ; ce qui arrive assez souvent aux mâles lorsqu'ils se rencontrent, & qu'ils sont de forces à peu près égales.

L'empereur les fit écorcher, & en fit donner les ongles au chirurgien de Macao, qui les avait demandés ; sur ce que, disait-il, ils étaient bons à faire connaître, si les enfants sont frappés d'une certaine maladie qu'il appelait vent, & qui est fort dangereuse. Il disait, que lorsque les enfants pleurent, & ne veulent point prendre de lait de leurs nourrices, on leur met sur le ventre un ongle de tigre, & que si la maladie de l'enfant est de vent, il se lève une espèce d'écorce de cet ongle ; il prétendait aussi que l'ongle du tigre entre dans la composition d'un onguent, propre à guérir les écrouelles, ce que je ne garantis pas.

Le même jour les cinq cents chasseurs mongous, sujets du régulo de Cortchin furent renvoyés en leur pays. L'empereur les fit régaler avant leur départ de quantité de viandes, & leur fit distribuer de l'argent, de la toile, & du thé ; & à leurs officiers & taikis, des habits, & des pièces de soie, plus ou moins, à chacun selon son rang.

Le 15 nous marchâmes le long d'une grande vallée, qui était pleine de faisans & de perdrix. L'empereur vint toujours en tirant des faisans

au vol, il en tua, ou blessa plus de deux cents. Les oiseaux de proie en prirent quelques-uns, mais on en prit sans comparaison davantage à la main, lorsqu'ils étaient lassés de voler ; on tua aussi quelques lièvres que l'on fit lever en marchant.

Lorsqu'on fut arrivé au lieu où l'on devait camper, comme il n'était que midi, & que les tentes n'étaient pas encore arrivées, l'empereur alla avec peu de suite dans les montagnes voisines appeler le cerf, mais comme pas un ne répondit à l'appeau, Sa Majesté revint de bonne heure au camp, où après avoir mangé, il se divertit à faire lutter quelques-uns de ses gens en présence de toute la cour ; ceux qui se signalèrent, furent gratifiés d'une somme d'argent.

Le 16 nous marchâmes encore le long d'une vallée assez large, & cultivée en plusieurs endroits ; l'empereur chassa sur sa route aux lièvres, & tua plusieurs faisans en volant, & des lièvres en courant, la plupart à coups de flèche. Il en tua aussi quelques-uns à coups de fusil de dessus son cheval ; on fit environ 50 ou 60 lys, & on campa dans une plaine où Sa Majesté passa le temps à tirer de l'arc, en attendant que son bagage fût arrivé.

Le 17 avant que de partir, l'empereur envoya les deux Pères & le chirurgien qui étaient venus à la suite de son neuvième fils, visiter un de ses beaux-frères, frère de l'impératrice dernière morte, & qui était en un même temps son cousin germain du côté de sa mère. Ce jeune seigneur était demeuré malade dans un village, à cent lys au-delà du lieu où nous avions campé ce jour-là, & son père, oncle de l'empereur, & capitaine des hias, ou mandarins de la garde, étant demeuré avec lui, envoya dire à Sa Majesté que la maladie était devenue dangereuse, & que le médecin chinois qui était resté auprès du malade par ordre de Sa Majesté, ne savait plus quel parti prendre, qu'ainsi il suppliait Sa Majesté de lui envoyer quelque médecin d'Europe. L'empereur qui aimait extrêmement cette famille, envoya aussitôt tout ce qu'il avait de remèdes d'Europe, afin qu'on choisît ceux qui seraient propres à son mal ; c'était une fièvre maligne qui le réduisit bientôt à l'extrémité.

Ce jour-là nous fîmes encore environ 60 lys, toujours dans des vallées arrosées de la même rivière que les précédentes. L'empereur pendant tout le chemin tira des lièvres en courant, & des faisans au vol, & il en tua plusieurs. Quand il se fut rendu au lieu destiné pour camper, p.302 en attendant que son bagage arrivât, il alla se reposer dans la maison d'un de ses métayers qui cultive les terres qu'il a aux environs, & il s'informa curieusement des gens du pays de la récolte de cette année ; il voulut même voir des grains de chaque espèce qui croissent dans le pays.

Le 18 comme on était prêt de partir, un exprès dépêché à l'empereur, lui rapporta que les Pères, en arrivant auprès du beau-frère de Sa Majesté, l'avaient trouvé à l'extrémité, sans parole & presque sans sentiment, & qu'il n'y avait plus aucune espérance dans les remèdes ordinaires. L'empereur envoya en poste des remèdes des pauvres que je lui avais donnés, & dont il a éprouvé la vertu en plusieurs occasions, mais ils arrivèrent trop tard, le malade était prêt d'expirer ; on lui donna pourtant deux prises de poudre blanche, qui lui rendit un peu de mouvement, on entendit je ne sais quel frémissement d'entrailles, qui semblaient vouloir le provoquer au vomissement, mais il n'en eut pas la force, & il mourut peu après.

Ce jour-là l'empereur fit faire deux enceintes sur la route que nous tenions dans des montagnes extrêmement roides & difficiles à tenir ; il y tua quatre cerfs de sa main, les chasseurs en tuèrent aussi quelques autres. Nous vînmes camper à Ngan kia tun.

Le 19 nous campâmes à Kou pe keou ; un peu avant que d'y entrer, l'empereur apprit la mort de son beau-frère ; il en témoigna beaucoup de regret, & il renvoya sur le champ en poste deux de ses officiers qui lui étaient venus apporter cette triste nouvelle, pour consoler son oncle de sa part ; il dépêcha en même temps un autre de ses beaux-frères, qui est comte & grand du palais avec plusieurs hias, pour conduire le corps du défunt à Peking. Sa Majesté trouva toute la milice qui garde cette porte de la grande muraille rangée dans la plaine, mais sans autres armes que l'épée, ils se mirent à genoux, aussi bien que leurs officiers, durant que Sa Majesté passa ; ce jour-là, au matin,

l'empereur m'envoya à trois diverses reprises des plats de sa table, & je sus que la veille il avait parlé de moi en présence de ses domestiques d'une manière fort obligeante, se louant surtout de l'affection que je marquais à son service, & de mon attachement pour sa personne.

Le 20 nous fîmes 50 lys, & nous campâmes dans un village, nommé Nan tchin tchoang. L'empereur fit presque tout le chemin par eau, sur une petite barque ; les chasseurs & les officiers de sa suite marchaient rangés en file des deux côtés de la rivière, battant la campagne pour faire lever des lièvres, & les amener sur le bord de la rivière, où Sa Majesté les tirait, les uns de dessus la barque, & les autres mettant pied à terre ; elle tira aussi quelques canards. Ce jour-là un des principaux régulos de Peking vint au-devant de l'empereur, & le salua lorsqu'il montait à cheval pour partir.

Le 21 nous fîmes cent lys, & nous campâmes dans un bourg, nommé Chui yn hien. L'empereur fit les quarante premiers, & les vingt derniers lys à cheval, & les quarante autres par eau, toujours en chassant aux lièvres, comme les jours précédents ; il en tua plusieurs, & il prit des faisans & des cailles avec l'oiseau ; une bonne partie des plus grands mandarins de Peking vinrent saluer l'empereur soit dans la route, soit au lieu où nous campâmes.

Le 22 l'empereur partit deux heures avant la pointe du jour pour se rendre de bonne heure à Peking, qui n'est éloigné de Chui yn hien que de soixante lys. Après avoir fait environ vingt lys, il fut rencontré avant le jour, par le prince héritier, son fils, qui était parti à minuit de Peking, pour venir au-devant de son père ; ils firent ensemble le reste du chemin, & mangèrent à trente p.303 lys de Peking, dans un village ; Sa Majesté me fit encore l'honneur de m'envoyer des plats de sa table, comme elle avait fait très souvent pendant le voyage, particulièrement les sept ou huit derniers jours qu'elle n'y manqua point soir & matin. Nous arrivâmes à Peking avant midi.

@

Cinquième voyage du père Gerbillon en Tartarie,

fait à la suite de l'empereur de la Chine

en l'année 1696

@

p.304 Le premier jour d'avril 1696 trentième de la seconde lune, nous partîmes, les pères Thomas, Pereira, & moi, à la suite de l'empereur, qui allait faire la guerre au roi d'Eluth. Il menait avec lui six de ses enfants, c'est-à-dire, tous ceux qui étaient en âge de faire le voyage, à la réserve du prince héritier, qu'il laissa à Peking, pour gouverner l'empire en son absence. Il trouva hors du faubourg toutes les troupes qui le devaient suivre, rangées en haie, ayant leurs officiers, les régulos, & les autres princes à leur tête. Les pièces de canon qu'on menait, y étaient aussi, les unes sur des affûts légers, les autres qui ne sont que de petits fauconneaux, chacun sur une mule ou sur un cheval, & leur affût, avec les instruments pour les charger, sur un autre.

Les mandarins de tous les tribunaux, & les princes du sang accompagnèrent Sa Majesté fort loin ; le prince héritier n'alla qu'à quatre lieues, d'où l'empereur le renvoya à Peking. Sa Majesté continua son chemin, suivie seulement d'une partie des Grands de sa cour, des officiers de sa maison, de ses hias, ou mandarins de sa garde, & d'un petit nombre de troupes de sa maison. Il avait partagé toute l'armée en plusieurs corps, dont une partie devait prendre une autre route, & l'autre partie devait le suivre ; mais l'une & l'autre avaient ordre de marcher en cinq ou six jours différents, afin de camper plus commodément dans les montagnes, jusqu'à ce qu'on fût arrivé dans les plaines de Tartarie, où l'on devait se rejoindre.

Il fit un grand vent de nord tout le jour, & il tomba un peu de neige le matin, après quoi le temps fut serein.

p.305 Nous ne fîmes ce jour-là que 50 lys, jusqu'à un bourg fermé de murailles, nommé Chaho, au nord duquel nous campâmes.

Le 2 nous fîmes 45 lys, jusqu'au pied des montagnes, au-deçà desquelles nous campâmes, proche d'une forteresse qui ferme une petite vallée, par laquelle seule on peut passer les montagnes de ce côté-là. Cette forteresse s'appelle Nan keou ; j'en ai parlé au long dans mon journal du premier voyage de Tartarie, aussi bien que du passage de ces montagnes. Quand nous fûmes arrivés en notre camp, l'empereur nous fit l'honneur de nous envoyer visiter dans nos tentes par un eunuque de la chambre, & nous fit dire qu'il n'était pas nécessaire que nous allassions attendre à la porte de ses tentes, comme font les mandarins de sa suite, mais que nous nous reposassions dans nos tentes, & qu'il nous ferait appeler quand il aurait besoin de nous.

Il fit encore un grand vent de nord, & fort froid tout le jour, mais le temps fut serein.

Le 3 nous fîmes 60 lys, & nous campâmes proche d'un bourg fermé de murailles, nommé Yulin. Sa Majesté nous envoya encore visiter ce jour-là par un eunuque de la chambre, qui nous apporta de sa part à chacun une orange. C'était un fruit rare, vu le lieu & la saison. Nous passâmes le détroit des montagnes, qui est d'environ trois lieues, beaucoup plus aisément que nous n'avions fait dans le premier voyage de Tartarie ; aussi avait-on réparé les chemins avec beaucoup de soin.

Le vent continua comme le jour précédent, & le temps fut aussi serein.

Le 4 nous ne fîmes que trente lys, & nous campâmes proche d'une petite ville, nommée Hoaylay, qui est assez bien bâtie & assez peuplée. L'empereur logea dans un temple de lamas qui est hors de la ville ; tout le monde campa aux environs.

Le temps fut serein & beau tout le jour, presque sans vent.

Le 5 nous fîmes trente-cinq lys, & nous campâmes à cinq lys au-delà d'un bourg, nommé Tou mou, le long d'un ruisseau, en un lieu nommé Chi ho.

Le temps fut fort serein & fort beau tout le jour, avec un petit vent de nord & de nord-ouest.

Le 6 nous fîmes cinquante-cinq lys, presque toujours au nord. Les quarante premiers dans une vallée assez large, après quoi nous grimpâmes une montagne assez haute, nommée Tcham nganlim. Nous fîmes bien une lieue toujours en montant, mais nous descendîmes beaucoup moins ; car le terrain qui est au-delà de la montagne est insensiblement plus élevé qu'en deçà ; on avait fort bien rétabli le chemin, en sorte que les chameaux & les charrettes chargées pouvaient y passer sans difficulté ; outre cela l'empereur fit mettre pied à terre à la plupart de ses hias, pour aider les charrettes à monter, & pour empêcher qu'en montant avec confusion, & en se pressant les uns les autres, on ne s'embarrassât. Plusieurs des premiers seigneurs de la cour mirent aussi pied à terre, & s'arrêtèrent le long de la montagne pour donner les ordres ; de sorte que tout le bagage marcha sans confusion & sans embarras, & tout le monde arriva de bonne heure au camp, qui était à une lieue d'une petite forteresse, placée sur le haut de la montagne, mais entièrement ruinée.

Nous campâmes dans une petite plaine le long d'un ruisseau qui coule entre des montagnes, où nous ne fîmes que tournoyer. La descente était moindre que la montée, ainsi le pays est beaucoup plus élevé au nord de cette montagne qu'au sud. Le lieu où nous campâmes se nomme Kohin.

Le 7 nous fîmes trente-cinq lys, presque toujours au nord, tournoyant pourtant un peu de temps en temps vers l'est, pour suivre la vallée par laquelle nous p.306 marchâmes ; elle était fort large, & le chemin fort bien réparé. Nous campâmes le long d'un ruisseau qui coule à l'est dans les montagnes, proche d'un petit bourg fermé de murailles de terre, nommé Tiao ou pou. La nuit suivante il neigea depuis minuit jusque vers les six ou sept heures du matin, & il se trouva près d'un demi-pied de neige sur la terre, ce qui nous fit séjourner le lendemain dans notre camp, pour donner le temps à la neige de fondre, & pour rétablir les chemins. Le soleil qui parut sur le midi, eut bientôt fondu toute la neige, & sur le soir le ciel devint tout à fait serein.

Le 9 nous fîmes quarante lys, presque toujours au nord, dans une vallée assez large, excepté que vers le milieu du chemin, nous passâmes une petite gorge de montagnes fort étroite, & où il fallut monter & descendre une espèce de colline qui est entre les deux montagnes. Nous vînmes ensuite camper proche d'une ville, nommée Tché tching hien, bien fermée de murailles revêtues de brique, avec des tours de distance en distance. Nous campâmes le long d'un ruisseau qui coule de l'ouest à l'est ; au sud de ce bourg les neiges glacées qui étaient sur les bords du ruisseau, n'étaient pas encore fondues ; & les chevaux chargés passaient aisément par-dessus sans qu'elles se rompissent.

Le temps fut presque toujours à-demi couvert & fort froid le matin ; sur le midi il s'éleva un vent de sud, médiocrement fort, qui n'échauffa pas l'air, mais il se couvrit toujours de plus en plus jusqu'au soir.

Le 10 nous fîmes cinquante lys, toujours entre des montagnes, dans une vallée assez large. Nous passâmes seulement dans une gorge de montagnes fort étroite, où il fallut encore un peu monter & descendre ; après avoir fait trente lys, nous passâmes proche d'un bourg, nommé Yung tcheou hien, bien fermé de murailles, avec de bonnes tours, après quoi nous fîmes encore vingt lys, & nous campâmes proche d'une petite forteresse à-demi ruinée, le long d'un ruisseau. Ce jour-là un hia, officier de l'écurie de l'empereur, se tua de désespoir, de n'être pas en état de continuer le voyage. L'empereur en ayant été averti, ordonna que tout son bagage, ses chevaux, ses chameaux, & ses esclaves fussent distribués aux valets d'écurie qui sont à sa suite, que tous ses biens fussent confisqués, & son corps jeté dans la campagne, sans sépulture, pour en faire un exemple.

Le 11 nous fîmes trente lys, toujours droit au nord, dans une vallée large comme la précédente, & nous vînmes camper proche d'un bourg fermé de murailles, comme les précédents, nommé Touchitchin.

Le temps fut fort beau tout le jour, quoiqu'un peu couvert de nuages. Le soir nous prîmes la hauteur du pôle par l'étoile polaire ; elle était de 41 degrés 36 minutes, de sorte qu'ajoutant cinq minutes pour

les dix lys qui restent à faire au nord, jusqu'à la porte de la grande muraille, la hauteur du pôle de cette porte sera de 41 degrés 41 minutes.

Le 12 nous fîmes quarante lys droit au nord. Après en avoir fait dix, nous passâmes la grande muraille par une porte bâtie au milieu d'une gorge de montagnes, qui n'a pas deux cents pas de largeur. La muraille est assez entière vers le bas ; mais elle est presque toute ruinée sur le penchant des montagnes qui sont des deux côtés, sans qu'on se mette en peine d'y faire aucune réparation. Nous fîmes le reste du chemin au-delà de la muraille dans la Tartarie, & où le pays commence à être beaucoup plus découvert, car il n'y paraît plus que des collines ou des montagnes fort petites, qui vont en s'éloignant les unes des autres du côté de l'est & de l'ouest ; & du côté du nord, c'est un plat pays à perte de vue.

p.307 Nous campâmes proche d'une petite rivière, nommée Soihou, en un lieu qui s'appelle Tchilonpalhaton ; ce pays est plein de fort bons pâturages, aussi est-il destiné pour l'entretien des troupeaux de l'empereur, mais il y fait si froid, que les lieux marécageux que l'on y trouve en assez grand nombre, étaient encore glacés si fortement, que ni les chevaux, ni les chameaux, ni même les charrettes bien chargées n'y enfonçaient presque point.

Le temps fut fort beau tout le matin, mais après midi il s'éleva un vent de sud-ouest si violent, que c'était une vraie tempête, contre laquelle on eut assez de peine à défendre nos tentes, pour les empêcher d'être renversées ; le ciel fut couvert jusque vers le soir, & il tomba un peu de pluie.

Ce jour-là l'empereur fit publier un ordre qui portait, que tous ceux de la suite ne feraient désormais qu'un repas par jour, & qu'ils se lèveraient deux heures avant le jour, afin de charger le bagage à temps, pour partir à la pointe du jour.

Le 13 nous fîmes 60 lys droit au nord, dans un pays toujours presque semblable, c'est-à-dire, plein de fort bons pâturages, mais

encore plus découvert. Nous vînmes camper en un lieu nommé Nohai hojo, proche d'une petite rivière qu'on appelle Chantou, qui serpente dans cette plaine, mais qui a son principal cours de l'ouest à l'est ; il n'y a pas un arbre dans tout le pays que nous avons traversé, depuis que nous avons passé la grande muraille.

Le temps fut, à l'ordinaire, fort froid le matin, mais fort tempéré tout le reste du jour.

L'empereur étant arrivé proche du lieu où l'on devait camper, passa par hasard auprès du puits qu'on avait fait, afin d'en tirer de l'eau pour la bouche ; n'y ayant pas trouvé les deux officiers de sa maison, à qui on en avait confié la garde, il les fit chercher, & après leur avoir demandé, pourquoi ils avaient si peu de soin d'une chose si importante, il les fit châtier, & les envoya à son Conseil pour y être jugés. Ils furent exilés à Oula ; l'empereur ratifia la sentence, & distribua sur-le-champ tous leurs chevaux. Sa Majesté fit aussi une sévère réprimande aux principaux seigneurs de l'empire, sur le peu d'attention qu'ils avaient eu à l'exécution de ses ordres, pour faire partir tout le bagage de bonne heure, & pour ne point permettre qu'on fît de feu le matin avant le départ ; il leur dit publiquement qu'il prétendait que ses ordres fussent observés si exactement, qu'il ne pardonnerait pas même à ses propres enfants, s'ils les violaient, & que puisque lui-même & ses enfants, tout jeunes qu'ils étaient, se contentaient d'un repas par jour, ils pouvaient bien s'en contenter aussi.

Après que l'on fut campé, les quatre principaux seigneurs de la cour, qui sont chargés de faire garder l'ordre dans toute la suite de l'empereur, se rendirent à la porte des tentes de Sa Majesté ; ils se prosternèrent à genoux, en posture de coupables, reconnurent leur faute, & demandèrent à l'empereur qu'il les fît punir comme ils le méritaient. L'empereur leur fit dire qu'ils travaillassent à réparer leur faute ; que s'ils le faisaient, il leur pardonnerait ; si non, qu'il leur ferait faire leur procès quand il serait de retour à Peking.

Le 14 tout le monde se leva deux heures avant le jour, & chargea le bagage, sans allumer de chandelle, de sorte qu'il ne restait pas une

tente sur pied au point du jour que l'empereur partit. Nous fîmes ce jour-là 53 lys, droit au nord, & nous vînmes camper en un lieu, nommé Poro hotun, proche la petite rivière de Chantou. Le chemin que nous fîmes était fort plat & fort découvert de tous côtés, de sorte qu'à peine apercevait-on quelques montagnes fort loin à l'est & à l'ouest, & point du tout au nord. Les pâturages n'étaient pas si p.308 abondants que les deux jours précédents ; la terre paraissait presque partout pleine de nitre ; ce pays est encore destiné à l'entretien des troupeaux de l'empereur, & nous ne vîmes sur toute la route que deux misérables tentes de Mongous.

Peu de temps avant que d'arriver en notre camp, deux Kalkas furent surpris dérobant des chevaux ; ils furent condamnés à mort ; mais l'empereur changea leur sentence, & ordonna qu'on leur coupât le nez & les oreilles, & qu'on leur cassât les bras & les jambes, afin de servir d'exemple.

Le temps fut fort serein jusque vers le midi, & il fut aussi fort chaud ; vers les deux ou trois heures après midi, le temps se couvrit, & il fit tout le reste du jour une grosse pluie, mêlée de grêle, de tonnerre & de vent ; la pluie continua une partie de la nuit.

Le 15 nous séjournâmes dans notre camp, pour donner le loisir aux tentes de sécher, & comme le vent venait toujours du sud-est, qui est en ce pays-ci le vent de la pluie, & que le temps parut encore chargé, on fit tirer quelques pièces de canon, suivant l'avis qu'avaient donné des lamas, qui prétendent par-là arrêter la pluie.

Le temps redevint serein vers le midi, mais comme il était toujours fort chaud pour la saison, & que le vent de sud-est ne changea pas, il se couvrit encore sur le soir.

Le 16 on se leva à l'ordinaire, & après avoir chargé le bagage, on partit à la pointe du jour ; nous fîmes 38 lys au nord-ouest & à l'ouest, ayant toujours eu la pluie à dos ; elle commença lorsque nous sortîmes de notre camp, & continua jusqu'à midi, qu'elle se changea en neige, & dura ainsi tout le reste du jour, ce qui incommoda infiniment tout le

monde. Nous étions campés dans une campagne où il n'y a pas un seul arbre ; toute la terre était couverte de neige, on ne pouvait trouver de fiente d'animaux pour faire du feu, & le peu qu'on en ramassait était mouillé.

L'empereur descendit de cheval, & sans vouloir se mettre à couvert dans une petite tente qu'on lui avait dressée selon la coutume, il se tint toujours, lui & ses enfants, exposés à la pluie, aussi bien que les autres, jusqu'à ce que ses tentes fussent dressées dans le camp marqué ; ensuite il prit tout le soin possible pour la conservation des chevaux ; car s'étant fait informer en quel endroit ils pourraient être à couvert du vent, qui était froid & pénétrant, il ordonna que tous ceux de ses hias qui n'étaient point de garde, allassent eux-mêmes conduire les chevaux de tout l'équipage, dans des vallons qui étaient au nord-ouest de notre camp. Il fit aussi publier qu'on ne dessellât aucun des chevaux jusqu'au lendemain, afin de ne les pas exposer à un vent ou à une pluie froide, sans selle, avant qu'ils fussent refroidis.

La neige & le vent durèrent tout le reste du jour ; nous campâmes en un lieu nommé Connor, où il y avait plusieurs mares d'eau ; on y avait fait quarante puits pour avoir de l'eau bonne à boire ; à quatre ou cinq lys au nord on trouva une fontaine de très bonne eau.

Le 17 nous séjournâmes, pour donner le loisir à l'équipage de se délasser, & aux charrettes de venir au camp, car elles étaient demeurées derrière. Le temps fut encore couvert le matin, mais sans pluie ; car le vent avait changé, & s'était tourné à l'ouest ; sur le midi les nuages se dissipèrent, le soleil parut, & le temps se remit au beau, ce qui consola l'empereur, qui avait montré un chagrin extrême du mauvais temps qu'il avait fait. Touchetou han, avec son frère le lama Tchepzuin tamba houtoukou vinrent saluer l'empereur, qui les reçut fort bien, & leur fit beaucoup de caresses.

Le 18 nous fîmes 80 lys, la plupart droit au nord, mais prenant aussi quelquefois un peu de l'ouest ; le pays p.309 était un peu plus inégal que les jours précédents, car il était plein de collines & de hauteurs ; il en fallut monter & descendre quelques-unes ; la neige n'était pas encore

fondue sur plusieurs de ces hauteurs, quoiqu'elle le fût entièrement en d'autres. Nous vînmes camper en un lieu nommé Queizou poulac, proche d'un petit ruisseau, qui se va rendre dans une espèce d'étang ou mare d'eau, nommé Pojoctey. Cet étang n'était éloigné de notre camp que de quelques lys ; on nous dit qu'il avait cinq ou six lys de circuit.

Le temps fut fort beau & fort serein tout le jour ; l'empereur renvoya tous les lamas qu'il avait amenés de Peking, & qui avaient promis de cesser la pluie & de ramener le beau temps ; le contraire était arrivé. Le 15 après avoir fait leurs prières, ils avaient fait tirer huit ou dix coups de canon, prétendant que ce bruit dissiperait les nuages, & le 16 il fit le plus mauvais temps que j'aie vu dans tous mes voyages de Tartarie ; on nous dit, que quand on leur avait demandé, pourquoi il pleuvait de la sorte dans une saison où le temps a accoutumé d'être fort sec, ils répondirent que les esprits qui président aux fontaines, aux rivières, & aux eaux du pays, venaient au-devant de l'empereur.

Le 19 nous séjournâmes pour attendre les charrettes de l'équipage qui n'avaient pu suivre. L'empereur avait laissé son fils aîné & le grand-maître de sa maison dans le camp, pour veiller au convoi de ses charrettes, qui portent les vivres & une grande partie du bagage. Quoique ce fût le jour de la naissance de l'empereur, on ne fit aucune cérémonie, car c'était l'ordre de Sa Majesté ; il nous fut seulement permis d'aller tous trois ensemble demander des nouvelles de sa santé.

Le temps fut fort couvert le matin, & le vent s'étant remis la nuit précédente au sud-est, avait rempli l'air de nuages fort épais, ce qui fit craindre que le mauvais temps & la pluie ne recommençassent ; mais le vent s'étant tourné au sud, vers le lever du soleil, & ensuite peu à peu au sud-ouest, & après, tout à fait à l'ouest, les nuages se dissipèrent, & le temps redevint serein, & le fut tout le reste du jour, mais avec un fort grand vent, depuis le sud-est jusqu'au nord-ouest ; sur le soir le vent s'abattit, & la nuit fut calme.

Le 20 nous séjournâmes encore, pour donner le loisir aux chevaux & aux bêtes de charge de se reposer, afin d'être plus en état de passer les sables, qui commencent immédiatement au nord du lieu où nous

étions campés ; & afin de soulager les chevaux, l'empereur fit publier un ordre, que tous les valets de sa suite iraient à pied durant les quatre jours qu'on devait employer à passer ces sables, moyennant quoi il les dispensait de l'ordre qu'il avait porté, qu'on ne mangerait qu'une fois le jour.

Ce jour-là l'empereur alla chasser dans les sables voisins qui sont pleins de lièvres ; mais il voulut que cette chasse se fît à pied ; elle ne dura que jusqu'à midi, parce que l'on ne trouva pas tant de lièvres qu'on se l'était imaginé ; apparemment que le bruit des chevaux qui étaient de tous côtés aux pâturages, les avait écartés ; on ne laissa pas d'en tuer une centaine.

Le temps fut serein tout le jour, & l'après-midi jusqu'au soir il fit un assez grand vent de sud & de sud-ouest.

Le 21 nous fîmes 40 lys, presque toujours au nord, & la plupart entre de petites hauteurs de sable, pleines de broussailles, & d'une espèce de buissons de saules qui croissent en touffe dans ces sables ; le chemin était assez tolérable, de sorte que non seulement les chameaux & les autres bêtes de charge arrivèrent de bonne heure, mais même les charrettes se rendirent avant la nuit. Nous campâmes dans une petite plaine entre deux étangs. On nous dit que l'eau de celui qui était à l'orient était bonne p.310 à boire, mais que l'autre était salée & amère. Outre cela il y avait plusieurs petites mares dont l'eau paraissait de la lessive, tant elle était pleine de nitre ; ce lieu s'appelle Holbo.

Le temps fut fort serein jusque vers les trois heures après midi qu'il se couvrit, & que le vent, qui avait été sud jusque-là, se remit au sud-est. Sur le soir il fit quelques éclairs, & on entendit quelques coups de tonnerre de loin, mais il ne plut que fort avant dans la nuit, & la pluie ne dura pas longtemps.

Le 22 jour de Pâques, le temps étant fort couvert le matin, & le vent étant toujours sud-est, on fut assez longtemps en doute si on marcherait, ou si on séjournerait, mais enfin comme le temps

s'éclaircit, on fit charger le bagage, & nous partîmes sur les dix heures. Nous fîmes environ trente lys au nord, toujours entre ces hauteurs de sable, où les chemins, quoique réparés avec soin, étaient fort difficiles, surtout pour les charrettes ; les pieds des chevaux, & les roues des charrettes enfonçaient bien avant dans ces sables mouvants.

Le temps fut partie serein, partie couvert tout le jour, le vent toujours sud-est. Nous vînmes camper entre des sables mouvants, proche lesquels il y avait plusieurs petites mares d'eau. On nous dit qu'a dix lys du côté de l'est, il y avait une fontaine de très bonne eau ; plusieurs en envoyèrent chercher pour leur bouche, ce lieu se nomme Anghirtou.

Le 23 nous fîmes trente-sept lys, presque toujours au nord prenant seulement quelquefois un peu de l'ouest, toujours entre des hauts & bas de sables mouvants.

Le temps fut fort couvert dès le matin, & sur les neuf ou dix heures il commença à neiger ; la neige dura jusque au soir, & toute la nuit, avec un grand vent de sud-est, il faisait aussi froid que dans le grand hiver à Peking ; il n'était pas à la vérité si aigu, mais c'était un froid humide qui était très incommode, surtout pour les chevaux, en sorte qu'il en mourut plusieurs, & tous souffrirent extrêmement, faute de fourrage. Nous campâmes au nord d'une grande plaine, assez proche d'un grand étang ; il y avait de l'eau en abondance, mais mauvaise à boire, & pleine de nitre. Ce lieu s'appelle Houjimouk, du nom de l'étang.

Le 24 nous séjournâmes à cause du mauvais temps qu'il avait fait tout le jour & la nuit précédente. La neige cessa presque entièrement le matin, mais le vent de sud-est continua. Sur le midi il se rangea tout à fait à l'est ; la nuit il revint à l'ouest, & fut médiocre.

Le 25 nous fîmes environ 42 lys, la plupart au nord-nord-ouest, & une partie droit au nord, presque toujours dans des sables mouvants. Les chemins n'étaient pas tout à fait si difficiles. Il y avait moins à monter dans les sables, & l'on trouvait de temps en temps d'assez bons intervalles de sables durs, où l'on pouvait marcher aisément. Nous

vîmes quelques tentes de Mongous épars çà & là. Nous campâmes dans une grande plaine, nommée Kaltou. Cette plaine, qui prend son nom d'un étang qu'on y trouve, s'étend à perte de vue à l'ouest, mais on voit encore au nord des hauteurs de sables mouvants.

Le vent s'étant mis au nord & au nord-ouest avant le jour, le temps qui était couvert le matin, devint peu à peu plus serein, de sorte que les nuages étaient dissipés à midi ; mais le vent étant revenu au sud-ouest & au sud, le ciel s'obscurcit de nouveau, & il tomba quelques gouttes de pluie sur le soir, après quoi le ciel redevint encore serein ; il fit un fort grand froid tout le matin ; & tout était si gelé, qu'à cheval on marchait sur la boue glacée sans enfoncer.

Le 26 nous séjournâmes, à cause du mauvais temps qu'il avait fait toute p.311 la nuit, & qui continuait le matin ; car le vent s'étant rangé au sud-ouest, il tomba de la neige en très grande quantité, avec un vent fort violent & fort froid ; il y avait plus d'un demi-pied de neige sur la terre.

Tout le jour le temps fut fort mauvais & fort froid, il neigea & grêla à diverses reprises, jusqu'au soir, que le temps redevint serein.

Le 27 nous fîmes environ 45 lys, au nord & au nord-ouest, dont les trente premiers étaient encore dans des sables mouvants d'un terrain fort inégal en bien des endroits ; & quoiqu'il y eut de temps en temps quelque endroit de chemin un peu meilleur, plusieurs bêtes de charge tombèrent de lassitude, sans qu'on pût les relever ; de sorte qu'on fut obligé de les abandonner. Les vingt derniers lys que nous fîmes, furent dans un pays fort découvert à perte de vue au nord & au nord-ouest ; le terrain ne laissait pas d'être inégal & toujours d'une terre sablonneuse ; mais les hauteurs devenaient presque insensibles, & les sables étaient moins mouvants. Nous vînmes camper dans un lieu nommé Connor.

Le 28 nous fîmes 50 lys ; les quarante premiers furent au nord-nord-ouest, & durant les dix autres, on tourna autour d'une petite rivière qui serpente, & qui fait une infinité de tours dans cette grande

plaine ; quoiqu'elle coule avec rapidité, elle a son cours de l'orient à l'occident ; son eau n'est pas profonde, mais les bords sont de très difficile accès presque partout ; de sorte qu'il fallut beaucoup tournoyer pour éviter de la passer & repasser plusieurs fois. Tout le pays que nous traversâmes est fort découvert & fort inégal, mais on y monte & on y descend insensiblement ; le terrain est de sables moins mouvants, ainsi on avait moins de peine à y marcher ; nous vînmes camper proche d'un grand étang ou lac, nommé Courtchahan Nor ; l'empereur y pêcha, & prit d'une seule sorte de petits poissons qui étaient de fort bon goût.

Le régulo à qui appartient ce pays, vint saluer l'empereur avec plusieurs princes de la maison ; il lui offrit quelques chevaux, des bœufs, & des moutons.

Le 29 nous fîmes 33 lys au nord, prenant un peu de l'ouest, toujours dans un pays semblable au précédent, mais plus égal, excepté sur la fin, où nous trouvâmes encore un peu de sables mouvants. Nous campâmes en un lieu nommé Houloustai ; il y avait des mares d'eau, mais fort mauvaises, & pleines de nitre, & d'autres sels. Comme on avait fait quarante puits pour avoir de l'eau bonne à boire, il s'en trouva qui n'avait aucun mauvais goût.

Le temps fut serein tout le jour, avec un grand vent de sud & de sud-ouest.

Le 30 nous séjournâmes dans notre camp, pour laisser prendre les devants aux troupes de deux étendards qui nous avaient atteint ; ces troupes défilèrent avec leur bagage devant l'empereur, qui demeura deux heures hors de ses tentes pour les voir passer. Il témoigna de la douleur de voir les chevaux & les autres bêtes de charge si maigres, & en si mauvais état. Il dit publiquement, que lui & son Conseil avaient mal fait de partir si tôt, & dans un temps si peu propre, & d'avoir obligé ses troupes & les gens de sa suite, de charger leur équipage du riz nécessaire pour vivre ; qu'il aurait fallu ne les en charger qu'au sortir de la grande muraille, afin de soulager les bêtes de charge. Deux des enfants de Sa Majesté se mirent à la tête de chacun des deux

étendards qu'ils doivent commander, & ayant pris congé de l'empereur leur père, ils marchèrent avec ces troupes.

Le temps fut serein, & il fit un vent médiocre de nord-ouest & d'ouest.

Le premier jour de mai le ciel était fort couvert ; lorsque l'on se préparait à partir, il tomba de la neige ; c'est p.312 pourquoi l'empereur fit encore publier qu'on séjournerait ce jour-là ; les nuages se dissipèrent pourtant bientôt, & le temps fut fort serein tout le jour, avec un vent médiocre de nord-ouest & d'ouest.

Le 2 nous fîmes 55 lys au nord, prenant quelquefois un peu de l'ouest, dans un pays à peu près semblable à celui des jours précédents, si ce n'est qu'il était un peu plus inégal, & qu'il y avait plus de sables mouvants, mais aussi il y avait bien plus d'herbe, & si elle n'avait pas été sèche, elle eût fourni de bons fourrages. Nous montâmes une colline assez haute, & le pays paraissait s'élever considérablement ; nous vînmes camper en un lieu nommé Sira souritou, où il y avait de l'eau en abondance. On y trouva trois mares ou étangs, & beaucoup de fourrages aux environs ; quoique ce fût presque partout un terrain de sables mouvants, ces sables ne laissaient pas d'être pleins d'une herbe fort menue à la vérité, & de peu de suc, mais assez haute, en sorte qu'une partie de l'équipage s'en servit pour faire du feu à la cuisine.

Ce pays est plein de collines de sable ; nous campâmes au sud d'une de ces collines, qui nous couvrait du vent de nord.

Le temps fut très serein & très doux ; il ne fit qu'un peu de vent d'est & de nord-est, qui cessa vers le midi. On recommença à ne plus faire qu'un repas par jour, l'empereur en ayant fait publier l'ordre, & en donnant lui-même l'exemple.

Le soir nous allâmes observer, le père Thomas & moi, la variation de l'aimant sur une petite colline qui était derrière nous, & qui en avait une au couchant à peu près de même hauteur ; le soleil entrant dans l'horizon, était de cent douze degrés quarante minutes, du point du

midi, ou à vingt-deux degrés quarante minutes du vrai orient ; d'où il s'ensuit que la variation n'allait pas à un degré. Le soir nous prîmes la hauteur du pôle par l'étoile polaire, & nous la trouvâmes de quarante-trois degrés cinquante-sept minutes, ce qui revient à peu près à l'estime qui se doit faire de notre marche.

Le 3 nous séjournâmes, afin de donner le loisir aux soldats & aux vivres de nous rejoindre, & pour faire reposer les chevaux, & les autres bêtes de charge.

Le temps fut serein tout le jour, avec un grand vent de nord, & de nord-ouest.

Le 4 nous fîmes 38 lys au nord-nord-ouest, toujours dans un pays fort découvert & beaucoup plus uni que celui des jours précédents. Il y avait bien moins de sables mouvants, le terrain étant presque partout de sable mêlé de terre ; aussi y avait-il de l'herbe en assez grande abondance, mais toute sèche & vieille ; nous vînmes camper en un lieu nommé Habirhan, proche d'un grand étang ou mare d'eau ; on avait fait plusieurs puits, dont l'eau était assez bonne.

Le temps fut assez froid le matin, mais fort serein & fort tempéré le reste du jour, & presque sans vent.

Le 5 nous fîmes 50 lys au nord, & au nord-nord-ouest, dans un pays toujours fort découvert du nord au sud. On y trouvait de temps en temps quelques collines & de petites montagnes à l'est, & à l'ouest, mais sans arbres & sans roches ; le terrain était beaucoup plus ferme dans quelques endroits, où il croît de très bons pâturages & des herbes odoriférantes ; mais à peine commençaient-elles à sortir de terre ; nous vînmes camper en un lieu nommé Horho, où il y avait plusieurs mares d'eau, mais fort mauvaise à boire, aussi bien que celle des puits qu'on avait fait ; de sorte que ceux qui en voulurent de bonne, furent obligés de l'envoyer chercher à une lieue de là, où il y avait une fontaine.

Le temps fut couvert tout le jour, p.313 mais sans vent & sans pluie ; sur le soir il vint un petit vent de nord, qui durant la nuit dissipa les nuages.

Le 6 nous fîmes trente lys droit au nord, dans un pays toujours fort découvert, mais inégal & stérile ; on n'y trouvait que du sable ferme, sans fourrage. Le pays allait toujours en s'élevant, & nous remarquâmes que nous montions beaucoup plus que nous ne descendions ; nous campâmes en un lieu nommé Keterkou, dans le voisinage d'une fontaine, où l'eau était fort bonne ; on avait creusé auprès quantité de puits ; il y avait aussi une mare d'eau, mais fort amère & fort salée.

Le temps fut beau & serein, mais froid le matin ; le vent était nord, & médiocre.

Le 7 nous fîmes trente lys, droit au nord, dans un pays semblable à celui du jour précédent, montant ou descendant insensiblement, & nous vînmes camper en un lieu nommé Targhit. Il y avait une grande mare d'eau de pluie, assemblée dans un fond, environné de petites collines ; il y avait aussi des puits que l'on avait faits proche d'une fontaine, dont l'eau était bonne.

Le temps fut un peu froid le matin, mais ensuite il fut tempéré, & même un peu chaud sur le midi & jusqu'au soir, mais toujours fort serein, avec un fort petit vent de nord.

Ce jour-là des envoyés de l'empereur au roi d'Eluth arrivèrent au camp. Sa Majesté les avait dépêchés vers ce prince, pour lui demander, en vertu de quoi il s'était avancé sur les terres des Kalkas, après avoir promis de n'y plus revenir, & quel était son dessein. Ces envoyés avaient été retenus pendant trois mois dans un camp de soldats de ce prince, fort incertains de ce qui leur arriverait. Ils étaient gardés étroitement dans une vallée, sans pouvoir prendre aucune connaissance de l'état des troupes & des affaires, après quoi on les renvoya à pied, & sans les pourvoir de vivres. Le roi d'Eluth leur fit porter une lettre en réponse de celle de l'empereur, & leur fit dire sans les voir, qu'il aurait pu les faire mourir, en représailles de cinq cents de ses gens, qu'un mandarin des troupes de l'empereur avait fait tuer l'année précédente, sans aucune raison, puisqu'ils étaient de la suite d'un de ses envoyés ; mais qu'il usait de clémence, & qu'il leur donnait

la vie. On ne voulut point leur rendre les chevaux ni les chameaux qu'ils avaient amenés.

Un des envoyés à qui je parlai, & de qui j'ai su ces particularités, me dit de plus, qu'il croyait que les gens du roi d'Eluth avaient grande envie de les tuer, mais que le roi les en avait empêchés. On leur laissa les vivres qu'ils avaient apportés, & qui ne durèrent que deux mois ; n'ayant plus de quoi subsister les derniers jours, on leur fit donner cinq chameaux maigres pour leur nourriture, mais ce ne fut qu'après avoir bien prié qu'on ne les laissât pas périr de faim, & qu'on les fît plutôt mourir ; en les renvoyant on leur donna quelques autres animaux maigres, comme chiens, jeunes chameaux, poulains, &c. qui ne pouvaient être de nul service. Trois cents cavaliers les accompagnèrent depuis Thula, où ils avaient été gardés, jusque bien en deçà du Kerlon, & leur firent faire de grandes journées à pied, sans avoir compassion de plusieurs d'entr'eux, qui étant peu accoutumés à cette fatigue, avaient les pieds extrêmement enflés. La lettre qu'il leur donna pour l'empereur était conçue en des termes modestes, mais il prétendait avoir la raison de son côté, & que c'était injustement que Sa Majesté protégeait un homme qui avait commis des crimes si énormes.

Le 8 nous séjournâmes pour donner le temps aux chevaux fatigués de l'équipage de se remettre, ou du moins de se reposer.

Le tems fut tout le jour serein & tempéré, avec un vent médiocre de nord-ouest.

p.314 Le 9, nous fîmes quarante-deux lys, droit au nord, dans un pays découvert de tous côtés, & dont le terrain était presque partout fort égal, excepté pendant les huit ou dix premiers lys que nous montâmes & descendîmes, mais presque insensiblement. La plupart du terrain était de sable gros & dur, & mêlé d'un peu de terre, sur lequel il ne paraissait que très peu de fourrages.

Le temps était plein de vapeurs dans tout l'horizon le matin, & peu après le lever du soleil, il s'éleva un vent de nord-est qui se fortifia, & devint assez grand & froid ; il tourna ensuite à l'est, & le ciel parut

presque tout couvert de vapeurs ; en sorte que le soleil paraissait peu, & fort faiblement ; cependant le vent diminua beaucoup vers le midi, & se remit ensuite au nord ; les vapeurs se dissipèrent, & le reste du jour le temps fut assez serein, excepté vers le coucher du soleil qu'il se recouvrit, après quoi il redevint serein. Nous campâmes dans un lieu nommé Penzé, où il y avait une fontaine de bonne eau, & du fourrage suffisamment.

Le 10 nous fîmes cinquante lys, au nord-ouest, dans un pays assez semblable au précédent. Nous vînmes camper en un lieu nommé Kodo, où il y avait trois fontaines & une mare d'eau, mais peu de fourrage.

Le temps fut serein tout le jour, mais il fit un grand vent de nord-ouest, qui s'éleva vers les huit heures du matin, & dura jusqu'au soir ; nous prîmes la hauteur du pôle à midi, proche la tente de l'empereur, avec son grand anneau astronomique de Buterfield, & nous la trouvâmes de 45 degrés & quelques minutes.

Le 11 nous séjournâmes pour délasser l'équipage. Le temps fut serein le matin, mais un peu après le soleil levé il s'éleva un vent de nord-ouest qui devint extrêmement violent, & couvrit tout l'air de poussière & de sable, dont le soleil fut obscurci. La nuit suivante, le vent qui s'était apaisé le soir, recommença vers minuit, & s'étant tourné au sud, l'air se couvrit de nuages, & il tomba même un peu de neige vers le point du jour.

Le 12 on séjourna encore, à cause du vent froid & violent qu'il faisait, & par la crainte qu'on eut, que la neige qui avait commencé à tomber ne continuât.

Le vent fut très violent tout le jour du côté du nord-ouest, & l'air tout rempli de poussière & de sable ; sur le soir le vent diminua, & cessa presque tout à fait à l'entrée de la nuit, & le temps devint serein.

Ce jour-là, sur les dix heures du soir, deux officiers, qui avaient été envoyés par l'empereur pour apprendre des nouvelles des ennemis, revinrent en poste, comme ils étaient allés, & rapportèrent qu'ils avaient vu de fort près l'avant-garde des Eluths, qui marchaient le long

du Kerlon en descendant, & paraissaient s'avancer de ce côté-ci ; ce qui dissipa la mélancolie de l'empereur, & remplit le camp d'allégresse, au moins selon les apparences, parce que l'on commença à espérer que le voyage ne serait pas aussi long qu'on le craignait ; car on souffrait beaucoup dans le camp, parce que la plupart des chevaux étaient fort harassés, aussi bien qu'une partie des chameaux, & des autres bêtes de somme. Sa Majesté assembla ensuite son Conseil vers minuit, & ordonna qu'on dépêchât incessamment des courriers aux généraux des deux autres armées, qui marchaient du côté de l'occident, pour leur porter l'ordre, à l'un, de suivre en queue l'armée des ennemis, & à l'autre, de lui fermer les passages qui faciliteraient sa fuite.

Le 13 nous fîmes soixante-dix lys, droit au nord. Après en avoir fait cinquante, nous sortîmes des limites de la Tartarie appartenante à l'empereur, c'est-à-dire, du pays qui est habité par p.3 les Mongous, partagés en quarante-neuf étendards, qui s'étaient soumis aux Mantcheoux avant qu'ils eussent conquis l'empire de la Chine. Il n'y a point d'autre marque en cet endroit pour fixer les limites, qu'une montagne bien plus élevée que toutes les hauteurs d'alentour ; aussi y vîmes-nous de la neige, qui n'était pas encore fondue. Avant que de partir, nous laissâmes en notre camp beaucoup de chevaux & de mulets lassés, presque toutes les charrettes de l'équipage, une partie de notre bagage, & des gens pour le garder, afin de le prendre au retour.

Le temps fut serein tout le jour, mais extrêmement froid le matin, comme au mois de décembre à Peking, quoiqu'il ne fît qu'un vent médiocre de nord-ouest qui s'augmenta un peu, jusque vers midi, qu'il diminua considérablement. Le reste du jour fut tempéré. Nous campâmes dans une petite plaine, toute entourée de collines de sable ; il y avait une fontaine de très bonne eau. Ce lieu s'appelle Soudetou.

Le 14 nous fîmes soixante-dix lys, au nord-ouest, la plus grande partie dans un chemin semblable à celui des jours précédents. Nous passâmes plusieurs endroits où il y avait des sables mouvants, avec quelques petits arbres & quelques buissons. Nous vînmes camper proche d'une grande mare d'eau toute blanche, & pleine de nitre ; on

avait fait des puits à l'entour, & en plusieurs autres endroits. Ce lieu s'appelle Houloussoutai tchahannor. Le fourrage y était meilleur qu'en aucun autre lieu que nous ayons trouvé dans la route.

Après avoir fait dix lys, nous passâmes proche de gros morceaux de marbre blanc qui sortent de terre ; nous vîmes sur l'un de ces morceaux de marbre des lettres chinoises gravées, qui marquaient, que le troisième empereur de la famille de Tai ming, nommé Yung lo, avait passé là, à peu près dans la même saison où nous étions, lorsqu'il allait faire la guerre aux Mongous de la famille Yuen, qui avaient été chassés de la Chine par son père Hong vou.

Le temps fut couvert tout le matin, avec un vent de nord-est fort froid, qui nous gelait, quoique nous fussions vêtus de doubles fourrures, comme dans le plus grand hiver ; il neigea assez fort vers midi, mais la neige ne dura pas plus d'un quart d'heure ; ensuite le temps s'éclaircit, & fut beau & tempéré le reste du jour.

Le 15 nous séjournâmes pour attendre les troupes qui marchaient derrière nous avec l'artillerie.

Le temps fut assez beau tout le jour, & assez tempéré.

Le 16 nous fîmes 50 lys, au nord-ouest, dans un pays assez semblable à celui des jours précédents. Nous vînmes camper entre des hauteurs qui étaient au nord d'une grande plaine, laquelle avait plus d'une lieue de diamètre, & où nous trouvâmes plusieurs mares d'eau qui paraissaient pleines de nitre ; au-dessus de notre camp il y avait une source d'eau courante, dont l'eau ne laissait pas d'être un peu douceâtre ; ce lieu s'appelle Kara manguni habirhan.

Le temps fut un peu froid le matin avant le lever du soleil, mais ensuite il fut chaud & serein tout le jour ; vers midi il s'éleva un petit vent de nord-ouest qui tempéra la chaleur. Ce jour-là il arriva au camp un officier d'un des puissants régulos mongous, qui sont soumis à l'empereur ; le régulo l'avait envoyé au roi d'Eluth, par ordre de Sa Majesté, faisant semblant de vouloir se joindre contre les Mantcheoux. Cet officier eut aussitôt audience de l'empereur, auquel il remit la

réponse que le roi d'Eluth avait faite à la lettre qu'il lui avait portée de la part de son maître. Par cette réponse le roi d'Eluth exhortait ce régulo de se joindre à lui promptement, il lui promettait de s'avancer incessamment à la tête de ses troupes, & il l'assurait que soixante p.316 mille soldats moscovites devaient se réunir à son armée ; qu'au reste s'ils défaisaient l'armée des Mantcheoux, ils iraient ensemble droit à Peking, pour s'en emparer ; & il lui promettait de partager avec lui l'empire, s'ils le conquéraient ensemble.

Cet envoyé ajouta que le roi d'Eluth lui avait donné une audience très gracieuse, que c'était une homme de taille au-dessus de la médiocre, maigre de visage, & qui paraissait avoir cinquante ans ; l'empereur fit donner cent taëls de récompense à cet envoyé, & parut fort content des nouvelles qu'il lui avait apportées.

Le 17 nous séjournâmes, pour laisser passer les troupes qu'on avait résolu de faire marcher à l'avant-garde, savoir trois mille hommes d'infanterie chinoise, & tous les mousquetaires des huit étendards qui sont dans cette armée au nombre de deux mille ; ces deux corps, avec huit cents hommes de gendarmerie choisis, & huit cents chevaux mongous, devaient composer l'avant-garde de notre armée, avec une grande partie de l'artillerie. Les troupes des trois premiers étendards, avec tous les gardes & officiers de la maison de l'empereur, & un grand nombre de volontaires, devaient former le corps de bataille, que Sa Majesté devait conduire en personne, ayant sous lui trois de ses enfants, & un régulo avec les principaux grands de l'empire. L'arrière-garde devait être composée des troupes des cinq autres étendards, chacun ayant à leur tête les régulos, & deux des enfants de l'empereur qui en sont les chefs. Les troupes de l'avant-garde défilèrent ce jour-là en présence de l'empereur.

Le temps fut serein & fort chaud tout le jour, n'ayant presque point fait de vent.

Ce jour-là, étant sorti de l'enceinte du camp par la porte du nord, je vis une espèce d'arbre, ou plutôt un mât, dressé sur une hauteur assez proche du camp. Ce mât avait des chevilles de distance en distance qui

servaient d'échelons pour y monter ; au-dessus étaient deux espèces de paniers, & au bas un corps de garde. On me dit que la nuit il y avait des sentinelles sur cet arbre pour découvrir de plus loin.

Le 18 nous fîmes 70 lys au nord-nord-ouest ; le pays que nous traversâmes, était le plus uni & le plus découvert que nous eussions trouvé sur toute la route, il y avait même en plusieurs endroits d'assez bons fourrages, & l'on voyait presque partout la nouvelle herbe pousser parmi la vieille, mais il n'y avait point d'eau, jusqu'au lieu où nous campâmes, qui s'appelle Ongon elezou, où il se trouva une mare d'eau pleine de nitre ; on y avait fait plusieurs puits, quelques-uns donnèrent de l'eau assez douce ; nous campâmes dans la plaine, à l'orient de plusieurs hauteurs de sables mouvants, où il y avait des broussailles en quantité, qui servirent au feu de la cuisine.

Le temps fut un peu couvert le matin, mais peu froid, quoiqu'il fît un grand vent de sud-est, qui tourna insensiblement à l'est, & ensuite au nord-est. Ce vent dissipa les nuages, & le temps fut serein depuis les huit heures du matin jusqu'au soir ; le vent diminua beaucoup vers le midi ; mais il en resta assez pour tempérer la chaleur, qui sans cela aurait été fort grande.

Le 19 nous séjournâmes, pour laisser reposer l'équipage, & le disposer à faire la journée suivante, qui devait être fort grande.

Ce jour-là l'empereur envoya son fils aîné, accompagné de So san laoyé, l'un des premiers seigneurs & des principaux ministres de l'empire, pour commander l'avant-garde, qui était de six à sept mille soldats, avec défense pourtant de s'engager à aucun combat avec les ennemis sans ordre exprès, quand bien même ils présenteraient la bataille ; mais de se tenir simplement sur la défensive, p.317 en attendant qu'ils fussent joints par le reste de l'armée. Sa Majesté alla aussi ce jour-là visiter tous les quartiers qui étaient aux environs du sien.

Le temps fut serein tout le jour, presque sans aucun vent, & fort chaud pour la saison, vu principalement le grand froid qu'il avait fait les

jours précédents ; cependant après le coucher du soleil l'air se rafraîchit, & la nuit fut froide.

Le 20 nous fîmes cent-vingt lys, presque droit au nord ; le chemin était découvert, avec de petites hauteurs de temps en temps, sur lesquelles il y avait des pierres remplies de paillettes luisantes. C'était des pierres de talc. Sur tout le chemin nous ne trouvâmes point d'eau, excepté une petite mare, qui n'aurait pas suffi pour la centième partie de notre équipage. C'est ce qui nous obligea à faire une si longue traite. Nous campâmes au nord d'une grande plaine, nommée Sibartaï, ou Sibartou, proche d'un marais où il y avait un peu d'eau. On y avait creusé quantité de puits, on y en fit encore de nouveaux, & on y trouva de l'eau fort fraîche, & qui n'avait pas trop mauvais goût, cependant elle n'était pas saine ; les puits qu'on avait faits étaient presque tous creusés dans la glace ; la terre n'était dégelée qu'environ à un pied & demi de la surface.

Le temps fut fort chaud tout le jour, calme jusqu'à midi, qu'il s'éleva un vent de nord-est, qui devint fort violent & remplit l'air de vapeurs ; l'air avait été fort serein jusque-là. Le vent continua toute la nuit & fut violent.

Le 21 nous séjournâmes, pour donner le loisir à l'équipage de se reposer.

Le vent de nord continua à être fort violent tout le jour. Sur le soir il tomba un peu de pluie, qui abattit la force du vent, en sorte qu'il ne fut plus que médiocre à l'entrée de la nuit.

Ce jour-là, un taiki tartare de Kalka, amena à l'empereur deux Eluths qu'il avait pris le second d'avril, & qu'il n'avait, disait-il, osé amener plus tôt, craignant qu'ils ne se sauvassent en chemin. Comme c'étaient deux pauvres stupides, on ne put pas en tirer grand éclaircissement ; ils dirent seulement que l'armée du roi d'Eluth ne montait pas à dix mille hommes, & qu'il ne croyait pas que les Mantcheoux vinssent le chercher si loin, mais que s'ils y venaient, il était résolu à combattre.

Le même jour, un petit officier mongou, mais établi à Peking, qu'on avait envoyé pour prendre langue des ennemis, revint au camp, & rapporta qu'il avait été rencontré un peu au-delà de la rivière de Kerlon par un parti de trente ou quarante soldats Eluths, qui l'avaient vivement poursuivi fort longtemps, & que vraisemblablement il ne leur eut pas échappé, si un grand vent, qui s'éleva pendant qu'il fuyait, n'eut fait perdre l'envie à ceux qui le poursuivaient, de venir plus loin. L'empereur lui donna pour récompense un mandarinat du cinquième ordre, qui doit passer à un de ses enfants.

Sur le soir il arriva un autre courrier, qui apporta des nouvelles de la deuxième armée qui marche du côté de l'ouest, & doit aller droit à Thoula, pour couper le chemin de la retraite aux ennemis ; il dit que cette seconde armée ayant beaucoup fatigué, ne pourrait arriver à Thoula que vers le troisième de la cinquième lune ; c'est-à-dire, le second de juin.

Le 22 on séjourna encore.

Le temps fut couvert le matin avant le jour, & il tomba un peu de pluie, ensuite il s'éclaircit ; mais il fit toujours un grand vent de nord jusque vers les trois heures après midi. Sur le midi il plut encore à diverses reprises, & le soleil fut caché par d'épais nuages tout le jour, jusqu'au soir qu'il s'éclaircit, & que le vent cessa tout à fait.

Ce jour-là il se tint un grand Conseil de guerre sur ce qu'il y avait à faire dans les conjonctures présentes ; les avis p.318 des Grands de l'empire furent partagés, les uns étaient d'avis d'avancer en toute diligence, & de combattre l'ennemi avant que les vivres manquassent, & sans lui donner le temps de se retirer, ce qu'il ferait vraisemblablement, si l'on attendait la jonction des autres armées.

L'avis des autres fut, qu'on marchât à petites journées jusqu'à la rivière de Kerlon, & qu'on se reposât après chaque jour de marche, pour donner le temps aux vivres d'arriver ; que les chevaux & les autres bêtes de charge se remettraient peu à peu, & que cependant les autres armées auraient le loisir de s'avancer, & de nous joindre, si on le

jugeait à propos, ou de suivre en queue les ennemis, s'ils s'avançaient pour combattre ; que de cette manière, les soldats se voyant en plus grand nombre, leurs chevaux en état de servir, & ne manquant point de vivres, combattraient avec plus de courage, & qu'on assurerait ainsi la victoire.

Les troisièmes, à la tête desquels était un régulo, ou prince du sang, chef du Conseil des princes, proposèrent de s'avancer jusqu'au premier lieu où il y aurait de l'eau & du fourrage suffisamment pour toute l'armée, & de s'y arrêter jusqu'à ce que les autres armées se fussent approchées de la nôtre ; que pendant ce temps-là les vivres arriveraient, que les chevaux se rétabliraient de leurs fatigues, & qu'on assurerait le succès du combat, en cas que les ennemis osassent l'accepter ; qu'au reste, si les ennemis songeaient à prendre le parti de la retraite, ils pouvaient le faire dès à présent, & que nos troupes seraient bien moins en état de les poursuivre après une marche précipitée, qui achèverait de ruiner les chevaux & l'équipage.

L'empereur après avoir lu les mémoriaux que chacun de ces trois partis donna, voulut encore leur parler à tous ensemble, & entendre les raisons de part & d'autre ; il dit ensuite, que comme cette affaire était de la dernière conséquence, il ne voulait la décider qu'après avoir proposé ces trois différents sentiments aux princes & aux grands qui sont à l'arrière-garde & l'avant-garde ; il leur dépêcha sur-le-champ deux officiers intelligents, pour faire le rapport des différents avis, afin d'avoir aussi le leur.

Le 23 nous séjournâmes encore, en attendant le retour des courriers qu'on avait envoyés aux princes & aux grands de l'avant-garde & de l'arrière-garde ; ils rapportèrent, que la plupart étaient d'avis qu'on attendît les autres armées en quelque lieu, ou du moins qu'on s'avançât lentement & à petites journées, & il n'y en eut que fort peu qui opinassent à s'avancer en diligence pour combattre ; l'empereur remit cependant au lendemain à déterminer l'affaire.

Le temps fut serein & fort chaud tout le jour, & presque sans vent.

Le 24 nous fîmes cent lys, au nord-ouest la plupart, & toujours dans un pays fort découvert, comme les jours précédents, mais un peu moins égal ; il y avait plus de petites hauteurs & de vallées ; le chemin était fort beau & fort aisé, parce que le terrain était de sable, mêlé de terre, & couvert presque partout d'assez bons pâturages. Nous ne trouvâmes de l'eau que dans quelques puits qu'on avait faits, environ à cinquante lys du lieu d'où nous étions partis ; encore y en avait-il peu, & elle ne paraissait pas fort bonne ; nous vînmes camper au nord d'une grande plaine, & au sud de quelques petites collines, en un lieu nommé Tchaban poulac, où il y avait trois sources d'eau, proche desquelles on avait fait plusieurs puits, & un plus grand, de forme carrée, pour abreuver les animaux. Il y avait encore une autre fontaine à sept ou huit lys du camp, beaucoup plus abondante.

p.319 Le temps fut serein tout le jour, mais il fit un grand vent d'ouest, vers le soir, qui tempéra la chaleur.

Ce jour-là, deux officiers des gardes de l'empereur, qui étaient allés à la découverte, rapportèrent qu'ils avaient vu de dessus une montagne, distante de ce lieu d'environ cent-quatre-vingt lys, trois hommes à cheval, qui paraissaient être des sentinelles avancées des ennemis, & que bien loin au-delà ils avaient vu beaucoup de poussière, & un amas de vapeurs qui paraissait de la fumée, & qu'ils croyaient que c'était l'avant-garde, ou au moins une partie de l'armée ennemie.

Le 25 nous séjournâmes, pour délasser l'équipage, & l'empereur détermina qu'on attendrait que les deux autres armées, qui venaient du côté du couchant, se fussent approchées de nous, pour aller aux ennemis, qu'aussitôt que toutes les troupes de l'armée se seraient jointes, on s'avancerait lentement vers le Kerlon, que l'on changerait la route qu'on avait premièrement résolu de prendre, & qu'on irait au nord-est, au lieu d'aller au nord-ouest, pour remonter ensuite le Kerlon.

Tout le jour il fit un grand vent de nord & de nord-est ; il se couvrit un peu après midi, & sur le soir il y eut un peu de pluie qui abattit le vent.

Le 26 nous séjournâmes encore, pour attendre les vivres, dont quelques-uns commençaient à manquer.

Le temps fut serein tout le jour avec un petit vent de nord, qui ne laissa pas de tempérer la chaleur.

Ce jour-là un des plus considérables lamas des Tartares soumis à l'empereur, homme habile, & qui est le plus employé par Sa Majesté, pour traiter avec ceux de sa nation, arriva en notre camp ; il venait de l'armée qui était partie de Koukou hotun, & qui avait pris son chemin par le couchant pour aller à Thoula ; il amenait avec lui deux Eluths que ses gens avaient arrêtés en chemin. Ces deux Eluths dirent, qu'ils étaient venus jusque-là en chassant des mules sauvages ; que leurs compagnons, au nombre de huit, étant mieux montés, avaient pris les devants, & étaient retournés vers le gros de l'armée ; que leur roi était campé entre la rivière de Kerlon & celle de Thoula, dans un pays découvert ; qu'il avait plus de dix mille soldats, & qu'en comptant les valets auxquels il avait donné des armes, son armée pouvait être de vingt mille hommes ; que de plus, un prince de sa maison, & son vassal, s'était joint à lui avec environ sept mille, tant soldats que valets armés ; que les vivres, c'est-à-dire, les bestiaux, (car ils ne mangent ni pain ni riz,) ne leur manquaient pas, non plus que les chevaux & les chameaux, & qu'ils étaient résolus de combattre si on allait à eux.

Ces deux hommes étaient à cheval, armés chacun d'un fusil, & vêtus d'habits de peaux de cerfs ; ils répondirent à toutes les questions qu'on leur fit avec beaucoup de netteté & de résolution, sachant bien qu'il serait aisé de s'éclaircir si leur rapport était vrai ou faux, & qu'en cas de fausseté on ne manquerait pas de les faire mourir. Ils n'étaient qu'à deux petites journées du lieu où était le gros de l'armée lorsqu'ils furent pris ; ils ajoutèrent que leur roi ne paraissait rien savoir de certain touchant la marche de nos armées.

Pour ce qui est du lama, il rapporta que l'armée de Koukou hotun, commandée par le généralissime nommé Fian gou pé, c'est-à-dire, le comte Fian gou, l'un des premiers grands de l'empire, s'avançait en diligence, & qu'elle arriverait vers le Kerlon le huit de la cinquième lune,

qu'elle avait encore des vivres jusque à ce temps-là, mais qu'elle n'était plus que d'environ dix mille soldats, qu'on avait été obligé de laisser le reste derrière, parce que les chevaux & les équipages ayant beaucoup souffert, étaient extrêmement diminués, & ne p.320 suffisaient qu'à peine pour ce nombre ; que la troisième armée, commandée par un général chinois, nommé Sun ssu ké, & presque toute composée de Chinois, était tellement fatiguée, que le général avait été obligé d'en laisser la plus grande partie derrière, qu'il amenait seulement avec lui deux mille hommes, lesquels étaient encore à dix journées de l'armée de Fian gou pé ; qu'ils la suivaient à cette distance, & que le général seul avec quelques officiers avaient joint l'armée de Fian gou pé.

L'empereur averti de la venue du lama avec les deux prisonniers Eluths, eut tant d'impatience d'apprendre des nouvelles, qu'il monta aussitôt à cheval pour s'aller promener du côté que venait ce lama avec sa troupe, afin de le rencontrer, comme il fit.

Le 27 nous séjournâmes encore, pour attendre les vivres ; on tint conseil toute la matinée sur les nouvelles qu'on avait appris la veille. On résolut de demeurer encore deux jours dans le même camp où on était, en attendant que les vivres fussent arrivés ; qu'ensuite on s'avancerait encore à une journée de chemin, & que là toute l'armée se rassemblerait, & séjournerait quelques jours pour attendre l'armée de Fian gou pé.

Le temps fut couvert & fort froid pour la saison tout le matin, en sorte que je fus obligé de vêtir deux vestes de peaux comme dans l'hiver, il faisait un vent médiocre du sud-ouest, qui s'étant tourné à l'ouest, vers le midi, dissipa les nuages, & l'air fut serein jusqu'à la nuit ; mais après le coucher du soleil, il s'éleva un vent fort violent du nord-nord-ouest qui rafraîchit beaucoup l'air.

Le 28 nous séjournâmes encore, pour attendre les vivres.

Le temps fut serein tout le jour ; mais il fit toujours un grand vent de nord-nord-ouest, qui nous obligea d'être vêtus comme en hiver ; sur le soir le vent tourna à l'ouest, & l'air se remplit de nuages qui se

dissipèrent la nuit, le vent étant revenu au nord.

Ce jour-là les troupes de deux des cinq étendards qui composent l'arrière-garde, ou qui étaient demeurés derrière, arrivèrent, & vinrent camper proche de nous.

Le 29 nous séjournâmes encore, pour attendre des vivres ; en effet, il arriva ce jour-là grand nombre de charrettes chargées de riz, qui fut distribué selon les besoins de chacun. L'empereur fit aussi distribuer des bœufs & des moutons aux soldats.

Le temps fut serein, & de temps en temps couvert de nuages, toujours avec un grand vent d'ouest. Sur le soir il revint au nord-ouest. Plusieurs chevaux des plus gras de notre équipage moururent en ce camp d'une maladie contagieuse, qui venait de la mauvaise qualité des eaux, ou au moins de ce qu'ils ne buvaient pas suffisamment ; leur maladie se manifestait par un bouton, ou enflure à la gorge.

Le 31 nous fîmes quatre-vingt-dix lys au nord-ouest ; en sortant du camp, nous allâmes environ deux lys au sud, tournant autour de diverses petites collines remplies de pierres ; ensuite nous tournâmes à l'ouest, & enfin nous prîmes au nord-ouest, qui fut notre route ordinaire ; le terrain était au commencement rempli de pierres, puis il fut de sable, mêlé d'une terre fort dure, toujours découvert, mais moins uni que celui des jours précédents ; nous ne vîmes que peu d'eau en deux endroits, l'un, à trente ou quarante lys du lieu d'où nous étions partis, & l'autre, à cinquante lys.

Un peu avant que d'arriver en notre camp, nous découvrîmes à l'orient une petite chaîne de montagnes médiocres, mais toutes couvertes de pierres & de roches. Nous campâmes en un lieu nommé Touirin, où une fontaine coulait, & remplissait plusieurs fosses & divers puits qu'on avait creusés, mais il n'y avait p.321 pas assez d'eau pour une si grande multitude d'animaux, & l'eau n'était pas trop bonne, la terre étant pleine de nitre.

Le temps fut couvert de nuages presque toute la matinée, & jusque vers les trois heures après midi, quoique le soleil se montrât de temps

en temps ; il tomba même quelques gouttes de pluie, lorsque nous arrivâmes en notre camp ; ensuite l'air fut serein jusqu'au soir, mais tout le jour il fit un fort grand vent de nord & de nord-ouest, de sorte que le matin nous n'avions pas trop chaud, quoique vêtus de doubles peaux.

Ce jour-là nous rejoignîmes l'avant-garde, qui était campée en ce lieu depuis plusieurs jours.

Le premier jour de juin nous séjournâmes, pour laisser reposer l'équipage, fatigué de la journée précédente.

Le temps fut serein tout le jour, presque sans vent, & fort chaud. L'empereur fit régler l'ordre du combat, en cas que l'on trouvât les ennemis, & la manière dont on camperait, & dont on fortifierait le camp ; & afin d'animer les troupes, il donna des habits faits pour lui aux principaux officiers généraux, & leur fit dire, qu'il remettait à tous les mandarins une demie année de leurs gages, qu'il leur avait fait donner par avance avant que de partir, & qu'il ordonnerait qu'on les leur payât de nouveau quand le temps serait échu ; il donna aux soldats pour toujours les chevaux qu'il leur avait fait prêter, savoir un à chaque cavalier, & trois à chaque gendarme, sans quoi ils auraient été obligés de les rendre, ou de les payer après le retour. Enfin il fit dire à toute l'armée, que c'était dans l'occasion présente que chacun pouvait faire voir ce qu'il était, & que comme il serait présent au combat, personne ne devait craindre que son mérite fut sans récompense. Sa Majesté résolut aussi ce jour-là dans son Conseil d'envoyer deux députés au Roi d'Eluth, pour lui faire entendre le sujet de sa venue. Ce qui restait de troupes derrière, arriva & campa près de nous, avec le reste de l'armée, qui se trouva toute rassemblée.

Le 2 nous séjournâmes encore, pour donner le loisir aux troupes arrivées le jour précédent de se reposer.

Le temps fut serein le matin ; mais sur les huit heures il s'éleva un petit vent de sud qui commença de troubler l'air, ensuite le vent augmenta, & il en vint plusieurs tourbillons qui élevèrent des nuages de

poussière. L'air se troubla de plus en plus, & le vent s'étant mis au sud-ouest, il y demeura le reste du jour.

Ce jour-là, dès le matin, un taiki kalka vint au camp ; il rapporta qu'étant allé avec une troupe de ses gens jusqu'au-delà du Kerlon, vers le lieu où l'on avait aperçu des gardes avancées des ennemis, il n'y avait trouvé aucun vestige de campement ni de marche de troupes. L'empereur fit partir deux officiers, qu'il dépêcha au roi d'Eluth, avec des présents, lesquels consistaient en deux cents taëls d'argent, dix pièces de brocard de la Chine, & d'étoffes de soie, des habits de brocard, & des fruits, avec une lettre que Sa Majesté lui écrivait.

On fit partir avec eux deux cents cavaliers choisis de l'avant-garde, quatre officiers de confiance, & un officier mongou, qui leur servait de guide, jusqu'au lieu où l'on disait qu'était l'avant-garde de l'armée d'Eluth. Leur ordre portait, qu'aussitôt qu'ils apercevraient les gardes avancées, ils n'allassent pas plus loin, mais qu'ils laissassent aller les deux envoyés ; qu'au cas qu'ils ne rencontrassent point l'ennemi au lieu marqué, ils revinssent sur leurs pas, & que les envoyés s'avanceraient le plus qu'ils pourraient sans être découverts ; enfin que s'ils découvraient quelques corps des Eluths, ils renvoyassent p.322 l'officier mongou qui leur servait de guide, & qui avait ordre de revenir à toute bride.

L'empereur ordonna de plus, qu'en renvoyât avec ces députés les quatre soldats Eluths qui avaient été faits prisonniers, & il leur fit donner à chacun un habit de brocard, & une pièce de soie. Ces pauvres gens en furent très surpris, car ils s'attendaient plutôt à perdre la vie qu'à recevoir une semblable faveur ; il y eut pourtant parmi eux un vieillard qui ne parut pas fort content. Il craignait que ces bienfaits ne les rendissent suspects à leur prince, & qu'il ne s'imaginât qu'ils avaient révélé le secret de son entreprise.

Dans la lettre que l'empereur écrivait au roi d'Eluth, il lui faisait entendre, qu'il était venu mettre fin à la guerre, qui désolait depuis si longtemps les Kalkas & les Eluths, que s'il voulait la terminer à l'amiable & le venir trouver, ou envoyer des députés en quelque lieu

déterminé, il était prêt de l'écouter, ou d'y envoyer aussi ses députés, qu'autrement il serait forcé d'en venir à un combat.

Le 3 comme on allait charger le bagage, vers les deux heures du matin, il s'éleva un vent de nord froid & violent, qui ramenant les nuages, qu'un vent de sud-ouest avait poussés au nord-est, fit tomber un peu de pluie ; ce qui fit résoudre l'empereur de faire encore séjourner l'équipage, de peur qu'il ne souffrît trop. Le vent du nord dissipa les nuages, l'air redevint serein jusqu'au soir ; mais le vent dura toujours fort grand, quoique moins violent après midi qu'il n'avait été le matin ; cependant on fit partir, toute l'infanterie, les mousquetaires & les gendarmes de l'avant-garde, & la plus grande partie de l'artillerie.

Le 4 nous fîmes soixante lys, partie au nord-est, partie à l'est-nord-est ; nous en fîmes bien trente entre des collines pleines de pierres & de roches, semblables à celles du jour précédent. Le reste fut aussi presque toujours de sable mêlé de terre, où il y avait en quelques endroits du fourrage assez passable. Nous campâmes dans un lieu, nommé Idou tchilou irou poulac, à vingt lys d'un lieu qu'on appelle Talan poulac, où nous devions camper ; mais on apprit qu'une mare d'eau sur laquelle on avait compté, était toute desséchée. Nous trouvâmes une fontaine, proche de laquelle on fit plusieurs puits ; cependant on fut obligé d'aller chercher de l'eau aux environs pour abreuver les bestiaux.

Le temps fut serein tout le jour, mais accompagné d'un grand vent de nord si froid, que j'avais de la peine à le souffrir le matin, quoique je fusse vêtu d'une double veste de peau. Le vent cessa seulement sur le soir vers le coucher du soleil.

Le 5 nous fîmes quatre-vingt-dix lys. Les vingt premiers au nord-ouest, & le reste droit au nord ; les cinquante ou soixante premiers lys, le terrain était assez inégal, excepté dans une vallée fort étroite, le long de laquelle marcha le bagage, pendant que les troupes défilaient sur les côtés par escadrons ; ensuite nous entrâmes dans une grande plaine, longue de plus de quarante ou cinquante lys, & qui en avait bien dix de largeur ; elle était bordée à l'est & à l'ouest de petites montagnes, plus

hautes que la plupart des collines que nous avions rencontrées jusque-là, mais sans aucun arbre, ni aucun buisson. Il y avait d'assez bons fourrages. Le feu avait pris dans les herbes sèches d'une partie de la plaine, & du penchant des hauteurs qui étaient à l'ouest, & il n'était pas encore éteint lorsque nous y passâmes. Nous vînmes camper à quelques lys d'une petite chaîne de montagnes qui termine la plaine du côté du nord, en un lieu nommé Roucoutchel, aux environs duquel il y avait partout d'assez bons fourrages & de l'eau.

p.323 Un peu avant que d'arriver au camp, trois cavaliers du nombre des deux cents, qui avaient accompagné les deux officiers envoyés au roi d'Eluth, rapportèrent que le jour précédent qu'ils se trouvaient proche de la rivière de Kerlon, ils n'aperçurent aucune trace des ennemis ; qu'ils campèrent & renvoyèrent leurs chevaux aux pâturages ; que le lendemain à la pointe du jour, une troupe de huit cents ou mille Eluths vinrent enlever leurs chevaux, & blessèrent trois ou quatre valets à coups de mousquet, & qu'ensuite ils attaquèrent leur troupe, qui avait à peine eu le temps de prendre les armes, & d'aller secourir ceux qui gardaient leurs chevaux à la vue de leur camp ; qu'il y eut d'abord quelques blessés de part & d'autre ; mais que quelques-uns de nos officiers s'étant avancés, & ayant crié qu'ils ne venaient pas pour combattre, mais pour amener des envoyés de l'empereur à leur roi, avec des propositions de paix, on fit halte de part & d'autre ; & que deux officiers de nos gens s'étant avancés pour remettre les deux envoyés entre les mains du Commandant des Eluths, ils furent aussitôt investis d'une troupe de soldats Eluths, qui les dépouillèrent tout nus ; qu'ils en voulaient faire autant aux envoyés ; mais que le Commandant, nommé Tannequilan, s'y était opposé, avait reçu les deux envoyés & les quatre prisonniers eluths, & qu'après s'être informé des troupes qui venaient, & avoir appris que l'empereur venait en personne, & n'était qu'à dix ou douze lieues avec son armée, ils laissèrent aller les deux officiers, mais sans leur rendre ni leurs habits, ni les chevaux qu'ils avaient pris, au nombre de quatre cents ; que cependant ils s'étaient campés de telle sorte, qu'ils investissaient les deux cents soldats de nos

gens ; que leurs chefs les avaient fait échapper pendant la nuit, pour venir en toute diligence apporter ces nouvelles à l'empereur ; ils dirent aussi qu'ils avaient su d'un des Eluths resté blessé entre leurs mains, que le roi d'Eluth n'était qu'à trois ou quatre lieues de là, avec le gros de son armée.

Le temps fut serein le matin, mais il commença à se couvrir après le soleil levé. Il fit un grand vent de nord & de nord-ouest tout le jour, accompagné de pluie, depuis une ou deux heures après midi jusqu'au soir. Il plut même encore une bonne partie de la nuit, mais le vent diminua sur le soir, il fit toujours fort froid, mais particulièrement le matin.

Le même soir, les deux cents hommes de l'avant-garde qui avaient été attaqués & investis par les Eluths, revinrent en notre camp, ils rapportèrent que les Eluths s'étaient retirés vers les dix heures du matin, & qu'ils avaient repassé la rivière de Kerlon. Je parlai à un des deux officiers qui avaient remis les deux envoyés de l'empereur entre les mains des Eluths ; c'était un des deux qu'on avait dépouillés ; il me conta lui-même son aventure.

Le 6 nous fîmes environ cent lys, partie au nord, & partie à l'Ouest, de sorte que la route peut avoir valu le nord-ouest ; nous en fîmes la première partie entre des montagnes, & des hauteurs plus élevées & plus fréquentes que les jours précédents, mais toujours sans arbre ni buisson, la plupart couvertes d'assez bons fourrages ; il y avait même des endroits où il n'y avait que de l'herbe nouvelle, la vieille avait été toute brûlée par les Eluths ; & comme nous marchions assez lentement, nous fîmes souvent repaître nos chevaux qui en avaient grand besoin ; nous ne trouvâmes dans tout le chemin qu'une mare, qui avait été pleine d'eau, mais qui était tout à fait desséchée. Nous vînmes camper dans un lieu, nommé Yentou pouritou, où il y avait une fontaine, dont on eut assez de peine à tirer ce qu'il fallait d'eau seulement pour la bouche des hommes.

Le temps fut assez serein tout le jour, p.324 quoique le soleil fut de temps en temps couvert de petits nuages, mais il fit un grand vent de

nord & de nord-ouest, qui nous empêcha d'avoir chaud, quoique nous fussions vêtus de doubles vestes de peaux.

Le soir un des députés vers le roi d'Eluth revint trouver l'empereur ; il lui rapporta qu'après avoir été gardés un jour, on les fit parler à un lama ; que ce lama leur dit, qu'ils ne pouvaient pas aller trouver le roi d'Eluth, & qu'ils n'avaient qu'à s'en retourner avec leur lettre & leurs présents ; que pour eux, ils ne pouvaient se persuader que l'empereur fût venu, comme ils le disaient, si près d'eux ; mais que si la chose était vraie, l'un d'eux allât promptement l'avertir de s'arrêter avec son armée en deçà du Kerlon, parce que s'il passait la rivière, il n'aurait plus de chemin pour se retirer ; c'était faire entendre qu'ils en viendraient aux mains ; que si l'empereur s'arrêtait en deçà du Kerlon, ils auraient le loisir de délibérer avec leur roi sur le parti qu'ils avaient à prendre, & qu'ils feraient savoir à l'empereur leur résolution par l'autre envoyé, qu'ils retiendraient à ce dessein. Cependant un escadron de soldats Eluths, qui escortèrent notre envoyé jusqu'à quinze lys du camp, ayant découvert de dessus une hauteur l'armée de l'empereur, abandonnèrent aussitôt l'envoyé, & retournèrent au galop vers leurs gens.

Le 7 nous fîmes environ 60 lys, partie au nord, & partie à l'ouest ; nous campâmes sur les bords de la rivière de Kerlon ; nous passâmes d'abord deux collines, & de dessus la plus haute, l'empereur découvrit avec des lunettes d'approche deux troupes des ennemis qui étaient sur des hauteurs opposées & éloignées de là, de trente ou quarante lys ; nous fîmes les quarante derniers lys dans une grande plaine, qui s'étend jusqu'à une demie-lieue au-delà du Kerlon. Le fourrage de toute cette plaine n'était pas fort bon, excepté depuis les bords de la rivière jusqu'au pied des montagnes qui sont au-delà, où il était excellent & en abondance ; le lieu où nous campâmes, s'appelle Erdenitolobac kerlon poulong.

La rivière de Kerlon, qui prend sa source au nord d'une montagne, nommée Kentey, environ à soixante ou soixante-dix lieues à l'ouest-nord-ouest de l'endroit où nous campâmes, n'est pas fort considérable. Son fond est de sable, elle n'a environ que dix toises de largeur dans

son cours ordinaire, elle est guéable partout ; car il n'y a qu'environ trois pieds d'eau dans les endroits les plus profonds, du moins à l'endroit où nous étions campés ; elle coule à l'est-nord-est, & à l'est jusque dans son lac, que les Tartares appellent Coulon, & les Moscovites Dalai, qui est à quatre-vingt-dix lieues environ du lieu où nous campâmes, elle a d'excellents fourrages sur ses bords, & en abondance, particulièrement sur les bords qui sont au nord, ce qui fait que ses environs sont très propres à nourrir & à engraisser toutes sortes de bestiaux.

Les Kalkas sujets de Tche tchi han, en étaient entièrement les maîtres avant la guerre qui a été entre leur nation & celle des Eluths ; depuis cette guerre ils ont été contraints de se retirer bien loin du côté de l'orient, pour être plus éloignés des Eluths, qui leur enlevaient leurs bestiaux & les harcelaient continuellement. Cette rivière est fort poissonneuse ; l'empereur & plusieurs grands seigneurs qui avaient apporté des filets, pêchèrent quantité de poissons, & de plusieurs sortes ; nous vîmes de fort belles carpes, des brochets de médiocre grandeur, & beaucoup d'autres sortes de poissons.

Ce jour-là, de même que le précédent, toute l'armée marcha en bataille ; elle était divisée en plusieurs escadrons, chacun avec ses étendards, qui brillaient de dragons d'or & d'autres ornements. Chaque escadron était commandé par quelques grands seigneurs. p.325 Les gendarmes de l'avant-garde marchaient sur la première ligne en un gros escadron, & en avaient plusieurs petits sur les ailes. L'artillerie & les cavaliers mousquetaires marchaient à la seconde ligne ; à la troisième était l'infanterie chinoise, ayant à ses côtés deux ou trois mille chevaux mongous, & plusieurs gros escadrons de gendarmes, armés de mousquets & de flèches ; enfin sur les ailes marchait l'arrière-garde, toute composée de gendarmerie. Le bagage suivait la troisième ligne, & chacune de ces trois lignes occupait près d'une lieue d'étendue, excepté la première, qui était plus serrée.

Comme il y avait une grande multitude de valets qui marchaient après chaque escadron, menant les chevaux, & portant les cuirasses de

leurs maîtres, outre ceux qui accompagnaient le bagage, tout cela avait l'air d'une armée fort nombreuse, quoiqu'il n'y eut pas vingt mille soldats effectifs. L'empereur marchait à la seconde ligne, accompagné de ses gardes du corps, & des officiers de sa maison ; mais cette disposition n'était que pour la marche ; car en cas d'une bataille rangée, la disposition devait être différente.

Au lieu de cuirasses de fer, la plupart en portaient qui étaient faites de soixante ou quatre-vingt doubles de coton de soie, enfermés entre plusieurs doubles de taffetas. Ces cuirasses sont excellentes contre les mousquets, chacun ne laissait pas de porter sa cuirasse de feuilles de fer & son casque sur son cheval, ou le faisait porter sur un cheval de main, mené par un valet. Comme j'ai dépeint ailleurs ces cuirasses, je n'en dis rien ici. Il faut avouer que ce spectacle était magnifique. Tout brillait de soie de différentes couleurs, mêlée avec l'or, de cuirasses & d'étendards, qui étaient en très grand nombre, mais il n'y avait ni trompettes, ni tambours ; les Tartares ne s'en servent point.

L'empereur avait envoyé le jour précédent l'officier député vers le roi d'Eluth, & renvoyé par les Eluths de la manière que je l'ai marqué ci-devant, & avec lui un lama, avec ordre de leur dire, que Sa Majesté attendrait un jour sur les bords de la rivière de Kerlon la réponse de leur roi, après quoi elle prendrait ses mesures. Cet envoyé & ce lama trouvèrent un soldat Eluth sur le chemin qui n'avait pu suivre ses gens, ils l'amenèrent à l'empereur, & on sut de lui, que les huit cents hommes qui avaient paru les jours précédents en-deçà du Kerlon, s'étaient retirés vers le gros de l'armée qui n'était pas fort loin.

En effet, après qu'on eut posé nos gardes avancées sur des hauteurs, environ à deux lieues au couchant de notre camp, on aperçut sur des montagnes opposées plusieurs petits pelotons des ennemis, qu'on jugea être aussi leurs gardes avancées ; cependant l'empereur renvoya une seconde fois ce député avec le lama, chercher les Eluths, & leur dire, de ne pas se retirer, mais de l'attendre, pour terminer cette guerre de manière ou d'autre. Sa Majesté renvoya même cet Eluth qu'ils avaient pris, après lui avoir donné une veste de brocard.

Le temps fut serein tout le jour, à la réserve de quelques petits nuages, & presque sans vent, de sorte qu'il fit fort chaud, particulièrement depuis midi, car le matin il faisait encore froid, & nous étions vêtus de doubles fourrures.

Le 8 nous fîmes seulement vingt lys, en remontant la rivière de Kerlon au sud-ouest, l'armée marcha encore en bataille, & nous campâmes sur ses bords, en partageant l'armée en plusieurs camps particuliers, qu'on ne se mit pas en peine de fortifier. Le temps fut serein & fort chaud, jusque vers les deux heures après midi, qu'il s'éleva un grand vent de nord-est, qui amena des nuages. Il fit quelques coups de tonnerre, & il tomba quelques gouttes de pluie, ce qui rafraîchit le p.326 temps, qui devint serein du côté de l'est, mais qui demeura couvert du côté de l'ouest, jusqu'à la nuit qu'il redevint serein.

Ce jour-là, un Eluth vint se rendre au camp de l'empereur. Le sujet de son mécontentement venait de ce que sa femme & ses enfants lui avaient été enlevés, il y a six ans, après la bataille qui se donna contre les troupes de l'empereur. Il se disait fils d'un des Grands de la cour des Eluths, & en effet il fut reconnu pour tel, par quelques officiers Eluths qui s'étaient donnés à l'empereur quelques années auparavant. Sa Majesté avait dessein de le renvoyer, mais il pria qu'on le reçut au service de l'empereur, qui lui fit donner un habit de Mantcheou.

Il rapporta que le roi d'Eluth était campé peu de jours auparavant sur les bords de la rivière de Kerlon, à trente ou quarante lys de notre camp, & qu'ayant appris que Sa Majesté venait à la tête de ses armées, il s'était retiré en diligence, & avait remonté la rivière de Kerlon, qu'il ne pouvait être alors qu'à deux ou trois cents lys de nous. Sur ce rapport qui paraissait d'autant plus vraisemblable, qu'en effet tout ce qu'il y avait eu de soldats Eluths aux environs du lieu où nous étions campés, avaient disparu, & qu'on voyait partout des vestiges de leurs campements, on résolut d'envoyer toute la cavalerie des Mongous, qui montait à trois mille hommes, accompagnée de trois cents gendarmes choisis de l'avant-garde, & commandée par les régulos & taikis mongous de la suite de l'empereur, pour poursuivre les ennemis en

diligence ; on les fit partir dès le soir même, avec ordre de marcher toute la nuit.

Le 9 nous fîmes 70 lys, au sud-ouest, toujours en remontant le long de la rivière de Kerlon, dans les plaines qui la bornent, & qui sont parfaitement unies, & presque partout remplies d'excellents fourrages, dont une partie avait été consumée par les Eluths ; nous vîmes leurs traces toutes récentes ; car après avoir marché trente ou quarante lys, nous traversâmes le lieu où ils avaient campé depuis peu de jours. Ce campement occupait environ trente ou quarante lys, le long des deux bords de la rivière. On voyait bien qu'ils s'étaient étendus en plusieurs petits camps, pour avoir la commodité des fourrages. Nos gens ramassèrent même plusieurs choses qu'ils avaient abandonnées en décampant, apparemment pendant la nuit, & à la hâte, mais ce n'était que des guenilles ou de misérables ustensiles ; nous vînmes encore camper sur les bords de la rivière dans la plaine. Les montagnes s'étendent toujours au-deçà & au-delà de la rivière ; mais elles ne sont pas fort hautes, & la plaine a toujours cinq ou six lieues de largeur.

Le temps était fort serein le matin ; mais un peu après le soleil levé il s'éleva un vent de sud-est, qui remplit l'air de nuages çà & là. Le vent fut violent jusque vers le midi, qu'il tomba quelques gouttes de pluie, après quoi le vent diminua, & le temps fut assez beau le reste du jour.

En arrivant au camp, nos gardes avancées amenèrent un Kalka, qui venait de l'armée des Eluths, pour se rendre au camp de l'empereur ; il dit, que n'étant point Eluth de nation, mais Kalka, qui avait été élevé dès sa jeunesse parmi les Eluths, & qu'ayant appris les bons traitements que l'empereur faisait à ceux de sa nation, & à tous ceux qui se mettaient à son service, il était venu trouver Sa Majesté. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui paraissait avoir beaucoup de vivacité & d'esprit. Il assura que le roi d'Eluth se retirait en diligence vers la source de la rivière de Kerlon, à dessein de se mettre dans les bois & les montagnes qui sont de ce côté-là ; qu'il n'était qu'à deux cents lys de nous, & que les troupeaux de ses gens ne pouvant suivre l'armée, on avait d'abord proposé de les p.327

abandonner, mais qu'on s'était contenté de les laisser à la garde de quelques troupes, & qu'il avait pris les devants avec trois mille hommes ; que si nous marchions avec plus de diligence, nous les attraperions, & nous nous en rendrions les maîtres. Il ajouta qu'il avait entendu des coups de canon vers le lieu où s'était retiré le roi d'Eluth ; ce qui fit soupçonner que l'armée du général Fian gou pé en était venue aux mains avec les ennemis. L'empereur fit donner un habit de soie assez propre à la Mantcheou à ce Kalka, quoique quelques-uns soupçonnassent que c'était un espion envoyé du roi d'Eluth même, pour tâcher de nous surprendre.

Le 10 nous fîmes encore soixante-dix lys au sud-ouest, toujours dans la plaine qui continue deçà & delà de la rivière de Kerlon, en la remontant ; la plaine va toujours en s'élargissant, & les collines qui sont au nord-ouest & au sud-est sont moins hautes. Presque partout il y a de fort bons pâturages & en abondance, mais on ne trouve ni arbre, ni buisson ; nous vîmes encore en chemin faisant, les vestiges d'un campement des Eluths, qui nous confirmèrent qu'ils se retiraient avec précipitation ; car ils avaient laissé beaucoup de choses dans leur camp, comme des bois de tentes, des chaudrons de fer, & plusieurs autres ustensiles de cette nature. Il vint encore deux gens de l'armée du roi d'Eluth, qui confirmèrent tout ce qu'avaient dit les premiers ; de sorte que l'empereur résolut de les poursuivre en toute diligence, en laissant quelques soldats des plus fatigués avec les chevaux, les bestiaux, & le gros bagage.

Le temps était assez serein le matin, quoiqu'il eut un peu plu la nuit ; après le soleil levé il s'éleva un vent de nord-est médiocre, mais qui remplit l'air de nuages, & depuis midi jusqu'au soir il plut à diverses reprises ; il y eut quelques coups de tonnerre ; le matin le temps était froid, mais il fut fort tempéré depuis neuf heures jusqu'au soir ; le lieu où nous campâmes proche la rivière de Kerlon, s'appelle Kairé hojo.

Le 11 nous fîmes quatre-vingt-dix lys, à l'ouest-sud-ouest, toujours en côtoyant la rivière de Kerlon, mais au-delà, environ à demie lieue de distance, marchant assez proche des collines qui sont au nord-est de la

rivière ; le terrain n'était pas si bon que les jours précédents, il était bien plus sablonneux, aussi n'y avait-il que peu de fourrages. On voyait partout les vestiges des campements des ennemis, qui avaient presque consumé le peu de fourrage qu'il y avait. Ils avaient aussi jeté beaucoup de leurs ustensiles.

L'empereur ayant trouvé une vieille femme sur le chemin, que les ennemis avaient laissée, & qui n'avait rien pris depuis trois jours, lui fit donner à manger, & ordonna qu'on eut soin d'elle. Elle dit que les chefs des troupes du roi s'étaient brouillés avec ce prince, & que quelques-uns d'eux ayant pris le dessein de se rendre à l'empereur, le roi avait découvert leur projet, les avait fort maltraités, & les avait fait charger de fers. Elle dit aussi que le roi d'Eluth avait fort peu de troupes, & qu'il s'enfuyait avec précipitation ; mais cette bonne vieille qui parlait beaucoup, ne savait guère ce qu'elle disait. Nous campâmes au-delà de la rivière de Kerlon, proche de deux montagnes, dont celle qui est au nord, s'appelle Tono ; celle qui est à l'occident, s'appelle Suilhitou.

Le temps fut serein tout le jour, froid le matin, & quelque temps après le soleil levé, fort tempéré, chaud après midi, quoiqu'il fît un grand vent de sud-ouest, qui dura jusqu'au soir.

L'empereur s'étant informé ce jour-là de ce qui restait de vivres, & de l'état des chevaux, il apprit que le riz manquait déjà à la plupart des soldats, & que presque tous les chevaux étaient fort las. Il jugea que ce serait fatiguer p.328 inutilement son armée, que de poursuivre plus loin les ennemis, qui avaient pris les devants, & fuyaient en diligence. Sur quoi il fit assembler un Conseil général, où il fut résolu qu'on choisirait un détachement des meilleurs cavaliers, avec l'artillerie légère, pour suivre & atteindre l'ennemi, & que l'empereur, avec le reste de l'armée, retournerait vers le lieu où il avait ordonné qu'on amenât les vivres. Cet endroit n'était qu'à quatre journées du lieu où nous étions, en prenant un chemin de traverse.

Suivant cette résolution, l'empereur nomma un général, & des lieutenants-généraux pour commander le détachement, qui, joint aux troupes des Mongous, ne montait guère qu'à cinq ou six mille chevaux.

La plupart des princes, & des principaux officiers demandèrent à être de ce détachement, mais on ne l'accorda qu'à peu de ceux qui n'avaient pas été commandés.

Le 12 le détachement partit à la pointe du jour, & marcha du côté où se retirait le roi d'Eluth, toujours en remontant la rivière de Kerlon ; un peu après, l'empereur retourna sur ses pas avec le reste de l'armée. Nous campâmes à quatre ou cinq lys de Kairé hojo, d'où nous étions partis le jour d'auparavant.

Le temps fut serein tout le jour, fort chaud depuis les huit heures du matin jusqu'à midi ; après midi il fit un vent d'ouest très violent jusqu'au soir.

Le 13 nous fîmes cent lys, droit à l'est, partie dans des collines, montant & descendant souvent, partie dans des vallées environnées de collines. Nous repassâmes d'abord le Kerlon, & jusqu'à quelques lys au-delà les fourrages étaient assez bons, ensuite ce n'était plus qu'une terre sablonneuse où il n'y avait que peu de mauvais fourrages. Nous ne trouvâmes aucune eau depuis le Kerlon jusqu'au lieu où nous campâmes ; encore le peu que nous trouvâmes dans quelques puits qu'on fit proche d'une grande mare desséchée & pleine de nitre, était fort salée. A mi-chemin nous trouvâmes encore une autre mare desséchée, pleine de nitre, & d'une boue, dans laquelle quelques-uns de ceux qui étaient restés derrière, demeurèrent embourbés la nuit, eux & leurs chevaux qu'ils voulurent y abreuver, prenant ce salpêtre pour de l'eau.

Le temps fut couvert de nuages toute la nuit, accompagné d'un vent de nord-ouest ; depuis les deux ou trois heures après midi jusqu'au soir il plut en assez grande abondance, ce qui fut heureux pour les bestiaux de l'équipage, parce qu'il n'y avait point d'eau pour les abreuver.

En chemin faisant vint un courrier de la part de Fian gou pé, par lequel il mandait à l'empereur qu'il était arrivé le quatre du mois à la rivière de Thoula, qu'il y avait séjourné le cinquième, pour attendre quelques troupes restées derrière, qu'ensuite s'étant trouvé avec quatorze mille cavaliers en assez bon état, vu la fatigue qu'ils avaient

souffert, & ayant su par le courrier de Sa Majesté, que le Caldan était sur la rivière de Kerlon, il s'était avancé du côté de cette rivière, en occupant avec son armée tous les passages par où les ennemis se pouvaient retirer du côté de la rivière de Thoula ; cette nouvelle donna beaucoup de joie à l'empereur, qui eut la bonté de nous en faire part lui-même ; nous campâmes en un lieu, nomme Tarhontchaidan.

Le 14 nous fîmes 120 lys au sud-est, dans un chemin à peu près semblable à celui du jour précédent, si ce n'est qu'il y avait encore plus de collines, & qu'elles étaient plus hautes. A la moitié du chemin nous trouvâmes que toutes les herbes avaient été brûlées ; les Eluths y avaient mis le feu depuis longtemps, pour empêcher qu'on ne pût venir à eux, & c'est par cette raison, & à cause de la disette d'eau, que p.329 l'empereur, avec son armée, ne prit pas ce chemin en allant au Kerlon, quoiqu'il fût plus court que celui qu'il prit en effet. Cependant la nouvelle herbe avait commencé à pousser, & dans le lieu où nous campâmes, nommé Coutoul poulac, il y avait plusieurs fontaines, & du fourrage d'autant meilleur que l'herbe était naissante.

Le temps fut couvert tout le jour, & il fit un grand vent d'ouest & de nord-ouest ; il plut aussi depuis midi presque continuellement jusqu'au soir, & en abondance, ce qui fatigua fort l'équipage, dont une grande partie ne put arriver que la nuit, & plusieurs n'arrivèrent pas même.

Ce jour-là on eut les premières nouvelles que l'armée de l'empereur, qui venait du côté de l'ouest, commandée par Fian gou pé, qui avait été jointe par l'élite de celle de Sun ssu ké, avait combattu les ennemis ; mais comme cette nouvelle ne fut apportée que par quelques Mongous, & qu'ils ne disaient aucune circonstance de la bataille, ni de la victoire, on n'y ajouta pas beaucoup de foi.

Le 15 nous séjournâmes, pour attendre ceux de l'équipage qui n'avaient pu arriver, & leur donner le loisir de se délasser de la fatigue du jour précédent.

Le temps fut serein & tempéré tout le jour, avec un petit vent de nord.

Ce jour-là l'empereur reçut la nouvelle assurée d'une victoire complète, remportée sur les ennemis par son armée que commandait Fian gou pé. Comme le Caldan fuyait avec empressement devant l'armée de l'empereur, il tomba justement sur celle de Fian gou pé, que Sa Majesté avait envoyé par un chemin qu'on avait cru jusqu'alors impraticable à une armée, parce que c'était dans le plus mauvais pays de tout le désert, où il y a moins d'eau & de fourrage, & où il n'y a pas un habitant. Aussi cette armée avait-elle souffert des fatigues incroyables ; presque toute la cavalerie était démontée, & jusqu'aux premiers officiers, ils étaient réduits à mener leurs chevaux par la bride, pour ne pas se voir réduits à manquer de cheval lorsqu'il faudrait combattre. Ils manquaient outre cela de vivres, parce qu'on ne pouvait pas les faire avancer, quelques précautions qu'on eut prises pour les faire conduire à temps. Le généralissime m'a dit depuis, qu'ils avaient été onze jours, sans autres vivres que quelques méchants morceaux de chair de cheval & de chameau, & qu'il était mort des gens de pure misère dans son armée.

Ce fut le Caldan lui-même qui vint chercher & attaquer l'armée de l'empereur, dont le général eut à peine le loisir de se mettre en bataille. Le combat dura longtemps, mais à la fin, & après quelques décharges de l'artillerie & de la mousqueterie, l'infanterie chinoise, couverte de ses boucliers, & avec des armes courtes, perça courageusement jusqu'au centre de l'armée des Eluths, qui avaient mis pied à terre pour mieux combattre. La cavalerie des Mantcheoux avait mis pareillement pied à terre, & suivant l'infanterie chinoise, elle pénétra dans l'armée ennemie, dont on fit un grand carnage. La bataille fut sanglante, parce que ni l'un ni l'autre des deux partis n'avait de retraite. Le Caldan, suivi de quarante ou cinquante hommes, prit la fuite d'un côté, & quelques autres d'un autre. Nos gens s'emparèrent de tout son bagage, de ses femmes, de ses enfants, & des troupeaux, en quoi consiste tout leur bien.

Ce fut au détachement de l'armée de l'empereur qui poursuivait l'armée ennemie, & qui n'était qu'à environ deux cents lys du lieu où se donna la bataille, nommé Terelgi, que la nouvelle fut apportée par

quelques-uns des principaux ministres & officiers du Caldan, qui s'étaient rendus dans ce camp pour implorer la miséricorde de l'empereur. Ma lao yé, général de ce détachement, dépêcha un courrier en toute p.330 diligence à l'empereur, pour lui porter cette grande nouvelle, telle qu'il l'avait apprise de ces gens-là, qui s'étaient trouvés à la bataille. L'empereur comblé de joie, sortit de sa tente, publia lui-même la nouvelle de cette victoire à tous les officiers de sa suite, & fit lire en leur présence la lettre qu'il venait de recevoir de Ma lao yé.

Le 16 nous fîmes 40 lys au sud-est, dans un chemin à peu près semblable à celui des jours précédents ; nous campâmes à trente lys de Toirim, au couchant, en un lieu qui s'appelle aussi Toirim, où il y avait une fontaine d'eau extrêmement fraîche ; on fit des puits tout autour ; cependant il n'y eut pas la moitié de ce qui était nécessaire d'eau pour l'équipage ; pour le fourrage, il y en avait suffisamment & de fort bon.

Le temps fut tempéré le matin & le soir, mais il fut fort chaud vers le midi.

Ce jour-là on amena en poste à l'empereur les trois principaux officiers qui s'étaient sauvés de la bataille, & qui étaient venus se rendre. L'un d'eux était un ambassadeur du talai lama vers le roi d'Eluth ; & les deux autres étaient des premiers officiers de ce prince, dont l'un était connu de l'empereur, parce qu'il avait été autrefois envoyé à Peking en qualité d'ambassadeur extraordinaire du roi d'Eluth ; ils confirmèrent ce qui avait été mandé la veille. L'empereur les félicita, leur fit donner des habits à la Mantcheou, & les mit entre les mains de So san lao yé pour en avoir soin ; c'étaient des gens assez bien faits pour des Eluths ; les Moscovites les appellent Calmouks.

Le 17 nous fîmes 30 lys en partie au sud-est, & en partie à l'est.

Le temps fut serein & fort chaud jusque vers les quatre ou cinq heures du soir, quoiqu'il fît un assez grand vent de sud-ouest ; sur le soir il vint un tourbillon de vent du côté du nord, qui pensa renverser toutes les tentes ; ce tourbillon ne fit que passer, après quoi il tomba quelques gouttes de pluie.

Ce jour-là, un des premiers officiers de l'armée commandée par Fian gou pé, arriva au camp, avec une lettre de ce général pour l'empereur ; il lui rendait compte de la bataille & de la victoire que son armée avait remportée sur les ennemis.

A son arrivée l'empereur sortit de sa tente, devant laquelle s'étaient rendus tous les Grands, & les officiers de sa suite. Ayant fait approcher près de lui cet officier, qui lui embrassa les genoux, il lui demanda d'abord, si tous les officiers généraux se portaient bien ; il prit les lettres du généralissime Fian gou pé qu'il lut tout haut lui-même. Comme j'étais près de Sa Majesté, j'entendis distinctement le contenu de ces lettres, qui portaient, qu'ayant rencontré l'armée des ennemis le douzième du mois, il les avait combattus ; que le combat avait duré trois heures, pendant lesquelles les ennemis avaient soutenu le choc avec beaucoup de valeur, mais qu'enfin ayant plié de toutes parts, ils avaient pris la fuite dans un grand désordre, que nos gens les avaient poursuivis jusques à trente lys au-delà du champ de bataille, qu'il était demeuré deux mille des ennemis sur la place ; qu'on avait fait cent prisonniers ; qu'on avait aussi pris leurs bagages, leurs armes, leurs troupeaux, & une grande partie de leurs femmes, & de leurs enfants ; que le Caldan, avec son fils, une fille, & un lama, qui était son principal ministre, s'était sauvé en diligence, suivi d'une centaine des siens au plus ; que sa femme avait été tuée, & que tout le reste s'était dissipé de côté & d'autre.

L'officier ajouta, que ceux qui s'étaient enfuis, venaient tous les jours par troupes, se rendre aux deux généraux de l'empereur, & qu'on avait fait plusieurs détachements de cavalerie pour suivre les autres, & surtout le roi d'Eluth ; que l'infanterie chinoise s'était fort distinguée dans la bataille ; qu'elle p.331 avait enfoncé les ennemis, & ouvert le chemin au reste de l'armée.

Après que l'empereur eut achevé de lire cette lettre, & qu'il eut encore fait quelques questions à celui qui l'avait apportée, tous les Grands qui étaient présents, dirent qu'une victoire si signalée méritait bien qu'on en rendît grâces au Ciel. Sa Majesté ayant répondu que cela

était juste, on apporta une table, sur laquelle il y avait une cassolette, où l'on mit des pastilles odoriférantes (c'est la même chose que l'encens en Europe), avec deux chandeliers, & un cierge sur chacun. Cette table fut placée au milieu de l'espace vide qu'on laisse toujours devant les tentes de l'empereur. Sa Majesté se tint seule debout devant la table, le visage tourné au sud, ses six enfants étaient immédiatement derrière elle, puis les régulos, les Mongous, les Kalkas, les Grands de sa suite, & les autres mandarins, tous ensemble s'étant mis à genoux, l'empereur prit trois fois une petite tasse pleine d'eau-de-vie, & après l'avoir élevée vers le ciel avec les deux mains, la versa à terre, & se prosterna autant de fois.

Après cette cérémonie, l'empereur rentra dans l'enceinte où étaient ses tentes, & s'étant assis à l'entrée de sa tente, la porte de l'enceinte toute ouverte, tous les princes, les Grands, & les mandarins, chacun dans son rang, saluèrent Sa Majesté en cérémonie, par trois génuflexions & neuf battements de tête, selon la coutume, pour la féliciter de cette grande victoire, qui entraînait la ruine du roi d'Eluth.

Cette victoire était d'autant plus heureuse, que l'armée chinoise se trouvait réduite à de grandes extrémités, & était dans une très grande disette de vivres ; mais le butin que les soldats firent de nombreux troupeaux, furent une grande ressource. Ils prirent six mille bœufs, soixante ou soixante-dix mille moutons, cinq mille chameaux, autant de chevaux, & des armes au nombre de cinq mille de toutes les sortes.

Le 18 nous vînmes camper à Chan hanor, retournant sur nos pas par le même chemin que nous avions fait en allant.

Le temps fut serein tout le jour, & assez tempéré ; il ne fit grand chaud que vers le midi, encore faisait-il un vent de nord-ouest qui rendait cette chaleur supportable.

Le 19 nous campâmes à Sibartai.

Le matin le temps s'étant couvert, il fit un si grand vent de nord, & si froid, qu'il fallut se vêtir de doubles fourrures. Le vent ayant cessé vers les neuf heures du matin, & les nuages s'étant dissipés, il fit une

chaleur étouffante ; vers le midi il s'éleva un grand vent d'ouest, qui ramena des nuages, mais ce vent était si brûlant, qu'il ne diminua pas la chaleur ; vers les trois heures après midi le vent devint violent, & nous avions de la peine à marcher, quoique nous l'eussions toujours à dos. Il tomba quelque peu de pluie.

Le 20 le temps fut médiocrement couvert de nuages tout le jour, avec un vent de nord & de nord-est, & l'air toujours fort tempéré.

Le 21 nous vînmes camper environ quinze lys au sud-ouest de Karamanguni habirhan, où nous avions campé en venant.

Le temps fut partie serein, & partie couvert de quelques nuages ; il fit du vent presque tout le jour ; nord, & nord-ouest le matin, & nord-est après midi, & toujours fort frais.

Le 22 nous vînmes camper à Soudetou.

Le temps fut serein, & tempéré tout le jour, y ayant toujours eu du vent ; le matin nord, & nord-ouest, & après midi sud-est, & sud-ouest.

Le 23 nous vînmes camper à Hoto ; après avoir fait vingt lys, nous rentrâmes dans les terres des Mongous, qui sont soumis à l'empereur dès le commencement de la monarchie des p.332 Mantcheoux ; & nous passâmes ce qu'on appelle Carou.

Le temps fut couvert tout le jour, avec un vent d'ouest & de sud-ouest ; il tomba de la pluie le matin vers les dix heures, & le soir vers les quatre heures après midi. Cette pluie fut accompagnée d'un vent d'ouest fort violent, & de quelques coups de tonnerre. Nous rejoignîmes les gens que nous avions laissés, & nous y trouvâmes les chevaux & les autres bestiaux qui n'avaient pu nous suivre, fort gras & en fort bon état, quoiqu'ils fussent extrêmement maigres, & fort fatigués, lorsqu'on les y laissa.

Le 24 nous campâmes à Targhir ; tout le chemin était plein de bons fourrages.

Le temps fut serein tout le jour, excepté depuis une heure après midi jusque vers les trois heures, qu'il s'éleva plusieurs nuages qui se

dissipèrent, & ensuite la sérénité revint ; le temps fut toujours tempéré sans vent. Le matin vers les huit heures, il s'éleva un vent d'ouest, qui dura jusque sur les quatre heures après midi. L'empereur fit distribuer ce jour-là vingt-cinq mille livres environ, aux princes mongous & kalkas qui l'avaient suivi. Sa Majesté vint toujours en chassant des chèvres jaunes ; les soldats mongous faisaient les enceintes, ainsi que les deux ou trois jours précédents.

L'empereur étant arrivé dans son camp, plusieurs princes & princesses mongous & kalkas vinrent complimenter Sa Majesté, & la remercier de ce qu'elle les avait vengés du roi d'Eluth, qui les avait si fort inquiétés. L'empereur les reçut fort bien, & les fit régaler, les princesses dans l'enceinte de ses tentes, avec quelques-uns des principaux princes, les autres à l'entour de l'enceinte. Il leur fit donner à tous de l'argent & des pièces de soie. Il y eut une princesse, mère du régulo à qui appartient le pays où nous étions, qui lui demanda une des petites idoles de Fo, qui s'étaient trouvées parmi le butin, fait dans le camp du roi d'Eluth, & qu'on avait envoyées à l'empereur par la poste. Il y en avait une vingtaine d'or, que Sa Majesté lui fit donner.

Le 25 nous campâmes à Horho.

Le temps fut couvert le matin jusque vers les sept ou huit heures ; alors il s'éleva un grand vent de nord, qui dissipa bientôt les nuages, & ramena la sérénité, qui dura tout le jour aussi bien que le vent. L'air fut toujours fort tempéré.

Le 26 nous campâmes à Souretou.

Le temps fut serein tout le jour & fort chaud, il l'eût encore été bien davantage, sans que vers les dix heures il s'éleva un vent d'ouest médiocre, qui dura jusque vers les trois heures après midi.

Ce jour-là Touchetou han, avec son frère le lama Tchempsin Tambanhoutouktou, vinrent saluer l'empereur ; ils demeurent à plus de cinquante lieues de là. Ils partirent aussitôt qu'ils apprirent la nouvelle de la victoire remportée par l'armée de Sa Majesté sur le roi d'Eluth. L'empereur avait envoyé en poste leur en donner avis, comme à ceux

qui y étaient le plus intéressés, puisque c'était pour les avoir protégés, que l'empereur avait entrepris cette guerre. Ils offrirent plusieurs chevaux à Sa Majesté, qui leur donna aussi plusieurs pièces de soie, & de brocard, &c. & qui leur fit un régal splendide dans ses propres tentes.

Le 27 nous campâmes à Chahannor.

Le temps fut serein & fort chaud, jusque vers le soir qu'il se couvrit de nuages ; il y eut un vent d'ouest, mais seulement à diverses reprises ; vers le coucher du soleil le temps redevint serein, avec un petit vent de nord qui rafraîchit l'air.

Le 28 nous campâmes à Kaltou.

Le temps fut serein tout le jour, & p.333 fort chaud, quoiqu'il y eut presque toujours un vent de nord-ouest ; mais comme nous fîmes une grande partie du chemin dans des hauteurs & des vallées de sables mouvants, nous ne profitâmes guère de ce vent, si ce n’est quand nous fûmes arrivés au camp.

Le 29 nous campâmes à Anghirtou.

Le temps fut serein tout le jour, frais le matin, & ensuite fort chaud jusque vers les deux heures après midi, qu'il s'éleva un vent de nord-est médiocre qui rafraîchit l'air ; mais nous n'en profitâmes proprement, que lorsque nous fûmes arrivés au camp, parce que nous marchâmes presque toujours entre des collines de sable, depuis que le vent se fut élevé.

Le 30 nous campâmes à Queizou poulac, après avoir achevé de passer les sables mouvants, que nous trouvâmes bien moins difficiles qu'en allant ; les chemins avaient été accommodés avec soin ; on y avait fait plusieurs lits de branches de saules, & d'autres arbres, entremêlées de sable, de sorte que les chevaux, les chameaux, & même les charrettes n'enfonçaient pas trop avant.

Le temps fut serein presque tout le jour ; après midi l'air fut mêlé de temps en temps de nuages ; le matin l'air fut assez calme ; vers les dix

heures du matin il s'éleva un vent de sud-est médiocre, qui ne soufflait que de temps en temps.

Le premier jour de juillet nous campâmes à Connor.

Le temps fut couvert de nuages tout le jour, jusqu'au soir qu'il s'éclaircit. Il fit médiocrement chaud ; & vers le midi il s'éleva un petit vent de sud, qui dura jusque vers le soir, mais il ne soufflait que par bouffées.

Le 2 nous campâmes à Nohai hojo, nous laissâmes le grand chemin à l'orient, & nous coupâmes par les montagnes qui sont à l'occident de la plaine, par laquelle nous avions passé en allant. L'empereur alla toujours en chassant aux chèvres jaunes, comme les jours précédents.

Le temps fut serein tout le jour, & médiocrement chaud ; il régna presque toujours un vent de sud médiocre qui tempéra la chaleur.

Le 3 nous repassâmes la grande muraille, & nous logeâmes à Toutchi itching, forteresse bâtie à dix lys en dedans de la grande muraille, dans une gorge de montagnes qu'elle occupe & ferme entièrement.

Le temps fut serein tout le matin, depuis midi jusqu'au soir il fut en partie couvert de nuages, & en partie serein ; vers les trois heures il fit du tonnerre, & un vent assez fort, ensuite il tomba un peu de pluie.

Ce jour-là & les deux précédents il vint un grand nombre de gens de Peking au-devant de nos troupes, chacun amenant à ses maîtres des chevaux ou des mules, & des rafraîchissements en abondance ; plusieurs vivandiers apportèrent aussi des vivres.

Le Hoang tai tse, ou prince héritier arriva sur le soir, suivi d'une troupe d'autres princes, & de plusieurs des Grands de l'empire, & d'autres officiers de la maison de l'empereur, qui venaient au-devant de Sa Majesté ; ils étaient tous revêtus de leurs habits de cérémonie ; ils n'avaient mis que deux jours à venir de Peking jusque-là.

A l'entrée de la grande muraille nous trouvâmes une grande galerie faite de nattes, toute remplie de grands vases pleins de liqueurs à la

glace, qu'on donnait gratuitement à boire à tous ceux de la suite de l'empereur, même aux gens de service, aux valets, &c. & nous sûmes qu'on en avait disposé ainsi de vingt lys en vingt lys, jusqu'à Peking, par l'ordre de Sa Majesté, qui par ces rafraîchissements voulait prévenir les incommodités de la chaleur, qui est bien plus grande en-deçà de la grande muraille qu'au-delà.

Le 4 nous vînmes coucher à Tiao ou, p.334 petite ville fermée de murailles.

Ce jour-là il fit fort chaud jusque vers les deux ou trois heures après midi, que l'air se couvrit de toutes parts, ensuite il plut médiocrement jusque vers le coucher du soleil ; nous trouvâmes sur toute la route des liqueurs à la glace fort rafraîchissantes.

Le 5 nous couchâmes à Hoaylay hien.

Le temps fut encore fort chaud tout le jour, jusque vers le soir que le temps se couvrit ; il tomba une grosse pluie pendant plus de deux heures, & le temps fut couvert toute la nuit.

Le 6 l'empereur partit à minuit, & vint coucher à Hingho, à vingt lys de Peking, où l'impératrice douairière, quatre des principales reines, & les petits princes s'étaient rendus, de même que tous les mandarins des tribunaux, & les officiers de guerre.

Le temps fut tantôt couvert, & tantôt serein ; il plut aussi à diverses reprises durant le jour, mais peu à chaque fois, & il fit toujours bien chaud. Les reines s'en retournèrent à l'entrée de la nuit, après s'être entretenues longtemps avec l'empereur.

Le 7 l'empereur partit après le soleil levé. Il trouva hors la porte de Peking, tous les mandarins & les officiers de sa maison, revêtus de leurs habits de cérémonie ; comme aussi tout le Tribunal de ceux qui portent les marques de la dignité impériale, avec les trompettes, tambours, musettes, flûtes, &c. Ils étaient rangés en bel ordre, chacun portant quelques-unes de ces marques de la dignité impériale ; tous marchèrent devant Sa Majesté jusqu'au palais.

Quoique les rues fussent bien nettoyées & bordées des soldats qui ont coutume de les garder, cependant tout était plein de peuple, l'empereur ayant expressément défendu de faire retirer ceux qui voudraient le voir dans cette espèce de triomphe. Sa Majesté alla droit au palais de ses ancêtres, auprès duquel étaient assemblés tous les tribunaux & tous les mandarins de Peking, revêtus de leurs habits de cérémonie, & chacun dans son ordre. Ensuite il reçut les compliments de conjouissance des princes, des Grands, & des mandarins qui le firent, selon la coutume, par trois génuflexions & neuf battements de tête contre terre ; après quoi Sa Majesté alla voir l'impératrice douairière, avant que d'entrer dans son appartement.

Depuis notre retour j'ai eu occasion d'entretenir souvent le généralissime de l'armée victorieuse des Eluths. Il m'a dit qu'il avait marché plus de trois mois de suite, sans s'arrêter un seul jour ; qu'il avait été obligé de prendre un très grand détour du côté de l'occident, pour trouver de l'eau, qui est fort rare dans ce pays ; & que ne trouvant point de fourrages, tous les bestiaux de l'équipage avaient tellement souffert, qu'il n'était resté à la fin que peu de chevaux ; de sorte qu'il se vit contraint d'abandonner la plus grande partie des vivres, faute de bêtes de charge pour les porter, & presque tout leur bagage, leurs habits, leurs tentes, &c. qu'en arrivant à la rivière de Thoula, ils s'étaient vus à la dernière extrémité ; qu'ils avaient été onze jours sans avoir ni pain ni riz, tout ayant été consumé jusqu'au sien même, qu'il avait fait distribuer aux soldats ; qu'ils n'avaient plus ni bœufs ni moutons, quoique les vivres eussent tellement été ménagés, que le riz & les viandes se cuisaient publiquement dans chaque quartier en présence de tout le monde, & qu'ils étaient ensuite distribués également à tous, sans distinction d'officier ou de soldat ; qu'enfin si le roi d'Eluth n'était venu les chercher lui-même, ils ne pouvaient manquer de périr par la faim, étant réduits à une extrême faiblesse, & dans l'impossibilité de joindre l'armée de l'empereur, quoiqu'ils n'en fussent éloignés que de quarante ou cinquante lieues.

Ce général m'ajouta, que cela était arrivé par une disposition

particulière du p.335 Ciel, qui avait voulu perdre les Eluths ; car, disait-il, si le Caldan eut voulu s'informer de l'état où nous étions, & qu'il se fut retiré, comme il le pouvait faire, ou qu'il se fut fortifié dans quelque passage étroit, notre armée périssait sans ressource. On dit même qu'un neveu du roi d'Eluth lui avait donné ce conseil, mais qu'il n'y avait pas déféré, il crut qu'il lui serait aise de défaire une armée épuisée de fatigues ; ainsi il vint lui-même la chercher & l'attaquer ; mais comme les soldats de cette armée n'avaient d'autre ressource que celle de vaincre, ils combattirent en désespérés, & remportèrent ainsi la victoire, qui a entraîné la destruction entière de ces Eluths, & de leur roi.

@

Sixième voyage du père Gerbillon en Tartarie,

fait à la suite de l'empereur de la Chine

en l'année 1696

@

p.336 Le quatorzième d'octobre 1696 & le dix-neuvième de la neuvième lune selon le calendrier chinois, je partis de Peking à la suite de l'empereur, ainsi qu'il me l'avait ordonné.

Ce jour-là nous fîmes 70 lys, presque toujours au nord, & nous vînmes coucher à Tchang ping tcheou, grande ville peu peuplée & à-demi ruinée [1]. Le prince héritier de l'empire, & les autres enfants de l'empereur accompagnèrent Sa Majesté jusqu'à deux lieues de Peking, & s'en retournèrent. Il n'y eut que le fils aîné qui le suivit dans ce voyage, avec le frère aîné de Sa Majesté, qui avait fait partir les deux jours précédents trois mille cavaliers. Le temps fut beau & tempéré tout le jour.

Le 15 nous ne fîmes que vingt lys, au nord, & nous campâmes proche de Nan keou. L'empereur ne voulut pas aller plus loin, pour attendre encore le troisième & le huitième de ses fils, auxquels il avait accordé le jour précédent la permission de le suivre dans ce voyage.

Le temps fut un peu couvert le matin, ensuite il fut serein & tempéré, & même un peu chaud pour la saison.

Le 16 nous fîmes 50 lys, toujours dans les montagnes du détroit de Nan keou. Nous allâmes camper au bord de ce détroit, au-delà d'un bourg, nommé Chatao, qui est à l'extrémité de ce détroit. C'était autrefois une forteresse qui fermait l'entrée du détroit du côté du nord.

p.337 Le temps fut couvert presque tout le jour, & il plut un peu après midi. Après avoir passé une montagne, nommée Palim, qui est presque à l'extrémité septentrionale du détroit, nous commençâmes à sentir un

---

[1] Elle est à présent beaucoup plus peuplée.

air bien plus froid ; le soir il s'éleva un grand vent de nord qui amena le froid, & chassa tous les nuages.

Le 17 nous fîmes cinquante lys, & vînmes coucher à Hoaylay hien.

Le temps fut serein tout le jour, mais il fit un grand vent de nord jusqu'après midi, qu'il commença à diminuer, & cessa tout à fait le soir.

Le 18 nous fîmes encore cinquante lys, & nous vînmes coucher dans un bourg muré, médiocrement grand, nommé Cha tching [1].

Le temps fut serein & tempéré, & sans vent tout le jour.

Le 19 nous fîmes cinquante lys, & nous campâmes en un lieu nommé Tchang hoa yuen, un peu au-delà d'un petit bourg, nommé Ki ming, du nom d'une montagne, au pied de laquelle il est situé. Cette montagne est fort haute, & fort escarpée vers le sommet ; elle est cultivée jusque vers le milieu. Il faut marcher quatorze lys pour aller jusqu'au sommet, sur lequel il y a une pagode. L'empereur y monta avec peu de gens de sa suite. Nous campâmes le long d'une petite rivière, nommée Yang ho ; après l'avoir côtoyée pendant près de trente lys, nous passâmes vers le milieu du chemin une petite ville, nommée Pao ngan, qui me parut fort peuplée.

Le temps fut serein & tempéré tout le jour, & il ne fit que peu de vent.

Le 20 nous fîmes cinquante lys, & vînmes coucher à Suen hoa fou. Nous passâmes d'abord un détroit de montagnes, entre lesquelles coule la rivière de Yang ho, qui par sa rapidité emporte avec elle beaucoup de terre, ce qui rend ses eaux troubles. Il soufflait un vent fort froid dans ce détroit, mais après l'avoir passé, nous entrâmes dans une grande plaine, au milieu de laquelle est la ville de Suen hoa fou. C'est une grande ville qui a été autrefois considérable & fort peuplée du temps de Ming tchao. Il y avait toujours cent mille soldats dans cette ville & aux environs, pour veiller sur les Tartares, & les empêcher de pénétrer dans la Chine de ce côté-là, où l'entrée est bien plus facile que dans la

---

[1] Il est à présent beaucoup plus grand & très peuplé.

plupart des autres. Il n'y avait alors guère plus de mille soldats, tous Chinois. Ils étaient rangés en bataille sous les armes, des deux côtés du grand chemin, à une demie lieue de la ville ; puis un grand nombre de bacheliers, de licenciés, & ensuite le peuple tous rangés le long du grand chemin jusqu'à la ville, étaient à genoux, & battaient la tête contre terre lorsque l'empereur passait. Sa Majesté prit son logement dans la maison d'un de ses métayers, quoique fort médiocre, en comparaison des tribunaux, où il ne voulut pas loger. Il remit aussi le tribut de cette année à toute la banlieue de Suen hoa, & donna des lettres écrites de sa main aux principaux mandarins de la ville, ce qui est un fort grand honneur.

Le temps fut serein & tempéré tout le jour.

Le 21 nous fîmes cinquante-cinq lys, & vînmes coucher à Hia pou, c'est un gros bourg, bien fortifié, à demie lieue de la sortie de la Chine ; il s'y fait un grand commerce de chevaux, de chameaux, & de peaux qui viennent de la Tartarie, & que les Tartares changent pour de la toile, des pièces de soie, des feuilles de thé grossier, & d'autres choses qui leur sont nécessaires.

A peine fûmes-nous partis, qu'il s'éleva un grand vent de nord-ouest fort froid, le temps se couvrit, & vers les trois heures après midi il tomba un peu de neige. Les soldats à qui est confiée la garde de la porte nommée Tchang kia keou, par où l'on sort de la Chine, se p.338 trouvèrent encore sous les armes des deux côtés du grand chemin ; il y avait environ douze ou quinze cents hommes d'infanterie chinoise ; nous y vîmes aussi une troupe d'Eluths, qui étaient venus depuis peu se soumettre aux généraux de l'empereur ; ils étaient à genoux à côté du chemin. Sa Majesté s'arrêta, & fit approcher les chefs, auxquels elle parla environ un demi-quart d'heure, & à son arrivée à Hia pou, elle leur fit donner à chacun un habit de soie, doublé de peaux, & un bonnet à la mantcheou. On donna aux officiers des habits de brocard d'or & de soie.

La hauteur du pôle de Hia pou est de 40 degrés 52 minutes.

Le 22 nous séjournâmes à Hia pou. L'empereur l'ordonna ainsi, afin

que chacun eut le loisir de se pourvoir des choses nécessaires, & de charger le riz que Sa Majesté fit distribuer à chacun pour environ quinze jours. Il ordonna aussi qu'on laissât tous les chevaux maigres, qui seraient conduits à Tai tong, pour y être nourris & engraissés à ses frais, & il fit donner d'autres chevaux à ceux de sa suite, à qui il en avait donné à Peking.

Le temps fut fort froid, assez serein le matin, mais ensuite il se couvrit, & il fit un grand vent depuis les neuf ou dix heures du matin, jusques vers les deux ou trois heures après midi, que le temps redevint serein & le vent s'affaiblit.

Le 23 nous fîmes quarante-cinq lys, dont les cinq premiers furent encore dans la Chine, après quoi nous passâmes la grande muraille dans un détroit, nommé Tchang kia keou, dont j'ai parlé dans le journal de mon premier voyage. Nous marchâmes presque toujours dans les montagnes, & vers le lieu où nous devions camper. L'empereur chassa quelques heures, & fit voler l'oiseau sur quelques faisans. Le lieu où nous campâmes s'appelle Chan hun to lo hai, c'est-à-dire, blanche tête ; il y avait un ruisseau.

Le temps fut serein tout le jour, assez tempéré, pour la saison, qui est ordinairement fort froide en ce pays-là ; après midi il fit un assez grand vent de nord, prenant un peu de l'ouest.

Le 24 nous finies quarante-cinq lys environ au nord-ouest, & nous vînmes camper au milieu d'une grande plaine remplie de très bons pâturages ; aussi est-elle destinée à nourrir les troupeaux de l'empereur. Un gros ruisseau, ou plutôt une petite rivière traverse cette plaine ; avant que d'y arriver, nous grimpâmes une montagne fort haute, nommée Hinkan tabahan ; & en la grimpant, nous sentîmes un froid beaucoup plus piquant qu'il n'était auparavant, quoiqu'il fît toujours un médiocre vent de nord-ouest. Aussi cette montagne était-elle toute couverte de neige, & les ruisseaux qui y prennent leur source, étaient tous glacés.

Quoiqu'il faille beaucoup monter venant du côté de la Chine pour arriver à son sommet, on descend fort peu de l'autre côté, la campagne

y étant presque aussi élevée que le sommet de la montagne ; c'est pourquoi il y fait fort froid. Cependant quand nous arrivâmes au lieu où nous devions camper, qui se nomme Carapalassou, nous y trouvâmes l'air plus tempéré ; il est vrai que c'était vers le midi ; à l'entrée de cette plaine nous trouvâmes un très grand nombre de troupeaux de bœufs & de vaches appartenant à l'empereur. On m'a assuré qu'on en nourrissait quarante mille dans ces plaines.

Le temps fut fort serein avec un vent de nord-ouest assez frais.

Le 25 nous fîmes 45 lys, toujours à peu près au nord-ouest ; nous en fîmes environ trente dans la même plaine où nous avions campé ; nous passâmes d'abord une petite rivière, nommée Pourastai, & après avoir quitté la plaine, nous passâmes une colline presque toute couverte de pierres qui sortaient de terre, & nous entrâmes dans une autre p.339 plaine à perte de vue, où nous trouvâmes cinquante-huit haras de l'empereur, rangés sur une ligne, chacun était de trois cents, tant cavales que poulains, avec un étalon à chaque troupeau. Sur la fin il y avait huit haras de chevaux hongres. Outre cette plaine, le pays voisin, qui est plein de bons pâturages, est destiné à l'entretien de ces haras, & des troupeaux de Sa Majesté ; ce sont des Mongous qui en ont soin, aussi bien que des vaches & des moutons.

L'empereur, après avoir vu ses haras, l'un après l'autre, alla jusqu'au camp où étaient campés les Mongous, auxquels on les a confiés. Les femmes étaient rangées sur une grande ligne, ayant chacune un bandege, où il y avait de la crème, du beurre, du fromage, & du lait qu'elles avaient apporté pour offrir à l'empereur. Il mit pied à terre, & s'assit dans la plaine, où il demeura assez longtemps.

L'empereur a en tout deux cent trente haras semblables [1], chacun de trois cents, tant cavales que poulains de lait, & trente-deux de chevaux hongres au-dessous de trois ans ; car dès qu'ils ont trois ans, on les fait servir, les meilleurs aux écuries de Sa Majesté, & ce qui reste est donné au Tribunal, qui a soin des soldats & des postes. Il a aussi cent-quatre-

[1] Il y en a à présent un nombre beaucoup plus grand.

vingt mille moutons en différents troupeaux ; ce nombre ne diminua point, car on ne fait servir que ce qui est de surplus, aussi bien que des vaches & des chevaux, donc on tient les haras & les troupeaux complets ; tous les ans on les vient examiner avec grand loin.

L'empereur vint toujours en chassant au lièvre, & il s'en trouva assez bon nombre.

Le temps fut fort serein, presque sans vent, & tempéré après que le soleil fut un peu haut ; car auparavant il faisait froid. Ce lieu où nous campâmes s'appelle Tchontcoulam ; il y avait tout proche une petite rivière.

Le 26 nous fîmes 35 lys, presque droit à l'ouest, prenant seulement un peu du nord ; nous fîmes environ les trois quarts du chemin dans la même plaine où nous avions campé, & presqu'au sortir du camp, nous trouvâmes les troupeaux de vaches & de bœufs de l'empereur rangés sur une ligne.

Après les troupeaux de vaches suivaient les troupeaux de moutons, qui s'étendaient jusqu'au-delà du lieu où nous campâmes, qui s'appelle Orvi poulac, & qui est dans une autre plaine, laquelle n'est séparée de la précédente que par une colline. Sa Majesté, avant que de partir, donna aux régulos & aux princes mongous qui la suivaient à ce voyage, des chevaux de ses haras, aux uns cent vingt, aux autres cinquante, & aux autres trente. Il donna aussi aux principaux grands de sa suite à chacun un cheval de monture.

Le temps fut fort serein & fort tempéré tout le jour.

Le 27 nous fîmes 60 lys à l'ouest, toujours dans une grande plaine fort unie, excepté en quelques endroits, mais en petit nombre, où l'inégalité n'était pas même fort sensible.

L'empereur vint toujours en chassant au lièvre, & comme il y en a beaucoup dans cette campagne, il eut le plaisir d'en tuer cinquante-huit à coups de flèche. Les trois princes, ses enfants, en tuèrent plusieurs ; on en prit aussi avec les lévriers & avec l'oiseau, qui est si bien instruit à cette chasse, qu'il n'en manque point, au moins n'en vis-je manquer

aucun de tous ceux sur lesquels on le lâcha. Nous vînmes camper dans un fond proche d'un gros ruisseau, en un lieu nommé Houhou erghi.

Le temps fut serein & presque sans vent tout le jour, aussi fut-il très tempéré.

Le 28 nous séjournâmes pour donner le loisir à l'équipage de se reposer.

Le temps fut serein, mais il fit tout le jour un vent de sud-ouest assez fort.

L'empereur se divertit l'après-dinée p.340 à tirer du fusil & de l'arc au blanc, avec les princes, ses enfants, en présence de la cour ; on admira surtout l'adresse des trois princes.

Le 29 nous fîmes 50 lys au sud-ouest dans un terrain fort inégal, mais rempli de bons pâturages. On y voyait des ruisseaux d'une très belle eau ; aussi trouvâmes-nous en plusieurs endroits de la route des Mongous campés ; l'empereur qui allait toujours en chassant au lièvre, eut la bonté de se détourner pour passer auprès des tentes de ces Mongous, à chaque fois qu'il s'en rencontrait. Ces pauvres gens étaient rangés devant leurs tentes avec leurs femmes & leurs enfants ; les uns offrant du lait, les autres du beurre & de la crème ; les plus aisés avaient préparé quelques moutons à leur manière, & quelques-uns même des chevaux pour présenter à Sa Majesté, qui leur fit donner des récompenses. Il ne se trouva pas tant de lièvres qu'à la dernière chasse.

Le temps fut serein & tempéré tout le jour, avec un petit vent de nord-ouest, qui donna un peu de froid le matin ; nous campâmes dans une vallée assez large où il y a un gros ruisseau qui serpente. Cette plaine était occupée par plusieurs camps de Mongous, qui vinrent saluer l'empereur, & lui faire leurs petits présents ; ce lieu s'appelle Tchnoha, ou Chnoho.

Le 30 nous fîmes 45 lys à l'ouest-sud-ouest ; l'équipage marcha toujours dans un terrain égal ; mais l'empereur fit une bonne partie du chemin en chassant dans des montagnes fort rudes & pleines de pierres qui sortent de terre, il ne se trouva que quelques renards, quelques

faisans, & peu de lièvres. Il y en avait davantage dans le plat pays. Nous campâmes dans une petite plaine proche d'une grande mare d'eau ; ce lieu s'appelle Hoay nor, c'est-à-dire, les deux étangs, parce qu'en effet il y en a là deux grands fort proches l'un de l'autre.

Le temps fut couvert tout le matin, & il faisait même un vent de sud-est, qui faisait craindre que le temps ne se mît à la neige ; mais vers le midi il vint un vent de sud-ouest, qui se tourna peu à peu en ouest, & qui dissipa les nuages ; en sorte que le reste du jour fut serein & assez tempéré. Il vint encore plusieurs Mongous, hommes & femmes, à la rencontre de l'empereur, surtout lorsque nous fûmes proche du camp, parce que près de là il y avait plusieurs petites hordes.

Le 31 nous fîmes 50 lys à l'ouest, prenant quelquefois un peu du nord. Les quinze ou vingt premiers lys l'empereur avec sa suite marcha encore dans des montagnes semblables à celles du jour précédent, & toujours en chassant. Je ne vis que deux renards, quelques lièvres & peu de faisans ; mais après avoir passé ces montagnes, nous entrâmes dans une grande plaine fort unie, pleine de bons fourrages & de lièvres ; l'empereur en tua un grand nombre ; il eut surtout bien du plaisir, & fut fort applaudi d'avoir tué à coups de flèche cinq ou six cailles de suite, sans en manquer aucune ; je lui en vis tuer cinq tout proche de moi, deux en volant, & trois posées à terre ; ces cailles se trouvèrent dans les endroits où la terre avait été labourée cette année ; car il y en a plusieurs morceaux qu'on laboure dans cette plaine, au milieu de laquelle il y a une pagode, dont j'ai parlé dans le journal de mon premier voyage. L'empereur y mit pied à terre, & s'y arrêta quelque temps ; Sa Majesté vit encore des haras de chevaux, & des troupeaux de moutons, qu'on avait assemblés exprès sur sa route.

Il y eut ce jour-là un très grand nombre de Mongous, qui le saluèrent, & qui lui firent leurs présents ordinaires sur la route ; il y en eut aussi quelques-uns qui lui présentèrent des requêtes, & il eut toujours la complaisance de s'arrêter pour les entendre, ou de leur envoyer demander ce qu'ils avaient à lui dire. p.341 Nous campâmes dans cette plaine près d'une petite rivière qui est à l'ouest de la plaine,

& qu'on appelle à cause de cela Paroncol, c'est-à-dire, rivière de l'ouest.

Le temps fut serein & tempéré tout le jour, presque sans vent, excepté le soir qu'il fit un peu de vent d'ouest.

Le premier jour de novembre septième de la dixième lune nous fîmes les deux tiers du chemin, encore dans la plaine où nous avions campé, & le reste dans un terrain inégal. L'empereur vint toujours en chassant, & tua encore une grande quantité de lièvres. Il se trouva en son chemin quelques Mongous qui vinrent le saluer, & il leur fit donner à tous quelque argent.

Le temps fut, comme les jours précédents, serein & tempéré, avec un vent de sud-ouest ; nous campâmes dans une vallée, nommée Houloustou, environnée de petites montagnes de toutes parts, & pleine de bons fourrages ; il y a un gros ruisseau & plusieurs sources d'eau.

Le 2 nous fîmes 30 lys à l'ouest, prenant tant soit peu du nord dans un terrain inégal, plein de petites montagnes entrecoupées de vallées. Quoique l'empereur marchât toujours en chassant, on ne prît que trois ou quatre renards, & bien peu de lièvres. Nous vînmes camper dans une vallée, nommée Mohaitou, c'est-à-dire, pays des charrettes, parce que les Mongous de ce pays se servent de petites charrettes ; il y avait de bonne eau & de bons fourrages.

Le temps fut serein & tempéré, avec un vent de sud-ouest, assez grand vers le milieu du jour, & assez faible le matin & le soir.

Le 3 nous fîmes 35 lys à l'ouest, mais dans un chemin fort difficile ; ce n'était que montagnes ; elles ne sont pas à la vérité extrêmement hautes, mais elles sont rudes à monter, & encore plus à descendre, parce qu'elles sont pleines la plupart de pierres, qui sortent à demi de terre ; nous vîmes dans les gorges de ces montagnes quelques arbrisseaux. L'empereur vint toujours en chassant. Il tua un chevreuil, un renard, & quelques lièvres ; un de ses fils tua aussi un chevreuil ; nous campâmes dans une vallée, où il y a un ruisseau ; ce lieu s'appelle Caraoussou.

Le temps fut serein le matin, mais sur les neuf heures il s'éleva un

grand vent de sud-ouest, qui peu à peu amena des nuages ; ils se dissipèrent le soir.

Le 4 nous fîmes 20 lys à l'ouest, prenant souvent du sud, toujours dans une vallée qui tourne à l'entour des montagnes. L'empereur alla avec peu de suite à une célèbre pagode, éloignée de cinquante lys du lieu où nous avions campé, & revint le soir rejoindre le gros de sa suite. Le lieu où nous campâmes s'appelle Tchahan poulac.

Le temps fut serein, mais un peu plus froid que les jours précédents, à cause d'un grand vent de nord-ouest, qui souffla tout le jour.

Le 5 nous fîmes 50 lys à l'ouest, prenant tantôt un peu du nord, & tantôt un peu du sud, selon la disposition de la vallée dans laquelle nous marchâmes, & le long de laquelle coule une petite rivière, que nous passâmes & repassâmes plus de dix fois ; durant les vingt premiers lys la vallée était assez étroite, ensuite elle s'élargissait beaucoup.

Ce fut là que l'empereur commença à chasser ; il se trouva un grand nombre de faisans & de perdrix ; on prit beaucoup de faisans avec l'oiseau & à la main, après les avoir lassés ; pour les perdrix on ne s'y amusa pas, & l'on ne daigna pas lâcher l'oiseau sur elles. Les montagnes qui s'étendent de côté & d'autre de cette vallée ne sont pas fort hautes ; elles sont pleines de bois du côté qui regarde le nord. Le côté qui est exposé au sud, est tout découvert ; cette vallée était pleine de bons fourrages ; il y avait partout une grande quantité d'absinthe. C'est là principalement que se trouvent les faisans, qui aiment p.342 beaucoup la graine de cette plante.

Le temps fut fort froid le matin, quoiqu'il ne fît qu'un vent de nord-ouest médiocre ; ensuite le soleil étant un peu haut, le froid diminua, & le temps fut toujours serein ; le lieu où nous campâmes dans cette vallée, s'appelle Hara hojo.

Le 6 nous fîmes environ 60 lys, au nord-nord-ouest à peu près ; les vingt premiers furent toujours dans la même vallée où nous avions campé ; il s'y trouva quantité de faisans & de perdrix. Ensuite nous

entrâmes dans une grande plaine qui s'étend à perte de vue à l'ouest ; elle a au nord des montagnes assez hautes, & au sud des collines. Nous passâmes & repassâmes une petite rivière plusieurs fois, & comme son cours est à l'ouest, elle va se grossissant, de manière, que proche le lieu où nous campâmes, il y a des endroits où elle n’est pas guéable ; l'empereur vint toujours en chassant.

Cinq cents Mongous de ce pays qui étaient venus par ordre de Sa Majesté, s'étendaient dans toute la plaine, & faisaient lever tout ce qu'il y avait de gibier. On tua beaucoup de lièvres, & on prit quantité de faisans. Nous campâmes dans cette grande plaine auprès d'une de ces pyramides, qu'on fait dans les plus célèbres pagodes de la Chine. Cette pyramide s'appelle Chahan subarhan, c'est-à-dire, pyramide blanche.

Le temps fut fort froid tout le jour & couvert ; il fit un petit vent de nord-ouest jusque vers le soir qu'il tomba.

Le 7 nous fîmes 40 lys à l'ouest, toujours dans une grande plaine, où il passe une petite rivière que nous traversâmes trois fois. C’est la même que nous avions passée le jour précédent ; il y avait aussi en plusieurs endroits de l'eau, restée de l'inondation de cette rivière. Nous passâmes proche de plusieurs hameaux, où il n'y a que des maisons de terre, dans lesquelles demeurent les Mongous, qui cultivent les terres des environs. Ils étaient tous, grands & petits, hommes & femmes, rangés sur la route de l'empereur afin de le saluer, & ils avaient ou des bois odoriférants allumés, ou de petits présents de beurre, de crème, de brebis, &c. à offrir à Sa Majesté.

En approchant de Queihourhim, ou Houhou hotun, environ à vingt lys, nous trouvâmes tous les soldats mongous rangés sur le chemin à genoux ; ensuite plus près de la ville nous trouvâmes tous les gens du Tribunal appelé Luoan yvey avec les instruments, trompettes, tambours, musettes, &c. & les marques de la dignité impériale, rangés sur des lignes. Ils marchèrent en cet ordre jusque dans la ville, où tout le peuple était à genoux sur le grand chemin & à l'entrée du bourg, dont l'enceinte est de terre ; les femmes étaient aussi rangées sur une ligne à genoux. En approchant de la principale pagode, où l'empereur

devait loger, il y avait bien deux cents lamas rangés en haie, les uns avec leurs instruments de musique, qui sont fort grossiers, les autres avec des étendards de diverses figures, tous revêtus de leurs habits de cérémonie, qui consistent en un manteau jaune ou rouge, qui leur couvre tout le corps depuis le col jusqu'aux pieds, & une demie mitre de drap jaune, avec une frange de laine qui est sur toute la couture. Ils occupaient un fort grand espace jusque dans la pagode où était le principal lama, qu'ils appellent houtouktou.

L'empereur entra dans la pagode, & après avoir mangé dans l'appartement qu'on lui avait préparé, il alla visiter les autres pagodes principales. Il y en a trois considérables, qui ont chacune leur houtouktou, & grand nombre de lamas, qui ne vivent pourtant pas en communauté, & qui sont à peu près comme nos chanoines, ayant chacun leur bien à part, ils s'assemblent seulement dans leurs pagodes pour y faire leurs prières.

Le temps fut serein & assez tempéré tout le jour.

p.343 Le 8 nous séjournâmes. L'empereur après avoir dîné, alla visiter la forteresse, qui est à demi démantelée, quelques autres pagodes, & ensuite il alla camper hors du bourg. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il donna audience à un ambassadeur du talai lama, qui était arrivé ce jour-là. L'empereur lui parla assez fièrement, sur ce que son maître ne lui avait pas envoyé la fille du Caldan qu'il lui avait fait demander, le menaçant de lui faire la guerre s'il ne la lui envoyait. Cet ambassadeur fit présent à l'empereur de plusieurs pièces d'une espèce de drap, semblable à celui qui nous sert en Europe à faire des doublures & des camisoles ; il apporta encore diverses sortes de pâtes de senteur pour brûler.

Le 9 nous séjournâmes au même lieu, & Sa Majesté fit un festin solennel aux soldats mongous qui s'étaient trouvés au dernier combat, & à ceux de la Tartarie orientale du côté de Nincota Aygou, qui ayant campé tout l'été sur la frontière pour observer les mouvements des Eluths, étaient venus avec leur général pour saluer l'empereur.

L'ambassadeur du talai lama, qui était accompagné de plusieurs

lamas, & les principaux lamas qui demeurent à Houhou hotun, furent du festin, & furent placés, les houtouktous parmi les régulos & les princes mongous, & les ambassadeurs parmi les Grands de l'empire. Durant ce festin on leur donna le divertissement de divers instruments qu'on fit jouer, & de la lutte ; plusieurs Mongous luttèrent contre des Mantcheoux & des Chinois.

Le temps fut, comme les jours précédents, serein & tempéré.

Le 13 nous séjournâmes encore.

Le temps fut un peu couvert le matin, mais ensuite il s'éleva un vent d'ouest qui dissipa les nuages ; ce vent s'augmenta après midi, & devint très violent vers le soir.

Le 14 nous séjournâmes.

Le temps fut serein & tempéré, presque sans vent.

Le 15 nous séjournâmes encore.

Le temps fut couvert tout le matin, & il semblait se disposer à la neige ; mais vers le midi les nuages se dissipèrent, l'air redevint serein, & fut toujours tempéré.

Le 16 & le 17 nous séjournâmes encore.

Le temps fut serein & tempéré.

Le 18 nous partîmes de Houhou hotun, & nous fîmes cinquante lys, à l'ouest-sud-ouest, toujours dans une grande plaine fort unie, & cultivée en plusieurs endroits. Nous vîmes sur le chemin à droite & à gauche plusieurs villages, & nous passâmes deux petites rivières. La première n'était qu'un bon ruisseau, mais la seconde était assez profonde quoique peu large. On avait dressé un pont, parce qu'elle ne pouvait se passer à gué. Elle coule au nord-ouest, & va se jeter dans le Hoang ho ; elle s'appelle Tourghen ; nous campâmes dans la même plaine, proche un gros village nommé Ontiin cajan.

Lorsque l'empereur partit de Houhou hotun, il trouva quantité de lamas rangés en haie sur le grand chemin, tous avec leurs habits de cérémonie, enseignes, trompettes, hautbois, &c. de même que lorsqu'il

arriva, il fut suivi d'un grand nombre de régulos & de taikis mongous & kalkas, qui l'étaient venus saluer de toutes parts, auxquels il avait fait beaucoup de caresses ; car il les avait fait entrer dans sa tente, aussi bien que leurs femmes, & leurs enfants ; il les avait régalés, & leur avait fait présent d'habits, de pièces de soie, & d'argent.

L'empereur, pendant son séjour à Houhou hotun, fit aussi acheter tout ce qui put se trouver d'Eluths hommes, femmes, & enfants qui avaient été pris à la dernière bataille ; il se fit une affaire de réunir les familles qui avaient été divisées, le mari avec sa femme, les pères & mères avec leurs enfants. Il eut même p.344 la bonté de leur faire donner à tous des habits de fourrures honnêtes, & il donna ordre qu'on en achetât pour ceux qui se pourraient trouver dans la suite. Il laissa même un officier de sa maison à qui il confia ce soin.

Le temps fut serein, tempéré, & fort calme.

Le 19 nous séjournâmes, pour attendre un détachement de deux mille cinq cents cavaliers, qui revenaient de garder la frontière de la Tartarie appartenante à cette couronne, & qui avaient eu part à la victoire remportée sur les Eluths. L'empereur, qui ne les avait pas vus depuis cette action, alla à leur rencontre, dès qu'ils furent près du camp ; il leur avait déjà envoyé quelques jours auparavant des bœufs & des moutons, avec un des principaux officiers de sa maison. Du plus loin qu'ils aperçurent Sa Majesté, ils jetèrent des cris de joie. L'empereur les fit manger en sa présence, & les fit servir par les Grands & les officiers de sa cour ; il leur marqua la satisfaction qu'il avait du service important qu'ils avaient rendu à sa couronne, surtout de ce que le manquement de vivres & de chevaux ne les avait pas rebutés ; il leur remit tout l'argent qu'ils avaient emprunte de la caisse impériale, qui se montait à cent cinquante mille taëls ; & il promit de récompenser en particulier ceux qui s'étaient distingués. Il demanda ensuite aux principaux officiers un détail de leur fatigue & de leur marche. Tous louèrent le général Fian gou pé, qui avait tellement gagné les cœurs des soldats, qu'ils faisaient sans répugnance tout ce que ce général leur ordonnait.

Le temps fut, comme les jours précédents, serein & tempéré.

Le 20 nous fîmes environ quarante lys, droit à l'ouest, toujours dans la même plaine qui est fort unie, & où nous trouvâmes plusieurs terres labourées, & des villages semés de côté & d'autre. Un peu avant que d'arriver au lieu où nous campâmes, proche d'un village, nommé Tarhan cajan, nous tombâmes sur de petites élévations de terre. Ce sont les restes d'une ville qui était dans cet endroit de la plaine, au temps que régnaient les Tartares Yuen. Il y a eu, dit-on, plusieurs villes dans ce pays, qui dans la vérité est fort bon, & propre à être cultivé. Cependant il n'y a pas un arbre. Nous vîmes encore une tour ou pyramide de pagode, proche le village de Tarhan.

L'empereur vint toujours en chassant au lièvre, & en tua six ou sept. Le vice-roi, le trésorier général, & les juges des crimes de la province de Chan si, vinrent saluer l'empereur.

Le temps fut comme le jour précédent.

Le 21 nous fîmes encore cinquante lys, au sud-ouest, & à l'ouest-sud-ouest, toujours dans la même plaine, dont le terrain est partout fort uni, & fort bon, quoique la terre n'y soit cultivée qu'aux environs de quelques hameaux qu'on trouve çà & là. L'empereur vint toujours en chassant au lièvre, & en tua un bon nombre ; il ne manqua presque aucun de ceux qu'on faisait passer devant lui. Nous campâmes proche d'un gros village, nommé Lysou, où il y avait une pagode.

Le temps fut comme le jour précédent.

Le 22 nous fîmes soixante-dix lys environ, au sud-sud-ouest, & nous vînmes camper sur le bord du Hoang ho, en un lieu nommé Houtan hojo. Les cinquante premiers lys que nous fîmes, furent toujours dans la même plaine, ensuite le terrain était inégal, plein de hauts & de bas, & d'un sable dur, où il y avait beaucoup de lièvres. L'empereur en tua plusieurs.

A dix lys du lieu où nous campâmes, nous trouvâmes les restes d'une ville assez grande, nommée Toto, dont l'enceinte, qui est de terre, subsiste encore ; mais il n'y a dedans que fort peu p.345

d'habitations. On y avait fait un magasin de riz ; on me dit qu'il y en avait plus de soixante-dix mille tan [1]. L'empereur en fit distribuer pour vingt jours à tous ceux de sa suite. A sept ou huit lys du Hoang ho, on voit un grand croissant de petites montagnes, toutes d'une terre sablonneuse. Après les avoir traversées, nous entrâmes dans une grande plaine, où il y a beaucoup de terres labourées, & nous vînmes camper sur les bords de la rivière de Hoang ho, qui coule au sud & au sud-ouest : elle a bien cent-vingt toises de largeur, & roule ses eaux avec beaucoup de rapidité. On avait amené là une vingtaine de barques pour servir au passage de la rivière, en cas que Sa Majesté la voulut traverser. L'empereur alla voir la rivière, tira des flèches, & en fit tirer par ses gens ; elles passèrent presque toutes à l'autre bord. Il est vrai que c'étaient des flèches fort déliées, & faites exprès pour tirer loin.

Le temps fut plus froid qu'à l'ordinaire ; il fit un grand vent de nord-ouest la nuit précédente, qui dura aussi tout le jour, mais moins violent ; l'air n'était pas aussi trop pur.

Le 23 nous séjournâmes.

L'empereur mesura la largeur de la rivière avec son demi-cercle, & il trouva qu'elle avait cent huit pas chinois dans l'endroit le plus étroit.

Le temps fut couvert tout le jour, & plus froid que les jours précédents.

Le 24 nous séjournâmes.

Le temps fut serein tout le jour, mais bien plus froid que les jours précédents, parce qu'il fit un grand vent de nord-ouest.

Le 25 & le premier de l'onzième lune, le vent fut moins fort.

Le 26 l'empereur alla chasser au lièvre à quinze lys du camp, & en prit plusieurs ; on fit les enceintes à pied.

Le temps fut doux & serein.

Le 27 nous séjournâmes ; mais l'empereur suivi d'environ cent-

[1] Un tan est une mesure qui contient plus de cent livres de riz.

cinquante de ses gens passa le Hoang ho en barque, & alla chasser de l'autre côté. Il se servit des chevaux des Mongous qui l'y attendaient. Le régulo, chef des Tartares d'Ortous, avec les autres princes & taikis, le reçurent sur le bord de la rivière, & lui firent leurs présents. Ce qui agréa le plus à l'empereur, furent quelques chevaux fort exercés à chasser le lièvre ; comme il y en a une grande quantité dans le pays, on y chasse souvent. Sa Majesté eut ce jour-là le plaisir d'en tuer cinquante ou soixante, & prit plusieurs faisans avec les oiseaux.

Au retour il passa proche la tente du régulo d'Ortous où on lui servit & à tous ceux de sa suite, quantité de viandes & des fruits secs qu'il avait apportés. Il était venu de trente ou quarante lieues pour recevoir l'empereur sur les limites de son pays.

Le temps fut serein & tempéré, excepté le matin & le soir, où il fit assez froid.

Le 28 nous séjournâmes, & le temps fut comme le jour précédent.

Le 29 nous fîmes environ trente lys au nord-ouest, en remontant le long du Hoang ho, afin d'aller chercher un lieu qui fut assez glacé pour le faire passer sur la glace à tout l'équipage. Nous marchâmes toujours dans la même plaine où nous avions campé, côtoyant ce croissant de montagnes qui l'enferment du côté du nord. Après avoir fait environ quinze ou vingt lys, nous passâmes la petite rivière de Tourghen, qui se jette proche de là dans le Hoang ho. Elle était toute glacée. Elle coule au pied de la ville de Toto, près de laquelle nous passâmes.

Cette ville est carrée comme celles de la Chine ; ses murailles ne sont que de terre, mais d'une terre si bien battue, qu'elle ne s'est éboulée nulle part depuis trois ou quatre cents ans & plus, qu'elle est bâtie. Nous vînmes camper sur le bord du Hoang ho, en un endroit où ce p.346 fleuve était entièrement glacé, & où on le pouvait passer ; mais comme il était tout couvert de glaçons, & par conséquent fort inégal, Sa Majesté ordonna qu'on unît le chemin en cet endroit-là, afin de le passer plus commodément.

Cette plaine est remplie de très bons fourrages, l'herbe était en

plusieurs endroits si haute, qu'on n'y voyait pas marcher les chevaux ; il y avait des faisans en quelques endroits & des cailles, mais peu, & encore moins de lièvres. L'empereur, après avoir passé le Tourghen, fit le reste du chemin en chassant, & prit quelques faisans.

Le temps fut fort froid le matin ; mais ensuite assez doux pour la saison, & toujours serein & presque sans vent.

Le 30 nous passâmes le Hoang ho, qui était suffisamment glacé pour porter toutes les bêtes de charge. Nous entrâmes dans le pays nommé Ortous ; ce pays est tout environné du Hoang ho, & de la grande muraille de la Chine. Ce fleuve forme un grand arc, qui a environ quatre cens lys nord & sud-est, mille quatre cents est-ouest, & tout le pays compris dans cet arc s'appelle Ortous. Il est habité par six étendards de Mongous, tous soumis à l'empereur de la Chine ; ces six étendards font en tout cent-soixante-quinze nurous ou compagnies, chacune de cent cinquante chefs de famille ; plusieurs de ces chefs de famille ont beaucoup de gens sous eux, en sorte que l'un portant l'autre, on peut bien compter mille personnes dans chaque compagnie, selon le rapport qui m'en a été fait par le président du Tribunal des Mongous, qui a le rôle de toutes ces familles.

Ces Mongous errent çà & là comme les autres, avec leurs troupeaux, & demeurent sous des tentes. Il y en a bien peu qui cultivent quelques morceaux de terre. Comme il y a beaucoup de sables qui forment de petites hauteurs, & rendent le pays inégal en plusieurs endroits, & que cependant il y a beaucoup d'herbes fort hautes & de buissons, on y trouve quantité de lièvres, qui se plaisent dans ces sables, & beaucoup de faisans & de perdrix dans les lieux où les herbes sont fort hautes & épaisses ; les princes & les principaux chefs de ces Tartares Mongous d'Ortous, vinrent recevoir l'empereur à l'entrée de leur pays, & amenèrent un grand nombre de leurs gens pour former des enceintes de chasse, & divertir Sa Majesté.

Notre équipage fit environ quarante-cinq lys au sud-ouest, nous en fîmes bien davantage à la suite de l'empereur, qui marcha tout le jour en chassant, & tua grand nombre de lièvres & de faisans ; on en prit

aussi beaucoup avec les oiseaux de proie & à la main. Il y avait aussi une très grande quantité de perdrix, mais on ne s'y amusa pas ; les gens de l'équipage qui suivaient, ne laissèrent pas d'en prendre beaucoup à la main, aussi bien que des faisans & des cailles, lorsque lassés de voler, ils ne faisaient plus que courir.

Le temps fut fort froid le matin, mais plus tolérable sur le midi, & toujours serein. Le lieu où nous campâmes s'appelle Tumssuhay, ou comme disent les Mongous, Tumskaye.

Le premier jour de décembre nous séjournâmes, & l'empereur reçut ce jour-là les présents des Mongous d'Ortous, qui consistaient principalement en chevaux ; il leur fit donner des récompenses. Car c’est la coutume de faire évaluer tout ce que les Mongous offrent à l'empereur, & de leur en donner le prix en soie, en toile, en thé, & en argent.

Le temps fut serein, mais beaucoup plus froid qu'il n'avait été jusque-là, parce qu'il fit tout le jour & une bonne partie de la nuit un grand vent de nord-ouest.

Le 2 nous séjournâmes encore ; mais l'empereur alla à la chasse avec la plus grande partie de ses gens ; il tua cinquante-quatre lièvres, & plusieurs p.347 faisans ; les gens de sa suite en tuèrent aussi un très grand nombre.

Le temps fut serein, & bien plus tempéré que le jour précédent.

Le 3 l'équipage ne fit que vingt lys à l'ouest, & vint camper en un lieu nommé Chahan poulac, du nom d'une fontaine qui est là ; mais l'empereur en fit pour le moins soixante avec les chasseurs & les officiers de sa suite. Comme le pays était toujours semblable à celui des jours précédents, il tua aussi une grande quantité de lièvres, & quatre-vingt-cinq faisans.

Le temps fut serein & assez doux pour la saison, n'ayant fait tout le jour qu'un petit vent d'ouest.

Le 4 l'équipage fit environ trente lys au nord-ouest, & l'empereur

environ soixante en chassant. Nous trouvâmes moins de faisans que les autres jours, mais plus de lièvres ; l'empereur en tua cent douze. Le temps fut comme le jour précédent à peu près ; nous campâmes en un lieu nommé Houstai.

Le 5 nous séjournâmes. L'empereur fit régaler les chasseurs d'Ortous, au nombre de quatre à cinq cents, & leur fit distribuer des pièces de soie & de toile, avec du thé. Il avait envie de faire un festin dans les formes, mais parce qu'il fit un fort grand vent & un froid piquant, il se contenta de faire donner à manger à ces Mongous.

Ce jour-là, un des principaux officiers du roi d'Eluth vint se rendre à l'empereur ; il était parti d'auprès du Caldan avec environ soixante-dix personnes, qui ne pouvaient plus subsister. De plus, il savait que sa femme & ses enfants avaient été pris à la bataille. Quand il fut arrivé avec cette suite auprès du général Fian gou pé, qui était sur la frontière, ce général l'envoya en poste trouver l'empereur, qui le reçut avec bonté ; il lui donna aussitôt audience, & lui présenta même une tasse de vin de sa propre main.

Cet officier rapporta que le Caldan avait encore environ quatre mille personnes, y compris les femmes & les enfants, parmi lesquels il n'y avait guère plus de mille combattants ; qu'ils étaient tous réduits à la dernière misère ; & qu'ils se dérobaient les uns aux autres ce qui est nécessaire à la vie.

Le 6 l'équipage fit encore vingt lys à l'ouest ; l'empereur avec les chasseurs & les officiers de sa suite, chassa tout le jour, & tua cent trente-cinq lièvres ; ses enfants en tuèrent chacun plus de cinquante, & on en tua en tout plus de mille ; aussi faut-il avouer qu'il y en a une quantité incroyable dans ce pays, qui est fort inégal, & de terre sablonneuse, remplie de buissons & d'herbes fort hautes ; on prit encore moins de faisans que le jour précédent. Il y avait assez de perdrix, mais on ne daigna pas s'y arrêter.

Le temps fut, comme les jours précédents, assez doux & fort serein ; nous campâmes en un lieu nomme Quatolohai.

Le 7 on séjourna, mais l'empereur alla à la chasse tout le jour, & tua encore plus de quatre-vingt lièvres, bien qu'il eut les bras fatigués de tirer de l'arc, comme il le dit lui-même plusieurs fois ; il ne se trouva que très peu de faisans & de perdrix. Le temps fut comme le jour précédent.

Le 8 & le 9 on séjourna.

Le temps fut serein & assez tempéré.

Le 10 l'équipage fit encore quinze lys au nord, & vint camper en un lieu nommé Tchekestai. L'empereur chassa tout le jour, & tua cent vingt-un lièvres ; il y en avait partout une grande quantité, le terrain étant toujours de même inégal & sablonneux, & plein de broussailles. On y trouva quelques perdrix, mais presque point de faisans ; on tua aussi un renard.

Le temps fut plus froid que les jours précédents, y ayant eu un vent de nord-ouest assez fort.

p.348 Le 11 nous séjournâmes.

Le vent de nord-nord-ouest ayant continué, il fit grand froid, & le ciel fut couvert de nuages tout le jour.

Le 12 l'équipage séjourna, & l'empereur alla à la chasse ; le terrain était partout le même ; il se trouva aussi la même quantité de lièvres, & Sa Majesté en tua cent vingt-deux. On y vit beaucoup de perdrix, mais pas un seul faisan.

Le temps fut serein, mais fort froid, parce qu'il fit un assez grand vent de nord-ouest le jour & la nuit.

Le 13 on séjourna encore, & ce jour-là il arriva un courrier du général Fian gou pé, qui donnait avis que le Caldan envoyait à l'empereur un courrier de ses principaux officiers, en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix ; Sa Majesté ordonna qu'on lui envoyât l'ambassadeur seul, & qu'on retînt toute sa suite sur la frontière. Il reçut encore un autre courrier de Si ning, qui venait lui donner avis qu'on avait pris un ambassadeur, que le Caldan envoyait

au Grand lama, & deux autres ambassadeurs que le Grand lama, & les princes de Coconor avaient dépêchés au Caldan, & qui s'en retournaient. Ce courrier apportait toutes les lettres que le Caldan écrivait au Grand lama, & aux autres princes de ce pays-là. Ces lettres furent aussitôt traduites ; il y parlait encore fièrement, & marquait qu'il espérait bien se rétablir, il priait le lama de l'aider de ses prières auprès de Fo, &c.

Le temps fut comme le jour précédent.

Le 14 on séjourna, & l'empereur alla encore à la chasse, & tua cent vingt-un lièvres. Le terrain était toujours le même ; il y avait outre les lièvres une prodigieuse quantité de perdrix, & on en prit plusieurs à la course.

Le temps fut un peu moins froid que les jours précédents, mais toujours serein, avec un vent de nord-ouest.

Le 15 & le 16 on séjourna. L'empereur fit un festin aux Mongous d'Ortous, & tira de l'arc & du fusil en leur présence avec ses enfants, & les plus adroits tireurs ; il fit aussi lutter plusieurs de ses gens, & fit distribuer environ dix mille livres en argent aux Mongous d'Ortous, qui avaient servi à chasser. Chacun des soldats eut environ six écus, leurs officiers, environ quinze, & les régulos mongous eurent des habits. Cette fête fut troublée par un vent d'ouest très violent, qui s'éleva un peu après midi, & dura jusqu'au soir ; il fit lever une nuée de sable & de poussière qui couvrait en partie le soleil ; ce vent n'était pas fort froid pour la saison.

Ce jour-là la lettre que les ambassadeurs du Caldan apportaient à l'empereur arriva au camp, & aussitôt elle fut traduite ; il représentait à Sa Majesté, que ce n'était pas lui qui avait donné occasion à cette guerre ; & sans parler de paix ni d'accommodement, il finissait par dire, que puisque Sa Majesté avait promis autrefois d'en bien user avec lui, il la priait de se souvenir de sa parole.

Le 17 nous commençâmes à retourner sur nos pas, nous vînmes camper à Houstai. L'empereur chassa tout le jour à son ordinaire, & tua

beaucoup de lièvres, mais non pas en si grande quantité qu'en allant, parce que nous avions déjà passé par ce pays-là, & qu'on y avait déjà chassé.

Le temps fut serein & médiocrement froid pour la saison, avec un vent d'ouest médiocre.

Le 18 nous séjournâmes.

Le temps fut couvert presque tout le jour, & froid, le vent était sud-ouest. Le soir le ciel redevint serein ; l'ambassadeur du Caldan arriva au camp de l'empereur.

Le 19 nous fîmes 50 lys, & vînmes camper à Tumskai ; l'empereur vint toujours en chassant, mais comme on avait déjà chassé en allant, il se trouva moins de lièvres que les jours précédents. p.349 Il y avait encore beaucoup de faisans, & on en prit quantité.

Le temps fut serein, le vent nord-ouest, le froid insupportable durant le jour, mais il fut très âpre la nuit suivante.

Le 20 nous séjournâmes.

Le temps fut serein, & le vent nord-ouest médiocre, le froid très grand le matin.

Le 21 nous fîmes 40 lys, & vînmes camper sur le bord du Hoang ho, un peu au-dessus du lieu où nous l'avions passé. L'empereur vint encore en chassant, il y avait des lièvres en assez grande quantité, il en tua plusieurs, quoiqu'on eut déjà chassé sur toute cette route-là en allant.

Le temps fut serein, le vent nord-ouest, fort grand, & plus froid considérablement qu'il n'avait encore été.

Le 22 nous séjournâmes.

Le vent de nord-ouest fut encore plus violent que le jour précédent, & il fit si grand froid, qu'on ne pouvait durer un peu à l'air sans être gelé.

Le 23 nous séjournâmes encore.

Le vent cessa un peu après le lever du soleil ; ensuite il vint un peu de vent de nord-est, & l'air se couvrit ; il tomba un peu de neige ; mais le vent s'étant remis au nord-ouest les nuages se dissipèrent ; la nuit le temps fut plus tolérable que les jours précédents.

Le 14 nous séjournâmes encore ; l'empereur ayant su que le général Fian gou pé, auquel il avait mandé de le venir trouver, devait arriver le lendemain au matin, envoya un des principaux officiers de la chambre au-devant de lui, & lui fit mener un de ses propres chevaux, avec un régal de choses à manger.

Le temps fut serein, mêlé pourtant de quelques petits nuages, avec un petit vent de nord-ouest, le froid fut à peu près comme le jour précédent.

Le 25 nous séjournâmes encore. L'empereur envoya dès la pointe du jour les trois princes ses enfants & son frère aîné, accompagnés des principaux grands de sa cour, & des officiers de sa garde, au-devant du général Fian gou pé. Ils le rencontrèrent environ à une lieue du camp, & ils le conduisirent jusqu'au quartier de l'empereur. Sa Majesté lui fit l'honneur de sortir de sa tente, & d'aller au-devant de lui jusqu'à la porte de l'enceinte extérieure de ses tentes, où elle le reçut debout.

Ce général s'étant mis à genoux d'assez loin, pour saluer l'empereur, selon la coutume, Sa Majesté, après lui avoir demandé s'il se portait bien, le fit approcher, & lorsqu'il embrassait les genoux de l'empereur, Sa Majesté le releva & le mena dans sa tente. L'empereur fut fort longtemps en conférence avec lui, & lorsqu'il dîna, il lui envoya plusieurs plats de sa table ; il fit ensuite entrer tous les Grands, & après avoir tenu conseil, & les avoir renvoyés, il demeura encore assez longtemps seul avec le général. Lorsqu'il sortit, il fut salué & embrassé de tous les Grands de la cour, chacun s'empressant de le féliciter ; car il est universellement aimé, & estimé.

Le même jour on donna audience à l'ambassadeur du Caldan & on le congédia. Il assura que son maître avait dessein de se soumettre à l'empereur, dès qu'il saurait que Sa Majesté l'aurait pour agréable, &

qu'elle lui pardonnerait ce qui s'était passé. Comme on se défiait de la sincérité de cette soumission, plusieurs furent d'avis de retenir l'ambassadeur, & d'écrire au Caldan qu'il serait bien reçu, s'il venait sans différer ; leur raison était, que si l'on renvoyait l'ambassadeur, les gens de la suite du Caldan qui étaient ébranlés, & prêts à se rendre, ainsi qu'on l'avait appris de plusieurs transfuges, se rassureraient & demeureraient attachés à la fortune de leur maître ; qu'il paraissait même que c'était là la seule vue que se proposait le Caldan par cette ambassade. Néanmoins l'empereur congédia p.350 honorablement l'ambassadeur, en le chargeant d'une lettre, par laquelle il assurait le Caldan, que s'il venait dans quatre-vingt jours, qui est le terme qu'il lui donnait, il le traiterait avec distinction ; que pendant ce temps-là il ne ferait point avancer ses troupes pour le chercher ; mais que ce terme expiré, s'il ne paraissait pas, il le poursuivrait vivement.

Le temps fut couvert tout le matin, après midi il devint serein ; le vent de nord-ouest, & le froid à peu près comme le jour précédent.

Le 26 nous fîmes 40 lys, & l'empereur, après avoir encore chassé le long du chemin, repassa le Hoang ho avec toute sa suite ; nous vînmes camper sur l'autre bord, au bas d'une colline de sable, en un lieu un peu au-dessous de Coutanhojo ; les chasseurs mongous du pays d'Ortous demeurèrent au-delà du Hoang ho dans leur pays.

Le temps fut serein le matin ; mais il se couvrit vers les dix heures, jusqu'au soir qu'il fit un vent de nord-ouest assez fort. Il fit plus froid que les jours précédents.

Le 27 nous fîmes 80 lys à l'est, partie dans un pays assez uni ; les chasseurs mongous ayant passé le Hoang ho, vinrent encore accompagner l'empereur jusque-là, & firent deux enceintes ; mais il y avait moins de lièvres que dans le pays d'Ortous ; l'autre partie du chemin fut dans des montagnes qui sont assez hautes & couvertes d'herbes touffues ; il n'y paraît ni pierre, ni rocher, ni bois ; il y avait quelques faisans & quelques perdrix ; nous vîmes quelques petites troupes de chèvres jaunes, mais elles s'enfuirent avant qu'on s'en fût approché. Nous passâmes près des débris de deux ou trois villes, dont

il ne reste plus que des murailles de terre. L'équipage marcha presque toujours dans une vallée, entre ces montagnes, & nous vînmes camper en un lieu nommé Hai loustai, où il y avait plusieurs mares d'eau, mais toutes glacées ; il y avait aussi quelques puits & de bons fourrages, mais point de bois.

Le temps fut serein tout le jour ; il fit un froid piquant le matin, & le soir surtout, mais il était assez supportable vers le milieu du jour, aussi ne fit-il qu'un petit vent de nord-ouest.

Le 28 nous ne fîmes que 30 lys à l'est ; nous montâmes d'abord une colline, & ensuite nous entrâmes dans une vallée qui s'étend est-ouest, aussi bien qu'une petite rivière qui est à l'extrémité, & qui s'appelle Oulan mouren ; elle va de l'est à l'ouest méridional de la vallée, & au-delà de la rivière règne une chaîne de collines ; la vallée a environ cinq ou six lys de largeur, & s'étend à l'ouest à perte de vue. Dans cette vallée, qui est d'un terrain fort uni & fort propre à être cultivé, nous vîmes les restes d'une ville, qui était grande au temps que régnait la famille des Yuen ; on n'en voit plus que les murailles de terre, qui sont ruinées en bien des endroits. On trouva dans cette vallée quelques lièvres, & beaucoup de faisans & de perdrix. L'empereur vint toujours en chassant, & en tua plusieurs ; nous campâmes environ à dix ou quinze lys à l'est des restes de cette ville, qui s'appelait Oulan palasson, & en chinois, Hung tching.

La nuit fut extrêmement froide, & le matin aussi, ensuite le froid diminua, le temps s'étant couvert, & ne faisant presque point de vent.

Le 29 nous fîmes 45 lys à l'est, prenant quelquefois un peu du nord, & quelquefois un peu du sud, suivant la même vallée où nous avions campé. Environ vingt lys au-delà, nous entrâmes dans des montagnes, où nous marchâmes encore vingt lys, & ensuite nous campâmes dans une vallée, en un lieu nommé Kiliké, ou Simtnyr petcha.

Le temps fut serein tout le jour, avec un vent de nord médiocrement fort, mais si froid, qu'il gelait le visage ; de sorte qu'il fallait à tous moments se le frotter avec les mains. L'empereur était p.351 cependant

vêtu plus légèrement que personne de sa suite, & il fit admirer sa force & sa patience à supporter le froid.

Le 30 nous fîmes soixante lys à l'est, prenant quelquefois un peu du grande sud ; environ la moitié fut dans un pays assez découvert quoiqu'inégal. Le reste fut presque toujours en montant & en descendant. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois une petite rivière, toute glacée, qui coule dans ces montagnes, & va se perdre dans le Hoang ho ; c'est, me dit-on, la même que nous avions vue les deux jours précédents ; elle s'appelle Ta ho ou Yang ho. Nous campâmes au pied de la grande muraille en-dedans, après l'avoir passée par une porte, nommée Cha hou keou, & par les Tartares Chourghetouka ; les briques & les pierres de la porte sont toutes tombées, il n'y a plus là qu'une muraille de terre, qui encore n'est pas fort haute, & est éboulée en bien des endroits.

On me dit que cette muraille avait été ainsi ruinée par le débordement des eaux, & qu'encore que la rivière de Ta ho, qui passe en cet endroit, soit fort petite, elle s'enfle tellement dans les grandes pluies, par les eaux qui coulent des montagnes, & viennent s'y jeter, qu'elle inonde souvent tout le pays, & entraîne tout ce qu'elle trouve ; elle va se jeter dans le Hoang ho. Je n'ai point vu d'endroit où la grande muraille soit en si mauvais état. L'entrée de la Chine y est très facile ; cependant on n'y fait aucune réparation. Il est vrai qu'il se trouve des détroits dans les montagnes que nous passâmes pour arriver à cette porte, mais comme ces montagnes ne sont la plupart que de terre & de sable sans bois, & sans roche, il ne serait pas difficile à une armée de les passer.

Proche de la grande muraille il y a des maisons, où demeurent les soldats chinois qui y font la garde ; il y en a aussi en-dedans, & à deux lys environ, il y a un gros bourg ou petite ville fortifiée à la manière des Chinois, de bonnes & de hautes murailles, revêtues d'un cordon de pierres par le bas ; le reste est de briques. Cette ville s'appelle Chahoupou, ou Cha ho tching. Il y a bien trois ou quatre cents maisons, & quantité de boutiques. C'est un lieu de commerce. Les Mongous y

viennent vendre leurs denrées, & acheter les choses dont ils ont besoin. Il y a environ mille soldats chinois, cavalerie & infanterie, à la garde de la ville & de la porte de la grande muraille, commandés par un fou tsiang ou lieutenant-colonel. Ces soldats, avec leurs officiers à la tête, se trouvèrent rangés sous les armes en dehors la grande muraille, des deux côtés du grand chemin.

Le temps fut serein, mais il fit un vent d'ouest prenant un peu du nord, très violent & très froid ; quoique nous l'eussions à dos, & que nous fussions vêtus de trois ou quatre fourrures, nous en étions pénétrés, en sorte que la plupart aimaient mieux marcher à pied qu'à cheval. L'empereur campa sous ses tentes, sur le bord de la rivière de Ta ho ; mais la plupart des gens de sa suite allèrent loger dans la ville & dans les maisons d'alentour.

Le 31 nous ne fîmes que vingt lys, au sud & au sud-est, & nous vînmes coucher dans une autre ville, nommée Yeou ouei, une fois aussi grande que Cha ho tching. Depuis trois ans l'empereur y a mis garnison tartare, qu'il a tirée des huit étendards de Peking. Il y a cinq mille soldats avec un général, des lieutenants, & d'autres officiers généraux. L'empereur leur a fait bâtir des maisons pour les loger, eux & leurs familles. Une partie des maisons des soldats est dans la ville, la plus grande partie est au-dehors, en s'avançant vers la grande muraille, & elles s'étendent à près d'une lieue. Chaque soldat a trois petites chambres avec une cour, & les officiers à proportion. Ces maisons sont toutes de briques & couvertes de tuiles. p.352 L'empereur a, dit-on, dépensé cinq ou six millions à construire ces maisons ; les soldats ont la même paye que ceux de Peking. La plus grande partie de cette garnison composait l'armée de Fian gou pé, qui défit cet été les Eluths.

Comme l'empereur avait fait défendre au commandant de faire monter ses gens à cheval, & de les faire mettre sous les armes, ils attendirent tous l'empereur sur le bord du grand chemin, le long de leurs maisons, ayant seulement l'épée au côté, & leurs officiers à leur tête ; ils se mirent à genoux dès qu'ils aperçurent l'empereur, selon la coutume. L'empereur alla loger à l'hôtel du général. C'est une grande

maison, bâtie aux frais de Sa Majesté, à la manière chinoise. Tous les gens de sa suite se logèrent dans la ville comme ils purent.

Le temps fut à peu près semblable à celui du jour précédent, avec le même vent & le même froid.

Le premier jour de l'année 1697 qui était le neuvième de la douzième lune chinoise, nous séjournâmes à Yeou ouei.

Le temps fut serein tout le jour, mais le vent fut moins violent, & le froid un peu moins rude.

Le 2 nous fîmes soixante-dix lys, presque toujours droit à l'est, dans un pays plus découvert & moins inégal que les jours précédents, & dont le terrain est beaucoup meilleur, cependant nous passâmes quelques petites collines, entre lesquelles coule toujours la rivière de Ta ho. Nous vînmes coucher à une petite ville, nommée Tso ouei, à peu près de la même grandeur qu'Yeou ouei, mais elle n'est pas tout à fait si peuplée ; ses murailles sont de même, elle est située sur le penchant d'une colline.

Le temps fut serein & tempéré tout le jour. Il ne fit point de vent.

Le 3 nous fîmes soixante lys, & vînmes coucher en une petite ville nommée Cao chan, beaucoup moindre que les deux précédentes. Nous fîmes bien quarante lys, dans un terrain fort uni, & de bonne terre pour le labourage ; le reste dans un terrain plus inégal & sablonneux en plusieurs endroits. Nous passâmes proche de plusieurs petits forts, & de lieue en lieue on trouvait des tours de terre, avec des fourneaux faits exprès pour allumer des feux, qui servent de signaux en cas d'alarme ; il y a des soldats de garde à toutes ces tours.

Le temps fut, comme le jour précédent, serein & tempéré pour la saison avec peu de vent.

Le 4 nous fîmes soixante lys, presque toujours droit à l'est. Les vingt premiers furent dans un pays assez égal & d'un terrain passablement bon ; les vingt-cinq lys suivants, entre des montagnes & des collines, par des chemins assez étroits, & qui eussent été fort difficiles, s'ils n'eussent été réparés pour le passage de l'empereur. Les quinze derniers lys dans un terrain uni.

Au milieu du chemin nous passâmes proche d'une pagode fameuse dans le pays, parce qu'il y a plusieurs grottes creusées dans le roc, avec des idoles taillées de même dans le roc. L'empereur qui s'arrêta pour voir cette pagode, mesura avec un de nos demi-cercles la plus grande des idoles, qui occupe toute une grotte, & il la trouva haute de 57 tché, ou pieds chinois ; une petite rivière passe au pied de ce rocher. En arrivant à quinze lys environ de Tai tong fou, les soldats que l'empereur y avait envoyés de Peking, lorsqu'il en partit, pour y attendre ses ordres, en cas qu'il eut besoin d'eux, & y engraisser cependant leurs chevaux, se trouvèrent tous rangés sur les bords du grand chemin, ayant leurs officiers à leur tête ; les officiers généraux étaient venus au-devant de Sa Majesté jusqu'à mi-chemin ; après les soldats de Peking, suivaient les soldats chinois du pays, p.353 qui sont en garnison à Tai tong fou, tous sous les armes avec leurs étendards déployés. Je comptai trente étendards de Chinois ; mais il me sembla qu'il y avait assez peu de soldats sous chaque étendard, & qu'ils n'allaient pas à cinquante hommes par chaque étendard. C'était tout cavalerie.

Après les soldats, vinrent les officiers généraux de la province, pour saluer l'empereur, ensuite le gouverneur & les autres officiers subalternes de la ville de Tai tong fou, puis tout le peuple, qui était en très grand nombre. Nous couchâmes dans la ville de Tai tong fou, qui est une des cinq principales de la province de Chan si. Cette ville est fortifiée de bonnes murailles de briques à la manière chinoise, avec ses boulevards. Elle a trois portes avec trois places d'armes dans les entre-deux des portes ; elle est extrêmement peuplée ; les maisons y sont assez bien bâties. On y voit plusieurs arcs de triomphe, tous de bois, fort anciens, & d'une architecture commune ; les rues sont étroites & les maisons assez serrées. Elle a environ neuf lys de tour.

Le temps fut serein & assez doux pour la saison, parce qu'il ne faisait point de vent.

Le 5 nous partîmes de Tai tong fou, où l'empereur laissa les soldats qu'il y avait envoyés, & une partie de ceux qui l'y avaient accompagné, & tous les chevaux maigres pour les y engraisser, & se tenir prêts à

marcher au premier ordre. Sa Majesté laissa aussi ceux de sa suite, qui voulurent venir plus lentement, ayant déclaré qu'il marcherait à grandes journées jusqu'à Peking.

En sortant de la ville par la porte de l'est, nous passâmes une rivière qui s'appelle Yu ho. Elle est assez large, mais elle paraît peu profonde. Nous la passâmes sur un beau pont de pierres à arcades. Nous fîmes quatre-vingt-dix lys, droit à l'est, presque toujours dans un pays fort uni, & dont la terre est bonne. Nous passâmes plusieurs villages & petits bourgs murés ; on continue à y voir de dix en dix lys des tours de terre & de ces fourneaux dont j'ai parlé. Nous eûmes toujours au nord cette grande chaîne de montagnes qui environnent la Chine jusqu'à la mer Orientale. Elles ne paraissaient pas éloignées de nous de plus de quatre ou cinq lieues. Nous vînmes coucher dans un petit village, environné de murailles de terre assez hautes, nommé Van quan tun.

Le temps fut couvert tout le jour, & la neige qui avait commencé à tomber la nuit, continua jusque vers les trois heures après midi ; mais tout se dissipa la nuit par un grand vent de nord-ouest, qui ne dura qu'environ deux heures.

Le 6 nous fîmes quatre-vingt-dix lys à l'est, toujours dans un pays uni & bon pour le labourage ; nous passâmes encore plusieurs bourgs, forts, & villages, entr'autres une ville, nommée Yang ho oei, qui est assez grande & bien bâtie, toute fermée de bonnes murailles. Elle est à douze lys de Tai tong fou. Nous vînmes toujours en nous approchant de cette chaîne de montagnes dont je viens de parler, & nous voyions si distinctement la grande muraille, qui est au pied de ces montagnes du côté du sud, que nous pouvions compter les tours ou boulevards qui sont de distance en distance.

Nous vînmes coucher à Tien tching, ville fermée comme les autres, de murailles de brique assez hautes & assez entières. Cette ville est médiocrement grande, mais la plupart des maisons tombent en ruine, sans qu'on pense à les relever. La stérilité des grains de deux ou trois années consécutives, avec les corvées dont les mandarins vexent ce pauvre peuple, sous prétexte de la guerre, ont fait déserter la plupart

des habitants. Nous passâmes & repassâmes la rivière d'Yu ho.

Le temps fut serein tout le jour, mais vers les neuf heures du matin il s'éleva p.354 un grand vent d'ouest, qui nous eut bien incommodé, si nous ne l'avions pas eu à dos, il dura jusqu'au soir qu'il s'affaiblit un peu.

Le 7 nous fîmes 110 lys, presque toujours droit à l'est ; nous côtoyâmes encore pendant vingt ou trente lys la chaîne de montagnes, au pied de laquelle est la grande muraille. Ces montagnes vont ensuite tournant vers le nord-ouest ; il y avait des collines entre la grande muraille & nous ; nous avions aussi au sud une autre chaîne de montagnes que nous vîmes tout le jour.

Après avoir fait quarante lys, ou environ, dans un pays assez plat, nous entrâmes dans des collines où il fallait souvent monter & descendre ; nous marchâmes presque toujours dans des chemins fort étroits, pendant trente lys ; puis nous trouvâmes une espèce de plaine, où il y avait une ville, nommée Hoai ngan hien, à peu près semblable à Tien tching. Nous passâmes plusieurs autres hameaux, petits forts, & tours de garde, & nous vînmes coucher dans un petit bourg, nommé Pekion tchang fort pauvre, & en fort mauvais état ; nous passâmes plusieurs petites rivières, ou ruisseaux, qui n'ont point de nom, à ce qu'on me dit ; enfin nous sortîmes de la province de Chan si après avoir fait trente lys, & nous entrâmes dans celle de Pe tche li.

Le temps fut serein tout le jour, sans vent, & fort doux pour la saison.

Le 8 nous fîmes 90 lys ; les quarante premiers dans un pays inégal, & pierreux en bien des endroits. Nous passâmes plusieurs fois la rivière d'Yang ho glacée partout, après quoi nous entrâmes dans la plaine de Suen hoa fou, dont le terrain est meilleur & plus égal. Nous fîmes les quarante premiers lys à l'est-nord-est, & les cinquante derniers au sud-est, toujours entre deux chaînes de montagnes, l'une au nord, & l'autre au sud, éloignées l'une de l'autre de quarante à cinquante lys ; à trente lys de Suen hoa, nous trouvâmes un grand étang que forme là l'Yang ho après s'être caché sous terre ; tout était glacé ; nous vînmes coucher à Suen hoa fou.

Le temps fut serein le matin, mais un vent d'est s'étant levé vers les dix heures, l'air s'obscurcit peu à peu après midi, & il fut tout à fait couvert le soir ; il fit plus froid que le jour précédent.

Le 9 nous nous rendîmes jusque sur le bord de la rivière d'Yang ho, un peu au-dessus de Hoa yuen, où nous avions campé en venant. Là nous laissâmes le grand chemin qui va droit à l'est à Pao ngan hien, & nous prîmes celui de Pao ngan tcheou, qui va au sud & sud-ouest. Nous passâmes la rivière d'Yang ho, qui était toute glacée au lieu où nous la traversâmes, ensuite nous grimpâmes sur une montagne fort haute & fort escarpée, dont le chemin était très difficile, surtout pour les bêtes de charge ; c'est ce qui fit que la plupart prirent le grand chemin, quoique plus long de vingt lys, afin d'éviter cette montagne.

De là nous entrâmes dans une grande plaine, extrêmement fertile en toutes sortes de grains, parce qu'elle est partout arrosée de la rivière d'Yang bo. Les gens du pays en ont tiré une infinité de petits canaux qui fertilisent les terres ; en sorte qu'on y sème jusqu'à du riz ; aussi toutes ces terres appartiennent-elles à l'empereur. Il y a cinquante-un fermiers, dont la plupart sont fort riches ; nous couchâmes à Kieou pao ngan, qui est une ville assez grande, dont les maisons sont aussi bien bâties qu'à Peking ; la plupart des boutiques y sont même aussi belles. L'empereur logea dans la maison du principal de ses fermiers ; c'était un palais.

Le temps fut serein tout le matin, ensuite il s'éleva un vent de nord-est qui couvrit un peu l'air, & après midi le vent étant devenu tout à fait nord, il fut assez violent jusqu'au soir, & il fit fort froid. p.355

Le 10 nous fîmes 110 lys, nous repassâmes la rivière, & revînmes joindre le grand chemin de Suen hoa à Peking proche de Cha tching, de là nous passâmes à Tou mou, & nous vînmes coucher à Hoay lay.

Le temps fut serein tout le jour, mais il fit un vent de nord-ouest très violent, & très froid ; bien nous en prit de l'avoir à dos.

Le 11 nous fîmes 110 lys, & nous couchâmes à Tchang ping tcheou, après avoir repassé le détroit des montagnes de Nan keou. Le prince

héritier, accompagné de cinq de ses frères, & des Grands de l'empire qui étaient restés à Peking, vinrent au-devant de l'empereur au milieu du détroit, dans un bourg, nommé Kin yüm quan, où l'on s'arrêta quelque temps.

Les chefs des principaux tribunaux, & tous les autres mandarins tartares, ou tartarisés, du premier ou du second ordre, vinrent pareillement au-devant de Sa Majesté jusqu'à l'entrée du détroit. Les mandarins des ordres inférieurs n'ont pas droit d'aller si loin. Les régulos & les princes du sang saluèrent l'empereur un peu avant qu'il entrât à Tchang ping tcheou.

Le temps fut serein tout le jour ; il fit un vent de nord, mais moins violent que les jours précédents, & par conséquent moins froid ; nous sentîmes surtout que le vent diminuait quand nous eûmes passé le détroit de Nan keou.

Le 12 nous arrivâmes à Peking, après avoir fait 70 lys ; les mandarins qui n'étaient pas venus le jour précédent au-devant de l'empereur, sortirent de la ville, & saluèrent Sa Majesté sur le grand chemin, les uns plus loin, les autres plus près de la ville, selon le rang de chacun ; on avait rangé tous les gens du Tribunal de Luoan youei, depuis la porte de derrière de l'enceinte du palais, jusque bien avant hors des portes de la ville, des deux côtés des rues & du chemin par où l'empereur devait passer. Ils portaient ou traînaient toutes les marques de la dignité impériale, comme il se pratique dans les grandes cérémonies. Quoique l'empereur n'ait pas coutume de faire observer ce cérémonial dans ces sortes de voyages, il le fit en cette occasion, pour donner une haute idée de sa grandeur & de sa magnificence aux Eluths, qui venaient de se soumettre à sa domination.

Le temps fut serein & presque sans vent tout le jour, & fort doux pour la saison.

@

Septième voyage du père Gerbillon en Tartarie,

fait à la suite de l'empereur de la Chine

en l'année 1697

@

p.356 Le vingt-sixième de février 1697 qui était le sixième de la seconde lune de la trente-sixième année de Cang hi, je partis de Peking à la suite de l'empereur, pour aller en Tartarie. Nous fîmes ce jour-là soixante-dix lys, & nous allâmes coucher à Tchang ping tcheou. Le prince héritier, & plusieurs des autres enfants de Sa Majesté le conduisirent jusqu'à deux lieues hors de la ville. L'empereur, avant que de les renvoyer, ordonna à son fils aîné, de partir quatre jours après, pour le suivre. Ensuite il fit venir les deux principaux officiers qu'il laissait auprès de ses autres enfants, & il leur commanda en présence de ses enfants même, de les bien tenir dans leur devoir, & de les reprendre librement, de les châtier même, s'il était nécessaire, les avertissant que s'il apprenait que ses enfants se fussent mal comportés pendant son absence, il s'en prendrait à eux, & qu'il y allait de leur vie. Il prit à témoin les principaux grands de sa cour, du pouvoir qu'il leur donnait sur ses enfants. Sa Majesté en usa ainsi, parce qu'elle avait su que durant son dernier voyage, quelques-uns d'eux avaient un peu excédé la modération avec laquelle ils devaient prendre leurs divertissements.

Le 27 nous passâmes le détroit des montagnes de Nan keou, & nous vînmes coucher à une petite ville qui est à l'extrémité septentrionale du détroit, après avoir fait 70 lys. L'empereur campa p.357 hors des murailles de cette ville, qui n'est proprement qu'un bourg médiocre, fermé de murailles ; il s'appelle Cha tao.

Le 20 nous fîmes 50 lys, & nous couchâmes à Hoay lay hien.

Le premier jour de mars nous fîmes 50 lys, & vînmes coucher dans une petite ville, nommée Cha tching.

Le 2 nous fîmes 50 lys, & nous campâmes proche d'un village, nommé Hia ho, sur le bord de la rivière de Yang ho.

Le 3 nous fîmes 50 lys, & vînmes coucher à Suen hoa fou, dont la hauteur du pôle est de 40 degrés 42 minutes.

Le 4 nous fîmes 70 lys, & nous campâmes proche des murailles d'une ville, nommée Kiung tso ouei ; l'enceinte en est fort grande, & les murs de briques, avec ses tours ou petits bastions carrés assez entiers, mais tout le dedans est ruiné, & il n'y a que très peu de maisons, & d'habitants fort pauvres ; aussi le terroir d'alentour paraît-il fort stérile. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois sur de la glace, toutes les vallées étant couvertes d'eau.

Le 5 nous fîmes 60 lys, & vînmes coucher à Hoay ngan hien.

Le 6 nous fîmes 70 lys ; nous couchâmes à Tien tching. C’est une ville qui a environ une lieue de tour ; mais la plupart de ses maisons sont ruinées. Il y a cependant encore des boutiques fort grandes, & assez bien construites ; elle est de la dépendance de Tai tong fou. On y fait beaucoup de savon avec une espèce de nitre qui sort abondamment de la terre ; aussi toutes les eaux qu'on y boit, sont-elles nitreuses.

Le 7 nous fîmes 60 lys, toujours dans un chemin fort uni, dans une grande plaine, au milieu de laquelle coule une rivière assez large, mais peu profonde ; nous côtoyâmes au nord une grande chaîne de montagnes fort hautes ; & nous vînmes coucher à Yang ho, ville encore plus grande & mieux bâtie que Tien tching ; on y fait aussi beaucoup de savon, & le terroir des environs paraît beaucoup meilleur que dans les autres endroits où nous avons passé depuis Suen hoa.

Le 8 nous fîmes 60 lys, & toujours dans un chemin fort uni, ayant au nord une autre chaîne de montagnes qui est au sud de celle, au pied de laquelle est la grande muraille. Nous vînmes coucher dans un bourg, fermé de murs nommé Kiu lo.

Le 9 nous fîmes 60 lys, dans un chemin bien moins uni que celui des deux jours précédents. Il y avait de temps en temps à monter & à descendre. Le pays est coupé par quantité de fosses, que les eaux ont

apparemment formées pour s'écouler ; le terroir en est bon. Nous couchâmes à Tai tong fou. Les principaux mandarins de la province qui étaient venus recevoir l'empereur, se trouvèrent à une lieue de la ville, vêtus de leurs habits de cérémonie. Ils se rangèrent à genoux à côté du grand chemin, selon la coutume ; lorsque l'empereur passa, les soldats de la garnison de Tai tong se trouvèrent aussi rangés sous les armes, enseignes déployées ; de même qu'une grande multitude de peuple qui se rangea aussi des deux côtés du grand chemin hors de la ville, & dans les rues par lesquelles l'empereur devait passer.

Avant que d'entrer dans la ville, nous passâmes une rivière, nommée Yu ho, sur un pont de pierres, qui est fort long, fort large, & bien solide ; il a dix-huit arches ; les garde-fous sont de grandes tables de pierre de sept ou huit pieds de long chacune, avec des piliers de pierre ; entre ces tables de pierre, sur lesquelles il y a des figures taillées en demi-relief assez grossièrement, & sur chaque pilier, est un animal de pierre ; sur les uns un lion, sur les autres un tigre, & chaque animal est haut d'environ un pied & demi, & est gros à proportion. Aux quatre coins du pont il y a des bœufs de fer, un à chaque coin ; les murailles de la p.358 ville sont bien bâties, & fort entières avec leurs tours ou petits bastions carrés, fort près les uns des autres ; la hauteur du pôle fut trouvée de 40 degrés 16 minutes.

La rivière dont je parle vient de la Tartarie au nord, elle n’est qu'un ruisseau hors de la grande muraille, elle ne porte pas là le nom de Yu ho, qu'elle prend seulement quand elle est entrée dans la Chine, en un endroit, nommé Tching keou. A 80 lys d'ici elle va se jeter, aussi bien que toutes les autres petites rivières que nous avons passées, dans la rivière d'Yang ho, qui passe proche la montagne de Ki ming.

Le 10 nous séjournâmes à Tai tong fou, & l'empereur ordonna que les soldats, le gros bagage le moins nécessaire, & plusieurs officiers de sa suite, prissent le chemin de Ning hia par les dehors de la grande muraille, pendant que lui, avec tout le reste de sa suite, prendrait sa route par dedans la Chine.

Le 11 nous fîmes 70 lys, au sud-ouest, toujours dans une grande

plaine & un pays fort uni. A dix lys de Tai tong fou, nous passâmes une rivière, nommée Chi li ho, qui est assez large, mais peu profonde ; nous rencontrâmes plusieurs hameaux & villages qui paraissaient fort pauvres, & dont la plupart des maisons n'étaient que de terre. Nous trouvâmes aussi sur la route plusieurs petits forts de terre avec des *tun tai*, qui servent à faire des signaux, ainsi que j'ai remarqué dans le journal du voyage précédent. Nous vînmes coucher dans une ville, nommée Hoai gin hien, dont l'étendue n'est pas fort grande, & les maisons la plupart sont assez mal bâties. Il y a cependant une grande rue assez raisonnable ; quoique le peuple y soit pauvre, il est en assez grand nombre.

Le 12 nous fîmes 80 lys. Les trente premiers à l'ouest, prenant tant soit peu du sud ; les trente suivants au sud-ouest, & les vingt derniers au sud-sud-ouest. Le chemin fut toujours dans un plat pays de terres cultivées. Il y avait néanmoins quelques endroits de terrain inégal ; nous passâmes encore plusieurs villages & petits forts de terre. Dans la plupart des villages, quoique les maisons n'y soient que de terre, il y a plusieurs tours carrées de briques, bien solides & fort élevées, où les habitants se retirent avec leurs meilleurs effets en temps de guerre, ou en cas d'alarme. Nous campâmes proche d'un bourg, ou village, fermé de murailles de terre, nommé Tching king tchuang.

Le 13 nous fîmes 60 lys, les trente premiers à l'ouest-sud-ouest, les trente autres au sud-ouest toujours dans un plat pays. Les montagnes que nous avions au nord, étaient moins hautes que les jours précédents, & l'on m'assura qu'au-delà de cette chaîne de montagnes, que nous avions toujours côtoyée depuis Tai tong, à quinze ou vingt lys de distance, il y avait encore une grande plaine de terres labourées avec des villages, des bourgs, & de petites villes à peu près comme dans la plaine où nous marchions.

Les montagnes, que nous avons toujours eu au sud depuis Tai tong, se rapprochèrent, & commencèrent à être bien plus hautes. Nous les voyions environ à trente ou quarante lys de nous toutes couvertes de neige. Nous passâmes deux petits ruisseaux, & nous trouvâmes

plusieurs villages assez peuplés, à en juger par le grand nombre d'hommes, qui étaient sur les grands chemins pour voir passer l'empereur. Sa Majesté s'éloigna un peu du grand chemin en s'approchant des montagnes du nord, pour chasser aux lièvres. Elle en tua sept ou huit. Nous campâmes proche d'un village, nommé Yu lin tsu.

Le 14 nous fîmes 60 lys, à l'ouest-sud-ouest, toujours dans un pays plat. Après avoir fait vingt-cinq lys, nous traversâmes une petite ville, nommée Ma y hien, fermée de murailles, à l'ouest de laquelle coule la rivière de San can ho, p.359 que nous passâmes sur un pont ; elle n'était pas gelée, parce que sa source n'est pas éloignée de là. Elle se forme de plusieurs fontaines qui sortent à gros bouillons environ à deux cents pas du pied des montagnes que nous côtoyions au nord, à peu près à une lieue de distance ; ces sources sont éloignées de vingt ou vingt-cinq lys de Ma y hien, & de dix de So tcheou, où nous allâmes coucher ; avant que d'y arriver, nous passâmes encore une petite rivière assez large, nommée Chi li ho, à dix lys de Tcheou ; cette rivière se va perdre, aussi bien qu'une autre à peu près semblable, qui vient du nord-ouest, dans la rivière de San can ho, qui reçoit toutes les autres petites rivières que nous avons rencontrées depuis Yang ho. Elle coule toujours à l'orient, prenant un peu du nord, jusque à la hauteur de Suen hoa. C'est celle-là même que nous passâmes à quarante lys à l'est de Tai tong fou ; & elle se joint auprès de Pao ngan à la rivière d'Yang bo, & garde son nom de San can ho.

Ces deux rivières s'étant jointes, elles en forment une, qui entre dans la Chine par un détroit de montagnes, nommé Chi hia keou, & prenant le nom de Hoen ho, elle va passer à Cou ko kiao. So tcheou est une ville à peu près semblable à celles par où nous avons passé. Comme les terres de Hoai ngan hien sont sablonneuses, elles ne sont guère propres à porter du froment ; on n'en retire que du millet & d'autres sortes de petits grains ; c'est ce qui fait que le peuple y est fort pauvre. Nous prîmes la hauteur du pôle par la hauteur méridienne du soleil, & nous la trouvâmes de 39 degrés & vingt-huit minutes à peu près.

Je rencontrai un vieillard dans un village qui me parut habile dans la connaissance de ce pays ; il me dit que la grande muraille n'était éloignée de nous au nord-ouest que d'environ quatre-vingt lys ; que Yeou ouei était éloigné de deux cent quarante lys de So tcheou ; & que la grande muraille, depuis Ka ho keou, en allant à l'ouest & au sud-ouest, n'était plus que de terre, & qu'en plusieurs endroits elle n'avait que cinq à six pieds de hauteur ; qu'elle était même presque entièrement ruinée sans qu'on pensât à la relever. Du temps du règne de Tai ming, un régulo faisait sa résidence à So tcheou.

Le 15 nous fîmes 50 lys. Les vingt-cinq premiers au sud, un quart & demi d'ouest, & les vingt-cinq derniers au sud-ouest, toujours dans un pays à peu près semblable. A la sortie de So tcheou, nous passâmes une rivière fort large, mais sans profondeur, en sorte qu'elle ressemblait à une terre inondée. Elle était encore glacée. On me dit qu'elle n'avait point de nom, parce qu'elle a peu de cours, & qu'elle se va aussitôt jeter dans le San can ho. Cependant le vieillard dont je viens de parler, me dit qu'elle s'appelait Ni cou ho.

Nous repassâmes encore cette même rivière à seize lys du lieu où nous campâmes. On l'appelle Ta chui keou ; il est fermé d'un pan de la grande muraille. On y voyait plusieurs petits villages à droite & à gauche de notre route, & un assez gros à l'ouest-nord-ouest de notre camp. Nous prîmes la hauteur du soleil à midi & nous conclûmes la hauteur du pôle de 39 degrés 21 minutes.

Le 16 nous fîmes 50 lys, dont vingt furent presque droit au sud, & jusqu'à une petite ville ou bourg fermé de murailles, nommé Chi tching & presque toujours dans un chemin inégal, montant & dépendant sans cesse, & marchant assez souvent dans des fossés assez étroits ; mais comme les chemins avaient été réparés, on passa partout sans peine, même les charrettes.

Les trente derniers lys, nous allâmes au sud-sud-ouest dans un pays fort uni, & nous campâmes dans un village, nommé Y king. Nous prîmes la hauteur méridienne, qui nous donna 39 degrés 18 minutes de hauteur du pôle. Presque à la sortie de notre camp nous p.360 avions

passé cette branche de la grande muraille, dont j'ai parlé dans le journal d'hier, elle n’est que de terre, environ de douze ou quinze pieds de hauteur, avec des tours de distance en distance, assez près les unes des autres, & dont quelques-unes sont de briques.

Cette branche de muraille prend depuis la grande muraille au nord, & court vers le sud à plus de deux cents lys de l'endroit où nous passâmes, jusqu'à un lieu nommé Yen men keou. Elle ferme le passage de plusieurs détroits de montagnes, à chacun desquels il y a une porte.

A trente lys de Ta chui keou, il y a un autre détroit, qui se nomme Yang fang keou, fameux, parce que le célèbre Ly tse tching, qui détruisit l'empire de Tai ming, passa par-là pour prendre la route de Peking. Il y avait en ce temps-là un célèbre tsong ping, qui gardait ce passage, & une ville assez grande, nommée Nin gou, qui est à vingt-neuf lys de Yang fang keou. Il tint tête durant plusieurs mois à ce chef de l'armée, & lui aurait entièrement fermé le passage, s'il n'avait pas été tué par trahison ; encore sa femme résista-t-elle après la mort de son mari, & mena ses soldats à la charge, jusqu'à ce qu'elle fût tuée elle-même.

Les gens du pays ont bâti un temple à ce tsong ping, qui s'appelait Tcheou, pour honorer sa mémoire ; & l'empereur y envoya deux officiers de sa maison pour le même sujet. Au reste les tours de cette muraille regardent l'orient ; il n'y a aucune défense du côté de l'occident.

Le 17 nous fîmes soixante-dix lys, la plupart droit à l'ouest ; quelquefois nous prîmes tant soit peu du sud, & plus souvent un peu du nord, en sorte que la hauteur du pôle, prise par la hauteur méridienne du soleil, se trouva augmentée de trois minutes depuis le jour précédent, car elle fut trouvée de 39 degrés 21 minutes. Le terrain que nous traversâmes était beaucoup plus inégal, & la vallée plus étroite ; les montagnes des deux côtés moins hautes ; grande quantité de fossés que les eaux avaient creusés dans ces terres sablonneuses & peu liées ensemble. Nous vîmes partout dans ces collines, proche desquelles nous passâmes, beaucoup de maisons qui ne sont que de

terre ; nous en avions déjà vu plusieurs dès que nous fûmes entrés dans la province de Chan si, mais non pas en si grand nombre que les deux ou trois derniers jours. Il y a des portes & des fenêtres à leurs chambres, qui sont faites en espèce de voûte ; ils blanchissent la terre avec de la chaux, & ils y collent du papier, en sorte qu'elles sont aussi propres en dedans que si elles étaient bâties de briques.

Nous campâmes proche d'un bourg, fermé de murailles de briques, nommé San cha. Nous vîmes le long du chemin plus de villages que les jours précédents, & la terre me parut meilleure. On me dit que la grande muraille était au nord à cent lys de nous.

Le 18 nous fîmes cinquante lys, partie au sud-ouest, partie à l'ouest, mais comme le chemin était fort inégal & plein de collines & de fossés, nous fîmes tant de tours & de détours, qu'il est malaisé de déterminer précisément combien valut la route, vu surtout que nous ne pûmes prendre la hauteur du soleil, le ciel ayant été couvert presque tout le jour, surtout depuis le matin jusqu'à midi, qu'il y neigea sans discontinuer à gros flocons.

Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois un ruisseau ou une petite rivière qui n'a point de nom, dont les eaux sont extrêmement troubles ; elle coule au sud-ouest, & va se jeter dans le Hoang ho. On avait détourné son cours pour la faire passer proche de notre camp, parce qu'il n'y avait de l'eau qu'à plus de dix lys de là. Les chemins eussent été fort difficiles pour l'équipage, si on ne les eut pas raccommodés pour le passage de l'empereur.

p.361 J'entrai dans plusieurs maisons creusées dans la terre, & je les trouvai assez commodes. Elles ne sont pas larges, car elles n'ont la plupart que dix pieds, & quelques-unes moins ; mais elles sont fort profondes, elles sont chaudes en hiver, & fraîches en été. Ces peuples se servent d'un poêle fort propre au lieu de cheminée. Ils brûlent une espèce de charbon de terre qui sent mauvais, mais qui fait un bon feu, & qui s'allume aisément. Nous trouvâmes sur notre route plusieurs de ces villages, dont la plupart des maisons sont creusées dans la terre, ainsi que je viens de dire, & nous vînmes camper en un lieu nommé Ly kin keou.

Le 19 nous fîmes soixante-dix lys presque toujours en tournant dans les montagnes ; les quarante derniers étaient semés de montagnes si roides & si escarpées, que je n'aurais pu croire qu'on y fît monter, je ne dirai pas des charrettes, mais même des bêtes de charge, quoiqu'on eût accommodé les chemins en coupant de la terre, & élargissant les passages, surtout ceux qui étaient proche des précipices, dont ces montagnes sont pleines, cependant on y fit passer mulets, chevaux, & chameaux chargés, & même plusieurs centaines de charrettes. Il est vrai qu'on les soutenait, & qu'on les poussait par derrière à force de bras, en même temps que les mulets & les chevaux, aidés par bon nombre d'hommes, les traînaient par devant. Ce qu'il y avait de consolant, c'est que toutes ces montagnes étaient de terres sablonneuses, de sorte que les bêtes de charge avaient plus de prise, & tenaient le pied plus ferme.

Nous ne vîmes pas tant de maisons ni de hameaux que les jours précédents. Il faut bien cependant qu'il y en eut ailleurs que sur le chemin, car toutes ces montagnes étaient labourées, non seulement sur le sommet, mais encore sur le penchant, & partout où elles n'étaient pas tout à fait escarpées. Nous vînmes camper à dix lys avant que de sortir des montagnes, proche d'un village, nommé Nhien yen tsun, où il y avait des fontaines de fort bonne eau ; mais comme il y en avait peu, l'empereur avait commis deux des Grands de sa cour, avec plusieurs officiers, afin de faire distribuer à chacun une certaine quantité d'eau, & de prévenir tout tumulte.

Comme la plus grande partie du bagage n'arriva que fort tard, nous allâmes loger dans une de ces maisons creusées dans la terre, & j'y passai toute l'après-dinée & toute la nuit tranquillement. C'était un antre fort propre ; il avait bien trente à quarante pieds de profondeur, douze ou quinze de largeur, & pour le moins vingt de hauteur. La voûte & les parois étaient bien blanchis ; dans le fond il y avait une estrade pour dormir, qui s'échauffe en même temps qu'on prépare à manger.

Le 20 nous fîmes trente lys, dix dans les montagnes, après quoi nous descendîmes dans une vallée, au bout de laquelle passe le Hoang ho ;

nous fîmes environ huit lys droit à l'ouest jusqu'au bord du Hoang ho, qui coule entre deux chaînes de montagnes escarpées ; & ensuite nous fîmes dix-sept à dix-huit lys droit au sud en suivant le Hoang ho, qui coule en cet endroit nord & sud, & nous vînmes coucher à Pao te tcheou, ville bâtie sur le sommet d'une montagne, à l'est du Hoang ho. Ses murailles sont fort bonnes, partie de pierres de taille, partie de briques. Elle est bâtie fort irrégulièrement contre la coutume de la Chine, parce qu'elle suit la montagne qui est fort escarpée du côté du Hoang ho, & presque de toutes parts. On me dit qu'il y avait dans la ville environ six cents maisons, outre les faubourgs, & plusieurs maisons bâties çà & là au pied des montagnes qui sont à l'est du Hoang ho.

Depuis la fin de cette vallée, que nous passâmes en descendant ces montagnes, il y a aussi plusieurs hameaux. Pao te tcheou p.362 est principalement le lieu d'où sort le poisson nommé *chi hoa ly yu* ; c'est une espèce de carpe, dont la chair est fort délicate & fort grasse ; elle se pêche dans le Hoang ho, dans l'étendue de quinze ou vingt lieues, au-dessus & au-dessous de Pao te tcheou. Les gens du pays attribuent la délicatesse de ce poisson à une espèce d'herbe, ou de mousse, qui croît dans les rochers, le long desquels coule le Hoang ho. Les carpes sont friandes de cette mousse, qui les engraisse, & rend leur chair si délicate, qu'on la préfère à celle des autres poissons, soit de mer, soit de rivière. On en porte tous les ans à Peking durant l'hiver pour l'empereur, & pour les Grands de la cour, auxquels les mandarins de la province en font présent.

Au reste le Hoang ho divise en cet endroit la province de Chan si, qui finit là, de celle de Chen si, qui commence de l'autre côté de la rivière. Nous prîmes par la hauteur méridienne du soleil la hauteur du pôle, que nous trouvâmes de trente-neuf degrés huit minutes.

Le 21 l'empereur & une partie de sa suite passa le Hoang ho, mais tous ne purent pas passer, parce qu'il n'y avait pas assez de barques ; le vice-roi de Chan si en avait fait faire vingt pour le passage, mais chacune ne pouvait porter que cinq ou six chameaux, ou neuf ou dix chevaux à la fois, avec peu de bagage, & la rivière ayant plus de deux cents toises en

cet endroit, & étant d'ailleurs fort rapide, il n'y eut qu'une partie du monde qui pût passer, quoique l'empereur eut envoyé tous les Grands de sa suite pour présider au passage, & empêcher le désordre, & que Sa Majesté y assistât même depuis midi jusqu'à la nuit, & qu'il fît passer des chevaux & du bagage sur les deux barques qu'on avait préparées pour lui, qui étaient ornées de peintures très propres.

Les mandarins de la province de Chen si qui ont ce pays dans leur juridiction, vinrent recevoir Sa Majesté sur le bord de la rivière. Le vice-roi ni le tsong tou n'étaient pas encore arrivés ; nous campâmes à trois lys environ au nord de Pao te tcheou, & aussi loin à l'ouest d'une petite ville presque toute ruinée, qui est sur le haut d'une montagne fort escarpée. Le Hoang ho baigne le pied de cette montagne, & la ville s'appelle Fou ko hien.

Le 22 nous séjournâmes dans notre camp, & tout le jour fut encore employé à faire passer le Hoang ho à l'équipage. L'empereur y assista en personne depuis le matin jusqu'au soir, & fit passer une partie des chevaux à la nage ; je le vis lui quatrième dans une petite barque, allant & venant sur la rivière, & ramant lui-même, pour donner ses ordres au passage. Nous trouvâmes la hauteur du pôle de Fou ko hien de trente-neuf degrés neuf minutes.

Le 23 nous séjournâmes encore, & on acheva de passer le Hoang ho. Le vice-roi de Chan si arriva ce jour-là, avec les principaux mandarins de la province ; ils saluèrent l'empereur, qui leur ordonna de le suivre.

Le 24 nous fîmes 40 lys, presque toujours en tournant dans une vallée entre deux chaînes de montagnes, dont une partie étaient de terre, & les autres de roches, jusque vers le haut, qui était partout de terres labourées ; nous allâmes d'abord droit au nord durant quelques lys, ensuite au nord-ouest, & enfin à l'ouest, prenant quelquefois un peu du sud ; mais il est difficile de bien estimer ce qu'a valu la route, si ce n’est en se réglant sur la hauteur du pôle du lieu où nous campâmes, proche d'une petite ville ou forteresse, nommée Cou chan, située sur une montagne. Cette hauteur du pôle est de trente-neuf

degrés quinze minutes. Il y a un gros ruisseau, ou une petite rivière, dont l'eau est trouble, qui coule le long de cette vallée, & va se jeter dans le Hoang ho ; nous passâmes & repassâmes cette petite rivière douze ou quinze fois, elle p.363 était partout très basse.

Le 25 nous fîmes 65 lys dans de fort méchants chemins ; les vingt premiers dans une vallée fort étroite, entre deux chaînes de montagnes, passant & repassant continuellement la petite rivière que nous avions déjà tant de fois passée le jour précédent ; les quarante-cinq derniers lys toujours en montant & descendant des montagnes, la plupart fort roides, & environnées de précipices. La route fut environ à l'ouest-nord-ouest tout compté ; car nous fîmes des tours & des détours à toutes sortes de rhumb ; nous passâmes après quarante lys proche d'un bourg muré nommé Tchin kiang pou ; ensuite nous campâmes dans une vallée qui se nomme Tsi li ho fort étroite, le long de laquelle coulait un ruisseau ; l'entrée de cette vallée s'appelle Pien chui keou ; la hauteur du pôle en est de trente-neuf degrés vingt-minutes.

Le 26 nous fîmes 60 lys au sud-ouest, & à l'est-sud-ouest, les chemins n'étaient pas tout à fait si mauvais que le jour précédent, mais ils étaient encore étroits & inégaux en plusieurs endroits. Après les dix premiers lys, nous passâmes à la vue d'un bourg nommé Yung si, & nous vînmes coucher en une ville nommée Chin mou hien.

Cette ville est considérablement plus grande que toutes celles que nous avions trouvées depuis Tai tong fou, & il y a bien deux ou trois mille familles. Elle est marchande, parce qu'elle est proche d'une porte de la grande muraille, nommée Yuen yanta, par où les Mongous d'Ortous viennent faire leur commerce ; ils y amènent des chevaux, des bœufs & des moutons, & y apportent des peaux qu'ils vendent ; de l'argent qu'ils ont reçu ils achètent de la toile, des soies, du tabac, & du thé. La grande muraille n'en est qu'à trente lys, & nous en vîmes un pan à douze ou quinze lys avant que d'arriver à Chin mou. Nous passâmes proche d'une petite rivière, nommée Kou ye ho, qui vient du pays d'Ortous où elle prend sa source, à quatre ou cinq journées au nord de Chin mou, où elle

vient passer, & va se jeter dans le Hoang ho, à cent vingt lys de là.

Un peu après que l'empereur fut arrivé à Chin mou, on lui amena le fils aîné du Caldan, qui avait été pris par les gens de Hami. Le fils du petit prince souverain de Hami l'avait accompagné lui-même, & le vint présenter. Celui-ci eut d'abord audience de l'empereur, qui ensuite voulut voir le fils du Caldan. Je le vis aller à l'audience ; c'était un enfant de quatorze ans, assez bien fait. Il était vêtu d'une casaque de drap, avec un bonnet de peau de renard ; son air était triste & étonné. L'empereur le retint assez longtemps en sa présence, où il fut toujours à genoux, & Sa Majesté lui fit plusieurs questons ; il s'appelle Sepden baljou, qui signifie en langue de Thibet, de longue vie, & très heureux. Ce nom lui a été donné par le Grand lama. Le prince de Hami s'appelle Tar kammepec, & son fils, qui était un grand jeune homme, vêtu comme les Mores d'une veste de satin rayé, s'appelle Sakipec. Pec signifie prince en leur langue.

Ce petit prince eluth fit fort bien son personnage ; tout ce qu'il y avait d'Eluths à la suite de l'empereur allèrent au-devant de lui, & s'étant rangés à genoux sur le bord du grand chemin, ils se mirent à pleurer lorsqu'il approcha d'eux ; pour lui, il s'arrêta à cheval avec une contenance ferme, & leur parla avec assez de résolution, sans pourtant montrer de la fierté, ni rien dire qui pût choquer l'empereur ; il se comporta également bien, lorsqu'il fut en présence de Sa Majesté, qui le fit conduire à Peking dès le lendemain. Nous trouvâmes la hauteur du pôle de Chin mou de trente-neuf degrés huit minutes.

Le 27 nous ne fîmes que 10 lys, à l'ouest-sud-ouest. On partit fort tard, parce que le pont qu'on avait construit sur la rivière de Kiu ye ho s'était rompu la p.364 veille, & n'avait pu être raccommodé que vers le midi ; encore se rompit-il une seconde fois avant que la moitié du bagage fut passé. Cette rivière est fort rapide, nous la passâmes à gué, car elle n’est pas profonde, mais les bêtes de somme ne pouvaient tenir contre sa rapidité, & les charrettes ne la pouvaient passer que sur un pont ; nous campâmes immédiatement sur l'autre bord de la rivière. Sa Majesté fit un festin au fils du prince de Hami & à sa suite ; il fit ensuite

lutter plusieurs de ses gens ; il tira de l'arc au blanc avec son fils, & plusieurs de ses officiers, puis il tira lui seul au blanc avec des fusils à vent, qu'il fit voir à ceux de la suite de Hami, qui apparemment n'avaient jamais ouï parler de cette invention. Il leur fit ensuite distribuer de l'argent & des pièces de soie. On fit aussi partir ce jour-là même le fils du Caldan pour Peking, où deux hias de l'empereur furent chargés de le mener en poste.

Le 28 nous fîmes cinquante lys, partie droit au sud, & partie droit au sud-ouest, toujours dans des montagnes de sables mouvants, ce qui rendit les chemins difficiles pour les bêtes de charge, quelque soin qu'on eût pris pour les accommoder. Nous passâmes deux ruisseaux & un village ; puis nous vînmes camper au sud d'un bourg fort misérable nommé Pien ling pou, au milieu des sables mouvants. Nous prîmes la hauteur du pôle, que nous trouvâmes de 38 degrés 55 minutes.

Le 29 nous fîmes quarante lys, presque toujours entre des montagnes, dans une vallée fort étroite, & où il se trouva beaucoup de sables en plusieurs endroits ; il n'y manquait pas d'eau. Nous vînmes camper proche d'un bourg muré nommé Cao kia pou, où il y avait environ deux cents maisons dans une vallée, le long de laquelle coule une petite rivière nommée Tai ho. Nous allâmes nous reposer dans une pagode, situé sur une montagne proche de Cao kia pou, en attendant que nos tentes fussent arrivées.

Nous trouvâmes cette pagode abandonnée ; elle est pourtant fort propre. C’est un grand carré, qui a plus de trente pieds à chaque côté, & qui est élevé de plus de vingt ; il est tout taillé dans le roc fort proprement. On n'a laissé que deux piliers du même roc taillés en colonne pour soutenir la voûte qui est faite en impériale de carrosse. Cette voûte & les quatre côtés sont pleins de petites idoles taillées dans le roc en relief, & peintes de diverses couleurs. Il y a aussi plusieurs grandes idoles de terre toutes dorées. Nous y trouvâmes la hauteur du pôle de 38 degrés 46 minutes.

Le 30 nous fîmes 40 lys au sud-ouest à peu près toujours en montant & en descendant des montagnes de sables mouvants. Il ne

laissait pas d'y avoir quantité de buissons, & même quelques arbres çà & là parmi ces sables. Nous passâmes la petite rivière de Tai ho, qui vient du pays d'Ortous au nord, & qui coule au sud, & va se jeter dans le Hoang ho, à dix ou douze lieues de là. Nous nous rendîmes proche d'un bourg fermé, où il y a environ une centaine de maisons. Il se nomme Kien ngan pou. On trouve une petite rivière à l'est de ce bourg qui coule entre les montagnes. Nous campâmes sur les bords de cette rivière, & nous trouvâmes la hauteur du pôle de 38 degrés 41 minutes.

Le 31 nous fîmes 55 lys, presque toujours montant, descendant, & tournant dans des montagnes de sables mouvants, ou de terres sablonneuses. Tout compté, la route peut valoir environ quarante lys. Nous marchâmes presque toujours à la vue de la grande muraille, & j'eus la curiosité de la passer par une petite brèche que les gens du pays avaient faite pour labourer & ensemencer quelques terres qui sont au dehors.

Cette muraille n’est que de terre battue, ainsi que dans tous les autres p.365 endroits où je l'ai vue durant ce voyage ; elle est bâtie en talus, & a six ou sept pieds d'épaisseur par le haut, & environ quinze pieds de hauteur, avec des tours plus élevées, la plupart de briques, mais éloignées les unes des autres de plus de cent cinquante toises, de sorte qu'elle ne peut guère servir en cet état qu'à empêcher la cavalerie de la passer de plein pied.

Nous vînmes camper à cinq ou six lys au-delà d'un bourg fermé de murailles nommé Choang chan, semblable à ceux des jours précédents, c'est-à-dire, fort misérable, & fort ruiné. Il y avait un ruisseau qui coulait le long de la montagne sur laquelle nous campâmes. Nous trouvâmes la hauteur du pôle de Choang chan pou de 38 degrés 35 minutes. Le ruisseau s'appelle Ouang quan kien.

Le premier jour d'avril, dixième de la troisième lune, nous fîmes 70 lys, les cinquante premiers presque droit à l'ouest, & les vingt derniers au sud-ouest, toujours dans un pays fort inégal, & presque tout de sables mouvants. Durant les cinquante premiers lys, il y avait quantité de grandes herbes & de broussailles, mais les vingt derniers n'étaient

que sables mouvants, sans aucune herbe, amassés çà & là par le vent, & formant de petites collines. Nous côtoyâmes presque toujours la grande muraille, & souvent de très près. Nous allâmes même l'examiner ; elle est toujours de terre battue, & ruinée en plusieurs endroits. Le vent y a jeté tant de sable, qu'il s'y est fait un talus, par lequel on peut monter & descendre à cheval. Les tours étaient environ à cent toises l'une de l'autre, toutes de brique, hautes en dedans d'environ cinq toises & de plus de six en dehors. Elles pouvaient avoir trois toises de largeur à chaque côté en carré ; on entre dans ces tours par une petite porte qui touche la terre. Il y a une autre porte qui sert à mettre des machines pour défendre l'entrée de la cour.

Il y a trois ou quatre gardes dans ces tours, qui sont à demi quart de lieue environ l'une de l'autre, & des tuntai pour allumer des feux, qui servent de signaux. Après avoir fait trente-cinq lys, nous passâmes un petit bourg muré où il n'y avait pas cinquante maisons, plus des deux tiers de l'espace qui est environné de murailles étaient vides. Il y a pourtant un cheou pei, aussi bien que dans chacun des bourgs précédents, avec environ quatre-vingt soldats qui occupent le peu qu'il y a de maisons. Ce bourg s'appelle Tchang lo pou ; il a à l'orient un petit ruisseau de fort belle eau. Nous couchâmes à Yu lin ouei, ville pour le moins aussi grande que Tai tong fou, & guère moins peuplée. Sa garnison ordinaire est de trois mille quatre cents Chinois, commandés par un tsong ping. Un tao réside dans cette ville qui est de la dépendance de Yen ngan fou, aussi bien que tout le pays que nous avons traversé depuis que nous avons passé le Hoang ho. On nous dit qu'elle n'avait que neuf lys de tour, mais à la voir, je lui en aurais donné pour le moins douze.

Comme cette ville est de tous côtés environnée de sables, elle est obligée de tirer de fort loin les commodités de la vie, & tout y est fort cher, excepté les herbages & les légumes qui y sont excellents, aussi bien que les melons d'eau, & les jujubes, à cause des sables qui rendent le sol fort chaud en été. On y fait aussi un grand commerce de bestiaux, & de peaux d'agneau avec les Mongous d'Ortous ; ce qui y

fait subsister un grand peuple. Les murailles ont plus de soixante pieds de hauteur. Les tours & les boulevards, qui sont de briques, sont bien entretenus. Une petite rivière qui s'appelle Vou tin ho, coule à l'ouest de la ville ; elle prend sa source dans le pays d'Ortous, & va se jeter dans le Hoang ho, environ à deux cents lys au sud ; nous trouvâmes la hauteur du pôle de p.366 trente-huit degrés vingt-six minutes.

Le 2 nous fîmes 80 lys. Nous passâmes d'abord la petite rivière de Vou tin, qui est guéable partout, mais fort rapide ; ensuite nous entrâmes dans le pays d'Ortous. A vingt lys environ dans le pays, l'eau en était très claire & très vive ; le long de ses bords où nous marchâmes, il y avait des deux côtés dix ou douze toises en largeur de prairie, qui faisait un effet agréable au milieu de ces sables dont toute la terre est couverte.

Nous vînmes camper dans un lieu, nommé Tala poulac, proche lequel il se trouva un ruisseau. Tout le pays que nous traversâmes était fort inégal, cependant il n'y avait point de montagnes, ni proprement de collines, mais seulement des monceaux de sable, amassés çà & là par le vent. Nous prîmes la hauteur du pôle à midi, à 50 lys environ de Yu lin, & nous la trouvâmes de 38 degrés 22 minutes ; au lieu où nous campâmes elle était de 38 degrés 17 minutes.

Le 3 nous fîmes 70 lys ; les trente ou quarante premiers nous marchâmes presque droit à l'ouest, prenant de temps en temps un peu du sud ; le reste du chemin nous vînmes au sud-ouest & au sud-sud-ouest, toujours dans un pays de sable & inégal, à peu près comme les jours précédents. Nous campâmes sur le bord d'une petite rivière, nommée Hai ho tou, qui est fort large & fort rapide, mais peu profonde, en sorte qu'elle est guéable partout, mais comme son fond est de sable mouvant, les bêtes de somme ne pourraient la traverser, qu'elles ne fussent en danger de s'abattre en plusieurs endroits. L'empereur vint, toujours en chassant aux lièvres & aux faisans ; il en tua & prit quantité ; car tout le pays en était plein. La hauteur du pôle du lieu où nous campâmes était de 38 degrés 10 minutes.

Le 4 nous fîmes soixante lys environ au sud-ouest ; nous passâmes

d'abord la rivière de Hai ho tou, en un endroit où elle est partagée en deux branches. L'empereur arrivant sur le bord, y trouva plusieurs vivandiers qui suivaient son camp à pied. Comme il n'y avait point de pont, ils auraient été obligés de se dépouiller pour passer la rivière, si Sa Majesté n'eut eu la bonté de les faire tous passer en croupe par ses officiers. Ensuite nous montâmes une colline de sable fort droite, & nous marchâmes dans un pays un peu moins inégal & moins sablonneux. Il y avait aussi moins de lièvres & de faisans. L'empereur ne chassa qu'environ dix ou douze lys avant que d'arriver au lieu où il devait camper, qui est au-delà d'une petite rivière, appelée Courkir ; elle est fort rapide, & ses eaux sont fort troubles. Elle vient du sud-ouest, & coule vers le nord-ouest. La hauteur du pôle du lieu où nous campâmes, est de 37 degrés 59 minutes.

Le 5 nous fîmes quarante lys au sud-sud-ouest, dans un pays fort découvert & d'un terrain moins inégal. Nous ne marchâmes dans des sables mouvants qu'environ le tiers du chemin, & nous vînmes camper en un lieu nommé Tcha han poulac, sur les bords d'un petit ruisseau qui serpente dans cette campagne ; l'eau en était fort claire & fort bonne. Il y avait au nord de notre camp des sables, où l'on trouvait beaucoup de perdrix & de faisans. La hauteur du pôle est de 37 degrés 50 minutes.

Le 6 nous fîmes 50 lys environ au sud-ouest, après quoi nous fîmes les deux tiers du chemin dans un terrain inégal, & où il y avait beaucoup de sables mouvants. On y voit une espèce de genièvre qui serpente à terre ; il n’est pas tout à fait semblable à celui d'Europe, & il n'a pas une aussi bonne odeur. Le pays était plein de ces arbrisseaux qui s'étendent en rampant à terre, & s'élèvent en petits buissons comme les nôtres. Le reste du chemin nous le p.367 fîmes dans une grande plaine à perte de vue. Elle était remplie d'herbes fort hautes, & le terroir paraît propre à être cultivé. Il n'y a cependant que quelques petits morceaux de terre çà & là qui paraissent avoir été labourés. On trouve dans cette plaine un petit ruisseau qui coule du sud & du sud-ouest, au nord & au nord-est ; l'eau en est trouble, & coule dans un long fossé qui coupe cette plaine. Nous campâmes le long du rivage de ce ruisseau, en un lieu nommé

Tchel tala, dont la hauteur du pôle est de 37 degrés 41 minutes.

Le 7 nous fîmes environ quatre-vingt lys à l'ouest-sud-ouest, presque toujours dans un pays uni & découvert, & presque sans sables. Nous voyions à vingt lys environ au sud des collines de sable, le long desquelles court la grande muraille. Après avoir fait soixante lys, nous passâmes le long d'un bois qui a plus de dix lys est-ouest, & dont nous ne voyions pas la fin. Nous vînmes camper au-delà d'un ruisseau, dont l'eau était extrêmement bourbeuse. Il coule dans un fossé, dont les bords sont fort escarpés ; aussi avait-on fait trois ponts sur le grand chemin pour en faciliter le partage. Proche du lieu où nous campâmes, nommé Tonghalannor, il y avait plusieurs étangs d'une eau salée & pleine de nitre. Nous trouvâmes sur le chemin quelques tentes de Mongous, mais fort pauvres, & dont plusieurs qui étaient demi nus, venaient demander l'aumône sur le grand chemin.

Le 8 nous fîmes soixante-dix lys ; les vingt ou trente premiers droit à l'ouest ; ensuite inclinant un peu vers le sud, nous fîmes les quinze ou vingt derniers à l'ouest-sud-ouest, de sorte que, tout compté, la route peut avoir été d'environ soixante lys, au sud-ouest. Nous rentrâmes dans la Chine par une brèche faite exprès à la grande muraille, qui n’est là que de terre ; & nous vînmes camper proche d'un bourg fermé de murailles, & fortifié comme les autres ; il s'appelle Ngan pien pou. Il y a peu de maisons, la plupart ruinées. Le terroir était presque partout uni, assez bon, & propre à être cultivé ; il plut tout le jour.

Comme le chemin depuis Yu lin jusqu'à Ngan pien est impraticable, à cause des montagnes escarpées & des sables, l'empereur ne voulut pas le suivre, quoiqu'on l'eût raccommodé pour son passage. Ainsi nous vînmes par le pays d'Ortous, dont le chemin est beaucoup plus facile, & même plus court. Voici les noms des bourgs murés, ou forteresses, qui sont depuis Yu lin, jusqu'à Ngan pien, de quarante en quarante lys de distance. Le long de la grande muraille en dedans de la Chine, de Yu lin à Quey te pou, quarante lys ; de là à Hiang chui pou, quarante lys ; de là à Po lo fou, quarante lys ; de là à Hoa yuen pou, quarante lys ; de là à Oei vou, quarante lys ; de là à Sing pi pou, quarante lys ; de là à

Long tcheou pou, trente lys ; de là à Ong ching pou, quarante lys ; de là à Thin lo pou, quarante lys ; de là à Tsin pien yeng pou, quarante lys ; de là à Ning sui pou, trente lys ; de là à Leou chou kien pou, quarante lys ; de là à Ngan pien pou, quarante lys.

Le 9 nous séjournâmes, parce que c'était le jour de la naissance de l'empereur, qui ne voulut pourtant pas qu'on fît aucune oérémonie.

Le temps fut couvert tout le jour, il plut vers le soir, & neigea une partie de la nuit, & il gela.

Le 10 nous fîmes quatre-vingt lys, presque droit à l'ouest, prenant un peu du nord ; nous suivîmes toujours la grande muraille de fort près ; elle n'était partout là que de terre, de même que la plupart des tours, à la réserve de celles où l'on fait garde qui sont encore de briques. Il y a partout des brèches que l'on ne songe pas à réparer, & l'entrée du pays d'Ortous dans la Chine est facile dans ces quartiers ; car c’est un plat p.368 pays de part & d'autre de la grande muraille ; nous passâmes dans un pou ou bourg fermé de murailles, & fortifié comme les précédents, nommé Tchuen tsin.

Après avoir fait quarante lys, & n'ayant pu arriver à notre gîte avant midi, nous allâmes prendre la hauteur méridienne du soleil sur une des tours de la grande muraille ; elle était de briques, & élevée de plus de trente pieds au-dessus du terrain qui est au dehors de la Chine. Nous trouvâmes la hauteur du soleil de 60 degrés 38 minutes, qui donne 37 degrés 36 minutes de hauteur du pôle. Nous examinâmes curieusement cette tour en dedans. Il y a plusieurs petites chambres ou galeries voûtées, où logent quelques soldats avec leurs familles. Cette tour est environ à vingt lys de Ting pien, qui est le pou, ou bourg fortifié, où nous allâmes coucher. Il est plus grand que les pous ordinaires ; il a environ mille maisons & cinq cents soldats de garnison, avec un fou tsiang. On n'y trouve que de l'eau de puits, & le terroir y est sablonneux. On ne laisse pas de le cultiver, & on me dit que la récolte en était assez bonne.

Environ quinze lys avant que d'arriver à Ting pien, nous passâmes la

grande muraille par une brèche qu'on avait faite exprès pour le passage de l'empereur ; parce que le chemin était meilleur par dehors que par dedans. Cependant ces quinze lys étaient presque tous de sables mouvants. Nous rentrâmes par une autre brèche un peu avant que d'arriver à Ting pien.

Le 11 nous fîmes 60 lys, au nord-nord-ouest, toujours dans un pays découvert, & dont les chemins étaient fort bons ; après avoir fait les trente premiers lys, nous passâmes proche d'un petit pou, dont les murailles & les tours ne sont que de terre ; il se nomme Yen tang pou. Un peu au-delà de ce bourg, se trouve un grand espace de terrain, où l'on fait de très bon sel de nitre. Il faut qu'il y ait de grandes sources d'eau salée & nitreuse ; cette eau se répand dans des espaces du terrain qu'on a disposés exprès ; elle y est desséchée par la chaleur du soleil, & elle laisse un sel fort blanc, après que toute l'humidité en est exhalée. Nous y vîmes plusieurs monceaux de sel, quoique le soleil n'eut pas encore beaucoup de force.

Nous campâmes proche d'un pou, nommé Hoang tchi, dont l'enceinte est beaucoup plus grande que celle de Ting pien ; mais il y a bien moins d'habitants. La hauteur du pôle de ce lieu est de trente-sept degrés cinquante-une minutes ; l'empereur vint en chassant au lièvre une partie du chemin, & en tua plusieurs.

Le 12 nous fîmes 60 lys, les vingt premiers au nord-ouest ; ensuite nous allâmes toujours prenant plus du nord, jusqu'aux vingt derniers, que nous fîmes droit au nord ; de sorte que la route peut avoir valu le nord-nord-ouest ; nous suivîmes toujours la grande muraille de fort près ; elle tombait encore là en ruine ; les terres de la muraille & des tours s'étant éboulées en beaucoup d'endroits, il n'y avait presque plus de tours de briques ; vers le milieu de notre route, nous passâmes proche d'un petit fort de terre, nommé Cau pin, qui joint la grande muraille. La campagne est toujours découverte, & le terrain sablonneux, tantôt plus, tantôt moins ; les terres ne laissent pas d'être cultivées presque partout, & les chemins sont beaux. Nous campâmes proche d'un pou nommé Ngan ting, où il n'y a pas plus de cinquante ou

soixante maisons, & seulement une porte ; l'eau n'y est point bonne, parce qu'elle est toute nitreuse & un peu salée ; la hauteur du pôle est de trente-huit degrés, quatre minutes.

Le 13 nous fîmes 60 lys environ, au nord-ouest, un quart de nord ; nous vînmes d'abord droit au nord-ouest, ensuite au nord-nord-ouest, & à la fin p.369 au nord-ouest un quart, toujours en suivant la grande muraille. La plupart de ses tours sont toujours de terre ; nous en vîmes cependant trois ou quatre plus hautes, plus grandes, & mieux bâties que celles que nous avions vues dans ce voyage. Le chemin que nous fîmes était de sables mouvants, bien fourni de grandes herbes & de broussailles ; il y croît quantité de réglisse. L'empereur vint toujours en chassant ; il y avait une si prodigieuse quantité de lièvres, que Sa Majesté en tira 307 à coups de flèche. Nous campâmes à Hingouyng, petit bourg muré & fortifié comme les précédents ; nous ne pûmes prendre la hauteur, parce que le temps fut couvert tout le jour, il neigea même un peu le matin.

Le 14 nous fîmes 70 lys tout compté à l'ouest-nord-ouest, dans un chemin un peu moins égal, mais aussi il y avait moins de sable, & le terroir était presque partout de terres labourables ; après avoir fait trente lys, nous passâmes proche d'un petit bourg, nommé Naopoula, & nous vînmes camper près d'un autre un peu plus grand, dont les murailles étaient de briques, nommé Tsing chui yng ; nous y trouvâmes la hauteur du pôle de trente-huit degrés vingt-une minutes.

Nous côtoyâmes toujours la grande muraille de fort près ; l'Empereur la passa par une brèche, & marcha en dehors en chassant aux lièvres ; il en tua plus de deux cents lui seul. Tous les mandarins de Ning hia, qui n'étaient pas encore venus au-devant de Sa Majesté, s'y rendirent ce jour-là. Sa Majesté fit tirer de l'arc aux mandarins d'armes à pied & à cheval, comme il a fait durant toute la route ; & ceux qui se trouvèrent trop faibles, furent destitués de leur mandarinat.

Le 15 nous fîmes 70 lys tout compté au nord-ouest, un quart de l'ouest. Le pays était encore plus inégal que le jour précédent ; mais les chemins étaient aisés. Après avoir fait les quarante premiers lys, nous

passâmes proche d'un petit bourg fermé de murailles de terre nommé Hung tchen yng ; ce fut là que les officiers généraux des soldats, que l'empereur avait envoyés de Tai tong à Ning hia vingt jours avant que de partir de Peking, vinrent saluer Sa Majesté ; nous allâmes coucher dans un bourg fermé & fortifié, qui le nomme Heng tching, où il y a environ deux cents maisons, la plupart de terre, & assez misérables. Il est proche du Hoang ho, que les équipages de l'empereur commencèrent à passer dès ce jour-là.

Le temps fut couvert tout le jour, ainsi nous ne prîmes pas la hauteur du pôle. Le terrain que nous traversâmes était partout sablonneux, & peu propre à la culture. Nous suivîmes toujours la grande muraille à vue, mais d'un peu plus loin que les jours précédents ; elle va jusque sur le bord du Hoang ho.

Le 16 nous passâmes le Hoang ho, à deux ou trois cents pas de Heng tching pou ; il est là pour le moins aussi large qu'à Sui te tcheou, aussi profond, & ses eaux également troubles. Nous campâmes sur ses bords ; l'empereur ne voulant pas aller plus loin, afin de donner le loisir à tout l'équipage de passer commodément, comme il fit, sur près de cent barques, qu'on avait fait venir de tous côtés des autres villes, qui sont situées sur les bords du Hoang ho. Il y avait deux grandes barques, faites exprès pour l'empereur, & qui étaient peintes en dedans & en dehors. Il y avait outre cela deux grands pontons pour passer les charrettes & les bêtes de charge ; les autres barques étaient médiocres, & il n'y pouvait tenir que sept ou huit chevaux à la fois, avec des gens & du bagage ; la hauteur du pôle du lieu où nous campâmes était de trente-huit degrés trente minutes.

Le 17 nous fîmes 30 lys, au nord-ouest un quart, dans une grande plaine, qui s'étend au sud à perte de vue à p.370 l'ouest & au nord-ouest, jusqu'à une chaîne de montagnes, qui est éloignée du lieu où nous passâmes le Hoang ho, d'environ cent lys. La plus grande partie de cette plaine est extrêmement fertile, surtout en riz, parce qu'elle est entrecoupée de canaux, par le moyen desquels on fait entrer l'eau dans les campagnes, pour les arroser en temps de sècheresse ; c'est pourquoi

ce pays-là est fort habité. Il y a aussi beaucoup d'arbres. Comme la campagne est fort humide, la boue eût rendu les chemins impraticables en plusieurs endroits, si l'on n'avait eu soin de les réparer.

Après avoir fait environ dix lys, nous trouvâmes une troupe de soldats tartares de la bannière rouge sous les armes, avec leurs étendards des deux côtés du grand chemin ; il y avait peut-être huit-cents hommes, qu'on a fait venir depuis deux ou trois ans de Si ngan fou, pour être en garnison à Ning hia. Après eux était la garnison des soldats chinois, rangés de même en bataille des deux côtés du grand chemin. Il y avait près de cinq mille hommes, dont deux tiers étaient de cavalerie ; ils étaient en fort bon ordre ; chaque compagnie avait un étendard de satin vert, brodé d'or, & chaque dizaine de soldats un autre petit étendard fort propre.

Lorsque nous approchâmes de Ning hia, nous trouvâmes encore les trois mille hommes de la gendarmerie de Peking que l'empereur avait envoyé à Tai tong fou, vingt jours avant qu'il partît de sa capitale. Ils étaient aussi rangés sous les armes des deux côtés du grand chemin, avec leurs officiers à leur tête. Cette gendarmerie était suivie d'une multitude de peuple, qui s'étendait jusqu'aux portes de la ville de Ning hia ; ils avaient tous un hiang à la main.

Nous vînmes coucher à Ning hia, qui est une des plus grandes & des plus célèbres villes qui soient le long de la grande muraille ; elle a plus de dix-neuf lys de circuit. Il y a depuis trois ans une garnison de soldats tartares ; les maisons y sont extrêmement pressées ; il y en a peu qui aient des cours, même médiocres, & on n'en voit aucune qui ait un jardin ; au reste cette ville est fort peuplée & fort marchande. Presque toutes les maisons ne sont que de bois & de terre, excepté les fondements, & environ un pied ou deux au-dessus du niveau de la terre, qui sont de briques. Tout le reste de la muraille, & même la couverture n’est que de terre. Le bois propre à bâtir y est à fort bon marché, parce qu'on le va prendre dans cette chaîne de montagnes, qui est au nord-ouest, à soixante ou soixante-dix lys de la ville, où il y en a une telle quantité, que tous les lieux des environs, de plus de quatre ou

cinq cents lys au loin, en viennent acheter à Ning hia.

Hors de la ville sont deux faubourgs, fermés d'une enceinte de murailles. Celui qui est hors d'une porte du midi, a environ cinq ou six cents maisons ; il y a six portes, deux au nord, deux au sud, une à l'orient, & une autre à l'occident. Toutes ces portes sont doubles avec une place d'armes entre deux. La ville est bâtie en rectangle oblong, & s'étend bien plus loin est-ouest, que nord & sud. Les murailles sont toutes revêtues de briques, mais elle n'a de tours & de boulevards qu'aux portes, elle est terrassée en dedans ; les murailles ont quarante ou cinquante pieds de hauteur, mais elles tombent en ruine en plusieurs endroits ; le quartier de la garnison tartare n’est que de terre.

A dix lys à l'est de la ville, & assez proche du chemin où nous passâmes, sont deux grands étangs, dont l'un a cinquante ou soixante lys de circuit, qui passent pour être fort poissonneux. On y voit quantité d'oiseaux aquatiques, comme canards, oies sauvages, cygnes, &c. Cette ville fournit de bons soldats, & de braves officiers chinois, aussi bien que toute la frontière ; nous trouvâmes p.371 la hauteur du pôle de 38 degrés 35 minutes.

Les 18, 19 & 20 nous séjournâmes à Ning hia ; & le 20 l'empereur fit faire l'exercice aux soldats de la garnison chinoise, dans une place hors de la ville. Il leur fit faire un festin semblable à ceux dont j'ai fait la description dans les journaux des voyages précédents.

Le 21 j'observai l'éclipse du soleil qui fut d'onze doigts & demi environ ; on ne vit aucune étoile ; je pris la hauteur du soleil au commencement de l'éclipse avec le quart de cercle du père Thomas, qui était d'un pied & quelques pouces de rayon ; elle était de 19 degrés 58 minutes, & celle de la fin était de 43 degrés 53 minutes, d'où il s'en suit que l'éclipse commença à sept heures quatre minutes, & qu'elle finit à neuf heures dix minutes, & par conséquent que la durée ne fut que de deux heures six minutes.

Le 22 l'empereur fit le tour de Ning hia. Ce jour-là on publia la mort du talai lama, qui était arrivée il y avait seize ans, & que les lamas de

Poutala qui gouvernent, avaient tenu cachée, selon leur politique ordinaire. L'empereur se doutait il y avait longtemps de cette mort, parce que les ambassadeurs qu'il lui envoyait, ne pouvaient avoir audience, sous prétexte qu'il était en retraite, ce qu'ils appellent en chinois *tsotchen*. Sa Majesté voulant s'éclaircir de la vérité, envoya l'année passée un exprès au tipa, (c'est celui qui gouverne en la place du talai lama) avec ordre précis de voir le talai lama, ou de savoir s'il était mort.

Il ordonnait aussi au même tipa de lui envoyer ; 1° La fille du Caldan, qui est mariée à un des taikis de Coconor qui dépendent du talai lama. 2° Un lama houtouktou dont Sa Majesté était mécontente, parce qu'il avait paru être partisan du Caldan. 2° Un autre lama qui est le plus considérable de tous, après la talai lama, nommé Pantchan houtouktou, qui prenait aussi les intérêts du Caldan. L'empereur menaçait le tipa, que s'il ne lui donnait satisfaction sur tous ces articles, il lui ferait la guerre, & qu'il inonderait de ses troupes tout le pays du talai lama.

Le tipa épouvanté de la défaite du Caldan, envoya un des principaux lamas de Poutala, nommé Nimata houtouktou, qui était déjà venu autrefois en ambassade auprès de l'empereur, & dont Sa Majesté avait été contente, avec une lettre respectueuse, par laquelle il lui promettait de lui donner une entière satisfaction. 1° Il offrait d'envoyer la fille du Caldan, si Sa Majesté l'ordonnait absolument, mais il la suppliait de lui pardonner, puisqu'elle était mariée, & par conséquent sortie de la maison du Caldan, & qu'elle avait passé dans une autre famille. 2° Il priait Sa Majesté d'accorder la même grâce au lama, en considération du talai lama, qui la lui demandait avec instance. 3° Il promettait de ne rien négliger pour faire partir au plus tôt Pantchan houtouktou vers Sa Majesté ; qu'au regard de la personne du talai lama, son envoyé, Nimata houtouktou l'informerait exactement de tout ce qui le concerne.

Cet envoyé vint trouver l'empereur sur la route. Sa Majesté le traita avec plus d'honneur qu'elle n'a encore fait aucun prince étranger. Il alla le recevoir jusqu'à la porte de la seconde cour de la maison où il était

logé ; il accepta les présents, qui consistaient en beaucoup de pastilles, en des étoffes assez semblables à notre ratine, dont nous faisons des doublures de manteaux & de juste-au-corps pour l'hiver, en des grains de corail, &c.

Le lama dit à l'empereur que le vieux talai lama était effectivement mort depuis seize ans, mais qu'avant que de mourir, il les avait assurés qu'il ressusciterait l'année suivante, & qu'il leur avait marqué le lieu où il devait p.372 renaître ; qu'il leur avait recommandé en même temps de le bien élever jusqu'à l'âge de quinze ans, que cependant ils tinssent sa mort très secrète, & qu'ils répondissent à ceux qui demanderaient de ses nouvelles, qu'il était en retraite ; que la seizième année après sa mort, en la dixième lune, ils envoyassent à l'empereur un petit paquet qu'il leur remit entre les mains, dans lequel il y avait une lettre pour Sa Majesté, & une statue de Fo, ou plutôt de sa propre personne ; car il se dit le Fo vivant. Il ajouta, que comme l'intention du talai lama était que sa mort ne se sût que la dixième lune de cette année, il priait Sa Majesté de vouloir garder le secret jusqu'à la dixième lune, & de n'ouvrir le paquet qu'il lui remettait qu'en ce temps-là.

L'empereur le lui promit ; mais comme il voulait être obéi sur les trois autres points, il envoya deux petits mandarins en compagnie de cet envoyé à Poutala, avec une lettre pour le tipa, par laquelle il lui ordonnait d'envoyer la fille du Caldan, & le lama qu'il avait demandé, & de déterminer le temps auquel Pantchan houtouktou se rendrait auprès de lui. Deux jours après leur départ, un officier que Sa Majesté avait dépêché vers le neveu du Caldan, nommé Tchar har arbtan, étant venu rendre compte à l'empereur de sa négociation, lui dit que dans la deuxième lune de cette année, un envoyé du talai lama avait apporté au même Arbtan la nouvelle de la mort du talai lama, & sa prétendue renaissance ; que cette année en la sixième lune, le jeune talai lama, âgé de quinze ans, sortirait de sa retraite, & commencerait à paraître en public, & à donner des audiences.

L'empereur surpris qu'on lui eut fait un mystère d'une chose qui se publiait ailleurs, envoya sur-le-champ en poste rappeler Nimata

houtouktou, & les deux officiers qu'il y avait joints. Ce lama répondit qu'il ne savait point ce qui avait été publié ailleurs, mais qu'il avait exécuté les ordres que lui avait donné le tipa. L'empereur lui dit que puisque la mort du talai lama était publiée ailleurs, il n'était pas nécessaire de la tenir plus longtemps secrète. Aussitôt il fit appeler ce qu'il y avait de princes mongous à sa suite, & il fit ouvrir le paquet que le Nimata houtouktou lui avait remis.

Comme on l'ouvrait, la tête de la statue de Fo tomba à terre, le reste demeurant dans la main de celui qui tenait le paquet. Houtouktou en eut de la confusion. Les princes mongous qui étaient présents, en tirèrent mauvais augure, tandis que l'empereur & les grands Mantcheoux de la cour s'en divertirent.

Le 23 l'empereur alla prendre le divertissement de la pêche & de la chasse, sur un lac qui est à dix lys d'ici ; il tua plusieurs oiseaux de rivière.

Les 24 25 & 26 nous séjournâmes, & l'empereur ne fit point d'autre exercice que de tirer de l'arc avec ceux de ses officiers, qui en savent le mieux tirer.

Le 26 il nous envoya des raisins secs de deux sortes ; on les apporte ici de Si ning, ou de Tou tou fan, & des pays des Yusbeks. Sa Majesté nous fit demander, si nous en avions de la même espèce en Europe. On y voit aussi des raisins de Corinthe qui viennent par la même voie, & on en présenta quantité à l'empereur, lorsqu'il arriva en cette ville, avec plusieurs pièces de serges de toutes sortes de couleurs ; on en fabrique en ces quartiers-là de fort fines & de propres, mais les plus propres sont apportées par les marchands mores qui viennent du côté des Yusbeks, pour trafiquer à la Chine. On présenta aussi à Sa Majesté plusieurs tapis de pieds, assez semblables à nos tapis de Turquie, mais plus grossiers ; on les fait ici, & l'empereur eut la curiosité d'en faire travailler en sa présence, aussi bien que du papier, qui se fait à Ning hia avec du p.373 chanvre battu & mêlé dans de l'eau de chaux. Les mandarins du pays offrirent à l'empereur plusieurs chevaux, mules, & mulets ; car c’est surtout dans ces frontières, jusqu'aux confins de la

province de Chen si, qu'on nourrit quantité de ces mules, & c'est d'ici que sortent les meilleures qu'il y ait dans la Chine.

Le 27 les deux petits mandarins, que l'empereur envoya sur la fin de l'année passée au Caldan avec l'ambassadeur de ce prince, pour l'assurer que s'il venait de lui-même, il le traiterait bien, arrivèrent à Ning hia, & rapportèrent qu'à l'audience qu'ils eurent du Caldan, il répondit qu'il lui fallait délibérer avec ceux de son Conseil de la manière dont il devait se soumettre, que cependant il priait l'empereur de lui marquer en détail quelle sorte de traitement il lui ferait. Les deux envoyés jugèrent que le Caldan n'avait nulle envie de venir se rendre, & qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps pour pourvoir à sa sûreté.

Ce soupçon était confirmé par l'ambassadeur même qui était venu l'année précédente ; car étant retourné auprès de son maître, & ayant taché de lui persuader de venir se rendre à l'empereur, il aperçut que le Caldan n'agissait pas de bonne foi, & qu'il ne cherchait qu'à amuser Sa Majesté par de belles paroles. C'est pourquoi le Caldan lui ayant proposé de retourner une seconde fois vers l'empereur, il refusa la commission, s'excusant sur son grand âge. Peu après il rassembla sa famille, & prit la fuite pour venir se rendre à l'empereur. Il eut le malheur d'être rencontré par le lama Han houksan houtouktou, qui avait deux ou trois cents cavaliers ; il fut attaqué par cette troupe. Une grande partie de ses gens demeurèrent ou tués sur la place, ou prisonniers ; tout son bagage fut pillé, il fut dangereusement blessé lui-même, & eut de la peine à se sauver avec sa femme, son fils, deux petits-fils, & quelques autres. Il vint lui treizième au camp du général Fian gou, qui est toujours sur la frontière.

Cet ambassadeur qui se nomme Keley koüing, & qui, comme j'ai dit dans un autre journal, était un des principaux confidents du Caldan, ne pouvant pas venir si vite à cause de ses blessures, avait envoyé son fils avec les deux petits mandarins de l'empereur ; Sa Majesté l'a fort bien traité, il lui a donné aussitôt des habits fort propres à la mantcheou, & l'a mis parmi ses hias. Toutes ces nouvelles déterminèrent l'empereur à faire partir incessamment un corps de deux mille cavaliers, qu'il tenait

tout prêts pour aller à la suite du Caldan, & l'empêcher de s'échapper.

Les 28 29 & 30 nous séjournâmes.

Le premier jour de mai l'empereur sut que le lama Han houksan houtouktou, avait dessein de revenir vers les bords du Hoang ho, pour y mettre ses chevaux à l'engrais, & que sa suite était d'environ deux cents hommes. Il fit partir à l'instant 150 cavaliers choisis, avec de bons officiers, pour l'aller joindre & le combattre. Keley koüing arriva, & confirma à l'empereur que Tanguilan neveu du Caldan était prêt de se rendre, si on l'assurait de sa grâce, mais que pour le Caldan, il n'y avait nulle apparence que ses propositions fussent sincères.

Les 2, 3 & 4 nous séjournâmes encore ; j'allai me promener dans la campagne qui commençait à être agréable. La verdure naissante des arbres, des blés, & des herbages formaient un spectacle très amusant. J'eus même le plaisir de voir couler l'eau du Hoang ho, dans un de ces grands canaux qui traversent toute la campagne. On venait d'ouvrir des de écluses faites à ce dessein. Tous les ans on emploie plus de deux mille hommes pendant un mois entier à raccommoder ces canaux, qui sans ce soin seraient bientôt comblés par le sable & la terre que cette rivière entraîne avec elle. Quand ces grands p.374 canaux sont pleins, chacun fait une ouverture vis-à-vis de son champ, pour y recevoir l'eau, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment arrosé, après quoi on ferme l'ouverture. Toutes les fois que la campagne est sèche, faute de pluie, on remplit les canaux, & on arrose les champs à proportion du besoin qu'ils en ont.

La plupart des terres sont fort grasses ; c'est pourquoi on n'emploie guère la charrue pour les labourer ; mais on emploie la bêche à force de bras. Elles sont toutes partagées en grands carrés ; autour est un chemin élevé, dans lequel est creusé un petit canal, par où l'on fait entrer l'eau. On voit en beaucoup d'endroits quantité de salpêtre qui sort de terre ; d'autres, où il y a des salines naturelles. On ne fait que creuser un ou deux pieds en terre, pour trouver des puits inépuisables d'eau salée, dont on remplit de grands carrés de terre durant les chaleurs, comme il se pratique dans les salines qui sont sur le bord de la mer.

A trois ou quatre lys au nord de la ville, on trouve une grande pagode qui sert de forteresse, parce qu'elle est environnée de bons murs ; au milieu est une grande pyramide carrée à neuf étages, toute bâtie de briques, & enduite de terre blanchâtre, qui paraît être de pierre de taille. Plus de cent bonzes habitent cette pagode, & y vivent commodément du revenu des terres qui sont aux environs, & qui appartiennent à la pagode, de même qu'un étang qui en est proche, & qui fournit des roseaux suffisamment pour leur chauffage pendant toute l'année. On ne voit point de villages dans cette campagne, mais on la peut appeler un village continuel ; car les maisons des paysans y sont répandues de tous côtés, environ à cent pas l'une de l'autre, plus ou moins. Chacun a sa maison dans les terres qu'il cultive ; ces maisons ne sont que de terre, & on assure que la pluie n'y pénètre point. Enfin ce pays est un des plus beaux & des meilleurs que j'aie jamais vus ; aussi les vivres y sont-ils à grand marché, & c'est ce qui y attire un peuple infini.

Le 5 nous partîmes de Ning hia, & nous fîmes soixante-dix lys environ, au nord-nord-est, & toujours dans un pays uni & bien cultivé. Plus on s'éloigne de Ning hia, en s'approchant des montagnes, moins il y a de maisons dans la campagne, & moins les terres sont belles ; il ne laisse pas d'y avoir de temps en temps des canaux tirés du Hoang ho pour arroser les terres. A quarante lys de Ning hia, nous passâmes proche d'un petit bourg fermé de terre, nommé Yao fou pou, & nous vînmes camper proche d'un village.

Le 6 nous fîmes cinquante lys au nord-nord-est ; après en avoir fait un peu plus de trente, nous passâmes dans un bourg bien fermé de murailles de briques, mais sans tours ni boulevards ; il se nomme Pin lo tchin ; puis nous campâmes à deux ou trois lys de la grande muraille, proche d'un canal du Hoang ho, tiré exprès, pour ramasser les eaux qui s'écoulent dans la campagne des environs, à ce que je crois ; car le grand canal est beaucoup au-dessous du niveau de la campagne. La hauteur du pôle de la grande muraille en cet endroit, est de trente-neuf degrés deux minutes. Ce lieu se nomme Liou fou mou hé.

L'empereur s'éloigna du grand chemin pour aller chasser proche des montagnes nommées Holang chan, & en tartare, Alajan alin. Ces montagnes sont au nord de Ning hia, & courent presque est-ouest dans l'étendue de trois ou quatre cents lys. On m'a dit qu'il y avait trois cent soixante passages, dont la plupart sont fermés de murailles. Il y en a cependant quelques-uns où on a laissé des portes ouvertes. Ces passages sont gardés par des soldats chinois qui dépendent du tsong ping de Ning hia.

La grande muraille aboutit d'un côté vers l'extrémité orientale de cette chaîne de montagnes, & elle recommence à l'extrémité occidentale ; elle est p.375 interrompue dans toute l'étendue de ces montagnes, où elle serait inutile. Ces montagnes n'ont que neuf à dix lys de profondeur en plusieurs endroits, & immédiatement au-delà est le séjour d'un prince eluth, nommé Patourou tchonom, qui y vit avec ses gens, à la manière des Tartares, du revenu de ses troupeaux. Il est de la maison du Caldan, & s'étant brouillé avec lui, il vint, il y a sept ou huit ans, se soumettre à l'empereur, qui l'a depuis fait peilé, ou régulo du troisième ordre. Ce pays appartenait proprement aux Kalkas, qui l'ont abandonné depuis les guerres qu'ils ont eu avec les Eluths.

Le 7 nous fîmes environ cinquante lys au nord, toujours en côtoyant les montagnes de Holang chan. Le pays que nous traversâmes était fort uni, mais nullement cultivé, parce qu'il est au-dehors de la grande muraille, que nous passâmes, après avoir fait deux ou trois lys. Elle est encore en plus mauvais état que dans les autres endroits que nous avons vus en venant ; car outre qu'elle n’est que de terre fort basse, & peu épaisse, elle tombe presque partout en ruine, sans que l'on y fasse aucune réparation. Nous vînmes camper le long d'un bras du Hoang ho, à sept ou huit lys du pied des montagnes, qui sont là fort escarpées & toutes chauves. Le lieu où nous campâmes s'appelle Chao ma ing.

Le 8 nous séjournâmes, parce que le temps était fort couvert, & menaçait de pluie ; cependant le temps redevint serein. L'empereur ayant reçu avis par un courrier, que les princes de Kokonor avaient résolu d'accompagner les ambassadeurs qu'il leur avait envoyés, & de

venir tous ensemble le saluer, prit le parti de les attendre, en s'avançant cependant à petites journées.

Le 9 nous fîmes seulement trente lys, au nord-est environ, toujours dans la même plaine, qui était remplie de buissons & d'herbes, surtout aux environs du lieu où nous campâmes, nommé Chi tsui tse, le long du Hoang ho. Il y avait beaucoup de lièvres, & quelques faisans, dans le pays que nous traversâmes.

Le 10 nous séjournâmes, parce qu'il fit un grand vent qui s'éleva deux heures avant le jour.

Le 11 nous fîmes quarante lys, presque au nord. Cependant comme nous marchâmes presque toujours sur le bord du Hoang ho, parce que les sables dont tout ce pays est plein, y sont plus tolérables, & moins mouvants, nous fîmes de temps en temps quelques détours, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, de sorte que la route, tout compté, ne doit être que de trente-cinq lys au nord. Nous campâmes sur les bords du Hoang ho, en un lieu, aux environs duquel il y avait plus de fourrage qu'ailleurs. La hauteur du pôle y était de trente-neuf degrés vingt-huit minutes, proche d'un lieu nommé Hoang tou ouen.

Le 12 nous fîmes 40 lys au nord, toujours en suivant le Hoang ho, qui est tout bordé de haies & d'arbrisseaux, la plupart de saules & de buissons. Le terrain était sablonneux, plein de lièvres. On ne voyait presque plus de montagnes à l'ouest ; mais à l'est de l'autre côté du Hoang ho, environ à dix ou quinze lys, il y en avait d'assez hautes qui nous paraissaient nues & sans arbres. Nous campâmes sur le bord de la rivière, en un endroit fort sablonneux & inégal, mais aux environs il y avait d'assez bons fourrages. Cette montagne, vis-à-vis de laquelle nous campâmes s'appelle Hoai tong.

Le 13 nous fîmes encore 40 lys au nord, un quart de nord-ouest, faisant de temps en temps quelques petits détours vers l'est ou vers l'ouest, suivant le cours du Hoang ho. Les dix derniers lys étaient tous de sables mouvants, fort profonds & pleins d'inégalités. Le vent ramasse ces sables & en fait des collines & des vallées, de sorte que les

chemins sont là fort difficiles. Nous ne voyions plus de montagnes à l'ouest, & celles qui étaient au-delà du Hoang ho à l'est, p.376 s'abaissaient à vue d'œil, & finirent presque entièrement vis-à-vis du lieu où nous campâmes, qui était dans une grande prairie, pleine de bons fourrages. Le bois de chauffage était en abondance aux environs de notre camp. La hauteur du pôle fut de 39 degrés 47 minutes. Ce lieu se nomme Hoang tchai teou ouen.

Le 14 nous fîmes 50 lys au nord, toujours en suivant la rivière du Hoang ho. Le pays était moins sablonneux, & plus tolérable que le jour précédent ; nous passâmes le long d'un bois fort épais, mais où il n'y avait que des arbrisseaux & de grands buissons. L'empereur vint partie en barque sur la rivière, & partie en chassant. Quand nous fûmes arrivés proche du camp, nous nous assîmes sur le bord de la rivière, pour y attendre que nos tentes fussent dressées. Nous vîmes un grand cerf qui passait le Hoang ho à la nage, où il s'était jeté parce qu'il était pressé par les chasseurs. La hauteur du pôle fut de 39 degrés 59 minutes. L'empereur tua quatre gros cerfs de l'autre côté de la rivière, & il en fit distribuer la chair aux grands & aux principaux officiers de sa suite. Ce lieu s'appelle Chuang pou.

Le 15 nous fîmes 40 lys au nord-nord-est, toujours en côtoyant le Hoang ho dans des sables, mais dont la plus grande partie n'était pas fort mouvants, excepté durant les cinq derniers lys, qui l'étaient extraordinairement. Nous vînmes camper proche un bois fort épais dans une petite plaine. L'empereur vint en barque & alla chasser avec peu de suite de l'autre côté du Hoang ho dans le pays d'Ortous. Il tua cinq grands cerfs, & en prit trois petits qui étaient de cette année. La hauteur du lieu où nous campâmes était de 40 degrés 6 minutes. Il s'appelle Cha teou chou.

Ce jour-là les deux taikis mongous que l'empereur avait envoyés de Tai tong fou aux princes ou taikis de Coconor, pour les inviter de le venir trouver sur la frontière, arrivèrent en poste, & rapportèrent à Sa Majesté que ces taikis les avaient fort bien reçus, & avaient promis de se soumettre à Sa Majesté, & de venir lui rendre leurs respects, mais

qu'ils ne pouvaient partir que dans un mois, parce que quelques-uns d'eux étaient malades, & que leurs équipages n'étaient pas prêts, sur quoi l'empereur résolut de ne les pas attendre, & de leur envoyer dire de différer leur départ jusqu'à ce que les chaleurs fussent passées, & que leurs chevaux fussent engraissés ; qu'il suffirait qu'ils partissent dans la septième lune, & qu'ils pourraient venir à Peking, où il était prêt de se rendre.

Le 16 nous fîmes environ 25 lys au nord-est, & à l'est-nord-est, côtoyant toujours le Hoang ho, & dans un pays de sables. Il n'y avait qu'un petit espace le long de la rivière où l'on put marcher d'un pied ferme. Nous vînmes camper en un lieu, nommé Peta, qui veut dire pyramide blanche, parce qu'en effet il y a dans cette plaine à trois ou quatre cents pas du Hoang ho, une pyramide de brique plâtrée, qui est encore sur pied.

On voit aux environs les débris d'une grande pagode qui y était autrefois, & dont il ne reste que quelques petits pans de muraille. Nous trouvâmes vis-à-vis de notre camp cent trente barques chargées de riz, qui venaient de Ning hia, & qui devaient être pour les soldats que l'empereur envoie à la poursuite du Caldan. L'empereur vint encore partie en barque & partie en chassant. Il tua sept grands cerfs & deux sangliers dans des îles que fait le Hoang ho, lesquelles sont pleines de bois fort épais, semblables à ceux que nous avons trouvés les jours précédents sur les bords de la même rivière. La hauteur du pôle de Peta est de 40 degrés 10 minutes.

Le 17 nous séjournâmes. L'empereur alla encore à la chasse, & en fort peu p.377 de temps il tua sept grands cerfs. Il pêcha aussi, & prit beaucoup de poissons. Tout fut distribué par son ordre aux soldats qui arrivèrent ce jour-là proche de notre camp.

Le 18 nous fîmes 29 lys, à peu près au nord-est, le long du Hoang ho, sur les bords duquel nous campâmes. Les sables continuaient toujours, excepté en quelques endroits proche de la rivière, qui étaient pleins de bois fort épais. L'empereur vint encore en chassant dans ces petites îles que forme le Huang ho, & il y tua quelques cerfs. La hauteur

du pôle du lieu où nous campâmes, proche de Tchuan than tchaï, était de 40 degrés 14 minutes.

Le 19 nous séjournâmes, & l'empereur après avoir été à la chasse, vit défiler l'avant-garde du petit corps d'armée qu'il envoyait après le Caldan.

Le 20 nous séjournâmes. L'empereur prit le divertissement de la chasse & de la pêche ; sur le soir il vit défiler les troupes au nombre de deux mille cinq cents cavaliers, sans y comprendre les officiers & les valets, qui étaient en beaucoup plus grand nombre, selon la coutume des Mantcheoux.

Les 21 & 22 nous séjournâmes, & l'empereur fit partir une grande quantité de chameaux chargés de riz pour le corps d'armée qui s'était mis en marche les jours précédents, avec ordre de voiturer ce riz jusques à un lieu nommé Leanglanchan, à cent cinquante lys du lieu où nous étions campés ; il fallait faire ce chemin tout d'une traite, parce qu'il n'y a point d'eau ni de bons fourrages, & qu'il est rempli de sables.

Le 23 nous fîmes 20 lys au nord-nord-est en côtoyant la rivière, pour la commodité des fourrages. Nous campâmes sur ses bords, toutes les barques suivirent ; ce jour-la l'empereur ayant résolu d'aller par eau jusques à Coutan hoio, fit partir deux cents cavaliers de sa gendarmerie, pour s'y rendre par terre par le plus droit chemin, avec ordre de passer la rivière & de l'y attendre en cas qu'ils arrivassent avant lui. La hauteur du pôle fut de 40 degrés 19 minutes.

Le 24 nous fîmes encore vingt lys au nord-est, toujours côtoyant la rivière, & nous campâmes sur ses bords en un lieu où il y avait de bons pâturages, & quantité de petits bois dans le voisinage, remplis de cerfs. L'empereur en tua quatre ou cinq, & prit quantité de faisans. La hauteur du pôle fut de 40 degrés 22 minutes.

Le 25 nous séjournâmes, & l'empereur ordonna qu'on achevât de faire passer le Hoang ho à tous les chevaux, chameaux &c. & à tout le bagage qui devait aller par le chemin de terre, & le soir il alla pêcher.

Le 26 l'empereur partit en barque, descendant le Hoang ho, avec

une petite partie de sa suite ; le gros alla par terre suivant la rivière. Nous fûmes du nombre, & nous fîmes 50 lys environ au nord-est, dans un pays fort plat, mais tout de sable. Nous campâmes sur le bord du Hoang ho proche d'un lieu nommé Sarkir, dans un endroit, aux environs duquel il y avait de bons fourrages, & en abondance ; des Mongous du pays d'Ortous y étaient campés à peu de distance.

Le 27 nous fîmes 80 lys au nord-est, dans un pays fort uni ; nous nous éloignâmes du Hoang ho, qui coule plus au nord ; & après avoir fait environ vingt lys, nous passâmes une petite rivière, nommée Tchigue mouren, qui est guéable partout. Son fond est de sable, & ses eaux ne sont pas si troubles à beaucoup près que celles du Hoang ho ; nous fîmes le reste du chemin presque toujours en côtoyant cette petite rivière. Le terrain était beaucoup meilleur & moins sablonneux ; il y avait néanmoins de temps en temps des endroits de sables mouvants, & nous campâmes sur les bords du Tchigue mouren, en un lieu plein d'assez bons fourrages, quoique le terrain y p.378 fut sablonneux. Il n'y avait ni buissons, ni arbrisseaux ; nous vîmes sur le chemin quantité de lièvres & de faisans, & on en prit plusieurs.

Le 28 nous fîmes 60 lys, environ au nord-est un quart d'est, dans un pays fort plat & fort uni, mais sablonneux, & d'une terre stérile. Nous campâmes encore sur les bords du Tchigue mouren, qui était à sec en plusieurs endroits ; mais il avait de l'eau abondamment dans le lieu où nous campâmes, qui s'appelle Ourhatou. Il y avait aussi grande quantité de gros buissons sur ses bords, & de bons pâturages aux environs ; la hauteur du pôle fut de quarante-un degrés.

Le 20 nous fîmes 50 lys à l'est-nord-est, dans un pays tout semblable à celui du jour précédent ; nous campâmes encore sur les bords du Tchigue mouren, où il y avait du fourrage.

Le 30 nous fîmes 120 lys à l'est, un quart de sud. Après avoir fait à peu près la moitié du chemin, nous passâmes le Tchigue mouren, en un lieu où il était à sec, & nous le laissâmes au nord-est. Nous vînmes camper dans une grande prairie, qui s'étend jusqu'au Hoang ho, vis-à-vis d'une montagne qui est au-delà de cette rivière, qui s'appelle Mona,

parce que la rivière fait là une espèce d'angle ; ce lieu s'appelle Mona hojo. Il y avait de bons fourrages dans cette prairie, mais elle est marécageuse en beaucoup d'endroits. Grand nombre de Mongous y sont campés çà & là, à cause de la commodité de ces fourrages.

Le 31 nous ne fîmes qu'environ 15 lys au sud, & nous vînmes camper sur le bord du Hoang ho. Il plut le matin jusque vers les dix heures, & le soir il fit un grand orage, avec grêle & tonnerre.

Le premier jour de juin nous fîmes 70 lys, environ la moitié à l'est-sud-est, & l'autre moitié au sud-est, toujours dans la même plaine le long du Hoang ho. La plaine allait en s'étrécissant, & nous trouvâmes de petites collines, & des hauteurs de sables qui la bordaient à l'ouest ; nous vîmes un assez grand nombre de tentes de Mongous, campés çà & là le long de la rivière ; nous campâmes aussi sur le bord du Hoang ho. La hauteur du pôle était de quarante degrés trente-six minutes.

Le 2 nous fîmes 60 lys, presque droit à l'est, seulement en quelques endroits nous prîmes un peu du sud. Le pays que nous traversâmes n'avait rien de particulier ; nous campâmes le long d'une petite rivière, ou plutôt d'un canal, où l'eau du Hoang ho entre quand les eaux sont fort grandes, & y demeure le long de l'année, excepté au temps d'une grande sécheresse. Cette eau paraissait dormante, & était remplie d'herbes ; il y avait de fort bons pâturages aux environs.

Le 3 nous fîmes encore 60 lys, à peu près à l'est-nord-est ; tout compté & nous vînmes camper sur une petite rivière, ou gros ruisseau d'eau coulante, & assez claire, sur les bords duquel il y avait quantité de gros buissons de saules. Il plut vers le midi.

Le 4 nous fîmes cent lys, tantôt droit à l'est, & tantôt au nord-est, & à l'est-nord-est. Le marais qui était sur la route, nous obligea à prendre divers détours. La route peut être estimée à l'est-nord-est, tout compté ; nous traversâmes encore un pays fort plat, sablonneux, mais plein de bons fourrages, surtout vers la fin du chemin ; nous vîmes aussi beaucoup de tentes de Mongous, & quelques terres labourées. Nous campâmes près d'une mare d'eau, dans un lieu fort humide,

nommé Naimatainor. On y fit des puits, & on y trouva de l'eau abondamment à deux ou trois pieds de profondeur ; mais elle était extrêmement salée, parce que le terrain était plein de nitre ; il fallut aller chercher de l'eau douce pour boire à deux ou trois lys de notre camp, où l'on en trouva.

Le 5 nous fîmes cinquante lys à l'est & p.379 à l'est-sud-est, & nous vînmes camper en un lieu nommé Tchikestai, le long d'une petite rivière, ou ruisseau de bonne eau, & fort coulante. Ce lieu fut le terme du voyage que l'empereur fit l'hiver passé dans le pays d'Ortous. Ce jour-là nous trouvâmes sur le chemin beaucoup de terres labourées, & quantité de tentes de Mongous ; aussi ce territoire est-il le meilleur que nous ayons trouvé dans tout le pays d'Ortous. Il est fort uni, moins sablonneux, & plein de bons fourrages dans les endroits qui ne sont point cultivés. Toutefois en approchant de Tchikestai, la terre recommence à être sablonneuse. Nous nous éloignâmes du Hoang ho beaucoup plus que les jours précédents. La hauteur du pôle de ce lieu est de quarante degrés vingt-deux minutes.

Le 6 nous fîmes quatre-vingt lys presque droit à l'est, prenant quelquefois un peu du sud. Nous marchâmes toujours le long d'une petite prairie qui s'étend vers le Hoang ho ; après avoir fait trente lys, nous passâmes un gros ruisseau qui traverse la plaine du sud au nord, & va se jeter dans le Hoang ho. Nous passâmes encore proche de plusieurs fontaines. Enfin nous côtoyâmes des collines de sables qui bordent la prairie du côté du sud, & nous vînmes camper à Tonskai, où il y avait de fort bonne eau en quantité, & abondance de fourrages. La hauteur du pôle y est de quarante degrés vingt-une minutes.

Ce jour-là on publia dans le camp une agréable nouvelle, qu'on avait reçu la veille, savoir, que le Caldan était mort le treizième de la troisième lune, c'est-à-dire, le troisième de mai ; que Tanguilan son neveu venait avec le corps & la famille du Caldan, & tout ce qui lui restait de gens, pour se soumettre à l'empereur. Ce fut un grand sujet de joie dans tout le camp ; car on était ravi de voir cette guerre entièrement terminée.

Le 7 nous fîmes quarante lys, & nous vînmes camper sur le bord du Hoang ho, en un lieu nommé Coutan hojo. On commença à passer la rivière dès qu'on fut arrivé. La hauteur du pôle de ce lieu est de quarante degrés dix-neuf minutes.

Les 8, 9, 10, 11 & 12 nous séjournâmes, & on acheva de passer la rivière.

Le 13 ayant su que l'empereur devait arriver ce jour-là en barque proche de notre camp, nous nous avançâmes au nord jusques à l'embouchure de la petite rivière de Tourghen, qui se jette dans le Hoang ho, vis-à-vis de l'ancienne ville de Toto, afin d'y recevoir l'empereur, & de lui faire nos compliments de conjouissance sur la mort du Caldan, & sur la ruine entière de ses gens. L'empereur étant arrivé assez tard, voulut camper proche de l'embouchure du Tourghen. On y fit aussitôt venir tout notre camp, qui en était à dix-huit ou vingt lys. L'empereur nous ayant aperçu sur le bord de la rivière, nous témoigna sa bonté ordinaire par un souris, & en nous montrant de la main d'aussi loin qu'il nous vit, il nous envoya le soir un des eunuques de sa chambre, avec un autre officier de sa suite, pour nous raconter en détail la mort du Caldan, & la dispersion de sa famille. Il nous fit dire que ce prince, réduit aux dernières extrémités, & abandonné de ses meilleurs sujets, s'était empoisonné lui-même, pour éviter de tomber entre ses mains.

Le 14 nous séjournâmes. L'empereur ordonna qu'on distribuât ce jour-là une provision de riz à tous les gens de sa suite.

Le 15 nous fîmes soixante lys à l'est, toujours dans un pays fort uni, excepté une petite hauteur de terre sablonneuse que nous montâmes après avoir fait environ dix lys ; nous vînmes camper proche d'un petit hameau de Mongous, où il y avait une fontaine d'une eau fort bourbeuse, aux environs de laquelle nous vîmes encore une grande enceinte de murailles de terre. C'était une ville du temps que régnaient les Yuen. Le terroir en est fort bon, & se p.380 pourrait cultiver. Il ne l'est pourtant qu'en quelques endroits, & assez peu. Il est plein de bons fourrages. Le lieu où nous campâmes, s'appelle en chinois Chui tsuen,

& en Mongou, Orghikou poulac.

Le 16 nous fîmes soixante lys à l'est. Après avoir fait les sept ou huit premiers lys, nous entrâmes dans les montagnes qui environnent la Chine de ce côté-là, & qui continuent jusqu'à Leao tong. Nous fîmes le reste du chemin dans ces montagnes, qui ne sont ni fort hautes, ni fort rudes à grimper. Elles sont couvertes d'excellents fourrages. Il y a des ruisseaux qui coulent entre ces montagnes ; nous en passâmes un gros à mi-chemin, qui coule à l'est, & qui va, dit-on, se jeter dans la petite rivière de Tourghen. Nous vînmes camper dans une petite plaine toute environnée de montagnes sur les bords d'un autre gros ruisseau, ou petite rivière, qui coule à l'ouest, à quatre ou cinq lys des restes d'une ville nommée en chinois Hung tching, & en mongou, Oulan palasson. Il n'en subsiste plus que les murailles de terre, qui sont ouvertes en plusieurs endroits. On n'y voit que cinq ou six maisons, encore ont-elles été bâties depuis peu. Toute cette plaine est de bonne terre, & propre à être cultivée. La rivière s'appelle Oulan mouren.

Le 17 nous fîmes soixante lys à l'est, un quart de nord, & toujours côtoyant la rivière à Oulan mouren. Après avoir fait environ quarante lys dans la même plaine où nous avions campé, nous passâmes quelques hauteurs, ou petites montagnes, & nous en côtoyâmes de fort hautes, qui étaient au nord de notre route. Celles qui étaient au sud, au-delà de la rivière, n'étaient pas fort hautes ; ensuite nous entrâmes dans une plaine, nommée Singni paitcha, qui était bien garnie d'arbrisseaux, de buissons, & de bons fourrages. Nous campâmes dans cette plaine, au milieu de laquelle coule encore la rivière d'Oulan mouren, qui est presque toute bordée de gros buissons d'une espèce de saules, semblables à ceux que nous avons vus souvent le long du Hoang ho.

Le 18 nous fîmes soixante lys, la moitié environ à l'est, un quart nord-est, le reste au nord-est, toujours dans les montagnes. Nous côtoyâmes durant longtemps la rivière d'Oulan mouren, ensuite nous la passâmes & repassâmes plusieurs fois. Après avoir fait trente lys, nous laissâmes le chemin qui va droit à Cha ho keou, au sud & au sud-est, & un peu après, nous traversâmes le grand chemin qui va de Houhou

hotun à Cha ho keou.

Tout le pays que nous traversâmes, était fort agréable, & fort diversifié. Les montagnes & les vallées étaient revêtues d'une belle verdure. On voyait des arbres sur les montagnes, & les plaines étaient arrosées par la rivière, & par de petits ruisseaux. Nous trouvâmes des terres cultivées, & quelques maisons çà & là ; puis nous vînmes camper dans une plaine charmante, où serpente un ruisseau médiocre de belle eau. On y voyait plusieurs petits camps de Mongous attirés par les excellents fourrages de cette plaine. Ce lieu s'appelle Cou cou ossou en mongou, & en chinois tsing chui. Nous n'étions environ qu'à vingt lys, de Cha ho keou. La hauteur du pôle y est de quarante degrés vingt minutes environ. Nous passâmes encore ce jour-là à la vue d'une ancienne ville ruinée, dont il ne reste plus que l'enceinte, qui est de murailles de terre. La hauteur du pôle de ce lieu est de quarante degrés vingt-sept minutes.

Le 19 premier jour de la cinquième lune, nous fîmes cinquante lys à l'est-nord-est, & au nord-est, soit dans les montagnes soit dans la plaine où nous avions campé, soit dans des vallées ; nous vînmes camper au milieu d'une grande plaine, qui est traversée par un gros ruisseau, ou petite rivière, nommée Nong hon.

Cette plaine est une vaste prairie remplie p.381 d'excellents fourrages ; aussi y a-t-il un très grand nombre de petits camps de Mongous, qui ont soin des troupeaux des princes & des Grands Mantcheoux, auxquels appartiennent toutes les terres qui s'étendent depuis Cha ho keou vers l'est, le long de la grande muraille, qui court sur les montagnes que nous avions au sud. La hauteur du pôle de ce lieu est de 40 degrés 39 minutes.

Ce jour-là un régulo kalka, à qui l'empereur a donné des terres dans les montagnes qui sont au nord de la plaine où nous campâmes, vint saluer Sa Majesté avec toute sa famille. L'empereur le fit régaler de viandes, de pièces de soie, & d'argent.

Il plut à verse toute l'après dinée, & fit du tonnerre.

Le 20 nous fîmes 60 lys, droit à l'est, plus de la moitié dans la

même plaine où nous avions campé, mais toujours en nous approchant des montagnes, sur lesquelles court une enceinte de la grande muraille. Après avoir fait environ quarante lys dans cette plaine, nous passâmes une petite hauteur, ou le bout d'une montagne, & nous entrâmes dans une autre plaine qui continue avec la première ; mais en tournant, nous passâmes une enceinte de murailles ruinées, qui continuent des deux cotés avec la grande muraille, & laissant au nord un grand étang, formé par les eaux des montagnes, qui se déchargent dans une vallée, environnée aussi de montagnes, excepté du côte de l'ouest, nous vînmes camper en une plaine, nommée Arousi bartai.

C'est un lieu très agréable, arrosé d'un gros ruisseau de même nom, d'une très belle eau, revêtu d'une verdure charmante, & couvert de bons pâturages. Il y avait aux environs plusieurs tentes de Mongous qui y sont campés avec leurs troupeaux. Nous vîmes sur notre route plusieurs morceaux de terre labourée ; mais on en pourrait labourer beaucoup davantage, car ces terres me parurent excellentes ; il n'y manque que des arbres, encore est-ce la faute des Mongous qui n'y en plantent point, & qui ont coupé tous ceux qui y étaient.

Le temps fut très beau & très serein tout le jour, mais un peu chaud ; la hauteur du pôle de ce lieu se trouve de 40 degrés 35 minutes.

Le 21 le temps étant fort couvert, & ayant commencé à pleuvoir le matin, nous séjournâmes.

Le 22 nous fîmes 60 lys à l'est. Nous prîmes quelquefois tant soit peu du sud, toujours entre les montagnes, dans une vallée fort unie, le long de laquelle coule la petite rivière ou ruisseau Arousi bartai qui va à l'est ; nous côtoyâmes toujours la grande muraille à douze ou quinze lys près. Nous l'avions au sud, & les montagnes le long desquelles elle court, sont peu hautes, & ne sont proprement que des collines ; celles que nous avons au nord sont plus hautes, mais il n'y paraît ni bois ni arbres. Nous vînmes camper en un lieu, nommé Kertchilou, proche d'un ruisseau médiocre, qu'on appelle Horhopira, qui vient de l'ouest, & coule à l'est, & ensuite tourne au sud, le long d'une vallée qui mène à une des portes de la grande muraille, nommée en chinois Tching keou,

& en tartare Ikiritouka, qui n'est qu'à douze ou quinze lys au sud du lieu où nous campâmes.

On me dit que cette porte était fermée, & qu'on ne permettait à personne d'y passer. Cependant comme la grande muraille, qui est encore là, partie de terre & partie de moellon jusqu'à Tchang kia keou, est ruinée en bien des endroits, on passe aisément par les brèches. Il y a un gros bourg fermé de murailles, & fortifié comme les autres portes ; un tsan tsiang avec trois cents soldats est chargé de la garde de cette porte & de cette forteresse. Nous vîmes durant le chemin plusieurs terres labourées, mais on en pourrait cultiver davantage. La hauteur du pôle est 40 degrés 6 minutes. p.382 L'empereur chassa tout le jour dans les montagnes, où il fit deux enceintes, & il y tua plusieurs cerfs, chèvres, renards, lièvres, &c.

Le 23 nous fîmes 65 lys au nord-est un quart de nord, tout compté, toujours dans les montagnes ; le chemin était plus inégal, & moins bon que les jours précédents. Après avoir fait quelques lys dans la plaine où nous avions campé, nous montâmes une colline, sur laquelle nous trouvâmes quarante haras de chevaux qu'on avait rangés en file sur le grand chemin, afin que l'empereur les pût voir en passant. Il y avait en tout dix-sept mille, tant cavales que poulains. Ce n'était que la moitié de ceux dont le Tribunal de Taipoussëe prend soin, l'autre moitié est le long de la rivière de Chantou, au-delà du Touchikeou ; chaque année tous les officiers des écuries de l'empereur viennent choisir parmi ces chevaux ceux qui sont propres pour le service de Sa Majesté, & les autres qui sont âgés de trois ans, sont mis entre les mains du Ping pou [1], pour les faire servir aux postes & aux autres besoins de l'État.

Nous vînmes camper en un lieu nommé Sirdetey, où il y a plusieurs fontaines, & un petit ruisseau qui en coule. Il y avait là grand nombre de tentes de Mongous, sans compter les tentes de ceux qui ont soin des haras du Taipoussëe, que nous avions trouvé rangées sur une ligne le long du grand chemin, vis-à-vis leurs haras. La hauteur du pôle était de

[1] Tribunal de la Milice.

40 degrés 48 minutes.

Les 24 nous fîmes 60 lys, les quarante premiers au nord-est, & les vingt derniers au nord-nord-est dans les montagnes ; les vallées de ces montagnes sont coupées de ruisseaux, & pleines de bons pâturages ; aussi vîmes-nous sur le chemin plusieurs petits camps de Mongous. Nous campâmes à l'entrée d'une plaine assez grande, sur les bords d'un gros ruisseau qui l'arrose. La hauteur du pôle y était de 41 degrés justes.

Le 25 nous fîmes 6 lys à l'est-nord-est un quart de nord-est, & dans un pays semblable à celui des quatre jours précédents, mais un peu plus uni. Nous passâmes seulement deux ou trois collines assez petites vers le milieu du chemin ; après quoi nous parcourûmes une grande plaine qui a environ trente lys d'étendue sur la route que nous fîmes, & là nous trouvâmes quatre-vingt haires de vaches & de bœufs, & cent trente troupeaux de moutons de l'empereur rangés en une file sur le bord du grand chemin ; il y a cent bêtes à cornes dans chaque haire, & trois cents moutons dans chaque troupeau ; on me dit qu'il était mort de maladie vingt mille moutons des troupeaux de l'empereur, depuis le commencement du printemps dernier ; & qu'il en était mort bien davantage à proportion dans les troupeaux des particuliers. La hauteur du pôle du lieu où nous campâmes est de 41 degrés 8 minutes. C'est une vallée arrosée d'un gros ruisseau de très bonne eau. Les environs sont pleins de bons pâturages.

Le 26 nous fîmes soixante lys presque droit à l'est ; nous prîmes en quelques endroits un peu de nord ; le chemin à peu près semblable à celui des jours précédents, mais on ne voyait plus aux environs des montagnes si hautes ; ce n'était presque partout que des collines couvertes de bons pâturages. Après avoir fait environ quarante lys, nous passâmes proche d'un hameau, où il y avait quelques maisons de bois enduites de terre, mais la plupart ruinées. Nous vînmes camper en un lieu nommé Queytou poulac, du nom d'une grande fontaine qui est là. On trouve aux environs plusieurs mares d'eau ; nous vîmes encore sur le chemin quelques haires de vaches, & quelques troupeaux de moutons de la dépendance du Tribunal des rits, ou Li pou, d'où l'on tire

les victimes destinées aux sacrifices, dont ce Tribunal a soin. L'empereur vint p.383 toujours en chassant dans les montagnes.

Le 27 nous fîmes 50 lys à l'est, tout compté, car comme nous marchâmes presque toujours dans des collines, la plupart pleines de pierres & de roches qui sortent de terre, nous fîmes souvent de petits détours, tantôt au nord, & tantôt au sud ; nous montâmes & descendîmes plusieurs de ces collines, & nous trouvâmes plusieurs vallées arrosées par de gros ruisseaux. Nous vîmes un très grand nombre de haras de l'empereur, & de haires de vaches, qui sont nourries dans ce pays, lequel fournit d'excellents pâturages.

C'étaient les mêmes que nous avions vus au mois de novembre dans le voyage précédent, mais ils n'étaient pas si gras à beaucoup près, car comme ces bestiaux & ces troupeaux ne sont entretenus toute l'année que de l'herbe qui est dans la campagne, ils maigrissent durant l'hiver, & vers le commencement du printemps, que ce qui reste d'herbe sur la terre se pourrit, les bestiaux n'ayant alors que des racines qu'ils déterrent avec la corne de leurs pieds. Quand il se met en ce temps-là quelque maladie contagieuse dans les troupeaux, il en meurt une infinité. Ils se rétablissent avec l'herbe naissante, qui ne sort de terre que vers le milieu de mai dans ces pays extrêmement froids, & comme ils ne travaillent point, ils deviennent extrêmement gras vers la fin de l'automne. Durant les mois de juillet & d'août ils ne profitent guère, parce qu'ils sont tourmentés des moucherons.

Au reste le terrain allait toujours en s'élevant ; aussi ce pays était fort froid, & comme il fit tout le jour un assez grand vent de nord-ouest, l'air, quoique serein, était si froid, que la plupart des gens de la suite de l'empereur étaient vêtus d'une veste de fourrure. Nous campâmes dans une petite plaine, sur le bord d'un gros ruisseau, nommé Porhastai.

Ce jour-là l'empereur donna ordre aux régulos & aux princes mongous qui l'avaient suivi dans ce voyage, de se séparer le lendemain, & de s'en retourner chacun chez soi. Il leur fit donner à tous des vaches & des moutons pour augmenter leurs troupeaux ; il déclara aussi qu'il donnerait en mariage sa troisième fille au petit-fils de

Touchetou han, que Sa Majesté avait déjà fait régulo plusieurs années auparavant ; il donna pareillement ses ordres pour établir les Eluths nouvellement soumis, dans les terres qui sont aux environs du lieu où nous campâmes, où il y a de bons fourrages & de bons pâturages ; il leur fit distribuer des chevaux, des vaches, & des moutons, à chacun à proportion de son rang. Il avait fait assembler tous ces Eluths avec leurs femmes & leurs enfants, & on me dit qu'ils montaient à environ 1.500 personnes. Ils étaient la plupart fort proprement vêtus des habits que l'empereur leur a fait donner. Comme ils n'étaient pas accoutumés au climat ni à la manière de vivre de Peking, ils y devenaient malades, & ils mouraient en grand nombre ; ce qui porta l'empereur à les établir hors de la grande muraille, afin qu'ils y pussent vivre à leur manière, dont ils se sentirent fort obligés à Sa Majesté.

Le 28 nous fîmes bien soixante-dix lys au nord-ouest ; mais il n'en faut guère compter que soixante, parce que nous montâmes & descendîmes beaucoup ; nous trouvâmes encore à la sortie du camp un grand nombre des troupeaux de moutons de l'empereur, rangés le long du grand chemin, comme les jours précédents. Après avoir fait environ trente lys en montant & descendant les collines, nous descendîmes la montagne de Hing hang ; elle est considérablement plus élevée au-dessus du niveau du terrain qui est du côté de la Chine, que de celui qui est du côté de la Tartarie ; aussi marchâmes-nous plus de vingt lys toujours en descendant, mais par une p.384 pente assez douce & presque insensible.

Nous vînmes camper environ au milieu de la vallée qui est entre Hin kan tabahan & Tchang kia keou ; c'est-à-dire, environ à vingt-cinq lys de ce dernier lieu. Un ruisseau coule le long de cette vallée, & est formé des fontaines qui sortent des montagnes. Cette vallée est étroite à cause des hautes montagnes qui la serrent des deux côtés, & quoiqu'elle soit pierreuse presque partout, il ne laisse pas d'y avoir çà & là de bons morceaux de terre cultivée, & nous vîmes de très beaux blés en plusieurs endroits.

Le 29 nous fîmes quatre-vingt-dix lys. Les vingt-cinq premiers jusqu'à Tchang kia keou presque droit au sud, toujours dans une vallée

qui s'étend entre deux chaînes de montagnes fort hautes ; c'est la même vallée du jour précédent qui continue ; elle est plus cultivée à mesure qu'on approche de la porte de la grande muraille. Un peu avant que de la passer, nous trouvâmes les soldats de la garnison, destinés à la garde de cette porte, rangés sous les armes. Il n'y avait pas plus de cinq cents soldats, tous fantassins ; après avoir passé la grande muraille, nous fîmes encore cinq lys, jusqu'à un bourg, nommé Hia pou, qui était autrefois un lieu de grand commerce, avant que les guerres dernières eussent ruiné les Mongous ; à présent le commerce y est beaucoup diminué. On me dit pourtant qu'il y avait bien encore dix mille familles, tant dans la ville que dans les faubourgs. Nous y prîmes la hauteur du pôle, que nous trouvâmes de 40 degrés 52 minutes, d'où il s'en suit que la porte de la grande muraille est de 40 degrés 53 minutes à peu près. Nous fîmes ensuite soixante lys, partie au sud-sud-est, & partie au sud-est jusqu'à Suen hoa fou, où nous vînmes coucher.

Le 30 nous fîmes quatre-vingt lys, & vînmes coucher à Pao ngan, dont la hauteur du pôle est de 40 degrés 30 minutes.

Le premier jour de juillet, trente unième de la neuvième lune, nous fîmes soixante-dix lys, & nous vînmes coucher à Hoay lay hien, où le prince héritier & ses frères attendaient l'empereur depuis quelques jours. Sa Majesté leur avait fait dire de ne pas passer outre ; ils étaient accompagnés de plusieurs régulos, & des principaux Tartares de la cour, qui n'avaient pas été du voyage. Il plut tout le jour, ce qui fit beaucoup de bien aux grains qui avaient besoin de pluie.

Le 2 nous fîmes cent-vingt lys, & vînmes coucher à Tchang ping tcheou ; c’est une ville qui est à six lieues de Peking, où l'impératrice douairière & les reines vinrent au-devant de l'empereur.

Le 4 l'empereur entra à Peking tout triomphant. Tous les cavaliers, & les huit étendards se trouvèrent à son passage, avec toutes les marques de la dignité impériale, & étaient rangés en bel ordre des deux cotés du chemin.

@

Huitième voyage du père Gerbillon en Tartarie,

en l'année 1698

@

p.385 Le vingt-quatrième jour de mai de l'année 1698 qui était le quinzième de la quatrième lune chinoise, & la trente-septième année de Cang hi, je partis de Peking avec le Père Antoine Thomas, pour aller en Tartarie. Sa Majesté nous y envoya avec trois grands de l'empire, dont l'un était premier président du Tribunal des finances ; le second était le second président du Tribunal des Tartares Mongous ; & le troisième était un Meyren Tchanghin, de la confiance particulière de l'empereur. Ils étaient accompagnés de plusieurs autres mandarins inférieurs de différents tribunaux, & de quelques hias de l'empereur.

Tous ces mandarins faisaient ce voyage pour présider à deux assemblées qui se devaient tenir dans les États de Tartarie kalka, qui se sont soumis depuis peu à l'empereur, & pour y régler toutes les affaires, y établir des lois, déterminer à chacun d'eux les lieux où ils doivent demeurer, &c.

Nous fîmes ce jour-là 40 lys, & nous vînmes coucher à Tong tcheou, qui est à peu près droit à l'est de la ville des Chinois de Peking. Le pays que nous traversâmes, est fort uni & bien cultivé ; il y a aussi plusieurs villages qu'on voit de tous côtés semés dans la campagne. Tong tcheou est une fort grosse ville, très peuplée, & très marchande ; parce qu'elle est située à l'extrémité du canal royal qui vient y aboutir, & mêle ses eaux à la rivière, sur laquelle viennent toutes les grandes barques, lesquelles tous les ans apportent le riz, & les autres marchandises de la partie méridionale de la Chine, qui se consument à Peking, ce qui rend cette ville fort riche.

Il y a un petit canal qui va de là à Peking, mais il ne peut porter que de petites barques, & on ne permet d'y naviguer qu'à celles qui portent le riz qu'on paye par forme de tribut. Il y en a une p.386 si grande

quantité, qu'elles suffisent pour l'occuper tout le temps qu'il n'est pas gelé. Nous couchâmes dans la maison d'un riche marchand de Peking, qui y était venu exprès pour recevoir le premier président du Tribunal des finances, chez qui je logeais ; il nous traita magnifiquement.

Le 25 nous fîmes 70 lys, les quarante premiers à l'est, demi-quart vers le nord, & les trente derniers à l'est-nord-est, toujours dans un pays fort uni & fort bien cultivé. En sortant de Tong tcheou, nous passâmes deux bras de rivière sur deux assez méchants ponts ; le premier fait de poutres, & appuyé sur des piliers de bois, & le second sur des barques. Nous traversâmes plusieurs villages ; les deux plus considérables se nomment Yen kio & Hia tien. Le premier à vingt lys de Tong tcheou, & le second à quarante lys, où nous prîmes la hauteur méridienne du soleil, que nous trouvâmes de soixante-dix degrés cinquante-neuf minutes, ce qui fait quarante degrés de hauteur du pôle ; nous couchâmes au faubourg d'une petite ville, nommée San ho, qui est médiocrement peuplée.

Le 26 nous fîmes 70 lys, les quarante premiers droit à l'est, tout compensé, & eu égard à la variation, & les trente derniers, partie au nord-est, & partie à l'est-nord-est, un quart de nord-est, toujours dans un pays fort uni & cultivé, excepté en quelques endroits qui sont sablonneux. Nous passâmes une petite rivière presqu'en sortant de San ho, elle s'appelle Tso kia ho ; nous traversâmes encore plusieurs villages ; les deux principaux s'appellent Touan kia ling & Pang kiun ; le premier à vingt lys de San ho, & le second à quarante. Nous trouvâmes la hauteur du pôle de quarante degrés deux minutes ; ensuite nous vînmes coucher à Ki tcheou, ville de médiocre grandeur & assez peu peuplée ; elle est située à quatre ou cinq lys des montagnes qu'elle a au nord.

Le 27 nous fîmes 60 lys à l'est un quart de nord-est, tout compté, toujours dans un pays uni & cultivé, côtoyant les montagnes que nous avions au nord à huit ou dix lys de distance. Après avoir fait 35 lys, nous passâmes dans un grand village, nommé Machin tien, & peu avant que d'arriver à Chi men, petite ville, où nous couchâmes, nous

découvrîmes à travers une ouverture de montagnes, qui semble faite exprès, la sépulture des empereurs de cette dynastie, environ à une lieue au nord, dont les toits couverts de tuiles émaillées de jaune brillaient de loin ; j'en ai parlé ailleurs ; nous trouvâmes la hauteur méridienne de Chi men, de 71 degrés 9 minutes, La hauteur du pôle était de 40 degrés 4 minutes.

Le 28 notre équipage fit 60 lys à l'est un quart nord-est ; pour nous, nous prîmes un détour d'environ dix lys, afin d'aller à la sépulture impériale, où nos grands voulurent rendre leurs respects aux cendres de l'aïeule de l'empereur, à son père Chun chi, & aux trois impératrices, qui ont été, l'une après l'autre, femmes légitimes de l'empereur. Comme j'ai décrit ailleurs ces sépultures, je n'en parlerai pas ici.

Après les cérémonies accoutumées devant chacune de ces sépultures, nous nous reposâmes un moment, & nous reprîmes le grand chemin ; nous marchâmes toujours dans une grande plaine, environnée presque de toutes parts de montagnes fort hautes ; cette plaine est bien cultivée, mais la terre était fort sèche, & les blés en grand danger de se perdre, faute de pluie ; à trente-cinq lys de Chi men nous passâmes dans un assez gros village, nommé Pou tsu tien où nous prîmes la hauteur méridienne du soleil, que nous trouvâmes de 71 degrés 18 minutes, ensuite nous allâmes coucher à Tsun hoa tcheou. C'est une ville du second ordre, d'une médiocre grandeur, elle a treize lys de tour, mais elle n'est guère peuplée, elle n'est p.387 célèbre que par le tabac qui croît dans son territoire en abondance, & qui est estimé meilleur qu'en aucun autre lieu de la province ; aussi en transporte-t-on une grande quantité à Peking. Du reste elle n'a rien de considérable.

Le 29 nous fîmes 50 lys à l'est un quart de nord-est, toujours dans la même plaine, excepté les dix derniers, que nous commençâmes à marcher entre des montagnes. Nous passâmes plusieurs petits villages, & nous allâmes coucher à San tun ying. C'est une petite ville de guerre autrefois très forte à la manière du pays, & pourvue d'une grosse garnison ; à présent les murailles en sont ruinées en plusieurs endroits. Il n'y a que quatre cents soldats chinois de garnison, commandés par

un fou tsiang. Elle est raisonnablement peuplée, & a plusieurs marchands qui y sont à leur aise par le trafic qu'ils font avec les Mongous de Cartchin. Nous y trouvâmes la hauteur méridienne du soleil de 71 degrés 25 minutes, ce qui donne 40 degrés 20 minutes de hauteur du pôle. Mais comme le ciel était à demi couvert, cette hauteur n’est pas trop sûre.

Le 30 nous fîmes 60 lys. Les dix premiers droit au nord, le reste, tout compensé, au nord-nord-est, mais il ne faut compter que 40 lys à ce rhumb, à cause des détours que nous fîmes dans les montagnes, entre lesquelles nous marchâmes toujours les quarante derniers lys. Nous passâmes plusieurs petits hameaux, qui paraissaient fort misérables ; la terre était cultivée dans les vallées, & sur les pentes des collines, excepté quelques endroits pierreux & sablonneux.

Après avoir fait environ dix lys, nous passâmes entre de petites montagnes couvertes de très beaux bosquets çà & là, ce qui faisait un très beau paysage pendant l'espace d'environ vingt lys ; ensuite nous passâmes une hauteur, après quoi nous traversâmes la rivière de Lan ho à trente lys, sur un assez méchant pont ; cette rivière coule vers l'est, & va se décharger dans la mer Orientale. Elle est fort large, & assez profonde, ce qui fait qu'on ne peut la passer à gué. Il y avait beaucoup de bois de chauffage, qui flottait çà & là, & quelques trains de bois à bâtir. Il y avait aussi plusieurs petites barques qui servent aux gens qui ont soin de ces trains de bois, & qui en retiennent autant qu'il en faut sur les bords, dans les endroits où on en veut décharger. Près de ce pont était un village, ou plutôt une petite rue de maisons, où demeurent les gens qui ont soin de ces bois, & où l'on trouve des hôtelleries.

Après avoir passé le Lan ho, nous montâmes & descendîmes deux hauteurs, dont la seconde est assez élevée, & a un chemin taillé dans le roc avec beaucoup de travail. Il est étroit, & à peine y pourrait-il passer deux charrettes de front. Ensuite nous tournâmes fort autour des montagnes à douze lys de Hi fong keou, où nous vînmes coucher ; nous passâmes proche d'une forteresse, nommée Lan yang, qui paraît être

maintenant abandonnée. Hi fong keou, est le nom d'une autre forteresse, qui est bâtie proche de la grande muraille, de même que Cou pe keou, mais qui est moins grande & moins peuplée. Nous y prîmes la hauteur méridienne du soleil, que nous trouvâmes de soixante-onze degrés vingt-quatre minutes, ce qui donne quarante degrés trente minutes de hauteur du pôle.

Le 31 nous fîmes soixante lys. Les vingt-cinq premiers au nord-est, & les quinze suivants à l'est-nord-est un quart nord-est. Les vingt derniers nous tournoyâmes beaucoup autour des montagnes. Nous allâmes à l'est un quart nord-est, & ensuite au nord-ouest ; à mon estime on peut compter en tout, cinquante lys au nord-est. Nous passâmes d'abord le long de la forteresse ; ensuite nous passâmes la grande muraille par une porte que j'ai décrit ailleurs, p.388 aussi bien que le chemin que nous fîmes presque toujours entre des montagnes fort escarpées. Il y avait seulement quelques vallées dont les terres étaient cultivées, & de petits hameaux où habitent des Chinois qui cultivent ces terres, lesquelles appartiennent toutes à l'empereur, qui y a beaucoup de fermiers. Ces terres sont, dit-on, fort fertiles ; les montagnes sont couvertes de bois, surtout de chênes.

Avant que d'arriver à notre camp, je vis beaucoup de muguet ; nous passâmes plusieurs petits ruisseaux, & deux montagnes, dont le chemin n'était pas trop difficile. Nous campâmes dans une vallée bien cultivée, proche d'un village, nommé Quan tchin. Une petite rivière qui s'appelle Pao ho, coule tout auprès. Le temps ayant été couvert vers le midi, nous ne pûmes prendre la hauteur du soleil. Nous commençâmes à prendre la mesure du chemin depuis la grande muraille, avec une corde de cent quatre-vingt tchang [1], que nous avions exactement fait mesurer la veille. Trois de ces cordes faisaient un lys.

Le premier jour de juin, & le vingt-troisième de la quatrième lune, nous fîmes cinquante-trois lys, toujours entre des montagnes ; & comme nous tournoyâmes souvent, pour éviter les montées & les

[1] Dix pieds chinois sont un tchang.

descentes les plus difficiles, nous n'en devons compter que quarante-cinq au nord-est. Toutes les montagnes entre lesquelles nous marchions, étaient couvertes de fort beaux bois, entre lesquels il y avait une infinité d'abricotiers sauvages. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois une petite rivière, nommée Mo ha, ou Pao ho, qui tourne dans les vallées. Nous vîmes aussi quelques hameaux en chemin, mais en plus petit nombre, & plus pauvres que les autres.

Il plut pendant la plus grande partie du chemin ; nous campâmes un peu au-delà d'un détroit de montagnes, que les Chinois appellent Ta kia keou, dans une plaine, où il y avait quelques chaumines, & des terres cultivées ; elle est arrosée par un gros ruisseau, & remplie de fort bons pâturages. Ce détroit s'appelle en tartare Taki haptchil angha.

Le 2 nous fîmes cinquante-cinq lys au nord-nord-est, dans un pays beaucoup plus découvert que les deux jours précédents ; quoique nous marchassions toujours entre les montagnes, les vallées étaient plus spacieuses, les collines moins couvertes de bois, aussi le pays était-il plus cultivé & plus rempli d'habitations. Après avoir fait vingt-quatre lys, nous en passâmes une considérable, nommée Ouchekia ; c’est la première porte depuis Hi fong keou, qui est située au milieu d'une belle vallée bien cultivée, & arrosée de plusieurs ruisseaux, & d'une petite rivière, nommée Tchibekey. Depuis Hi fong keou jusqu'à Ouchekia, le pays appartient en propre à l'empereur, qui y a plusieurs bonnes fermes.

C'est là que commence le pays de Cartchin ; car cette habitation est presque toute de Mongous, qui y ont des maisons de terre, & qui cultivent la terre. Le régulo de Cartchin avait envoyé son troisième fils jusque là au-devant de nos tagin [1], pour les saluer de sa part, & leur donner le divertissement de la chasse ; c’est pourquoi il avait fait partir bon nombre de ses chasseurs. La chasse ne fut pourtant pas heureuse ; le temps n'y était pas favorable, à cause d'un grand vent, qui fut suivi de la pluie, & qui nous empêcha aussi de prendre la hauteur méridienne. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois une petite

[1] Principaux officiers envoyés de l'empereur.

rivière, nommée Hongor, qui va se jeter dans le Lan ho, & qui sert à y porter les trains de bois qu'on coupe dans le pays, pour envoyer à Peking, & qui sont un bon revenu au régulo de Cartchin.

Nous vînmes camper dans une vallée nommée Soraho, sur le bord d'une p.389 rivière qu'on appelle Sirgha, & proche d'un hameau, composé de quelques maisons de terre & de paille, dans un lieu nommé Sirgha pirai Honghor angha, parce que les deux rivières de Honghor & de Sirgha se joignent dans cet endroit.

Le 5 nous fîmes 60 lys au nord demi-quart nord-est. Après en avoir fait presque la moitié dans la même vallée où nous avions campé, nous montâmes sur des hauteurs, & nous descendîmes dans une autre vallée fort large, & qui s'étend fort loin, mais le terrain en est un peu inégal. Elle est arrosée d'une petite rivière qu'on appelle Leao ho, qui va dans la province de Leao tong, où elle se grossit extraordinairement de plusieurs autres rivières qu'elle reçoit dans son lit. Elle a son cours vers le nord-est.

Nous campâmes sur ses bords, proche d'un rocher escarpé, nommé Queissou hata, où il y a quelques chaumines, & plusieurs tentes de Mongous de Cartchin. Les Chinois appellent ce lieu-là Ou che kia. C'est la seconde poste depuis Hi fong keou. Le pays que nous traversâmes paraît fort bon & propre à être cultivé, il l’est pourtant fort peu, faute d'habitants. Nous ne vîmes sur toute la route que trois ou quatre misérables tentes de Mongous à dix lys du lieu où nous campâmes. Nous y prîmes la hauteur méridienne, qui était de 71 degrés 35 minutes, ce qui donne 41 degrés 24 minutes de hauteur du pôle.

Le 4 nous fîmes 54 lys au nord-nord-est demi quart nord-est, toujours dans un pays découvert, où il n'y a que des collines couvertes de pâturages, & peu de montagnes élevées. Nous avions au nord-ouest & à l'ouest une chaîne de hautes montagnes, mais éloignées de quatre ou cinq lieues ; nous côtoyâmes aussi quelques montagnes à l'est, mais moins hautes & plus découvertes, & nous marchâmes toujours dans la plaine.

Environ à six ou sept lys du lieu où nous avions campé, nous trouvâmes à l'est, les restes d'une ville, dont les murailles & les tours de terre subsistent encore à demi ruinées ; nous passâmes aussi deux petites rivières qui coulent à l'est & au sud-est. La première était un peu plus grande que la seconde, quoiqu'il n'y eut pas deux pieds d'eau à l'endroit où nous la passâmes. Nous vîmes plusieurs hameaux, & diverses tentes de Mongous dans les plaines, dont il n'y a qu'une petite partie de cultivée ; le reste est plein de fourrages.

Ces terres appartiennent à un taiki de Cartchin, proche parent du régulo. Nous campâmes au-delà d'un ruisseau, & au milieu d'une plaine qui s'étend au nord à perte de vue. Nous voyions à l'est de notre camp une tour, nommée en langue mongole Tchahan subarhan, où il y avait autrefois une ville. Le lieu où nous campâmes s'appelle Ike tchun. Nous y prîmes la hauteur méridienne qui était de 70 degrés 54 minutes ; ce qui donne 41 degrés 37 minutes de hauteur du pôle.

Le 5 nous fîmes 50 lys tout compensé au nord un quart d'ouest, parce que nous fîmes plus de dix lys droit à l'ouest, en tournant entre des collines, pour éviter les chemins difficiles. Le pays que nous traversâmes était encore tout découvert & sans bois ; mais après avoir fait les trente premiers lys, nous trouvâmes des montagnes plus escarpées & plus difficiles. Ce fut pour les éviter que nous prîmes droit à l'ouest, jusqu'à ce que nous entrâmes dans une belle vallée, nommée Pahien tohoi, qui est arrosée d'une rivière plus considérable que toutes celles que nous avons passées depuis que nous sommes sortis de la Chine.

Cette rivière s'appelle Kodolen ; elle coule le long de cette vallée de l'ouest à l'est-nord-est ; elle est cultivée en plusieurs endroits, & il y a beaucoup d'habitations, dont la plus considérable est celle où demeure un des principaux p.390 taikis de Cortchin, nommé Erintchi. C'est le chef de la famille de ceux à qui appartenait autrefois le pays de Cortchin, qui a été donné au père du régulo régnant, qui est d'extraction chinoise. Il a une maison bâtie de briques & couverte de tuiles ; toutes les autres ne sont que de terre & de paille. Nous vînmes camper environ à dix lys au

nord-nord-est de la maison de ce taiki, sur les bords de la rivière. Nous nous étions fort approchés de cette chaîne de hautes montagnes que nous avions côtoyées en les laissant à l'ouest, & qui coulent nord & sud.

Pendant qu'on dressait nos tentes, je montai sur une hauteur qui était à l'est de notre camp, d'où je jugeai qu'on pourrait découvrir le rocher nommé Queissou hâta, d'où nous avions décampé le jour précédent, & je trouvai avec une boussole qui a des pinnules, que ce rocher nous demeurait au sud six degrés vers l'ouest, d'où l'on doit conclure, eu égard à la variation de l'aimant, supposant qu'elle est la même qu'à Peking, que tout compensé, la route des deux jours que nous avons marché depuis ce rocher, doit être mise au nord, dix degrés vers l'est ; nous ne pûmes prendre la hauteur du méridien parce que le temps était couvert. J'estime que nous étions à peu près à 41 degrés 50 minutes de hauteur du pôle.

Le 6 nous ne fîmes que 33 lys, dont les vingt-cinq premiers furent au nord un quart de nord-est, & le reste tout compensé au nord un quart de nord-ouest. Après avoir fait environ douze ou quinze lys, nous passâmes une hauteur, & nous entrâmes dans une autre vallée, mais plus grande que la précédente, & encore plus cultivée, & plus pleine d'habitations, quoique le terrain y soit assez inégal ; après y avoir fait environ dix lys, nous passâmes encore une autre hauteur plus considérable & toute couverte de broussailles, parmi lesquelles il y a quantité d'abricotiers sauvages, la plupart chargés de fruits. Le terroir de ces collines est d'une terre rougeâtre, mêlée de gros sable ; je crois que ce terroir serait propre pour la vigne, si ce n'est peut-être qu'il est un peu froid, & que les raisins auraient peine à y mûrir. Nous voyions de côté & d'autre des montagnes couvertes de broussailles, où il y a, dit-on, beaucoup de lièvres & de faisans. Quand nous fûmes descendus de la hauteur, nous trouvâmes deux vallées, dont l'une était au nord-est, & l'autre au nord-ouest. Il y avait plusieurs habitations. Les terres étaient cultivées çà & là. Nous suivîmes celle qui allait au nord-ouest, & après y avoir marché environ cinq lys, nous campâmes le long d'un ruisseau qui l'arrose, en un lieu appelé Poutoule.

Nous ne pûmes prendre la hauteur méridienne, parce que le temps était couvert, il plut même une partie du jour ; à l'estime, nous étions à peu près à quarante-un degrés cinquante-huit minutes de hauteur du pôle.

Le 7 nous fîmes 60 lys ; les quinze premiers au nord-nord-est, & les quarante-cinq autres droit au nord ; après les quinze premiers lys, nous passâmes une montagne qui se nomme Poulengher tabahan, au bas de laquelle est une fontaine ; nous descendîmes ensuite dans une grande plaine, par où commence le pays d'Onhiot.

Cette plaine s'étend à perte de vue, excepté au nord, où elle est bornée de montagnes ; elle est remplie de faisans & de lièvres dans les endroits où il y a des broussailles ; le reste du terroir est bon & peut-être fertile ; il n'y a cependant que peu de terres cultivées par quelques Mongous, qui ont leurs tentes le long des deux rivières, dont elles sont arrosées ; la plus méridionale s'appelle Sibé, elle est partout guéable, & n'a pas plus de dix pas de largeur ; elle coule vers l'est, aussi bien que toutes celles que nous avions trouvées dans le pays de Cortchin, & va se rendre avec elles dans la rivière de Leao, qui traverse la p.391 province de Leao tong, à laquelle elle donne son nom.

Nous prîmes la hauteur du méridien au lieu où nous campâmes, sur les bords de la rivière de Sibé ; elle était de soixante-dix degrés trente-trois minutes ; ce qui donne quarante-deux degrés dix-huit minutes de hauteur du pôle. Sur les dix heures du matin il y eut un tremblement de terre dans le pays où nous marchions ; comme j'étais à cheval, je ne m'en aperçus pas, non plus que ceux qui m'accompagnaient ; mais plusieurs de nos gens qui étaient descendus de cheval pour se reposer, le sentirent, & assurèrent qu'il avait été considérable.

Le 8 nous ne fîmes que 18 lys au nord ; nous campâmes proche d'une rivière, nommée Sirgha, plus large & plus profonde que celle de Sibé. Elle court de l'ouest à l'est aussi bien que celle-ci. Nos gens y pêchèrent avec leurs filets, & y prirent quelques poissons assez grands ; elle est dans la même plaine que la rivière de Sibé. On voyait sur ses bords des tentes de Mongous en différents endroits ; ils

cultivent là quelques morceaux de terre. Les pâturages y sont excellents, & il y a quantité de lièvres dans les broussailles ; la hauteur du pôle fut de quarante-deux degrés vingt-quatre minutes.

Le 9 nous fîmes 65 lys les trente premiers au nord un quart de nord-est, dans la même plaine, en nous approchant des montagnes qui la bornent, où nous vîmes une petite fontaine, appelée Mao poulac ; ensuite nous tournâmes au nord-est, puis à l'est, dans les montagnes ; nous y fîmes environ 15 lys, après quoi nous jugeâmes que depuis la montagne de Poulengher, où commence le pays d'Onhiot, jusqu'à ces montagnes, il y avait en droiture environ quatre-vingt-quinze lys au nord, dix-huit degrés vers le nord-est.

Après ces montagnes, qui ne sont pas difficiles, à la réserve de quelques ravines qu'il faut passer, qui sont fort profondes, & presque partout fort escarpées, nous entrâmes dans une autre plaine, où nous fîmes vingt lys au nord, un quart nord-est, sur la fin nous prîmes un peu de nord-est, pour venir camper proche d'un gros ruisseau, ou petite rivière, nommée Perké, qui va se jeter dans le Leao ho, quand elle a assez d'eau pour ne pas tarir avant que d'y arriver.

Nous ne trouvâmes sur tout le chemin ni eau ni habitation ; le terrain était fort sec & d'une terre peu liée. Il ne laissait pas d'y avoir partout de bons pâturages ; nous ne pûmes prendre la hauteur méridienne ; le ciel fut toujours couvert. Il y avait à quelques lys au sud-est du lieu où nous campâmes plusieurs tentes de Mongous, campés le long du même ruisseau. Ils y cultivent quelques morceaux de terre ; on nous dit que dans les montagnes que nous passâmes, à trente lys du lieu où nous campâmes, il y avait une fontaine, nommée Mao poulac.

Le 10 nous séjournâmes, parce qu'il plut tout le jour, ainsi qu'il avait fait toute la nuit.

Le 11 nous séjournâmes encore, pour donner le loisir de retrouver les chevaux qu'on avait perdus en grande quantité la nuit du jour précédent ; nous prîmes la hauteur méridienne qui était de soixante-dix

degrés vingt-cinq minutes, qui donnent quarante-deux degrés quarante-trois minutes de hauteur du pôle.

Le 12 nous fîmes 6 lys au nord dix-sept degrés vers l'est, environ la moitié dans la plaine où nous avions campé. Après quoi nous passâmes une petite hauteur, & nous entrâmes dans une autre plaine, qui est bornée par quelques montagnes au nord-ouest & à l'ouest. C'est un pays toujours plus découvert, sans bois ni broussailles ; nous vînmes camper proche d'une habitation de Mongous, qui consistait en une douzaine de tentes éparses dans deux ou p.392 trois endroits. Il n'y avait-là que quelques puits assez profonds ; il fallut se contenter de l'eau qu'ils nous fournirent ; ce lieu s'appelle Hotosin houtouk ; la hauteur du pôle y fut trouvée de quarante-deux degrés cinquante-huit minutes.

Nous nous informâmes ce jour-là de quelques particularités du pays d'Onhiot, & nous apprîmes qu'il est divisé entre deux seigneurs. Le premier, qui est kiun vang, ou régulo du second ordre, possède la plus considérable partie du pays, soit pour l'étendue, soit pour la bonté des terres. Il confine avec l'endroit le plus septentrional des terres où l'empereur a coutume de chasser pendant l'automne, qu'on appelle Oulastai ; c'est un pays semé de bois & de montagnes. Ce régulo est chef d'un des quarante-neuf étendards des Mongous. L'étendard est composé de vingt niurous, ou compagnies, chacune de cent-cinquante hommes, ou chefs de famille.

Ces Niurous, l'un portant l'autre, n'ont guère moins de six cents personnes, à ce qu'on m'assure, parce qu'il y a des familles nombreuses. Il n'a point de demeure fixe, mais il campe où bon lui semble, & ordinairement le long des rivières de Sirgha & de Sibé. La mère de ce régulo & son frère ont bâti chacun une maison de briques ; la première sur les bords de la rivière de Sirgha, à quarante lys environ du lieu où nous avons campé sur ses bords. La maison de l'autre est un peu au nord-est d'Oulastai.

Il y a aussi quelques Mongous qui se sont bâtis des maisons de terre, & de bois, couvertes de paille ; mais on ne doit pas les compter, vu le grand nombre de ceux qui demeurent sous les tentes ; ils ne

laissent pas la plupart de labourer la terre, qui est assez bonne en plusieurs endroits ; mais le climat est froid presque partout. Les petites rivières, & les ruisseaux du pays d'Onhiot, ont leur cours de l'ouest à l'est, & se vont rendre dans le Leao ho. L'autre partie du pays est possédée par un peilé ; c'est un prince du troisième ordre ; ses terres sont à l'est.

C’est dans ce pays-là que nous marchâmes hier & aujourd'hui, & que nous marcherons encore demain ; ces terres ne sont pas si bonnes à beaucoup près que les autres ; elles sont plus sablonneuses, & moins fertiles. Il y a pourtant presque partout de bons fourrages. Ce peilé n'a que dix niurous dans l'étendard dont il est chef, ainsi il a la moitié moins de sujets. Il n'a point non plus de demeure fixe ; on nous dit qu'il campait ordinairement à soixante-dix ou quatre-vingt lys au nord-est du lieu où nous étions campés ; nous étions à peu près à la hauteur du mont Petcha, que les Mongous appellent Hamar tabahan ; & lui, il était à trois cents lys & plus à l'ouest de ce lieu.

C'est à cette montagne que se termine le pays d'Onhiot du côté du nord-ouest. Il n'y a dans le pays que les rivières de Sibé & de Sirgha, qui le traversent par le milieu, avec quelques ruisseaux, comme le Perké. Le Leao ho, où se vont jeter ces deux rivières, passe aussi dans une partie des terres qui sont au sud-est, & le Sira mouren qui le sépare des États de Parin, le termine au nord.

Le 13 nous fîmes cent-six lys ; à vingt lys environ nous vîmes plusieurs habitations des Mongous, en un lieu nommé Imatouhoutouk. Après avoir fait environ dix lys, nous entrâmes dans des montagnes, prenant beaucoup de l'ouest depuis le nord-nord-ouest jusqu'à l'ouest-nord-ouest, encore fîmes-nous une partie du chemin à deux différentes reprises droit à l'ouest ; nous prîmes des détours pour suivre les vallées, & pour éviter les montagnes & les sables, que nous eûmes presque toujours à l'orient, & que nous côtoyions ; c'est la queue du désert de Chamo. Nous ne pûmes pourtant éviter de marcher dans ces sables p.393 durant quelques lys ; mais c'était peu de chose en comparaison de ceux que nous voyions à l'est. Nous passâmes

plusieurs plaines, où nous trouvâmes des tentes de Mongous, qui y labourent de bons morceaux de terre.

Après avoir fait trente-cinq lys, nous nous arrêtâmes pour prendre la hauteur méridienne qui fut de 72 degrés ; ce qui donne 45 degrés 13 minutes de hauteur du pôle ; ensuite nous continuâmes notre route toujours dans les vallées & entre des montagnes, où tout est plein d'arbrisseaux & de broussailles, avec une infinité d'abricotiers sauvages. Nous ne passâmes que deux hauteurs qui fussent un peu considérables ; & quinze ou dix-huit lys avant que de camper, nous eûmes à essuyer des sables durant quatre ou cinq lys ; après quoi nous descendîmes dans une belle prairie, au milieu de laquelle coule la rivière Chira ou Sira. Elle prend sa source au mont Petcha, traverse le pays d'Onhiot de l'ouest à l'est, entre dans le pays d'Ohan, qui est limitrophe d'Onhiot à l'est, passe au lieu où demeure Tchang fou vang, qui est le principal prince du pays d'Ohan, & se joignant là à une autre rivière, elle va se jeter dans le Leao ho, qui est la plus considérable rivière que nous avions trouvé depuis Hi fong keou. Elle a environ vingt ou vingt-cinq pas de largeur dans les lieux les plus resserrés ; son cours est fort rapide de l'occident à l'orient ; ses eaux sont troubles, parce qu'elle entraîne beaucoup de sable avec elle.

Nous fîmes environ dix ou douze lys dans cette prairie, & après avoir passé la rivière à gué, où elle n'avait que trois pieds environ de profondeur, nous campâmes sur ses bords, en un lieu nommé Courké kiamon, c'est-à-dire, les cinquante maisons ; c'est où commence le pays de Parin. J'estime que notre route, depuis que nous commençâmes à entrer dans les montagnes jusqu'au lieu où nous campâmes, peut avoir valu soixante lys au nord-ouest, tous les détours précomptés ; cette rivière sépare les États d'Onhiot de ceux de Parin.

Le 14 nous fîmes soixante lys. Les vingt-cinq premiers au nord-nord-ouest, & le reste presque toujours au nord, excepté les six derniers, que nous prîmes beaucoup de l'ouest ; tout compté, j'estime la route au nord, un quart de nord-ouest. Nous marchâmes toujours dans de petites plaines, ou dans des vallées, entre de petites hauteurs ;

tout y était plein de broussailles, d'arbrisseaux, & d'excellents fourrages. Le terrain était sablonneux, à la réserve des vallées, où il y avait quelques endroits marécageux, & pleins d'eau. Nous trouvâmes en deux ou trois lieux des tentes de Mongous, qui avaient labouré quelques morceaux de terre. Nous campâmes dans une belle plaine, sur les bords d'une rivière, nommée Hata mouren, ou Hara mouren, qui coule au milieu, du nord-ouest au sud, en un lieu nommé Katchigue elefou Pourhasoutai.

Cette plaine est la plus belle prairie que nous ayions encore vue. Au nord de cette prairie, à trois lys environ de la rivière, entre des montagnes, est située la maison du régulo de Parin, qui est kiun vang ; à quelque distance est celle de sa mère, qui est sœur aînée de l'empereur Chun chi. Tout proche est celle de la fille aînée de l'empereur Cang hi qui est mariée au petit-fils de la sœur de Chun chi, & ce petit-fils est frère du régulo de Parin.

Toutes ces maisons sont commodes, grandes, bien bâties, & fort propres ; elles ont été construites aux dépens de l'empereur, par des ouvriers envoyés exprès de Peking. On y trouve encore quelques autres maisons, & beaucoup de tentes dans la plaine, le long de la rivière. Les terres sont labourées aux environs ; nos tagin & les mandarins de leur suite allèrent rendre leurs respects aux deux princesses, qui les reçurent la fort bien, & leur firent grande chère p.394 à la mode du pays. Pour nous autres, nous suivîmes le grand chemin que prenait le bagage, n'ayant pas jugé à propos d'accompagner nos grands dans cette visite. La rivière de Hara mouren prend, dit-on, sa source dans le pays d'Outchou Moutchin, & elle va se joindre à la rivière Sira mouren.

Nous prîmes la hauteur du pôle, qui était de 48 degrés 41 minutes.

Nos tagin étant arrivés au camp, nous rapportèrent qu'ils avaient appris des princesses, auxquelles ils venaient de rendre visite, que le matin elles avaient encore senti un tremblement de terre vers les huit heures, mais moindre que celui des jours précédents, qui avait été si considérable en ce lieu là, qu'il les avait obligées d'aller camper sous des tentes ; pour nous qui marchions à cheval, nous ne nous en

aperçûmes pas.

Le 15 nous fîmes soixante lys, toujours dans la même prairie, au nord un quart de nord-ouest, côtoyant la rivière de Hara mouren qui serpente dans la plaine, & nous vînmes camper sur les bords de la même rivière, proche d'une montagne, nommée Hara hata, ou Kairé hata, dans la même prairie, où il se trouve d'excellents pâturages. Nous vîmes encore sur le chemin plusieurs tentes de Mongous, & des morceaux de terres labourées. A l'ouest de cette prairie ce sont des sables mouvants, & au nord-ouest c’est une grande chaîne de montagnes qui court du nord-est au sud-ouest, & qui paraît aller fort loin ; à l'est de la prairie est un groupe de montagnes, appelées Nimatou.

Nous trouvâmes la hauteur méridienne de 69 degrés 33 minutes, qui donnent 43 degrés 58 minutes de hauteur du pôle.

Le 16 nous fîmes soixante-quinze lys. Les quinze premiers au nord, un quart de nord-ouest, puis nous quittâmes la rivière, passant entre des montagnes, où il y avait plusieurs tentes de Mongous, qui paraissent fort pauvres. On nous dit qu'un taiki y faisait sa demeure. Nous fîmes sept ou huit lys à l'ouest, & ensuite nous tournâmes à l'ouest-sud-ouest, de là au nord-ouest, & sur la fin nous prîmes toujours davantage du nord, de sorte que le rhumb total doit se mettre au nord-ouest.

Le pays que nous traversâmes était fort découvert, & les montagnes toutes chauves. Après avoir quitté la rivière de Hara mouren, nous ne trouvâmes plus de si bons pâturages. Le terrain était plus sec, & moins propre à être labouré. Quand nous eûmes fait soixante-dix lys, nous entrâmes dans une prairie pleine d'excellents pâturages, arrosée d'un ruisseau, dont l'eau était extrêmement fraîche. Elle vient d'une fontaine qui est au nord, nommée Coutourihou poulac, où nous campâmes.

Nous trouvâmes la hauteur méridienne de 60 degrés, 15 minutes, qui donnent 44 degrés 14 minutes de hauteur du pôle, dans un endroit qui est à cinq lys au sud du lieu où nous campâmes.

Une comtesse mongou vint sur le chemin attendre nos tagin pour

s'informer de la santé de l'empereur. Elle les régala d'un repas préparé à la mode tartare, & leur offrit à chacun deux chevaux, ils les acceptèrent, & lui firent présent de quelques pièces de soie. Cette comtesse est du pays d'Outchou Moutchin, qui est à l'ouest & au nord-ouest de Parin.

Le 17 nous fîmes 60 lys, tout compté, au nord vingt-huit degrés vers le nord-ouest, savoir les quinze premiers au nord-nord-ouest, & le reste au nord-nord-ouest un quart de nord-ouest, d'abord nous marchâmes entre des montagnes toutes chauves, c’est la chaîne de montagnes qui est contiguë au mont Petcha, & qu'on appelle Ingan en remontant vers la source du ruisseau proche duquel nous avions campé ; ensuite nous entrâmes p.395 dans une plaine d'une terre sablonneuse en quelques endroits, & marécageuse en d'autres.

Après avoir fait environ vingt lys, nous entrâmes dans une autre plaine bien plus grande, au milieu de laquelle on trouve plusieurs petites mares d'eau, & un ruisseau d'une eau presque dormante. Les environs étaient couverts de tentes de Mongous. Nous vîmes dans la plaine & proche de ces tentes quantité de vaches, mais peu d'autres bestiaux. Le terroir de cette plaine paraît fort nitreux ; les pâturages y sont bons vers le milieu, du reste il y a des endroits fort sablonneux, & d'autres où le terrain est marécageux, surtout vers le bout de la plaine au nord-ouest ; tout était plein d'eau aux environs d'un gros ruisseau, nommé Koultou, ou Kouldou, proche duquel nous allâmes camper à l'extrémité de la plaine, au pied des collines qui sont à son nord-ouest.

Les pâturages y étaient très bons & en grande abondance, mais il n'y avait point de bois aux environs, & on fut réduit à brûler de la fiente d'animaux. Cette chaîne de collines que nous avions côtoyées les jours précédents du côté de l'ouest, finit dès le commencement de notre marche, & le pays était beaucoup plus découvert de toutes parts ; quand nous eûmes une fois passé entre les montagnes qui étaient proches au nord du lieu où nous avions campé, ce n'était presque que des collines qui environnaient toute cette grande plaine que nous parcourûmes.

Le temps, qui fut couvert presque tout le jour, & un grand vent qui

s'éleva vers les neuf heures, & qui continua jusqu'au soir, nous empêchèrent de prendre la hauteur méridienne. J'estime que le lieu où nous campâmes pouvait être de 44 degrés 2 minutes de hauteur du pôle.

Cette chaîne de montagnes que les Mantcheoux appellent Ingan, & que nous passâmes un peu après être sortis de notre camp, sépare le pays de Parin de celui d'Outchou Moutchin. C'est le lieu le plus élevé qui soit dans toute cette étendue de pays qui est entre la mer du Sud, & celle du Nord, à peu près au même méridien, car toutes les eaux qui coulent en abondance des montagnes, se partagent de telle sorte, que celles qui coulent du côté du sud, vont se jeter dans la mer qui est au sud de la grande muraille ; celles qui coulent du côté septentrional des montagnes qui forment cette chaîne, & qui sont le plus au nord, vont se jeter dans la mer Orientale, qui est au nord de la Chine.

Le 18 nous fîmes trente-huit lys ; trente au nord, prenant tant soit peu de l'ouest, & le reste au nord-nord-ouest. Le rhumb total était au nord un quart nord-ouest, toujours dans une belle plaine qui continue celle où nous avions campé ; à cela près elle était resserrée par de petites collines. A dix ou douze lys de là, elle s'élargissait comme auparavant, & avait plus de dix lys de largeur nord & sud, bornée à l'est & à l'ouest par des collines, & arrosée du même ruisseau. Après vingt lys environ nord & sud d'étendue, elle se divise en deux parties, l'une qui va au nord-est, suit le même ruisseau ; l'autre dans laquelle nous marchâmes, va au nord-ouest, & est arrosée d'une petite rivière, qui se nomme Palouhour, sur les bords de laquelle nous vînmes camper, en un lieu nommé Palouhour pira ayant à l'ouest & au nord-ouest des sables mouvants qui bornent la plaine.

On nous dit que le roi des Eluths Caldan était venu camper dans cette plaine il y a huit ans, lorsqu'il s'approcha de la Chine, & qu'il avait à peu près suivi le même chemin que nous avons tenu jusque à Ingan. Il y eut même plusieurs taiki du pays d'Outchou Moutchin, qui se soumirent, se prosternèrent devant p.396 lui, & lui firent des présents de leurs bestiaux. Ils furent condamnés à avoir la tête tranchée l'année

suivante dans l'assemblée des États de Tartarie.

Comme nous étions proche du lieu où le régulo de ce pays fait sa résidence, il vint avec son fils au-devant de nos tagin, pour demander des nouvelles de la santé de l'empereur, & leur fit préparer un festin à la manière tartare, dans le lieu où nous campâmes.

Le 19 nous ne fîmes que dix-neuf lys au nord un quart nord-ouest, en remontant le long de la rivière, toujours dans un pays plat ; nous passâmes quelques sables, & nous vînmes camper au lieu où réside le régulo d'Outchou Moutchin sur les bords de la même rivière. Ce lieu s'appelle Gongkeer. Le régulo est tsin vang [1]. C'est un jeune homme de vingt-cinq à trente ans. Il a vingt-quatre niurous dans son étendard. Il vint recevoir nos tagin, les mena chez lui, c'est-à-dire, dans ses tentes, qui étaient, dit-on, belles & propres, & les régala à sa manière de viandes de mouton & de bœuf, de lait, & de crème, puis il les conduisit à leurs tentes.

Nous trouvâmes la hauteur méridienne de soixante-huit degrés trois minutes ; ce qui donne de hauteur du pôle quarante-quatre degrés quatre minutes.

Le 20 nous séjournâmes, pour donner le loisir à nos gens de se pourvoir de moutons, & de changer quelques chevaux & quelques chameaux.

Le 21 nous fîmes quatre-vingt-dix lys, toujours au nord-est, dans un pays plat & uni. Nous repassâmes d'abord la rivière de Palouhour, à douze ou quinze lys environ du lieu où campe le régulo ; nous trouvâmes beaucoup de tentes de Mongous dispersées çà & là. Les deux premiers lys de cette plaine étaient remplis de très bons fourrages, ce n'est plus ensuite que des sables qui rendaient le terrain inégal.

Après y avoir marché vingt lys, nous passâmes à la vue d'un étang, nommé Coudon nor, que nous laissâmes à l'ouest ; ensuite nous continuâmes toujours notre chemin dans un pays plat à perte de vue ;

---

[1] Prince du premier ordre.

car on ne voyait des montagnes qu'au sud-est, mais fort loin. Le terrain était partout fort sablonneux, & les pâturages très maigres ; aussi ne vîmes-nous pas une seule tente ; à quatorze lys de Coudon nor nous vîmes encore un autre étang, nommé Keremtou nor, & nous vînmes camper proche de trois ou quatre mares d'eau, qui ne sont, à ce que je crois, qu'un amas d'eau de pluie. Cette eau n'avait aucun mauvais goût, & était assez claire ; mais étant bouillie, elle devenait toute trouble, & il s'élevait une espèce de pellicule au-dessus, qui était assez épaisse. C'était du nitre dont tout le terrain est plein, & qui rend la terre fort molle, en sorte qu'en bien des endroits les chevaux ne sauraient marcher sans enfoncer considérablement, surtout dans les lieux où il ne croît point d'herbe. Il y avait aux environs de bons fourrages en abondance, mais il n'y avait point de bois à brûler ; il fallut se servir de fiente d'animaux. Le lieu où nous campâmes s'appelle Patchai coubour.

Nous prîmes la hauteur méridienne en chemin, après avoir fait soixante-dix lys, & nous la trouvâmes de soixante-huit degrés vingt-trois minutes, ce qui donne quarante-quatre degrés de hauteur du pôle. Il fit si froid, que le matin bien des gens étaient vêtus d'une double fourrure.

Le 22 nous fîmes soixante lys, au nord-nord-est, un quart nord-est ; d'abord nous passâmes une hauteur de sable ; après laquelle nous descendîmes dans une plaine environnée de toutes parts de collines d'un sable dur, & couvert d'herbes, pleines de moucherons. Il y avait dans cette plaine plusieurs petites mares d'eau, & le terrain était si marécageux, que les chevaux avaient beaucoup de peine à s'en tirer ; c'était une terre nitreuse, détrempée d'eau.

Au sortir de cette plaine, qui n'avait p.397 que quatre ou cinq lys de largeur, nous passâmes une petite colline, & nous fîmes le reste du chemin dans un pays plat & uni à perte de vue ; le terrain était toujours d'un sable dur, & couvert de pâturages assez maigres ; aussi ne vîmes nous pas une tente, ni une seule personne dans toute cette route.

Après avoir fait trente lys, nous traversâmes une petite rivière, qui

s'appelle Teng pira, & nous vînmes camper au-delà d'une autre petite rivière, nommée Horohon kol, dont l'eau était trouble, & noirâtre, à cause du sable & de la terre noire qu'elle entraîne. Ce lieu s'appelle Horohon pirai poro hojo. Nous trouvâmes la hauteur méridienne de soixante-huit degrés qui donnent quarante-cinq degrés vingt-sept minutes de hauteur du pôle.

Le soir l'horizon étant fort uni, & l'air serein, nous prîmes la variation de l'aimant, en observant le coucher du soleil avec un demi-cercle que l'empereur nous avait prêté, fort bien divisé & à lunette. Lorsque le soleil touche à l'horizon étant droit au fil du milieu de la lunette qui est sur l'alidade, & le demi-cercle étant dans la ligne méridienne marquée par l'aiguille de la boussole dudit demi-cercle, l'alidade marquait trente degrés, à compter de la ligne méridienne ; ainsi l'amplitude occidentale était de trente degrés, la variation doit être d'un degré vingt minutes du nord à l'ouest.

Le 23 nous fîmes soixante-dix-neuf lys tout compté au nord-nord-est, & un peu plus vers l'est, de sorte que l'on peut mettre le rhumb total au nord vingt-six degrés vers l'est. Après avoir fait près de quarante lys dans un pays toujours uni, & semblable à celui du jour précédent, nous passâmes une petite rivière, qu'on nomme Intchahan. Ses environs sont extrêmement marécageux. Nous continuâmes notre route dans un pays semblable, mais tellement plein de moucherons, que les hommes, & les bestiaux encore plus, en souffraient cruellement ; nous allâmes camper au-delà d'une rivière qui se nomme Hara oussou, dont le cours est très lent, mais qui est pleine d'herbes, & assez profonde, tellement qu'au gué où nous la passâmes, les chevaux en avaient par-dessus les sangles.

Nous prîmes la hauteur méridienne qui était de soixante-sept degrés quarante-deux minutes, ce qui donne quarante-cinq degrés quarante-huit minutes de hauteur du pôle.

Le 24 nous fîmes 73 lys au nord, cinq degrés environ vers l'ouest, toujours dans un pays plat & uni. Après avoir fait quatre ou cinq lys nous passâmes une petite rivière, nommée Houdou, dont Hara oussou

est un bras, qui après s'en être séparé, va la rejoindre ; cette rivière était fort basse, & n'avait pas tant d'eau que Hara oussou, mais elle coulait bien plus rapidement vers le nord-ouest. Nous côtoyâmes en marchant plusieurs collines, & des hauteurs toutes découvertes que nous laissâmes à l'est ; nous ne vîmes en chemin ni tentes, ni herbes, ni buissons. Nous passâmes assez proche de deux mares d'eau toutes desséchées, sans quoi nous eussions campé proche la dernière ; nous fûmes donc obligés de continuer notre chemin, malgré la chaleur, qui était grande, & la persécution des moucherons, qui était encore plus cruelle. Nous vînmes camper proche d'une fontaine d'une eau très claire & très fraîche. Le lieu où nous campâmes, s'appelle Habirhan. Il y a quelques petits étangs.

Nous trouvâmes la hauteur méridienne de 67 degrés 16 minutes, qui donnent 46 degrés 10 minutes de hauteur du pôle.

Le 25 nous fîmes 51 lys tout compté au nord un quart nord-est ; nous fîmes d'abord douze ou quinze lys au nord, prenant tant soit peu de l'ouest, ensuite nous passâmes une petite colline, après quoi nous entrâmes dans une autre plaine dont le terrain était semblable à celui du jour précédent ; on y p.398 fut moins incommodé des moucherons. Nous marchâmes quelque temps au nord, ensuite nous tournâmes vers l'est, pour venir chercher le lieu où nous devions camper, qui était proche de deux étangs, auprès de l'un desquels il y avait une source, dont l'eau était bonne, mais peu fraîche ; ce lieu s'appelle Paroltchitou nor ; on n'y trouva que de la fiente d'animaux pour brûler & faire la cuisine.

Nous y prîmes la hauteur du pôle, qui fut de 46 degrés 29 minutes.

Il n'y avait dans tout le chemin ni arbre, ni buisson, & il fallut se servir de fiente d'animaux sèche pour faire la cuisine.

Le 26 nous fîmes 64 lys au nord toujours dans un pays semblable. Nous prîmes d'abord au nord un quart de nord-ouest, pour reprendre le droit chemin dont nous nous étions écartés le jour précédent, pour camper proche de l'eau, qui est rare en ces pays ; ensuite nous marchâmes droit au nord, jusque proche d'une mare d'eau à quarante

lys, & un peu plus, du lieu d'où nous étions partis ; nous devions camper proche de cette mare ; mais comme elle était presque entièrement desséchée, nous fûmes obligés de passer outre, & de prendre vers le nord-est, pour aller chercher un lieu où il y eut de l'eau ; nous campâmes auprès d'un grand étang dont l'eau était fort nitreuse, & même puante ; mais il y avait peu loin de là une fontaine dont l'eau était assez bonne ; nous passâmes plusieurs endroits marécageux & pleins de nitre ; le lieu où nous campâmes s'appelle Anghirtou sira pouritou nor ; c’est un terrain de sable assez dur, il était mouvant aux environs de l'étang ; nous fûmes fort tourmentés des moucherons durant cette route.

La hauteur du pôle fut de quarante six degrés quarante-huit minutes.

Le 27 nous fîmes 75 lys tout compté au nord-nord-est un quart nord-est ; nous passâmes d'abord une prairie fort marécageuse, où les chameaux chargés eurent bien de la peine, plusieurs s'y embourbèrent ; ensuite nous marchâmes assez longtemps entre des collines d'un terrain sec, mais toujours couvert d'herbes, sans arbres ni buissons ; puis nous entrâmes dans une grande plaine, au bord de laquelle nous vînmes camper proche d'une grande mare d'eau, où il devait y avoir quelque source, car les environs étaient fort humides, & la prairie pleine d'herbes fort touffues ; cependant l'eau était chargée de nitre ; ce lieu s'appelle Iptartai nor.

Nous y prîmes la hauteur méridienne qui se trouva de soixante-six degrés dix-neuf minutes, ce qui donne quarante sept degrés quatre minutes de hauteur du pôle.

Le 28 nous fîmes 46 lys, au nord-nord-ouest ; après avoir fait environ vingt lys, dans un pays semblable, nous entrâmes dans des sables mêlés de broussailles, qui rendent le terrain inégal. Ces sables ont environ dix lys de largeur du nord au sud pour le plus, mais comme ils ne sont pas mouvants, ils sont moins difficiles à passer. Ils s'étendent plus loin à l'est & à l'ouest, & font la séparation des limites du pays d'Outchou Moutchin, & de celui des Kalkas, & de Tche tching

han ; ce lieu s'appelle Queighen elesou.

Nous entrâmes ensuite dans une plaine qui s'étend de toutes parts à perte de vue, & sans qu'il y paraisse aucune montagne à l'horizon ; le terroir de cette plaine est assez bon ; cependant les pâturages ne sont pas excellents, apparemment à cause de la sécheresse ; car la nouvelle herbe qui ne faisait que sortir de terre, était toute desséchée. Nous campâmes dans cette plaine, proche d'un grand étang, mais dont l'eau était puante & à demi salée ; il en fallut aller chercher plus loin dans d'autres petits étangs, qui paraissaient venir de source. L'eau en p.399 était moins mauvaise & moins salée ; mais elle ne laissait pas d'être un peu chargée de nitre. Cet étang, ou petit lac, s'appelle Hoeitou tasihao nor. Aux environs tout était plein de fiente d'animaux, ce qui nous fit connaître que les Kalkas y avaient campé durant l'hiver dernier. L'étang était couvert de canards, d'oies sauvages, & d'autres oiseaux de rivière ; les chasseurs de nos tagin en tuèrent plusieurs, surtout ceux du président du Hou pou, l'un d'eux était fort adroit à tirer en volant.

Lorsque nous passâmes les limites d'Outchou Moutchin, je m'informai de notre guide, quels étaient les pays qui confinaient avec le sien à l'est & à l'ouest ; il me dit que du coté de l'est, à six journées, telles que nous les faisions ordinairement, c'est-à-dire, de cinquante à soixante lys chacune, était le pays d'Arou Cortchin, & du côté de l'ouest, à huit journées semblables, était celui de Haotchit. Quand nous fûmes entrés dans le pays des Kalkas, nous trouvâmes moins de moucherons ; cependant les environs de l'étang, proche lequel nous campâmes, en étaient remplis, dans les lieux où il y avait de l'herbe un peu haute ; le soir quand le vent fut abattu, ils nous persécutèrent cruellement.

La hauteur du pôle fut de quarante-sept degrés dix-sept minutes.

Le 19 nous fîmes 64 lys à l'ouest-nord-ouest, toujours dans un pays fort plat ; nous ne vîmes durant tout le chemin ni arbres, ni montagnes, ni tentes de Mongous, ni eau, jusqu'à ce que nous arrivâmes au lieu où nous campâmes, proche d'une assez grande mare, nommée Tchaptou nor ; l'eau en était chargée de nitre, puante, & saumache. Il y avait aux

environs un puits, dont l'eau était passable, mais peu fraîche.

Nous y trouvâmes la hauteur méridienne de soixante-cinq degrés cinquante-trois minutes, ce qui donne 47 degrés 24 minutes de hauteur du pôle.

Il fit l'après-midi un grand orage de vent, de tonnerre, & de pluie ; le vent ayant cessé, les moucherons recommencèrent à nous persécuter plus que jamais.

Le 30 nous fîmes 85 lys au nord un quart & demi de nord-est, toujours dans un pays semblable au précédent, mais encore plus uni à l'horizon, où il ne paraissait pas la moindre hauteur ou inégalité sensible ; nous vînmes camper proche d'un grand lac, nommé Pouir nor, aux environs duquel il y avait plusieurs tentes de Mongous. Avant que d'y arriver, nous trouvâmes en chemin une troupe de hias, & d'officiers des régulos de ce pays, qui venaient saluer nos tagin de la part de leurs maîtres ; peu après vinrent trois ou quatre taikis, frères & fils des principaux régulos kalkas.

Les ordres de l'empereur étaient portés avec beaucoup de cérémonie dans des tuyaux enveloppés de satin jaune, & liés sur le dos de deux hommes. Ils étaient précédés de deux grands étendards de l'empereur, de brocard jaune, avec des dragons peints en or, puis d'un parasol magnifique, tel qu'on en porte devant l'empereur, qui était aussi de brocard jaune, avec les dragons peints en or & en argent. Dès que ces taikis virent ces étendards, ils descendirent de cheval à plus de deux cents pas de distance, & après avoir avancé à pied environ cent pas, ils se mirent à genoux, & y demeurèrent jusqu'à ce que cet appareil fut passé assez loin au-delà d'eux ; ensuite ils remontèrent à cheval pour aller trouver les tagin qui suivaient.

Nous campâmes au sud-ouest du lac de Pouir, qui est extrêmement grand. Dès que nos tagin furent arrivés, ils se divertirent à pêcher dans le lac ; ils y prirent en très peu de temps, & à chaque coup de filet quantité de poissons, mais il y en avait peu de grands ; les plus considérables furent quelques carpes, qui n'étaient pas fort bonnes, &

dont p.400 la chair était maigre & dure. Il y avait surtout grande quantité de poisson blanc ; il eut été bon, s'il n'eût pas été si plein d'arêtes.

Nous prîmes la hauteur du pôle, qui parut être de 48 degrés 4 minutes.

Le premier jour de juillet nous fîmes cinquante six lys au nord, un quart nord-est. Nous côtoyâmes toujours le lac de Pouir, que nous ne perdîmes point de vue. Nous prîmes d'abord au nord-nord-ouest, en nous éloignant un peu du lac, qui s'avance en cet endroit, & fait une espèce de cap vers l'est ; après avoir fait ainsi douze ou quinze lys, nous rejoignîmes le lac, où nous prîmes quelque temps droit au nord ; ensuite nous tournâmes toujours vers l'est, jusqu'au nord-nord-est, qui fut le rhumb où nous marchâmes le plus longtemps ; le terrain de ce pays était toujours d'un sable dur, & l'herbe y était courte & rare ; mais on dit qu'elle est pleine de suc & meilleure pour les bestiaux que la plus haute & la plus touffue ; d'ailleurs, comme il y a une très grande quantité de Mongous campés aux environs de ce lac, & qu'ils ont un grand bétail, ils ne laissent guère le loisir de croître à l'herbe qui est plus proche du lac.

Nous vîmes durant la route beaucoup plus de tentes & de bestiaux que nous n'en avions vu dans les autres pays, & ce n’est pas sans raison qu'on dit que ces Mongous sont plus à leur aise, que la plupart de ceux qui sont plus proche de la Chine ; le chemin était couvert de troupeaux de moutons, de vaches, de chevaux, & de chameaux. Nous campâmes sur le bord du lac, en un lieu appelé Pouyr y oulan ergui.

Dès que nos tentes furent dressées, & le bagage rangé, nos gens allèrent pêcher ; ils prirent en peu de temps une si grande multitude de poissons, qu'après avoir choisi les plus grands, ils en jetèrent une quantité prodigieuse de médiocres dans l'étang, ou sur la rive, pour les laisser aux Mongous ; cependant ils ne pêchaient que dans des lieux peu profonds, n'avançant pas plus de quatre pieds dans l'eau ; les plus grands poissons qu'ils prirent, n'allèrent guère qu'à un pied & demi. S'ils eussent eu des barques pour pêcher dans les endroits où l'eau est profonde, ils en auraient pris sans doute de beaucoup plus gros.

Quoique le pays où nous marchâmes fut toujours uni, & qu'il n'y parût aucune inégalité, il va néanmoins en s'élevant insensiblement du coté du nord.

Nous trouvâmes la hauteur méridienne de 65 degrés 7 minutes, qui donnent 48 degrés 3 minutes de hauteur du pôle.

Le 2 nous fîmes quarante-neuf lys droit au nord, tout compté. Notre équipage quitta d'abord le lac, qui court au nord-nord-est depuis le sud-sud-ouest, & prit la route droit au nord, pour venir camper proche la rivière d'Ourson, qui sort du lac Pouir, & va se jeter dans le lac Coulon. Le pays que nous traversâmes était toujours uni, & d'un terrain sablonneux ; après avoir marché douze ou quinze lys, nous découvrîmes une montagne au nord-nord-est qui est fort remarquable, parce qu'elle est seule, & nous fîmes le reste du chemin sans la perdre de vue ; elle nous paraissait dans notre camp au nord-ouest un quart d'ouest, éloignée de cinq ou six lieues. Nous fûmes obligés de camper à deux ou trois lys de la rivière, pour être moins tourmentés des moucherons ; nous ne pûmes pourtant éviter la persécution d'une autre espèce de petites mouches, que nous ne pouvions chasser qu'en faisant allumer du feu à l'entrée de nos tentes avec de la fiente d'animaux, & y conduisant la fumée.

Pour nous, au lieu de prendre droit le chemin, nous suivîmes le lac environ vingt lys, pour mieux reconnaître comment il gisait à son extrémité septentrionale, & nous trouvâmes qu'il allait p.401 toujours le même rhumb. Le lac n'a pas plus de quatre-vingt lys de longueur du sud-sud-ouest au nord-nord-est, & environ trente de largeur partout, excepté en quelques endroits, où quelques pointes de terre s'avancent dans le lac. Nous ne pûmes voir distinctement l'endroit par où la rivière, nommée Kalka pira se décharge dans ce lac.

La hauteur du pôle était de 48 degrés 15 minutes.

Le 3 nous fîmes trente lys, dans un pays presque semblable, mais un peu moins égal ; le terrain s'élevant & s'abaissant insensiblement en quelques endroits. Nous côtoyâmes toujours la rivière d'Ourson, qui courait à peu près le même rhumb, & nous vînmes camper sur les

bords au midi d'un étang, formé par une fontaine, nommée Oulan poulac, d'où vient qu'on appelle ce lieu Ourson pira Oulan poulac. Il n'y a ni arbres, ni buissons, ainsi on n'y brûle que de la fiente d'animaux.

Nous y trouvâmes la hauteur du pôle de 48 degrés 30 minutes.

Comme c'était le lieu destiné pour y assembler les États des Kalkas, qui habitent le long du Kerlon, & aux environs des lacs Coulon, & Pouir, Tche tching han, & les autres principaux chefs de ces Kalkas, vinrent en cérémonie au-devant du *tchi*, c'est-à-dire, des ordres de l'empereur, & de nos tagin ; ils s'avancèrent jusqu'à cinq ou six lys du lieu marqué pour tenir les assemblées, & lorsqu'ils aperçurent les gens qui portaient ce tchi, ce qui était aisé à distinguer, car il y avait deux grands étendards, & un magnifique parasol qui l'accompagnaient, ainsi que j'ai dit ci-dessus, ils descendirent de cheval, se mirent à genoux lorsqu'il passa, & s'étant ensuite levés, ils allèrent demander des nouvelles de la santé de l'empereur, fléchissant encore les genoux devant les tagin, qui descendirent aussi de cheval, & demeurèrent debout ; après quoi ils se saluèrent réciproquement, remontèrent à cheval, & vinrent ensemble au lieu où nous étions déjà campés.

Ces princes kalkas y avaient préparé deux grandes tentes, les plus belles qu'ils eussent, auprès desquelles on plaça le tchi de l'empereur. On alluma un hiang, c'est-à-dire, un bois odoriférant, qui leur sert comme l'encens en Europe. Tous les princes kalkas se prosternèrent, & battirent chacun trois fois de la tête contre terre, le visage tourné vers le tchi, pour marquer combien ils le révéraient ; ensuite deux mandarins du Tribunal des Mongous, le déployant & le tenant par les deux bouts, un troisième le lut à haute voix. Il était écrit en langue mongole, & portait, que c'était une coutume établie, de faire de trois ans en trois ans des assemblées générales, pour y terminer les différents, & décider les affaires en dernier ressort ; mais que la guerre qu'on avait eue avec le roi des Eluths, avait obligé de différer ces assemblées ; que cette guerre étant maintenant tout à fait terminée, Sa Majesté envoyait trois grands de sa cour pour tenir l'assemblée en son nom, & y régler les affaires ; qu'au reste comme à présent les

Kalkas étaient tous réunis sous la domination de Sa Majesté, & qu'ils avaient été partagés en étendards & en niurous, de même que les autres Mongous, ils se devaient tous regarder de la même sorte ; que par conséquent il n'était plus nécessaire de poser des gardes & des sentinelles sur les frontières les uns des autres, & le reste.

Ce tchi ayant été lu, on le remit au même lieu. Tche tching han, & les autres se prosternèrent trois fois, & battirent de la tête contre la terre, après quoi le président du Hou pou l'alla prendre, & le donna lui-même à Tching han qui le reçut à genoux, & le remit entre les mains de ses gens ; ils se prosternèrent encore trois fois, pour remercier l'empereur de ce tchi. Ensuite nos tagin se rangèrent du coté de l'orient, & p.402 Tche tching han avec les autres princes kalkas du côté de l'occident, vis-à-vis les uns des autres, ils se saluèrent réciproquement, puis allèrent s'asseoir ensemble ; ils burent du thé tartare, que les Kalkas leur avaient fait préparer ; & ils commencèrent à parler d'affaires.

On pêcha ce jour-là beaucoup de poissons de plusieurs sortes, dans la rivière d'Ourson ; on y prit de ces grands poissons de Leao tong, de cinq ou six livres, nommés Tchatchighi, quelques tche lous, & beaucoup de carpes de médiocre grandeur, quelques brochets, des anguilles, du tsi yu, & d'autres moindres poissons.

Les 4, 5, 6, 7, 8, 9 & dixième, nous séjournâmes, & pendant ce temps-là les tagin réglèrent toutes les affaires qui leur furent proposées. Ils s'assemblaient tous les jours avec les princes kalkas ; chacun avait la liberté de proposer ce qu'il voulait ; on ne traita pas d'affaires fort considérables pendant ces premiers jours-là ; les princes kalkas envoyèrent des présents de quelques chevaux, de viandes cuites à leur manière, de leur vin, fait avec du lait de cavale, du lait doux & aigre, & d'autres laitages.

Parmi les viandes qu'ils envoyèrent, il y avait du mouton d'excellent goût ; ils savent bien préparer cette viande, & mon hôte la trouvait meilleure que celle que lui préparait son cuisinier, quoiqu'il fut habile ; j'y mangeai aussi d'une espèce de loutre, qu'ils appellent Tarbigi, que je trouvai fort tendre, de bon goût, & aussi délicate que la viande de

chevreuil. Nos tagin leur envoyèrent des présents de pièces de soie, d'arcs & de flèches.

De plus, ils achetèrent des chevaux, ou bien troquèrent les leurs, de même que leurs chameaux qui étaient maigres ou blessés ; donnant en échange du thé, des pièces de toile, & du tabac, qu'ils avaient apporté de Peking, sachant que les Mongous aiment mieux ces sortes de choses que de l'argent ; cependant il y en eut quelques-uns qui préférèrent de l'argent. Nos gens se pourvurent aussi de bœufs & de moutons pour le reste de voyage.

Les Kalkas sont bien plus à leur aise que la plupart des Mongous qui sont aux environs de la Chine ; ils ont plus de troupeaux, & ils sont dans des lieux plus commodes pour les nourrir.

Avant la guerre des Eluths, ils étaient, dit-on, extrêmement riches ; leurs troupeaux étaient sans nombre. Il y a encore quelques-uns de leurs principaux princes qui ont huit à dix mille chevaux dans leurs haras. Les Kalkas s'étendaient autrefois depuis la source du Kerlon jusque vers le pays de Solon, & ce n'était qu'une poignée de leur nation qui occupait ce pays ; mais ils se sont tous retirés de ce côté-ci, pour éviter de tomber entre les mains des Eluths, qui les pillaient, les massacraient, ou les faisaient esclaves.

Une bonne partie de ces Kalkas s'est donnée aux Moscovites ; il n'y a que ceux qui se sont soumis à l'empereur qui habitent présentement ce pays. Sa Majesté en les recevant au nombre de ses sujets, dans l'assemblée des États de Tartarie qui se tint à Tolonor en 1691 où elle assista en personne, confirma Tche tching han dans la dignité de han, avec cette restriction, que cette dignité ne passerait pas à sa postérité. Il créa un des oncles de ce han, qui était le plus puissant d'entre ces princes, tsin vang, ou régulo du premier ordre ; cinq autres princes furent faits peilé ; un fut fait song, & deux autres taiki du premier ordre, & chefs d'étendards.

Ces dix principaux princes étaient ceux qui avaient assez de gens à eux pour en former un étendard. Ainsi tous ces Kalkas sont divisés en

dix étendards. Les princes qui sont chefs de ces étendards, les gouvernent chacun indépendamment les uns des autres, & ne dépendent que de l'empereur & du Tribunal des Mongous, auquel on peut appeler de leur p.403 sentence. Les princes chefs des étendards, ni Tche tching han lui-même, ne peuvent faire mourir aucun de leurs sujets, ni confisquer leurs biens ; ces deux châtiments sont réservés à la connaissance de l'empereur. Sa Majesté donne aux régulos peilé le même revenu qu'aux autres princes mongous qui sont aux environs de la Chine, & elle ne tire d'eux aucun tribut.

Lorsqu'ils viennent à Peking pour y saluer Sa Majesté, & lui offrir quelques chevaux ou chameaux par forme de tribut, elle leur fait donner l'équivalent en pièces de soie, en toile, en thé, &c. Elle les fait encore défrayer à Peking pendant le temps qu'ils y demeurent. Voici les noms des dix princes kalkas, qui sont chefs de ces dix étendards, avec le nombre des niurous qu'ils ont chacun dans leur étendard.

Le premier est Tche tching han, 27 niurous.
Le second, Namjal Tsin vang, 21 niurous & demi.
Le troisième, Pongsouk kiun vang, 12 niurous & demi.
Le quatrième, Poutatchappe peilé, 11 niurous & demi.
Le cinquième, Tchingpelle peilé, 7 niurous & demi.
Le sixième, Tangeghin peilé, 6 niurous,
Le septième, Aldar peilé, 6 niurous.
Le huitième, Tchenden cong, 28 niurous,
Le neuvième, Serengtachi taiki, 11 niurous & demi.
Le dixième, Connetchouc taiki, 1 niurou seulement.

Chacun de ces niurous est divisé en cent-cinquante familles. Une famille est composée du mari, de la femme, de leurs enfants & esclaves, s'ils en ont ; tous les trois ans on examine s'il y a plus ou moins de familles dans un niurou, & celles qui sont de plus, servent à remplacer les familles qui manquent dans d'autres niurous du même étendard, ou pour en faire de nouveaux, car ils ne partent point d'un étendard à un autre.

Ces niurous sont, pour le nombre, dans le même état qu'ils furent

établis à l'assemblée des États de Tartarie, en l'année 1691 lorsque tous les Kalkas se vinrent solennellement soumettre à l'empereur ; mais on dit qu'ils ont beaucoup diminué depuis, parce que plusieurs se sont séparés ou retirés çà & là durant la guerre des Eluths, qui faisaient à tout moment des courses sur les Kalkas, & qui les harcelaient continuellement.

Voici les lieux aux environs desquels les chefs de ces étendards font ordinairement leur résidence ; car ils n'ont point de lieu fixe, campant çà & là, selon la commodité des fourrages ; & l'on ne peut pas dire qu'ils fassent précisément leur résidence en aucun lieu déterminé ; mais seulement qu'ils campent aux environs, ils ne laissent pas pourtant d'avoir certaines limites qu'ils ne passent guère, chacun se contentant de camper çà & là dans une certaine étendue de pays.

Tche tching han campe aux environs d'un étang nommé Tuéné, proche la rivière de Kerlon, à trois journées au nord-ouest du lieu de notre assemblée d'Oulan poulac.

Ponsouk vang campe proche la rivière d'Ourson, en un lieu nommé Poumé, à deux journées au nord-est du même Oulan poulac.

Namjal vang campe sur les bords du côté occidental du lac de Pouir, à deux journées au sud-est d'Oulan poulac.

Tangeghin peilé campe sur les bords de la rivière nommée Kalka pira, en un lieu nommé Poumé, à trois journées au sud-est d'Oulan poulac.

Aldar peilé campe sur les bords de la rivière d'Ourson, proche un étang nommé Tuéré, à trois journées au nord-est d'Oulan poulac.

p.404 Poutatchappe peilé campe au nord de la montagne Matasse, en un lieu nommé Hou hou teressou toson, à cinq journées au sud d'Oulan poulac.

Tchingpelle peilé campe en un lieu nommé Courban tchahan poulac, à dix journées au sud-ouest d'Oulan poulac.

Tchenden cong campe aux environs d'un lieu nommé Oula tai y

nadac, à trois journées au nord-est d'Oulan poulac.

Le taiki Serengtachi campe aux environs de Parhoton, sur les bords du Kerlon, à huit journées à l'ouest d'Oulan poulac.

Le taiki Connetchouc campe sur les bords de la rivière Kalka, aux environs d'un lieu nommé Poumé, à trois journées au sud-est d'Oulan poulac.

Avant que les Kalkas eussent été détruits par les Eluths, tous ces princes qui sont de la famille de Tche tching han, le reconnaissaient pour leur souverain, mais peu à peu chacun se rendit indépendant, & alors ils occupaient un fort grand pays, & s'étendaient depuis Payen oula, jusqu'aux limites de la province de Solon, qui est séparée de leur pays par deux petites rivières, nommées Ibeng & Hoei, lesquelles vont se jeter dans la rivière d'Ergoné. Elles sont à une ou deux journées à l'est de la rivière Kalka, qui prend sa source de la montagne Soioltgi, & se jette dans le lac Pouir.

Le 11 de juillet, qui était le quatrième de la sixième lune chinoise, nous partîmes du lieu de l'assemblée, & nous fîmes 67 lys au nord-ouest un quart de nord. Nous passâmes deux fois la rivière d'Ourson à gué ; la première fois proche de notre camp ; nos chevaux n'eurent de l'eau que jusque aux sangles, parce que l'endroit du gué était large ; mais où la rivière était plus étroite, on ne pouvait la passer à gué. Nous la passâmes la seconde fois environ à quinze ou vingt lys de notre camp, après avoir traversé une grande prairie qui court le long de cette rivière. Le second gué était plus facile que le premier.

Ce qui nous obligea de passer & de repasser cette rivière, c'est que nous voulions éviter de faire le tour de l'étang d'Oulan poulac, & du ruisseau qu'il forme, parce que c'est un marécage dont nous eussions eu de la peine à nous tirer, & que d'ailleurs il eût fallu faire deux journées au lieu d'une, pour nous rendre au lac Coulon, où nous allâmes camper ; le pays que nous traversâmes, après avoir passé l'Ourson, était moins égal, & allait en pente presque insensible ; le terrain en était sablonneux ; nous nous arrêtâmes sur une hauteur,

environ à douze ou quinze lys du lac, d'où nous en découvrîmes la partie qui n'était pas cachée par les montagnes.

Cette partie du lac que nous considérâmes à loisir avec de bonnes lunettes d'approche, pouvait avoir cent ou six-vingt lys de tour. La plus grande longueur de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, avait environ quarante lys, selon notre estime, & sa largeur un peu plus de trente lys du sud-est au nord-ouest. Vers le nord-est se voyait une ouverture qui ne paraissait pas fort large. On nous dit que c'était l'endroit de la communication de cette partie du lac que nous découvrions, avec celle qui nous était cachée ; elle est, dit-on, sans comparaison plus grande ; on nous assura même qu'il fallait sept jours pour en faire le tour, en faisant 60 ou 70 lys par jour. Les montagnes qui sont depuis le nord-est du lac jusqu'au nord-ouest, nous en dérobaient la vue ; nous voyions cependant encore des montagnes çà & là au-delà du lac à l'est, & quelques collines au sud-est ; mais toutes les montagnes qui environnent ce grand lac, sont peu hautes ; il y en a trois principales ; celle qui est plus au sud, s'appelle Paliou tai, celle, du milieu, Oltiin, & celle qui est au nord sur le bord de l'Argun, Courbantchiré. On nous dit que la rivière d'Ourson entrait dans cette partie du lac qui nous était cachée vers l'est, que la rivière d'Argun, ou Ergoné, p.405 comme l'appellent les Kalkas, en sortait vers le nord-est, & que celle de Kerlon y entrait vers le nord-ouest, environ à 40 lys du lieu où nous étions campés.

Après avoir bien considéré ce lac de dessus cette éminence, nous nous approchâmes jusque sur ses bords ; le terrain y était inégal, fort sablonneux, & sans autres pâturages que des touffes d'une certaine herbe que les chameaux aiment fort, & qui croit dans les sables ; c'était là une vraie retraite de moucherons ; on les y voyait par nuées. Quand nous fûmes proche du lac, nous le considérâmes encore, & nous vîmes qu'il y avait plusieurs endroits de sables découverts, qui formaient comme de petites îles ; ce qui nous fit juger que cette partie du lac était peu profonde ; c’est ce qui nous fut confirmé par ceux qui y allèrent pêcher, car ils y entrèrent jusque à cinq ou six lys, avant que de trouver trois pieds d'eau. Nous allâmes ensuite à notre camp, qui

était à deux lys environ des bords du lac, justement à son extrémité occidentale, ou plutôt au sud-ouest ; car le lac, dans sa longueur, qui est, dit-on, de plus de deux cents lys, gît du sud-ouest au nord-est ; ce lieu s'appelle Dalai tchoye tchong dalaï, & c'est le nom qu'on donne au lac pour marquer sa grandeur ; car ce mot signifie, mer. Les pêcheurs prirent seulement trois ou quatre grandes carpes, & peu de petits poissons.

Nous ne pûmes prendre la hauteur méridienne à cause que le temps fut couvert, mais nous estimâmes la hauteur du pôle à 48 degrés 46 minutes. Il vint encore des taikis ou Kalkas saluer nos tagin, & leur offrir des présents ; d'autres Kalkas amenèrent des chameaux & des chevaux pour les troquer avec autres choses.

Le 12 nous fîmes 60 lys à l'ouest, six degrés vers le nord, dans un pays toujours fort découvert, & assez uni durant cinquante lys, après quoi nous passâmes une petite montagne, ou colline, qui continue depuis la montagne Toulan hara jusques auprès de la rivière de Kerlon. Nous vînmes camper proche de ses bords, en un lieu nommé Kerlonni altroi emou, au sud de la rivière, elle coule dans une plaine d'environ une lieue & plus de largeur, c'est une très belle prairie & pleine d'excellents pâturages ; nous campâmes au pied d'une colline & au nord de la rivière, il y avait aussi des collines qui paraissaient fort arides, aussi bien que celles qui sont du côté du sud ; l'eau de cette rivière est très bonne & très saine.

La hauteur méridienne fut en notre camp de 62 degrés 12 minutes, qui donnent 48 degrés 48 minutes de hauteur du pôle.

Le 13 nous fîmes 70 lys ; les quinze premiers au sud-sud-ouest, ensuite quinze ou vingt au sud-ouest, tantôt un peu plus au sud, & tantôt un peu plus à l'ouest ; vers la fin nous fîmes une assez bonne traite droit à l'ouest, prenant même quelquefois un peu du nord, de sorte que j'estime le tout soixante lys au sud-ouest, un quart d'ouest ; nous changions ainsi de rhumb, pour suivre le chemin le plus aisé, & pour éviter les marais qui sont dans la prairie où coule le Kerlon ; nous marchâmes près des deux tiers du chemin dans des collines d'un sable

dur, où il y avait beaucoup de petites pierres d'agate, mais commune ; nous eûmes toujours le Kerlon à côté, & à notre nord ; nous le côtoyâmes d'assez loin, tant à cause des marais, qu'à cause des grands détours qu'il fait, tantôt vers le nord, & tantôt vers le sud.

Après avoir fait cinquante lys, nous passâmes à la vue d'un étang médiocre, où Tche tching han avait son camp, & d'où il avait décampé depuis deux jours, pour aller un peu plus vers l'ouest, sur les bords du Kerlon. Nous campâmes, nous autres, sur le bord de la prairie, au milieu de laquelle cette rivière coule, en un lieu nommé Tuéré nor ; cette p.406 prairie est toujours large de plus d'une lieue, & pleine d'excellents pâturages.

Nous trouvâmes la hauteur méridienne de notre camp de 63 degrés 18 minutes, ce qui donne 48 degrés de hauteur du pôle.

Le 14 nous fîmes 55 lys au sud-ouest, toujours dans la plaine, au milieu de laquelle coule la rivière de Kerlon ; après avoir fait environ quinze lys, nous passâmes la rivière, dans un lieu où elle n'avait pas plus de deux pieds d'eau, & environ soixante de largeur, qui est sa largeur ordinaire ; Tche tching han avec sa famille était campé là auprès des deux côtés de la rivière ; dans tout le voyage nous n'avions point vu d'endroit où il y eut tant de chevaux, de chameaux, & de troupeaux de chèvres ; il y avait aussi des moutons, des vaches, & des bœufs, mais en moindre quantité.

Le han avait environ huit ou dix tentes qui paraissaient plus propres que les autres, mais elles n'approchaient pas de celles des seigneurs mantcheoux. On voyait outre cela deux tentes & pavillons, & un amas d'autres tentes ordinaires au-dessus & au-dessous de la rivière pour ses gens. Le han avait fait préparer un autre pavillon un peu éloigné pour y recevoir nos tagin & les y régaler à la manière tartare ; il les avait fait inviter par ses officiers, & quand ils furent à quelque distance du lieu où il résidait, il vint lui-même les recevoir à cheval ; il les mena à ce pavillon préparé, où ils descendirent.

Le festin qu'on leur donna, consistait en huit ou dix moutons

apprêtés de différentes manières, & servis dans des espèces d'auges de bois, (car il ne parut pas là d'autre vaisselle.) Quand ils eurent un peu goûté de ces viandes, & bu du thé préparé avec du lait, & du vin fait aussi avec du lait de cavale, ils remontèrent à cheval, & vinrent au lieu où nous campâmes, nommé Lahitoutala, sur les bords du Kerlon. L'eau en était fort trouble ; on y pêcha du poisson en quantité, surtout des carpes, mais elles n'étaient ni fort grosses, ni fort grasses ; la prairie était au sud de la rivière, mais un peu plus haut. Cette rivière serpente dans la prairie ; son cours n'est pas rapide, mais elle fait beaucoup de tours & de détours, & c'était pour éviter un grand tour qu'elle fait au sud, que nous la passâmes, & que nous marchâmes au-delà l'espace de quarante lys. Il y avait toujours dans la prairie de très bons pâturages. Les Kalkas de la dépendance du han, vinrent en notre camp avec quantité de chameaux & de chevaux pour faire leur commerce.

La hauteur méridienne fut de 63 degrés qui donnent 48 degrés de hauteur du pôle.

Le 15 nous fîmes 95 lys. D'abord nous allâmes près de vingt lys de l'ouest-sud-ouest, jusqu'à l'ouest un quart nord-ouest ; ensuite nous marchâmes dans de petites montagnes toutes chauves, environ vingt-cinq lys, à peu près à l'ouest un quart nord-ouest. Après avoir passé ces montagnes, nous entrâmes dans une grande plaine, qui s'étendait au nord à perte de vue ; on voyait quelques collines à l'ouest, & au sud-ouest ; les quinze ou vingt derniers lys nous vînmes presque droit à l'ouest, mais le reste nous avions marché à l'ouest-nord-ouest ; de sorte que tout compensé, on peut mettre à peu près quatre-vingt-dix lys au nord.

Le pays que nous traversâmes était très ingrat ; le terrain de sable dur, couvert de très peu d'herbe, sans eau, & sans arbres ; nous eûmes toujours le Kerlon au sud, tantôt plus loin, tantôt plus près ; mais nous nous en éloignâmes bien de quarante ou cinquante lys, parce qu'il tourne autour de ces montagnes, où il fait un si grand détour, qu'on nous assura que si nous l'avions voulu suivre, il aurait fallu faire encore plus d'une fois autant de chemin que nous en fîmes, & employer trois

jours pour nous rendre au lieu où nous p.407 vînmes camper sur les bords de cette même rivière. Ce lieu s'appelle Kerlonni tchik tchirra.

Le Kerlon y a toujours sur ses bords une très belle prairie, & pleine d'excellents pâturages. Nous voyions de notre camp à l'est-sud-est ces montagnes que nous avions passées, elles s'appellent Horobot, parce qu'elles ressemblent assez au corps d'un chameau ; il y en a deux près l'une de l'autre, qui ne représentent pas mal les deux bosses que les chameaux de ce pays-ci ont sur le dos. Ce fut le long de ces montagnes & dans la même plaine, que nous passâmes en allant à Niptchou, il y a neuf ans ; après avoir passé la rivière de Kerlon dans l'endroit qui est au midi de ces montagnes, à peu près à soixante-dix ou quatre-vingt lys au midi du lieu où nous étions campés, ce qui s'accorde assez bien, tant avec la hauteur du pôle, que j'y observai alors, & que je trouvai de 48 degrés 5 minutes, qu'avec celle que nous observâmes à sept ou huit lys de notre camp, à l'entrée de la prairie, dans laquelle serpente cette rivière ; car nous y trouvâmes la hauteur méridienne de 68 degrés 3 minutes, qui donnent 48 degrés 30 minutes de hauteur du pôle. On pêcha encore quantité de poissons dans la rivière, l'eau en était moins trouble.

Le 16 nous fîmes 66 lys ; les vingt premiers à l'ouest, dans la même plaine ; ensuite nous passâmes une petite hauteur, & nous tournâmes du côté du sud depuis l'ouest jusqu'au sud-ouest un quart de nord ; de sorte qu'il faut mettre, tout compensé, environ 63 lys au sud-ouest un quart d'ouest ; nous eûmes toujours le Kerlon au nord, il y fait un assez grand tour, mais bien moindre que celui du jour précédent. Il n'y avait ni montagnes, ni hauteurs considérables entre lui & nous. Le pays était aussi fort découvert de toutes parts, le terrain toujours sablonneux & ingrat, excepté 12 ou 15 lys aux environs du Kerlon, où la prairie dans laquelle il serpente a à peu près cette largeur. Le terrain de cette prairie est partout plus bas que le reste de la plaine, & il y avait d'excellents pâturages.

Nous ne pûmes prendre la hauteur méridienne, parce que le temps était couvert ; le lieu où nous campâmes s'appelle Ton koul tchi ava ; nous y estimâmes la hauteur du pôle 48 degrés 19 minutes. Un taiki

Kalka vint visiter nos tagin, c'est le lieutenant général de l'étendard de Tche tching han.

Le 17 nous fîmes 63 lys ; les vingt premiers presque droit au sud-ouest ; ensuite nous prîmes vers l'ouest-sud-ouest, & nous fîmes les trente derniers à l'ouest-sud-ouest, & quatre ou cinq degrés davantage vers le sud ; nous marchâmes toujours dans un pays fort découvert & l'on ne voyait que quelques collines vers le sud, & le sud-ouest. Le terrain était stérile jusqu'aux derniers lys qu'il commençait à être meilleur ; nous marchâmes toujours au sud du Kerlon, dont nous nous étions éloignés d'abord fort loin, car il venait de l'ouest-nord-ouest, & nous allions au sud-ouest ; ce fut après avoir fait environ quarante lys, que nous nous en approchâmes, & nous fûmes le reste du chemin en le côtoyant presque toujours à vue ; nous vînmes camper sur ses bords dans la prairie, en un lieu appelé Kerlonni sira tchibautai.

Nous ne pûmes y observer la hauteur méridienne, parce que le temps était couvert ; nous estimâmes la hauteur du pôle à 48 degrés 12 minutes.

Le 18 nous fîmes 70 lys, presque droit à l'ouest ; il n'y eut qu'aux quinze derniers lys que nous prîmes un peu du nord, pour venir camper sur le bord du Kerlon ; nous le passâmes immédiatement avant que de camper ; nous l'avions côtoyé durant tout le chemin presqu'à vue, ayant toujours marché dans la prairie, excepté en deux endroits, où nous passâmes sur de petites hauteurs qui sont au sud de la prairie. Nous fûmes p.408 obligés de faire ces petits détours, pour éviter des lieux marécageux. Cette prairie est toujours fort belle, & pleine de bons pâturages ; nous laissâmes au sud plusieurs petites collines, qui empêchent le pays d'être tout à fait plat ; le terrain de ces collines & des hauteurs qui sont à côté de la prairie est fort sablonneux, & assez stérile. Il n'y croît que peu d'herbes, encore sont-elles fort courtes ; le lieu où nous campâmes s'appelle Tchilun Kartchaha, sur le bord du Kerlon.

Nous ne pûmes observer la hauteur méridienne, le temps étant couvert.

Le 19 nous fîmes soixante-dix lys à l'ouest, dans un pays encore plus plat que les jours précédents, & côtoyant toujours le Kerlon, sans nous en éloigner de plus de dix ou douze lys. La prairie est toujours belle, & pleine de bons pâturages. Au sud de la rivière on voyait de temps en temps quelques collines, & des hauteurs ; nous vînmes camper sur les bords du Kerlon, après l'avoir passé en un lieu appelé Touré nor. On pécha encore beaucoup de poissons, mais ce n'était que de petits poissons blancs, peu gras la plupart.

Nous ne pûmes prendre la hauteur du pôle, parce que le temps était couvert.

Le 20 nous fîmes soixante-cinq lys à l'ouest, & quatorze degrés inclinés vers le sud, toujours en côtoyant le Kerlon dans la plaine & dans la prairie qui l'environne. Après avoir fait dix-huit ou vingt lys, nous passâmes à côté des restes d'une ville, qui fut autrefois bâtie sur le bord septentrional du Kerlon, du temps des Yuen, elle était carrée, & avait vingt lys de circuit. On voit encore de grands pans de ses murailles de terre, & deux pyramides à demi ruinées. Cette ville s'appelait Para hotun, c'est-à-dire, la ville du tigre, parce que l'on prétend qu'on y entend le cri des tigres, & nous vînmes camper sur les bords du Kerlon, après avoir passé un petit ruisseau dont l'eau était fort claire, & qui allait se jeter près de là dans cette rivière. Cette prairie était toujours pleine de bons fourrages.

La hauteur du pôle fut trouvée de quarante-huit degrés. Le lieu où nous campâmes s'appelle Kerlonni cantchoukou alin.

Le 21 nous fîmes soixante-huit lys, tout compté à l'ouest-sud-ouest un quart d'ouest vers le sud-ouest. Nous allâmes d'abord assez longtemps à ce rhumb, ensuite tournant autour de la prairie pour éviter les marais, après avoir passé le Kerlon, nous allâmes à l'ouest-sud-ouest, puis sur la fin nous marchâmes au sud-ouest, un peu moins longtemps que nous n'avions marché à l'ouest-sud-ouest. Nous côtoyâmes toujours la rivière de Kerlon, excepté les quinze ou vingt derniers lys que cette rivière fait un assez long détour au sud, pour aller passer une montagne qui est à son midi, & des collines qui sont au

nord ; & comme après avoir passé ce détroit, elle retourne au nord, nous campâmes droit en passant une colline, & nous descendîmes dans la prairie pour aller camper sur ses bords, en un lieu appelé Pousing angha.

Un taiki, chef d'un des dix étendards de ces Kalkas, nommé Seringtachi, était campé avec beaucoup de ses gens le long de la rivière, depuis ce détroit dont je viens de parler, jusqu'à huit ou dix lys du lieu où nous campâmes ; il paraissait y avoir un fort grand nombre de tentes. Beaucoup de ces Kalkas vinrent dans notre camp y faire leur commerce, & le taiki vint attendre nos tagin sur le chemin, où il leur fit un festin à sa manière.

La hauteur du pôle fut de quarante-sept degrés cinquante-huit minutes.

Le 22 nous partîmes fort tard à cause de la pluie, & nous ne fîmes que trente-cinq lys à l'ouest un quart sud-ouest ; nous marchâmes toujours en côtoyant le Kerlon à vue, sur la fin nous quittâmes la prairie, pour passer quelques p.409 collines, & éviter les lieux marécageux qui sont dans la prairie. Après avoir passé ces collines, nous descendîmes dans la prairie, où nous la traversâmes toute entière, puis nous passâmes la rivière, pour aller camper sur une éminence qui est de l'autre côté, au pied de quelques montagnes. Le lieu où nous campâmes s'appelle Pouyrlouk alin.

Il n'y eut point de hauteur méridienne ; le temps était couvert & pluvieux.

Le 23 nous fîmes soixante-seize lys tout compté à l'ouest quinze degrés vers le sud environ, car les trente-cinq premiers lys nous ne prîmes que demi-quart de sud-ouest. Nous côtoyâmes presque toujours des montagnes & des collines du côté du sud, & le Kerlon du côté du nord. Nous vînmes camper dans la prairie à quatre ou cinq lys de la rivière, mais proche d'une petite mare d'eau fort fraîche. Ce lieu s'appelle Payrouk alinni hara oussou.

Nous y trouvâmes la hauteur méridienne de soixante-deux degrés

quinze minutes, qui donnent quarante-sept degrés quarante-neuf minutes de hauteur du pôle.

Le 24 nous fîmes soixante-huit lys ; les trente-trois premiers à l'ouest-sud-ouest, & le reste droit à l'ouest. Nous marchâmes toujours dans la plaine, côtoyant les petites montagnes & les collines qui sont au sud de la rivière, & qui se touchent presque les unes les autres ; seulement sur la fin, pour aller plus droit à la route, nous passâmes une de ces collines qui s'avançait plus que les autres vers la rivière. Nous passâmes ensuite la rivière, & nous vînmes camper sur son bord septentrional, dans la prairie, qui est toujours pleine de bons pâturages.

Presque durant tout le chemin nous vîmes grande quantité de fiente de mules sauvages, & de chèvres jaunes ; les collines en sont pleines ; nos gens qui vinrent en chassant, en poursuivirent quelques-unes, mais comme ils étaient en petit nombre, & que ces mules & ces chèvres sont fort vites à la course, ils n'en purent prendre aucune ; on tua seulement un jeune loup, qui poursuivait depuis deux jours les troupeaux de moutons de nos mandarins. On vit aussi cinq grands cerfs dans les montagnes, quoiqu'elles soient découvertes, & qu'il n'y ait point de bois. Le lieu où nous campâmes s'appelle Pourhasouhaihojo.

La hauteur du pôle fut de quarante-sept degrés quarante-quatre minutes.

Le 25 nous fîmes soixante-quatre lys, à l'ouest, incliné vers le sud environ de seize degrés ; après avoir fait environ vingt lys dans la plaine, nous repassâmes le Kerlon, & ensuite nous marchâmes le laissant an nord, & le côtoyant d'assez loin le plus souvent, & côtoyant de fort près les montagnes, & les collines qui sont au midi. Nous passâmes tout proche de celles qui s'appellent Egoutei Kalka, où les Eluths investirent 200 cavaliers de l'avant-garde de l'armée de l'empereur en 1696 & se retirèrent ensuite sans coup férir, se contentant d'emmener environ quatre cents de leurs chevaux, qu'ils avaient surpris avant que d'être reconnus. Nous vînmes ensuite camper vers le même lieu où l'empereur avait campé avec toute son armée,

lorsqu'il arriva sur les bords du Kerlon. Nous passâmes la rivière, & nous plaçâmes notre camp dans la prairie sur la rive septentrionale. Ce lieu s'appelle Erdeni talohai varghi erghi.

La hauteur méridienne y était de soixante-deux degrés qui donnent quarante-sept degrés trente-huit minutes de hauteur du pôle.

Le 16 nous fîmes soixante-quinze lys, au sud-ouest un quart d'ouest. Nous marchâmes toujours dans la plaine, qui s'étend depuis le bord septentrional du Kerlon, jusqu'aux montagnes & aux collines qui continuent, & forment une chaîne, mais elles sont peu hautes, & toutes nues. Nous nous éloignâmes du Kerlon de trente ou quarante p.410 lys ; car il fait un grand détour au sud.

Presque tout le terrain du chemin que nous fîmes, était d'un sable stérile & dur ; mais il y avait une infinité de nids à rats, qui, quoique couverts de sable à la surface, étaient vides en dedans, ce qui faisait trébucher les chevaux & les chameaux. Nous vînmes camper sur le bord du Kerlon, en un lieu distant de Kairé hojo d'environ cinquante lys. il s'appelle Houjetou tsilao.

La hauteur méridienne fut de 62 degrés qui donnent 47 degrés 26 minutes de hauteur du pôle.

Le 27 nous fîmes 50 lys au sud-ouest un quart d'ouest, tout compté & la variation de 3 degrés 40 minutes vers l'ouest évalués. Nous marchâmes toujours dans une grande plaine, côtoyant d'assez loin la rivière & les montagnes qu'elle a au nord ; le terrain était d'un sable également stérile & dur. Nous vînmes camper proche d'une pointe de collines qui s'appelle Kairé hojo, toujours sur le bord de la rivière de Kerlon. Le temps fut extrêmement chaud. Il faisait un vent de sud & de sud-ouest brûlant.

Nous trouvâmes la hauteur du pôle de 47 degrés 15 minutes, & le soir au coucher du soleil nous trouvâmes la variation de l'aiguille de 3 degrés 40 minutes vers l'ouest.

Le 28 nous fîmes 56 lys à l'ouest, six degrés vers le sud ; après avoir marché quelque temps dans la plaine, nous entrâmes dans de

petites montagnes, laissant le Kerlon au sud, où il fait un grand détour. Après avoir fait environ trente lys dans ces collines, montant & descendant, mais toujours par des pentes douces, nous vînmes camper proche d'une mare d'eau, où il y avait une fontaine d'eau fort fraîche ; mais comme c'était une source qui bouillonnait de terre, & qui n'avait point de pente par où l'eau pût s'écouler, elle formait seulement deux ou trois petites mares, où l'eau se sentait du terrain, qui était fort nitreux.

Il arriva aussi que les bestiaux de notre équipage y entrèrent d'abord, & on ne put en tirer que de l'eau trouble, & d'assez mauvais goût, ce qui nous incommoda fort ; car il fit ce jour-là une chaleur des plus grandes que j'aie senti. Il soufflait surtout un vent de sud, & de sud-ouest brûlant, qui nous desséchait les entrailles. Il fit même fort chaud toute la nuit, contre l'ordinaire du pays, & quoiqu'il eût plu le soir aux environs de notre camp, & qu'il eut fait des coups de vent très violents ; il y avait raisonnablement du fourrage, mais il n'était guère bon. Le lieu où nous campâmes s'appelle Honghour pouritou. Ce lieu est à quarante lys au nord de la rivière de Kerlon, & ce fut pour éviter les détours que nous laissâmes la rivière.

Le 29 nous fîmes soixante-cinq lys tout compté, à l'ouest six degrés vers le nord ; après avoir fait environ vingt-cinq lys, nous passâmes à quinze ou vingt lys au nord du lieu où nous avions campé deux ans auparavant à la suite de l'empereur, lorsqu'après avoir poursuivi le roi des Eluths, qui s'enfuyait devant lui, il retourna sur ses pas, parce que ce prince était déjà fort éloigné, & qu'il eut été difficile de transporter autant de vivres qu'il en fallait pour la subsistance d'une aussi nombreuse armée que la sienne ; nous passâmes ensuite entre des montagnes toutes couvertes de roches, & bien plus hautes que toutes celles que nous avions trouvées depuis le Ingan. Ces montagnes s'appellent Tono alin.

Nous fîmes encore trente lys au-delà, dans une plaine d'un terrain assez inégal, & toujours sablonneux, & plein de nids à rats, qui faisaient broncher les chevaux, & les bêtes de charge. Nous vînmes camper sur

les bords d'un ruisseau, dont l'eau par bonheur était fort bonne & fort fraîche, ce qui fut d'un grand secours à tout notre équipage ; car il fit tout le jour une chaleur très brûlante. L'après-midi le vent du sud recommença à souffler comme les jours précédents. p.411 Il y avait aux environs de ce ruisseau de très bons pâturages. Ce lieu s'appelle Ebourhou holo cheri, & on nomme le ruisseau Semkout. Nous y trouvâmes la hauteur du pôle de quarante-sept degrés quinze minutes.

Le 30 nous fîmes soixante-sept lys, à l'ouest, seize degrés environ vers le nord ; nous marchâmes toujours dans une plaine, dont le terrain était égal, mais de sable stérile, comme les jours précédents. Nous rejoignîmes la rivière de Kerlon, sur les bords de laquelle nous campâmes, après l'avoir repassée dans un lieu appelé Oulon erghi. Nous avions au nord-est de notre camp, environ à vingt lys de distance des montagnes assez hautes & assez longues, mais toutes couvertes de rochers ; elles sont fameuses dans le pays, tant parce que c'était là que commençaient les terres appartenantes à Tche tching han, qui y faisait sa demeure, que parce que le roi des Eluths y est souvent venu camper les années dernières avec son armée, pour faire des courses sur les Kalkas.

Comme le temps fut couvert, on n'y prit point de hauteur méridienne.

Le 31 nous fîmes trente-cinq lys au nord-nord-ouest dans la même plaine, & toujours côtoyant la rivière de Kerlon ; nous vînmes encore camper sur ses bords, en un lieu appelé Ekemour pourhasoutaï. Nous avions toujours à côté de nous les montagnes de Payen oulon ; mais nous étions plus près de l'entrée d'un grand détroit de montagnes qui s'étendent au nord jusqu'à la source du Kerlon, qu'on nous dit être éloignée de ce lieu de trois ou quatre cents lys au nord. Elle se forme là de plusieurs ruisseaux & sources d'eau, qui coulent des montagnes, & se joignant ensemble, forment cette rivière, dont l'eau fort claire, & assez rapide, paraissait plus grande que dans tous les autres endroits où nous l'avions vue au-dessus ; ce qui venait apparemment des pluies abondantes qui étaient tombées les jours précédents sur les

montagnes. En effet nous vîmes beaucoup pleuvoir, & nous entendîmes plusieurs coups de tonnerre, sans que les nuées s'approchassent de nous dans la plaine. Les Kalkas du pays nous dirent pareillement, que la rivière de Saghalien oula, qu'ils appellent Onon, jusqu'au lieu où l'Argun y entre, prenait sa source dans les mêmes montagnes que le Kerlon, du côté du nord de ces montagnes, & un peu à l'est, environ à quatre cents lys de distance.

On pêcha encore ce jour-là dans la rivière beaucoup de brochets, de carpes, & d'autres moindres poissons.

La hauteur du pôle fut de quarante-sept degrés vingt-deux minutes ; mais cette hauteur n'est pas fort certaine, parce que le soleil ne paraissait que par intervalles, & qu'il faisait grand vent.

Le premier jour d'août, qui était le vingt-cinquième de la sixième lune chinoise, nous fîmes soixante-cinq lys, tout compté, au nord-ouest. Nous allâmes d'abord au nord-ouest, un quart d'ouest ; & après avoir fait cinq ou six lys, nous entrâmes dans les montagnes, & nous fîmes encore quelques lys à ce rhumb. Nous marchâmes à l'ouest-nord-ouest, & nous tînmes ce rhumb presque durant vingt lys, jusque proche d'une fontaine, qui coule fort lentement dans un entre-deux de ces montagnes. De là nous allâmes au nord-ouest, un quart de nord, jusque au lieu où nous campâmes, qui fut dans une grande plaine, environnée de collines & de montagnes. Nous ne fîmes que dix ou douze lys dans cette plaine, après avoir descendu les montagnes ; elles ne sont point difficiles, mais elles sont toutes chauves, sans aucun bois, & n'ont que fort peu d'herbes courtes ; le terrain y est de sable ferme.

Nous campâmes près d'une mare d'eau, qui est formée par une fontaine, dont l'eau était bonne, mais peu fraîche, parce qu'elle ne coule point ; cette mare s'appelle Kaloutou nor. C'est le lieu où les p.412 deux armées de l'empereur se joignirent, il y a deux ans, celle du généralissime Fian gou, avec celle du général Maska, que l'empereur avait détaché de la sienne, pour suivre les Eluths qui s'enfuyaient ; nous trouvâmes encore des traces de ces deux armées, surtout il y avait grande quantité de casques, de cuirasses, de boulets de canon, de

balles de mousquet, que nos gens avaient abandonnées après la défaite des Eluths, parce que leur équipage était fort affaibli. La rivière de Kerlon était à l'est de ce lieu de 40 à 50 lys.

Nous trouvâmes la hauteur du pôle de 47 degrés 36 minutes, & le soir nous prîmes encore la variation de l'aimant, que nous trouvâmes de trois degrés vingt minutes, toujours du nord vers l'ouest.

Le 2 nous fîmes 5 lys au nord-ouest, un quart de nord. Après avoir fait environ vingt-cinq lys, pour achever de parcourir la plaine dans laquelle nous avions campé, nous entrâmes dans une assez large vallée, qui s'étend environ trente lys entre deux chaînes de montagnes stériles, & la plupart couvertes de pierres & de rochers ; nous campâmes dans cette vallée, proche d'un petit ruisseau, formé par une fontaine, dont l'eau était fort claire & fort bonne ; mais ce ruisseau ne coule guère loin, & se perd sous terre. Il y avait aussi le long du ruisseau de bons fourrages, & en abondance.

La hauteur du pôle fut de 47 degrés 46 minutes.

Le 3 nous fîmes 56 lys, tout compté, au nord-ouest ; après avoir fait 15 ou 20 lys dans la même vallée, à peu près au nord-nord-ouest, nous tournâmes vers l'ouest, dans une autre vallée, dans laquelle nous fîmes environ dix lys à l'ouest un quart de nord-ouest ; ensuite nous reprîmes vers le nord, côtoyant des montagnes de part & d'autre ; celles que nous avions à l'ouest, étaient la plupart couvertes de beaux bois de sapin, du côté qui était exposé au nord ; ensuite nous marchâmes au nord-ouest un quart de nord, pour venir camper sur la rivière de Toula.

Cette rivière prend sa source dans la montagne de Kentey, environ à 120 lys de la rivière de Kerlon ; elle coule d'abord vers le sud-est, ensuite elle tourne droit à l'ouest ; après avoir passé une pointe de montagne, proche de laquelle nous campâmes, & qui est justement à l'ouest du lieu où la petite rivière de Terelki se jette dans celle de Toula ; elle est considérablement plus grosse que la rivière de Kerlon, & ses eaux sont extrêmement claires ; son fond est de cailloux, & de pierrailles.

Il ne se peut rien voir de plus agréable que ses bords dans toute cette plaine ; car ils sont presque partout couverts de beaux bois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & quelquefois de tous les deux. Il y a des arbres de différentes sortes fort touffus ; & comme cette rivière se partage en plusieurs bras qui se divisent & se réunissent en différents endroits, elle forme de petites îles, pleines de ces arbres, qui sont les plus agréables bocages du monde, & nous y trouvâmes une fraîcheur très commode en cette saison.

Le cours de la rivière est fort rapide ; elle a de côté & d'autre, au-delà des bois, une prairie pleine des meilleurs fourrages ; c'est assurément le plus agréable lieu que j'aie vu dans tous les voyages que j'ai fait en Tartarie ; au nord de la rivière à cinq ou six lys, ce sont de très hautes montagnes, fort escarpées en plusieurs endroits, & couvertes de roches ; du côté qui est exposé au midi, on y voit sur le sommet de grands pins.

Nous y trouvâmes la hauteur méridienne de 59 degrés 34 minutes, qui donnent 47 degrés 56 minutes de hauteur du pôle. Ce lieu est proche de l'endroit où s'était donnée deux ans auparavant la célèbre bataille entre l'armée de l'empereur, commandée par le p.413 généralissime Fian gou, & celle du roi des Eluths, qui la commandait en personne, & qui, après l'avoir perdue, fut obligé de s'enfuir, & d'abandonner une bonne partie de son bagage, & de ses bestiaux ; ce qui a depuis entraîné sa perte, & la ruine entière de sa monarchie.

Le 4 notre équipage fit seulement 37 lys, tout compté, à l'ouest demi-quart de sud-ouest ; on pouvait aller par deux chemins au lieu du terme de notre voyage, l'un, en doublant cette pointe de montagnes que nous avions au nord-est, assez proche de notre camp ; l'autre, en prenant droit par le plus court chemin ; mais parce qu'il y avait des endroits marécageux dans les vallées où il aurait fallu passer, & des chemins difficiles pour les bêtes de charge, on aima mieux prendre le plus long.

On repassa donc la rivière, en faisant un assez grand détour vers le sud-ouest & le sud, pour éviter les marécages de la prairie qui est au

sud de la rivière ; on marcha sur les penchants des montagnes qui bornent cette prairie, reprenant le chemin à l'ouest, & au nord-ouest. On vint camper sur les bords de la rivière de Toula, dans une petite vallée. La rivière est encore là fort belle, & il y a toujours de beaux arbres le long de son rivage ; elle tourne dans des gorges de montagnes fort étroites, & bat en plusieurs endroits le pied des rochers escarpés de ces montagnes ; son cours est de l'est à l'ouest.

Pour nous autres, nous fîmes beaucoup plus de chemin, car nous allâmes avec nos tagin visiter le champ de bataille, dont j'ai parlé ci-dessus. Le second président du Tribunal des Mongous, qui s'était distingué à cette bataille, nous expliqua en détail tout ce qui s'y était passé.

Le roi d'Eluth fuyant devant l'armée de l'empereur qui le poursuivait, avait par des marches forcées, remonté le long de la rivière de Kerlon avec tant de diligence, qu'il avait plus de trente lieues d'avance ; il était même arrivé proche de la rivière de Toula, & au pied des montagnes où il avait résolu de se retirer, comme dans un asile, où il était impossible de le forcer, lorsqu'il rencontra un parti de l'avant-garde du généralissime Fian gou. Celui-ci, quoique réduit à une extrême disette de vivres, de chameaux, & de chevaux, remontait le long de la rivière de Toula avec son armée, pour chercher celle des Eluths. Les Eluths voyant que ce corps de troupes était en assez petit nombre, & qu'il n'était soutenu d'aucun autre, le chargèrent avec vigueur, & l'ayant fait plier, ils poursuivirent les fuyards jusque vers le corps d'armée, qui était campé à plus de trois lieues de là, sur le bord de la rivière ; la facilité que les Eluths trouvèrent à faire plier ce premier corps de troupes, fit croire à leur roi, que l'armée qui venait de ce côté-là n'était nullement forte, & se tenant déjà assuré d'une victoire complète, il fit avancer en diligence son armée, qui ne consistait qu'en sept mille hommes environ de troupes réglées, & il ordonna qu'on fit suivre tout le bagage, & toutes les familles de ses soldats, afin que les femmes & les enfants aidassent à charger le butin ; il les fit placer dans les bois & les petites îles qui sont le long de la rivière ; puis ayant fait passer ses

troupes sur une petite hauteur, qui était entre deux montagnes, il étendit ses escadrons dans la plaine, marchant droit à l'armée de l'empereur, qui était sortie de son camp, & était venu occuper un lieu très avantageux ; c'était une montagne, laquelle s'étendait du nord ouest au sud-est, jusqu'à un rocher escarpé, au pied duquel passait la rivière. Toute l'armée était rangée sur une ligne au haut de cette montagne, & faisait un fort grand front.

Cette disposition n'empêcha pas les Eluths de s'avancer. Ils occupèrent une autre montagne plus petite & plus basse, p.414 mais qui était couverte de rochers en plusieurs endroits, & qui faisait face à celle où les Mantcheoux étaient rangés en bataille, à une bonne portée d'arquebuse. Ils gagnèrent même une partie de la montagne du côté qu'elle était moins haute, vers la rivière, & vinrent attaquer le quartier des soldats chinois qui occupaient ce poste. Il fut disputé longtemps. Enfin après un combat assez opiniâtre de part & d'autre, les soldats chinois firent reculer les Eluths à une certaine distance, où ils tinrent encore ferme assez longtemps, sur une espèce de terre-plein qui est sur le penchant de la montagne, tandis qu'on faisait grand feu du canon sur les autres quartiers, & particulièrement sur ceux qui occupaient la montagne dont j'ai parlé. Ils ne quittèrent pourtant pas leur poste, jusqu'à ce que voyant venir un gros de Mantcheoux qui avaient pris au sud, & qui étaient descendus dans la plaine, d'où ils les venaient prendre en flanc, ils craignirent d'être enveloppés ; ils abandonnèrent la montagne, & se retirèrent en se battant toujours avec courage. Il tinrent encore ferme dans la plaine, jusqu'à ce que les soldats chinois enfoncèrent ceux qui leur étaient opposés, vers l'extrémité de la montagne du côté de la rivière.

On ne les poursuivit pas loin, parce que la nuit approchait, & qu'ils se retirèrent dans les bois & les bocages qui sont le long de la rivière, où était leur bagage ; mais ils furent si épouvantés, tant de la fermeté avec laquelle ils avaient été reçus & repoussés, que du grand nombre de troupes qu'ils virent, ne pensant pas qu'il y en eut seulement le tiers, qu'ils s'enfuirent en désordre toute la nuit, & sauvèrent ce qu'ils

purent de leurs familles & de leur bagage. Leur roi même, dont la femme avait été tuée d'un coup de canon, fut le premier à s'enfuir avec le reste de sa famille, & avec très peu de suite.

On trouva dans son camp des femmes, des enfants, & des blessés en assez petit nombre, avec quelques bestiaux qu'ils n'avaient pu emmener ; mais les jours suivants, les fuyards ne sachant ni ce qu'était devenu leur roi, ni où aller, se vinrent rendre par troupes. Si les soldats de l'empereur avaient eu de bons chevaux pour les poursuivre, il y en aurait eu peu qui se fussent échappés. Le lieu où l'armée de l'empereur était rangée en bataille, s'appelle Tchao mou.

Quand nous eûmes considéré à loisir ce champ de bataille, nous descendîmes dans la plaine qui est à l'ouest de ces montagnes, laquelle est arrosée de plusieurs petits ruisseaux, qui vont se jeter dans la rivière de Toula. Cette rivière coule au pied des montagnes qui bornent la plaine au nord, elles sont fort hautes & couvertes de sapins.

Vers le milieu de la plaine nous vîmes les ruines de la pagode qui y avait été bâtie par le Grand lama des Kalkas, Tchempe zun tamba houtouktou. Il avait choisi cet endroit-là pour sa demeure. Il campait ordinairement le long de la rivière, proche de ces agréables bocages dont j'ai parlé.

Cette pagode était, dit-on, fort magnifique. Il avait fait venir exprès des ouvriers de la Chine pour la construire. On y voyait encore des tuiles & des briques vernissées de jaune, comme celles qui couvrent les toits du palais de l'empereur à Peking. C’est le roi des Eluths qui ruina cette pagode en l'année 1688 après la défaite des Kalkas. Nous allâmes ensuite camper dans une autre plaine, un peu moins grande que celle du jour précédent, toujours sur les bords de la rivière de Toula, qui a de très beaux bocages le long de ses bords.

Nous ne pûmes prendre la hauteur méridienne, parce que le temps fut couvert, mais nous estimâmes la hauteur du pôle à 47 degrés 55 minutes.

Le 5 nous fîmes 50 lys, mais parce que nous fîmes un grand détour

du côté du sud, & du sud-ouest dans les p.415 montagnes, pour éviter les endroits marécageux qui sont dans la plaine le long de la rivière, il ne faut compter pour toute la route droite que trente-cinq lys à l'ouest-nord-ouest. Nous vînmes encore camper sur les bords de la rivière de Toula, qui en cet endroit se partage encore en plusieurs bras, mais peu éloignés les uns des autres ; elle y est aussi bordée d'arbres.

Nous trouvâmes en chemin plusieurs ruisseaux qui vont se jeter dans la rivière de Toula, & nous côtoyâmes près de trente lys durant une haute montagne, nommée Han alin, toute couverte d'une grande forêt de pins & de sapins. Beaucoup de ces pins portent des pignons. L'on nous dit que la forêt était pleine d'ours, de sangliers, & de cerfs ; nous campâmes dans la vallée qui est au pied de cette montagne, sur les bords de la rivière de Toula. Nous estimâmes la hauteur du pôle à 48 degrés.

Le 6 qui était le premier jour de la septième lune chinoise, nous fîmes 48 lys, mais il n'en faut compter que quarante-cinq au nord-nord-ouest, parce que nous fîmes quelques détours dans les montagnes pour éviter les mauvais chemins. Nous laissâmes la rivière de Toula au sud, parce que là elle coule droit à l'ouest, & au sud-ouest, & nous marchâmes presque toujours dans des montagnes, qui sont couvertes la plupart de beaux bois de pins, ou dans les vallées que forment ces montagnes.

La plus agréable de ces vallées, est celle au fond de laquelle nous vînmes camper, sur le bord d'un ruisseau dont elle est arrosée ; cette vallée qui n'a que trois ou quatre lys de largeur à son ouverture, va toujours se rétrécissant ; elle est pleine de très bons pâturages, elle a des arbres en plusieurs endroits sur le bord du ruisseau, & les montagnes qui sont des deux côtés, aussi bien que celles qui la terminent au nord, sont toutes couvertes de grands bois de pins, ce qui fait une fort agréable perspective. Il faut qu'il y ait dans ces forêts grande quantité de sangliers, car toute la vallée était pleine de leurs traces, & on y voyait une infinité de petites fosses, qu'ils font en terre en la fouissant pour y chercher des racines ; on y trouvait aussi des

fraises dans les bois, qui sont toutes semblables à celles d'Europe.

La hauteur du pôle fut de 48 degrés 14 minutes.

Le 7 nous fîmes 51 lys, mais parce que nous fîmes quelques tours dans les montagnes, il n'en faut compter que quarante-huit au nord-ouest. Après avoir achevé de parcourir la vallée dans laquelle nous avions campé, en marchant droit au nord, nous tournâmes au nord-ouest un quart de nord, & nous grimpâmes une montagne qui ne paraissait pas fort haute du côté qu'on la montait, mais qui nous la parut bien plus en la descendant, quoiqu'elle fût toute couverte de pins ; comme ils sont fort élevés & sans branches, nous n'eûmes pas de peine à nous faire un passage. Nous n'étions arrêtés de temps en temps que par des arbres couchés de leur long en travers, qui étaient tombés d'eux-mêmes ; car comme ce pays est fort désert, & que les Kalkas, qui l'ont autrefois habité, ne bâtissent point de maisons, ce grand bois leur était peu utile.

Après avoir descendu cette montagne, nous marchâmes quelque temps dans la vallée au nord-nord-ouest, ensuite nous prîmes au nord-ouest, & nous allâmes plus longtemps à ce rhumb, dans une autre vallée plus large, & dont les montagnes qui l'environnent, sont moins hautes & plus découvertes ; nous passâmes plusieurs petits ruisseaux, puis nous reprîmes au nord un quart de nord-ouest, & ayant fait peu de chemin à ce rhumb, nous tournâmes à l'ouest-nord-ouest, & vînmes camper dans une vallée, sur les bords d'un ruisseau dont l'eau n'était guère bonne. Il y avait aux environs de bons p.416 pâturages ; les montagnes qui sont de côté & d'autre de cette vallée, sont assez hautes, mais plus découvertes, & il n'y paraît que quelques bouquets de bois çà & là.

Il plut presque tout le jour, ainsi on ne prit point de hauteur.

Le 8 comme il avait encore plu une bonne partie de la nuit, & que les tentes étaient fort mouillées, nous séjournâmes pour les laisser sécher.

Nous trouvâmes la hauteur du pôle de 48 degrés 24 minutes.

Le 9 nous fîmes 75 lys, en tournant dans les montagnes, depuis le nord-nord-ouest jusqu'à l'ouest, de sorte qu'il ne faut compter au plus que soixante-dix lys au nord-ouest un quart d'ouest.

Les montagnes dans lesquelles nous marchâmes, étaient la plupart couvertes d'herbes sans aucun rocher ; on y voyait çà & là des bois de pins & de sapins. Nous trouvâmes quantité de fraises dans un petit bois, proche duquel nous repassâmes, après avoir fait environ 50 lys.

Nous prîmes la hauteur méridienne sur le bord d'un gros ruisseau, que nous comptâmes à sept ou huit lys du lieu où nous allions camper, elle fut de 57 degrés 12 minutes, qui donnent 48 degrés 54 minutes de hauteur du pôle ; ensuite nous vînmes en notre camp qui était proche d'un autre ruisseau, ayant au sud & à l'ouest des montagnes couvertes de beaux bouquets de bois.

Le 10 nous fîmes 60 lys, presque toujours entre des montagnes, ou bien en les montant & les descendant, mais il ne faut marquer que 55 lys à l'ouest un quart de nord-ouest. Après avoir fait environ quinze lys, nous passâmes une montagne toute couverte de grands bois, elle était assez haute, mais peu difficile à monter & à descendre, car la pente en était douce ; tous ces bois étaient pleins de fraisiers.

Après être descendus de la montagne, nous trouvâmes un petit ruisseau dans le vallon, proche l'extrémité du bois ; comme son eau était claire, fraîche, & bonne, & que les bords étaient garnis d'arbres, nous nous y reposâmes quelque temps à l'ombre, ensuite nous continuâmes notre chemin entre des montagnes plus découvertes, laissant celles qui étaient couvertes de bois au sud ; & après avoir encore monté & descendu une montagne un peu moins haute que la première, & couverte seulement d'herbes, nous vînmes camper dans une vallée, où il y avait une fontaine d'eau fort fraîche, mais peu bonne, auprès d'une autre montagne, sur laquelle il y avait deux ou trois rochers.

Nous y trouvâmes la hauteur méridienne de 56 degrés 54 minutes, ce qui donne 48 degrés 37 minutes de hauteur du pôle.

Nos mandarins marchèrent en chassant, & tuèrent grand nombre de daims, un grand cerf & un marcassin. Ils en auraient tué davantage, s'ils avaient eu plus de monde, ou si le bois n'avait pas été si difficile à tenir pour des hommes à cheval.

Le 11 nous fîmes trente-sept lys à l'ouest un quart de nord-ouest, presque toujours dans de grandes & larges vallées, qui n'étaient environnées que de petites montagnes toutes découvertes. Le terrain de tout ce pays était assez semblable à celui qui est aux environs du Kerlon, c'est-à-dire, stérile, & sablonneux, & plein de trous à rats. Nous vîmes sur le chemin plusieurs chèvres jaunes, & nos mandarins qui marchaient en les chassant, en tuèrent quelques-unes. Nous campâmes proche de plusieurs mares d'eau, formées & entretenues par une fontaine, qui fait un petit ruisseau, dont l'eau est fraîche & bonne.

Nous ne pûmes prendre la hauteur méridienne, parce que le temps fut couvert.

p.417 Le soir il vint une grosse troupe de Kalkas de ce pays pour saluer nos tagin ; ils leur apportèrent en présent des sangliers qu'ils avaient tués en chemin faisant ; il y avait aussi un lièvre, dont le poil tirait sur le noir. Il avait le corps plus long & plus gros, & les jambes plus hautes que les lièvres ordinaires.

Le 12 nous fîmes soixante-trois lys. La première moitié au nord-ouest. La seconde au nord-nord-ouest, toujours dans un terrain fort plat ; ce sont de grandes vallées qui se succèdent les unes aux autres ; elles étaient environnées de montagnes peu hautes, & toutes découvertes. Nous vîmes durant le chemin plusieurs troupeaux de chèvres jaunes. Nos mandarins allèrent chasser dans les montagnes au nord-est, ils tuèrent quelques cerfs, & bon nombre de daims ou de chevreuils. On vit un ours & quelques sangliers, mais ils s'échappèrent, parce que les bois y sont fort épais. Nous vînmes camper proche d'une espèce de fontaine, qui forme ensuite un petit ruisseau, mais l'eau n'en était nullement bonne.

Nous y trouvâmes la hauteur du pôle de quarante-huit degrés

cinquante-quatre minutes.

Le 13 nous fîmes quarante-un lys, toujours dans des montagnes découvertes, montant & descendant par des chemins fort difficiles pour les bêtes de charge. Il ne faut compter que trente lys en droiture à l'ouest-nord-ouest ; en sortant des montagnes, nous descendîmes dans une grande plaine au nord-est, en laquelle la rivière de Toula se mêle avec celle d'Orgon. Nous passâmes la première, & vînmes camper entre les deux, sur une montagne qui est à coté de la plaine. C'était le lieu qu'on avait choisi pour l'assemblée des Kalkas de ce pays.

Ce jour-là tous les princes kalkas qui y habitent, & qui se sont soumis à l'empereur, vinrent au-devant du tchi, ou de la lettre que l'empereur leur adressait, & des Grands de l'empire qui en étaient chargés. La cérémonie se fit de la même manière qu'elle s'était faite proche le Kerlon, ainsi que je l'ai décrit ci-devant. Après qu'elle fut achevée, nos tagin allèrent jusque sur les bords du fleuve Orgon, qui était tout proche du lieu où on avait dressé les tentes pour tenir leurs assemblées, & ayant remarqué que les eaux de ce fleuve étaient extrêmement enflées, & presque au niveau de la prairie où nous étions campés, & qu'ils pouvaient y être inondés, car la saison des pluies n'était pas encore passée, ils ordonnèrent qu'on transportât leurs tentes sur les hauteurs qui étaient aux environs.

Ce jour-là je me sentis mal ; mon estomac ne pouvait presque plus supporter aucune nourriture, & je vomissais tout ce que je mangeais, aussitôt que je l'avais avalé.

Le 14 nous séjournâmes, & les jours suivants, jusqu'au 27. Pendant que nos grands accommodaient les différends, ou jugeaient les procès que les Kalkas avaient entr'eux, nous nous informâmes de l'état du pays & des environs, & nous fîmes sur cela plusieurs questions à des Kalkas, & à plusieurs marchands moscovites qui étaient venus trafiquer avec les Kalkas, & dont plusieurs avaient parcouru tous les pays qui sont entre Tobolsk & Selengha, surtout vers l'ouest, qui nous était le plus inconnu ; car pour ce qui est du pays qui est à l'orient, nous en avions assez de connaissance.

Il y avait surtout un jeune homme kalka, qui était au service des Moscovites, qui avait voyagé plusieurs fois à Tobolsk, & dans tous les lieux qui sont à l'occident de la Genissée jusqu'au mont Altaï ; il nous vint voir, & nous fit la description de tout ce pays, d'une manière fort claire pour un Tartare ; il nous traça même sur-le-champ une petite carte, où il marqua les rivières avec leur cours, les villes, & les bourgades, qui p.418 sont presque toutes bâties sur le rivage de quelques-unes de ces rivières. Nous interrogeâmes ensuite plusieurs autres, tant Kalkas que Moscovites, & ceux qui paraissaient le mieux instruits, s'accordaient assez avec tout ce que nous avait dit le jeune homme, dont voici les principales particularités.

1° L'habitation que les Moscovites ont sur le bord oriental de la rivière de Selengha, à trois cent quarante lys du lieu où nous étions, où se fait la jonction de l'Orgon avec le Toula, est un petit bourg, qui contient environ quatre cents familles, tant de Moscovites que de gens du pays qui se sont donnés à eux, non comme esclaves, mais comme amis ; ils vivent à leur manière, & ils ont pris même leur habillement ; il y en a parmi eux qui sont à la paye des czars, & qui sont en garnison. Ce bourg est un petit carré, fermé d'une forte palissade terrassée, qui a deux lys de longueur, & deux de largeur ; la rivière de Selengha prend sa source d'une haute montagne nommée Tannu.

La rivière d'Orgon se jette dans celle de Selengha, qui est beaucoup plus grande, à cent quarante lys de l'endroit qui porte ce nom ; & celle de Selengha se va décharger dans le grand lac de Paykal.

2° Les montagnes les plus célèbres sont, la montagne d'Altaï, celle de Trangha, celle de Cocoye, & celle de Kentey. Cette dernière n'est qu'à cinq journées du lieu où nous étions, & c'est de cette montagne que les rivières de Toula & de Kerlon prennent leur source ; celle-ci du nord-est de la montagne, & celle-là au sud-ouest. Elles reçoivent plusieurs petits ruisseaux qui coulent des montagnes entre lesquelles elles coulent, surtout celle de Toula, qui a son cours dans un pays de montagnes.

La rivière d'Onon prend aussi sa source du mont Kentey à son nord-est, environ à une journée de distance du lieu où le Kerlon prend la

sienne ; cette rivière d'Onon est celle que les Chinois appellent Helong kiang, & les Tartares Saghalien oula.

Le mont Altaï est le plus célèbre de tous, & sépare le pays des Kalkas d'avec celui des Eluths ; ceux-ci avant la dernière guerre, occupaient tout le pays qui est au-delà de cette montagne, jusqu'aux Yusbeks, & une haute chaîne de montagnes, à l'occident desquelles campent ordinairement pendant l'été ces mêmes Kalmouks, qui sont aussi des Eluths ; on m'a pourtant dit qu'anciennement les Kalkas s'étendaient encore au-delà du mont Altaï, mais qu'ils en ont été chassés par les Eluths.

Cette montagne est éloignée du lieu où nous étions d'environ un mois & demi de chemin, faisant les journées d'environ cinquante lys. C'est de cette montagne d'Altaï que prennent leur source les grandes rivières d'Oby, de Genissée, d'Irtis, & celles de Tum, de Hopdo, de Choulengha, qui sont plus que médiocres.

Le mont Hangai est à l'orient d'Altaï, environ à vingt jours de chemin, ou à mille lys. Il séparait autrefois les États de Chasaktou han d'avec ceux de Touchetou ban. Entre les deux montagnes d'Altaï, & de Hangai, il y en a encore une moins considérable, nommée Cocoye, qui est environ à douze cents lys d'Altaï, & à peu près autant de Hangai.

3° Il y a aussi des lacs fameux dans ce pays-là. Les principaux sont le Paykal, qu'ils appellent Talai, c'est-à-dire, Mer. Il s'étend du sud-ouest au nord-est, & pour aller d'un bout à l'autre, il faut bien un mois de chemin, à ce que nous assura un Moscovite qui l'a fait en hiver sur la glace ; mais il n'est pas à beaucoup près si large, en sorte, m'ajouta-t-il, qu'on voit en quelques endroits ses bords, & que d'ordinaire on le peut traverser dans sa largeur en deux ou trois jours de chemin. Il est plein d'excellents poissons qui remontent les rivières, lesquelles se dégorgent dans ce lac ; nos gens en pêchèrent beaucoup dans celle de Toula, surtout des esturgeons. Il y a encore le lac nommé Ekaral nor, qui est à l'occident de Hangai, dans lequel se va dégorger la rivière de Hopdo, après avoir coulé le long de la montagne de Cocoye. De plus on y trouve le lac nommé Kirkir nor, qui est à l'orient de Hangai ; il est

assez éloigné des rivières nommées Conguei & Chapkam, qui prennent leur source dans le mont Hangai, & qui, après s'être jointes, entrent dans le lac Kirkir. Le Kirkir n'a pas plus de 150 ou 160 lys de circuit. Le lac Ekaral en a bien trois cents.

Ils nous dirent encore qu'il y avait trois petites rivières qui prennent leur source dans le mont Kentey. Les Moscovites les avaient passées pour venir au lieu où nous étions campés. Ils passèrent le Chura après trois jours de marche, c'est-à-dire, à cent quarante ou cent cinquante lys du bourg de Selengha, & un demi-jour après, ils passèrent le Haras. Ces petites rivières sont guéables partout. Ils nous dirent encore que l'on pouvait aller commodément de Selengha à Niptchou à cheval, sans aucune charge ; mais qu'il en fallait le double, si les chevaux étaient chargés.

Il ne faut, nous ajoutèrent-ils, depuis Ergone jusqu'à Genissée que douze jours de marche, en descendant la rivière ; mais il en faut quarante-cinq pour la remonter ; encore faut-il que ce soit sur la glace, car son cours est si rapide, qu'on ne la peut remonter en bateau.

Ergocikoi est située sur la rivière d'Angara à cent lys de son embouchure dans le Paykal.

D'Oude, qui est une habitation des Moscovites sur la rivière de Selengha, un peu au-dessus de son embouchure dans le Paykal, au-dessous du bourg de Selengha, à une bonne journée de distance, est éloignée d'Aborghai jim, de 260 lys.

La rivière de Tarn est éloignée de la Genissée d'environ un mois de chemin.

Les Kalkas qui demeurent aux environs de Toula, d'Orgon, & de Selengha, étaient autrefois dépendants de Tousictou han ; mais comme ils ne le suivirent pas dans sa fuite, & qu'ils se contentèrent de se retirer sur les montagnes, & dans les bois, ils demeurèrent d'abord comme indépendants, & l'empereur les ayant invités à venir demeurer plus près de la Chine, avec offre de leur donner des terres, ils répondirent qu'ils se soumettraient volontiers à Sa Majesté, qu'ils lui

paieraient le tribut, & qu'ils recevraient & exécuteraient ponctuellement ses ordres ; mais qu'ils ne pouvaient quitter le lieu où ils étaient pour aller ailleurs, sans s'exposer à périr de misère, parce qu'ils n'avaient ni équipages, ni troupeaux suffisamment pour faire une longue traite, & pour s'entretenir ; que dans le lieu où ils étaient, ils pourraient vivre de chasse & de pêche, parce que les bois y étaient pleins d'ours, de sangliers, de cerfs, & de daims ; que les peaux de ces animaux leur servaient encore pour se vêtir, & pour couvrir leurs tentes.

Comme ces raisons étaient vraies, l'empereur leur permit de ne point sortir de là ; il ordonna seulement qu'on les partageât en étendards & en niurous ou compagnies. On fit trois étendards, parce que tout ce qu'il y avait de Kalkas, dépendaient des trois princes kalkas, qui étaient leurs chefs. Ces trois princes, ou taikis, furent faits chefs, chacun d'une bannière composée de ses gens. L'empereur fit le plus considérable d'entre eux peilé, c'est-à-dire, régulo du troisième ordre. Il s'appelait Kentou taiki. Il n'eut pas le loisir de se voir revêtu de cette dignité, parce qu'il mourut tandis qu'on travaillait au partage de ces étendards ; mais il laissa un fils, âgé seulement de cinq ans, qui en fut revêtu, & en cette qualité il eut toujours la première place entre les princes kalkas de ce pays ; durant l'assemblée il demeura avec ses gens aux environs du lieu où la rivière de Hasui se jette dans celle de Selengha. Le second taiki fut fait comte.

Le troisième, qui se nomme Aria, demeura taiki, & n'eut d'autre dignité p.420 que celle de chassac, qui veut dire en leur langue, chef d'étendard.

Ces trois chefs eurent chacun leurs appointements réglés durant la guerre des Eluths avec les Kalkas. Ils sont extrêmement adroits à tirer de l'arc à pied & à cheval, dont ils font un exercice continuel à la chasse. La plupart sont vêtus de peaux de cerfs, & d'une espèce de daims qu'ils nomment kio, dont ils savent très bien passer les peaux, & les rendre très douces, & très maniables.

Les Moscovites que nous vîmes, nous dirent que ces Kalkas venaient les piller jusques aux portes de Selengha, & souvent en plein jour. Ils

redemandèrent même des chevaux qu'ils reconnaissaient leur appartenir parmi les chevaux des Kalkas.

Nous séjournâmes douze jours dans cet endroit, pendant lesquels nos tagin réglèrent toutes les affaires que ces Kalkas avaient entr'eux ; & après avoir terminé leurs procès, nous partîmes le vingt-six, reprenant la même route par laquelle nous étions venus, jusqu'aux bords du Kerlon, à l'endroit qui s'appelle Oulan erghi. Nous y arrivâmes le septième de septembre.

Le huitième de septembre nous fîmes cinquante-trois lys, droit au sud par un chemin, dont la moitié fut inégal, & plein de hauteurs, & l'autre moitié plat & uni. Nous campâmes proche d'un étang où il y avait une fontaine, dont l'eau était passable.

La hauteur du pôle fut trouvée de 47 degrés 5 minutes.

Le 9 nous fîmes 68 lys au sud, environ quatre degrés vers l'ouest par un chemin tout plat. Nous campâmes proche d'un puits dont l'eau était bonne.

La hauteur du pôle y fut trouvée de 46 degrés 48 minutes.

Le 10 nous fîmes environ 80 lys au sud un quart vers l'est, par un chemin inégal, plein de hauteurs, & de chemins pierreux ; proche du lieu où nous campâmes, il n'y avait qu'une petite fontaine qui avait peu d'eau, mais elle était bonne.

La hauteur du pôle y fut trouvée de 46 degrés 29 minutes.

Le 11 nous fîmes 53 lys au sud, huit degrés vers l'ouest, par un chemin, partie inégal, plein de hauteurs & de pierrailles, & partie plat & uni. Vers la moitié du chemin nous trouvâmes une fontaine assez bonne, mais au lieu où nous campâmes, l'eau était fort mauvaise.

La hauteur du pôle fut de 46 degrés 14 minutes.

Le 12 nous fîmes 80 lys au sud, douze degrés vers l'ouest ; le chemin fut plat, mais inégal, à cause des sables pleins de broussailles ; nous campâmes en un lieu nommé Narat ; c’est où nous rejoignîmes So san lao yé dans mon premier voyage, & d'où nous retournâmes,

n'ayant pu aller plus loin, à cause de la guerre qui était entre les Eluths & les Kalkas. Il y a là une bonne fontaine qui donne de l'eau abondamment.

La hauteur du pôle y fut trouvée de 45 degrés 48 minutes.

Le 13 nous fîmes 60 lys au sud-sud-est ; les vingt premiers lys du chemin furent des roches, des pierrailles, & des hauteurs ; le reste fut plat & uni. Nous campâmes proche d'un étang. Il y avait aussi une fontaine, mais dont l'eau était mauvaise.

La hauteur du pôle fut de 45 degrés 34 minutes.

Le 14 nous allâmes au sud, un quart de sud-est. Le chemin fut uni ; nous campâmes encore proche d'un étang, où il y avait un puits, mais dont l'eau n'était pas bonne.

La hauteur du pôle fut de 45 degrés 11 minutes.

Le 15 nous fîmes 58 lys au sud-est, dans un chemin plat, mêlé de quelques hauteurs ; il paraissait y avoir de beau marbre blanc, & des mines d'ardoise. L'eau de puits se trouva assez bonne.

p.421 La hauteur du pôle fut trouvée de 44 degrés 58 minutes.

Le 16 nous fîmes 54 lys au sud, 30 degrés vers l'est. Le chemin fut partie plat, partie mêlé de hauteurs & de vallées. Nous campâmes proche d'une fontaine où il y avait de bonne eau.

La hauteur du pôle y était de 44 degrés 48 minutes.

Le 17 nous fîmes 41 lys au sud-sud-est ; le chemin fut inégal & tout de sable ferme. Nous campâmes proche d'un puits, dont l'eau n'était guère bonne, & où il n'y avait point de fourrages pour les bestiaux.

On ne put prendre la hauteur du pôle ce jour-là.

Le 18 nous fîmes 57 lys au sud-sud-est. Le chemin fut encore plus uni, excepté durant les quinze derniers lys, où il était plein de buissons qui croissaient dans les sables mouvants. Nous campâmes près d'une fontaine.

La hauteur du pôle fut trouvée de 44 degrés 24 minutes.

Le 19 nous fîmes 56 lys au sud-est un quart de sud. Les vingt premiers lys le chemin fut inégal, dans des sables mouvants, le reste fut plus uni, & de sable ferme ; nous campâmes proche d'un puits, dont l'eau était passable, mais il n'y avait que très peu de fourrages.

La hauteur du pôle fut trouvée de 44 degrés 11 minutes.

Le 20 nous séjournâmes dans notre camp.

Le 21 nous fîmes 35 lys à l'est, 20 degrés vers le sud. Le chemin fut inégal, partie de sable mouvant, partie de sable ferme. Nous campâmes proche d'un puits où il y avait de l'eau assez bonne, mais point de fourrage.

La hauteur du pôle fut trouvée de 44 degrés 8 minutes.

Le 22, nous fîmes 49 lys à l'est, 8 degrés vers le sud ; le chemin au commencement & à la fin fut inégal & de sable mouvant, le reste assez plat, & de sable dur. Nous campâmes proche d'un puits dont l'eau était bonne ; mais il y avait peu de fourrages. Un prince mongou, des plus riches du pays, était campé assez près de nous. On nous dit qu'il avait plus de dix mille chevaux, & des autres bestiaux à proportion. Il est régulo du second ordre, & chef d'un étendard.

Le 23 nous fîmes 44 lys au sud, tantôt dans un chemin plat, tantôt dans un chemin inégal & de sable, la plupart ferme, & quelque peu démotivant. Nous campâmes près d'un puits dont l'eau était bonne, mais toujours peu de fourrages.

Il n'y eut point de hauteur.

Le 24 nous fîmes 88 lys au sud, 16 degrés vers l'est ; le chemin fut inégal & de sable, partie mouvant, partie ferme. Nous campâmes proche d'un puits dont l'eau n'était pas bonne ; mais il y avait du fourrage.

La hauteur du pôle fut de 43 degrés 30 minutes.

Le 25 nous fîmes 63 lys au sud. Le chemin fut inégal, de sable, tantôt mouvant, tantôt ferme ; nous traversâmes aussi des endroits pleins de pierrailles & de rochers sortant de terre. Nous campâmes près

d'une fontaine de fort bonne eau, & environnée de bons fourrages.

La hauteur se trouva de 48 degrés. C'est là où étaient les anciennes limites, qui séparaient les Mongous, sujets de cet empire, & ceux qu'on appelle Kalkas.

Le 26 nous marchâmes au sud, 12 degrés vers l'ouest, & nous fîmes 70 lys. Le chemin était assez beau & égal. Il n'y avait que de petites pentes qu'on monte & descend insensiblement sur du sable ferme. Nous campâmes près d'un petit ruisseau, dont l'eau était un peu saumache.

Il n'y eut point de hauteur ce jour là.

Le 27 nous fîmes 98 lys au sud ; le chemin fut beau, & presque toujours sur du sable ferme. Nous vîmes plusieurs camps de Mongous de l'étendard qu'on nomme Tuinchouze. Nous campâmes p.422 proche d'un ruisseau de bonne eau, & aux environs duquel il y avait de bons fourrages.

La hauteur du pôle fut de 42 degrés 22 minutes.

Le 28 nous fîmes 58 lys au sud, 2 degrés vers l'ouest. Le chemin à peu près semblable à celui du jour précédent. Nous vîmes encore plusieurs petits camps de Mongous. Nous campâmes proche d'un grand, où il y avait une fontaine, des puits, & de bons fourrages.

La hauteur fut de 42 degrés.

Le 29 nous fîmes 71 lys au sud, 6 degrés vers l'est ; le chemin tantôt inégal, & plein de collines ; tantôt plat sur des sables fermes & des pelouses. Après avoir fait sept ou huit lys, nous vîmes les restes des murailles d'une ville qui est ruinée. Nous campâmes proche d'une fontaine coulante de bonne eau.

La hauteur du pôle fut de 41 degrés, 42 minutes.

Le 30 nous fîmes 65 lys au sud, un quart de sud-est ; le chemin fut uni & fort beau ; c'était presque partout un terrain de sable. Nous campâmes proche d'un petit ruisseau de bonne eau, où il y avait des fourrages passables.

La hauteur du pôle fut de 41 degrés 26 minutes.

Le premier jour d'octobre nous fîmes 67 lys au sud, un quart de sud-est ; le chemin fut assez beau & plat les quarante premiers lys ; le reste nous marchâmes dans des vallées entre des montagnes, pleines de broussailles & de petits arbres ; nous vîmes encore plusieurs camps de Mongous, & nous campâmes proche d'un ruisseau de très bonne eau, où il y avait d'assez bons fourrages.

La hauteur du pôle fut trouvée de 41 degrés 7 minutes.

Le 2 nous fîmes quarante lys au sud-ouest un quart de sud. Les 25 premiers, entre des montagnes fort hautes, fort escarpées & pleines de rochers. C’est un détroit fort serré, le long duquel coule la petite rivière proche laquelle nous avions campé ; nous la passâmes & repassâmes plus de vingt fois ; après être sortis du détroit, ce n'était plus qu'un chemin plat, dans une belle plaine, où est située la ville de Houhou hotun, où nous allâmes coucher. La rivière coule vers l'ouest ; sur la fin du détroit nous vîmes beaucoup de faisans. Houhou hotun est à 40 degrés 54 minutes.

Je ne marquerai pas le reste de la route depuis Houhou hotun jusqu'à Peking, parce que je l'ai déjà marquée dans deux autres de mes journaux ; & que d'ailleurs ce n’est qu'un désert qui est sans habitations, sans rivières, sans terres cultivées, & sans arbres. Il n'y a pas par conséquent grande observation à faire.

Nous arrivâmes à Peking le treizième d'octobre.

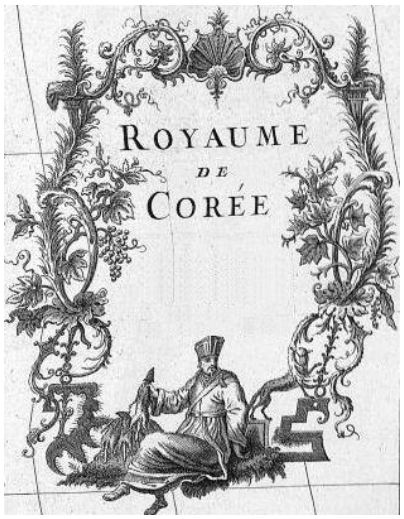
@

Observations géographiques

sur le royaume de Corée,

tirées des Mémoires du père Régis

@



p.423 Le royaume de Corée est appelé par les Chinois Kao li [1], & par les Tartares Mantcheoux, leurs voisins, Solho [2]. On trouve encore dans les livres chinois le nom de Tcha ssien, soit que ce fut alors le nom de la partie occidentale la plus connue, soit que dans ce temps-là on nommât ainsi la ville capitale.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de rapporter ici les autres noms qu'on a donnés pour un temps à ce royaume ; il suffit de savoir, que depuis bien des siècles on lui donne communément le nom de Kao li, & qu'on ne trouve point d'autre nom dans l'histoire de la famille impériale Yuen du douzième siècle.

Ce royaume est borné au nord par l'ancien pays des Tartares orientaux, assez connus sous le nom de Mantcheoux, depuis qu'ils se sont rendus les maîtres de la Chine. Il confine à l'occident avec la province chinoise, nommée dans les livres, tantôt Leao tong, & d'autres fois Quan tong, qui est séparée de la Tartarie orientale par une palissade de bois, que les Chinois appellent un mur de bois, Mou teou tching. La mer, où se trouvent quelques îles, le borne à l'orient & au midi.

Ainsi la Corée s'étend du septentrion au midi, de près de neuf degrés, commençant environ au trente-quatrième p.424 degré, jusqu'au

---

[1] Ils disent Kao li koue ; koue signifie royaume.
[2] Solho kouron, disent les Tartares ; kouron signifie royaume.

quarante-troisième de latitude. Sa largeur de l'orient à l'occident est inégale, & un peu moindre, n'ayant dans sa plus grande étendue d'orient en occident qu'environ six degrés.

Nous ne sommes point entrés dans le royaume, comme je l'ai dit ailleurs, pour pouvoir parler avec une entière certitude de la nature des terres ; mais ce que nous en avons vu sur les frontières, est très bien cultivé à la manière des Chinois du midi.

Un seigneur tartare que l'empereur y a envoyé, suivi d'un petit mandarin du Tribunal des mathématiques, nous a rapporté que le pays est bon, & qu'il produit abondamment ce qui est nécessaire à la vie, du riz, du blé, du millet, & d'autres grains. C'est ce seigneur qui en a rapporté la carte, telle qu'elle est dans le palais du roi.

Comme il ne passa pas la cour, il ne nous a donné que les mesures du chemin qu'il fit pour y aller, depuis la ville de Fong hoang tching, l'ayant fait mesurer à la corde ; Fong hoang tching est au bout oriental de la palissade de Quan tong ; nous y avons été, & c'est sur ce point fixe qu'on a commencé à marquer sa largeur.

Nous avons trouvé par des observations immédiates sa hauteur à 40 degrés 30 minutes 20 secondes ; sa longitude nous vient au septième degré 42 minutes, à l'orient duquel est la borne occidentale de la Corée sous la famille régnante ; car après les guerres des Coréens avec les Mantcheoux, qui les subjuguèrent avant que d'attaquer la Chine, on convint enfin qu'on laisserait un espace inhabité, entre la palissade & les limites de la Corée. Ces limites sont marqués par des points sur la carte.

Comme nous n'avons point vu nous-mêmes le dedans du royaume, ni la côte de la mer, nous n'avons garde de donner cette carte comme un ouvrage fini, mais seulement comme le meilleur qui ait paru, personne n'ayant eu la facilité, ni le moyen de s'informer en détail de la situation des villes, & du cours des rivières.

Les limites de toute la partie septentrionale, & de ce que nous avons parcouru à l'occident, ayant été mesurées géométriquement, & fixées par des hauteurs, nous nous en sommes ensuite servis, pour réduire le

reste aux vrais termes de longitude, car il est certain que c'est là sa plus grande largeur.

De même le chemin fait par le seigneur tartare, & mesuré à la corde, depuis Fong hoang tching, nous a fait juger de la valeur des autres mesures de ce royaume, marquées sur la carte du roi.

Ayant de même la hauteur de la cour de la Corée, que le mathématicien chinois a trouvée de 37 degrés 38 minutes 20 secondes, & la comparant avec nos hauteurs septentrionales, nous sommes assurés de la longueur du septentrion au midi, du moins pour cinq degrés & demi. Il faudrait encore quelques observations sur les côtes méridionales & orientales, pour n'avoir plus rien à souhaiter sur la Corée, par rapport à la géographie universelle de l'Asie.

Les fleuves les plus considérables, qui sont sa défense autant que ses richesses, sont Yalou & Toumen, qui sont nommés sur la carte en langue mantcheou, yahu oula, toumen oula. Le mot oula a en langue mantcheou le même sens que le mot chinois kiang, qui signifie fleuve ; c'est pourquoi les Chinois appellent ces deux fleuves, yalou kiang, & toumen kiang.

L'un & l'autre sortent de la même montagne, une des plus hautes du monde. Les Chinois l'appellent Tchang pe chan, & les Mantcheoux, Chan alin, c'est-à-dire, montagne toujours blanche. L'un de ces fleuves a son cours du côté de l'orient, & l'autre du côté de l'occident ; ils sont tous deux assez profonds, & médiocrement rapides ; l'eau en est très belle. Le cours des autres rivières p.425 que nous n'avons pas vues, est marqué sur la carte, suivant les mesures des Coréens.

Les maisons des Coréens sont d'un seul étage & assez mal bâties, ainsi que nous l'ont dit les Tartares, lorsque nous n'étions qu'à quatre lieues de la première ville de Corée ; ces maisons sont de terre à la campagne, & ordinairement de briques dans les villes.

Les murailles des villes sont construites à la chinoise ; elles ont des tours carrées, des créneaux, & des portes voûtées ; mais la grande muraille que les Coréens avaient élevée, pour se mettre à couvert des

Tartares, & que nous avons vue en côtoyant le bord oriental de Toumen oula, ne peut point se comparer avec la partie orientale de la grande muraille de la Chine, n'étant ni terrassée, ni si épaisse ; elle est maintenant presque toute détruite depuis environ quatre-vingt-dix ans ; car la Corée fut la première qui éprouva les armes victorieuses des Mantcheoux ses voisins.

La capitale se nomme sur la carte King ki tao, & c'est ainsi que les Coréens l'appellent ; mais les Chinois l'appellent Kong ki tao. La raison est qu'on ne souffre point dans le palais de l'empereur, que pour nommer les autres cours, on se serve du mot chinois King. Ce mot, disent les Chinois, n'est fait que pour signifier la cour de leurs empereurs.

De même ils prétendent que les mots de Tien tse, Van soui, & autres semblables, qu'ils donnent à leur empereur, lui sont tellement affectés, qu'il n'est pas permis de les employer même dans une traduction, pour exprimer les maîtres des autres royaumes.

Cependant je ne voudrais pas dire avec un de nos auteurs, en parlant des lettres envoyées à S. Louis par les premiers empereurs de la famille des Yuen, que ces mots *sont pleins d'une fierté aussi ridicule, qu'impie*, parce qu'en effet il est très certain, que quoiqu'ils puissent signifier, comme ils le disent, *le Fils du Ciel* & *l'immortel*, ils sont par un long usage réduits à ne signifier que l'empereur de la Chine, n'y ayant point de Chinois qui ne sache que leur maître est un homme mortel, & fils d'un autre homme.

On pourrait faire la même remarque sur le nom qu'ils donnent à leur royaume, & surtout sur celui de *Tien hia*, que les Chinois ne prennent que pour leur empire ; sachant très bien qu'ils ne sont point les maîtres de tout le monde, ni les maîtres de la terre, bien qu'ils se croient fort supérieurs à toutes les nations des autres royaumes.

Ainsi la difficulté qu'ils font de donner le nom de king aux autres cours, vient du même principe, & fera toujours insurmontable à tout ambassadeur, dont le prince voudra traiter avec l'empereur d'égal à égal.

Pour ce qui est des ambassadeurs de Corée, comme ils représentent

un roi feudataire & tributaire, ils ne sont traités qu'avec une médiocre distinction ; ils n'ont point le pas devant les Grands, ni même devant les mandarins du second rang. Ils sont comme enfermés dans la maison où on les loge, au moins jusqu'aux premières cérémonies.

Lorsqu'ensuite ils ont la liberté de sortir, on leur donne un nombre de personnes qui les accompagnent, bien moins pour leur faire honneur, que pour veiller à leur conduite.

Le seigneur tartare envoyé à la cour du roi de Corée, nous a dit qu'il avait été pareillement dans une grande gêne, qu'il y avait dans son hôtel des gens qui l'observaient sans cesse, & qui faisaient passer tout ce qu'il disait jusqu'au palais, par de jeunes gens disposés d'espace en espace le long de la rue.

Les Coréens sont vêtus à la manière chinoise, du temps de la dernière famille des empereurs, nommés Tai ming. Ils portent une robe à longues & larges manches, un bonnet haut, & de figure comme carrée, une ceinture faite en cercle, des p.426 bottes de peau, de toile, ou de satin.

Leur langue est différente de la langue chinoise & de la langue tartare ; c’est pourquoi quand ils vont à la Chine, ils mènent avec eux un interprète. L'empereur en a aussi à ses gages & à Peking, & à Fong hoang tchin, par où ils sont obligés d'entrer à la Chine.

Les lettres chinoises sont cependant en usage dans tout le royaume ; le dernier envoyé qui vint nous voir, il y a peu d'années, se servit du pinceau pour nous faire entendre en chinois ce qu'il voulait. Il nous dit que la doctrine de Confucius était parmi eux dans une grande estime, & qu'on tenait fort bas les bonzes, à qui il n'était permis de bâtir des pagodes que hors des villes.

On n'a jamais prêché la religion chrétienne dans la Corée, quoique quelques Coréens aient été baptisés en différents temps à Peking. Pour le faire d'une manière stable, il faudrait en avoir la permission de l'empereur de la Chine, chose plus difficile à obtenir que jamais, depuis que cette mission est presque tout à fait détruite, par la défense que le

Li pou [1] a faite en l'année 1724.

Mais il paraît certain que si, par un miracle de la miséricorde de Dieu sur cette nation, la Chine se faisait chrétienne, la conversion de la Corée & de la Tartarie ne serait qu'une affaire de peu d'années. Telle est la dépendance où ces pays sont de la Chine, & l'estime que les nations voisines font des Chinois.

La forme du gouvernement de Corée est fort semblable à celui de la Chine. Le royaume est divisé en huit provinces, & chaque province en diverses juridictions, qui ont les mêmes droits, & les mêmes prérogatives, que les villes qu'on nomme fou à la Chine, ont sur celles qu'on appelle hien.

Quand il s'agit de punir un criminel, on ne lui met pas un bâillon à la bouche, selon ce qui se pratique à la Chine, lorsqu'il y a quelque raison particulière de le mettre ; mais on lui jette un sac sur la tête, qu'on fait descendre jusqu'aux pieds, soit à dessein de cacher sa honte, soit afin d'en être le maître.

Ce que la Corée a de plus précieux, c'est la récolte de la fameuse plante du ginseng, & la chasse des zibelines. On fait aussi un très grand commerce de papier de coton, qui est fort & de durée. On s'en sert dans le palais même de l'empereur pour coller les fenêtres, & pour d'autres semblables usages. Quoique tous les ans il en vienne une grande quantité, il ne laisse pas de se vendre plus cher qu'aucun autre papier de la Chine.

La Corée est un royaume très ancien, comme il est aisé de le montrer par les annales, & les plus anciens livres de la Chine.

Vou vang, fondateur de la famille impériale Tcheou, après avoir défait le dernier empereur de la famille Yng [2], fit roi de Corée le prince Ki tse, oncle de ce malheureux empereur, sans même exiger de lui ni tribut ni hommage. Ce fut vers l'an 1120 avant l'ère chrétienne,

---

[1] Tribunal des Rits.
[2] Chang ou Yng est la seconde famille impériale de la Chine.

puisque cette défaite, suivant l'histoire prouvée par le calcul des éclipses qu'elle rapporte, ne peut être fixée au-delà de cette époque.

Ce prince était dans une si grande réputation de sagesse, que Vou vang voulut le faire premier ministre, & en recevoir des instructions qu'on trouve ramassées dans le sixième chapitre du quatrième livre du Chu king. Ce Livre est de la plus grande autorité parmi les Chinois.

Le prince trouva de l'inconvénient à se charger des soins d'un empire enlevé à son neveu à cause de sa tyrannie. L'empereur goûta ses raisons, & lui céda tout le pays qui compose le royaume de Corée. Il lui fournit même les moyens de s'en rendre le possesseur, & d'introduire parmi ces peuples les mœurs polies de ceux qu'il quittait.

Il paraît que la sagesse du prince vint à p.427 bout de toutes les difficultés sans beaucoup de peine, puisque, selon l'histoire chinoise, quatre ans après avoir pris possession de son royaume, il crut pouvoir s'en absenter, & venir voir Vou vang, qui le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, & le renvoya avec des présents magnifiques.

La famille du prince Ki tse régna encore plus de sept cents ans ; mais la maison impériale dégénéra insensiblement de la vertu de ses ancêtres, & perdit peu à peu leur héritage. Parmi les Grands, chacun se cantonna dans ses terres, & prit le titre de prince.

Ceux qui avaient reçu des premiers empereurs le titre de prince, voulurent être appelés rois, & en exercer l'autorité. On ne vit plus que guerre entre tant de différents États, & les invasions mutuelles réduisirent l'empire à sept grands royaumes, qu'on appela Tsin, Tsou, Yen, Tchao, Han, Tsi, Ouei.

Le royaume de Yen, qui ne comprenait d'abord que ce qu'on appelle maintenant le Pe tche li, se rendit bientôt maître de la province de Leao tong, & poussant ensuite peu à peu ses conquêtes vers l'orient, assujettit enfin la Corée sous les ordres & la sage conduite de Tchen pen.

Ce royaume résista longtemps aux efforts ambitieux du roi de Tsin, nommé Tsin vang, mais enfin il succomba sous sa puissance, comme les autres. Hi vang, roi de Yen & de Corée, fut défait, pris, & tué l'an 259

avant la naissance de J.-C. suivant l'histoire chinoise, & Tsin vang fut reconnu pour empereur de toute la Chine, sous le nom de Tsin chi hoang ti.

Quand il se vit possesseur paisible de tout l'empire, il prit le dessein d'en resserrer les limites entre la grande muraille au septentrion, & l'océan au midi. Il marqua les limites de l'orient à la palissade de bois dont on a parlé, de sorte que tout ce qui se trouva au-delà, commença dès lors à n'être plus de l'empire, & la Corée fut regardée comme un royaume étranger ; mais cela ne dura pas.

Le fils de Chi hoang ti, perdit dans trois ans toute cette grande monarchie ; la Chine fut divisée en vingt royaumes. Tsan tou fut fait roi de Yen, & Tien tchi roi de Corée, sous le nom de Kiao tong, de sorte qu'on pourrait le nommer le chef de la seconde famille des rois de Corée, si ces établissements eussent subsisté ; mais peu d'années après, tout fut renversé par les armes victorieuses de Lieou pang, fondateur de la famille impériale Han. Tsan tou fut défait comme les autres rois, & tout l'empire fut soumis à un seul maître.

Lieou pang, paisible possesseur de la Chine, & connu sous le nom de Kao tsou, établit, comme avait fait Chi hoang ti, les limites du nord à la grande muraille, mais il resserra encore plus celle de l'orient, en prenant pour borne la rivière de Pe choui.

Dès lors il resta une étendue de pays comme abandonnée entre les limites de la Chine & de la Corée. Peu après, un officier, nommé Ouei nian, qui descendait des anciens princes de Yen, rassembla ses amis & les soldats que l'empereur avait licenciés ; & dans le dessein de brusquer fortune, il entra dans ce pays, où il s'établit si bien par la force des armes, qu'il en jouit paisiblement en toute souveraineté. Il passa ensuite dans la Corée, qu'il soumit toute entière ; il prit le nom de roi, & plaça sa cour à Van hien.

Ce royaume passa à ses descendants jusqu'au roi Yu kiou. Celui-ci résista avec succès aux armes de l'empereur Hiao ou hoang ti ; mais ensuite il fut trahi & tué par Ni hi tsan, gouverneur d'une ville de Corée, que les généraux subornèrent.

La Corée fut réduite en province, & partagée en divers gouvernements ; mais ce partage ne dura que peu de temps. Dès que la famille impériale Han commença à se diviser, & à s'affaiblir par les guerres civiles, la Corée profitant de cette décadence, se donna un roi, lequel, pour avoir la paix avec l'empereur de la Chine, lui fit hommage, & lui offrit par forme de tribut les choses différentes que son royaume produisait.

On peut dire que c'est là l'état constant de la Corée, parce que quelque interruption qu'il y ait eu depuis tant de siècles, on en est toujours venu là tôt ou tard.

La famille Souy étant parvenue à l'empire, eut dessein de réduire la Corée en province ; on l'attaqua avec une des armées les plus nombreuses qu'on ait encore vu à la Chine. Mais le succès fut malheureux, & il n'y eut que quelques mille Chinois qui retournèrent de cette expédition ; tous les autres y périrent.

Cependant les Coréens ne voulant point tenter une seconde fois le sort des armes, prirent le parti d'envoyer des députés à l'empereur, qui lui offrirent l'hommage & le tribut ordinaire ; & il fut accepté.

La même chose arriva à peu près sous le fondateur de la famille Tang. Il attaqua vivement les Coréens, mais sans nul succès. Néanmoins les Coréens offrirent de payer le tribut à son fils, & on accepta leurs offres.

Les mêmes conditions furent acceptées par la famille impériale Song ; les Chinois & les Coréens vécurent de bonne intelligence, & se prêtaient mutuellement des troupes les uns aux autres, lorsqu'ils étaient en guerre avec les étrangers.

C'est cela même qui, du temps des empereurs Song, attira aux Coréens les armes de la Tartarie orientale, que l'histoire d'alors nomme Niu tché. Les princes de ces Tartares entrèrent dans la Corée, la ravagèrent, & enfin la subjuguèrent, nonobstant les armées chinoises qui étaient venues à son secours, & qui furent défaites. Pénétrant ensuite dans la Chine, ils se rendirent maîtres des provinces

septentrionales, après quoi ils prirent le titre d'empereur, & donnèrent le nom de King à leur famille. Néanmoins on ne l'a pas mise au rang des autres familles dans les annales chinoises, parce quelle n'a jamais été seule à gouverner l'empire.

La famille qui éteignit d'abord celle des King, & ensuite les Song, est celle qui fit le plus d'efforts pour réduire la Corée en province. Le fondateur de cette famille, qui s'est fait appeler Yuen, & qui est connu en Europe sous le nom de Zing hi, ou Zin ghiskan, mais que l'histoire chinoise nomme Tchin hi se, & Tai tsou, après avoir triomphé des King, songea à porter la guerre chez les Coréens.

Son général, nommé Leou co s'empara d'abord des villes situées sur le bord oriental du fleuve Yalou. Mais l'empereur, qui était occupé de guerres plus importantes, lui ayant donné ordre de finir cette guerre, & le roi de Corée, nommé Tche vang, ayant offert le tribut, ce royaume demeura sur l'ancien pied où il était.

Son successeur, que nos livres nomment Octai, & que les Chinois, suivant le génie de leur langue, appellent O ho tai, voulut que les Coréens reçussent des gouverneurs de sa main, mais ceux-ci, loin de les recevoir, les massacrèrent. Pour les punir, dit l'histoire chinoise, l'empereur envoya le général tartare Tsa li ta, qui enleva aux Coréens plus de quarante villes. Leur roi Tche vang dépêcha son frère Hoai gan, pour prier l'empereur de le recevoir en qualité de roi tributaire.

Cette démarche fut inutile, & il ne gagna rien. L'empereur ordonna au contraire de partager les pays conquis en gouvernements, d'y mettre partout des mandarins, & de fortifier les postes importants par de bonnes garnisons. Le roi de Corée s'était retiré vers la partie orientale, le long de la mer.

L'année suivante les villes de Corée p.429 qui avaient été forcées de recevoir les mandarins, prirent les armes, & firent main basse sur tous les étrangers. A cette nouvelle le général Tsa li ta retourna sur ses pas, & ayant rencontré l'armée coréenne, il fut tué d'un coup de flèche. On traita ensuite de la paix.

Le roi de Corée & son fils nommé Chun, eurent permission de venir saluer l'empereur Octai à la chasse. L'empereur le reçut avec distinction, & se contenta de retenir son fils parmi les otages qu'il avait de plusieurs princes & des principaux généraux, qui étaient nourris & élevés à sa cour & à ses dépens.

La paix continua sous le fils d'Octai, nommé par nos historiens Kojou, & par les Chinois Kouei you, celui-là même à qui Saint Louis députa des religieux, & envoya des présents. Mais celui-ci n'ayant régné que peu d'années, la guerre avec les Coréens recommença sous son successeur Mango, ou Mangou, suivant nos auteurs, & Mong co, suivant les Chinois.

Un prince du sang, nommé Ye hou, & le général Hong fou yuen entrèrent dans la Corée, & prirent plusieurs villes, sans pouvoir néanmoins obliger les Coréens à abandonner leur roi, qui d'ailleurs offrait toujours de payer le tribut ordinaire, & qui avait envoyé un de ses enfants pour traiter d'accommodement.

Sur ces entrefaites l'empereur Mong co vint à mourir. Il eut pour successeur Coblai, ou Hobilai, appelé en chinois Hou pi lie. Ce prince tâcha de se conformer en toutes choses au gouvernement des empereurs chinois qui l'avaient précédé.

Dès la première année de son règne, un des Grands de l'empire, nommé Lien hi hien, dressa un placet en faveur de la Corée, qui était conçu à peu près dans ces termes.

> Le roi de Corée n'a jamais manqué d'offrir le tribut à l'empire. Un de ses fils, nommé Tien ou, est venu par ses ordres, & plusieurs fois en cette cour. La dernière fois qu'il y est venu, il n'a pas pu même avoir audience. L'empereur, prédécesseur de Votre Majesté, était occupé aux préparatifs de la guerre qu'il voulait faire aux Song. Ce prince vient d'apprendre que son père est mort. Si on le renvoie dans son royaume, quelle estime n'aura-t-il pas de la haute vertu de Votre Majesté, & quelle sera sa reconnaissance pour votre monarchie ? Ce seul

bienfait, sans qu'il soit besoin d'armes ni de soldats, gagnera pour toujours ce royaume.

La demande énoncée dans ce placet fut goûtée de l'empereur ; il ordonna qu'on reconduisit le prince aux frais de l'empire, & avec un cortège convenable ; il fit plus, il rendit la liberté à tous les prisonniers coréens, & fit publier une amnistie générale pour tout le passé.

De son côté, le roi de Corée fit l'hommage ordinaire, offrit le tribut, & reçut le calendrier chinois pour l'année courante, qui était la troisième de Coblai, à qui on donne aussi dans l'histoire le nom de Chi tsou.

Depuis ce temps là, la Corée a conservé la même forme de gouvernement ; ses rois ont régné dépendamment des empereurs chinois, sans perdre les droits de souveraineté qu'ils ont sur leurs peuples.

Dès que le fondateur de la première famille Ming eut chassé de la Chine celle des Yuen, le roi de Corée offrit l'hommage & le tribut, qui fut reçu sans la moindre opposition.

La famille régnante Tsing, depuis qu'elle possède paisiblement l'empire, n'exige des Coréens que les mêmes devoirs. Aussitôt que le roi de Corée est mort, l'empereur députe vers son fils deux grands de sa cour, pour lui conférer le titre de Koué vang, c'est-à-dire, de roi ; lorsque le roi de Corée craint qu'il n'y ait du trouble après sa mort, il nomme de son vivant un prince héritier, & il prie l'empereur de le confirmer.

p.430 Le prince reçoit à genoux l'investiture, & fait présent aux envoyés d'un certain nombre de choses déterminées, & d'une somme d'argent qui monte à 800 taëls. Le ministre de Corée apporte ensuite le tribut, & vient battre de la tête contre terre devant l'empereur.

La princesse même, épouse du roi, ne prend point le titre de reine, qu'après l'avoir reçu de l'empereur. Comme le cérémonial est réglé, il n'y a jamais aucune semence de querelle ni de guerre. C'est ainsi que la Corée jouit depuis un grand nombre d'années des douceurs de la paix.

@

Histoire abrégée de la Corée

@

p.431 Ce qui se dit ici de la Corée est tiré de trois différents auteurs : d'un théâtre du monde intitulé *Tsien kio kiu loui chu* ; de l'abrégé général de chorographie qui a pour titre *Quang yu ki* ; & surtout d'une géographie universelle intitulée *Fang yu ching lio*. Dans les points essentiels, on s'est contenté de traduire simplement, & on y a ajouté la chronologie qu'on croit être sûre.

La Corée qu'on peut appeler avec raison la Chersonèse de la Chine, puisqu'elle lui est contigüe & tributaire, est une grande péninsule qui s'avance en forme de cap dans la mer Orientale, entre la Chine & le Japon. La Mer du Japon la baigne à l'orient ; le golfe de Leao tong la sépare des provinces de Pe tche li & de Chan tong du côté de l'occident. Au nord elle confine avec le pays de Niu tche [1] ; elle a la Grande mer au midi ; & le fleuve Yalou, qui la borne entre l'occident & le nord, & la distingue du Leao tong. Elle a 1.200 lys [2] d'étendue d'orient en occident, & deux mille deux à trois cents lys du septentrion au midi.

La Corée a été autrefois la demeure de différents peuples, dont les principaux étaient les Mé, les Kao Kili, les Hun, & ces derniers se partageaient encore en trois espèces ; savoir les Ma han, les Pien han, & les Tchin han. Ces peuples composaient plusieurs royaumes, tels qu'étaient celui de Tchaossien, & celui de Kaoli. Mais ils furent dans la suite tous réunis sous une seule domination, & ce grand État eut d'abord le nom de Kaoli [3], d'où nous avons formé par corruption le nom de Corée que nous lui donnons.

Il prit ensuite le nom de Tchaossien sous la dynastie régnante, qui est la famille des Li. Mais quoique dans les actes publics on ne lui donne

---

[1] C'est ainsi que des géographes chinois appellent une partie du pays habité par les Tartares Mantcheoux, mais ce nom est inconnu aux Tartares. Voyez ce qui en a été dit dans les observations géographiques.

[2] Un li vaut 360 pas géométriques, 10 lys font une lieue.

[3] Sous la dynastie de la famille des Kao, qui a longtemps régné en Corée.

que ce dernier titre à la Chine, cependant dans le discours ordinaire il retient encore le premier. Les Mantcheoux p.4 nomment la Corée Solho kouron, ou royaume de Solho.

La Corée est aujourd'hui partagée en huit provinces, qui commandent à quarante kiun, ou grandes cités ; à trente-trois fou, ou villes du premier ordre ; à cinquante & huit tcheou, ou villes du second ordre ; & à soixante & dix hien, ou villes du troisième ordre.

La première province qui est au centre de l'État, & où le prince tient sa cour, se nomme King ki, ou la province de la cour.

Celle qui est à l'orient, se nomme Kiang yuen, ou la source du fleuve ; c'est l'ancienne demeure des Mé.

Celle de l'occident s'appelle Hoanghai, ou mer Jaune ; elle comprend une partie de l'ancien Tchaossien, & le pays des anciens Ma han.

Celle qui est au nord, se nomme Ping ngan, c'est-à-dire, la tranquille, & la pacifique ; elle était autrefois renfermée dans l'ancien État de Tchaossien.

On appelle la province du midi Tçuenlo ; c'était la demeure des Pien han.

Celle du sud-ouest se nomme Tchu sin, la fidèle & la pure ; c'est l'ancien Ma han.

On nomme la province du nord-est, Hien king, tout heureux, c'est l'ancien territoire des Kao kiuli.

Enfin celle du sud est se nomme Kin chan ; c'est l'ancien pays des Tchin han.

Han ching est la capitale de la Corée (selon le nom qu'on lui donnait il y a environ un siècle). Elle est par les trente-six degrés de latitude septentrionale, & elle a dix degrés plus en longitude que la ville de Peking. C'est la situation que lui donne le calendrier chinois.

Les peuples de la Corée furent soumis aux Chinois depuis Yao, qui commença à régner 2.357 ans avant l'ère chrétienne, jusqu'à Tai kang empereur de la dynastie des Hia, qui commença à régner 2.188 ans

avant l'ère chrétienne. Le mauvais gouvernement de ce prince les porta à se révolter.

Sous le règne de Kié, qui commença 1818 avant l'ère chrétienne, ils vinrent payer leur tribut ; mais sa tyrannie les engagea dans une nouvelle révolte, & leur fit naître l'envie de s'emparer d'une partie de la Chine.

Tching tang, qui commença à régner vers l'an 1766 avant l'ère chrétienne, après avoir ôté la couronne à Kié, & fondé la dynastie des Chang, leur fit la guerre, & les remit dans le devoir.

Sous l'empereur Tchong ting, qui commença à régner 1.562 ans avant l'ère chrétienne, ils attaquèrent la Chine, & dans la suite, tantôt ils se soumettaient, tantôt ils se révoltaient. Cette alternative d'obéissance & de révolte dura jusqu'à l'année 1324 que commença le règne de Vou ting.

La faiblesse de ce prince leur donna lieu de s'emparer des provinces de Kiang nan & de Chan tong, où ils se maintinrent jusqu'à Tsin tchi hoang, qui les dompta, & les distribua dans l'empire.

Mais on sait si peu de choses de leur histoire avant la dynastie des Tcheou, que les historiens chinois ont raison de commencer l'établissement de cette monarchie par Ki tse, depuis lequel jusqu'à présent, elle a subsisté deux mille huit cent quatorze ans, sans y comprendre les temps auxquels elle fut réduite en province.

Ki tse, ce prince si sage de la dynastie des Chang, est regardé comme le fondateur du royaume de Tchaossien. Ses avis salutaires & pleins de liberté, lui attirèrent l'indignation de Tcheou, son neveu, qui était empereur de la Chine. Ce tyran, loin de suivre de sages conseils qui l'auraient sauvé, lui & l'État, le condamna à une étroite prison, où il fut détenu jusqu'à ce qu'il en fut tiré par Vou vang, qui fit perdre à Tcheou & la couronne & la vie, & fonda la dynastie des Tcheou l'an 1122 avant le commencement de l'ère chrétienne.

p.433 Ki tse ne fut pas plutôt élargi, qu'il songea à se soustraire à la domination de celui qui avait ôté l'empire à sa famille. Il ne trouva pas

de lieu plus propre à son dessein que le Tchaossien, où il s'établit. Vou vang, loin de désapprouver le parti qu'il prenait, le fit souverain du pays, pour le délivrer du chagrin qu'il aurait eu de se soumettre aux Tcheou.

Les descendants de Ki tse possédèrent le Tchaossien en souveraineté jusqu'à Tsin tchi hoang, qui commença à régner à la Chine l'an 246 avant le commencement de l'ère chrétienne. Cet empereur annexa le Tchaossien au Leao tong, dont il le fit dépendant, sans pourtant en ôter la possession à la maison de Ki tse.

Les princes de cette maison en furent maîtres sous le titre de heou, ou de marquis, durant plus de quarante règnes, jusqu'à ce que Tchun prie celui de vang, ou de roi.

Un Chinois, nommé Ouei man, originaire de la province de Pe tche li, sut profiter des troubles causés par les guerres civiles, qui agitèrent la Chine vers le commencement du règne de Cao tsou, fondateur de la dynastie des Han, qui commença à régner environ 206 ans avant l'ère chrétienne.

Après avoir défait Tchun en divers combats, il s'empara de son pays, & prit le titre de roi de Tchaossien. Ouei man éteignit la maison de Ki tse, & affranchit le Tchaossien de la dépendance où il était du gouvernement de Leao tong.

Il fut pourtant longtemps sans pouvoir obtenir des empereurs chinois la confirmation de sa couronne usurpée. Mais enfin Hoei ti, qui commença à régner 122 ans avant l'ère chrétienne, & Liu heou, sa mère qui gouvernait sous son nom, le créèrent roi de Tchaossien, par le conseil même de celui qui était pour lors gouverneur du Leao long. C'est ce qui donna lieu à Ouei man de pousser plus avant ses conquêtes. Il subjugua les Mé, les Kao kiuli, les Oüo tsiu, & divers autres peuples.

Yeou kiu, petit-fils de Ouei man, ayant fait mourir Che ho, envoyé de l'empereur Vou ti, environ 110 ans avant l'ère chrétienne, s'attira une fâcheuse guerre. L'empereur dépêcha Yan pou & Sun tché, pour le châtier de son insolence ; mais ce fut sans succès.

Peu de temps après, Yeou kiu fut assassiné par les siens, qui vinrent se rendre volontairement à l'empereur. Vou ti réduisit le Tchaossien en province, qu'il nomma la province de Tsan hai. Ce même prince, après avoir réduit sous son obéissance le royaume avec ses conquêtes, c'est-à-dire, toute la Corée, la partagea en quatre kiun, ou provinces, qui furent Tchin fan, Lin tung, Lo lang, & Hiuen tou. Il mit Oüo tsiu & Kao kiuli au rang des villes du troisième ordre.

L'empereur Tchao ti, qui commença à régner quatre-vingt-six ans avant l'ère chrétienne, retrancha deux gouverneurs de ces provinces, & ne laissa que celui de Lo lang, & celui de Hiuen tou. Ainsi la Corée ne fut plus composée que de deux provinces.

Les Kao kiuli étaient de la race des Fou yu [1] (ces Fou yu doivent être un peuple de la Tartarie orientale). Leur origine, ainsi qu'ils la racontent, est toute fabuleuse ; ce que j'en vais rapporter fera voir jusqu'où va la crédulité de ces peuples & de leurs historiens.

Il est vrai que l'idolâtrie donne quelque air de vraisemblance à ces sortes d'extravagances ; l'histoire romaine, qui affecte d'ailleurs de paraître sérieuse, nous fournit des exemples de semblables p.434 rêveries. Voici donc ce qu'ils disent.

Le prince des Kao kiuli avait en sa puissance une fille du Dieu du Hoang ho, qu'il tenait enfermée dans une maison. Un jour qu'elle fut frappée de la réverbération du soleil, elle conçut, & ensuite elle accoucha d'un œuf, gros comme un boisseau. On le rompit, & on y trouva un enfant mâle. Quand il fut grand, on lui donna le nom de Tchu mong, qui signifiait en langage du pays, bon Archer. Le roi de Kao kiuli le fit intendant de ses haras.

Tchu mong laissa amaigrir les bons chevaux, & au contraire, il eut grand soin d'engraisser les méchants. Le roi retenait les gras pour lui, il lui abandonnait les maigres. Un jour se trouvant à la chasse, le roi lui

---

[1] Souvent il arrive que les Chinois donnent le même nom au roi, au royaume, & aux habitants : par exemple, on nomme indifféremment Fou yu les peuples de ce nom, & leur royaume, quelquefois aussi ils marquent le roi par le même nom ; il y en a des exemples, quoiqu'ils soient rares.

donna la liberté de tirer à coups de flèche le gibier qui se présenterait à lui ; il tua un grand nombre de bêtes fauves ; ce qui fit naître au roi la pensée de s'en défaire.

Tchu mong, qui s'aperçut du dessein du roi, abandonna sa mère, & prit la fuite, accompagné de Mata. Il trouva une rivière, dont le trajet était difficile, cependant on le poursuivait vivement.

> — Hé quoi, dit-il, moi qui suis fils du soleil, & petit-fils du Dieu du Hoang ho par ma mère, je me verrai arrêter sur les bords de cette rivière, sans pouvoir franchir cet obstacle qui se présente à ma retraite ?

A peine eut-il achevé ces mots, que les poissons & les tortues se serrant les uns contre les autres, lui firent un pont de leurs corps, sur lequel il passa.

Quand il fut arrivé à l'autre bord de la rivière de Pouchui, il vit trois personnes, dont l'une était vêtue de toile de chanvre, l'autre portait un habit piqué, & la troisième était couverte d'herbes aquatiques. Elles se joignirent à lui, & ils arrivèrent de compagnie à la ville de Ku ching kou. Là il prit le nom de Kao pour celui de sa famille, afin de marquer qu'il était de Kao kiuli.

Quang vou ti, qui fut le restaurateur de la dynastie des Han, & qui commença à régner l'an 25 de l'ère chrétienne, ôta les gouverneurs de Lo lang & de Hiuen tou, & rendit une seconde fois le royaume de Tchaossien dépendant du gouvernement de Leao tong, qui était entre les mains de Tchii tong, dont la droiture & la probité avaient rendu le nom redoutable.

Le roi de Kao kiuli saisit cette occasion de prendre les armes ; il assujettit à ses lois le Mé, le Japon, le Han, & le Fou yu, sans cesser néanmoins de payer le tribut ordinaire aux empereurs chinois.

Kong roi de Kao kiuli, fut le premier qui porta la guerre sur les terres de l'empire. Il assiégea la ville de Hiuen tou, & s'en étant rendu maître, il fit passer tous les officiers au fil de l'épée. Tchai fong, gouverneur du Leao tong fut tué dans une bataille qui se donna ; mais Kong fut défait

à son tour par Ouei tai kieou, fils du roi de Fou yu. Il mourut la même année, & laissa Soui tching, son fils, pour successeur.

Soui tching remit Hiuen tou entre les mains de l'empereur, & se soumit à payer le tribut ordinaire ; mais durant la faiblesse du gouvernement sous les empereurs Hoan ti & Ling ti, il porta la guerre dans le territoire de Hiuen tou. Kenlin, gouverneur de la province, le chassa sous Hien ti, qui commença l'an 196. Kong sun tou lui fit la guerre, & s'empara de ses États. Les descendants de Kong sun tou régnèrent dans la partie qu'ils avaient conquise jusqu'à Kong sun yuen, dont le royaume fut éteint par la dynastie des Ouei, dont Tchao tchao fut le fondateur.

Y y mo prit la fuite, & alla établir sa cour au pied du mont Oua tou chan. Ouei kong succéda à Y y mo, son père. Il était brave & adroit ; il se joignit à la dynastie des Ouei, pour faire la guerre aux successeurs de Kong sun tou. Sous le règne de Ming ti, qui commença à régner l'an p.435 322 il vint ravager Ngan ping, & Leao sii dans la province de Leao tong ; Mou kieou kien, qui en était gouverneur, le repoussa, & le défit. Ouei kong prit la fuite.

Mou kieou kien ordonna à Vang ki de le poursuivre. Il courut après lui au travers du Ouo tsiu, durant plus de mille lys. Il arriva enfin dans le pays des Souchin (c'est ainsi qu'on appelait des peuples de la Tartarie orientale), & après avoir gravé le succès de son expédition sur un monument de pierre qu'il éleva, il retourna sur ses pas.

Durant son séjour dans le pays, il s'informa des habitants, s'il y avait des terres & des peuples au-delà de la mer ; ils lui répondirent, que souvent leurs pêcheurs sont portés par la tempête dans une île, dont le langage est différent du leur ; & que ces insulaires ont coutume de noyer tous les ans dans la mer une vierge, dans la septième lune.

Ils ajoutèrent qu'il y avait un autre royaume, qui n'était habité que par des femmes, lesquelles conçoivent d'elles-mêmes, & portent leur fruit au devant de la poitrine ; qu'elles n'ont point de mamelles, mais qu'en échange elles ont derrière le col une touffe de poil, dont il

découle une liqueur semblable au lait ; qu'elles n'allaitent leurs enfants que pendant l'espace de cent jours, & que ces enfants ont pris plus de croissance au bout de ce temps-là, qu'un autre enfant n'en prend dans l'espace de quatre années ; qu'au bord de la mer il y avait des hommes à deux faces qui n'entendaient aucun langage, & qui se laissaient mourir de faim quand on les avait pris ; qu'un jour on avait pris un homme vêtu de toile à la chinoise, dont les manches avaient trente pieds de long ; qu'il était sorti de la mer ; qu'enfin ce lieu-là était à l'extrémité la plus orientale du Ouo tsiu.

Sous Yong kia [1], Tchao, petit-fils du petit-fils de Kong, fut créé roi de Tchaossien. Mou yong hoang le chassa de Oua tou qu'il démolit. Tchao alla établir sa cour à Pinjam, qui portait aussi le nom de Lo lang. Mou yong pao se saisit de Ngan, roi de Kao kiuli, & le fit gouverneur de Ping tcheou. Durant les dynasties des Tsin, des Song, des Tsi, des Leang, des Ouei postérieurs, des Tcheou postérieurs, les rois de Corée furent toujours créés par les empereurs.

Sous la Dynastie des Soui, Yuen, roi de Corée, vint à la tête des Moko faire des courses à Leao si, dans le Leao tong. L'empereur Yang ti le cita à comparaître, & sur le refus qu'il en fit, il alla en personne porter la guerre dans la Corée, la septième année de son règne, qui fut l'an de grâce 611 mais les Coréens s'étant réfugiés dans leurs villes, s'y défendirent avec vigueur, & le manquement de vivres obligea l'empereur de retourner dans ses États. Il y alla même jusqu'à trois fois, & toujours avec aussi peu de succès.

Yuen étant mort, Kien vou, son fils, lui succéda. Le fondateur de la dynastie des Tang, qui commença à régner l'an de grâce 620 le créa roi de Corée, avec le titre de Chang tchu koué, c'est-à-dire, colonne de l'État du premier ordre.

---

[1] Une autre histoire porte, que Kao lien, roi de Kao li se rendit maître de la Corée, & prit Pinjam, où il établit sa cour, sous le même Yong kia ; qu'il poussa même ses conquêtes jusqu'a la rivière de Leao, & s'empara de la partie du Leao tong, qui est à l'orient de cette rivière, qui se nomme proprement Leao tong, ou orient du Leao ; que Tam tai tçong le recouvra, & que la partie du Leao long, nommée Leao si, ou occident du Leao, fut souvent infectée des courses des Kaoli. A ce compte Kao tchao & Kao lien seraient le même.

Il y avait alors un certain Kai souuen, de la famille des Tsuen, qui se vantait d'être né du Dieu du fleuve, afin de séduire plus aisément les Coréens par l'éclat de cette naissance imaginaire. C'était un homme cruel & farouche. Il avait succédé à son père dans la charge de gouverneur du pou de l'orient ; car la Corée était alors divisée en cinq pou, ou p.436 gouvernements ; savoir, celui de la cour & du milieu, & ceux des quatre parties de l'État qui regardaient les quatre parties du monde.

Ce perfide assassina Kien vou, & après avoir exercé les dernières inhumanités sur son corps, il le jeta à la voirie. Il mit aussitôt sur le Trône Tsang, cadet de Kien vou, & s'étant réservé la charge de molitchi [1], ou de maire du palais, il gouverna en maître.

Cependant les Coréens, joints aux Petçi, avaient déclaré la guerre aux peuples de Sin lo, & ils s'étaient déjà emparés de deux de leurs villes. Les Sin lo envoyèrent demander du secours à Tai tsong, qui commença à régner l'an six cent vingt-sept.

Tai tsong, qui avait appris la manière cruelle dont Kien vou avait été mis à mort, fit partir une puissance armée qu'il confia à vingt Commandants généraux, dont les deux premiers furent Tchang leang, & Li tsing, afin de châtier Kai souuen comme il le méritait. Il donna ordre en même temps aux rois de Kitan hi, de Pe tsi, & de Sin lo de joindre leurs troupes aux siennes ; après quoi l'empereur partit, & se rendit à Tin tcheou, où il fit passer son armée en revue. La bonté qu'il témoigna aux soldats, & les ordres qu'il donna pour le soin qu'on devait prendre des blessés & des malades, encouragèrent extrêmement les troupes. Li tsing, attaqua la ville de Méou tchin, la prit, en fit une ville du second ordre, & la nomma Yi tcheou. Sun fa yn assiégea la ville de Pe yai avec un pareil succès ; il lui donna le nom de Yen tcheou, & la mit au rang des villes du second ordre. Li tsing assiégea la ville de Leao tong.

Tai tsong se rendit devant la place, & voyant des soldats qui portaient

---

[1] L'auteur chinois ne dit point ce que c'est que molitchi, qui est un terme coréen. Le sens fait juger que cette charge était quelque chose d'approchant de nos anciens maires du palais.

de la terre pour combler les fossés, il porta la main au fardeau pour les aider ; ce qui ayant été aperçu des officiers, tous à l'envi les uns des autres se joignirent aux soldats, & partagèrent leur travail.

L'empereur se tenait toujours à cheval. Un jour qu'il crut propre à exécuter le projet qu'il avait formé, il fit mettre le feu à des matières combustibles qu'il avait fait préparer. Le vent porta le feu dans la ville, & y causa un embrasement général, qui fit périr dans les flammes plus de dix mille hommes. La ville fut réduite au rang des villes du second ordre, & fut nommée Leao tcheou.

Tai tsong fit ensuite marcher son armée vers la ville de Ngan chi. Kao yen cheou, & Kao hoei tchin, vinrent à la tête de cent cinquante mille Moko au secours de la ville. L'empereur donna ses ordres pendant la nuit, & il regarda comme un heureux présage la chute d'une étoile volante qui tomba dans le camp des Moko.

Le jour suivant l'empereur les fit attaquer dans leur camp. Ils furent forcés & mis en déroute. Kao yen cheou & Kao hoei tchin s'abandonnèrent à la clémence de l'empereur, qui leur donna des charges, & leur rendit la liberté. Il fit enterrer vifs trois mille Moko de Pinjam, & donna le nom de Tchu pi chan à la montagne au pied de laquelle il était campé. Enfin il ordonna à Hiu king tchong de composer une inscription, & de la faire graver sur un monument de pierre.

Sous le règne de Kao tsong, qui commençait l'an 650 les ambassadeurs de Sin lo vinrent lui demander du secours contre les Coréens & les Moko, qui leur avaient déclaré conjointement la guerre, & qui leur avaient déjà enlevé trente-six villes. L'empereur leur accorda ce qu'ils demandaient, & ordonna à Tching ming tchin de conduire le secours.

Cependant Kai souuen était mort, & Nanseng, son fils, lui avait succédé dans la charge de molitchi. Nanseng était mal avec Tsuan nankien, & Tsuen nantchan ses cadets. Il vint en personne implorer p.439 le secours de l'empereur. D'un autre côté Tsing tou, frère cadet de Kai souuen, vint aussi trouver Kao tsong, & lui abandonna une partie de ses États.

Kao tsong fit Li tsing généralissime, & lui donna pour officiers généraux subalternes, Kipi, Oli, Sue gin kouei, Pang tong, & autres, avec ordre de faire la guerre aux Coréens. Cet événement arriva la dix-septième année de son règne, c'est-à-dire l'an 666 de N. S.

Kao tsong demandant un jour quel serait le succès de cette entreprise, Kia yen tchong censeur de l'empire, fit cette réponse :

> — Les Coréens seront infailliblement détruits ; les mémoires secrets portent que la dynastie des Kao ne demeurera pas neuf cents ans entiers dans la possession de la Corée, & qu'elle sera éteinte par un généralissime de quatre-vingt ans. Or il y a présentement neuf cents ans depuis les Han, que la famille des Kao règne en Corée. Le généralissime Li tsing est âgé de quatre-vingt ans ; la famine est grande dans le pays, les peuples s'enlèvent les uns les autres, & s'entrevendent ; les loups & les renards entrent dans les villes ; ces prodiges ont effrayé tous les esprits. Cette expédition terminera la domination des Kao.

Li tsing commença par assiéger Pinjam. Tsang, roi de Corée, envoya Nan tchang, suivi de cent chefs, la bannière blanche à la main, & se rendit à Li tsing, qui le reçut avec honneur. Nankien ne laissa pas de soutenir le siège, & il fit des prodiges de valeur dans plusieurs sorties ; mais il fut toujours repoussé avec perte. Son généralissime Son tou sin tching, fit sous main sa paix avec Li tsing, & lui promit de rendre la place. Li tsing fit mettre le feu à une des portes de la ville, comme il en était convenu avec Sou tou sin tching, & se rendit maître de la place.

Nankien fut fait prisonnier, & son royaume fut partagé en cinq gouvernements, composés de cent-soixante & dix villes principales, & de six cent quatre-vingt-dix mille familles. Le royaume de Corée fut alors changé en un toutoufou, qui commandait à neuf tcheou, & à quarante-deux hien. Le reste des villes furent faites villes de guerre. Sue gin kouei en fut fait toutoufou, & généralissime des troupes qui devaient demeurer à la garde du pays.

Sous le règne de l'impératrice Vou heou, c'est-à-dire, environ l'an 687, Pao yuen, petit-fils du roi de Corée nommé Tsang, fut créé kiun vang, ou roi du second ordre de Tchaossien ; & ainsi la Corée changea son nom de Kao li en celui de Tchaossien.

Vers l'an 927 Vang kien, qui gouvernait alors la Corée, prit la place des Kao, & commença à y régner. Il conquit les royaumes de Pe tsi & de Sinlo ; il abandonna le séjour de Pinjam, qui avait été jusqu'alors le siège des rois de Corée, & y laissant le nom de Si king, ou cour occidentale, il transporta sa cour vers l'orient, au pied du mont Song yo. Durant trois règnes sous les Outai, les rois de la maison de Vang payèrent régulièrement le tribut aux empereurs.

Sous le règne de Tchi tsong, de la dynastie des Tcheou, qui commença à régner vers l'an 954 Vang tchao, roi de Tchaossien, présenta à l'empereur un grand nombre de livres anciens, mais tous remplis de sables. Le même prince envoya rendre hommage à l'empereur Tai tsou, fondateur de la dynastie des Song, qui commença à régner l'an 960.

Après le décès de Vang tchao, le troisième roi de ses successeurs, nommé Tchi, fut forcé de rendre hommage aux Kitan (ce sont les Tartares qui régnèrent sur la partie septentrionale de la Chine, sous le nom de Leao). Tchi étant mort, son second successeur, nommé Vang sun perdit six villes de ses États, que les Kitan lui enlevèrent. Sun transporta sa cour ailleurs, afin de s'éloigner d'eux.

S'étant ensuite ligué avec les Niutché (ce sont ceux qui exterminèrent les Leao, & qui régnèrent sur la partie p.440 septentrionale de la Chine, sous le nom de Kin), il trouva moyen par les stratagèmes qu'il mit en usage, de chasser entièrement les Kitan de ses États ; après quoi il recommença à payer le tribut aux empereurs chinois, & leur rendit compte des actes d'hostilité qui lui avaient été faits par les Kitan. L'empereur traita ses ambassadeurs avec distinction.

Les Coréens estiment fort les sciences. Quand ils envoient quelqu'un en ambassade, ils lui sont subir avant son départ un examen dans le

Tribunal des ministres. Les princesses du sang ne s'y marient qu'aux princes du même sang ; les Grands du royaume observent la même règle à l'égard de leur famille. Sous le règne de Yun, cette coutume fut un peu altérée. Quand des marchands leur apportent des livres à vendre, ils se parent de leurs plus beaux habits, & brûlent des parfums avant que de traiter du prix.

Le quatrième successeur d'Yun, fut Vang kiai. Il envoyait à tout propos des ambassades aux empereurs, de sorte qu'on ne pouvait fournir aux récompenses ; ce qui fit dire alors que le tribut des Coréens n'apportait nul avantage à la Chine, & lui causait au contraire plusieurs sortes de maux.

Les Leao de leur côté se plaignaient de ce que les Coréens étant, disaient-ils, leurs esclaves, les empereurs chinois ne laissaient pas de traiter leurs ambassadeurs avec toute sorte de distinction. Les Niutché [1] furent d'abord esclaves des Coréens ; mais les choses changèrent de face, & les Niutché s'étant rendus puissants, les Coréens leur furent soumis à leur tour.

Kao tsong empereur de la dynastie des Song, qui commença à

---

[1] Les Niutché s'appelaient anciennement Souchin, c'est-à-dire, du temps de Vou vang, & auparavant sous les Han, ils prirent le nom de Yieou. Sous les Ouei, celui de Ukii. Sous les Souy, ils furent nommés Moko. Sous les Tang postérieurs, ils commencèrent à avoir le nom de Niutching. Les Song changèrent la lettre de tching en celle de tché, parce que tching était le nom d'un empereur tartare de la dynastie des Leao. Au reste ce n'est pas à dire que ces différents noms aient été communs à tous les peuples qui habitaient ce vaste espace de terre, qui est compris entre les fleuves Hoen tong kiang, Helong kiang, la Corée, & la mer Orientale, comme il est aujourd'hui parmi les Chinois ; c'étaient apparemment les noms que se donnaient les peuples dominants dans cette contrée. C'est ainsi qu'ils se peuvent aujourd'hui appeler Mantcheoux, quoique dans le sens propre ce nom ne convienne qu'à une nation peu nombreuse de ce pays-là. C'est ainsi pareillement que les Moko, qui y établirent un puissant État, lui donnèrent le nom de Pohai, & furent créés rois par Tui tsong, empereur de la dynastie des Tang. Les Leao les subjuguèrent aussitôt. Enfin les noms de pays, de ville & de monarchie changent à la Chine & dans la Tartarie orientale au gré des princes. Ainsi on ne doit pas être surpris, si les habitants du même pays se trouvent avoir des noms si différents.

Le Helong kiang, ou bien Oulong kiang, est nommé par les Mantcheoux, Saghalien oula, & par les Moscovites Amour, ou Yamour. Les Chinois ont traduit le mot de Saghalien par he & ou ; car he en langue vulgaire, & ou en langue savante, signifie noir, & long signifie dragon. Ils donnent l'intendance des eaux aux dragons ; de sorte que Ou long kiang signifie le fleuve du dragon noir.

Il est à remarquer que l'm final doit se prononcer à l'espagnole & à la portugaise, comme nous prononçons l'n final dans ces mots *pain, vin*. L'n final doit se prononcer comme s'il était double, ou qu'il suivît un é muet, c'est-à-dire, comme nous prononçons *une, mine*.

régner l'an 1127 envoya Houli ambassadeur en Corée, de crainte que les Coréens ne se liguassent avec les Kin, ou Niutché, qui venaient d'éteindre les Leao. Dans le même temps les Kin y envoyèrent Vang tchu, avec des patentes pour créer le roi de Corée, dans l'appréhension pareille où ils étaient, qu'ils ne se joignissent aux Chinois.

Sous le règne de Li tsong, de la dynastie des Yuen, Tché, roi de Corée, envoya son fils Tching, héritier présomptif de sa couronne, rendre hommage en personne. Mais Tché étant mort, Tching revint aussitôt prendre possession de ses États, dont il reçut la confirmation des Yuen. Depuis l'an de sa création jusqu'à la trente-unième année du règne de Hou bilai, comme le nomment les Tartares (c’est le Coblaï de Marc Pol), ou Chi tsou comme le nomment les Chinois, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 1291 il avait payé trente-six fois le tribut.

p.441 Ce fut en ce temps-là que Hou bilai voulut entreprendre la conquête du Japon ; comme il savait que la Corée en est voisine, son dessein était de se servir des Coréens pour y entrer. Dans cette vue il envoya Ping che he ti en qualité d'ambassadeur au Japon, & lui donna ordre de passer par la Corée, & d'y prendre des guides. Mais on le contraignit de retourner sur ses pas, ce qui commença à le mettre mal dans l'esprit des Yuen.

Tching ne laissa pas de continuer à payer son tribut. L'empereur s'empara de Si king (c'est, comme je l'ai marqué plus haut, la ville de Pinjam), & la mit au rang des villes du premier ordre, sous le nom de Tong nin fou.

Tching mourut, & il eut pour successenr son fils appelé Chin, qui changea dans la suite ce nom en celui de Kiu. Il épousa une princesse du sang des Yuen, fille de l'empereur, & reçut le sceau de Fou ma, ou de gendre de l'empereur, & le titre de roi de Corée. Kiu étant mort, son troisième successeur fut nommé Song. Depuis Vang kien jusqu'à ce Vang song, la famille de Vang comptait vingt-huit rois de Corée, & plus de quatre cents ans de durée.

La première année du règne de Hong vou, fondateur de la dynastie

des Ming, c'est-à-dire, l'an 1368 le roi de Kao li, ou de Corée, nommé Tchouen, envoya rendre hommage à ce prince, & le féliciter de son avènement à l'empire. Hong vou le créa roi de Kao li, & lui donna un sceau d'argent, avec les anciens privilèges de sacrifier solennellement aux Dieux des fleuves & des montagnes de la Corée.

La dix-septième année de Hong vou, les ambassadeurs de Corée refusèrent de lui rendre l'hommage ordinaire ; ils étaient entrés dans la conspiration que Hou vi yong avait tramée contre ce prince. La chose ayant été découverte, Hong vou ordonna au gouverneur de Leao tong, de déclarer que les Coréens étaient ses ennemis. Les ambassadeurs de Corée arrivèrent peu de temps après au Leao tong ; le gouverneur en donna avis en cour ; l'empereur reçut la satisfaction qu'ils lui firent, & loua leur fidélité. Tchouen mourut, & eut pour successeur Kiu, qui n'était pas pourtant son propre fils.

La vingt-deuxième année de Hong vou, le commandant de la garnison de Kao kia nou fut envoyé en Corée pour y acheter des chevaux ; le roi refusa d'en recevoir l'argent, mais l'empereur les fit estimer, en paya le prix, & ordonna en même temps aux Coréens de rendre les villes de Leao yang & de Chin tching, dont ils s'étaient emparés dans le Leao tong.

Peu de temps après, Li gin gin, premier ministre de Corée, déposséda Kiu, & mit en sa place Vang tchang. Li tching kouei, fils de Li gin gin, ôta la couronne à Vang tchang, & la mit entre les mains de Vang yao. Aussitôt après il l'enleva à ce dernier, & se fit couronner roi de Corée. Il transporta la cour à Han tching. Ainsi finit la maison des Vang, qui possédait le royaume de Corée depuis les Ou tai.

Li tching kouei changea son nom en celui de Tan. Il envoya une ambassade solennelle à la Chine, pour demander la confirmation de son usurpation, & pour supplier qu'on donnât à la Corée le nom de Tchaossien avec les formalités ordinaires.

Il parlait dans son placet en termes peu soumis. L'empereur demanda qui était l'auteur de ce placet ; & l'ambassadeur ayant

répondu que c'était Tching tse, il renvoya les présents, & ordonna qu'on lui remit Tching tse. Tan obéit, & Tching tse fut exilé dans la province d'Yun nan.

Tan se démit de ses États entre les mains de Fang yuen, son fils, avec l'agrément d'Yong lo, qui commença à régner l'an 1403 & qui lui accorda ce qu'il avait demandé inutilement à Hong vou.

p.442 Fang yuen ayant appris que Yong lo avait assigné de nouvelles terres aux garnisons du Leao tong pour les cultiver, envoya dix mille bœufs pour tribut. Il mourut sur ces entrefaites, & son fils Tao lui succéda. Il paya le tribut, qui consistait en des gerfauts, ou aigles de mer. L'empereur le refusa :

> — Les pierres précieuses, dit-il, & les animaux rares ne sont pas ce que j'aime ; je défends de m'en présenter dans la suite.

Sous le règne de Kia tsing, Vang ki hiuen, ou plutôt Vang ki houan roi de Corée, envoya supplier l'empereur, de faire effacer du livre intitulé *Tai ming hoei tien* (c'est-à-dire, corps des us & coutumes des augustes Ming), l'article où il était porté que Tching kouei avait détrôné son légitime souverain, & usurpé sa couronne ; apportant pour raison qu'il ne l'avait fait qu'à la sollicitation du peuple, & poussé par les Grands du royaume. Sa demande lui fut accordée.

La vingtième année du règne de Van lie, c'est-à-dire, l'an 1592 Ping sieou kij [1], chef des Japonais, envahit la Corée ; c'était un esclave d'un habitant de Samo. Il fut d'abord revendeur de poissons ; un jour qu'il s'était endormi sous un arbre, Sin tchang, chef des Japonais de Chan tching [2], dont il était *kouan pé* [3], rencontra Kij en allant à la chasse. Il eut dessein de le faire mourir, mais Kij plaida sa cause avec tant d'habileté, que le Kouan pé le prit à son service, le fit intendant de ses haras, & lui donna un nom qui signifiait en japonais, *l'homme de dessous l'arbre.*

---

[1] Ping sieou est son nom de famille ; Kij son nom propre.

[2] Chan tching, est apparemment Meaco.

[3] Ce kouan pé était un nom d'office. Un autre auteur, en parlant du roi du Japon qui se nommait Tien tching vang, c'est-à-dire, le céleste vrai roi, dit qu'il ne gouvernait point, & que tout était entre les mains des ministres & du kouan pé.

Ping sieou kij avança peu à peu sa fortune. Sin tchang lui donna des terres, & le fit son confident ; s'il eut suivi ses conseils, il se serait rendu en peu de temps le maître de plus de vingt petites provinces.

Sin tchang fut assassiné par O ki tchi, son conseiller. Ping sieou kij se mît à la tête des troupes de Sin tchang pour venger sa mort. Il fit mourir O ki tchi, & succéda à Sin tchang dans la dignité de kouan pé : c'est le titre qu'on lui donna dans la suite. Il conquit par adresse & par force soixante-six petites provinces.

Du mont Kin chang de la Corée, on voit l'île de Toui ma tao, qui est dans le Japon ; & réciproquement de cette île on voit le mont Kin chang [1] de la Corée. Il y avait toujours eu un commerce mutuel entre les deux nations, & elles s'alliaient par des mariages,

Li fen régnait alors dans la Corée, & était entièrement livré à la débauche, il ne pensait pas même à se tenir sur ses gardes, tant il était occupé de son plaisir [2]. Ping sieou kij songea à attaquer la Corée ; il chargea de cette commission deux de ses principaux chefs, savoir Hing tchang & Tsing tching, & leur donna à chacun une flotte nombreuse.

Ils abordèrent à Feou chan, grosse bourgade ; ils passèrent secrètement Lin tsin, & s'étant partagés, ils emportèrent la ville de Fonté & plusieurs autres. Les Coréens qui goûtaient depuis longtemps les douceurs d'une paix profonde, & qui n'étaient nullement aguerris, prirent la fuite, & abandonnèrent les villes à la première approche des Japonais.

Le roi même quitta sa cour à la hâte, & laissant les rênes du gouvernement entre les mains de Li hoei, son second fils, il se retira à Pinjam. Aussitôt après il se réfugia a Y tcheou, dans & Leao tong, & il supplia l'empereur de p.443 le recevoir au nombre de ses sujets, & de faire de ses États une province.

---

[1] Un autre auteur dit que le trajet de cette île à la Corée, n'est que d'un ou de deux jours de bon vent.

[2] Le détail de cette guerre est tiré d'une Histoire complète de la dynastie des Ming, qui est sûre.

Les Japonais passèrent le fleuve Ta tong kiang, & bloquèrent Pinjam. Ils s'étaient déjà emparés de la cour ; ils avaient renversé les sépulcres, pillé le trésor, & pris la mère, les enfants, & les officiers du roi. Les huit provinces étaient presque entièrement soumises, & les Japonais se préparaient à passer le fleuve Ya lou kiang, & à entrer dans le Leao tong.

Le roi de Corée dépêchait courrier sur courrier à l'empereur, pour lui demander un prompt secours. Sue po fut envoyé de la part de l'empereur, & lui promit que le secours arriverait incessamment. Cependant les Japonais étaient déjà arrivés à Pinjam. Le roi de Corée ne se croyant pas en sûreté à Y tcheou, se retira à Ngai tcheou.

Le brigadier Che ju marcha vers Pinjam ; mais comme il avait peu de connaissance du pays, & que les pluies étaient abondantes, il fut défait & tué dans un combat. Tsou tching hiun, lieutenant-général, vint à son secours avec trois mille hommes, & passa le fleuve Ya lou kiang ; ses troupes furent aussi taillées en pièces, & à peine put-il échapper lui-même.

Song yng tchang fut envoyé en qualité de *king lio* [1], c'est-à-dire, de surintendant général ; les troupes chinoises venaient à la file au rendez-vous. Hing tchang & les autres commandants japonais, qui étaient des capitaines rusés & habiles, dirent aux Chinois qu'ils n'avaient garde de s'attaquer à eux ; mais leur dessein était de gagner du temps.

Che sing, premier président du Tribunal de la milice, fut d'avis de différer les actes d'hostilité, jusqu'à ce qu'on eût sondé leurs sentiments. Cependant Ping sieou kij s'était rendu à l'île de Toüi ma tao, & il faisait répandre le bruit qu'il venait au secours des siens. Il se fortifia dans la cour de Corée, & distribua Hing tchang & ses autres officiers dans les postes importants, pour les préserver de toute insulte. Ce fut en ce temps-là que Ping sieou kij déposséda le roi de Chan

---

[1] *King lio* est un visiteur extraordinaire, qui a pouvoir de vie & de mort sur le peuple & sur les soldats, & une intendance générale sur toutes les affaires, de quelque nature qu'elles soient.

tching & qu'il prit le titre de Taï ko vang, ou roi Taï ko.

Chin vi king qui était chargé d'aller sonder les Japonais, arriva à Pinjam ; Hing tchang le reçut avec des honneurs extraordinaires, & ayant fléchi les genoux :

> — La céleste dynastie, dit-il, c'est-à-dire, la dynastie régnante, a suspendu la marche de ses armées ; nous ne ferons pas ici un long séjour, & dans peu de temps nous retournerons au Japon ; nous prendrons le fleuve Ta tong kiang pour borne de nos conquêtes, & nous céderons aux Coréens tout ce qui est à l'occident de Pinjam.

Cependant dans la douzième lune Li ju song fut fait généralissime ; il traversa le Leao tong avec une armée de soixante-dix mille hommes. Il passa le mont Fong hoang chan avec une peine extrême. Tous les chevaux, en suèrent du sang.

Lorsqu'il arriva sur les bords du fleuve Ya lou kiang, & qu'on découvrit les montagnes de Corée :

> — Voilà, dit Leou hoang tchang, inspecteur de l'armée, voilà le lieu où il dépend de notre valeur, de nous acquérir des seigneuries héréditaires.

La 21e année de Van lie, dans la première lune, Chin vi king avait pris les devants, & s'était efforcé de tromper Hing tchang, en lui persuadant que les Chinois venaient apporter les patentes de roi à leur maître, & il fixa avec lui le 7 du mois, auquel le Titou, nommé Li, devait les lui remettre entre les mains.

Le 4 l'armée arriva à la porte de Souning. Hing tchang envoya vingt officiers pour la recevoir. Li ju song ordonna à Li ning, brigadier, de s'en saisir & de les prendre vifs ; mais ils se p.444 défendirent avec tant de courage & de valeur, qu'on n'en put arrêter que trois.

Hing tchang ayant demandé à Chin vi king ce que signifiait cette violence :

— Il faut, lui répondit-il, qu'il y ait là un malentendu des interprètes.

Hing tchang envoya, deux gens de confiance, savoir, Siao si fei, & Tchen cheou teng, avec Chin vi king, pour saluer de sa part Li ju song. Celui-ci les traita bien, & les renvoya.

Le 6 l'armée arriva à la vue de Pinjam. Hing tchang était assis sur une tour, d'où il considérait les étendards brodés de dragons, & tout l'appareil de la cérémonie. Les Japonais bien vêtus étaient en haie pour recevoir Li ju song. Li ju song rangea ses troupes en bataille, & commença à les faire entrer dans la ville. Les officiers chinois firent paraître quelque défiance ; ce qui découvrit le stratagème aux Japonais, qui se mirent aussitôt sur la défensive.

Pinjam du côté du sud-est est défendue par le fleuve ; une montagne escarpée la défend à l'occident ; du coté du nord se trouve une hauteur qui est le poste le plus important, qui était gardé par les Japonais. Li ju song y envoya des troupes escarmoucher, avec ordre de se retirer à la première décharge, afin d'attirer les Japonais. Durant la nuit les Japonais attaquèrent le camp de Li ju pé ; mais ils furent repoussés avec perte. Li ju song donna ordre aux officiers de ne point s'arrêter à couper des têtes.

Le 8 l'assaut général se donna à la pointe du jour. L'effort se fit à la partie du sud-est ; les Japonais firent d'abord reculer les Chinois. Li ju song tua de sa main les premiers qui lâchaient le pied, & fit appliquer les échelles. Il mena Yang yuen, & quelques autres avec lui, pour monter à l'escalade à la petite porte occidentale, tandis que Li ju pé ferait la même tentative à la grande porte occidentale. Le cheval de Li ju song fut tué d'un coup de canon. Ouei tchong fut percé de part en part d'un coup de mousquet dans la poitrine, & ne laissait pas encore d'animer les siens au combat.

Li ju song changea de cheval, & courant dans le fossé de la ville où tout était en feu, il poussa toujours les troupes, jusqu'à ce qu'enfin les Chinois s'emparèrent de la muraille. Les Japonais se retirèrent dans la

forteresse. Vers l'heure de minuit Hing tchang suivi de plusieurs Japonais, passa le fleuve Ta tong kiang, & se réfugia au mont Long chan.

Les Chinois dans ce combat coupèrent deux cent quatre-vingt-cinq têtes de Japonais. Le reste périt par le feu, & il y en eut une infinité qui sautant dans le fleuve, se noyèrent.

Li ning, & Tcha ta cheou, à la tête de trois mille soldats d'élite, partirent pour dresser une embuscade aux fuyards sur le chemin de leur retraite. Ils en tuèrent trois cent soixante-deux, & firent quelques prisonniers. Le 19 Li ju pé força la ville de Fou kai, où il tua cent soixante-cinq Japonais.

Cette victoire ôta aux Japonais quatre provinces de la Corée, savoir, Hoang hai, Ping ngan, King ki & Kiang yuen. Tching king était maître de Hien king. Dès qu'il sut que Kia tching était entre les mains des Chinois, il abandonna son poste, & se retira à la ville royale. Hien king & Tchou tsing, lui servent comme de boulevards.

Le vingt-septième l'armée chinoise n'était plus éloignée de la ville royale que de soixante-dix lys. Les Coréens donnèrent avis que les Japonais l'avaient abandonnée, & s'étaient retirés. Li ju song les crut, & se mettant à la tête de la cavalerie légère, il s'avança jusqu'au poste de Picti kouan, qui n'est qu'à 30 lys de la ville. En courant vers le pont Ta che kiao, son cheval broncha & s'abattit ; il se blessa au front, & pensa mourir de sa blessure.

Alors les Japonais sortirent de leurs embuscades, & l'investirent. Les officiers & les soldats se battirent en désespérés depuis dix heures jusqu'à midi, p.445 de sorte que leurs carquois étaient tout à fait épuisés de flèches.

Un commandant japonais qui portait une cuirasse d'or, pressait vivement le généralissime Li ju song. Le lieutenant Li yeou ching le couvrit de son corps, & tua plusieurs Japonais ; mais ayant été renversé avec un croc, il fut haché en pièces par les Japonais.

Li ju pé & Li ning environnèrent Li ju song, & se battirent longtemps

avec une valeur extraordinaire. Enfin Li ju hoei perça d'un coup de flèche le Japonais à cuirasse d'or, & le renversa par terre. En même temps Yang yuen vint au secours, & ayant enfoncé les Japonais, il les mit en fuite ; mais les plus braves de l'armée chinoise périrent dans ce combat, & il ne s'en sauva aucun de ceux qui avaient passé le pont.

Il était tombé beaucoup de pluie, & les environs de la ville étaient pleins de fondrières, ce qui joint aux glaces qui se fondaient, remplissait la campagne de tant de boue, que la cavalerie chinoise ne pouvait y faire ses évolutions.

Les Japonais, au contraire, étaient portés avantageusement ; ils avaient devant eux une rivière, & une montagne à dos ; leurs camps communiquaient les uns aux autres. Ils avaient dressé de hautes machines dans la ville, pleines de meurtrières, garnies de mousqueterie ; tous ceux qui paraissaient en dehors étaient tués infailliblement. Ainsi l'armée chinoise fut obligée de retourner sur ses pas, & de se retirer à Kai tching.

Vers la troisième lune les espions rapportèrent que dans la ville royale il se trouvait deux cent mille Japonais, & qu'il courait un bruit que Tai ko, leur roi, venait les commander en personne ; qu'ils avaient d'ailleurs du blé en abondance. Les Chinois furent assez heureux pour y mettre le feu.

Les Japonais se voyant à la veille de manquer tout à fait de vivres, recommencèrent à traiter de la paix par le canal de Chin vi king, qui leur persuada de rendre la capitale ; c'est ce qu'ils exécutèrent le 18 de la quatrième lune. Li ju song y entra, & y trouva encore plus de quarante mille septiers de riz, & des fourrages à proportion.

Les Japonais envoyèrent Siao si sei avec Chin vi king en ambassade à la Chine pour se soumettre ; ils ne laissèrent pas d'attaquer Hien ngan & Tsin tcheou ; ils pressaient fort la province de Tçuen lo, où l'on ne peut guère entrer que par la ville de Nan yuen fou. La septième lune les Japonais passèrent du port de Feou chan à Si simpou ; ils rendirent les enfants du roi de Corée, & ses principaux officiers.

La vingt deuxième année de Van lie, le roi de Corée supplia l'empereur d'agréer le tribut que lui offraient les Japonais, & de créer Ping sieou kü roi du Japon, comme il le souhaitait. On convint pour cela de trois articles. 1° Qu'ils livreraient toutes les places qu'ils occupaient dans la Corée. 2° Qu'après avoir créé roi Tai ko, il n'enverrait point d'ambassadeur à la Chine. 3° Qu'ils jureraient de ne plus faire aucune entreprise sur la Corée.

Li tsong tching, marquis de Lin hoai, fut envoyé au Japon pour y créer Tai ko roi. Il n'y arriva qu'au commencement de la vingt-quatrième année de Van lie. Chin vi king passa le premier la mer avec Hing tchang pour lui offrir des présents. Il épousa une fille d'Arima, & s'accorda avec les Japonais.

Li tsong tching était un homme efféminé. Aussitôt qu'il fut arrivé à Toui ma tao, le gouverneur, nommé Y tchi, qui avait épousé la fille de Hing tchang, & qui connaissait le faible de l'ambassadeur, fit chercher deux ou trois belles filles qu'il envoyait tour à tour dans sa tente. Celui-ci les trouva à son gré ; ayant su ensuite que la femme du gouverneur était d'une beauté rare, il eut l'effronterie de la demander à son mari, qui ne put retenir son indignation.

p.446 Il arriva dans cette conjoncture qu'un gentilhomme japonais, nommé Long, fils de la sœur de Sie tcheou tse, disputa le pas dans la rue à Li tsong tching ; celui-ci se mit en devoir de le tuer ; mais Long ayant fait signe aux Japonais de sa suite, Li tsong tching n'eut que le temps de prévenir par une prompte fuite la mort qu'il ne pouvait guère éviter autrement ; il abandonna jusqu'au sceau de l'ambassade. Il s'égara pendant la nuit, & de désespoir il se pendit à un arbre ; mais ceux qui le suivaient, le secoururent à temps. Il se sauva à King tcheou, où on lui fit son procès par ordre de l'empereur, qui avait été informé de sa mauvaise conduite, & qui mit en sa place Yang fang heng.

Ping sieou kii jeûna & prit le bain durant trois jours ; puis il sortit de la ville pour aller au-devant des patentes de l'empereur ; il se prosterna jusqu'à quinze fois à terre, & fut créé roi avec les formalités ordinaires.

Le roi de Corée avait dessein de l'envoyer féliciter par le seigneur & prince de Kouang hai ; mais de l'avis de Li tchin son favori, il se contenta d'envoyer le lieutenant d'un gouverneur de ville du second ordre, avec un présent de simples pièces de soie.

Ping sieou kii fut piqué de ce mépris :

> — Ton maître, dit-il à l'ambassadeur, ne se souvient-il plus que j'ai conquis son royaume, & que je ne le lui ai rendu qu'en considération de l'empereur ? Pour qui me prend-il, quand il m'envoie un pareil présent, & par un officier de ta force ? L'affront retombe-t-il sur moi, ou sur l'empereur ? Puisqu'il en agit ainsi, je laisserai encore des troupes dans la Corée, sous la conduite de Che man tse, jusqu'à ce que l'empereur ait puni le roi ton maître.

Le jour suivant il prépara des présents magnifiques pour payer le tribut, & il les accompagna de deux placets, l'un, par lequel il remerciait l'empereur, & l'autre, où il demandait justice du roi de Corée.

La vingt-cinquième année de Van lie, Tsing tching vint en Corée avec une flotte de deux cents vaisseaux japonais. La guerre recommença aussitôt. Ma kouei fut fait généralissime des troupes chinoises. Dans la sixième lune il vint plusieurs barques & bon nombre de vaisseaux à la Corée. Chin vi kin, qui était l'espion des Japonais, fut pris. Dans la huitième lune Tsing tching assiégea Nan yuen fou ; Yan yuen y commandait ; il s'enfuit nus pieds à la première approche.

Tsuen tcheou, qui n’est éloignée que de cent lys de Nan yuen, fut investie & prise par les Japonais, & déjà ils pressaient fort la province de Tçuen lo. La cour de la Corée est au centre de l'État ; du côté de l'orient elle a Niao ling & Tchong tcheou ; elle a du côté de l'occident Nan yuen & Tsuen tcheou, qui commandent des passages étroits, de sorte que ces deux villes ayant été prises, la cour se trouvait comme bloquée par les Japonais.

Tching tching & Hang tching se retirèrent ; celui-ci à la ville de Tun tsing, éloignée de six cents lys de la capitale de Corée, & celui-là à King

chang, qui en est éloignée de quatre cents lys.

Les Chinois l'assiégèrent, mais sur un faux bruit que le secours arrivait, ils furent abandonnés de leur commandant Hao kouei, qui prit la fuite. Ils se débandèrent ensuite, & les Japonais en tuèrent plus de dix mille. Quand on fit la revue, on trouva qu'il en manquait plus de vingt mille. Hao kouei fut cassé & livré entre les mains de la justice pour être puni.

La vingt-sixième année de Van lie, la neuvième lune, Leou ting alla assiéger Hing tchang dans son camp. Il députa Ou tsong tao, pour l'inviter à une entrevue où ils traiteraient d'affaires à l'amiable. Hing tchang promit de se trouver au rendez-vous, accompagné de cinquante de ses gens. Leou ting transporté de joie, posa de tous côtés ses troupes en embuscade, pour l'investir au signal p.447 qu'il donnerait ; il fit prendre sa place & son nom à un de ses officiers, & pour lui, il prit la place d'un soldat ; ordonnant que lorsqu'il sortirait de la tente, on tirât le canon, & qu'ensuite tous accoururent pour entourer Hing tchang & ses gens, & les mettre tous à mort.

En effet le jour suivant Hing tchang arriva, n'ayant à sa suite, comme il l'avait promis, que cinquante cavaliers ; celui qui représentait Leou ting le reçut avec des honneurs extraordinaires. Quand on fut à table, Hing tchang jetant les yeux sur Leou ting, déguisé en soldat, qui tenait la bouteille & la tasse à la main :

> — Ce soldat, dit-il, me trompe fort, si sa fortune n'est pas heureuse.

Leou ting surpris de ce discours, sort de la tente, & donne le signal dont il était convenu. Hing tchang qui découvrit l'embuscade, monta à l'instant à cheval, & ses gens formant un escadron triangulaire, partirent comme un éclair, passèrent au travers des Chinois, tuant à droite & à gauche tout ce qui se présentait, & se retirèrent.

Le lendemain Hing tchang envoya remercier Leou ting de son festin. Celui-ci lui fit faire des excuses, sur ce que mal à propos on avait tiré le canon, & troublé la joie du festin. Hing tchang fit semblant d'être

satisfait de ces excuses, mais le lendemain il envoya à Leou ting une coiffe de femme. Leou ting fit aussitôt donner l'assaut, mais ce fut sans succès : les Chinois furent presque toujours vaincus.

Enfin la nouvelle de la mort de Tai ko, qui était arrivée le 9 de septième lune de la vingt-sixième année de Van lie, c'est-à-dire, l'année 1598 fit naître aux Japonais le désir de retourner dans leur pays. Le 17 de l'onzième lune Ling tching mit le premier à la voile, & il fut bientôt après suivi du reste des Japonais ; ainsi finit cette guerre qui avait duré sept ans.

Le prince qui règne maintenant dans la Corée, est de la maison des mêmes Li, & se nomme Li tun. On ne sera pas fâché de voir ici le placet qu'il présenta à l'empereur Cang hi l'an 1694 .

Le royaume de Tchaossien présente ce placet, dans la vue de mettre l'ordre dans la famille, & pour faire entendre les désirs du peuple.

> Moi, votre sujet, je suis un homme dont la destinée est peu fortunée ; j'ai été longtemps sans avoir de successeur ; enfin j'ai un enfant mâle d'une concubine ; sa naissance m'a causé une joie incroyable ; j'ai pris aussitôt la résolution d'élever la mère qui l'avait engendré ; mais je fis en cela une faute, qui a été la source de plusieurs soupçons. J'obligeai la reine Min chi [1], mon épouse, à se retirer dans une maison particulière, & je fis ma seconde femme, Tchang chi, reine en sa place. J'informai alors en détail Votre Majesté de cette affaire ; maintenant je fais réflexion que Min chi a reçu les patentes de création de Votre Majesté, qu'elle a gouverné ma maison, qu'elle m'a aidé aux sacrifices, qu'elle a servi la reine ma bisaïeule, & la reine ma mère ; qu'elle a porté le deuil de trois ans avec moi ; suivant les lois de la nature & de l'équité, je devais la traiter avec honneur ; mais je me suis laissé emporter à mon imprudence. Après que la chose fut faite, j'en

[1] Le mot de *chi* s'ajoute au nom de famille des femmes. Min chi, par exemple, veut dire de la famille de Min ; Tchang chi, de la famille de Tchang. Cela se pratique aussi à l'égard des hommes en certaines occasions.

> eus un extrême regret ; maintenant, pour me conformer aux désirs des peuples de mon royaume, j'ai dessein de rendre à Min chi la dignité de reine, & de remettre Tchang chi au rang de concubine. Par ce moyen-là le gouvernement de la famille sera dans l'ordre, & le fondement des bonnes mœurs, & de la conversion de tout un État, sera rectifié. p.448
>
> Moi, votre sujet, quoique je déshonore par mon ignorance & ma stupidité le titre que j'ai hérité de mes ancêtres, il y a pourtant vingt ans que je sers Votre Majesté suprême, & je dois tout ce que je suis à ses bienfaits, qui me couvrent & me protègent comme le Ciel. Il n'y a aucune affaire, soit domestique ou publique, de quelque nature qu'elle soit, que j'ose lui cacher. C'est ce qui me donne la hardiesse d'importuner deux & trois fois Votre Majesté sur cette affaire ; à la vérité je suis honteux de passer ainsi les bornes du devoir ; mais comme c'est une affaire qui touche l'ordre qui doit se garder dans la famille, & qu'il s'agit de faire entendre les désirs du peuple, la raison veut que je le fasse savoir avec respect à Votre Majesté.

L'empereur répondit à ce placet par cet édit :

> Que la cour à qui il appartient, délibère & m'avertisse.

La cour dont est question, est celle des rits. Elle jugea qu'on devait lui accorder sa demande, ce qui fut ratifié par l'empereur. On envoya des officiers de Sa Majesté pour porter à la reine ses lettres de création, des habits magnifiques, & tout ce qu'il fallait pour la créer reine, avec les formalités accoutumées.

L'année suivante le roi envoya un placet à Cang hi ; l'empereur l'ayant lu, porta cet édit :

> J'ai vu le compliment du roi ; je le sais ; que la cour à qui il appartient le sache ; les termes de ce placet ne sont pas convenables ; on y manque au respect ; j'ordonne qu'on examine, qu'on délibère, & qu'on m'avertisse.

Sur cet ordre le Li pou, ou la cour des rits, condamna Li tun à une amende de dix mille onces chinoises d'argent, & à être privé durant trois ans des récompenses qui lui sont assignées pour le tribut annuel qu'il paye. Il envoie tous les ans un ambassadeur pour prendre le calendrier chinois, qui se distribue le premier jour de la dixième lune, pour l'année suivante.

Il faut maintenant donner quelque connaissance des peuples de la Corée ; ils sont d'ordinaire bien faits, d'un naturel doux & traitable ; ils aiment les sciences, & savent les lettres chinoises ; ils sont adonnés à la musique & à la danse.

Il sort de plus grands hommes des provinces du nord que de celles du midi. Les peuples du nord ont de l'inclination pour les armes, & deviennent d'excellents soldats. Ils portent assez ordinairement des bonnets de fourrure, & des habits de brocard. Les femmes portent des bordures ou du galon sur la jupe & sur le jupon. Les gens de qualité ont accoutumé de se vêtir de soie violette.

On y connaît les gens de lettres par deux plumes qu'ils portent au bonnet. Après que Ki tse eut publié son code, composé simplement de huit lois, les mœurs des Coréens devinrent si bien réglées, que le vol & l'adultère étaient parmi eux des crimes inconnus ; de sorte qu'il n'était pas nécessaire de fermer les portes des maisons pendant la nuit.

Quoique les révolutions fatales à tous les États, aient un peu altéré cette première innocence, ils en conservent encore assez pour servir de modèle aux autres nations. Dans les assemblées publiques ils sont vêtus d'habits de brocard, avec des ornements d'or ou d'argent. On voit parmi eux quantité de filles vagabondes. Il se fait souvent des assemblées de garçons & de filles, & ils se marient ensemble selon qu'ils s'agréent mutuellement, sans se faire des présents de noces, & sans aucune cérémonie.

Ils n'enterrent les morts que trois ans après leur décès. Ils portent le deuil de leurs pères & mères durant trois ans, & de leurs frères pendant trois mois. Apres avoir enterré les morts, ils mettent aux côtés

du tombeau les habits, les chars, p.449 les chevaux, & généralement tout ce qu'ils ont aimé durant la vie, & les abandonnent au pillage de ceux qui ont assisté aux funérailles.

Ils sont naturellement superstitieux, & ont horreur de tuer tout ce qui a vie. Ils suivent la Loi de Fo. Ils sont sobres dans le boire & le manger. Ils se servent dans leurs repas de plats & d'assiettes. Les mandarins affectent dans leur air beaucoup de gravité.

Leurs maisons sont couvertes de paille ; ils n'ont point de lits. Ils font du vin avec du paniz ; ils nourrissent peu de vers à soie, & ils se servent pour l'ordinaire de toile de chanvre. Ils ne prennent point de médecines. Les appointements de mandarin se payent en riz.

On distribue les terres à tout le monde, à proportion du nombre des personnes qui composent chaque famille. Le roi n'en possède aucune en propre. Les gens de lettres s'appliquent surtout à la musique.

Les armes des soldats sont simples & sans ornement ; ils portent des arbalètes, & des sabres fort longs. Les supplices y sont modérés pour les crimes les plus énormes ; c'est un crime digne de mort de dire des injures à ses père & mère, & on tranche la tête aux criminels. Ceux qui sont coupables de moindres crimes, en sont quittes pour la bastonnade sur le dos.

Les crimes qui mériteraient ailleurs la mort, y sont punis par l'exil dans les îles voisines. il y a tous les trois ans un examen de docteurs, un autre de bacheliers, & un troisième de maîtres ès arts.

La Corée fournit du papier blanc, des pinceaux faits de poil de queue de loup, du gin seng, de l'or, de l'argent, du fer, du vernis jaune, qui est si beau, que ce qui en est enduit semble être doré ; l'arbre d'où distille cette gomme, ressemble au palmier ; des poules dont la queue est longue de trois pieds, des bidets qui ont trois pieds de hauteur, des peaux de zibeline, & de castor, & du sel fossile.

Quoique la Corée soit un pays montagneux, il n'en est pas moins fertile. Les provinces surtout de Tchong tsing, de King chang, & de Tçuen lo, sont très riches & très abondantes.

Les principales montagnes de la Corée sont le mont Peyo au nord de la province de la cour ; le mont Oua tou chan, au nord-est de la capitale du royaume ; c'est où le roi de Kaoli nommé Yymo, établit autrefois le siège de son empire, jusqu'à ce que Mou yon hoang l'eût détruit, sous la dynastie des Tsin. Le mont Chin song chan [1], autrement nommé Son yo dans le territoire de la ville de Kai tching. C'est où Vang kien plaça sa cour. Le mont Lou yang chan, au nord-est de Pinjam. Le Hoang chan, dans la province de Tchong tsing.

Les fleuves sont le Li kiang, qui est dans la province de la cour ; le Tatong kiang qui est dans celle de Ping ngan. Le Ya lou kiang, qui prend sa source dans les monts Tchang pe chan ; il a trois cents lys de largeur à son embouchure ; & le Han kiang, au sud de la capitale du royaume.

Je finis par une chose qui mérite quelque attention. On trouve dans l'abrégé de chorographie, intitulé Quang yu ki, que le lieu ou la ville de Tchaossien, que Kipé choisit pour y établir sa cour, est dans le territoire de Yong ping fou, ville du premier ordre de la province de Pe tche li. Supposé la vérité de ce fait, il semble qu'on en doit conclure que ce lieu était alors des dépendances de la Corée, & que le golfe de Leao tong, qui sépare aujourd'hui la place de l'ancienne Tchaossien du royaume de Corée, ne s'est formé que longtemps après, car il n'y a pas d'apparence qu'un souverain voulût placer sa cour hors de ses États, p.450 surtout si elle en était séparée par un long trajet de mer.

Cette conjecture qui paraît d'abord peu vraisemblable, n'est pas tout à fait sans fondement, comme on va le voir, en reprenant la chose d'un peu plus haut.

Lorsque Yu le Grand (c'est le juste titre dont la postérité chinoise a honoré la mémoire de ce prince), lorsque Yu, dis-je, entreprit la conduite des eaux qui avaient inondé tout le plat pays sous l'empire de Chun & de Yao, il commença par la rivière de Hoang ho, comme celle qui causait le

---

[1] On ajoute chan, qui signifie montagne, aux noms propres des montagnes, de même que kiang, qui signifie fleuve, aux noms des fleuves. On peut le retrancher, si l'on veut ; mais les Chinois ne le prononcent presque jamais sans y joindre le nom appellatif.

plus de dégât. Il alla la rechercher jusque dans le fond de la Tartarie, & l'ayant menée jusqu'aux extrémités méridionales des provinces de Chan si & de Chen si, qu'elle sépare l'une de l'autre, il lui ouvrit un passage au travers d'une montagne, d'où ce fleuve se précipite, & forme en tombant une cascade qui peut égaler celles du Nil.

De là il la força de traverser paisiblement la province de Ho nan, & l'ayant enfin conduite en suivant toujours son lit, dans la province de Pe tche li, il dessécha le lac Ta lou, formé de la décharge des eaux du Hoang ho.

Ce lac occupait tout l'espace où sont aujourd'hui les territoires de Chun te fou, ville du premier ordre, de Tchao tcheou, & de Ching tcheou, de la même province. Enfin, pour affaiblir la rapidité de son cours, il la partagea en neuf canaux, & la contraignit de se jeter dans la mer par autant d'embouchures.

Quelques-uns veulent que ces neuf canaux soient venus aboutir à un seul, avant que d'entrer dans la mer Orientale, à la gauche du mont Kie che chan, qui y formait un promontoire ; mais soit que toutes les eaux de cette rivière entrassent dans la mer au pied de cette montagne, soit que ce ne fut que celles de son canal direct, il est certain que le Hoang ho dans l'espace de 3.921 ans (car il s'en est autant écoulé depuis le temps que Yu commença ce grand ouvrage), s'est bien écarté de son ancien chemin, & qu'au lieu qu'il entrait alors immédiatement dans la mer sous la hauteur d'environ 40 degrés, il entre présentement dans la rivière de Hoai ho, un peu au-dessus de Hoai ngan fou, ville du premier ordre de la province de Kiang nan ; c'est-à-dire, sous la hauteur de près de 34 degrés ; & l'embouchure qui porte dans la mer les eaux de ces deux rivières, tire son nom parmi les Chinois du Hoai ho, & non pas du Hoang ho.

De plus il est à remarquer que ce mont Kie che chan, qui était pour lors attaché à la terre ferme de Yong ping fou, est présentement à cinq cents lys avant dans la mer, au midi de cette ville, de sorte que la mer ayant peu à peu étendu ses bornes, s’est enfin emparée de tout cet espace de terre.

L'histoire chinoise, dira-t-on, ne parle point d'un changement si considérable, il est vrai ; mais elle n'a pas marqué non plus que la mer a couvert les cinq cents lys qui sont aujourd'hui entre le mont Kie che chan, & la terre ferme de Yong ping fou, & qui forment une partie du golfe de Leao tong.

D'ailleurs les changements qui arrivent à la surface du globe que nous habitons, ne se remarquent que quand ils sont subits & surprenants ; au lieu que ceux qui se font insensiblement, & sans alarmer la nature, se dérobent aisément aux soins de l'histoire. Les terres que les mers couvrent & découvrent, sont de cette nature. La vie de chaque homme est trop courte pour s'en apercevoir.

Il y a même de l'apparence que tous les archipels se sont formés de la sorte, & que la raison pour laquelle les peuples qui les habitent n'en ont point conservé le souvenir, est celle que je viens de rapporter. Sans sortir de la Chine, on peut fournir un exemple qui servira à établir cette conjecture.

Chin tsun tchong étant envoyé en qualité d'ambassadeur dans le pays qui est au septentrion du Hoang ho, remarqua en côtoyant les monts Tai hang chan, p.451 que les dunes de rocher qui étaient escarpées à plomb, étaient pleines de coquillages, d'écaillés d'huître, & de lits de gravier, qui les entouraient en forme de ceinture ; ce qui fait croire que la mer a autrefois battu le pied de ces montagnes, quoique maintenant en cet endroit-là elles en soient éloignées de mille lys.

Il est vrai que Tchu uen kong n'est pas de ce sentiment, & qu'il prétend que ce sont des traces du Hoang ho, qui anciennement baignait le pied de ces montagnes ; mais quoiqu'il soit très aisé de combattre son opinion, il suffit qu'il soit incertain, si la mer n'a pas couvert autrefois cette vaste étendue de terre, pour prouver qu'on ne peut rien conclure du silence de l'histoire chinoise, comme on vient de l'avancer.

@

Relation succinte du voyage

du capitaine Beerings dans la Sibérie

@

p.452 Quoique dans le projet que j'ai donné de cet ouvrage, je me sois borné à cette partie de la Tartarie, qui est soumise à la Chine, & que je ne me sois nullement engagé à entrer dans cette autre qui appartient aux Russes, j'ai cru néanmoins qu'une nouvelle découverte, faite par les ordres du feu czar, ne pourrait être que très agréable à ceux qui ont du goût pour la géographie.

On sait, & les nouvelles publiques nous l'annoncèrent il y a peu d'années, que ce grand prince, qui était tout occupé de la perfection des arts & des sciences, & qui a créé en quelque sorte dans ses États une nation toute nouvelle, fit partir le capitaine Beerings, avec ordre d'aller jusqu'à Kamtschatka, afin d'examiner les frontières de ce pays-là, qui s'étendent au nord-est, & tâcher de découvrir si, selon l'opinion de quelques-uns, elles tiennent à la partie septentrionale de l'Amérique, ou si l'on pourrait y trouver quelque passage par eau.

Ce capitaine, après avoir exécuté ponctuellement ces ordres, revint à Petersbourg le premier jour de mars de l'année 1730, & apporta une relation succinte de son voyage, avec la carte qu'il en avait dressée. Cette carte fut envoyée au sérénissime roi de Pologne, comme un présent digne de son attention & de sa curiosité, & Sa Majesté a bien voulu qu'elle me fût communiquée, en me permettant d'en faire tel usage qu'il me plairait. J'ai cru que le public me saurait quelque gré de l'avoir ajoutée à toutes celles que je lui avais promises.

Ce fut l'an 1725 le cinq de février, que le capitaine Beerings reçut ordre du comte Apraxim, amiral de Russie, de faire un voyage en Sibérie. Il devait, suivant l'instruction qui lui fut donnée, prendre connaissance des bornes de ce pays-là, afin qu'on pût juger de ce qu'il restait d'intervalle entre l'extrémité de la Sibérie la plus avancée vers

l'est ou p.453 le nord-est, & le continent de l'Amérique septentrionale.

Il lui fut permis en partant, de prendre, chemin faisant, dans les villes de Sibérie, le nombre & l'espèce de gens dont il pourrait avoir besoin. L'Amirauté avait même fait partir d'avance un lieutenant, accompagné de vingt-cinq hommes, & avec autant de bagage & d'outils nécessaires que vingt-cinq chevaux en pourraient porter. La suite du capitaine Beerings était de trente-trois personnes, y comprenant les domestiques.

Il atteignit le détachement de son lieutenant à Vvologda, & poursuivant son voyage vers Tobolsk, il passa par les villes de Totma, Vvtiug Vvelikoi, ou la grande Oustioug, Soli, Vvitziogda, Kaigorod, Solikamski, Vercho turia, Turinski, ou Japantzin, & Tumen.

Le jour de son arrivée à Tobolsk fut le 16 de mars. La saison étant trop avancée pour pouvoir continuer de voyager de la même manière, il resta là jusqu'au 15 de mai. Alors il en partit, ayant fait passer son monde, & chargé son bagage sur quatre barques, avec lesquelles il descendit la rivière d'Irtisch jusqu'à Samarosko yam. Il avait pris à Tobolsk un moine de l'ordre de Saint Jérôme, un commissaire, des officiers subalternes, & trente sept soldats.

Un peu au-dessous de la poste ou du relais de Samarosko, il entra dans le fleuve Obi pour le remonter, en passant devant les villes de Surgut & de Narim. Il prit un peu au-dessus de cette dernière la rivière de Keta, qui le conduisit jusqu'à Makofsk, qui est une forteresse (d'autres disent un monastère).

Les peuples qui habitent ce pays depuis Tobolsk, sont les Ostiakes ; ils étaient autrefois païens, mais depuis quelque temps ils ont embrassé le christianisme, par les soins du métropolitain de Tobolsk. De Makofsk on se rend par terre à la ville ou forteresse de Jeniseïski.

Ce fut là qu'il prit avec lui trente personnes, tant charpentiers que maréchaux, & il s'embarqua sur quatre bateaux, comme il avait déjà fait. De la rivière de Jenissée, il entra dans celle de Tunguska.

Cette rivière a trois grandes cataractes, & plusieurs autres rapides,

qui en occupent toute la largeur, d'un bord à l'autre. De plus, le lit de la rivière est parsemé assez fréquemment de rochers ou écueils cachés sous l'eau. Tous ces embarras rendent cette navigation très difficile, & l'interrompent en plusieurs endroits. Ainsi, on ne se tire de là qu'après avoir couru de grands risques, & essuyé bien de la fatigue.

On quitte la rivière de Tunguska pour entrer dans celle d'Ilim. Mais les barques sibériennes qui sont arrivées jusque là, ne peuvent remonter cette rivière d'Ilim, qui a des sauts & peu de profondeur. Ainsi, le capitaine fit mettre son plus gros bagage sur de petits bateaux, qui étaient descendus de la ville d'Ilimski tout exprès. Le reste fut mis sur des traîneaux.

Lorsqu'il fut arrivé à Ilimski il fit prendre les devants à son lieutenant, afin qu'il se rendît sur la rivière d'Uskut, ou Kuta, & sur celle de Lena. Il lui donna quelques officiers subalternes, & environ trente neuf charpentiers, au moyen desquels il devait, dans le cours de l'hiver, construire quinze barques, pour servir à descendre la Lena.

Quant à lui, il trouva des difficultés à aller plus loin, & il prit son quartier d'hiver à Ilimski avec le reste de son monde. Il fallait faire provision de vivres, & parce qu'aux environs de Jakutski où il devait se rendre par la Lena, il n'y a point de blé, il y avait des ordres de la chancellerie de Tobolsk aux villes d'Irkutski & d'Ilimski d'en fournir.

Dans le courant de cet hiver, le capitaine fit un voyage à Irkutski, pour s'aboucher avec le Vvaivode, ou p.454 gouverneur, qui l'avait été précédemment à Jakutski, & duquel il pouvait apprendre mieux que de toute autre personne, la nature du pays qu'il avait à traverser, la manière d'y voyager, & de se transporter jusqu'à Ochotski, & Kamtschatka. La suite du capitaine fut renforcée à Irkutski d'une vingtaine de personnes, forgerons & charpentiers, parmi lesquels il y avait deux tonneliers.

Le pays traversé par les rivières Tunguska, Ilim, & Lena, jusqu'à celle de Vvitim, est habité par des peuples nommés Tunguses, qui font grand cas des rênes, parce qu'ils en tirent de grands avantages. Mais

ceux d'entr'eux qui n'ont point de rênes, établissent leur demeure plus près des rivières, dont le poisson les nourrit, & sur lesquelles ils naviguent avec des canots faits d'écorce de bouleau. Ces Tunguses sont païens.

Vers la fin de l'hiver le capitaine reprit son voyage avec des traîneaux, jusqu'à Uskut. Ainsi au printemps de 1726 il descendit la rivière de Lena dans quinze barques plates jusqu'à Jakutski.

Les deux bords de la Lena au-dessous de la rivière de Vvitim, sont habités par les Jakutes, & par quelques Tunguses. Les Jakutes ont beaucoup de bétail, chevaux, & bêtes à corne, dont ils tirent leur nourriture, & leur vêtement. Ceux qui n'ont que peu ou point de bétail, se nourrissent de poissons.

Ils sont païens, & adorent le soleil, la lune, les oiseaux, tels que le cygne, l'aigle, & le corbeau. Ils ont une haute idée de leurs sorciers, qu'ils appellent schamans. Indépendamment de cela ils tiennent chez eux des bolvvaners, ou petites images, qu'ils nomment en leur langage scheitans. Au reste, ce peuple paraît avoir une origine commune avec les autres Tartares.

A son arrivée à Jakutski, le capitaine demanda du monde pour faciliter sa marche, & ayant obtenu ce secours, il ordonna à un lieutenant de suivre avec la plus grande partie de son monde & le gros du bagage, le courant de la Lena, jusqu'au confluent de la rivière d'Aldan, de remonter tout de suite les rivières d'Aldan, de Maya, & de Iudoma. Il se persuadait qu'on pourrait remonter ainsi jusqu'à Iudomska kresta, & que par ce moyen le voyage devenait plus facile, & moins pénible que par terre.

Pour lui, avec le petit nombre de gens qu'il s'était réservé, il monta à cheval à Jakutski, pour se rendre à travers pays à Ochotski. Il fit charger ses provisions sur des chevaux, cinq pouds pesant sur chacun. Le poud est un poids de Russie, qui revient à 35 ou 40 livres. Il avait environ seize cents pouds pesant en provisions & bagages. Il n'est pas question de les faire voiturer par charroi dans un pays de montagnes & de marais.

Le capitaine laissa un lieutenant à Jakutski, pour y passer l'hiver, avec ordre de prendre au printemps le même chemin par terre vers Ochotski Ostrog, & cependant il se rendit lui-même en ce lieu, où il ne trouva autour de la forteresse que dix familles russes.

Sur la fin de décembre 1726 il reçut des nouvelles du lieutenant qu'il avait fait partir de Jakutski, par lesquelles il apprenait, qu'ayant été surpris par les glaces à l'entrée de la rivière de Gorbéa, à environ 450 verstes (ou 108 lieues françaises) avant que d'arriver à Iudomska kresta, il avait fait construire des traîneaux longs & étroits, sur lesquels il avait fait charger le bagage le plus nécessaire, & qu'il s'acheminait à pied avec son détachement.

Le capitaine crut devoir aller au-devant de son lieutenant, menant avec les gens qu'il avait, les habitants d'Ochotski. Les provisions étaient tirées par de grands chiens. Enfin le lieutenant & sa troupe arrivèrent en ce lieu d'Ochotski le premier jour de janvier 1727.

Ils étaient partis de la rivière de Gorbéa le 4 de novembre d'auparavant, & p.455 comme ils n'avaient pu porter des provisions en quantité suffisante, ils furent contraints, dans la nécessité de la plus cruelle faim, de manger la chair des chevaux morts. Ils se servirent de toutes les peaux qu'ils purent trouver, après les avoir frottées de chaux, à se couvrir le corps, & à se garantir les pieds de la rigueur d'un froid extrême. Ils furent forcés d'abandonner leur bagage en trois endroits différents, tout manquant dans une route entièrement déserte.

Ce qu'ils trouvèrent de ressource, ne fut que dans un peu de farine, que le capitaine, par le défaut de quelques chevaux qui étaient morts de fatigue, avait été obligé de laisser à Iudomska kresta.

Le même peuple d'Yakutes qui habite aux environs de la Lena, demeure aussi sur les rivières d'Aldan, & de Maya ; mais les bords de la rivière de Iudoma, & les environs de la forteresse d'Ochota, sont occupés par une nation qu'on appelle les Tunguses de mer, ou suivant le nom propre de leur langage, Lamutki. Ils ont des rênes apprivoisés en quantité qui les voiturent, & leur fournissent la nourriture & le

vêtement. On trouve aussi des Tunguses établis près des lacs & de la mer, pour être à portée du poisson qui les nourrit ; leur religion n'est pas différente de celle des Yakutes.

Le capitaine envoya au commencement de février un lieutenant avec 90 hommes, & quelques chiens, pour rapporter sur des traîneaux le bagage qui avait été abandonné sur la rivière de Iudoma. Ce lieutenant fut de retour à Ochotski dans le mois d'avril ; mais sans avoir pu suffire à rapporter tout le bagage ; c'est pourquoi le capitaine dépêcha encore 27 hommes pour Iudomska kresta, qui en revinrent au mois de mai.

La neige tombe dans ce pays-là en telle abondance, qu'elle couvre ordinairement la terre de la hauteur d'un bras russe, (ou cinq pieds & demi de France) & quelquefois davantage. Ainsi l'on est obligé pendant en trois à quatre mois de voyager à pied, & de traîner soi-même son bagage sur de petits traîneaux chargés jusqu'à quinze pouds tout au plus.

C'est de cette manière que la troupe du lieutenant qui partit de la rivière de Gorbéa, fit sa route jusqu'à Ochotski ; & comme c'était en hiver, ces pauvres voyageurs ne purent mieux faire, pour se garantir la nuit du froid mortel de ce climat rigoureux, ou pour se mettre à l'abri du vent, que de s'enfoncer bien avant dans la neige.

Le 30 de juin, le capitaine fit monter sur une barque nouvellement construite, un lieutenant, pour qu'il traversât du port d'Ochotski ostrog, à l'embouchure de Bolchaya rerca, ou de la grande rivière, avec tout le bagage & les outils. Ce lieutenant avait ordre de faire passer à Kamtschatka le sous-constructeur & les charpentiers de l'équipage, pour qu'on taillât le bois nécessaire à la construction d'un vaisseau. Après quoi il devait promptement retourner vers le capitaine.

Cependant le lieutenant qui avait été laissé à Jakutski, arriva le troisième de juillet à Ochotski, apportant avec lui, selon l'ordre qu'il en avait reçu du capitaine, 2.300 pouds de farine.

Quand la barque revenue de la rivière de Bolchaya, & une autre qui était aussi arrivée du même endroit, eurent été chargées des provisions

& bagages nécessaires, le capitaine s'embarqua le 21 d'août, pour se rendre aussi d'Ochotski ostrog à la rivière susdite. Il laissait un pilote avec quelques gens, pour garder la partie des provisions qui était restée dans les glaces à l'entrée de la rivière de Gorbéa, jusqu'à ce que le pilote pût faire redescendre ces provisions jusqu'à la rivière de Notora, qui tombe dans Aldan, où il devait les livrer à la chancellerie de Jakutski, en tirant une reconnaissance de cette livraison. Après quoi le pilote, & les gens de sa suite devaient venir rejoindre le capitaine à Kamtschatka, munis p.456 de quelques provisions, & charges de fer & de goudron. Ils n'arrivèrent qu'en 1728.

Le capitaine parvenu à l'entrée de Bolchaya rerca, fit monter son bagage jusqu'à Bolchay reeski ostrog, ou à l'habitation de la grande rivière, sur de petites barques. Il n'y a autour de la forteresse qui est en ce lieu-là, que quatorze petits ménages russes.

De là le plus gros du bagage fut encore porté sur la rivière à cent vingt verstes, près du haut Kamtschatka. Pour arriver jusque-là, on prit des traîneaux, tirés, selon l'usage du pays, par des chiens, & on traversa de cette manière l'intervalle de la rivière de Bolchaya à celle de Kamtschatka.

Dans le cours de ce voyage, on avait grand soin, pour passer la nuit, de s'enfoncer dans la neige. On se couvrait principalement par le haut. Il règne dans ces quartiers là des ouragans très violents, qu'on appelle *purgi*, & quand les voyageurs en sont surpris avant que de trouver à se gîter, ou se mettre à l'abri, ils courent risque d'être enterrés sous la neige.

Kamtschatka dans l'habitation d'en haut, ne consiste qu'en dix-sept familles russes ; dans l'habitation d'en bas il y en a cinquante ; & un peu plus loin, où l'église est placée, il y en a quinze. C'est ce qu'on a pu inférer des termes de la relation. La carte marque distinctement trois habitations ; savoir, Kamtschatka d'en haut, celui du milieu, & celui d'en bas.

Les garnisons des trois forteresses ne composaient alors que cent

cinquante soldats ; & ces soldats ne sont établis là que pour lever les impositions dont les habitants sont chargés. On donna à ces habitants, pour les voitures qu'ils avaient fournies depuis Bolchay recski ostrog, le poids de 300 pouds de la graisse d'une baleine qui avait été jetée sur le rivage l'automne précédent ; & un peu de tabac chinois acheva de satisfaire ces gens-là, mieux peut-être qu'on n'aurait fait avec de l'argent.

A Kamtschatka, du côté du sud, il y a une nation qu'on nomme Kurile. Dans la partie du nord, il y a peu d'humains parmi les Kamtschakdales, auxquels on puisse attribuer quelque religion & quelques lois. Ils diffèrent peu de langage entr'eux tous.

Les Russes établis à Kamtschatka, n'ont, de même que les naturels du pays, ni blé, ni bétail. Ils ont pour tout des chiens, qui leur servent à transporter ce qu'ils veulent d'un endroit à un autre, & dont la peau leur fournit aussi le vêtement. Ils se nourrissent de poisson. L'été leur permet d'avoir quelque gibier. Ils ont encore des carottes & des fèves.

Il vient pourtant quelque peu de blé aux environs du couvent de Pakutsiska, qui n'est éloigné de l'église de Kamtschatka que d'un verste. Il y vient aussi du chanvre & des raves ; mais dans les plantations des habitants russes, qui sont plus en deçà que les forteresses, il se trouve des navets extraordinaires, puisqu'il n'en faut qu'une demie douzaine pour le poids d'un poud.

Le capitaine apporta au couvent nommé ci-dessus, du seigle & de l'avoine, & ces grains furent semés pendant son séjour dans le pays, mais il n'en put voir le progrès.

Au reste, il gèle de très bonne heure dans ce pays-là. On n'y sait ce que c’est que de fumer la terre, & c'est aux hommes à la labourer, puisque les bêtes leur manquent. Le peuple qui est sous l'obéissance de la Russie, paie son tribut en fourrures. Les coutumes de ce peuple sont bien barbares ; si une mère accouche de deux enfants, l'usage est d'en étouffer un dès qu'il paraît. La conservation de cet enfant passerait pour un crime. Une autre coutume, aussi barbare pour le moins, c'est

que quand un père ou une mère tombent malades, quoique toute p.457 maladie ne soit pas mortelle, la personne malade est transportée dans la forêt voisine, en temps d'hiver comme en été ; on lui laisse à la vérité des provisions pour quelques jours ; mais il paraît difficile qu'aucun d'eux en réchappe.

Ils ne prennent pas soin d'enterrer leurs morts ; ils les traînent seulement jusque dans le bois, où ces corps sont dévorés par les chiens. Il y en a parmi eux qui abandonnent leur demeure, s'il arrive que quelqu'un y rende le dernier soupir. Les Kuriles brûlent leurs morts, ce qui leur a été défendu inutilement jusqu'à présent.

Le capitaine étant descendu jusqu'à Kamtschatka l'inférieur, trouva ce qu'il fallait de bois pour la construction d'un vaisseau presque tout préparé. Le bâtiment fut mis en chantier le 4 d'avril 1728 & achevé le 10 de juillet. Les bois nécessaires furent traînés par des chiens, & comme le goudron manquait, on trouva moyen d'y suppléer, & d'en tirer d'un certain bois, nommé Lisnischnik, en le faisant brûler, ce qui avait été inconnu jusqu'alors aux habitants de ce pays-là.

On composa une espèce d'eau-de-vie pour le voyage de mer qu'on allait entreprendre. Avec de l'eau de la mer on fit du sel. Les provisions consistaient en carottes & en racines, faute de blé ; de la graisse crue de poisson devait tenir lieu de beurre, & du poisson salé remplaçait toute autre viande. Le vaisseau fut chargé d'une si grande quantité de vivres de cette espèce, qu'elle pouvait suffire pour nourrir quarante hommes pendant toute une année.

Le 14 du mois de juillet on sortit de la rivière de Kamtschatka, pour achever de satisfaire aux ordres de la cour de Russie, & à l'instruction signée de la propre main du czar, Pierre le Grand.

On se trouva le 8 d'août par 64 degrés 30 minutes de latitude, & aussitôt huit hommes, qui montaient une barque de cuir, quittèrent le rivage pour approcher du vaisseau. Ils s'informèrent d'où il venait, & pourquoi il était venu. Après cela ils dirent d'eux-mêmes, qu'ils étaient Tzuktschi, qui est le nom d'une nation connue depuis assez longtemps

des Russes, & qui habite effectivement dans ce quartier-là.

On appela ces Tzuktschi plusieurs fois, & à la fin il s'en détacha un, qui vint au vaisseau en nageant sur des peaux de chien marin ; mais un moment après, les autres arrivèrent aussi ; ils dirent que le rivage de la mer était rempli des habitations de leur nation, & ils firent entendre que l'étendue de la terre ferme était vers le Couchant.

Ils indiquèrent aussi une île, qui n'était pas fort éloignée, & que l'on découvrit effectivement quand on fut parti de là ; mais on ne vit personne sur cette île, quoiqu'il y parût quelques maisons. On lui donna le nom de S. Laurent, parce que ce jour-là était celui de la fête de ce Saint, qui arrive le 10 d'août.

La hauteur se trouva le 15 du même mois de 67 degrés 18 minutes. Ce fut le non plus ultra du capitaine Beerings, qui crut avoir suffisamment rempli sa commission, & satisfait aux ordres qu'il avait reçus, surtout, parce qu'il ne voyait plus que les terres continuassent de courir de même du côté du nord. Il appréhendait qu'en allant plus loin, s'il était accueilli de quelque vent contraire à la route, il ne lui fut plus possible de retourner à Kamtschatka avant la fin de l'eté. Et comment se résoudre à passer l'hiver dans un pareil climat, au hasard de tomber chez des peuples qui n'ont point été soumis, & qui n'ont de l'homme que la figure ? Toute la côte depuis le lieu du départ de Kamtschatka, avait paru relevée comme une muraille, par une suite continuelle de montagnes couvertes de neige.

Dans le retour, & le 20 jour d'août, il vint environ quarante personnes vers le vaisseau sur quatre canots ; c'était p.458 des Tzuktschi, comme ceux dont on a parlé. Ils apportaient quelque viande, du poisson, & de l'eau fraîche. Ils avaient aussi quinze pièces de pelleterie ; il y en avait de deux sortes, dont l'une était de renard blanc. De plus, il y avait quatre dents de chevaux marins. Les gens du capitaine eurent le tout pour des épingles, & des fusils à faire du feu.

Ces sauvages assurèrent que leurs compatriotes allaient vers la rivière de Kohlima, qui va tomber dans la mer Glaciale, à l'est de la

Lena, avec des marchandises qui étaient tirées par des rennes, & qu'ils n'avaient jamais fait ce voyage que par terre, & non par eau. Les Russes leur étaient connus depuis longtemps, & l'un même d'entr'eux avait été en traite à la forteresse d'Anadirski.

On fut de retour à l'embouchure de Kamtschatka le 7 de septembre, & on prit son quartier d'hiver à Kamtschatka l'inférieur.

Le 5 de juin de l'année 1729 le vaisseau ayant été mis en état de reprendre la mer, le capitaine sortit de l'embouchure de Kamtschatka, faisant route au Levant, & cela sur ce que les habitants de Kamtschatka avaient dit, que lorsque le temps était clair & serein, on découvrait en mer une terre.

Mais quoiqu'on fît alors plus de deux cents verstes en s'avançant en pleine mer, on ne vit point de terre. C’est pourquoi on changea de route, & on prit vers le sud, du côté de Schatzik (la relation ne dit pas ce que c’est), pour doubler la pointe de Bolschay recski, c’est-à-dire, celle du continent de Kamtschatka, dont on n'a point eu de connaissance avant celle qu'on en donne ici. Dans le cours de ce voyage on livra aux gouverneurs de Kamtschatka, & de Bolschay recski, le poids de huit cents pouds en farine ou gruau, & en viande sèche & salée.

De l'embouchure de la Bolschay, on se rendit, en traversant la mer, à l'embouchure d'Ochota, où l'on arriva le 23 de juillet. Le navire & tout ce qui en dépendait, fut livré au gouverneur de la forteresse qui est en cet endroit-là ; ensuite de quoi le capitaine prit la route de Iudomska kresta, sur des chevaux qu'il loua pour ce voyage.

On prit après cela des bateaux plats, pour descendre les rivières de Maya & d'Aldan, jusqu'à l'entrée de celle de Belaya. Là on prit des chevaux pour gagner Jakutski. Toute cette route depuis Ochotski se fit du 29 de juillet au 3 de septembre.

A Jakutski on monta sur deux barques plates, pour remonter la rivière de Lena, & on le fit jusqu'au premier d'octobre. Il fallut s'arrêter au village de Peledun, où les glaces commencèrent à s'opposer à la

navigation. Il tomba de la neige, & la rivière de Lena se glaçant, on partit le deux d'octobre pour se rendre à Ilimski, & de là à Iéniseïski. On rencontre dans cette route des villages & des habitations de Russes.

En partant de Iéniseïski, on prit une route différente de celle que l'on avait tenue en allant, & on se rendit à la ville de Tomski, par la rivière de Tschulim, en rencontrant des villages de Russes, ou de Tartares nouvellement convertis. On en trouve de même entre Tomski & Tscheuski, qui est plus haut dans l'Obi.

De Tscheuski on prit par les déserts de Barabut, au sortir desquels on traversa la rivière d'Irtisch. On trouve ensuite jusqu'à Tobolsk des villages russes, ou, pour mieux dire, presque tous tartares. Le jour d'arrivée dans la métropole de Sibérie fut le 10 de janvier 1730.

On en partit le 25 du même mois, pour se rendre à Petersbourg par le même chemin qu'on était venu ; & on y rentra le premier jour de mars.

@

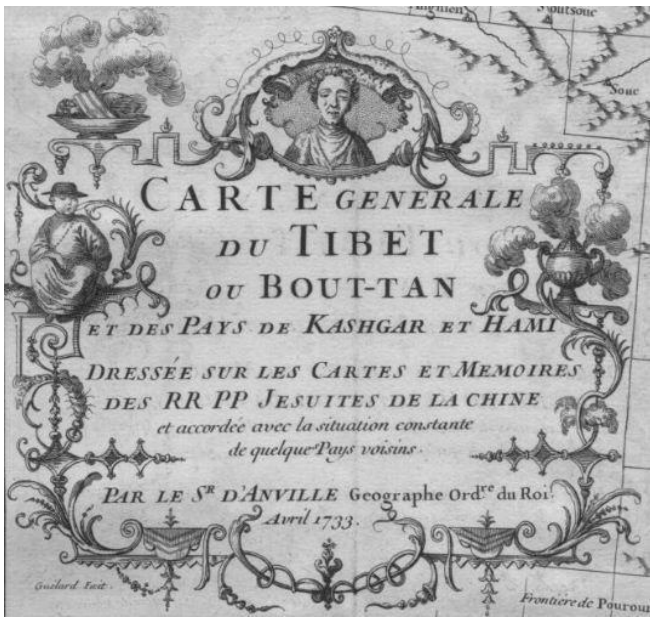
Observations géographiques et historiques

sur la carte du Thibet

contenant les terres du Grand lama, & des pays voisins qui en dépendent, jusqu'à la source du Gange

tirées des Mémoires du père Régis

@



p.459 Comme dans ce que nous avons dit de la Tartarie, on a inséré plusieurs particularités qui concernent le Thibet ; qu'on y a parlé des mœurs & des coutumes de ces peuples, de leur façon de vivre, de la forme de leur gouvernement, de leur culte religieux, du souverain pouvoir qu'a le Grand lama, qui est regardé comme une divinité, & qui est le chef de tous les autres lamas, auxquels on porte le plus grand respect, & dont les paroles sont autant d'oracles qui abusent un peuple aveugle & crédule ; il ne reste plus qu'à faire connaître la manière dont on s'y est pris, pour dresser la carte d'une vaste contrée, qui jusqu'ici a été si peu connue, même des plus habiles géographes.

Il y a environ 30 ans que la division se mit parmi les lamas du Thibet ; les uns avaient pris le chapeau jaune, pour marquer leur attachement à la famille Tai tsing, qui règne maintenant à la Chine ; les autres retenaient le chapeau rouge, qui est la couleur dont s'est toujours servi le Grand lama, lequel a vécu de tout temps dans une parfaite indépendance des empereurs chinois.

Le feu empereur Cang hi y envoya un seigneur de sa cour, pour travailler à leur réunion, & tâcher de les mettre dans ses intérêts. Ce

seigneur avait amené avec lui quelques gens de son Tribunal, & pendant plus de deux ans qu'il demeura dans le royaume du Thibet, il leur fit faire la carte de tous les pays qui sont immédiatement soumis au Grand lama.

En l'année 1711 on présenta cette carte p.460 au père Régis, pour la réduire à la forme des cartes qu'on avait fait des provinces de la Chine ; mais ce Père, après l'avoir examinée, & avoir fait diverses questions à ceux qui l'avaient dressée, ne crut pas devoir se charger de cette commission. Ce qui l'arrêta, c’est qu'il ne trouvait aucun point fixe, & que la distance des lieux n'était marquée que sur le témoignage des gens du pays, qui n'ont jamais mesuré les chemins. Cependant toute imparfaite que parut cette carte, elle faisait assez connaître que le pays était beaucoup plus étendu & plus rempli de circonstances remarquables, que ne le sont nos meilleures cartes de l'Asie, qui ne marquent que très peu de choses, & n'entrent dans aucun détail.

L'empereur ayant été informé, que la carte apportée du Thibet ne pouvait servir qu'à faire connaître quelles villes & quelles rivières on trouvait dans sa vaste étendue, prit le dessein d'en faire dresser une plus exacte, & dont il eut lieu d'être satisfait. Il choisit pour cela deux lamas, qui avaient appris la géométrie & l'arithmétique dans une académie de mathématique, établie sous la protection de son troisième fils. Il chargea ces lamas de faire la carte depuis Si ning, de la province de Chen si, jusqu'à Lasa, résidence du Grand lama, & de là jusqu'à la source du Gange, avec ordre de lui apporter de l'eau de ce fleuve. C'est en effet ce qu'ils exécutèrent.

En l'année 1717 cette carte fut remise, par ordre de l'empereur, entre les mains des missionnaires géographes, afin de l'examiner ; ils la trouvèrent sans comparaison meilleure que celle qui leur fut donnée en 1711. Elle ne leur parut pas néanmoins tout à fait exempte de défauts ; mais par respect pour l'école d'où ces lamas étaient sortis, ils se contentèrent pour lors de corriger les plus sensibles, & qui auraient choqué les yeux de l'empereur. Ils laissèrent même Lasa au-dessus du trentième degré de latitude, où les lamas l'avaient mis ; ayant plus

d'égard à la mesure actuelle dont ces lamas s'étaient servis, qu'à l'observation astronomique.

C'est en rétablissant à sa vraie hauteur ce point important, d'où dépendent presque tous les autres ; c'est en se servant du nombre des stades chinois qu'ils ont fait mesurer ; c'est en combinant plusieurs itinéraires depuis Si ning, ville de la province de Chen si, depuis Ta kien leou, ville de la province de Se tchuen, & depuis Li kiang tou fou, ville de la province d'Yun nan, jusqu'à Lasa, qui fournissent les routes du sud-ouest, de l'ouest, & de nord-ouest ; c'est enfin en profitant des connaissances qu'ont donné des personnes éclairées, qui ont fait ces chemins, plus connus que jamais depuis ces dernières années de guerre, que les missionnaires ont cru pouvoir dresser une carte de tout le Thibet, dont l'exactitude méritât l'attention du public, puisqu'on ne peut trouver ailleurs aucun détail des villes, des montagnes, & des rivières de ce pays [1].

On le nomme royaume de Thibet & de Barantola ; c'est un nom que différentes nations Tartares donnent à tous les pays, qui sont depuis la grande rivière Ya long, jusqu'à la source du Gange, & qui contiennent plus de vingt degrés de l'orient à l'occident, & plus de huit du septentrion au midi.

Les habitants de Cachemire, & des villes situées au-delà du Gange, lui donnèrent le nom de Bouton ou Boutan.

Les Chinois l'appellent Tsan & Tsan li, parce que les peuples qui habitent ces terres, ont donné le nom de Tsan pou à la rivière qui les traverse.

Les uns & les autres le nomment souvent Lasa, parce que c'est dans le pays de Lasa qu'est situé la pagode où réside le Grand lama, & que c'est de tout le Thibet le canton le plus respectable, le plus habité, & le meilleur, par toutes les commodités de la vie qu'on y trouve, & par l'agrément qu'on a d'y voir p.461 grand nombre de lamas & de

[1] [c.a. : on a déjà signalé que les cartes du volume IV étaient disponibles ici.]

pèlerins qui s'y rendent.

Dans le compte que le grand seigneur, dont j'ai parlé, rendit à l'empereur, il ne lui dissimula pas l'infâme coutume qui y règne, selon laquelle il est permis à une femme d'avoir plusieurs maris, quoique frères, & d'ordinaire de la même famille ; on partage les enfants, en donnant à l'aîné le premier qui vient au monde, & aux cadets ceux qui naissent dans la suite. Quand on reproche aux lamas un si honteux désordre, ils s'excusent sur le peu de femmes qui se trouvent dans le Thibet, de même qu'en Tartarie, où en effet dans des familles on voit beaucoup plus de garçons que de filles. Excuse frivole qui ne sert qu'à autoriser le crime, & qui est suffisamment réfutée par la conduite des Tartares, qui ne donnent point dans de semblables excès.

Depuis la guerre que les Thibétains ont avec les Tartares Eluths, on ne peut dire rien de bien certain sur la forme présente de leur gouvernement. Avant ces troubles le Grand lama était le maître de tout le Thibet ; mais parce qu'il fait profession de ne pas s'embarrasser des affaires du siècle, il choisissait un homme du pays, auquel il donnait le nom de *tipa*, avec le pouvoir de gouverner les peuples en son nom. Ce tipa porte l'habit de lama, sans cependant être assujetti aux obligations de cet état.

Ces obligations ne sont ni légères, ni en petit nombre ; il n'y a aucun lama qui s'engage à les observer toutes : ils partagent entr'eux le fardeau ; l'un est chargé de l'observation d'un tel précepte, un second s'oblige d'en pratiquer un autre, & ainsi du reste ; cependant ils ont certaines prières communes qu'ils chantent d'une manière assez agréable, & tous sont obligés de renoncer aux pompes du siècle, de vivre dans le célibat, & de ne faire aucun commerce.

Le Grand lama ne demeure pas dans la ville, mais tout auprès, dans la plus belle des pagodes, qui sont en grand nombre sur la montagne Poutala. Il est placé sur une espèce d'autel, assis sur un large & magnifique coussin, les jambes croisées. C’est en cet état qu'il reçoit les respects, ou plutôt les adorations, non seulement des gens du pays, mais encore d'une multitude surprenante d'étrangers, qui

entreprennent de longs & pénibles voyages, pour venir à deux genoux lui offrir leurs hommages & recevoir sa bénédiction.

Parmi ces pèlerins, il y en a grand nombre qui viennent de l'Indoustan, & qui ont grand soin de faire valoir leur mérite auprès du Grand lama, en racontant, & exagérant presque toujours ce qu'il leur a fallu souffrir de peines & de fatigues en chemin depuis l'Inde jusqu'à Lasa.

Après les Thibétains, les Tartares sont les plus assidus à rendre leurs devoirs au Grand lama ; on en voit à Lasa qui s'y rendent des climats les plus éloignés. Dans le temps que les armées des Eluths entraient dans les terres du Thibet, il se trouva à Lasa une princesse tartare avec son fils, qui demeure au nord de la mer Caspienne, entre Astracan, Saratoc, & la rivière Jauk. Son fils est neveu de Ayuki han des Tartares Tourgours. Cette princesse eut recours à l'empereur, qui après l'avoir entretenue à ses frais, en lui accordant des terres en Tartarie, obtint pour elle la permission d'un libre passage par la Sibérie, & lui donna de ses gens pour la conduire en son pays.

Les princes ne sont pas plus dispensés de ces humiliantes cérémonies que le bas peuple, & ne sont pas plus respectés du Grand lama. Il ne rend le salut à personne ; il ne se découvre, ni ne se lève jamais pour qui que ce soit ; il se contente de mettre la main sur la tête de ses adorateurs, qui croient obtenir par là la rémission de leurs péchés.

On demanda au lama qui avait p.462 dressé la carte, comment il avait été traité du Grand lama, lui qui avait la qualité de kin tchai, c'est-à-dire, d'envoyé de l'empereur. Il éluda la difficulté, & toute sa réponse fut que le Grand lama ne se mit point à genoux, comme ont accoutumé de faire les princes, même tartares, lorsqu'ils s'informent de la santé de l'empereur ; & qu'il se contenta en se soutenant d'une main, de faire sur son coussin un petit mouvement, comme s'il eut voulu se lever.

Les princes & les peuples de tant de pays se soumettent sans peine à tous ces devoirs, par l'idée qu'ils ont du pouvoir & de la sainteté du

Grand lama. Ils sont persuadés que Foe vit en lui, qu'il sait tout, qu'il voit tout, qu'il lit dans le fond des cœurs, sans qu'il lui soit nécessaire de faire des questions, ou d'ordonner des informations ; que si quelquefois il en fait faire, c'est pour la forme, afin de ne laisser aucun prétexte de se plaindre aux incrédules & aux mal intentionnés ; qu'il est immortel, & que quand il paraît mourir, il ne fait que changer de demeure, en renaissant dans un corps tout neuf ; qu'il ne s'agit alors que de chercher en quel lieu il lui a plu de prendre une nouvelle naissance, & qu'il ne manque pas de se faire reconnaître. Quel bonheur pour le pays de l'avoir trouvé ! On a vu des princes tartares faire eux-mêmes cette recherche. Après tout, ils sont obligés de s'en rapporter à certains lamas, qui seuls sont instruits des signes auxquels il peut être reconnu, ou plutôt qui seuls connaissent quel est l'enfant que le précédent Grand lama a désigné pour être son successeur.

C'est ainsi que la superstition ferme les yeux à tant de gens d'esprit de cet orient, d'ailleurs très habiles dans les affaires, & également attentifs à leurs intérêts ; ils paraissent ne pas s'apercevoir des artifices grossiers de leurs docteurs, & quand même il leur naîtrait des doutes, ils se plaisent trop dans leurs erreurs, pour vouloir en être détrompés. Terrible exemple de la faiblesse de l'esprit humain, & de la force des faux préjugés, dont souvent il se rend l'esclave !

Les prodiges qu'on attribue aux lamas, & certaines choses surprenantes qu'ils font quelquefois, ne contribuent pas peu à entretenir une superstition si aveugle & si générale ; cependant on n'a jamais rien ouï dire d'eux qui soit plus extraordinaire que ce qu'on rapporte de certains magiciens d'Europe ; & l'on ne voit pas qu'ils se soient jamais avisés d'entreprendre la résurrection de quelque mort, ou même de se l'attribuer en prenant des témoins, comme ils sont pour le reste.

Outre le Grand lama, qui est le chef de la religion & le souverain du Thibet, il y a dans le pays d'autres princes, si toutefois ils méritent ce nom, qui ont des villes de leur dépendance, & un assez bon nombre de sujets ; ils portent l'habit de lama, & se disent les premiers officiers du

Grand lama, quoique dans la vérité ils n'en dépendent qu'autant qu'ils veulent.

En bien des endroits, qu'on a presque tous marqués sur la carte, on trouve de grandes pagodes, où demeurent les lamas les plus distingués. Ils ont différents titres d'honneur ; celui de houtouktou est un des plus grands, & il ne se donne qu'à ceux qui passent pour autant de petits Foe vivants. Ces houtouktous ne sont pas néanmoins fixés pour toujours dans ces endroits ; ils ont le droit de se placer où il leur plaît, selon que le pays leur agrée davantage. Ils ne se bornent pas au Thibet ; on en trouve aussi dans les États voisins ; on en voit en plusieurs endroits de la Tartarie.

Il ne faut pas croire que ce ne soit que les habitants du Thibet qui puissent parvenir à la dignité de lama ; on voit des Tartares, & même des Chinois qui y aspirent, & qui vont à Lasa pour le p.463 devenir. Ceux qui peuvent être admis au rang des disciples du Grand lama, qui ne passent pas le nombre de deux cents, regardent ce choix comme un vrai bonheur & comme une grande fortune ; c’est parmi eux qu'on choisit les Grands lamas subalternes ; les houtouktous mêmes, quelques marques qu'ils s'imaginent avoir en eux de la présence de Foë, ne sont point reconnus pour tels, à moins qu'ils n'aient demeuré un certain temps dans l'école du Grand lama. Mais ils n'ont pas été plus tôt faits houtouktous, qu'ils vivent dans l'honneur & dans l'opulence, par la foule des adorateurs qui viennent à eux de toutes les contrées voisines, & par la quantité des présents qu'on leur fait.

Parmi ces Tartares lamas qui habitent le Thibet, les plus riches & les plus considérables sont ceux que les Chinois nomment Mong fan ; ils possèdent de grandes terres au nord de Li kiang tou fou, entre les belles rivières de Kin cha kiang & de Vou leang ho. Ce fut Ousanguei, que les Tartares Mantcheoux firent roi d'Yun nan, lorsqu'ils s'emparèrent de la Chine, qui leur céda ces terres pour les mettre dans son parti, & par leur moyen s'attacher tous les lamas du Thibet.

La langue qu'on parle au Thibet, est entièrement différente de celle des Tartares, soit Mongous, soit Mantcheoux ; elle est presque la même

que celle des peuples nommés Si fan, & elle n'en diffère qu'en certains mots & en quelques prononciations. Le pays des Si fan confine avec trois provinces de la Chine ; savoir celle de Chen si, celle de Se tchuen & celle d'Yun nan, depuis le trente-cinquième degré de latitude au nord, jusqu'au trentième, & s'étend à l'occident jusqu'à la rivière d'Yalong kiang, ainsi que l'appellent les Chinois.

Cette conformité de langage des Si fan avec les Thibétains, fait que, nonobstant la diversité qui se trouve dans la forme du gouvernement & dans la manière de vivre & de se vêtir, les Chinois comprennent sous le nom de Si fan, non seulement ces peuples, leurs voisins, mais encore tous ceux du Thibet, & quelquefois même, comme on le voit dans leurs Livres, toutes les nations occidentales à leur empire. C'est par cette raison que la langue & l'écriture du Thibet est fort souvent nommée par les Chinois, langue de Si fan (Si fan hoa), & écriture des Si fan (Si fan tse). On nomme aussi leur écriture, caractères ou écriture du tangouth : expression commune aux Tartares, qui par tangouth gergen entendent les caractères du Thibet.

Il paraît néanmoins que ce nom de Tangouth qu'on trouve aussi sur nos cartes d'Asie, est un nom commun à tous les pays, depuis les terres des Tartares Kokonor, contiguës aux terres de Si ning, ville de la province de Chen si, allant de là sud-ouest, jusqu'à la source du Gange ; & qu'ainsi il comprend non seulement le Thibet, mais encore les larges plaines & tous les déserts qui sont à son nord & à son ouest, qu'on trouve dans la carte bordés par des chaînes de montagnes. On voit là encore maintenant des Tartares avec leurs troupeaux & leurs tentes. Ils relèvent aujourd'hui du roi des Eluths qu'on nomme Tse vang raptan.

Il se peut faire aussi (car la Tartarie est le pays des invasions & des révolutions subites), il se peut faire qu'autrefois ces Tartares étaient en plus grand nombre, qu'ils parlaient la langue du Thibet, & qu'ils donnaient la loi à leurs voisins ; du moins l'on voit dans les relations des voyages des pères d'Orville & Greber, qu'en l'année 1661 il y avait parmi ces Tartares une forme de gouvernement monarchique, un roi, une cour, des officiers, dont ils décrivent les habits & les manières ; de

sorte que le Tangouth leur parut un puissant royaume, qui selon eux, en comprenait plusieurs, & entr'autres le royaume de Barantola.

p.464 Quoi qu'il en soit de l'ancien Tangouth, il est certain qu'entre le Thibet & les pays des Tourfan, & autres petites villes dépendantes du Tse vang raptan, il n'y a aucun royaume qui ait des villes, & qu'on n'y trouve que des hordes de Tartares sous des chefs ou petits princes, qui vivent de leurs troupeaux, & qui sont même en petit nombre, mais tous fort attachés aux intérêts du Grand lama, leur voisin.

Le Thibet n'a pas toujours été soumis pour le temporel au Grand lama ; au commencement du siècle passé il avait un roi ; les terres dépendantes du Grand lama ne consistaient que dans un certain district assez médiocre. On a des lettres du père Andrada, qui en l'année 1624 passa d'Agra, ville du Mogol, à Chaparangue, & après avoir découvert la source du Gange, vint au Thibet pour y prêcher l'Évangile. On voit par ces lettres que le roi avait conçu tant d'estime & d'affection pour la religion chrétienne, qu'il pensa sérieusement à l'embrasser. C’est ce qui obligea le missionnaire à retourner promptement aux Indes, afin d'y prendre des compagnons qui pussent partager avec lui ses travaux apostoliques.

Cependant le Grand lama s'aperçut que le roi était changé à son égard, & qu'il ne lui rendait plus les hommages ordinaires avec la même assiduité. Il s'en plaignit hautement ; ces plaintes produisirent le soulèvement de quelques princes tartares, qui, après avoir défait entièrement l'armée de ce prince dans une bataille, le tuèrent ensuite. Les Tartares racontent la chose à peu près de la même manière.

Le Grand lama, disent-ils, justement irrité contre le roi, dont il commençait à être méprisé, appela à son secours les Tartares de Kokonor ses voisins, nation si entêtée de la présence de Foë dans le Grand lama, qu'ils croient fermement que toute sa divinité habite corporellement en lui, & que par conséquent il mérite une obéissance aveugle.

Le prince Couchi han, avec le secours de Hong tai ki, & des autres

princes de sa famille, entra aussitôt avec une grosse armée dans le Thibet, attaqua le roi Tsampa, & après quelques combats, le défit dans une bataille générale ; & l'ayant fait prisonnier, il le fit mourir peu après. C'est à ce prince que le Grand lama fut redevable de la souveraineté du Thibet ; car il se contenta pour fruit de sa victoire d'être son vassal, & de recevoir de sa main le titre de han qu'il n'avait jamais porté. C'est le plus haut rang où puissent aspirer les Tartares.

Ce nouveau han, pour satisfaire aux ordres du Grand lama, s'établit avec tout son monde au voisinage de Lasa, afin d'assurer au Grand lama la conquête qu'il venait de faire, & d'être son protecteur contre tous ceux qui voudraient le troubler dans sa nouvelle domination. Ce pouvoir souverain ajouté à la puissance spirituelle qu'il avait auparavant, a beaucoup servi à augmenter la vénération que les peuples ont pour cette idole. Le fils & le successeur de Couchi han ne se mit pas en peine de retourner dans un pays que son père avait abandonné, & continua de protéger le Grand lama de toutes ses forces.

Ce fut avec le petit-fils de Couchi han, nommé Talai han, que le Tse vang raptan a eu la guerre ; sa vue était, disait-il, de remettre les lamas sur l'ancien pied, & de les réduire au point de n'avoir d'appui que dans la bonté & dans la puissance des princes du pays. Il disputait même au Grand lama sa qualité, & prétendait qu'il était un faux lama.

Quoique Talai han eût d'abord assemblé une armée de vingt mille hommes, sans y compter quelques compagnies de Tartares étrangers qu'il avait incorporées dans ses troupes, il fut défait & tué dans le combat que lui livra l'armée de Tse vang raptan, qui n'était composée que de cinq à six mille hommes, mais qui était commandée par un p.465 grand général, son parent. Le pays de Lasa fut ravagé, les villes prises aussitôt qu'assiégées, & les pagodes entièrement pillées. On n'épargna pas celle du Grand lama, où l'on trouva des richesses immenses qu'il avait amassées depuis plusieurs années. Tous les lamas qu'on trouvait, on les enfermait dans des sacs, qu'on chargeait sur des chameaux, pour les transporter en Tartarie.

Il s'en fallut peu que les lamas qui ont dressé la carte, ne fussent

pris ; sans doute qu'ils n'auraient pas mieux été traités que les autres, parce qu'ils étaient du nombre de ceux qui portent le chapeau jaune, & qui ont abandonné la protection des princes du pays. Ce chapeau est fait d'un tissu de rotin doré, avec des feuilles d'or, sur une espèce de vernis, qui le rend roide, & difficile à plier.

Au premier bruit de la marche des troupes de Tse vang raptan, nos lamas géographes se pressèrent de finir leur ouvrage ; & en effet, à peine furent-ils revenus de la source du Gange, que l'armée ennemie entra dans le Thibet, ce qui les obligea de se sauver au plus vite. Sans cela ils auraient pu aller plus loin. Ils se contentèrent de faire une carte de la source du Gange, & des pays qu'il enveloppe, sur le rapport des lamas qui demeurent dans les pagodes voisines, & sur les mémoires qu'ils trouvèrent à Lasa chez le Grand lama.

Mais ils manquèrent à un point essentiel, qui était de prendre hauteur auprès du mont Kentaisse, ou autrement Kan te chan, comme le nomment les Chinois, lesquels étendent ce nom à toute la chaîne de montagnes qui va à l'occident ; ou du moins dans la pagode où ils s'arrêtèrent pour s'informer du cours du Gange qui sort à l'occident de cette montagne, tandis que le Tsanpou, qu'ils ont suivi & mesuré, vient à l'orient vers Lasa.

C'est ce qui fit juger aux jésuites de la Chine, que la latitude de ce point, qui n'est appuyée que sur ces mesures, avait besoin d'être vérifiée par quelque observation qui pût servir à fixer entièrement le point de Kentaisse. Ils ont été persuadés que cette partie, comprise entre Kashgar & la mer Caspienne, ne leur était indiquée que très superficiellement, & que pour la joindre à leurs cartes dans quelque détail & précision qui eut de la correspondance avec ces cartes, ou qui y fut à peu près assorti, il était à propos que cela fut remanié par quelqu'un qui pût combiner toutes les connaissances qu'il est plus aisé d'avoir en Europe qu'à la Chine, & que les géographes, & les historiens orientaux peuvent fournir sur ce sujet.

M. d'Anville, géographe ordinaire du roi, qui des cartes particulières, levées par les pères jésuites missionnaires de la Chine, a dressé les

cartes générales renfermées dans cet ouvrage, s'est chargé volontiers de remplir leur intention, étant déjà prévenu que cette partie-là était susceptible de réforme, autant à peu près qu'il en paraît dans le grand nombre de cartes données par ces Pères ; d'ailleurs, cette même partie de la Tartarie lui a paru mériter d'être recherchée avec d'autant plus de curiosité, qu'elle prend plus de part qu'aucune autre dans ce que nous avons jusqu'à présent d'histoire concernant la Tartarie. C'est à quoi M. d'Anville s'est appliqué avec un grand soin, il a bien voulu me rendre compte de son travail par un Mémoire abrégé qu'il en a fait, & que j'ai cru devoir communiquer au public.

Ce pays, dit M. d'Anville, est connu dans les histoires des mahométans sous le nom de Mavver annahr, ce qui revient au nom de Trans-oziane usité communément. On a donné à ce même pays le nom de Zagathai, parce qu'il a été le partage de celui des enfants du conquérant mongol Zinghiskan, qui portait ce nom-là. Il est effacé aujourd'hui par celui d'un autre prince tartare, qui a communiqué son nom d'Uzbek à une portion des Tartares, & au pays où ces Tartares sont dominants.

p.466 Ce pays est encore indiqué actuellement par un autre nom, qui est celui de la grande Boukarie, distinguée de la petite, située vers Kashgar, & Yerg hien. Ce nom de Boukarie regarde particulièrement le pays occupé par les villes, & les habitants de ces mêmes villes, auxquels le nom de Boukares convient, à l'exclusion des Tartares nomades, répandus & dominants dans les deux Boukaries.

M. d'Anville n'a pu placer ces divers noms, qui ont chacun leur convenance particulière, sur la représentation du pays auquel ils sont appliqués. Il a évité par là quelque dérangement ou confusion dans les circonstances géographiques & essentielles de ce pays, selon qu'il est exposé par le supplément dans la carte la plus générale.

Comme toutes les parties de cette carte sont d'après les morceaux particuliers exprimés en détail, celle-ci a été dressée pareillement sur un morceau plus détaillé ; ou sur une minute que M. d'Anville a composée, pour pouvoir établir la position des lieux avec plus de

précision, y ayant employé 15 lignes d'étendue dans l'espace de chaque degré de latitude, auquel on n'a donné que le tiers de cette étendue dans la réduction de la carte générale.

On ne se persuade peut-être pas d'abord, que M. d'Anville ait trouvé plus de ressource & de sûreté à établir la position de ce pays-là par rapport à sa distance de Paris, que par rapport à celle de Peking. Cela est pourtant exactement vrai. Par l'analyse de plusieurs mesures, liées sans interruption depuis Paris jusqu'à Astracan, M. d'Anville conclut que la différence de longitude entre Paris & Astracan doit être de 48 degrés & environ 55 minutes. Mais cette différence de longitude ne peut paraître aussi considérable, selon lui, qu'en admettant son hypothèse du rétrécissement de la terre sur les parallèles, qui diminue une trentième partie sur l'étendue qu'on donne à la graduation de longitude. Car selon cette étendue de graduation, il ne mesure d'intervalle entre Paris & Astracan, que la valeur de 47 degrés & environ 18 minutes.

Si Astracan ne différait en longitude à l'égard du méridien de l'Observatoire de Paris, que de 47 degrés & moins de vingt minutes, il faudrait mettre entre Astracan & Peking une quantité de longitude de 66 degrés & plus de demi, puisque Peking diffère de Paris de 113 degrés 51 minutes 30 secondes, suivant l'observation immédiate du père Gaubil, laquelle a même rapproché le méridien de Peking de 25 minutes de degré sur les déterminations précédentes.

M. d'Anville persuadé qu'il ne peut entrer une si grande différence de longitude entre Astracan & Peking, ne pense pas même qu'elle doive contenir autant d'étendue en graduation ordinaire de longitude, qu'il y en a depuis 49 degrés moins environ 5 minutes, selon la longitude qu'il donne à Astracan, jusqu'à 113 degrés 51 minutes & demie, longitude observée de Peking. C'est un intervalle de 6 degrés 56 minutes & demie, & s'il est vrai, comme il en est persuadé, que les degrés de longitude sont dans la réalité d'une trentième partie moins étendus qu'on le suppose dans la graduation ordinaire, il en résulte que ces 64 degrés 56 minutes & demie, ne prennent de place ou d'étendue, qu'autant que 62 degrés 46

minutes & demie, ou environ, de la graduation sur le pied ordinaire. Or M. d'Anville n'ayant pas jugé à propos de dresser la carte générale dont il s'agit, sur une autre espèce de graduation que l'ordinaire, qui est celle des cartes particulières de la Chine, de là vient qu'Astracan paraît dans cette dernière différence de longitude occidentale à l'égard du méridien de Peking sur ladite carte la plus générale.

Si néanmoins Astracan ne différait de Peking que de 62 degrés 46 minutes & demie, resterait entre Astracan & Paris 51 degrés 5 minutes de différence. Mais p.467 cela ne peut entrer dans la distance étudiée par M. d'Anville entre Paris & Astracan, & moins encore suivant l'étendue ordinaire de la graduation, que suivant l'hypothèse du rétrécissement de la longitude, puisque cette distance ne paraît valoir que 47 degrés environ 18 minutes de la graduation étendue à l'ordinaire, comme il est dit ci-dessus. Il est aisé de voir que ce qu'il y a entre 47 degrés 18 minutes, & 51 degrés 5 minutes, fait 3 degrés 47 minutes, & que c’est justement sur la différence de 113 degrés & environ 50 minutes, observée entre Paris & Peking, cette trentième partie de la graduation ordinaire de longitude, que M. d'Anville croit devoir en soustraire pour la mettre dans l'étendue réelle, suivant l'hypothèse qu'il allègue du rétrécissement de la terre sur les parallèles.

Le détail de la mesure dans l'intervalle de Paris à Astracan, serait d'une plus grande discussion qu'on n'en veut entreprendre ici. Ce qui a paru indiqué moins positivement dans toute l'étendue de cet espace, est un intervalle entre le Don & Astracan, qui ne prend que 5 degrés & demi, sur près de 49 degrés que M. d'Anville compte entre Paris & Astracan. Or il est à présumer qu'un espace de 5 degrés & demi, n'est pas assez considérable pour donner lieu à quelque erreur de grande conséquence, sur une quantité de longitude qui vaut environ neuf fois autant.

On pourrait rendre raison de chacune des positions de lieu, qui composent cette portion de carte dont il s'agit, mais on se contentera de toucher à ce qu'il y a de plus essentiel. La plupart des lieux situés tant sur le Sihon, que sur le Gihon, n'ont été mis en place qu'en

conséquence de la position de la célèbre ville de Samarcande. M. d'Anville a jugé que la différence de longitude, marquée dans les tables d'Ouloug beg, entre les villes de Sultanié & de Samarcande, convenait exactement à l'idée qu'on pouvait prendre d'ailleurs de la distance de ces villes. La position de Sultanié lui paraît connue relativement à celle d'Ispahan, & à la partie méridionale de la mer Caspienne, par des études, & un essai particulier de carte qu'il a fait sur la Perse.

Samarcande étant en place, M. d'Anville y a joint Bokara, & les lieux situés sur le Gihon jusqu'à Termed. De Balk & de Termed, il s'est étendu en remontant jusqu'à Badakshan. Les latitudes de ces villes sont données par les orientaux. La différence qu'ils mettent dans leurs longitudes, paraît souvent d'accord avec les distances marquées par les géographes, ou par les historiens.

Le premier lieu placé sur le Sihon, ou Sirr, a été Kogende. M. d'Anville est persuadé que la latitude de ce lieu, & la différence de longitude avec Samarcande, selon qu'elle résulte de la table de l'astronome Nassir eddin, conviennent à la distance de ces villes, indiquée par le géographe de Nubie, & autres. Presque toutes les villes qui sont au-dessus de Kogende, dans la contrée de Fergana, & celles qui sont au-dessous, c'est-à-dire, Al shash, Tuncat, Esfijab, Otrar, Taraz, & autres, ont leur latitude & différence en longitude marquées dans les tables de Nassir eddin, d'Ouloug beg, & des autres astronomes orientaux cités par Aboulfeda.

M. d'Anville ayant lu avec soin, non seulement les auteurs qui ont écrit particulièrement en géographes, mais même les historiens qui ont traité des guerres & révolutions, dont ce pays a été si fort agité, n'a point remarqué que ces positions des villes du Sihon, ne pussent convenir & s'accorder avec un grand nombre de circonstances particulières par lui combinées, tant par rapport à la situation de ces villes, que pour connaître les autres circonstances géographiques du pays dont il s'agit. On ne peut pas se figurer que le Grand Ouloug beg, qui a régné dans la Trans-Oxiane, & qui a donné les meilleures tables des longitudes & latitudes des étoiles p.468 que nous ayons des

orientaux, n'ait pas connu les latitudes des villes principales de son royaume. Les astronomes de l'orient s'accordent à mettre les villes d'Aksikat, & d'Andugan, qui sont les principales de Fergâne, entre 42 & 43 degrés de latitude. On est donc surpris de voir ces villes entre 39 & 40 dans certaines cartes, dont on fait cas sans les examiner.

Il est vrai que l'astronome, nommé communément Alfragan, parce qu'il avait pris naissance dans le pays de Fergâne, faisant une énumération des villes & contrées suivant les climats, s'est dépêché de faire mention de sa patrie, en la nommant dès le quatrième climat, qui est terminé par le trente-neuvième degré ; mais c'est une circonstance que Golius lui-même, c'est-à-dire, le traducteur d'Alfragan, ne peut lui passer, & sur laquelle il n'hésite point de donner la préférence aux déterminations précises & concordantes de tous les autres astronomes à l'égard de deux villes différentes, savoir, Aksikat & Andugan. Le lecteur studieux consultera la remarque de cet habile & judicieux interprète & commentateur. Il y aurait bien d'autres circonstances à relever, si l'on se proposait de faire voir en détail, dans quelle confusion d'Anville a trouvé la géographie de ce pays-là.

Reste à dire quelque chose du pays de Karassim. M. d'Anville a jugé ne pouvoir mieux établir la position d'Urgenz, que par la différence de longitude marquée dans les tables de Nassir eddin & d'Ouloug beg, entre Ester abad, qui est à l'angle du sud-est de la mer Caspienne, & cette ville d'Urgenz. Il a trouvé plus de rapport de ce côté-là, que de celui de Samarcande. Les circonstances nouvelles & inconnues dans les géographes de plusieurs siècles, sur les deux bras du Gihon, & les changements arrivés dans le cours de ce fleuve & de plusieurs autres, sont tirés de l'histoire des Tartars du Sultan de Karasim Aboulgasi Bayadur khan, & de quelques informations particulières. On remarquera deux situations différentes de la ville de Kaht, l'une qui se rapporte aux géographes ordinaires, & l'autre qui paraît établie différemment dans le détail de l'histoire susdite d'Aboulgasi.

La distance d'Urgenz à la mer Caspienne est indiquée par plusieurs endroits ; cela a contribué à établir le rivage oriental de cette mer d'une

manière fort différente de la carte envoyée par le czar. La partie du nord & du nord-est de cette mer, a dû pareillement être retouchée ; on la trouvera conforme au détail de la navigation de Jenkinson.

Ces circonstances suffisent pour donner une idée succinte du travail par lequel M. d'Anville a cru satisfaire au désir des Pères jésuites de la Chine, où l'on est moins à portée qu'ici, d'approfondir la connaissance en détail de ce pays-là.

Quoique le Thibet soit une des moins illustres parties de l'Asie, il n'a pas laissé d'être connu depuis fort longtemps. Marc Paul, Vénitien, qui écrivait au treizième siècle, & qui se trouva à la suite des Tartares connus à la Chine sous le nom de Yuen tchao, parle assez clairement du chef de ces religieux tartares, nommés lamas, & des prodiges qu'ils faisaient par la force des enchantements & de la magie, ce qui attirait à leur personne & à leur religion l'admiration de toute la cour, où ils s'étaient rendus très puissants.

Leur pouvoir a subsisté à la Chine tout le temps que la famille impériale des Yuen a occupé le trône. On voit encore à Peking des monuments érigés en faveur des lamas de ce temps-là ; mais les Chinois étant devenus les maîtres sous Hong vou, fondateur de la dynastie Ming, les lamas furent chassés avec le reste des Tartares.

Leur crédit se rétablit sous la famille p.469 régnante, qui est des Tartares Mantcheoux. Quoique la nation n'ait jamais eu de lama, aussitôt qu'elle entreprit la conquête de la Tartarie voisine, soit intérêt, soit politique, elle commença de leur être favorable. Le Grand lama même, tout fier qu'il est, n'oublia rien pour gagner Chun tchi, lorsqu'il le vit maître de l'empire. Il en vint jusqu'à quitter Lasa, lieu de sa résidence, & se rendit à Peking pour féliciter l'empereur, & répandre ses plus abondantes bénédictions sur la nouvelle famille Tai tsing. L'impératrice fit peu après bâtir une magnifique pagode pour les lamas.

Cet exemple fut suivi de plusieurs, tant princes que princesses, & autres gens riches ; & il n'est pas surprenant que pour remplir tant de pagodes ils se soient si fort multipliés à la Chine ; il faut même qu'ils y

soient riches, car la plupart des vrais lamas paraissent vêtus de beau satin jaune & rouge, & des peaux les plus rares ; ils montent de bons chevaux, & sont suivis d'un nombre de valets plus ou moins grand, suivant le degré de leur mandarinat ; car l'empereur leur permet de porter le coussin, & les autres marques d'honneur attachées à la qualité de mandarin.

Pour ce qui est des lamas du Thibet, ils ne sont habillés la plupart que d'une étoffe de laine, qui ressemble assez à notre frise, mais plus étroite & moins serrée. On la nomme à la Chine *pou lou*, & l'on s'en sert pour couvrir les selles, parce qu'elle est de durée & bien teinte. Le lama géographe a rapporté, que quand il vit le Grand lama à Lasa, il avait un habit rouge de cette étoffe, & le chapeau jaune doré.

Outre le chapeau, les lamas ont plusieurs espèces de bonnets, dont ils se servent, suivant le rang où ils sont parvenus ; car il y a parmi eux différents degrés d'honneur, auxquels on les élève à proportion de leurs services. Parmi ces bonnets, celui qui frappe le plus les yeux des Européens, ressemble en quelque sorte aux mitres de nos évêques ; ils le portent à cheval de même qu'à pied, mais la fente de cette espèce de mitre leur répond au milieu du front.

On trouve chez ces peuples d'assez bons médecins ; on en voit aussi quelques-uns qui savent supputer le mouvement des astres & prédire les éclipses. Mais, ce qui est rare parmi les lamas, qui sont les docteurs chargés d'instruire les peuples, c'est d'entendre leurs anciens livres ; la plupart ne savent pas même les lire ; c'est ce que quelques-uns des plus considérables d'entr'eux ont avoué de bonne foi. L'ignorance où ils sont, vient de ce que les caractères de ces livres sont fort différents des caractères qui sont en usage dans le Thibet & la Tartarie, & que la langue dans laquelle ils sont écrits, est une langue tout à fait morte, dont ils ne peuvent faire aucun usage, ni en parlant en public, ni en composant des livres.

D'habiles missionnaires ont eu quelque idée que dans ces anciens livres on pourrait trouver des vestiges de notre sainte religion, qui y a été prêchée, à ce qu'ils croient, du temps des apôtres, mais qui a été

confondue dans la suite par l'ignorance de plusieurs siècles, avec les superstitions qui ont pris le dessus. Les indices sur lesquels ils appuyaient leur conjecture, sont l'habit des lamas, assez semblable à celui sous lequel on représente les apôtres dans nos anciennes peintures ; la subordination qu'on voit parmi eux, & qui a quelque rapport à la hiérarchie ecclésiastique ; plusieurs de leurs cérémonies, qui ne sont pas éloignées des nôtres ; l'idée qu'ils ont d'une incarnation ; & enfin les maximes que débitent leurs plus habiles docteurs. Tout cela demanderait en effet qu'on fit une étude particulière de leurs anciens livres qui sont à Lasa, & des monuments qu'on y peut trouver.

Cependant à en juger par les discours ordinaires des plus savants lamas, il p.470 paraît que toutes les connaissances qu'on en pourrait tirer, n'aboutiraient qu'à y trouver la métempsycose ; car le Foë qui s'incarne diverses fois, en différentes personnes, & sous différentes formes, est si bien le fond de tout leur système, que par cette seule supposition on peut expliquer tout ce qu'ils disent de leurs principales idoles, comme, par exemple, de leurs Menipé à plusieurs têtes de différentes figures ; & en effet c'est là qu'ils ont toujours recours, lorsqu'on les presse un peu sur ce qu'ils leur attribuent de grand & de merveilleux.

La ressemblance de certaines cérémonies avec les nôtres, ne prouve rien autre chose, sinon que, comme toutes les nations, ils ont l'idée d'une religion.

Les anciens tableaux des apôtres, quand on ferait remonter leur antiquité jusqu'au temps des Constantins, ce qui n'est guère vraisemblable, n'en sont pas moins que ceux d'aujourd'hui des productions de l'imagination des peintres, puisqu'il est moralement certain qu'ils étaient habillés comme les Juifs l'étaient dans la Judée ; & dans les autres royaumes, comme les habitants du pays.

Si les lamas ont parmi eux divers degrés de subordination, c'est ce qu'on voit également parmi les religieux idolâtres & mahométans. La raison seule, commune à tous les hommes, suffit pour établir des

distinctions dans les membres d'un même corps.

Ainsi il n'y a pas lieu d'espérer qu'on pût faire de plus grandes découvertes que dans les anciens livres des bonzes, dont on a grand nombre. Tout le fruit qu'on pourrait tirer de cette étude, ce serait de connaître les égarements de leur doctrine, qui fourniraient, pour les combattre, matière à de solides raisonnements, qu'ils n'oseraient contredire, & auxquels ils n'auraient point de réplique.

Mais il faudrait pour cela, que le Thibet jouit d'une paix constante & durable. Il y a lieu, ce semble, de l'espérer, depuis qu'après quelques combats, les troupes de l'empereur ont forcé celles de Tse vang raptan de se retirer dans leur pays. Cependant comme les Tartares n'aiment à se battre qu'en rase campagne, il serait assez inutile aux Thibétains de fortifier leurs villes, & ils n'en ont point qui soient en état de défense. Ces villes sont fort petites ; Lasa même, où le Grand lama tient sa cour, est plutôt un temple célèbre qu'une ville.

La multitude des lamas répandus dans le Thibet est incroyable ; il n'y a presque point de famille qui ne veuille avoir un lama, soit par l'entêtement de la dévotion qu'on y a pour Foë, soit par l'espérance de devenir un des officiers du Grand lama, & presque toujours par l'un & l'autre motif tout ensemble. Tandis que le Grand lama sera maître du Thibet, on ne peut guère espérer que le christianisme y fasse quelque progrès.

Quand le père Régis & le père Jartoux étaient à Si ning, en l'année 1708 où ils faisaient la carte de ces pays-là, deux Révérends Pères capucins, l'un italien, & l'autre français, leur écrivirent, pour prier l'empereur de la Chine, si cela se pouvait, de leur accorder la permission de bâtir une église à Lasa ; les conjonctures ne pouvaient être alors moins favorables ; tout était en confusion dans le Thibet, & l'empereur menaçait du poids de sa colère, quiconque ne voudrait pas entrer dans les voies d'accommodement qu'il faisait proposer.

On ne sait rien de bien particulier des plantes que fournit le Thibet, ni des avantages qu'on en peut tirer pour le commerce ; on pourrait en

être instruit par la voie de Bengale, car il y a plusieurs années que le chemin de là jusqu'au Thibet y est connu.

De tant de rivières qu'on voit sur la carte, on ne peut dire quelles sont p.471 celles qui fournissent tout l'or qui se transporte à la Chine, & qui y est à meilleur marché que partout ailleurs. Il faut qu'on en trouve dans les sables de plusieurs de ces rivières ; il est certain que la grande rivière Kin cha kiang, qui entre dans la province d'Yun nan en charrie beaucoup dans son sable, car son nom signifie, *Fleuve à sable d'or*.

La grande rivière qui traverse tout le Thibet se nomme Yarou tsanpou, ou dsanpou. Bien que tsanpou soit un nom commun à toutes les grosses rivières de ce pays-là, cependant il est de l'usage de le donner en particulier à ce grand fleuve, de même qu'à la Chine le nom général de kiang, qui signifie fleuve, est presque devenu le nom particulier du grand fleuve Yang tse kiang, qui partage ce vaste empire.

Il n'est pas aisé de dire où se jettent plusieurs des rivières qui arrosent le Thibet. Il est certain que le Nou kiang entre dans la province d'Yun nan, & qu'après quelques centaines de lys chinois, il change de nom, & s'appelle Lou kiang, puis se jette dans le royaume d'Ava.

La rivière Lan tsan kiang, entre pareillement dans la province d'Yun nan, & après avoir reçu dans son lit plusieurs autres petites rivières, elle devient un grand fleuve, qu'on nomme Kiou long kiang, c'est-à-dire, le fleuve des neuf dragons, & se jette dans le royaume de Tong king.

Le Kin cha kiang coule au nord de la même province, & après de longs détours, va se rendre dans le grand fleuve Yang tse kiang.

Mais où va se décharger le grand fleuve Tsan pou ? C'est sur quoi on n'a rien de certain. Il est vraisemblable qu'il coule vers le golfe de Bengale ; car du moins on sait sûrement que des limites du Thibet il va sud-ouest à la mer, & que par conséquent il coule vers Aracan, ou près de l'embouchure du Gange dans le Mogol, que les Thibétains nomment Anonkek, ou Anongen.

Les autres rivières qui sont à l'occident du Tsan pou, entrent immédiatement dans des pays qui ne sont pas trop connus. Les cartes

chinoises que les missionnaires géographes trouvèrent dans les tribunaux de la province d'Yun nan, chez les premiers mandarins, de même que les gens du pays, donnent le nom de Nou y, aux peuples qui sont au-delà de la rivière de Nou kiang ; & ceux qui leur sont contigus sur leurs limites, au nord des États d'Ava, ils les nomment Li sse. Mais ce ne sont pas là, selon les apparences, les noms que se donnent ces nations, qui demeurent, à ce qu'on dit, dans les montagnes, & qui sont encore demi-barbares. Il paraît que c'est par ce pays que doivent passer quelques-unes des rivières du Thibet marquées sur la carte.

Cette diversité de noms répand une obscurité qui embarrasse un géographe, & qui l'expose à faire des fautes grossières, comme, par exemple, de multiplier les villes. C'est un défaut, dont quelques-unes de nos anciennes cartes ne sont pas exemptes. On ne sait pas encore à présent, quelles sont les villes nommées Cialis & Aramut, dans l'itinéraire du frère Goës, qui fut envoyé pour découvrir le Cathai, quoiqu'on ne doute point que ce qu'il appelle Chiaicum, ne soit Hia yu koen, & que ce qu'il nomme So ciou, ne soit la ville de Sou tcheou, parce que ce qu'il en rapporte, fait connaître que c'est de ces villes-là qu'il parle. Mais on ne peut pas dire la même chose des autres villes qu'on trouve nommées si différemment. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'apparemment ce sont des villes qui ont deux noms différents dans les diverses langues, ainsi qu'on le voit, par ce que j'ai dit plus haut du nom que les Thibétains donnent au Mogol.

C'est par cette raison que dans la p.472 carte dressée sur les mémoires des lamas, qui demeurent près de la source du Gange, on s'en tient aux noms qu'ils ont marqués, comme étant beaucoup plus sûrs que ceux que marquent des voyageurs, qui ne faisant que passer dans un pays, nous apportent les noms des villes & des rivières si défigurés, qu'ils sont presque méconnaissables.

@

Explication des mots tartares & chinois

qui se trouvent dans ce quatrième volume

@

Alin, signifie montagne en langue mantcheou.

Cajan, village, en langue mantcheou.

Cha ki, poule de sable, perdrix.

Chassac, chef d'étendard ou de bannière.

Cheou puen, papier de visite en forme de livret, que les petits mandarins ont coutume de présenter aux grands mandarins.

Chi hoa ly yu, espèce de carpe, dont la chair est fort grasse & fort délicate.

Choulon, ou chelason, espèce de loup cervier, on fait de sa peau des fourrures fort estimées.

Cousaitchin, chef d'étendard.

Fou, ville du premier ordre.

Foucheki, l'idole Fo ou Foë.

Fou tsiang, lieutenant colonel.

Fou ma, gendre de l'empereur.

Goue' fou, nom de dignité qui se donnait à ceux qui ont épousé des filles des empereurs.

Hai tsee, parc des daims d'une maison de plaisance de l'empereur.

Hantahan, animal qui ressemble à l'élan.

Hata, roche.

Hiamen, poste sur une route fréquentée.

Hia, garde du corps.

Hiang, baguette de parfums qu'on brûle & qui répand une agréable odeur.

Hien, ville du troisième ordre.

Hio sseë, ce sont ceux du Tribunal des colao, qui sont immédiatement au-dessous des colao.

Hoang tai tseë, prince héritier.

Hoang ya, oie sauvage, ou canard jaune.

Ho ki, poule de feu, un peu plus grosse que le faisan, & assez semblable aux poules d'inde.

Hotonga, nom d'un gouverneur de ville.

Hoang heou, impératrice.

Hoa chu, arbre qui ressemble assez au frêne.

Hotun, ou hoton, en langue mantcheou, signifie ville.

Houtouktou, titre d'honneur des lamas les plus distingués, qui passent pour autant de Foë vivants.

Kan hai, mer de sables, c'est le nom que les Chinois donnent au désert Coby, qu'ils nomment aussi Cha mo.

Kalka se touen, racine de kalka, qui est médecinale, & d'un goût aromatique.

Kie tsing cong, nom d'un appartement du palais de l'empereur.

King lio, visiteur extraordinaire, qui a pouvoir de vie & de mort sur le peuple & les soldats.

Kio, espèce de daims.

Kin tchao, nom qu'on donnait autrefois aux Tartares orientaux qui habitaient le nord de la Chine.

Kiun, en langue coréenne, signifie grande cité.

Kiou kieou, oncle maternel.

Kiun vang, régulo du second ordre.

Kol ou Hol, nom général qui se donne aux petites rivières.

Kouang pé, nom d'office dans la Corée.

Koue vang, roi.

Kouron, royaume.

Lamas, on nomme ainsi les docteurs, religieux, ou prêtres idolâtres de Fo, ils ont pour chef le Grand lama.

Lao hou, tigre.

Lapa, trompette tartare, dont le bruit est sourd, & qui s'entend néanmoins de loin.

Lympha yuen, Tribunal des affaires étrangères.

Mai se mi, grain qui tient le milieu entre le froment & le riz.

Mongol chourgan, Tribunal des Mongous.

Mouren, nom général pour les rivières.

Niurou, compagnie de cent cinquante familles.

Nor, lac en langue mongole.

Omo, lac en langue mantcheou.

Orhota, la reine des plantes, c'est ce que les Chinois appellent gin seng.

Oron, espèce de petits cerfs qu'on apprivoise.

Oulana, fruit de Tartarie, assez semblable aux cerises aigres, mais plus pâteux.

Oula, nom général pour les grandes rivières & les fleuves.

Pan tchao, déclaration par laquelle l'empereur accorde le pardon aux coupables, dont les crimes ne sont pas atroces.

Pao, léopard.

Pao hyaïe, course de chevaux.

Paitchan, lieu fermé ou qui a une enceinte.

Peilé, régulo, ou prince du troisième ordre.

Peta, pyramide blanche.

Pira, nom général pour les rivières.

Pou, ce mot ajouté au nom d'un bourg, marque que ce bourg est fortifié.

Poyamban, Tribunal des grands maîtres & maîtres d'hôtel du palais de l'empereur, où toutes les affaires se traitent en langue tartare.

Poulac, fontaine ou source.

Pud, poids de Russie qui revient à 35 ou 40 livres.

Purgi, ouragans très violents.

Quaran, cercle de tentes.

Se kin, source de rivière.

Souan pan, instrument dont les Chinois se servent pour compter.

Tabahan, montagne élevée, ou passage de montagnes.

Taelpi, espèce de rat de terre, dont la peau est estimée.

Tagin, grand officier, ou envoyé de l'empereur.

Ta hou, surtout fait de peau de chelason dont on s'habille.

Taiki, prince du sang des rois de Kalkas.

Tai miao, salle des ancêtres de l'empereur.

Tan, mesure qui contient cent livres de riz.

Tan yu ou tchen yu, nom de dignité, & non pas de pays, que l'histoire chinoise donnait autrefois aux rois tartares voisins de la Chine.

Tarbiki, animal de la figure de la loutre, qui fait un trou où il se retire.

Tchang, mesure de dix pieds chinois.

Tchao lou, chasse de l'appel du cerf.

Tchao mien, breuvage rafraîchissant qui se fait de farine de blé d'inde ou de millet, le tout bien battu avec de l'eau & du sucre.

Tcha tchi y, espèce de poisson.

Tchatchighi, espèce de poisson pesant cinq ou six livres.

Tché, pied chinois.

Tchelou, espèce de poisson.

Tcheou, ville du second ordre.

Tchi, ordre de l'empereur.

Tchiktey, mule sauvage.

Tching hoang yu, poisson pesant jusqu'à deux cents livres, dont la chair est très délicate.

Teou pong, espèce de manteau propre à garantir du froid & de la neige.

Thoriamba, Tartare, grand officier du palais de l'empereur.

Tipa, vice-régent du Thibet sous l'autorité du Grand lama.

Tsanpou, nom général pour les grandes rivières ou fleuves du Thibet.

Tse nien, fin de l'année, que les Chinois appellent l'adieu de l'année.

Tsin vang, régulo ou prince du premier ordre.

Tsii sui, salut qui se rend dans les visites du commencement de l'année.

Tsi yu, espèce de poisson.

Turbighé, animal amphibie qui approche de la loutre, dont la chair est tendre & de bon goût.

Yang sin tien, nom d'un appartement du palais de l'empereur.

Ye lo tse, c'est ainsi que les Chinois nomment les mules sauvages qui se trouvent en Tartarie.

Yuen tchao, nom qu'avaient autrefois les Tartares occidentaux.

@